
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00289099 4

HISTOIRE

DE

L'HISTORIOGRAPHIE

MODERNE

HISTOIRE

DE

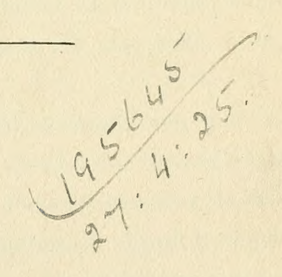
L'HISTORIOGRAPHIE MODERNE

PAR

ED. FUETER

Traduit de l'allemand par Emile JEANMAIRE

(avec notes et additions de l'auteur.)



PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1914

AVERTISSEMENT

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer expressément que le présent ouvrage ne veut pas donner plus que ne promet son titre. Il essaie de décrire l'histoire de l'historiographie européenne depuis l'humanisme jusqu'à nos jours ; il ne veut traiter comme telles ni l'histoire de la philosophie de l'histoire, ni celle des recherches et de la critique érudites. Il ne touche à l'histoire des théories historiques et de la méthode historique qu'autant qu'elles paraissent avoir influencé le développement de l'historiographie. Des changements qui, aux temps modernes, se sont produits dans la conception qu'a eue de l'histoire l'humanité européenne, il ne signale que ceux qui ont trouvé expression dans les ouvrages des historiens. Il ne parle que d'un très petit nombre d'auteurs de programmes historiques. Il a même dû laisser de côté un penseur aussi original que Bodin : la *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* est un livre très remarquable, mais il n'a pas porté de fruits pour l'historiographie.

Une histoire de l'historiographie est aussi peu une histoire de la didactique « historique » qu'une histoire des théories dramatiques n'est une histoire du drame. Dans plusieurs périodes, la théorie et la pratique ont suivi des voies très différentes. Avant le temps du Rationalisme la situation était telle que les historiens reconnaissaient en principe les règles de l'école, mais les méconnaissaient dans leurs ouvrages. Ils procédaient comme beaucoup d'anciens dramaturges : pour leurs créations ils se réglaient avec pleine conscience (comme Lope de Vega) non sur les préceptes de la théorie académique,

mais sur les désirs du public, c'est-à-dire en ce cas, des Autorités. On ne comprend bien l'ancienne historiographie qu'en examinant en elles-mêmes les œuvres des historiens.

L'espace restreint dont nous disposions nous a forcé de n'admettre qu'un modique choix d'historiens. De la période qui a suivi le Rationalisme, notamment, nous avons dû exclure beaucoup d'excellents travailleurs. Voici les principes qui nous ont guidé.

Nous n'avons traité d'une façon détaillée que les initiateurs et les penseurs originaux ; nous n'avons mentionné que brièvement ou pas du tout les épigones qui n'ont fait qu'obéir consciencieusement aux instigations d'un esprit supérieur et appliquer à un nouveau sujet la méthode qu'il leur avait transmise. Parmi les auteurs qui n'appartiennent pas à l'historiographie proprement dite — les historiens du droit, de la littérature, de l'église, etc. — notre choix a été plus sévère encore. Une histoire de l'historiographie doit être autre chose qu'un lexique des historiens. J'ai visé à traiter toutes les *directions* principales plutôt que tous les principaux historiens. J'ai cherché à organiser mon exposé de telle façon que l'on pût facilement y insérer les noms qui ne figurent pas dans le texte. Les chapitres d'introduction intitulés *Remarques générales* ne se rapportent pas uniquement aux quelques auteurs dont il est parlé immédiatement après ; ils en visent beaucoup d'autres, non nommés, qui ont poursuivi les mêmes buts.

J'ai fait de même une différence entre les divers ouvrages d'un seul et même historien. La plupart du temps j'ai dû renonçer à suivre les fluctuations qu'ont traversées tels ou tels historiens. Il y en a d'éminents qui n'appartiennent à notre histoire que par un très petit nombre de leurs ouvrages, un ou deux souvent. Je me suis permis alors de ne les considérer que comme auteurs d'un petit nombre d'ouvrages. Un travail d'ensemble comme celui-ci doit, ce me semble, laisser de côté tous les ouvrages qui ont pu introduire une nouvelle période dans le développement intellectuel de leur auteur, mais non dans l'historiographie. Il faut abandonner le reste aux biographes et aux spécialistes.

*
* *

Ajoutons quelques observations sur les données bibliographiques.

Je me suis laissé guider en cette matière plutôt par des considérations pratiques que par le désir d'une symétrie théorique. Des articles de Revues, surtout anciens, ont été cités ou non selon qu'il existait ou non une littérature spéciale plus récente. Quand je pouvais indiquer un exposé d'ensemble nouveau, je m'abstenais d'inscrire des travaux antérieurs. Vu l'espace restreint, j'ai dû me contenter de l'indispensable. Voici les règles que j'ai suivies.

1° Dans tous les cas où il existait des livres à consulter modernes facilement accessibles, avec des Index détaillés, tels que l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, le *Dictionary of National Biography*, etc., j'ai renoncé à répéter tous les travaux qui y sont cités, en particulier ceux de peu d'étendue et ceux qui sont purement biographiques.

2° Dans d'autres cas encore, je n'ai prétendu à être complet que pour les trente dernières années. La littérature d'avant 1800 est si complètement signalée chez Wachler (voir ci-dessous) qu'elle n'avait pas besoin d'être reproduite ; et la littérature d'entre 1800 et 1880 est en grande partie dépassée, et d'ailleurs facile à trouver par les indications d'écrits postérieurs. Des mélanges biographiques, des publications de lettres, etc., qui ne se rapportent qu'à la vie *privée* d'un historien n'ont pas été mentionnés, même quand ils ont paru dans les temps les plus récents.

3° C'est particulièrement le cas pour les historiens qui n'ont écrit que comme occupation secondaire. D'auteurs comme Schiller, Machiavel et autres, on n'a cité que les ouvrages qui concernent l'historien. Quant à des écrivains qui ne se sont pas du tout occupés d'écrire l'histoire (comme Montesquieu et Rousseau), on s'est dispensé de notices littéraires.

4° Des œuvres des historiens que nous avons examinés nous

n'avons signalé que celles qui sont proprement historiques, et parmi elles seulement les plus importantes. A moins de circonstances spéciales, nous n'avons donné que l'année de la première édition, et pour les ouvrages parus avant 1800 naturellement toutes les rééditions critiques. Les nombreuses éditions et réimpressions d'anciens livres d'histoire pendant les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, étaient d'autant moins utiles à noter qu'elles sont cataloguées très complètement chez Wachler et que le présent travail ne peut songer à rivaliser d'exactitude détaillée avec cet ouvrage volumineux.

5° Le lieu d'impression n'a été indiqué que pour les publications antérieures à 1800. Tant que la production littéraire fut soumise à la censure des Autorités, les histoires nationales ne furent généralement livrées à l'impression que quand elles portaient un caractère officieux. Aussi peut-on souvent, d'après le lieu d'impression, juger de la nature et de la tendance d'un livre d'histoire. Un exposé appartenant à l'histoire médiévale ou moderne a-t-il paru entre la contre-réformation et le rationalisme, sur le continent en dehors de la Hollande, soit dans la patrie de l'auteur, soit dans le pays dont il traite l'histoire ? Jusqu'à preuve du contraire il faut le tenir pour officieux, ou tout au moins agréable au gouvernement.

Au XIXe siècle, les conditions étaient autres, du moins dans les pays considérés par le présent ouvrage. La connaissance du lieu perd dès lors toute importance. Pour les livres français et anglais, on n'a pas besoin de l'indiquer, car à partir de 1800 ils paraissent presque sans exception à Paris ou à Londres. Mais pour les ouvrages d'histoire allemands la résidence de l'éditeur est également indifférente.

6° Nous renvoyons une fois pour toutes aux recueils à consulter suivants :

Ludwig WACHLER, *Geschichte der historischen Forschung und Kunst seit der Wiederherstellung der litterärischen Kultur in Europa* (dans la *Geschichte der Künste und Wissenschaften* de Goettingen) 1812 à 1820 (pour toute la littérature ancienne ainsi

que pour tous les petits historiens non nommés des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. L'ouvrage de Wachler s'interrompt juste avant Ranke).

Allgemeine Deutsche Biographie, 1875 à 1910. Caractéristiques et index de litttérature détaillés. On trouve en certains cas des compléments à ces derniers chez Franz Xavier v. WEGELE. *Geschichte der deutschen Historiographie seit dem Auftreten des Humanismus* 1885 (dans la *Geschichte der Wissenschaften in Deutschland* publiée par le Comité historique de Münich). Les mêmes services, surtout quant à l'indication de la littérature, sont rendus pour les historiens anglais par le *Dictionary of National Biography* édité par L. STEPHEN et S. LEE 1885 à 1903. Cf. en outre Georg de WYSS, *Geschichte der Historiographie in der Schweiz* 1895 (pour toute la littérature ancienne sur les historiens Suisses).

Ce ne sont pas seulement des historiens français que traitent les *Sources de l'histoire de France* éditées par Auguste MOLINIER et Henri HAUSER (1901 ss.). Sont à considérer pour notre but le cinquième volume de la première partie rédigée par Molinier avec l'introduction générale et le chapitre sur les historiens des années 1461 à 1494 (1904) et les trois volumes parus jusqu'ici de la deuxième partie écrite par Hauser qui vont jusqu'à 1589 (publ. 1906 à 1912). Sur les *ouvrages* (mais ceux-là seulement) des historiens français modernes (y compris ceux qui sont écrits en latin) on est bien orienté par Gustave LANSON, Manuel bibliographique de la littérature française moderne, I (XVIe siècle) 1909, II (XVIIe siècle) 1910, III (XVIIIe siècle) 1911, IV (XIXe siècle) 1912.

On trouve aussi des notices bibliographiques sur les historiens français du XIXe siècle chez H. P. THIEME, *Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1907*.

Pour la littérature sur l'humanisme ancien, ce qu'il y a de mieux est Georg VOIGT, *Die Wiederbelebung des klassischen Altertums oder das erste Jahrhundert des Humanismus*, 3e édition procurée par M. Lehnert, 1893.

Pour l'histoire de la *Philosophie de l'histoire* nous renverrons surtout à Robert FLINT, *Historical Philosophy in France and French Belgium and Switzerland*, 1893, et à Paul BARTH, *Die Philosophie der Geschichte als Soziologie*, 1897. Pour l'*Histoire de la civilisation* à Friedrich JODL *Die Kulturgeschichtschreibung und ihr Problem* 1878 : Ernst SCHAUMKELL, *Geschichte der deutschen Kulturgeschichtschreibung von der Mitte des 18. Jahrhunderts bis zur Romantik* (exclusivement) 1905 (dans les livres couronnés par la société Jablonowski ; citée ici à cause de quelques notices littéraires ; l'exposé, comme l'a démontré Nohl dans les *Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte* 19 [1906] 288, est en grande partie une compilation d'écolier de l'article de Dilthey dans la *Deutsche Rundschau*, 1901, III et de J. Goldstein, *Hume*, 1903). Pour l'*Histoire ecclésiastique*, F.-Ch. BAUR, *Die Epochen der kirchlischen Geschichtschreibung*, 1852.

Par la citation *Ranke zur Kritik*, nous entendons l'ouvrage de L. v. Ranke, *Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber*, 2e édition, 1874 (Appendice à *Geschichten der romanischen und germanischen Völker*).

Nous renvoyons aussi une fois pour toutes aux Histoires de la littérature, qui souvent contiennent des données très utiles précisément pour la bibliographie. Les historiens de la littérature française notamment ont coutume de parler en détail d'une partie au moins de leurs historiens. Nommons seulement ici G. LANSON, *Histoire de la littérature française* (1894 et nombreuses éditions depuis) et l'Histoire de la langue et de la littérature française (1896 à 1899) publiée par Petit de Julleville. On a pour les historiens anglais l'analogue dans *Cambridge History of English Literature*, qui parait depuis 1907.

De même on n'a pas cité en particulier Max LENZ, *Geschichte der Universität Berlin*, 1910 (actuellement jusqu'à 1840 ; on attend un demi-volume final).

Notre exposé se trouve très heureusement complété par l'ouvrage (paru en 1913) de G.-P. GOOCH, *History and Historians in*

the Nineteenth Century, qui non seulement parle de beaucoup de petits historiens qui n'ont pas leur place ici, mais traite l'histoire des recherches avec autant d'ampleur que celle de l'historiographie.

Indiquons enfin l'esquisse extraordinairement spirituelle et suggestive d'une histoire de l'historiographie ancienne et moderne, particulièrement au point de vue de la philosophie de l'histoire, que Benedetto Croce a publiée sous le titre de *Intorno alla Storia della Storiografia*, dans le numéro de mai de l'année 1913 de la *Critica*.

HISTOIRE

DE

L'HISTORIOGRAPHIE MODERNE

LIVRE PREMIER

L'HISTORIOGRAPHIE HUMANISTE EN ITALIE

A. — L'HISTORIOGRAPHIE HUMANISTE JUSQU'A LA CONTRE-RÉFORMATION

I. — Les précurseurs de l'historiographie humaniste : Pétraque et Boccace.

L'historiographie moderne, comme d'autres branches de la littérature, part de l'humanisme. Les deux premiers maîtres de la nouvelle culture : voilà ses fondateurs. Ni Pétrarque, ni Boccace sans doute n'ont pu lui donner sa forme définitive. Elle n'a pris vie et n'a constitué une véritable école qu'après que la production humaniste eut passé des mains des lettrés à celle des hommes d'Etat. Mais les humanistes florentins qui, vers la fin du xive siècle, introduisirent le style nouveau dans les relations diplomatiques et dans les publications politiques, et qui portèrent aussi leur activité sur l'histoire, ont beau s'écarter de la tendance de leurs prédécesseurs : ils leur doivent comme historiens des instigations précieuses. Leurs principes critiques sont empruntés en partie à Pétrarque et à Boccace ; il y a même un cas (la *Vita di Dante* de Boccace) où leurs productions ont pu se rattacher directement à une création des vieux maîtres.

1. — *Pétrarque.*

Les œuvres historiques du célèbre humaniste Francesco Petrarca (Petracco), né en 1304 à Arezzo, mort en 1374 près d'Arquà non loin de Padoue, sont :

1° Une histoire de l'ancienne Rome en biographies, le *Quorumdam clarissimorum virorum epitome* (qu'on appelle ordinairement d'après les premiers mots de la dédicace *Liber de viris illustribus*). Il y traite de vingt et un héros de l'histoire romaine de Romulus à César, et en plus d'Alexandre le Grand, de Pyrrhus et d'Annibal. L'ouvrage fut continué après sa mort et complété par son élève Lombardo della Seta, qui y ajouta douze biographies et poussa chronologiquement la série jusqu'à Trajan (P. de Nolhac, *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, 34, I, 68 ss). Pétrarque n'a restreint qu'après coup son sujet à l'histoire romaine. Une rédaction antérieure commençait par Adam et comprenait, avant les Romains, neuf héros de l'histoire biblique, Ninus, Sémiramis, et deux figures de la légende hellénique (de Nolhac, *ibid.*, p. 99 ss). Le titre d'*Epitome* indique le caractère de compilation et de résumé des *Viri* et ne doit pas se traduire par *extrait* (Nolhac, p. 66). Première édition complète par L. Razzolini : *Francisci Petrarchae de viris illustribus vitae* 1874 et 1879 dans la *Collezione di opere inedite o rare*. Les biographies composées par Lombardo sont rangées avec les authentiques; les quatre dernières seulement (Auguste, Vespasien, Titus et Trajan) sont omises. Le second volume, qui contient la biographie de César n'est qu'une réimpression de l'édition donnée par C.-E.-Chr. Schneider en 1827 (*Fr. P. Historia Julii Caesaris, auctori vindicavit, secundum codicem Hamburgensem correxit, cum interpretatione italica contulit Schn.*) Un fac-similé de la *Vita Caesaris* a été publié depuis par L. Dorez : *Pétrarque. Vie de César, reproduction phototypique du manuscrit autographe* 1906. On doit aussi à Schneider l'attribution positive de l'ouvrage à Pétrarque ; on l'attribuait auparavant à ce *Julius Celsus* qui passait au moyen âge pour l'auteur des *Commentarii* sur la guerre des Gaules (Cf. D. Rossetti. *Petrarca, Giulio Celso e Boccaccio* 1828). Avant Razzolini il n'avait été publié qu'une partie des autres Vies par Schneider 1829-1834 dans les programmes de l'Université de Breslau. A l'édition Razzolini est ajoutée la traduction italienne, achevée en 1397, de Donati degli Albanzani. Le travail de de Nolhac dans les *Notices et Extraits* 34, I, 61 à 148 est le complément indispensable de cette édition.

Pétrarque chercha à donner dans le *Compendium* un extrait de l'Épitome, dont il composa lui-même encore les quatorze premières biographies; c'est Lombardo della Seta qui fit l'extrait des autres (à partir d'Alexandre le Grand). Ce compendium porte dans beaucoup d'éditions le titre d'*Epitome*, ce qui a occasionné de fréquentes confusions avec l'ouvrage principal. (Il ne figure que dans les anciennes impressions des *Opera*, dans l'édition de Bâle de 1581, p. 495 à 501 sous le titre de *Vitarum virorum illustrium epitome*.)

2° *Rerum memorandarum libri IV*, recueil d'anecdotes historiques composé sur le type de Valère Maxime. La matière n'est pas exclusivement empruntée à l'histoire ancienne : aux divisions prises dans Valère de *Romani* et *Externi* s'en ajoute une sur les *Recentiores*. L'ouvrage est resté inachevé. Editions comme pour le *Compendium* (éd. cit. 392 à 495). H. Cochin et L. Dorez en préparent une édition critique, qui sera publiée comme 8e et 9e volumes de la *Bibliothèque littéraire de la Renaissance*.

Littérature. — Ce que nous avons de meilleur sur les *Viri illustres* est dans P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, 2e édit. 1907 (le chapitre : *Pétrarque et les historiens romains*). On peut comparer encore sur les *Rer. memor.* G. Körting *Petrarcas Leben und Werke* (*Geschichte der Literatur Italiens im Zeitalter der Renaissance* I, 1878) 592 à 614; toutefois, son exposé ainsi que celui de L. Geiger (*Petrarca* 1874, p. 78 ss.) sont dépassés en grande partie par de Nolhac. Körting est attaqué aussi par G. Kirner *Sulle opere storiche di F. P.* 1889 ; A. Viertel, *P. De V. ill.* 1900.

Pétrarque et l'histoire romaine. — Ce n'est pas un intérêt scientifique qui amena Pétrarque à l'histoire : ce sont les aspirations de son patriotisme utopique vers l'unité italienne, vers le rétablissement de l'ancien empire romain. Et il ne composa d'abord ses écrits historiques que pour lui-même, pressé par ses malheurs : il demandait au passé de le consoler du présent. De ce fils d'un exilé florentin, la vie avait fait un cosmopolite italien ; le solide appui d'une cité lui manquait. Comment la situation politique de son temps eût-elle pu donner satisfaction à son tempérament circonspect et méditatif? Un patriote italien comme lui ne pouvait s'accommoder de l'empire des Barbares. L'oubli des maux du présent (*iniqui temporis oblivio*), il ne pouvait le trouver que dans la contemplation de l'âge d'or, de cet idéal qui avait été réalisé, puisque son pays avait tenu le monde sous sa domination. Au milieu des déchirements politiques de l'Italie contemporaine, il se réfugia dans la glorieuse histoire de la Rome antique.

Il est toujours assez fâcheux pour un historien de se tourner vers le passé par la raison qu'il ne peut s'intéresser au présent. Comment comprendrait-il les luttes de jadis, s'il n'a pas les yeux ouverts sur les tâches du jour ? Une autre circonstance encore était désavantageuse pour Pétrarque : il était déconcerté non seulement par les problèmes historiques, mais par ceux de la psychologie individuelle. Il ne comprenait bien qu'un seul homme : c'était lui-même. Autant il montre de pénétration dans l'analyse de soi-même, autant il est incapable de comprendre des caractères étrangers, surtout des hommes d'action. Les sonnets à Laure dessinent l'amoureux avec une finesse admirable ; les figures des *Trionfi* sont des abstractions. Si encore il avait peint des hommes de l'histoire romaine d'un esprit apparenté au sien ! Il s'y refusa par des motifs patriotiques et s'attacha avec un exclusivisme voulu à des héros de la guerre et de

la politique. Rien d'étonnant à ce qu'il y échoue. Ses personnages manquent de vie. Quand il essaye de les caractériser, il reste empêtré dans une phraséologie vague : d'une personnalité aussi fortement marquée que celle d'un Caton le Censeur par exemple, il ne se fait pas une idée juste ; il l'appelle quelque part *orator elegantissimus* (*Viri* éd. Razzolini, I, 704). Il n'est pas plus heureux dans une caractéristique indirecte : il rassemble sans choix tout ce qu'il trouve sur son héros, même des anecdotes insignifiantes. Non content de s'en tenir au point de vue partial de Tite-Live, il va plus loin que son maître : il supprime sciemment (*sciens sileo*) des faits rapportés par celui-ci, quand ils risquaient de défigurer son tableau idéal. C'est ainsi qu'il passe sous silence l'anecdote racontée (Tite-Live XXXIX, 42, s.) sur Quinctius Flaminius, *ne unquam ad notitiam hominum perveniret tale aliquid, non dicam a Romano duce sed a Romano cive commissum* (I, 708, s.). Ce qu'a de théâtral ce style tant admiré ne le choque pas davantage. Il le prend pour guide, en grand comme dans les détails. Son culte pour le premier Scipion l'Africain (son héros favori, sur lequel il s'étend le plus, après César) repose sur une théorie de Tite-Live, qui, avec d'autres Romains de son temps, regardait la période des guerres puniques comme l'âge d'or de la République romaine.

Le style historique de Pétrarque. — Le mépris du présent et l'enthousiasme pour l'ancienne Rome ont influé à un autre point de vue encore sur les productions de Pétrarque. On sait que son désir de vivre au moins en esprit dans l'antiquité le poussa à écrire comme s'il y vivait réellement encore. Dans le *De remediis utriusque fortunae* I, 29, il s'exprime comme si les courses de chars et les luttes antiques étaient de son temps encore une coutume générale. Même procédé dans ses œuvres historiques. Il emploie les termes techniques de l'administration et de la guerre chez les Romains comme des expressions courantes, comme si le sens n'en avait pas changé depuis et que ses contemporains aient su ce qu'est un consul ou un tribun du peuple. Il n'aurait pu autrement garder sa pose d'ancien Romain. Une interprétation exacte de ces termes eût d'ailleurs exigé de longues et savantes études de droit public que Pétrarque n'avait ni les moyens ni l'envie d'entreprendre.

Ce n'était en fin de compte qu'un détail extérieur ; pas complètement inoffensif cependant. Il y a une étroite affinité entre l'habitude de Pétrarque de désigner des objets antiques par des termes auxquels ses contemporains attachaient de tout autres idées ou n'en attachaient aucune, et la manie des puristes postérieurs, qui s'efforçaient de désigner des choses modernes par des équivalents antiques.

En revanche, Pétrarque est tout à fait indépendant dans la composition de ses biographies. Il ne s'attache pour cela à aucun modèle antique. Il estimait Suétone, mais ne le suivait pas ; quant à Cornelius Nepos, il ne le connaissait pas encore.

Pétrarque et les sources. — Avec lui, la CRITIQUE DES SOURCES fit un progrès décisif. Pétrarque n'avait pas de dispositions pour la critique. Mais ses efforts pour préserver de toute souillure moderne son État romain idéal l'amena à distinguer suffisamment les sources pour s'appuyer exclusivement sur des auteurs anciens et bannir résolument de l'histoire ancienne les inventions fabuleuses du moyen âge. Pour la biographie d'Alexandre le Grand, il ne fit aucune concession à la légende d'Alexandre et n'accueillit que les relations de témoins anciens (latins). Mais quels témoins ! A côté de Justin, avant tout Quinte-Curce, qu'il prenait tout à fait au sérieux et dont le style lui inspirait une grande admiration. Voici comment il procédait. Dès qu'une source était antique, il l'utilisait, sans examiner si elle était digne de foi ; à moins qu'il n'y eût des invraisemblances trop grossières, parmi lesquelles il rangeait surtout les prodiges anciens (Kirner, p. 74). Il ne faisait pas de différence entre les auteurs d'époques différentes et ne s'informait pas de leur tendance. Dans sa biographie de César, il suivait sans hésiter les *Commentaires* et ne se demandait pas si César (ou le Celsus supposé dépendant de lui) n'avait peut-être pas mis quelque partialité dans la couleur du récit. D'un autre côté, il cherchait à mettre en œuvre tout ce qu'il trouvait de documents antiques, même les rares sources non littéraires dont on disposait alors, et pour sa vie de César il fit quelques emprunts aux lettres de Cicéron. A l'exception de Cornelius Nepos et de Velleius Paterculus, il connaissait déjà tous les historiens romains qui nous ont été conservés pour la période qu'il traitait (quant aux auteurs postérieurs, il lui manquait avant tout Tacite).

Les *Res memorandæ*. — L'autre ouvrage historique de Pétrarque, le *Rerum memorandarum libri IV*, n'appartient guère à l'historiographie. Ici ce n'est plus le patriote, c'est le moraliste qui parle. En cette qualité, il fait preuve d'indépendance. Dans les *Viri illustres* déjà il s'écartait volontiers des sources romaines en ce qui touchait la philosophie de la vie. Mais nous n'avons pas à nous occuper ici des principes éthiques soutenus par Pétrarque dans son recueil de cas intéressants pour la morale et la philosophie. Remarquons seulement que la plupart des anecdotes sont empruntées à l'histoire ancienne, un petit nombre sont des *Recentiores*. La fiction de l'ancienne Rome est maintenue ici encore : tout comme chez Valère Maxime, les anciens Grecs figurent comme *Externi*. Au reste, ni le plan ni l'exécution ne montrent vis-à-vis de la littérature de l'antiquité ou du moyen âge la même originalité que les *Viri illustres*.

Pétrarque novateur. — Malgré ses faiblesses, l'activité historique de Pétrarque marque le début d'une nouvelle ère dans l'historiographie. Pour la première fois depuis longtemps l'histoire n'était plus écrite sur commande d'une autorité, ni d'après les vues d'une classe ou avec l'appui d'un système théologique. Un laïque indépendant (Pétrarque l'était comme écrivain) traitait l'histoire d'après sa conception personnelle. Le fait que la personnalité qui l'entreprenait était peu qualifiée pour l'histoire ne diminue en rien la valeur de cette innovation. Les fondations étaient posées : l'historiographie humaniste de l'Italie n'avait qu'à bâtir.

2. — *Boccace*.

Giovanni Boccaccio, le célèbre poète et humaniste (né en 1313 à Paris, mort en 1375 à Certaldo), a écrit en fait d'œuvres historiques :

1° *De claris mulieribus*, 104 biographies (105 avec l'avant-dernière, la vie de Brunehilde empruntée aux *Casibus*), toutes, à l'exception des 7 dernières, de femmes de l'antiquité, et presque exclusivement de la légende grecque et de l'histoire romaine. C'est à dessein, d'après la préface, que Boccace n'a pas admis dans son recueil de Saintes *hébraïques* et chrétiennes ; seule l'histoire d'Athalie provient de la Bible. Publié probablement vers 1362. Sur les différentes versions cf. G. Traversari, *Appunti sulle redazioni del « De clar. mul. » di G. B.* dans les *Miscellanea di studi critici pubblicati in onore di G. Mazzoni, per cura di A. della Torre e P. L. Ram-*

baldi, 1907. La dernière édition et la plus accessible, mais gâtée par les interventions personnelles de l'éditeur, Berne 1539. Sur les éditions antérieures et les nombreuses traductions comp. A. Hortis, *Studj sulle opere latine del B.*, 1879.

2° *De Casibus virorum illustrium libri IX*, une centaine de chapitres, la plupart sous forme de biographies, sur l'inconstance du bonheur humain. La matière des huit premiers livres est empruntée à l'antiquité classique et biblique, celle du neuvième au moyen âge et au temps présent. Ecrit entre 1356 et 1364. Plusieurs fois remanié, et conservé en deux rédactions différentes (H. Hauvette, Recherches sur le *De Casibus*, 1900). La dernière et relativement la meilleure édition 1544 à Augsbourg, Cf. Hortis, *op. cit.*

3° *La vita di Dante*. Conservée en deux rédactions, une plus ancienne, dite le *Compendio* (publiée par E. Rostagno 1899 comme vol. II-III de la *Biblioteca storico-critica della Letteratura dantesca*) et la Vulgate plus détaillée (édition critique de Macri-Leone 1888 dans *Raccolta di opere inedite o rare*). Les deux éditions imprimées conjointement dans A. Solerti *Le vite di Dante, Petrarca e Boccaccio scritte fino al secolo XVII*, Milan, s. d. (vers 1904).

4° *De vita et moribus domini Francisci Petrarchæ*. Publié d'abord par D. Rossetti dans le livre *Petrarca, Giulio Celso e Boccaccio*, 1828, se trouve aussi chez Solerti (voir 3°). Ecrit vraisemblablement entre 1348 et 1349.

Littérature. — Index des œuvres chez G. Körting, *Boccaccios Leben und Werke* (1880). M. Landau, G. B. 1877. Quelques documents sur les sources des œuvres historiques latines (1 et 2) sont donnés par Schück dans *Neue Jahrbücher f. Philologie und Pädagogik*, 110 (1874), 467 ss. Ajoutons Hortis dans l'ouvrage cité (n° 1) et dans deux études spéciales : *Le donne famose, descritte da G. B.*, 1877 et *Cenni di G. B. intorno Tito Livio commentati*, 1877. L'appréciation la plus juste et la plus scrupuleuse de la *Vita di Dante* est celle de P. Scheffer-Boichorst (*Aus Dantes Verbannung*, 1882, p. 191 ss.) Cf. en outre Th. Paur, *Ueber die Quellen zur Lebensgeschichte Dantes*, dans le trente-neuvième volume du *Neues Lausitzisches Magazin* (1862), 1238 ss. — C. Trabalza, *Studî sul B.*, 1906.

Boccace continuateur de Pétrarque. — Les encouragements donnés par Pétrarque ne restèrent pas sans fruit. Boccace ne démentit pas, comme historien non plus, sa dépendance du maître. Ses œuvres historiques latines se rattachent étroitement à celles de Pétrarque. D'une manière tout extérieure, il est vrai. Il emprunta à son modèle quelques habitudes spéciales, étudia les sources sur lesquelles celui-ci avait attiré l'attention, et rechercha comme lui les historiens anciens perdus. Quant à l'esprit qui avait inspiré l'activité historique de son maître, il n'en a guère senti le souffle. Comment en eût-il été autrement! Le poète du *Decamerone* n'était pas le penseur solitaire qui se détourne avec dégoût du spectacle

de son temps et laisse errer mélancoliquement son regard dans le monde glorieux de l'antiquité romaine. Il prend résolument pied dans le temps présent. L'étude de l'antiquité ne répond pas pour lui à un besoin intérieur. Il ne s'adonne à l'humanisme que pour y chercher l'ornement de ses créations poétiques. L'histoire pour elle-même l'intéresse moins encore que Pétrarque ; ses écrits historiques latins ne marquent aucun progrès, ni dans les connaissances ni dans les recherches.

Avec ses *Femmes illustres*, Boccace voulait, à ce que dit sa préface. compléter les *Hommes illustres* de Pétrarque. Une prévenance à l'égard de ses nobles protectrices affamées de divertissements peut seule expliquer cette singulière idée : sous prétexte que Pétrarque n'a traité que les hommes, prétendre que la justice ou la galanterie exige un pendant féminin. Par ses biographies de capitaines et d'hommes d'État romains, Pétrarque avait essayé de tracer un tableau de la grandeur militaire et politique de l'ancienne Rome, et si l'exécution chez lui déjà était restée au-dessous de l'intention, sa pensée conservait de la valeur pour l'histoire. Boccace, lui, quitta le terrain de l'histoire, en se mettant à recueillir des anecdotes sur des femmes célèbres aux titres les plus différents. Il est vrai que le sujet permettait d'accumuler les lieux communs moraux qu'on aimait dans les cercles de Cour. Connaissant son public, il ne lui supposait aucun intérêt pour la matière traitée, et ne visait qu'à l'amusement. Le choix du thème qui pouvait attirer tout le monde et autorisait des intermèdes scandaleux, la variété des personnages, les récits romanesques des femmes célèbres rédigés avec l'art du nouvelliste exercé — tout cela montre clairement le but de l'opuscule. Cela est bien caractéristique : tout est rabaissé au niveau de la nouvelle, même les légendes grecques, qu'il raconte avec la vulgarité du rationalisme populaire de l'antiquité.

Naturellement, il ne saurait s'agir en l'occurrence de critique des sources. Boccace ne le cédait d'ailleurs pas à Pétrarque en fait d'érudition et de lecture, bien que les citations moins précises trahissent une lecture plus superficielle. Il connaissait toutes les œuvres historiques de l'antiquité que Pétrarque avait lues, et en plus Tacite (F. de Nolhac, *Boccace et Tacite* dans les *Mélanges de l'Ecole de Rome*. XII, 1892)

Le second ouvrage historique de Boccace, *De casibus visorum illustrium*, est inspiré par le *Rerum memorandarum liber* de Pétrarque. Car les considérations morales auxquelles les exquisses biographiques réunies par Boccace servent de point de départ, ne touchent pas seulement, comme le titre pourrait le faire croire, l'inconstance de la fortune humaine, mais à peu près tous les *loci communes* de l'éthique populaire. Avec cette différence, que Pétrarque n'avait donné son livre que comme un recueil d'exemples, tandis que Boccace affectait l'allure d'une histoire universelle ou tout au moins d'un extrait systématique de cette histoire. Et comme des histoires isolées depuis Adam et Eve jusqu'à nos jours, ne forment pas un ensemble, il était forcé de recourir à des additions artificielles, à des transitions de romans ou de feuilletons. Par là son œuvre reste vraiment étrangère à l'historiographie. D'un autre côté Boccace, sur la sensibilité duquel l'antiquité avait une moins forte prise que sur celle du maître, a considérablement étendu le cercle des écrivains compulsés en dépassant la chute de l'empire romain et en annexant par exemple Grégoire de Tours et Paul Diacre. A cet égard, les *Casus* sont en progrès sur les *Femmes célèbres,* où les *Scriptores historiæ augustæ* étaient les derniers auteurs utilisés.

Boccace gagna aussi l'enthousiasme de Pétrarque pour l'histoire de Tite-Live : il a traduit lui-même la 4e *Décade* en italien (*La quarta Deca di T. L., volgarizzata da G. B.*, t. V des « *Deche di T. L. volgarizzate d. buon secolo* » publiées par Pizzorno. Une traduction de la 3e *Décade* livre I et II donnée comme provenant de Boccace a été publiée par Carlo Baudi di Vesme dans le *Scelta di Curiosità lett.* 143 et 153 (1875 s.).

Boccace créateur de la biographie d'artistes. — Si Boccace resta très inférieur à Pétrarque tant qu'il le prit pour modèle, son activité historique fut d'une grande portée quand il ouvrit une nouvelle voie. Son contact plus intime avec le présent empêcha ses études humanistes d'affaiblir en rien sa haute estime pour la *Divina Commedia.* C'est de sa vénération pour le maître de la poésie italienne qu'est sortie l'œuvre historique la plus importante de Boccace, sa *Vie de Dante.*

Cet ouvrage est plus qu'une protestation indirecte contre l'exclusivisme classique affiché, sinon réellement éprouvé par Pétrarque. Vis-à-vis de la littérature ancienne, il se dresse en pleine indépen-

dance; elle ne pouvait lui offrir de modèle, même dans la mesure où elle l'avait fait pour les *Hommes illustres* de Pétrarque. La *Vita di Dante* est la première véritable biographie d'un poète. Il s'y mêle sans doute de la rhétorique, surtout de la morale raisonnante; on y sent parfois, plus qu'il ne conviendrait dans une biographie, la tendance d'une *Oratio pro domo*, d'une apologie de la poésie. Mais partout se montre également l'effort pour tracer le caractère du poète et de l'homme, et Boccace sait donner à son style relevé autant de précision que pouvait en comporter la rhétorique d'un éloge.

Le fait que le poète seul obtient satisfaction, tandis que le politique est presque totalement ignoré, n'a guère été désavantageux à l'ouvrage. Que Boccace, qui manquait de sens politique, n'ait pas enrichi sa narration de deux ou trois lieux communs sur les *troubles civils*, le lecteur s'en console aisément. Il l'excusera moins d'avoir fait taire la critique en présence de la rapide floraison de la légende dantesque. Boccace reproduit tout bonnement la tradition qui voulait voir dans sa vie le poète tel qu'elle l'imaginait d'après son œuvre.

Avec la *Vita di Dante* (et une esquisse antérieure, en latin, sur Pétrarque) Boccace a inauguré dans la littérature historique un nouveau genre, la biographie d'artistes. Aucun genre n'a produit dans l'humanisme de plus nombreux rejetons. Les tendances artistiques de l'humanisme et de la Renaissance n'ont pas trouvé dans l'historiographie d'expression plus directe que dans les ouvrages à la tête desquels se place la *Vie de Dante*.

II. — Les Annalistes humanistes

A. — *La fondation de l'historiographie humaniste et l'ancienne école florentine.*

1. — Les principes de l'historiographie humaniste

a. — *Le retour aux formes de la rhétorique des anciens.*

Tendances de publicistes. — Pétrarque et Boccace avaient écrit l'histoire en moralistes et en lettrés. Leurs œuvres historiques ne formaient qu'une partie, et non la plus importante de leur carrière

d'écrivains. Ils étaient en dehors de la vie politique de leur temps. Ils ne traitaient que des événements particuliers et ne se mesurèrent jamais avec un grand sujet historique. On ne pouvait apprendre d'eux la manière de traiter, par exemple, l'histoire d'un pays ou celle d'un siècle. L'historiographie latine des publicistes qui l'entreprirent ne pouvait puiser chez eux qu'une inspiration générale.

L'historiographie humaniste proprement dite n'apparut qu'après que le style humaniste eut commencé à s'employer dans les relations diplomatiques. C'est quand Coluccio Salutati eut fait place à la nouvelle culture dans le département florentin des affaires étrangères, que son élève Leonardo Bruni put songer à mettre la main à une historiographie officieuse, destinée avant tout à l'étranger.

Des tendances esthétiques et des tendances politiques imprimaient à cette nouvelle création une allure contradictoire. Comme politiques, les historiens humanistes désiraient mettre le gouvernement de leur pays en bonne posture vis-à-vis de l'étranger ; comme stylistes, ils cherchaient à rendre célèbres leur État et ses héros, c'est-à-dire à captiver par une exposition brillante le lecteur même que le sujet n'intéressait pas. L'amour de la gloire s'unissait à des buts politiques pratiques. L'historien avait à la fois des devoirs d'artiste et de publiciste.

Rattachement à l'historiographie de l'Antiquité. — Or, l'exacte imitation des modèles classiques romains était aux yeux des disciples de l'humanisme l'unique moyen d'atteindre un style qui fît impression. Comme type de l'annaliste, tant pour la disposition que pour la narration, on ne reconnaissait que Tite-Live, déjà célébré par Pétrarque comme le plus grand des historiens. Bruni et ses disciples ne pouvaient se rattacher à Pétrarque et à Boccace, ceux-ci ne suffisant plus aux nouvelles exigences de style, qui visaient à une reproduction méthodique des modes d'expression de l'antiquité.

Le plus brillant représentant romain de l'historiographie rhétoricienne devint ainsi le maître de l'historiographie humaniste. La doctrine des anciennes écoles de rhéteurs, qui définissaient l'histoire comme *munus oratoris* (Cicéron, *De Oratore*, II, § 52 ; cf. *De Legibus*, 1, 2 (§ 5) : *opus oratorium maxime*) fut de nouveau mise en valeur.

Les historiens s'efforcèrent de nouveau de rivaliser avec la poésie (celle des rhéteurs). Leurs récits durent émouvoir, ébranler, comme une tragédie de Sénèque ou un chant de l'Énéide. On retrouva les artifices par lesquels les historiens alexandrins avaient charmé un public généralement étranger à la vie politique. Le récit dramatique eut de nouveau la première place. La chronique du moyen âge remontant à l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, était sans art ; elle avait cependant permis d'embrasser aisément dans le cadre de l'histoire tous les domaines de la vie publique : elle fut systématiquement bannie par les Annales à la Tite-Live, qui n'attirent l'attention que sur les événements se prêtant à un développement esthétique, — les guerres et les révolutions. Au lieu de relater les faits importants pour l'existence de groupes entiers, les historiens, qui voulaient frapper l'imagination, s'en tenaient plutôt à l'histoire de certains personnages ; autant que possible ils disposaient leurs plans comme s'il s'agissait de préparer un grand opéra. On ne s'inquiétait guère de savoir si l'historien comprenait bien les problèmes historiques et savait bien interpréter les sources. A quoi servait-il que plusieurs, par leur expérience pratique, fussent bien autrement préparés à écrire l'histoire, que les déclamateurs de l'Antiquité dont ils copiaient la manière? L'autorité des Anciens était trop puissante pour qu'ils eussent pu suivre une voie nouvelle et meilleure.

Ce n'est pas tout. A un certain égard les humanistes avaient une position plus désavantageuse que leurs modèles. Ceux-ci, les Romains du moins, pouvaient parler la langue des gens cultivés de leur temps. Cette liberté fut enlevée aux historiens humanistes par le purisme vieux-latin, auquel eux aussi devaient obéir à cause de sa belle et uniforme sonorité, c'est-à-dire par des raisons esthétiques.

Le moyen âge avait naturellement créé des expressions techniques pour des institutions politiques et militaires que l'antiquité n'avait pas connues ; il avait tantôt forgé des mots tout nouveaux, tantôt donné aux anciens un nouveau sens. L'humanisme donna presque un coup mortel à la tractation scientifique de l'histoire en proscrivant plus rigoureusement ces termes nouveaux, dont beaucoup ne pouvaient se traduire par un mot classique. La narration était déjà phraseuse : par surcroît, on prit l'habitude de désigner des objets modernes par des équivalents antiques. C'était plus qu'un

innocent badinage, et il est curieux que, pour la langue elle-même, la science ait dû faire place à l'effet esthétique.

Ces défauts ne doivent pas dérober aux yeux de la critique moderne les progrès qui furent accomplis quand même. Elle peut juger dédaigneusement la poursuite de la forme artistique qui détournait les humanistes des mémoires et des compilations informes du moyen âge finissant ; mais elle ne saurait, même du point de vue de l'historiographie scientifique, condamner absolument l'effort pour couler toute la matière historique dans un nouveau moule. Ce n'est pas sans fruit que des hommes cultivés consacrèrent leur temps et leurs peines à des recherches historiques, et la critique historique ne fit que gagner à la disparition du morcellement inintelligent des compilations du moyen âge. L'historiographie latine du moyen âge, à part les mémoires et les récits empruntés à l'histoire ecclésiastique, n'avait pas créé une forme nouvelle, satisfaisante pour le goût artistique : on comprend que Bruni et ses disciples se soient attachés au maître de l'historiographie romaine. Mais l'historien moderne n'en regrettera pas moins que les humanistes aient poussé leur culte de l'antiquité jusqu'à la suivre même là où, avec leurs propres forces, ils auraient pu mieux faire. Bruni et ses successeurs auraient produit des œuvres de plus grande valeur s'ils avaient pu éviter l'imitation des historiens anciens et créer eux-mêmes une forme nouvelle, appropriée à leur temps. On le voit par les essais indépendants tentés au sein de l'humanisme par l'école des grands Florentins. En procédant comme ils le firent, les humanistes endossèrent les défauts d'autrui et ne purent qu'imparfaitement mettre en œuvre leurs qualités propres. Si la critique moderne apprécie les continuateurs de la manière du moyen âge plus que les humanistes, c'est uniquement parce que les premiers ont exprimé d'une façon plus immédiate ce qu'ils avaient pensé et éprouvé.

b. — *La sécularisation de l'histoire.*

La rupture avec la forme ecclésiastique de l'historiographie eut des causes plus profondes que de simples différences formelles ; de même, derrière la séparation radicale qui détacha l'histoire régionale de l'histoire universelle, se cachaient des tendances politiques. Voilà ce qui, au fond, donne un cachet particulier à l'historiographie

de l'humanisme, et la distingue des nombreuses imitations de Tite-Live tentées au moyen âge.

Parlons d'abord de l'écart qui se produit entre elle et l'historiographie ecclésiastique.

L'humanisme et la conception ecclésiastique de l'histoire. — C'est une question assez difficile à éclaircir. L'humanisme était un mouvement prononcé de laïcisation, et son goût pour l'antiquité provient en grande partie de ce que les écrivains anciens était exempts des conceptions de l'Église chrétienne. Mais on ne sait trop jusqu'à quel point il avait conscience de son opposition.

Les humanistes italiens ont complètement sécularisé l'histoire, même quand on ne les compare qu'à des prédécesseurs laïques qui n'avaient pas reçu la culture humaniste, tels que Giovanni Villani et Dino Compagni. Ils ont tout à fait éliminé l'idée qu'une Providence divine fixe soit le cours de l'histoire du monde, soit le détail des événements. La théorie des quatre monarchies n'est pas mentionnée même dans les essais d'histoire universelle comme les *Ennéades* de Sabellicus. Mais ils ne *nient* pas davantage, directement, la doctrine ecclésiastique. Contrairement aux *philosophes* du XVIII[e] siècle, ils ne discutent pas le système historique de l'Église. Leur détachement de ce système n'a laissé dans leurs œuvres aucune trace de lutte, même sourde. C'est qu'au XV[e] siècle, en face de propos incrédules qui ne tendaient pas à une révolte ouverte ou à des créations sectaires, l'Église se montrait plus tolérante que dans les siècles qui ont suivi la réformation : elle a toléré même les violentes sorties de Machiavel.

Les histoires de miracles. — On peut reconnaître là l'influence de l'historiographie antique. Mais à un autre égard les humanistes l'ont dépassée. A partir de Bruni, ils se séparent de Tite-Live en ce qu'ils excluent de leur narration toute espèce de prodiges. Chez Bruni on chercherait en vain les légendes merveilleuses que raconte Giovanni Villani. Cet exemple fut généralement suivi. Particulièrement quand il s'agissait de miracles *chrétiens*. On conserva bien plus longtemps les fables dans l'histoire ancienne canonique (et chez quelques historiens celles des histoires de miracles qui ressem-

blaient aux prodiges des anciens). Même après s'être complètement débarrassés des récits fabuleux du moyen âge, les humanistes n'osaient pas appliquer ce procédé radical à la tradition antique. Pareillement, dans la première moitié du XIXe siècle, les théologiens n'appliquèrent que peu à peu au Nouveau Testament les principes critiques d'après lesquels ils traitaient l'Ancien. Cependant ce n'est pas sans réserves que les humanistes répétaient les histoires de miracles contenus dans une littérature sacrée pour eux. Ils en restèrent pour la plupart aux voies frayées par Evhémère et les Pères de l'Église : ils se contentèrent de rationaliser les légendes antiques. Ils traitèrent d'ailleurs l'histoire ancienne si rarement que leur attitude à demi critique n'eut guère d'importance pratique.

Cette innovation s'accomplit également sans polémique, sans qu'on eût nié en principe l'apparition de miracles. Comment en eût-il été autrement ? On ne put apercevoir nettement le conflit entre la conception théologique du monde et celle qu'imposent les lois de la nature, que lorsque la philosophie moderne indépendante eut trouvé une base assurée dans les découvertes des sciences naturelles aux XVIIe et XVIIIe siècles. L'humanisme n'éprouvait guère d'ailleurs le besoin d'un système philosophique de l'univers. A la philosophie d'école du moyen âge il n'en opposait pas une nouvelle qui lui fût propre ; il n'opposait pas davantage à la philosophie chrétienne de l'histoire une théorie purement laïque. En voulant ériger leurs idées sur l'histoire en système, les humanistes auraient touché une sphère de spéculations abstraites où ils auraient perdu haleine. Machiavel lui-même s'en remet expressément aux gens du métier pour l'explication des prodiges. (*Discorsi sopra T. Livio* I, 56 ; cf. sur l'hésitation de Pomponace à propos des apparitions de spectres, F. Lange *Gesch. des Materialismus*, t. I, Livre II, Section III). Les humanistes ici encore — et cela explique pourquoi ils jugeaient la polémique inutile — suivaient une voie tout empirique. Ils se mettaient pour écrire l'histoire au point de vue des laïques cultivés, qui, en Italie, demeuraient sceptiques vis-à-vis de tous les miracles ecclésiastiques modernes, sans nier en principe la possibilité de forces surnaturelles. Ils reflétaient la pensée de leurs gouvernements, qui étaient assez éclairés pour ne pas compter, dans la pratique, sur une intervention miraculeuse de la Providence. En vue du *color*

latinus de l'exposition, les miracles chrétiens devaient déjà être exclus ; mais ce qui eut une plus grande influence encore, c'est la froide raison politique des pouvoirs dirigeants. Les banquiers et les industriels florentins surtout, habitués à mener leurs intrigues diplomatiques sans regarder aux intérêts spirituels et ecclésiastiques, étaient peu disposés à concéder au Ciel une grande influence sur la politique.

Cette manière de voir n'était pas particulière aux hommes d'État italiens. Mais c'est le propre de l'humanisme d'avoir donné aux opinions de laïques instruits une expression libre de toutes les formules ecclésiastiques, modifiée seulement par des tendances artistiques. Le contraste avec la manière médiévale apparaît tout d'abord chez Commines.

c. — *Les tendances politiques.*

Le penchant des humanistes pour l'Antiquité se rencontra sur un autre point encore avec les aspirations des gouvernements.

La politique ecclésiastique. — Des raisons de style auraient déjà empêché les humanistes de donner volontiers à l'action de l'Église et des siens la grande place qui lui revient dans l'histoire médiévale. L'unité du style antique était menacée par le son moderne des appellations ecclésiastiques ; quand on croyait devoir reproduire dans tous ses détails la technique de l'histoire ancienne, on répugnait autant que les historiens romains à mentionner à côté des généraux et des hommes d'État un troisième pouvoir politique, celui des prêtres. Quoi qu'il en soit, les humanistes racontèrent autant que possible l'histoire des États du moyen âge comme s'il n'y avait pas eu d'Église universelle ni de clergé international auxquels les gouvernements dussent avoir égard dans l'administration de leurs territoires. Le pape lui-même est pour eux un souverain comme un autre.

Cette attitude concorde évidemment avec les tendances nationalistes de la fin du moyen âge, avec les efforts pour soumettre les pouvoirs ecclésiastiques de chaque pays à la souveraineté du gouvernement territorial. C'était en quelque sorte contester les prétentions de la Curie à la domination universelle sur l'Église que

d'accorder dans l'histoire une importance aussi minime que possible au gouvernement central de l'Église. Sans doute, cette tendance ne s'exprima que négativement, sans polémique directe. L'Église romaine ne fut pas attaquée, mais ignorée. C'était un effet de la soumission à la forme antique. Le meilleur exemple de la contrainte qu'elle exerçait, c'est qu'un historien postérieur, de l'école de Machiavel, écrivant en italien une histoire politique de Florence, crut devoir s'excuser de mentionner Savonarole (voir ci-dessous p. 103). Nous n'avons pas besoin de montrer combien l'histoire était ainsi mutilée.

Tendances anti-impérialistes. — C'est par les mêmes raisons que l'histoire régionale se détache de l'histoire universelle. Giovanni Villani avait encore inséré l'histoire florentine dans une chronique mondiale. Bruni met résolument l'histoire de sa propre ville au centre de son exposition, et il ne rapporte ce qui se passe au dehors qu'autant que cela intéresse Florence. Les humanistes suivaient encore en cela l'exemple de Tite-Live. Mais ils n'avaient pas que des raisons de style pour s'attacher à ce champion de Rome dans l'histoire : ils se soulevaient contre les prétentions de l'Empire aussi bien que contre celles de la Curie.

Les écrivains antérieurs n'avaient pas encore rompu avec l'idée que leur propre pays n'était qu'une partie de la chrétienté politiquement et religieusement organisée (le *Monde*). Ils sentaient les destinées de leur ville engagées dans celles de la Papauté et de l'Empire, sans bien se rendre compte des conséquences politiques de de cette vue. Les historiens humanistes à partir de Bruni se mirent au point de vue de l'Etat territorial tel que l'a connu la fin du moyen âge. Dans leurs tentatives pour traiter l'histoire de leur propre cité comme un développement indépendant s'exprimait l'opinion de la souveraineté de l'Etat moderne. Ces aspirations politiques étaient en parfaite harmonie avec le patriotisme italien à la romaine qu'on emprunta à Pétrarque et dont on joua contre l'Empire étranger. A l'exemple de Tite-Live, on ne reconnut d'autre critère historique que l'intérêt de la Cité.

Ces tendances n'ont pas peu contribué à distinguer les productions historiques de l'humanisme des imitations antérieures des his-

toriens romains. Les historiens du moyen âge (surtout ceux des villes) n'avaient jamais été, dans leurs imitations de Salluste et de Tite-Live, aussi conséquents, aussi conscients que les humanistes. Mais en outre, ils avaient un autre esprit : tout en restant dans l'historiographie latine et classique, les humanistes étaient en contact avec les forces vives de la politique territoriale italienne.

Littérature sur l'histoire de l'historiographie humaniste en Italie. — Cette histoire n'a pas encore été écrite. On ne l'a pas même essayé. Nous manquons presque complètement de travaux spéciaux. C'est seulement dans ces tout derniers temps que des savants italiens ont commencé à examiner systématiquement la méthode de travail de tel ou tel historien humaniste et le degré de confiance qu'il mérite. Mais ce n'est qu'un début et comme ils n'ont pris qu'au hasard quelques noms célèbres, ces recherches ont peu éclairé l'*histoire* de l'historiographie. Pour les données biographiques, on nous renvoie encore aux recherches diligentes, mais naturellement insuffisantes aujourd'hui, d'Italiens du xviiie siècle (Apostolo Zeno, Argelati, Muratori) : ces études, remarquablement résumées dans l'histoire littéraire bien connue de Tiraboschi (voir ci-dessous p. 401), ont servi de base à peu près à tous les travailleurs modernes, qui ont fidèlement répété les erreurs que Tiraboschi avait laissées échapper.

Les ouvrages connus de Burckhardt, de Gaspary et de Voigt ne traitent que brièvement l'historiographie du temps, et surtout dans ses rapports avec l'histoire de la civilisation et de la littérature. Gaspary est le plus complet, relativement ; mais son travail s'interrompt avant qu'il ait pu décrire l'expansion de l'historiographie humaniste. Les indications de Voigt sont tout à fait insuffisantes. Il construit notre historiographie d'après l'idée qu'il se fait de l'humanisme et n'entre pas dans les circonstances particulières au milieu desquelles les historiens travaillaient. Il dit par exemple *Enea Silvio*, II (1862), 309 : « Les chercheurs humanistes s'adonnèrent presque exclusivement à l'histoire ancienne, qui gagna beaucoup par des traductions des historiens grecs et par des études archéologiques d'ensemble. L'histoire du moyen âge fut traitée avec mépris, parce qu'on était rebuté par le latin barbare de ses sources et que le fond chrétien n'avait plus d'attraits. En somme, un épais brouillard couvrait l'époque qui avait suivi la chute de l'empire romain d'Occident. Y mettre de la lumière et de l'ordre, c'était un travail de géant, dont s'acquitta l'ardeur sèche de Flavio Biondo. Son livre fut très estimé, mais peu lu ». C'est le contraire de presque tout cela qui est la vérité. Le développement statué par Voigt aurait peut-être répondu à la tendance générale de l'humanisme : mais il n'a pas eu lieu, pas la raison que presque tous les historiographes humanistes écrivaient pour le compte d'un prince ou d'une cité, qui ne s'intéressaient qu'au passé de leur dynastie ou de leur commune. Aussi ont-ils, par le fait, traité presque exclusivement l'histoire

du moyen âge et négligé à peu près totalement l'histoire ancienne : non seulement l'histoire romaine (bien qu'entre les ouvrages conservés des Anciens, qui défiaient toute concurrence, il y eût quelques lacunes à combler) mais aussi l'histoire grecque. Les *Décades* de Blondus (voir ci-dessous) n'ont pas été critiquées à cause du sujet, mais à cause du récit dépourvu d'ornements, et si elles n'ont pas été *lues*, on en a fait en tout cas plus d'extraits que de tout autre ouvrage d'histoire humaniste.

Nous avons là un échantillon des erreurs de jugement où peuvent tomber d'autres chercheurs moins préparés que Voigt, en voulant caractériser l'historiographie humaniste.

2. — La fondation de l'annalistique humaniste par Léonardo Bruni

Leonardo Bruni, né 1369 à Arezzo — d'où le nom d'*Aretinus* qui lui est ordinairement donné — étudia d'abord la jurisprudence ; gagné à l'humanisme par Chrysoloras, il obtint, par l'entremise de Coluccio Salutati 1405, l'emploi de secrétaire du pape ; à partir de 1415, après avoir été quelque temps chancelier de la ville, il réside à Florence, y reçoit, 1416, le droit de bourgeoisie ; après avoir rempli plusieurs fonctions publiques, il est de nouveau, 1427, nommé chancelier d'Etat ; en récompense de son histoire florentine, la Seigneurie, 1439, l'exempte en partie, des impôts et redevances ; il meurt, 1444, avant d'avoir achevé son œuvre ; funérailles publiques avec participation du gouvernement. Ses œuvres historiques sont :

1° *Historiarum Florentinarum libri XII* (jusqu'à 1404). Le premier livre fut terminé en 1416. Les six premiers livres, une fois achevés, furent présentés ensemble au gouvernement florentin ; plus tard (1439) livres VII à IX ensemble. Les trois derniers livres ne furent déposés qu'après la mort de l'auteur (entre 1445 et 1449) entre les mains des autorités. (Gherardi dans *Arch. stor. it.*, série IV, vol. 15 (1885), p. 416 ss. — Première édition, Strasbourg, 1610 ; avec la traduction de D. Acciaioli 1856 à 1860. La préface de Bruni ne se trouve que dans la traduction italienne (d'abord Venise, 1476).

2° *Rerum suo tempore in Italia gestarum commentarius*. Première édition latine, Lyon, 1539 ; puis, avec le premier ouvrage, 1610, et dans Muratori *Script.* XIX. — Simples traductions (en partie inavouées) : *Commentarii rerum græcarum* (d'après les *Hellenica* de Xénophon ; imprimé d'abord à Lyon, 1539). — *De bello punico* (d'après Polybe ; d'abord 1490). — *De bello italico adversus Gothos gesto* (d'après Procope ; Foligno, 1470). — Bruni a en outre traduit en latin plusieurs vies de Plutarque. Sur ses biographies de Dante et de Pétrarque, voir p. 125 s. — Sur l'*Histoire Florentine*, Gervinus dans sa *Geschichte der florentinischen Historiographie* (*Historische Schriften*, 1833, p. 57 ss.) et E. Santini, *L. B. Aretino e i suoi Histor. Florent. ll. XII* 1910 (dans les *Annali della R. Scuola superiore di Pisa*) et *La fortuna della storia fior. di L. Bruni nel Rinascimento* dans les *Studi storici*, XX, 2. Moins importants sont le *Discorso* de C. Monzani dans *Arch. stor. it.* N. S. V (1857) und Franz Beck, *Studien zu L. Bruni* 1912 (36. Heft du *Abhandlungen zur mittleren und neueren Geschichte*).

Le talent d'historien de Bruni. — Son *Histoire Florentine* est non seulement la première œuvre en date de l'historiographie humaniste proprement dite, mais un de ses documents les plus remarquables. Elle permet de se rendre compte de la difficulté qu'il y eut à créer ce genre et des germes féconds qui furent écrasés dans l'ornière de l'antiquité.

Il y avait conflit entre les prescriptions de la rhétorique ancienne et les vues réalistes acquises dans la pratique politique : tout en le résolvant à l'avantage des premières, Bruni nous permet d'entrevoir ce qu'il aurait pu faire comme historien indépendant. Il ne manquait pas des dons de l'historien. Il ne s'intéressait pas aux spéculations philosophiques; mais c'était un homme intelligent, connaissant bien la politique pratique, faisant sérieusement sa tâche. Dès qu'il peut laisser le champ libre à ses aptitudes — comme dans le premier livre, qui donne un aperçu de l'histoire florentine jusqu'à 1250, ou dans les livres postérieurs, où il osa s'émanciper de ses modèles — son histoire a une très réelle valeur. D'abord, Bruni est le premier historien moderne qui fasse de la critique par principe. Les légendes ecclésiastiques et profanes, si aimées, les miracles, il les exclut complètement de sa narration; une comparaison avec la Chronique de Giovanni Villani dans les parties où il l'a mise à profit, est très instructive à cet égard. Les fables sur la fondation de Florence, qu'avait retenues encore le demi-humaniste Filippo Villani, sont pour lui non avenues. Il a l'œil ouvert sur les puissances qui mènent la politique. Il connaît l'influence des circonstances générales. Si Florence a été bâtie dans une *plaine*, la raison en est d'après lui la *securitas romani imperii*. Quand l'Etrurie fut subjuguée par les Romains, *Etrusca virtus omnino consenuit cum neque honores capessere neque majoribus in rebus versari liceret* (p. 8). Il fait dépendre la puissance maritime de Pise du fait que jusqu'au temps de Charlemagne il ne subsistait en Toscane aucun autre port. Il ne se laisse pas entraîner par son patriotisme jusqu'au point de donner toujours raison aux Florentins. A propos des négociations entamées en 1401 entre les Florentins et Robert du Palatinat au sujet d'une subvention, il veut que sur des extraits impartiaux — semble-t-il — des actes, le lecteur se fasse lui-même un jugement (p. 244). Il n'est jamais question d'une intervention de la Providence. On entrait dans la voie d'une explication naturelle de l'histoire. Combien Bruni se dis-

tingue par là de Dino Compagni, qui attribuait encore une grande influence à l'action mystérieuse d'une Puissance surnaturelle!

Influence de l'historiographie antique. — Mais tous ces avantages ne pouvaient se développer librement qu'autant qu'ils n'étaient pas contrariés par les préceptes de l'art antique. Ceux-ci exercèrent sur deux points leur funeste influence. Premièrement, la rhétorique façonna la réalité en éliminant de la reproduction de la vie les parties ingrates pour l'art et en les remplaçant par des conventions théâtrales; d'accord avec elle, une psychologie fausse, au lieu de présenter les figures historiques telles que l'observation les montrait, reconstruisait leurs sentiments d'après les types scolaires sur lesquels reposait l'éducation de l'orateur ancien. De nouveau, l'histoire essayait de rivaliser avec la tragédie des rhéteurs. La lutte pour l'existence entre les Etats et les partis suivait les mêmes procédés que sur la scène les héros d'un mélodrame.

Ce principe d'exposition apparaît bien évident quand on compare Bruni avec Giovanni Villani, qui est sa principale source pour les premiers livres. Comme l'historien humaniste a transformé la révolution de Giano della Bella racontée par Villani, VIII, 1 (et pareillement par Dino Compagni, éd. del Lungo, livre I, ch. xi)! Dans la Chronique, tout se passe naturellement. De fréquentes violences, surtout de la part des nobles contre les Popolani, poussent un groupe d'amis des réformes parmi la bourgeoisie à chercher de l'aide (*Certi buoni uomini artefici e mercatanti di Firenze che voleano bene vivere*). Un de leurs chefs est un *antico e valente uomo nobile popolano ricco e possente* appelé Giano della Bella. Ces hommes réussissent à faire édicter, 1293, les *Ordinamenta justitiæ*. Bruni (lib. IV, p. 67 à 69) dispose le tout d'après la recette des révolutions données par les écoles des rhéteurs. Bella est le héros idéal. Le riche plébéien de Villani et de l'histoire[1] devient *claris quidem majoribus ortus, sed ipse modicus civis* qui, lui seul (comme Rienzi dans l'opéra) oppose à la *nobilitas* des discours sur la *turpissima*

1. D'après R. Davidsohn, *Forschungen zur Geschichte von Florenz*, III, 42 s. (Regeste 160), Giano della Bella appartenait à une puissante et solide maison de banque et se trouvait, au moment où la révolution éclata, plus près de la soixantaine que de la cinquantaine.

servitus. Une grande harangue, que Bruni lui fait tenir dans une assemblée du peuple imaginaire, amène la révolution : ses paroles enflamment les auditeurs de telle sorte que la nouvelle constitution est votée.

Ce qui troublerait peut-être l'effet esthétique, Bruni le tourne ou le passe complètement sous silence. Ce qui lui est le plus désagréable, comme à tous les auteurs idéalistes, ce sont les affaires économiques. Où selon Villani des transactions financières ont eu le plus de poids, Bruni préfère introduire des motifs *élevés*. A la suite de Villani (VI, 76) il raconte (l. II, p. 26 s.) que les Siennois et leurs alliés les Gibelins florentins exilés déterminent le roi Manfred à leur envoyer contre Florence une forte troupe de cavaliers allemands. Il résume en général assez fidèlement la relation de son auteur. Mais il ne dit pas un mot de la circonstance particulièrement relevée par Villani, que les Siennois durent emprunter à la Société des Salimbeni 20000 florins d'or pour la solde des troupes et que Manfred envoya ses gens en Toscane *colla moneta de' Sanesi, che pagaro la metade per tre mesi*. Villani raconte, VII, 10, que l'infant Henri de Castille *per bisogno del re Carlo* (*d'Anjou*) *gli prestò, si dice, quaranta mila doble d'oro, le quali non riebbe mai*. Bruni est infiniment moins réaliste. Chez lui, pas question que l'argent ait été emprunté *per bisogno*, ni que la dette n'ait jamais été payée. Voici sa version : ... *quamobrem et necessitudinis jure et procurationis beneficio inductus petenti Carolo magnam pecuniæ vim Arrigus mutuat* (p. 43, l. III). Toutes les données de Villani que leur précision prive de charme sont remplacées par des phrases de convention. Les chiffres sont rendus par des adjectifs vagues, tout au plus par des sommes rondes. L'indication de l'année même est évitée autant que possible : Bruni aimera mieux dire *insequens annus*, *proximus annus*, même quand ce système s'étend à plusieurs années.

Il développe avec d'autant plus de plaisir les passages qui prêtent à la rhétorique. Villani (VI, 79) n'avait dit que peu de mots des dispositions des Florentins après la défaite de Montaperti. Bruni n'introduit pas seulement un tableau de son invention, il a recours à un cliché qu'il charge encore : *Redeuntium* (de la bataille) *vero fœdi vultus ac tristis oculorum dejectio nec eos qui in acie ceci-*

dissent, sed vivos se redeuntesque lugendos monebant. Illos enim functos fato, praestanti mortis genere pro patria interiisse, se ludibrio adversariorum servatos (p. 30, lib. II).

Avec cet esprit-là, il ne saurait être question d'une critique un peu approfondie des sources. Nulle part Bruni n'a rectifié la tendance guelfe de Villani.

Un second principe funeste qu'il prit à la forme antique, c'est la *division par années*. On sait que l'antiquité avait gardé cette méthode, remontant à Thucydide, même alors que n'existaient plus les raisons qui pouvaient excuser ce dernier, savoir la brièveté de la période traitée, et le récit d'une guerre que coupait naturellement l'alternance des saisons. Et pourtant il n'y a pas d'ordonnance du sujet qui convienne moins à une grande histoire. En s'en tenant aux annales, l'historien ne peut mettre en relief les événements importants, ni traiter dans leur ensemble les différentes séries du développement historique, chacune ne pouvant se présenter que par fragments, enregistrés sans liaison dans telle ou telle année; il ne peut faire aucune place à des changements qui s'opèrent *graduellement*. Comme malgré tout cela Bruni a suivi la forme antique, les conséquences ne se sont pas fait attendre. Il nous donne d'innombrables récits de petites querelles, mais pas un exposé de la formation du territoire florentin; des notices détachées sur des troubles intérieurs, mais pas une histoire de la constitution de Florence. Il voulait être plus qu'un simple peintre de batailles; il déclare quelque part (p. 64, l. IV) que l'histoire intérieure de la ville a tout autant d'importance que l'extérieure. Mais avec des données isolées sur des troubles intérieurs, qui se trouvent rangées par années comme dans une boîte à fiches, comment le lecteur se représenterait-il un développement ?

L'art même de l'exposition souffrait de la méthode des annales. Comme Bruni ne rangeait pas tout bonnement ses matériaux selon la chronologie, mais littéralement en annales, il n'osait pas raconter jusqu'au bout un événement qui, par hasard, dépassait la fin d'une année (cf. p. 31, l. II, la relation coupée par le milieu du siège d'Arezzo en 1260); et les notices qu'il ne savait où placer, il les intercalait à la fin de l'année, comme si le changement de millésime formait une lacune naturelle pouvant servir au besoin de magasin

pour les faits non utilisés ailleurs (cf. par exemple p. 59, lib. III, où sous la rubrique *eodem anno* sont rapportés deux incendies à Florence et la mort du pape Honorius IV).

Cela est d'autant plus regrettable que, dans les limites que permettait la forme rhétoricienne, Bruni n'est pas un narrateur sans valeur. Son ouvrage, à l'exception du premier livre, n'est pas composé, la division en livres est sans rapport avec la matière ; mais en général on s'aperçoit très bien des suites heureuses de cette étude du style qui distinguait avantageusement les humanistes des chroniqueurs. Giovanni Villani entassait indifféremment ce qu'il savait de l'histoire de son pays et de celles de l'étranger ; Bruni n'accueille que ce qui est de son sujet. L'ouvrage du premier était à moitié chronique universelle, à moitié histoire d'une cité ; l'ouvrage du second s'en tient rigoureusement à son sujet. L'un est la production d'un aimable dilettante ; l'autre celle d'un véritable écrivain.

Le purisme humaniste. — Malheureusement Bruni n'a pu profiter qu'imparfaitement de cet avantage. Le développement naturel de son talent d'écrivain rencontrait un obstacle dans les règles humanistes du langage. Le purisme vieux-latin qu'elles prescrivaient a particulièrement nui à l'histoire intérieure. On ne pouvait guère désigner par des termes de l'ancienne Rome des autorités et des partis de la Florence médiévale. Quelques-uns de ces termes sont inoffensifs, comme *Patres* pour les cardinaux. Il est déjà plus risqué d'appeler simplement *Gallia* la haute Italie (par exemple p. 34) et de citer des édifices de Florence sous leurs vieux noms de l'époque païenne. Mais Bruni ne s'en tient pas là ; il a souvent remplacé la notion concrète de ses sources par une expression classique qui n'en rend le sens qu'approximativement et, en bien des cas, est tout à fait vague. Enfin, la clarté du récit souffrait aussi de périphrases innocentes en soi. Pour éviter les noms modernes des partis, Bruni dira par exemple au lieu de Guelfes et Gibelins *factio* et *adversa factio* (il remplace *Guelfi usciti di Firenze* de Villani, VII, 2, par *Florentini per adversam factionem domo ejecti*, p. 35), quand seul le lecteur qui se représente très exactement l'ensemble de la scène peut savoir qu'en ce passage là l'*adversa factio*, ce sont les Guelfes.

Bruni n'était pas d'ailleurs puriste jusqu'au bout. D'autre fois, il désigne les cardinaux par leur vrai nom (par exemple p. 53) et parle (p. 73) sans se gêner de Guelfes et de Gibelins. Il a laissé à des historiens postérieurs la gloire d'avoir complètement nivelé la langue sur le modèle antique.

A côté de ces défauts, le choix restreint du sujet, qui se confine dans la guerre et la politique, paraît une faute moins grave. On passerait volontiers à Bruni d'avoir exclus de son exposé le commerce et l'industrie, qui avaient proprement fondé la grandeur de la ville, comme aussi de n'avoir pas signalé l'avènement de l'humanisme auquel il devait tant lui-même, si seulement il nous avait fourni une *bonne* histoire politique. A en juger d'ailleurs par les renseignements qu'il donne à l'occasion sur des événements autres que militaires et politiques, il n'eût pas été un remarquable historien de l'économie sociale ou de la civilisation.

Le programme de l'historiographie humaniste. — La place éminente qu'occupe Bruni dans l'historiographie ne lui est acquise que par l'*Histoire florentine*. Son second ouvrage historique, l'*Histoire italienne contemporaine*, est plutôt à ranger dans la catégorie des *Mémoires*. Elle n'a de remarquable que la préface, qui constitue en quelque sorte le programme officiel de l'historiographie humaniste. Bruni part de cette observation, que les époques de Démosthène et de Cicéron sont plus connues que celle d'il y a soixante ans, et cela, d'après lui, parce que la *facultas scribendi* a manqué aux temps modernes. *Literæ quidem, nisi sunt illustres atque disertae, claritatem rebus afferre non possunt neque memoriam earum in longum extendere*.

Notez que l'*Histoire contemporaine* répond assez mal à cette annonce ; la composition en est décousue et on n'y trouve pas les tournois d'éloquence prescrits. C'est d'ailleurs d'un argument bizarre que Bruni se sert pour motiver son programme. Il oublie que les temps de Cicéron et de Démosthène nous sont connus moins par des œuvres historiques que par des écrits destinés au jour même et qui nous donnent une image de l'époque d'autant plus vivante qu'ils ne la dépeignent pas *ex officio*. La même chose est arrivée aux humanistes : la postérité s'est instruite

sur leur temps par d'autres écrits plutôt que par ceux de leurs historiens.

LES AUTRES ŒUVRES HISTORIQUES DE BRUNI ne sont que de simples traductions ou adaptations du grec. Il s'est appliqué à le cacher. Dans la préface de son *Histoire grecque* il s'exprime comme s'il avait librement choisi lui-même son sujet, qu'il avait pris dans Xénophon avec sa limitation fortuite (il n'a pas même cru nécessaire de résumer comme introduction le récit de Thucydide).

Blondus (p. 128 ss. ci-dessous) ne découvrit le vrai caractère du livre sur la *Guerre des Goths* qu'après s'être fait traduire Procope, et Vespasiano da Bisticci rangeait cette traduction de Bruni ainsi que celle de Polybe parmi les œuvres originales de notre auteur (éd. Frati, II,32).

3. — *Poggio*.

POGGIO-BRACCIOLINI l'humaniste bien connu, est né en 1380 à Terranuova dans le territoire d'Arezzo, mort en 1459 ; il a été de 1453 à environ 1458 chancelier de l'État florentin. Il écrivit à la fin de sa vie *Historiarum Florentini populi ll. VIII* (1352 à 1455). Publié pour la première fois dans l'original latin par G.-B. Recanato, Venise 1715. Ensuite par Muratori (Script. xx). Cf. G. Gervinus, *Hist. Schriften* (1833) p. 60 ss.

Aussi longtemps que la critique jugea les œuvres historiques sur leur style, comme les auteurs, de leur côté, n'avaient songé qu'à l'agrément de la forme, on mit généralement Poggio au-dessus de Leonardo Bruni (Monzani encore en 1857 dans le Discours que nous avons cité, p. 19). La langue de Poggio, disait-on, est plus pure, sa manière de s'exprimer plus claire et plus élégante. Cela est sûr ; mais on en a voulu trop conclure. Ce que Poggio gagne comme styliste, il le perd comme historien. Bruni était un écrivain sérieux, prenant un intérêt réel, quoique pas très profond, à l'histoire : Poggio n'y voyait qu'un genre littéraire. Il n'écrivit sans doute son *Histoire florentine* que parce que, ayant été nommé chancelier d'État, il voulait égaler comme historien son illustre prédécesseur, et même le surpasser par la qualité de son latin.

Si c'était là son but, il l'a atteint. Sa langue a une couleur plus classique que celle de Bruni, et comme il ne regarde qu'au style, la forme et le fond s'harmonisent mieux. Chez Bruni de bonnes dispositions pour l'histoire ont été étouffées par la rhétorique conventionnelle ; Poggio ne songe pas à donner plus que ne comporte la forme d'annales de Tite-Live. N'écrivant plus une histoire de Flo-

rence proprement dite, mais seulement les guerres de la ville contre les ducs de Milan, il n'avait pas à interrompre son récit à la fin de chaque année pour recueillir des suppléments d'anecdotes disparates ; sa narration coule d'un mouvement calme et égal.

Malgré cela, la forme antique lui a nui. Sans être un profond penseur, Poggio était fin observateur. Comme il a su dans le dialogue *De nobilitate* fixer en quelques traits le caractère et la position de la noblesse dans les différents pays ! Comme il a esquissé un tableau vivant, quoique brossé à la manière d'un feuilleton, de la comparution de Jérôme de Prague au concile de Constance ! La dignité convenue de l'histoire et le pathos théâtral du style de la rhétorique l'ont empêché d'exploiter son talent propre. Il ne put pas, comme plus d'un mémorialiste du XVIIIe siècle, se permettre de composer avec ce que lui apprenaient sa malicieuse connaissance des hommes et les bavardages des chancelleries, une amusante collection d'anecdotes historiques. Non seulement en considération du style, mais aussi à cause de sa position officielle.

Son œuvre est donc plus impersonnelle et plus vide que celle de Bruni (avec laquelle elle concorde chronologiquement dans la première moitié). Si l'Arétin, dans ses observations générales, restait à la surface et puisait plutôt dans l'antique morale philosophique qu'il ne suivait une théorie politique personnellement acquise, il n'abdiqua pourtant jamais son individualité. A travers les formules traditionnelles, on sent son républicanisme et son aversion pour la puissance politique de l'Église. Rien de pareil chez Poggio. Il dépeint plus rarement que Bruni la situation intérieure de la ville, et aussi d'une manière plus superficielle. C'est à bon droit que son observation sur le tumulte dit des Ciompi (1378) est devenue classique (p. 78 de l'édit. de Venise) : *Quieta ab externis bellis civitate pax in dissensiones domesticas versa est. Nam civiles discordiæ e vestigio civitatem invasere : quae pestis omni externo bello perniciosior est ; inde enim et rerum publicarum interitus et urbium sequitur eversio. Ferebatur a multis id divino judicio fieri, quo civitas hostis pontificum et belli impii auctores plecterentur. Alii rerum publicarum mores naturamque asserebant, ut civili quandoque dissidio vexentur, neque mirandum esse id Florentinam urbem passam, quod maximis quondam rebus publicis accidisset.* La mention

d'une superstition et d'un lieu commun, voilà ce qui motive une révolution politique et sociale !

4. — L'École de Bruni a Florence

L'historiographie humaniste florentine suivit l'ornière tracée par Bruni jusqu'au grand changement politique qui se rattacha vers la fin du siècle à l'invasion française. La fermeté de sa base et son libre épanouissement la distinguait seule des nombreuses imitations de l'*Histoire florentine* qu'on essaya en même temps dans d'autres États italiens. Ailleurs, l'initiative partit des autorités, et beaucoup d'étrangers traitèrent un sujet historique qui leur était indifférent ; à Florence des gens cultivés par l'humanisme se mirent spontanément à écrire l'histoire. Aussi ne se bornèrent-ils pas à des histoires de pays ou de princes, seules subventionnées par les gouvernements ; ils traitèrent des sujets qui intéressaient peu les publications officielles.

Accolti. Il faut citer honorablement à cause du sujet qu'il traita, Benedetto de' Accolti. Né en 1415 à Arezzo, en 1435 professeur de droit à Florence, puis honoré du droit de bourgeoisie, élu en 1459 chancelier de la République, mort en 1466. Son *Histoire de la première croisade* (*De bello a Christianis contra barbaros gesto pro Christi sepulcro et Judaea recuperandis, II. IV* [avec un appendice sur l'histoire des croisades postérieures] 1re éd. Venise 1532. — Cf. H. de Sybel, *Geschichte des ersten Kreuzzugs*, 1re éd. 160) est le seul ouvrage du xve siècle où un humaniste traite un sujet historique pour le sujet lui-même. (Le péril turc pouvait lui donner une certaine actualité ; mais cela pesait assez peu.) Il est vrai qu'Accolti ne prit à sa tâche qu'un intérêt pour ainsi dire formel. Comme le dit sa préface, son désir était surtout de remplacer les anciens ouvrages sur les croisades *incepte scripti absque ornatu orationis* et par suite peu connus, par une narration lisible (ce qui veut dire de style d'humaniste). Sa tendance générale était donc aussi d'habiller la tradition à la mode humaniste. Il n'a pas fait de vraie critique des sources ; sa narration s'appuie sur celle de Guillaume de Tyr, comme l'histoire de Bruni sur Giovanni Villani ; il a sans doute utilisé en outre le *Liber secretorum* de Marin Sanuto.

Il remaniait ses auteurs d'après la méthode de son maître. Il écartait le détail pittoresque et y substituait la phraséologie à l'antique. Sybel désigne l'ouvrage d'Accolti, par une expression heureuse, comme « *die gebildetste Bearbeitung des Wilhelm von Tyrus* » qu'il connaisse. C'est l'esprit de son garant, aussi bien que son style, qu'il transforme par l'humanisme. Son exposé est habile, coulant, et malgré toute sa rhétorique, ne dément pas tout à fait le goût florentin pour une élégante sim-

plicité. Mais les passions élémentaires, l'ascétisme religieux aussi bien que la soif de conquêtes et le goût des aventures, de tout cela il n'y a plus trace. Comparez le récit de la vision de Pierre d'Amiens avec les anciennes relations. Dans celles-ci, le Christ apparaît et avec quelques paroles bibliques commande à l'ermite d'empêcher que son tombeau soit plus longtemps souillé par les mécréants. Chez Accolti, Pierre voit en songe un homme — *humana specie augustior, jubens illi ne deficeret animo ne cogitata exequi cunctaretur* — : questionné, il se fait connaître pour le Christ. Il conçoit le pape Urbain comme le fin politique traditionnel de la Curie. Les actes que ses prédécesseurs ecclésiastiques avaient revêtus d'une couleur édifiante, il les expliquait plus volontiers par des motifs mondains. Sur le refus de Godefroy de porter la couronne, il fait cette remarque : *quae res magnam ei peperit laudem, quod pietatem ac modestiam regio fastui praetulisset atque operibus regem se esse, non auro et purpura ostendisset.*

A plus forte raison, Accolti pouvait garder en face de son sujet l'attitude à demi sceptique qui caratérise les humanistes quand il s'agit du merveilleux. Les faits suspects, il les signale comme expressément racontés par d'autres. Il ne rejette pas absolument la vision de Pierre l'ermite, mais il l'introduit par un *tradunt quidam scriptores.*

L'ouvrage fabuleux, composé assez tard, des *faits et gestes du preux Godefroy*, n'existe pas plus pour lui que pour Bruni les fables sur la fondation de Florence.

Scala. L'ouvrage d'Accolti, pour l'art de l'exposition et la critique des sources, tient une place honorable à côté de l'histoire de Bruni. Quant au chancelier d'État Bartholomé Scala, son œuvre trahit pour la forme et pour le fond, une décadence de l'historiographie florentine.

Né vers 1430 à Colle, au Val d'Elsa, dans une condition peu aisée, il vint environ en 1450 à Florence, s'y attacha aux Médicis, qui le firent monter aux plus hauts postes de l'État, et composa comme chancelier de la République en 1478 un rapport officieux sur la conjuration des Pazzi dans le sens d'une apologie de Laurent de Médicis. Il mourut en 1497. Vivant à une époque où déjà les Médicis avaient accaparé presque complètement la domination, il dut sa haute position moins à ses talents qu'à son absolue dévotion à la famille régnante. Son *Histoire Florentine* inachevée (*Historia Florentinorum*) devait, selon Poccianti, embrasser 20 livres et arriver à 1450; il n'y a d'achevé que les 4 premiers livres avec le commencement du 5e, en sorte que le récit s'interrompt en pleine bataille de Tagliacozzo. (Première impression, Rome 1677, puis dans Grævius *Thesaurus Antiquit. Ital.* VIII, I — Cf. G. Gervinus, *Hist. Schriften* 55 ss. ; G. de Stefani, *B. ed Ant. della Scala*, 1885 ; G.-B. Benvenuti, *Quadri storici fiorentini*, 1889. M. J. Gentile *B. S. e i Medici* dans les *Miscellanea della Valdelsa* 1993, p. 129 ss.) Il n'est à aucun point de vue en progrès sur Bruni. Celui-ci n'était pas, au reste, facile à surpasser ; il avait ses défauts, mais il répondait pleinement aux exigences spéciales des humanistes. On ne pouvait le dépasser que de deux manières. Ou bien remanier au point de vue propre de l'histoire, le matériel de faits qu'il apportait, et s'élever de la narration à l'analyse : c'est ce que tenta Machiavel. Ou bien, à la suite de Blondus, et comme l'entreprit Calchi

pour l'histoire milanaise, dépouiller plus complètement les documents et les mettre en œuvre avec une science tout objective. Scala n'a fait ni l'un ni l'autre. Bien que dans l'intervalle eût paru Blondus, dont il utilisa les *Décades*, il resta en arrière de Bruni pour la critique. Il chercha un compromis entre la tradition populaire et la critique humaniste, et ramena dans l'histoire le fatras fabuleux de Villani, que Bruni avait mis de côté sans le dire. Son but était, comme il le répète, de *tout* recueillir — *ne quid quod auctorem habeat praetermitteremus* (l. I, p. 9, éd. Gr.). Non pas en faisant une revue critique des différentes relations, mais en les reproduisant toutes sur un pied d'égalité. L'œuvre de Bruni était au moins une dans sa conception ; l'histoire de Scala n'est qu'une compilation impersonnelle, qui, malgré ses prétentions de style, a ses racines dans le moyen âge. Il y avait chez Bruni des germes de considérations historiques : Scala ne les a pas développés, pas même remarqués, et il y a dans ses transcriptions de Blondus (comparez le commencement du liv. IV avec Blondus, Déc. II, liv. VIII) autant de rhétorique bien léchée et d'imprécision du fond que dans les récits de son prédécesseur dépendant de Villani. Pour le purisme latin seulement, il ne va pas aussi loin : peut-être est-ce encore une concession à la manière populaire. Dans une biographie (assez insignifiante) de l'homme d'État milanais Vitaliani Borromeo, ministre de Philippe Visconti (éditée avec l'histoire) Scala défend expressément son habitude de conserver dans le latin les titres modernes (p. 84, éd. Gr.).

MANETTI. Les chanceliers Poggio, Accolti et Scala trouvaient pour ainsi dire dans leurs fonctions une obligation d'écrire l'histoire. Cette raison n'existait plus pour Giannozzo Manetti (né en 1396 à Florence, d'abord négociant, puis humaniste ; forcé par les Médicis d'émigrer en 1453, il se rendit d'abord à Rome, puis à Naples, à la cour du roi Alphonse ; il y mourut en 1459). Cela ne l'empêcha pas de subir l'influence de Bruni. Son *Histoire de Pistoia* qu'il dédia à la ville en reconnaissance de la dignité de podestat qu'elle lui avait accordée, est un produit typique de l'ancienne école florentine. (*Historiae Pistoriensis, libri III*, allant jusqu'à l'année de son podestat 1446, écrite en 1446-1447 ; unique édition chez Muratori *Script.* XIX). Chose à noter pour notre histoire : Manetti formule expressément le principe généralement suivi par les humanistes, de n'exercer la critique que sur les auteurs médiévaux et de tenir pour sacro-saintes les données des historiens anciens (l. I, p. 998) : *Eam inter quæcumque vetera et nova rerum gestarum monumenta differentiam esse reor, ut illa vera, hæc autem verisimilia appellari mereantur.* Vrai sera donc par exemple tout ce qui est rapporté par Quinte-Curie, Justin, Tite-Live, Salluste, Pline et Suétone (il leur donne, une fois, comme les scolastiques à leurs autorités théologiques, le qualificatif de *Scriptores graves*) : vraisemblable seulement ce que racontent Dante, Pétrarque, Boccace, Villani, etc. ; car il manque à ceux-ci *integra et incorrupta veterum scriptorum auctoritas*. L'exécution répond absolument à ce programme. Manetti, au reste, désigne directement Bruni comme son maître ; l'auteur de l'*Histoire florentine* est pour lui le plus grand des historiens modernes (p. 1003). — Sur la *Biographie de Nicolas* V de Manetti, voir ci-dessous (p. 24).

Palmieri. Si l'on peut encore, malgré son caractère de compilation, traiter l'*Histoire de Pistoïa* comme une œuvre originale, la monographie de Matteo Palmieri sur la conquête de Pise par les Florentins (1405-06) n'est pas autre chose qu'une transcription en latin des humanistes des *Commentarii* de Neri Capponi (Muratori, *Script.* xviii, 1127). A part l'introduction, qui insère tout à fait extérieurement la conquête de Pise dans l'histoire universelle, et les agréments habituels de la rhétorique et de la morale, Palmieri n'a rien ajouté de nouveau à la narration de Capponi ; en revanche, il noie souvent la précision de l'original dans d'élégantes généralités. L'ouvrage est offert au fils du chroniqueur Capponi ; Palmieri s'est abstenu d'une *Dédicace* en forme, parce que l'historiographie antique n'en fournit aucun précédent.

Matteo Palmieri (né en 1406 à Florence, a reçu une solide éducation humaniste ; souvent employé à des ambassades ; mort en 1475) a écrit outre la *De captivitate Pisorum historia* (dans Grævius, *Thes. Ant.* It. viii, 2 et Murat. *Scr.* xix) une continuation de la Chronique de Prosper jusqu'à 1449 (le chapitre final à partir de 1294 imprimé dans les *Scriptores rerum italic. flor.*, Florence 1748) et une histoire florentine non imprimée, qui commence en 1429 et avec des lacunes atteint 1474, écrite en partie en latin, en partie en italien. Cf. A. Messeri dans *Arch. stor. ital.* Sér. v, 13 (1894) p. 259 s.

B. — *L'expansion de l'historiographie humaniste à travers l'Italie.*

1. — Remarques générales

Différence entre l'historiographie humaniste de Florence et celle du reste de l'Italie. — Il s'éleva bientôt dans le reste de l'Italie une concurrence à l'histoire florentine de Bruni. Au bout d'une génération tout grand État italien posséda une histoire locale dans le nouveau style.

Cette expansion ne se fit pas d'elle-même, sous l'influence d'une mode littéraire. Elle fut l'œuvre consciente de la politique.

L'historiographie humaniste ne s'est développée librement qu'à Florence ; c'est dans la ville de Salutati seulement qu'elle fit naturellement corps avec les autres productions de la littérature et de l'art. Il n'y a aucun indice que Bruni ou ses successeurs à la chancellerie aient écrit sur commande officielle ou que leurs travaux aient été soumis à la censure des autorités. Les historiens florentins croyaient certainement faire acte de patriotisme. Mais s'ils se proposaient, par leurs ouvrages, de contribuer à la gloire de leur cité, l'initiative n'en venait pas du gouvernement, et au sentiment national s'unis

saient des efforts artistiques et humanistes étrangers à la politique. A la résurrection de la littérature antique (romaine) ils ne voulaient pas que l'histoire fît défaut. Leurs histoires s'éloignent sensiblement du ton officieux et pusillanime d'autres ouvrages d'histoire humanistes. L'avènement des Médicis n'y changea pas grand'chose d'abord. Machiavel lui-même, qui écrivit cependant son histoire florentine par ordre supérieur, n'a égard à ses mandants que dans une bien modeste mesure, et seule la constitution définitive du Principat a mis fin à Florence aussi, à cette indépendance de la plume. L'ancienne tradition était encore assez forte sous Cosme Ier pour que les historiens du premier Grand-duc se sentissent aussi libres de leurs mouvements que Bruni et Poggio.

Il en est tout autrement des ouvrages historiques composés hors de Florence.

Dans les autres États italiens, ils sont presque tous issus de l'initiative gouvernementale. Il n'était pas indifférent à ces États que le public cultivé ne puisât ses connaissances historiques que dans des livres écrits au point de vue florentin. La supériorité des publicistes florentins ne resta pas longtemps cachée aux gouvernements italiens. Si un homme étranger à la politique comme Vespasiano da Bisticci rapportait la gloire de Florence aux histoires de Bruni et de Poggio (*Vite*, ed. Frati, II, 208), à plus forte raison les diplomates devaient être frappés de la forte impression produite par une historiographie partiale pour la cause florentine. Mais on ne pouvait écarter les Florentins qu'en les battant avec leurs propres armes. Il fallait leur opposer des histoires nationales vénitiennes, napolitaines, milanaises. Naturellement avec la parure habituelle du style humaniste. La vieille manière des Chroniques était si démodée depuis l'apparition de la nouvelle culture, que le nom même de *Chronique* est, avec Bruni, effacé de la belle littérature historique et remplacé par l'expression classique *Historiae* ou *Commentarius*. Quand, comme cela arriva, aucun enfant du pays ne se montrait apte à cette tâche, on était bien obligé de louer des plumes étrangères.

Il y a déjà là une différence essentielle entre l'historiographie florentine et celle de l'Italie en général. A Florence, tous les historiens, jusqu'à Ammirato, sont nés dans la ville ou dans son territoire et beaucoup, comme Bruni, lui sont attachés par une longue

activité. Les autres États sont réduits à confier leur histoire locale à des lettrés errants, à des journalistes sans patrie. Ce fut surtout le cas à Naples, où l'histoire dynastique fut rédigée par un Génois, un Romain et un Ombrien. Mais l'histoire de Venise, par exemple, a pour auteur un *Sabin*. Dans cet état de choses, l'indépendance n'était évidemment pas possible à l'historiographe. Un étranger, plus que tout autre, devait être prêt à servir de simple porte-voix à ses mandants.

L'historiographie au service d'une soif de gloire personnelle. — Ce qui distingue avant tout cette historiographie officieuse et dynastique de celle du moyen âge, c'est que, non contente de se consacrer à l'apologie politique, elle veut rendre son héros *glorieux*. Un *style* brillant devait sans doute faciliter l'accès aux idées politiques du livre; mais on attendait de lui seul, en outre, l'immortalité du nom. L'amour de la gloire s'associait à des visées pratiques.

Tout n'était pas faux dans l'idée que la gloire éternelle d'un prince ou d'une ville dépendait de ses historiens, idée ressassée par les humanistes, qui y avaient intérêt. Songeons à la manière dont on écrivait l'histoire. Plus d'une narration qui ne devait peut-être son autorité qu'au style n'a-t-elle pas traîné durant des siècles d'un livre à l'autre? Et c'est ainsi qu'un seul livre d'histoire a souvent fixé sans aucune contradiction le jugement de la postérité. Nul ne pouvait prévoir alors les fouilles dans les archives, et celles-ci même n'ont pu que rarement renverser dans le grand public les idées traditionnelles. Sur un seul point, les gouvernements ont fait un faux calcul. Les plus grands effets ont été produits par des ouvrages qui n'avaient pas été faits en vue d'un salaire. Le public ne se laisse pas tromper aussi facilement que le supposent les gouvernants. Ce n'est pas un hasard que pas un historiographe officiel n'ait eu sur la culture historique de la postérité l'influence qu'ont eue les Commines, les Guichardin, les Bacon, les Clarendon. Les ouvrages de ces hommes-là étaient partiaux, mais au moins ils étaient honnêtes.

La tendance que nous signalons ne pouvait que renforcer le caractère d'individualisme rhétoricien de l'historiographie humaniste. Un historien de Cour, pour glorifier son héros, devait lui attribuer

partout une influence décisive : cela lui ôtait toute envie de chercher aux événements des causes impersonnelles.

On comprend aussi que, comme à Florence d'ailleurs, l'histoire médiévale ait été exclusivement traitée. L'histoire ancienne fut presque entièrement négligée, l'histoire grecque pas même tentée. C'est un peu une exception que l'histoire universelle de Sabellicus (voir ci-dessous p. 39 ss.). Les patrons de l'œuvre ne portaient leur attention que sur la période à laquelle appartenait l'histoire de leur ville ou de leur dynastie. On ne remontait à l'histoire ancienne que quand le passé de la ville, comme celui de Florence ou de Milan, rejoignait l'époque romaine.

2. — L'expansion de l'historiographie humaniste

a. — *Venise*.

Il est assez indifférent, au fond, de suivre tel ou tel ordre dans l'examen des États qui ont pratiqué les annales officielles. La priorité appartiendrait à Naples ; je mets Venise en tête, parce qu'en aucun autre territoire italien le gouvernement ne s'est plus systématiquement occupé de l'historiographie humaniste.

Aucun gouvernement n'a mieux senti que la République de Venise que par ses historiens Florence avait devancé les autres États dans le maniement de l'opinion publique. Aucun gouvernement, par suite, n'a essayé avec plus de méthode d'acclimater chez soi cette plante étrangère et ne l'a aussi longtemps cultivée. Depuis la seconde moitié du XV[e] siècle jusqu'au XVIII[e] l'histoire de la République a été écrite en une suite presque ininterrompue par des historiographes officiels, d'abord en latin, plus tard souvent en italien.

Voilà qui fixe déjà le caractère de cette historiographie. Pour la juger, il ne faut jamais perdre de vue qu'elle était à peu près exclusivement destinée à *l'étranger*. Le gouvernement ne se proposait pas d'instruire ses sujets, mais d'éclairer officieusement sur sa politique le public étranger. C'est par d'autres moyens que la littérature qu'il agissait sur ses ressortissants, et les hommes d'État vénitiens eux-mêmes puisaient les renseignements historiques dont ils pouvaient avoir besoin dans les relations des ambassadeurs et autres moyens pratiques d'orientation. Il ne faut donc pas chercher dans

ces ouvrages officiels l'esprit de la politique vénitienne. Il n'y est presque aucunement question des affaires intérieures; les affaires internationales sont exposées d'après les règles de la rhétorique humaniste ; un abîme sépare les historiographes classiques des relations prudentes des diplomates vénitiens, qui se tiennent en dehors de la psychologie d'école en analysant des motifs politiques. Et cela non pas seulement parce qu'ils n'osaient rien dire à cause de la censure, mais parce que souvent ils n'avaient rien à dire. Avant la seconde moitié du XVI[e] siècle, il est plus rare à Venise qu'ailleurs de voir dans la même personne un homme d'État et un historien humaniste. D'une part la sévérité du régime familial, très fermé, ne permettait guère à des littérateurs étrangers d'arriver par leur talent de styliste à occuper une haute position dans les bureaux de l'Extérieur, comme avaient pu le faire Bruni à Florence, Simonetta à Milan, Pontan à Naples. D'autre part, les patriciens qui s'adonnaient à des études humanistes manquaient généralement de loisirs pour de grands travaux historiques. Nommé historiographe, A. Navagero fut arrêté par les affaires dans l'élaboration de son ouvrage d'histoire, et Bernardo Giustiniani n'a pas été plus heureux. La République, dans les premiers temps au moins, a donc dû prendre à son service surtout des lettrés restés en dehors de la vie politique, soit étrangers comme Sabellicus, soit indigènes comme Bembo.

Son attention fut éveillée de bonne heure sur l'historiographie humaniste. Elle pensa d'abord, entre autres, à Blondus (Masius, *Blondus*, p. 59 s.) mais n'eut pas de succès auprès de lui. L'historiographie vénitienne ne commença donc, un peu plus tard qu'ailleurs, qu'avec Sabellicus.

Littérature. — Travail d'ensemble dans l'histoire littéraire vénitienne laissée inachevée par le doge Marco Foscarini (*Della letteratura veneziana libri otto* [il n'en a paru que quatre] Padoue 1752). C'est sur cet ouvrage que reposait à peu près tout ce qu'on connaissait jusqu'à ces derniers temps sur les historiens vénitiens. On ne consultera pas sans fruit, aujourd'hui encore, l'œuvre pondérée de cet homme d'Etat averti. Renseignements bibliographiques chez Prost, *Les chroniques vénitiennes*, dans la *Revue des questions historiques*, XXXI (1882) 512 ss. Les œuvres des historiographes officiels depuis Sabellicus ont été spécialement groupées dans les *Istorici delle cose veneziane i quali hanno scritto per pubblico decreto*, Venise, 1718-1722.

1. — *Sabellicus*.

Marcantonio Coccio, né 1436 à Vicovaro dans la Campagna — d'où le nom de *Sabellicus* — étudia à Rome sous Pomponius Lætus, et y changea son nom; 1473-1483 professeur d'éloquence à Udine, plus tard à Venise également dans l'enseignement humaniste. Pour son histoire de Venise il reçut du gouvernement 200 sequins par an et fut nommé directeur de la Bibliothèque publique. Il témoigna sa reconnaissance par divers écrits à la louange de Venise, en prose et en vers; au fond, ils comprennent aussi son *Histoire universelle*. Mort 1506. Œuvres historiques :

1° *Rerum venetarum ab urbe condita libri XXXIII* (jusqu'à 1486). Composé à Vérone, où il avait fui la peste (en 15 mois, à ce qu'il dit), 1re édit., Venise 1487.

2° *Enneades sives Rhapsodia historiarum*, histoire universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1504. Venise 1498 à 1504.

Sans importance est son œuvre de jeunesse *De vetustate Aquileiæ*, ll. VI (1482), qui doit son origine au séjour à Udine. Intéressant pour la connaissance de ses vues historiographiques est son discours sur Tite-Live, glorifié comme le maître de tous les historiens: *Opera* (Bâle 1560), IV, 478. Tout à fait insignifiants les dix livres d'*Exempla* (Venise 1507), recueil d'anecdotes historiques rangées par matières. Comme Pétrarque, dont les *Res memorandæ* lui ont peut-être inspiré son travail, il n'exploite guère que l'histoire ancienne. Mais dans sa piété, il se distingue du vieux maître en ce qu'il divise ses histoires non pas en romaines et étrangères, mais en chrétiennes et païennes. — Sur l'histoire vénitienne, R. Bersi, *Le fonti della prima decade delle « Hist. rer. ven. di M. S. »* dans le *Nuovo Archivio Veneto*, N. S., XIX, (1910) 422, ss. et XX, 115 ss.

L'histoire vénitienne. — Sabellicus n'était préparé à sa tâche ni par des études savantes ni par l'expérience pratique. Il avait une culture humaniste approfondie et beaucoup de lecture des historiens anciens et modernes. Mais il ne connaissait pas Venise et n'avait pu se faire de la vie publique une idée quelque peu nette. Il ne pouvait donc suffire qu'aux exigences formelles de l'historiographie. Mais ce n'était pas si peu de chose qu'un écrivain cultivé se mît à grouper les traditions morcelées qui regardaient Venise, et surtout dégageât la chronique de Dandolo de ses excursions dans l'histoire universelle ainsi que de la distribution pédante en paragraphes. Et l'on ne niera pas que Sabellicus se soit acquitté de cette partie de sa tâche aussi bien qu'un humaniste pouvait le faire. Il a su fondre tous les documents littéraires connus de provenance vénitienne en un récit clair et de lecture aisée. Pour l'histoire contemporaine (depuis 1461), n'ayant plus, à part Cepio, de sources écrites à sa

disposition, il recueillit des renseignements auprès de témoins oculaires. (Dec III, l. VIII, p. 1457, éd. de Bâle; et aussi dans la *Lettre à Démocrite* en tête du 2e volume des *Opera*, Bâle 1560.)

Mais c'est tout ce qu'on peut dire à sa louange.

Sabellicus se trouvait vis-à-vis de son sujet dans une situation plus difficile que Bruni. Venise n'avait pas produit de narrateur qu'on pût mettre à côté de Giovanni Villani. Sabellicus n'avait pas à faire une simple traduction en style élégant, il devait souvent inventer la liaison des faits que lui livraient ses sources. Sa naïveté politique éclate dans ce remplissage. Il explique des faits historiques à l'aide de la politique et de la morale des écoles. Il trouve (d. 1 l. 2 inc.) chez Dandolo (qu'il connaissait par l'extrait littéral, semble-t-il, de Benintendi), à l'année 756 le renseignement qu'on a institué à Venise deux tribuns annuels, et un peu plus tard la nouvelle que les Vénitiens ont, dans une conspiration, aveuglé et déposé le doge sous lequel cela s'était fait (Muratori, *Script.* XII, 141 et 143 = l. VII, cap. 11). Il rattache l'un à l'autre ces deux événements. Dandolo n'expliquait pas l'installation des tribuns, ou plus exactement il l'attribuait à un caprice du peuple (les vieilles annales avaient peut-être gardé le silence à dessein, parce qu'il s'agissait d'organes du gouvernement. Hartmann *Geschichte Italiens* III/I [1908] 56). Sabellicus sait à merveille que les tribuns ont été adjoints au doge *ob ferocissimum ingenium*. Leur tâche aurait été de contenir — mais sans y réussir — le *praeceps ingenium* du chef de l'État. (Tout cela est conclu après coup du fait de la révolution.) C'est aussi par la soi-disante tyrannie du doge qu'il motive le soulèvement qu'amena sa destitution et lui fit crever les yeux. Voyez comme ce magister savait construire l'histoire! Parce qu'il se produit une conspiration contre un souverain, il faut qu'il ait été un tyran? Comme si au contraire des gouvernements doux et faibles n'avaient pas été souvent victimes des révolutions!

D'autres fois il se tire d'affaire en ajoutant au récit les ornements romanesques aimés des humanistes. Dandolo donne simplement le fait que les Vénitiens ont privé le doge de sa dignité et de la vue *auctore Galla* (l. VII, cap. 9) Cela est trop simple, trop peu dramatique pour Sabellicus : pour lui, Galla a guetté le doge et lui a de sa propre main crevé les yeux : il ne donne la version de Dandolo que comme une variante.

Sabellicus insère peu de discours; à part cela, sa manière est tout à fait celle de Bruni. Il touche à peine aux affaires d'Église, malgré l'importance qu'elles ont pour l'ancienne histoire de Venise et malgré les détails où entrait Dandolo. A l'instar du Florentin, il écarte les fondements économiques de la puissance vénitienne. L'épître de Cassiodore (*Var.* XII, 24) aurait pu lui apprendre quelque chose sur les profits de l'extraction du sel dans les lagunes (l'homme pratique qu'était Bernardo Giustiniani a bien reconnu la valeur historique de ces données : *de orig. Venet.*, l. I p. 7 dans l'édit de Græviuis *Ant. It.* V, 1.) Au lieu de suivre cette invite, il préfère utiliser la description emphatique que fait Cassiodore de la pauvreté des pêcheurs habitant les lagunes, pour bâtir une idylle philosophique, un État idéal, sans vices et sans distinction de classes (lib. I, p. 1090) : il est toutefois obligé de rapporter bientôt après une *civilis seditio.*

Il observe scrupuleusement l'ordre des annales, tout en évitant presque toujours de défigurer par des dates le mouvement de la narration. Il interrompt, lui aussi, cette narration mal à propos et oublie d'en reprendre le fil. Il mêle aux faits importants des faits insignifiants : p. 1451 s. (Dec. III, l. 7) il intercale un morceau de la guerre avec Sforza au milieu du récit de la conquête de Constantinople; quelques pages plus haut (p. 1443) il avait parlé de la visite de l'empereur Frédéric III à Venise entre deux épisodes de la guerre contre François Sforza.

Rien de proprement vénitien dans son histoire. Il n'y a pas de quoi s'en étonner. Il n'avait pas les premiers éléments nécessaires à l'intelligence de la politique vénitienne. Que dire d'un magister étranger qui profite de ses heures de leçons pour interroger ses nobles élèves sur la politique italienne courante et se montre surpris et fâché quand ils répondent qu'ils ne savent rien! (voir la lettre naïve dans les *Epistolae* l. V, = IV, 401 de l'éd. de Bâle des *Opera*) Rarement on rencontre des observations qui paraissent s'inspirer de la vie réelle, comme par exemple : Dec. III, l. 7 (p. 1449) où il dit qu'à cause des attaques des Turcs contre Constantinople on a craint *ne jam opportunus locus Christiano nomini adimeretur, quo adempto apparebat Pontici maris navigationem suis* (des Vénitiens) *negotiatoribus perpetuo occlusum iri.*

L'histoire universelle. — Le second ouvrage de Sabellicus, intitulé *Ennéades,* est beaucoup plus important. Uniquement, il est vrai, par le sujet. L'humanisme italien ne s'est pas risqué ailleurs à une histoire universelle. Et ce n'est pas un mince service que Sabellicus rendit aux études historiques que de grouper pour la première fois en une exposition lisible tous les matériaux d'un grand domaine de l'histoire provenant tant des sources antiques que de l'historiographie érudite moderne (Blondus). Il n'en faut pas moins souligner que, malgré cette extension tout extérieure de l'historiographie humaniste, la conception intime de l'histoire ne fut pas en progrès. Dans son histoire universelle, Sabellicus resta simplement le disciple de Bruni ; il ne fit qu'appliquer sa méthode à un nouveau sujet.

Il ne renonça pas même à la forme des annales. C'est ici encore son seul principe de composition. Dans les livres qui traitent de l'antiquité, il mêle sans hésitation des parties de l'histoire ancienne d'Israël, de l'histoire grecque et de l'histoire romaine, et non seulement de grands chapitres formant un tout, mais des fragments détachés : l'histoire d'Alexandre le Grand, par exemple, est interrompue par des récits de l'histoire romaine contemporaine (Enn. IV, l. 4-6). En général il se guidait sur les tables chronologiques d'Eusèbe ; mais il ne s'y tenait pas partout. Comme Bruni, il est embarrassé de traiter un sujet qui ne soit ni politique ni militaire. Les notices ethnographiques qu'il a coutume d'insérer lorsqu'il mentionne pour la première fois une peuplade (voir ci-dessous le troisième livre, B) sont la plupart du temps mal placées, au milieu de la narration. Il en est de même des remarques consacrées à des personnalités illustres qui n'appartiennent pas à la politique : philosophes, artistes, etc. Il cite les humanistes du XVe siècle à l'occasion du concile d'union de Florence en 1440 ; il parle de l'origine et des mœurs des Francs à propos de Jeanne d'Arc. Et combien ces paragraphes sont pauvres ! On l'excuserait de ne trouver à rapporter de Protagoras et de Socrate qu'un ou deux dictons, si d'un auteur aussi connu et aussi accessible qu'Aristote il ne citait non plus qu'un petit nombre de sentences (Enn. IV, l. VI, p. 809).

Dans la critique des sources, Sabellicus ne dépassa pas non plus son maître. Il purifia l'histoire ancienne des fables du moyen âge

et n'admit que sans réserve ou pas du tout les histoires de miracles proprement dits. Mais il s'en tint à un scepticisme indécis. Pour l'antiquité, c'est dans l'histoire biblique qu'il est le moins timoré. Il met l'histoire de Samson à peu près sur la même ligne que la légende — rationalisée — d'Hercule. (Enn. lib. VI. p. 132 s.) Par contre, il n'aimerait pas rejeter les légendes sur l'enfance de Sémiramis, entre autres raisons parce que *gravissimi rerum scriptores* ont raconté des choses pareilles de Cyrus et de Romulus (cf. ci-dessus p. 30). En général, avec la vieille conception de l'Église, il voit dans les miracles de l'histoire ancienne des œuvres des démons.

Pas d'originalité dans sa façon d'utiliser les sources. En général, il prenait un auteur pour base et intercalait dans ce texte principal des renseignements puisés ailleurs. Il faut être de la partie pour s'en apercevoir. Suivant un très vieil usage, Sabellicus cherchait à jeter de la poudre aux yeux du lecteur en ne citant pas ses vraies sources, mais en prenant pour garants les auteurs plus anciens qu'elles mentionnaient, dans le nombre plusieurs ouvrages qui sont perdus, comme Valerius Antias pour l'histoire romaine, Onésicrite pour l'histoire d'Alexandre le Grand. Pour l'histoire du moyen âge, Blondus est son guide; il a aussi consulté Platina, parfois aussi des sources originales telles que Paul Diacre. Il cite avec éloges l'*Histoire vénitienne* de Bernardo Giustiniani; s'approprier les mérites de cette œuvre considérable, était au-dessus de sa portée. C'est dans le style qu'il montre le plus d'indépendance. N'a-t-il pas osé un jour entrer pour un discours en concurrence directe avec son idole, Tite-Live? (comp. le discours des Locriens, Enn. V, l. V, p. 1031 avec Tite-Live XXIX, 17). Quand il avait à parer une matière romanesque comme l'histoire de Sémiramis ou de la femme de Putiphar, il était dans son élément.

Sabellicus n'était pas, même pour son histoire universelle, politiquement indépendant. Pour l'antiquité, il n'avait pas de commande : il dut se contenter de se sentir mandataire de l'Italie entière et de raconter, à l'instar de Pétrarque, l'histoire ancienne comme *la nôtre*, c'est-à-dire au point de vue romain. (Aussi détaille-t-il à dessein l'histoire des Romains plus que celle des étrangers, *peregrini*, Enn. IV, l, V p. 780.) Mais déjà cette portion de l'histoire était dédiée à un doge ; et la partie finale non seulement portait en

tête le nom d'un doge, mais avait tout à fait la couleur vénitienne officieuse. La dépendance de l'écrivain se fit sentir même dans l'ordonnance de la matière : la 8e Ennéade, qui serait d'après nos habitudes de langage le moyen âge, commence à la fondation de Venise, événement de peu d'importance alors (la 7e Ennéade commençait à la naissance du Christ), et dans la digression, au début de la 11e Ennéade, sur l'Italie moderne, il parle d'abord, non pas au chapitre du costume seulement, mais à celui de la langue, du dialecte vénitien, et en a vite fini avec le toscan. Les derniers livres offrent ainsi une continuation de l'*Histoire vénitienne,* à laquelle Sabellicus renvoie d'ailleurs expressément pour les temps anciens.

Les *Ennéades* montrent que les historiographes humanistes ne craignaient pas d'appliquer leur méthode même à cette partie de l'histoire qui jusqu'alors avait été regardée comme le domaine propre des théologiens. Sans polémique directe, presque inconsciemment, et sous l'empire de considérations littéraires plutôt que philosophiques. Personnellement Sabellicus était un homme pieux, et pour la narration des histoires bibliques il dit s'être fait aider par un moine (*Epistola apologetica*, à la tête du 2° vol des *Opera*). Mais il n'était pas théologien ; il raconte le songe de Nabuchodonosor sans en tirer les conséquences et ne sait rien des quatre monarchies. (Enn. II, l. V p. 303 s.) Il fallut attendre plus de deux siècles pour que cette façon de penser laïque et sans prévention rentrât dans l'historiographie. La conception théologique brillamment rétablie dans l'intervalle ne fut qu'au milieu du XVIIIe siècle définitivement bannie de l'histoire sérieuse.

2. — *Navagero.*

Dix ans après la mort de Sabellicus (1516) l'humaniste Andrea Navagero (Naugerius) fut nommé historiographe officiel de la République. Il mourut avant d'avoir achevé son œuvre, et Bembo nous apprend, au commencement de son histoire vénitienne, qu'il fit brûler ce qu'il avait déjà écrit. Il est vrai qu'une partie de ses notes semble avoir échappé à la destruction — on a découvert tout récemment dans l'Ambrosiana des fragments de son histoire — ; mais l'État de Venise ne put en tout cas rien utiliser de ce qu'il avait laissé ; et

le Conseil des Dix chargea l'humaniste très fêté Pietro Bembo (1529-30) de continuer Sabellicus.

Cf. H. Hauser, *Les sources de l'histoire de France* I (1906), 56 s. — La publication des fragments laissés par Navagero aura aussi pour effet, nous l'espérons, de lui retirer définitivement l'attribution d'une *Storia veneziana*, que Muratori (*Script.* XXIII) appuyait de raisons tout à fait insuffisantes. Outre qu'un humaniste correct comme Navagero n'aurait guère composé son ouvrage dans le style de chronique de la *Storia*, il est très invraisemblable qu'il ait récrit toute l'histoire de Venise. Son décret de nomination (imprimé *N. Arch. Ven.* N. S. IX, 331) lui prescrit expressément de commencer où Sabellicus s'est arrêté, et s'il avait voulu agir autrement, il aurait donné ses motifs, comme l'a fait par exemple Machiavel. L'auteur de la Chronique doit être un simple homonyme de notre humaniste (cf. *N. Arch. Ven.*, N. S. IX, 39 s.).

3. — *Bembo*.

Pietro Bembo, le célèbre humaniste, né à Venise 1470 d'une famille patricienne, nommé 1513 avec Sadolet serétaire du Pape Léon X, vit en simple particulier à Padoue depuis 1520 ; nommé cardinal 1539 et appelé à Rome où il mourut 1547. Il entreprit 1531 la composition de ses *Rerum Venetarum historiæ*, ll. XII (1487-1513). Les archives lui furent pleinement ouvertes. (Le décret du conseil des Dix du 18 décembre 1530 dans *N. Arch. Ven.* N. S. IX, 335) ; il obtint en outre 1531 l'autorisation de consulter les Diari de Sanuto. En 1534 il put présenter au Conseil les cinq premiers livres. Le travail resta inachevé : les sept autres livres, au lieu de conduire le récit jusqu'à l'année 1531, ne l'amènent qu'à l'élection de Léon X. — 1er édit. Venise 1551. Bembo traduisit lui-même plus tard son histoire en italien ; cette traduction, que l'on a conservée en autographe, parut à Venise 1791. Son texte s'écarte considérablement de celui des traductions italiennes antérieures, dont la première fut publiée à Venise 1552.

Littérature. — L'histoire vénitienne de Bembo est presque la seule histoire humaniste qui ait fait l'objet d'une monographie scientifique approfondie : C. Lagomaggiore, *L'ist. vinez. di M. P. B.* dans *N. Arch. Ven.* N. S., VII à IX, 1904 s. et séparément 1905 (comp. Cian dans *Giornale stor. della Lett.* 49 [1907], 408 ss.). Elle a rendu presque inutiles les travaux antérieurs sur Bembo historien (Ranke, *Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber* ; E. Teza, *Correzioni alla Istor. venet. di P. B. proposte dal Consiglio dei X nel* 1548 [1883] ; V. Cian, *Un decennio della vita di M. P. B.* 1885).

L'ouvrage historique entrepris par Bembo contre son gré est parmi ceux d'illustres humanistes assurément un des plus faibles.

Bembo ne savait ni caractériser ni analyser. Il enregistrait à la suite sans distinction les événements importants et les insignifiants, les affaires publiques et particulières, comme l'ordre des annales le comportait. Mais outre cela il ne savait même pas raconter. On voit bien à sa façon d'écrire que ce Cicéronien scrupuleux consultait son autorité pour chaque phrase : la construction est tourmentée, le style péniblement puriste ; on ne trouve pas dans sa narration le naturel si coulant qu'on admire dans tous les produits de l'historiographie humaniste. Il manque totalement de sens politique. Qu'en présence de Venise il s'abstienne ; qu'il taise par exemple l'influence qu'a eue sur l'attitude des États italiens lors de l'expédition de Charles VIII la crainte des ambitions de la République ; qu'il fasse à Venise dans les faits de guerre du temps une part démesurée : tout cela a sa raison d'être dans son mandat officiel. Mais ses jugements ne sont pas moins superficiels quand il a les coudées franches et que son exposé n'a pas été mutilé par la censure.

Dans l'emploi de ses sources, Bembo se montre plus léger encore que les autres humanistes. Bien qu'il eût plein accès aux archives, il consulta rarement les documents officiels. Il se contentait à l'occasion — ne voulant pas quitter sa villégiature idyllique dans le Padouan — de se faire extraire des actes par des amis de Venise les choses *les plus essentielles* et de couler cet extrait dans un moule latin. En général il s'en tenait presque exclusivement aux Diari de Sanuto — naturellement sans citer une seule fois cette source dans son ouvrage. Pour les années 1494 à 1496 seulement qui précèdent le commencement des Diari, il se sert de l'écrit de Sanuto sur l'invasion de Charles VIII ; il ne donne souvent qu'un extrait noyé dans la rhétorique de la narration du chroniqueur. Il est plus libre vis-à-vis des Diari ; il leur a emprunté, il est vrai, le gros de sa matière ; mais il a bien été obligé de la remanier. La méthode reste la même. Il ne traite pas les données des Diari autrement que les humanistes ne traitaient toutes leurs sources. Il leur ôte la précision et la remplace par des généralités de rhétorique. Dans les passages compliqués, la conclusion d'un traité, par exemple, il trébuche régulièrement, parce qu'il ne lit que superficiellement les sources et n'est pas exercé à découvrir dans les instruments diplomatiques de quoi il est réellement question.

Sur le successeur de Bembo, Paolo Paruta, qui appartient déjà à une autre école historique, voir ci-dessous (p. 152 s.).

4. — *Petits historiographes vénitiens.*

Plus que chez les historiographes d'État nous trouvons dans les trois livres de Francesco Contarini, *Historiæ Hetruriæ sive Commentariorum de rebus in Hetruria a Senensibus gestis* quelque chose de l'esprit de la politique vénitienne. A vrai dire, ces commentaires ne sont pas une histoire, mais, plus encore que le modèle donné par César, une simple relation à demi officieuse.

Francesco Contarini, né 1421, professeur de philosophie à Padoue, mort 1460; reçut 1454 le commandement de l'armée que Venise envoyait au secours de la ville de Sienne contre Florence. Il décrivit cette campagne dans ses Commentaires édités par Brutus (ci-dessous, p. 83) à Lyon 1562 et fortement remaniés, surtout aux 2e et 3e livres. L'édition est reproduite chez Grævius. *Ant. Ital.* VIII, 2; on n'a jamais imprimé la rédaction originale.

Nous rangerons dans la même classe le rapport du capitaine Coriolan Cepio (de Dalmatie, mort 1493) sur les hauts faits du capitaine de la flotte Pietro Mocenigo dans la guerre contre les Turcs 1471 à 1475 (*De gestis P. Mocenigi imperatoris* ll. III Venise 1477 et autres édit. fréquentes). Comme Cepio voulait magnifier son héros, il écrit moins en Vénitien officieux. Sabellicus avoue avoir largement puisé dans ce livre.

C'est une monographie insignifiante et de forme très maladroite que l'histoire de la *Guerre de la ligue de Cambrai* par Andrea Mocenico. Mort 1542, a écrit 1515 à 1517 les *Belli cameracensis historiæ*, qui vont de 1494 à 1517, 1re édit. Venise 1525; réimpr. dans Grævius, *Thes. Ant. Ital.* V, 4, Cf. Ranke, *Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber*, 86 s.

b. — Naples.

Les historiographes napolitains ne sont pas moins bien doués ni moins habiles écrivains que les Vénitiens. S'ils sont à un rang inférieur, c'est que dans l'État de Naples leurs écrits étaient non seulement officieux, mais obligés de servir des intérêts dynastiques. L'histoire personnelle des familles princières régnantes, parée des attraits du roman, est ici tout à fait prédominante et l'on est beaucoup moins encore en contact avec l'histoire véritable qu'à Venise, où du moins les historiens officiels avaient des sujets vraiment historiques.

1. — *Laurent Valla.*

Lorenzo della Valle, latinisé en Laurentius Valla, célèbre humaniste et critique (né autour de 1407 à Rome, où il mourut en 1457), vécut de

1436 à 1447 en qualité de lecteur et de secrétaire à la cour du Roi Alphonse de Naples. Il écrivit comme tel son *Historiarum Ferdinandi regis Aragoniae* (le père de son protecteur) ll. III (achevé 1445; 1re édit. Paris 1521. Ne figure pas dans ses *Opera*). Sur ses autres ouvrages voir ci-dessous (p. 135 s.).

Tel est surtout le caractère du premier ouvrage d'histoire humaniste qui apparut à Naples, l'*Histoire de Ferdinand Ier, roi d'Aragon*. Valla avait une personnalité trop marquée pour accepter simplement la forme de Bruni. Mais ce qu'il y substitua ne valait pas beaucoup mieux.

Il ne s'intéressait qu'à la philologie, à la philosophie morale et à la critique ; les problèmes politiques ou militaires ne l'attirèrent jamais. Aussi son *Histoire* trahit-elle un penseur fort intelligent, un bon observateur, mais non un historien.

Valla rompit sciemment avec le programme humaniste. Il s'éleva contre l'usage de remplacer les noms géographiques modernes par des noms antiques (voir l'observation au début du premier livre f. 8 b) et il reproduisit, sans les affaiblir, des détails techniques et réalistes. Mais son histoire concerne presque exclusivement la vie des personnes régnantes et avant tout leur vie *privée*. Il rapporte avec une complaisance particulière les cancans scandaleux. Qu'on admire tant qu'on voudra la connaissance cynique des hommes et l'incroyable manque de respect, à peine contenu par son mandat officiel, que Valla étala, ici comme ailleurs : ces qualités n'ont guère avancé les connaissances historiques. Des anecdotes malignes, pas plus alors qu'au XVIIIe siècle, n'ont pu constituer un livre d'histoire. Nous passerions sur *les offenses à la dignité de l'histoire* et sur les 500 *fautes de langue* que Facius (voir ci-dessous) a récoltées dans le premier livre des *Histoires* (cf. Valla, *Opera* [Bâle 1540], 465 ss.) si la valeur historique de l'œuvre était plus grande.

Ces défauts s'expliquent pour une bonne part par le fait que Valla n'écrivait que contraint et forcé. Il s'aperçut bien dès le début qu'il n'était pas fait pour le métier d'historiographe officiel. Il esquiva jusqu'à la fin sa mission propre, qui était de décrire les années de jeunesse de son protecteur, le roi Alphonse. Avant tout sans doute parce qu'il aurait dû, bien plus que dans son ouvrage antérieur, réfréner son humeur malicieuse. Il ne connaissait que trop la soif

insatiable d'Alphonse pour une glorification par les lettres (cf. Voigt, *Wiederbelebung* I. 488). Il avait travaillé dix ans à ses *Historiae* peu volumineuses et certes pas trop limées ; la polémique qui s'y rattacha acheva probablement de le dégoûter de l'historiographie. De l'histoire de la jeunesse d'Alphonse il n'a jamais rien paru.

2. — *Facius.*

Bartholommeo Fazio (né à Spezia, mort 1457), appelé comme historiographe à Naples par la protection de Beccadelli, y écrivit son *Rerum gestarum Alfonsi I regis neapolitani*, ll. x (1420 à 1455), 1re éd. Lyon 1560 ; dernière dans Grævius, *Thes. Ant. Ital.* IX, 3. — Sur ses *Viri illustres* voir ci-dessous, p. 118 s.

Il y a une grande différence entre l'ouvrage original de Valla et ce livre qui ouvre proprement l'historiographie napolitaine officielle. Le lettré génois Bartholomé Facius est un représentant classique de l'historiographie humaniste. Facius a une grande sûreté de forme ; il est supérieur même à un Poggio dans l'art de bien grouper le récit et de le dérouler en périodes latines harmonieuses : quant à l'histoire elle-même, elle ne l'intéresse pas du tout. Il pouvait d'autant plus aisément se consacrer à sa tâche principale, la glorification de son patron. Non content de le placer au centre de son exposition, il fait de lui le fameux héros de vertu sentimental en qui les officieux ont toujours vu l'idéal des monarques. Il restreignit ainsi le terrain de l'histoire plus encore que ne l'y obligeaient les règles de l'humanisme. On n'est pas même instruit par une introduction de la situation intérieure de Naples.

Il n'est pas étonnant que le roi ait été excessivement satisfait du travail. Outre sa pension annuelle, l'auteur reçut en récompense un don extraordinaire de 500 ducats. Une fois les prémisses de l'historiographie humaniste admises, le prince avait parfaitement le droit d'être ravi de cette œuvre. Si l'art du style seul pouvait assurer à un livre d'histoire l'immortalité, à voir ses hauts faits décrits par Facius il n'avait plus lieu de douter que sa renommée fût impérissable.

3. — *Pontan.*

Giovanni Joviano (Giovano) Pontano, le poète et moraliste connu (né 1426 à Borgo di Cerreto en Ombrie, emmené 1447 à Naples par le

roi Alphonse pour être employé à la Chancellerie, vice-chancelier 1463, mort à Naples 1503) n'a composé qu'un seul ouvrage historique : *De Ferdinando I rege neapolitano Alphonsi filio* ll. VI. Le titre fait illusion. Pontan ne donne, comme il en fait lui-même la remarque en finissant, qu'une histoire du *Bellum neapolitanum*, c'est-à-dire de la guerre entre le roi Ferdinand et le duc d'Anjou, Jean de Calabre 1460-1465. Une seule phrase résume les trente autres années du règne. 1re éd., Naples, 1509 ; puis dans Grævius IX, 3. — La monographie de C.-M. Tallarigo, *G. P. e i suoi tempi ; l. I : la vita* (1871) ne contient rien sur Pontan historien.

Le successeur de Facius n'était plus un bel esprit, mais un homme d'État averti. Peut-être est-ce la cause de son infériorité dans l'art de la narration. Facius s'était senti dans son historiographie comme un poisson dans l'eau. On voit avec quelle joie il saisissait l'occasion d'y faire preuve de sa virtuosité de style et de son talent descriptif. Pontan ne s'astreignit qu'à contre-cœur à la manière humaniste. Son exposition ne s'anime que quand il abandonne la forme traditionnelle, dans les nombreuses digressions d'antiquaire qui sont bizarrement enchevêtrées avec l'histoire des expéditions de guerre et de pillage rattachées tout extérieurement l'une à l'autre. A la fin, Pontan se dédommagea des efforts que lui coûtait l'historiographie par une dissertation archéologique en forme. Il s'en excuse à peu près comme un écolier qui, en s'acquittant consciencieusement d'une tâche obligatoire, s'est acquis le droit à un plaisir extra.

C'est un indice du caractère personnel de l'historiographie napolitaine que Ferdinand Ier n'ait pas cru nécessaire de commander un ouvrage faisant suite à l'histoire de Facius. Bien que Facius n'ait pas traité les trois dernières années du règne d'Alphonse, Pontan commence à l'avènement du nouveau roi. Le manque de liberté de l'historiographe se trahit curieusement dans l'introduction. Pontan, cherchant à caractériser la situation politique générale de l'Italie, fait un tableau assez réussi de la condition où se trouvent les grands États. Il les examine tous... sauf Naples, dont il donne tout juste le nom.

4. — *Petits historiographes napolitains.*

Un renom immérité est acquis à l'éloge du roi Alphonse, contemporain de l'achèvement de l'histoire de Facius et qui a pour auteur

Antonio Beccadelli (né 1394 à Palerme, d'où le nom de *Panormita*, admis 1435 au nombre des secrétaires du roi Alphonse, mort 1471). Les quatre livres *De dictis et factis Alphonsi regis Aragonum* (composé 1455 ; très nombreuses éditions, la plupart avec les gloses sous le nom de *Commentaire* d'Aeneas Sylvius, beaucoup plus importantes que le texte) ne doivent leur succès qu'au peu d'attention et d'application qu'exige du lecteur un recueil d'anecdotes.

L'indolent Beccadelli aimait mieux écrire un recueil de ce genre qu'un grand ouvrage d'ensemble : on devait s'attendre au moins à ce qu'il fît dans ses matériaux un choix judicieux. Il n'en était même pas capable. Beaucoup des dicts et des faits qu'il rapporte n'ont rien de remarquable du tout ; d'autres pouvaient sembler remarquables aux courtisans napolitains qui se croyaient obligés de trouver tels les gestes les plus banals de leur sérénissime seigneur, mais font un effet grotesque sur des étrangers. Quant au roi, ce petit livre ne le peint qu'en laissant voir quel genre de glorification littéraire lui plaisait le mieux : on sait qu'il gratifia Beccadelli de 1.000 ducats pour sa petite saleté. Cf. M. v. Wolff, *Leben und Werke des A. B.*, 1894, p. 78 ss.

Par son origine ainsi que par ses occupations temporaires au service d'Alphonse, Gianantonio Porcello de'Pandoni (né vers 1406 à Naples, mort vers 1460 probablement à Milan) est en relation avec les historiens napolitains. Comme Valla et Beccadelli, Porcello fut nommé un jour secrétaire du roi de Naples. Mais on ne pouvait y retenir longtemps ce lettré déguenillé et mendiant, dont les manières ne faisaient pas une *hoffähige Gestalt* (Voigt, I, 493). En 1452 et 1453 nous le trouvons dans le camp des Vénitiens, dont le condottiere Giacomo Piccinino faisait alors la guerre à François Sforza. Porcello décrivit les vicissitudes de cette guerre de mercenaires dans un ouvrage où les défauts du style historique des humanistes — la rhétorique enflée et le travestissement antique des événements contemporains — sont comiquement outrés. Au lieu de la campagne réelle qu'il avait pu observer directement, il ne nous donne qu'une série de scènes de théâtre avec de brillantes harangues et des poses à effet. Et tous les personnages sont affublés du costume antique. Jusqu'aux deux condottieri, qui sont rebaptisés de noms romains : Piccinino, dans tout l'ouvrage, s'appelle *Scipion* et Sforza *Annibal* (*Commentarii de gestis Scipionis Pic... in Hannibalem Sf.*, chez Muratori *Script.*, XX et XXV).

Pour se bien payer de ses peines, Porcello distribuait ses louanges au plus grand nombre possible de protecteurs. A côté de Piccinino il se garda d'oublier son ancien patron. Il dédia la première partie de son livre au roi Alphonse et dans tout le cours de l'ouvrage maintint la fiction que les neuf livres étaient autant de rapports d'ambassadeurs qu'il aurait envoyés à Naples. A-t-il été effectivement correspondant d'Alphonse au camp de Piccinino, comme le pense par exemple Voigt, I, 493 ? Cela n'est pas vraisemblable en soi, et Porcello ne le prétend pas lui-même; il dit seulement (Mur., XX, 70) qu'il s'est rendu au camp *veniâ tuâ* (c'est-à-dire d'Alphonse). Cette fiction lui donnait l'avantage de pouvoir manifester au roi sa dévotion par des allocutions imagi-

naires sans fin. Il dédia la seconde partie au doge de Venise. Finalement, il ne voulut pas oublier le général ennemi, et encensa Sforza lui-même. Déjà les noms antiques des deux condottieri étaient choisis de manière que chacun pût être content du sien.

c. — *Milan.*

L'historiographie humaniste des États italiens ne pouvait subsister qu'autant que ces États, qui l'avaient créée, gardaient leur indépendance politique. Elle s'éteignit à Naples avec l'invasion française. A Milan, elle put prolonger un peu plus son existence. Mais ses jours furent comptés aussi, quand le duché eut définitivement perdu son indépendance.

L'historiographie milanaise tient à peu près le milieu entre la vénitienne et la napolitaine ; des motifs dynastiques plus que nationaux lui ont donné naissance, mais pas aussi exclusivement qu'à Naples. Les prétentions des Sforza à la domination n'étaient guère plus justifiées que celles des Aragonais ; cependant les ducs de Milan n'ignoraient pas aussi complètement que les rois de Naples le passé de leur pays. L'histoire de la ville de Milan présentait un développement bien plus continu que celle du royaume des Deux-Siciles : on ne pouvait méconnaître l'enchaînement de la nouvelle politique des Sforza avec celle de l'ancienne République et des Visconti. Aussi les maîtres de Milan, contrairement à ceux de Naples, ont-ils fait écrire non seulement une histoire princière, mais encore une histoire nationale.

Les travaux de leurs historiographes peuvent se montrer avec honneur à côté de ceux des autres États. Si au point de vue du style ils ne peuvent se mesurer avec les auteurs vénitiens et napolitains les plus fêtés, si quelques-uns, tout en obéissant aux prescriptions de la rhétorique, n'ont pas oublié qu'ils étaient des hommes d'État ou des érudits, c'est plutôt un avantage qu'un défaut. Les œuvres de Simonetta et de Calchi (sur ce dernier, voir ci-dessous p. 132 ss.) précisément parce qu'ils ne suivent pas ponctuellement la tradition humaniste, comptent parmi les productions les plus remarquables de l'historiographie de cette école : l'une se rattachant à la forme des annales, l'autre à celle de l'histoire savante.

1. — *Crivelli.*

Lodrisio Crivelli, né vers 1413, probablement à Milan ; d'abord au service des archevêques de Milan Capra et Picolpasso. A l'époque de la république ambrosienne, sa famille et sans doute lui-même aussi s'attachèrent au parti de Sforza. Il fut vraisemblablement pour cette raison nommé secrétaire ducal peu après l'avènement de François Sforza. Tombé en disgrâce, 1463, il chercha un refuge auprès du pape Pie II, qui l'avait déjà nommé secrétaire apostolique. Mort après 1465. Il a écrit :

1° *De vita et gestis Francisci Sfortiæ Vicecomitis, ducis Mediolani,* plus exactement intitulé par Muratori d'après la première partie, la seule terminée : *De vita rebusque gestis Sfortiæ bellicosissimi ducis et initi filii ejus Francisci... Commentarius ab anno circiter* 1369 *usque ad* 1424. Composé peu après 1461. Edition unique dans Muratori. *Script.* XIX.

2° *De expeditione Pii papæ Secondi in Turcos* chez Muratori XXIII. — Renseignements biographiques chez F. Gabotto, *Ricerche intorno a... L. C.* dans *Arch. stor. it.* Sér. V, t. VII (1891).

Lodrisio Crivelli ouvre la série des historiographes humanistes de Milan. François Sforza le chargea d'écrire sa vie et celle de son père. Il n'exécuta que la première partie, la biographie de Muzio Attendolo Sforza (1369 à 1424) — naturellement sur le ton de l'éloge. Et la forme seule lui appartient. Il se borna à traduire en latin humaniste la biographie également officielle du vieux Sforza, composée en italien peu de temps auparavant par un certain Minuti. Il clôt son récit là où son prédécesseur s'était arrêté. La tâche de retracer la vie du premier duc de la famille des Sforza échut à Simonetta, qui paraît avoir connu Crivelli ainsi que Minuti.

La *Vita di Muz. Att. Sf.* de A. Minuti a été publiée pour la première fois dans les *Miscellanea di Storia Italiana* (1869). Les manuscrits sont datés de 1454 et 1458. De la personne de Minuti nous ne savons à peu près rien. Il est mentionné *Arch. storico lombardo*, 1885, p. 680 et 684.

2. — *Simonetta.*

Giovanni Simonetta, d'une ville de Calabre que François Sforza avait reçue en dot de sa première femme Polyxena Ruffa ; entré avec d'autres membres de sa famille au service du condottiere, qui le nomma son secrétaire. Comme tel il l'accompagna constamment à partir de 1444 (Muratori, *Script.* XXI, 173). Quand Ludovic le More se fut emparé du pouvoir, il tomba en disgrâce et fut exilé à Verceil, 1480. On ignore l'année de sa mort. Il a écrit *Rerum gestarum Francisci Sfortiæ* ll. XXXI

(1421 à 1466). Commencé, semble-t-il, seulement après la mort de Sforza ; achevé 1479, d'après la lettre de Filelfo communiquée par Muratori l. c. 1re édition Milan 1479, avec des altérations d'une main étrangère. Muratori, dans son édition *Script.* XXI, donne d'après l'autographe qui existe encore les *plus importants* des passages biffés ou adoucis par la censure. 1re édition de la traduction italienne officieuse (de Cristoforo Landino), Milan 1490. Cf. Sickel, dans les procès-verbaux de l'Académie de Vienne 1856, p. 232, note 1, dans le mémoire : *Die ambrosische Republik und das Haus Savoyen.*

Simonetta se trouvait, à part sa dépendance de son gouvernement, dans une situation analogue à celle de Guichardin. Encore dans la force de l'âge, il avait été repoussé de la politique pratique qu'il aimait et réduit au métier d'écrivain. Il avait le sens politique et une affinité intérieure avec son sujet. S'il n'est pas au niveau du grand Florentin comme penseur, il a sur lui cet avantage, qu'il ne considérait pas ses années d'activité avec le sentiment d'amère résignation qui donne à la *Storia d'Italia* son coloris original. Avec Guichardin il s'efforce d'exposer l'histoire objectivement. Il lui était plus difficile de se dégager des préceptes de l'historiographie humaniste ; autrement, il a des vues toutes pareilles : pour lui non plus l'histoire n'a pas pour but d'émouvoir le lecteur par les artifices de la rhétorique ; elle ne veut que rapporter sobrement les faits.

Son histoire, même au point de vue esthétique, fait une impression plus bienfaisante que les vains apprêts de style des virtuoses humanistes. Voilà un point, mais ce n'est pas encore le plus important.

Simonetta ne donne ni une biographie ni une histoire proprement dite. Ce n'est pas une biographie, parce qu'il ne rapporte que les actes, *res gestæ* de son héros, laissant de côté sa vie privée ; ce n'est pas de l'histoire, parce qu'il ne touche aux destinées générales de l'Italie qu'autant que son héros y est intervenu. Ce sont plutôt des Mémoires. Mais comme il sait traiter son sujet ! Quelle clarté dans sa relation des entreprises de son héros ! Combien les archaïsmes latins ont peu nui à ses descriptions d'actions militaires ! Avec quelle sûreté il a su rassembler sous un plan général de nombreux petits mouvements de troupes ; avec quelle précision il reconstitue les motifs des acteurs ! Les détails qu'il donne, il ne les choisit pas pour leur valeur esthétique, mais à cause de leur importance

pour le succès pratique. Il n'insère pas même les harangues d'apparat prescrites ; le peu de discours directs qu'il emploie, sont des résumés de faits réels.

Grâce à son objectivité, l'ouvrage de Simonetta est d'une partialité moins exclusive que d'autres histoires humanistes. On ne saurait méconnaître sa tendance au panégyrique. Les difficultés rencontrées par Sforza sont grossies à dessein pour qu'il y ait eu plus de gloire à les surmonter. Les gouvernements des États italiens ont toujours une posture de suppliants, Sforza celle d'un *arbiter mundi*. Subit-il une défaite ? c'est la faute de ses subordonnés. Mais quel réalisme et quelle exactitude relative dans l'exposé des projets politiques de Sforza et de la situation générale de l'Italie ! Voyez le portrait que Simonetta fait de son héros à la fin de son livre. Vous y trouverez sans peine des éloges empreints d'une banalité désagréable. Mais quel relief, quelle personnalité marquée, en dépit des raffinements de l'expression ! Il ne manque aucun trait essentiel à cette image d'un tempérament de soldat.

Simonetta non plus ne prenait à l'histoire aucun intérêt spéculatif. Il se contentait de rendre convenablement ce qu'il avait vu et appris. Aller plus loin, méditer sur les raisons profondes qui rendaient possible une existence comme celle de son héros, ce n'était pas son affaire. Il n'a ni traité ni même pressenti des problèmes historiques. A cet égard il ne va même pas de pair avec Bruni.

3. — *Merula*.

Giorgio de' Merlani, latinisé en Merula. Né 1420 à Alexandrie, professeur d'humanisme d'abord à Venise, puis à Milan, où Ludovic le More l'avait appelé et où il mourut, 1494. Composa : *Antiquitates Vicecomitum* ll. X (depuis les plus anciens temps jusqu'à 1322). Sans doute achevé déjà 1486 (v. Tiraboschi *s. v.*). 1re édition Milan, 1500 ; puis aussi chez Graevius *Thes. Ant. Ital.* III. Pour la biographie, F. Gabotto et A. Badini, *Vita di G. M.*, 1894.

Prétendue continuation des *Antiquitates* (2e *Décade* liv. I à IV) chez Muratori, *Scrip.* XXV.

Simonetta avait dû à la faveur des circonstances de sa vie de pouvoir dépasser le niveau des annales. Son cas est exceptionnel. L'histoire des Visconti, que rédigea son contemporain Merula, est d'une honnête médiocrité.

Hors une solide culture humaniste, Merula n'avait aucune des autres qualités de l'historien. Quand son protecteur Ludovic le More, qui aimait à se poser devant le public comme descendant des Visconti, lui confia la mission d'écrire l'histoire de ses prétendus ancêtres, il n'était préparé, comme Sabellicus, qu'à la partie formelle de sa tâche. Aussi son œuvre fut ce qu'on en pouvait attendre.

Merula pouvait se permettre la critique là où la dynastie n'était pas en cause. Il pouvait rejeter carrément les fables médiévales sur la fondation de Milan, et par exemple aussi la donation de Constantin. Mais il lui fallait répéter dévotement les traditions généalogiques des Visconti et leurs fables héraldiques; il lui fallait couvrir d'éloges les rois des Lombards, dont étaient censés descendre les comtes d'Angheria, les Visconti de plus tard. L'histoire de la ville cède le pas à la glorification de la dynastie. Le sentiment de légitimité des Sforza s'était joliment affiné depuis que François Sforza avait livré le dernier des Visconti à la rancune de Decembri ! (voir ci-dessous, p. 121 s.).

4. — *Corio.*

Bernardino Corio (d'une famille noble de Milan, né 1459 à Milan, à partir de 1474 à la cour de Milan, mort 1519) se mit à l'œuvre en 1485 pour sa *Patria Historia*, une histoire de Milan jusqu'à 1499. Ludovic le More lui assigna pour cela une pension et lui fit ouvrir les archives; mais Corio, à ce qu'il dit dans sa dédicace, continua son travail après que la chute de son maître l'eut frustré de ses revenus. Il le termina en 1503. 1re édition, Milan, 1503; dernière (par les soins de E. de' Magri), 1855-57. La première est la meilleure; les autres ont de plus en plus modernisé et toscanisé le texte, qui a une forte teinte lombarde. Cf. F. Güterbock, *Die Urkunden des Corio* dans *Neues Archiv der Gesellschaft f. ältere deutsche Geschichtskunde*, XXIII, 213 ss. — Les *Vite degl' Imperatori*, courtes biographies des empereurs romains de César à Frédéric Barberousse, imprimées avec l'histoire milanaise, sont sans valeur. Ranke (*Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber*, 89 s.) ne parle que de la partie finale. Sur l'ouvrage entier cf. P. L. Annoni dans la *Rivista Italiana di Scienze, Lettere ed Arti* II (1894), 57 à 89; F. Gabotto dans la *Vita nuova* II (1890), nº 35; H. Ulman, *Kaiser Maximilian I*, I (1884), 441, note 1.

C'est à peine si l'œuvre historique de Corio appartient encore à l'historiographie humaniste. Non pas seulement parce qu'elle est écrite en italien. Son *Histoire milanaise* ressemble déjà aux compilations informes de la fin du XVIe et du XVIIe siècle. Elle n'est ni critique avec

conséquence, même selon l'école de Bruni, ni franchement populaire ; ce n'est ni une histoire d'après les Actes, ni une belle narration. Il lui manque l'unité de style, la première exigence d'un ouvrage humaniste. Il juxtapose sans transition des pièces d'archives brutes et une narration de couleur romanesque.

Comme Scala (ci-dessus, p. 29) Corio cherche un moyen terme entre la Chronique et les Annales humanistes. Toute anecdote était bonne pour lui. Il ramassait tous les racontars de la tradition populaire. Il ramena dans l'histoire la fable rejetée par Merula de la fondation de Milan par Subres, descendant de Noé. D'autre part les documents insérés de temps en temps devaient donner à l'œuvre aux yeux des savants l'apparence d'un travail sérieux. Cependant tous ne s'y laissèrent pas prendre ; Grævius par exemple admit (Ranke, p. 89, proteste, sans raison) Merula, malgré tous ses défauts, dans son recueil, mais pas Corio.

Corio s'était vraiment rendu la tâche trop facile. Bien qu'autorisé à compulser les archives de Milan, il ne fit pour les années 1423 à 1466 que des extraits de Simonetta, c'est-à-dire qu'il ne copia pas seulement un prédécesseur, comme bien d'autres, comme il le fit lui-même pour le Chronique de Bossi, années 1466 à 1492 ; il emprunta sa matière à un auteur qui avait écrit non une histoire de Milan, mais les exploits de Sforza. Il intercala dans son extrait de Simonetta quelques renseignements de peu d'importance, la plupart relatifs à l'histoire locale.

Corio se rapprocha de la manière des Chroniques par sa recherche de la variété. Il ne pouvait comprendre la dignité monotone des humanistes. La règle de Bruni, consistant à faire un choix intelligent dans le fouillis des chroniques, passa pour lui inaperçue. Il traita dans le même détail les choses importantes et les bagatelles, rapporta des petits faits locaux sur le même pied que les événements de l'histoire universelle. Il décrit avec autant d'abondance des fêtes sans portée historique, comme le couronnement du pape Alexandre VI, que des incidents qui ont changé le cours des destinées de la ville.

Il est vrai que c'était le bon moyen pour devenir populaire. Aussi, entre tous les historiographes humanistes, Corio est-il devenu le véritable historien national de Milan. Le grand public trouva chez lui ce qu'il demandait à l'histoire. Il y retrouva ses vieilles légendes

familières, que les humanistes avaient dédaigneusement mises de côté. Il est bien possible que l'exemple de Corio ait influencé hors de l'Italie des historiens du même tempérament, comme par exemple Tschudi.

Son ouvrage nous apporte au moins un point de vue historique nouveau. Pour l'attachement absolu à son seigneur, le *second fondateur de Milan* (fol. 51[a] de la 1[re] édition), il ne se distingue en rien des autres historiens : cependant la révolution dans la politique italienne qui se rattache à l'invasion de Charles VIII ne passa pas sans laisser de traces dans son œuvre. Comme les grands Florentins, sous l'impression de l'expédition française, il sentit s'éveiller chez lui le sentiment national italien. Merula avait encore considéré la domination des Lombards au seul point de vue dynastique (voir plus haut, p. 53) : dans la chute de Didier, Corio voit une affaire d'intérêt général pour l'Italie. Charlemagne est pour lui un précurseur de Charles VIII ; comme celui-ci il veut soumettre l'Italie à la domination des Français. Seulement, il fut plus habile : *perchè non già ignorava quanto fusse implacabile la naturale e continua inimicizia ch'era tra il nome italiano e francese ;... temeva ancora la rebellione di populi, li quali molestamente supportano la Gallica superbia ; perilchè più volte il loro fine è stato sanguinolente in tal forma che Italia s'è attribuito essere stata di continuo la sepultura de' Galli* (fol 23[b]). Dès que Corio vient à toucher ce point brûlant de la politique italienne d'alors, le patriote, l'homme d'État se réveille et son exposé prend de la vie et de la lumière. Mais il ne faudrait pas tirer pour tout l'ouvrage une semblable conclusion de l'impression favorable que peut produire la dernière partie, commençant en 1492. D'autant moins que le dernier livre aussi est défiguré par un plagiat de Benedictus de Verona (Eccardus, *Corp. hist. med. ævi* II.)

5. — *Petits historiographes milanais.*

C'est une intelligente narration de l'histoire milanaise dans les années d'après 1520 que composa Galeazzo Capra appelé Capella (né 1487 à Milan, secrétaire intime du ministre Morone, mort 1537). Il savait mettre les événements politiques dans une lumière et un relief extraordinaire ; on comprend que Guichardin ait volontiers puisé à cette source. Ce jugement favorable n'est pas affaibli par le fait que l'auteur, naturellement, se met au point de vue des Sforza. — *Commentarii de rebus gestis*

pro restitutione Francisci II Mediolanesium ducis, d'abord Nüremberg, 1532, puis fréquentes éditions, et aussi dans Graevius, *Thes. Ant. It.*, II, 2. Cf. Ranke, *Zur Kritik neuerer Geschichtschr.*, 92 f.

On ne trouve par contre pas plus de valeur originale que chez Crivelli (voir p. 50), dans l'*Histoire Milanaise* du patricien et juriste Bernardino Arluno (*Historiarum ab origine urbis Mediol. ad nostra usque tempora sectiones tres*, écrite entre 1523 et 1538; les parties 1500 à 1516 seulement publiées comme *Bellum venetum* dans Graevius V, 4, et 1521 à 1535 comme *Bellum gallicum* dans Müller, *Miscellanea d'istoria italiana* III; l'impression de l'ouvrage entier commencée peu après la mort de l'auteur, vers 1550, fut arrêtée). Arluno s'est contenté de transcrire en latin humaniste les sources qu'il avait (pour le *Bellum venetum*, l'histoire de Morenigo, voir ci-dessus, p. 44) Cf. Ranke, *Zur Krit.*, 90 ss.

d. — *L'État de l'Église* (*Platina*).

Les *Vitæ Pontificum* (de Jésus-Christ à Paul II) ont été écrites sur l'ordre de la Curie par Bartolomeo Sacchi, qu'on appelle Platina du nom de son lieu de naissance Piadena, près de Crémone. Né 1421, humaniste, après 1453 au service des Gonzague comme précepteur des fils du marquis Louis; en 1461 à Rome avec un de ces fils, Francesco, élevé au cardinalat; sous Pie II en 1464 nommé abbreviator papal; destitué par Paul II et quand il écrit à ce sujet une supplique au pape, incarcéré; relâché sur l'intervention du cardinal Gonzague, bientôt après arrêté de nouveau 1468 pour participation à la sodalité de Pomponius Lætus, mais finalement absous de l'accusation d'avoir conspiré contre la vie du pape. Sous Sixte IV, à l'élection duquel le cardinal Gonzague avait fortement contribué, chargé de l'administration de la Bibliotheque vaticane. Mort 1480. L'ouvrage fut remis au pape Sixte IV fin 1474 ou au commencement de 1475. Le manuscrit original contient encore le commencement d'une biographie du pape régnant [jusqu'à 1474]. (Cf Pastor dans la *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* de Quidde, IV [1890], 350 ss). 1re édition (jusqu'à Paul II), Venise 1479; le fragment de la biographie de Sixte IV seulement chez Muratori *Scrip.* III, 2. Plus tard souvent continué. — G. I. Schorn, *Die Quellen zu den Vitae Pontificum Rom. des B. Pl.*, 1913 (dissertation de Giessen; aussi dans la *Römische Quartalschrift* 1913 kirchenhistorischer Teil). Sur l'*Histoire de Mantoue* de Platina, voir ci-dessous (p. 59).

La Curie ne pouvait rester en arrière des autres gouvernements italiens. Il eût été inconcevable que les papes n'eussent pas fait écrire leur histoire par un humaniste. Sixte IV confia la tâche à l'humaniste, favori des Gonzague, qui avait déjà fait ses preuves par une histoire de Mantoue.

La mission de Platina ne différait guère en principe de celle d'un Sabellicus ou d'un Merula. Comme eux, il avait à fondre les récits

antérieurs, rédigés en un latin *barbare*, dans une histoire officieuse d'un style humaniste uniforme. Sur deux points seulement sa tâche s'écartait des voies habituelles.

D'abord l'histoire des papes — moitié celle d'un État, moitié celle d'une Institution — ne pouvait guère être mise sous la forme des annales de Tite-Live. Il était plus naturel de la raconter (comme Suétone l'a fait pour les empereurs romains) dans une suite de biographies. Cela dispensait Platina de la parure du style. Il pouvait renoncer aux discours et résumer les sources plus exactement que cela n'était permis aux annalistes. Le purisme perdait aussi du terrain. Un humaniste, ensuite, avait certains égards à observer vis-à-vis d'un sujet ecclésiastique. Platina n'était pas plus crédule aux miracles que tout autre historiographe humaniste. Mais sa critique avait des bornes. Merula avait pu rejeter les fables sur la fondation de Milan, mais non les légendes de famille des Visconti (ci-dessus, p. 53). Platina, de même, ne pouvait se montrer sceptique qu'autant qu'il n'abordait pas des légendes d'une importance fondamentale pour la papauté. Libre à lui de ne pas connaître (contre Jérôme et les écrivains plus anciens, cf. Ptolomaeus de Lucques, I, 15; édit. Muratori, XI, 766) la prétendue correspondance entre saint Paul et Sénèque, d'ajouter un *ut aïunt* à des miracles comme celui de la main séchée de l'évêque Georges, raconté dans le *Liber Pontificalis* (édit. Duchesne, I, 469) ou à l'histoire empruntée à Martin de Troppau sur le pape Sylvestre qui se serait donné au diable, ou à propos du racontar du même Martin que le tombeau de Sylvestre se mettrait à suer et ses os à claquer, quand un pape devait mourir, de faire cette remarque railleuse : *Verumne sit an secus, ipsi Pontifices viderint, ad quos pertinet.* Mais les légendes décisives dans la vie de saint Pierre, par exemple, il ne lui était pas permis d'y toucher. La tradition ecclésiastique l'entraînait d'ailleurs, tout humaniste qu'il était, à prendre souvent le ton de l'édification. C'est tout à fait dans le style d'un zélé moine mendiant que dans la vie d'Etienne III il oppose à la pieuse simplicité de l'ancien temps le faste moderne des prêtres.

Malgré ces concessions au style ecclésiastique, l'ouvrage de Platina marque un grand pas de plus dans la sécularisation de l'histoire. Platina est le premier auteur qui ait libéré l'histoire de l'Eglise de

son isolement clérical et l'ait mise en rapport avec l'histoire profane. A cet égard, il s'émancipa complètement de ses sources. Le progrès ne s'accomplit d'abord que d'une façon tout extérieure. Etablir un lien organique entre l'histoire politique et l'histoire ecclésiastique, était au-dessus de forces de l'auteur, et il entremêle très gauchement des extraits d'historiens profanes au texte ecclésiastique traditionnel. Mais la séparation artificielle était abolie.

Il ne faut pas chercher chez Platina des vues historiques profondes. Si l'on veut s'instruire sur le développement de la papauté, on ne trouvera pas son compte chez lui. Et puis ses *Vies* ne sont proprement ni de la biographie ni de l'histoire. Elle ne font en somme que *raconter* — couramment et superficiellement, comme les histoires par annales. Combien le portrait de Grégoire VII manque de couleur ! Combien peu Platina a-t-il tiré parti de la première épître de Clément Ier aux Corinthiens (qu'il mentionne) ! Les dernières biographies seulement, pour lesquelles il pouvait puiser dans ses souvenirs, font exception. Il a su donner particulièrement à Aeneas Sylvius un relief caractéristique. Sa plume enfiellée de haine a fait au contraire du portrait de Paul II une caricature, qui ne peut prétendre à la ressemblance.

Il est heureux pour Platina qu'il ait pu écrire ses biographies en un temps où la papauté comme institution n'était pas encore attaquée. Il n'avait pas à s'inquiéter d'un parti hostile prêt à se forger de tout document sur les fautes d'un pape des armes contre l'institution elle-même. La considération un peu usurpée dont il jouit longtemps repose en grande partie sur cette circonstance. Les Protestants l'appréciaient parce que son exposé de l'histoire des papes n'avait pas été expurgée encore à leur intention ; les catholiques cultivés y recouraient volontiers parce qu'il les instruisait sans pusillanimité confessionnelle sur l'histoire ecclésiastique médiévale. Une pareille objectivité fut pour longtemps inaccessible aux deux confessions. L'ouvrage ne fut-il pas même, en 1580, mis à l'index de Parme (Reusch, *Index,* 580) !

e. — *Les autres États italiens.*

Les annales humanistes des autres États offrent peu de choses remarquables. En général, une brève indication suffira.

Gênes. — A l'instar de Poggio, le chancelier d'État et humaniste génois Giacomo Bracelli (né à Sarzane, dès 1411 au service de l'État, chancelier 1431, mort vers 1466) décrivit une guerre de sa cité ; il choisit la lutte avec le roi d'Aragon (*De bello quod inter Hispanos et Genuenses saeculo suo gestum* [= 1420 à 1444]. 1re édition datée Paris 1520, dernière chez Graevius, *Thes. Ant. Ital.* I, 2. Fort utilisé déjà par Simonetta.) L'exécution n'a rien de particulier. Le *De claris Genuensibus libellus* (chez Graevius, I, 1) ne donne que des esquisses. — Cf. Braggio, *G. B. e l'umanesimo dei Liguri al suo tempo*, dans les *Atti della Soc. Lig. di Stor. patr.* XXIII (1891).

Sienne. — Ce sont des travaux médiocres que l'histoire contemporaine siennoise (*Senensium historiarum* ll. III, 1446 à 1457) et la courte histoire de Piombino (*Historia Plumbinensis*, jusqu'à 1473 également histoire contemporaine surtout) de l'humaniste siennois Agostino Dati (1420-1478. Les deux ouvrages imprimés dans ses *Opera*, Sienne, 1503). L'histoire de Sienne semble être restée inachevée.

Mantoue. — L'*Histoire de la ville de Mantoue* de Platina est également insignifiante. Comme elle était commandée par les Gonzague, l'histoire ne commence proprement qu'à l'apparition de la dynastie (1328) et a pour principal but de mettre en lumière les hauts faits de l'illustre famille. Platina ne pouvait pas y apporter plus de critique qu'un Merula. — Il entreprit, 1461, sur commande du cardinal Gonzague son *Historia urbis Mantuae* (jusqu'à 1464), et l'acheva 1469. Les anciens temps, surtout la période d'avant Conrad III, ne sont qu'effleurés. La censure s'exerça sur l'ouvrage avant sa publication : 1re impression Vienne 1675 ; réimprimé chez Graevius, *Thes. Ant. It.*, IV, 2 et Muratori, *Script.* XX. — Cf. Luzio-Renier dans le *Giornale stor. della Letteratura ital.* XIII (1889), 430 ss.

Ferrare. — L'humaniste de Corse Petrus Cyrnæus (né 1447 à Aleria, ecclésiastique, plus tard professeur humaniste à Venise, mort 1506, tire son nom de son île natale), décrivit à la demande du prince Hercule de Ferrare la guerre que son seigneur avait faite, 1482 à 1484, à la République de Venise (*Commentarius de bello Ferrariensi*, chez Muratori, *Script.* XXI). Le but du petit livre est évidemment d'opposer un récit fait au point de vue de Ferrare à la relation, colorée par l'intérêt vénitien, de Sabellicus, contre lequel est engagée au début une polémique. La forme est habile. La conduite héroïque du duc et de son épouse, le loyalisme des bourgeois de Ferrare (qui dans des assemblées du peuple imaginaires, sont harangués par le duc et la duchesse selon toutes les règles de l'art) font un effet de contraste très réussi avec les relations abondamment colorées des atrocités commises par les troupes vénitiennes.

Corse. — Le meilleur de tous ces petits écrits historiques est l'*Histoire de Corse* de ce même Cyrnæus (*De rebus Corsicis*, chez Muratori XXIV ; nouvelles éditions, 1834 avec traduction italienne de Grégori et 1884 de Letteron. Le remerciement emphatique inséré au deuxième livre et

adressé à la République de Venise qui lui avait donné le droit de bourgeoisie, visait sans doute à effacer la mauvaise impression qu'avait pu produire à Venise l'ouvrage cité dans le paragraphe ci-dessus [p. 433 dans Muratori]). C'est d'ailleurs le seul dont l'auteur fût indépendant.

Quand le prêtre, musicien et humaniste Petrus dit *le Corse* écrivit vers 1500 à Venise l'histoire de son île natale, il avait échappé depuis longtemps à l'influence des maîtres de la Corse. L'incitation à son travail lui vint de Strabon. L'ouvrage du vieux géographe venait d'être traduit en latin, et les remarques désobligeantes qu'on y trouve sur les Corses avaient piqué la susceptibilité patriotique du vieux lettré.

Mais l'amour du pays natal ne fut que le point de départ. Cyrnæus avait été trop mal traité dans sa patrie pour tomber dans les embellissements coutumiers. Le premier livre, qui traite surtout de la géographie et de l'ethnographie de l'île, en décrit la situation morale, la vendetta, les querelles de clans, etc., avec un réalisme à peu près sans égal dans la littérature historique de l'humanisme. Dans les livres suivants, qui racontent l'histoire de l'île depuis l'invasion des Barbares jusqu'à 1474, Cyrnæus n'a pas su façonner en une composition harmonieuse les matériaux assez pauvres qui avaient été conservés ; se laissant aller au goût des humanistes pour les anecdotes héroïques, il a recueilli plus d'une histoire touchante qui s'accorde mal avec sa première peinture générale. Mais nous sommes ramenés à la réalité par le dernier livre, qui — conclusion inattendue, mais estimable — raconte la vie de l'auteur lui-même. Cette autobiographie nous éclaire mieux sur les choses de Corse qu'une récapitulation par annales des querelles de famille sans fin où Cyrnæus a été plongé. Très remarquable aussi est la caractéristique détaillée que l'auteur trace finalement de lui-même, en ayant l'air de peser impartialement l'éloge et le blâme. C'est l'exact pendant du portrait peint par lui-même de L. B. Alberti (voir ci-dessous, p. 126 s.).

3. — Jove et l'histoire-journal

Paolo Giovio, en latin Paulus Jovius, né 1483 à Côme, perfectionné dans l'humanisme par son frère aîné Benedetto, l'historien de Côme; étudiant en médecine à Padoue et à Pavie, 1516 à Rome où il pratique d'abord la médecine ; protégé par le pape Léon X, à qui il présente le Prologue de son histoire contemporaine, nommé, entre autres faveurs, professeur à l'université romaine; depuis lors surtout journaliste et historiographe ; nommé 1526 par Clément VII évêque de Nocera; quitte Rome après l'élection de Paul III et se transporte 1550 à Florence, où il meurt 1552. Ses ouvrages sont :

1° *Historiarum sui temporis* ll. XLV (depuis l'invasion de Charles VIII jusqu'à 1547). Avec deux grandes lacunes : il manque Livres V à X (*non pas XI*, comme on le lit depuis Tiraboschi dans tous les manuels), c'est-à-dire depuis la mort de Charles VIII jusqu'à l'élection de Léon X, et Liv. 19 à 24, depuis la mort de Léon X jusqu'au sac de Rome. Les six premiers livres passent pour avoir été perdus au sac de Rome ; les six autres

n'ont jamais été écrits, soi-disant à cause de la tristesse du sujet. En réalité les six premiers non plus n'ont sans doute jamais existé, et Jove ne les a pas écrits, parce que les acteurs dont il aurait pu tirer de l'argent étaient déjà morts. La seconde lacune provient de ce que Jove ne voulait pas exposer une fois de plus le sujet traité dans plusieurs *Vitae* (voir 2), auxquelles il renvoie lui-même. D'ailleurs, en sa qualité d'humaniste, il ne lui déplaisait pas que son œuvre, comme celle de Tite-Live, ne fût conservée qu'en fragments, et en partie uniquement sous la forme d'épitomés (il écrivit lui-même ses *Periochæ*). Son histoire contemporaine devenait une sorte de ruine antique artificielle. Tiraboschi, *s. v.* Giovio, rapporte qu'on aurait découvert *il y a peu de temps* parmi les papiers d'un comte G.-B. Giovio trois des livres perdus au sac de Rome : c'était évidemment une nouvelle erronée, car on n'a plus entendu parler de cette trouvaille. — Éditions : Jove fit de bonne heure circuler des livres isolés en manuscrits. L'ouvrage ne fut imprimé que complètement fini (1549), en 1550-1552 à Florence. Les années suivantes virent paraître nombre d'autres éditions et de traductions.

2° Biographies, composées la plupart du temps à la demande de parents. a) *Vitæ duodecim Vicecomitum* (jusqu'à Filippo Maria Visconti) avec un appendice sur les droits héréditaires des Orléans, dédié au dauphin de France Henri (1re édit., Paris, 1549). — b) *Vita Sfortiae clarissimi ducis* (= Muzio Attendolo Sforza), dédié au cardinal Ascanio Sforza, écrit sous Paul III. — c) *Vita Alfonsi Atestini, Ferrariæ ducis*, dédié à son fils, écrit 1550. — d) *De vita et rebus gestis Consalvi Ferdinandi Cordubæ cognomento Magni* ll. III, dédié à son petit-fils, écrit 1547. — e) *De vita et rebus gestis Ferdinandi Davali cognomento Piscarii* ll. VII avec une dédicace à son épouse Vittoria Colonna. — f) *Vita Leonis X*, en quatre livres, dédié au duc Alexandre de Médicis. — g) *Vita Hadriani VI*, dédié au cardinal Wilhelm de Dordrecht. — h) *Pompei Columnæ Vita*, dédié à son neveu, l'archevêque François Colonna. — Première édition d'ensemble des *Vies* (celles qui étaient alors écrites), Florence 1549. Plus tard dans les *Opera*.

3° Sont aussi de nature biographique les *Elogia virorum bellica virtute illustrium* (commençant par Romulus et traitant principalement des Italiens, mais aussi beaucoup d'étrangers, Turcs, Persans, etc., et, à côté de héros de la guerre, des pirates comme Barberousse) et la composition non moins internationale intitulée *Elogia virorum literis illustrium, quotquot vel nostra vel avorum memoria vixere* (très peu de personnages des temps antérieurs : Albert le Grand, Dante, etc.). Les *Eloges* devaient originairement servir de textes explicatifs aux portraits exposés dans le *Museum* bâti par Jove 1536-1543 près de Côme. Cependant les éditions postérieures donnent seules le texte et les images ensemble. La 1re édition illustrée des *Capitaines* parut à Bâle 1575, celle des *Viri docti* à Bâle 1577. Auparavant (Florence 1548, etc.) le texte était publié seul. Du reste, les gravures sur bois de Bâle sont très mauvaises. Les illustrations accompagnant les biographies des Visconti (Paris 1549) sont au contraire exécutées avec précision et avec art; ce sont les seules à l'établissement desquelles Paul Jove ait encore présidé. Cf. là-dessus :

J. Burckhardt, *Beiträge zur Kunstgeschichte von Italien* (1898), spécialement 465 ss. ; F. Fossati, *Il Museo Gioviano* 1892 et *I Ritratti del Museo G.* 1893 (dans la *Rassegna Nazionale*. XV) ; E. Müntz, *Le Musée de portraits de Paul J.* 1900 ; dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* t. XXXVI, 2e partie ; A. Hagelstange, *Eine Folge von Holzschnittporträts der Visconti von Mailand*, dans les *Mitteilungen aus dem german. Nationalmuseum*, 1904, p. 85 ss.

4° *Commentarii delle cose de' Turchi*, Venise 1531, édition fréquentes. En latin (Wittenberg 1537) sous le titre plus exact : *De rebus gestis et vitis imperatorum Turcarum* (d'Osman à Soliman II).

5° On trouva encore dans les papiers laissés par Jove un dialogue inachevé, commencé en 1527, *De viris literis illustribus* et des esquisses biographiques pour une histoire contemporaine de l'art, évidemment des études pour le pendant aux *Elogia doctorum virorum* dont il laissa l'exécution à Vasari (voir p. 116). Les fragments sont imprimés dans l'appendice à l'histoire de la littérature italienne de Tiraboschi.

Littérature. — Cet article, dans Tiraboschi, est encore indispensable à cause des passages des sources qui y sont adjoints. Les témoignages accablants qu'il cite ont été complétés depuis par A. Luzio, qui a publié à Mantoue 1885, *per nozze*, *Lettere inedite di P. G. tratte dall' archivio Gonzaga*. Notices utiles pour la biographie dans Pastor, *Geschichte der Päpste*, t. IV (voir la table). Cf. en outre Ranke, *Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber* (apologétique) et M. Lupo Gentile *Studi sulla storiografia fiorentina* (1905), 47 ss. A. Morel. — Fatio, *Historiographie de Charles-Quint* I (1913), 105-122.

L'attitude de Jove vis-à-vis de ses mandants. — Peu d'historiens humanistes atteignent à l'importance de Paul Jove. Non pas que l'évêque de Nocera ait frayé des voies vraiment nouvelles ou qu'il ait eu des dons supérieurs à ceux de ses rivaux. Mais ses œuvres se distinguent tellement des autres par la manière dont elles se sont produites, qu'il est impossible de ranger leur auteur dans la même catégorie que Sabellicus ou Bembo, malgré son obéissance dans la forme aux règles de l'école de Bruni.

Les historiens humanistes avaient jusqu'ici travaillé sur commande. Avec Jove, ils prennent l'initiative. Il a donné à l'historiographie conscience de sa force. Il ne poursuivait pas un autre but que ses prédécesseurs : il considérait comme sa tâche le maniement par la presse de l'opinion publique au point de vue d'un gouvernement. Mais lui et ses disciples se sont aperçus qu'il vaut beaucoup mieux pour un auteur vendre son talent à plusieurs qu'à un seul.

Louer leurs mandants, c'était une obligation formelle pour les précédents historiens de l'humanisme. Le décret de nomination de Navagero (p. 42) par exemple, parle très tranquillement d'auteurs chargés *contre un gros salaire d'or* de composer *des histoires d'États*

élégantes et fleuries (*N. Arch. Veneto*, N. S. IX, 331). Jove prit la même posture, en soi, vis-à-vis des potentats à qui il offrit *sa plume d'or*. Mais avec cette différence qu'il s'imposait à ses clients et leur extorquait au besoin son paiement. Qui ne soldait pas ses honoraires ne devait pas compter que son histoire le nommât avec éloge ni même le mentionnât ; aux récalcitrants, il faisait prévoir des insultes.

Les menaces atteignaient d'autant mieux le but que Jove s'adonnait presque exclusivement à l'histoire contemporaine. En outre, il n'était pas seulement historiographe, il était journaliste. A Rome il entretenait un véritable bureau de correspondance (on trouve par exemple des correspondances de lui dans M. Sanuto, *Diarii*, XXI, 391 ss; LIII, 462 ss). Il n'est pas surprenant que les gouvernements italiens et d'autres aient tenté de se rendre favorable un journaliste hors ligne, maniant comme lui le chantage. Comment le gouvernement français, par exemple, pouvait-il opposer ses bulletins d'un style administratif informe aux relations de Jove et à son histoire publiée par fragments en manuscrit!

Jove avait comme journaliste une confiance illimitée en la crédulité et la bêtise du public — qualité vraisemblablement fortifiée par sa vocation médicale. Aussi exerçait-il son métier avec une louable franchise. Qu'il nous suffise de renvoyer aux passages recueillis par Tiraboschi. Il avait pour les honnêtes gens le mépris du praticien cynique. Il appelait en face l'honnête Varchi un âne fieffé (*un gran pazzo ;* Lupo Gentile *Studi* 95), et la sincérité de Guichardin était tout à fait incompréhensible pour lui : *Morde*, écrit-il (*Lettere volgari*, Venise 1560, fol. 43 b) *troppo liberamente chi lo merita per la mera verità*.

Ses talents de journaliste. — Toutes ces impertinences n'auraient servi de rien à Jove s'il n'avait possédé à côté de cela un incomparable talent de journaliste et une grande compétence en affaires.

Jove a été le premier grand *reporter* et *interviewer*. Il courait, infatigable, aux événements du jour, notamment aux grandes batailles, interrogeait les principaux auteurs, se faisait montrer les lieux et ce qui pouvait s'y trouver de curieux. Il était maître du style des *Premiers Paris* comme pas un. Il écrivait sur tout ce qu'on voulait : son exposé restait toujours spirituel, agréable, *chic*, et ne se perdait

jamais en d'ennuyeuses réflexions. Plus que tout autre humaniste il possédait le ton moralisant de l'article de fond. Il est le seul historien de son temps dont les jugements reposent constamment sur des principes moraux. Et quelle n'est pas la susceptibilité de cette bonne âme! Comme il s'indigne que Machiavel — selon lui — ait trop cédé dans ses œuvres d'histoire à des tendances patriotiques (les républicains de Florence n'avaient, il est vrai, jamais rien payé à Jove), ou qu'Erasme dans son *Éloge de la folie* se soit attaqué à la dignité ecclésiastique (les deux observations dans les Éloges, *sub voce*)! Oui lui, l'évêque de Nocera, dont la vie morale était un défi à toutes les convenances!

Jove, en communiquant ce qu'il savait, s'entendait à louvoyer adroitement entre les désirs de ses clients et ceux du grand public. Les premiers voulaient voir citer des faits glorieux; le second ne lisait rien avec plus de plaisir que des détails piquants sur la vie des Grands. Jove prit sciemment, dans l'intérêt de son crédit (cf. la lettre à Girolamo Scannapeco *Lett. volg.* f. 8 ss.) une voie moyenne. Il ne fait le plus souvent qu'indiquer, mais en dit tout de même assez pour que le lecteur attentif puisse deviner l'essentiel.

Le journalisme dans l'histoire. — Ces talents ne furent pas en tous points funestes. Jove leur dut mainte impulsion utile à l'histoire elle-même. Mais ils empêchèrent ses innovations de venir à maturité.

Jove n'est pas un historien penseur. L'observation de Ranke (p. 76) est juste : *Die Lage der öffentlichen Geschäfte wird nie ergründet, die Politik fehlt; das Geheimniss bleibt unaufgeschlossen*[1]. Il ne fait que du *reportage*. Et il ne le passe pas au crible de la critique. Bons et mauvais renseignements, observations personnelles et communications d'autrui, rapports authentiques et données par lesquelles de malins concurrents essayaient de le mettre dedans (Lupo Gentile p. 55 f.), il mêlait tout cela en désordre. Il appela un jour sa mémoire son seul calepin (*scartafaccio;* Lupo Gentile 57). La technique de la vie politique lui resta étrangère. Il ne prit même pas la peine d'étudier le mécanisme d'une constitution aussi importante que celle de Florence (Lupo Gentile, *ibid*). Il ne connaissait les hommes

1. La situation des affaires publiques n'est jamais étudiée à fond; la politique manque; le secret n'est pas dévoilé.

qu'en qualité de *reporter* et de médecin. Il était capable d'écrire sur toutes choses; il n'en connaissait aucune, hors les questions de style latin, qu'il jugeait en homme du métier.

Mais il avait le flair du journaliste. Il reconnut les besoins des temps nouveaux avant que les masses n'en eussent conscience. Le premier parmi les historiens de valeur, il comprit que les histoires locales avaient fait leur temps. Il met sur le même pied tous les peuples qui comptaient dans la politique européenne : les Etats chrétiens, les Turcs, les souverainetés des Pirates de l'Afrique septentrionale. Dans ses *Éloges* figurent indistinctement à peu près tous les personnages appartenant à l'actualité, Savonarole comme le cardinal Bibbiena, Mélanchton aussi bien que l'Arioste, des corsaires, des princes légitimes et des condottieri. Il n'oublia pas que les relations sur les nouvelles populations de l'Amérique avaient éveillé l'intérêt ethnographique (voir notre livre III, sect. B) et comme Bembo (qui intercala même dans son *Histoire vénitienne* un rapport sur les mœurs des Indes Occidentales), il introduisit dans l'histoire des peuples des digressions sur l'histoire de la civilisation.

Tout cela sans doute n'est qu'indiqué; rien n'est développé. La conception européenne de l'histoire consistait surtout en ce que Jove n'avait pas de jugement politique et écrivait tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, selon son caprice et son salaire : ce n'était pas la pénétration de l'enchaînement international des événements. Les chapitres ethnographiques ne sont que des trompe-l'œil. Il eut l'heureuse idée d'orner ses biographies de portraits authentiques et ses *Éloges* sont les premiers ouvrages historiques qui l'aient fait, mais il gâta lui-même l'affaire en entremêlant ses images véridiques d'inventions fantastiques.

L'exemple de Jove ne manqua pas de faire école. Ses successeurs, il est vrai, n'ont pu extorquer dans la même mesure. L'activité de Jove, comme celle de l'Arétin, esprit de même acabit, supposait la liberté de la presse presque absolue dont jouissait l'Italie dans la première moitié du XVI[e] siècle et sans laquelle ni un Machiavel ni un Guichardin n'eût été possible. La contre-réformation et l'absolutisme ont bientôt mis fin à ce régime. L'exercice du métier de journaliste au jour le jour dans l'historiographie n'en trouva pas moins des continuateurs, et l'instigation de Jove ne fut pas stérile. L'histoire de de Thou

doit à l'œuvre de Jove, à laquelle elle se rattache directement, son plan universaliste. Les *Éloges* illustrés ont fait plus d'effet encore. De nombreuses imitations en ont paru encore au XVIᵉ siècle.

Comme historien universel, Jove n'eut parmi les humanistes qu'un seul prédécesseur, et ce ne fut sans doute pas un effet du hasard, que ce prédécesseur vécût également à Rome et fût au service des papes. C'était Sigismondo dei CONTI de Foligno. (Né vers 1440, secrétaire de différents papes depuis Sixte IV à Jules II, mort en 1512 ; il a composé *Historiæ sui temporis* (1475 à 1510), 1ʳᵉ édit., avec traduction italienne 1883.) Il n'y a de remarquable chez ce précurseur que son plan d'histoire générale.

III. — LA NOUVELLE HISTORIOGRAPHIE POLITIQUE A FLORENCE AU COMMENCEMENT DU XVIᵉ SIÈCLE

A. — *Généralités.*

L'historiographie de Machiavel et de Guichardin ainsi que de leurs contemporains de Florence n'est en grande partie, par son aspect antérieur, qu'une continuation de l'école humaniste des Annales. Mais elle lui est bien supérieure par sa valeur interne, et cette valeur, elle la doit précisément aux qualités nouvelles qui la distinguent de l'école de Bruni, dont elle ne se rapproche au fond que par ses défauts. Elle mérite donc bien un chapitre séparé. On peut l'opposer à l'historiographie humaniste en la désignant comme historiographie de la Renaissance.

La situation à Florence dans la seconde moitié du XVᵉ siècle. — Pour une histoire de grand style, cette situation avait été très défavorable dans le cours du XVᵉ siècle. Le mouvement humaniste avait arrêté les germes d'une historiographie nationale réaliste que représentent les noms de Giovanni Villani et de Dino Compagni. Depuis que l'humanisme avait substitué à la vieille forme autochtone de la narration historique l'imitation correcte de modèles antiques, les personnalités dirigeantes de l'Etat, du commerce et de l'industrie s'étaient vues exclues de l'historiographie artiste. Il fallait appartenir au clan des lettrés humanistes pour s'essayer dans la nouvelle et prétentieuse manière. Aussi l'historiographie populaire laisse-t-elle voir au XVᵉ siècle des signes de décadence. Un ouvrage comme les *Histoires florentines* de Giovanni Cavalcanti n'égale en aucune façon les grandes productions du XIVᵉ siècle ; la nouvelle façon ne

se manifeste que par les longs discours empesés, le seul point sur lequel Cavalcanti s'efforça de rivaliser avec les humanistes[1].

L'historiographie humaniste ne fit pas elle-même plus de progrès : nous l'avons dit (p. 28 s.). On ne pouvait en ce genre dépasser le type fixé par Leonardo Bruni. L'état général de la civilisation à Florence, on ne pouvait le méconnaître, était plus favorable qu'ailleurs au développement de l'historiographie. Nulle part les hautes classes ne prenaient une aussi vive part à la production littéraire ; nulle part à ce moment encore, on n'a écrit relativement autant d'ouvrages d'histoire par plaisir, et pas uniquement sur commande (voir p. 27, 31 s.).

Mais un changement menaçait de se produire. On pouvait s'attendre à ce que la consolidation définitive de la domination des Medicis mît fin à l'historiographie indépendante et rabaissât les futures histoires de la ville au rang de l'histoire mantouane de Platina (voir p. 59).

Les suites de l'invasion française de 1494. — Si les bourgeons alors existants d'une grande historiographie purent s'épanouir, Florence le doit uniquement à la révolution que l'invasion de Charles VIII apporta dans la situation intérieure et dans la politique étrangère de la ville. Machiavel et Guichardin sont de ces personnages exceptionnels qui peuvent se frayer la voie en tout temps. Mais ils ne sont pas seuls. Ils ne sont que les premiers de toute une série d'historiens remarquables, qui tous à leur façon représentent une nouvelle conception de l'histoire. Et cette floraison de l'historiographie ne dura pas plus longtemps que les luttes constitutionnelles qui l'avaient fait naître. Dès que la monarchie eut pris solidement pied, elle disparut aussi soudainement qu'elle était venue.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur les changements qui résultèrent pour Florence de l'invasion française de 1494 et de la longue lutte pour l'hégémonie en Italie qu'elle déchaîna entre la France et l'Espagne. Indiquons seulement les deux points qui importaient à l'historiographie. L'intervention des deux grandes puissances occi-

1. Les *Istorie fiorentine* de Cavalcanti (1420 à 1440 : un évènement de 1452 y est ajouté) ont été publiées pour la première fois 1838-39 par F. Polidori. Un autre ouvrage, appelé la *Seconda Storia* (édit. incomplète, *ibid.*) relate les histoires des années 1440 à 1447. Machiavel s'est beaucoup servi de Cavalcanti. Cf. P. Villari. *N. Machiavelli* III (1897), 256.

dentales affermies après des siècles de luttes intérieures fit perdre à tous les États moyens de l'Italie leur position indépendante dans la politique européenne. A part Milan, aucun État n'eut plus à en souffrir que Florence. Un enchaînement de circonstances, le fait que par deux fois un Médicis fut élu pape, soumit non seulement sa vie extérieure, mais le règlement de ses affaires intérieures, au caprice des puissances étrangères. Ce revirement soudain qui fit passer des partenaires influents au rôle de spectateurs à peu près impuissants, a été vivement ressenti, notamment par Machiavel, qui en fait le sujet de réflexions très profondes. Une seconde conséquence de l'invasion fut l'expulsion des Médicis et l'établissement à Florence d'un gouvernement républicain, c'est-à-dire la rupture du développement qui de la République avait fait, en réalité, sinon dans les formes, une principauté. La tradition politique était brisée et la cité se trouva inopinément en face de ce problème : quelle constitution allait-elle se donner ? Les spéculations, théoriques jusqu'alors, sur l'essence et l'organisation de l'État acquirent tout à coup une importance pratique.

L'insécurité de la situation, les rapides changements dans le groupement des partis, la possibilité, théorique au moins, de faire passer dans la réalité n'importe quel idéal de constitution et de le mettre immédiatement à l'épreuve —, tout cela poussait à des recherches, à des spéculations dont on ne découvre pas de traces antérieurement. (L'importance capitale à cet égard de la révolution de 1494 n'a guère été jusqu'ici appréciée comme il convenait ; Jacob Burckhardt lui-même n'a pas tout à fait rendu justice au doctrinarisme des *Statisti* florentins. Cf. *Hist. Ztsch.*, C, 519 ss.)

Les matériaux pour ces recherches, c'était l'observation de constitutions étrangères fonctionnant bien (spécialement celle de Venise[1]), et c'était surtout l'histoire qui les fournissait. Les histo-

1. Outre Guichardin, Donato Giannotti entre autres, s'en est occupé (né en 1492, secrétaire en 1527 des *Dix*, exilé par les Médicis après la prise de la ville depuis 1563 à Venise, mort 1573 à Rome). Son ouvrage principal, *Della Repubblica de' Viniziani* (1526, remanié en 1530) ne donne pas seulement une description des institutions politiques de Venise, mais montre leur origine historique. G. a rédigé en outre des projets de constitution pour Florence. *Discorso sopra il fermare il governo di Firenze* : quatre livres *Della Repubblica Fior* ; un *discorso* sur la milizia (1528). — *Opere politiche e letterarie* édit. Polidori avec sa biographie par Vannucci 1850. Le livre sur la République de Venise d'abord Rome 1540 : le disc. sur la milizia édit. Sanesi dans *Arch. stor. it.* Série V, 8 (1891).

riens se trouvaient en présence d'une tâche toute nouvelle. A l'historiographie, qui jusqu'alors était au service de l'art et de la publicité, on demandait maintenant des leçons de politique. Les exposés historiques sont accompagnés de spéculations sur des problèmes de théorie politique.

Souvent l'histoire ne fut que la servante de la doctrine. L'amour des connaissances historiques pour elles-mêmes s'effaçait au point que de vastes domaines de l'histoire ne servaient qu'à fournir des exemples pour des déductions politiques (l'histoire romaine dans les *Discorsi* de Machiavel sur Tite-Live).

Dans ces circonstances, les historiens florentins durent se refuser les embellissements de la réalité par le style. Ils étaient trop peu des savants et des critiques pour écarter absolument les fables mensongères des historiens antérieurs. Ils empruntèrent souvent à de très mauvaises sources les preuves historiques à l'appui de leurs sentences. Mais des anecdotes sentimentales inventées par des maîtres d'école et des stylistes, ils firent un tout autre emploi que les humanistes. Ils en donnèrent une interprétation réaliste, et mirent sous leur patronage des principes totalement différents de la morale rhétoricienne et pathétique de l'école humaniste. L'historien tenait à tirer de son document, vrai ou faux, une leçon, plus qu'à examiner les faits en eux-mêmes. L'un pouvait avoir une utilité politique immédiate ; l'autre n'y arrivait que par des détours.

L'emploi des événements historiques comme types. — Les nouvelles conceptions de la tâche de l'histoire eurent encore un autre effet.

L'histoire n'instruit (politiquement) que lorsqu'on sait reconnaître un caractère typique à des événements qui se passent à l'étranger ; leur importance (sociologique) pour l'humanité en général doit fixer l'attention du chercheur plus que leur intérêt national. Il doit considérer l'histoire en philosophe, et ne pas raisonner l'histoire d'après l'apparence extérieure. Pour utiliser des exemples typiques, il faut les dépouiller des circonstances accidentelles et s'efforcer de dégager leur valeur universelle.

C'est à quoi les historiens n'avaient guère songé jusqu'ici. L'intérêt des problèmes de politique générale leur échappait. Ils avaient bien, à l'occasion, inséré dans leurs livres des sentences morales, mais

sans se risquer en dehors des lieux communs de la vieille philosophie populaire. Des hommes d'État n'en pouvaient pas faire grand'chose. Surtout ceux de Florence, qui avaient la charge de donner à leur cité une nouvelle organisation. Il n'était plus possible de ne faire que de la politique empirique. On avait besoin d'études théoriques. Il était absolument nécessaire que les hommes politiques s'appliquassent sérieusement aux grands problèmes de la constitution et de la guerre.

L'histoire n'en profita guère moins que la politique. Les œuvres des historiens florentins en prirent un caractère universel. Ils ne servaient plus uniquement des intérêts publics passagers, mais, comme les bons historiens de l'antiquité, comme Thucydide et Polybe, ils tracèrent de situations politiques typiques une image inaltérable.

Du moins, telle était l'apparence. En réalité, il n'en était pas tout à fait ainsi. La dépendance de la politique actuelle où se trouvèrent les historiens eut aussi des suites fâcheuses. Elle restreignit la spéculation à des problèmes particuliers. La révolution dans la politique extérieure et intérieure de la ville de Florence avait été provoquée exclusivement par des causes politiques et militaires. Ni transformations économiques ni mouvements intellectuels n'y avaient eu leur part. On n'avait pas vu les pays les plus riches en battre de plus pauvres, mais bien les plus faibles vaincus par ceux dont l'organisation politique et militaire était la plus forte. La vieille Florence n'avait pas succombé parce que de nouvelles idées religieuses ou politiques auraient miné les bases morales de l'ordre public. On était disposé à en conclure que les forces qui avaient amené l'issue fatale étaient les seules efficaces. Voilà pourquoi la guerre et la politique sont chez les grands Florentins les seuls sujets de l'exposition historique. Sans doute, ils mettaient volontiers l'histoire politique intérieure au-dessus de l'extérieure. Mais ils ne s'écartaient pas en cela autant qu'on l'a prétendu du modèle des humanistes. Si l'*Histoire Florentine* de Machiavel se distingue des histoires de Bruni, c'est, en dépit de l'assertion de sa préface, moins pour avoir fait une plus grande place à l'histoire intérieure que par une manière totalement différente de juger les luttes constitutionnelles de Florence au moyen âge.

On s'explique par des raisons semblables que les historiens florentins soient restés fidèles à l'habitude de rapporter de grandes

révolutions historiques à des actes volontaires et conscients de personnalités particulières. Ils adoptèrent d'autant plus aisément cette manière de voir en tout temps populaire qu'elle semblait s'accorder avec les événements qui se prêtaient à leur observation directe. A Florence, la constitution se réglait sur une supputation réfléchie des forces en balance et leur effet était calculé jusque dans le détail : d'autres organismes politiques, pensaient ces hommes-là, étaient également nés d'une réflexion sagace. A Florence, un horizon restreint et le manque de tradition donnaient à l'individu une importance disproportionnée : ils estimaient beaucoup trop haut, pour d'autres époques aussi, l'influence d'un fondateur d'État ou d'un législateur. Vivant dans une période de luttes politiques passionnées, prenant comme citoyens une part active à la vie des partis, ils dédaignaient trop la force d'inertie des indifférents et des gens privés de droits politiques. Les grands Florentins eux-mêmes ne se sont pas dépouillés de cet individualisme naïf qui ne saurait se représenter le lent développement d'une constitution, pas plus qu'il ne conçoit l'action des forces de la nature (dont son anthropomorphisme fait autant de dieux).

J'ai essayé de développer quelques-unes des idées imprimées ici dans *Hist. Zeitschrift*, 100, 519 ss. Je ne trouve pas juste ce que dit E. Gebhardt dans son travail *Les historiens florentins de la Renaissance et les commencements de l'économie politique et sociale* (Acad. des sciences mor. et polit., 1875) sur la part faite aux problèmes économiques par Machivel et Guichardin. Sans doute ils ont parlé, à l'occasion, dans leurs ouvrages, du système des impôts. Mais ils n'ont pas traité d'une manière tant soit peu satisfaisante la politique financière de la ville, et n'ont point porté leur attention sur des questions économiques générales.

Rapports avec l'historiographie humaniste. — Entre la nouvelle historiographie politique de Florence et l'historiographie humaniste, il n'y avait pas opposition de principes. La première poursuivait si peu des intérêts littéraires et était tellement dominée par les besoins pratiques du moment, qu'elle ne s'occupait guère de la théorie du genre. Elle ne s'écartait donc de la seconde qu'autant que le lui commandaient les tendances nouvelles qu'elle suivait.

Pour tout le reste, elle demeura fidèle à la forme classique. Elle garda des habitudes de l'historiographie rhétoricienne qui n'étaient pas en harmonie avec sa notion réaliste de la politique. Un seul

ouvrage s'est complètement émancipé des règles de l'école de Bruni : l'*Histoire florentine* de Guichardin. Mais l'auteur même de ce travail qui montre l'historiographie florentine pour ainsi dire à l'état de libre culture, retomba en partie dans les anciennes ornières lorsqu'il écrivit plus tard en vue de la publicité. Des hommes de moindre valeur, comme Segni, firent dès le début de plus grandes concessions. C'est justement parce qu'ils attachaient peu d'importance au style et à la composition que les historiens florentins ne rompirent pas avec la forme humaniste.

Ainsi ils conservèrent généralement la narration par annales, ainsi que l'usage d'intercaler des discours. Ils n'étendirent pas considérablement le terrain de l'histoire. Ils n'ouvrirent pas de sources d'un nouveau genre. Les grands Florentins eux-mêmes ne firent des recherches dans les archives que quand les sources littéraires leur faisaient défaut ; même pour l'histoire contemporaine ils consultaient de préférence des compositions historiques antérieures, bien qu'ayant accès à des matériaux de première main. Pour les temps reculés, ils sont plutôt inférieurs à des historiens érudits comme Blondus et Calchi ; ils n'ont jamais songé à recourir comme eux aux documents originaux.

Sous un seul rapport, les historiens politiques de Florence (sauf une exception insignifiante) furent infidèles aux prescriptions des humanistes : savoir l'emploi de la langue nationale. Cette innovation ne fut pas entièrement volontaire. La plupart n'avaient pas une culture humaniste assez profonde ou assez exclusive pour satisfaire dans leur style latin aux exigences des puristes (Vettori le déclare expressément dans l'Epistola mise en tête de son *Sommario*, *Arch. Stor. it.*, App. VI, 283 s.).

Il est aisé de voir le profit que l'historiographie tira de cette contrainte. Que l'on songe seulement aux sacrifices de précision que la poursuite d'une latinité classique imposa à un écrivain réaliste tel que Simonetta.

Une chose prouve que ce fut le manque de culture, de temps aussi peut-être, et non un effort voulu d'exposition populaire, qui détermina l'emploi de la langue maternelle : c'est que les Florentins ne firent d'autre part aucune concession à la popularité. Ils n'abandonnèrent pas la forme humaniste au bénéfice du style des chroniques,

et, sous son vêtement moderne, ils rapprochèrent autant que possible leur langage de la dignité de la prose antique. Quand des réflexions politiques ne demandaient pas une langue sobre et réaliste, leur idéal de style appartenait autant que celui des humanistes à un art aristocratique.

B. — *Machiavel.*

Le célèbre théoricien politique et écrivain Niccolò Machiavelli (né 1469 à Florence, de 1498 à 1512 secrétaire de la Seigneurie et des *X di libertà e pace*, mort à Florence 1527) a écrit en fait d'histoires :

1° *Vita di Castruccio Castraccani* (1281-1328) composée à Lucques 1520. Première édition 1532 à Rome. La meilleure dans les *Opere*, édition Passerini e Milanesi, II (1874). — Littérature. La dépendance de cette Vita de Diodore et de Diogène Laërce a été démontrée par C. Triantafillis, *Sulla vita di C. C.* (*Arch Venit.*, X, p. 1 [1875]). La meilleure appréciation : P. Villari *N. M.* III (1897). — Polidori, *Esame critico della vita di C. C.* dans les *Opere minori* de Machiavel (1852).

2° *Istorie fiorentine*, huit livres : le premier donne un aperçu de l'histoire générale d'Italie depuis l'invasion des Barbares jusque vers 1434, les autres traitent l'histoire de la ville de Florence jusqu'à 1492, année de la mort de Laurent de Médicis. Depuis le livre IV (1420) la naration est plus détaillée et embrasse aussi les événements étrangers. Les *Frammenti storici* qui passaient pour être des esquisses d'un neuvième livre ne sont que des études pour des *Decennali* en prose (Gerber, p. 18). Machiavel reçut en novembre 1520 de l'université de Florence, qui avait alors à sa tête, en sa qualité d'archevêque, le cardinal de Médicis (plus tard le pape Clément VII) la mission d'écrire l'histoire de la ville. Ce fut sans doute à l'instigation du cardinal, à qui l'ouvrage fut plus tard dédié. Sur sa demande Machiavel fut libre de choisir l'année par laquelle il commencerait (Villari, III, 122 s.). Les huit livres prêts furent remis au pape Clément VII en 1525. 1re édition, Florence 1532 ; autres très nombreuses. La meilleure dans les *Opere*, éd. Fanfani, Passerini et Milanesi, I et II (1873-74). Le deuxième volume de cette édition, outre les esquisses pour le neuvième livre, contient aussi les fragments d'une rédaction antérieure des huit premiers ; et sous un titre erroné, p. 217 ss., un extrait que Machiavel avait fait d'une chronique latine des années 1464 à 1501 (Villari, III, 287 et Fiorini dans la préface de son édition). Une édition corrigée de cette version a été donnée par F. Carli : *L'abbozzo autografo frammentario delle « Stor. fior. » di N. M.* (*Annali della R. Scuola norm. super. di Pisa* V, 21 [1907]. Cf. du même : *Contributo agli studi sul testo delle Storie fiorentine di N. M. : i manoscritti e le due prime edizioni* (*Memorie della R. Accademia dei Lincei* anno 306, sér. V, vol. XIV fasc. 1 [1909]) et O. Tommasini, *Nic. Mach.* II, P. II (1911), p. 1128-1139. — Cf. aussi Adolf Gerber, *N. M. Die Handschriften, Ausgaben und Uebersetzungen seiner Werke im 16. und 17. Jahrhundert*, 3 Teile 1912-13.

La LITTÉRATURE sur Machiavel historien est très peu abondante. L'homme d'État et le penseur politique a tellement absorbé l'attention dès le début que l'historien en a presque été oublié. Gervinus déjà en était frappé (*Hist. Schriften*, 1833, p. 86) : mais il est tombé à son tour dans le même défaut, en consacrant plus de la moitié de son examen aux œuvres non historiques. Il n'en a pas moins, le premier, tenté de montrer l'importance pour l'historiographie de l'*Histoire florentine*. Pour la première fois l'auteur est comparé à ses prédécesseurs et à ses contemporains et sa place bien fixée dans l'histoire de l'historiographie. Les paroles adressées, p. 165 s. à *unsere Historiker philologischer und antiquarischer Schule*, savoir que *Machiavells Behandlungsart des ersten Buches jedem von unendlichem Werte dünken werde, der aus dem Gang der Historiographie überhaupt wisse,... welch ein Abstand zwischen der annalistischen. Erählung der Chronisten, der rhetorischen der Lateiner, der pragmatischen der Diplomaten und Memorienschreiber und zwischen der wissenschafttlich philosophischen des Machiavelli ist*[1] : voilà la première caractéristique de valeur qui ait été faite de Machiavel historien. Si elle s'est trouvée quand même insuffisante, cela tient à ce que Gervinus n'a pas accordé assez d'attention aux sources de l'histoire florentine et à la position de Machiavel vis-à-vis d'elles. Il ne faisait ces recherches qu'à l'occasion et sans méthode : il s'ensuivit qu'un fait aussi important que la dépendance du premier livre à l'égard de Blondus lui échappa complètement ; ce défaut n'est pas compensé par quelques jolies découvertes, comme la preuve que Machiavel avait utilisé la chronique de Cavalcanti (voir p. 67). C'est ici surtout que s'exercèrent les recherches de Villari (*N. M.*, 2e éd., 1895-97, 3e 1912). La question des sources peut dès lors passer pour résolue. Mais pour le reste aussi les explications de Villari sont ce que nous avons de meilleur sur les œuvres historiques de Machiavel. Sur un seul point, ce critique, et Gervinus plus encore, ont été dépassés. Villari et après lui R. Fester dans son livre suggestif sur Machiavel (p. 179 ss., 1900) partaient encore de l'idée que l'auteur de l'*Histoire florentine* y exposait systématiquement certains principes politiques : V. Fiorini, dans la préface de son édition malheureusement inachevée de l'*Ist. fior.* (1907) a pour la première fois insisté sur le caractère ambigu de l'œuvre et montré combien peu l'exécution répond à l'intention; selon lui les critiques ont souvent parlé d'une histoire florentine non telle que Machiavel l'a écrite, mais telle qu'il aurait pu l'écrire. — C'est un but apologétique contre Fiorini et Villori que poursuit O. Tommasini, qui traite de *Niccolò Machiavelli storico* au IIe chapitre du quatrième livre (p. 425 à 560) de son ouvrage, *La vita e gli scritti di N. M.* II (1911). — M. Ritter parle également de Machiavel historien dans la troisième de ses *Studien zur Entwicklung der Geschichtswissenschaft* (dans *Historische Zeitschrift* 109 [1912], 255 ss.) ; mais il me semble avoir modernisé plus que

1. A nos historiens de l'école philologique et archéologique: la manière de Machiavel dans le premier livre paraîtra d'une valeur immense à quiconque sait par la marche de l'historiographie quelle différence il y a entre l'annatistique des chroniqueurs, la rhétorique des Latins, le pragmatisme des diplomates et des mémorialistes, et la philosophie scientifique de Machiavel.

de raison les idées de Machiavel. — C'est presque exclusivement du théoricien de l'histoire et pas du tout de l'historien que traite le petit livre, très utile d'ailleurs, de Edward Wilhelm Mayer, *Machiavellis Geschichts auffassung and sein Begriff virtù*, dans *Studien zur Historik der Renaissance* 1912 (*Historische Bibliothek*, 31).

I. — Les tendances politiques

Machiavel théoricien se distingue avant tout des autres Florentins en ce que seul il a pleinement reconnu le lien entre la politique étrangère et la politique intérieure, c'est-à-dire entre les institutions militaires et la constitution politique. Seul il comprit que le sort de Florence était lié à celui de l'Italie et que la liberté de sa cité natale ne serait sauvée que si l'Italie était mise en état de se défendre contre les grandes puissances étrangères. Précisément parce qu'il était républicain convaincu, il prêchait l'État fort et unitaire. Car la République florentine ne pouvait sauver son existence que comme partie d'un État italien unifié.

Ce n'est pas notre affaire de rechercher jusqu'à quel point ces espérances étaient chimériques ou contradictoires. Mais il faut retenir une chose : c'est que Machiavel souhaitait d'abord une Italie puissante, et après seulement une bonne constitution à Florence. L'un sans doute seulement comme moyen de l'autre. Mais comme le seul moyen qui pût faire espérer le succès. La France et l'Espagne, de plusieurs royaumes ennemis les uns des autres, avaient fait des États unitaires : l'Italie ne pouvait leur faire face comme Puissance de même rang qu'après avoir fait à son tour la même évolution. Il aspire pour elle à un Louis XI, à un Ferdinand le Catholique. Mais il lui faut pour sa tâche — il le sait — un caractère plus énergique encore. Car son héros n'aurait pas, comme ceux-là, la race et la tradition pour appuis. Il aurait à créer tout seul son État, à le tirer presque du néant.

Aussi son admiration va-t-elle, dans ses écrits historiques autant que dans les politiques, à tous les hommes qui tentaient ou avaient tenté avec quelque succès de fonder un État. Rencontre-t-il un héros typique de cette sorte? son tempérament patriotique s'éveille. Son imagination ne connaît plus de frein. Des personnes et des événements qu'il est à même d'observer de près, revêtent, comme par magie, un aspect surhumain. Naturellement dans l'histoire surtout.

Il altère arbitrairement les témoignages sur Théodoric, comme il avait fait de César Borgia un grand héros politique — pour ne pas parler de la biographie de Castruccio, transformée à peu près en un roman. De là aussi son aversion prononcée pour la papauté, qu'il rendait responsable du morcellement de l'Italie (*Discorsi sopra T. Liv.* I, 12); — la papauté comme institution religieuse, pour cet homme absolument irréligieux, n'existait pas. De là surtout son aversion pour les condottieri; c'est au système des troupes mercenaires qu'il attribue avant tout l'infériorité militaire de l'Italie vis-à-vis de l'Espagne et de la France. Ici encore, quand il s'agissait de prouver par l'histoire sa thèse favorite, il ne reculait pas devant une falsification des faits.

2. — La vie de Castruccio Castracani

A ces tentatives pour trouver dans l'histoire un type du héros sauveur de l'Italie appartient le premier ouvrage de Machiavel, la biographie du tyran de Lucques, Castruccio Castracani. Ce travail est plus apparenté avec les autres productions de Machiavel historien qu'on ne l'a généralement voulu reconnaître (l'excellent Villari excepté).

Machiavel se trouvait en 1520 en mission officielle à Lucques. Il profita de l'occasion pour s'informer de la constitution de la ville; mais il tourna aussi son attention sur l'histoire du célèbre Lucquois, le condottiere et tyran Castruccio (mort 1328), dont le souvenir venait d'être réveillé par l'excellente monographie de Tegrimi (voir ci-dessous, p. 123). Il résolut de rajeunir le sujet. Il obéissait au mobile qui dans son histoire florentine lui fera assigner une place disproportionnée à Théodoric et au duc d'Athènes: comme eux, Castracani s'était forgé ou avait essayé de se forger un État par sa *virtù*. Aussi bien que César Borgia il pouvait servir de modèle au capitaine qui voudrait fonder l'État unitaire italien.

Les faits de l'histoire ne parlaient pas assez nettement. Machiavel ne s'en troubla pas. S'aidant en partie de traits empruntés à Diodore dans son histoire du tyran de Syracuse Agathocle, il façonna à son gré l'histoire de Castruccio. Comme le futur souverain de l'Italie devait s'élever par ses propres efforts, il voulut que Castruccio n'appartînt pas à une famille noble indigène, mais fût comme Agathocle un enfant trouvé. Comme le futur État italien ne pouvait

exister qu'après la disparition des dynasties jusqu'alors régnantes, il prêtera à Castruccio, d'accord avec Agathocle, mais contrairement à l'histoire, le meurtre par trahison des rebelles de Lucques, et une conduite analogue pour s'assurer de Pistoïa — *tale che ognuno, ripieno di speranza, mosso in buona parte dalle virtù sue, si quietò* (*Opp.* II, 301). Comme son modèle idéal ne doit pas fonder de dynastie, mais après la création de l'unité nationale, rendre la liberté au peuple, Castruccio, chez lui, toujours contrairement à l'histoire, n'aura ni femme ni enfants.

D'autres théories entraient encore en jeu. A la place des batailles réelles qu'il décrivit lui-même ensuite dans l'histoire florentine, Machiavel prête à Castruccio des combats et des victoires imaginaires conformes aux règles de son *Arte della guerra* (publié plus tard). Si son royaume n'a pas duré, la faute en est à la fortune, qui le rappela prématurément (p. 308). S'il avait possédé un plus grand domaine, il aurait sa place parmi les plus grands héros : *il aurait certainement surpassé Philippe de Macédoine et Scipion, si au lieu de Lucques il avait eu pour patrie la Macédoine ou Rome*. C'est la conclusion du livre.

Si toute la Vita était composée de la sorte, elle n'appartiendrait pas du tout à la littérature historique, mais au genre des romans historiques à tendances et nous l'aurions omise avec d'autant plus de raison qu'elle n'a pas grande valeur en soi et ne renferme rien que nous ne sachions déjà par d'autres écrits de Machiavel. Mais, chose curieuse, tel n'est pas le cas. Il n'y a pas ici unité de composition comme dans la *Cyropédie* ou dans le *Télémaque* de Fénelon. Là où les faits sont indifférents pour la théorie, Machiavel s'en tient rigoureusement aux faits.

On comprendra maintenant pourquoi le livre a de bonne heure été l'objet des jugements les plus divers. Ce n'était tout à fait ni un roman ni une histoire. Peut-être ce petit écrit, évidemment jeté rapidement sur le papier, n'était-il qu'une esquisse qui n'a pas été remaniée. Mais cette hypothèse n'explique pas entièrement son caractère contradictoire. Et Machiavel a plus tard, dans son *Histoire Florentine*, mêlé si souvent la fiction à l'histoire, que nous pouvons bien admettre qu'il ait voulu, dans l'intérêt de la cause, donner à ses inventions tendancieuses l'apparence de l'authenticité.

3. — L'Histoire florentine

Le caractère contradictoire de l'ouvrage — Il porte aussi les traces d'une composition rapide. Des noms, des chiffres indifférents sont souvent altérés ou échangés, et l'histoire même ne montre pas cette suite dans le travail et cette méditation personnelle que la Préface faisait attendre.

Cela se voit surtout dans le premier livre. Que Machiavel s'épargnât les travaux érudits, et s'en rapportât pour les faits à Blondus, on le comprend. Mais on était en droit de penser que, pour l'explication et la liaison interne des événements, il aurait pourtant suivi ses propres voies. Ce n'est pas la capacité qui lui manquait. Dès qu'il rencontre une donnée qui a pour lui un intérêt théorique, on voit s'éveiller le grand penseur, habitué à pressentir des rapports cachés et à pénétrer les conséquences historiques des mesures politiques. Mais il restreint arbitrairement à ces cas-là son intervention personnelle. Comme dans la *Vie de Castruccio*, il accueille, à côté, sans presque y rien changer, des données qui ne disent rien à son humeur spéculatrice. Il lui arrive d'accoler ses réflexions intelligentes aux naïves sentences de ses auteurs. Il répète, sans la critiquer, l'observation au goût de l'école faite par Blondus, savoir que les Lombards, après la mort du roi Cléphis, n'en voulurent point élire d'autre à cause de la cruauté de ce roi-là, et tout de suite après il montre en dissertant finement que l'abolition de la royauté et la faiblesse du royaume qui en résulta ont empêché l'extension de la domination lombarde (l. 1, p. 36 s. éd. Fiorini). Il reproduira intégralement des légendes comme l'histoire de Rosamonde, sans s'aviser qu'en tout cas les détails de pareils romans n'ont aucune importance politique. Ses aperçus sur de longues périodes présentent souvent un choix des faits entièrement arbitraire.

Le style n'est pas moins hétérogène. La belle langue virile des *Discorsi*, ce superbe et vigoureux style qui ne dit que ce qu'il veut dire, a donné à l'*Histoire florentine* aussi sa couleur fondamentale. Mais il n'a pas uniformément la même empreinte personnelle que dans les autres ouvrages. A côté d'idiotismes florentins et d'expressions frappantes de la langue populaire, on rencontre de pâles formules du type classique ; des clichés conventionnels s'intercalent

dans l'armature d'acier du style de Machiavel. Pour l'expression aussi, l'unité organique manque à cet œuvrage, composé par morceaux dans l'espace de cinq années.

La raison n'en est pas difficile à découvrir. Machiavel ne manquait pas des dons de l'historien. Mais il n'éprouvait pas un franc intérêt pour l'histoire. Il y avait été amené par un mandat venu du dehors, et il ne s'intéressait à son travail qu'autant qu'il touchait à l'œuvre de sa vie et à ses théories politiques favorites. Il resta fidèle dans l'histoire à la méthode des *Discorsi*. Il n'employa pas ses études politiques théoriques à bien discerner le sens des faits historiques (comme l'a fait ensuite Guichardin); il chercha dans l'histoire des preuves à l'appui de sa doctrine. L'histoire comme telle n'a pas de valeur pour lui : *historia ancilla scientiæ politicæ*.

Il n'a donc utilisé que très partiellement pour l'histoire ses recherches théoriques. Il lui a bien donné des stimulants, des indications géniales. Mais il s'est borné là, et s'est encombré de longs chapitres qui, ni par le choix du sujet ni par le jugement politique, ne dépassent le niveau de ses sources et n'en sont même souvent qu'un extrait fort arbitraire.

Ce n'est pas tout. Écrivant en *statista* et non en historien, il n'hésitait pas, précisément dans les parties les plus soignées et les plus personnelles, à modifier les matériaux en faveur de ses théories et à transformer les faits dont il croyait pouvoir faire usage pour les mettre complètement d'accord avec sa thèse. Si l'histoire ne s'y prêtait pas, il la violentait.

Les discours insérés dans l'*Histoire florentine* caractérisent sa manière. Ils font triompher le théoricien sur l'historien. Ils ne ressortent pas de la situation et souvent heurtent grossièrement la vraisemblance. Ils ne servent pas à éclairer le lecteur, avec un semblant d'objectivité, sur la situation et sur les dispositions des partis ; ils n'ont guère d'autre but que de développer des théories politiques générales. Les orateurs ne parlent pas (comme chez les humanistes) en élèves des rhéteurs, ni comme ils auraient réellement pu parler (ou penser), mais ils s'expriment comme si, pareils à Machiavel, ils voulaient instituer sur ce qui leur arrive des méditations philosophiques. Même dans les discours qui débutent par un lieu commun classique, Machiavel retombe bientôt dans sa vraie langue, et subs-

titue à une rhétorique impersonnelle l'éloquence de son patriotisme réaliste (Cf. le discours aux *Ciompi*, l. III, en particulier le passage p. 312 s. éd. Fiorini). Il est curieux de voir un auteur qui pourtant savait à merveille mener une dissertation directe, conserver pour l'amour de la forme humaniste ce moyen d'expression détourné et incommode !

L'originalité de Machiavel comme historien. — Le chef-d'œuvre historique de Machiavel, la partie vraiment géniale de son œuvre, c'est la section qui comprend l'histoire intérieure de Florence depuis les origines jusqu'à 1420 environ (2e et 3e livres). Les autres livres suivent de plus près les sources et (les livres IV à VI surtout) donnent une narration intelligente des faits telle qu'aurait pu l'écrire, en somme, quelque autre des grands Florentins. Mais dans un aperçu plutôt qu'une narration de l'époque ancienne, Machiavel trouva l'occasion de faire bénéficier l'histoire des qualités qu'il possédait seul, même parmi les Florentins : l'étendue du regard, le don de reconnaître de grandes connexions historiques et d'enchâsser des faits particuliers dans un développement général. Il n'a pas seulement essayé de déterminer les conséquences que des événements politiques isolés auraient pour l'instant et pour un avenir populaire : des hommes d'État plus exercés, comme Commines ou Guichardin y ont beaucoup mieux réussi. Mais de ses réflexions sur les raisons qui avaient causé l'infériorité militaire de l'Italie il a déduit des relations entre choses très éloignées l'une de l'autre : les hommes absorbés par les soucis de la politique immédiate les laissaient en dehors de leurs calculs, et par suite, elles étaient bannies de leur pensée. Machiavel a pensé en historien et pas seulement en politique ou en diplomate.

Chez lui, l'influence des individus, leur influence *consciente* au moins, s'efface passablement. Expose-t-il (l. III, p. 271) que la noblesse de Florence vaincue par le peuple a dû renoncer à sa vie particulière, a perdu par là sa *virtù d'armi e generosità d'animo* et qu'il en est résulté la faiblesse militaire de la ville ? C'était non seulement mettre à nu une cause profonde du système des condottieri, mais en même temps montrer par un exemple que des mouvements historiques sont indépendants des tendances conscientes de leurs

instigateurs. Depuis Aristote et Polybe, Machiavel est le premier chez qui l'histoire commence à être envisagée comme l'histoire naturelle.

A vrai dire il n'est pas, ici non plus, conséquent avec lui-même. Son sentiment patriotique est trop vif, il est trop sensible aux calamités que les discordes intérieures ont, selon lui, attirées sur Florence, pour que ses jugements gardent toujours l'impassibilité de la science.

Il est étrangement balancé. Songe-t-il aux troubles incessants que la discorde intérieure infligea à la politique étrangère de la ville, les factions de la République lui apparaissent comme une peste que lui enverrait le Destin? Il parlera de l'inimitié *naturelle* qui dans *toutes* les villes régnait entre les Puissants et le peuple (l. III, p. 154 s.). Malgré cela il croit encore à une délivrance. Son tempérament ne lui permettait pas de contempler l'histoire de son pays avec la résignation constante qu'a montrée Guichardin.

Mais avec toutes ces réserves, quel récit d'une vie merveilleuse que cette histoire de Florence jusqu'à l'apparition des Médicis! Comme un événement s'enchaîne à l'autre, comme l'histoire intérieure et l'extérieure sont fondues ensemble! Quel relief dans la peinture des luttes de partis et des rivalités de familles! Sans doute, Machiavel part souvent dans ses jugements de vues toutes modernes; il donne à des appellations et à des institutions du moyen âge un sens semblable à celui qu'elles auraient de son temps; il accorde une place injustifiée à des détails romanesques et à certaines personnalités. Bien des choses ne sont pas historiques, ou sont inexactes. Il ne lui en reste pas moins le mérite d'avoir raconté l'histoire comme elle aurait pu se passer de son temps et d'avoir mis en scène des hommes vivants au lieu des fantômes de la rhétorique.

La forme même, sauf quelques détails extérieurs, est tout à fait originale. Machiavel est plus moderne que les humanistes eux-mêmes. Il se débarrasse des derniers restes du genre Chronique. Il retranche la notation des incendies et des inondations enregistrée encore par Bruni. Il a même renoncé, dans cette section, à l'ordre des annales. Il s'est essayé à une véritable composition; sa division par livres correspond à des groupements naturels et n'est plus un sectionnement tout extérieur. Ses introductions ne sont plus des

morceaux d'apparat rebattus. Sa langue impitoyablement réaliste repousse généralement les phrases d'embellissement et dit, sans détours, ce qu'elle a à dire. Et là où son cœur est de la partie, il s'élève à une éloquence qui fait ressortir le vide des misérables tirades des littérateurs.

Relations avec les Médicis. — Sa position dépendante n'a pas même été une gêne pour Machiavel. Elle n'a pas entamé son originalité.

Il n'entrait certainement pas dans l'intention des Médicis que Machiavel s'abstînt de les glorifier dans son ouvrage, comme Platina avait glorifié les Gonzague, ou Merula les Visconti. Mais leur mandataire était un personnage trop marquant pour qu'on pût attendre de lui un écrit dynastique tendancieux. Il commença par se donner libre carrière pour une partie de son œuvre en n'en plaçant pas le début en 1434, c'est-à-dire au début de la domination médicéenne, mais à l'origine de la ville. L'introduction, qui n'aurait dû servir que de frontispice à la relation des hauts faits des Médicis, occupa près de la moitié du livre et laissa dans l'oubli la mission officielle. Dans les cinq derniers livres, où cela ne pouvait plus se faire, il se tira d'embarras en mettant contre son intention première l'accent principal sur la politique étrangère et en donnant aussi peu de place que possible à la situation intérieure, dont l'examen eût forcément amené la glorification des Médicis. Il avait pu dans les premiers livres exprimer ses vues sur le développement des constitutions politiques : il s'étendit ici sur l'influence désastreuses du système des condottieri et traita la théorie des conspirations (dans les récits magistraux du 8e livre).

Les Médicis eurent une courte ration. C'est tout juste s'il s'interdit de les blâmer. C'est une preuve du bon goût de la famille, que le pape Clément VII voulût bien accepter l'ouvrage tel que Machiavel l'avait écrit et lui fît donner une riche récompense : fait qui n'a pas d'analogue dans l'histoire de l'historiographie.

Emploi des sources. — La manière dont Machiavel en use n'est pas originale. Comme les humanistes, il prenait pour fond un seul auteur, et insérait des extraits d'autres relations ; pour le premier livre, par exemple, les *Décades* de Blondus, pour le deuxième la

Chronique de Giovanni Villani, pour de grands morceaux du cinquième et pour le sixième, Simonetta (à l'exception des événements intérieurs). Il se faisait aussi peu scrupule que ses prédécesseurs de prendre à ses sources des chapitres entiers presque mot pour mot. Il écarta les légendes et les miracles avec la même rigueur que les humanistes.

4. — *Brutus*.

Gianmichele Brutus, né vers 1515 à Venise, de bonne heure exilé, entre en relations avec Piero Vettori et Pietro Angelico da Barca; depuis 1574, sur l'invitation d'Etienne Battori, en Transylvanie pour continuer l'histoire de Hongrie de Bonfinius; plus tard à Cracovie; après la mort de Battori, à la cour de Vienne, nommé par Rodolphe II historiographe; mort vers 1594 en Transylvanie.

1° *Florentinæ historiae ll. VIII* (depuis l'avènement des Médicis à 1492) 1re édition, Lyon 1562; réimprimé dans *Thesaur. Antiquit. It.* de Grævius, VIII, 1.

2° Une vie de l'historiographe hongrois Callimachus, dans le recueil d'histoires hongroises de Bongars, Francfort 1660, etc. Brutus a aussi édité pour la première fois les œuvres historiques de Contarini (voir p. 44) et de Facius (p. 46).

Machiavel, nous l'avons dit, était loin de faire sans réserve l'éloge des Médicis. Leurs ennemis n'en jugèrent pas moins nécessaire d'opposer aux derniers livres de l'*Histoire florentine* une narration anti-médicéenne. L'humaniste vénitien Brutus fut leur homme. Ce lettré sans patrie était comme fait exprès pour la besogne. Il était habile écrivain et n'avait pas d'opinion à lui.

Il ne lui fut pas difficile de conduire son travail tout à fait dans le sens des grandes familles de Florence que les Médicis avaient chassées du pouvoir; il leur dut d'ailleurs maint renseignement précieux sur les faits. Il garde d'un bout à l'autre le ton d'un pamphlet haineux. Et il n'en est pas moins absolument dépendant de Machiavel; son livre n'est intelligible que quand on le considère comme une constante polémique, tantôt déguisée, tantôt ouverte, contre l'auteur de l'*Histoire florentine*. (Cf. outre la préface, principalement le passage l. II, p. 29, édit. Gr.)

C'est dommage que pour le style Machiavel ne lui ait rien appris. Il a beau louer son *genus scribendi et ingenium*, il reste Cicéronien. Avec lui nous retombons en plein dans la manière humaniste. Des discours sans fin, des généralisations de pure rhétorique, de plates et oiseuses explications délayent la matière jusqu'à lui donner vingt fois plus d'étendue que chez Machiavel. Nous donnerons comme échantillon de sa manière d'écrire le commencement de la réponse de Piero de' Médicis à une demande en grâce d'Angelo Acciaiuoli qui s'était réfugié à

Naples après l'échec d'une tentative révolutionnaire. Voici comment Machiavel le fait débuter (l. VII, Opp. I, 347) : *Il ridere tuo costì* (à Naples) *è cagione ch'io non pianga; perche, se tu ridessi a Firenze, io piangerei a Napoli.* Et voici ce qu'en fait Brutus (l. III, p. 75) : *Ego vero, Angele, facile patior te istic quemadmodum scribis, posse afflictis tuis e perditis rebus tuis ridere. Est enim id satis causæ, cur ego minus hic lugeam secundis meis; cum facile intelligam, ubi tibi in patria, id quod eras vehementius facturus atque effusius, ridere licuisset, mihi foris plane fuisse lugendum, qui non*, etc. Machiavel avait violenté le texte de cette lettre dans le but de donner du caractère de Piero une impression autre que la vraie (Villari, *N. M.*, III, 280); mais sa version avait du moins un accent personnel. Brutus met à la place une rhétorique impersonnelle.

L'*Histoire florentine* devait être continuée jusqu'au temps actuel : les autres chapitres auraient fait de la polémique contre Jove, comme les précédents contre Machiavel. Ce plan ne fut pas exécuté. On peut se faire une idée de l'œuvre par la Préface à Pierre Capponi qui est remplie des plus violentes injures contre Jove (édit. séparée, 1566). Brutus a d'ailleurs assez bien caractérisé la plume vénale du cupide journaliste.

C. — *Guichardin.*

Francesco Guicciardini, né 1483 à Florence. Avocat, Ambassadeur florentin 1511 auprès de Ferdinand le Catholique. Nommé 1516 par Léon X, comme partisan des Médicis, gouverneur de Modène et de Reggio, en 1521 commissaire général des guerres des troupes pontificales; sous Clément VII en outre Président de la Romagne; apres la mort du pape de nouveau à Florence, au service du duc Alexandre; après l'assassinat de ce dernier, il favorise l'élection du futur grand-duc Cosme I[er] (1537); peu de temps après destitué de ses charges; mort 1540. Ses œuvres historiques :

1° *Storia fiorentina* (1378 à 1509; la narration proprement dite ne commence qu'avec Laurent de Médicis et n'est détaillée qu'à partir de 1492). Ecrite en 1509 (p. 251) et puis non continuée, de sorte qu'elle manque de conclusion (reprise d'une certaine façon dans la *Storia d'Italia*). L'ouvrage fut tenu secret au point que jusqu'au XIX[e] siècle on ne connaissait pas son existence. Parue 1859 en troisième volume des *Opere inedite*, édition Canestrini. — Cf. Ranke, *Zur Kritik*, p. 53 ss. ; E. Benoist *G.* (1862), 199 ss. ; C. Gioda, *G. e le sue opere inedite* (1880) chapitre X; Villari *N. M.* passim, spécialement I, 390; M. Barkhausen, *Fr. Gs. politische Theorien in seinen « Opere inedite »* (1908) premier chapitre.

2° *Istoria d'Italia* (1492 à 1534). A la mort de Guichardin l'ouvrage était terminé, à l'exception des quatre derniers livres : ceux-ci étaient écrits au complet, il ne leur manquait plus que le dernier coup de lime. Toutefois la 1[re] édition (Florence 1561) ne donnait que les seize premiers livres (jusqu'à 1526). Mais la *Storia* eut un tel succès que déjà en 1564 on publiait le reste (à Venise). L'ouvrage complet parut à Venise, 1567.

Toutes ces éditions sont expurgées en quelques endroits par égard pour la Curie ; les textes supprimés (réunis dans l'édition donnée par Rosini, 1820) ont été ensuite publiés, en terre protestante, dans la traduction latine. On manque encore d'une édition critique. Elle aurait notamment à examiner l'attitude de l'auteur vis-à-vis des sources. Le manuscrit original avec des corrections autographes est conservé dans les archives de la famille Guicciardini, à Florence.

Parmi les nombreuses traductions, nous ne nommerons que celle qui a paru à Bâle en 1566. Chose digne de remarque, son auteur Cælius Secundus Curio (Curione), à ce qu'il dit dans sa préface, renonça à traduire la *Storia* en latin des humanistes, et garda aux expressions techniques (*marchiones, amiralli, ballivi*) leur forme moderne et *barbare*.

Littérature. — La manière de voir moderne sur l'*Istoria* de Guichardin a été fixée par l'article qui ouvre le livre de Ranke, *Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber* (1824). Elle s'est engagée par là sur une voie fausse. En principe, il était juste de déposséder la *Storia* de son rang de source originale ; mais il n'était pas juste de refuser toute valeur à l'historien Guichardin. Il n'y a aucun doute que Ranke n'ait très insuffisamment apprécié l'importance de l'*Histoire italienne* pour l'historiographie. On serait tenté d'admettre que son jugement a été quelque peu influencé par la répulsion de cet homme pieux pour la conception cynique du monde qu'avait l'historien florentin. On peut l'excuser en disant qu'il était difficile à un jeune et bouillant combattant de garder la mesure dans son attaque contre une autorité comme Guichardin (Ranke a, dans la 2[e] édit. corrigé quelques-unes de ses pires méprises). Il subsiste quand même une singulière contradiction. D'un côté Ranke blâme très sévèrement des défauts que Guichardin partage avec tous ses contemporains, tels que l'ordonnance par annales, les discours librement imaginés, le plagiat d'autres relations. De l'autre, il s'efforce d'excuser l'historiographie vénale d'un Jove, il déclare *très bien informé* l'écrivassier désordonné Bembo, et il a des mots élogieux même pour un plagiaire éhonté et sot comme Corio. Un juge équitable reconnaîtra que les défauts reprochés par Ranke à Guichardin se rencontrent en bien plus forte mesure chez tous les historiens du temps et qu'ils sont compensés par des mérites — l'intelligence politique, l'analyse psychologique pénétrante, l'indépendance presque absolue du jugement — dont ne peuvent se vanter peut-être à égal degré que Machiavel, Commines et Varchi. A qui ne connaît pas Guichardin, Ranke donnera l'impression d'une compilation maladroite et déloyale, tandis que Guichardin n'a pas d'égal parmi ses contemporains pour le soin et la critique dans l'usage des sources.

On eût dit que Ranke avait prononcé l'arrêt définitif ; la littérature sur la *Storia* est assez pauvre depuis. Le bon livre de E. Benoist, *Guichardin* (1862), le seul ouvrage d'ensemble que nous ayons jusqu'ici, discute surtout « la valeur morale » de la *Storia* et ne tient aucun compte des attaques de Ranke. Les Italiens se sont plutôt occupés de l'homme d'Etat que de l'historien.

Guichardin a été pour la première fois défendu contre Ranke par P. Villari dans l'ouvrage déjà cité sur Machiavel (III, 481 ss.). Malheureusement il n'a guère ébranlé les préventions défavorables de l'opinion traditionnelle, en partie parce que le peu d'espace dont disposait Villari, ne lui permettait pas de repousser toutes les accusations de Ranke. (Un seul point, la conduite de Guichardin pendant le premier soulèvement de Florence en 1527, a été traité, comme une addition à Villari par O. Waltz, *Zur Rettung des Geschichtschreibers F. G. Hist. Ztschr.* 78 [1897], 207 ss.). On n'avancera pas la question sans des recherches spéciales et une édition critique de la *Storia*. — J'ai essayé de donner, *Hist. Ztschr.* 100 (1908), 486 ss. une appréciation de Guichardin comme historien (en laissant de côté, à dessein, sa position vis-à-vis des sources).

1. — Remarques générales

Machiavel, comme historien, partait le plus souvent d'une théorie. Il aimait à motiver des événements historiques par de grands mouvements généraux. Ses spéculations peuvent être géniales, mais elles ont le défaut de ne pas assez tenir compte des besoins pratiques du moment. Guichardin était bien différent. Il s'en tenait constamment à la réalité, telle qu'elle se présente à l'homme d'État engagé dans la pratique, et les généralités ne lui faisaient pas oublier le détail.

Il saisissait la situation politique réelle avec une précision et une connaissance des affaires dont l'utopiste Machiavel n'a jamais été capable. Il ne touche pas à la philosophie de l'histoire. Ses sentences frappent juste, mais elles ne sont ni profondes ni originales. Décrit-il (dans l'*Histoire florentine*, p. 104 s., chap. XI), le bouleversement de la situation politique et militaire en Italie qui fut la suite de l'invasion française? il ne s'inquiète pas de connaître les causes profondes qui ont amené l'infériorité militaire de l'Italie. Parle-t-il du projet de Machiavel, de remplacer les troupes mercenaires par des milices nationales (*ibid.*, p. 324, chap. XXIX)? il n'examine pas quelles circonstances ont bien pu faire prédominer à Florence et en Italie le système mercenaire. Ces problèmes ne rentrent pas dans le domaine de la politique pratique, au moins de la politique usuelle.

Mais avec quelle maîtrise il a dépeint ce qui était accessible à son empirisme ! Quelle impitoyable précision ! Quelle sûreté de regard

pour distinguer l'essentiel ! Quelle connaissance étendue des mobiles de la politique ! Quel sage discernement des possibilités pratiques ! Il est aussi dégagé des hyperboles des humanistes que des travestissements doctrinaires de Machiavel. Comparez les quelques lignes que Guichardin consacre dans l'*Histoire florentine* à caractériser les armées italiennes d'avant 1494, avec la caricature fantastique qu'en fait Machiavel. L'opinion des deux auteurs est au fond à peu près la même ; mais le jugement de Guichardin est plus juste et mieux fondé. Quand il critique un acte politique et s'arrête à discuter comment la faute eût pu être évitée, il ne prétend pas qu'avec sa méthode on pouvait être maître de toutes les difficultés : non, le parti qu'il recommande est le meilleur relativement (Cf. *Hist. flor.*, p. 368, chap. xxxii).

L'historiographie de Guichardin est dominée de plus près que celle de Machiavel par la situation de Florence à cette époque. Le génie de Machiavel donnait aux discussions de son milieu une portée universelle qu'elles ne méritaient peut-être pas d'avoir. Sa personnalité est plus grande que les inspirations qu'il dut à d'autres. On ne saurait se représenter l'historien et le théoricien que fut Guichardin sans les luttes constitutionnelles au milieu desquelles il grandit. Son entourage seul et les calamités politiques de sa ville natale l'ont poussé à s'occuper des problèmes de la politique. S'il avait vécu ailleurs, sa conception de l'histoire n'aurait guère dépassé le pragmatisme habituel aux diplomates qui se mettent à écrire. Mais dans sa situation, cet esprit âprement dédaigneux des règles générales était forcé de prendre parti sur les questions de théorie politique. C'est cette contrainte, autant que l'intelligence aiguisée et l'entente des affaires de Guichardin, qui a donné à ses œuvres historiques une valeur impérissable.

2. — L'Histoire florentine

Rapports avec l'historiographie humaniste. — L'œuvre de jeunesse de Guichardin met déjà tous ces mérites en pleine lumière. L'*Histoire florentine* n'ouvre pas seulement, par l'époque de sa composition, la série des ouvrages historiques florentins ; elle vient en tête par sa valeur intrinsèque. Dans aucun autre ouvrage les nouvelles tendances historiographiques n'ont trouvé une expression

aussi nette. Nulle part — pas même chez Machiavel — la rupture avec la forme humaniste n'a été plus radicale. A part l'ordre chronologique, qu'imposait la matière même, rien ne rappelle l'école de Bruni. Pas d'introductions artistement travaillées, pas plus que de discours. Guichardin rapporte en discours indirect les arguments allégués de part et d'autre dans les discussions publiques. Les livres informes sont remplacés par des chapitres concis.

Guichardin ne retombe pas pour tout autant dans le ton de la chronique romanesque. Son exposition évite les détails inutiles, sa langue est précise et sobre. Il emploie à l'occasion des expressions de la vie ordinaire, qui disparaîtront plus tard, dans la *Storia d'Italia,* devant le style plus classique de la vieillesse : dans le passage parallèle du premier livre de la *Storia*, par exemple, on ne lira plus que le roi Ferdinand *volle che queste terre* (d'Orsini) *fussino un osso in gola al papa* (p. 99, chap. x).

Avec l'*Histoire florentine* commence l'historiographie analysante moderne, le raisonnement politique dans l'histoire. On ne peut guère comparer ce livre qu'avec les Mémoires de Commines. Pas plus que ce dernier l'auteur ne tient compte des conventions littéraires. Il met toujours le fond au-dessus de la forme. Peut-être pour les mêmes raisons que l'autre. Avant tout, parce que son travail n'était pas destiné à la publication.

C'est pour sa propre instruction qu'il le composa. Il avait coutume de traiter par écrit les sujets sur lesquels il tenait à être au clair. (Cf. les Soliloques *Opere inedite*, X; puis les *Ricordi* et les observations sur les *Discorsi* de Machiavel, *ibid.*, I). En tout cas, plus tard, en s'adressant au public il a fait à la forme humaniste le sacrifice d'une bonne partie de son indépendance (voir plus bas, p. 92 ss.).

L'attitude politique. — Guichardin n'est pas sans préventions. Il écrit du point de vue des Grands et son jugement sur les démocrates est inspiré par l'idée que seuls les membres des vieilles familles possédantes s'entendent au gouvernement. Mais il n'écrit pas au service ou dans l'intérêt d'un parti. Il veut instruire, non convertir, ni influencer. Il ne se préoccupe pas du droit abstrait des principes. Il ne vise qu'à appendre quelles mesures, dans une situa-

tion donnée, pourraient avoir été les plus opportunes. Il distingue entre le personnage et l'institution. Il n'était pas très bien disposé pour les Médicis. Il n'en a pas moins pu faire un portrait aussi important et aussi vrai de Laurent de Médicis que s'il s'était agi d'une famille ne vivant depuis longtemps que dans l'histoire (Chap. IX). Esprit plus vaste que Machiavel, il fit entrer des mesures financières dans le cercle de ses observations (projets d'impôts, comme la *Decima scalata*, p. 221 s., chap. XXI), peut-être parce que sa situation économique était plus favorable que celle de l'auteur du *Principe*. Il faisait une distinction entre la gloire littéraire et les fonctions politiques. Bernardo Rucellai était arrivé par ses études humanistes à la réputation usurpée d'un grand homme d'État. Cela n'empêche pas Guichardin de le juger très froidement, pas mieux que nous ne jugeons nous-même l'œuvre historique de cet humaniste. (Cf. plus bas, p. 97 s.)

Sa partialité. — Mais comme son jugement est partial !

Guichardin connaissait la politique médiocre et les politiciens médiocres comme pas un. Il ne connaissait pas autre chose. Il avait un peu plus de tenue que la plupart, mais son égoïsme politique était aussi complet. Des mobiles idéaux, le patriotisme, l'abnégation religieuse, cela n'existe pas pour lui. Il n'a qu'un but : disposer les conditions politiques de façon qu'elles soient autant que possible favorables à sa famille et peut-être à son parti. Mais il eut le tort de juger tous les autres hommes d'après lui. La grosse dot que devait avoir la fille de Pierre de Médicis aurait, pense-t-il (p. 373, chap. XXXII) gagné *tous* les jeunes gens, si des raisons politiques ne s'étaient mises à la traverse. Ce raisonnement pouvait s'appliquer à bien des cas. Mais pas à tous. Un personnage comme Savonarole le trouve désemparé. Certes, n'ayant pas, ici encore, de théorie préconçue, il ne contestera pas en principe que le *frate* n'ait pu être un grand prophète, d'autant plus que rien absolument ne permet de lui attribuer des intentions basses. Mais il n'exclut pas la possibilité que le dominicain ait été un politique raffiné. On aurait affaire alors à un *uomo grandissimo* ; car il fallait être tel pour simuler si longtemps sans se faire prendre (p. 181, chap. XVII).

L'intrigue et le calcul sont à la source de tous les événements

politiques. Le tumulte des *Ciompi* a son origine dans une intrigue des *Otto della guerra* (p. 3, chap. I). Il ne croit au désintéressement que quand il est absolument démontré, et encore conserve-t-il ses doutes. Le désintéressement politique surtout est incompréhensible pour lui. Il était si exclusivement absorbé par les ambitions politiques qu'il ne conçoit pas qu'à Pistoïa, après la soumission de la ville aux Florentins, les vieilles querelles de familles durent encore — *non ostante che, avendo perduta la amministrazione della città, fussi in gran parte cessata la materia per la quale gli uomini sogliono contendere* (p. 231, chap. XXII).

Dans son ouvrage de jeunesse, Guichardin juge encore tout à fait en Florentin. Il parle bien de l'influence des affaires étrangères sur les destinées intérieures de la ville, mais il ne les traite pas pour elles-mêmes. Il n'a compris que plus tard que l'histoire de Florence ne pouvait être exposée que comme une partie de l'histoire générale de l'Italie ; et cette vue lui vint sans doute principalement de son activité politique hors de son pays. Quelques remarques isolées annoncent seules le pessimisme de l'ouvrage ultérieur. Cf. p. 303 s., chap. XXVII, où sont mis sciemment en regard la *perversité* et le *bonheur démesuré* du pape Alexandre VI.

L'*Histoire florentine* est pour l'essentiel puisée dans la tradition ; cependant Guichardin alors déjà a consulté les Actes. (Villari, *N. Mach.*, I, p. 390, n. 1.)

3. — L'Histoire d'Italie

Différence de principe entre l'Histoire d'Italie et l'Histoire de Florence. — Le temps ne modifia pas les vues historiques de Guichardin. Il n'était pas devenu un autre homme lorsqu'il mit la main au grand ouvrage auquel il doit sa place dans l'historiographie. Son naturel n'avait pas changé ; il lui restait sa partialité politique, son exclusion d'autres mobiles que l'égoïsme, l'impitoyable âpreté de son analyse psychologique, l'aversion pour les règles théoriques, l'appréciation d'après le succès. Le jugement est devenu plus mûr, plus réfléchi, non pas plus profond.

Ce qui a changé, c'est son attitude vis-à-vis de son sujet. Pendant ses occupations administratives et militaires dans l'État de l'Église, il avait appris à regarder l'histoire de Florence pour ainsi dire en

étranger. Et il avait vu le cours des choses renverser définitivement ses plans politiques favoris. Ces expériences sont l'origine des deux plus importantes innovations de son second ouvrage : le plan universel de l'histoire et le pessimisme du jugement politique.

Une autre innovation concernait la forme extérieure. Guichardin écrivit son *Histoire d'Italie* en vue de la publicité. Il ne se sentait plus aussi libre que pour son premier travail. Il crut devoir faire des concessions à un public formé par l'humanisme.

Nous allons voir dans le détail de quelle façon ces circonstances ont modifié ses principes d'historiographe.

L'universalité de l'histoire. — Guichardin fut le premier historien sérieux qui rompit avec l'histoire toute locale et traita une matière universelle, l'histoire d'une unité géographique. Il n'a pas d'égal parmi les historiens qu'on pourrait citer comme ses précurseurs. Blondus n'était guère qu'un médiocre compilateur; Sabellicus écrivit ses *Ennéades* en « officiosus » vénitien; chez Jove on ne peut louer que l'intention. Guichardin le premier dégage l'histoire de ses attaches avec un État déterminé. Il trace pour la première fois un tableau exact de la politique internationale, non seulement parce qu'il en avait la pratique et l'intelligence, mais parce qu'il ne se bornait pas à en donner des fragments, chose inévitable dans une histoire locale. La mutuelle dépendance des États, la connexion entre la politique intérieure et l'extérieure, l'influence des opérations militaires sur les affaires politiques et vice versa — tous ces traits typiques de la politique, particulièrement de la politique européenne, Guichardin les a fixés d'une main sûre et en touches ineffaçables dans son histoire d'Italie.

Il en était d'autant plus capable qu'il était intérieurement autant qu'extérieurement indépendant. Lorsqu'il écrivait son *Histoire Florentine*, la situation de son parti n'était rien moins que désespérée. Qand il entreprit son Histoire d'Italie, il se trouvait en face d'un fait accompli. Depuis que Cosme I[er], avec le secours de l'Espagne, avait consolidé son pouvoir, c'en était fait pour jamais de l'indépendance de la Toscane et des espérances des Grands. Il ne pouvait repenser sans amertume à l'*inintelligente* politique des Popolani, qu'il accusait d'avoir fait perdre à l'aristocratie la direction de

l'État. Mais il n'éprouvait pas plus de sympathie pour le nouveau régime des Médicis. Du moment que l'État florentin n'ouvrait plus une carrière à son ambition politique, il lui devenait indifférent.

Sa vie ne lui avait apporté que des désillusions. Et pourtant il avait conscience de s'être mieux préservé de fautes morales grossières et d'avoir produit plus de bien que d'autres qui avaient pleinement réussi. Un sentiment de résignation domine son jugement. Ce jugement n'est pas dur d'habitude. Comme tous les pessimistes, quand leurs blessures personnelles ne sont pas rouvertes, il s'abstient volontiers de blâmer : à quoi bon s'acharner sur un individu, quand les autres ne valent pas mieux ? Ses expériences douloureuses ont fait de lui un juge impartial, presque un adepte de l'observation scientifique.

Il décrit de main de maître le jeu retors de la diplomatie. Il ne relève que les points décisifs pour la politique, laissant de côté les bavardages et les anecdotes romanesques. Il ne s'occupe, ici encore, que de guerre et de politique ; les héros de son histoire n'existent pour lui qu'en tant qu'hommes politiques. Mais comme il fait ressortir leur caractère ! avec quelle sagacité et quelle entente il découvre les motifs réels derrière les phrases des documents officiels!

Son style déjà rend bien fidèlement sa pensée. Au point de vue esthétique, on a reproché, non sans raison, à Guichardin la monotonie de ses longues périodes avec leurs nombreuses incidentes; on a voulu relever le style plus *naturel* de l'histoire florentine comparé à l'ouvrage de sa vieillesse. Ceux qui en décident ainsi oublient que chez lui la forme répond absolument au fond. Sa syntaxe n'est pas un tour littéraire. Elle est déterminée par le besoin de rendre des événements compliqués exactement tels qu'ils avaient été observés. Le style de la *Storia* est tout aussi naturel, tout aussi personnel que celui du premier ouvrage; mais la matière est plus compliquée, et les jugements de l'auteur moins sommaires. Ses longues phrases peuvent être fatigantes, mais elles ne manquent jamais de clarté. Ce serait une erreur de voir dans cette particularité de style une concession à l'humanisme.

Concessions à l'historiographie humaniste. — Mais Guichardin lui a fait des concessions d'un autre genre.

Même dans la *Storia* il ne se jette pas tout entier dans cette direction. Mais il se rapproche de l'école de Bruni autant que cela était compatible avec sa façon de penser réaliste.

Bien des détails extérieurs étaient sans importance. Par exemple, la distribution par livres informes. L'ordonnance par annales, si fort critiquée par Ranke, n'était pas si mal appropriée au sujet, et elle avait un avantage : c'est que le lecteur ne perdait jamais de vue l'enchaînement général. Guichardin d'ailleurs n'interrompait pas le récit comme les humanistes à chaque fin d'année par des renseignements sur des faits divers (cf. ci-dessus, p. 23). Deux innovations furent très remarquées; et ce n'est pas par hasard qu'elles ont précisément été les plus attaquées par la critique moderne.

La première est la peinture détaillée *d'actions militaires*. Guichardin n'était pas absolument incompétent dans la matière. Mais il n'avait commandé des troupes qu'en sous-ordre, et il prenait intérêt à tout autre chose qu'aux problèmes de la stratégie et de la tactique. Le silence des *Ricordi* le dit suffisamment. Aussi dans l'*Histoire florentine* n'avait-il qu'effleuré les faits militaires. Dans l'*Histoire d'Italie* il dut faire violence à sa nature. La forme canonique de l'historiographie antique demandait de grands tableaux de bataille, et il ne crut pas pouvoir se soustraire à cette exigence. Ne nous étonnons pas que ces parties ne soient pas très bien réussies, qu'elles aient moins de vie et de relief que les récits d'intrigues diplomatiques. On comprend aussi que des historiens militaires d'aujourd'hui préfèrent aux descriptions de Guichardin les intelligents rapports de Jove. Mais il ne faudrait pas juger toute l'œuvre sur ces chapitres-là.

La seconde innovation est l'*insertion de discours*.

L'*Histoire florentine* n'avait pas suivi cette mode humaniste. Ici encore Guichardin revint dans son œuvre de vieillesse à l'idéal classique. Au lieu d'argumentations directes, il donne de nouveau des discours, et une fois cette concession faite, il ne se refuse pas à faire les autres à la rhétorique humaniste.

Il se garde des pires excès des lettrés humanistes. Plusieurs de ses discours renferment des éléments utiles à l'orientation du lecteur et ne sont pas de simples morceaux d'apparat. Et puis il ne croit plus que de grandes manifestations oratoires puissent avoir de

l'influence sur la politique. Comme s'il voulait protester contre les présomptions humanistes, il aime assez, après les discours obligés, à donner directement les vrais motifs qui ont fait prendre telle ou telle résolution, et ces motifs réalistes sont aussi différents que possible des clichés de l'éloquence officielle. Dès qu'il parle en son propre nom, il s'affranchit de la rhétorique. Il garde dans ses jugements historiques le point de vue du politique pratique. Et comme celui-ci est d'ordinaire étranger aux considérations sentimentales, il ne s'indigne pas de voir de grandes actions politiques imposer à l'individu de lourds sacrifices. Il reste partial, mais honnête.

Guichardin se conforma sous un autre rapport encore à l'usage des humanistes.

Presque tous prenaient parfois pour fond de leur narration des *relations étrangères*, et ne se livraient à une composition originale que lorsqu'ils n'avaient pas de devancier. Guichardin fit de même à l'occasion. Mais même alors il s'y prit tout autrement que les humanistes. A côté des sources litéraires, il consulta les documents d'archives avec plus de soin que pas un de ses prédécesseurs. En outre il ne fit pas une copie pure et simple, mais remania l'original d'après ses vues personnelles. Il ne fit pas d'extraits d'autres auteurs aussi capricieux, aussi désordonnés que par exemple Machiavel. Il ne pouvait se borner aux Actes par cette raison déjà que, en fait de papiers d'État, seuls les documents des archives florentines lui étaient accessibles. Et les éléments qu'il empruntait à ses différentes sources, il les combinait si habilement qu'il en sortait quelque chose de tout nouveau. Naturellement, il lui est échappé des erreurs. Mais cela ne met pas en droit de le placer *au-dessous* d'historiens qui ne sont ni aussi consciencieux ni aussi sagaces.

La valeur de Guichardin. — Avec Commines, avec Clarendon et d'autres, Guichardin est un des historiens qui ont fixé le jugement de la postérité sur leur temps. Pour l'opinion moderne sur la *Politique de la Renaissance*, il est, à côté de Machiavel, le témoin principal. C'est à tort. Si la politique apparaît chez lui sans scrupule et violente, cela dépend du sujet, non de l'objet. Vouloir expliquer Guichardin par les circonstances de l'époque, ce serait un naïf cercle vicieux Ces circonstances n'ont influé sur sa manière de

penser qu'en tant qu'elles ne permettaient pas aux hommes d'État de se livrer à des combinaisons autres que politiques et militaires. En Italie particulièrement, on se ressentait si peu de conflits ecclésiastiques ou sociaux que l'historiographie aussi se crut en droit d'être partiale. Quand au penchant à ne reconnaître dans la politique que des mobiles égoïstes, la faute n'en est pas à une conception exceptionnelle de l'époque, mais à la personnalité de l'auteur. C'est un heureux hasard que l'activité de Guichardin soit tombée en un temps de liberté de parole presque illimitée. Bientôt après les hommes d'État purent bien agir encore comme il l'a dépeint, mais non plus écrire ainsi.

4. — *Pitti.*

Jacques Pitti, né 1519 à Florence, partisan des Médicis, élu sénateur 1558 sous Cosme Ier, consul de l'Académie florentine, 1572 en ambassade auprès du pape Grégoire XIII, mort 1589 :

1° *Apologia de' Cappucci*, défense des Popolani de Florence contre les attaques de la *Storia* de Guichardin sous forme de dialogues — écrite après 1570 et probablement avant 1575. Inachevé. Le premier livre seul est conduit jusqu'au bout; rien ne reste des deux autres que l'ouvrage devait contenir (*Arch. stor. it.*, I, p. XXVI). Edité dans *Arch. stor. it.*, IV, 2 (1853).

2° *Istorie fiorentine*. Également inachevé. Pitti ne voulait proprement narrer que l'histoire du siège de l'an 1529 et ne traiter les temps antérieurs que dans l'introduction. Mais il ne dépassa guère le commencement du siège; depuis 1494, le récit est plus détaillé. Des livres suivants on n'a conservé que des fragments. Publié dans *Arch. stor. it.*, I (1842).

3° *Vita di A. Giacomini Tebalducci* le même sur lequel Nardi avait déjà écrit (voir p. 105). Existe en deux versions (1570 et 1574). Dans *Arch. stor. it.*, IV, 2 (1853).

Littérature. — Ranke, *Zur Kritik* 39 ss. ne traite que de l'*Apologia* A. Giorgetti, *Il Dialogo di Bartolomeo Cerretani fonte delle « Istorie fior. » di J. P.* dans *Miscellanea fiorentina di erudizione e storia*, I, 5 (mai 1886). Le dialogue de Cerretani dont le *Sommario* utilisé par Pitti n'est qu'un extrait, a été depuis publié en partie par J. Schnitzer dans les *Quellen und Forschungen zur Geschichte Savonarolas* III (1904). Cf. là-dessus J. Rocca « *B. Cerretanis Dialog.* », 1907.

La *Storia d'Italia* fut tôt après son apparition vivement attaquée par le parti des Popolani. Un contemporain plus jeune, Jacopo Pitti, né en 1519, chercha, dans un dialogue vivement écrit, par-

semé de locutions populaires quelquefois peu intelligibles, à défendre le parti du peuple de Florence contre les reproches de l'aristocrate Guichardin. Il est possible qu'il ait touché juste sur quelques points. Mais en général son Apologie justifie brillamment l'impartialité relative de Guichardin. Car beaucoup des allégations de Pitti contre les Grands sont si évidemment et si monstrueusement forgées par la haine de parti, qu'elles pourraient suffire à confirmer le jugement sévère porté par Guichardin sur l'incapacité politique des Popolani. De plus les erreurs véritables censurées par Pitti sont si légères pour la plupart qu'on voit bien quel petit nombre d'inexactitudes pouvait découvrir même l'œil vigilant de l'adversaire.

Dans son *Histoire florentine,* Pitti ne s'éleva pas davantage au-dessus d'un esprit de parti borné. Il y glorifie le *Peuple* d'une façon puérile (toutes ses fautes doivent être attribuées à l'excès de sa générosité et de sa confiance) ; il élève contre les Grands des reproches insensés; il les accuse, comme déjà dans l'*Apologia* (p. 296 s), d'avoir soutenu secrètement la rébellion des Pisans (p. 37) ; sa peinture de la situation extérieure montre fort peu d'intelligence politique et un optimisme bien naïf : de sorte qu'involontairement il vient à l'appui du jugement défavorable de Guichardin sur son parti.

Il faut considérer, il est vrai, que Pitti n'avait pas été ou n'avait été que comme enfant témoin de la plus grande partie de la révolution florentine et qu'il ne fait que répéter les récits fantastiques de vieux Popolani. Mais il ne les corrige nulle part. Son introduction sur l'ancienne histoire de Florence montre combien lui-même était déjà étranger à la politique : ce tableau sans couleur, cet enthousiasme de collège pour la liberté ne laissent pas soupçonner que le sujet avait été traité par des hommes comme Machiavel et Nerli. Nous savons pertinemment aujourd'hui que Pitti a emprunté presque toutes les données de faits de son second livre, principalement pour les années 1500 à 1519, à un extrait (*Sommario*) de la *Storia in dialogo della mutazione di Firenze* de Bartolomeo Cerretani (mort 1524) : son *Histoire florentine* ne peut dès lors prétendre à aucune valeur indépendante. Pitti a corrigé pour le style l'exposé du *Piagnone* un peu simple; il l'a empiré pour le fond en le reproduisant.

D. — *Les petits historiens florentins.*

1. — Petits historiens avant Machiavel.

Parmi les grandes compositions de l'historiographie politique florentine, celles de Machiavel et de Guichardin seules sont issues exclusivement des luttes constitutionnelles et des discussions politiques dans la Florence de leur temps. Pour les autres historiens, la situation n'est pas aussi simple. Eux non plus ne s'expliquent pas sans le milieu politique qui leur est commun. Mais le goût pour l'histoire leur vient surtout de la littérature historique déjà existante. Ils dépendent de Machiavel plus que des événements dont ils ont été témoins. Ils avaient des dispositions pour l'historiographie : c'est à un plus grand qu'eux qu'ils durent de les développer.

Deux petits écrits historiques seulement font ici exception.

a. — ***Rucellai.***

Bernardo Rucellai, né 1449 à Florence, marié à une sœur de Laurent de Médicis, avant la révolution occupé principalement d'études archéologiques et philosophiques (les célèbres *Orti Oricellarii* furent organisés par lui) ; mais plusieurs fois revêtu aussi des charges de l'Etat (1480 gonfalonier, 1484 ambassadeur à Gênes, etc.) ; se retire du parti des Médicis après l'expulsion de Piero ; mort 1514 à Florence.

1° *Bernardi Oricellarii de Bello italico commentarius*, histoire de la lutte des Français pour l'Italie depuis 1494 jusqu'à l'avènement de Louis XII. Ecrit dans les dernières années de la vie de l'auteur, en tout cas pas *vers* 1500, comme depuis Ranke (*Zur Kritik*, 85), on le répète toujours (p. 30 de l'édit. de 1733, il est question du pontificat de Jules II [1503-1513]). Cf. J. Schnitzer, *Bart. Cerretani*, p. xxx (*Quellen und Forschungen zur Geschichte Savonarolas* III 1904). — 1re édition, Londres 1724. 2e corrigée *Ibid.*, 1733.

2° *De bello Pisano*, traduction de l'ouvrage de Neri Capponi et répétition du travail de Palmieri (voir p. 31). Avec cette différence que Rucellai donne expressément son œuvre pour une traduction ; il semble n'avoir pas remarqué que Palmieri, qu'il cite, n'a fait non plus que traduire Capponi. — Publié avec la 2e édition du *Bellum ital.*

Le premier est une œuvre de transition.

Bernardo Rucellai avait reçu les impressions décisives de la jeunesse et de l'âge mûr à l'époque de calme de Laurent de Médicis. Aussi son ouvrage s'inspire-t-il de la rhétorique humaniste plus que de la spéculation politique. Seul parmi les Florentins il écrit en

latin, et en un latin puriste, même d'un archaïsme affecté. De plus, la politique intérieure, chez lui, s'efface devant la peinture d'actions militaires et d'affaires diplomatiques; il se complaît à des épisodes qui appellent les ornements du style. Tous les artifices de l'historiographie humaniste sont encore représentés chez lui : les anecdotes sentimentales, les exemples antiques rangés comme dans une boîte à fiches, les scènes sentimentales, les discours de collège (même dans des négociations auxquelles l'auteur avait assisté), l'oubli voulu de la religion et de l'Église (plus déplacé qu'ailleurs : Rucellai raconte l'expédition de Charles VIII sans nommer une seule fois Savonarole).

En cela Rucellai est humaniste, et pas un des meilleurs. Mais il a des passages qui témoignent d'une intelligence pratique. Epars, au milieu des lieux communs de la rhétorique, on trouve des explications compétentes sur l'importance stratégique d'une localité ou d'une manœuvre, des jugements avisés sur des situations politiques (l'expression *d'équilibre politique*, s'il ne l'a pas inventée, a du moins été employée par lui pour la première fois dans la littérature historique, p. 4). L'ensemble est un mélange bizarre. La psychologie superficielle, le ton moralisant et pathétique (qui lui a fait donner par Erasme le titre de nouveau Salluste, *Opp*., édit. Lugd. Bat., IV, 363 [1703]), l'appel constant fait au sentiment à la place de la raison, tout cela, c'est de la convention humaniste. Et à côté, sans transition, des jugements topiques, reposant sur une observation personnelle, annoncent une nouvelle époque de l'historiographie. Guichardin y a pris quelques données, en très petit nombre, et avec des corrections importantes.

Le jugement de Rucellai est moins prévenu vis-à-vis de l'intérieur que vis-à-vis du dehors. On ne peut le ranger dans aucun parti fixe. Avant la révolution, il était du côté de son beau-frère Laurent de Médicis ; après, il professa vaguement des principes républicains. La considération politique dont il jouit semble ne s'être appuyée que sur sa renommée d'humaniste. Celle-ci a longtemps influencé l'appréciation de son œuvre historique. On peut appliquer à l'historien ce que Guichardin (*Stor. fior.*, p. 326, chap. XXIX) dit du politique : *Fu Bernardo Rucellai uomo di grande ingenio, di ottime lettere e molto eloquente, ma secondo il parere de' savii, di non molto giudicio; et non di meno per la lingua, per gli ornati e acuti discorsi che faceva, per molte destrezze di ingegno, era universalmente riputato savissimo.*

b. — *Vettori*.

C'est une personnalité bien plus marquante que Francesco Vettori. Né 1474 à Florence, il appartint pendant la Révolution au parti aristocratique des Médicis, fut de bonne heure et souvent employé dans les affaires de l'État; lié d'amitié avec Machiavel et Guichardin, mort en 1539. Aucun produit de l'historiographie politique florentine ne se rapproche davantage du caractère de la *Storia d'Italia* que l'ouvrage de Vettori *Sommario della Storia d'Italia dal* 1511 *al* 1527 (publié par A. von Reumont dans *Arch. stor. it.*, Append. VI, 1848).

Vettori partage avec Guichardin le don de l'observation précise, le jugement cynique des politiciens, l'aversion pour toutes les phrases d'ornement et le pessimisme politique. Que l'on appelle tyrannie le gouvernement des Médicis installé en 1519, soit ! Mais *parlando delle cose di questo mondo senza rispetto e secondo il vero* — y a-t-il jamais eu, ailleurs que dans la République de Platon ou dans des utopies, des gouvernements autres que tyranniques ? *Tutte quelle repubbliche o principi de-quali io ho cognizione per istoria o che io ho veduti, mi pare che sentino di tirannide* (p. 293). A Florence en particulier, il n'en peut être autrement; car le butin est maigre, et les concurrents nombreux. Les régimes si vantés de la France et de Venise, où les privilèges et le pouvoir appartiennent à la noblesse, tandis que Villani et Popolani supportent toutes les charges, ne sont-ils pas tout aussi tyranniques ?

Comme Guichardin, Vettori écrivait du point de vue de l'homme d'État aux affaires et n'appréciait tous les événements politiques que d'après leur portée politique immédiate. Si la comparution de Luther à Worms, par exemple, est mentionnée, c'est que l'empereur Charles pouvait par cet incident exercer une pression sur le pape (p. 332). Sur la doctrine de l'hérétique nous apprenons seulement qu'il voulait mettre les évêques sur le même rang que le pape et prêchait d'autres choses scandaleuses (p. 351).

Si le *Sommario* de Vettori n'était pas une simple esquisse, on n'hésiterait pas à l'égaler au grand ouvrage de Guichardin. En tout cas il nous fait voir très nettement que les qualités qui semblent à un observateur superficiel une originalité de Guichardin étaient le propre des meilleurs hommes d'Etat florentins de l'époque.

Vettori composa en outre un *Elogium* de Laurent de Médicis duc d'Urbin, qui a été publié pour la première fois par Tommasini dans son *N. Machiavelli II* (1911), 1055-1063.

2. — L'École de Machiavel

a. — *Nerli.*

Philippe de' Nerli, né 1485 à Florence, zélé, ainsi que toute sa famille, pour les Médicis, lié d'amitié avec Machiavel (il parle, *Comm.*, p. 138, l. VII, de la part qu'il prenait aux conversations des Orti Oricellari), en 1517 et 1522 un des Priori di libertà, de 1524 à 1527 sous Clément VII, gouverneur de Modène; arrêté 1529 par les *Arrabbiati* à cause de ses sympathies médicéennes et gardé en prison jusqu'à la fin du siège; fut après la restauration des Médicis un des ouvriers les plus actifs de la consolidation de l'Etat; souvent employé à des ambassades par Cosme Ier, dont il était parent; mort à Florence 1556. — Il composa *Commentarii de' fatti civili occorsi nella città di Firenze dal 1215 al 1537*. L'époque d'avant 1494 (livres I, II et la plus grande partie du IIIe) n'est traitée que comme introduction. Commencé et mené environ jusqu'au troisième livre en 1534 (p. 56). Nerli paraît avoir alors abandonné son travail. Il ne le reprit, sur les instances du grand-duc qu'en 1549; comme Segni le cite, il doit avoir été terminé au plus tard en 1553. — Bien que présenté 1574 au grand-duc François par le petit-fils de Nerli, son ouvrage, comme beaucoup d'autres exposés historiques écrits sous Cosme Ier, ne fut imprimé qu'au XVIIIe siècle par les soins de Settimani et avec la fausse indication du lieu d'impression, *Augusta* 1728. Réimpression 1859. — Cf. Ranke, *Zur Kritik*, 81 s. et surtout Lupo Gentile, *Studi sulla storiografia fiorentina* (1905), 60 à 70; en outre A. Niccolai, *F. de' N.*, 1906.

Son attitude vis-à-vis du sujet. — Filippo de' Nerli est de beaucoup le plus distingué des élèves de Machiavel.

Inférieur à l'auteur du *Principe* en originalité et pour le talent de synthétiser, Nerli le dépassait par son jugement sobre, topique, et son travail consciencieux. Il est vrai qu'il n'était plus dans la même situation vis-à-vis du sujet. L'histoire de la constitution florentine n'avait plus d'actualité pour lui. L'évolution était terminée, le principat des Médicis était définitivement établi. Les féroces luttes de l'ancien temps étaient à jamais éteintes. Elles n'apprenaient plus à l'historien qu'une chose: les bienfaits qu'apportait la nouvelle monarchie. L'histoire de la constitution de Florence était pour Nerli ce qu'était celle d'Athènes pour Aristote: elle le touchait assez peu pour qu'il pût la traiter scientifiquement.

Pas tout à fait cependant. D'abord il avait été personnellement associé aux passions des derniers temps de la République: aussi

quand il vient à parler des Républicains de vers 1520, auteurs de sa captivité, il perd toute mesure. Ensuite, comme partisan et fonctionnaire des Médicis, il n'était pas absolument libre. Mais son talent d'historien et son intelligence politique donnent quand même à son œuvre, à côté de celles des deux grands maîtres, une place éminente dans l'historiographie florentine.

Nerli et Machiavel. — Chez aucun autre écrivain les semences de Machiavel ne sont tombées sur un sol plus fertile. C'est surtout aux *Discorsi* sur Tite-Live qu'il se rattache, parfois mot pour mot. L'observation p. 33, livre III (édit. de 1728), que *molte volte i gran cittadini capi delle Repubbliche non si sanno risolvere d'essere nè buoni nè cattivi*, est une réminiscence directe des *Discorsi* (I, 27. Cf. le passage analogue p. 110, liv. V, avec Disc. III, 3) et le passage du douzième livre (p. 288 ss.) sur l'assassinat du duc Alexandre (1537) — la critique du meurtrier, la dissertation sur le point de savoir s'il était bien préparé et en quoi il a manqué (Nerli tire ici des exemples de l'histoire de Judith) — pourrait trouver place, tel quel, dans le célèbre chapitre de Machiavel sur les conspirations. Ce n'est pas tout. Il emprunta encore à Machiavel une leçon plus importante : savoir que l'historien doit pénétrer plus profondément que le pragmatiste. Il abandonna les explications individualistes. A la suite de Machiavel, il essaya dans l'exposé de l'ancienne histoire de Florence de dériver un régime de l'autre.

Tout cela ne serait pas même concevable sans l'histoire florentine de son maître, qui pourtant est dépassée. Nerli a le premier appliqué avec conséquence à l'histoire les spéculations politiques et les principes historiographiques de Machiavel. Il a réalisé le programme que celui-ci s'était proposé. Son histoire florentine est tout à fait affranchie de l'arbitraire et des inégalités de son ouvrage antérieur. Il garde la proportion entre les chapitres ; il évite les digressions. Les grandes lignes du développement ressortent nettement. Ce que Machiavel avait promis est accompli : l'histoire des partis florentins est seule traitée, à l'exclusion de l'histoire des guerres. Nerli n'a pas à soutenir une thèse, qui est plutôt introduite dans l'histoire florentine qu'elle n'en serait déduite. Les dissertations sont toujours en rapport avec le sujet. Avant tout les individualités s'effacent chez

lui plus que chez son prédécesseur : pour la première fois nous avons l'histoire d'un développement collectif.

Nerli et les Médicis. — Mais l'ouvrage repose tout entier sur une thèse qui n'avait trait qu'à Florence et au temps présent, tandis que Machiavel avait tenté de tracer des leçons universelles. Au fond l'histoire de l'ancienne Florence ne sert à Nerli que d'apologie pour le principat des Médicis. Cette idée revient sans cesse comme un *Leitmotiv,* que pour Florence la seule garantie contre la domination exclusive d'un parti se trouve dans la monarchie. Tous les gouvernements antérieurs ont administré non dans l'intérêt général, mais dans l'intérêt d'un parti. Aussi les familles au pouvoir en 1434 ne sont-elles pas arrivées à un *stato fermo* ni à une *Repubblica pacifica,* et la même cause a renversé la constitution de 1494. Cette constitution aussi a été rédigée *a benifizio e comodo della parte e setta superiore*, non pas *a benefizio e comodo universale* (cf. aussi p. 119, liv. VI).

Même l'histoire de Savonarole est envisagée du point de vue de l'ordre qu'exige un État policier (p. 80, liv. IV). Ayant à décrire la domination du duc d'Athènes, Nerli insiste sur la protection que le *tyran* accorda au *Popolo minuto* contre l'oppression du *Popolo grasso*. Non pas qu'il glorifiât les plébéiens. Au contraire, la domination médicéenne tire selon lui sa nécessité précisément de ce que, sans elle, Florence n'aurait le choix qu'entre un gouvernement anarchique de la populace et le gouvernement de classe ou de clique de quelques familles.

On le voit, Nerli est mieux que l'ordinaire historiographe officieux. C'est un théoricien politique, comme les autres Florentins. Il appuie son jugement sur des considérations politiques, non sur la prétendue sagesse et bonté sans pareille de la dynastie régnante. Quand Busini (*Lettere*, édit. Milanesi 1860, p. 213) lui fait dire que Florence en est venue à avoir besoin d'un prince et que, puisqu'il en était ainsi, ce prince ne pouvait être que le duc (Cosme), il caractérise bien sa position. Le pouvoir des Médicis est une réalité, et ce serait folie (p. 281, liv. XII) de vouloir le ramener à son étendue d'avant 1494 : mais c'est l'effet des circonstances, non des vertus spéciales de la race.

La forme. — Pour la forme, Nerli est plus positif encore que Machiavel. Il a plus résolument rompu avec l'humanisme. Pas de réminiscences classiques, pas de discours à l'antique. La langue est simple et naturelle. Contre toutes les règles, il ose même toucher à des affaires ecclésiastiques. Non pas, il est vrai, sans s'en excuser (il s'agit de quelques moines qui prêchent contre Savonarole ; des *scrittori eccellenti nelle storie distese e ornate* garderaient certainement le silence là-dessus, p. 76, liv. IV).

Cet homme d'action laisse aussi de côté la question économique, bien qu'il distingue avec plus de précision que Machiavel les partis de la vieille Florence d'après les classes sociales.

b. — *Segni*.

Bernardo Segni, né 1504 à Florence d'une des plus anciennes familles de la ville, zélé humaniste, resté sans fortes attaches politiques, passe aux Médicis après la chute des Optimates ; entre 1535 au service du duc Alexandre, nommé sous Cosme Ier podestat d'Anghiari, reçu à l'Académie de Florence (1540), etc., mort 1558. Il a composé :

1° *Istorie fiorentine* (1527-1555). Il ne voulait originairement traiter que les années 1527 à 1530; après avoir achevé les quatre premiers livres, il résolut de dépasser la période républicaine. Composé après 1553.

2° *Vita di Niccolò Capponi*, oncle de Segni (1527-28 gonfalonier de Florence). Composé probablement 1547. — Les deux écrits imprimés pour la première fois *Augusta* (Florence) 1723. Les *Istorie* éditées 1857 par G. Gargani, la *Vita* 1821.

L'ancienne littérature, de peu de valeur, a été rendue inutile par M. Lupo Gentile *Studi sulla storiografia fiorentina alla corte di Cosimo*, I, 1905 (*Annali della R. Scuola norm. sup. di Pisa* XIX), premier travail approfondi sur Segni. Chez Lupo, la démonstration que la *Vita Capponi* est bien de Segni et non, comme le voulait Sanesi (*La vita di N. C. attribuita a B. S.*, 1896), de Giannotti.

Sur la biographie de Capponi, voir ci-dessous (p. 110).

Nerli était vraiment un successeur de Machiavel. Segni marque la transition à l'histoire traitée littérairement.

Segni avait été lui-même témoin d'une grande partie de la révolution florentine : mais il n'en avait guère été que spectateur. Il était sans passion politique, et son intelligence politique n'allait pas bien loin. Il est avant tout un lettré, et il est satisfait dès que l'ordre et le calme règnent dans l'Etat. Les Médicis ne lui sont pas sympathiques ; mais quand il pense à la conduite tumultueuse des *Arrab-*

biati, la domination de Cosme lui semble un moindre mal. C'est surtout dans la biographie de Capponi qu'il exprima sans déguisement cette conviction.

Les goûts humanistes avaient été dès le début plus forts chez Segni que le goût pour la politique. Il eût été étrange que les premiers n'eussent pas finalement étouffé ce dernier. Segni avait vu en face presque avec indifférence une crise politique ; il n'était pas à présumer que l'époque paisible du principat l'affectât davantage. Il est remarquable que les six années déjà qui séparent la biographie de Capponi de l'histoire florentine, dénotent un affaiblissement de son intérêt politique. La *Vita*, quoiqu'assez médiocre, avait été composée encore au point de vue de l'historien. L'*Histoire florentine* n'est que l'œuvre d'un styliste. Le langage est digne et abstrait comme chez les humanistes ; des scènes théâtrales s'étalent complaisamment, et des discours en règle se présentent à intervalles calculés. Pour l'amour de l'unité de style, les Florentins se drapent de nouveau dans la toge classique. Des mots historiques sont délayés avec une abondance cicéronienne. Dans la biographie de Capponi, Segni avait fait adresser à Filippo Strozzi par Jacopino Alamanni l'avertissement suivant (p. 53 s., édit. 1821) : *Filippo, io vi avvertisco per bene ad esser più cauto, che voi non siete ad ir su dal Gonfaloniere, perciocchè molti sono che vi notano e che vi hanno in sospetto.* Dans l'*Histoire*, Alamanni tient un langage plus châtié : *Filippo, io non so perché tu t'abbia tanto ardire di venire ogni giorno in questo palazzo, dando tante cagioni da far sospettare questo popolo; io vi fo intendere, nè da me solo vi dico questo, anzi colla mente di molti, che siate più cauto, da qui avanti, et avvertiate alla salute vostra* (liv. II, p. 49, édit. Garg.). Il ne reste plus de place à Segni pour l'importante donnée politique que les *Arrabbiati* ont trouvé à Sienne le modèle de leur nouvelle constitution !

Malgré cela, il ne revint pas tout à fait à la façon des humanistes. La tradition de Machiavel et de ses élèves (de Nerli) avait trop de poids. Il essaya d'un compromis. Pas très heureux. Il ne produisit que des imitations maladroites, quand il prit pour modèle Machiavel. D'après ce modèle, il plaça par exemple en tête de certains livres des dissertations de politique générale. Mais ses considérations restent à la surface et ses analogies sont souvent tout exté-

rieures (au 11e livre par exemple, il compare les triumvirs romains Octave, Antoine et Lépide, à Charles-Quint, François Ier et Soliman). Il chercha, comme Machiavel, à embrasser l'histoire étrangère, pour autant qu'elle intéressait Florence, dans l'exposé de la situation intérieure. Mais il ne réussit pas à établir entre les deux histoires une véritable liaison. Dans les autres livres, il traite avec un détail disproportionné les événements extérieurs, spécialement les guerres contre les Turcs.

Et pourtant Segni n'a pas étudié en vain Machiavel et Nerli. Il fait à la rhétorique de fortes concessions ; il ne se fait pas son esclave. Sa narration adopte le style humaniste ; on voit transparaître quand même les fondements réalistes de ses devanciers. Pour la relation avec ses sources — question un peu compliquée — nous renvoyons aux solides recherches de Lupo Gentile.

c. — *Nardi*.

Jacopo Nardi, né 1476 à Florence, adversaire des Médicis, a rempli plusieurs fois des charges importantes, spécialement après 1527; banni après la victoire des Médicis (1530); depuis 1534 à Venise, occupé de travaux littéraires, il y meurt 1563. Il a écrit :

1° *Istorie della città di Firenze* (1494 à 1552). Inachevé. Imprimé à Lyon 1582; 1re édition complète avec le dixième livre, d'abord omis (1534 à 1552) et les passages supprimés, par L. Arbib, 1838-41 ; dernière par A. Gelli, 1857 s.

2° *Vita di Antonio Giacomini Tebalducci*. Ecrit 1548, 1re édition, Florence 1597. La plus récente comme *Vita di A. G. T. ed altri scritti minori* 1867. Là aussi un *Discorso* sur l'histoire florentine de 1494 à 1512 imprimé d'abord chez Villari, *Savonarola*, II, LV ss. (1861).

Cf. Ranke, *Zur Kritik*, 79 ss. (qui fait trop grand cas de Nardi à cause de ses pieux sentiments), Lupo Gentile, *Studi*, 103 ss. A. Pieralli dans le premier volume, le seul qui ait paru, de son livre *La Vita e le Opere di J. N.* (1901) n'en était pas encore arrivé à l'Histoire florentine. Sur le numéro 2, cf. p. 111.

Il en est de Nardi comme de Segni. Lui non plus n'a de valeur comme historien qu'autant qu'il s'appuie sur les grands historiens du passé le plus récent.

Nardi était une nature de sous-ordre. Sans stimulant du dehors, il eût peut-être été jusqu'à la chronique. Sans l'*Histoire florentine* de Machiavel (citée comme *alcuni scritti*) il aurait écrit l'histoire comme les Villani, ou bien imité maladroitement, comme Cavalcanti,

quelques dehors des historiographes humanistes. Quant à l'essence de l'humanisme, en dépit d'études variées, elle lui resta tout à fait étrangère. Son maître n'était pas Bruni, mais Savonarole. Avec le prophète de Saint-Marc il voit dans l'invasion de Charles VIII un châtiment divin. Son jugement a une couleur théologique ; il appelle les adversaires de Savonarole *persone sensuali*. Il croit de nouveau à l'action directe de Dieu sur les destinées des Etats. Les humanistes avaient traité le pape comme un autre prince italien (ci-dessus, p. 16); Nardi contemple respectueusement le chef suprême de l'Eglise.

Le peu de mérite que possède l'histoire de Nardi revient à Machiavel et au milieu politique de la Florence d'alors. Sans aller bien au fond des choses, Nardi met dans la peinture des luttes politiques plus de précision et de relief que n'aurait pu en mettre aucun des anciens chroniqueurs. On voit qu'il avait à sa disposition une terminologie autrement précise et un apprentissage de publiciste. Et comme Machiavel avait ébranlé l'autorité de la doctrine classique, il n'était pas obligé de s'imposer la torture de la forme humaniste. Son raisonnement n'est pas fort. Il ne reproduit que les vues du bourgeois moyen, des personnes pieuses et intelligentes. Mais au moins il est honnête. Ses personnages ont des mouvements naturels et leur langage n'est pas apprêté.

Le plan de son ouvrage est curieux. Nardi renonce expressément à raconter à nouveau ce que d'autres ont déjà narré et déclare que son intention est seulement de compléter par ses propres expériences les récits des grandes histoires. Plusieurs chapitres sont disposés d'après cette méthode. Sur les années 1513 à 1521, par exemple, nous ne trouvons guère que des anecdotes détachées d'une authenticité très douteuse et des fragments sans liaison d'histoire générale. Mais Nardi ne procède pas toujours ainsi. Pour les années de 1498 à 1512, il fait de grands emprunts au journal de Biagio Buonaccorsi (né 1472, occupé à côté de Machiavel, 1498 à 1512, à la chancellerie florentine ; son *Diario* parut à Florence 1568 ; Nardi cite d'ailleurs sa source). Son ouvrage tient ainsi le milieu entre les mémoires et l'histoire. Il nous donne des souvenirs personnels, qu'il insère tant bien que mal dans la trame de l'histoire. La forme est négligée, comme on peut l'attendre de notes autobiographiques.

La composition est la même que chez les mémorialistes français à partir de Du Bellay.

3. — *Varchi.*

Benedetto Varchi, né 1502 à Florence, adonné dès le jeune âge à des études humanistes et philosophiques, adhérent pendant les troubles autour de 1520 du parti républicain et par suite en exil durant les premières années de Cosme, rappelé 1534 à Florence, chargé 1546-47 d'écrire l'histoire des dernières révolutions de Florence, mort 1565. Sa *Storia fiorentina* (1527-1538) est inachevée, comme il appert de quelques renvois à des indications qui manquent. 1re édition, Cologne 1721, puis d'autres; la dernière 1857-58. — Cf. Ranke, *Zur Kritik*, 82 ss. Lupo Gentile, *Studi sulla storiografia fiorentina* (1905), 89 ss. Du même, *Sulle fonte della « Stor fior » di B. V.* 1906 et dans le *Bolletino stor. Pistoiese*, II, 1 (sur les sources pour *le cose di Pistoja*). Sur l'accusation d'avoir utilisé des lettres falsifiées, cf. la littérature indiquée par Pastor, *Gesch. der Papste*, IV, 2 (1907), p. 392, note 1. — Renseignements biographiques chez Manocorda, *B. V.* 1903 (dans les *Annali della R. Scuola Normale Sup.* de Pise, XVII).

Benedetto Varchi occupe parmi les historiens florentins une place tout à fait particulière. Il est en réalité le plus moderne d'entre eux.

Son dernier critique (Lupo Gentile) lui concède à peine le titre d'historien, parce que comme Segni il n'a pas eu l'activité pratique de l'homme d'Etat. Cela est injuste. Assurément Varchi n'éprouvait ni passion politique ni le besoin d'action politique. Il ne pouvait s'appuyer sur une expérience semblable à celle d'un Guichardin ou d'un Nerli. Homme paisible et timoré, il fuyait les périls de la vie publique. Mais cela ne l'a pas empêché de se distinguer comme historien.

Varchi était un lettré ; mais il prenait à l'histoire un autre intérêt que celui du style. Il ne l'abordait pas en rhéteur, mais en philosophe, tout au moins en psychologue. Il ne jugeait pas les situations politiques avec la sûreté d'un écrivain formé par les affaires ; mais son analyse psychologique embrassait l'homme tout entier. Il ne savait pas aussi bien que les personnes mêlées aux affaires, relever dans des documents politiques les points essentiels en jetant au panier les choses insignifiantes ; mais la récolte de ses matériaux était aussi complète et aussi systématique que chez pas un, même chez Guichardin. Moins profond que Machiavel et Guichardin, il évitait en

revanche la couleur tendancieuse de l'un et la partialité politique de l'autre. Il prête une voix à la classe des indifférents ou des demi-indifférents, qui n'avait jusqu'alors dans l'historiographie florentine pas de représentants, sauf sous les déguisements de la rhétorique. Remarquez cette petite phrase qui le trahit (III, 17) : *Fu dagli nomini parte prudenti*, I QUALI DELLE COSE POLITICHE SI DILETTANO, *e parte dagli scioperati, i quali altra faccenda non hanno, sopra questa elezione* (de N. Capponi comme gonfalonier 1527) *variamente discorso*. On chercherait vainement une remarque pareille chez Machiavel ou Guichardin : leur historiographie ne connaît que des gens mêlés à l'action.

Toutefois, sans les luttes constitutionnelles de Florence, on n'aurait pas eu Varchi. Non seulement elles le plongèrent dans la réalité politique, mais elles lui donnèrent la possibilité d'écrire comme il pensait. La liberté de parole de l'époque révolutionnaire se perpétua d'abord sous la monarchie. La génération de Cosme ne s'accoutuma que lentement à la nouvelle situation et le duc lui-même n'était pas encore l'Altesse Sérénissime du XVII[e] siècle. Varchi n'était pas obligé par des égards pour une cour d'adoucir le cynisme de son jugement. Sa sage et froide analyse psychologique ne rencontrait pas encore de barrières. On ajoute peu de foi à son affirmation (VI, 39) que le duc lui laissait pleine liberté ; on rappelle (Lupo Gentile, p. 90) que Cosme regardait le duc Alexandre et Clément VII comme illégitimes et ne devait pas se sentir atteint par une critique dirigée contre ces deux Médicis. Soit ! Il n'en reste pas moins que l'*Histoire florentine* de Varchi n'est pas une œuvre tendancieuse et que les documents officiels ont été mis SANS RÉSERVE à sa disposition.

C'est dans l'ensemble plus que dans les détails qu'on s'aperçoit du manque de sens historique. Le temps était passé pour une histoire de la ville sous forme de chronique détaillée. Ce n'était pas pour rien que Guichardin avait laissé inachevée son Histoire florentine pour se mettre à écrire une Histoire d'ITALIE. Depuis que le sort de la Toscane se décidait à Madrid, l'historiographie restreinte à une localité était un anachronisme. Varchi n'a pas compris cela. Il consacre à dix années de l'histoire de Florence autant de place que d'autres à tout un siècle.

Il est vrai que cette prolixité n'était pas uniquement de sa faute.

Il avait reçu mission du duc Cosme, qui, en limitant le champ, avait obéi à des motifs politiques.

Que n'aurait pas produit Varchi, si on lui avait assigné un sujet plus vaste ! Il possédait presque toutes les qualités qui font le bon historien (je ne dis pas l'historien de génie) : intérêts variés, sagacité psychologique, capacité de travail infatigable, indépendance d'esprit. S'il y avait eu de son temps déjà des chaires publiques d'histoire et s'il avait pu choisir son sujet, il en aurait sans doute traité un plus considérable que dix années d'histoire locale, pour lesquelles des hommes d'Etat comme Guichardin et Nerli avaient l'avantage sur lui et qu'il était entraîné par son caractère consciencieux à relater avec des détails inutiles.

Pas un historien de l'ancien temps n'est plus apparenté que Varchi aux bons historiens savants du XIX[e] siècle. Il ne tient des autres Florentins, à vrai dire, que par son scepticisme politique. Il avait aussi peu d'illusions idéalistes que Guichardin. Il accueillit en partie mot pour mot dans son ouvrage les observations intelligentes et cyniques d'un Busini aigri par l'exil.

G.-B. Busini (1501 jusque vers 1574) autrefois Popolane, en exil à Rome au moment où Varchi écrivait, lui fournit, à sa demande, maintes informations sur les dernières années de la révolution florentine (ses lettres ont été pour la première fois publiées complètement par G. Milanesi, 1860). Busini était un observateur pénétrant et s'entendait à caractériser un personnage en quelques traits. Mais ses jugements impitoyables ne sont naturellement rien moins qu'impartiaux. — Au reste, pour les sources de Varchi, nous renvoyons aux dissertations citées de Lupo Gentile.

E. — *La biographie à Florence.*

La biographie chez les Florentins est dans le même rapport avec celle des humanistes que leur historiographie avec les annales humanistes (voir là-dessus p. 111 ss.). Toutefois, pour ne pas scinder leur histoire littéraire, nous nous en occuperons dès maintenant.

1. — *Strozzi.*

Lorenzo Strozzi, né 1482 à Florence, 1521 l'un des prieurs, 1523 un des ambassadeurs de la ville auprès de Clément VII, etc., ami d'enfance de Machiavel, qui lui dédia son *Arte della guerra* ; s'entremet plusieurs fois entre les Républicains et les Médicis ; après la victoire de ces derniers, se retire de la politique ; mort 1549. Il a écrit *Le Vite degli uomini illus-*

tri della casa Strozzi, 1re édit. complète par P. Stromboli 1892 (avec le *Ragionamento* de F. Zeffi sur la vie de Strozzi). Des 77 biographies qui composent l'ouvrage, une seule pendant longtemps fut connue, celle de son frère, Filippo Str. (1488 à 1538 ; c'est d'ailleurs la plus détaillée), éd. Grævius dans *Thes. Ant. Ital.* VIII, 2 et en tête de la tragédie de G.-B. Niccolini, *Fil. Str.* (1847). La vie de Strozzi père fut composée, d'après la dédicace, en 1537 (éd. Bini et Bigazzi 1851). — Cf. Bardi dans *Arch. st. it.* sér. V, 14 (1894) 1 ss.

L'esprit de Machiavel et de Guichardin pénétra aussi dans la biographie. Lorenzo Strozzi, dont les vicissitudes de la politique avaient arrêté avant l'âge l'activité politique et qui consacra ses loisirs à rédiger l'histoire de sa famille, est un esprit de la même trempe que les grands historiens politiques. Jamais peut-être parents n'ont écrit aussi froidement l'histoire des leurs.

Il s'en faut que la vie de son illustre frère Philippe soit un éloge! Laurent expose les spéculations égoïstes de son héros et les intrigues de ses frères du ton paisible d'un Guichardin : des choses si simples n'ont pas besoin d'apologie. Reumont (*Geschichte Toskanas*, I, 41) voyait dans la tendance d'esprit de Philippe Strozzi *ein rechtes Beispiel des Widerstreits modernen Heidentums mit christlicher Moral*[1]. Le biographe a résolu ce conflit. Pour lui il n'y avait qu'une morale, celle des païens. Il ne reconnaissait comme efficaces que des mobiles égoïstes. Il ne niait pas en principe l'existence d'aspirations idéalistes; mais quand il est obligé de les mentionner, il les amalgame, comme Guichardin avec des arrière-pensées utilitaires. Il perd rarement son sang-froid. Peut-être vis-à-vis de son demi-frère Alphonse, qui paraît l'avoir lésé dans ses intérêts privés. En général il fait taire dans sa narration les rancunes personnelles aussi bien que les gloires légendaires de la famille. Sur les plus anciens temps seulement, il accueille quelques fables. Comme les autres Florentins, il n'a de repos que quand il a poursuivi la genèse d'une résolution jusque dans ses motifs les plus minuscules.

2. — *Segni et Nardi*.

Deux autres ouvrages sont moins caractéristiques.

La *Vie de Niccolò Capponi* de Segni (voir p. 103) est surtout importante

1. Un bon exemple de l'opposition entre le paganisme moderne et la morale chrétienne.

comme travail préparatoire à l'*Histoire florentine*. Comme biographie, elle a peu de valeur. Son héros est plutôt loué que peint, et le récit des événements qui forment l'arrière-plan de l'activité publique (presque seule traitée) de Capponi, n'offre rien de saillant. Segni, pour le style, s'efforce ici encore d'imiter Machiavel; il réussit parfois à unir l'élégance classique au caractère populaire de l'exposition. — Nous ne possédons d'ailleurs l'ouvrage que remanié, après la mort de Segni, par Luigi Capponi, neveu de Nicolas (cf. Lupo Gentile, *Studi*, 39).

Nardi (p. 105), dans la vie du commissaire des guerres florentin Giacomini Tebalducci (1453-1517) ne doit qu'à des inspirations étrangères d'avoir dépassé le niveau des biographies humanistes. Son ouvrage est un éloge et il est bien écrit dans le style classique impersonnel du panégyrique : ce qui lui donne quand même une valeur historique, c'est que l'auteur emprunte à Machiavel (*nostro Istorico*) des points de vue généraux pour l'appréciation des faits militaires et qu'il a pu encastrer la vie de son héros dans une histroire de la guerre en Italie. Il donne ainsi dans sa biographie une page d'histoire, et fait ressortir d'autant mieux l'individualité de son héros que la toile de fond est peinte avec les vigoureuses couleurs de Machiavel. La forme humaniste du panégyrique a tellement dominé que les pieuses dispositions de Nardi ont presque entièrement fait place à l'indifférence des lettrés : l'autorité de la philosophie l'emporte sur celle du christianisme et la mort de Savonarole est racontée en des termes que Guichardin eût presque pu employer.

IV. — La biographie humaniste

A. — *Remarques générales.*

La biographie humaniste et l'antiquité. — Les historiens humanistes ont cultivé la biographie avec presque autant de zèle que les annales. Pour celles-ci Tite-Live était leur modèle; pour la première, ce fut Suétone.

On ne saurait nier qu'ici encore l'autorité de l'antiquité n'ait eu une influence nuisible. Suétone était un savant intelligent, un archéologue zélé, mais il n'était pas historien, ni au fond psychologue. Les problèmes historiques ne sont pas son affaire. En quoi le système de gouvernement de l'empereur Tibère se distingua-t-il de celui d'Auguste ? Quelle place faut-il assigner à Horace dans l'histoire de la poésie romaine ? On ne trouvera pas chez Suétone de réponse à de pareilles questions. Il se contentait d'ordonner ses matériaux dans un cadre fixe ; quant à en construire une histoire, cela dépassait ses forces.

Les humanistes, même sans Suétone, n'auraient vraisemblablement pas touché à des problèmes de ce genre. Mais s'ils avaient été libres, ils auraient du moins fait profiter l'historiographie de leurs dons d'observation vivante et de leur connaissance des hommes. Quels chefs-d'œuvre de caractéristique directe ne trouve-t-on pas dans les rapports et les dépêches des ambassadeurs vénitiens! Que n'aurait pas fourni l'auto-biographie de Pétrarque (*l'Épître à la postérité*)! Que n'a pas produit un auteur espagnol contemporain, qui ne s'est pas laissé ravir son indépendance par le prestige de l'antiquité! La littérature biographique italienne n'a rien de comparable aux *Generaciones, Semblanzas é Obras* de Fernán Pérez de Guzmán. Aucun ouvrage humaniste n'égale ce recueil espagnol d'esquisses biographiques en fait de psychologie avisée, de connaissance précise du monde, d'indépendance de jugement et de réalisme dans l'expression. L'Italie avait bien des dispositions semblables; elles ont été étouffées en germe par la contrainte de la forme antique.

La tâche de la biographie humaniste. — Elle poursuivait d'abord un but identique à celui des annales historiques. Elle était officieuse, ou du moins dépendante, comme celles-ci, et ne s'en différenciait qu'en ce qu'elle avait à glorifier un personnage et non la politique d'un État. Mais les biographies ne servaient pas toutes à cette destination. Elles suppléaient en même temps à l'histoire de la civilisation.

La forme antique des annales était presque entièrement consacrée à l'histoire politique. Ce n'était pas remplir complètement la tâche de l'histoire, et les humanistes le sentaient eux-mêmes. Il leur aurait fallu faire trop de sacrifices. Que l'histoire ecclésiastique eût de la peine à entrer dans le moule de Tite-Live, ils ne s'en souciaient guère. Mais leur propre histoire, le développement de la nouvelle culture, de la nouvelle littérature, n'avait pû prendre place dans les œuvres de l'école de Bruni. S'ils voulaient la traiter, la littérature ancienne ne leur fournissait qu'une seule forme, celle de la biographie. Les portraits que la rhétorique de l'antiquité, à l'exemple de Thucydide, intercalait dans le récit comme une sorte d'*oraisons funèbres* (cf. Ivo Bruns, *Das literarische Porträt der Griechen* [1896] 144) ne relevaient, comme on sait, dans la vie du défunt que les

traits qui appartenaient à son activité politique. Les humanistes n'osèrent pas s'écarter de cet usage. Machiavel lui-même croyait devoir s'excuser quand, dans son portrait de Cosme de Médicis, il n'observait pas rigoureusement cette règle (*Ist. fior.*, l. VII = Op. I, 333).

La biographie y gagna en importance. Trait caractéristique : Blondus, qui dans ses décades n'avait pas eu souci de l'humanisme, voulait, dans une histoire (de la civilisation) de son temps, consacrer des biographies spéciales aux savants et aux écrivains. (Masius, *Blondus* 61.) Évidemment notre histoire doit accorder plus d'attention qu'aux éloges officieux à ces recueils de biographies qui tiennent lieu de nos histoires modernes de la littérature, de l'art et de la civilisation.

Ce n'en est pas moins un problème de savoir pourquoi les humanistes n'ont pas fait un pas de plus, n'ont pas remplacé leurs recueils par de véritables livres d'histoire et donné par exemple, au lieu d'une histoire des artistes, une histoire de l'art. La raison principale en est sans doute que la faiblesse de leur culture philosophique les rendait incapables de se représenter des abstractions telles que la *poésie épique*, la *papauté*, détachées de leurs représentants concrets, comme objets susceptibles d'un développement historique.

C'est une conclusion inadmissible de rapporter le zèle des humanistes pour la biographie à *das scharfe Hervortreten der Persönlichkeit das diesem Zeitalter eigentümlich ist*[1] (G. Voigt, *Wiederbelebung*, II, 501). On se trompe quand on croit que l'Italie était alors particulièrement riche en individualités. Nous n'avons pas autant de biographies pour d'autres pays. Mais que saurions-nous de la personnalité de Louis XI, si nous n'avions pas Commines ! Pour mieux dire, qu'aurions-nous su d'elle autrefois ? L'historiographie moderne n'en est plus réduite aux portraits maladroits des chroniques ; elle est en état de reconstituer une personnalité au moyen d'actes et de correspondances : nous savons ainsi qu'il se découvre des individualités très accusées là-même où les sources littéraires ne laissent apparaître que des types conventionnels. Par contre, le sentiment de leur propre valeur a bien pu pousser les humanistes (qui étaient pour la plupart *self-made men*) à cultiver principalement la biographie littéraire.

B. — *Les recueils de Biographies.*

1. — Filippo Villani leur fondateur

Filippo Villani, né après 1325 à Florence, neveu du chroniqueur Gio-

1. La prépondérance marquée de la personnalité qui est propre à cette époque.

vani Villani, 1361 professeur de jurisprudence à l'Université de Florence, mort après 1405, a écrit : *Liber de origine civitatis Florentiae et ejusdem famosis civibus*. Composé 1382. La 2e partie seulement, un recueil de 35 biographies, est imprimée (éd. Galetti 1847). Le remaniement italien, longtemps seul connu, est incomplet (édité d'abord par Mazzuchelli, Venise 1747). — La continuation de la chronique de son père Matteo ne nous regarde pas ici. — Cf. G. Calò. *F. V.*, 1904 (*Indagini di storia letteraria e artistica dirette da G. Mazzoni*, 5).

Boccace, par sa *Vita di Dante*, avait fondé la biographie des artistes (voir p. 9 s.). Filippo Villani fit un pas de plus et introduisit ce genre dans l'histoire.

Il s'appuie complètement sur Boccace. Il n'avait eu d'abord d'autre intention que de remanier sa vie de Dante. Mais cette cellule primitive s'enfla peu à peu en toute une collection de biographies. Et ces biographies de Florentins célèbres s'annexèrent à son histoire florentine comme une sorte d'histoire de la civilisation.

Villani n'est pas un grand artiste. Son style, malgré le remaniement de l'ouvrage fait par Salutati, a la lourdeur du moyen âge, son exposition est traînante. Il n'a pas non plus grand talent pour l'histoire. Ses portraits s'en tiennent à la surface. Il reproduit sans critique la tradition légendaire des anciens temps. Ses jugements politiques sont étroits et bornés, et la manière dont il parle des ouvriers et du peuple est dictée par la haine aveugle du riche Popolane menacé dans sa situation. En revanche, il s'abstient de toute phraséologie. On trouvera chez lui les traits essentiels des biographies collectives de l'humanisme. Il commence son recueil — et cela restera l'usage de tous les vrais humanistes — non plus par les théologiens, mais par les poètes. Il dédaigne l'art spécialement médiéval, et, à côté de la manière italienne moderne, ne donne de place qu'à l'antique. Il essaie même, à l'occasion, de ranger ses figures dans un développement historique.

C'est un tout nouveau genre de biographies qui naissait ainsi. Des auteurs anciens avaient aussi célébré les *viri illustres* dans des recueils. Mais faire une histoire de l'art et de la civilisation, non pas seulement rassembler des anecdotes curieuses sur les poètes et les artistes célèbres, mais mettre leurs vies, au moins extérieurement, en relation chronologique : cela était nouveau ; les œuvres conservées de la littérature romaine n'en offraient pas le modèle. De

cette initiative est sortie une des variétés les plus originales de l'historiographie humaniste.

2. — Grands tableaux historiques sous forme de biographie

a. — *Crinitus*.

Pietro Riccio, latinisé en Crinitus, de Florence, élève de Politien et (d'après Jove dans *Elog.*) son successeur dans sa chaire d'éloquence, mort vers 1505, a écrit, sans doute en vue de l'enseignement, *De poetis latinis libri* V (pub. en même temps que l'ouvrage *de honesta disciplina*) Paris 1510. Le livre promis dans l'*admonitio* sur les grammairiens et les orateurs paraît n'avoir jamais été écrit.

La forme biographique fut conservée même là où l'on était en face d'un thème proprement historique. Il en fut ainsi pour les travaux d'histoire littéraire.

L'ouvrage de l'humaniste Crinitus sur les poètes romains est surtout remarquable comme premier essai d'une histoire de la littérature. Ses articles biographiques, qui vont de Livius Andronicus à Sidoine Apollinaire ne sont guère qu'un recueil soigné de matériaux. Il avait, comme il le dit dans sa préface, pris Suétone pour modèle et, comme lui, il traite son sujet au point de vue de l'érudition et de l'archéologie.

Il ne donne ni une histoire des genres poétiques, ni de la poésie romaine en général. Nulle part il ne se permet un jugement personnel. Quand il parle d'ouvrages qui nous ont été conservés, il se contente de répéter ce qu'ont dit des critiques anciens. Tout au plus pourrait-on voir un essai de classement historique dans la division en cinq livres et dans les préfaces qui les introduisent. Mais cette répartition en périodes ne s'élève pas au-dessus du schéma primitif : Grossièreté des débuts, Amélioration, Floraison, Décadence. Le second livre, sur les auteurs *qui plura in dies ac meliora scripserunt apud Latinos* (Lucrèce, Catulle et leur école) est le seul qui embrasse un groupe naturel. L'âge classique, sans doute sous l'influence de la division de l'histoire par dynasties, s'étend d'Auguste aux empereurs Flaviens : Lucain y appartient, aussi bien que Virgile.

Crinitus a plus de valeur dans la critique historique. Celle de l'*humanisme*, bien entendu. Il écarta les fables médiévales (sur Virgile,

par exemple) et reconnut des faux modernes, comme les prétendues Elégies de Cornelius Gallus. Par contre, il n'osa pas plus qu'un autre toucher aux récits de l'antiquité. Il ne mit pas en doute l'assertion de Saint-Jérôme, que Sénèque avait été chrétien. La crédibilité des auteurs anciens ne lui devient suspecte, comme à Pétrarque, que là où un trait réaliste risquait d'ébranler le dogme humaniste de la dignité sublime de l'antiquité. Ainsi, il rejette les fragments conservés par Suétone de lettres d'Auguste à Horace, parce qu'elles ne sont pas *dignae tanto principe ejusque summa eruditione !* Son mérite, tout compte fait, ne consiste qu'en ce qu'il appliqua pour la première fois à l'histoire littéraire la méthode critique de Bruni.

b. — *Vasari*.

Giorgio Vasari, peintre et architecte, né à 1511 Arezzo, élevé à Florence, occupé en différents endroits, mort 1574 à Florence. Il a écrit *Le Vite de' piu eccellenti Pittori, Scultori ed Architteti* (de Cimabué à Titien, avec une brève esquisse de l'histoire de l'art plus ancienne). Commencé d'après sa propre indication 1546 à l'instigation de Paul Jove ; mais les études préliminaires remontent jusqu'à 1540. La première version achevée pour le fond 1547, imprimée Florence 1550. Une 2e édition très augmentée parut à Florence 1564-68. A l'instar de Jove sans doute (voir p. 65). Vasari fit précéder ses biographies, dans la 2e édition, de portraits des artistes. — Edit. critique avec commentaire de G. Milanesi 1878-1885. Une nouvelle et magistrale édition a commencé à paraître, sous la direction de A. Venturi : le 1er volume en 1896, comprenant la double biographie de Gentile da Fabriano et de Pisanello. Une autre édition nouvelle a été commencée en 1911 sous la direction de Karl Frey — La littérature plus ancienne est rendue à peu près inutile par W. Kallab, *Vasaristudien* 1908 (*Quellenschriften für Kunstgeschichte* N. F. XV.) Cf. en outre Adolf Philippi *Begriff der Renaissance* (1912), 44-64.

Vasari n'a pas cherché à faire de ses Vies un ensemble historique. Il suit, en gros, un ordre purement chronologique. Ses maigres observations générales sur le développement de l'art depuis la Renaissance (*Opere*, éd. Milanesi II, 95) ne sont que des variantes du plan : Première réaction contre la Barbarie, Progrès, Perfection. Il n'a jamais pensé à grouper les artistes d'après des principes de critique appliqués à leur style, ni à suivre le développement de la technique. Il ne s'intéressait qu'à l'artiste lui-même, à son œuvre isolée. L'histoire chez lui sert moins à enrichir les connaissances qu'à l'instruction pratique (Cf. Kallab, 405 ss.)

Sous leur première forme (1550), ses biographies n'avaient pas de

prétentions littéraires, et ne voulaient pas non plus faire œuvre de science. Le livre était tel que pouvait l'écrire un praticien de l'art : la tradition orale et des renseignements recueillis au hasard étaient réunis sans art en de vivantes esquisses. L'auteur disait juste ce qu'il savait ; il avait négligé de feuilleter des auxiliaires connus, comme l'histoire des papes de Platina. La rédaction définitive, qui parut dix-huit ans plus tard, porte un tout autre caractère. Vasari lui-même, et plus que lui de savants amis, avaient dans l'intervalle systématiquement cherché de nouveaux matériaux. Les légers croquis de la première version étaient devenus un réservoir complet de l'ancienne tradition de l'art. En même temps Vasari avait essayé de donner au style plus de dignité académique. Heureusement sans porter dommage à son remarquable talent de narrateur. Cette seconde rédaction rend encore immédiatement l'impression vive de l'artiste. Pour se faire une juste idée de sa valeur d'écrivain, il faut comparer son œuvre avec les meilleurs des vieux recueils biographiques dans le domaine de l'histoire musicale ou même littéraire. Aucun n'a su comme lui fixer avec tant de vivacité d'allure la vie et les agissements des artistes. Cet avantage n'est pas payé trop cher par l'absence complète de critique dont témoigne Vasari en face des anecdotes.

De plus, si Vasari n'était pas historien, il était dans ses jugements historiques plus objectif qu'aucun critique d'art d'autrefois. Sans doute son œuvre parut en un moment favorable. Sans qu'il pût s'en faire un mérite, sa jeunesse tomba sur une période où les artistes ne regardaient pas encore comme grossier et peu intéressant tout ce qui s'était fait avant le XVIe siècle. Il n'en donna pas moins une preuve de sens historique personnel, lui, le contemporain de Michel-Ange, lui à demi-classique, en accueillant avec une chaude sympathie, malgré leurs imperfections très sensibles, les débuts de l'art nouveau (le gothique, naturellement, ne lui disait rien). On a relevé encore, avec raison, un mérite rare : Vasari s'est dégagé de cet orgueil municipal et régional qui est peut-être spécialement répandu en Italie (les premières critiques lui vinrent de gens qui se sentaient blessés dans leur patriotisme local). Il ne s'est d'ailleurs pas cantonné en Italie, il a traité dans ses biographies les artistes flamands, toujours, il est vrai, fort estimés par ses compatriotes. Il n'a pas su résister à la

plus forte des tentations : il a, lui aussi, falsifié à l'occasion l'histoire *ad majorem familiae gloriam* (*Arch. stor. it.* Sér. V, XVII, 118).

Il succomba à l'envie plus innocente d'appuyer des conjectures et des hypothèses sur des falsifications et des inventions hardies, alors même qu'aucun avantage personnel n'était en jeu. On pense à Machiavel, et plus encore à Tschudi, en voyant Vasari donner pour vérités certaines des combinaisons arbitraires des sources, inventer des épitaphes, des noms et des dates, et ne pas comprendre la distinction entre des faits attestés par des documents et les libres créations de son imagination.

Vasari est le premier véritable historien de l'art. Des compositions antérieures, comme celle qu'on nomme le *Libro di Antonio Billi*, écrit entre 1481 et 1530, publié dans *Arch. stor. it.* Sér. v,vii (1891) et par Frey (1892), ne sont que des recueils de notes. Les fragments (non publiés) de Jove n'ont pu donner non plus qu'une impulsion générale.

C'est peut-être contre Vasari qu'est dirigé le recueil de biographies d'artistes composé vers 1550-1555 par le Florentin G.-B. Gelli (1498-1563) et édité dans *Arch. stor. it.* Sér. v,xvii (1896) 32 ss. C'est la réponse de l'orgueil florentin à l'impartialité cosmopolite du citoyen d'Arezzo. La préface déjà enferme tout le développement de l'art nouveau entre les noms des *Florentins* Cimabué, Giotto et Michel-Ange. Dans le texte, des artistes florentins sont seuls nommés. Pour Orcagna, contrairement à Vasari, André Pisani n'est pas indiqué comme son maître, et les peintures de Pise sont expédiées en une courte phrase. Au point de vue du style, cet exposé sous forme de notes sèches ne peut soutenir la comparaison avec Vasari. — Cf. Kallab, *Vasaristudien* 182 ss. (à qui du reste a échappé la tendance polémique de ce petit écrit.)

3. — Petits ouvrages

C'est de Villani que se rapprochent plus étroitement les œuvres biographiques qui traitaient un sujet actuel. La plupart ont peu d'importance pour l'historiographie.

a. — *Facius.*

Facius (voir p. 46) ne donne guère que des notices de lexique dans ses *Viri illustres* (écrit 1457; éd. Mehus, Florence 1745). Il dit dans sa préface avoir écrit cet ouvrage pour se reposer de sa charge officielle d'historiographe. On n'y trouve que de faibles rudiments d'une caractéristique individuelle. Pour les humanistes les plus distingués, guère autre chose que les dates indispensables et les titres de leurs écrits.

L'ordre suivi est caractéristique pour l'historiographie humaniste. Facius commence par les poètes et les orateurs, descend ensuite aux

juristes, aux médecins et aux théologiens, mentionne rapidement quelques peintres et sculpteurs, et, en passant par les hommes d'État républicains et les condottieri, remonte aux princes (parmi lesquels les papes) ; il termine par un panégyrique du roi Alphonse. Les humanistes et leurs Mécènes forment ainsi les pierres d'angle de son exposé.

b. — *Aeneas Sylvius.*

Les biographies de contemporains célèbres d'Aeneas Sylvius (voir ci-dessous p. 139 ss.) disposées sur un plan analogue, sont restées à l'état d'esquisse. Elles auraient eu également pour titre *De viris illustribus*. Quelques articles ne sont que de maigres notes ; d'autres sont presque au point. Même ainsi, Aeneas Sylvius laisse loin derrière lui le rhéteur Facius. Sa connaissance du monde et des hommes, la part qu'il prit à la politique, son habileté d'écrivain et son aversion pour la rhétorique à la mode ont été d'un bon effet pour les biographies. Plusieurs morceaux ont d'ailleurs passé mot pour mot dans des travaux postérieurs.

L'original des *Viri* renfermait 65 biographies ; 21 ont péri avec les premières feuilles du manuscrit. Aeneas y travailla à divers intervalles ; à partir de 1450 environ il n'y fit plus d'additions, 1re éd. chez Mansi, *Pii* II *orationes* III Lucques 1759 ; augmentée de 2 biographies dans le 1er vol. de la *Bibliothek des literarischem Vereins in Stuttgart* 1842. — Cf. G. Voigt, *E. S.* II, 324 ; F. Krones dans les *Beiträge zur Kunde steiermärkischer Geschichtsquellen,* VIII (1871), 33 ss.

c. — *Bisticci.*

Vespasiano da Bisticci, *cartolaio*, c'est-à-dire papetier-libraire à Florence (1421 à 1498) composa *Vite di uomini illustri del secolo* XV, 1re édit. complète par L. Frati dans la *Collezione di opere inedite o rare*, 1892-1893. Cette édition, d'ailleurs défectueuse, n'a pas recueilli différentes dédicaces que Bisticci mettait en tête d'éditions séparées de ses biographies et qu'il faut chercher dans les éditions plus anciennes ; cf. *Arch. stor. it.* Sér. v, xiv (1894), 200 ss. Les *Vite*, à ce qu'il paraît (I,4) ne devaient servir que d'assises pour un ouvrage historique en latin. Bisticci avait auparavant déjà fourni à des humanistes des documents biographiques pour des oraisons funèbres (III, 347). Deux écrits plus petits dans la même édition III, 245 et 289. — E. Frizzi, *Di V. da B.*, 1878.

La collection de biographies du libraire de Florence appartient à peine encore à l'historiographie humaniste.

L'ouvrage appartient à un genre qui ne pouvait se développer qu'à Florence. Pas humaniste, mais provoqué par l'humanisme. L'auteur était par ses sentiments un représentant typique de la bourgeoisie dévote qui arriva au pouvoir avec Sanovarole. Sa culture n'était pas plus profonde que celle d'autres artisans. Quand il contemplait avec une

fierté patriotique les champions fêtés de la culture nouvelle, son admiration était aussi peu intelligente que celle des gens du peuple de l'Italie actuelle, qui en présence d'étrangers témoignent de leur vénération pour une célébrité indigène. Mais Bisticci, par sa vocation, avait eu l'occasion de connaître mieux que ne pouvaient le faire des artisans la position occupée par les humanistes dans les affaires publiques et dans la vie des classes supérieures.

Lui-même n'avait pas reçu d'éducation humaniste. Il ne savait pas écrire en latin et ses connaissances sur l'antiquité ont encore toute la confusion du moyen âge (cf. dans le *Proemio* I, 1), Mais il avait gobé quelques lieux communs humanistes (ses Vies commencent par la maxime que la gloire d'un grand homme dépend de son historien) et ce sont sans doute des productions humanistes qui l'ont encouragé à son travail. Encouragé seulement. L'exécution est toute médiévale *Perchè lo spirituale debbe tenere il principato in ogni cosa* (I,4), il donna dans son recueil la place d'honneur à un pape (il ne mêlait pas, comme Facius, sous le nom de *princes* des ecclésiastiques et des laïques) et mit à la fin les hommes d'État et les lettrés. Ses biographies ecclésiastiques ont une allure aussi édifiante que n'importe quelle Vie de Saint du moyen âge (cf. I,145 à 151,201 etc.) Comme la plupart des gens peu cultivés, il éprouvait le plus grand respect pour les coryphées de la culture qui gardaient dans la vie journalière une attitude digne et pieuse. Son expression favorite, qui dénote ses dispositions d'esprit en même temps que la pauvreté de sa langue, c'est : *degno*. Le pape Eugène IV est un *degno uomo*, le *Sfortias* de Filelfo est un *degno libro*, l'Histoire Florentine de Poggio est une *opera molto degna*. C'est pourquoi il réussit des figures comme Niccolò Niccoli, tandis qu'il ne nous donne de Poggio qu'une idée très insuffisante.

Ses biographies manquent du fini que les humanistes cherchaient à donner à leurs ouvrages. La matière n'est pas ordonnée, le style souvent négligé. Aussi n'a-t-il pas imposé de force à son travail le cadre classique. Il débitait tout ce qu'il savait. Et il avait appris tout de même bien des choses. Ses jugements littéraires sont de seconde main ; ce brave bourgeois n'entendait rien aux aspirations artistiques des humanistes : mais il connaissait à fond les lettrés comme hommes. On s'aperçoit partout qu'une certaine distance les sépare de ses héros, qu'il les considère presque comme des gens d'un autre monde (ses jugements sur les hommes d'Etat en particulier sont souvent enfantins). Mais comme ses dates sont habilement choisies ! comme ses dialogues et ses sentences sont d'une rédaction heureuse ! quelle vie dans la peinture de plus d'une personnalité ! Son horizon spirituel est borné. Mais il n'est pas gonflé de son mérite. Il n'est pas étonnant que le goût moderne préfère ces récits sans art d'un ouvrier aux éloges glacés des humanistes.

d. — *Sabadino degli Arienti*.

Giovanni Sabadino degli Arienti, né à Bologne avant 1450, comme ses ancêtres au service des Bentivoglio, jusqu'à la chute de cette famille

(1506), puis à Ferrare comme poète de la cour, mort vers 1510. Il composa *Gynevera delle Donne clare*, 34 biographies, y compris la personne qui a commandé le travail et dont il porte le nom. Écrit 1483. Seule édition complète par Ricci et Bacchi della Lega, dans le 223e vol. de la *Scelta di Curiosità letterarie o rare*, 1888. — Dallari, *Della vita di S.*, 1888.

Boccace trouva à l'époque où nous sommes un successeur tardif dans le poète de cour bolonais Sabadino degli Arienti, qui pour plaire à sa souveraine Ginevra Sforza dei Bentivoglio composa un recueil de biographies de femmes célèbres (la plupart contemporaines),

Ses Vies ont naturellement le ton de l'éloge, et pour les dames qui étaient en relation quelconque avec les Bentivoglio, Sabadino ne ménage pas les flatteries. Mais ce n'est pas un orateur malhabile ; il sait donner du relief à des détails pittoresques et trouver entre la nouvelle récréative et la moralité édifiante une moyenne appropriée au goût populaire. Il a un faible curieux pour les héroïnes de la guerre. Il semble que le goût qui a créé les amazones de Boïardo et de l'Arioste ait trouvé bon accueil, comme d'autres importations de Ferrare, à la cour des Bentivoglio. Même la Pucelle d'Orléans, la *gaya polcella di Franza*, est traitée tout à fait comme une héroïne du *Roland furieux*. Sabadino ne tient aucun compte de l'élément religieux (cf. sa biographie et la remarque p. 188).

C. — *La biographie individuelle.*

1. — Princes et hommes d'État

La biographie officieuse a naturellement beaucoup moins de valeur encore que les annales officieuses. Ce n'est pas un effet du hasard que les deux seuls ouvrages qui sont mieux que des éloges conventionnels n'aient justement pas été composés par ordre supérieur.

a. — ***Decembri.***

Pier Candido Decembri, humaniste, né 1399 à Pavie, de 1419 à 1447 au service du duc Maria Filippo Visconti, de 1448 à 1450 secrétaire du gouvernement républicain, par suite sans position sous les Sforza ; de 1450 à 1456 secrétaire à la Curie, 1456-59 à Naples, 1467-76 à la cour des Este, mort 1477 à Milan.

1. *Vita Philippi Mariae Vicecomitis* (1412-1447). Composé en Octobre 1447 (Borsa, p. 372), 1re impression Milan 1625, puis avec les nos 2 et 3 dans Muratori *Script.* XX.

2. *Vita Francisci Sfortiae* (1401-1461, c'est-à-dire toute la vie à l'exception des 5 dernières années). Non commandée, mais présentée au Duc, et censurée par Cicco Simonetta. Trad. en italien sur le désir du Duc (Borsa, 402 ss.).

3. Commandée par Philippo Maria, l'oraison funèbre du condottiere Piccinino. — Cf. M. Borsa dans *Arch. stor. lombardo* Sér. II,X(1893) 5 ss. 358 ss.

Decembri écrivit la biographie du duc Philippe-Marie Visconti immédiatement après sa mort. Il était complètement indépendant; la dynastie s'éteignait avec son patron. Le sujet lui était bien connu; il avait servi vingt-huit ans le duc comme secrétaire. Il n'est pas étonnant que le portrait soit complet, plus qu'aucun de ceux des biographies humanistes. Et malgré tout son réalisme, ce n'est pas une caricature. Il avait trouvé sous Philippe-Marie des occupations satisfaisantes, bien qu'à son gré insuffisamment payées, et il n'éprouvait pas le désir d'user de sa liberté, comme Platina, pour un acte de vengeance posthume. Il fit donc part au public de tout ce qu'il connaissait du duc, le mal comme le bien.

Il n'a pas produit une véritable biographie historique. Pas plus que Suétone, dont il avait jadis traduit la vie de César (Voigt, *Wiederbelebung* 1,512), Decembri n'a compris que la vie d'un souverain ne doit pas être traitée comme celle d'un particulier. Il s'entend bien à choisir les détails caractéristiques, il sait poser l'homme avec son individualité. Mais cette composition anecdotique ne suffisait pas à la peinture de l'homme d'État. Il ne sépare même pas extérieurement ce qui a de l'importance pour le souverain et ce qui n'en a pas. Pas de portrait d'ensemble. La politique du duc n'est nulle part l'objet d'un exposé suivi ; nous ne la connaissons que par des notes fragmentaires. Decembri, comme Suétone, rangeait l'un après l'autre des traits isolés et laissait au lecteur le soin d'en faire un tableau.

Lorsque, quatorze ans plus tard (1461), il écrivit sa vie de Sforza, il lui manquait l'indépendance qui avait donné de la valeur à son premier ouvrage. Son héros vivait encore, et il travaillait sous ses yeux. La narration devait s'en ressentir. En opposition voulue avec la biographie du dernier Visconti (Cf. chap. Ier), Decembri ne traite pas la vie privée du condottiere. Il se borne à magnifier dans le style d'usage les exploits guerriers de son héros. Un exemple du soin qu'il met à esquiver les faits désagréables : il tait la naissance illégitime de Bianca Maria, l'épouse de Sforza, quoiqu'il en ait ouvertement parlé dans son autre ouvrage (auquel il renvoie souvent).

b. — *Tegrimi*.

Niccolò Tegrimi (né 1448 à Lucques d'une vieille famille noble, mort 1527), juriste et humaniste, employé fréquemment comme *orator*, composa, lorsqu'il fut envoyé (1494) en ambassade auprès de Ludovic le More, une *Vita Castruccii Antelminelli Castracani Lucensis Ducis* (mort 1328). Édit. Modène, 1496, puis entre autres, Muratori, *Script* XI. Pour la biographie, Cf. l'introduction à l'édit. lat.-ital. de la *Vita*, Lucques, 1742.

Il faut faire plus de compte encore de la biographie que le Lucquois Niccolò Tegrimi compara à son illustre compatriote Castruccio Castracani.

On s'aperçoit que l'auteur connaissait à fond la politique, l'administration et les tyrans. Il venait d'entrer en relations étroites avec un tyran, lorsqu'il composa son ouvrage : il est écrit pour Ludovic le More, auprès duquel il était envoyé et qui l'avait gratifié du titre de conseiller ducal. (Pour lui plaire, Tegrimi insère une histoire touchante de la vie du *nouveau Scipiade*, le père du More, p. 1332 de l'éd. Muratori.)

Par son origine, l'ouvrage de Tegrimi ressemble donc tout à fait à la biographie de Charlemagne par Acciaiuoli (p. 124). Seulement, le Lucquois ne renonce pas, comme le Florentin, à son indépendance de jugement. D'emblée il se refuse à faire de son héros un miroir de vertu. C'est le contraire. Jamais on n'a fait d'un tyran italien un portrait aussi réaliste. Tegrimi surpasse Decembri et Machiavel dans l'art de faire ressortir les traits typiques. Pas une particularité caractéristique ne manque au portrait. Absence militaire de tous égards, emploi sans scrupule de la cruauté et de la perfidie pour garder le pouvoir. Castruccio se maintient à l'aide de la corruption et de moines qu'il charge d'exciter les pauvres contre les riches. Mépris de l'excommunication ecclésiastique et de la superstition. Sollicitude pour la masse : Castruccio pousse énergiquement à la bâtisse, régularise l'importation des céréales et divertit le peuple par des fêtes somptueuses. Castruccio a tenté un jour d'écarter de son chemin, par des assassins à ses gages, *son seul ennemi dangereux*, le roi Robert de Naples : Tegrimi le raconte comme une chose toute naturelle (p. 1335).

Cette objectivité historique s'explique en grande partie par les

sentiments républicains de l'auteur. Il est fier de son compatriote ; mais il n'oublie jamais que lui aussi appartient à une des familles dirigeantes, qui auraient plus que toutes les autres à perdre par la fondation d'une tyrannie. Il ne peut évidemment pas étaler ses sentiments. (Cf. p. 1337.) Mais un républicain de naissance pouvait seul peindre un tyran avec ce calme cynisme.

2. — Petits ouvrages

Trois seulement offrent des traits un peu remarquables.

La biographie de Pie II par Campanus (1429 à 1477, nommé par Pie évêque de Teramo ; cette vie, sans doute écrite en 1464, parut d'abord comme Epistola V, 1, dans les *Opera* de Campanus [Rome 1495] puis souvent, et aussi chez Muratori *Script.* III, 2) et la biographie de Nicolas V par Giannozzo Manetti (voir p. 30; chez Muratori, *Script.* III, 2) fournissent des peintures vivantes, parce que les auteurs parlent par leur propre expérience, Campanus du pontificat de Pie II, dont il a été le poète de cour, Manetti de l'activité favorable aux humanistes du pape qui avait fait de lui son secrétaire. Au reste, les deux écrits veulent être avant tout des éloges. Cf. G. Lesca, *G. A. Campano* (1892).

C'est un éloge aussi, en dépit du sujet, que la *Vie de Charlemagne* de Donato Acciaiuoli (né 1428 à Florence où il meurt 1478), humaniste et homme d'État (d'abord dans une édition latine des vies de Plutarque, Rome 1470[1], puis aussi dans Mencken, *Script. Rer. Germ.* I, 1728). L'ouvrage fut composé quand une ambassade de Florence fut envoyée 1461 à Louis XI ; il fut offert en présent au roi. La dédicace à un successeur du héros aussi bien que la vénération de l'auteur pour le prétendu second fondateur de sa ville natale étaient des obstacles à l'impartialité. Pour l'essentiel il se fonde sur Einhard ; mais il remanie son texte à la façon humaniste habituelle. Des données précises sont remplacées par des tournures vagues, des remarques louangeuses sont amplifiés par la rhétorique. Einhard rapportait (c. 25) que Charles avait parlé latin aussi bien qu'allemand, qu'il comprenait le grec, mais ne savait pas le parler. Acciaiuoli le représente comme *literis non modo latinis sed etiam graecis liberaliter institutus* (éd. Mencken, p. 830). Sa critique historique est pleine de contradictions, ainsi qu'on pouvait l'attendre d'un disciple de Bruni. Acciaiuoli raconte, sans émettre le moindre doute, la légende de la reconstruction par Charles de la ville de Florence, et il ne rejette pas non plus sa croisade légendaire ni l'histoire de Roland.

1. Comme il se trouve dans cette édition de Plutarque des restitutions latines des deux Vies perdues d'Annibal et de Scipion l'Africain, on a soupçonné Acciaiuoli d'avoir fait acte de faussaire. A tort, comme Lessing déjà (*Briefe*, 1753, pièce 25) le conjecturait. Si plusieurs éditions portent « traduites du grec de Plutarque », ce n'est pas la faute d'Acciaiuoli. Sa dédicace (imp. p. ex. dans l'édition de Cologne désignée par Hain, *Rep. Bibl.* sous le n° 13 124) le fait connaître comme l'auteur de ces Vies sans malentendu possible.

3. — Poètes et artistes

La plupart des biographies d'artistes ne sont, elles aussi, que des exercices de rhétorique. Au lieu d'un portrait individuel, les auteurs ne donnent que des louanges de convention. C'est encore Leonardo Bruni qui a fait le meilleur ouvrage et le plus original.

a. — *Bruni*.

Les *Vite di Dante e Petrarca* de Bruni (ci-dessus, p. 19 ss.) parurent d'abord ensemble à Pérouse 1671 (la vie de Pétrarque seule, Padoue 1472). Fréquemment depuis. La meilleure édition dans A. Solerti, *Le Vite di Dante, Petrarca e Boccaccio scritte fino al secolo XVIII* (s. d., vers 1903). Cf. Paur dans l'ouvrage cité page 7.

Boccace et Plutarque ont donné à Bruni l'idée de ses Vies parallèles de Dante et de Pétrarque. Mais il ne doit au poète florentin et au moraliste grec que cette impulsion tout extérieure. Pour lui, c'est en historien qu'il fait de la biographie. Boccace avait tourné la *Vie de Dante* en un hymne à la poésie, Plutarque avait subordonné la peinture de ses héros à des tendances éthiques : Bruni conçut la biographie comme une portion de l'histoire.

La *Vie de Pétrarque* surtout est devenue une véritable biographie historique. Bruni ne donne qu'une esquisse rapide de la vie extérieure de Pétrarque. Il s'attache davantage à montrer l'importance qu'elle a eue pour l'histoire de l'humanisme. Il s'est admirablement acquitté de cette tâche. Il juge naturellement avec les préventions humanistes et républicaines. Par des raisons politiques il identifie l'humanisme avec le cicéronianisme (la décadence ne commence pas à l'invasion des Barbares, mais à l'installation de l'empire) et motive d'une façon tout extérieure l'abaissement de la culture sous les empereurs par la prétendue extermination des citoyens romains. Mais il saisit avec une clarté merveilleuse les points les plus importants pour l'histoire de la civilisation — l'action novatrice de Pétrarque et sa continuation par Boccace. Si sa philosophie de l'histoire est assez fruste, il faut lui laisser le mérite d'avoir agité des problèmes réellement historiques.

La *Vita di Dante* (plus considérable) a le défaut d'être conçue en opposition avec Boccace et d'amener par suite l'auteur aux juge-

ments outrés de la polémique. Boccace, selon lui, aurait décrit la vie de son héros comme un roman d'amour. Lui, porte son attention principalement sur les circonstances politiques au milieu desquelles Dante agissait. Il les traite sans contredit avec tout autrement de soin et de détail que son devancier. Il est aussi plus fidèle aux faits et n'accueille pas de traits proprement légendaires. Mais pour l'appréciation de l'homme et du poète, il n'égale pas son adversaire. Celui-ci donne au moins au lecteur l'impression d'une personnalité exceptionnelle ; Bruni lui applique la mesure du bourgeois, du Philistin ; il est incapable de juger l'artiste. Boccace avait loué les poètes célibataires et transcrit sans gêne ce qu'il savait des aventures d'amour de Dante. Bruni n'admet pas cette attitude et réplique par cet argument raisonnable, que la famille est la base naturelle de l'État et que seul *cet amour-là est naturel, légitime et permis*. Dante devient chez lui ce jeune homme modèle, qui d'une part ne fuit pas une gaie sociabilité, de l'autre ne fait jamais le cheval échappé. Quant à ses créations poétiques, Bruni ne fait que reproduire les jugements du commun lecteur. Dans le détail, il trouve des choses tout à fait justes ; mais ce que la *Commedia* a d'original et de génial, le dépasse.

Toujours est-il que sa *Vie de Dante* est un ouvrage consciencieux et indépendant, bien supérieur par là à toutes les biographies humanistes qui l'ont suivi.

b. — *Alberti et Cellini*.

Parmi les Vies d'artistes, les autobiographies d'Alberti et de Cellini sont au premier rang.

Le portrait qu'a peint de lui-même Leone Battista Alberti (né vers 1404 sans doute à Gênes, mort en 1472 à Rome) est original, comme tout ce que nous possédons de ce curieux artiste et bohème : c'est aussi l'un des plus vivants qui aient été jamais écrits. Il ne garde que bien peu l'objectivité de l'œuvre d'art. Il flotte entre l'exagération hâbleuse et le plaisir pris par le peintre à un modèle intéressant. Il suit une tendance déterminée. Alberti n'a pas rencontré l'accueil auquel il croyait pouvoir prétendre. Il lui a bien fallu mettre lui-même en lumière pour la postérité ses incomparables mérites.

Il est aigri. Il croit pouvoir dire fièrement de soi qu'il n'a pas été un arriviste ; mais il ne comprend pas qu'il n'ait conquis par là la faveur que d'un petit nombre de princes. Il souffre cruellement de l'indifférence de ses proches, dont *à peine un seul a lu même les titre de ses livres sur la famille.* Il ne s'inspire pas, comme d'autres mémorialistes, de la philosophie résignée des vieillards, qui pardonne tout parce qu'elle comprend tout. Son œuvre n'en pâtit pas trop : ce qu'elle perd en impartialité, elle le regagne en vivacité d'impression.

La *Vita* fut imprimée d'abord par Muratori, *Script.* XXV, plusieurs fois depuis, entre autres en préface des *Operi volgari* d'Alberti, édition Bonucci, 1843. Le récit s'interrompt brusquement. Il était anonyme, mais n'a vraisemblablement pas d'autre auteur qu'Alberti. Ou bien il faudrait qu'il fût écrit par un ami tout à fait intime de l'artiste et inspiré directement par lui. En ce cas, resterait à expliquer pourquoi ses dernières années et sa mort ne sont pas racontées. Bonucci déjà se prononçait pour l'attribution à Alberti. Nous pouvons ajouter que nous avons, du temps même d'Alberti, un exemple tout à fait analogue dans l'autobiographie de Cyrnaeus (p. 60) et que ce serait un cas bien exceptionnel qu'au xv[e] siècle, en Italie, une biographie latine fût composée par un ami anonyme.

Les objections de H. Janitschek (*Repertorium für Kunstgesch.*, VI, 39 ss. [1883]) ne sont pas concluantes. Le critique n'a guère bien compris le tempérament d'Alberti ; il faut se le représenter comme un *Philistin* érudit pour se scandaliser de ses hâbleries. Il y a des répliques directes à faire sur d'autres points. De ce qu'Alberti parle de lui-même au parfait, il faudrait conclure que la Vita n'a été écrite qu'après sa mort ? Mais alors le portrait de Cyrnaeus aussi serait un faux. Parmi ses travaux, il en nomme d'insignifiants et garde le silence sur de plus importants ? Mais Alberti avait-il l'intention de donner un catalogue de ses œuvres ? Et même alors, était-il tenu d'attacher la plus grande importance exactement aux mêmes œuvres qu'un historien de l'art du xix[e] siècle ? (Cf. *Dictionary of National Biography*, XXVI, 188 à propos de l'autobiographie indubitablement authentique d'Edward Herbert de Cherbury (voir ci-dessous, p. 208) : *Childlike vanity is the chief characteristic of the narrative... His accounts of his literary friends and his mother are very incomplete, his dates are conflicting, and he does himself an injustice by omitting almost all mention of his serious studies, which give him an important place in the history of English philosophy and poetry.*)

On ne peut démontrer absolument qu'Alberti soit l'auteur. Mais deux faits subsistent : 1° l'ouvrage a une origine contemporaine et est né dans l'entourage immédiat de l'artiste ; 2° la lacune de la fin, dont l'hypothèse de Bonucci est l'explication la plus simple. Il est peu vraisemblable que la Vita, comme le veut Janitschek, ne soit que le fragment d'une lettre.

L'autobiographie bien connue de Benvenuto Cellini (1500-1571) est tout à fait du même genre (imprimée pour la première fois à Naples [*Colonia*] 1728, remaniée ; le texte original éd. O. Bacci 1901). Seulement, Cellini revient sur sa vie avec beaucoup plus de satisfaction qu'Alberti. Il a moins de culture que ce compatriote, son aîné. Mais on est trop entraîné, pour y penser, par la verve incomparable de la narration. A côté de ce roman largement traité, dramatiquement disposé, l'esquisse d'Alberti ne peut que pâlir. La passion, chez Cellini, est plus forte, plus débridée. Il n'égale son devancier que par le naïf plaisir qu'il prend à se vanter.

V. — Dissidents et indépendants : savants, critiques et mémorialistes

A. — *Flavius Blondus et la fondation de l'École Savante.*

1. — *Blondus.*

Flavio Biondo, en latin Blondus, né 1388 à Forli, secrétaire municipal dans sa ville natale, proscrit 1423, nommé 1432 par le pape Eugène IV, notaire de la Chambre papale, 1434 secrétaire apostolique, mort 1463 :

1° Plusieurs ouvrages d'archéologie romaine : *Roma instaurata* (topographie de la Rome ancienne avec quelques observations sur les monuments chrétiens) terminé 1446, imprimé vers 1471 ; *Italia illustrata* (lexique historique et géographique sur l'Italie, distribué en quatorze régions [manquent l'Italie méridionale et la Sicile], terminé 1453, 1re édit. 1474) ; *Roma triumphans* (manuel des antiquités romaines) présenté 1459 à Pie II, 1re impression vers 1472. — Tous ces ouvrages dans les *Opera* (Bâle 1559). Non comprise la dissertation archéologique *De militia et jurisprudentia* (supplément à *Roma triumphans*, écrit 1460), éditée par O. Lobeck dans le *Programm des Gymnasiums zum H. Kreuz*, à Dresde 1892 ;

2° Une histoire du moyen âge de 472 à 1440 en trente et un livres, *Historiarum ab inclinatione Romanorum imperii decades*. Commencée 1440, achevée probablement 1452. Originairement, conçue comme histoire contemporaine, puis complétée en reculant : d'où dix livres consacrés aux dernières quarante années, vingt seulement aux mille années précédentes. Ces Décades ne sont ni une histoire d'Italie, comme d'autres que Blondus lui-même les appellent souvent, ni une histoire générale du moyen âge. L'Italie est bien au premier plan, mais à côté l'histoire des autres pays est toujours résumée. Première édition datée de Venise 1483. Pie II fit des deux premières Décades un extrait humaniste. (*Opp*. éd. Bâle, 1571, p. 144 ss.). Cf. sur les Décades les deux travaux provoqués par Voigt de A. Masius, *Fl. B.* (Dissert. de Leipzig, 1879)

et de P. Buchholz, *Die Quellen der Hist. Decades*, dissert. de Leipzig 1881 ; Gabotto dans la *Bibliot. d. Scuole ital.* III (1891) nº 7 ; L. Colini Baldeschi dans la *Nuova Rassegna* II (1894) nº 34 et séparément 1895.

3º Petits écrits, voir les *Opera*. — O. Lobeck a publié pour la première fois (1897) seize lettres.

Rapport avec l'historiographie rhétoricienne. — Les historiographes humanistes traitaient l'histoire en artistes. Avaient-ils accommodé la matière historique de manière à lui faire produire, comme une œuvre poétique, une impression d'art satisfaisante ? ils tenaient leur tâche pour accomplie. Cela leur était d'autant plus loisible que du côté des savants ils n'avaient pas à craindre de concurrence. Leur tendance seule rencontrait l'appui des autorités. Pourquoi Princes et Villes auraient-ils favorisé les travaux fondés sur la science historique ? Le savant chercheur avait tout aussi peu à espérer des hautes Écoles. Entre la philosophie scolastique et l'histoire, il n'y avait pas de point de contact. Il n'est pas étonnant que la grande majorité des humanistes aient porté presque exclusivement leur attention sur la forme.

Ce ne fut pas un homme d'élite ni un grand historien qui inaugura une voie nouvelle. Blondus était un savant laborieux, consciencieux, non pas un penseur ni un écrivain dans le domaine de l'histoire. Ce n'est pas sans raison que des chercheurs modernes ont appliqué à ses œuvres l'épithète de *médiocre*. Mais à une époque où l'histoire menaçait de tomber aux mains de virtuoses de la rhétorique, son objectivité sans esprit et sans forme avait du prix, et même une certaine originalité. Ce que Blondus fournit, c'étaient des travaux préparatoires à une véritable historiographie. Mais au moins un fondement à peu près sûr était posé, et ses travaux constituèrent pour des siècles le squelette qui servit à tous les historiens, en Italie et au dehors, surtout à ceux qui s'occupaient du moyen âge.

Les œuvres archéologiques et historiques de Blondus. — Blondus était pleinement en droit de choisir pour plusieurs de ses ouvrages la forme de lexique. Ce qu'il fit pour son *Italia illustrata* et sa *Roma instaurata* (la première topographie sérieuse de l'ancienne Rome). C'est aussi un lexique que le manuel d'antiquités romaines intitulé

Roma triumphans. Blondus ne nous donne pas une histoire, mais un recueil de matériaux. Les extraits des auteurs anciens sont consciencieusement distribués, avec indication des sources, en différentes rubriques (religion, administration, choses militaires, droit et civilisation [*mores ac vitæ*, *instituta* et *triumpha*]), mais ils ne sont en aucune façon travaillés. La critique des sources est tout à fait négligée. Aucune distinction entre des témoignages récents et anciens ; l'antiquité romaine, pour Blondus, n'a pas d'histoire.

Les *Histoires de la décadence de l'empire romain* sont aussi un travail d'érudition. C'est par leur ordre chronologique seul qu'elles font plus que d'autres ouvrages l'effet d'une histoire. Ici encore les extraits des sources sont rangés l'un après l'autre, sans effort de composition.

Au fond, son sujet était indifférent à Blondus. Il ne s'échauffe que quand il tombe sur un fait archéologique intéressant. Quand il lui arrive de porter un jugement historique, ce jugement sent le savant de cabinet. Son idéal politique était issu de considérations naïvement égoïstes. Il estimait les États et les systèmes de gouvernement à la mesure du calme dont ils faisaient bénéficier les travaux littéraires. Il donne une note favorable aux périodes où des savants comme lui pouvaient vaquer tranquillement à leurs occupations, une mauvaise aux méchantes gens qui osent troubler par des guerres ce paisible bonheur. Il loue l'ancien empire romain, avant tout, d'avoir donné à l'Europe la sécurité et l'unité de civilisation (Préface de *Roma triumphans*). Il n'a pas l'enthousiasme des humanistes pour les exploits guerriers et la vertu civique des Romains.

Mais comme travail de critique et d'érudition, cet ouvrage est tout à fait distingué. Blondus, pour la première fois, est remonté, au moins en principe, aux plus anciens témoignages ; en général il mettait de côté la tradition récente, non seulement quand elle contredisait les relations antérieures, mais quand celles-ci étaient muettes. Il rejetait la reconstruction de Florence par Charlemagne pour cette raison déjà que *Alcuin* n'en dit rien (*Italia ill.* s. v. Florentia ; les dires d'Alcuin, c'est-à-dire des prétendues annales d'Einhard sur les expéditions romaines de Charles sont ensuite réfutés (à tort) par le silence du *Liber pontificatis ;* Déc. II, l. I, p. 159 de l'éd. de Bâle 1559). Il ne mentionne pas la croisade de Charlemagne

dans son récit ; il introduit assez adroitement une allusion à ce fait dans le discours du pape Urbain II au concile de Clermont (Déc. II, l. III, p. 208). Conformément aux plus anciens témoignages, il n'attribue pas à Pierre l'Ermite l'initiative de la première croisade (*ibid.* p. 209). Il tirait des témoins tout ce qui lui était accessible. Quand c'était possible, il consultait aussi des sources directes, comme des lettres. Pour son *Italia illustrata*, il fit exprès des voyages dans une grande partie de l'Italie. Comme les humanistes, il exclut légendes et miracles.

Sans doute il se contentait d'apprécier les sources d'après leur âge, et d'écarter les impossibilités ainsi que les données manifestement tendancieuses. Quand il ne pouvait plus s'appuyer sur d'aussi élémentaires calculs de probabilité, il échouait, et il n'est pas malheureux qu'il se soit risqué rarement sur le terrain de la haute critique. Il a raison de rejeter — par le motif que les anciens auteurs n'en disent rien — le bruit que le pape Léon aurait accordé à Charlemagne le droit d'élire les papes et les évêques en général. Mais quand il ajoute *adduci non possum ut credam modestissimum imperatorem voluisse tantum onus etiam oblatum accipere* (Déc. II, l. I, p. 163), cet argument naïf ne montre pas une grande intelligence politique.

L'attitude des cercles humanistes vis-à-vis de Blondus. — Rien ne manifeste mieux la conception que l'humanisme orthodoxe se faisait de l'histoire, que la manière dont les ouvrages de Blondus furent accueillis par les fauteurs de la nouvelle culture. Blondus n'était certainement pas un grand historien. Mais il avait plus fait pour la connaissance du moyen âge et de l'antiquité romaine que tous les humanistes réunis. Ceux-ci, savaient d'ailleurs, à leur manière, apprécier ses travaux. Aucun ouvrage historique n'a été plus exploité — et la plupart du temps sans qu'on nommât l'auteur — que les *Décades* de Blondus. Mais il ne possédait pas les ressources de la rhétorique ; on s'apercevait à chaque pas de sa lourdeur de savant : les récompenses qui pleuvaient sur les annalistes humanistes lui furent refusées. Nicolas V payait au poids de l'or de légères traductions d'historiens grecs ; il ne restait rien pour le travailleur infatigable, chassé de sa patrie, et exploité par la Curie

dans une position inférieure. Un humaniste comme Bruni répugnait à se compromettre par une reconnaissance publique de cet historien trop informe (Cf. Masius, p. 33).

Il est vrai que le choix du sujet ne permettait guère d'attendre une récompense officielle. Ce sans-patrie avait été amené par son séjour auprès de la Curie à écrire non l'histoire d'une ville, mais celle de la chrétienté entière, avec une part prépondérante pour l'Italie. Mais les papes souhaitaient, si l'on voulait qu'ils encourageassent l'œuvre, d'abord un meilleur styliste que Blondus, et surtout une histoire qui mît le développement de la papauté et de l'État de l'Église au centre de l'exposé (Cf. p. 56 s.).

Au reste, c'est aller trop loin que de chercher des tendances politiques derrière la limitation des Décades à certains temps. Par sa situation et son indépendance littéraire, Blondus était prédisposé à une histoire universelle ; s'il débuta seulement par la *décadence de l'empire romain*, c'est uniquement parce qu'il ne se souciait pas d'entrer en concurrence avec les historiens de l'époque classique. Il s'en est expliqué lui-même on ne peut plus clairement. Depuis Orose, dit-il, il n'y a plus eu de véritables historiens, et sa tâche était de grouper les renseignements confus sur la période écoulée depuis (comme Bruni l'avait fait pour les sources de l'histoire florentine). Nous n'avons aucune raison pour émettre des doutes sur cette déclaration et pour nous enquérir de motifs plus profonds, dont on trouverait d'ailleurs difficilement des traces dans l'ouvrage.

2. — *Disciples de Blondus (Calchi et Pomponius Lætus).*

Quelque peu de succès qu'ait eu Blondus durant sa vie, son travail n'avait pas été vain. Ses œuvres furent largement utilisées par ses antipodes, les stylistes humanistes. En outre, il eut au moins *un* digne successeur dans la personne de l'historien milanais Tristan Calchi.

Calchi, né 1462 probablement à Milan, bibliothécaire à Pavie, chargé 1494, deux ans après la mort de Merula (p. 52), de continuer son histoire — en même temps que Corio (p. 53), qui écrivit également sur commande officielle, mais en *italien* l'histoire de sa patrie ; — mort entre 1507 et 1516. Il écrivit *Historiae patriae ll. XXII*, hist. de Milan jusqu'à 1322. Selon toute apparence inachevé. Les vingt premiers livres parurent

d'abord à Milan 1628, les deux derniers *ibid.* 1644. Réimp. dans Graevius, *Thes. Ant. It.* II, 1.

Calchi érudit et critique. — Calchi se mit par son *Histoire municipale* en opposition directe avec un ouvrage composé à la manière ordinaire des humanistes. Sa mission était simplement de continuer les *Antiquitates Vicecomitum* de Merula (dont il avait été l'élève). Il pensa en effet à commencer à la mort de Matteo Ier, où Merula s'était arrêté. Mais l'exposé de son prédécesseur, lorsqu'il fut en plein dans le sujet, lui parut si insuffisant, qu'il résolut de recommencer tout le travail. En même temps, il l'élargit en se proposant d'écrire, au lieu d'une histoire des Visconti, une histoire de la ville de Milan.

Comme Blondus, Calchi aborda son sujet en érudit. Ce qu'il blâmait chez Merula et ses autres devanciers, ce n'était pas des défauts de style ou de composition, mais un travail superficiel et une connaissance insuffisante des sources et de la littérature. Il fournit lui-même, quant à l'exactitude des citations et à l'utilisation complète des sources, une besogne plus proprement, plus solidement faite que celle de tous les autres. Il surpassa encore son maître Blondus. Il fit usage de documents et d'inscriptions dans une plus large mesure. Il remonta avec une bien autre constance aux plus anciennes relations et fouilla systématiquement les sources d'une autre sorte (lettres, discours) qui pouvaient lui fournir des renseignements historiques. Il put ainsi rectifier Blondus bien des fois. Celui-ci était-il embarrassé entre les données contradictoires de compilateurs médiévaux assez récents sur l'histoire d'Italie au xe siècle (Déc. II, l. II, p. 189)? Calchi écartait d'emblée l'autorité de Vincent de Beauvais et de Martin de Troppau... *qui utique recentiores et in indiganda veritate minime diligentes inanibus verbis et interim stultitiis non mediocribus ingentia volumina repleruns* (l. V, p. 180, éd. Grævius) et cherchait à se débrouiller à l'aide de documents (en examiner dans l'original était pour lui *non mediocris voluptas*, l. VI, p. 183). Sa critique ne se taisait pas devant des auteurs plus anciens, dont on avait jusqu'alors accepté sans difficulté le témoignage. Il repoussait par des arguments très justes l'étymologie du nom des *Lombards* donnée par Paul Diacre. Il citait correctement les sources et ne disait pas *Trogus Pompeïus*, mais

ajoutait *ut ex Justino colligimus* (l. I, p. 96; Blondus n'avait pas été toujours loyal sous ce rapport). Il évitait de déformer des citations de sources par les embellissements du style (il nous a conservé par là quelques renseignements tirés de sources aujourd'hui perdues. *Arch. stor. lomb.* Sér. III, vol. XX [1903] p. 284).

Calchi historien. — Quelque mérite qu'il y ait à tout cela — comme historien Calchi n'occupe pas un rang supérieur à celui de Blondus.

Son jugement est intelligent et indépendant. Il blâmait la complaisance de Merula pour la légende de famille des Visconti (l. III, p. 137 ; aussi son ouvrage n'a-t-il pas été publié d'abord) et rejetait une anecdote sentimentale non seulement parce qu'elle n'était pas attestée par de bonnes sources, mais aussi parce que *speciem fabulæ sapit* (l. VI, p. 186). Il ne suivait pas dans le choix de la matière les principes étroits des annales humanistes ; il s'occupait aussi d'événements ecclésiastiques, tels que l'élévation des Humiliati. Il avait renoncé à des agréments de style comme les discours d'apparat (que Blondus n'avait pas osé supprimer). Mais il ne dépassa pas une ordonnauce tout extérieure des faits. Nulle part il ne poursuit l'enchaînement intérieur des événements. Pas de coup d'œil historique. Il reste rigoureusement annaliste. Les observations sur l'histoire de la constitution sont maigres et superficielles au delà de toute mesure. Sa critique, à lui aussi, faiblissait, quand il n'avait plus une autorité à opposer à une autre, mais à constater l'exactitude d'un fait bien accrédité. Jamais il n'a conçu le moindre doute sur la culpabilité des Templiers. Les déclarations des condamnés ne sont-elles pas documentairement fixées (par des *publicae tabellae* (l. XIX, p. 411) ? Dans sa confiance aux documents officiels, le savant Calchi est plus naïf que les vieux chroniqueurs, qu'un Giovanni Villani par exemple.

A Blondus antiquaire se rattacha Pomponius Laetus, né 1497 à Rome. Il n'amena aucun progrès ; il se contenta de façonner les matériaux rassemblés par Blondus en pauvres manuels d'école. — Cf. VI, Zabughin, *G. P. L.* . 2 vol. jusqu'ici (1909-1910).

B. — *La critique historique.*

1. — *La critique philologico-historique* (*Laurent Valla*).

Valla (p. 44 ss.) a droit à une place ici à raison de deux ouvrages :

1° *De falso credita et ementita Constantini donatione declamatio.* Composé 1440. Publié d'abord par Ul. de Hutten, 1517.

2° *Duo Tarquinii, Lucius ac Aruns, Prisci Tarquinii filiive an nepotes fuerint. adversum Livium... disputatio* (avec deux *Confutationes*, réponses à un certain B. Morando). Comp. 1440. Dans les *Opera* (Bâle 1540) p. 438 ss.

Ce que nous avons de mieux sur Valla comme critique, c'est J. Vahlen dans *Almanach der Acad. der Wissensch. zu Wien* 1864 (et à part 1870). Cf. en outre M. v. Wolff, *L. V.*, 1893 ; R. Sabbadini, *Cronologia della vita del V.* (dans L. Barozzi e R. Sabbadini, *Studi sul Panormita e sul V.*, 1891) ; W. Schwahn, *L. V.*, 1896 (Diss. de Berlin).

Blondus fut parmi les historiens humanistes le premier érudit ; Valla fut le premier critique. Sans doute les anciens humanistes, à commencer par Pétrarque, avaient, dans certaines limites, pratiqué la critique. L'histoire ancienne avait été expurgée des fables médiévales, et les récits de miracles, en général, éliminés. Mais les récits des historiens anciens eux-mêmes étaient réputés sacro-saints, et personne n'avait eu l'idée de vérifier l'authenticité de documents de l'histoire moderne. Valla le premier brisa les barrières ainsi posées à la critique ordinaire de l'humanisme.

Ses travaux critiques n'ont pas grande valeur par eux-mêmes. Ce qu'ils ont de remarquable, c'est le courage de leur auteur. Pour trouver ce qu'il a découvert, il ne fallait pas une sagacité extraordinaire. Il suffisait de poser franchement la question d'authenticité. Ce qui passe aujourd'hui pour le haut fait critique de Valla, la preuve que la donation de Constantin est un faux, a été réalisé par d'autres encore. L'authenticité a été contestée non seulement par Nicolas de Cues, mais par un homme tout à fait étranger à l'humanisme, l'évêque anglais Reginald Peacock, dont l'argumentation est même mieux conduite que celle de Valla (Peacock, *Repressing of overmuch wyting of the clergy*, éd. Babington dans les *Scriptores rer. Britann. medii aevi*, 1860, où se trouve le passage sur la donation, p. 359 ss. Comp. vers 1449. Cf. mon travail *Religion und Kirchein in England im 15. Jahrhundert* 1904, p. 55 ss. et aussi J. Gairdner, *Lollardy and the Reformation in England*, 1908, p. 202 ss.) Au point de

vue de la méthode, l'écrit de Valla n'est pas du tout remarquable. Les recherches critiques sont enveloppées dans la forme d'une invective humaniste, surchargées d'une rhétorique prolixe ; la question scientifique est fâcheusement emmêlée dans des considérations de politique actuelle des rois de Naples. Valla est, après tout, sur le terrain qu'occupait depuis longtemps la critique humaniste ; ce qui distinguait son travail des autres tentatives faites pour dégager l'histoire ancienne des additions médiévales, c'est uniquement qu'au lieu de se diriger contre un passage de chronique, elle s'en prenait à un *document*. Encore Pétrarque l'avait-il devancé en déclarant inauthentiques, par des raisons linguistiques également, les lettres d'affranchissement autrichiennes.

Nous regardons comme plus importante la tentative de Valla pour corriger une assertion de Tite-Live et convaincre d'erreur un des écrivains canoniques de l'antiquité. Il opposait, il est vrai, un ancien à un autre ancien, et sa critique ne touchait qu'à un domaine où des corrections de détail n'avançaient pas à grand'chose : son travail n'en allait pas moins plus loin qu'aucun humaniste n'avait osé s'aventurer, et la haine irréconciliable des pontifes de l'antiquité ne fut pas épargnée à l'auteur.

Valla ne laissa pas d'école, pas plus que Giustiniani. Ses qualités personnelles, surtout son intrépidité en face de la Curie et des littérateurs, étaient moins faciles à copier que les particularités du style de l'école de Bruni. Son inspiration n'a été recueillie qu'un siècle plus tard, par un plus grand que lui, par un homme qui lui était bien supérieur en courage, en fermeté critique, en érudition et en universalité d'esprit, par Didier Erasme. Le grand humaniste hollandais ne s'est jamais lassé de vanter les mérites du critique romain et de le défendre contre les outrages de ses concurrents jaloux et contre les inquiétudes des pusillanimes. (Cf. notamment la préface à l'édition des Annotations de Valla sur le Nouveau Testament, Paris 1505 ; dernière édition dans *Opus Epistolarum Des. Erasmi*, éd. P. S. Allen [1906] p. 406 et la 26e Epître, *ibid.*)

2. — *La critique matérielle* (*Bernardo Giustiniani*).

Bernardo Giustiniani, fils de Léonardo Giustiniani, qui a eu lui-même son rôle dans l'humanisme, né 1408 à Venise, formé par l'humanisme,

mais presque entièrement absorbé par les affaires d'État ; 1467, capitano de Padoue, puis du Conseil des Dix, 1474 procurateur de la République, mort 1489. A écrit : *De origine urbis gestisque Venetorum* (jusqu'à 809). D'abord Venise 1492, et aussi chez Grævius, *Thes. Ant Ital.*, V, 1.

Rapports avec la critique humaniste. — Ce fut aussi un critique éminent (si l'on ne restreint pas la critique à l'examen de l'authenticité des sources), que le Patricien de Venise qui, le premier, entreprit des recherches scientifiques sur l'origine de la cité des lagunes.

Giustiniani ne peut, comme Valla, prétendre au mérite d'avoir démontré la fausseté d'un document ; il ne peut, comme Blondus, se vanter d'avoir rassemblé le premier tout ce que de bonnes sources nous apprennent sur une période déterminée. Mais avec ses *Historiæ de origine urbis gestisque Venetorum* il fonda une branche d'études tout aussi importante que l'historiographie érudite ou philologique.

Valla et Blondus étaient sur bien des points en opposition avec leurs confrères ; mais par leur culture et leur situation ils comptaient cependant au nombre des lettrés humanistes. Avec Bernardo Giustiniani, c'est un homme d'État qui s'attaque à l'histoire. Et non à l'histoire contemporaine, comme la plupart des autres, mais aux recherches historiques proprement dites.

Giustiniani était qualifié pour sa tâche comme rarement un historien l'a été. A une solide culture humaniste et à un vif intérêt pour l'histoire, il joignait l'expérience politique et l'indépendance personnelle ; il n'écrivait pas avec un mandat officiel ; il n'obéissait pas à des tendances de publiciste. Ces avantages étaient, il est vrai, compensés par des inconvénients. Son activité multiple, qui fut si utile à l'histoire, eut cette conséquence, que le temps lui manqua pour achever plus qu'une faible portion de son ouvrage de grande allure.

Un homme d'État comme lui, en effet, s'il voulait se rendre clairement compte de l'origine de sa ville, n'était pas au bout de son travail aussi vite que Sabellicus (v. p. 36). La vraie critique des sources lui était aussi étrangère qu'à l'historiographie humaniste et pour les parties qui ne touchaient pas directement Venise, il s'en tenait exclusivement à Blondus (sans le nommer, bien entendu). Mais il pratiquait avec suite la critique des faits. Il tenait, avant d'ad-

mettre les données de la tradition, à les repenser et à s'assurer de leur possibilité. En homme qui avait mené des affaires politiques, commandé des reconnaissances militaires et revêtu de hautes fonctions de l'État, il était choqué par des nouvelles auxquelles la critique humaniste habituelle ne trouvait rien à redire et que le savant de cabinet Blondus avait accueillies sans difficulté dans son ouvrage. Attila aurait assiégé Aquilée trois ans de suite sans interruption ? Fait invraisemblable, parce que la campagne peu étendue et peu fertile qui entoure la ville était incapable de fournir la nourriture de tant d'hommes et de bêtes de somme, d'autant plus que la flotte romaine bloquait les côtes et que les habitants de la ville avaient déjà ravagé les champs et rentré les approvisionnements (l. III). Des renseignements aussi absurdes (*penitus absurda*), un *gravis lector* doit les écarter d'emblée (Cf. aussi l. I sur le prétendu exode des Padouans par crainte d'Attila). Comme il a su autrement que Sabellicus mettre à profit l'écrit de Cassiodore (*Var.*, XII, 24) si important pour les commencements de Venise ! (Cf. l. I et V.)

Rapports avec l'historiographie rhétoricienne. — Giustiniani portait son réalisme dans l'histoire. Il ne l'arrangeait pas comme les humanistes à un point de vue théâtral. Il partait des besoins vitaux les plus essentiels des groupes humains et se demandait comment ils étaient satisfaits. Il traitait en conséquence à fond des affaires ecclésiastiques et religieuses, très insuffisamment mentionnées par Sabellicus. Il exposait très intelligemment pourquoi la religion trouve un aliment particulièrement favorable chez un peuple navigateur (l. V). Le grand héros qui, par de puissantes harangues ou par son intervention toute personnelle, imprime une autre tournure aux destinées des peuples, a presque complètement disparu. La fondation de Venise n'est pas non plus ramenée à un acte unique. L'essor d'un peuple n'est pas l'effet d'une *vertu* spéciale ou d'institutions particulières, il vient de la nécessité : si les Vénitiens, après la chute de l'empire d'Occident, s'appliquèrent à la navigation, c'est l'accroissement du nombre des pirates qui en fut cause (l. V). Car *mores gentium ex natura rerum commodisque hominum locorumque gigni necesse est* (l. IV).

L'auteur a beaucoup puisé dans son expérience personnelle. Pour

déterminer la route qu'avait choisie Attila lors de son invasion en Italie, il se reporte à des études topographiques qu'il avait dû faire sur place en vue du péril Turc. Si l'histoire du droit et de la constitution est à peine traitée, cela peut tenir à la manière de voir de l'homme d'État, qui attachait plus de prix à la pratique du pouvoir qu'à la forme juridique.

Malheureusement Giustiniani n'a pu se libérer complètement de la manière des humanistes. Lui aussi peignait sans scrupule des situations qui ne sont qu'indiquées dans les sources, sans prévenir le lecteur de ses additions. Lui aussi faisait accueil à des anecdotes sans valeur qui ne visent qu'à l'amusement ou à l'émotion du lecteur. Lui aussi intercalait des discours, bien que fort en état d'exposer directement ses vues, et ne dédaignait pas d'y employer des clichés vétustes (l. III). D'un autre côté, il ne laissait pas de tirer parti de son éducation de styliste. Si son exposition flotte entre la recherche savante et la narration, la composition est méditée quand même et l'auteur ne perd pas son objet de vue, comme les chroniqueurs.

A côté de Giustiniani, il faudrait nommer comme seul autre représentant de la critique des faits l'original collectionneur d'inscriptions Ciriaco de' Pizzicolli (né vers 1390 à Ancône, mort avant 1457 à Crémone), s'il en était jamais venu à travailler ses matériaux. Son opinion, que les ruines des édifices antiques et les inscriptions sont des témoins plus sûrs que les livres de la vie des anciens Romains, aurait débarrassé l'histoire ancienne des déclarations des humanistes, si Ciriaco lui-même ou quelque autre avait tiré parti de ses collections. Comme cela n'a pas eu lieu, il n'est resté qu'une simple invite, momentanément tout à fait stérile pour l'historiographie. Cf. la littérature chez G. Voigt, *Wiederbelebung*, I, 269 ss. et les articles de Ziebarth dans les *N. Jahrbücher für das klassische Altertum*, etc., IX (1902), 214 ss. et XI (1903), 480 ss.

C. — *Mémorialistes* (*Æneas Sylvius*).

Æneas Sylvius Piccolomini, né 1405 à Corsignano (Pienza) sur le territoire de Sienne, d'une famille siennoise noble mais appauvrie ; au concile de Bâle 1423 comme secrétaire de Domenico da Capranicas, évêque de Fermo, au bout de quelques années occupé personnellement au service du Concile et nommé secrétaire par Félix V ; 1442 dans la chancellerie impériale sous Frédéric III ; 1445 réconcilié officiellement avec la Curie (Eugène IV) ; 1446 prêtre, 1447 évêque de Trieste. 1449 de Sienne, 1452 légat du pape auprès de Frédéric III, 1456 cardinal, 1458 élu pape (Pie II), mort 1464.

1° *Commentarii de gestis Basiliensis concilii*, écrit tendancieux de 1440, alors qu'Æneas était secrétaire de l'antipape Félix. Le titre est trompeur; l'ouvrage ne raconte que les événements depuis la diète de Nuremberg (oct. 1438) à la déposition d'Eugène IV (l. I), puis le conclave et l'élection de Félix V (l. II ou plutôt III; le l. II primitif qui aurait dû contenir la déposition d'Eugène, est censé perdu). — Edité s. l. e. a. (1521); puis entre autres dans les *Opera* (Bâle 1551, 1571, 1589). — *De rebus Basileae gestis stante vel dissoluto concilio*, resté longtemps ignoré, publié pour la première fois par M. Catalani, 1803, et mieux par C. Fea dans *Pius II... a calumniis vindicatus* 1823. Écrit plus tard que les Commentaires. — Cf. G. Voigt, *Enea Silvio* (1856), I, 228 ss. et II, 322 s. Birck, *E. S. als Geschichtschreiber des Basler Conzils* dans la *Tübinger Theol. Quartalschrift*, 1894, p. 577 ss. (sans valeur).

2° *Historia austriaca* ou *Historia Friderici III*. L'un et l'autre titre sont trompeurs. Cet ouvrage (inachevé) n'est ni une histoire de Frédéric III ni une œuvre d'ensemble, mais une compilation tout extérieure de mémoires, de journaux, de relations et d'extraits d'auteurs plus anciens, comme Othon de Freising. Entrepris à l'instigation de l'empereur, qui désirait une description du *Bellum Austriacum*, c'est-à-dire du conflit de la couronne avec les États de l'Autriche en l'an 1452. La première rédaction fut terminée 1453-54, la deuxième commencée vers 1455. La première s'arrête à 1452, la deuxième à 1458. Sur une troisième rédaction, cf. Th. Ilgen, préface de la traduction dans les *Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit*, 15. Jahrhundert, 2 (1889). Continué par Johann Hinderbach (1418 à 1486), fonctionnaire de la chancellerie impériale, qui déjà avait aidé Æneas dans son travail. Cf. Voigt, II, 356 et Lorenz. *Geschichtsquellen*, II, 312. — Première édition incomplète, Strasbourg 1685; édition complète mais non critique (avec la continuation) chez Kollar, *Analecta Monum. Vindob.* II (Vienne 1762) Cf. Voigt, II, 325 ss.; F. Krones, *Die Zeitgenössischen Quellen zur Geschichte der Grafen von Cilli* (*Beiträge zur Kunde steiermärkischer Geschichtsquellen* VIII [1871] p. 17 ss.); V. Bayer, *Die H. Fr. III*, 1872 (une partie d'abord comme dissertat. de Goettingue; en supplément, une préface qui n'avait pas été imprimée).

3° *Historia Bohemica* (jusqu'à 1458). Composé 1458; dans les parties finales concorde mot pour mot avec *Hist. Frid. III*. D'abord publié à Rome 1475, puis très fréquemment. — Cf. Palacky. *Zur Würdigung der alten böhmischen Geschichtschreiber* (1830); Voigt, II, 331 s.; Krones (voir ci-dessus, 2). 28 ss.

4° *Historia Europæ* (d'après la préface souvent absurdement nommée *in Europam*). Inachevé. Lexique géographique et historique, s'occupant particulièrement de l'histoire contemporaine. Memmingen 1490. — *Cosmographia vel de mundo universo historiarum liber I* (= Asie), ouvrage semblable sur l'Asie, principalement l'Asie Mineure. Egalement inachevé. Venise 1477. Cf. Voigt, II, 333 ss.

5° *Commentarii*. Autobiographie, poussée jusqu'aux derniers moments de sa vie. Remanié et préfacé par Campanus, évêque de Teramo (p. 124). D'abord imprimé sous le nom d'un scribe Gobellinus, Rome 1584, réimprimé Rome 1589 et Francfort 1614. Le treizième livre, resté fragmentaire.

qui manque dans les éditions, est donné par Voigt comme supplément au deuxième volume. Parties du manuscrit original communiquées par Cugnoni dans les *Atti dell'Accademia dei Lincei*, Mem. VIII (1882-83), 482 à 549. — Cf. Voigt II, 336 ss.; G. Lesca, *Commentarii di E. S.*, 1894.

6° Petits écrits. Cf. aussi ci-dessus (p. 124).

Outre les ouvrages cités, on peut comparer en général encore : Riedel, *Zur Beurteilung des Ae. S. als Geschichtschreiber*, dans les *Monatsberichte der preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin* 1867, p. 549 ss. (spécialement quant aux gloses sur Beccadelli) : Gengler, *Ueber Ae. S. und seine Bedeutung für die deutsche Rechtsgeschichte*, 1860 ; P. Joachimsen, *Geschichtsauffassung und Geschichtschreibung in Deutschland unter dem Einflusse des Humanismus I* (1910), 27 ss. Voir aussi A. Meusel *E. S. als Publizist*, 1905.

Bruni n'eut d'influence sur l'historiographie humaniste qui le suivit que comme auteur de l'*Histoire florentine*. Le mélange de mémoires avec l'histoire, de peinture romanesque avec la narration historique, qu'il tenta dans son *Histoire contemporaine d'Italie* (ci-dessus p. 25) ne trouva pas d'imitateurs parmi les humanistes orthodoxes. Un seul historien le suivit, l'homme bizarre qui, au temps de Poggio et de Valla, en opposition avec la nouvelle génération et avec ses préceptes classiques, tenait encore fermement au style libre et individuel de Pétrarque.

Les œuvres historiques d'Æneas Sylvius n'ont pas souffert du culte de la rhétorique des anciens. Ses dons de feuilletoniste ne restèrent pas comme chez Poggio un capital mort. Ce qu'il avait vécu et observé, il n'hésitait pas à en faire profiter l'histoire. Et que n'avait-il pas vu, cet agent politique international ! Quel intérêt universel aux choses ! Quelle indépendance de l'esthétique conventionnelle des humanistes ! Nul ne pouvait puiser dans ses souvenirs des récits aussi vivants, éveiller autant les esprits en jasant, nul ne s'entendait comme lui à toutes sortes de choses. Personne, avec cela, ne négligeait plus la forme, ne bravait plus cavalièrement les règles du style humaniste, que ce publiciste rompu aux affaires, qui ne possédait même pas un Tite-Live (Voigt II. 310) !

Cependant il ne creusa pas plus profondément que les autres. Il ne possédait ni l'activité de Blondus ni les dispositions spéculatives de Bruni. Ses *Commentaires* sur le concile de Bâle, considérés comme des mémoires, donnent un récit vivant, renferment maint jugement heureusement formulé, et malgré leur apprêt de journal, parviennent à éviter la rhétorique conventionnelle. Mais quant aux

problèmes de politique ecclésiastique qui se rattachaient à l'assemblée de Bâle, ils n'en parlent jamais. On peut l'expliquer en disant que ce n'était pas l'affaire d'une œuvre tendancieuse de publiciste, d'aborder de pareilles questions. Mais dans son autre peinture, relativement indépendante, du concile, Æneas reste tout aussi superficiel. Et ses autres écrits, la plupart sans conclusion ou n'en ayant qu'une tout extérieure, n'ont d'autre valeur que leur caractère de mémoires. Nulle part il ne s'élève à de vraies considérations historiques.

Même pour la critique historique il est inférieur à des humanistes comme Bruni. Il était certainement capable de discerner la tradition antique des fables des chroniqueurs. Mais il ne fut pas aussi conséquent que les disciples de Bruni, et traîna avec lui bien des récits qu'il ne jugeait pas dignes de foi, ne fût-ce que pour pouvoir remporter un triomphe facile sur ses devanciers médiévaux. Il n'était guère plus sceptique en face des inventions du moyen âge que ses prédécesseurs non humanistes.

Ce n'était pas davantage un travailleur consciencieux. Qu'il décernât souvent l'éloge ou le blâme par des raisons extérieures et qu'il fît subir à certains faits des travestissements tendancieux, cela rentrait dans sa mission officielle et n'avait pas d'importance. Mais ce n'est pas tout. Il a souvent faussé la vérité, telle qu'il la connaissait, uniquement en vue de l'effet littéraire; il ne se distinguait des autres humanistes qu'en ce qu'il avait plus de goût pour les ornements romanesques que pour un archaïsme décoloré.

Il donna à son activité littéraire une digne conclusion lorsque, retiré comme pape dans son domaine propre, il se voua à la composition de ses mémoires. Ce n'est pas un hasard qu'aucun de ses ouvrages historiques n'ait l'attrait de ses *Commentaires*. Ce que les autres sont occasionnellement et en dépit des règles, ceux-ci le sont ouvertement et loyalement : des souvenirs libres d'allure de la vie de l'auteur.

Des circonstances accidentelles ont amené Æneas Sylvius à s'occuper beaucoup de l'histoire d'Allemagne. Ses rapports avec la chancellerie impériale et sa longue activité en Allemagne lui indiquaient ce sujet que les humanistes n'avaient pas encore traité. Ses œuvres n'en ont pas moins eu sur des expositions ultérieures de

l'histoire d'Allemagne une influence décisive. C'est pour une grande part à Æneas que remontent l'habitude d'intercaler dans des ouvrages d'histoire des excursions sur l'histoire du droit et la géographie, l'attitude à demi critique en face des légendes de races, peut-être même le pathos nationaliste de plusieurs humanistes allemands. Les auteurs allemands du XVIe siècle qui s'occupaient d'ethnographie nationale ont puisé presque tous leurs renseignements dans les écrits de l'humaniste siennois. (Cf. l'ouvrage cité de Gengler.)

B. — L'HISTORIOGRAPHIE HUMANISTE ITALIENNE À L'ÉPOQUE DE LA CONTRE-RÉFORMATION

I. — Observations générales

L'historiographie humaniste en Italie avait bien été jusqu'alors dépendante des Autorités, mais non pas de l'Église. Elle avait dû souvent, en politique, se plier aux désirs des gouvernements ; mais elle n'avait pas eu de ménagements à garder pour la doctrine des théologiens, et ses mandants n'avaient pas tenu à une attitude correcte vis-à-vis de l'Église. Elle avait profité de cette liberté dans une large mesure. Elle était aussi peu cléricale, aussi incroyante que cela était possible avant les découvertes scientifiques du XVIIe siècle. Elle reflétait sans déguisement les vues des laïques éclairés d'Italie. Elle exprimait franchement ce que pensaient les classes dirigeantes de Florence et de Venise.

A la liberté de parole en religion semblait vouloir s'associer la liberté de parole politique. Déjà l'activité de Jove est caractéristique à cet égard. Les lettrés commençaient à prendre conscience de leur importance et pensaient pouvoir négocier avec les gouvernements sur un pied d'égalité. Des « maîtres-chanteurs » auraient pu, avec le temps, faire éclore des historiens indépendants. Plus décisif encore fut ce qui se passa à Florence. La République florentine avait de tout temps accordé à ses historiographes une plus grande liberté que d'autres États. La révolution de 1494 renversa les dernières barrières. Comment aurait-on eu peur des livres d'histoire, après que les derniers fondements de la vie politique avaient fait l'objet de discussions publiques !

La contre-réformation et l'établissement du Principat en Toscane amenèrent la fin de cet état de choses.

On connaît l'effet de la contre-réformation en Italie, le régime religieux et politique de l'Espagne imposé à tous les États italiens, à

l'exception de Venise et peut-être de Gênes. A la place de la liberté, on eut une étroite surveillance de la littérature. Une surveillance qui devait empêcher non seulement des manifestations ouvertement scandaleuses, mais toute expression suspecte. Une surveillance d'autant plus impitoyable qu'elle sentait bien ne pouvoir façonner qu'une opinion artificielle.

Ce fut une perte irréparable pour l'historiographie quand à Florence, dans la ville qui avait montré le plus de goût pour ce genre d'études, l'histoire indépendante disparut. La tradition des temps de la liberté survécut d'abord. Cosme I[er], dont la jeunesse avait vu la période des luttes politiques, ne devint que peu à peu plus timoré. Le livre de Guichardin put encore être imprimé sous ses yeux, Varchi ne fut pas inquiété, et Adriani se vit livrer des matériaux confidentiels. Cependant c'en était fait déjà de la liberté illimitée d'autrefois. L'histoire de Guichardin fut mutilée par égard pour la Curie ; on n'imprima plus du tout les livres de Varchi et de Segni. Bientôt vint pour Florence aussi le temps où non seulement la liberté, mais les historiens capables firent défaut (Cf. dans Reumont, *Gesch. Toscanas* I [1876], 526 ss. la lettre du cardinal Jean de Médicis, de l'année 1578).

La mainmise des théologiens sur l'historiographie ne fut pas, il est vrai, aussi pesante dans les États de l'Italie indépendants de l'étranger que dans d'autres pays. L'histoire ne retomba jamais plus tout à fait dans les anciennes ornières ecclésiastiques. L'effet de la contre-réformation se fit sentir plutôt par les obstacles mis à la production de nouvelles œuvres saillantes dans le style humaniste que par un changement dans la manière humaniste elle-même. Il fallut assurément supprimer les expressions irrespectueuses sur l'Église et ses membres. Mais cette innovation fut peu sensible, l'historiographie humaniste n'ayant jamais fait acte d'hostilité contre l'Église. Seulement, ce qu'on avait dédaigneusement passé sous silence, on ne pouvait plus du tout se permettre d'en parler. L'historien avait pu parler librement des papes, comme d'autres princes ; vouloir maintenant, comme Platina, raconter des choses peu honorables pour le chef de l'Église, c'était se faire soupçonner de tendances secrètes à l'hérésie.

Les ouvrages de cette période n'apportent donc en principe rien

de nouveau. Ils restèrent fixés dans la forme de Bruni, plus encore dans celle de Guichardin. Ce ne fut pas à l'avantage de l'historiographie. Celle des grands Florentins s'était au moins trouvée en harmonie avec l'époque. Quand elle faisait prévaloir des motifs politiques, elle était partiale sans doute; mais elle n'avait pas besoin pour cela de falsifier l'histoire contemporaine. Cela changea, quand des querelles dogmatiques et des disputes confessionnelles prirent une influence directrice sur la politique. Ce fut un malheur pour l'histoire que les humanistes s'en soient tenus quand même à la vieille forme de l'histoire purement profane, qui, vu le changement de la situation, ne permettait plus même de donner un tableau exact de la politique extérieure.

La faute en était pour une grande part, à la tradition littéraire, qui, dès le début, avait pesé sur l'historiographie humaniste. La méthode de Guichardin pouvait d'autant mieux être tenue pour classique qu'elle se rattachait en bien des détails extérieurs aux modèles canoniques romains. L'autorité littéraire de la Renaissance prenait la place de l'Antiquité. La conséquence naturelle ne se fit pas attendre : on conserva la forme alors même que depuis longtemps elle ne répondait plus au fond.

II. — Les annales humanistes

1. — *Foglietta.*

C'est aux continuateurs des annales latines à la façon de Bruni qu'on peut attribuer le moins de valeur propre. Il nous suffira de citer comme leur représentant le plus distingué le Génois Foglietta.

Uberto Foglietta, né vers 1518 d'une vieille famille génoise, juriste, puis lettré vagabond, nommé 1550 référendaire papal, mis au ban et proscrit par le gouvernement génois à cause de son ouvrage publié à Rome 1559 *Della Repubblica di Genova;* rappelé 1576 et nommé historiographe officiel, mort 1581. Il a écrit :

1° *Historiae Genuensium ll.* XII. Inachevé. Foglietta arrivait jusqu'à l'année 1527 ; son frère et éditeur ajouta l'année 1528 tirée de Bonfadio (ci-dessous p. 149) 1re édition, 1585, Gênes ; réimpr. dans Grævius, *Thes. Ant. Ital.* I, 1. Foglietta fut le premier historiographe de carrière à Gênes; le chancelier et le secrétaire d'Etat avaient eu jusqu'alors la charge d'écrire les annales de la ville. Aussi Foglietta ne reçut-il pas

le simple titre de *Scriptor Annalium*, mais celui de *Scriptor Historiarum et Annalium Reipublicae*. On lui assigna la moitié du traitement du chancelier et du secrétaire (Tiraboschi, s. v.).

2° Pendant son séjour à Rome, Foglietta travailla à une *Histoire contemporaine*. Trois fragments seulement en ont été publiés, tous de l'année 1547 (la conspiration de Fiesque, l'assassinat du duc Pier Luigi Farnese et le soulèvement à Naples provoqué par l'inquisition) 1re édit. 1571 à Naples ; réimp. dans Græviús, *Thes. Ant. Ital.* I, 2. Il repousse les attaques contre son Hist. dans l'écrit *De ratione scribendae historiae* (avec l'appendice postérieur *De similitudine normae polybianae*) Rome 1574, puis dans Graevius, l. c.

3° Petits écrits concernant pour la plupart les guerres contre les Turcs. Sur les Eloges, cf. ci-dessous (p. 157).

L'histoire génoise. — L'humanisme et la Renaissance se frayèrent plus lentement l'accès à Gènes que dans d'autres États italiens : ce n'est qu'à l'époque de la contre-réformation que le gouvernement porta son attention sur une historiographie officielle dans le style humaniste. Il paraît y avoir été déterminé par le fait que les luttes entre Venise et Gênes n'avaient été jusqu'alors exposées que du côté vénitien (Cf. la préface aux *Éloges* de Foglietta). C'est à Uberto Foglietta qu'échut la mission de condenser les récits des chroniques en une histoire suivie de la ville, à l'instar de Bruni et de Sabellicus.

Il était devenu impossible, même à un humaniste fieffé comme Foglietta, d'écrire l'histoire à la manière rhétoricienne d'autrefois. Les œuvres des grands Florentins et des historiens érudits avaient rendu le public sensible aux défauts de la vieille école.

Mais les modifications apportées par Foglietta à la forme de Bruni sont assez minces. Il émonda les frondaisons les plus luxuriantes de son style de virtuose, cita directement le chiffre des années, s'efforça d'expliquer, à la suite de Machiavel, des changements politiques par des causes *naturelles* (Cf. l. IV, p. 361 éd. Græviús et l. IX, p. 633). Mais l'ordre resta rigoureusement celui des annales; comme chez Bruni, on voit défiler les rapports sur les guerres, sur les troubles intérieurs, sur des phénomènes naturels, sans autre liaison que la date de l'année. La narration détaillée des combats occupe encore, avec les discours, la plus grande place.

L'Histoire contemporaine. — Si l'*Histoire génoise* a mis Machiavel

à contribution, les fragments de l'*Histoire contemporaine* peuvent nous apprendre l'action qu'a eue Guichardin sur les histoires universelles de l'humanisme.

Foglietta prit l'*Histoire d'Italie* pour modèle sur plus d'un point. Il aspirait à un jugement raisonnable en politique et cherchait dans ses portraits à s'émanciper de la psychologie d'école. Il n'accumula pas les fleurs de rhétorique en un tas aussi épais qu'on s'était habitué à le faire. Mais ici encore, la réforme resta tout extérieure. Les trois épisodes de l'histoire d'Italie de l'an 1547 montrent par leur choix même que l'intérêt romanesque a repris la place de l'intérêt politique, et cette impression est tout à fait confirmée par l'étendue donnée au récit, par sa coloration, par les anecdotes admises uniquement en vue de l'effet dramatique.

Cette rechute dans l'ancienne manière ne passa pas sans opposition.

L'attaque des adversaires se porta surtout sur les points où Foglietta se séparait de Guichardin. Ils lui reprochèrent d'écrire en latin et non en italien (ce qui ne convenait pas, à cause des expressions techniques déjà), de se mêler d'histoire sans s'être acquis comme homme d'État ou comme militaire une expérience pratique ou la connaissance des affaires ; finalement, d'insérer des discours (ce qui atteignait Guichardin lui-même). *Neque enim historia, ut poema, delectandi causa in primis conscribitur*: formule radicale par laquelle la nouvelle tendance, s'appuyant sur les grands Florentins, opposait son idéal à celui des humanistes (*De ratione scribendae historiae*, éd. Grævius p. 1195).

Bizzari. Foglietta ne fut pas le premier à composer une histoire de Gênes en style humaniste ; il fut seulement le premier qui le fit avec un mandat officiel. Pendant qu'il s'y appliquait, il fut devancé par un habile journaliste de l'école de Jove, l'Ombrien Pietro Bizzari (né à Sassoferrato, mort vers 1584 à Anvers où il passa la plus grande partie de sa vie, le plus souvent au service d'éditeurs), qui fit paraître à Anvers en 1579 *Senatus populique Genuensis rerum domi forisque gestarum historiae atque annales* (jusqu'en 1578). C'est à lui seul que pense Foglietta en parlant de *nonnulli* (*H. G.* l. 1, p. 215).

Son ouvrage évidemment hâtif est un bon spécimen de l'école feuilletoniste. Bizzari possédait comme Jove l'art d'écrire d'une manière élégante, concise, intelligible pour les lecteurs à l'esprit paresseux, et il osait comme lui, rompant avec la routine, introduire des pensées

neuves et fécondes dans l'historiographie humaniste. Il eut par exemple la bonne inspiration de traiter à part les guerres importantes de Gênes avec Pise, Venise, etc. et de décharger ainsi la narration par annales. Mais lui aussi gâta ses mérites par un travail léger, sans critique, et un jugement superficiel.

C'est un travail de journaliste du même genre et que nous citons comme échantillon de beaucoup d'autres, que l'ouvrage de Bizzari sur l'histoire de Perse (*Persicarum rerum historia in 12 libros descripta;* les onze premiers livres racontent l'histoire jusqu'à 1578 ; le douzième, consacré à l'histoire de la civilisation, renferme des extraits d'auteurs anciens sur l'ancienne Perse. 1re édit., Anvers 1583, et aussi dans le *Corp. hist. rer. pers.* Francfort 1601). Le caractère de cette compilation, faite au moyen de relations et de journaux à la main, ressort bien de ce fait qu'à la dernière feuille, après les *Emendanda* figurent les dernières nouvelles de Constantinople, à la façon de dépêches reçues après clôture de la rédaction.

2. — *Petits ouvrages.*

La valeur de Foglietta ne ressort que par comparaison avec les autres continuateurs des annales humanistes. Foglietta faisait au moins quelques concessions à la nouvelle tendance florentine et s'expliquait avec ses partisans. D'autres, qui n'avaient pas son intelligence, s'en tenaient encore absolument à la forme humaniste démodée. Ainsi son contemporain Jacopo Bonfadio (né au commencement du XVIe siècle à Gonzana, territoire de Brescia, en 1545 professeur de philosophie à Gênes, accusé 1550 de pédérastie et exécuté) écrivit l'histoire de Gênes de 1527 à 1550 dans l'ordre rigoureux des annales et dans un style puriste (*Annalium Genuensium ll. V.* Bonfadio commence à peu près à la date où avaient cessé les annales d'Agostino Giustiniani. Inachevé. Composé de 1545 à 1550, 1re édit. Pavie, 1586 ; et aussi dans Grævius, *Thes. Ant. It.* I, 2).

Tout aussi insignifiants sont les récits écrits en italien de l'histoire napolitaine. Le livre d'Angelo di Costanzo (né 1507 à Naples, mort après 1590 ; *Istoria del regno di Napoli*, de Frédéric II à 1489 ; 1re édit. complète 1581) est médiocre comme exposition, et les recherches sont brouillonnes. Costanzo ne se contentait pas de parer de sa rhétorique les récits d'annalistes du moyen âge ; quand les détails manquaient, il se fabriquait lui-même, à l'instar d'Annius de Viterbe (ci-dessous p. 165) ses sources historiques (Matteo di Giovenazzo).

La monographie de Camillo Porzio sur la *Conspiration des barons napolitains contre le roi Ferdinand Ier* ne vaut pas beaucoup mieux. Plus d'une observation montre que l'auteur a lu Machiavel et Guichardin et les descriptions géographiques insérées à l'imitation de Jove ne sont pas maladroites. Mais on y voit tout aussi clairement s'annoncer l'époque de l'absolutisme, Porzio ne saurait représenter des événements politiques autrement que sous la forme d'intrigues de palais. Il usa encore de documents originaux et ne se rendit que rarement coupable d'in-

ventions directes. Mais il employait ses témoignages sans critique, et poussait la peinture romanesque au point de faire penser trop souvent au *Décaméron*. La chronologie était au-dessous de lui. Son ouvrage est à la tête du développement qui aboutit aux romans historiques de Saint-Réal.

Porzio (né après 1526 à Naples, mort *ibid* 1580) à l'instigation de Jove dont il avait fait la connaissance entre 1550 et 1552, composa comme complément à l'œuvre historique de celui-ci la *Congiura de' Baroni del regno di Napoli contra il re Ferdinando I* (jusqu'à 1486). Commencé en latin, puis rédigé en italien sur le désir du cardinal Seripando, *afin que cela puisse servir d'exemple à tous les désobéissants dans le royaume*. 1[re] édition, Rome 1565, puis très souvent (édit. Torraca 1885). Cf. Ranke, *Zur Kritik* 94 s. Littérature plus ancienne chez Torraca, *Discussioni e ricerche letterarie* (1888). Lettres sur la Congiura, édition G. Sforza, dans *Arch. stor. ital.* sér. V, XII (1893), 149 ss. Porzio songeait en outre à continuer l'ouvrage de Jove en une *Istoria d'Italia*. Le début seul est achevé : après un aperçu des années 1544 à 1547, il traite les événements de l'année 1547 (les mêmes que Foglietta). 1[re] édition par Gervasio 1839.

III. — L'École de Guichardin

Les petits historiens florentins de la première moitié du XVI[e] siècle se trouvaient presque tous sous l'influence prédominante de Machiavel. Celle de Guichardin fut d'abord nulle. Son *Histoire florentine* resta inconnue et son *Histoire d'Italie* parut trop tard pour avoir pu modifier les travaux historiques de ses contemporains.

La proportion fut renversée quand la génération qui avait pris part aux luttes de partis de la révolution florentine fut éteinte. Les théories politiques de Machiavel ne furent pas oubliées ; mais ses œuvres historiques, comme modèles, cédèrent le pas à celles de Guichardin. Le temps des histoires de villes était passé, ainsi que le temps des conflits constitutionnels. La politique d'un État de la dimension de la Toscane ne pouvait plus être traitée à part ou en rapport avec l'histoire d'Italie seulement ; elle n'était intelligible qu'en tant que partie de l'histoire européenne. Cela mit en relief l'historien qui, le premier (avec Jove, qui ne fut pas pleinement adopté), avait tiré les conséquences de ce changement de situation. Son titre, il est vrai, n'annonçait que l'histoire d'Italie ; mais il n'avait jamais négligé de rattacher les événements nationaux à l'ensemble européen. Il avait traité sommairement les luttes de partis d'une portée locale et

réservé une peinture détaillée aux événements qui avaient quelque influence sur la politique internationale. L'ouvrage de Guichardin devint ainsi le modèle de l'historiographie politique des temps qui allaient venir. On comprend parfaitement que les historiens sérieux de la fin du XVIe siècle et du XVIIe l'aient suivi ; s'ils ont embrassé également sa partialité (p. 146), ce n'est pas sa faute.

1. — *Adriani.*

L'abandon de l'ancienne historiographie bornée à un seul pays, se remarque nettement chez Adriani, qui devait proprement continuer Varchi, mais s'attacha quand même à Guichardin.

Giovanni Battista ADRIANI (né 1511 à Florence, d'abord républicain, puis partisan des Médicis, professeur d'éloquence dans sa ville natale, mort 1579) fut après la mort de Varchi (1565) chargé par le Grand-Duc d'écrire l'histoire de son temps, c'est-à-dire de son principat : *Istoria de' suoi tempi* (de 1530 ou plutôt 1536 à 1574, donc embrassant tout le règne de Cosme Ier.) Il mourut avant d'avoir pu mettre la dernière main à cet ouvrage, qui ne fut édité (à Florence) qu'en 1583 par son fils. Adriani composa en outre 1575 un éloge spécial du Grand-Duc, *Vita di Cosimo I*, édité par A. Bartoli dans les *Scritti vari editi ed inediti di G. B. A.*, 1871 (*Scelta di curiosita lett.* disp. 121). Cf. Lupo Gentile, *Studi sulla Storiografia fiorentina alla corte di Cosimo I* (1905) p. 115 ss.

L'intention sans doute ne suffisait pas. Adriani copia Grichardin aussi fidèlement que possible. Non seulement dans la composition (il insère toutefois encore des notices particulières à Florence), mais dans la méthode. Comme le maître, il basa son exposé sur des extraits d'actes et de rapports des archives florentines. Mais il ne s'éleva pas au-dessus d'une imitation extérieure. Pas même aux endroits où il avait les coudées franches et où sa situation dépendante ne lui imposait pas des apologies officieuses. Il lui manquait le don d'observation, la sagacité politique et la connaissance des affaires de Guichardin. Son exposition est sans vie. Il avait de bonnes sources, et ce qu'il y puise, il le rend exactement, sans le parer des couleurs de la rhétorique. Mais son jugement ne pénètre pas plus avant que ces données-là. Avec les rapports des diplomates fixant une situation momentanée, il n'était pas capable de mettre un personnage sur pied ou de reconstruire les principes d'un homme d'État. Sa narration est absolument décolorée quand il a devant lui

des choses dont ses autorités sont déjà insuffisamment informées. Les ambassadeurs florentins n'étaient pas précisément initiés à la politique des grandes puissances. Adriani n'avait pas de quoi combler lui-même cette lacune. Il se contentait en pareil cas d'aligner les faits tels qu'il les connaissait.

Adriani a la même partialité politique que Guichardin, mais avec bien moins de droit encore. Guichardin, du point de vue de la politique italienne d'alors, avait pu se permettre d'ignorer le théologien Luther : Adriani commettait une grosse faute historique, quand il ne voyait dans le concile de Trente que son influence sur les négociations politiques entre pape et empereur, et quand il passait entièrement sous silence un événement mondial comme la fondation de la Société de Jésus. Il se trouva des contemporains, en dehors de l'Italie pour louer ces réserves. De Thou (ci-dessous p. 180) vante sans doute pour cette raison la confiance que mérite son histoire. Ce jugement se comprend de la part de l'historien français. Mais ces réserves commodes ne sont pas le fait d'un grand historien.

2. — *Paruta*.

Paolo Paruta (né 1540 à Venise, mort 1598) homme d'Etat vénitien, procurateur de Saint-Marc, fut chargé 1579 par le Conseil des Dix de continuer l'histoire de Bembo (p. 42 ss.). Après la mort de Bembo, c'est Daniele Barbaro (1513 à 1570) qui avait été nommé historiographe de la république ; il en resta aux premiers commencements (Fragment de sa *Storia veneziana* 1512 à 1515 dans *Arch. stor. it.* Sér. 1, 7, 1844). Son successeur Luigi Contarini (mort 1579) écrivit en latin une Histoire de Venise de 1513 à 1570. Son travail ne fut pas publié. Paruta commença également en latin (on a conservé la rédaction latine des quatre premiers livres), mais se décida pour l'italien : *Istoria veniziana* (1513 à 1553). Inachevée. 1re édition, Venise 1605, avec la *Guerra di Cipro*, récit de la guerre de Venise contre les Turcs 1570-73 (Paruta cherche à disculper les Vénitiens, qui avaient dû céder Chypre au sultan). Cf. Ranke, *Zur Kritik*, 89 ; Monzani dans l'introduction à l'édition préparée par ses soins des *Opere politiche* de Paruta (1852) p. XLVII ss.

Paolo Paruta fut un successeur plus digne de Guichardin. Ce ne sont pas quelques dehors seulement que lui emprunta l'homme d'État vénitien. Il s'était, comme plus d'un Florentin, préparé à sa tâche historique par des Dissertations[1] politiques. S'il ne possédait

1. Les *Discorsi politici* de Paruta (d'abord Venise 1599 ; dernière édit. au

pas l'intelligence pénétrante du Florentin, son ouvrage trahit partout l'entente des affaires de l'État ; il caractérise avec sang-froid et d'un regard sûr les situations politiques, laissant de côté les bavardages et les anecdotes sentimentales. La narration est extraordinairement claire et les discussions, parfois prolixes, ne sont jamais vides. L'histoire de son pays est habilement rattachée à la marche de la politique européenne. Les extraits des sources sont soigneusement faits. Les discours sont absents (quelques-uns figurent encore dans l'*Histoire de la guerre de Chypre*) ; Paruta les a constamment remplacés par des réflexions directes.

Mais son jugement n'était pas indépendant. Il écrivait et pensait en Vénitien. Guichardin avait apprécié en philosophe libre de préjugés les constitutions anciennes et nouvelles de Florence ; Paruta dogmatise : tel un Romain du temps de la République ou un Anglais du XVIII[e] siècle, il part de l'opinion (partagée ailleurs aussi bien qu'à Venise), que sa patrie est *una vera imagine di perfetto governo* (Introduction au 1[er] livre, p. 4). Inutile de montrer combien son livre est par là inférieur à Guichardin.

3. — *Davila.*

Arrigo Caterino Davila, né 1576 à Pieve del Sacco dans le Padouan, emmené en France dès ses premières années par son père, qui avait été connétable du royaume de Chypre et avait noué des relations avec la famille royale de France ; il fut élevé là, vécut à la Cour et dans les armées françaises ; à Padoue en 1599; employé plusieurs fois par la république de Venise à des besognes militaires ; assassiné 1631. Sa *Storia delle guerre civili di Francia* est une histoire des guerres de religion contre les Huguenots jusqu'à la paix de Vervins (1598). 1[re] édition Venise 1630, puis très fréquentes. Cf. Ranke, *Französische Geschichte* V, 3 ss.

Le Vénitien Davila a plus d'affinité encore avec Guichardin. Cela tient à ce que ces deux hommes avaient à peu près la même attitude

2[e] vol. des *Opere politiche*, édit. Monzani 1852) sont dans le même rapport avec Machiavel que l'*Histoire vénitienne* avec Guichardin. Composition et pensées rappellent à chaque pas les *Discorsi* sur Tite-Live ; mais à la place du style serré du modèle nous trouvons déjà de la loquacité, à la place de spéculations universelles, une apologie de Venise. L'intention de Paruta paraît avoir été principalement de défendre la politique de Venise contre *un auteur moderne* (Machiavel) — dont les Discorsi sont d'ailleurs tout à fait oubliés (édit. Monzani, p. 209) — et de démontrer que Venise n'a pas à craindre la comparaison avec Rome.

vis-à-vis de leur matière historique. Davila aussi avait été en partie témoin des événements qu'il décrivait et n'en restait pas moins indifférent en somme aux problèmes pour lesquels on se battait. Guichardin de même restait froid devant la question de savoir si l'Italie se trouverait mieux de la domination espagnole ou de la domination française. Davila n'est pas tout à fait neutre en politique. C'est un homme d'État moderne et ses sympathies vont à un gouvernement fort, à la monarchie indépendante des factions de la noblesse. Mais il est libre de toute prévention confessionnelle. Il raconte les intrigues des seigneurs huguenots avec autant de calme que celles des catholiques, et tout comme son maître il ne croit qu'à des mobiles égoïstes. Ses héros sont des personnages comme Catherine de Médicis et Henri IV, des politiques capables, parce qu'ils sont étrangers à des tendances confessionnelles, de s'élever au-dessus des partis en lutte. Il loue la conversion d'Henri IV, parce que la France y gagna le calme et l'union; quant à l'influence qu'elle eut sur les rapports des deux confessions en Europe, cela ne l'intéresse pas. L'intrigue politique est tout pour lui. Il faut dire qu'il y est passé maître. Dans l'art de démêler clairement les fils d'une affaire diplomatique il n'est dépassé que par Guichardin, qui lui reste supérieur comme psychologue.

Mais à Davila plus qu'à tout autre s'appliquent les observations générales que nous avons faites au commencement de cette section (p. 145).

Les penseurs politiques de la Renaissance florentine avaient développé une doctrine historique qui basait tous les jugements de valeur sur l'utilité *politique* : son application au sujet traité par Davila était peut-être une heureuse correction du point de vue confessionnel. Des travaux antérieurs avaient d'ailleurs accentué fortement les tendances politiques qui se manifestaient dans les guerres de religion Cf. Rébelliau, *Bossuet historien*... (1891) 257 ss. Mais la partialité florentine laissait bien des choses sans explication, Davila ne parle du calvinisme qu'après avoir montré les chefs d'une fraction de la noblesse résolus à se servir de la nouvelle religion comme d'un instrument de pouvoir politique (1er livre). C'est de la même façon que Guichardin, dans son *Histoire florentine* (p. 121), que Davila ne pouvait connaître, a introduit Savonarole. Or l'action politique du moine

de Saint-Marc n'avait été qu'un épisode dans l'histoire européenne de son temps ; mais Davila nous dérobe justement une partie fondamentale de son histoire. Il nous apprend comment les dirigeants ont exploité le mouvement religieux, il ne nous dit pas ce qu'était ce mouvement. La doctrine calviniste n'est caractérisée nulle part. D'après les *Discorsi* de Machiavel, la religion pouvait être dans la main d'un prince un instrument de pouvoir important (l. I, ch. 11) : il n'avait pas prévu qu'une organisation religieuse pût se développer spontanément.

Davila exagère encore le pragmatisme politique de Guichardin. C'avait été dès l'origine le défaut des grands Florentins de chercher derrière chaque action un subtil calcul politique. Davila pousse à l'excès cette tendance. D'autant plus fâcheusement qu'il ne s'en tient pas consciencieusement aux sources, comme Guichardin, mais les altère sans scrupule, comme Machiavel, quand elles n'illustrent pas suffisamment sa manière de voir. Ranke a rassemblé de nombreux cas de ce genre. Plus que les grands Florentins il obéissait en cela à des considérations littéraires. Machiavel avait arrangé les rapports de ses devanciers presque exclusivement dans l'intérêt de ses théories politiques : Davila, selon l'habitude humaniste, faisait une grande place à l'anecdote sensationnelle, même alors que ses sources lui indiquaient une meilleure voie. Quant à certains dehors de l'historiographie exacte, comme le chiffre des années, il les évitait aussi constamment que les humanistes.

Si son ouvrage eut un grand succès et, à l'égal des écrits de Commines et de Clarendon, fixa l'opinion de la postérité sur le sujet qu'il avait traité, cela ne fut pas uniquement dû à une forme agréable, à une narration coulante et ininterrompue comme celle d'un roman. Davila fut le premier à établir une corrélation intime entre les épisodes des guerres de religion, que De Thou lui-même n'expliquait qu'isolément. Son regard impartial d'étranger l'élevait au-dessus des mots d'ordre des partis. Et puis son livre parut au bon moment, à l'époque « *der mächtigsten Erhebung Richelieus*[1] » (Ranke). En France aussi, on avait cessé de comprendre la politique des vieux Protestants.

1. Où Richelieu était à l'apogée de sa puissance.

4. — *Bentivoglio.*

Giulio Bentivoglio, né 1579 à Ferrare, camérier intime du pape sous Clément VIII, puis employé par la Curie à diverses missions importantes : 1607 à 1616 nonce en Flandre, 1616 à 1621 en France ; cardinal en 1621 et choisi par Louis XIII comme *Protector* de la France à Rome ; mort 1644 à Rome. Il composa :

1° *Guerra di Fiandria* (1559 à 1609). Histoire du soulèvement des Pays-Bas. D'abord 1632 à 1639.

2° *Memorie* (jusqu'à 1601). Commencé en 1642. 1re édition, Amsterdam, 1648.

En outre, différentes relations du temps de ses nonciatures (Anvers, 1629). Cf. pour les Mémoires Ranke, *Römische Päpste* Analecten, p. 91 s.

Le cardinal Bentivoglio a écrit sur le soulèvement des Pays-Bas un ouvrage agréable sans grande valeur. Extérieurement il avait la même attitude que Davila vis-à-vis de son sujet : il était indépendant comme étranger, et pourtant connaissait personnellement le pays. Mais il lui manquait le coup d'œil politique pénétrant, quoique partial, de Davila, aussi bien que son désintéressement confessionnel. Son ouvrage dut, au fond, son succès à des qualités de forme : pour la première fois, un événement historique important, sur lequel on n'avait pu s'éclairer que par divers écrits surchargés de détails militaires techniques et personnels, était présenté dans une narration d'un style uniforme et accessible à tous les lecteurs. Bentivoglio n'ajouta rien de son crû. Même les excursions géographiques et ethnographiques utiles que contient son ouvrage, sont données — et mieux données, par ses sources (particulièrement dans les *Commentaires* de Don Bernardino de Mendoza (p. 293 s.), Bentivoglio se contentait d'abréger adroitement le récit de ses autorités, parfois de le noyer dans des phrases de journal, d'y intercaler des discours et de jolies anecdotes, et quand il trouvait mention faite d'un Italien, d'ajouter une épithète louangeuse.

IV. — La biographie humaniste

Plus encore que les Annales, la biographie humaniste eut à souffrir du manque de liberté et de la courtisanerie où était tombée l'historiographie. Seule, la biographie d'artistes, qui fut à peine atteinte

par le changement des circonstances politiques, conserva sa bonne tradition et un ouvrage de la valeur de celui de Pigna sur l'Arioste (*Romanzi* Venise 1554 ; la partie biographique reproduite par A. Solerti, *Autobiografie e Vite de' maggiori scrittori italiani* 1903) montre que la *Vie de Dante* de Boccace pouvait trouver encore de dignes successeurs. Les biographies de princes et d'hommes d'État, en revanche, prirent sans exception le ton du plat panégyrique, et cela qu'il s'agît de personnages du présent ou du passé. Un mélange de dévotion et de rhétorique académique étouffa l'éclosion des germes d'une caractéristique indépendante et précise qui existaient avant la contre-réformation.

A cette catégorie appartiennent des œuvres comme la *Vie de Castruccio Castracani* d'Alde Manuce le jeune (1547 à 1597, 1re édit. Rome, 1590), mauvaise reproduction du travail de Tegrimi (p. 123 s.), enrichie de quelques notices généalogiques, et du même auteur la biographie officiellement commandée du grand-duc Cosme Ier (Bologne 1586) ; de Vincenzio Acciaiuoli (après 1500 jusqu'à 1572), la *Vita di Piero Capponi* (mort 1496 ; dans *Arch. stor. it.*, IV, 2 [1853]. On trouve des réminiscences de la tradition des grands Florentins dans Philippo Sassetti (1540 à 1588) *Vita di Francesco Ferrucci* (mort 1530. Editée avec le précédent ouvrage).

Les Eloges de Foglietta, *Clarorum Ligurum Elogia* (Rome 1572 ; réimp. entre autres dans Grævius, *Thes. Ant. Ital.* I, 2) ne dépassent pas non plus la moyenne. Ils sont phraseurs et cléricaux. Comme au moyen age, saints et papes tiennent de nouveau la tête (si Bracelli, dans son *libellus de claris Genuensibus* suivit le même ordre, c'est sans doute par égard pour le destinataire, un moine dominicain) ; c'est dans la seconde partie seulement que sont traités les capitaines célèbres et Colomb, rangé parmi les saints, mérite gloire et honneur pour avoir apporté la vraie foi à des peuples innombrables. L'époque courtisanesque nouvelle se trahit en ce que dans le dernier chapitre sont énumérés tous les titres conférés à des Génois par des potentats étrangers.

V. — L'École de Blondus

L'historiographie savante que Blondus avait inaugurée, resta également stationnaire en Italie au xvie siècle. La littérature archéologique s'étendit, sans augmenter de valeur. Bientôt commença la période de la polygraphie, que la langue technique a coutume d'appeler *Érudition du XVIIe siècle.*

Les historiens érudits prenaient avant tout pour tâche de recueil-

lir chez des auteurs bons ou mauvais une masse énorme de matériaux. S'ils exerçaient par hasard la critique, c'était où il ne fallait pas ; ils s'acharnaient à quelque détail pseudo-historique d'invention assez récente (corrigeant par exemple les dates d'une liste fictive de rois), ou bien ils gâtaient par un plat rationalisme le service que pouvaient rendre les restes d'une tradition. La tendance scientifique n'est en général qu'un trompe-l'œil ; ces travaux ne servent en général qu'une vanité dynastique ou un orgueil de clocher. Les auteurs veulent prouver que leur pays, leur classe, la famille de leur souverain ou leur propre famille peuvent revendiquer une haute antiquité et un passé particulièrement glorieux. Souvent des falsifications et une polémique pédante et haineuse suppléent au défaut d'arguments scientifiques. Les recherches savantes manquaient tellement d'organisation que l'on conçoit que l'intérêt historique ait la plupart du temps cédé le pas à des intérêts personnels.

D'un autre côté, sous l'influence de la contre-réformation la censure devenait toujours plus sévère, de sorte que le moyen âge fut presque entièrement soustrait à la libre recherche ; l'Antiquité seule lui demeura accessible. Mais ce terrain même fut insuffisamment travaillé. Là aussi, on ne pouvait espérer un progrès qu'en rompant sans ménagement avec les falsifications tendancieuses des généalogistes et des historiens locaux. Un autre obstacle encore s'opposait à une pénétration profonde : il manquait à l'humanisme une conception vraiment historique de l'Antiquité. Seuls, les savants français du XVIIe siècle, vis-à-vis de cette fausse érudition, revinrent à la méthode de Blondus et de Calchi ; et il fallut attendre le siècle des lumières (*die Aufklärung*) pour triompher complètement de la stérile polyhistoire qui, outre l'Italie, sévissait en Allemagne et en Espagne.

Nous ne pouvons naturellement signaler ici qu'un petit nombre de représentants, en choisissant ceux qui s'élèvent au-dessus de la moyenne.

1. *Sigonius.*

Carolus SIGONIUS, né 1523 ou 1524 à Modène, où il fut 1546 professeur de grec; en 1552 il enseigne la culture humaniste à Venise ; 1560 professeur à Padoue, 1563 à Bologne : mort 1584 à Modène. Parmi ses

écrits, réunis par Argelati dans son édition des *Opera* (Milan 1732 à 1737) nous nommerons :

1° Une histoire d'Italie au moyen âge : *Historiarum de occidentali imperio* ll. XX (284 à 565 ; 1re édit. Bologne 1577) et *Historiarum de regno Italiae* ll. XX (565 à 1268 ; les quinze premiers livres [jusqu'à 1200] parurent 1574, les cinq derniers seulement après la mort de l'auteur avec des additions d'une main étrangère 1591, le tout à Venise). Un *Catalogus* (Index et liste des sources), Bologne 1576.

2° *Historiae ecclesiasticae* ll. XIV (jusqu'à 311). Inachevé. Ecrit par ordre du pape Grégoire XIII. 1re édition, Milan 1734 (dans les *Opera*). *De donatione Constantini Magni* (se prononce pour l'authenticité), d'abord dans les *Opera* VI.

3° Etudes sur l'histoire de Bologne, entres autres *Historiae Bononiensium* ll. VI (jusqu'à 1267) écrit sur mandat de la ville, imprimé avec de forts amendements, Bologne 1578.

4° Etudes sur l'histoire grecque et romaine : *De republica Atheniensium* (Bologne 1574) ; *Fasti consulares ac triumphi acti a Romulo rege usque ad Tiberium Caes.* (1550 Mantoue), etc. — Cf. J.-Ph. Krebs. *Vita C. S.* (Programme de Weilburg 1837) et en allemand 1840 ; G. Franciosi *Della vita e delle opere di C. S.*, 1872 (discours de cérémonie) ; A. Hessel, *De regno Italiae von C. S.* (Dissertation de Berlin ; et aussi *Histor. Studien*, édit. Ebeling, 13) 1900 ; s'occupe aussi de la *Vie de Campeggi* de Sigonius.

Sigonius a ceci de remarquable qu'il cherche à unir la méthode savante à la forme humaniste. Son *Histoire d'Italie* est un compromis entre Blondus et Bruni. Il désignait lui-même comme ses devanciers Blondus et Sabellicus, d'un côté donc le chef de la direction savante, de l'autre un type de la rhétorique humaniste. Son guide réel fut d'ailleurs Calchi, dont il suivit exactement la méthode pour l'usage des documents. Il ne fit qu'appliquer les principes de l'*Histoire milanaise* à l'histoire générale d'Italie. Il rechercha systématiquement des documents et entreprit l'un des premiers des voyages pour les archives. Mais tandis que Calchi avait produit, à la mode de l'ancien temps, un ouvrage assez régulier, quoique partial, dans Sigonius nous voyons le savant en lutte avec le styliste. Son travail ambigu ne satisfait ni la critique ni l'esthétique. Sa manière de traiter les documents est caractéristique. Un véritable historien n'en aurait tiré que l'essentiel pour l'histoire ; un véritable érudit les aurait reproduits sans changement. Sigonius ne fait ni l'un ni l'autre. Il donne ses documents en entier, c'est vrai, mais en traduit le texte en latin d'humaniste. Et à côté il place des discours librement inventés ; des

tableaux exactement copiés sur les sources sont suivis de peintures ornementales arbitraires.

Le point de vue historique fait complètement défaut. Cela est vrai d'autres de ses ouvrages encore. Sur la biographie de Campeggi, Hessel fait la remarque (p. 89) que : *der Fülle des Materials nicht der Wert der Darstellung entspreche*[1]. On peut en dire autant des dissertations sur l'histoire ancienne.

Nous constatons partout le manque d'indépendance du jugement ; mais l'auteur n'en est pas en tous points responsable. Sigonius n'était pas libre vis-à-vis des autorités, soit politiques, soit ecclésiastiques. Personnellement, les affaires de l'Église le laissaient froid, comme les anciens humanistes. Mais ses jugements historiques avaient à se régler sur les exigences de la censure ecclésiastique. Dans son *Histoire de Bologne*, il avait ajouté à une notice sur la donation du Constantin cette incise : *ut a piis hominibus creditur*. Les autorités ecclésiastiques demandèrent ou qu'il s'exprimât sans équivoque, disant par exemple *ut multi probatae fidei scriptores tradiderunt*, ou mieux qu'il retranchât complètement la parenthèse. Sigonius s'arrangea avec la vérité historique en parlant en termes généraux d'une *donatio* (*Opera*, éd. Argelati III, 334). Notez qu'il s'agissait là d'un point sur lequel depuis un siècle, depuis Valla, il n'y avait plus de discussion entre humanistes. Les magistrats civils étaient devenus tout aussi pusillanimes ; auprès d'eux l'*Histoire de Bologne* n'eut pas moins de difficultés à vaincre qu'auprès des censeurs ecclésiastiques.

2. — *Ammirato*.

Scipione Ammirato, né 1532 à Lecce dans le royaume de Naples, humaniste, secrétaire de différents maîtres, à partir de 1569 à Florence, où il mourut 1601. Il reçut 1570 du grand-duc Cosme le mandat d'écrire l'histoire de Florence : *Istorie fiorentine* (jusqu'à 1574) ; 1re édition des vingt premiers livres (jusqu'à 1434). Florence 1600. Les quinze autres furent publiés 1641 par son fils adoptif, qui donna aussi une nouvelle édition de la première partie avec des additions de sa main (1647). Dernière édition 1846-1849. — Ammirato publia en outre divers ouvrages généalogiques, des *Discorsi* sur Tacite (Florence 1594), etc. Cf. ses *Opuscoli*, Florence 1637. — U. Congedo, *La vita e le opere di Sc. A.*, 1904.

1. La valeur de l'exposition ne correspond pas à l'abondance des matériaux.

Ammirato chercheur et critique. — L'*Histoire florentine* d'Ammirato est une œuvre du même genre. Le choix même de la langue italienne indique qu'il voulait rivaliser non seulement avec Blondus, mais avec Machiavel. Il ne possédait malheureusement ni l'exactitude méthodique de l'un, ni l'intelligence politique de l'autre. Son ouvrage est de la même sorte que le *Chronicon Helveticum* de Tschudi (ci-dessous, p. 257 ss.). Par son étendue, par un travail soigné et en apparence systématique, il séduit le dilettante et le lecteur d'occasion ; mais un examen plus attentif y montre l'absence de critique, des falsifications tendancieuses ; le seul mérite qui reste à l'auteur est d'avoir enchâssé dans la narration traditionnelle quelques nouveaux matériaux documentaires.

L'exposition d'Ammirato oscille désagréablement entre la recherche savante et la narration historique, et ne peut satisfaire ni d'une façon ni de l'autre. Comme critique, il est encore au-dessous de Bruni. Son travail était en apparence plus exact ; il notait par exemple le chiffre de l'année et y ajoutait sur le modèle antique les noms des gonfaloniers et de l'évêque. Mais c'est tout. La critique de Bruni n'était pas profonde, mais elle était honnête et conséquente ; elle écartait fables et miracles sans exception. Ammirato ne pouvait plus procéder aussi radicalement. Qu'il fût inspiré par la faveur que la dévotion trouvait auprès de Cosme ou par sa piété personnelle — toujours est-il qu'il n'exprimait plus de doute sur des légendes ecclésiastiques. Il tient de nouveau pour authentique la donation de Constantin (l. I). Il mentionne des miracles d'hosties sur le ton de crédulité affectée qui caractérise la contre-réformation ; Giovanni Villani paraît un esprit fort à côté de lui (Cf. p. 79 de l'édition de 1647, l. I accresc. avec Villani VI, 7). Il prend résolument parti pour Grégoire VII contre l'empereur. Il s'excuse quand il est obligé de raconter sur un pape des choses choquantes (p. 37, l. I). Il commence son récit par la naissance du Christ et accorde une grande attention à la propagation du christianisme — ce qui eût pu profiter beaucoup à l'histoire, s'il lui avait été permis de soumettre à sa critique les actes des martyrs et les chartes de fondation des églises.

Il n'est pas plus libre du côté de l'aristocratie florentine. Il n'osa pas supprimer les noms cités par Malespini des gentilshommes que

Charlemagne avait armés chevaliers, quoiqu'il sût bien, comme généalogiste, ce que valait une pareille donnée. Il devait naturellement aussi des égards aux fantaisies du souverain. Dans le récit des faits qui se groupent autour de la bataille de Montaperti (1260), la personnalité de Farinata degli Uberti est mise en vedette beaucoup plus qu'il ne convenait : le lecteur n'en a l'explication qu'à la fin, quand il apprend que le grand-duc Cosme avait pour le vieux héros une vénération particulière, conservait un portrait de lui dans son cabinet (*Guardaroba*) et songeait à lui faire ériger un monument (p. 125, l. II).

C'est avec aussi peu de critique qu'Ammirato choisissait ses sources. Il avait beaucoup lu, mais ne s'était jamais donné la peine de passer au crible ses autorités. Il amalgamait les légendes populaires de Villani avec les tableaux d'apparat de Bruni, sans sentir de différence entre eux et sans s'apercevoir que les additions de Bruni étaient des inventions sans valeur. Il cite Machiavel pour un fait qu'il aurait aussi bien trouvé, sauf un nom, dans la source originale. (l. IV, p. 205; Cf. Mach. *Ist. fior.* l. II édit. Fiorini, p. 169). Il ne nomme ses témoins qu'occasionnellement; nous ne savons que par conjecture qu'il a souvent utilisé des documents.

Ammirato historien. — Il n'a pas racheté ces défauts de méthode par d'autres qualités. Pas de vues directrices, pas même un essai de division en périodes. L'ordre est tout simplement celui des annales; comme chez Bruni, des notices sur des incendies, des phénomènes naturels, des constructions, interrompent le récit à la fin de chaque année. Les anecdotes qui se prêtent au roman, sont complaisamment peintes. L'histoire d'amour qui, en 1494, passait pour avoir amené la discorde entre Lorenzo et Piero de' Medici d'un côté et le Piero de' Medici régnant, de l'autre, est racontée dans tous ses détails (Guichardin en avait brièvement et dédaigneusement parlé comme *origini giovanili*, l. I), et, ce qui est pire, présentée comme ayant été la cause principale de la chute de Pierre et de la liberté italienne (p. 196 du IIe vol. l. XXVI).

Quand il veut motiver, il se livre à des réflexions sentimentales. Bruni, cherchant le motif pour lequel les colons romains bâtirent Florence dans la vallée de l'Arno et non sur la hauteur de Fiesole,

l'avait vu *in illa securitate Romani imperii* (l. I); Machiavel avait intelligemment développé cette idée et indiqué que probablement il y avait eu déjà sur l'Arno un entrepôt commercial pour Fiesole (*Istor. fior* l. II). Ammirato passe sur ces hypothèses tirées de la vie pratique. Les soldats romains, en sensibles héros de théâtre qu'ils étaient, descendirent dans la plaine parce qu'ils ne pouvaient voir la douleur des anciens habitants de Fiesole, ou peut-être parce que cette situation sur le fleuve leur rappelait le Tibre et apportait quelque soulagement à la nostalgie dont ils souffraient en pensant à leur ancienne patrie (p. 5 l. I)!

3. — Petits ouvrages

a. — *Gyraldus*.

La décadence de l'historiographie humaniste est encore plus manifeste chez Lilius Gregorius Gyraldus, né 1479 à Ferrare, humaniste; à Rome sous Léon X et Clément VII jusqu'à 1527; mort 1552 à Ferrare. Les dix *Dialogi historiæ poetarum tam græcorum quam latinorum* (1545) sont le premier essai d'une histoire littéraire de l'Antiquité (se trouvent aussi dans *G. opera omnia*, Leyde 1696).

Une histoire de la littérature grecque rencontrait certainement plus de difficultés que celle de la littérature latine; mais si Gyraldus resta au-dessous de Crinitus (p. 115 s.), cela ne tient pas seulement à la plus grande abondance de la matière et aux lacunes de la tradition. Au lieu de se borner comme cet autre auteur à un recueil sans prétention de bons renseignements, il nous donne un fatras énorme d'extraits de sources plutôt mauvaises que bonnes, avec un mélange sans critique de légende et d'histoire (parmi les poètes lyriques figure Achille, dial. IX inc.) et des digressions à n'en plus finir. Il évite un plan chronologique uniquement pour terminer dans une confusion à ne plus s'y reconnaître. Il lui faut un livre et demi avant d'arriver à Homère. Et puis son ouvrage ne renferme pas plus que celui de Crinitus de jugements littéraires ou esthétiques personnels.

Il y a plus de mérite dans les deux dialogues de Gyraldus *De poetis suorum temporum* (d'ab. Florence 1551; nouv. édit. par K. Wotke, 1894, comme dixième cahier de *Lateinische Literaturdenkmäler*, édit. M. Herrmann). C'est au fond un travail de journaliste, et les jugements, presque tous élogieux, sont superficiels; Gyraldus cependant prend posture, travaille soigneusement et traite consciencieusement aussi les œuvres écrites en italien, ainsi que les poètes humanistes de l'étranger.

b. — *Fazellus*.

Le moine dominicain et professeur de théologie Thomas Fazellus, (né 1498 à Sciacca en Sicile, mort 1570) fut poussé, à ce qu'il prétend, par Jove à écrire son *Histoire de Sicile*. (*De rebus Siculis decades II* [jusqu'à 1556]; d'ab. Palerme 1558, commodément accessible dans les *Rer. Sic. Script.*, Francfort 1579) Mais son travail relève de l'école de Blondus. Fazellus ne se distingue de son modèle que par son absence de critique, et pas seulement dans les choses d'Eglise. Comme ses prédécesseurs du moyen âge, il aime à s'occuper d'énigmes pseudo-historiques. Il se posera par exemple ce problème : les géants qui autrefois (avant le déluge, s'entend) ont habité la Sicile, étaient-ils autochtones ou non, et, dans ce dernier cas, d'où peuvent-ils être venus? L'existence des cyclopes ne fait pas doute; car Moïse *qui vaut mieux que tous les païens*, a parlé aussi de géants (v. les premiers livres des deux décades). Et comme historien, il n'est pas plus indépendant que Blondus. Même dans la première décade, qu'il consacra à l'ancienne géographie de l'île pour compléter l'*Italia illustrata* (p. 128), il ne fait presque que répéter ce que d'autres avaient dit avant lui; dans le septième chapitre du premier livre *de moribus Siculorum* il se contente à peu près de rassembler quelques sentences d'auteurs anciens. Comme Cyrnaeus (p. 59 s.) avait autrement su peindre les Corses !

C. — Les faux des humanistes

L'historiographie humaniste provoqua une nouvelle espèce de faux historiques.

On n'avait pas manqué au moyen âge de Chroniques controuvées. Mais les anciens faussaires avaient généralement poursuivi des buts pratiques. Leurs produits devaient servir de fondement à des prétentions juridiques quelconques. Les faux de l'humanisme ont eu d'autres motifs.

L'historiographie humaniste avait éveillé le besoin d'histoires nationales complètes avec récits détaillés. Or, la tradition authentique, pour les temps anciens, laissait souvent la narration en plan. Les faux avaient pour but d'animer ces parties mortes. Ils devaient servir à rétablir dans l'histoire une proportion artistique. Souvent il s'y mêlait des tendances nationalistes. Mais, même en ce cas, le procédé des humanistes se sépare en principe de celui de leurs devanciers. Ils flattaient peut-être la vanité patriotique; mais ils ne visaient pas à faire une affaire. Autrement pourquoi auraient-ils inventé des sources antiques ? Des auteurs anciens on ne pouvait tirer des prétentions juridiques.

Il y eut encore des humanistes fabriquant des chroniques pour des motifs tout autres qu'idéalistes. Il ne s'agit pas ici de ces faux vulgaires, mais uniquement de ceux qui sont propres à notre période de l'historiographie.

L'Italie peut revendiquer la gloire d'avoir fondé encore cette branche-là. Le premier faussaire nouveau style fut un dominicain, l'humaniste Annius de Viterbe (proprement Giovanni Nanni), né vers 1432 à Viterbe, nommé 1499 par Alexandre VI *magister sacri palatii*, mort 1502 à Rome. Les *Antiquitatum variarum volumina XVII cum commentariis* (1re édit. Rome 1498) mirent au jour une série d'ouvrages historiques antiques qu'on croyait perdus (de Bérose, Fabius Pictor, Caton, Manéthon, etc.) et qu'Annius prétendait avoir retrouvés. Son but paraît avoir été d'éclaircir l'obscurité qui enveloppait l'histoire des peuples européens avant leur contact avec les Romains. De toutes les inventions humanistes, la sienne est moralement la plus pardonnable. Seul peut-être le Matteo di Giovenazzo inventé par Angelo di Costanzo (ci-dessus, p. 149) est aussi inoffensif.

Hors de l'Italie, en même temps que l'historiographie humaniste, la falsification humaniste des sources devint plus grossière.

Il est à remarquer que les faux d'Annius trouvèrent surtout créance en dehors de l'Italie. Presque tous les historiens italiens en vue se déclarèrent contre lui (Sabellicus, *Ennead.* VIII, l. V, II. 518 édit. Bâle, qui parle d'un *impudens mendacium;* Crinitus, *De honesta disc.* XXIV, 12; Raphaël Volaterranus, *Comm. Urb.*, I, 38). Ses adhérents et ses successeurs se trouvèrent surtout dans les pays où la tradition sur la haute antiquité était particulièrement pauvre, en Espagne et en Allemagne. Non seulement des historiens comme Aventin et Ocampo ont cru au faux Bérose, mais des faussaires nationaux continuèrent l'œuvre de l'Italien. Pour l'Espagne, citons la fabrication des faux Cronicones. (Cf. J.-G. Alcántara, *Historia critica de los falsos Cronicones*, 1868); pour l'Allemagne, l'activité du magister protestant Hieronymus Megiser de Stuttgart (1554-55 à 1619.) Cf. M. Doblinger dans les *Mitteil. des Instit. für österr. Geschichtsforschung*, 26 [1905], 455 ss.

Tous ces faux ont leur importance pour l'appréciation de la critique humaniste. Ils témoignent de l'éveil du sens critique. Plusieurs montrent que des autorités historiques admises au moyen âge n'avaient plus un plein crédit après des humanistes. Pour sauver la tradition, on inventait des sources qui pussent supporter la critique humaniste. D'un autre côté, de pareilles inventions prouvent la faiblesse de cette critique. On combattit toujours sur cette question : le Bérose d'Annius était-il authentique ou non ? Les renseignements qu'il contenait eussent-ils été plus dignes de foi s'ils étaient vraiment sortis de la plume du scribe babylonien ? Les humanistes auraient répondu affirmativement. Du moment qu'une source était démontrée antique, son contenu possédait une autorité canonique (Cf. p. 30).

LIVRE II

L'EXPANSION DE L'HISTORIOGRAPHIE HUMANISTE A TRAVERS L'EUROPE ET L'HISTOIRE POLITIQUE NATIONALE

---

1. — REMARQUES GÉNÉRALES

L'expansion de l'historiographie humaniste dans les pays européens ne différa guère en principe de ce qu'elle avait été en Italie, où elle s'était produite une génération environ après Bruni (ci-dessus, p. 31 s.). Une autre génération passa, et, vers la fin du XV[e] siècle, les gouvernements hors de l'Italie commencèrent à porter leur attention sur l'historiographie du nouveau style. Il y en avait eu des exemples isolés. Mais on ne les devait qu'au hasard ou à l'initiative privée d'un grand seigneur de culture humaniste. Maintenant l'histoire humaniste fut cultivée d'office et méthodiquement.

Les autorités se laissèrent guider par les mêmes considérations que les princes de Naples et de Milan quelques dizaines d'années avant. On ne voulait pas que les gens cultivés du pays et le public étranger ne puisassent leur instruction historique que dans des ouvrages italiens. Il fallait mettre l'historiographie nationale en état de soutenir dignement la concurrence transalpine.

Ces circonstances expliquent la grande place que tient dans plusieurs livres la polémique contre les historiens italiens. Jusqu'alors, malgré leur infériorité militaire, les Italiens avaient été les seuls maîtres des publications politiques internationales. La rancune que nourrissaient depuis longtemps les ressortissants des autres pays se fit jour en des manifestations haineuses.

De telles attaques n'en étaient pas moins injustes. L'histoire, hors

de l'Italie, ne dut pas seulement à l'Italie une impulsion, elle dépend entièrement des auteurs de ce pays.

Cet état de choses a été généralement méconnu jusqu'ici par l'ignorance où l'on était des historiographes humanistes italiens. La plupart des chercheurs n'en connaissaient que de petites coupures, se croyaient quand même en droit de les juger et en imaginaient un type unifié. Tout ce qui, dans l'historiographie de leur propre pays, s'écartait de ce prétendu schéma, ils le déclaraient original. Les développements de notre premier livre ont montré que les choses ne sont pas si simples. L'historiographie italienne a produit plus d'un genre, et ses œuvres ont entre elles des différences considérables. Elles pouvaient servir de modèles aussi bien au virtuose du style et au politique éclairé qu'au piocheur érudit sans prétention. On pouvait les imiter, transporter leur méthode à d'autres sujets; mais dans les limites du goût classique, on ne pouvait les surpasser. Bien mince par conséquent est l'originalité des histoires humanistes qui n'ont pas été composées en Italie. De là le besoin de déclamations nationalistes. Le ton violent qu'on prenait souvent vis-à-vis des Italiens servait surtout à dissimuler le fait que l'auteur devait toute sa culture à l'étranger qu'il insultait.

On mit dans les autres pays plus d'empressement qu'en Italie à écrire l'histoire dans la langue nationale. Au xve siècle, pas un seul écrit historique de l'humanisme n'avait employé la langue vulgaire. Et c'est par impuissance plutôt que par principe que les grands Florentins avaient rompu avec cette coutume. Il en était autrement dans le reste de l'Europe, où — à part les savants — la culture humaniste des classes supérieures était moins générale qu'en Italie. Il en résulta naturellement que l'histoire y fut beaucoup plus qu'en Italie rédigée en latin, exclusivement en vue de l'étranger. Du reste, l'emploi de la langue populaire au lieu du latin changea peu de chose au fond. Le grand style classique, qui, au nom de la *dignité de l'histoire,* aimait mieux taire des détails laids que de se servir d'un mot trivial, était indépendant de la langue employée.

Cela ressort par exemple de Montaigne, qui, en critiquant le style historique des humanistes, ne fait aucune différence entre les auteurs écrivant en latin et ceux qui écrivaient en français. (*Essais*, l. II, chap. x).

On fit, à mesure que l'humanisme se répandait, de si nombreuses traductions de ses œuvres historiques et de celles de l'Antiquité, que l'influence de l'historiographie classique gagna bien au delà du cercle des latinisants. La plupart des traductions parurent dans la seconde moitié du xvie et les premières années du xviie siècle, c'est-à-dire à l'époque où des demi-savants cherchèrent à entrer en contact avec le mouvement nouveau. Mainte qualité extérieure de l'historiographie humaniste pénétra ainsi dans la littérature historique populaire. — Notices bibliographiques sur ces traductions, par exemple chez L. Einstein, *The Italian Renaissance in England* (1902), 309 s. (traductions en anglais d'historiens ayant écrit en italien) ; G. Lanson, *Manuel bibliographique de la littérature française moderne*, I (1909), 102 ss. (traductions en français d'historiens anciens et humanistes) ; P. Villey. *Les livres d'histoire moderne utilisés par Montaigne* (1908, thèse) ; cf. du même, *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne* (1908) ; Gödeke, *Grundriss*, Buch. IV, § 143 (traductions d'historiens anciens en allemand).

En plusieurs pays se développa ou se conserva, à côté de celle-là, une forme nationale d'histoire politique qui ne fit à l'humanisme que des concessions tout extérieures. Son histoire sera traitée à part à propos de chaque État.

L'ordre dans lequel chaque État est traité est assez indifférent (cf. ci-dessus, p. 34). Celui que nous allons suivre n'établit pas une distinction de rangs. Si la France est en tête, c'est uniquement parce que l'historiographie humaniste a là seulement une véritable histoire. La France est le seul pays où elle ne cesse pas dès le xvie siècle.

B. — FRANCE

I. — Les annalistes

1. — *Paul-Emile.*

Paulus Æmilius de Vérone, humaniste, reçut vers 1499 du roi Louis XII, qui le fit venir de Rome, la mission d'écrire l'histoire de la monarchie française. Il mourut avant d'avoir pu achever son œuvre, à Paris, 1529. *De rebus gestis Francorum*, ll. X (jusqu'à 1488). Les quatre premiers livres (jusqu'à Philippe-Auguste) parurent d'abord à Paris 1516, les livres V et VI Paris 1519, les quatre autres 1539. Le dixième livre (Charles VI jusqu'à Charles VIII), d'après la préface, a été achevé par un certain Petrus Danesius (d'après Tiraboschi *Daniello Zavarisi*). — Cf. Aug. Thierry, *Notes sur quatorze historiens antérieurs à Mézeray*, dans *Dix ans d'études historiques*.

On n'a pour ainsi dire pas traité jusqu'ici l'historiographie humaniste en France. *Les lettres sur l'histoire de France* d'Aug. Thierry (en volume 1820) n'ont de valeur que comme contribution à l'histoire de l'école romantique libérale. Leur auteur n'a qu'un seul critère, la *couleur locale*; il juge les anciens historiens français à la mesure de Chateaubriand et de Walter Scott. En outre, il n'avait de la matière qu'une connaissance superficielle; il ne sait rien de Paul-Emile et comprend Du Haillan de travers. Ses esquisses dans *Dix ans d'études historiques* (dans les éditions postérieures) ont plus de valeur. — G. Monod, dans l'introduction au premier volume de la *Revue historique* (1876) ne traite, comme déjà l'indique le titre (*Du progrès des études historiques en France depuis le XVI*e *siècle*), guère que le développement des *recherches* historiques; il s'occupe peu de la manière d'écrire l'histoire.

La France jouit, comme l'Angleterre, de cet avantage, que sa première histoire nationale humaniste fut écrite par un étranger.

La tâche, pour un auteur de culture moderne, n'était pas facile. La dynastie et le peuple en France étaient tout autrement imbus de la vieille tradition historique que la race illégitime des Tudors ou les souverains de ce royaume d'Espagne qui venait seulement de se constituer. De plus, la légende légitimiste avait été peu auparavant

(sous Louis XI; cf. Molinier, *Introduction* aux *Sources de l'histoire de France*, V [1904] § 204 p. 142) recueillie dans les *Grandes chroniques de France*, et en 1492 Nicole Gilles, secrétaire de Louis XII, avait fait paraître un remaniement de cet ouvrage. Attaquer la tradition médiévale, c'était toucher à une narration approuvée par le gouvernement. Si malgré cela la Couronne laissa pleine liberté à son premier historiographe humaniste, il faut sans doute l'attribuer à l'autorité internationale prépondérante de la presse humaniste et au défaut d'auteurs indigènes cultivés.

Paul-Emile a donc pu sans scrupule appliquer à l'histoire de France les principes critiques de l'école de Bruni. Il ne mentionne l'origine troyenne des Francs que comme *assertion* émise par les Français. Il écarte complètement de son récit l'histoire de la mort de Roland, et passe même sous silence la légende de la sainte ampoule apportée par une colombe au baptême de Clovis. Il supprime en général les histoires de miracles, ou tout au moins y ajoute une explication rationaliste jugée vraisemblable.

Cette application de la méthode humaniste à un sujet nouveau est son principal mérite; car son œuvre n'offre rien de remarquable. C'est par l'art de la narration seulement qu'il est supérieur aux autres humanistes. Ses tableaux sont pour la plupart librement imaginés, mais ils ont de l'élan et de la vie; dans les nombreux discours, on trouve, à côté des lieux communs d'usage, de jolies idées historiques. Les contemporains n'avaient pas tort en plaçant à l'occasion ce *Tite-Live gaulois* au-dessus de son modèle romain. Et puis son ouvrage est une histoire du pays et pas seulement de la dynastie; la division en livres, chez lui aussi, est restée sans influence sur la répartition de la matière, mais au moins celle-ci n'est pas divisée d'après les souverains régnants. C'est dans les observations sur la Curie que se fait le plus sentir la position officielle de l'auteur; elles reflètent évidemment le point de vue gallican du gouvernement français.

Un Français, le conseiller au Parlement Ferronus (Arnoul le Ferron ou Féron), de Bordeaux (1515 à 1563), continua l'ouvrage d'Æmilius jusqu'à la mort de François Ier. (*De rebus gestis Gallorum*, ll. IX, Paris 1550). Son travail est une relation intelligente et indépendante; il ne faut pas y chercher la profondeur, moins encore que chez Æmilius. A propos de détails et d'anecdotes, il fait preuve souvent d'un scepticisme judi-

cieux : il aime à confronter deux récits, l'un français, l'autre étranger, sans décider entre eux.

Vis-à-vis des disputes religieuses, il garde aussi son jugement calme et indépendant. C'est un Erasmien, comme beaucoup de gens cultivés d'alors. Il repousse résolument la politique d'un Léon X, mais ne désespère pas de voir les Protestants, renonçant à quelques-unes de leurs exigences extrêmes, faire finalement leur paix avec la Papauté (f. 113 b.). Il représente bien la vieille noblesse de robe, indépendante, fermement attachée à l'ordre et au droit, et d'opinion gallicane. Il accorde à l'histoire du Parlement et du droit plus d'attention que ne le faisaient d'habitude les livres d'histoire humanistes.

Paul-Emile, d'ailleurs, ne fut pas le premier humaniste qui écrivit une histoire de France. Avant la sienne avait paru déjà (1495) le *Compendium de origine et gestis Francorum* de Robert GAGUIN. Ce moine français maniait très convenablement le nouveau style latin et faisait des réserves sur maintes fables des Chroniques ; mais il suivait trop étroitement la disposition des *Grandes Chroniques* et sa critique était trop timide pour qu'on puisse mettre son ouvrage au nombre des histoires humanistes proprement dites. — Sur Gaguin (1433 à 1501), cf. surtout L. Thuasne, *Roberti Gaguini epistolæ et orationes* (1904).

2. — *Du Haillan.*

Bernard de Girard, seigneur DU HAILLAN (Haillant), de 1535 à 1610, vivait à la cour de Charles IX, qui le nomma 1571 son historiographe : *Histoire de France* (de Pharamond jusqu'à la mort de Charles VII. Paris 1576. Continuée plus tard). Du Haillan développa ses principes historiographiques dans *Promesse et dessein de l'Histoire de France.* (Paris 1571). — Cf. Aug. Thierry, *Dix ans.*

Paul-Émile avait trop procédé en critique conséquent et trop suivi dans la forme le goût italien, pour que son œuvre eût du succès dans le grand public. Elle ne fût pas plus populaire que l'*Histoire anglaise* de Polydore Virgile. On n'éprouva pas d'abord le besoin d'une narration populaire : n'avait-on pas les *Grandes Chroniques* et leurs rejetons ? Dans la seconde moitié du XVI[e] siècle seulement, quand l'infiltration de la culture humaniste atteignit la classe moyenne, ces vieilles chroniques ne suffirent plus au gros public (il y eut toutefois en 1621 une nouvelle édition des Chroniques de France de Gilles). Le désir s'éveilla d'une histoire nationale nouvelle, à la fois populaire et savante. Du Haillan arriva pour le satisfaire au moment opportun.

Il donna au public ce qu'il souhaitait : un habile compromis entre la critique savante et la légende patriotique. Il emprunta en général

le cadre d'Aemilius, qu'il traduisit souvent mot pour mot. Mais il inséra beaucoup de fables des *Grandes Chroniques*, de Gaguin, etc., força la couleur patriotique et abrégea les chapitres d'histoire étrangère. La vieille foi naïve, sans doute, avait disparu. Du Haillan répète l'histoire de la sainte ampoule et celle des exploits de Roland ; mais il fait la remarque que Grégoire de Tours ne sait rien du sacre de Clovis (p. 35), que la chronique de Turpin est peut-être un faux et qu'elle est pleine de fables (p. 165). La façon dont il parle de la *loi salique* fait exception. Il osa le premier contredire la conception dynastique traditionnelle, après que Jean du Tillet (mort à Paris 1570 étant évêque de Meaux) dans ses Tablettes chronologiques (*Chronicon de regibus Francorum*, Paris 1548) eut fait décréter par Pharamond la loi salique dans la troisième année de son règne (422).

La forme aussi devenait plus vulgaire. L'élégance raffinée du modèle s'épaissit, l'unité artistique est détruite. Ce que Paul-Émile ne fait qu'indiquer, le Français l'étale. A la place des sentences latines, il met de plates et béates réflexions. Pour varier, il insère entre les sections faites par ses devanciers des renseignements sur l'histoire de l'Église et du droit, sans établir le moindre rapport entre eux et la narration. Il cherche en tout cas à garder les apparences d'un homme cultivé. Pour un public qui n'était pas totalement étranger à l'humanisme, il se soumet aux exigences classiques, insérant par exemple des tournois d'éloquence, — la plupart exercices de longue haleine, mais vides. De ce nombre est, dès le début de l'ouvrage, le trop fameux débat entre les Francs Charamond et Quadrek sur cette question : Les Francs doivent-ils établir une constitution monarchique ou aristocratique ? — débat qui est censé avoir eu lieu avant l'élection du roi Pharamond en 420, 426 ou 427.

Il faut admirer comment Du Haillan a nationalisé son sujet. Paul-Émile n'avait pas d'attache intime avec l'histoire de France. Il savait narrer vivement ; mais il ne pouvait se dérober au scepticisme italien. A travers les feuillets de l'ouvrage français souffle un esprit d'héroïque bravoure. Les héros de Du Haillan seraient à leur place dans un roman ; mais il épouse leurs sentiments chevaleresques. Où l'Italien ne fait que tourner des phrases d'éloges compassées, le Français fait sentir le ton chaud du patriotisme.

Malgré ces concessions à la tradition, quelques auteurs patriotes trouvèrent que la critique de Du Haillan allait trop loin. Trois ans après, François de BELLEFOREST (né 1530 à Comminges, mort 1583 à Paris), nommé 1568 historiographe du roi, lui opposa son vaste ouvrage: *Grandes Annales et Histoire générale de France* (de Pharamond à Henri III, Paris 1579). Cependant Du Haillan n'était pas le seul contre qui bataillât l'auteur (qui avait réédité 1573 les Annales de Gilles). Sa polémique s'adressait plus encore à François Hotman (mort 1590), qui avait dans sa *Franco-Gallia* (1574) pris fait et cause pour la royauté élective et la souveraineté des États. Belleforest n'avait pas tout à fait tort d'apercevoir dans la fable de l'élection de Pharamond une attaque contre la royauté absolue. — Son œuvre ne représentait donc pas un progrès, mais une réaction de plus vis-à-vis de Paul-Émile : le manque de critique n'était pas compensé par les matériaux nouveaux qu'apportait à l'histoire de France un auteur versé dans la littérature espagnole et italienne.

Les connaissances historiques ne devaient pas être enrichies non plus par l'histoire vivement écrite, par endroits légèrement teintée de protestantisme, du huguenot Jean DE SERRES. Né vers 1540 près Villeneuve de Berg, mort 1598 à Orange, Jean de Serres publia 1597 à Paris un *Inventaire général de l'histoire de France depuis Pharamond jusques à présent*, qu'il ne continua d'ailleurs que jusqu'à 1422. Il écrivit en outre *Commentarii de statu religionis et republicae in regno Galliae* (1557 à 1570), d'abord pub. 1570 ou 1571, en français aussi comme *Mémoires ;* continué plus tard ; désigné par l'auteur lui-même comme continuation de Du Bellay (voir ci-dessous), en réalité se rattachant à Sleidan (voir p. 246 ss.). Cf. Ch. Dardier dans la *Revue hist.* XXII, 291 ss. et XXIII, 28 ss. (1883). L'auteur se contenta de populariser encore les ouvrages de Paul-Émile et de Du Haillan ; il manquait de critique encore plus qu'eux.

Moins critique encore, bien qu'un peu plus savant, fut Scipion DUPLEIX, historiographe royal, né 1569 à Condom, mort 1661, qui fut poussé par Richelieu à écrire son *Histoire générale de France* (jusqu'à 1643 et plus tard 1648 ; 1re édit. Paris 1621 à 1643).

Son ouvrage devait être la contre-partie catholique de l'histoire de Jean de Serres. Un exemple de son manque de critique, c'est que lui et Charron (*Histoire universelle* 1621) sont les seuls historiens français qui aient cru aux faux d'Annius de Viterbe (voir p. 165). — Cf. E. Bourgeois et L. André dans les *Sources de l'Histoire de France*, XVIIe siècle, I (1913), 281-285.

3. — *Mézeray*.

François Eudes appelé DE MÉZERAY, né 1610 près Argentan en Normandie, vécut comme publiciste à Paris ; 1649 membre de l'Académie française ; mort 1683. Il écrivit une *Histoire de France* (jusqu'à la mort d'Henri IV, Paris 1643 à 1651), qu'il résuma lui-même plus tard dans l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France* (Paris 1668). — Cf. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi* VIII (1854) ; E. Bourgeois et L. André dans les *Sources de l'Histoire de France* III, I (1913), 298-302.

C'est Mézeray qui marqua un vrai progrès sur Paul-Émile.

Il était aussi conséquent et aussi honnête que l'humaniste italien ; il avait en plus cet avantage, qu'il pouvait profiter d'un siècle de recherches archéologiques, et des facilités offertes par l'histoire ecclésiastique et l'ethnographie. D'un côté, sa critique pénétra plus avant (il doutait de l'existence de Pharamond, et n'admettait pas d'emblée tous les récits des Anciens) ; de l'autre, il élargit le cercle de la matière historique. Il consacre, à intervalles réguliers, des chapitres spéciaux à l'histoire de l'Église, à celle des mœurs et coutumes ; il croit pouvoir rapporter maintes particuliartés des temps mérovingiens au caractère national des Germains. On lui a reproché de s'en être tenu trop souvent à des sources secondaires. C'est à tort ; on devrait plutôt relever qu'il employa et popularisa les récentes recherches avec une saine critique.

Mézeray est le premier historien français national qui possède un jugement politique indépendant. Il n'est nullement impartial. Il est adhérent du *parti politique ;* il se fait l'organe de la bourgeoisie, qui désire un État bien ordonné et administré avec justice ; il est pénétré des idées gallicanes. Il n'est croyant que ce qu'il fallait alors pour être *honnête homme*. Mais il n'altère ni ne fausse rien, garde toujours son *bon sens,* et exprime hardiment ses opinions. Les recherches modernes sont revenues sur bien des points à sa sobre appréciation.

Dans la forme, il dépend de l'humanisme — il insère, par exemple, des discours ; — mais il se distingue des humanistes de l'école de Bruni tout autant que Corneille et Racine diffèrent des poètes tragiques de la Renaissance italienne. L'ancienne école avait visé avant tout à une exposition brillante : Mézeray cherche à unir le *vrai* au *beau* (*le vrai seul est aimable*), se méfie des gestes théâtraux, et garde son indépendance vis-à-vis des historiens anciens. Les branches gourmandes qu'avait fait pousser dans le style le culte de la forme chez les Italiens, sont émondées ; les phrases sont simples ; plus d'inutiles digressions. Les sentences, souvent hardies, sont incorporées à l'ensemble. Mézeray ne se prive pas toujours d'une parure romanesque. Mais son analyse psychologique est plus profonde que celle des humanistes italiens et s'appuie sur une observation et une réflexion personnelles.

On conçoit que son œuvre ait passé longtemps en France pour la

meilleure histoire du pays. Ajoutons que la situation politique changea rapidement. Bientôt, c'en était fait de l'indépendance de l'histoire. Mézeray arrivait juste avant la fermeture des portes. On s'aperçoit bien qu'il avait traversé l'époque de la Fronde, où la publicité politique avait joui d'une grande liberté. Ce n'est pas un hasard, que le produit le plus marquant de l'historiographie politique, dans la période classique de la littérature française, ait paru *avant* le règne de Louis XIV. Sous peu, les écrivains allaient perdre le droit d'émettre de libres jugements historiques. Mézeray lui-même se fit des affaires avec Colbert.

4. — *Daniel.*

Gabriel Daniel, Jésuite, né 1649 à Rouen, nommé historiographe par Louis XIV pour le récompenser de son ouvrage, mort 1728, a composé :

1° *Histoire de France* (jusqu'à 1610), 1re éd. Paris 1713 ; plus tard continuée, abrégée, etc.

2° *Histoire de la milice française*, Paris 1721.

On lui attribue l'écrit anonyme : *Observations critiques sur l'Histoire de France de Mézeray*, Paris 1700. Cf. E. Bourgeois et L. André dans les *Sources de l'Histoire de France*, xviie siècle, I (1913), 312-315.

L'*Histoire de France* de Mézeray parut de moins en moins opportune à mesure que l'absolutisme cherchait à dominer même la vie spirituelle. Sa critique hardie, qui ne ménageait même pas des membres de la maison royale et la vigueur de son langage populaire, étranger à la pruderie, parurent également choquants et au parti de la Cour et aux champions du bon goût. Un Jésuite s'imposa la tâche de remplacer l'ouvrage du publiciste libéral par une histoire de France nouvelle dans le style de Louis XIV.

Le Père Daniel dépassait son devancier en érudition, bien que pas autant qu'on l'a prétendu. C'était un travailleur consciencieux de l'école de Blondus, et, le premier, il appliqua systématiquement à l'histoire de France la méthode de la critique savante. Il mit de côté les derniers restes des annales rhétoriciennes, ainsi que les discours, cita exactement ses sources, s'appuya sur des documents, des décrets de conciles, etc. Son introduction méthodologique marque déjà, dans sa polémique contre l'historiographie humaniste, la transition à la critique du xviiie siècle, et Voltaire a pu emprunter plus d'un de ses principes critiques à ce Jésuite contre lequel il bataille

vivement d'ailleurs. Daniel a été le premier à purger de maintes fables l'histoire des Mérovingiens, où il a le plus les coudées franches : il est le premier historien français qui commence l'histoire à Clovis. Il suit fidèlement Grégoire de Tours et Frédégaire : sans en croire toujours ces auteurs (le récit légendaire sur Chilpéric dans Grégoire de Tours, 11, 12, est qualifié d'*extrait d'un roman : Préf. hist.* Art. 2).

Mais il ne creuse pas plus que Blondus. Il ne fait aucune tentative pour constituer les extraits de ses sources en un ensemble ; sa narration manque de couleur et de vie. Avec cela, il n'est pas indépendant. Il pratique en virtuose l'art des historiographes jésuites, leur art, dans les questions épineuses, d'esquiver un jugement décidé. Les souverains des anciens temps sont dressés au style des Cours ; on atténue les témoignages défavorables des sources et les relations d'incidents scandaleux. Son habileté a même triomphé des difficultés que lui créait sa double situation de jésuite et d'historiographe de la Cour. La couronne de France était gallicane, l'ordre, ultramontain. Daniel se rendait bien compte (voir sa préface) qu'il y avait là un conflit insoluble. Mais il chercha quand même un échappatoire, on imagine avec quels sacrifices. Et il n'a pu pourtant écraser Mézeray.

5. — *Hénault.*

Le Président Hénault, né 1685 à Paris, 1710 Président de la 1re *chambre des enquêtes* au Parlement de Paris, 1723 reçu à l'Académie française, mort 1770, renonça tout à fait à exposer et ne donna que des tablettes. Son *Abrégé chronologique de l'histoire de France* (de Clovis à Louis XIV ; Paris 1744 ; continué plus tard par d'autres) a moins de rapports avec l'histoire qu'avec les spéculations historiques sur le droit politique telles que l'*Esprit des lois* devait les offrir en grand. Hénault appartenait comme Montesquieu à la noblesse de robe, et était comme lui jurisconsulte avant tout. Il scrutait le droit régnant et n'avait aucun goût pour les audaces et les constructions arbitraires des « philosophes », tout en s'accordant avec eux à rejeter des fables puériles. Il donna une attention particulière à l'étude des antiquités du droit ; son intérêt pour cette étude paraît avoir été fortifié par Giannone (voir p. 342 ss.) qu'il cite souvent. Mais il était encore moins habile à composer que Montesquieu. De même que celui-ci émietta la matière de son *Esprit des lois* en une infinité de petits chapitres, Hénault rangea en tablettes, comme de pures annales, ses notes sur les événements historiques. Le choix des faits n'est pas l'œuvre d'une main malhabile, et tout en n'étant pas pro-

fond, le jugement de l'auteur est sobre et relativement indépendant. Mais Hénault s'entend encore moins qu'un Mézeray à tenir en main les fils du développement. De froides épigrammes prennent la place de réflexions historiques. — Cf. L. Perey, *Le P. H. et Madame Du Deffand* (1893; sans grande valeur pour nous); H. Lion, *Le P. H; sa vie, ses œuvres* (1903).

6. — *Velly.*

L'ouvrage de Daniel fut la dernière production remarquable de l'historiographie nationale française avant le romantisme. Les œuvres des abbés Velly (1709 à 1759) et Anquetil (1723 à 1806) sont tout à fait sans valeur.

L'abbé Velly représenta surtout l'historiographie galante (voir ci-dessous p. 411 ss.). Il chercha bien, dans quelques détails extérieurs, à se conformer aux tendances historiques du « siècle des lumières ». Dans la préface de son *Histoire de France* (d'abord de 1755 à 1762; elle devait aller jusqu'à Louis XIV, mais s'interrompt à l'année 1350; continuée plus tard par d'autres), il fait la guerre aux expositions anciennes, qui ne traitaient que des actions des princes, et promet de porter aussi son attention sur l'histoire du peuple. Mais, comme de coutume, on en resta à la promesse.

En fait d'érudition, Velly est bien au-dessous de Daniel et de Mézeray. Il ne fait aucune différence entre de bonnes sources et de mauvaises, entre les Mémoires d'un Du Cange et les imaginations d'un compilateur du moyen âge. Par sa loyauté et la foi qu'il montre au moins officiellement, il se distingue des « philosophes »; il partage avec eux et, parmi eux, avec les disciples de Rousseau l'optimisme des âmes sensibles et l'enthousiasme pour l'état de nature. Il prêche le despote sentimental. Charlemagne est dépeint comme un philantrope du XVIIIe siècle « *Ce qui distingue surtout Charlemagne, c'est ce tendre amour pour ses peuples qui lui faisait verser des larmes sur leurs malheurs, qu'il n'avait pu prévoir, mais qu'il sut toujours réparer* ».

7. — *De Thou.*

Jacques-Auguste de Thou, latinisé en Thuanus, né 1553 à Paris, humaniste, d'abord théologien, puis juriste : Maître des requêtes, Conseiller d'État et 1595 Président à mortier, souvent employé à des missions diplomatiques, notamment par Henri IV; collabore à la rédaction de l'Édit de Nantes, se retire de plus en plus après 1610 des affaires publiques; mort 1617 à Paris. Son *Historia sui temporis* (1546 à 1607), conçue comme continuation de P. Jove (Cf. Düntzer, p. 55), fut commencée en 1593; elle devait se terminer à la mort de Henri IV (1610), mais De Thou mourut avant d'avoir pu achever son œuvre. Continuée plus tard par d'autres. 1re édit. Paris et Orléans 1604 à 1620. Mise à l'index 1609. — Les *Commentarii de vita sua* (jusqu'à 1601), composés vers 1614, ne sont qu'en partie originaux; 1re éd., Orléans 1620.

Il existe sur de Thou divers mémoires de concours anciens : Phil.

Chasles, *Discours sur la vie et les œuvres de J.-A. de Th.* 1824 ; H. Düntzer, *J.-A. de Thous Lebens, Schriften und historische Kunst verglichen mit der der Alten* 1837, et d'autres. — J. Rance, *de Th.*, 1887 (ultramontain) ; H. Harrisse, *Le Pr. de Th. et ses descendants*, 1905.

L'*histoire de son temps* de de Thou appartient aux ouvrages sur l'histoire de France. Il est vrai que l'auteur, ainsi que Jove, conçut son œuvre comme histoire universelle et, ainsi que lui, accorde une grande attention même aux événements du Nord de l'Afrique. Mais la France est pourtant au centre de l'exposition et de Thou a traité avec un amour particulier l'histoire intérieure de sa patrie.

Sur bien des points il suit étroitement Jove et exagère encore certains usages extérieurs de la rhétorique humaniste (il traduisait partout les noms de famille en latin, si bien qu'on fut obligé de publier en 1634 une *Clavis historiae Thuaneœ*). Mais il est loin de marcher en tout sur les traces du cupide journaliste. Il en diffère déjà par la forme de son ouvrage. Jove avait séparé la biographie de l'histoire. De Thou agença, extérieurement au moins, les matériaux des *Historiae* avec ceux des *Éloges*. Et puis il dédaigna le clinquant d'un style bon pour des articles de journaux, et s'attacha à une expression simple et virile. Chose plus importante encore, il ouvrit comme historien de nouvelles voies. Il n'écrivit plus en publiciste vénal, mais en homme d'État. Il chercha à joindre à l'universalité historique de son modèle le jugement politique réaliste de Guichardin (dont il fait un grand éloge).

Il n'était pas aussi impartial que l'homme d'État florentin. Il poussait à l'extrême les opinions gallicanes, et tandis qu'il prête volontiers aux Guise de méchants motifs, il traite visiblement les Protestants avec indulgence. Il n'étale pas sans intention les violences et les cruautés que le parti catholique commit contre les Huguenots. Son livre est au service d'une thèse : il veut prouver qu'il est dans l'intérêt de la France de faire disparaître le schisme (*scissura in ecclesia*) par des instructions à l'amiable, et non par la violence. Mais il sait compter avec la réalité et garde toujours son jugement calme d'homme d'État. Il est au courant de la situation, au moins en France, et possède une vue claire des possibilités du moment. Presque à l'égal de Guichardin, il exclut de son histoire les bavardages et les motifs sentimentaux.

De Thou était un solide travailleur. Par la nature de son sujet, il ne pouvait s'appuyer sur des actes autant que le Florentin. Il combla tant bien que mal cette lacune. Il se fit envoyer par des auteurs sûrs des rapports de l'étranger, s'attacha de préférence à des exposés faits d'après des sources diplomatiques, comme l'histoire d'Adriani (ci-dessus, p. 151 s.), et appliqua à des relations douteuses telles que les Mémoires de Monluc, une critique très intelligente. Quand il était obligé de transcrire presque mot à mot des rapports étrangers (Sleidan, Buchanan), il recherchait au moins les meilleures autorités.

Pourquoi De Thou n'a-t-il donc pas pour le développement de l'historiographie la même importance que Machiavel ou Guichardin? C'est qu'il manque à son œuvre un fondement philosophique. On n'y aperçoit pas la main vigoureuse qui unifie la matière historique et réduit la multitude des détails à quelques grandes lignes. Les faits ne sont pas groupés, les enchaînements profonds ne sont pas mis à découvert. Au lieu de construire, en continuant l'œuvre des Florentins, une conception rationaliste de l'histoire, De Thou recourt de nouveau à l'idée commode, mais stérile, en historiographie, d'une justice divine vengeresse qui préside aux destinées des États. Il repousse les théories impies des historiens italiens. L'opinion qu'il serait assigné aux Etats comme aux individus une durée de vie limitée, est déclarée superficielle (cf. les citations chez Düntzer, 91). Pour son mérite historique, l'œuvre de De Thou reste donc au-dessous des *Guerres civiles* de Davila.

Ce défaut ne pouvait être racheté par des qualités d'un autre ordre. C'était un progrès, de ne pas penser aussi exclusivement en politique que les Florentins. Cela permettait de faire une place convenable aux événements ecclésiastiques et de signaler des innovations dans la législation. C'était un avantage d'être intimement intéressé au sujet. La narration n'a rien perdu à la chaleur de sentiment dont l'auteur était pénétré. Mais tout cela ne remplaçait pas l'unité intérieure qui manquait.

L'histoire de De Thou a servi de source à beaucoup d'auteurs postérieurs. Elle a été utilisée déjà par le poète et soldat huguenot Agrippa d'Aubigné, né 1552 à Pons, en Saintonge, partisan du roi de Navarre, mort 1630 à Genève, où il s'était retiré 1620. Il traite à peu près la même époque dans son *Histoire universelle* (1550 à 1601 ; 1re édit. Maillé 1616 à 1620, nouv. édit. par A. de Ruble 1886 à 1909 pour la *Soc. de*

l'Hist. de France). Mais il est bien moins habile. Il ne sort pas du genre des mémoires. La narration est verbeuse, la composition tout extérieure. En dépit du titre, on voit, plus encore que chez De Thou, l'histoire de France, et dans celle-ci la lutte des croyances, au premier plan. On peut faire à l'auteur un mérite moral d'avoir cherché à brider sa passion d'homme de parti ; mais l'intelligence historique n'y gagne rien. — Cf. S. Rocheblave, *A. d'Aubigné*, 1910 (*Grands écriv. franç.*).

II. — Mémorialistes

Les Mémoires ne rentrent pas, à vrai dire, dans l'histoire de l'historiographie. Quand on écrit les souvenirs de sa vie, on peut apporter une contribution à l'histoire, on n'écrit pas l'histoire. Mais on ne peut exposer le développement de l'historiographie française sans embrasser au moins une partie de la littérature des Mémoires : car ils sont plus qu'ailleurs en contact intime avec elle. L'histoire nationale de France est sortie de Mémoires, et ses œuvres, alors même que les auteurs ne voulaient être qu'historiens, ne se sont jamais dépouillées complètement du caractère de Mémoires. A peu près comme, selon l'opinion traditionnelle, l'opéra français est sorti du ballet et lui a toujours pour cette raison conservé une grande place. Dans d'autres pays, Mémoires et Histoire étaient généralement séparés : en France, il n'y a jamais eu de distinction bien tranchée entre les deux genres. On aimait à draper les Mémoires en Histoires, et dans les ouvrages d'histoire on admettait facilement des parties de Mémoires.

Ce genre mixte n'était pas une création des temps modernes. Il remontait en France à une tradition ancienne. On peut la faire commencer à Grégoire de Tours. Mais elle n'aurait vraisemblablement pas prolongé son action jusqu'au delà de la seconde moitié du xvie siècle, si elle n'avait pas abouti à une œuvre qui renouvela la vieille forme d'une façon géniale. Sans l'impulsion donnée par Commines, l'historiographie sérieuse des trois siècles suivants n'aurait peut-être pas cultivé avec tant d'empressement l'histoire contemporaine sous la forme mémorialiste. Des écrivains humanistes même osèrent dès lors refuser l'obéissance aux prescriptions de l'école classique. Ils payaient bien dans quelques dehors leur tribut à l'humanisme. Mais sans y penser, ils tissaient leurs souvenirs en

soi-disants ouvrages d'histoire. Ce n'est pas par un effet du hasard que la France non seulement est riche en Mémoires, mais possède en plus grand nombre que tout autre pays des exposés de l'histoire contemporaine qui sont issus de Mémoires.

1. — *Commines.*

Philippe de Commines (Comynes), né avant 1447 en Flandre, probablement au château de Renescure, 1464 écuyer au service du futur duc Charles le Téméraire; passe 1472 au roi Louis XI qui le récompense richement (il devient, par un mariage que lui procure le roi, *seigneur d'Argenton*), après la mort de Louis (1483), dans le parti du duc d'Orléans; pour cette raison incarcéré plus tard (1487) et dépouillé d'une partie de ses biens; 1489 relâché et exilé sur ses terres, bientôt après complètement grâcié et chargé de nouveau de missions diplomatiques; mort vers 1511 au château d'Argenton. Il composa *Chronique et Histoire... contenant les choses advenues durant le règne du roi Louis XI et Charles VIII* (1464 à 1498), appelée ordinairement depuis 1552 *Mémoires* et distribuée dans les éditions en *livres* et *chapitres*, 1re édition de la partie traitant de Louis XI (plus tard liv. I à VI.), Paris 1524, du reste, Paris 1528, des deux parties ensemble Paris 1546. La première partie fut écrite entre 1489 et 1491, la seconde dans les années 1497 et 1498. Les appendices donnent de la valeur aux éditions des Mémoires données par Th. Godefroy 1649 et Lenglet du Fresnoy 1747. 1re édition critique par Mlle Dupont, 1840 à 1847 (*Soc. de l'Hist. de France*). Nouvelles éditions par Chantelauze, 1881 et (avec confrontation d'un Ms. jusqu'alors ignoré) par B. de Mandrot, 1901 à 1903 (dans la *Collection de textes*, etc.).

Cf. Ranke, *Zur Kritik*, 134 ss. ; W. Arnold, *Die ethisch-politischen Grundanschauungen des Ph. v. C.* 1873; l'Introduction de Mandrot dans son édition et son article, *L'autorité historique de Ph. de Commines* dans la *Revue hist.*, 73 (1900), 241 ss. et 74, 1 ss. ; Bourrilly, *Les idées politiques de Commines* dans la *Revue de l'histoire moderne et contemporaine* I, 2 (1899). Pour des dissertations plus courtes, voir la bibliographie de l'édition Mandrot.

Rapports de Commines avec l'ancienne historiographie française. — Commines, comme écrivain, appartient encore complètement au moyen âge français. Les tendances qu'il suit dans son ouvrage ne diffèrent guère de celles d'autres biographes contemporains en France et surtout en Bourgogne. Il n'écrivait pas, comme les humanistes, pour le public cultivé en général, mais pour une classe déterminée. Sa chronique veut être un miroir pratique des princes. Le biographe de Lalaing et l'auteur espagnol qui décrivit d'après des

modèles français la vie de Pedro Niño, avaient voulu dessiner dans leurs ouvrages l'idéal du chevalier errant : Commines, lui, utilisa l'histoire de Louis XI (et plus tard de Charles VIII) pour éclairer à la lumière de ses expériences princes et diplomates sur leurs devoirs. Aussi ne raconte-t-il les événements qu'autant qu'ils peuvent servir à l'instruction. Il n'était ni savant ni chroniqueur et ne s'inquiétait pas des lacunes qu'il lui fallait laisser dans son récit. La forme, comme telle, lui étaient indifférente. On a beaucoup loué le sans-gêne de son style. A bon droit, car c'est par là que s'exprime, vivante et originale, la remarquable personnalité de l'auteur. Mais Commines n'est rien moins qu'un écrivain modèle. Sa syntaxe est souvent traînante, la composition, au point de vue de l'art, souvent défectueuse. Commines n'avait pas été touché par la culture humaniste (c'est à peine s'il savait écrire en latin) ; il n'avait même pas étudié la technique de la prose française, telle que l'avaient constituée les écrivains de profession. Il ne s'intéressait qu'à la chose elle-même. Son ouvrage n'aurait pas servi à l'instruction, si des ornements de style étaient venus troubler la clarté de ses maximes pédagogiques.

Ses tendances politiques. — Ce qui mit Commines au-dessus de ses confrères, Christine de Pisan, Chastellain et autres, ce fut sa fine intelligence politique, l'étendue de son regard, sa connaissance des affaires et des hommes. Et puis, avant tout sa position indépendante. Commines n'est pas le moins du monde impartial. Il est naturel qu'il ait pris une position décidée dans les questions politiques de son temps. Il paraît avoir laissé à des rancunes personnelles trop d'influence sur son exposition. Mais il n'écrivait pas au service ni sous les yeux d'un prince. Rien ne l'obligeait à écrire l'apologie de son seigneur défunt. Il considère Louis XI comme un sujet favorable pour ses démonstrations ; ce prince enseigne comment il faut agir ; la politique de Charles le Téméraire et de Charles VIII montre quelles fautes un prince doit éviter. Aussi a-t-il analysé son héros froidement, en réaliste ; dans sa préface, le plus grand éloge qu'il sache faire de lui, c'est que de tous les princes qu'il connaissait c'est lui qui avait le moins de vices ! Mais comme il a su démêler les principes directeurs de la politique du roi ! Quels por-

traits vivants il trace des autres personnages ! Comme il est bon juge des situations politiques ! Avec quelle mesure, avec quelle raison il contrepèse la louange et le blâme ! Aucun autre écrivain peut-être ne nourrit aussi peu d'illusions que lui sur l'efficacité des mesures politiques. Il n'oublie jamais que le pouvoir et la sagesse ne peuvent garantir le succès qu'avec une certitude relative.

Commines et les historiens de la Renaissance. — Voulant que son livre serve à l'instruction des princes et des hommes d'État, Commines devait partir non de constructions idéales de son cerveau, mais de la réalité. Il devait livrer sans retouche son expérience politique. De bonne heure il s'attira par là le reproche de machiévalisme. Des critiques modernes ont même cru devoir rapprocher son œuvre de la Renaissance italienne. C'est à tort. Il n'avait pas besoin de tirer d'Italie ses principes politiques. Surtout pas de l'historiographie italienne. Il ne faut pas oublier que Machiavel et Guichardin — c'est avec eux qu'on peut le mieux le comparer — ont écrit plus tard que lui et dépendent de lui en partie (Guichardin s'est servi de son ouvrage) et que l'historiographie politique des grands Florentins se distingue précisément de l'ancienne historiographie humaniste (la seule que Commines eût pu connaître) par ce qu'elle a de commun avec le Français. En outre, la ressemblance est tout extérieure. Elle consiste au fond en ceci, que Commines ainsi que les Florentins partent de la situation politique réelle, et qu'ils veulent non pas prêcher, mais instruire. Au reste, leur méthode est très différente. Commines rattache à tel ou tel cas des observations politiques, et ne cherche pas comme les Florentins à esquisser un système. Peu lui importaient des recherches théoriques sur les principes de la politique : la science ne se passe pas de généralisations ; mais ce qui instruit le mieux l'homme d'action, c'est l'analyse d'un cas particulier. Un intérêt purement spéculatif lui demeure étranger. Aussi ne s'aperçoit-il pas qu'il peut y avoir contradiction entre ses leçons et la doctrine de l'Église. Il ne connaissait rien d'autre que ce qu'il enseignait. Il n'avait jamais cherché conseil, comme Machiavel, dans de vieux manuels, où il aurait découvert que la pratique était en opposition tranchée avec la théorie. On n'éprouvait pas en France le besoin de créer de toutes pièces un État et d'accommoder tout à

coup de vieilles institutions à un état de choses tout différent : il allait de soi que les politiques dirigeants s'appuyassent sur la tradition et l'expérience politique. Jusqu'à quel point s'accordaient-elles avec les leçons de la théologie morale ? on ne se le demandait pas. Commines pouvait donc en principe s'en tenir sans embarras à la pieuse conception du moyen âge et écrire sur l'action de Dieu dans l'histoire des considérations qui ont rencontré l'approbation complète de Ranke. Il était d'ailleurs relativiste déclaré. Le plus sage calcul peut tromper si le sort en a décidé autrement. Donc la décision suprême, selon lui, est en Dieu. Seulement la victoire appartient en général au plus fort et au plus fin.

Au reste, Commines était bien moins historien que les Florentins. Guichardin, Nerli et les autres ne se contentaient pas de décrire les événements auxquels ils avaient pris une part active. A l'aide d'un travail scientifique ils élargissaient leurs souvenirs en une œuvre historique. Tandis que Commines se reposait sur sa seule mémoire et se rendait coupable des plus grossières erreurs chronologiques, les Florentins fouillaient les documents, et la matière de leurs recherches n'était pas limitée par les hasards de la vie d'un auteur, mais fixée par des points de vue historique généraux. Commines ne donne qu'une tranche arbitraire de vie, les Florentins un morceau d'histoire.

Effet produit en France. — La *Chronique* de Commines n'est donc au fond qu'un livre de Mémoires, comme on lui en a donné le nom plus tard. C'est comme telle qu'elle a, ainsi que nous l'avons dit, fortement influencé l'historiographie française. Aucun des autres mémorialistes n'est à la hauteur de Commines comme penseur politique. Quelques-uns ont cherché, à l'exemple de Du Bellay, une forme plus concise et plus ferme. Mais l'adoption dans la littérature des Mémoires de certains dehors de l'historiographie humaniste ne fit pas faire de progrès à la manipulation intérieure de la matière. L'auteur est-il un homme intelligent et qui sait raconter (ce qui est souvent le cas à partir du XVIIe siècle) ? ces prétendus Mémoires peuvent être très agréables à lire. Dans notre histoire, nous sommes forcés de ne faire qu'un choix restreint. Et ce n'est pas leur valeur comme sources ni leur qualité littéraire qui déterminera ce choix,

mais uniquement leur importance historiographique. Considérons d'abord les Mémorialistes qui prétendent donner un morceau d'histoire.

2. — *Du Bellay.*

Martin du Bellay, né vers la fin du xv[e] siècle, 1513, à la Cour de France, soldat et officier des armées françaises, dans ses dernières années lieutenant général du roi en Normandie, mort 1559 à Glatigny. Dans les années 1555-56 il composa ses *Mémoires* (1513-1552). 1[re] édition, Paris 1569. Nouvelle édition critique d'après l'édition princeps par V.-L. Bourrilly et Fleury Vindry pour la *Soc. de l'Hist. de France*, commencée en 1908 ; les volumes parus vont de 1513 à 1536. — Cf. Ranke, *Zur Kritik*, 139 s. ; Bourrilly, *Guillaume du Bellay* (1904), 386 ss.

L'ouvrage de Commines dut en grande partie son influence durable à ce fait, que sa forme singulière eut pour la génération suivante une autorité canonique. Du Bellay rendit à sa Chronique de Louis XI le même service que Xénophon rendit à Thucydide : par son imitation d'un plus grand que lui, il fit de la création de celui-ci, avec toutes les particularités de la personne et du sujet, un modèle universel. C'est là ce qui donne de l'importance à ses Mémoires. En dépit du grand succès qu'ils obtinrent dès le début, leur valeur est minime. La composition est tout à fait défectueuse. Certains événements sont exposés avec un détail excessif, d'autres, tout aussi importants, sont racontés brièvement ou pas du tout. Et cela uniquement parce que l'auteur avait dans le premier cas d'abondants matériaux à sa disposition et n'en avait pas dans le second.

Ce ne serait rien si l'ouvrage était réellement ce que le titre fait attendre. Mais ce que Du Bellay nous donne, ce n'est rien moins que ses Mémoires. La personnalité de l'auteur s'efface ; la narration cherche à se donner l'apparence d'une histoire complète. Plusieurs portions en sont tirées de relations étrangères et de documents officiels.

Du Bellay ne saurait d'ailleurs, comme penseur politique, soutenir la comparaison avec Commines. Il n'a pas l'intelligence pénétrante, le jugement politique précis de son modèle. Il veut instruire moralement, non politiquement. Il ne défend pas une opinion personnelle, il ne fait que répéter la manière de voir officieuse. Souvent les documents qu'il utilise sont simplement analysés, ou bien transcrits *in*

extenso. Il semble avoir dû le plus gros de son succès au fait qu'il traita pour la première fois dans son ensemble l'histoire de François Ier.

Pour une partie de ses Mémoires, Martin du Bellay put faire usage de travaux préparatoires de son frère Guillaume.

Guillaume du Bellay, né 1491 dans la seigneurie de Langey, a reçu l'éducation humaniste; d'abord soldat, puis diplomate au service de la France; 1524 nommé chambellan, 1537 à 1539 gouverneur de Turin, 1540 à 1542 du Piémont, mort 1543 à Saint-Symphorien-en-Laye. Il commença 1523-24 une histoire latine de François Ier, les *Ogdoades*, inachevées (à partir de 1515; fragments publiés par Bourrilly, *Fragments de la première Ogdoade de G. du Bellay*, 1904 (thèse). Sur le désir du roi, il continua plus tard son ouvrage en français. Trois livres de la huitième Ogdoade (1536) passèrent dans les Mémoires de Martin où ils forment les livres V à VII; une partie du reste est conservée à l'état d'esquisse (1531 à 1533). Cf. Bourrilly, *G. du Bellay*, 1904 (thèse). — L'*Epitome de l'antiquité des Gaules et de France* de Du Bellay (Paris 1556) est un extrait des Ogdoades.

Guillaume du Bellay s'essaya d'abord comme imitateur des humanistes italiens. Il voulait faire pour l'histoire de François Ier ce que Paul-Émile avait fait pour les temps antérieurs. Mais ses Ogdoades restèrent bien au-dessous de leur modèle. Du Bellay était plus royaliste que le roi; il chargea en écolier la fiction courtisanesque de ses modèles; chez lui, François Ier remporte la victoire de Marignan en se précipitant en personne dans la mêlée et en inspirant par là aux lansquenets du courage, et aux ennemis la terreur (p. 9).

Cet ouvrage flotte déjà d'une façon caractéristique entre les Mémoires et l'Histoire. Du Bellay part toujours de ses propres aventures. Il traite très brièvemenent les années 1515 à 1521, parce que pendant cette période il était absent de France. Dans les dernières parties, qu'il écrivit comme diplomate, la politique est au premier plan; dans les premières, qu'il compose étant soldat, c'est l'histoire des guerres. Son ouvrage ne diffère donc pas beaucoup de celui de son frère.

3. — *Monluc*.

Blaise de Monluc, né au commencement du xvie siècle, près de Condom en Armagnac, soldat dans les armées françaises, occupé surtout en Italie (on connaît particulièrement sa défense de Sienne 1555); 1558 de retour en France, prend part au nom du gouvernement royal aux guerres de religion en Guyenne, dont il est lieutenant 1563 à 1570; en 1574 maréchal de France; mort 1577. Ses *Commentaires* (1521 à 1576) parurent d'abord (mutilés) à Bordeaux 1592. La meilleure édition, relativement, est celle de A. de Ruble pour la *Soc. de l'Hist. de France*, 1864 à 1872. Une nouvelle édition par P. Courteault, est en train de paraître dans la *Collection de textes;* le premier volume (liv. I et II) a été

publié en 1911. — La première rédaction des Commentaires (1570-71) remonte à l'écrit que Monluc, destitué de son gouvernement de Guyenne, adressa au roi Charles IX pour sa justification (1570). Cette rédaction fut plus tard complètement remaniée : du *Discours de ma vie* naquirent les Commentaires. Un livre dispense de toute la littérature antérieure ; c'est le grand ouvrage de P. Courteault, *Bl. de Monluc historien*, 1908, que l'auteur lui-même fit suivre 1909 d'un abrégé populaire (*Bl. de Monluc*).

Les Commentaires de Monluc ont pour le but que nous nous proposons cet intérêt, que nous sommes à même de poursuivre leur formation jusque dans le détail. Chez d'autres mémorialistes, nous ne savons que par hypothèse s'ils ont consciemment voulu faire de leurs Mémoires des livres d'histoire : chez Monluc nous saisissons le développement qui, de simples notes autobiographiques, en passant par de vrais Mémoires, a conduit à un ouvrage d'histoire régulier.

Dans la seconde phase, on ne trouve encore que des écrits assez décousus d'un certain nombre d'événements remarquables de sa vie. Il transforma plus tard ce *Discours de sa vie* en *Commentaires*. Il ajouta, sans doute à l'instar de Du Bellay, des applications pratiques et des réflexions morales, inséra des discours et, à l'aide de données empruntées à des historiens comme Du Bellay, Jove, Paradin, etc., rangea ses souvenirs dans un cadre historique. C'est donc après coup, on peut le démontrer, qu'intervient l'imitation du style humaniste et l'emploi de matériaux étrangers.

Monluc n'est pas un grand historien. Ses commentaires n'ont de prix qu'en tant qu'ils poursuivent un but didactique. Il voulait, comme Commines, écrire un manuel pratique. Ses souvenirs ne s'adressent, d'après son affirmation expresse, qu'à des gens du métier — à des soldats. Aussi, tant que c'est le militaire qui parle, Monluc est-il un rapporteur distingué. Il commet des erreurs grossières en chronologie ; mais sa mémoire topographique est à peu près infaillible. Dès qu'il touche à des choses qui sont en dehors de la technique militaire, il n'y est plus. Il narre excellemment. Mais ses jugements politiques sont insignifiants et changeants.

Il a mis une extraordinaire habileté à placer sa propre personne dans un jour favorable. A cet égard il est moins honnête que Commines. Le courtisan flamand, avec une réserve calculée et très effi-

cace, avait en général gardé le silence sur ses propres services. Le soldat Gascon n'est pas aussi modeste. Non seulement il aime à parler de lui, mais il pose. Il joue le rôle du vieux bonhomme de guerrier. La critique qui ne juge que sur des impressions littéraires l'a cru sur parole. Courteault seul a prouvé que Monluc ne serrait de près la vérité que lorsqu'il avait à redouter le contrôle de témoins oculaires, et qu'il supprimait toujours tout ce qui aurait pu révéler sa cupidité et son arrivisme politique.

Brantôme. — Pierre de Bourdeilles, depuis 1556 abbé de Brantôme, né vers 1540 en Périgord, d'abord à la Cour de France, puis entraîné dans une vie agitée de guerres et d'aventures; 1582 banni de la Cour, peu après rendu par une chute de cheval pour toujours impropre au service, mort 1614. Il composa un *Recueil d'aucuns discours, devis, contes, histoires, combats, actes,* etc., de princes, gentilshommes et dames de son temps, recueil qu'il distribua lui-même plus tard en plusieurs ouvrages indépendants. On peut considérer comme écrits historiques les suivants : 1° *Les Vies des grands capitaines étrangers du siècle dernier* (= le XVIe) et les *Vies des grands capitaines français*; 2° le livre *Des dames*, en deux parties, qui furent séparées par les éditeurs du XVIIe siècle en *Dames illustres* et *Dames galantes*. Ces dames appartiennent également au XVIe siècle. — 1re édition dans les Œuvres Leyde 1655-66. Nouvelles éditions, de Lalanne pour la *Soc. de l'hist. de France* 1864 à 1882 et de P. Mérimée et Lacour dans la *Biblioth. elzév.*, 1858 à 1895. Cf. Pingaud, *Brantôme historien* dans la *Revue des Quest. hist.*, 1876; H. Bouchot, *Les femmes de Brantôme*, 1890; L. Lalanne, *Brantôme*, 1896; H. Ormont, *Notice sur les manuscrits originaux et autographes des œuvres de Brantôme* dans la *Biblioth. de l'école des Chartes*, 65 (1904) 5 ss. et 687 s.

Les biographies de Brantôme appartiennent aussi au genre hybride des Mémoires drapés en Histoire. Des choses que l'auteur a vues lui-même ou entendu raconter dans la conversation, sont groupées par des liens assez lâches avec des extraits d'auteurs connus et inconnus. Il se fonde plus souvent qu'on ne l'a su d'abord sur des sources écrites: il égare sciemment le lecteur, et souvent ce qu'il prétend tenir de la tradition orale ou de sa mémoire personnelle, provient en réalité d'un document plus ancien; il l'a modifié arbitrairement et transporté sur une autre personne. Il s'entendait, il est vrai, si parfaitement à raconter des anecdotes d'autrui rajeunies, qu'il pouvait sans scrupule considérer le bien volé comme sa propriété spirituelle.

Brantôme est donc une source appréciable pour le chercheur qui veut se rendre compte de l'idée qu'un courtisan français du XVIe siècle se faisait de l'honneur chevaleresque. Comme historien, il n'a pas grande importance. Trait caractéristique : il choisit ses personnages d'après l'étiquette des Cours du moyen âge ; ni littérateurs, ni artistes, ni savants ne sont jugés dignes de figurer à côté de princes, de gentilshommes et de soldats. Brantôme en cela est en opposition directe

avec les humanistes italiens (cf. ci-dessus, p. 119), il est d'accord avec les Espagnols (ci-dessous, p. 282). Le fait qu'il a admis dans son recueil de nombreuses biographies de dames peut être attribué à une influence de Boccace et de son école.

4. — *Retz.*

François-Paul de Gondi, appelé le Cardinal de Retz (Rais), né 1613 à Montmirail, prêtre, 1643, coadjuteur de son oncle l'archevêque de Paris; pendant la Fronde, du parti du Parlement et du duc d'Orléans; 1651 cardinal; après la défaite de la Fronde, 1652 arrêté ; s'échappe 1654 et vit à l'étranger jusqu'en 1662; employé plusieurs fois par Louis XIV à des ambassades; mort 1679 à Paris. Il a écrit :

1° *Vie* (ou *Mémoires*) du cardinal de Retz (1613 à 1655). N'est conservé qu'avec des lacunes; 1re édition, Amsterdam 1717. Edité pour la première fois d'après le manuscrit autographe retrouvé, mais déjà mutilé, 1837. Édition critique dans les *Œuvres du Card. de Retz* (*Grands écrivains de la France*), 1 à 5 (1870 à 1880) par Feillet, Gourdault et Chantelauze. — Retz paraît avoir conçu 1652 le plan d'un ouvrage historique; il pensait d'abord à une histoire en latin de la Fronde. Il commença sans doute la première rédaction de ses Mémoires peu après son évasion (1654) ; il y travailla jusque dans ses dernières années (1675).

2° *La conjuration du comte Jean-Louis de Fiesque.* Composé d'après son dire en 1632, en réalité pas avant 1639. Il appuya ce travail sur A. Mascardi, *Congiura del conte G. L. de' Fieschi*, compilation sans originalité, reposant en grande partie sur Foglietta (ci-dessus, p. 146 s.). A son tour, il fut utilisé par Schiller. 1re édition, Paris 1655, sous une forme remaniée, *ibid.*, 1682. Edition critique dans les *Œuvres* V (1880).

Littérature. — Les Mémoires de Retz avaient été presque universellement traités en sources historiques sérieuses, quand Bazin, auteur d'une *Histoire de France sous Louis XIII* (1838) les soumit, le premier, à la critique. Il imputa au Cardinal de nombreuses inventions pures et des mensonges tendancieux (ses recherches sont publiées en grande partie dans la nouvelle édition des Mémoires). Il fut suivi par Ranke, *Analekten zur französischen Geschichte* (1870) et M. Topin, *Le Card. de Retz* (1872. Quelques renseignements aussi sur la Conjuration de Fiesque). Cf. en outre : L. Curnier, *Le Card. de Retz et son temps*, 1863 ; A. Gazier, *Les dernières années du Card. de Retz*, 1875 ; Normand, *Le Card. de Retz*, 1895.

Les Mémoires de Retz, c'est comme qui dirait Guichardin transporté dans la France du XVIIe siècle. Il écrit, comme l'Italien, pour instruire. Seulement, le politique auquel il adresse ses leçons est bien différent de l'homme d'État idéal de Machiavel et de Guichardin. Le héros des Florentins était en face de plus grands problèmes que celui du cardinal français. La politique se présente à Retz sous l'image de la Fronde, comme une lutte de différentes cliques de la

noblesse entre elles et contre la Couronne. L'intriguant accompli, les conspirateurs, voilà ses idéals. Ni le peuple, ni la politique extérieure n'existent pour lui, si ce n'est comme tremplin pour le politicien qui veut arriver au pouvoir. L'Église non plus n'est qu'un moyen de faire sa carrière. Il n'y a pour lui qu'un problème, celui de la *liberté*, c'est-à-dire jusqu'à quel point les droits de la noblesse peuvent être restreints au profit de la Couronne. Les Florentins avaient cherché les moyens de donner à leur pays l'indépendance et une bonne constitution ; Retz ne pensait qu'à l'avantage de sa personne, peut-être de sa classe.

Il expose ouvertement ces vues. On dirait que le sang florentin de sa famille se réveillait en lui. Dès sa jeunesse il avait, contre des écrits moralisants, pris la défense du conspirateur Fiesco. Il ne tient pas un autre langage dans ses Mémoires. Il juge les actes politiques uniquement d'après leur opportunité, non d'après la moralité des moyens employés, et les hommes d'après leur intelligence et leur force de volonté, non d'après leur caractère moral. Il parle de lui-même aussi ouvertement que d'autrui. Il est capable de se faire même *plus mauvais* qu'il n'était, pour avoir l'air plus fin et plus audacieux. Indépendamment du but d'instruction, il éprouvait à l'analyse des sentiments et des passions un vif intérêt psychologique. (Cf. le curieux propos, I, 191 édit. Feillet.) Autant il se distinguait par là des Florentins, dont la préoccupation était exclusivement politique, autant il se trouvait d'accord avec les Français cultivés de son temps.

Il ne rentre pas dans mes attributions de dépeindre les qualités littéraires des Mémoires. C'est aux historiens de la littérature de faire ressortir l'art de conter, la langue vigoureuse, riche en incorrections et en néologismes personnels, de ce cavalier ecclésiastique. Mais il faut rappeler que Retz ne nous donne pas non plus des Mémoires au sens propre du mot. Originairement, il voulait écrire une histoire de la Fronde, et tout en disposant plus tard sa matière en autobiographie, il se servit plusieurs fois, comme Du Bellay et d'autres, de relations étrangères. Et pas toujours d'une manière irréprochable. Il lui arrivait, comme à Brantôme, de s'approprier sans façon les aventures d'autrui. Il ne se refusait pas, au besoin, à inventer des scènes entières. On peut alléguer en sa faveur qu'alors

il blesse rarement la vérité *typique* et que ses inventions reposent sur la réalité et non sur les conceptions conventionnelles de la rhétorique.

Tallemant des Réaux a, pour ainsi dire, écrit les *Mémoires des autres.* Gédéon Tallemant, seigneur des Réaux, né 1619 à La Rochelle, mort 1692 à Paris où il avait passé la plus grande partie de sa vie, écrivit 1657-58 (additions postérieures) ses biographies, appelées à cause de leur caractère anecdotique *Historiettes* (1re édit. 1834-35, avec quelques retranchements, par P. Paris et de Monmerqué 1862), qui traitent de presque tous les personnages marquants de la France depuis Henri IV. Elles ont un fond absolument mémorialiste. Tallemant avait recueilli ses matériaux dans la conversation des salons et il répète ce que contait leur médisance.

Son ouvrage est particulièrement précieux. Tallemant avait beaucoup entendu et bien observé. Il s'entendait aux portraits. Son langage expressif, familier, semé d'idiotismes, exprime tout carrément et n'est jamais embarrassé pour trouver le mot propre. Il écrit, selon la formule incomparable de Sainte-Beuve, en *Gaulois attique qui a passé par la place Maubert.* Il est en général impartial. S'il fait, en bourgeois qu'il est, bon accueil à de méchants racontars sur la noblesse (surtout quand il s'agit de scandales), on n'a pu le convaincre d'une altération intentionnelle de la vérité. Sans doute, il ne livre que des *matériaux* pour une histoire de la civilisation contemporaine, et non cette histoire même. Ses *Mémoires sur la régence d'Anne d'Autriche*, qui devaient compléter ses Historiettes et auxquels il renvoie à plusieurs reprises, n'ont jamais été écrits. — Cf. outre l'introduction à l'édition de P. Paris, un court essai de R. de Gourmont dans ses *Promenades littéraires* III (1909).

5. — *Saint-Simon.*

Saint-Simon, né 1675 à Paris, mort *ibid.* 1755. Sa famille n'était pas d'ancienne noblesse; son père seulement, qui était venu en 1625 à la Cour de France et était devenu page du roi, avait été fait duc par Louis XIII, d'où le culte de la famille pour le prédécesseur de Louis XIV. Entré aux Mousquetaires 1691, il démissionne 1702, parce qu'il n'a pas été nommé brigadier; il s'attire par là la défaveur persistante de Louis XIV, mais reste quand même, comme duc et pair, jusqu'à la mort du roi (1715) dans son entourage immédiat. Appelé par le duc d'Orléans au conseil de Régence; envoyé 1721-22 en Espagne avec mission de demander pour Louis XV la main de l'infante (ses dépêches d'Espagne publiées 1880 comme *Papiers inédits*). Après la mort du régent (1723) retiré des affaires, vit soit à Paris, soit en son château de La Ferté-Vidame. Il écrivit dans les années 1739 à 1751 :

1° *Mémoires* sur les vingt dernières années de Louis XIV et la Régence jusqu'à 1723. — Il prit pour base le *Journal de la cour de Louis XIV*, de Dangeau (1684-1720; édition 1854 à 1868), sur lequel il avait fait des

Remarques (imp. dans l'édit. des *Grands écrivains*). — Des Mémoires, dont Voltaire obtint la communication, on n'imprima pour la première fois 1788-89 que des fragments. 1re édition complète 1829-30. Éditions scientifiques par Chéruel 1856-58 et (mieux) Boislisle, 1879 ss. (*Grands écrivains de la France*), qui mourut avant la fin de l'impression.

2° Petits écrits de droit politique, de généalogie, etc., particulièrement *Parallèle des trois premiers rois Bourbons* dans le premier volume des *Ecrits inédits*, édition Faugère (1880-1888).

La littérature sur Saint-Simon est très riche. Parmi les caractéristiques générales, il faut relever avant tout celle de Ranke dans les *Analekten zur französischen Geschichte*, II, § 19 (1870); puis H. Taine dans ses *Essais de critique et d'histoire* (1874); G. Boissier, *Saint-Simon* (1892, *Grands écriv. franç.*). Ses rapports avec Dangeau sont traités spécialement par R. Arnold dans la *Histor. Zeitschrift*,56 (1886), 219 ss. Cf. en outre : Chéruel, *Saint-Simon considéré comme historien de Louis XIV*, 1865; A. Baschet, *Le duc de Saint-Simon, son cabinet et l'historique de ses manuscrits*, 1874; A. de Boislisle, *Fragments inédits de Saint-Simon*, dans la *Revue hist.*, XV (1882) et XVI; Bléard, *Les Mémoires de Saint-Simon et le père Le Tellier*, 1891; H. Sée, *Les idées politiques de Saint-Simon*, dans la *Revue hist.*, 73 (1900). 1 ss.; A. Liard, *Saint-Simon et les Etats Généraux*, *ibid.*, 75 (1901), 319 ss. E. Pilastre prépare une histoire du duc; a paru jusqu'ici *Vie et caractère de Mme de Maintenon* (1907) et *La religion au temps du duc de Saint-Simon*, 1909. Nous devons encore à Pilastre un *Lexique sommaire de la langue du duc de Saint-Simon*, 1905.

Saint-Simon historien. — Le duc de Saint-Simon tient le premier rang parmi les mémorialistes français, comme écrivain artiste et comme peintre, sinon comme historien. Plus encore que chez ses devanciers, ses propres aventures restent à l'arrière-plan. Ses Mémoires, par la disposition extérieure, sont presque un livre d'histoire ; ils ne racontent pas la vie de l'auteur, mais l'histoire des dernières dizaines d'années de Louis XIV et la Régence. Les notes autobiographiques n'en constituent qu'une minime partie. Le squelette en est formé par le *Journal* de Dangeau, qui notait avec une conscience documentaire, non l'histoire du pays, mais celle du roi. Saint-Simon puisa à cette source aussi abondamment que les mémorialistes antérieurs dans leurs relations étrangères. Son ouvrage, extérieurement, est une *contamination* de Dangeau, de remarques sur son texte, de souvenirs personnels déjà en partie rédigés. Sa narration n'est sûre qu'autant qu'elle s'en tient fidèlement à son garant. Et encore faut-il faire entrer en ligne de compte qu'il n'apprenait lui-même que ce qui était connu de la

Cour et n'était qu'insuffisamment initié aux secrets des affaires et de l'administration.

Son œuvre, plus qu'aucune autre depuis les *Mémoires de Commines,* approchait de l'histoire par sa forme : l'intelligence historique cependant n'y gagnait rien. Saint-Simon n'était ni un grand penseur ni un observateur impartial. C'était un réactionnaire dans le sens propre du mot ; il était du bord des politiques bornés qui croient devoir se cramponner aux vieilles formes alors surtout qu'elles ont perdu toute signification. Il jugeait la politique du gouvernement français exclusivement au point de vue des intérêts de sa personne et de sa famille. Louis XIII est un modèle de roi, parce qu'il a relevé son père du rang de la noblesse de province appauvrie. Louis XIV, qui a restreint les privilèges de la haute noblesse au profit d'intendants bourgeois, est appelé dédaigneusement *roi des commis*. Il reste en dehors des courants spirituels de son temps. Voltaire, le *sieur Arouet,* est pour lui un littérateur comme un autre. Sa dévotion correcte est à la vieille mode.

Il n'essaya pas de classer ses récits. Ils se suivent dans le simple ordre chronologique. Pas de distinction entre ce qui est important pour l'histoire et ce qui ne l'est pas. L'histoire des temps antérieurs ne provoque pas ses réflexions ; c'est pour lui un répertoire de notices généalogiques et de précédents en faveur de la noblesse victime d'un injuste abaissement. En outre, sous l'influence de ses rancunes, la réalité s'évanouissait constamment. Il ne se contenta pas d'être partial dans ses jugements, il commit la faute d'inventer librement des faits ou de les défigurer malicieusement. Il ne connaissait pas le travail de l'érudition. Il ne soumettait pas à la critique les histoires qu'il tenait de courtisans, de généraux, de chambellans, etc., ou qu'il prenait dans les gazettes et les chansons.

Saint-Simon écrivain. — Mais ce politicien mesquin était un tout à fait grand écrivain. Il se mettait au-dessus de la correction et du style coulant des lettrés de profession. Mais il possédait l'art plus précieux de la peinture vivante. Son regard était incomparablement perçant, et ce qu'il avait observé une fois, il ne l'oubliait plus jamais. Surtout il rendait ce qu'il avait vu sans l'affaiblir, avec les traits durs, repoussants même, de la réalité. Son langage est souvent grossier,

souvent incorrect. Mais son expression met toujours les points sur les *i;* ses comparaisons peuvent manquer de goût, mais elles ont un relief sans pareil. Il trace des caricatures méchantes ; au moins il ne les estompe pas par délicatesse morale ou esthétique. Même quand il avait à parler des plus augustes personnages. Comme duc et pair, il se sentait l'égal du roi, et n'éprouvait en face de lui rien de ce frisson respectueux qui ôtait à des inférieurs la liberté de leur jugement. Il était du petit nombre de ceux qui échappèrent à la suggestion exercée par Louis XIV. Il trouvait le journal courtisanesque de Dangeau *d'une fadaise à faire vomir*. Avec cela, il savait un tas de choses et connaissait très exactement la situation, au moins de la Cour et de l'armée. Sa psychologie est souvent mesquine, souvent pénétrante, elle ne sent jamais l'école. Il accumulera des détails en dépit de l'art; mais il ne tombe pas dans une coloration conventionnelle. Ses peintures sont toujours bien vivantes, même quand elles sont le fruit de son imagination ou d'un arrangement tendancieux.

Le genre ambigu des anciens mémoires français survécut au XVIII[e] siècle. C'est à lui qu'appartiennent par exemple les *Mémoires d'outre-tombe* de CHATEAUBRIAND (1[re] éd. 1849-50). L'auteur, pas plus que ses devanciers, n'a l'intention de raconter uniquement ce qu'il a vu ; il emprunte même des récits imprimés, et traite de Napoléon par exemple avec plus de détail que n'en comporteraient des Souvenirs. Nous n'avons pas à parler ici de l'ouvrage : ses qualités — le puissant pathos poétique dans les considérations sur la philosophie de l'histoire, et la narration colorée — ne lui sont pas particulières, elles se retrouvent dans presque toutes les créations de cet historien romantique.

C. — ANGLETERRE ET ÉCOSSE

I. — Les annalistes humanistes en Angleterre

L'historiographie humaniste officieuse débuta en Angleterre à peu près en même temps qu'en France. Polydor Virgile n'est guère qu'un doublet anglais de Paul-Émile. Mais son histoire d'Angleterre n'était pas le premier ouvrage d'histoire humaniste qui fût né sur le sol anglais. Avant lui déjà des humanistes étrangers et indigènes s'étaient essayés dans des monographies historiques.

1. — *Les débuts. Thomas Morus.*

Ces premiers travaux sont, à vrai dire, assez pauvres en général. La médiocre biographie d'Henri V que composa par ordre supérieur un humaniste italien qui se faisait nommer Tite-Live, ne montre que les côtés défectueux de l'historiographie humaniste, et c'est à un niveau inférieur encore que se trouvent, même pour la forme, les travaux historiques destinés par le poète aveugle Bernard André à glorifier son maître, le roi Henri VII. André n'écrit qu'un panégyrique boursouflé ; on chercherait en vain des faits positifs dans sa nébuleuse phraséologie.

Titus Livius, né à Ferrare (et nón à Forli ; on se méprenait autrefois sur son nom de famille, qui paraît avoir été : *de Frulovisiis*) était très lié avec Decembri (ci-dessus p. 121 s.) et fut recommandé par lui au duc Humphrey de Gloucester, qui le chargea d'écrire la vie de son frère, le roi Henri V (il fut pour cela, 1437, naturalisé Anglais). Livius vécut plus tard en France, en Italie et en Espagne ; l'année de sa mort est inconnue. Sa *Vita Henrici V* (1413 à 1422) fut éditée, 1716, par Th. Hearne à Oxford. — Cf. K. H. Vickers, *Humphrey Duke of Gl.* 1907, p. 379 s. ; C. L. Kingsford, *The Early Biographies of Henry V* dans *Engl. Hist Rev.* XXV (1910), 58 ss. Spécialement sur ses rapports avec Decembri, (qui traduisit, 1463, la *Vita* en italien) Borsa dans *Arch. stor. lomb.* ser. II, 10,

p. 62 et J. Hamilton Wylie, *Decembri's Version of the Vita*, etc., dans *Engl. Hist. Rev.* XXIV (1909), 84 ss. Un remaniement anglais anonyme de la *Vita Henrici V* des années 1513-14 a été édité par C. L. Kingsford en 1911 *The First English Life of King Henry V*.

Bernard André, moine mendiant augustin, né à Toulouse, paraît être venu avec Henri VII en Angleterre, devint son *Poeta laureatus* et son historiographe et mourut vers 1521. Son *Historia regis Henrici VII* (jusqu'en 1497; commencée 1500) et les deux années conservées de ses *Annales* d'Henri VII sont publiées par J. Gairdner dans les *Memorials of King H. VII*, 1858 (*Scriptores Rer. brit. med. aevi* 10) — Cf. W. Busch, *England unter den Tudors* I (1892), 396 s.

Il en est tout autrement de l'histoire restée inachevée de Richard III qui a pour auteur le célèbre humaniste Thomas Morus.

Thomas More latinisé Morus, né 1478 à Londres, exécuté *ibid.* 1535, chancelier d'Angleterre 1529 à 1532, composa (soi-disant vers 1513, en tout cas sous Henri VIII seulement) une histoire de Richard III, que nous possédons en deux rédactions, une en latin, évidemment destinée à l'étranger, qui va jusqu'au couronnement de Richard, et une en anglais, avec des différences assez fortes, qui raconte encore le meurtre des enfants d'Edouard IV. Toutes deux sont inachevées ; mais l'anglaise est d'un style tout à fait châtié, tandis que la latine porte la trace de toutes les imperfections d'un premier jet. Probablement on avait projeté d'abord une exposition qui pût pénétrer à l'étranger ; puis la Cour ou l'auteur se ravisa et la rédaction latine fut remaniée pour le public indigène. — La version latine fut imprimée d'abord dans les *Opera* de Morus (Louvain 1565), l'anglaise dans les Chroniques de Hall (1542) et Hardyng (1543), d'après l'autographe dans les *Works* de More (Londres 1557). Ensuite, entre autres, édition de J. Rawson Lumby 1883 dans la *Pitt Press Series* (malheureusement insuffisante, l'auteur n'ayant même pas jugé nécessaire de collationner le texte latin, de sorte que son commentaire est souvent erroné) Cf. T.-E. Bridgett, *Life and Writings of Th. M.* 1891 ; W. H. Hutton, *Sir Th. M.* 1895 ; Busch, *England unter den Tudors I*, 334.

Avant que ces assertions puissent prétendre à quelque vraisemblance, il faut prouver que l'histoire de Richard III a été vraiment écrite par Morus. Quoique l'édition des *Works* s'affirme faite sur l'autographe de Morus, on lui en a contesté jadis et récemment encore la paternité. On allègue deux raisons contre. La rédaction latine, dit-on, est, pour le style, inférieure aux œuvres authentiques de Morus. Cela est vrai. Mais cela ne prouve rien. Il ne convient pas de comparer l'*Historia Ricardi III* avec l'*Utopia*, par exemple, vu que nous n'avons le texte de l'*Historia* que sous la forme d'une ébauche qui n'a jamais été publiée par Morus lui-même ; d'ailleurs les manuscrits d'autres ouvrages d'histoire humanistes (par exemple le *Bellum helveticum* de Pirkheimer (ci-dessous p. 243) contiennent des infractions bien autrement graves à la correction de la latinité. On s'est arrêté, en second lieu, à la couleur tendancieuse du récit ; on a prétendu que seul un contemporain engagé dans l'action avait pu

écrire avec tant de partialité. On a même cru pouvoir découvrir le véritable auteur et l'on a nommé le cardinal Morton. Cette hypothèse est tout à fait inadmissible : l'*Historia* n'a été composée que sous Henri VIII (1509-1547), comme il appert du début, et Morton était mort en 1500. L'état d'inachèvement de l'ouvrage interdit de penser à une interpolation postérieure. Et puis l'auteur parle de lui-même d'une façon qui convient à l'âge de Morus, mais non à celui du cardinal. P. 145 de la rédaction latine (Opp. Francfort 1689) on lit (le passage manque dans la rédaction anglaise 7, 24)..., *quem ego sermonem ab eo memini, qui colloquentes audiverat jam tum patri meo renuntiatum, cum adhuc nulla proditionis ejus suspicio haberetur*. Mais indépendamment de cela, l'argument est très faible. Pourquoi, même sous Henri VIII, un auteur désireux d'obtenir la faveur du roi, n'aurait-il pas jugé de son intérêt de noircir le dernier souverain légitime renversé par le fondateur de la nouvelle dynastie et de justifier ainsi, moralement au moins, l'usurpation des Tudors ? Morus s'était brûlé les doigts sous Henri VII par son opposition au gouvernement : pourquoi n'aurait-il pas tenté de se recommander au nouveau souverain, bien disposé pour l'humanisme, en mettant à ses pieds un pamphlet dynastique ? Morus pouvait avoir personnellement vis-à-vis de Richard III un jugement plus indépendant que le cardinal Morton ; il ne s'ensuit pas qu'une appréciation objective ou même bienveillante du dernier Plantagenet eût été agréable à Henri VIII.

Tout cela, sans doute, prouve seulement qu Morus *peut* avoir écrit l'*Historia*. Voici des raisons positives pour qu'il en soit l'auteur : 1° la remarque en tête de l'édition des *Works ;* 2° l'invraisemblance qu'il y eût eu alors un autre humaniste anglais capable de l'écrire. L'ouvrage suppose un auteur anglais de culture humaniste approfondie, en relations étroites avec les cercles politiques dirigeants. Cela s'applique bien à Morus et, autant que nous sachions, à lui seul. Il y a toujours péril à tirer des conclusions *ex silentio* ou plus exactement *ex ignorantia*. Mais la culture humaniste était alors si peu répandue en dehors de l'Italie et nous sommes si bien renseignés sur le petit nombre d'auteurs qui s'essayèrent dans le style humaniste, que notre opinion a pour elle tout au moins une forte présomption.

Par contre nous ne trancherons pas la question de savoir si la continuation de l'*History* conservée dans Hardyng et qui mène jusqu'à la mort de Richard, est étrangère à Morus ou repose sur une ébauche de sa main.

O. Hübschmann se prononce aussi pour l'attribution à Morus dans ses *textkritischen Untersuchungen* (*Anglia XXXIV* [1911], 160 ss.)

Thomas Morus suivit tout à fait les voies ouvertes en Italie par les disciples de l'école de Bruni. Il partage leurs défauts comme leurs qualités, leur recherche de l'arrangement théâtral et de la peinture sentimentale, la rhétorique dans les discours insérés, et aussi l'art de bien grouper les récits, le soin minutieux de l'expression, l'urba-

nité relative de la polémique. Il était officieux comme eux. Son œuvre est un écrit dynastique tendancieux, qu'on peut mettre à côté des travaux de Facius et de Beccadelli. La tendance officieuse se manifeste même chez lui avec plus de force encore que chez les Italiens. Et ce n'est pas à l'avantage de l'exposition. L'obligation de distribuer l'ombre et la lumière d'après des considérations politiques a empêché Morus de nous donner de ses figures une franche analyse psychologique. Il fit des efforts remarquables pour caractériser plus à fond qu'on n'était habitué à le faire dans l'historiographie rhétoricienne ; mais partout il se heurtait aux barrières que rencontre toujours un écrit de parti.

Le grand mérite de Morus est d'avoir transporté les principes de style de la nouvelle école dans l'historiographie en langue vulgaire. On n'avait jamais encore, dans un idiome moderne, si bien imité le style historique humaniste. Bien des gaucheries d'expression trahissent le débutant. L'*History of King Richard III* n'en est pas moins le premier livre d'histoire anglais écrit selon les règles du classisisme. Chaque mot est choisi après mûre réflexion, chaque expression sagement calculée pour l'effet.

Il se passa longtemps avant que l'*History* trouvât des imitateurs. Dans le premier demi-siècle après sa publication, elle n'agit que par sa matière. On sait comment le portrait de fantaisie qu'elle esquissait du dernier Plantagenet fut transformé par Shakespeare en un type historique populaire.

Morus, en faveur de la légende dynastique, avait fait de Richard un infâme scélérat. Le drame anglais a imposé pour toujours cette figure à l'imagination historique du grand public.

2. — *La création de l'historiographie nationale et Polydore Virgile.*

L'historiographie humaniste semblait devoir prendre pied en Angleterre plus aisément qu'en France. La légende nationale n'avait pas été fixée officiellement dans une œuvre historique, et la tradition sur l'histoire des anciens rois était assez indifférente à la nouvelle dynastie. Les humanistes, en outre, n'avaient pas à entrer en lutte avec une historiographie indigène florissante. La vieille histoire de grand style, représentée encore au XIV[e] siècle par des ouvrages re-

marquables, n'avait plus guère eu de successeurs depuis les premières dizaines d'années du xv[e] siècle. On ne cultivait plus les annales que dans un petit nombre de couvents. Et même là, où se continuaient les annuaires des siècles antérieurs, les chroniqueurs se bornaient généralement à l'histoire intérieure de leur monastère et laissaient rarement s'envoler leurs regards par-dessus les murs du couvent. Parmi les villes anglaises, Londres presque seule avait une chronique. Dans ce pays unifié de bonne heure, les autres municipes étaient trop peu des pouvoirs politiques indépendants pour avoir créé une historiographie à l'égal de maintes communes du continent. Et même les historiens locaux de Londres, comparés à Villani ou aux chroniqueurs bernois des xv[e] et xvi[e] siècles, sont de pauvres gratte-papier. On n'étudia presque pas l'histoire ancienne du pays. En Angleterre, par suite, plus que dans d'autres contrées, l'historiographie nationale moderne remonte exclusivement à l'humanisme.

Polydore Virgile (Polidoro Vergilio) né vers 1470 à Urbin, humaniste, d'abord secrétaire du duc d'Urbin, puis envoyé 1501-1502 en Angleterre par le pape Alexandre VI comme vice-collecteur du denier de Saint-Pierre, perd cette place 1515 par les manœuvres de Wolsey; de retour en Italie 1551, y meurt 1555. Il reçut 1507 du roi Henri VII la mission d'écrire une histoire d'Angleterre. Il en fut récompensé par différents bénéfices anglais et (1510) par le droit de bourgeoisie. *Anglicae historiae ll. XXVII* (jusqu'en 1538). Les vingt-six premiers livres (jusqu'à 1509) parurent d'abord à Bâle 1534, l'ouvrage entier *ibid.* 1555. Autres indications bibliographiques chez Ch. Gross, *Sources and Literature of English History* (1900) n. 1854. — Virgile mérita bien aussi de l'histoire d'Angleterre par sa première édition de Gildas (1525). — Pour la littérature spéciale (sans importance) nous renvoyons au catalogue littéraire dans le *Dict. of Nat. Biog.* s. v. La savante étude de W. Busch, *England unter den Tudors I* (1892), 399 ss., ne traite que du chapitre sur Henri VII. Cf. en outre R. Flenley *Sitt Town Chronicles of England* (1911), 41-43.

Malgré cela, le premier historien humaniste en Angleterre eut moins le champ libre que Paul-Émile en France.

Le gouvernement anglais eut la main heureuse, en choisissant pour historiographe l'humaniste et le fonctionnaire papal Polydore Virgile. C'était un travailleur assidu, qui possédait à fond la méthode de l'école de Blondus. Le fait qu'il ne consacra pas moins de vingt-six ans à la confection de son ouvrage relativement court, le distingue

avantageusement d'écrivassiers comme Sabellicus. Son long séjour en Angleterre lui avait appris à bien connaître le pays et les gens. Il s'intéressait à beaucoup de choses, et ne négligea pas d'accorder dans son histoire quelque attention au développement du droit, de l'érudition et de l'Église. Il se plut à fournir une narration polie et intelligente, sans la parer des fleurs de la rhétorique.

Il résume exactement les sources et autant que possible s'appuie sur les témoignages les plus anciens. Il a redécouvert maint bon auteur, comme l'écrit de Gildas *De excidio Britanniae*. Comme Calchi, il consultait aussi des témoignages non littéraires. Il restait indépendant des relations de ses prédécesseurs et sa narration forme un tout continu.

Mais sa critique n'est pas entièrement libre. Les Tudors étaient très fiers de leur origine galloise et il n'était pas permis à leur historiographe de rayer complètement de l'histoire la légende nationale celtique. Virgile resta empêtré à mi-chemin. Il exprima nettement ses doutes sur la fable de Brutus et sur la légende d'Arthur. Il mit le doigt sur les contradictions qui existent entre Geoffroi de Monmouth et les sources authentiques, plaça Arthur à côté de Roland, *tel que celui-ci est célébré dans les épopées italiennes*, et ressuscita la critique radicale de William de Newburgh. Mais il ne pouvait, comme d'autres humanistes, laisser ces fables complètement de côté. Il lui fallait exposer les deux choses — la poésie et l'histoire — à côté l'une de l'autre. Il est vrai que pour tout esprit non prévenu, il était prouvé que la légende d'Arthur n'était pas digne de foi.

Ce manque de liberté était d'autant plus regrettable que Polydore Virgile eût été à même de se distinguer dans la critique des sources. Il n'était pas mauvais observateur et l'intelligence pratique ne lui faisait pas défaut. Tant qu'il parle de choses qu'il connaît pour les avoir vues, il fait des tableaux très réussis, et voilà pourquoi son portrait d'Henri VII est le chef-d'œuvre du livre (pour Henri VIII il n'était plus libre, et dans la peinture haineuse de Wolsey, il se laisse guider par des rancunes personnelles). Ses digressions ethnographiques et géographiques contiennent plus d'une remarque juste. Mais dans la combinaison des faits historiques il est aussi superficiel que Blondus. Il n'a pas su ranger sa matière (à partir de Guillaume le Conquérant)

autrement que d'après la série des rois. Les vues historiques sont absentes; les réflexions de Virgile poursuivent uniquement des fins morales et édifiantes.

Il y a un point sur lequel Polydore se distingue curieusement des autres historiographes humanistes. Il avait été frappé, comme d'autres Italiens du temps, de l'attachement dévot des Anglais à l'Église. *Nulla est hodie* (*credo*) *natio quae omnia quae ad divinum cultum pertineant, sanctius diligentiusque observet*, remarque-t-il dans le premier livre de son histoire (p. 15). Il en tira ses conséquences. Il ne se permit jamais une plaisanterie sur des choses sacrées, comme avait pu le faire même le biographe des papes Platina (ci-dessus p. 56 s.). Il ne critiqua presque jamais les légendes ecclésiastiques et il adopta à peu près sans changement les récits de miracles de ses sources (par exemple de Bède). Sur la légende d'Arthur, il pouvait finalement exprimer ses doutes ; en touchant aux affaires d'Église, il fallait s'astreindre à une correction absolue.

Mais pour les historiens patriotes, la critique de Virgile allait encore trop loin. Comme en France Du Haillan s'était élevé contre Paul-Emile (ci-dessus p. 172 s.), on vit s'élever en Angleterre contre Polydore Jean LELAND. Né vers 1506 à Londres, au service de la Cour, nommé par Henri VIII chapelain royal, etc., et en 1533 *King's antiquary* ; mort à Londres 1552. Mais il y a une différence : l'historien français opposa à l'Italien une histoire nationale nouvelle et originale ; Leland ne sortit pas des recueils de matériaux et ne se montra fécond que dans la polémique patriotique (*Codrus... assertio inclytissimi Arturii, regis Britanniæ*, etc. Londres 1544 ; répété dans le cinquième volume des *Collectanea* édités par Hearne, Oxford 1715). — Leland, pour recueillir les matériaux d'une nouvelle grande histoire d'Angleterre, parcourut 1535 à 1543 le royaume presque entier. La description de son voyage, avec de nombreuses et précieuses notices sur des manuscrits aujourd'hui disparus, fut publiée d'abord, avec des suppressions, par Bale (ci-dessous p. 308, Londres 1549 sous le titre *The laboriouse Journey and Serche of J. L.* Th. Hearne procura ensuite une édition complète de l'*Itinerary* Oxford 1710). Une nouvelle édition a paru 1907-1910 sous la direction de L. Toulmin Smith.

Le poète MILTON, un siècle plus tard, se montre un peu plus critique dans son Histoire d'Angleterre jusqu'à la conquête normande (d'abord 1670, 1re édit. complète 1681). Cependant il n'osa pas écarter résolument les fables médiévales et resta même dans sa critique au-dessous de Polydore Virgile. Son effort tendait à recueillir tout ce qui avait jamais été cru, sans repousser les fables, mais en les signalant

comme moins dignes de créance. — Cf. C. H. Firth dans les *Proceedings of the British Academy* VIII ; mais il ne compare Milton qu'avec les Chroniques.

Les nombreuses CHRONIQUES (de Hall, Holinshed, Grafton, Stow, etc.), parues dans le cours du XVIe siècle sont sans aucune importance pour notre histoire. Elles correspondent à peu près aux nouvelles éditions contemporaines des *Grandes Chroniques* de France et sont comme elles informes et sans critique. Elles étaient destinées à la bourgeoisie et à la petite noblesse ; elles étaient loyalistes, comme le souhaitaient ces deux classes, qui avaient tiré le plus grand profit du gouvernement fort des Tudors, et qui étaient peu sensibles aux besoins intellectuels. La plupart ne sont pas de vrais ouvrages d'histoire, mais de grossières compilations, des produits fabriqués pour les masses, souvent d'ailleurs confectionnés non par des écrivains de profession, mais par des libraires.

3. — *Camden.*

William CAMDEN, né 1551 à Londres, d'abord professeur à l'école de Westminster, élevé 1597 à la dignité de *Clarencieux King-at-Arms* qui fit de lui un homme indépendant, en relations étroites avec la Cour sous Elisabeth et Jacques Ier ; mort 1623 à Chislehurst. Composa :

1° *Britannia*, description topographique et géographique de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande, divisée par comtés. Travail fait exactement sur le modèle de Blondus (*Italia illustrata*) : comme l'Italien, Camden avait fait des voyages systématiques dans son pays. Première édition, Londres 1586, la plus étendue 1607. Souvent éditée aussi en anglais.

2° *Annales rerum Anglicarum et Hibernicarum regnante Elizabetha*. D'après la préface, Camden fut poussé à ce travail par Burleigh 1597 ; mais il ne le commença qu'en 1608, c'est-à-dire sous Jacques Ier. La première partie (jusqu'à 1588), parut pour la première fois à Londres 1615 ; la fin seulement après la mort de l'auteur en même temps que la première partie, Leyde 1625. Nouvelle édition par Hearne, Oxford 1717. Camden projetait encore une continuation ; mais des *Annales de Jacques Ier* nous n'avons que l'ébauche (pub. à la fin de *Camdeni Epistolae*, Londres 1691).

Camden se rattacha comme Polydore Virgile à la direction de Blondus. Sa *Britannia* est le pendant anglais de l'*Italia illustrata*. Dans son ouvrage d'exposition, les *Annales de la reine Élisabeth*, il s'appuya consciencieusement, sauf pour l'histoire d'Écosse, sur des documents officiels. Ranke (*Engl. Gesch.*, II, 91) lui reconnaît *Zuverlässigkeit in den Tatsachen und eine aus sicheren Mitteilungen entnommene gute Kenntniss der Motive*[1] ; cet éloge sera confirmé

1. Exactitude dans les faits et bonne connaissance des motifs puisée dans des renseignements sûrs.

par tous ceux qui confronteront les *Annales* avec les actes. Il est vrai que cette sûreté ne pouvait être acquise que par une soumission complète à ses sources. Il donne des Regestes, non une histoire. Quand il veut s'élever, par delà ses documents, à une considération d'ensemble, son jugement historique est en défaut. Il n'est d'ailleurs pas sans prévention. Il évite le langage haineux de la polémique confessionnelle d'alors. Mais c'est un mérite littéraire plutôt qu'historique. Il fait quand même absolument œuvre d'homme de parti. L'Anglais loyaliste, le protestant convaincu, ont seuls la parole.

Camden, dans sa position semi-officielle, devait naturellement aussi avoir des égards pour des personnes encore vivantes. Mais il n'aimait pas, semble-t-il, à faire des concessions de cette nature : pour n'être pas forcé d'accorder plus qu'il n'était nécessaire, il publia intentionnellement ses Annales en latin et il réserva jusqu'après sa mort la publication de la seconde partie, qui aurait pu davantage encore scandaliser la génération vivante.

Notons quelques innovations dans la forme. Comme l'école de Blondus préférait à un travail guidé par des vues historiques le résumé savant et impersonnel, il était à propos de faire disparaître les derniers restes de l'historiographie rhétoricienne. La division par annales est extérieurement observée chez Camden ; l'ordre du lexique se donnait pour ce qu'il était, et l'auteur n'essayait plus d'éveiller l'impression trompeuse d'une forme artistique. Camden ne traduisait plus partout des expressions techniques de droit en latin de Cicéron.

Chose plus importante, Camden rompit sciemment avec le parti pris de l'historiographie humaniste et osa dans ses *Annales* traiter des affaires ecclésiastiques. Il n'aimait pas à s'élever contre la tradition et ne faisait pas dans la révolte plus de pas qu'il était nécessaire. Mais le progrès dans les principes restait intact. Camden le premier énonça clairement que pour *son* temps au moins l'histoire politique et l'histoire ecclésiastique ne pouvaient pas être séparées : *quamvis me minime lateat,* πολεμικά *et* πολιτικά *maxime propria esse historiae, ecclesiastica tamen nec potui nec sane debui praetermittere. Inter Religionem enim et Rempublicam divortium esse non potest. Sed cum ecclesiasticae historiae scriptor haec suo sibi jure vindicet, ego nonisi levi et quasi pendenti quidem manu attigi* (Préface). Il

n'alla pas plus loin : l'histoire de la civilisation et de l'économie politique l'occupa aussi peu que les autres humanistes.

Le livre de Nicolas Sanders sur le schisme d'Angleterre appartient au contraire tout à fait à la polémique confessionnelle. Ses données reposent sur des informations meilleures que ne le prétendait l'apologétique protestante ; mais le tout n'en est pas moins un écrit de parti haineux. Je ne le nomme ici que parce qu'il a longtemps exercé une influence décisive (et pas seulement dans les pays catholiques) sur la conception traditionnelle de la Réformation anglaise. Sanders avait un style coulant et agréable ; et précisément parce qu'il n'épargnait au lecteur rien de ce qu'il savait des propos scandaleux tenus sur Henri VIII et Anne de Boleyn, son ouvrage devint extrêmement populaire. Les poètes espagnols surtout ont exploité cette riche matière.

N. Sanders (proprement Sander) né vers 1530 à Charlwood en Surrey, professeur de droit canon à Oxford, quitte l'Angleterre à l'avènement d'Elisabeth, reçoit la prêtrise à Rome ; de 1565 à 1572, professeur de théologie à Louvain, depuis 1573 à Madrid ; 1579 en Irlande pour soutenir l'insurrection catholique ; y meurt en 1581. Il a écrit : *De origine ac progressu schismatis anglicani* (inachevé ; conduit par Sanders lui-même seulement jusqu'à 1559). Première édition Rishton, Cologne 1585. Cf. l'Introduction à la traduction anglaise de D. Lewis, 1877.

4. — *Les disciples de l'historiographie politique florentine* (*Fr. Bacon*).

Jusqu'ici l'historiographie anglaise s'était appuyée exclusivement sur l'ancienne historiographie humaniste. Avec Bacon il se fit une évolution en faveur des grands historiens florentins de la Renaissance.

Le célèbre philosophe et homme d'Etat Francis Bacon, né 1561 à Londres, mort 1626, écrivit 1621 à Gorhambury, après sa destitution comme chancelier, *The History of the Reign of King Henry the Seventh* 1re édit. 1622 ; édition Lumby dans Pitt Press Series, 1889. Traduite plus tard en latin par l'auteur lui-même. — Cf. Busch, *England unter den Tudors* I.

L'*Histoire de Henri VII* ne devait être que le commencement d'une histoire des Tudors ; mais de la suite Bacon n'écrivit que les premières pages d'une histoire d'Henri VIII et un portrait de la reine Elisabeth. Bacon composa en outre divers petits travaux historiques, des esquisses sur l'histoire d'Angleterre, des portraits de César et d'Auguste, etc.

Bacon historien politique. — Bacon écrivit son *Histoire d'Henri VII* dans une situation analogue à celle où Guichardin écrivit son Histoire d'Italie. Comme lui il avait été arraché dans la force de l'âge aux affaires publiques et réduit malgré lui à l'inaction politique. Il n'est

pas surprenant que son jugement sur la politique et ceux qui la font diffère peu de celui des grands Florentins. Bacon non plus ne fait pas de concessions à la rhétorique ni à l'édification morale. Il avait les mêmes admirations que les Italiens. Les trois princes Henri VII, Louis XI et Ferdinand d'Aragon, dont les deux derniers au moins étaient placés très haut par Machiavel et Guichardin, sont appelés par lui *les trois saints rois*. S'il n'était pas aussi pessimiste que les Florentins, c'est qu'il appartenait à un État en pleine floraison au lieu d'un État sur son déclin.

Ce n'est pas le seul point où se fit sentir l'influence de la politique anglaise contemporaine. Les politiques anglais sous Élisabeth avaient devant eux d'autres problèmes que les Florentins. La limitation traditionnelle de la matière historique ne pouvait plus suffire.

Bacon pour sa part est aussi exclusivement que les Florentins historien politique. Il accorde aussi peu de place à l'histoire de l'humanisme anglais sous Henri VII, que Guichardin à l'histoire de l'art et de la littérature italienne. Mais l'histoire qu'il avait à écrire n'était pas celle d'un pays dont le développement intérieur était sans cesse troublé par des guerres et des révolutions. Aussi, en opposition voulue à la pratique courante (voir sa polémique contre *even the best writers of history*), consacra-t-il une grande attention à la législation politique générale. Car les lois sont les *principal acts of peace*. Il toucha aussi à l'occasion à des questions économiques. A vrai dire d'une façon peu satisfaisante : il traitait l'histoire économique comme Guichardin l'histoire ecclésiastique et ne considérait la situation économique que du point de vue de l'homme d'État et du législateur. Les problèmes économiques n'ont pas pour lui d'importance par eux-mêmes ; les changements qu'ils amènent dans la vie d'un peuple ne l'intéressent qu'autant qu'ils peuvent exercer une action immédiate sur l'administration de l'Etat.

Le style et la forme. — Dans la forme, Bacon se rattache en général aux Florentins. Il suivit l'ordre des annales avec autant de pédantisme que Guichardin. Il inséra des discours librement inventés — tantôt utiles exposés historiques, tantôt morceaux de bravoure. Dans la langue, par contre, il fut absolument novateur. Les Florentins

eux-mêmes ne s'étaient pas complètement dégagés des flonflons classiques et du pathos pastichant l'Antiquité. Machiavel et Guichardin, dans leurs œuvres imprimées, n'avaient pas osé se mettre en opposition avec le principe que l'historien doit garder la *dignité de l'histoire*. Bacon rompit à cet égard avec les idées de l'humanisme. Il se permet de dire : *Le roi commença à s'apercevoir où le soulier le blessait*. Les clichés de la rhétorique des Anciens ont disparu : les comparaisons sont toujours empruntées à la réalité, quelque vulgaire qu'elle soit.

Ce n'est pas un des moindres attraits de son exposé que l'individualité vivante de son style. Ajoutons que Bacon laisse généralement percer sa personnalité plus fortement que ses prédécesseurs. La forme classique avait visé à l'objectivité; le récit, chez Bacon, est parsemé de réflexions d'une couleur toute subjective. On croit entendre un débat au Parlement où le chancelier avait à prendre parti personnellement. Aucun autre historien, avant « le siècle des lumières » ne s'exprima avec un pareil sans-gêne.

Une seule institution lui imposa : l'Église. On sait que moitié par respect, moitié par pusillanimité et peur des conséquences dernières, Bacon exclut la religion de sa réforme philosophique. Il agit de même en histoire. On dirait volontiers qu'il était trop Anglais pour manquer au respect dû à l'Église. Un froid penseur politique, un effronté styliste comme lui se sert, quand il vient à parler de l'Église, d'expressions dévotes tout à fait conventionnelles. Le choix même de son sujet tient peut-être à ce manque de liberté : le règne de Henri VII avait précédé les nouveaux conflits religieux. Il est curieux en tout cas que Bacon ait abandonné son histoire d'Henri VIII dès les premières pages. Il est aussi pieux que Polydore Virgile — peut-être pour les mêmes raisons.

Bacon et ses sources. — Busch a, le premier, examiné la méthode de travail de Bacon. Il a vis-à-vis de ses sources la même attitude que Machiavel. S'il use des documents plus copieusement que lui, il ne s'appuie guère, comme lui, que sur des sources littéraires. Et il leur fait subir des altérations arbitraires. Non pas par des motifs suspects. Mais l'imagination et le besoin de constructions philosophiques déformaient à ses yeux aussi les détails de la réalité. Il

espérait par ses inventions faire ressortir plus clairement le sens caché qu'il trouvait à un document. L'opinion personnelle qu'il en avait devait s'exprimer déjà dans le texte original lui-même.

L'indépendance d'allure de Bacon ressort bien par la comparaison avec son contemporain John Hayward, qui resta complètement docile aux opinions de l'école rhétoricienne. Son talent et son goût auraient mené Hayward à l'historiographie pragmatique dans la manière des Italiens ses contemporains. Le classicisme arrêta l'épanouissement de ses dispositions. Il ne se débarrassa pas de la rhétorique et ne gagna rien à prendre comme Mendoza (ci-dessous p. 296), selon le goût du temps, Tacite pour modèle, au lieu de Tite-Live. Des lieux communs troussés dans un langage précieux côtoient des observations justes ; des exemples de collège tirés de l'histoire ancienne sont cités à côté de bonnes analogies modernes. La narration est surchargée de détails inutiles et de discours sentencieux. Il tira, à l'occasion, des matériaux des archives, mais cela ne rachète pas ces défauts.

John Hayward, né vers 1560 près Felixstowe en Suffolk, littérateur, emprisonné par Elisabeth à cause de son histoire d'Henri IV dédiée au comte d'Essex, libéré sous Jacques Ier et nommé à l'une des deux chaires d'histoire au futur collège de Chelsea, mort 1627. Ses œuvres sont :

1° *The first part of the life and reign of K. Henry IV* (la première année seulement) Londres 1599.

2° *The lives of the* 3 *Norman Kings of England*, d'abord 1613, Londres.

3° *The life and reign of K. Edward VI*, Londres 1630 (dans la 2e édit. 1636 sont traitées encore les premières années d'Elisabeth).

4° *Annals of the first four years of the reign of Queen Elisabeth*, publié par J. Bruce pour la Camden Soc., 1840.

Pour la jeune génération, l'exemple de Bacon ne fut pas perdu. Le philosophe trouva sur le terrain de l'histoire au moins un digne successeur, Edward Herbert de Cherbury (1581 à 1648 lord, souvent employé dans la diplomatie). Son *History of the life and reign of K. Henry VIII* (d'abord Londres 1649) est pour ainsi dire une suite de l'histoire d'Henri VII. Herbert chercha comme son modèle, et non sans habileté, à mettre à profit pour l'historiographie sa connaissance des affaires acquises dans la pratique. Il avait de la lecture et de la conscience plus que Bacon. Il lui est bien inférieur comme écrivain. Son style imite les Anciens avec pédanterie ; des actes imprimés tout au long interrompent le récit ; les discours imaginés sont de pure rhétorique. Herbert s'efforce de tenir le milieu entre Bacon, Morus et Zurita, mais n'aboutit qu'à ne pouvoir satisfaire ni le savant chercheur ni le profane. Il n'a pas non plus l'indépendance de Bacon ; il prend tout le temps parti pour son héros. — Cf. sur les discours *Engl. Hist. Rev.* XX (1905), 498. Nous possédons aussi d'Herbert une Autobiographie, qui fut publiée pour la première fois par Horace Walpole en 1764 (nouvelle edition par S. Lee, 1886).

II. — Les Annales humanistes en Ecosse

1. — *Boethius leur fondateur.*

Généralités. — Contrairement à la France et à l'Angleterre, l'historiographie nationale en Écosse fut dès le début entre les mains d'indigènes. Les recherches historiques n'y gagnèrent pas. Les fables médiévales étaient balayées de partout; elles se maintinrent en Écosse. Les légendes tendancieuses sur le passé reculé de l'Écosse furent non seulement adoptées intégralement, mais enrichies de nouvelles fictions. L'historiographie humaniste eut même pour suite en Écosse une réaction dans la critique historique.

Cela est surprenant, car l'historiographie écossaise du moyen âge s'était close par un ouvrage qui avait traité la légende patriotique d'une façon remarquablement sobre. Mais l'exemple du scolastique John Mair — qui d'ailleurs, en adversaire de la politique anglaise d'extension, n'avait osé exercer sa critique que sur les légendes *anglaises* — ne porta pas de fruits. On récusa son livre. Non pas uniquement à cause de son latin *barbare*. Mais le public écossais n'était pas mûr pour les recherches indépendantes. Que l'on songe à quelle résistance la critique humaniste italienne se heurta en France et en Angleterre : on ne s'étonnera pas que les humanistes écossais, qui avaient, en outre, reçu leur éducation de la France, non de l'Italie, ne soient pas entrés en lice contre la tradition populaire.

John Mair (Johannes Major), théologien, née à Gleghornie près North Berwick vers 1470, depuis 1493 à Paris, lecteur au collège Montaigu, de 1518 à 1522 Principal à l'Université de Glasgow, plus tard à l'Université de Saint-André, mort vers 1550. A composé *Historia Majoris Britanniae tam Angliae quam Scotiae* (jusqu'à la fin du xve siècle). D'abord Paris 1521; en traduction anglaise, nouv. édit. par la *Scottish Hist. Soc.*. 1891 (avec biographie par Mackay). — Ci. Hume Brown dans *Cambridge Hist. of Engl. Literature* III, 152.

Boethius. — En tout cas, les tendances critiques de Mair n'avaient pas effleuré la première histoire d'Écosse écrite peu après dans le style humaniste. Hector Boethius, non content de s'attacher servilement à l'ancienne forme rhétoricienne, recueillit de nouveau dans

l'histoire l'amas de fables des chroniqueurs du moyen âge. Il ne s'en tint pas là. Quand la docte légende venait à lui manquer, il suivait l'exemple d'Annius de Viterbe (ci-dessus p. 165), il imaginait lui-même ses chroniques. Il laissait passer les miracles sans critique. La glorification de sa patrie est tout pour lui. L'ancienne histoire d'Écosse se réduit à une série de scènes de théâtre idylliques ou pathétiques.

Hector Boethius (proprement Boyis ou Bois), théologien humaniste, né 1465 probablement à Dundee, environ de 1492 à 1498 professeur au collège Montaigu à Paris, plus tard recteur de l'Université d'Aberdeen, fondée en 1505, mort 1536. Il écrivit *Scotorum historiae a prima gentis origine ll. XIX*. Inachevé : du dix-neuvième livre, qui devait traiter du règne de Jacques III nous n'avons que le commencement (il fut plus tard terminé par le Piémontais Ferrerius). 1re édition, Paris 1526, avec la suite *ibid.* 1574. L'auteur s'était essayé d'abord dans l'histoire de l'évêché d'Aberdeen, imprimée à Paris 1552 : *Vitae Episcoporum Murthlacensium et Aberdonensium*. Nouvelle édition pour le Bannatyne Club 1825 et le New Spalding Club, 1894. — C'est Bœthius qui a lancé dans le monde la légende du *Jus primae noctis* ; cf. Karl Schmidt, *Jus primae noctis* (1881), 196 ss.

Leslie. — L'histoire d'Écosse qui suivit n'est pas, au point de vue des recherches, à un rang supérieur. L'évêque Leslie n'était pas plus historien que Boethius. Son Histoire est un ouvrage catholique tendancieux : il voulait mettre sous les yeux des nouveaux croyants la fidélité à la foi et à l'Eglise de leurs ancêtres. La critique historique pour elle-même n'est pas son affaire. Il blâme Boethius non pas de son peu de sûreté d'informations, mais de la rhétorique et de l'ampleur de son exposition. Aussi ne donne-t-il lui-même qu'un résumé assez maigre. La science en profita peu. Le ton de la narration est devenu plus sobre, plus réaliste ; mais le fond même est bâti en l'air comme chez Boethius. La description de l'Écosse qui sert d'introduction montre cependant que l'auteur a une nature plus sérieuse, une plus grande connaissanee des affaires ; c'est un progrès sur l'indigente peinture de Boethius. Les dernières parties sont les mieux réussies, Leslie quoique homme de parti, est bien renseigné et a pu fréquemment s'appuyer sur des actes. L'ordre des annales est (comme plus tard chez Camden, ci-dessus p. 203 s.) observé extérieurement aussi dans l'impression.

John Leslie (Lesley) ecclésiastique, né 1527, fils d'un prêtre écossais, pourvu 1547 d'un canonicat, après des études prolongées à Paris et à Poitiers revient 1554 en Écosse ; chef des catholiques écossais, au temps de Marie Stuart, 1565 membre du Conseil secret, 1566 évêque de Ross ; plusieurs fois emprisonné par le gouvernement anglais ; 1574 banni d'Angleterre ; vit dès lors à Rome ; 1591 nommé évêque de Coutances en Normandie ; mort 1596 dans le voisinage de Bruxelles. Il écrivit : *De origine, moribus et rebus gestis Scotorum ll. X.* 1re édition, Rome 1578. Il avait composé d'abord en écossais une partie de son ouvrage : c'est l'*History of Scotland from the death of K. James I in the year* 1436 *to the year* 1561, composée 1568 à 1570 pour la reine Marie et qui fut publiée 1830 par le Bannatyne Club. Dans le remaniement latin postérieur, Lesley ajouta le chapitre sur l'ancienne histoire et fit plusieurs changements aux dernières parties. Une vaste continuation jusqu'en 1571 en traduction anglaise est publiée dans Forbes-Leith *Narrative of Scottish Catholics* 1885. — Cf. Hume Brown dans *Cambridge Hist. of Engl. Literat.* III (1909) 154 s.

2. — *Buchanan*.

George Buchanan, humaniste, né 1506 à Killearn, Stirlingshire, étudia à Paris ; depuis 1536 en Écosse, précepteur d'un fils naturel de Jacques V, proscrit à cause de ses sentiments protestants ; 1539 de nouveau sur le continent, professeur d'humanisme à Bordeaux, Paris et Coïmbre ; vers 1562 de nouveau en Écosse, prend part au gouvernement de l'Église presbytérienne ; choisi comme éducateur de Jacques VI, 1570 à 1578 garde des sceaux secrets, mort 1582 à Édimbourg. A écrit : *Rerum scoticarum historia* (jusqu'à 1571), 1re édition, Édimbourg 1582.

Cf. H. Forst, *Uber Buchanans Darstellung der Geschichte Maria Stuarts* 1882 (Dissert. de Bonn) avec un appendice dans *Maria Stuart und der Tod Darnleys* 1894. Le Jubilé de l'année 1906 a provoqué une abondante littérature, mais qui, pour ce qui touche Buchanan historien, copie sans exception P. Hume Brown. *G. B. humanist and reformer* 1890 (Nommons : D. Macmillan, *G. B. a biography ;* R. Wallace and J. Campbell Smith, *G. B.*). Article sans valeur de J.-A. Balfour dans *G. B. a Memorial*, édition Millar. Sur les traductions de l'*Historia*, deux dissertations dans *G. B. Glasgow Quartercentenary Studies* 1906 (1907).

Buchanan composa aussi une courte autobiographie, *Vita* (jusqu'à 1579) 1re édition 1608.

Boethius et Leslie furent au bout de peu de temps rejetés dans l'ombre par l'ouvrage classique de Buchanan. La nouvelle histoire d'Écosse n'était, il est vrai, classique que par la forme. Buchanan avait dans sa jeunesse imité Catulle et Martial : il reproduisit avec la même virtuosité dans sa vieillesse la manière de Tite-Live. Pour le style latin et l'art de la narration coulante, il fut supérieur à une

grande partie des humanistes italiens. Mais comme critique et comme chercheur il resta bien au-dessous d'eux. Au lieu d'écarter résolument, comme Bruni, les légendes patriotiques, il prit pour modèle l'historien national de Rome ; il se borna à rationaliser à moitié les récits de Boethius et les rendit ainsi inintelligibles et absurdes. Il dépouille bien une fable trop absurde de ses traits les plus choquants ; rarement il va jusqu'à la rejeter. Il n'effleure pas les problèmes historiques.

Buchanan s'arrêta à la forme rhétoricienne de l'ancienne école florentine, quand partout ailleurs elle avait été modifiée par les historiens de talent en faveur d'une conception plus réaliste. Bien qu'impliqué dans les luttes religieuses de sa patrie, il ne s'occupa pas plus que s'il vivait dans l'Italie du xve siècle, de l'Église et de la religion : bien loin de nous peindre Knox, c'est à peine s'il le nomme. Il ne donne pas autant de détails sur l'action du réformateur écossais que Guichardin sur Savonarole. Jamais il n'eût osé, dans l'intérêt des faits eux-mêmes, s'écarter des préceptes de style de Bruni et de Poggio.

Il n'est du reste pas impartial. Son histoire ancienne est l'œuvre d'un nationaliste extrême (les attaques contre des auteurs anglais qui ont osé mettre en doute des exploits écossais, dépassent toute mesure) ; l'histoire contemporaine est l'œuvre d'un homme de parti très âpre. L'exposé du passé le plus récent n'est qu'un acte d'accusation haineux et sujet à caution pour les détails (la chronologie par exemple) contre Marie et les Hamiltons (qui avaient excité son mécontentement à cause de leur inimitié contre les Lennox). Dans les premiers chapitres, il est surtout partial quand il vient à parler de l'Église. Ses jugements sont ici encore ceux d'un protestant convaincu.

III. — L'historiographie de parti moderne en Grande-Bretagne

1. — *Remarques générales.*

Origine de l'historiographie de parti anglaise. — Les œuvres d'histoire, jusqu'à présent, n'étaient pas inféodées à une théorie. Les historiens officieux avaient moins soutenu une doctrine politique que

défendu dans un style de publicistes la conduite de leurs mandants. Le petit nombre d'exposés historiques qui étaient partis de l'initiative privée, s'ils suivaient des tendances politiques, ne représentaient pas en général un système, mais seulement les opinions personnelles de leurs auteurs. Un autre esprit s'était développé dans l'historiographie ecclésiastique. Depuis la Réformation, des organisations et des systèmes fermés s'opposaient l'un à l'autre dans l'intérieur même de l'Église. Ici il était possible à l'individu de s'effacer complètement derrière son parti. Ce n'est pas par hasard que les centuriateurs de Magdebourg (ci-dessous p. 309 ss.) ont composé la première histoire de parti dans le sens propre du mot. Des germes d'entreprises de ce genre, sur le terrain de l'histoire politique, ne se rencontrent qu'à Florence à l'époque révolutionnaire. On pourrait appeler Guichardin l'historien des Ottimati, Pitti celui des Popolani. Mais les luttes de partis à Florence, n'étaient, au fond, qu'un court épisode dans l'histoire de l'Europe, et les ouvrages qui s'en occupaient ne furent pas publiés d'abord. Ceux-là seuls eurent une influence universelle, qui n'étaient pas proprement des histoires de partis : l'Histoire florentine de Machiavel et l'Histoire d'Italie de Guichardin (qui ne traite qu'en passant l'histoire intérieure de Florence). Et même si les exposés de l'histoire florentine de Guichardin, de Varchi et de Pitti avaient été imprimés, ils n'auraient pas aisément trouvé des successeurs. Sous le gouvernement absolu, il n'y eut pas de partis politiques, ni surtout pas de lutte ouverte des partis.

Cela changea quand la révolution anglaise du XVII[e] siècle eut amené la formation de grands partis bien arrêtés.

Le temps des troubles était peu favorable à l'historiographie. L'histoire officieuse de l'époque eut les défauts communs à tous les anciens ouvrages écrits par ordre ; elle tenait plus à légitimer juridiquement la conduite de ses inspirateurs qu'à la justifier politiquement, et par suite elle négligea les points essentiels pour l'histoire. Dans les exposés privés, la tendance apologétique refoula naturellement à l'arrière-plan les points de vue généraux. Mais quand la tempête révolutionnaire eut passé, il sortit de ces tentatives de publicité historique un tout nouveau genre d'historiographie. On vit naître l'histoire de parti indépendante. L'auteur juge en homme de parti et emprunte ses critères historiques au programme d'un parti. Mais il

n'y est pas déterminé par un mandat officiel. Son jugement peut être, subjectivement, absolument honnête. Si ses principes personnels ne sont pas identiques avec ceux du parti, il a pour eux au moins, quand il est, comme c'est ordinairement le cas, un politique engagé dans l'action, la vénération et l'attachement qu'inspirent les affaires auxquelles on s'est longtemps consacré.

Son influence sur le développement de l'historiographie anglaise. — On sait que ce genre a imprimé son sceau jusqu'à nos jours à l'historiographie de l'Angleterre, si bien que la plupart des ouvrages anglais sur l'histoire ancienne ne sont que des écrits de partis déguisés. On sait moins que ce même genre a seul préservé l'historiographie anglaise de tomber, sous le règne de l'humanisme, dans le marasme. Sans la révolution et ses suites, elle se serait, au siècle qui a précédé l'*Aufklärung,* montrée aussi stérile que la production historique de l'humanisme dans tous les autres pays (l'histoire archéologique des moines de Saint-Maur et de leurs élèves n'a pas sa place ici, et les mémorialistes français, qui ne sont pas restés sans influence, semble-t-il, sur les Anglais au point de vue de la forme [cf. ci-dessous, p. 216] ne sont pas non plus des historiens). La tâche imposée par l'humanisme à l'histoire nationale avait été parfaitement remplie d'après les exigences du classicisme. On ne pouvait aller au delà qu'en rompant avec l'école rhétoricienne. Combien Herbert de Cherbury lui-même avait su peu profiter de l'exemple de Bacon ! Une histoire réaliste et vivante ne naquit en Angleterre que quand l'historiographie eut cessé d'être une branche de la littérature.

Caractères particuliers de l'historiographie de parti. — Cette nouvelle historiographie avait aussi ses défauts. La partialité était le moindre. Un grand nombre d'historiens le partagent ; il ne suffit pas à un auteur d'être en dehors de la politique pour nous garantir que des tendances politiques n'influencent pas sa manière de présenter les choses. Un autre défaut, presque inévitable, était plus dangereux. Tout parti est enclin à s'appuyer sur la tradition et à contester qu'il ait jamais été infidèle à ses principes. Or les principes et les mots de passe changent rapidement dans une vie politique intense,

et avec eux la position des partis : on ne peut couvrir la contradiction qui existe entre la tactique actuelle d'un parti et l'ancienne qu'en altérant le passé en faveur du présent. L'historien de parti transporte dans le récit d'événements antérieurs des vues et des tendances qui ne se sont développées que plus tard — non pas par irréflexion naïve, comme cela se rencontre aussi ailleurs, mais avec l'intention de donner à la politique du parti l'apparence d'une invariable fixité. Les centuriateurs retrouvaient dans les Évangiles toute la dogmatique luthérienne, et imaginaient pour le moyen âge un parti d'opposition antipapiste et luthérien. En Angleterre, Burnet (Ranke l'a démontré) modifiait sa narration d'une rédaction à l'autre d'après la constellation du moment, sans avoir égard à l'exactitude historique.

2. — *Clarendon*.

Edward Hyde, depuis 1661 Lord Clarendon, né 1609 à Dinton, Wiltshire, 1640 membre du court et du long Parlement, adhérent du parti réformiste modéré, passe au roi quand celui-ci est tombé en minorité, 1642 ; après la défaite de 1645 quitte l'Angleterre avec le futur Charles II, demeure dans son entourage immédiat et prend en mains 1654 la direction des affaires royales ; nommé 1658 lord chancelier ; destitué 1667, se réfugie en France, mort 1674 à Rouen. Il est l'auteur de *History of the Rebellion and Civil Wars in England* (1628 à 1660). Les livres I à VII dans la première rédaction furent écrits pendant son exil aux îles Scilly, et à Jersey 1646-1647, les autres livres 1670 et 1671 en France.

La rédaction définitive (1671-1672) consistait en une fusion de cette première ébauche avec l'Autobiographie (1609 à 1660) qui avait été composée de 1668 à 1670 (éditée pour autant qu'elle n'était pas contenue déjà dans l'*History*, comme *Life of Edw. Earl of Cl.*, Oxford 1759 ; nouv. édit. 1857 ; continuation jusqu'à 1667 dans l'ouvrage composé pour les enfants de Clarendon, *Reflections upon the most material passages which happened after the King's restoration to the time of the Chancellor's banishment*, ordinairement publié avec la *Vie*). Cependant il ne s'agissait pas d'une simple compilation ; Clarendon retrancha bien des choses qui figuraient dans les *deux* rédactions et en ajouta d'autres. — 1re édition de l'*History* avec des suppressions, des adoucissements, etc., Oxford 1702 à 1704, d'après une copie faite sous les yeux de l'auteur 1827 ; la plus complète par W.-D. Macray, 1888.

Cf. L. v. Ranke, *Analekten zur englischen Geschichte* (Werke 21) 212 ss., l'appréciation la plus fine d'un ancien historien que Ranke ait peut-être écrite ; Firth, *Clarendon's History* dans *Engl. Hist. Rev.*, XIX (1904) ; du même un petit ouvrage encore 1908 ; A. Buff, *Das 6. Buch von Cl. Hist.* (Diss. de Bonn 1868). C'est au genre biographique qu'appartient le livre à tendance apologétique de Henry Craik *The Life of Edward Hyde, Earl of Cl.* 1911.

Origine et tendance de l'histoire de la Révolution. — Nous pouvons suivre encore dans le détail la formation du premier et plus remarquable ouvrage de cette catégorie.

L'*Histoire de la rébellion anglaise* de Clarendon repose sur deux écrits différents. Les premiers livres, non destinés d'abord à la publication, devaient, dans la rédaction originale, justifier aux yeux de la Couronne l'attitude que le parti de Clarendon avait prise dans les premières années de la Révolution et démontrer que ce n'était pas à lui, mais au parti royaliste qu'il fallait imputer la défaite de la royauté. Les autres parties nous reportent à une autobiographie, dont l'auteur agença aussi des fragments dans la rédaction définitive des *premiers* livres.

L'origine de l'*History* ressemble donc à celle de beaucoup de Mémoires français (ci-dessus, p. 148 ss.). La première moitié est conçue à la manière de Commines, la seconde à celle de Monluc. Elle a le caractère mémorialiste de bien des ouvrages français.

Pour recueillir les matériaux, Clarendon procédait à peu près comme les mémorialistes français. Il s'appuyait pour l'essentiel sur sa mémoire ; là où elle lui faisait défaut, il prenait des informations auprès de témoins oculaires et souvent insérait leurs dires mot pour mot dans sa narration. Ses descriptions de batailles en particulier sont généralement d'une main étrangère ; les connaissances militaires de Clarendon étaient assez faibles.

Il n'est pas impossible que les analogies qu'on découvre entre Clarendon et les mémorialistes français aient une autre cause qu'une coïncidence fortuite. La forme de mémoires qu'a prise l'*History* s'explique naturellement par les circonstances de la vie de l'auteur et l'époque où il l'a rédigée. Mais nous savons d'autre part qu'à Jersey, pendant qu'il travaillait à son histoire, Clarendon s'occupait de Mémoires français. On peut donc admettre que des influences littéraires aient agi sur la composition de son ouvrage. Il dépend d'ailleurs visiblement, comme écrivain, de la littérature française, témoin les portraits historiques très soignés qu'il insère dans son exposé : il n'en trouvait les modèles ni dans la vieille historiographie anglaise ni dans celle des humanistes, mais bien dans la littérature française contemporaine, orientée vers l'analyse psychologique.

Les différences n'en ressortent que mieux.

Chez Clarendon, une théorie politique est de nouveau à la base de la narration. Non pas une doctrine spéculative, comme chez Machiavel. Pas plus que les Français, Clarendon ne regarde hors de son pays et du moment actuel. Ses tendances de vieux-libéral s'appuient sur des considérations légales plutôt que politiques : il reconnaît la constitution parlementaire comme une nécessité, mais repousse aussi résolument les *empiètements* du Parlement sur la prérogative royale. Mais ses vues sont déjà fixées en un programme défini. Elles sont devenues la plate-forme d'un parti. Dans la lutte avec d'autres, son système a pris des contours fermes. Il a affaire à des adversaires de ses principes et pas seulement de sa personne. Dans son histoire s'opposent non seulement des individus, mais des groupes.

De tous ces groupes, un seul a raison. Jamais Clarendon ne s'élève au-dessus de son parti. Si sa partialité a moins frappé que celle d'autres historiens de parti, c'est que la position de juste-milieu de son groupe a devancé pour ainsi dire le jugement des générations suivantes, avant tout celui des hommes d'État qui arrivèrent au pouvoir après 1688.

Manière de voir de Clarendon sur la Révolution anglaise. — Il conçoit d'une manière tout extérieure l'opposition des partis dans la Révolution anglaise. Il écrit, comme Commines, au point de vue de l'homme d'État pratique. On ne saurait mieux l'exprimer que ne l'a fait Ranke (p. 219) : *Man hat hier keinen Historiker von Fach vor sich, welcher den entfernt liegenden Ursachen mit Eifer nachforscht und etva, wie es unsere Absicht war, die Gegensätze der welthistorischen Elemente in dem Kampf nachzuweisen strebt; hier spricht ein Mitlebender, der die handelnden Personen von Angesicht kennt, und ihre Eigenschaften würdigt; ein Minister, der mit seinen Erfahrungen sich eine Vorstellung darüber gebildet hat, wie man die Dinge hätte angreifen sollen und welche Fehler man begangen hat*[1]. Aussi Clarendon n'a-t-il pas d'yeux pour la partie politique d'un

1. « On n'a pas ici devant soi un historien de profession, qui recherche avidement les causes lointaines et s'efforce, comme c'était notre intention à nous-même, de montrer les éléments d'importance mondiale en lutte les uns contre les autres ; nous entendons un contemporain, qui connaît personnellement les acteurs, et apprécie leurs qualités : un ministre que son expérience aide à imaginer comment on aurait dû s'y prendre et quelles fautes on a commises. »

mouvement en apparence purement religieux tel que le Presbytérianisme.

L'homme d'État est exposé à la lutte contre des personnes et des partis déterminés. Comme historien, il est tenté de ne voir qu'eux ; il n'est pas touché par les oppositions fondamentales dont les conflits des personnes et des partis ne peuvent être que des symboles ; elles se sont développées sans qu'il y soit pour rien, souvent sans qu'il le sache. Pour expliquer la *rébellion*, Clarendon n'invoque ni les grands changements économiques dans la vie anglaise pendant le XVIe siècle, ni le nouveau classement social de la population opéré par les Tudors, ni le changement d'attitude de l'Angleterre dans la politique extérieure, ni l'esprit calviniste d'organisation communale arrivé au pouvoir avec le presbytérianisme. Tout le mal vient de... Buckingham. *Unzeitige ministerielle Missgriffe* (Ranke, 221), « des mesures maladroites » seules ont amené les funestes dissensions entre le roi et l'Écosse.

L'exposition. — Prenons les premiers livres de l'histoire de Clarendon pour ce qu'ils veulent être, savoir une critique de la politique du gouvernement anglais dans les années 1628 à 1645 au point de vue d'un royaliste modéré : nous ne saurions leur refuser les plus grands éloges. *Ein lebendiger, sinnvoller, kräftiger Geist* (Ranke), « un esprit vif, sagace, vigoureux » s'y manifeste. Un homme d'État plein de sagesse et d'expérience exprime ses opinions ; son jugement est réfléchi ; un enchaînement intérieur est établi entre une masse de faits. La narration est souvent prolixe pour les détails, mais dans l'ensemble claire et ferme. L'art de Clarendon atteint son apogée dans les portraits, qu'il dessine avec amour. Ils sont sans rivaux dans l'ancienne historiographie. Comme, à côté d'eux, ceux des grands Florentins paraissent abstraits et de politique étroite ! Combien la psychologie de l'Anglais est plus fine, et comme le sens de la nuance est plus développé chez lui !

Cela n'est vrai que des cas où Clarendon dépeint des personnages de la même classe ou du même esprit que lui. Les fanatiques en religion, il ne les comprend pas, surtout quand ils n'ont pas l'usage du monde du cavalier. Il n'a l'entendement ouvert que pour des personnes qui poursuivent des desseins modérés et se déterminent dans leur

conduite par des raisons réfléchies. Son analyse psychologique utilisait encore les concepts de la philosophie populaire de l'Antiquité; elle n'avait pour correctif pratique que les observations qu'il avait pu faire sur soi-même et sur ses égaux.

L'influence de Clarendon. — Elle a été immense pour former la tradition sur la Révolution anglaise. Commines et Guichardin seuls en ont exercé une pareille. *Die geistreichsten Autoren haben seine Auffassung wiederholt; auch die, welche sie bekämpfen, bleiben doch innerhalb der von ihm gegebenen Gesichtspunkte; sie widerlegen ihn im einzelnen, lassen ihn aber im ganzen bestehen*[1] (Ranke). L'intelligence politique et le talent de l'écrivain y contribuèrent, mais aussi la loyauté personnelle de l'auteur. L'historien et l'homme d'État forment une figure d'un seul bloc. Clarendon, ainsi que les deux auteurs nommés, écrivait comme il pensait. Il apportait plus de soin au style que Commines ; mais pas plus que lui il ne sacrifiait le fond à la forme.

3. — *Burnet.*

Gilbert Burnet, né 1643 à Edimbourg, ecclésiastique de la tendance épiscopale, 1669 professeur de théologie à Glasgow, 1674 prédicateur à Londres, 1684 destitué, semble-t-il, à cause de la raideur de son attitude anticatholique, 1687 à La Haye au nombre des conseillers du futur roi Guillaume III, élevé par lui 1689 au siège épiscopal de Salisbury ; mort 1715 à Londres, Ses grands travaux historiques sont :

1° *History of the reformation of the church of England* (1509 à 1567; 1re édit. 1679 à 1714 ; nouv. édit. avec introduction de N. Pocock, 1865). Apologie de Henri VIII et de la réformation anglaise, surtout contre les attaques de Sanders (ci-dessus, p. 205).

2° *History of my own time* (1660 à 1713, avec une introduction sur l'histoire antérieure de la Grande-Bretagne depuis Jacques Ier) 1re édition (avec des suppressions) 1724 à 1734; plus complète 1823. Une nouvelle édition a commencé à paraître sous la direction de O. Airy, 1897. — L'ébauche manuscrite présentant de fortes différences, est conservée en partie. Elle a été publiée par H. C. Foxcroft dans le *Supplement to Burnet's History*, 1902. — Cf. Ranke, *Analekten zur engl. Gesch.* (Werke 21), 261 ss. ; T. E. S. Clarke et H. C. Foxcroft, *A life of G. B* (1907) avec une introduction de Firth sur Burnet historien.

1. « Les auteurs les plus intelligents ont répété son jugement ; même ceux qui le combattent restent au même point de vue que lui ; ils le refutent en détail, mais n'entament pas l'ensemble. »

L'historien Clarendon trouva un successeur en Burnet, dont l'*Histoire contemporaine* est également « un mélange de mémoires et d'histoire » (Ranke, 289). Mais Clarendon se sentait homme d'État, d'abord, homme de parti ensuite : Burnet est presque exclusivement ce dernier. Son premier intérêt, comme il convenait à sa profession, était pour l'Église. Il était politique surtout quand l'Église était en cause. Roide envers les catholiques, il cherchait à faire prévaloir dans la législation des principes latitudinaires vis-à-vis des sectes protestantes. Il allait de soi que dans la politique de parti il devait se rattacher aux Whigs. Surtout dans la politique intérieure. Les affaires étrangères lui sont plus indifférentes. Il n'en a qu'une connaissance insuffisante, et est capable d'ajouter foi à des bruits puérils.

Par contre, Burnet est passé maître dans le récit des négociations et des intrigues parlementaires. Clarendon avait eu en somme à décrire les mesures illégales d'une époque révolutionnaire. Le tableau du conflit entre le Parlement et la Couronne, qui ne pouvait être résolu par des moyens pacifiques, efface chez lui le récit des querelles entre les groupes parlementaires eux-mêmes. Burnet représente l'époque qui a suivi la glorieuse Révolution, époque où l'on ne pouvait plus parler sérieusement d'une balance entre les trois pouvoirs, où la Couronne était forcée de s'appuyer sur l'un des partis.

Le théâtre de l'action historique est changé. C'est dans le Parlement même que sont prises les plus importantes décisions. Burnet est le premier historien qui ait exposé en connaissance de cause et dans tout leur réalisme les débats parlementaires tels qu'ils se déroulent en des temps normaux. Il débarrasse l'histoire de cette fiction, que le dernier mot appartient, dans les assemblées délibérantes, au hasard et à la rhétorique. Il sait qu'on n'a pas raison d'oppositions profondes par des votes habilement machinés, et qu'un parti ne peut être gagné par des discours, mais bien par des concessions. Quel contraste entre ses comptes rendus et les misérables discussions dans les œuvres des historiographes humanistes ! Mais ce n'est pas tout : les discours en style antique dans les œuvres des grands Florentins et les anecdotes malicieuses des mémorialistes français, qui sont censées motiver mainte crise historique, ne soutiennent pas non plus la comparaison avec ces parties chez Burnet. Il est souvent tendancieux, on peut lui reprocher d'avoir tourné bien des faits au désa-

vantage des tories (dans la version imprimée, et peut-être remaniée par une main étrangère, plus que dans le texte original) : on ne mettra pas en doute la vérité typique de ses peintures, au moins à partir du temps de Guillaume III.

Il est assurément homme de parti. Il impute à ses adversaires les choses les plus insensées. Sa polémique contre les Papistes dépasse toute mesure. Il est toujours disposé à supposer chez les tories des mobiles impurs. Ce n'est pas miracle que les écrivains à leurs gages, comme Swift, aient répondu par les plus violentes injures à la publication de l'*Histoire contemporaine*.

La culture littéraire de Burnet est bien inférieure à celle de Clarendon. Son exposition est sans art. La narration est souvent délayée d'une manière insupportable. Il ne sait pas faire le triage entre les choses importantes pour l'histoire et celles qui ne le sont pas. Les portraits, qu'il insère à l'exemple de Clarendon, sont surchargés de détails inopportuns. Son style n'a rien de la grâce qui distingue l'*Histoire de la rébellion*. Clarendon était un cavalier, qui avait su s'assimiler bon nombre des qualités d'un homme du monde français ; Burnet était un ecclésiastique écossais de culture exclusivement théologique.

D. — ALLEMAGNE

I. — L'histoire nationale

1. — *L'historiographie impériale.*

a) *Les essais d'histoire universelle.*

1. — La période avant la Réformation

a. — *Observations générales.*

Le caractère médiéval de l'historiographie humaniste allemande. — Elle présente des conditions particulières et assez fâcheuses. Il n'y a pas de pays où elle se soit aussi peu dégagée des conceptions théologiques du moyen âge. Il n'y en a aucun où la critique historique soit restée, en général, à un niveau aussi bas.

La véritable historiographie humaniste n'a trouvé en Allemagne que de très rares imitateurs. Il faut mettre la plupart des travaux des humanistes allemands sur le même rang que ces rejetons de la Chronique médiévale qui, au xve siècle en Italie, au xvie en France, étaient destinés à pourvoir aux besoins spirituels de la classe moyenne. Les travaux allemands ne sont, en somme, pas plus mauvais que par exemple les Chroniques mondiales d'un Antoninus de Florence, d'un Jacques de Bergame, ou les Grandes Chroniques de France et la Chronique d'Holinshed. Mais ce sont presque les seuls ouvrages d'histoire allemands. Des humanistes y collaboraient et à côté d'eux il ne se développa pas une historiographie proprement humaniste et indépendante.

Pourquoi n'y eut-il pas, comme en d'autres pays, une franche séparation entre l'histoire humaniste et l'histoire populaire à la façon du moyen âge ? Il faut en chercher la raison dans le morcellement politique qui empêcha le gouvernement impérial de cultiver

l'historiographie nationale. Maximilien ne s'intéressait qu'à une histoire dynastique ; peut-être aussi à l'histoire généalogique de l'Autriche. Les souverains territoriaux portaient exclusivement leur attention sur l'histoire de *leur* pays. L'histoire nationale n'a jamais été, comme en Écosse, traitée par un humaniste étranger. Et à l'époque où les humanistes indigènes pouvaient se risquer à lutter avec les Italiens, la culture supérieure, à la suite de la Réformation, était si complètement tombée sous la domination des théologiens, qu'on ne pouvait plus songer à une historiographie humaniste indépendante. La Réformation eut cet effet, que la conception de l'histoire dictée par la vieille théologie chrétienne reçut une nouvelle consécration.

On cultiva donc uniquement d'un côté l'histoire du monde dans le vieux sens chrétien du mot, de l'autre l'histoire familiale et locale. L'histoire d'Allemagne, de cette façon, ne fut pas dégagée de sa connexion avec la chronique mondiale. L'histoire ne fut pas sécularisée et modernisée par les humanistes comme cela s'était fait ailleurs.

Ce n'étaient pas des raisons religieuses seulement qui empêchaient une adhésion complète à la conception humaniste. La forte écorce médiévale qui enveloppe l'historiographie des humanistes allemands ne provient pas seulement du manque de culture des auteurs. Pour conserver la forme d'histoire universelle, ils trouvaient un appui dans des prétentions politiques. L'empire d'Allemagne était de droit et de nom la continuation de l'Imperium romain, et devait, comme lui, embrasser l'*Orbis terrarum*. Ne pas traiter l'histoire d'Allemagne comme une suite à celle des autres Empires du monde, c'eût été pour des auteurs allemands renoncer à des prétentions séculaires à la domination qui n'étaient pas encore complètement périmées.

Les historiens italiens, depuis Bruni, dans leurs sentiments anti-impérialistes, avaient considéré les États de la péninsule comme des pays indépendants et souverains : les humanistes allemands devaient être très enclins à fondre l'histoire de leur empire avec l'histoire universelle. Une fois qu'on avait adopté à ce point l'ancienne culture, on était tout porté à maintenir jusque dans le détail l'interprétation théologique de l'histoire.

La limitation du sujet. — Combien d'ailleurs une histoire d'Allemagne était plus difficile à écrire qu'une histoire de France ou d'Angleterre ! L'unité et la continuité manquaient également au sujet. L'histoire d'une dynastie même n'offrait pas un point d'appui solide, quelque extérieur qu'il eût été. La vie politique s'était depuis longtemps réfugiée en grande partie dans les membres de l'empire. Le présent ne faisait pas augurer un changement. L'histoire d'Espagne au moyen âge est morcelée comme celle d'Allemagne. Un talent de forme tel que celui de Mariana n'a pas réussi à l'exposer. Mais les luttes intérieures en Espagne avaient abouti à la fin du xve siècle à un terme au moins provisoire, et l'on pouvait en déduire pour les temps antérieurs des points de vue unitaires. En Allemagne, les circonstances avaient pris un tout autre tour ; elles étaient particulièrement défavorables à un auteur qui aurait voulu donner, à l'instar de Bruni, des annales artistement limées.

Ajoutez que les humanistes allemands ne se bornèrent même pas à cette tâche qui leur incombait spécialement. Leurs forces n'auraient probablement pas suffi pour une histoire d'Allemagne. Ils ne s'en attaquèrent pas moins à un sujet bien plus difficile. Pour que l'histoire d'Allemagne pût rivaliser en tous points avec celle de Rome et de l'Italie, ils en reculèrent dangereusement les frontières.

Ne pouvant s'appuyer sur un grand État vivant, ils allèrent se perdre dans l'infini. Comme les historiens écossais et espagnols, ils cherchèrent à doter leur peuple du même âge et du même passé glorieux que ceux que les Italiens possédaient grâce à Tite-Live. Ils accueillirent presque sans exception les taux d'Annius de Viterbe. Ils expliquèrent le silence des sources authentiques par le prétexte commode, mais parfaitement arbitraire, que les auteurs romains, parce qu'Italiens, auraient tu à dessein les mérites des étrangers. Surtout ils mirent d'une façon très peu claire l'histoire d'Allemagne en relation avec celle des tribus germaniques. Des auteurs médiévaux avaient fait commencer l'histoire d'Allemagne à Othon Ier. Les humanistes rejetèrent cette vue naïve, mais qu'on pouvait discuter, pour la remplacer par des fantaisies stériles. C'est dans l'histoire des tribus allemandes que ce système porta les fruits les plus funestes (ci-dessous, p. 235 ss.).

Le pathos nationaliste des historiographes allemands. — Des portions considérables de l'histoire d'Allemagne avaient été traitées par des Italiens, comme Blondus et Platina : il s'ensuivit que l'historiographie allemande dépendit beaucoup, non seulement pour la méthode, mais pour le fond, des modèles italiens. Les humanistes allemands furent tentés de suppléer à l'originalité qui leur manquait par le pathos nationaliste et la polémique contre leurs instructeurs. On a souvent loué dans les temps modernes le patriotisme des humanistes allemands. On ne devrait pas oublier d'ajouter que les épanchements sentimentaux des poètes d'alors n'éveillent pas l'impression de la sincérité. Ils sont avant tout la manifestation de l'amour-propre blessé, de la susceptibilité professionnelle, du dépit causé par les vérités désagréables que l'on se faisait dire par des collègues italiens. Les humanistes allemands ne savaient que trop que leurs confrères, en dédaignant la culture étrangère, étaient dans le vrai. Mais ils ne pouvaient en faire l'aveu public. Ils n'avaient pour endormir leur mauvaise conscience que des éloges forcés d'eux-mêmes, des exagérations factices. Comment autrement l'idée leur fût-elle venue d'ériger en face de la culture de la Rome antique, que les Italiens invoquaient comme un bien national, une antique culture *allemande ?* Ne se sentaient-ils pas tout aussi dépendants de la culture latine que leurs modèles italiens ?

Littérature. — Sur l'historiographie de l'humanisme allemand, nous possédons un excellent travail de P. Joachimsen, *Geschichtsauffassung und Geschichtschreibung in Deutschland unter dem Einfluss des Humanismus* I, (1910). Joachimsen a serré de plus près et apprécié plus à fond la plupart des problèmes qu'on ne l'avait fait avant lui. Il a surtout donné beaucoup plus d'étendue que les chercheurs antérieurs à la comparaison avec la littérature historique italienne. C'est par cette voie seule qu'on peut reconnaître le caractère particulier de l'histoire humaniste allemande. Ce livre m'a permis de réduire plus qu'ailleurs mes indications bibliographiques dans le paragraphe suivant. On a en outre de Joachimsen une courte dissertation : *Tacitus im deutschen Humanismus* dans les *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum XIV* (1911), 697 ss.

Sur les tendances patriotiques des humanistes allemands, cf. entre autres : Horawitz dans Müller, *Zeitschrift für deutsche Kulturgesch.*, IV, 65 ss ; Knepper, *Nationaler Gedanke und Kaiseridee bei den elsässischen Humanisten*, 1898. (Eclaircissements et Suppléments à Janssen 1, 2 et 3) ; P. Thierse, *Der nationale Gedanke und die Kaiseridee bei den schlesischen Humanisten* 1908 (Breslauer Studien zur Geschichte 2).

b. — *Schedel et Nauclerus.*

Parmi les humanistes italiens, Sabellicus seul (p. 39 s.) avait fait l'essai d'une histoire universelle. Comparez ses *Ennéades* avec les Chroniques mondiales (composées antérieurement) de Schedel et de Nauclerus, vous saisirez la différence entre l'humanisme véritable des Italiens et la culture tout à fait médiévale encore — à part quelques formes extérieures — de la plupart des auteurs humanistes allemands.

Chez Schedel (Hartmann Schedel, né à Nuremberg vers 1440, médecin de la ville 1484, mort 1514) toute la composition est dominée par la vieille division chrétienne en âges du monde. L'histoire sainte reparaît au premier plan dans son *Liber Chronicarum* (d'Adam à Maximilien Ier ou plutôt jusqu'au jugement dernier, avec des portraits fantaisistes et des images de villes en partie authentiques), imprimée pour la première fois à Nuremberg en 1493. La forme a la gaucherie du moyen âge, une enfilade de chapitres sans lien. Pour la critique, Schedel est encore au-dessous de Pétrarque : il n'a pas l'air de se douter que pour l'histoire ancienne il ne faut consulter que des auteurs anciens, et il raconte la guerre de Troie d'après Vincent de Beauvais. Il accueille sans difficulté les histoires de miracles.

Son ouvrage est une pure compilation, et pour le fond pas même une compilation originale. Il a pris pour base de sa narration le *Supplementum Chronicarum* du Frère Philippe Foresta de Bergame (Venise 1483), livre que l'humanisme n'a effleuré que pour certains détails, et il l'a rendu plus étroit encore en le mettant au point de vue de Vincent de Beauvais. Ce qu'il y ajoute est littéralement emprunté à des auteurs étrangers, la plupart italiens. Même son sentiment germanique est *mehr auf das negative Moment beschränkt* [1] (Haitz. *H. Sch's Weltchronik*, Diss. de Munich, 1899 p. 43) c'est-à-dire qu'il retranche les remarques qui auraient pu produire en Allemagne une impression désagréable. Sa *Weltchronik* n'est guère qu'une impudente spéculation de librairie, une édition du *Supplementum* hâtivement accommodé pour le public allemand. Cf., outre la Dissert. de Haitz, celle de J. Sprengler, Munich 1905, et Joachimsen, *Geschichtsauffassung* I, 80 ss., et la littérature qu'il cite.

On trouve un peu plus d'indépendance chez Nauclerus (Johannes Verge ou Vergenhans), né entre 1425 et 1430 probablement en Wurtemberg, de 1450 à 1459 gouverneur du futur duc Eberhard, 1477 professeur du droit canon à Tubingue, mort 1516. Il composa vers 1504 *Memorabilium omnis ætatis et omnium gentium chronici Commentarii*, de la creation du monde à 1501 ; 1re édit. après la mort de l'auteur, Tubingue 1516 ; cf. E. Joachim, *J. N. und seine Chronik*, Diss. de Gœttingue 1874 [additions nécessaires dans la récension de l'*Hist. Ztschr*. 34 (1875), 423 ss.] ; D. König dans *Forsch. zur deutsch. Gesch.* XVIII, 47 ss. ; Th. F. A. Wichert, *Jacob von Mainz*, 1881 ; Joachimsen, *Geschichtsauffassung*, 91 ss.

L'ouvrage de Nauclerus est bien aussi une compilation. Mais il connaissait au moins les humanistes italiens les plus courus et s'appuyait sur

1. Ne se manifeste guère que dans la négation.

eux plus que Schedel (il supprima la division en chapitres et disposa sa matière en annales). Il tenta même çà et là de prendre une attitude critique, avec assez peu de bonheur, à vrai dire : il fit un accueil crédule au faux Bérose. Mais en gros le canoniste de Tubingue resta empêtré dans les opinions de sa classe. Il conserva le système des six âges du monde, et le combina avec une division d'après les générations du Christ. Tout en mettant l'histoire d'Allemagne au premier plan, il n'osa pas encore la détacher de l'*Histoire du monde*. Les formules juridiques étaient pour cela trop sacrées à ses yeux. On peut dire qu'à mesure que la sphère du pouvoir impérial se rétrécit, l'étendue de la matière historique diminue aussi, sans que l'auteur renonce à la prétention d'écrire une histoire du globe terrestre.

Comme chez la plupart des humanistes allemands, le patriotisme de tribu est plus développé chez Nauclerus que le patriotisme d'empire. En parlant des luttes entre l'empire et la papauté, il penche pour les idées de la Curie, et en tout cas cherche à être impartial : mais les empereurs souabes de la famille des Staufen, qui sont de sa tribu, il n'a pas pour eux assez d'éloges.

Quelques productions de l'historiographie humaniste allemande sont tellement dominées par des tendances patriotiques qu'elles sont œuvres de publicistes plutôt que d'historiens. Nous nommerons comme représentant de ce genre l'*Epitome rerum Germanicarum* de Wimpfeling, écrit qui se signale autant par son manque de critique et sa composition toute scolaire que par son nationalisme fanfaron. Il n'a pas d'autre importance que de constituer le premier essai d'une histoire d'Allemagne.

Le but de Wimpfeling est de mettre en honneur l'histoire de sa patrie en face de l'histoire étrangère ; ses moyens sont d'un coté des louanges enthousiastes pour les empereurs allemands (notamment pour l'empereur vivant Maximilien) et les vertus allemandes, de l'autre des sorties haineuses contre les peuples voisins, surtout les Français. Les renseignements qui ne concordent pas avec sa tendance, il les altère sans scrupule : *Tatsachen, die den Ruhm Deutschlands oder seiner Herrscher verkleinern, werden meist weggelassen oder in ihrer Wirkung auf den Leser abgeschwächt*[1]. (E. Bickel, *W. als Historiker*, Diss. de Marbourg 1904 ,p. 64.)

Au reste, Wimpfeling sait bien profiter des historiographes italiens (son récit jusqu'au temps de Frédéric III ne se compose presque que d'extraits de Platina, de Blondus, et d'Aeneas Sylvius) ; mais l'esprit de l'humanisme ne l'a touché que superficiellement : il ne discerne pas la fausseté des fables prétendues antiques, et il croit encore qu'une Providence divine agit dans l'histoire. Lui aussi, en dépit de son nationalisme, est un fervent de la patrie locale : sans égard au contexte, il intercale dans son Epitome des éloges de l'Alsace.

Jacob Wimpfeling (Wimpheling), né 1450 à Schlettstadt, professeur de théologie à Heidelberg, à partir de 1501 à Strasbourg, mort 1528 à Schlettstadt. Il composa, en utilisant un écrit non imprimé de Sébas-

1. Les faits qui diminuent la gloire de l'Allemagne ou de ses souverains, il les omet ou atténue l'impression qu'ils pourraient faire.

tien Murrho de Schlettstadt, *De virtutibus et magnificentia Germanorum*, son *Epitoma Rerum Germanicarum usque ad nostra tempora* (jusqu'à 1504) 1[re] édit. Strasbourg 1505 ; réimp. entre autres dans *Schardius redivivus* I (Giessen 1673). — Cf. outre Bickel, J. Knepper *J. W.* 1902 (Eclaircissements, et additions à Janssen III, 2 à 4) ; Joachimsen *Geschichtsauffassung* 64 ss. et Mémoire dans *Festgabe Hermann Grauert zur Vollendung des 60. Lebensjahres gewidmet von seinen Schülern* publié par M. Jansen, 1910.

2. — L'historiographie protestante

Si l'Allemagne garda d'abord en histoire la conception théologique du moyen âge, cela provient d'une part du peu de profondeur de la culture humaniste des historiens, d'autre part de l'importance nationale de l'empire.

Les idées anciennes auraient peut-être disparu en Allemagne aussi dans le cours du XVI[e] siècle, si l'esprit humaniste avait pu se répandre sans obstacle. On sait que ce ne fut pas le cas. La réformation luthérienne a enrayé le développement de l'humanisme allemand avant qu'il n'ait pris sérieusement son essor.

Les réformateurs prirent naturellement parti pour la conception théologique. Non contents d'adhérer à la vieille doctrine historique du christianisme, ils la canonisèrent et lui donnèrent dans l'instruction une place officielle. L'histoire retomba sous la domination des théologiens. Comment aurait pu se produire une historiographie politique de grand style ?

Pour juger à quel point le système théologique pesait sur l'histoire, on n'a qu'à voir l'historiographie de l'*Aufklärung* allemande : ses essais d'histoire universelle restent pour la liberté de la critique au-dessous même des ouvrages anglais du même temps.

1. L'ouvrage classique de la nouvelle tendance a été composé par le fondateur même de la théologie savante du protestantisme.

Cependant Mélanchthon ne fut pas le premier à regarder comme son devoir d'établir un lien extérieur entre la forme humaniste et la conception théologique de l'histoire dans le sens de la nouvelle doctrine. Avant lui l'astronome de la Cour et diplomate Carion avait écrit une Chronique du monde au point de vue de Wittemberg (*Chronica* depuis la création jusqu'à 1532 ; 1[er] édit. Wittemberg 1532). Johannes Carion (1499 à 1537) né à Bietigheim en Wurtemberg, étudia à Wittemberg, devint plus tard astronome de la Cour auprès de l'électeur Joachim I[er] de Brandebourg. Son ouvrage fut revu par Mélanchthon avant l'impression. Cf. H. Ziegler, *Das Chronic. Car.* 1898. Mélanchthon remania plus

tard l'ouvrage à fond. On ne saurait dire qu'il y ait gagné. L'original de Carion était l'œuvre d'un laïque protestant croyant ; le remaniement était le travail d'un théologien. Nous trouvons bien chez Carion déjà la plupart des vues théologiques de la rédaction postérieure. Carion déjà voit l'histoire de l'Eglise, qu'il fait commencer avec Adam, incorporée avant le Christ dans les destinées du peuple juif ; il parle des quatre monarchies et des âges du monde et considère l'histoire comme donnant des leçons de morale aux princes. Nous savons aussi qu'il a subi la censure de Mélanchthon. Mais quelle qu'ait été l'action de ce censeur, Carion met pourtant l'histoire au premier plan. Il se sert de la tradition, celle de la Bible avant tout, mais de la profane également, quoique sans aucune critique. Cependant il s'entendait assez bien à en tirer les faits importants. Il rompit avec le canevas des annales et chercha à raconter d'une manière suivie l'histoire de chaque pays. Vers la fin, sans doute, sa Chronique se réduit à un recueil de notes. Il ne faut pourtant pas lui disputer la gloire que mérite un travail honnête bien, que tout à fait secondaire.

Tout autre se montra Mélanchthon dans son remaniement : *Chronicon Carionis latine expositum et auctum* (jusqu'à Charlemagne. 1re édit., 1558 à 1560, réimp. dans le *Corpus reformatorum* XII 1844 ; continué plus tard par Kaspar Peucer [1525-1602] jusqu'au temps de Charles-Quint). Il bourra le squelette relativement solide de son devancier d'une érudition généralement sans valeur et y fit un vain étalage de connaissances grecques. Carion avait prétendu exposer l'histoire de l'Église depuis la création du monde : Mélanchthon chercha à scruter l'histoire de *la vraie doctrine* depuis Adam, et chez lui les données de la tradition sont surchargées hors de propos des subtilités de la dogmatique luthérienne. Il faussait autant l'histoire que les centuriateurs de Magdebourg, avec cette différence que ceux-ci ne voulaient écrire qu'une histoire de l'*Église*, et qu'il traitait, lui, l'histoire universelle d'après les catégories des *Loci*.

Il subordonne complètement l'histoire à des buts théologiques et pédagogiques. Ses préceptes sont purement doctrinaires. Ses vues politiques sont celles d'un savant timoré et d'un petit bourgeois. L'histoire doit apprendre à l'homme d'État une politique utopique de paix et de justice ; les guerres injustes et la tyrannie sont punies par Dieu. Le citoyen doit apprendre à s'abstenir de toute innovation en religion et à mettre sa confiance en Dieu seul, qui jamais n'abandonnera son Église. Une erreur dans la doctrine mène à l'aveuglement et aux désastres. Mélanchthon faisait plus que remonter au moyen âge, en attribuant à la Divinité une action directe sur l'histoire : il voulait par son ouvrage démontrer qu'on pouvait reconnaître dans l'histoire le *doigt de Dieu*. Peut-être pensait-il réagir directement contre l'historiographie humaniste italienne. Sa Chronique n'est pas seulement un livre d'histoire conçu au point de vue théologique, il doit servir à la démonstration d'une thèse théologique.

LITTÉRATURE. Les études de Hartfelder (*M. als Präceptor Germaniæ*, dans les *Monumenta pædagogica Germ.* VII, 1889), S. Berger (dans les *Theolog. Studien und Kritiken* 1897. p. 781 ss.) et G. Ellinger (*P. M.* 1902,

p. 479), montrent des préventions apologétiques, et il manque à leurs auteurs la connaissance de l'historiographie humaniste italienne, qui seule permet de mettre Mélanchthon à son vrai rang. Cf. en outre R. Fester, *Sleidan, Sabinus, M.* dans *Hist. Ztschr.* 89 (1902) ss. et Menke Glückert, *Die Geschichtschreibung der Reformation u. Gegenreformation* 1912, spécialement p. 21, ss. On loue H. Brettschneider *M. als Historiker* (programme de nosterburg 1880).

2. Le remaniement de Carion par Mélanchthon était issu directement de l'enseignement académique. Aussi avait-il une destination tout indiquée : l'usage scolaire. A le prendre comme manuel, on ne saurait lui contester certains avantages pédagogiques (la clarté des divisions par exemple). On comprend le succès que, dans sa première et sa seconde rédaction, il rencontra même hors de l'Allemagne. Il manquait jusqu'alors un manuel d'Histoire universelle en latin des humanistes. Le nouvel ouvrage comblait cette lacune. Il est vrai que l'histoire d'Allemagne, déjà dans les derniers chapitres de Carion, occupait le centre de l'ouvrage. Mais comme première introduction à l'histoire universelle, sa Chronique se prêtait à un emploi international.

C'était aussi un livre scolaire, guère plus, que le court abrégé d'histoire universelle dans le cadre des quatre empires, composé avant Mélanchthon, par Johann Sleidan (p. 246 ss.) sous le titre : *De quatuor summis imperiis* (jusqu'à Charles-Quint) Strasbourg 1556. Ce petit livre insignifiant, dont l'usage se maintint dans les écoles allemandes jusqu'à l'*Aufklärung*, se distingue de la Chronique de Mélanchthon principalement par ses jugements résolument protestants. (Sur l'emploi de ces ouvrages dans l'enseignement de l'histoire, quelques renseignements dans G. Mertz, *Das Schulwesen der deutschen Reformation* 1902, p. 333 s.)

La littérature qui durant deux siècles se rattache à Sleidan et à Mélanchthon et qui finit avec Gatterer (p. 464 s.) ne peut guère être traitée ici ; elle appartient à l'histoire de la pédagogie. Les autres auteurs restèrent pour l'essentiel dans l'ornière tracée par leurs maîtres. Ils tentèrent de ranger autrement la matière sur certains points : nous devons, dit-on, au recteur Cellarius (1638 à 1707) l'introduction définitive du mot *moyen âge* dans l'enseignement historique (*Historia medii aevi*, Zeitz 1688) ; le professeur d'histoire de Leyde Georg Horn (1620 à 1670) combina (pas très clairement) la division en quatre âges avec une répartition géographique du sujet (*Brevis et perspicua introductio ad universalem historiam*, Leyde 1665). Mais ils poursuivaient exclusivement des intentions pédagogiques : il s'agissait de mettre aussi commodément et aussi clairement que possible la matière historique à la portée du débutant. Le recteur Hübner (1688 à 1731), longtemps célèbre, se fit remarquer uniquement pour avoir mis, à l'instar de la théologie, sous forme de catéchisme les notices qui appartenaient à l'histoire traditionnelle. (*Kurze Fragen aus der politischen Historia*, Leipzig 1702 ss.).

Aucun de ces écrivains ne songeait à une opposition contre la conception théologique de l'histoire. Moins que tout autre le très orthodoxe Georg Horn, dont on a fait à tort de nos jours un représentant des idées modernes. Il ne faudrait pas mettre sur la même ligne des livres sco-

laires comme ceux que nous avons nommés, et de véritables ouvrages d'histoire. Si l'historiographie allemande s'occupe des premiers, son excuse est qu'eux seuls ont pendant longtemps représenté l'histoire en Allemagne; mais ce n'est pas une justification pour elle. On trouvera d'autres renseignements chez H. Wesendonck. *Gatterer und Schlözer* (1876) 11 ss. et M. Büdinger dans *Hist. Ztschr.* VII, 108 ss.

3. C'est parmi les littérateurs, non parmi les historiens qu'il faut placer Sébastien Franck, né 1499 à Donauwörth, ecclésiastique d'abord catholique, puis protestant, finalement libre écrivain, mort vers 1542 à Bâle, auteur de la *Geschichtsbibel* (*Cronica, Zeitbuch und Geschichtsbibel von Anbeginn bis* 1531 ; imprimée d'abord à Strasbourg 1531) et de *Chronicon Germaniae* (*Chronica des ganzen teutschen Lands* etc., Francfort 1538).

Des compilations de Schedel et d'autres, Franck tira une nouvelle compilation et dépassa, s'il était possible, ses devanciers par son absence de critique, de forme, de travail sérieux. L'historien qui étudie l'esprit du xvie siècle, n'a pas le droit de laisser de côté cette tête originale, qui considéra l'histoire politique du point de vue démocratique et l'histoire de l'Église du point de vue de la *Mystique*. Notre histoire, à nous, n'a pas à s'y arrêter. Franck ne sut pas faire profiter ses tendances à l'histoire. Il rattachait ses considérations à des matières historiques ; mais il ne songeait pas à modeler la matière historique elle-même d'après ses idées. Il n'a pas introduit plus d'ordre qu'un Schedel dans la masse incohérente de la tradition. Au point de vue de la philologie germanique, on peut louer sa maîtrise de la langue ; l'histoire ne peut oublier que les parties où Franck montre son individualité sont de purs hors-d'œuvre historiques.

Il y a un témoignage qu'on ne peut lui refuser : c'est qu'il s'est donné franchement pour un compilateur (dans la préface de la *Geschichtsbibel*). Il est presque le seul historien, hors de l'Italie, qui se donne pour ce qu'il est. Presque tous les autres jettent de la poudre aux yeux du lecteur : Franck insiste sur le fait qu'il ne tient beaucoup de ses autorités que de seconde main. Son catalogue des auteurs ne nomme pas seulement, selon l'usage, les sources qu'il connaît par ouï-dire, mais signale celles qu'il a utilisées réellement. Sans doute, Franck non plus ne dit pas tout. On n'apprend pas par ses aveux jusqu'à quel point il s'est appuyé sur des autorités non pas seulement de seconde mais de troisième main. Les nouvelles études seules ont mis à nu les fondements croulants de ses œuvres. Cf. spécialement M. Prenzel, *Kritische Untersuchung und Würdigung von S. Francks Chronicon Germaniae* (Diss. de Marbourg 1908). En outre : H. Oncken dans *Hist. Ztschr.* 82 (1899). Moins utile : Bischof, *S. F. und die deutsche Geschichtschreibung* 1857. Sur Franck en général cf. encore Eric Schmidt *Deutsche Volkskunde im Zeitalter des Humanismus und der Reformation* (1904) *Hist. Studien*, édit. Ebering 47 ; A. Hegler, *Beiträge zur Geschichte der Mystik in der Reformationszeit*, édit. Köhler 1905.

b. — *L'historiographie impériale officieuse.*

L'attitude que prirent les empereurs allemands vis-à-vis de l'historiographie nationale est une complète anomalie. Elle ne peut être expliquée que par la situation politique particulière de l'empire d'Allemagne.

Dans tous les autres pays (France, Angleterre, Écosse, Espagne, Pologne, Hongrie, etc.,) les monarques, vers la fin du xv[e] siècle, favorisèrent l'histoire humaniste de leur pays. Maximilien resta étranger à ces efforts. Il se sentait trop souverain autrichien et empereur pour prendre à l'histoire d'Allemagne un intérêt bien vif; sa politique semblait pouvoir tirer peu de profit de cette histoire traitée pour le grand public. Aussi le seul grand ouvrage humaniste qu'il commanda n'est-il qu'une histoire, orientée sur la dynastie autrichienne, des empereurs romains jusqu'au temps actuel. Charles-Quint eut ensuite des raisons naturelles pour ne pas s'intéresser à l'histoire d'Allemagne.

Cf. sur les *Caesares* tout à fait médiocres de Cuspinian Joachimsen, *Geschichtsauffassung* I. 209 ss. Johannes Spiessheimer, appelé Cuspinianus, né 1473 à Schweinfurt, mort 1529 à Vienne, où il avait succédé comme professeur à Celtis, avait déjà terminé l'ébauche de ses *Caesares* en 1512; l'ouvrage ne fut cependant imprimé qu'en 1540. Il va de Jules César à Maximilien et traite aussi des empereurs d'Orient. L'*Austria* de Cuspinian, description du pays, parut en 1553

Ce sont d'insignifiants éloges qu'a composés Joseph Grünpeck, né à Burghausen sur l'Inn dans le 3[e] quart du 15[e] siècle, 1497 secrétaire intime de Maximilien et *Historicus kais. Majestät*, plus tard professeur humaniste errant, mort vers 1532. Ses biographies de Frédéric III et de Maximilien I[er] furent écrites entre 1514 et 1516 : 1[re] édit., *Oesterr. Geschichtsforscher*, I, édit. Chmel. Cf. l'introduction à la traduction de l'*Historia*, par Th. Ilgen *Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit* 1891.

Frédéric III avait déjà eu vis-à-vis de l'historiographie humaniste la même attitude que Maximilien (voir ci-dessus p. 140).

2. — *L'école de Blondus et les études préparatoires pour une « Germania illustrata ».*

Vaines tentatives pour imiter « l'Italia illustrata ». — Les humanistes allemands semblaient pouvoir se rattacher à la manière archéologique de Blondus plutôt qu'aux annales rhétoriciennes de

l'école de Bruni. La méthode de l'*Italia illustrata* avait moins d'exigences de style, et surtout elle ne demandait pas que le sujet d'un ouvrage d'histoire fût délimité d'après une unité politique existante. L'Italie, dont Blondus avait décrit les antiquités, était plus encore que la Germanie des humanistes allemands, une pure expression géographique. La division administrative de l'empire romain que Blondus retint, avait aussi peu de rapport avec la formation des États contemporains que les tribus de la *Germania* de Tacite avec les souverainetés territoriales de l'Allemagne du xve siècle. De tous les travaux italiens ceux de Blondus étaient les seuls qui, dans le langage des humanistes allemands, auraient pu être qualifiés de nationaux.

Aussi les Allemands se proposèrent-ils de bonne heure de donner un pendant national à l'*Italia illustrata*, de créer une *Germania illustrata*. Ils n'ont pas réalisé cette intention, et ils n'en étaient pas capables. Leurs efforts scientifiques étaient trop mêlés à des émotions patriotiques pour leur permettre de travailler avec autant de sang-froid et de soin que Blondus. Ils n'étaient pas assez indépendants vis-à-vis des légendes nationales et ils manquaient de sens critique aussi bien que d'érudition méthodique. Aussi en restèrent-ils à des tentatives. Le poète Celtis se contenta de pompeuses annonces et Aventin (ci-dessous p. 238 ss.) demeura court dès les premiers débuts, débuts qui promettaient peu d'ailleurs, car ils reproduisaient surtout, dans un cadre patriotique, les récits du faux Bérose. La *Germaniae exegesis* d'Irenicus (Franz Fritz, né vers 1495 à Ettlingen, mort vers 1559 à Gemmingen ; 1re édit., Haguenau, 1518), le seul ouvrage qui traitât le sujet, extérieurement au moins, d'une manière complète, fut mal accueilli même par les contemporains en Allemagne.

Beatus Rhenanus. — Un seul auteur fut au-dessus de cette désagréable historiographie tendancieuse. Beatus Rhenanus (né en 1486 à Schlettstadt, mort 1547 à Strasbourg, de 1511 à 1527 à Bâle) résolut pour une partie du sujet le problème d'appliquer la méthode de Blondus à l'histoire d'Allemagne.

L'humaniste de Schlettstadt n'avait pas entretenu sans fruit des relations intimes avec Érasme. Il avait appris de lui les principes d'une

critique sans passion et d'un solide travail scientifique. Il s'efforça d'interpréter les sources de l'histoire ancienne de l'Allemagne avec la froideur d'un philologue, comme faisait son maître pour les autorités de la doctrine ecclésiastique. Il n'y gagna que d'être parmi les historiographes allemands aussi isolé que l'était Érasme au milieu des humanistes allemands en général.

Beatus était guidé dans ses recherches par un intérêt vraiment scientifique. L'amour des connaissances historiques l'emportait chez lui sur le zèle pour une patriotique édification. Il voulait avant tout se rendre clairement compte de la situation réelle. Il n'était pas sans prévention ; il était, en histoire aussi, le champion du point de vue national allemand ; mais ses tendances ne le poussèrent jamais à faire violence aux faits.

Peu de productions de l'école de Blondus peuvent rivaliser pour la critique et l'érudition avec ses Trois livres d'histoire allemande (*Rerum germanicarum ll. III*, Bâle 1531). Beatus Rhenanus remontait toujours aux sources et les citait avec soin. Il rejeta résolument les faux d'Annius de Viterbe et de Tritheim. Il était, comme Blondus, mal disposé pour la rhétorique et renonçait à toute composition plutôt que de faire des concessions aux stylistes. Il rangea les témoignages des sources sur les mœurs et le droit des Germains dans un ordre aussi extérieur que Blondus ses notices dans la *Roma triumphans,* qui lui servit sans doute de modèle. Comme critique, il l'emporta sur l'Italien en ce qu'il eut à se débattre au milieu d'un fourré de fables tendancieuses et de faux raffinés que Blondus n'avait pas trouvé sur son chemin.

Pas plus que ce dernier, il est vrai, il ne sut remplacer par autre chose l'ordonnance artistique. Beatus Rhenanus était un philologue de talent, et son mérite n'est pas diminué par le fait que ses conjectures et ses hypothèses, souvent très hardies, touchent rarement le but. Son jugement est toujours intelligent et réfléchi, souvent aussi heureusement formulé. Mais il manqua de force pour concentrer son histoire. Il ne sut pas rassembler les faits en un exposé de grand style. Il livra un bon et honnête travail préliminaire qui aurait pu frayer la voie à un Machiavel allemand, s'il s'en était présenté un, tout aussi bien que les *Décades* de Blondus ont préparé l'auteur de l'*Histoire florentine*. Ce n'est pas la faute de Beatus s'il n'a pas eu

un pareil successeur et si en général son œuvre ne produisit pas un effet profond.

Malheureusement aussi, ses *Res germanicae* restèrent à l'état de fragments. Beatus Rhenanus n'a conduit sa narration que jusqu'à l'époque des empereurs saxons et n'a traité en détail que les temps de la domination romaine et de l'invasion des Barbares. C'est une perte irréparable pour l'historiographie allemande, qu'il n'ait pu raconter le moyen âge. Lui seul eût été à même de le faire en critique. Ainsi la *Germania illustrata* n'a jamais été écrite.

Sur les plans pour cet ouvrage et sur Beatus Rhenanus cf. les 5e et 6e chap. de P. Joachimsen, *Geschichtsauffassung und Geschichtschreibung* I (1910) auquel nous renvoyons aussi pour la littérature.

II. — L'historiographie provinciale et locale

1. — *Remarques générales.*

Les principes de l'historiographie humaniste d'Italie ne trouvèrent non plus qu'un faible accès dans l'histoire locale. En Italie, les vrais disciples de Bruni avaient écarté partout les histoires merveilleuses de fondations et d'origines. En Allemagne, les humanistes laissèrent généralement intact l'échafaudage des fables antiques. C'est ici encore la vanité nationale qu'il faut en accuser. On ne voulait pas laisser aux villes et aux États italiens le privilège de remonter à un passé glorieux, à une origine romaine. Pas plus que les Écossais et les Espagnols, les historiens allemands ne convenaient volontiers qu'au temps où Grecs et Romains rapportaient des hauts faits nationaux, on ne savait de leur peuple rien qui pût entrer en parallèle avec eux. A défaut d'une tradition authentique, ils s'attachèrent aux fables de fabrication médiévale, aux faux d'Annius de Viterbe ou à leurs propres combinaisons plus ou moins loyales. La voie préférée fut celle que Jordanis avait ouverte, l'identification d'un nom de peuple moderne avec un nom trouvé chez les historiens anciens. Krantz, par exemple, assimila les Vandales aux Wendes et dans son histoire des Wendes d'Allemagne traita de la chute du royaume des Vandales en Afrique. Aventin identifia les Illyriens avec les Bavarois (il mit même ainsi ses compatriotes en relation avec Alexandre le

Grand), et fit vaincre les Romains par le *chef suève* Brennus. La conséquence naturelle fut que non seulement les histoires des tribus allemandes furent surchargées d'une préhistoire sans valeur, mais manquèrent de toute proportion artistique.

2. — *Krantz.*

Albert Krantz (Crantz), né vers 1450 à Hambourg, professeur de théologie à Rostock, 1486 syndic de Lubeck, 1492 lecteur en théologie et membre du chapitre de la cathédrale dans sa ville natale, souvent employé par la Hanse et par Hambourg à des missions diplomatiques, mort 1517 à Hambourg. Il travailla conjointement à quatre ouvrages historiques, qu'il laissa tous inachevés à sa mort.

1. *Saxonia*, histoire de la population de la Basse-Saxe, Cologne 1520. Un complément de cet ouvrage, *Metropolis seu historia de ecclesiis sub Carolo M. in Saxonia instauratis* fut publié à Bâle 1548.

2. *Vandalia*, histoire des Wendes sur la côte allemande de la Baltique. Cologne 1519.

3. *Chronica regnorum aquilonarium*, nommé ordinairement *Dania* d'après la 1re des trois parties (*Dania, Suecia, Norvagia*), Strasbourg 1546 (1545 en traduction allemande).

La narration dans tous ces ouvrages est amenée jusqu'au temps de l'auteur ; ils renvoient de l'un à l'autre. Cf. l'index littéraire chez E. Schäfer, *Zur Geschichtschreibung des A. K.* 1898 ; Schärffenberg, *Die Saxonia des A. K.* (Diss. de Kiel, 1893.)

Albert Krantz est le plus remarquable de tous les historiens de tribus. Ce fut un avantage pour lui d'avoir vécu avant la Réformation. Au moment où il écrivit, l'histoire du moyen âge pouvait être regardée encore sans prévention et les exemples de l'humanisme italien suivis relativement sans embarras.

Krantz combina la méthode de Blondus avec celle d'Aeneas Sylvius, auteur très lu alors en Allemagne. A l'*Italia illustrata* il emprunta le principe de traiter plutôt l'histoire d'une peuplade que celle d'un territoire politiquement organisé ; c'est de l'*Historia Bohemica* d'Aeneas Sylvius que viennent la division du récit en chapitres et le goût des digressions géographiques et ethnographiques.

La méthode des Italiens est plus grossière entre les mains de Krantz. Mais il se rattache à leur humanisme plus étroitement que tout autre historien allemand. Il rejetait les miracles et les aventures légendaires, parait des ornements de la rhétorique les parties qui se prêtaient au roman, insérait des réminiscences de l'antiquité

et des sentences épigrammatiques. Pour l'histoire ancienne, il ne se servait que de sources antiques, dans le nombre le faux Bérose. Ce qui rend ses œuvres inférieures aux italiennes, c'est, indépendamment des défauts de la forme, d'abord la tendance déjà signalée à identifier des noms de peuples modernes avec des anciens, et, en second lieu, la partialité patriotique. Krantz écrit constamment du point de vue de la Basse-Saxe et de Hambourg. Les passages des sources qui pourraient contrarier la légende nationale, il ne se fait pas scrupule de les corriger. Qui n'est pas allemand, il le traite avec mépris. Il a une curieuse aversion pour les Italiens, auxquels pourtant, comme historien, il doit à peu près tout. Il ne pouvait ignorer que, depuis Pétrarque, ils avaient publié tous les écrivains anciens qui leur étaient tombés entre les mains : il osa cependant les accuser d'avoir supprimé une œuvre littéraire romaine. Ils possédaient, selon lui, Tacite au complet, mais par malveillance contre les Allemands ils retenaient les parties inconnues ! Il reste à Krantz le mérite d'avoir appliqué pour la première fois la méthode historique italienne à l'histoire de l'Allemagne du Nord et de la Scandinavie.

La *Saxonia* de Krantz fut continuée plus tard, sans beaucoup d'esprit ni de talent, par le professeur de théologie de Rostock David CHYTRAEUS, né 1530 à Ingelfingen, qui fit en même temps depuis 1559 des cours d'histoire réguliers et mourut à Rostock en 1600.

Chytraeus était un fidèle disciple de Mélanchthon et traita l'histoire tout à fait dans son esprit. Son originalité consista à introduire la même méthode dans l'histoire contemporaine. Quant à la forme, il prit pour modèle l'ordonnance historio-géographique en usage depuis Blondus et donna, au lieu d'un récit continu, une collection d'histoires des différentes contrées. Ses écrits ne peuvent donc servir que de répertoires, d'*Annuaires historiques*, et encore n'ont-ils comme tels que peu de valeur. Tout jugement personnel en est absent. Chytraeus utilisa surtout comme sources des rapports et des journaux par lettres, de préférence officiels. Au reste, écrivant l'histoire de son temps, il était absolument dépendant vis-à-vis de ses souvenirs. Ses relations avec les ducs de Mecklenbourg lui auraient ôté la liberté du jugement, si déjà son caractère timoré de savant ne l'en avait rendu incapable. Même alors que ses maîtres lui laissaient les coudées franches, il avait coutume d'altérer les faits par scrupule pédagogique. Tout comme Mélanchthon, il ne jugeait l'histoire qu'en théologien. On ne découvre pas chez lui même les germes d'une histoire pragmatique, ni même des vues proprement historiques.

Pour ses œuvres, cf. la Bibliographie complète chez D. Klatt, *D. Ch. als Geschichtslehrer und Geschichtsforscher* (Diss. de Rostock 1908, p. 163 ss.)

Citons ici : Continuation de la *Metropolis* de Krantz jusqu'à 1582 (1re édit. 1582) ; jusqu'à 1585 jointe à *Vandaliae et Saxoniae Alberti Cranzii continuatio* Wittenberg 1585. Dans les éditions postérieures, continuée toujours jusqu'aux dernières années (finalement jusqu'à 1600). La *Continuatio* fut appelée aussi *Chronicon Saxoniae* ou *Saxonia*. La *Vandalia* parut depuis 1589 (à Rostock) comme livre à part. Chytraeus composa en outre une continuation de l'histoire de Prusse de Schütz (Eisleben 1599) et rassembla les documents les plus importants pour l'histoire de la Confession d'Augsbourg (Rostock 1576 ; le livre reçut le titre trompeur de *Historia der augsburgischen Confession*). — Cf., outre l'écrit de Klatt déjà cité : O. Krabbe, *D. Ch.*, 1870 ; P. Paulsen, *D. Ch. als Historiker* (Diss. de Rostock 1897).

3. — *Aventin*.

Johannes Turmair, nommé d'après sa ville natale d'Abensberg Aventinus, né 1477, en 1509 chargé de l'éducation des jeunes princes de Bavière Louis et Ernest, nommé 1517 par les ducs Wilhelm et Louis *historiographe bavarois*, plus tard membre de la communauté protestante de Ratisbonne, où il mourut 1534. Il composa (Cf. *Joh. Turmairs genannt Aventinus sämmlitche Werke* 1881 à 1908) :

1. *Annales ducum Boiariae* (jusqu'à 1460), écrit de 1519 à 1521, 1re édit., (mutilée) Ingolstadt 1554, plus complète Bâle 1580 ; *Werke* II et III. Remanié en allemand par lui-même 1526 à 1533 ; cette rédaction (jusqu'à 1508) parut d'abord à Francfort 1565 comme *Bayerische Chronik*, *Werke* IV et V. Aventin avait déjà publié 1522 à Nuremberg un extrait de cet ouvrage sous le titre *Bayrischer Chronikon kurzer Auszug*. Sa carte de la Bavière fut éditée 1899 par J. Hartmann pour la Société géographique de Munich.

3. *Germania illustrata*. Commencé 1531. Le premier livre seul fut achevé, et fut imprimé à Nuremberg 1541 sous le titre de : *Chronica von Ursprung, Herkommen und Taten der uralten Deutschen*.

3. Petits travaux spéciaux, comme : les Annales du couvent de Scheyern (508 à 1517), d'abord à Deux-Ponts 1600 ; *Historia Otingae* (Nuremberg 1518) ; das *Herkommen der Stadt Regensburg*, d'abord chez Oefele, *Script. rer. Boic.* II 1763, etc.

Ceux qui ont écrit sur Aventin ont le tort de le comparer avec les humanistes allemands de son temps, mais non avec ses prédécesseurs italiens. Son originalité et ses mérites de savant ont été ainsi fort surfaits. Cf. Th. Wiedemann. *J. T. genannt A.*, 1858. A propos des vues d'Aventin sur les antiquités allemandes et leurs longues répercussions, Fr. Gotthelf *Das deutsche Altertum in den Anschauungen des* 16. *und* 17. *Jahrhunderts* 1900 (Munckers *Forschungen zur neuern Literaturgeschichte* 13). Cf. en outre Nürnberger dans *Neues Archiv*. XI (1886), 12 ss. ; M. Lenz dans *Zeitschr. für die Gesch. des Oberrheins* N. F, IX, 629 ss. (biographique) ; W. Meyer dans *Abhandl der Münchn. Akad.* Philos-philol. Kl. 17 (1886), 742 ss. ; Wegele, *A.* 1890.

La méthode historique d'Aventin. — De tous les historiens de tribus qui écrivirent après la Réformation, l'historiographe bavarois Aventin est le plus célèbre.

L'historiographie officielle du type italien fut plus activement cultivée en Bavière que dans d'autres principautés allemandes. L'homme que les ducs choisirent pour historiographe en 1517 avait plusieurs avantages. Il possédait une connaissance passable des historiens italiens, une solide culture humaniste, et était un infatigable collectionneur. Il connaissait parfaitement son peuple, et savait fort bien raconter. Malheureusement il se laissa égarer, lui aussi, par les tendances anti-historiques des humanistes allemands.

Comme beaucoup d'humanistes non italiens, Aventin s'efforça d'unir l'histoire savante avec l'histoire rhétoricienne ; il voulut être à la fois le Blondus et le Bruni de son pays. Il échoua dans cette entreprise et il en résulta que sa *Bayerische Geschichte* n'approche pas, comme œuvre de science, des écrits de Blondus ou de Calchi, ni comme œuvre d'art, des maîtres de l'école de Bruni.

Aventin s'était donné une peine énorme pour recueillir ses matériaux. Avant lui, Calchi seul peut-être en eut d'aussi complets. Comme lui, il employa les témoignages des documents, des inscriptions, des monuments littéraires. Mais il manquait de critique : il accepta sans difficulté les faux d'Annius de Viterbe repoussés dès l'abord en Italie, et de nombreux documents médiévaux interpolés. Et puis il reproduisit ses sources avec autant de légèreté que les adhérents de l'école rhétoricienne. Calchi avait cité ses autorités avec une précision exemplaire ; Aventin se contentait d'indications très vagues et il est presque toujours impossible de décider par son texte seul où cesse la tradition, où commence la rhétorique ou le roman. Il ne faisait pas une distinction aussi tranchée que Blondus entre des sources de première et de seconde main.

Aventin narrateur et sa polémique protestante. — On ne saurait dire que ces défauts soient rachetés par son talent d'exposition. Peu importe que son latin lourd s'éloigne beaucoup de l'élégante diction des Italiens. Mais son ouvrage manque de composition, précisément et surtout au point de vue humaniste. Bruni et ses successeurs avaient remplacé les livres informes du moyen âge, qui avaient été

en même temps des histoires du monde et des chroniques de villes, par des expositions arrondies traitant seulement l'histoire d'un territoire. Aventin se refusa à suivre en cela les Italiens. Qu'il n'exclût pas l'histoire d'Allemagne, cela allait de soi. Mais il raconta l'ancienne histoire allemande et même celle des empereurs romains avec autant d'ampleur que s'il avait voulu écrire une histoire universelle. Et après avoir cédé ainsi à l'amour de la gloire de sa nation, il ne sut pas résister à la tentation, même où les sources étaient muettes, de raconter les exploits des Bavarois. Son ouvrage n'est ni une histoire bavaroise, ni une histoire allemande : jamais on n'apprendra par lui le développement de la tribu bavaroise ou du duché de Bavière.

Ce n'est pas à vrai dire sur ses mérites d'historien que reposa la gloire d'Aventin. Ses œuvres devinrent populaires, parce qu'elles reflétaient une forte personnalité. Aventin ne s'est pas laissé gêner par sa position officielle. Sans doute, il évite de parler défavorablement des membres de la dynastie. Mais il ne croit pas nécessaire de conformer son jugement aux principes politiques de la maison ducale.

Sa philosophie de l'histoire est faible et manque d'originalité; ses réflexions reproduisent en général les lieux communs de la morale de l'école. Mais il y a un point sur lequel il est le vrai représentant de la grande majorité de ses contemporains allemands; les problèmes de l'histoire, de la science en général, le touchent peu en comparaison des questions ecclésiastiques, en comparaison de sa haine protestante contre l'Église catholique : sa théologie n'avait pas complètement analysé cette haine, mais elle n'en était que plus ancrée. Il exprima sans fard son aversion contre les *Pfaffen* dans son histoire de Bavière, dans la rédaction allemande plus encore que dans la latine. Pour porter un coup au clergé, il ne recule pas devant les accusations les plus insensées ni les injures les plus indécentes. Il a recours même à des faux. Ses tirades contre le clergé pourraient être empruntées aux centuriateurs. On comprend que son ouvrage, bien qu'officiellement commandé, soit resté d'abord inédit et n'ait été publié intact qu'après sa mort, en terre protestante.

Il faut ajouter qu'Aventin maniait la langue allemande comme

cela ne s'était jamais vu chez des historiens allemands. Son style était, à vrai dire, assez maniéré. Son purisme lui inspire des traits ridicules : il traduit des noms propres étrangers (il appelle Fabius Cunctator *Zauderer Bohnmeier*) et même une expression comme *Prophète* ne trouve pas grâce à ses yeux. Mais au moins il avait appris des humanistes que la langue aussi peut être maniée avec art. Son expression est extraordinairement vigoureuse et transparente. Sa prolixité même devait être du goût de ses lecteurs. Combien la langue de la Bayrische Chronik est supérieure au style embarrassé et au lourd allemand administratif dans lequel on avait coutume d'écrire l'histoire !

La connaissance de la vie populaire. — Enfin peu d'historiens ont aussi bien connu le peuple qu'Aventin. Ce n'était pas une innovation de mettre en tête de son récit une caractéristique du pays et de ses habitants : depuis la découverte de l'Amérique, tous les historiens humanistes en faisaient autant (Cf. l. III, sect. B). Mais la manière dont il exécuta son programme, dont, grâce à sa connaissance personnelle des choses, il distribua équitablement la lumière et les ombres, voilà ce qui met sa description bien au-dessus des tentatives analogues de Polydore Virgile, de Buchanan, etc. Dans tout ce qu'il dit des mœurs et de la littérature populaires, on reconnaît un homme qui vit dans le peuple et avec le peuple. Aussi a-t-il précisément pour cette raison rencontré au XIXe siècle de chauds admirateurs.

La critique ne doit pas oublier cependant que si Aventin sympathise aussi intimement avec le peuple, c'est qu'il est complètement dominé encore par les opinions populaires. Il est absolument d'accord avec son public. Quand il parle de l'État et de l'administration, il se montre aussi naïf, aussi borné que le premier bon bourgeois venu. Il professe une superstition massive et n'a jamais émis le plus léger doute sur les histoires de miracles racontées par ses sources.

4. — *Nuremberg et Meisterlin.*

Les villes impériales allemandes n'ont pas cultivé autant que les communes italiennes l'historiographie officieuse en style humaniste,

Elles étaient moins indépendantes et n'avaient pas de politique étrangère spéciale. Les égards pour d'autres membres de l'Empire les empêchaient de livrer à la discussion publique leurs prétentions politiques. Elles ne faisaient exposer leur histoire que pour leur instruction particulière et pour renseigner les futurs gouvernants; leurs histoires de villes officielles n'étaient pas destinées aux gens du dehors. Par suite leur historiographie n'a pas d'histoire.

Cela semble ressortir surtout des destins de la Chronique nurembergeoise de Meisterlin, la plus ancienne histoire de ville humaniste en Allemagne.

Sigismond Meisterlin, né dans les premières dizaines d'années du xve siècle, moine bénédictin à Saint-Ulrich et Afra à Augsbourg, vers 1476, prédicateur à l'église cathédrale de Würzbourg; temporairement aussi prédicateur à l'église Saint-Sebald à Nuremberg; finalement, 1489 nommé curé de Feucht, près Nuremberg. C'était un ecclésiastique, pourvu d'une culture humaniste modeste, mais respectable pour le temps, qui avait fait déjà ses preuves d'historien dans une histoire d'Augsbourg (*Chronographia Augustensium*, composée sur le désir du bourgmestre Gossembrot 1456, présentée au Conseil en remaniement allemand 1457 ; la rédaction allemande imprimée Augsbourg 1522; sur l'original latin cf. P. Joachimsohn *Meisterlin* 24 ss.). Il composa, non pas peut-être sur la commande directe, mais avec le consentement et l'appui du Conseil, une histoire de la ville de Nuremberg, *Nieronbergensis Cronica* (jusqu'à 1419), la première rédaction 1484-85, la seconde 1488. La rédaction latine du second remaniement imprimée d'abord chez Ludewig, *Reliquiæ manuscriptorum medii ævi* VIII Francfort et Leipzig 1726; aujourd'hui dans les *Chroniken der deutschen Städte* III (1864), qui contiennent aussi la version allemande. Dans toutes les parties de quelque importance politique, il s'en tint strictement aux directions du Conseil, polémiqua contre les prétentions des Burgraves (ici la tendance politique, par exception, a fait de lui un critique) et se mit pour raconter la révolte des corporations au point de vue des familles gouvernantes. Le Conseil lui fit une subvention. Toutefois son ouvrage ne fut pas imprimé. Le Conseil — on peut l'affirmer avec une assez grande certitude — ne permit pas même d'en tirer des copies, comme ce fut l'usage à Berne dans des cas analogues. Il n'osa pas avouer ouvertement un ouvrage qui donnait plus qu'une simple énumération des faits et était susceptible de blesser d'autres États de l'Empire.

Meisterlin n'était au reste ni un grand historien ni une personnalité hors ligne. Son originalité réside uniquement en ce qu'il fut à peu près le premier à faire profiter l'historiographie municipale allemande de *quelques* inspirations de l'italienne. Son grand modèle était Aeneas Sylvius; avec lui, il connut et utilisa Blondus. Mais il ne craignit pas, à côté d'eux, de recourir à des épigones de la manière médiévale, comme Jacques de Bergame. Sa culture humaniste, en somme, est tout

extérieure. Son plan remonte à des modèles humanistes et sa langue se ressent du style nouveau. Mais c'est à peu près tout ce qu'il doit à l'humanisme. Pour les parties qui appartiennent à l'antiquité, il se sert encore de sources médiévales. Il trahit partout sa condition ecclésiastique. Il parle des reliques avec la dévotion voulue, et dans le soulèvement des corporations en l'an 1348 il voit une ruse de Satan. Il traite les sources non seulement sans critique, mais avec légèreté et déloyauté. N'ayant pour les temps anciens de la ville presque aucun témoin à sa disposition, il eut recours à des inventions, interpola des textes étrangers et fabriqua des anecdotes, surtout celles qui pouvaient faire briller de tout son éclat la sagesse du prévoyant Conseil. Il faut confronter les différentes versions de la Chronique de Nuremberg pour se faire une idée de la manière tendancieuse et arbitraire dont Meisterlin arrange les données des sources. C'est un chroniqueur du moyen âge, frotté d'humanisme ; ce n'est pas un humaniste. Il ne peut prétendre tout au plus qu'au titre d'habile narrateur.

Cf. P. Jachimsohn, *Die humanistische Geschichtschreibung in Deutschland, I : die Anfänge, Sigismund Meisterlin* (1895). Cf. aussi Ernst Mummenhoff, *Nürnbergs Ursprung u. Alter in den Darstellungen der Geschichtschreiber und im Lichte der Geschichte*, 1908.

5. — *Pirkheimer*.

Wilibald Pirkheimer (Pirckheimer) d'une famille patricienne de Nuremberg, né 1470 à Eichstädt, juriste, membre du Conseil de sa ville natale, souvent envoyé en ambassade, nommé 1499 chef des troupes que Nuremberg équipa pour la guerre contre les Suisses, mort 1530. Il composa :

1° *Bellum Suitense* (*Helveticum* dans l'autographe). Le titre n'est pas très exact ; le deuxième livre seulement traite le *Schweizer* ou *Schwabenkrieg* (1499) ; le premier donne un aperçu de l'histoire antérieure de la Confédération. Commencé après 1526, probablement seulement en 1530 et non achevé, cet ouvrage fut publié en 1610 dans l'édition des *Opera* de Pirkheimer par Goldast, et sous une forme retravaillée par Rittershausen. Edit. sur le manuscrit original par K. Rück 1895.

2° *Germaniae ex variis scriptoribus perbrevis explicatio*, composé en 1530. Dans les Opera 1610.

3° Une *autobiographie*, publiée pour la première fois par Rück dans son édition du *Schweizerkrieg*, 137 ss.

Cf. Ranke, *Zur Kritik* 119 s.; O. Markwart, *W. P. als Geschichtschreiber*, (diss. de Bâle 1886), un des rares bons travaux sur l'histoire de l'historiographie humaniste en Allemagne.

C'est une œuvre à part que la monographie consacrée par Wilibald Pirkheimer à la *Guerre des Suisses* et à l'ancienne histoire de la Confédération suisse.

De toutes les œuvres historiques allemandes c'est celle qui main-

tient le plus purement le style des humanistes italiens. Personne n'a été plus fidèle aux préceptes de l'école de Bruni et ne les a suivis avec autant d'habileté relative que ce patricien de Nuremberg.

Son œuvre n'a pas l'unité organique des meilleurs ouvrages italiens. Il a fait des mélanges, et n'a pas su fondre ensemble ses imitations d'œuvres disparates. Le premier livre se rattache tout à fait à la méthode de Bruni. Il se sert, pour transposer en style humaniste un exposé médiéval (la *Chronik der Eidgenossenschaft* d'Etterlin 1507) exactement des mêmes procédés que Bruni pour Giovanni Villani. La seconde partie au contraire, la peinture de la guerre même, rappelle les récits de campagnes à demi mémorialistes qu'avait composés un Contarini, par exemple (ci-dessus p. 44). Seulement la position de Pirkheimer était bien plus défavorable que celle du général vénitien. Il n'avait point de part à la direction supérieure ; il ne commandait que son contingent nurembergeois, c'est-à-dire un détachement de très faible importance. De la marche générale de la guerre (qu'il reconstruisait principalement d'après Etterlin) il ne pouvait esquisser qu'un tableau très peu net. D'un autre côté il n'y a qu'une liaison très lâche entre ce qu'il raconte de sa propre vie et les chapitres historiques proprement dits. Pirkheimer n'a pas façonné ses souvenirs en histoire. Il n'a pas écarté les choses insignifiantes ; de jolies anecdotes réalistes alternent avec la narration chargée d'exploits d'un héroïsme théâtral.

Pirkheimer poursuivait par son écrit un but très déterminé. Il voulait se justifier, et sa ville natale avec lui, des reproches que leur faisaient d'autres États. Ses vrais adversaires ne sont pas les Confédérés, mais les concurrents de l'Allemagne du Sud, les villes souabes, auxquelles il en voulait particulièrement. Il rappelle avec amertume les intrigues censées mises en œuvre contre Nuremberg auprès de l'empereur. Malgré cette tendance, les remarques générales dont il accompagne son récit sont ce qu'il y a de meilleur dans son livre. Ses raisonnements ne sont cependant pas profonds ; et ils ont le défaut, — provoqué par le contraste avec l'état de délabrement de l'armée impériale — de surfaire la discipline et l'esprit politique des Confédérés. Mais Pirkheimer évitait du moins la phraséologie humaniste ou moralisante, et tirait de son expérience d'homme d'État plus d'une observation intelligente. Notons que, contrairement aux Ita-

liens, il tenait ferme — tout en l'exprimant par des allusions étranges — à l'idée d'une justice divine rémunératrice : si les Confédérés, depuis la guerre de Souabe, ont été si souvent battus, c'est leur châtiment pour la trahison commise contre Ludovic le More (éd. Rück, p. 135s.).

III. — Les publicistes impériaux

1. — *Remarques générales.*

En France, à côté de l'historiographie humaniste, se développa de plus en plus le genre national des Mémoires. C'est un cours tout pareil que suivit en Allemagne le développement de l'histoire publiciste de l'empire.

La constitution particulière de l'Empire d'Allemagne provoqua un genre d'historiographie qui, tout en rappelant par maints dehors l'histoire humaniste, était d'une nature essentiellement différente. Les États de l'Empire étaient bien souverains à certains égards, mais ils étaient unis par un lien fédéral. Les lois qui réglaient leurs relations entre eux et avec l'empire pouvaient n'avoir qu'une autorité théorique ; mais même des États récalcitrants n'aimaient pas passer pour avoir violé la constitution de l'empire. Quand ils avaient été déclarés coupables par les autorités impériales, ils jugeaient nécessaire d'en appeler au public, afin de prouver au tribunal de la nation qu'ils avaient observé dans leur conduite les formes légales.

L'historiographie officielle en Europe, avant et après l'humanisme, avait toujours poursuivi un but apologétique. Mais celle des publicistes de l'empire, inspirée par un ou plusieurs des États, entendit d'une façon particulière la défense de ses mandants. Leurs ouvrages prirent l'allure de plaidoyers. D'un côté ils furent plus attentifs aux dehors, plus impersonnels, moins honnêtes que les travaux des humanistes, de l'autre plus réalistes et plus sûrs pour les détails. C'est que d'un côté ils avaient à légitimer la politique de leurs patrons, non par de vagues considérations patriotiques ou utilitaires, mais en invoquant des règles de droit précises ; de l'autre, il s'agissait de choisir aussi probantes que possible les pièces apportées au

procès. Le respect des lois de l'empire eut pour conséquence que les idées vivantes qui avaient dominé le conflit disparurent dans l'exposé au profit de distinctions juridiques de pure forme ; il eut aussi pour conséquence que la narration s'appuya principalement sur des actes, c'est-à-dire sur les matériaux utiles à la procédure.

Elle n'en fut naturellement pas moins partiale. L'art de l'historien, comme celui d'un bon avocat, consista à laisser en apparence parler les faits seuls, mais à les choisir et à les grouper de telle sorte que, inattaquables dans les détails, ils forment par leur rapprochement un tableau tendancieux. Le mieux était que la personne de l'auteur disparût derrière les extraits des actes et qu'il renonçât à des opinions subjectives, c'est-à-dire non probantes. Ainsi les ouvrages de cette tendance sont à la fois partiaux et impersonnels : partiaux, parce qu'ils obéissent à une direction imposée et n'emploient que les actes d'un parti ; impersonnels, parce que l'auteur n'est que l'avocat d'un parti. Ils sont aussi francs et renfermés à la fois, francs, parce qu'ils tirent au besoin des communications d'actes diplomatiques secrets ; renfermés, parce qu'ils ne publient des pièces d'archives qu'autant que les intérêts du ou des patrons le permettent.

Ce canevas fut très diversifié dans la pratique. Pareils aux mémorialistes français, les publicistes de l'empire firent souvent un compromis avec l'historiographie humaniste. Mais ils formèrent quand même un genre national indépendant et ne s'inspirèrent de l'humanisme que pour certaines formes. Ils trouvaient leur principal aliment dans la situation politique de l'ancien Empire d'Allemagne. Quelques auteurs allemands ont, à l'occasion, transporté leur méthode dans l'histoire étrangère ; elle n'en a pas moins une origine allemande.

Elle eut une première application sur un grand pied, lorsqu'il s'agit de défendre les États protestants au sujet de leur abandon des anciennes croyances et de leur soulèvement contre l'empereur et l'empire.

2. — *Sleidan*.

Johann Philippi, appelé *Sleidanus* du nom de son lieu de naissance Schleiden dans l'Eifel, né 1506 : juriste, formé principalement en France (promu licencié en droit à Orléans) ; 1537 secrétaire du cardinal

Jean du Bellay, négocie en cette qualité avec la ligue de Smalcalde ; depuis 1542, de nouveau en Allemagne, depuis 1544 à Strasbourg, mort 1566. Il a composé :

1° *Commentarii de statu religionis et rei publicæ Carolo V Cæsare* (1517 à 1555, plus tard 1556) 1re édition, Strasbourg 1555.

2° *De quatuor summis imperiis* (jusqu'à Charles-Quint) Strasbourg 1556, (voir ci-dessus p. 230).

Sleidan a aussi fait des extraits en latin de Froissart (1537) et de Commines (1545). — Cf. Ranke *Zur Kritik*, 65 ss.; Th. Paur, *Joh. Sl. Commentar*, 1843 (en partie auparavant en latin comme dissert. de Breslau) ; Kampschulte dans *Forsch. zur deutsch. Gesch.* IV (1864), 57 ss.; K. Senden, *De J. Sl. reformationis Coloniensis... scriptore*, 1870 (dissert. de Bonn) ; H. Baumgarten, *Uber Sl. Leben und Briefwechsel*, 1878 ; G. Voigt, *Die Geschichtschreibung über den schmalkaldischen Krieg*. 1874 ; R. Fester, *Sl., Sabinus, Melanchthon*, dans *Hist. Ztschr*, 89, (1902) 1 ss. ; Bourrilly, *G. du Bellay* (1904), 397 ss. et dans le *Bull. de la Soc. de l'hist. du Protest. franç.* 1901 mai ; A. Hasenclever, *Sleidan-Studien* 1905 et dans *Ztschr. für die Gesch. des Oberrheins*, N. F. 24, 1 et 2 : A. Krieg, *Zur Charakteristik Sleidans*, 1907. M. Ritter, *Histor. Zeitschr.*, 109 (1912), 284 ss.

Un fait qui montre combien Sleidan fut promptement et universellement répandu, c'est qu'en l'année 1559 un fourrier de l'empereur Charles-Quint, du nom de Hugues Cousin, prit les *Commentarii* pour base de l'histoire de son maître écrite par lui en 24 livres. Cf. A. Morel-Fatio *Une histoire inédite de Charles-Quint par un fourrier de sa cour*, 1911 dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres XXXIX*.

La méthode de Sleidan. — Sleidan qui entreprit cette tâche pour les États luthériens, dut sa méthode pour une grande part à un modèle étranger. Lui qui prenait un intérêt si vif à l'historiographie française, n'avait pas été en vain secrétaire du cardinal du Bellay. Le commerce avec la famille de ce personnage avait pu lui apprendre à bâtir au moyen d'extraits d'actes une narration historique (ci-dessus, p. 186 s.). Mais il a beaucoup modifié la méthode du diplomate français.

Il est, comme historien, bien plus impersonnel que lui. Son ouvrage n'offre plus d'éléments mémorialistes. Il n'a ni directement ni indirectement utilisé pour l'histoire les expériences de sa vie. Il est avocat et ne pense qu'à ses clients, les princes protestants. Sa tendance se montre avant tout dans le choix des faits. Occasionnellement des entrefilets qui lui échappent presque involontairement dénoncent au lecteur sans méfiance la plume d'un protestant décidé. En général il se cache derrière son sujet. Ses extraits d'actes et d'écrits polémiques sont souvent inexacts ; plus souvent encore il

dénature et adoucit les expressions de ses sources, soit par respect pour les règles du style humaniste, soit parce que le caractère officieux de son travail lui imposait la modération du langage. Mais il n'a pas précisément falsifié les témoignages. Il s'adressa, avec peu d'exceptions, à des documents authentiques, et recueillit tous ceux qui lui étaient accessibles. Seulement, il en resta là. Non seulement il passa sous silence tout ce qui ne se trouvait pas dans ses actes, mais il ne sut pas tirer de ceux-ci une véritable histoire. Il ne donne que le récit du cours extérieur des événements, une mosaïque d'extraits rangés à la file.

La manière d'exposer l'histoire de la Réformation. — Le lecteur moderne ne trouve chez Sleidan à peu près rien de ce qu'on demande aujourd'hui à une histoire de la Réformation. Pour ne citer que les desiderata les plus frappants, nous ne rencontrons ni un tableau de la situation ecclésiastique à l'apparition de Luther, ni des éclaircissements sur le développement de la doctrine protestante, ni une caractéristique du Réformateur lui-même ou d'autres personnages, comme par exemple Erasme. Pas d'enchaînement intérieur entre les événements, pas même entre les actes politiques et ecclésiastiques. Ces actes même sont généralement mal choisis au point de vue historique. Quand Sleidan n'estompait pas à dessein *die unschöne und derbe Natur deutscher Staats-und Streitschriften* [1] (Ranke, 66), il ne s'entendait pas à relever les points saillants. Il laissait souvent de côté l'essentiel, caché peut-être dans un adjectif ou dans une incidente, et reproduisait au long et au large d'inutiles fioritures. Combien en cela il est au-dessous d'un Guichardin !

Mais tous ces défauts s'effacent devant l'art admirable avec lequel Sleidan a mis son difficile sujet à la portée du public cultivé de son temps. Peu d'historiens ont su concentrer aussi habilement leurs matériaux. Sa narration ne se perd pas dans des longueurs. Ses extraits, quelque mal faits qu'ils soient au point de vue scientifique, sont toujours concis et intelligibles. Son expression sacrifie souvent au purisme la vigueur, mais non la clarté. Les digressions archéologiques, particulièrement soignées, sont des modèles d'orientation

1. Le caractère rude et sans art des papiers d'État et des écrits polémiques allemands.

populaire à vol d'oiseau. Avant tout — et c'est ce qui rendit les *Commentaires* agréables aux gens cultivés de l'époque et des temps suivants — le langage est constamment mesuré ; Sleidan évite les injures grossières, les gros mots de la polémique. Son ouvrage n'est pas impartial, tant s'en faut, mais il n'impose pas au lecteur son parti pris. Il se fit goûter par des gens pour qui les discussions confessionnelles n'avaient pas d'intérêt. Et puis il put longtemps passer pour l'auteur le mieux informé de l'histoire de la Réformation allemande. L'historiographie savante ne cessa de dépendre de lui que lorsque, au XIXe siècle, les archives s'ouvrirent et que les chercheurs eurent libre accès aux actes originaux qu'on n'avait pu consulter jusqu'alors que dans les extraits de Sleidan.

En revanche, il ne faut pas lui demander compte de ce que — comme Kampschulte le lui reproche (p. 63) — il ne donna que *die diplomatisch theologische Seite der Reformationsbewegung und von der volkstümlichen keine Ahnung hatte*[1]. D'abord ce n'était pas son devoir de publiciste de peindre les mouvements populaires qui accompagnèrent les négociations des princes et des diplomates. Et d'ailleurs une tentative de ce genre eût outrepassé les forces de toute l'historiographie humaniste. Sleidan n'était rien moins qu'un classique correct. Il était dans son genre un hardi novateur, le premier auteur non théologien qui traita in extenso dans un ouvrage humaniste les luttes ecclésiastiques du XVIe siècle. Sans son initiative, ni de Thou ni Camden (cf. ci-dessus, p. 203 s.) n'auraient peut-être eu le courage de tourner leur attention vers les affaires religieuses à côté des affaires politiques. Combien pauvre et insuffisant, même au point de vue politique, est tout ce que Jove et Guichardin savent nous dire de Luther ! En demander davantage, c'est méconnaître le caractère spécifique de l'histoire humaniste.

3. — *Pufendorf.*

Samuel de PUFENDORF, né 1632 près de Chemnitz, juriste, 1658 précepteur de l'ambassadeur suédois Coyet à Copenhague, 1661 professeur de droit naturel et de droit des gens à Heidelberg, 1670 professeur à l'université de Lund, 1677 à Stockholm en qualité d'historiographe de

1. Le côté théologique et diplomatique du mouvement réformateur et ne se douta pas de son côté populaire.

Suède, 1686 appelé à Berlin comme historiographe du margrave de Brandebourg (émigré 1688), mort 1694 à Berlin. Il composa :

1° *Commentariorum de rebus Svecicis, ll. XXVI ab expeditione Gustavi Adolphi in Germaniam ad abdicationem usque Christianae*, Utrecht 1686 ; écrit 1677 à 1686 sur commande et avec l'appui de Charles XI, roi de Suède.

2° *De rebus a Carolo Gustavo* (*X*) *Sveciæ rege gestis commentariorum, ll. VII.* Ce devait être l'ouvrage principal, dont le n° 1 n'était que l'introduction ; mais il ne parut qu'après la mort de l'auteur, Nuremberg 1696.

3° *De rebus gestis Friderici Wilhelmi Magni, Electoris Brandenburgici Commentariorum, ll. XIX*, Berlin 1695. Comp. dans les années 1688 à 1693 sur mandat du gouvernement de Brandebourg. De la continuation, qui devait embrasser le règne de l'électeur Frédéric III, le début seul est achevé (pub. 1784 à Berlin sous le titre de *De rebus gestis Friderici III, fragmentum postumum*).

4° *Einleitung zu der Historie der vormehmsten Reiche und Staaten... in Europa*, Francfort 1682-1686, livre d'étude pour jeunes hommes d'État.

Sur Pufendorf historiographe, l'important a été dit par J.-G. Droysen : *Zur Kritik P^s* (*Abhandlungen zur neueren Geschichte* [1876], 306 ss.). Cf. en outre H. v. Treitschke, *Histor. und polit. Aufsätze*, IV (1897) 270 ss. ; E. Salzer, *Der Uebertritt des grossen Kurfürsten, etc.* 1904 (Heidelberger Abhandlungen, 6). Rödding. *P. als Historiker u. Politiker in den Commentarii de rebus gestis Friderici III*, 1913. Cf. en outre les lettre de Pufendorf communiquées par Varrentrapp dans la *Hist. Ztschr.* 70 (1893) et 73 (1894).

Nous ne pouvons nous occuper ici que du plus remarquable et du plus célèbre des représentants ultérieurs de cette tendance.

Pufendorf est le maître de l'historiographie publiciste de l'Empire. Personne n'en a aussi fidèlement observé les règles, ni, dans ses limites, fait œuvre aussi distinguée.

Il ne pesait pas les actions d'État qu'il décrivait d'après leur portée dans l'histoire universelle ou d'après leur importance pour la politique internationale, mais uniquement d'après la place qu'y prenait son héros, que ce fût un roi de Suède ou un Électeur de Brandebourg. Dans son histoire du Grand Électeur il eut à revenir sur les mêmes événements qu'il avait traités déjà dans ses écrits sur l'histoire de Suède ; malgré cela il s'en tint presqu'exclusivement dans son second travail aux actes et aux rapports des archives brandebourgeoises. Il ne fondait pas les actes qu'il avait devant lui en une narration d'ensemble ; il rangeait l'un après l'autre les rapports particuliers sur des négociations politiques, d'après la date et la série des actes. Mais ces rapports sont rédigés plus intelligemment et plus clairement que chez aucun de ses devanciers (à l'un d'eux,

Chemnitz, il se rattache directement dans son histoire de Suède). Les fils enchevêtrés des intrigues diplomatiques sont démêlés avec une habileté extraordinaire. La langue et le style sont des modèles de précision et de transparence.

Il va sans dire qu'en sa qualité d'historiographe officieux il ne pouvait tout dire. Mais en général ses extraits des actes méritent confiance et l'on n'a pas d'exemples de déloyauté à lui reprocher. Il importe peu qu'il oriente, insuffisamment, comme le démontre Droysen, sur la marche des affaires au sein même des autorités : dévoiler ces secrets intimes n'était pas du devoir de Pufendorf, et il n'en avait sans doute pas le droit. Il écrivait surtout pour l'étranger : le gouvernement, devant l'étranger, devait apparaître comme une Puissance une et compacte ; ses résolutions, et non la façon dont elles avaient été prises, étaient à communiquer. Si Pufendorf groupait les motifs d'une décision qu'il trouvait dans les actes autrement qu'ils ne l'avaient été dans la délibération, il ne croyait pas en cela falsifier les faits.

Sans doute, il ne faut pas lui demander davantage. Il n'est pas allé au delà de sa compétence. Il n'a pas essayé de caractériser la politique de ses héros, d'en saisir les principes directeurs. Il y a plus. Ses ouvrages devaient être des comptes rendus pour l'étranger et pour les autres États de l'empire, et le choix du sujet était ainsi, comme dans le cas de Sleidan, beaucoup trop réduit. On ne pouvait traiter que des incidents où l'État du mandant était entré en contact direct avec l'étranger. Il est facile de voir combien le champ de l'histoire était rétréci par là. Pufendorf eût-il même donné un exposé d'ensemble de la politique extérieure de ses héros, il n'aurait pu toucher aux fondements sur lesquels s'élevait leur puissance. Il nous instruit des guerres du Grand Électeur, mais ne nous apprend rien sur l'organisation de son armée, sur l'administration de ses finances. La politique intérieure est absente. Pufendorf ne nous donne que des histoires de personnes, d'individus, jugeant les actes des princes et des diplomates seuls dignes d'être mentionnés ; et encore ne donne-t-il de ces actes qu'une petite tranche, souvent peu intelligible par elle-même, savoir les mesures qui concernent directement la politique étrangère. C'est une tête politique bien autrement douée que Sleidan : mais sa conception historique n'est pas plus approfondie. Ses travaux

historiques sont plus impersonnels encore que les Commentaires de son prédécesseur ; il avait pris pour tâche, *des Herrn Sentimente zu exprimieren*. (Cf. Treitschke, IV, 293.)

4. — *Ouvrages similaires.*

La position que les publicistes de l'empire occupaient dans l'histoire politique, les jurisconsultes impériaux l'occupèrent dans l'histoire du droit germanique. Leurs ouvrages poursuivaient des buts pratiques ou tout au moins pédagogiques : pratiques étaient les consultations d'avocats sur des questions de droit public, consultations qui revêtaient la forme de recherches sur l'histoire du droit ; pédagogiques, les manuels destinés à initier hommes d'État et juristes à la connaissance du droit en usage dans l'empire.

Les écrits de ce genre furent rendus publics en Allemagne plus fréquemment que dans d'autres pays — peut-être parce qu'un public plus nombreux y était directement intéressé (avant tout la noblesse indépendante) et que les litiges touchaient plus souvent le droit public. Les recherches nécessaires remontaient souvent jusqu'à la première moitié du moyen âge et s'embarrassaient d'un pesant appareil d'érudition historique. Elles n'avaient quand même rien de commun avec l'histoire du droit au sens scientifique du mot, pas plus qu'actuellement les manuels qui rassemblent pour des praticiens anglais des notes sur l'histoire du droit (par exemple sur les prérogatives judiciaires de la haute Chambre). Et puis la nature de ces écrits les rendait partiaux. Dans plus d'un les textes n'étaient pas seulement soumis à un groupement et à une interprétation tendancieux, mais tout simplement falsifiés.

Celui des jurisconsultes de l'empire à qui l'histoire est le plus redevable, est le polyhistorien Hermann Conring, qui dans son livre *De origine juris germanici* (Helmstedt 1643) combattit les prétentions des Romanistes avec une saine critique et des arguments intelligents. (R. Knoll, *C. als Historiker*, Diss. de Rostock 1889).

L'ouvrage du professeur d'histoire à Helmstedt Simon Friedrich Hahn, *Vollständige Einleitung zu der deutschen Staats-Reichs-und Kaiserhistorie und dem daraus fliessenden Jure publico* (1721-1724) avait, d'après la déclaration de l'auteur, l'intention expresse *nichts vorbeizulassen, was in dem deuts-*

chen Staats Lehn-und Kirchenrechte oder in Streitigkeiten und Ansprüchen hoher Potentaten Licht zu geben vermag[1].

Il en est de même de la Statistique comme, avant Heeren, la pratiquaient à Goettingue Achenwall, Schlözer et autres. Les statisticiens ne se préoccupaient pas d'une pénétration scientifique de la matière, mais se bornaient à une collection de *Staatsmerkwürdigkeiten* (curiosités d'État, le mot est de Schlözer) pour renseigner les hommes d'État et les princes de l'avenir. Par sa matière, la statistique touchait maintes fois à l'économie nationale, en partie aussi à l'histoire économique. Mais elle en différait intérieurement autant que l'introduction au droit de l'empire fabriquée par les juristes différait d'une véritable histoire du droit. Elle élargit considérablement le champ de l'ancienne *Caméralistique*. Mais l'une comme l'autre ne servait qu'à des besoins pratiques.

1. De ne rien omettre de ce qui peut faire la lumière sur le droit politique, féodal, ecclésiastique, ou sur les discussions et les prétentions des grands potentats,

E. — LA SUISSE

I. — L'Histoire nationale

1. — *Observations générales.*

Peu de pays ont cultivé avec autant d'empressement que la Suisse l'histoire nationale à la façon des humanistes.

Le besoin s'en faisait sentir plus qu'ailleurs. Il n'y avait pas longtemps qu'était né entre les membres d'une alliance un peu flottante le sentiment de l'unité et de la solidarité. Il ne s'était vraiment éveillé que depuis que les cantons confédérés étaient entrés comme puissance indépendante dans la politique internationale. En Allemagne, la vie et la force politique s'étaient dans les derniers siècles réfugiées de préférence dans les États particuliers; le développement de la Suisse au contraire l'avait amenée au xve siècle à la concentration, et il y avait apparence que l'avenir renforcerait encore les tendances unitaires.

L'historiographie humaniste avait ici par conséquent un terrain vierge. Quelques représentants de la vieille école avaient bien tenté de satisfaire au besoin d'une histoire nationale éveillé depuis les guerres avec la Bourgogne. Mais les chroniques suisses d'Etterlin (1507) et de Brennwald (écrite entre 1515 et 1520, éditée pour la première fois dans les *Quellen zur Schweizer Geschichte* N. F., Abt, 1 et 2, 1908 à 1910) n'étaient que des compilations sans critique, inférieures pour le fond et pour la forme même à de bonnes chroniques municipales. Les premiers exposés de l'histoire nationale dignes de ce nom sont dus, en Suisse comme ailleurs, à des auteurs de formation humaniste.

L'histoire suisse n'a jamais été écrite dans la manière classique de Bruni. Le public, plus encore que les auteurs, manquait trop de

culture pour cela. Seul, un étranger a traité l'histoire de la Confédération avec les formes rhétoriciennes de l'humanisme (Pirkheimer, cf. ci-dessus, p. 243 s.). Les Suisses n'ont produit dans ce style que des écrits de circonstance officieux et des éloges, comme ceux que composa par exemple Albrecht von Bonstetten. Le développement de l'historiographie artistique fut entravé par les disputes confessionnelles qui bientôt, comme ailleurs, attirèrent toute l'attention.

C'est la méthode de Blondus qui fut en Suisse le modèle absolu pour l'histoire proprement dite.

Pour tous les détails, ainsi que pour toute la littérature ancienne, nous renvoyons une fois pour toutes à G. v. Wyss, *Geschichte der Historiographie in der Schweiz* (1895).

2. — *Stumpf.*

Johannes Stumpf (Stumpff), né 1500 à Bruchsal, membre de l'Ordre de Saint-Jean, 1522 envoyé comme prieur au couvent de Bubikon dans le canton de Zurich ; après la Réformation, pasteur protestant (jusqu'à 1561) ; 1548 gratifié du droit de bourgeoisie dans la ville de Zurich, où il vit jusqu'à sa mort (vers 1576).

1° *Gemeiner lobl. Eidgenossenschaft Städten, Landen und Völkeren chronikwürdiger Taten Beschreibung.* Terminé 1546. Des treize livres, les trois premiers traitent la topographie et l'histoire de l'Europe, particulièrement de l'Allemagne et de la France, les dix autres celles de la Suisse jusqu'au temps présent. Le droit de bourgeoisie fut la rémunération de ce travail. Pour quelques sections (Saint-Gall), Vadian a fourni des contributions de valeur, insuffisamment mises à profit par Stumpf : d'autres collaborateurs furent Bullinger, Tschudi, etc. 1re édition, Zurich 1548. La *Schwytzerchronik* (1554) est un extrait fait par l'auteur lui-même. Cf. H. Escher dans l'édition du récit de voyage de Stumpf (1544) dans les *Quellen zur Schweiz. Gesch.*, VI (1884) et S. Vögelin dans *Jahrbuch für Schweiz. Gesch.*, XI 1886.

2° *Kaiser Heinrichs IV fünfzigjährige Historia*, Zurich 1556. Cf. G. Meyer von Knonau dans les *Turicensia* (1891), 145 ss.

3° En outre une description du concile de Constance (1541) et une rédaction antérieure, encore inédite, de l'histoire suisse, qui sous la forme d'annales traite aussi l'histoire de la Réformation en Suisse. Cf. là-dessus E. Gagliardi dans *Jahrbuch für schweizerische Geschichte*, 35 (1910), 48* ss. August Bernoulli, *Die Basler Quellen zu Stumpfs Beschreibung der Eidgenossenschaft* dans *Basler Zeitschrift für Geschiste u. Altertumskunde* XI (1912), 244 ss. et XIII (1913), 191 ss.

Le premier auteur d'une histoire de la Suisse qui ait travaillé sous l'influence des humanistes italiens, est Jean Stumpf.

Il resta bien inférieur à ses modèles. Sa chronique de la Confédération est un exemple typique de la manière dont hors de l'Italie les bonnes inspirations des humanistes étaient épaissies, faussées par des raisons patriotiques, et fondues inorganiquement avec les traditions du moyen âge. Stumpf prit Blondus pour modèle, et son but principal paraît avoir été de donner un pendant à l'*Italia illustrata*. Comme le fondateur de l'école savante et comme d'autres de ses disciples (Camden), il se prépara à son travail par un assez long voyage; l'ordonnance de sa topographie helvétique par districts (au lieu des treize cantons de son devancier Brennwald) ainsi que la réunion de notices géographiques et historiques sont des imitations évidentes de l'*Italia* et de sa description par régions. Mais Stumpf ne suivit pas cette disposition avec autant de netteté et de conséquence que le chercheur italien. Il mêla indûment à son tableau de la Confédération des données historiques et généalogiques sur les pays voisins, Allemagne et France; et il y intercala encore un aperçu de l'histoire de la Suisse. Sa Chronique n'est de la sorte ni un lexique ni un livre d'histoire : des répétitions nombreuses, un ordre peu lumineux, sont la conséquence naturelle de cet arrangement défectueux.

Plus insuffisant et plus flottant encore est l'emploi de la méthode archéogico-critique italienne. Stumpf s'était donné expressément pour but de défendre l'histoire de sa patrie contre les attaques d'écrivains étrangers, et il emmagasine sans sourciller tout le fatras d'inventions légendaires sur l'origine de la Confédération que son contemporain Vadian traitait déjà haut la main comme des fables. Sans doute, la critique des humanistes n'a pas passé pour lui tout à fait inaperçue. Mais ses mérites comme critique sont bien minces, et il n'est même pas un critique sincère. Combien sa chronique est au-dessous d'une production moyenne de l'humanisme italien du temps, comme les *Commentarii urbani* de l'encyclopédiste Raphaël Maffei (Volaterranus, 1452 à 1522), qu'il a exploités! Il n'était pas non plus grand historien. Il ne tente nulle part un exposé pragmatique de l'histoire. Il évite de prendre position dans les affaires qu'il raconte. Il est vrai que dans la Confédération on avait moins que partout ailleurs son franc parler. Comment en eût-il été autrement, quand la censure avait à tenir compte d'opinions parfois diamétralement

opposées de treize cantons différents ! Aussi les sentiments nettement protestants de Stumpf n'ont-ils laissé dans sa chronique que de très faibles traces. Il déguisa son aversion pour le monachisme derrière quelques citations fournies par Vadian, et encore en affaiblit-il après coup la portée vis-à-vis de Tschudi. Ses Annales de la Réformation suisse n'ont jamais vu l'impression.

L'ouvrage de Stumpf devint rapidement populaire. Non seulement parce que c'était le premier grand ouvrage sur l'histoire de la Suisse et qu'il ménageait sans aucune réserve critique la légende patriotique; mais Stumpf possédait à un degré tout à fait éminent l'art de l'exposition populaire. Comme narrateur, il était supérieur à son successeur Tschudi, qui se présentait avec des prétentions bien plus hautes à la critique et à l'érudition.

3. — *Tschudi.*

Æigidius (Gilg) Tschudi, né 1505 à Glaris, appartenant à une famille patricienne, occupa à plusieurs reprises de hautes positions (Landvogt à Sargaus et Baden, Landrat de Glaris, etc.) ; champion résolu de l'ancienne foi, il essaya, après avoir été élu Landammann 1558, d'écraser par la violence la réformation à Glaris ; forcé pour cette raison 1562 de quitter temporairement le pays ; y rentre 1565 et y meurt 1572. A côté de son activité politique, il s'occupa de bonne heure d'études historiques et archéologiques :

1° *Chronicon Helveticum.* Tschudi avait conçu le projet d'écrire l'Histoire entière de la Confédération, depuis les plus anciens temps jusqu'à l'époque présente. Mais il commença son travail à l'an 1000 et le poussa seulement jusqu'à 1470 : ce « *Mittelbuch* » fut publié à Bâle par Iselin 1734-1736 sous le nom de *Chronicon Helveticum.* Quant aux parties plus anciennes, Tschudi ne put achever que l'introduction, une description topographique et historique de l'ancienne Gaule (helvétique) qui fut éditée 1758 à Constance par Gallati sous le titre de *Gallia comata.* Les deux éditions sont très défectueuses. On a encore de grands morceaux de la première ébauche de la Chronique. On a publié des parties de la continuation (1472 jusqu'à environ 1564). Cf. Wyss s. v. — C'était une sorte d'échantillon de cet ouvrage que la *Uralt wahrhaftig alpisch Rhätia*, description topographique et historique de l'ancienne Rhétie, terminée 1528 et imprimée à Bâle 1538, la seule œuvre historique de Tschudi qui parut de son vivant.

2° *Geschichte des 2. Kappelerkriegs* (1531). Écrite après 1547, probablement vers 1560. Pour la première fois (sous une forme modernisée) dans l'*Helvetia* de Balthasar (1826) ; dans la version originale 1902 par Liebenau dans *Arch. für schweizer. Reformationsgeschichte* I (Beilage zu den *kathol. Schweizerblättern*).

Outre la littérature sur le n° 1 citée chez Wyss, p. 196, nommons ici les travaux de S. Vögelin dans *Jahrbuch für schweizer. Gesch.*, XI (1886), XIV (1889) et XV (1890), dans les *Mitteilungen der antiquar. Gesellschaft in Zürich* XXIII et le *Neujahrsblatt* der Zürcher Stadtbibliothek 1890, Wyss dans *Jahrbuch für schweiz. Gesch.* X (1885); Schulte, *ibid.*, XVIII (1893). Ont paru depuis : E. Dürr, *Ueber Tschudis Quellen der alten Zürichkrieges* (Diss. de Bâle 1908); E. Gagliardi dans *Jahrbuch für schweizer. Gesch.* 33 (1908), 276 ss. ; H. Herzog, *Die Bemühungen der Nachwelt um die beiden Hauptwerke des Chronisten Ae. T.* dans *Taschenbuch der hist. Gesellschaft des Kantons Aargau für das Jahr* 1906.

Tschudi était une personnalité beaucoup plus distinguée que Stumpf; il le dépassait par l'étendue de son savoir et son zèle de collectionneur. Mais il ne put l'égaler comme historien, et son activité de chercheur même est gâtée par trop de taches : peut-être les travaux obscurs de Stumpf ont-ils mieux servi la connaissance scientifique de l'histoire suisse ou lui ont moins nui que les savantes, mais prétentieuses et déloyales combinaisons et inventions de Tschudi.

Il faudra toujours reconnaître à Tschudi le mérite d'avoir appliqué pour la première fois à l'histoire suisse la méthode de Calchi, d'avoir systématiquement recueilli des inscriptions et des actes et de les avoir utilisés pour l'histoire. Il fut le premier historien suisse qui se rattacha ainsi à un des principes les plus importants des chercheurs italiens et qui parut faire pour son pays ce qu'en même temps Morales tentait pour l'Espagne. Malheureusement il ne procéda pas aussi honnêtement que l'historien espagnol. Il déprécia son travail critique en mêlant à ses matériaux authentiques des inventions tendancieuses, des faux généalogiques et patriotiques.

Il représente mieux que beaucoup d'historiens *l'érudition confuse du XVIIe siècle* (ci-dessus, p. 157 s.), cette union inorganique de la critique humaniste avec la peinture poétisante, de la tradition médiévale avec la gloriole patriotique moderne. C'est Ocampo et Morales dans la même personne (cf. ci-dessous, p. 276).

Sa funeste influence reposa surtout sur cette situation double. Il combinait la fidélité aux actes de l'école de Blondus avec le goût humaniste pour les embellissements romanesques, et souvent il ne donnait en fait d'actes que des inventions personnelles.

Ses falsifications ne poursuivent pas toujours un but pratique. Il arrivait à Tschudi d'altérer la lettre de ses documents ou d'inventer

hardiment des dates et des noms, alors que les intérêts de sa famille, de son canton ou de la Confédération n'étaient pas en jeu. Dans certains cas, ses faux servent à appuyer une date conjecturale ; il prétend, comme certains philologues contemporains, avoir découvert dans de vieux manuscrits des corrections de quelques textes. Mais plus la critique avance, plus on peut fournir la preuve que Tschudi a inventé des documents pour soutenir des prétentions juridiques. On démontre qu'il a tiré de quelques-uns de ses faux un profit personnel (*Jahrbuch für schweiz. Gesch.*, XVIII, 58).

Moins graves sont les déformations de la tradition historique entreprises par Tschudi dans l'intérêt de la foi catholique. Ne voulant pas accorder aux nouveaux croyants que les vieux Confédérés eussent commis des sacrilèges, il corrigeait les sources quand c'était nécessaire et imaginait des histoires propres à prouver le respect des anciens Suisses pour le clergé et pour l'Eglise (Cf. Dürr, p. 30 ss. Tschudi devint avec l'âge toujours plus timoré à cet égard ; cf. *Arch. für Schweiz. Gesch.* X, 214 s.). Il manœuvrait avec une prudence remarquable. Il était trop fin politique pour étaler ses tendances au grand jour et exciter ainsi la méfiance du lecteur. On chercherait en vain dans sa Chronique une attaque contre les Protestants. Comment ceux qui s'en servaient auraient-ils deviné qu'ils avaient affaire à un faussaire et à un homme de parti confessionnel ? D'autant plus que l'ouvrage de Tschudi est bien disposé en annales lexicographiques, mais qu'il ne cite pas régulièrement ses sources. Il conférait par là à l'ouvrage entier la présomption de documentation authentique, qui ne convenait qu'à certains chapitres. Ce n'est pas en vain, vraiment, que Tschudi cite souvent Corio (ci-dessus, p. 53 ss.) ; son travail n'a que trop d'analogie avec celui de l'historiographe milanais.

Tschudi narrateur. — Tschudi ne saurait passer pour un grand historien ni pour un grand écrivain. Les matériaux ne sont pas mis en œuvre. Il suit purement et simplement l'ordre des annales, et même dans ce cadre, des faits qui tiennent l'un à l'autre sont fâcheusement démembrés. Entre les matériaux que fournissaient des chroniques, des actes, des chansons, Tschudi ne fait aucun choix ; il enregistre des choses insignifiantes au même titre que de plus

importantes, des événements politiques décisifs à côté de sinistres qui n'ont frappé qu'une localité. Il a un faible pour les anecdotes. Presque aucune remarque de l'auteur. Il imprime le plus souvent les documents sans commentaire, à l'état brut. La critique est encore dans son enfance : Tschudi corrigera dans un document faux l'indiction, sans s'apercevoir de l'inauthenticité. On a fait une comparaison bien malheureuse en l'appelant l'Hérodote suisse : là l'œuvre clairement composée et bien limée d'un écrivain qui déclare ouvertement son parti pris ; ici, des régestes illisibles, un recueil de notes dont l'objectivité apparente est calculée de façon à induire en erreur ceux qui le consultent.

Il est vrai que la Chronique de Tschudi est restée à l'état de *torso*, et l'on pourrait alléguer que la rédaction définitive aurait apporté bien des corrections. Mais d'abord les éloges traditionnels prodigués à la Chronique s'adressent à l'œuvre telle que nous l'avons, et non à un plan hypothétique de Tschudi. Et puis nous n'avons aucune raison de supposer que cette œuvre complètement achevée eût été un travail historique supérieur à la rédaction imprimée. Nous savons que Tschudi voulait faire abréger pour la publication les pièces documentaires (Wyss, 198) et nommait son ébauche de Chronique, en opposition avec les narrations historiques, *nit allein Annalia, sonder vilfach Diurnalia* (J. Vogel, *E. T.*, 1856, p. 245). Mais rien n'indique qu'il aurait fait avec le temps de ses Annales lexicographiques un véritable livre d'histoire.

Le professeur de théologie de Zurich Josias Simmler (né 1530 à Kappel, mort 1576 à Zurich) fit en latin humaniste pour les lecteurs étrangers un habile extrait de Tschudi et de Stumpf. Ses deux livres *De republica Helvetiorum* (1re édit. 1576, Zurich) renferment en outre un exposé du droit politique en vigueur dans la Suisse (reproduit dans le *Thesauus historiæ helveticæ*, Zurich 1735, en même temps que la description historico-topographique du Valais également composée par Simmler, *Descriptio Vallesiæ*, qui avait été imprimée pour la première fois à Zurich en 1574).

4. — *Guillimann*.

Franz Guillimann, né vers 1508 à Fribourg i. U., élevé à l'académie des Jésuites de Dillingen, 1540 professeur de latin à Soleure, 1595 expulsé pour raisons politiques, entre au service de l'ambassadeur espagnol à

Lucerne, A. Casati; 1606 à 1609 professeur d'histoire à Fribourg-en-Brisgau, où il meurt 1612. Il a composé :

1° *De rebus Helvetiorum sive antiquitatum, II. V.* Traite la plus ancienne histoire des contrées suisses et donne ensuite, comme Simmler, une description des treize cantons et des annexes. 1re édition, Freiburg i. U. 1598, Reproduit dans *Thesaurus hist. helv*, Zurich 1735.

2° *Habsburgica sive de antiqua et vera origine domus Austriæ*, Milan 1605. Reproduit avec n° 1 dans le *Thesaurus*.

En outre, de petits travaux historiques, la plupart généalogiques. Cf. J. Kälin, *Fr. G.* dans les *Freiburger Geschichtsblätter*, XI. Freiburg i. U., 1905. *Ibid.*, 213 s. une bibliographie de ses ouvrages.

Les œuvres de Vadian (ci-dessous, p. 267) restèrent inédites et d'ailleurs ne traitaient que l'histoire d'une seule ville; l'histoire primitive de la Confédération n'y est qu'effleurée. C'est donc au Fribourgeois Guillimann que revient la gloire d'avoir pour la première fois porté devant le public l'histoire ancienne de la Suisse, honnêtement traitée selon les règles de l'école de Blondus.

Guillimann lui-même ne pouvait exécuter qu'imparfaitement son travail d'épuration. Comme catholique, il dépendait des cantons primitifs, et ceux-ci, dont la position politique au sein de la Confédération semblait établie en grande partie sur la tradition tendancieuse, étaient moins disposés que tous les autres à souffrir une attaque contre cette légende patriotique. Guillimann arriva bien personnellement à se convaincre que l'histoire de Tell était une fable (lettre à Goldast du 27 mars 1607 chez Kälin, 163 s.); il se permit d'indiquer dans son histoire que les libertés des Waldstædte ne remontaient pas à une haute antiquité, mais avaient été, au XIIIe siècle, dans la lutte entre l'Empire et la Papauté, arrachées aux empereurs en récompense d'une tenue loyale ; il rapprocha du soulèvement des vieux cantons des événements semblables à Zurich, à Soleure et à Schaffhouse (liv. II, chap. XVI). Mais il n'osa pas pousser jusqu'au bout cette idée féconde, ni supprimer de son histoire la légende de Tell. Ses allusions prudentes scandalisaient déjà les Etats confédérés.

Guillimann était au reste un chercheur intelligent et de sang-froid. Mais ni la critique ni la conception d'ensemble n'étaient bien profondes chez lui. Surtout pas la critique. L'échafaudage mensonger de Tschudi (dans la 1re rédaction, Kälin, 92) est pour lui, bien à tort, une autorité. Il sait que Plutarque s'écarte de César dans la relation de la guerre des Helvètes : il se prononce quand même absolument

pour les Commentaires (liv. I. chap. VII). Il savait combiner (il reconstruisit par les limites des diocèses les circonscriptions administratives romaines), il travaillait consciencieusement, mais son travail et son talent de combinaison s'appliquaient souvent à des objets de nulle valeur. Il est à regretter toutefois que Guillimann, effrayé par le mécontentement de Soleure et, paraît-il, aussi des cantons primitifs, n'ait pas continué son histoire au delà de l'année 1315. L'histoire ultérieure de la Confédération fut ainsi complètement soustraite à la critique, et les vieilles fables furent jusqu'en plein XIX[e] siècle répétées sans scrupule même par les historiens savants. Seule peut-être l'ancienne histoire de France a été, au XVIII[e] siècle, traitée avec un pareil manque de critique.

II. — L'HISTORIOGRAPHIE DES VILLES

La nouvelle culture n'exerça pas son influence seulement sur l'histoire nationale, mais aussi sur les histoires locales. Même là où les chroniques municipales avaient été, au moyen âge, systématiquement cultivées, les travaux historiques prirent à l'instigation de l'humanisme une autre tournure. Il faut remarquer particulièrement les deux grandes histoires locales composées *avant* Stumpf et Tschudi, et indépendamment d'eux, les ouvrages d'Anshelm et de Vadian.

1. — *Berne* (*Anshelm*).

Valerius Rüd, appelé ANSHELM, né 1475 dans la ville de Rottweil, sur le Neckar, alliée des Confédérés, descendant d'une famille considérée (Cf. *Jahrbuch für schweizer. Gesch.*, 33, 79) ; placé à Berne 1505 comme maître d'école, 1508 médecin de la ville ; zélé partisan de la Réformation (il dut pour ce motif quitter la ville de 1525 a 1528) ; mort 1547. Le Conseil de la ville de Berne lui donna mission en 1529 d'écrire l'histoire de la ville : *Chronik der Stadt Bern.* La chronique proprement dite commence à l'année 1474 : mais Anshelm omet les guerres de Bourgogne, racontées au long déjà par Diebold Schilling, de sorte qu'il n'a donné d'exposition suivie que des années 1477 à 1536. Il l'a fait précéder d'un aperçu de l'histoire de la Bourgogne de 1032 à 1218 avec maintes observations sur l'histoire générale d'Allemagne à cette époque et un exposé sommaire de l'histoire de Berne jusqu'à 1474, reposant sur les chroniques officielles. — 1[re] édition (d'après une copie faite en partie sous

les yeux de l'auteur) par Stierlin et Wyss 1825 à 1833 (ne va que jusqu'à 1526). Nouvelle édition, comprenant la continuation conservée par fragments pour les années 1526 à 1536, par Blösch 1884 à 1901. Cette nouvelle édition est très défectueuse et pas même complète, de sorte que pour les anciens chapitres il faut toujours recourir à celle de Stierlin. Les lacunes les plus sensibles des dernières années sont comblées par Th. de Quervain, *Kirchliche und soziale Zustände in Bern unmittelbar nach der Einführung der Reformation* (1906) 247-275. Cf. Fluri dans *Anzeiger für schweizerische Gesch.*, 1908, p. 283 ss.

Anshelm composa en outre un manuel d'histoire universelle (jusqu'à 1536), qui parut à Berne 1540 sous le titre *Catalogus annorum et principum geminus*, etc. Son guide, d'après la préface, fut Annius de Viterbe, dont il ne reconnut pas les faux.

Cf. sur Anshelm : E. Blösch, *V. A. und seine Chronik* 1889 : G. Tobler dans *Festschrift zur 7. Säkularfeier der Gründung Berns* (1891), 40 ss.; puis l'introduction de la nouvelle édition (en tête du dernier volume).

Anshelm historien humaniste. — A Berne, l'historiographie officielle n'est pas un produit de l'humanisme. On la pratiquait depuis le commencement du xv[e] siècle avec une suite qu'on ne rencontre guère au nord des Alpes. L'humanisme se heurtait ici, comme en Castille, à une historiographie nationale déjà développée, avec une tradition ferme, que la forme de Bruni ne pouvait écarter d'emblée. Quand il reçut le mandat de continuer la Chronique de Diebold Schilling, Anshelm ne pouvait songer à créer tout à neuf l'histoire de Berne. Le moyen âge avait déjà résolu le problème spécial qui se posait aux humanistes, savoir de composer une histoire nationale suivie et d'un style soutenu ; Anshelm dut se contenter de corriger dans un résumé initial les données de ses devanciers qui choquaient le point de vue humaniste.

Sa Chronique montre quand même les symptômes de la culture nouvelle. D'abord dans de nombreux détails de forme. Et surtout dans une toute nouvelle conception de la vocation d'historien. Les anciens chroniqueurs avaient simplement servi de porte-voix aux gouvernements. La personne de l'auteur était restée dans leurs ouvrages tout à fait à l'arrière-plan. Ils avaient été officiellement censurés et corrigés. Anshelm rompit avec cette habitude. Il se sentait Bernois, mais non représentant du Pouvoir. On serait tenté de le comparer à Machiavel, en voyant comme il traite subjectivement son sujet. Il fait, quand cela lui semble opportun, opposition directe à la politique du gouvernement. S'il blâme l'attitude anti-bourgui-

gnonne de Schilling, ce n'est pas que la politique bernoise eût fait depuis un changement de front ; il critiquera aussi vivement les mesures de gouvernants contemporains. Il porte encore le nom et a les droits d'un Chroniqueur de la ville ; mais c'est l'individu qui juge, l'humaniste indépendant.

Tendances politiques et religieuses. — Mais c'est un humaniste qui a subi l'influence de la Réformation allemande. Anshelm, dans ses jugements sur la vie politique, est exclusivement moraliste. Il n'entend rien aux questions de la politique générale, et pas plus à celle de la politique bernoise. C'est un adversaire fanatique et absolument borné de la politique d'extension que depuis les guerres de Bourgogne le patriciat bernois poursuivait avec autant d'énergie que de prudence et de bonheur. Il ne sait découvrir derrière les plans politiques des hommes d'Etat dirigeants que des motifs bas, tels que l'appétit pour des pensions. C'est le maître d'école sans expérience politique et c'est le protestant d'éducation théologique qui parle en sa personne. Nulle part son jugement ne dépasse l'horizon de l'honnête petit bourgeois. Ses sentences, tant qu'elles touchent à des affaires privées et aux côtés moraux des mesures politiques, peuvent être qualifiées de bons produits de la sagesse proverbiale ; l'esprit de la politique bernoise n'a pas soufflé par là. Il n'a pas compris l'importance capitale des mercenaires. Devant les efforts du gouvernement pour garder en main cette arme unique contre l'étranger, il se montre tout à fait obtus ; contrairement à l'histoire, il fait dériver toutes les calamités de l'Etat et de la Société de ce prétendu mal fondamental. Son idéal est la Suisse d'avant 1474, c'est-à-dire le temps où des querelles intérieures empêchaient la Confédération d'avoir une politique étrangère d'ensemble.

Anshelm dévoile son caractère de protestant par ses attaques contre la Papauté dans le style de la polémique luthérienne et par sa foi en une Providence divine dans l'histoire. Mais cela tient peu de place et a peu d'importance à côté de l'appréciation inintelligente et moralisante de la politique qu'il a en commun avec Zwingli, — conception qui a influencé jusqu'à nos jours l'historiographie suisse, et point à l'avantage des connaissances historiques.

Style et composition. — Dans la forme, l'ouvrage d'Anshelm est

un compromis extrêmement heureux entre le style des chroniques médiévales et celui des annales humanistes.

A ses devanciers médiévaux Anshelm prit la variété de la matière. Il enregistra tout. S'il traite en détail les événements ecclésiastiques, dans un cas même avec une étendue disproportionnée (le procès Jetzer), cela tient sans doute à sa tendance protestante. Mais il notait, à côté des inévitables phénomènes naturels et des sinistres, les changements importants dans la constitution et dans l'administration. De l'humanisme vient l'ordonnance par annales, strictement observée, si l'on ne tient pas compte de la relation du procès Jetzer, probablement rédigée à part auparavant. A l'humanisme Anshelm emprunta encore son introduction très soignée sur l'utilité de l'histoire, ses allusions classiques, ses citations de sentences antiques.

La langue aussi est un compromis. La tradition demandait l'usage de la langue populaire. Anshelm ne pouvait se soustraire à cette exigence. Il essaya du moins de rapprocher autant que possible son style allemand des belles périodes humanistes. Cela le fit entrer plus d'une fois en conflit avec le génie de la langue allemande. Quand, à l'exemple de Salluste, il astreint ses sentences à une concision d'épigramme, son expression n'est pas seulement affectée, mais obscure, et quand il imite des constructions latines telles que l'accusatif avec l'infinitif, sa phrase se lit comme une maladroite traduction du latin.

L'art de son langage est pourtant son principal mérite. Il remplaça le style impersonnel de ses devanciers, qui flottait, indécis, entre un allemand administratif décoloré et une platitude vulgaire, par une langue personnelle, très originale, très réfléchie. A côté de latinismes manqués et d'un laconisme forcé, on trouve d'heureuses créations néologiques.

Enfin Anshelm avait appris des humanistes l'art de choisir la matière d'une histoire de ville. Bruni et ses successeurs lui avaient enseigné le milieu à tenir entre l'histoire locale et l'histoire générale.

Anshelm et ses sources. — En sa qualité de chroniqueur officiel, les archives lui étaient ouvertes sans réserve. Il récolta ses matériaux avec une assiduité et une conscience qui, même à côté de l'ac-

tivité de Calchi et de Guichardin, méritent l'admiration. Il a moins que tout autre historien ancien consulté des sources littéraires. Les événements *bernois* au moins sont presque exclusivement exposés d'après des pièces d'archives (minutes du Conseil, missives, recès de la diète). Il arrondit bien à l'occasion le style de ses documents et ne reste pas toujours objectif dans son travail. Mais on ne l'a pas jusqu'ici convaincu d'un faux. Plus rarement que d'autres il a inséré dans son texte des actes sur lesquels il n'aurait pas travaillé et sans y ajouter des observations personnelles pour orienter le lecteur.

Avec Anshelm finit l'historiographie bernoise officielle comme institution indépendante. Avec lui elle perdait sa raison d'être. Un ouvrage comme sa Chronique supposait qu'il existait une historiographie indépendante. Berne en offrait moins que tout autre lieu les conditions. Déjà l'œuvre d'Anshelm eut des difficultés à vaincre. Le gouvernement n'en fit pas même exécuter une copie officielle complète et ne nomma pas d'abord de continuateur. Comment les autorités auraient-elles été satisfaites d'un ouvrage qui ne reproduisait pas leur manière de voir, mais celle d'une bourgeoisie frondeuse qui n'avait point de part au gouvernement !

On ne peut mettre au nombre des histoires humanistes la description du *Twingherrenstreit* bernois (1470), que nous devons au secrétaire municipal Thüring Fricker (Frickart, vers 1429 à 1519), bien que cette œuvre originale ne se rattache pas davantage à la Chronique médiévale. Il faut admettre que l'auteur n'est pas resté complètement étranger à la culture humaniste, quoique les deux allusions faites par lui au *Bellum Catilinarium* de Salluste ne signifient pas grand'chose et que sa naïve crédulité ne laisse guère soupçonner une influence quelconque de l'humanisme italien. Mais son ouvrage n'a aucun rapport avec l'*historiographie* humaniste. Celle-ci n'a rien d'analogue à la fidélité protocolaire avec laquelle il rend les débats du Conseil, des débats qui portaient, il est vrai, sur un sujet très important, mais ne se prêtaient nullement au déploiement de la rhétorique classique. Le *Twingherrenstreit* est une production singulière, qu'on ne saurait ranger ni dans l'historiographie humaniste ni dans celle du moyen âge. Elle n'a ni antécédents ni successeurs. C'est la création la plus estimable de l'historiographie suisse du xve siècle et l'un des documents les plus précieux du moyen âge en général ; il échappe à l'histoire de l'historiographie.

Le *Twingherrenstreit* (inachevé) a été publié pour la première fois dans la rédaction originale par Studer dans les *Quellen zur Schweizer. Geschichte*, I, (1887). Cf. G. Tobler dans *Festschrift zur 7. Säkularfeier* (1891), 23 ss.

2. — *Saint-Gall* (*Vadian*).

Joachim von Watt (VADIANUS), né 1484 à Saint-Gall, humaniste (couronné poète à Vienne 1514), et médecin (promu docteur 1517), nommé par le Conseil médecin de la ville, vécut à Saint-Gall de 1518 à 1551, année de sa mort; élu bourguemestre 1526 ; l'un des principaux promoteurs de la Réformation à Saint-Gall. Il composa dans un âge assez avancé (après 1545) un certain nombre d'écrits historiques ayant trait surtout à Saint-Gall. Nous nommerons :

1° *Die grosse Chronik der Aebte von Sankt-Gallen* (1191 à 1491), qui fut remaniée plus tard par Vadian lui-même en la petite Chronique :

2° *Die äbt des Closters zu S. Gallen* (720 à 1532, c'est-à-dire depuis le premier abbé Othmar jusqu'à la suppression, révoquée ensuite, du couvent).

3° *Kurz beschreibung der alten fränkischen künigen* (de Merowich à Arnulf).

4° *Die Kaiser* (de César à Caligula).

Tous ces ouvrages allemands ont été publiés pour la première fois 1875 à 1879 comme *J. von Watts deutsche historische Schriften* par E. Götzinger. On ne connaissait auparavant que *Farrago de collegiis et monasteriis Germaniæ veteribus*, écrit en 1537 (chez Goldast, *Scriptores rerum alamanicarum*, III).

Cf. l'introduction à l'édition. Les publications ultérieures (on a publié aussi la correspondance de Vadian) n'ont pas apporté d'éléments nouveaux à la caractéristique de l'*historien*.

Rapports avec l'historiographie humaniste. — Un autre historien suisse, de date un peu plus récente, le Saint-Gallois Joachim von Watt (Vadianus) se rattacha beaucoup plus étroitement à la production humaniste des Italiens.

Vadian était infiniment supérieur comme historien au chroniqueur bernois. Sa culture était plus vaste, son horizon plus étendu ; il connaissait les affaires d'Etat pour les avoir pratiquées. Il avait une position tout à fait indépendante et traitait un sujet proprement historique, embrassant plusieurs siècles. Et puis il était si consciencieux dans son travail d'historien, il avait sur les faits un jugement si personnel et si plein de bon sens, que ses ouvrages ne sont pas seulement les créations les plus considérables de l'histoire humaniste en Suisse, mais sont au nombre des productions les plus distinguées de l'historiographie humaniste en général.

Il ne s'est pas contenté de développer les inspirations qu'il devait aux Italiens, il a dépassé ses modèles. Sa *Chronik der Aebte von*

Sankt-Gallen, même si on la compare à l'*Histoire florentine* de Machiavel, est la première tentative faite pour traiter historiquement l'histoire d'une organisation politique. Vadian distingua des périodes, et constata des transformations. Il range bien son récit, suivant en cela Platina, d'après le nom des abbés en charge, mais c'est bien l'histoire du couvent qu'il nous donne. Il ne s'était pas entièrement dégagé de la tendance moralisante de l'historiographie protestante. Mais il n'en était pas l'esclave. Il savait, quand il arrivait à des temps de décadence, l'expliquer par des causes *naturelles*. Il évitait en principe de chercher dans un seul événement l'explication de transformations générales. Il exclut en général les anecdotes et quand il en raconte, il n'y attache pas une importance décisive. Ce que le génie de Machiavel faisait pressentir, ce que Nerli développait comme thèse à l'avantage d'une dynastie, Vadian le réalise. Il n'estime pas les événements historiques d'après leur intérêt romanesque ou d'après leur importance patriotique, mais d'après leur place dans le cours du développement. Sans doute, on trouve encore chez lui des restes du vieux système : pas plus que Bruni il n'a écarté toutes les notices de ses sources sur des phénomènes naturels et des accidents. Mais malgré tout, plus qu'aucun ouvrage d'histoire humaniste, le sien s'est approché de l'idée qu'il y a un développement dans la vie des communautés humaines.

Vadian critique historique et narrateur. — Vadian fut en outre un des critiques humanistes les plus distingués. Sa critique surpassa de beaucoup la méthode de l'école de Blondus. Ses modèles italiens s'étaient contentés de remonter à la source littéraire la plus ancienne et de contrôler les récits des Chroniques par des documents : Vadian examina les sources les plus anciennes elles-mêmes au point de vue de leur tendance. A travers leur exposition partiale il chercha à se faire une idée propre et sans prévention du cours des événements. Il corrigea avec succès les données inexactes des sources saint-galloises sur les relations du cloître avec l'évêque de Constance. Il rejeta les légendes sur l'origine de la Confédération non seulement comme fabuleuses, ce qu'aurait pu faire finalement un autre humaniste indépendant, mais il fit voir dans les analogies qui avaient existé entre l'histoire des trois cantons forestiers et celles

des autres *nations* de la Confédération, le meilleur moyen d'arriver à l'intelligence de la première alliance éternelle (*Schriften* I, 408). Il rechercha l'origine des légendes ecclésiastiques. Les Italiens n'avaient pas cru non plus aux légendes ni aux miracles. Mais Vadian essaya d'expliquer la formation des récits de ce genre. Il avança que des histoires de miracles peuvent être transportées d'un saint à un autre et que les prodiges mentionnés par les païens ne sont en principe pas autre chose. Il ne trouvait d'ailleurs pas à propos de la part d'un historien de bâtir des hypothèses sur des détails de peu d'importance. Il n'était lié par aucune considération extérieure; sa critique y gagna. Il écrivait en simple particulier, et comme citadin il ne devait aucun respect à la tradition du couvent.

Vadian a gardé aussi son indépendance dans le style. Son allemand se ressent bien encore de la cadence des périodes à la Tite-Live. Mais il ne fait pas violence au génie de la langue et il s'affranchit de la rhétorique des annalistes. Il écrivait avec autant de réalisme que Blondus, mais sans tomber dans la sécheresse de ton du savant italien. La narration et le raisonnement sont habilement réunis. Ses chroniques des abbés de Saint-Gall sont le livre d'histoire humaniste qui montre les vues les plus larges. Elles donnent plus qu'une histoire des personnes; on y parle de l'histoire de la culture (langue, littérature, musique), de l'administration, de l'architecture, etc.

Attitude ecclésiastique de Vadian. — Vadian avait le jugement plus libre que la moyenne des historiens protestants : son activité historique en valut de mieux. Il est adhérent résolu des nouvelles croyances. Il y a des jugements de lui qui ne se distinguent des thèses des Centuriateurs que par la modération de la forme. Il soutiendra l'opinion que toute espèce de décadence dans l'Église doit être imputée aux papes, et il est trop porté à rejeter exclusivement sur le clergé la faute des conflits entre le Pouvoir ecclésiastique et le Pouvoir temporel. Mais, en général, de profondes différences le séparent des hommes de parti confessionnels. On s'aperçoit dans son ouvrage qu'il avait été primitivement Érasmien et ne s'était rattaché que plus tard à la Réformation luthérienne. Non seulement

il a consacré à son premier maître, dans son histoire, des paroles de chaude reconnaissance (I, 6), mais il écrit dans l'esprit de l'humaniste hollandais. Comme Érasme il tient vis-à-vis des théologiens le rôle du réformateur pratique, de l'homme d'État qui vit dans le monde. Il ne demande pas une abolition radicale, mais des améliorations. Il ne réprouve pas le monachisme en soi, mais en tant qu'il est déchu de sa pureté originaire. Il ne songe pas à magnifier la politique anti-curiale des princes laïques de la façon insensée dont le firent ensuite les Centuriateurs (ci-dessous p. 313 s.). Jamais il ne perd de vue la situation réelle. Voyez ses déductions sagaces sur le rapport qu'il voit entre la dignité d'abbé conférée à des membres de la noblesse et les guerres que le couvent eut à soutenir (I, 130). S'il condamne les services étrangers des Confédérés, cet épouvantail des théologiens zwingliens, c'est surtout (autrement, dit-il, ce serait *ain ring ding gsin* II, 278, « ç'aurait été sans grande importance ») par la raison qu'on ne sert pas un seul et même maître, et qu'ainsi des mercenaires suisses d'une même ville, d'un même village, peuvent s'attacher à des partis en guerre l'un contre l'autre. Où il montre le plus de prévention, comme d'autres humanistes allemands, c'est peut-être dans sa polémique contre les Italiens. En revanche, même quand il tonne contre l'éducation *barbare* des moines, il ne s'exprime pas avec plus d'âpreté, mais au contraire avec plus de douceur et d'intelligence que d'autres humanistes. Aucun autre n'a aussi harmonieusement uni en sa personne l'humanisme érasmien et la piété protestante que le sage et docte bourguemestre de Saint-Gall.

Mais précisément parce que ce mélange était strictement personnel, Vadian, moins encore qu'Anshelm, a pu laisser une école. Ses ouvrages n'ont été imprimés qu'après plus de trois siècles. Son initiative n'a cependant pas été tout à fait perdue. Stumpf appuya le chapitre de sa chronique suisse qui regarde Saint-Gall sur un travail de Vadian ; il en retrancha en le copiant les parties les plus intéressantes et les remplaça par des bribes de son érudition confuse (cf. l'introduction à Vadian p. XXXVI ss); mais quelque chose au moins de l'esprit de Vadian a pénétré dans le public du vivant de l'auteur.

La conception populaire de la Réformation est reflétée dans la Chronique familiale que rédigea du temps de Vadian et dans la même ville,

le maître sellier, maître d'école et pasteur Johannes Kessler (1502 ou 1503 jusqu'à 1574) : ce fruit de ses loisirs s'appelait *Sabbata*. C'est à peine si ces notes appartiennent à la littérature historique. Kessler n'était pas sans instruction. Il avait gardé de beaux restes de ses études ecclésiastiques ; il connaissait des œuvres peu répandues de l'humanisme italien et exploita beaucoup Blondus. Mais ses *Sabbata* ne sont qu'une énorme compilation ; leur seul attrait vient de leur caractère de mémoires. Ce que Kessler nous communique sur les événements du monde est soit une simple copie d'ouvrages imprimés, soit une reproduction impersonnelle des opinions régnantes dans le cercle des réformateurs. Il n'assigne pas plus que ses modèles aux humanistes italiens et à Érasme le rang qui leur convient ; il ne les considère que d'après leur attitude vis-à-vis de la Réforme de Luther, et ne les prend que pour des précurseurs à demi éclairés ou inconséquents.

Kessler était très lié avec Vadian. Mais il appartenait à un tout autre monde. Il représentait la pieuse petite bourgeoisie protestante ; Vadian, la petite phalange des hommes d'État formés par l'humanisme.

Kessler commença la rédaction de ses *Sabbata* (une chronique de l'histoire de la Réformation embrassant en particulier la Suisse de 1519 à 1540) vraisemblablement en 1524, mise au net 1533. 1re édit. Götzinger dans Sankt-Gallische *Mitteilungen zur vaterländischen Geschichte*. 5-10 (1866 à 1868). Nouv. édit. avec biographie et commentaire par E. Egli 1902. — La *Vita Vadiani*, écrite peu après 1551, en tout cas avant 1561, est un portrait attrayant de l'humaniste et du réformateur : d'ab. imprimée comme Festgabe 1865 ; accessible et commode dans la nouvelle édition des Sabbata. Sur l'esquisse des Sabbata cf. E. Gagliardi dans *Jahrbuch für schweizer. Gesch.* 35 (1910) 56 ss.. Cf. aussi l'introdnction de Traugott Schiess à son édition d'extraits des *Sabbata* dans les *Schriften des Vereins für Reformations-Geschichte*, 103-105 (1911).

3. — *Genève* (*Bonivard*).

François Bonivard, né 1493 à Seyssel d'une vieille famille savoyarde, 1514 prieur du couvent de Saint-Victor à Genève, prend le parti de la ville dans ses luttes contre le Duc de Savoie, et subit à plusieurs reprises la captivité (à Chillon 1530-1536), vit à Genève depuis 1544 jusqu'à 1570-71, date de sa mort. Ses œuvres sont :

1. *Les Chroniques de Genève* (jusqu'à 1530) achevées 1551. Edit. de G. Revilliod 1867.

2. *Traité de l'ancienne et nouvelle police*, c'est-à-dire du système de gouvernement à Genève. Il y peint surtout les troubles des années 1547 à 1555. Edit. dans *Mémoires et Documents de la Soc. de Genève*, Vol. V.

Comme vrai critique dans le sens des Italiens on ne peut compter en Suisse, à côté de Vadian, que le Genevois François Bonivard, auteur de la première histoire de Genève dans le style humaniste.

Il partit lui aussi, comme tous les historiens locaux ultérieurs, des grands exposés de l'histoire suisse, traduisit Stumpf en français pendant qu'il travaillait à sa Chronique, et utilisa les recherches archéologiques de Tschudi. Mais il se garda de suivre ces deux auteurs dans leur contamination entre la légende et l'érudition. Il fonça aussi énergiquement que les Italiens sur la tradition pseudo-historique. Comme Calchi, il consulta une grande quantité de documents, principalement pour l'exposé des questions de droit, et, en règle générale, cita exactement ses autorités.

Sans doute, l'emploi de la méthode savante eut pour conséquence que son ouvrage manque de composition. Son style n'est pas, il est vrai, sec et incolore comme celui de Blondus, il est franc, sans gêne et semé de grossières expressions populaires. Son jugement n'est pas aussi étranger au monde que celui de Calchi; il sait faire des peintures vivantes, et il a tiré pour l'histoire un parti assez heureux de son expérience politique. Mais lui aussi, au lieu d'une narration suivie ou d'une division objective de la matière, donne un mélange de recherches archéologiques spéciales et de notices d'annales, même de chroniques. Quelque relief qu'ait sa narration, sa Chronique ne peut rivaliser avec les ouvrages d'une si belle unité des grands Florentins.

Le Conseil de Genève provoqua et subventionna la Chronique de Bonivard. Elle ne laisse donc pas d'être tendancieuse. D'un autre côté, Bonivard écrit encore tout à fait en humaniste. Il est dégagé de la prévention confessionnelle qui régna plus tard.

A ce dernier égard Bonivard est en contraste direct avec Michel Roset (1534 à 1613), auteur des *Chroniques de Genève* (jusqu'à 1562; 1re édit. H. Fazy 1894). Roset reste comme historien rigoureux calviniste. Son travail est du reste, au point de vue littéraire, bien au-dessous de la Chronique de Bonivard.

4. — *Petits ouvrages*.

La période des tentatives originales fut close avec la première moitié du XVIe siècle. Les ouvrages qui suivirent ne renferment rien de nouveau; ils ne font qu'appliquer la méthode traditionnelle à un nouveau sujet. Nommons ici seulement l'enfant des Grisons Durich Chiampel (Ulricus Campellus, circa 1510 jusque circa 1582), qui, s'appuyant sur Stumpf et Tschudi et par là indirectement sur Blondus, composa une

description historico-topographique et une histoire de son pays, *Historia Raetica* jusqu'à 1579; publiée d'abord 1884 à 1890, comme tomes VII à IX des *Quellen zur Schweizer Geschichte*, par Kind et Plattner (abrégée par endroits) — et le pasteur de la cathédrale de Schaffhouse, Johann Jakob Rüeger (1548 à 1606) qui fit la même entreprise pour Schaffhouse. (*Chronik der Stadt und Landschaft Schaffhausen*, publiée pour la 1re fois 1880 ss.) La censure devint toujours plus timorée, si bien que des œuvres aussi loyales que les travaux du Bernois Michael Stettler (1580 à 1642), tardif successeur d'Anshelm, ne purent être publiées qu'en extrait.

F. — L'ESPAGNE

I. — L'histoire nationale

1. — *Généralités et premiers Essais.*

L'historiographie nationale humaniste eut à lutter en Espagne avec des difficultés spéciales. Elle avait devant elle, comme en France, une tradition historique bien établie.

Dès le moyen âge, le gouvernement de Castille avait donné tous ses soins à l'histoire nationale, et les légendes nationales avaient trouvé dans les *Crónicas generales* leur forme officielle, pour ainsi dire canonique. Et ces légendes étaient bien autrement populaires encore que les fables dynastiques des Français. Il eût fallu un humaniste étranger indépendant et courageux comme Paul-Emile, pour appliquer complètement aux fables espagnoles la méthode critique de Bruni. A son défaut, la critique humaniste n'a pu qu'imparfaitement se frayer la voie en Espagne. Elle fit, comme en Allemagne, un compromis boiteux avec la tradition médiévale.

Ce ne fut pas la seule ressemblance qu'elle eut avec l'historiographie allemande. Pas plus que celle-ci et l'écossaise, elle ne voulut accorder que la période anté-chrétienne de l'Espagne ne pût rivaliser avec les temps héroïques de la vieille Rome, c'est-à-dire de l'Italie. Aussi nulle part les faux d'Annius de Viterbe n'ont été accueillis avec une telle absence de critique et parés avec autant de complaisance qu'en Espagne. Ce qu'offrait la tradition authentique était très pauvre et ne pouvait servir que pour une faible part à la glorification de la patrie. Car les Espagnols, eux non plus, ne voulaient se contenter des exploits guerriers qu'ils avaient à raconter de leurs ancêtres, les anciens habitants de la péninsule ibérique. Ils tenaient à mettre en regard de la *respublica* des Romains, dans le passé déjà, un État civilisé.

L'historiographie espagnole n'eut sur l'allemande qu'un avantage : son développement ne fut pas dès la première moitié du xvi[e] siècle paralysé par des luttes théologiques. Elle ne s'arrêta pas à la phase des programmes et des projets. L'ouvrage qu'elle produisit vers la fin du siècle, l'histoire de Mariana, au point de vue critique, est loin d'être débarrassé des taches de l'improbité nationaliste. Mais du moins il ramassa la tradition historique, à la façon classique, dans la pure forme humaniste, en un exposé d'ensemble. Il faut aussi faire entrer en ligne de compte que l'unification politique des royaumes espagnols opérée par les rois catholiques et parachevée par Philippe II avait créé à l'historiographie nationale une situation beaucoup plus favorable qu'en Allemagne, où la Réformation avait fixé définitivement la division particulariste de l'empire.

Le dernier monument de l'historiographie espagnole de moyen âge ne répond pas, en fait de critique et de travail personnel sur les sources, aux exigences les plus modestes. C'est la Chronique abrégée (*Corónica abreviada de España*, depuis les temps les plus anciens jusqu'à Henri IV 1[re] éd. Séville 1482) de Diego Valera, né à Cuenca vers 1412, courtisan et diplomate sous les rois de Castille Jean II et Henri IV, mort pas avant 1486. — Cf. Amador de los Rios, *Historia Crítica*, VII, 292 ss.; G. Cirot, *Les histoires générales d'Espagne entre Alponse X et Philippe II* (thèse, 1904). — Valera composa aussi un *Memorial de diversas hazañas*, histoire d'Henri IV de Castille (1454 à 1474) qui se donne dans la préface pour un extrait des *Corónicas de Espana*, c'est-à-dire Palencia. 1[re] éd. dans les *Crónicas de los Reyes de Castilla*, éd. Rosell III (1878). Cf. Cirot dans *Bulletin hispanique*, XI (1909), 425.

Le seul ouvrage historique qui ait loyalement appliqué à l'ancienne histoire d'Espagne la méthode critique de Bruni, est l'honnête travail de Jean de Girona (Juan Margarit), né vers 1421, sous Nicolas V à Rome, 1459 ambassadeur du roi d'Aragon auprès du pape Pie II, vers 1453 évêque d'Elna, 1461 évêque de Girona, plus tard cardinal, mort à Rome 1484. *Paralipomenon Hispaniae ll. X* (jusqu'à Auguste). Inachevé; 1[re] édit. 1545, puis dans *Hispania illustrata* I (1603). Mais le livre s'interrompt déjà à l'époque romaine et n'a pas eu d'influence, surtout parce qu'il était écrit avant les faux d'Annius et n'a pu prendre position vis-à-vis d'eux. — Cf. P.-F. Fita, *El Gerundenese y la España primitiva* 1879; G. Cirot, *Les Histoires générales*, 47 ss..

Ces faux sont utilisés déjà dans les travaux de l'humaniste sicilien Marinaeus Siculus (Lucio Marineo), né vers 1445 à Bizino, professeur à Palerme, depuis 1484 en Espagne, professeur à Salamanque, précepteur à la Cour depuis 1496, mort vers 1533. Ses écrits sur la biographie et l'histoire de l'Espagne réunis dans le livre *De rebus Hispaniae memorabilibus* (1[re] éd. Alcala 1532) ont pour but principal de donner aux Grands

d'Espagne des ancêtres romains. C'est « *ein unterrichteter Lobredner* » (*un panégyriste instruit*, Ranke). Cf. Ranke, *Zur Kritik*, 104 s.; Cirot, *Les histoires générales*, 77 ss..

L'étude critique de l'histoire d'Espagne au moyen âge rencontrait cette difficulté spéciale, que la connaissance de l'*arabe* avait presque complètement disparu depuis la ruine du royaume de Grenade. Au moyen âge des hommes d'État espagnols cultivés avaient possédé comme seconde langue l'arabe plus fréquemment que le latin. Il en fut autrement quand on put se passer de l'arabe dans les relations internationales normales ; peut-être y eut-il aussi une influence de la culture plus intense de la langue latine qu'inaugura l'humanisme. Il en résulta que même des historiens savants comme Mariana ne jugèrent pas nécessaire de s'approprier les premiers éléments de la langue arabe (Cf. Cirot, *Mariana*, p. 133).

Remarquons à cette occasion que l'historiographie arabe comme telle n'a jamais exercé la moindre influence sur les Chroniques espagnoles du moyen âge. Quand des récits arabes ont été recueillis dans des histoires espagnoles, ç'a toujours été par le détour de la poésie.

2. — *Ocampo, ses continuateurs et successeurs.*

L'historien national classique de l'école pseudo-scientifique est l'ecclésiastique Florian de Ocampo, né vers 1499 à Zamora, mort après 1558, qui fut nommé par Charles-Quint 1539 Chroniqueur royal. Ses *Quatro libros primeros de la Corónica general de España* (1544 Zamora, avec un 5e livre 1553 ; reproduit Madrid 1791-92 et 1852), non contents de répéter sans critique les faux étrangers, y ajoutent des inventions nouvelles par des raisons patriotiques (Ocampo veut prouver que la monarchie espagnole est la plus ancienne de l'Europe, plus ancienne même que Rome). Comment l'auteur aurait-il pu autrement remplir cinq livres de récits fleuris et romanesques sur l'histoire d'Espagne jusqu'au commencement de la conquête romaine ! Cf. Cirot, *Les histoires générales d'Espagne* (1904), 97 ss. et A. Morel-Fatio, *Historiographie de Charles-Quint*, I (1913), 79 ss.

C'est en opposition voulue avec la manière d'Ocampo que travailla Ambrosio de Morales, né 1513 à Cordoue, mort 1591, qui fut chargé de continuer l'œuvre inachevée de son prédécesseur. Il s'éleva en principe contre l'emploi de sources imaginées. Son principal mérite est d'avoir, le premier parmi les Espagnols, systématiquement mis au service de l'histoire des témoignages autres que littéraires (inscriptions, monnaies, actes, etc.). Ses recherches critiques ne sont pas profondes, mais toujours honnêtes et consciencieuses : l'historiographie venue après lui n'a pas gagné à s'écarter de ses voies. La première partie de sa continuation d'Ocampo parut à Alcala 1574 à 1577 ; les *Cinco libros postreros*, qui conduisent jusqu'à 1039, à Cordoue 1586 (reprod. dans les nouvelles éditions d'Ocampo, Madrid 1792). — Cf. sur les recherches d'inscriptions de Morales les lettres publiées dans la *Revue hispanique* XX (1909), 450 ss.

Un autre ouvrage qui, avant même Morales, chercha à rendre féconde pour l'Espagne la méthode de Blondus, ne résista pas à

la suggestion exercée par les faux d'Annius et d'Ocampo. C'est le *Chronicon rerum memorabilium Hispaniæ* (jusqu'à 1020; le 1er vol. seulement paru Salamanque 1552, aussi dans Schottus, *Hispania illust.*, I, [1603]) qui a pour auteur le Flamand Jean Vassée, latinisé en Vasaeus, né 1510 à Bruges, depuis 1531 en Espagne, depuis 1550 professeur à Salamanque, mort 1552. Vasaeus imprima à son travail plus décidément encore que Blondus le caractère d'un manuel érudit : les faits, chez lui, sont simplement juxtaposés, non pas groupés en un récit. Il aurait pu servir de base estimable aux travaux d'autres historiens, si l'auteur avait résolument écarté les inventions mensongères de ses devanciers. Il n'en eut pas la force. Il avait bien des doutes sur les fables d'Ocampo; mais il n'eut pas le courage de dire un adieu définitif aux faux pseudo-antiques de l'illustre Chroniqueur. — Cf. Cirot, *Les histoires générales*, 157 ss.

3. — *Mariana.*

Jean de Mariana, né 1535 à Talavera, entre 1554 dans l'ordre des Jésuites, professeur de théologie à Rome, en Sicile et à Paris depuis 1561); de retour en Espagne, à Tolède 1574, mort 1625 à Madrid. Il est l'auteur d'une histoire d'Espagne (et du Portugal) depuis les plus anciens temps jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique (1516) : *Historiæ de rebus Hispaniae ll. XXX*. Les vingt premiers livres parurent à Tolède 1592, l'ouvrage entier à Mayence 1605. Traduit plus tard en espagnol par Mariana lui-même : 1re édit. Tolède 1601, de façon que les 10 derniers livres furent publiés d'abord en espagnol. Plus tard Mariana donna dans un *Sumario* très concis une continuation de son histoire jusqu'à 1621. — Sur Mariana nous possédons maintenant le solide travail de G. Cirot, *Mariana historien* (thèse 1904) qui, comme presque tous les écrits spèciaux de ce genre, a le défaut que l'auteur n'est pas assez familier avec les humanistes italiens et manque par là du vrai point de comparaison avec son héros. Sur les 5 derniers livres, quelques observations de Ranke *Zur Kritik*, 60 ss.

C'est au grand ouvrage de Buchanan qu'on peut le mieux comparer l'histoire d'Espagne de Mariana. Tous les deux ont réalisé pour leur pays l'idéal de l'historiographie humaniste; ils n'ont été déboutés que par l'*Aufklärung* de leur situation proéminente.

Mariana n'est pas très supérieur comme historien à son contemporain écossais. Il n'est pas purement styliste comme lui. Mais sa critique et sa conception historique ne pénètrent pas plus avant. Il n'osa pas tirer les conséquences de ses opinions critiques et politiques. Son scepticisme resta à mi-chemin. Il n'écarte pas les récits merveilleux, il les rationalise. Il maintient l'existence historique d'Hercule. Il ne s'aperçoit pas que les prétendues prophéties de Merlin

(*Crónica del Rey D. Pedro*, año 20 c. 3; p. 538 de l'édition de Llaguno Amirola 1779) sont un faux dynastique; il doute seulement que Merlin en soit l'auteur (XVII, 13). Il ne rejette des inscriptions et des actes controuvés que quand leur inauthenticité saute aux yeux. Ses rectifications de Morales marquent une régression. Il est particulièrement prudent, comme l'exigeaient sa profession et la mentalité espagnole d'alors, vis-à-vis des légendes de saints; il a défendu dans un écrit spécial le voyage de l'apôtre Jacques en Espagne (Cologne 1609). On ne reconnaît guère dans ses discours et ses réflexions historiques le penseur indépendant qui se révélait dans ses écrits politiques. On n'y trouve que des considérations de morale. Les passages les plus intéressants sont ceux où s'exprime ce qu'on appelle le bons sens bourgeois. Comme il n'écrivait pas sur mandat officiel, son jugement est d'un nationalisme prononcé, mais n'a pas de couleur dynastique. Il représente l'idée de l'unité politique telle que la concevaient les Castillans.

Il ne se montre supérieur à Buchanan qu'à un seul point de vue : il rompit avec l'habitude des humanistes de laisser complètement de côté les affaires ecclésiastiques. Il ne donne sans doute que des notes décousues sur des décrets de conciles et des changements dans le personnel du haut clergé. Comment eût-il fait autrement, quand, en dépit de son sujet (l'histoire de *tous* les royaumes ibériques), il s'en tenait, lui aussi à l'ordre des annales? Il n'osa pas non plus à cet égard s'affranchir du canevas classique. Qu'importait à son public comme à lui, que la narration fût par là déchiquetée jusqu'à en devenir inintelligible! On obéissait à la règle. Mariana — chose curieuse — conserve quand même la division en chapitres, quoique leurs intitulés, avec l'arrangement tout extérieur de la matière, ne servent souvent qu'à égarer. Des transitions maladroites sont appelées alors à suppléer à l'unité intérieure.

Mariana voulait faire œuvre de vulgarisation. Il a parfaitement atteint ce but. Son ouvrage a maintes qualités formelles. Les extraits des auteurs plus anciens (Mariana ne recourt qu'exceptionnellement aux sources même) sont habilement faits et mis en œuvre. Le style s'accommode au goût rococo du temps. Ce n'est plus Tite-Live qu'on imite, c'est Tacite. L'expression est précieuse, souvent par trop condensée et aphoristique. Dans la traduction espagnole que

rédigea Mariana — contrairement, dit-il, à son intention première et parce que en Espagne bien des gens même cultivés ne comprenaient pas le latin — la langue a également une couleur classique et archaïque; elle fait exactement pendant au style de Bembo dans sa version italienne de l'*Histoire vénitienne*. La traduction précise seulement quelques données qui, par purisme, ne pouvaient être formulées qu'assez vaguement dans le texte latin.

II. — L'HISTOIRE CONTEMPORAINE ET L'HISTOIRE DES ROYAUMES PARTICULIERS

1. — *La Castille*.

a. — LES SUCCESSEURS DES CHRONIQUEURS ROYAUX DU MOYEN AGE

Vers la fin du moyen âge, la Castille avait beaucoup cultivé la chronique officielle dans la langue populaire. L'humanisme n'a pas créé, mais seulement transformé ce genre.

La chronique médiévale déjà avait été en contact avec des influences humanistes. Dès avant le XVIe siècle, alors que les formes poétiques italiennes n'avaient pas été encore adoptées par la littérature espagnole, des poètes castillans isolés essayaient d'imiter Dante et Pétrarque. De même l'historiographie officielle, dès le XVIe siècle, s'était accommodée dans les détails aux modèles antiques de la narration oratoire. Ayala avait traduit Tite-Live; il avait de plus, à son exemple, inséré dans ses chroniques des discours, fait de larges peintures de scènes « dramatiques » et contrairement à son devancier, l'auteur de la *Chronique d'Alphonse XI*, retranché de son exposé des mesures d'administration intérieure qui ne se prêtaient pas bien à l'emploi de la rhétorique (la réforme des monnaies par exemple.)

Ses ouvrages n'appartiennent cependant pas proprement à l'historiographie humaniste. Celle-ci n'avait pas encore produit, de son temps, ses œuvres principales en Italie (le *De casibus* de Boccace, qu'Ayala avait traduit, ne compte pas comme modèle (cf. ci-dessus), et l'ouvrage d'Ayala est conçu dans un tout autre esprit que les histoires de Bruni et de ses disciples. Mais on n'a qu'à se rappeler la vénération de Pétrarque pour Tite-Live, pour reconnaître dans les efforts d'Ayala au moins une influence du *premier* humanisme ita-

lien. Une autre analogie, c'est que chez lui, comme chez Pétrarque et Boccace, il ne s'agissait que d'une libre adaptation de formes de langage antiques, non pas d'une imitation systématique. La disposition médiévale subsistait ; on combinait seulement avec elle quelques moyens d'expression librement empruntés à l'Antiquité.

Ce milieu entre la manière médiévale et la manière humaniste resta dominant jusqu'à ce que, à la fin du xve siècle, l'humanisme et la Renaissance firent, en Espagne aussi, leur entrée triomphale.

Cf. sur Pedro López de Ayala, mort 1407, mon article dans les *Mitteilungen des Instituts für österr. Geschichtsforschung*, XXVI (1905), 225 ss.

1. — *Pulgar*.

Hernando del Pulgar, né vers 1436 à Madrid, de bonne heure à la Cour de Castille, sous Henri IV plusieurs fois en ambassade, nommé par Isabelle son secrétaire et son chroniqueur, mort entre 1492 et 1500. Ses œuvres sont :

1. *Crónica de los señores reyes católicos D. Fernando y Doña Isabel* (jusqu'à 1490) 1re édition, Valladolid 1565 (sous le nom de Lebrija, qui l'avait prise comme base de son ouvrage historique latin ; voir ci-dessous) : sous le nom de Pulgar, Saragosse 1567. Nouvelle édition, Valence 1780 ; reprod. dans les *Crónicas de los Reyes de Castilla*, édition Rosell III (1878) *Biblioteca de Autores españoles*, 70.

2. *Libro de los Claros Varones de Castilla* : 24 biographies de Grands et de Prélats espagnols de la deuxième moitié du xve siècle. 1re édition, Séville 1500 ; avec les lettres de Martyr, Amsterdam 1670.

Cf. W. H. Prescott, *Ferdinand and Isabella*, p. I, chap. xi ; Amador de los Rios, *Historia critica de la Literatura española* VII (1865), 330 ss.

Le style humaniste correct, le style de l'école de Bruni, fut introduit dans les Chroniques royales de Castille par Hernando del Pulgar.

Il est intéressant d'observer la façon dont Pulgar transforma les moyens d'expression déjà imités de l'historiographie antique.

Depuis Ayala, les vieux chroniqueurs castillans avaient inséré des discours. Mais ils s'étaient efforcés d'adapter leurs créations à la réalité ; ils avaient fait parler leurs personnages en Espagnols, et quand ils prenaient un ton solennel, ils s'étaient inspirés du style biblique plutôt que de celui des rhéteurs romains. Pulgar garda servilement les clichés classiques. Il ne nous présente pas des Grands et des prélats castillans parlant à des auditeurs castillans, mais

des rois et des hommes d'État abstraits parlant au public imaginaire des écoles de rhéteurs. Déjà les représentants des débuts de l'humanisme en Espagne avaient, en regard du chef-d'œuvre de la Chronique castillane médiévale, en regard de la Chronique d'Alphonse XI, considérablement restreint le terrain de l'histoire et mis en vedette d'une manière plus prononcée l'histoire des personnages au lieu de celle du pays. Mais Pulgar le premier fut conséquent dans le système de l'histoire individuelle. Il adopta en même temps de l'humanisme sa dédaigneuse négligence de l'Église. Il traite avec des longueurs et une loquacité insupportable les engagements militaires, les intrigues des monarques et des factions de la noblesse ; et il ne mentionne qu'en passant des choses plus importantes, mêlant par exemple les mesures de l'Inquisition contre les judaïsants à d'autres *curiosités* (il enregistre selon la coutume humaniste les choses curieuses, les phénomènes de la nature, etc., à la fin de chaque année). Il conserva la division traditionnelle en chapitres. Mais elle n'a pas la moindre influence sur la matière ; en réalité, il écrit des annales, comme tout autre humaniste.

Son style a tout à fait la forme humaniste. Au lieu de l'expression concrète et serrée ou impétueusement pathétique de ses devanciers, il cultiva la période verbeuse des humanistes. Sa narration fatigue assez vite ; mais elle est toujours agréable et s'impose par sa clarté. Il visait au style coulant et à la *copia* de Cicéron. Son ouvrage est par suite bien plus impersonnel encore que les vieilles chroniques royales. Pulgar n'était pas plus libre que ses devanciers vis-à-vis des instructions de la Couronne. Mais il n'eut pas même la liberté d'imprimer aux idées du gouvernement, au moins dans le style, un cachet individuel.

La valeur de ses sources est très variable. La narration des premières années est souvent imprécise et confuse ; plus tard elle gagne en précision dans les détails et repose sur de meilleurs renseignements. Ce que l'auteur a fait de mieux, ce sont les portraits que, sans doute à l'exemple de Pérez de Guzmán, et contre l'ancienne habitude, il a insérés dans le récit.

Pulgar se rattacha de plus près encore aux *Generaciones, Semblanzas é Obras* (ci-dessus p. 112) de Pérez de Guzmán dans son livre sur les hommes illustres de la Castille. Pour le style, les Italiens lui servirent

ici encore de modèle. Il leur emprunta l'habitude d'introduire des réminiscences classiques et des parallèles avec des héros romains, ainsi que le goût pour une rhétorique moralisante. Mais, comme Pérez, il jugea les membres de la noblesse et du haut clergé seuls digne d'être admis au nombre des célébrités nationales, et se mit par là en opposition directe avec les humanistes italiens, par exemple Facius, qui avait parlé des poètes et les avait même placés en tête des illustrations contemporaines (ci-dessus p. 119). Son successeur, Florián de Ocampo (ci-dessus p. 276) se conforma à cette restriction du sujet. (Cf. Amador de los Rios, *Historia crítica*, VII, 333 n. 3).

L'historiographie populaire du temps resta au contraire fidèle au style médiéval. La meilleure preuve en est l'ouvrage du curé de Los Palacios, dont le sujet concorde en grande partie avec celui de Pulgar : c'est l'*Historia de los Reyes Católicos Don Fernando y Doña Isabel* (jusqu'à 1513) de Andrés Bernáldez, chapelain de l'archevêque de Séville, Don Diego Deza, 1488 jusque 1513 curé du village de Los Palacios ; éditions de sa Chronique 1870 à 1875 dans les publications de la *Sociedad de bibliófilos andaluces* et dans les *Crónicas de los Reyes de Castilla* III (1878). Bien que composé sans art, cet ouvrage est à plus d'un égard supérieur au travail humaniste du chroniqueur officiel. Bernáldez ne considère les affaires d'Etat que pour ainsi dire d'en bas, du point de vue bourgeois. Malgré cela, son exposition fait mieux ressortir que chez Pulgar certains principes politiques directeurs des rois catholiques. Il est fanatiquement orthodoxe, partisan de l'Inquisition, et sa profession l'entraîne à prêcher mal à propos. Mais il traite avec l'ampleur voulue des événements importants, comme l'introduction de l'Inquisition et l'expulsion des Juifs. Il n'est jamais profond, mais il rend avec exactitude et vivacité ses opinions et ses informations. (Cf. Amador de los Rios, *Historia crítica*, VII, 326 ss.)

2. — *Mejía*.

Pero Mejía (Mexia) de Séville, où il naquit 1499, juriste et humaniste, fut nommé 1548 par Charles-Quint chroniqueur royal. Il mourut vers 1552 avant l'achèvement de son ouvrage : *Historia del Emperador Don Carlos V*, commencée d'après le prologue en 1549 ; les quatre premiers livres (jusqu'à 1530) sont seuls achevés. Mejía a déjà utilisé Pierre Martyr (Bernays, *P. M.*, 184 nº 2) ; une bonne partie de son histoire passa mot pour mot dans l'*Histoire de Charles-Quint*, de Sandoval. (Ranke, *Deutsche Geschichte*, II, 382 ss.). On n'en a imprimé que le deuxième livre sous le titre de *Relación de las Comunidades de Castilla* (1520-21) dans les *Historiadores de Sucesos particulares*, édition Rosell I (*Biblioteca de Autores españoles*, XXI, 1852). Morel-Fatio, *Historiographie de Charles-Quint*, I (1913), 73 ss.

Pulgar avait ouvert la chronique nationale à l'humanisme autant que cela était compatible avec la forme traditionnelle. La victoire

de l'historiographie humaniste n'était pas décidée par là. On ne peut affirmer que la réaction qui suivit fût consciente ; en tout cas on vit le successeur de Pulgar (la charge de chroniqueur de Castille fut conservée encore sous Charles-Quint) non seulement en revenir à l'ancienne forme de narration, mais reculer, au delà d'Ayala, jusqu'à la chronique d'Alphonse XI. Son ouvrage (inachevé), l'*Histoire de Charles-Quint*, présente, autant qu'on en peut juger par le fragment qui en a été publié, les qualités comme les défauts de la vieille Chronique.

Mejía est bien informé ; il connaît non seulements les documents, mais les principes politiques du gouvernement, et son récit est pragmatique et précis. Mais sa manière de voir est absolument officieuse, et son exposé des *Comunidades* castillans, le seul morceau publié, est, plutôt qu'un travail historique, une apologie appuyée sur des documents de la politique gouvernementale d'alors, malgré l'habileté que met l'auteur à prendre, à l'exemple des vieilles chroniques, le ton du narrateur sans prévention. L'influence de l'humanisme ne se fait sentir que dans la disposition plus habile et le style plus élégant qui distinguent Mejía des anciens chroniqueurs.

L'ouvrage qui réalisa, un demi-siècle après, le plan de Mejía, n'a pas grande valeur. Prudencio de Sandoval, né 1553, moine bénédictin, évêque de Pampelune, nommé après la mort de Morales 1591 historiographe national de Castille, mort 1620, voulut donner mieux qu'une chronique dans sa *Historia de la Vida y Hechos del Emperador Carlos V*, Valladolid 1604 à 1606, réimpr. Anvers 1681. L'ouvrage de Zurita (ci-dessous p. 290 ss.) avait paru et il semblait naturel de prendre pour modèle sa méthode de travail. Mais Sandoval ne possédait ni le sens critique ni l'application méthodique de l'annaliste aragonais. Il ne faisait pas d'extraits des sources, mais les copiait par pages entières ; il ne se bornait pas à bâtir son exposé sur des actes (en partie), il les communiquait, comme Corio l'avait fait le premier, d'un bout à l'autre. Il juxtaposait ainsi des extraits d'origine tout à fait différente et racontait souvent le même fait plusieurs fois ou changeait la succession des événements selon que tel ou tel extrait lui tombait entre les mains. Son Histoire de Charles-Quint manque encore plus de forme que l'*Histoire de Ferdinand le Catholique*, qui servait de modèle.

Et puis Sandoval ne possédait pas même l'impartialité relative de Zurita. C'était un farouche orthodoxe, antisémite et nationaliste, Telle donnée de ses sources était-elle contraire à sa tendance ? il la corrigeait tout simplement. Si son ouvrage est encore indispensable aux études historiques modernes, c'est parce qu'il a utilisé de nom-

breux documents inédits. (Cf. Ranke, *Deutsche Geschichte*, II, 382 ss. et *Zur Kritik*, 115 ss.) Notices sur l'importance des documents de Sandoval chez Morel-Fatio, *Historiographie de Charles-Quint*, I (1913), 37 ss. Gómara, *Annals of the Emperor Charles*, édition Merriman, 1912.

Sandoval composa en outre comme continuateur de Morales une *Historia de los reyes de Castilla y Leon* de 1037 à 1097, les *Cinco Reyes* (Pampelune 1615), comme on les appelle, et aussi nombre d'écrits sur l'histoire ecclésiastique et des généalogies.

Le fou de Cour de Charles-Quint, Frances de Zúñiga, écrivit une parodie des chroniques royales officielles. Sa *Crónica* (de Charles-Quint) a été publiée par A. de Castro dans la *Biblioteca de Autores españoles* XXXVI. (Cf. F. Wolf dans les *Sitzungsberichte der Wiener Akademie*, 1850, juin, 21 ss. et Mussafia, *ibid.*, 1867, mai, 83 ss.)

b. — La nouvelle Chronique officielle en latin

Quand, sous les rois catholiques, l'Espagne fut entrée en contact plus suivi avec les autres puissances européennes et avec la politique internationale de l'Europe, le besoin s'éveilla de reprendre l'historiographie *latine*, qui était la chronique officielle pour l'étranger, et qui avait été tout à fait négligée dans les derniers siècles Les historiens, naturellement, prirent modèle pour cela moins sur la tradition historiographique nationale que sur les œuvres historiques de l'humanisme italien.

La première tentative pour raconter en latin humaniste les actes de souverains espagnols fut faite sous Isabelle. Avec peu de succès d'abord. Les *Décades* de Palencia restèrent inédites ; elles paraissent avoir été sans influence sur l'historiographie ultérieure.

Alfonso Fernández de Palencia, ecclésiastique et diplomate, né vers 1423, fit d'abord en Italie des études humanistes, fut ensuite, sous Henri IV de Castille 1456 nommé *Coronista y secretario de latin*. Il rendit plus tard à la reine Isabelle d'importants services comme négociateur. Il mourut 1492 ou peu après. On a conservé de lui *Gesta hispaniensa*, ordinairement appelées *Decades tres historiae sui temporis* ou de quelque titre analogue : c'est une histoire de Castille dans les années 1440 à 1477. Jusqu'à présent publiée en traduction espagnole seulement comme *Crónica de Enrique IV* par A. Paz y Mélia dans la *Colección de Escritores castellanos* 1904 à 1908. Les *Annales de la guerre de Grenade* (1482 à 1489) de Palencia sont inédites et inachevées. Palencia *n'est pas* l'auteur des chapitres d'une chronique espagnole publiés sous son nom par W.-L. Holland 1850. (Morel-Fatio, *Catalogue des Mss espagnols et portugais de la Bibliothèque Nationale* (1881) nº 145, 154 à 157.) Cf. W.-H. Prescott, *Ferdinand and Isabella*, p. I, ch. IV ; Amador de los Rios, *Historia critica*,

VII, 151 ss. et la Préface de A.-M. Fabié pour l'édition de *Dos tratados de Alf. de P.*, 1876.

1. — *Lebrija.*

Antonio de LEBRIJA (latinisé en Nebrissensis, ce qui l'a fait souvent appeler en espagnol Nebrija), né 1441 ou 1444 en Andalousie ; reçut en Italie, où il était venu à 19 ans, une éducation humaniste approfondie ; depuis 1474 environ de retour en Espagne ; professeur de grammaire et de poésie à Salamanque, plus tard à Alcalá de Henares, où il mourut 1522. Nommé 1509 Chroniqueur de la reine Isabelle, il rédigea en se servant de la Chronique de Pulgar (ci-dessus p. 280 ss.) : *Rerum a Ferdinando V et Elisabe* (sic) *gestarum Decades II* (jusqu'à 1485). Inachevé, 1re édition, Grenade 1545 ; ensuite, entre autres, dans *Hispania illustrata*. Francfort 1603. — Ranke (*Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber*, 105 s.) est insuffisant : il ne connaissait pas Pulgar, et ses observations sont souvent attaquables. Il n'est pas exact, par exemple que Lebrija *nicht die geringste Gelegenheit zu einer Demegorie fand* (p. 106) [ne trouva pas la moindre occasion de placer une harangue ; Dec. I, l. VI, chap. II (= Schott 849 à 851) on trouve un discours aux Cortes des villes. (Cf. Pulgar, p. II, ch. LI.) Prescott, *Ferdinand and Isabella*, p. I, ch. XI. P. Lemos y Rubio, *El maestro Elio Antonio de Lebr.* dans la *Revue hispanique*, XXII (1910), 460 ss.

Un meilleur sort était réservé à l'ouvrage qui avait à raconter par lui-même les actions des rois catholiques, les *Décades* d'Antonio de Lebrija.

Lebrija fut un des premiers champions de l'humanisme en Espagne. Comme historien, il se rattacha étroitement aussi à l'historiographie humaniste. Pulgar en avait déjà adopté les principes ; mais Lebrija a le premier mis en pratique avec suite la manière de l'école de Bruni. Les *Décades* sont l'œuvre d'un styliste. Elles se basent sur la Chronique de Pulgar. Toutefois Lebrija ne l'a pas copiée servilement. Il en agit très librement avec le matériel de son devancier : il étend les parties de réflexions et d'anecdotes, il compose à neuf les discours, il retranche les données qui semblaient moins intéressantes pour des lecteurs étrangers. Il a même ajouté au texte de Pulgar une série de faits nouveaux.

2. — *Martyr.*

Petrus MARTYR, de la famille des Anghiera, né 1487 à Arona sur le lac Majeur; de 1477 à 1487 à Rome, vient à Saragosse 1487 avec le comte

D. Iñigo Lopez de Mendoza, qui avait visité Rome comme chef d'une ambassade espagnole ; 1492 chargé d'initier aux études humanistes les jeunes nobles résidant à la Cour ; 1501 ambassadeur auprès du sultan d'Égypte ; se fait prêtre et reçoit divers bénéfices ; nommé 1510 Chroniqueur dans le Conseil d'État pour l'Inde (Amérique) ; mort 1526 à Grenade. Ses œuvres sont :

1. *Opus epistolarum*, histoire des années 1488 à 1525 sous forme de lettres, dont la plupart du temps Martyr figure comme l'envoyeur. 1re édition, Alcalá de Henares 1530 ; réimpr. Amsterdam 1670.

2. *Legatio Babylonica*, relation de son voyage d'ambassade au Caire 1501-02. Basée sur trois rapports aux souverains catholiques, auxquels Martyr fit plus tard des additions. 1re édition, 1511.

3. *Decades de orbe novo*. Depuis le premier voyage de Colomb jusqu'à 1525. Commencé dès 1493 ; la première décade terminée 1501. Les sept derniers livres seulement furent écrits par Martyr en sa qualité officielle de *Chroniqueur de l'Inde*. 1re édition de la première décade (remaniée) comme *Decas Oceani*. Séville 1511 ; des trois premières décades, Alcalá 1516 ; de l'ouvrage entier 1530. (Cf. sur les détails H. Harrisse, *Biblioteca americana vetustissima*, 1886 et les *Additions*, 1872.)

Littérature pour n° 1 : La littérature ancienne sur l'*Opus epistolarum*, dont la critique commence avec Ranke (*Zur Kritik*, 101 ss.) ; J. Ciampi, *Le Fonti storiche del Rinascimento* dans la *Nuova Antologia*, XXX (1875) ; J. Gerigk, *Das O. E. des P. M.* (Diss. de Koenigsberg, 1881) ; H. Heidenheimer, *P. M. A. und sein O. E.* 1889 ; J. H. Mariéjol, *Un lettré italien à la cour d'Espagne* (thèse 1887) — n'est plus indispensable, grâce à J. Bernays *P. M. A. und sein Opus epistolarum*, 1891 (il traite aussi les autres œuvres). — Pour n° 3, à côté de Bernays, H. A. Schumacher, *P. M. der Geschichtschreiber des Weltmeers*, 1879 ; Menéndez y Pelayo, *De los Historiadores de Colón*, dans les *Estudios de Critica literaria*, II (1986) 225 ss. Sur les *Decades de Orbe novo*, voir ci-dessous p. 366 s.). Cf. aussi les traductions récemment parues des *Décades*, en français par Paul Gaffarel (1907), en anglais par F. A. Mac Nutt, 1913.

Une autre création de l'historiographie officielle fut beaucoup plus originale. Il est vrai que l'Espagne ne la dut pas à un disciple indigène des humanistes italiens, mais à un Italien.

Pierre Martyr choisit pour son histoire contemporaine une forme toute particulière d'exposition.

C'est la forme épistolaire qui répondait le mieux à son talent d'écrivain : il était plutôt feuilletoniste et mémorialiste qu'historien. Comment aurait-il pris goût à la manière pathétique de l'école de Bruni ! Pour des annales à la Tite-Live, il aurait dû comprimer ses qualités les plus estimables, comme Poggio en son temps. Il se détourna donc de l'imitation du style classique et se servit de la forme dégagée des lettres.

Il la mania avec une dextérité extraordinaire. Il écrit à tour de rôle à un Espagnol de sa connaissance sur les événements de l'étranger, à un destinataire étranger sur les événements d'Espagne : cette heureuse fiction lui permettait de traiter à la fois l'histoire intérieure et extérieure. Il remplaça les sentences d'autres historiens par des lettres moralisantes à ses élèves, les tournois d'éloquence en usage par de prétendus résumés de lettres étrangères, où la partie adverse, en quelque sorte, avait la parole. Grâce au décousu de la forme, il peut avoir des points de vues plus variés que d'autres historiens humanistes. Il fait preuve de snobisme : en homme qui fréquente la Cour, par principe, il ne s'occupe pas du peuple espagnol. Il montre une vanité incommensurable : des lettres fictives indiquent que l'auteur serait en relations avec des Grands d'Espagne ou avec des célébrités contemporaines, comme Colomb. Cela rétrécit son horizon. Il embrassa cependant des parties de la vie publique dont ne s'occupaient ni les annalistes classiques ni les historiens florentins du XVIe siècle (les mouvements de la littérature espagnole, par exemple). On ne peut, sous ce rapport, le mettre en parallèle qu'avec Aeneas Sylvius. C'est sans doute le diplomate siennois qui a été l'inspirateur de son travail. Comme lui, il méprisait les puristes cicéroniens et aimait mieux écrire un latin incorrect, mais imagé et piquant, qu'un latin classique incolore. Il n'égalait certes pas son modèle pour l'universalité de la culture et l'intelligence politique. Mais il savait comme lui donner, par d'habiles exagérations, de la vie au récit, sans recourir aux charges d'une rhétorique banale. On n'attendra pas de lui une pénétration profonde. Ses raisonnements ne font en général que reproduire les clichés des publications officieuses. Son plus grand mérite est dans les portraits de certains personnages ; cependant il y a fait plus de place qu'il ne convenait à des rancunes personnelles.

La question de l'authenticité des lettres de l'*Opus epistolarum* peut être regardée comme tranchée par les profondes recherches de Bernays. Nous savons maintenant que leur valeur documentaire est très inégale. A côté de lettres authentiques en tout ou en parties, le recueil de Martyr, surtout dans les premiers livres, renferme de nombreuses épîtres fictives. De plus, des passages de plusieurs lettres authentiques sont réunis sous un seul et même numéro ; des

additions sont intercalées après coup dans des lettres authentiques ; des fragments de lettres authentiques sont mal rangés ou pourvus d'une fausse adresse. (Martyr paraît avoir composé le recueil d'après ses brouillons, qui ne laissaient pas voir le nom du destinataire.) Si cette méthode de travail de Martyr n'a pas été découverte plus tôt, cela s'explique principalement par le fait qu'il n'a achevé qu'à moitié son travail de rédaction. Il projetait de faire de ses lettres un livre d'histoire complet (*Annales* ou *Commentarius*, comme il dit). Il a été paralysé dans cette entreprise, ou surpris par la mort, de sorte qu'il est resté beaucoup de contradictions, de transitions maladroites, etc. Il s'ensuit que son *Opus*, sous sa forme actuelle encore, montre des symptômes nombreux d'un recueil de lettres authentique. Des critiques anciens, qui ne connaissaient qu'une alternative, ou authentique ou faux, ne savaient qu'en penser. Bernays le premier a découvert la complication des faits.

On n'a pas lieu de songer à une duperie. Outre que les humanistes avaient coutume de retravailler les lettres privées avant la publication (Aeneas Sylvius n'a guère agi autrement que Martyr), nous ignorons si Martyr, qui mourut avant l'impression de son ouvrage, n'y aurait peut-être pas ajouté une préface explicative.

3. — *Sepúlveda*.

Juan Genesio Sepúlveda, né vers 1490 à Pozo Blanco près Cordoue ; dans sa jeunesse longtemps à Rome auprès du prince Carpi ; à partir de 1537 à Valladolid, plus tard dans son lieu natal, mort là 1573. Il fut nommé par Charles-Quint 1536 son historiographe, et écrivit comme tel *De rebus gestis Caroli V. ll. XXX.* 1re édition dans les *Opera* édités à Madrid 1780 par l'Académie espagnole d'histoire. Continuation, *De rebus gestis Philippi II* (1556 à 1564), dans les *Opera* III. Sepúlveda fit en outre du principal ouvrage d'Oviedo (ci-dessous p. 367 ss.) un remaniement latin : *De rebus Hispanorum gestis ad Novum Orbem ll. VII* = 1492 à 1521 dans *Opera* III, et retravailla une biographie italienne du cardinal-légat Albornoz (mort 1367) dans ses quatre livres *De vita et rebus gestis Aegidii Albornotii* (d'abord Rome 1521 ; réimp. dans Opera, IV). Cf. Ranke *Zur Kritik*, 107 ss. ; Arendt dans *Bulletin de l'Acad. roy. de Bruxelles*, 2e série VI, 237 ss. Morel-Fatio, *Historiographie de Charles-Quint*, I (1913), 42 ss.

Pierre Martyr n'était peut-être pas un caractère, mais c'était un talent, — un véritable humaniste et un écrivain original. Son succes-

seur est peu intéressant. Genesius Sepúlveda ne peut prétendre qu'à la gloire d'un bon latiniste. Martyr avait essayé de donner du nouveau ; Sepúlveda se contenta d'être un imitateur correct. Il était satisfait quand il avait fondu en un latin classique les récits de ses autorités (le plus souvent des auteurs connus, et à côté quelques renseignements privés, de première main).

Sepúlveda ne sut pas s'accommoder aussi bien que Martyr aux prescriptions de l'historiographie officieuse. Martyr était un publiciste sans patrie, qui défendait sans difficulté l'opinion de son patron. Sepúlveda avait un sentiment national et confessionnel trop prononcé pour écrire en pur courtisan. La fierté nationale espagnole et l'aversion espagnole pour l'hérésie luthérienne dominent toute sa manière de voir ; le sentiment monarchique, le respect de l'empereur doivent céder le pas. Peut-être est-ce pour cette raison que ses œuvres d'histoire contemporaine, bien que prêtes pour l'impression, furent dérobées au public sous les Habsbourg.

Sepúlveda était une nature trop ingénue pour bien connaître les devoirs de sa position. Homme sincèrement pieux, bon patriote, honnête travailleur (à la différence d'autres historiens, il nomme dans l'*Epistola ad Neylam* placée en tête de son ouvrage les sources réellement utilisées par lui), mais politique naïf, il ne semble pas avoir compris ce que comportait son mandat officiel. On peut estimer comme homme cet auteur, extrêmement prisé par Ranke ; comme historien, on ne peut guère le prendre au sérieux.

2. — L'Aragon

L'historiographie fait un butin moins riche en Aragon.

L'historiographie officielle n'avait jamais été cultivée avec autant de suite dans le royaume oriental qu'en Castille. La place d'historiographe national ne fut créée qu'après la réunion avec le royaume d'Isabelle. De brillants ouvrages isolés, des descriptions aux couleurs éclatantes ne pouvaient suppléer au défaut d'une narration d'ensemble de l'histoire nationale. C'est l'humanisme qui, en Aragon aussi, lui a donné la vie.

Ses premiers essais furent insignifiants. Ils proviennent du temps où l'Aragon pouvait se sentir encore Puissance indépendante.

L'histoire ne fut libre que plus tard, quand l'indépendance du royaume de l'Est eut pris fin. Ce n'est qu'un demi-siècle après la mort de Ferdinand qu'il fut possible d'exposer sans prévention l'histoire nationale au pur point de vue scientifique ou archéologique.

La biographie du roi Jean II d'Aragon par Micer Gonzalo de Santa María de Saragosse (avocat, *Lugarteniente de justicia*, mort après 1510), éloge officieux composé 1501 sur l'ordre de son fils le roi Ferdinand (*Serenissimi Principis Johannis II vita*, traduit plus tard par l'auteur lui-même en espagnol — non pas en catalan ! édité dans la *Colección de Documentos inéditos*, 88), se rattache de près pour la forme à Tite-Live et imite les discours ainsi que l'arrangement théâtral de l'historien romain. Dans la version espagnole, la langue est fortement latinisée et riche en périodes compliquées. Cf. Amador de los Rios, *Historia critica*, VII, 319 ss.

La *Chronique d'Aragon* (jusqu'à 1458, 1re édit. 1499) composée sur la demande des Diputados du royaume d'Aragon par le moine cistercien Gauberte Fabricio de Vagad (*Alférez* de Don Juan d'Aragon, frère bâtard de Ferdinand, nommé par Ferdinand *Cronista Mayor*) ne présente, comme d'autres livres d'histoire écrits à la même époque en France et en Allemagne, que de timides germes de critique de la tradition médiévale. La narration est interrompue par de longues et banales harangues. D'après Amador de los Rios, VI, 198, la rédaction espagnole imprimée est une traduction du latin ; d'après G. Cirot, *Les histoires générales d'Espagne* (1904), p. 61, c'est l'original qui est écrit en espagnol. Cf. en général Cirot *loc. cit.*, 56 ss.

Zurita.

Geronimo (Jerónimo) Zurita (Çurita), né 1512 à Saragosse, mort 1580, fut nommé 1548, par les Etats d'Aragon, Chroniqueur national. Il parcourut pour son ouvrage l'Aragon, Naples et la Sicile. Un mandat de Philippe II lui ouvrit le libre accès des archives des villes et des couvents 1550. Il composa *Annales de la corona de Aragón*, depuis les premières origines, au temps des invasions des Maures, jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique (1516). Les dix derniers livres portent aussi le titre de *Historia del Rey don Hernando el Católico*. 1re édition Saragosse 1562 à 1580. Un extrait latin des premiers volumes (jusqu'à 1410) parut 1578 à Saragosse comme *Indices rerum ab Aragoniæ regibus gestarum*; réimprimé dans Schott, *Hispania illustrata*. III. — Cf. Ranke, *Zur Kritik*, 109 ss. ; Conde de la Viñaza, *Los Cronistas de Aragón*, 1904.

Zurita est peut-être le plus distingué continuateur de Blondus et de Calchi. Son travail, première application de la science humaniste à l'histoire d'Aragon, n'est pas d'une méthode aussi originale que l'ont cru des chercheurs qui ne connaissaient pas l'historio-

graphie italienne du XVe siècle. Mais il n'en a pas moins de grands mérites. Non seulement il a intelligemment adopté les principes de l'école de Blondus, mais il les a étendus de façon à dépasser de beaucoup ses devanciers. Blondus s'était contenté de faire un choix critique parmi les sources littéraires ; Calchi avait été chercher des documents ; Zurita employa les correspondances diplomatiques, pour autant qu'elles lui étaient accessibles. Guichardin et d'autres Florentins l'avaient déjà fait. Mais ils n'avaient appliqué cette méthode qu'au passé le plus récent, à défaut, peut-on dire, de sources littéraires : Zurita fut le premier savant qui la transporta à l'histoire plus ancienne, à des travaux renouvelés sur des périodes déjà littérairement traitées. Il établit directement sa narration sur des actes, au moins dans les derniers volumes de ses annales. C'est ce progrès dans la méthode qui le rend important pour notre histoire.

Au reste, il se tint dans les limites que s'était tracées l'école de Blondus. On pouvait lui faire un mérite, de son temps, d'expédier par une saine critique d'insipides fables médiévales et de s'abstenir de corriger en détail des imaginations sur l'histoire primitive : mais, en regard de la critique humaniste du XVe siècle en Italie, ce n'était pas une innovation. Pas plus que ses modèles, Zurita n'essaya de composer avec les apports de ses sources un véritable livre d'histoire. S'il évite plus que Calchi les digressions savantes, il manque tout aussi complètement de vues élevées. Ses annales sont plutôt un recueil de regestes et d'extraits qu'une composition historique. Il perd à ce point la vue d'ensemble sur son matériel historique, qu'il lui arrive de raconter deux fois, trois fois, le même événement, quand il le trouve mentionné dans différentes sources. Il n'a cependant pas osé disposer ses annales en dictionnaire à consulter. L'influence de l'humanisme est encore assez forte chez lui pour qu'il garde l'apparence d'une narration suivie, qu'il ne nomme pas ordinairement sa source principale, et n'y renvoie que quand elle contredit les données d'autres auteurs, enfin qu'il taise le lieu d'extraction des témoignages documentaires.

C'est dans la dernière partie de ses annales, l'*Histoire de Ferdinand le Catholique,* que Zurita a suivi le plus nettement sa méthode. Son exposé est plus large, son jugement plus indépendant que dans les autres parties ; et puis c'est ici seulement que son travail se

fonde complètement sur des pièces d'archives. Il n'allègue qu'occasionnellement des sources littéraires, pour compléter.

Les annales de Zurita furent continuées pour les cinq années 1516 à 1520 par Bartolomé Leonardo de ARGENSOLA (1562 à 1631). Son travail parut 1630 à Saragosse. Argensola écrivit en outre, sur mandat du comte de Lemos, *La Conquista de las Islas Malucas* (Madrid, 1609), qui a été éditée à nouveau par Mir dans le sixième volume de la *Biblioteca de Escritores aragoneses*. Ranke, *Zur Kritik*, 112 s.

III. — Mémoires et monographies militaires

1. — *Les Mémoires militaires.*

Les ouvrages dont nous avons parlé jusqu'ici étaient des ramifications et des rejetons de l'historiographie humaniste italienne. Son influence ne s'y est pas épuisée. Elle s'est étendue à un genre national particulier, les Mémoires militaires.

La supériorité militaire de l'infanterie espagnole au XVIe siècle a laissé des traces dans l'historiographie. Il n'est pas de pays où autant qu'en Espagne des soldats aient composé des relations d'une valeur littéraire. La littérature historique italienne n'offre rien d'analogue. Quelques officiers vénitiens seulement ont raconté aussi leurs campagnes ; mais la racaille qui se pressait autour des condottieri n'avait ni goût ni aptitude pour des travaux littéraires. L'armée espagnole était d'une autre espèce. Institution nationale, elle embrassait les meilleures forces de la nation. Et puis la prose espagnole, avant l'humanisme déjà, avait adopté une forme esthétique populaire, de sorte que des gens qui n'étaient pas des lettrés de profession pouvaient raconter leurs aventures en un langage poli. Aussi l'Espagne a-t-elle vu, entre le milieu du XVIe siècle et le milieu du XVIIe, une véritable floraison de Mémoires militaires.

Une chose favorisa encore cette floraison : c'était la seule branche de la production historique qui ne risquât guère un conflit avec la censure théologique. Les auteurs s'intéressaient à de tout autres affaires qu'à des discussions dogmatiques. Ils ne doutaient évidemment pas que leur cause ni que leur foi fût la bonne. Mais ils n'avaient pas de raisons pour s'occuper de théories religieuses ou

politiques. Des problèmes militaires techniques avaient plus d'importance pour eux. Aussi gardaient-ils, tant qu'il ne s'agissait pas des désaccords fondamentaux entre les parties belligérantes, l'indépendance de leur jugement et n'hésitaient pas à reconnaître les avantages militaires de l'adversaire. Ils avaient moins d'étroitesse zélote que les civils façonnés par l'école. Ils avaient pour les observations géographiques et ethnographiques le regard net et perçant du militaire. Des Italiens comme Davila s'étaient élevés au-dessus de l'historiographie confessionnelle en réduisant les luttes religieuses à un jeu d'intrigues politiques : les Espagnols étaient objectifs, parce qu'ils jugeaient uniquement en soldats.

Beaucoup de ces ouvrages appartiennent à l'historiographie parce que, pareillement à plusieurs Mémoires français, ils ne se bornent pas à raconter la vie de l'auteur, mais cherchent à lui donner sa place dans l'enchaînement historique, parce qu'ils veulent décrire une guerre, toute une campagne, et pas seulement la part personnelle qu'y a prise tel ou tel officier.

On peut faire commencer cette littérature de Mémoires militaires à l'histoire du *grand capitaine* Gonsalve de Cordoue, vu que c'est cet ouvrage, semble-t-il, qui a rendu le genre populaire en Espagne. La *Crónica del Gran Capitán* par un anonyme n'appartient pas proprement au genre. Son auteur n'est pas Gonsalve lui-même, c'est un inconnu de Séville. Mais cet anonyme paraît avoir fait les campagnes d'Italie de son héros dans son entourage et se met tout à fait à son point de vue, quoiqu'il ait utilisé quelques notices littéraires de mains étrangères. (Sa Chronique restée manuscrite a été publiée dans la *Nueva Biblioteca de Autores Españoles*. X, 1908 par A. Rodríguez Villa faisant suite à une nouvelle édition de la *Crónica del Gran Capitan* plus connue, qui fut imprimée déjà plusieurs fois au cours du XVI[e] siècle). Son ouvrage est composé d'une façon analogue à la biographie attrayante et bien connue de Bayard (*Histoire... des faits... du bon chevalier sanspaour et sans reprouche*, Paris 1527 ; nouv. édit. pour la Soc. de l'Hist. de France, 1878, par J. Roman) dont l'auteur se cache sous la désignation de *loyal serviteur* (probablement Jacques de Mailles, dont on atteste, 1523, la présence comme membre de la compagnie de Bayard). Seulement, les ouvrages espagnols semblent avoir eu une beaucoup plus grande influence que le français sur la littérature nationale des Mémoires.

A cette littérature appartiennent complètement les excellents *Comentarios de lo sucedido en los Paises-Bajos desde el año de* 1567 *hasta el de* 1577 (1[re] édit. Madrid 1592 ; réimp. dans les *Historiadores de sucesos particulares*, II 1853, dans la *Bibliot. de Aut. Esp.* et 1860-1863 pour la Société Historique Belge), que nous devons au commandant de cavalerie Ber-

nardino de Mendoza. Cet ouvrage, qui ne rappelle l'antiquité que par son titre, se distingue par la précision dans les données militaires aussi bien que par sa véracité et sa simplicité. C'est le produit d'une culture accomplie. Il ne fait aucune concession à la *littérature*, dans le mauvais sens du mot.

Du même genre sont les annales de *Las Guerras de los Estados-Bajos desde el año de* 1588 *hasta el de* 1599 (Anvers 1625 ; réimp. dans les *Historiodores de sucesos particulares* II) écrites par Cárlos Coloma (1573 à 1637 ; né à Alicante, soldat, combat en Flandre 1588 à 1599, revêtu de hautes charges militaires, dans un âge plus avancé ambassadeur en Angleterre, gouverneur militaire du Cambrésis et de Milan). Il avait une forte éducation humaniste (on a de lui une traduction de Tacite en espagnol, Douai 1629) ; mais il n'accorda quand même à l'historiographie ancienne aucune influence sur son travail, et les fleurs de rhétorique sont absentes de sa narration. Son but était, d'après ce que dit sa préface, de mettre convenablement en lumière les mérites des troupes espagnoles, trop peu appréciés par les historiens d'autres nations.

C'est pareillement une excellente relation que celle de Francisco de Ibarra (soldat, d'abord en Flandre, prend part sous Spinola, comme commandant d'une compagnie de lanciers 1620 à la campagne de l'*Armée du Palatinat*, succomba à Fleurus 1622) sur la *Guerra del Palatinado*, (1620-21) 1re édition par Morel-Fatio dans l'*Espagne au XVI*e *et au XVII*e *siècle* (1878), 328 ss. Plus que d'autres mémorialistes Ibarra accorde son attention aux affaires politiques. Sa relation a été fortement exploitée par Matias de Novoa (mort 1652) pour l'*Histoire de Philippe III* (*Col. de Docum. inéd.*, 60 et 61), autrefois attribuée à Bernabé de Vibanco.

2. — *Monographies militaires.*

Ce genre populaire, qui, en tant qu'il participe aux Mémoires, n'appartient que partiellement à l'histoire, ne resta pas non plus sans influence sur l'historiographie. Les historiens cultivés se sont livrés en Espagne avec plus d'empressement qu'ailleurs à des monographies sur l'histoire des guerres. Ils n'ont pu, pas plus que les mémorialistes de France, se soustraire en le faisant aux influences de l'humanisme.

a. — *Ávila.*

Luis de Ávila y Zúñiga, né à Plasencia ; chambellan de Charles-Quint et grand-commandeur d'Alcántara, fit à la suite de son maître sa campagne contre la ligue de Smalcalde, dans les années 1546 et 1547. Il rédigea là-dessus *Comentario de la guerra de Alemania hecha por Cárlos V... en el año de* 1546 *y* 1547. 1re édition, Madrid 1548. L'édition la plus commode est dans les *Historiadores de sucesos particulares I* (*Biblioteca de Aut. Esp.*, 21 ; 1852). Cf. Ranke *Deutsche Geschichte*, VI, 79 s. :

P. Schweizer, *Der Donaufeldzug von 1546* dans *Mitteil. des Instit. f. österr. Geschichtsforsch.* XXIX, 89.

Le genre des Mémoires fit d'abord alliance avec l'historiographie officieuse.

Louis de Avila était un écrivain très bien doué, clair, d'une précision militaire qui rend les faits palpables ; mais son travail historique fut exclusivement subordonné à des intérêts de publicité. Il fut le porte-voix de l'empereur, et si peu indépendant que ses *Commentaires de la guerre d'Allemagne* s'accordent souvent mot pour mot avec les notes autobiographiques de Charles-Quint. Ce qui pourrait être interprété désavantageusement pour l'empereur est supprimé ; ce qui peut le faire apparaître comme un capitaine consommé, est grossi et l'importance des faits exagérée.

A la même époque, Martin Garcia Cerezeda de Cordoue écrivit plus impartialement et sans caractère officieux sur les guerres de l'empereur (1521 à 1545) qu'il avait faites comme arquebusier. Son *Tratado* a été publié 1873 à 1876 par G. Cruzada Villaamil pour la *Soc. de bibliófilos españoles.*

b. — *Mendoza.*

Diego Hurtado de Mendoza, né 1503 à Grenade, diplomate et militaire en activité d'abord en Italie, à partir de 1554 en Espagne, mis de côté après l'avènement de Philippe II et banni de la Cour par le Roi 1568, mort 1575 à Madrid, composa à Grenade, où il fut forcé de résider de 1569 à 1575, sa *Guerra de Granada*, histoire du soulèvement des Maures dans les années 1568 à 1571. 1re édition (mutilée). Lisbonne 1627. Plus complète, Valence 1776. Depuis, entre autres dans les *Historiadores de sucesos particulares I* (1852). Foulché-Delbosc prépare une édition critique d'après les manuscrits. Cf. Morel-Fatio, *L'Espagne au XVIe et au XVIIe siècle* (1878), 1 ss. : Foulché-Delbosc dans la *Revue hispanique*, I (1894), 101 ss. ; II (1895), 208 ss. XXIII (1910), 310 ss. (renseignements biographiques).

Tout autre est l'ouvrage qui suivit, l'*Histoire de la guerre de Grenade,* de Mendoza.

Mendoza s'efforça de décrire en style classique une histoire de guerre appartenant au passé le plus récent, et dont il avait été presque le témoin oculaire. Il a ôté lui-même par là de la valeur à son travail.

Mendoza avait une bonne tête, une connaissance pratique approfondie des affaires militaires et plus encore de l'administration. Il se

sentait indépendant vis-à-vis du gouvernement. Homme de qualité, à qui l'on devait des ménagements, il était tombé en disgrâce auprès de Philippe II et avait été acculé à une position frondeuse. Personne ne pouvait être moins enclin que lui à tourner l'histoire du soulèvement des Maures en panégyrique officieux. Aussi son ouvrage a-t-il quelque chose de l'esprit de Guichardin : il est plein d'accusations amères et de jugements d'une dureté impitoyable. C'est un penseur politique avisé et expérimenté qui a tenu la plume et intrépidement exprimé son opinion. On peut hardiment le placer pour le plan à côté de l'*Histoire d'Italie :* si les faits ne sont pas aussi habilement choisis et si les grandes lignes du récit ne sont pas assez en relief, en revanche une plus grande place est réservée aux problèmes de l'administration et de l'organisation militaire.

Malheureusement la tendance classique de l'auteur a empêché tous ces germes de se développer librement. Guichardin n'avait fait que dans les dehors des concessions à l'historiographie humaniste. Mendoza revêtit le texte entier, jusqu'à ses propres réflexions, du costume antique. Suivant le goût rococo du temps, il s'attacha non à Tite-Live, mais à Salluste et plus encore à Tacite : mais cela ne change pas le caractère de son imitation. Le style est d'un maniérisme insupportable, les phrases sont démembrées, si bien qu'on croit lire une mauvaise traduction de Tacite ; et dans les raisonnements comme dans le récit s'entremêlent de la façon la plus choquante ce qui appartient à l'auteur et ce qui lui vient d'ailleurs, le moderne et l'antique. A côté de remarques intelligentes, on trouve des clichés de la rhétorique des Anciens, à côté de traits justes et précis, des peintures qui ne sont que des pastiches de l'antiquité, avec des réminiscences verbales de Tacite. Mendoza nous communique, comme son modèle romain, des détails romanesques insignifiants ; il se débarrasse par des observations insuffisantes et trop courtes de problèmes importants de la politique intérieure et de la stratégie, sur lesquels il aurait eu parfaitement son mot à dire. La conséquence, c'est que souvent le lecteur perd tout à fait le fil de la narration.

c. — *Mármol.*

Luis del Mármol Carvajal, né vers 1520 à Grenade, mort après 1600, soldat, prit part à l'expédition de Charles-Quint contre Tunis (1535),

passa les vingt-deux années suivantes au Nord de l'Afrique, en partie au service de l'empereur, en partie comme prisonnier de guerre ; son frère Juan Vásquez del Mármol fut secrétaire du Conseil de Castille. Il a écrit : *Historia del rebelión y castigo de los Moriscos de Granada*. C'est le même sujet que chez Mendoza : il y a ajouté une introduction sur l'histoire des Maures depuis les rois catholiques. 1re édition, Malaga 1600; réimprimé dans les *Historiadores de sucesos particulares,* I (1852).

Marmol ne dit nulle part directement que son ouvrage soit une réplique à l'histoire de Mendoza ; il ne nomme pas son devancier, ce qui était d'autant plus facile que le livre de ce dernier n'était pas encore imprimé. L'intention polémique n'en est pas moins à peu près certaine. L'époque de la publication, les relations étroites de l'auteur avec la Cour (cf. la dédicace), des concordances de mots avec Mendoza, tout semble parler pour cette hypothèse.

Le fait que l'ouvrage de Mendoza ne put pas être imprimé d'abord ne prouve rien contre l'hypothèse. L'*Histoire de la guerre de Grenade* avait été rapidement connue. Un étranger comme De Thou a pu en avoir communication en manuscrit (Düntzer, *De Thou*, p. 73) et le poète J. Rufo Gutiérrez s'en est servi pour les quatorze premiers chants de son *Austriada* (1584). (Fitzmaurice-Kelly, *Littérature espagnole*, 1904, p. 200). Cf. en outre Fouché-Delbosc *Revue hispanique,* I, 107.

Le gouvernement espagnol ne pouvait guère laisser sans réponse l'histoire de Mendoza. Elle renfermait à son adresse tant d'amères réflexions et de remarques critiques, la politique et la stratégie officielle y étaient si peu ménagées et l'écrivain de qualité paraissait si bien informé, que le prestige de ce gouvernement était sérieusement compromis. Il servait de peu que l'impression n'en fût pas autorisée ; des copies manuscrites le répandirent promptement. Le meilleur parti à prendre parut être de suivre la critique fâcheuse sur son propre terrain et de faire publier un exposé apologétique de la guerre de Grenade.

L'auteur le mieux désigné pour cet écrit polémique parut être le Grenadin Mármol, vieux soldat, qui avait d'étroites relations avec la Cour et qui avait déjà traité l'ancienne histoire du royaume de Grenade dans un ouvrage antérieur, la description de l'Afrique, *Descripcion general de Affrica* (c'est-à-dire le Nord de l'Afrique), Grenade et Malaga, 1573 à 1599.

Mármol était à tous égards bien préparé pour sa tâche. Il était aussi cultivé que Mendoza et affranchi de ses prétentions classiques (les discours même, chez lui, restent concrets). Il avait pu, durant son long séjour dans le Nord de l'Afrique, se familiariser complète-

ment avec la langue et la civilisation arabe; sa connaissance de la vie de Fez lui ouvrait des jours importants sur la situation de l'Islamisme à Grenade. En matière militaire, il était beaucoup plus connaisseur encore que Mendoza.

Mais sa position officielle l'empêcha de développer tous ces dons. Mendoza avait critiqué sans embarras les plus hauts fonctionnaires de l'Etat et cherché à mettre à nu les racines de la révolte; Mármol ne peut incriminer que des subordonnés, et tout au plus concéder des fautes dans l'*exécution;* les hauts dignitaires sont au-dessus de tout blâme. Il n'a plus les mains libres vis-à-vis de son sujet. On aimerait assez échanger contre la concision affectée de Mendoza son ton de chroniqueur bon enfant, si son style diffus ne devait pas servir à détourner les yeux du lecteur des points décisifs. Mendoza avait par exemple fait la brève remarque que Don Juan d'Autriche, à son entrée dans Grenade, « avait reçu tous les honneurs possibles, à l'exception de ceux qui sont réservés au roi » (l. II, p. 90 dans l'édition des *Historiadores*) : Mármol, au contraire, décrit cette entrée avec le même détail qu'un chroniqueur flamand du xve siècle, sans noter l'essentiel, c'est-à-dire la qualité des honneurs prodigués au prince. Naturellement il biffe la remarque faite ensuite par Mendoza, que « la flatterie avait donné au prince le titre d'Altesse, bien que le roi lui ait expressément reconnu seulement celui d'Excellence ». La narration est ainsi devenue plus abondante; bien des chapitres se lisent comme des extraits d'un journal de campagnes. De la forme de Tacite, Mármol revient au genre des Mémoires militaires.

A Mendoza se rattache Melo dans son *Histoire du soulèvement de la Catalogne.* Comme écrivain, il laisse son modèle bien loin derrière lui. Il évite le pastiche de l'antiquité; sa peinture des événements de Catalogne pendant l'année 1640 est extraordinairement vivante, impressive et libre à un point surprenant de préoccupation de parti. Son ouvrage est peut-être un des meilleurs récits d'histoire contemporaine qui ait été jamais écrit. Quant à des vues générales, il n'en laisse entrevoir aucune.

Francesco Manuel de Melo (Mello), 1611 à 1667, de Lisbonne, soldat, mis en prison après la défection du Portugal 1640, quitte l'Espagne, exilé au Brésil 1644, plus tard rentre à Lisbonne. Il prit part à la soumission de la Catalogne 1640 aux côtés du Marquis de los Vélez, envoyé comme général par Philippe IV. Le Marquis le désigna pour historio-

graphe de la campagne, ce qui lui permit de se procurer des informations exactes. Son *Historia de los movimientos y separación de Cataluña* (de 1635 au commencement de 1641 ; la narration proprement dite ne commence qu'à l'année 1640) parut d'abord sous un pseudonyme, Lisbonne 1645 ; réimprimé entre autres dans les *Historiadores de sucesos particulares*, I (1852). Cf. *Archivo historico portuguez*, VII (1909).

L'*Expedición de los Catalones y Aragoneses* de Francisco de Moncada, par contre, n'est qu'un remaniement superficiel, avec la rhétorique humaniste, des chapitres cxciv à ccxliii de Ramon Muntaner, qui racontent les destinées de la *Compagnie* de Roger de Flor : au texte du chroniqueur catalan sont ajoutées quelques notes tirées de Zurita et d'historiens byzantins. C'est avant tout la nature romanesque du sujet qui invita l'auteur à le choisir ; d'ailleurs l'histoire de la Compagnie se prêtait à un hymme à la bravoure aragonaise.

Don Francisco de Moncada, comte d'Osona, né vers 1586 à Valence, vice-roi de Flandre, ambassadeur du roi d'Espagne à la cour impériale, etc., mort 1635 dans le duché de Clève, fit paraître 1623 à Barcelone son *Expedición de los Catalanes y Aragoneses contra Turcos y Griegos.* Réimprimé entre autres dans les *Historiadores de sucesos particulares*, I (1852).

G. — AUTRES PAYS

Dans les autres pays d'Europe, notre histoire n'offre pas de traits nouveaux. Les particularités typiques sont partout les mêmes. Je dois donc me borner à quelques indications et laisser les historiens spéciaux exposer en détail le développement de l'historiographie humaniste en Portugal, en Hongrie, en Pologne, etc. C'est à l'humanisme, dans ces pays comme partout, qu'on doit la première exposition suivie de l'histoire nationale. Souvent c'est un Italien qui a écrit le premier livre d'histoire humaniste, et souvent l'historiographie indigène s'appuie, non seulement pour la méthode, mais pour la matière même, sur des modèles italiens. On a pu voir par tout ce qui précède que ces deux faits sont pour ainsi dire normaux dans l'histoire humaniste écrite hors de l'Italie.

En Pologne, la première histoire nationale fut écrite par Jean Dlugosz (Longinus), né 1415 à Brzeznicd, mort 1480 à Cracovie, chanoine et secrétaire de l'évêque de Cracovie. Son ouvrage, *Historia polonica* (jusqu'à 1480 ; les six premiers livres d'abord Dobromil 1615 ; complet avec le treizième livre, Leipzig 1711-12 ; nouvelle et insuffisante édition comme t. X à XIV des *Œuvres*. Cracovie 1873 à 1878) est encore un produit de transition, que l'on ne peut mieux comparer qu'aux histoires humanistes allemandes. Dlugosz est un théologien, qui a dérobé aux humanistes quelques détails de forme. Ses faux patriotiques rappellent Aventin et Tschudi. Cf. à son sujet Zeissberg. *Die polnische Geschichtschreibung des Mittelalters* 1873 ; H. V. Sauerland, *Eine Quelle der Hist. Pol. des J. D.*, dans les *Mitteilungen des Instit. f. österr. Geschichtsforsch.* VII (1886), 642 ss. La littérature plus récente est indiquée dans la *Bibliographia Historiy Polskiej* édition L. Finkel (Cracovie 1891 à 1904) n° 25.489 ; à signaler particulièrement Bobrzynski et Smolka *J. D.* 1893 (en polonais). A. Prohaska dans le *Kwartalnik Histor.*, XXIV (1910).

Le premier ouvrage humaniste sur l'histoire de la Pologne fut écrit par le florentin Filippo Buonaccorsi, appelé *Callimachus experiens*, né 1437 à S. Gimignano en Toscane, un des fondateurs de l'Académie romaine, venu en Pologne vers 1470 après avoir assez longtemps erré,

reçu à la Cour de Casimir III, précepteur des princes royaux cadets Albert et Alexandre, secrétaire du roi, mort à Cracovie 1496. C'est un élégant styliste. Il composa entre 1484 et 1488, par conséquent après Dlugosz, de l'œuvre duquel il put profiter, son *Historia de rege Vladislao* (= Ladislas III, frère et prédécesseur de Casimir III, 1440 à 1444). 1[re] édition Augsbourg 1519. Cf. Zeissberg dans l'ouvrage cité et G. dalla Santa dans le *N. Archivio Veneto*, n. sér., LI (1913) 134 ss.

En Hongrie, l'historiographie humaniste fut introduite par Antonio Bonfini, né à Ascoli dans la Marca, mort 1502, qui fut appelé 1484 par Matthias Corvin à la Cour de Hongrie. Ses *Decades III Rerum Ungaricarum* (jusqu'à 1495 ; Bâle 1543) s'appuient pour les parties anciennes principalement sur Blondus (Buchholz, *Blondus*, 131).

En Portugal, le gouvernement avait fait déjà vers 1461 de vains efforts pour s'attacher Blondus comme historien du pays (Masius, *Blondus*, 60 s.). L'historien classique fut ensuite Jerónimo Osorio de Lisbonne (1506 à 1580, évêque de Silves). Son ouvrage *De rebus Emmanuelis regis Lusitaniæ* (Lisbonne 1571) ne sort du cadre humaniste que par les quelques notices ethnographiques, assez pauvres d'ailleurs, qu'il donne sur l'Inde.

L'histoire des Pays-Bas fut écrite d'une manière suivie et en style humaniste par Pontus Heuterus (Huyter), de Delft (1535 à 1602) : *Historiæ rerum burgundicarum ll. VI* (Anvers 1584) ; continuation dans *Rerum Belgicarum s. Austriacarum ll. XV* (1477 à 1564 ; Anvers 1598) et dans *Secessio Belgica* (jusqu'à 1575 ; Bruxelles 1649). Heuterus écrit au point de vue royaliste et catholique. Comme d'autres humanistes, il se complaît à orner l'histoire de fleurs de rhétorique. Qu'il nous suffise de renvoyer là-dessus à Ranke, *Deutsche Geschichte*, VI, 69 ss. (sur l'abdication de Charles-Quint).

Hugo Grotius.

Huig de Groot, latinisé en Hugo Grotius, né 1583 à Delft, avocat, nommé 1607 par les Etats de Hollande, Seeland et Frise occidentale fiscal général, 1613 par Rotterdam Pensionnaire du conseil ; arrêté 1618 après la défaite des *Remontrants* et condamné 1619 à une prison perpétuelle ; échappé, il se réfugie en France ; plus tard au service de la Suède ; de 1634 à 1644 ambassadeur de Suède à la Cour de France ; mort 1645 à Rostock. La mission lui fut confiée 1611 par les Etats généraux d'écrire l'histoire de la République : *Annales et historiæ de rebus belgicis* (pour la première fois, Amsterdam 1657, donc après la mort de Grotius). Les *Annales* traitent les premiers temps de la Révolution hollandaise (1559 à 1588), les *Histoires*, les années 1588 à 1609. L'ouvrage était fini peu après 1611, mais Grotius le garda par devers lui. — Il écrivit en outre *De antiquitate reipublicæ Batavorum* (Leyde 1610) ; *Historia Gothorum, Vandalorum et Langobardorum* (Amsterdam 1655), et de nombreux petits traités historiques. (Cf Rogge, *Bibliotheca Grotiana* I (1883). — Caumont, *Étude sur la vie et les travaux de Hugo Grotius*, (1862).

Nous ne nous étendrons ici que sur un seul ouvrage, tant à cause de l'auteur qu'à cause de sa valeur intrinsèque.

Parmi les derniers historiographes humanistes, Hugo Grotius, avec son *Histoire Néerlandaise*, tient une des premières places. Extérieurement, elle se distingue peu d'autres créations humanistes. L'imitation du style de Tacite n'a rien que de normal dans un livre qui appartient à la première moitié du XVIIe siècle, et Mendoza avait en cela devancé Grotius d'un demi-siècle. Mais Grotius sut tout autrement que l'auteur espagnol tirer parti de cette forme. Sans doute l'imitation de Tacite ne fut pas un bien, pour lui non plus. Son expression est souvent si précieuse et entortillée qu'elle devient inintelligible, et il est incapable de raconter un fait simplement. Mais s'il n'a pas l'indépendance du style, il n'a pas renoncé du moins à l'indépendance de la pensée. Dans l'art de l'analyse psychologique, il égale presque le Romain ; il le surpasse dans la discussion des problèmes militaires et politiques.

Quant à découvrir les causes profondes du conflit entre l'Espagne et les Pays-Bas, il en était incapable aussi, et il n'a pas davantage su éclaircir l'origine de l'opposition religieuse. Mais il n'explique du moins pas de grands événements historiques exclusivement par des circonstances accidentelles ou par le caractère de tel ou tel personnage. Il recherche souvent avec beaucoup de perspicacité jusqu'à quel point un succès est dû à des causes générales, jusqu'à quel point il est un effet du hasard, et il ne se montre pas du tout disposé à regarder le parti vainqueur par là même comme le plus sage. Il s'efforce d'être objectif dans ses jugements. Il rejette par principe les anecdotes sensationnelles. Il critique en homme politique pratique, avec sang-froid, objectivement.

Il avait des raisons particulières pour ne pas traiter à fond le côté religieux du soulèvement des Pays-Bas. De la position qu'il prit dans les luttes religieuses de son pays et de sa défense de l'Arminianisme il ressort qu'il était Erasmien tout à fait, presque un homme d'État rationaliste des temps modernes. Il considérait les querelles religieuses surtout comme troublant l'ordre public. Il se sentait un, non pas avec le peuple hollandais luttant pour sa foi, mais avec les aristocrates maîtres du pouvoir, qui avec la domination espagnole auraient perdu leurs vieux privilèges de caste. Il ne parle pas aussi cyniquement que l'aurait fait Guichardin des mouvements populaires mis en branle par les masses calvinistes — son caractère aussi

bien que sa position officielle l'en empêchaient —, mais il mettait au premier plan les problèmes politiques (le maintien des anciennes *Libertés* eût été selon lui opportun, par des raisons politiques avant tout) ; dans sa narration, il efface beaucoup trop la part du fanatisme religieux et du patriotisme local exalté. Toute action irréfléchie et désordonnée lui était odieuse, surtout quand elle s'alliait à l'opiniâtreté confessionnelle et au dogmatisme zélote. Les manifestations brutales de la passion populaire lui étaient antipathiques ; aussi les a-t-il retranchées même de son histoire, autant que cela pouvait se faire.

LIVRE III

L'HISTORIOGRAPHIE INDÉPENDANTE DE L'HUMANISME JUSQU'AU RATIONALISME (AUFKLÄRUNG)

A. — L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

I. — L'historiographie confessionnelle

1. — *La fondation de l'histoire ecclésiastique ; les centuriateurs de Magdebourg et leurs successeurs.*

a. — Remarques générales

L'historiographie ecclésiastique moderne est fille de la Réforme luthérienne.

L'humanisme ne s'était pas occupé de l'histoire de l'Église (ci-dessus, p. 16 et ailleurs). Les historiens humanistes n'avaient mentionné, occasionnellement, que les événements ecclésiastiques qui avaient une répercussion directe sur la politique. L'histoire intérieure de l'Église, l'histoire de la doctrine et de l'administration ecclésiastique n'existait pas pour les représentants de l'esprit nouveau. Platina lui-même avait écrit l'histoire d'une dynastie ecclésiastique, non celle d'une institution. Les manuels du moyen âge ne pouvaient combler cette lacune. Non seulement leur langage avait vieilli, mais il y avait trop d'écart entre leur conception et les tendances des temps nouveaux.

Si le xvi[e] siècle s'est mis à cultiver l'histoire ecclésiastique, il semble naturel de l'expliquer par le fait que les disputes confession-

nelles auraient ouvert les yeux des historiens sur l'importance générale de l'Église. C'est ainsi, pourrait dire un critique moderne, que l'historiographie contemporaine n'a commencé qu'avec l'apparition des mouvements sociaux à s'attaquer sérieusement aux problèmes de l'histoire économique. Mais ce serait une fausse analogie. L'historiographie ecclésiastique protestante a été provoquée exclusivement par les besoins de la polémique confessionnelle. On demandait à l'histoire ancienne de l'Église la preuve que, contrairement au catholicisme, le protestantisme avait gardé dans sa pureté la forme primitive du christianisme; on prenait l'histoire ecclésiastique du moyen âge à témoin des affreuses ténèbres où avait conduit la domination de l'Antéchrist. Les connaissances historiques ne profitèrent pas de cette application à l'histoire de l'Église. Ce qu'elles gagnaient à l'extension du champ de l'histoire, elles le reperdaient par l'étroitesse des jugements tendancieux de la polémique.

Un nouveau domaine de l'histoire fut bien mis en culture, mais en même temps il fut soustrait à la science. C'est ce qui arriva surtout pour l'histoire du moyen âge. L'histoire générale du moyen âge perdait toute liberté scientifique, depuis que l'histoire médiévale des papes et de l'Église était au service de la polémique protestante. C'est l'école de Blondus qui en pâtit le plus. Si ses savantes recherches n'ont pas donné ce qu'elles promettaient, la faute en est surtout à la réformation luthérienne.

Combien la liberté de parole fut restreinte, même en Italie, par la contre-réformation! Critiquait-on autrefois un pape ou un saint? la critique n'atteignait que sa personne. Depuis que le protestantisme forgeait avec des remarques de ce genre des armes envenimées contre l'institution même, on ne pouvait plus se permettre de critiquer ouvertement un organe de l'Église. Tout ce que la littérature médiévale contenait de saillies contre des papes, des prélats ou des moines, les protestants — en dépit de l'histoire — le prenaient pour symptômes d'une opposition dogmatique luthérienne contre le papisme et ne distinguaient pas si les expressions citées provenaient de poètes bouffons, de libres penseurs ou d'amis des réformes dans l'Église. C'en fut fait par suite, à l'intérieur de l'ancienne Église, de l'humeur naïve qui y avait régné.

b. — Les débuts. Petits ouvrages

L'historiographie protestante a reçu son programme de la main de Luther lui-même. Sa première œuvre parut sous les yeux du réformateur (1536), à Wittenberg, et avec une préface de lui. C'étaient les *Vitæ Romanorum Pontificum* de l'Anglais Robert Barnes. La matière n'est qu'un assez pauvre extrait de Platina et de quelques autres humanistes; l'originalité ne consiste que dans les chapitres disparates de polémique protestante qui y sont intercalés. Barnes s'en tenait rigoureusement déjà aux instructions de Luther, rédigées plus tard il est vrai, sous cette forme : « *dass man den Papst getrost herausstreiche als den Erzfeind unseres Herrn und Heilandes* » à quoi « *neben der Heiligen Schrift sehr wohl die Historien von den Kaisern dienen*[1] » (*Papsttreu Hadriani IV und Alexanders III gegen Kaiser Friederichen Barbarossa geübt*, Wittenberg 1545 ; dans l'édition des Œuvres d'Erlangen, XXXII, 359) Barnes déjà rejetait sur les papes toutes les calamités de l'histoire et glorifiait leurs adversaires laïques. Quand ses sources ne le secondaient pas, il se tirait d'affaire (comme les humanistes allemands dans des cas pareils, ci-dessus, p. 224) en prétendant que toute la tradition avait été intentionnellement faussée. Il ne peut contester que les témoignages des sources soient défavorables à Henri IV. Mais qu'est-ce à dire, puisqu'elles ont pour auteurs des Italiens et des adhérents du parti papal, et que ces auteurs ne pouvaient dire la vérité ? (Remarque dans la *Vita Paschalis*).

Robert Barnes, né 1495 à Lynn, moine Augustin, promu docteur en théologie à Cambridge, se fait luthérien, réfugié pour cette raison 1528 en Allemagne, rappelé par Cromwell 1531, envoyé en ambassade à Wittenberg 1535 pour l'affaire du mariage d'Henri VIII, brûlé comme hérétique à Londres 1540. Il fit paraître à Wittenberg 1536 ses *Vitæ Romanorum Pontificum*, dédiées à Henri VIII, (de saint Pierre à Alexandre III). Cf. E. Schäfer, *Luther als Kirchenhistoriker* 1896 (Diss. de Rostock), p. 84.

On en resta à ce point de vue. Pour apprécier le tort qu'il a fait à l'exposition de l'histoire du moyen âge, on n'a qu'à prendre cet autre produit, également dû à un Anglais, de l'historiographie ecclé-

1. Qu'on signale hardiment le Pape comme l'ennemi juré de Notre-Seigneur et Sauveur : à quoi peuvent très bien servir les histoires des Empereurs.

siastique protestante, l'*Histoire de la littérature de la Grande-Bretagne* de l'évêque Bale (1548).

Bale avait des dons d'historien. Il disposa son *Summarium*, sur le modèle des Italiens (Crinitus, ci-dessus, p. 115 s.), en simple recueil chronologique de biographies isolées, et ne comprit pas mieux que les humanistes italiens la nature de l'histoire littéraire. Mais comme peintre de portraits il était bien supérieur à un Jove ou à un Crinitus ; il saisissait l'individualité d'un auteur, et savait la fixer en quelques traits. Dans les chapitres sur les temps anciens, son travail manque de critique et de profondeur; cependant, grâce au zèle de Leland (ci-dessus, p. 202), auquel il rend hommage dans son texte, il dispose de matériaux si riches et si soigneusement amassés, que son ouvrage, s'il avait pu rester impartial, aurait peut-être plus de valeur que tous les autres recueils humanistes de biographies. Mais Bale était protestant avant d'être humaniste ou historien. Il glissa dans son histoire littéraire des morceaux étrangers, qui ne servaient qu'à la polémique protestante (par exemple un résumé de l'histoire des papes). Son parti pris l'entraîna à se méprendre constamment sur les intentions des écrivains dont il parlait. Il découvrait dans les endroits les plus invraisemblables l'expression d'une hostilité de principe contre la papauté, faisait de plaisanteries innocentes d'amères invectives, interprétait de libres créations de l'art enjoué du moyen âge comme si les auteurs avaient voulu donner un abrégé de la dogmatique luthérienne. Il faussait le moyen âge, en transportant dans le passé la lutte contemporaine entre la papauté et la pure doctrine, entre les souverainetés laïques attachées à l'esprit nouveau et le clergé demeuré fidèle à la foi scolastique.

John Bale (Balaeus) né 1495 à Cove près Dunwich en Suffolk, moine Carmélite, puis protestant et marié ; après la chute de Cromwell, qui l'avait protégé contre le parti catholique, réfugié en Allemagne 1540 ; de retour en Angleterre après l'avènement d'Edouard VI, 1547, évêque d'Ossory en Irlande 1552 ; de nouveau fugitif à l'avènement de Marie, cette fois à Bâle ; après l'avènement d'Élisabeth pourvu d'un bénéfice à Canterbury ; mort 1563. Il a composé *Illustrium majoris Britanniæ scriptorum summarium in quasdam centurias divisum*, lexique des écrivains anglais depuis les plus anciens temps jusqu'à présent. En 14 centuries de 100 articles (l'expression de *centurie* ici, n'a pas rapport au siècle) 1.400 auteurs sont traités.

L'ordre est chronologique ; on trouve intercalées des notices sur l'histoire ecclésiastique anglaise, etc. : puis un abrégé de l'histoire des papes, qui fut aussi publié à part (sous le titre de *Acta Romanorum Pontificum... usque ad tempora Pauli IV*, Bâle 1558) première édition Ipswich 1548. — Il est possible que l'ouvrage de Bale ait été inspiré par la *Bibliotheca universalis* de Konrad Gessner (Zurich 1545). On ne saurait cependant donner le nom de précurseur au naturaliste et polygraphe de Zurich. Car Gessner ne donne qu'un lexique d'auteurs dans l'ordre alphabétique ; Bale a, le premier, rangé ses articles chronologiquement, approchant ainsi, par un détail au moins, d'une histoire de la littérature.

Bale écrivit en outre différents traités sur l'histoire de l'Église en Angleterre. Cf. *Select Works of Bishop Bale* 1849 (Parker Society). Un *Index Britanniæ Scriptorum* a été publié 1902 par R. L. Poole und M. Bateson dans les *Anecdota Oxoniensia*.

Barnes et Bale étaient encore pour leurs matériaux complètement dépendants de l'humanisme. Ils ne livrèrent que des essais, des attaques partielles. L'histoire des dogmes, qui semblait la chose la plus importante, n'était pas traitée dans leurs ouvrages. Ce qui leur manquait fut fourni par l'œuvre classique de l'historiographie ecclésiastique protestante, l'œuvre qui mit réellement à exécution les intentions de Luther, les Centuries de Magdebourg.

c. — Les Centuries de Magdebourg (Flacius Illyricus)

Matthias Vlacich latinisé en *Flacius* et d'après son pays d'origine *Illyricus*), né 1520 à Albona en Istrie, fait des études humanistes à Venise, gagné à dix-neuf ans au luthéranisme, se rend en Allemagne ; 1544 professeur d'hébreu à Wittenberg ; se querelle 1549 à propos de l'Interim avec Mélanchthon et d'autres théologiens et se transporte à Magdebourg ; appelé à Iéna 1557, destitué 1561 avec ses collègues ; essaie de fonder une académie à Ratisbonne ; puis mène une vie errante et inquiète ; mort 1575 à Francfort-sur-le-Mein. Il commença pendant son séjour à Magdebourg et rédigea : *Ecclesiastica Historia, integram Ecclesiæ Christi ideam ... secundum singulas centurias* (= siècles) *perspicuo ordine complectans*, une histoire ecclésiastique des treize premiers siècles. Les 4 premières Centuries sont signées de Flacius, Wigand, Judex et Faber ; les 5 suivantes des mêmes à l'exception de Faber ; les 10[e] et 11[e] de Flacius, Wigand et Corvinus ; la 12[e] des mêmes et de Holthuter ; la 13[e] des mêmes à l'exception de Flacius. Mais le plan et l'organisation des Centuries appartiennent entièrement à Flacius. Dès 1553 il voyait nettement son but. (Cf. Preger, II, 416 s.) ; il commençait dès lors à chercher des collaborateurs. C'est au cours de l'année 1554 que sa compagnie paraît s'être organisée à Magdebourg. Pour la récolte des matériaux, le plus grand travail fut fait par Marcus Wagner, qui parcourut une grande partie de l'Europe.

Mais lui-même ne fit que suivre les indications détaillées que lui avait données Flacius. — Dans les années 1557-1558 on commença le travail de rédaction. Flacius avait ici encore dressé les batteries. A la tête de l'entreprise étaient cinq *Gubernatores :* Flacius, Ebeling Aleman, Dr Méd. Martin Copus, Johann Wigand et Matthæus Judex, les deux derniers ecclésiastiques. Aleman et Copus s'occupaient de la partie commerciale. Au-dessous d'eux il y avait deux *Architectes* et sept *Studiosi*. Le travail fut continué plus tard à Iéna et en d'autres lieux. A la mort de Judex 1564, d'autres ecclésiastiques prirent sa place. A la mort de Flacius, l'ouvrage fut arrêté ; la dernière centurie (la 13e) à laquelle d'ailleurs il n'avait plus officiellement collaboré, parut 1574, un an avant sa mort.

Première édition Bâle 1559 à 1546. Deuxième édition, avec quelques passages modifiés dans le sens calviniste, Bâle 1624. La nouvelle édition commencée à Nuremberg 1757 sous le titre de *Centuriæ Magdeburgenses* s'arrêta au ve siècle.

Flacius composa en outre un *Catalogus, testium veritatis qui ante nostram ætatem reclamarunt Papæ* (Bâle 1556) et un écrit présenté en 1566 à l'empereur Maximilien II, *De translatione Imperii Romani ad Germanos* (Bâle 1566).

La plus ample appréciation des Centuries chez F.-Ch. Baur, *Die Epochen der kirchlichen Geschichtschreibung* (1852), 39 ss., qui malheureusement ne connaît pas du tout les historiens humanistes italiens et par suite surfait considérablement le travail critique des Centuries. Pour la biographie, ce qu'il y a de mieux c'est Preger, *M. F. Ill. und seine Zeit* (1859-1861), cf. spécialement, II, 413 ss. Détails chez W. Schulte, *Beiträge zur Entstehungsgeschichte der M. C.* 1877 ; Nürnberger, *Die Bonifaciuslikeratur der Magdeburger Cent.* dans *Neues Archiv* XI (1886), 9 ss. ; Schaumkell, *Beitrag zur Entstehungsgeschichte der Magdeburg. Cent.* 1898. Sur l'usage que la polémique protestante a fait des Centuriateurs, on trouve beaucoup de renseignements dans J. Janssen, *Gesch. des deutsch. Volkes*, V, 319 ss.

Importance des Centuriateurs pour l'histoire ecclésiastique. — Ce sont eux proprement qui l'ont fondée. Eux seuls ont fouillé systématiquement toute la tradition historique pour y trouver les matériaux d'une histoire de l'Église. Eux seuls ont affranchi la polémique historique protestante des œuvres historiques des humanistes et des livres de droit du moyen âge. Les témoignages dont avait besoin l'apologétique confessionnelle des Protestants sont pour la première fois chez eux clairement répartis en rubriques qui les embrassent à peu près tous.

Grâce à Flacius, tout un canton de la vie humaine complètement négligé par les humanistes, fut reconquis pour l'histoire ; l'exposé, bien que superficiel, de la *doctrina* dans les différents siècles,

c'était la part faite à la vie de l'esprit dans l'histoire; c'était une extension de l'idée même de l'histoire. Les Centuriateurs ne s'en tinrent pas au récit des faits capitaux de la vie extérieure de l'Église ; ils embrassèrent sa vie intérieure, qui n'avait pas de place jusqu'alors dans l'historiographie politique, les changements dans la doctrine, dans le culte, etc. Leurs notices, assez maigres d'ailleurs, sur les religions non chrétiennes posèrent même la première pierre d'une histoire des religions.

Leur méthode et leur critique historique. — Cependant, au point de vue du mérite historique, les Centuries signalent une régression.

Faisons ici abstraction de la forme. Les Centuries ne voulaient être qu'un arsenal bien rangé à l'usage de la polémique protestante : il était logique de disposer la matière, au lieu d'une narration suivie, en rubriques invariables et de découper l'histoire de l'Église non pas en périodes organiques, mais d'après le cadre tout extérieur des siècles (imitation des annales humanistes pire que le modèle). Pour le but pratique qu'ils poursuivaient, les auteurs n'auraient pu imaginer une forme plus commode.

Mais ils sont au-dessous des humanistes comme critiques et comme historiens.

Leur critique a été en général bien surfaite. Baur va jusqu'à parler de la *echt kritischen Tendenz des Protestantismus, die auf dem Gebiete der Kirchengeschichte von selbst zu einer historischen Kritik werden musste, die überall da um so tiefer eindrang wo sie um so mehr* (!) *von dem polemischen Interesse geschärft wurde*[1] (p. 47). Il eût été plus juste de dire qu'elle était pénétrante *là seulement* où elle était aiguisée par l'intérêt de la polémique. Les Centuriateurs ne comprenaient pas la critique philologico-historique exercée pour elle-même. En face de données qui n'intéressaient pas la dogmatique, ils adoptaient simplement l'attitude critique prise avant eux par les humanistes. Ils abandonnaient la correspondance de l'apôtre Paul avec Sénèque (Cent. I, l. II, chap. x *sub voce* Paulus), qu'Erasme avait déclarée inauthentique; quant à celle du Christ

1. Haute tendance critique du protestantisme, qui, sur le terrain de l'histoire ecclésiastique, devait se tourner d'elle-même en critique historique et pénétrer d'autant plus profondément là où elle était aiguisée par l'intérêt polémique.

avec le roi Abgar d'Edesse, ils ne tenaient pas le faux pour démontré (Cent. I, l. I[er], chap. II) : or il se trouvait par hasard qu'aucun humaniste ne l'avait attaqué.

Les Centuriateurs ne sont critiques que quand la tradition contrarie leur tendance antipapiste. Ils n'émettent pas le moindre doute sur la fable de la papesse Jeanne, tandis qu'ils cherchent à établir la falsification des Décrétales du Pseudo-Isidore. Ils sont bien loin du scepticisme rationaliste des humanistes. Platina avait marqué son incrédulité quant au bruit d'un pacte que le pape Silvestre aurait fait dans sa jeunesse avec le diable : les Centuriateurs ne songent pas à douter du fait (Cent. X, chap. x). Les *miracula*, auxquels est consacrée dans chaque centurie une rubrique spéciale, sont séparés par un classement bien peu méthodique selon qu'ils parlent pour ou contre leur cause. Sont-ils l'œuvre de missionnaires chez les païens ou d'hérétiques antipapistes ? il faut qu'ils soient authentiques. Permettent-ils des conclusions favorables à la vérité d'une institution catholique (adoration des Saints, culte des reliques) ? ils sont à rejeter comme *signa mendacia*. Les auteurs cherchent à imposer par la quantité plus que par la qualité de leurs preuves. Bien différents de Blondus ou de Calchi, jamais ils ne font une différence entre des sources anciennes ou nouvelles, contemporaines ou postérieures, originales ou de seconde main. Tout témoignage est bon, pourvu qu'il soit hostile à la papauté.

Leur conception de l'histoire. — Naturellement, la conception théologique reprend tout son empire. L'histoire universelle redevient une lutte entre Dieu et le Diable. Les germes d'une explication humaine et naturelle de l'histoire semés par les humanistes, périssent entre les mains des Centuriateurs. De mystérieuses interventions divines sont de nouveau l'*ultima ratio*. Quelle raison aurait l'historien de faire des recherches sur l'origine du gnosticisme, du moment qu'il sait que cette hérésie a été suscitée par le Diable ?

Par un côté cependant les Centuriateurs sont ramenés à l'explication individualiste.

Jamais un homme de parti convaincu ne conviendra que le parti opposé puisse être autant que le sien le produit d'un développement naturel, quoique funeste ; il verra toujours dans les agissements des

adversaires de perfides machinations personnelles. Aussi les Centuriateurs ne comprenaient-ils pas que la puissance papale se fût formée peu à peu sous l'influence de certaines conditions historiques. Ce sont, d'après eux, des intrigues conscientes des évêques de Rome qui ont seules créé la papauté. Le développement est terminé au VIIe siècle. Ils surfont, comme d'habitude, l'influence des chefs de partis adverses. Au Xe siècle, pensent-ils (Cent. X, inc.), la domination du Pape tient tellement sous son ombre toutes les Églises que les gouvernements ecclésiastiques et laïques n'agissent que sur un signe de lui.

Ces vues des Centuriateurs firent une énorme impression. Surtout parce qu'elles s'appuyaient sur un fond puissant d'honnêteté. Les auteurs ne sont pas des apologètes officieux à gages, mais des hommes de parti convaincus. Ils ne cèdent pas à la nécessité de défendre, en dépit de leur conscience, une mauvaise cause. Pas un souffle de scepticisme historique ne les a effleurés. Ils ne soupçonnent jamais qu'ils obéissent à une suggestion, quand ils voient la doctrine de la justification par la foi formulée en des endroits où un œil non prévenu chercherait en vain quoi que ce soit de pareil.

Leur attitude vis-à-vis des gouvernements. — Malheureusement ils ont eu aussi une grande influence sur l'historiographie politique. Tant qu'ils traitaient au point de vue luthérien l'histoire de la pure doctrine et de l'Église, leur tendance dogmatique se montrait au grand jour et était relativement inoffensive pour l'histoire. Mais ils y mêlaient des vues qui provenaient moins de la théologie luthérienne que de la constitution des Églises nationales allemandes, et même en grande partie de la situation personnelle des Centuriateurs eux-mêmes.

Flacius et ses collègues espérèrent (en vain) une subvention des princes protestants allemands et s'imposèrent en conséquence des égards pour le système du *summus episcopus* des Eglises luthériennes nationales et pour les souverains eux-mêmes. Dans la lutte entre les pouvoirs ecclésiastique et laïque, ils prirent toujours le parti de ce dernier. Non seulement en repoussant les prétentions *politiques* de l'Eglise catholique. Ils jugèrent nécessaire aussi de montrer les adversaires de la papauté guidés dans leur opposition

uniquement par des motifs religieux. Ils ont par là fâcheusement brouillé les idées. C'est leur faute si actuellement encore bien des histoires rapportent à des mobiles *réformateurs*, idéalistes, les tentatives de souverains du moyen âge pour mettre sous leur dépendance les établissements ecclésiastiques de leurs territoires, tandis qu'ils attribuent uniquement à la cupidité et à l'ambition les efforts vraiment réformateurs de la Curie. Ils ont, ici comme partout, réparti inégalement l'ombre et la lumière. Henri II a fait assassiner Thomas Becket : ils le racontent sans ajouter un mot de blâme (Cent. XII, chap. VIII). Naturellement; car — non pas les prélats papistes, mais — les princes laïques (par exemple les empereurs allemands) *flagrarunt eximio zelo ulterius promovendi gloriam Dei* (Cent. X, chap. I). Dans les conflits ecclésiastiques et politiques des empereurs Henri IV et Frédéric II, les centuriateurs voient d'un côté la piété, de l'autre une coupable ambition cléricale.

Conception et méthode des Centuriateurs sont restées jusqu'au XVIIIe siècle la règle non seulement de l'histoire ecclésiastique populaire, mais des recherches savantes chez les protestants. La forme même des centuries fit école. L'histoire ecclésiastique du théologien zurichois Johann Heinrich HOTTINGER (1620-1667) : *Historia ecclesiastica Novi Testamenti*, publiée d'abord 1651 à 1667, se rattacha si étroitement à l'ordonnance extérieure des Centuries, qu'on peut qualifier les six ou neuf derniers volumes, traitant du XVe et avec plus de détails encore du XVIe siècle, de continuation du travail de Magdebourg, Cf. G. v. Wyss *Historiographie in der Schweiz*, 259 s.

d. — L'HISTORIOGRAPHIE ANGLAISE SOUS L'INFLUENCE DES CENTURIATEURS

1. — *Foxe.*

John FOXE, né à Boston 1516 ou 1517, est gagné au protestantisme dès le temps de ses études à Oxford ; forcé à l'avènement de Marie de s'exhiler d'Angleterre, il finit par chercher refuge à Bâle (1555), où il paraît avoir vécu comme correcteur et imprimeur ; de retour en Angleterre (à Londres) 1559 après l'avènement d'Elisabeth, il y meurt en 1587. Il a écrit : *Commentarii rerum in ecclesia gestarum maximarumque per totam Europam persecutionum a Viclevi temporibus ad hanc usque aetatem descriptio lib.* I, Strasbourg 1554. Cette première rédaction, qui n'a pas été continuée sous cette forme, va jusqu'à l'année 1500 et traite principalement de Wiklif et de Hus. Foxe suivit plus tard les traces de Jean Crespin (né à Arras vers 1520, avocat, proscrit de France pour sa foi protestante, d'abord à Bâle et à partir de 1548 à Genève, où il mourut 1572) dont le *Livre des martyrs... depuis Jean Hus...* publié pour la

première fois 1554, cherchait, à l'aide d'actes judiciaires, de lettres, etc., à tracer une peinture authentique des persécutions subies par les martyrs protestants. Les *Commentarii* furent refondus en un grand ouvrage latin, qui parut à Bâle 1559 sous le titre de : *Rerum in ecclesia gestarum, quæ postremis et periculosis his temporibus evenerunt, maximarumque per Europam persecutionum ac sanctorum Dei martyrum... digesti per regna et nationes commentarii* (jusqu'à 1559). De ce livre non plus il n'y eut d'achevé que la première partie, qui traite des persécutions en Angleterre et en Ecosse ; il fut continué pour le continent par Henri Pantaleon à Bâle (1563, Bâle). Foxe prit rigoureusement modèle sur Crespin pour la méthode, mais son travail est moins honnête et moins impartial. Cf. sur Crespin la littérature chez H. Hauser, *Les sources de l'histoire de France*, XVIe siècle, n° 776, et du même : *Etudes sur la réforme française* (1909), 301 ss.

Plus populaire encore que le texte latin fut le remaniement en anglais que Foxe fit paraître plus tard à Londres. Il y mit fortement à contribution les Centuries de Magdebourg, ce qui n'a pas été remarqué jusqu'ici. Il était intitulé : *Acts and Monuments of the Christian Martyrs*, etc. ; le peuple l'appela tout court *Book of Martyrs* (1re édit., Londres 1563, puis fréquentes; différentes éditions pseudo-critiques au XIXe siècle). La *Convocation* décréta en 1571 que des exemplaires de ce livre seraient déposés dans les églises cathédrales, dans les demeures des évêques, etc. Bien que ce décret n'ait pas eu la ratification du parlement, il fut obéi par le bas clergé dans de nombreuses paroisses.

Littérature. — Pendant des siècles le *Livre des Martyrs* avait passé aux yeux du clergé puritain et des laïcs pour une autorité en matière d'histoire ecclésiastique, et les attaques des Catholiques et des Anglicans n'avaient guère été dirigées que contre la tendance presbytérienne de l'auteur. En 1837, pour la première fois, S. R. Maitland osa mettre en doute la sûreté d'information de Foxe, même dans les parties qui passaient pour les plus dignes de foi, dans les relations données comme fondées sur des actes des persécutions subies par les protestants en Angleterre sous Henri VIII et Marie la Catholique. (*Six letters on Foxe's Acts and Monnuments*, réimprimés dans *Essays on subjects connected with the Reformation in England* 1849)). Malheureusement les recherches très insuffisantes sur plusieurs points de Maitland n'ont pas été systématiquement reprises, bien que le nombre des cas aille croissant où l'on peut convaincre Foxe de contre-vérités manifestes. Ce qui manque, c'est une confrontation des actes communiqués ou utilisés par lui avec les originaux. Il y a pour cela des études préliminaires dans J. Gairdner, *History of the English Church in the Sixteenth Century* (1902 ; Cf. l'Index) et du même : *Lollardy and the Reformation in England* (1908 ss.). Cf. en outre J. Pratt dans le premier volume de *Reformation Series of Church Historians of England* (1870).

Les origines du « Livre des Martyrs ». — C'est en Angleterre que les idées des Centuriateurs se montrèrent le plus fécondes.

L'historiographie ecclésiastique anglaise doit son existence aux théologiens de Magdebourg. L'origine de son œuvre la plus populaire et la plus influente en est la preuve éclatante.

Les *Acts and Monuments* de Foxe n'étaient, sous la première forme où ils paruvent, en même temps que les Centuries, qu'un recueil d'Actes des martyrs protestants. Comme dans le *Livre des Martyrs* français qui servit de modèle, relations et documents se suivaient dans un ordre assez lâche. Il n'y avait pas d'enchaînement entre les différents morceaux. Les récits sur les persécutions des protestants n'étaient pas mis en rapport avec les faits anciens de l'histoire ecclésiastique générale. En commençant par Wiklif la série des témoins du sang, l'auteur faisait tout simplement une concession au patriotisme anglais. Les *Commentarii* latins étaient un livre d'édification passionnée, mais n'étaient pas, même dans la forme, un livre d'histoire.

Lorsque Foxe s'occupa, sous Elisabeth, de remanier son ouvrage pour le public anglais, les Centuries avaient paru en grande partie. La conséquence fut que cette rédaction anglaise devint un livre tout nouveau. Le recueil de martyrs devint une histoire de l'Eglise. La situation insulaire de l'auteur ne se dément pas dans cette version définitive : l'Angleterre et l'Ecosse sont tout à fait au premier plan. Mais Foxe a trouvé des points de vue historiques généraux. Il n'utilise pas seulement les matériaux fournis par les Centuries (il cite leurs sources, non les Magdebourgeois eux-mêmes), il leur emprunte leur idée fondamentale. Comme Flacius, il se représente l'histoire de l'Eglise dans l'antiquité et au moyen âge comme une lutte entre la foi pure et la papauté. Seulement, pour flatter le sentiment national anglais, il mêle à cette théorie une conception favorite de Wiklif, et ne désigne comme temps de l'Antéchrist que les quatre siècles après le *Loosing of the Satan* arrivé en l'an 1000 (cette période dure pour lui à peu près jusqu'à 1371, c'est-à-dire jusqu'à l'apparition de Wiklif). Mais sans les Centuriateurs, — les rédactions latines en sont la preuve —, il n'aurait pas repris cette théorie historique et surtout ne l'aurait pas développée.

L'exposition populaire. — On le voit, l'originalité du *Livre des Martyrs* n'est pas grande. Elle ne consiste en apparence que dans

le mélange du genre populaire des histoires de martyrs avec l'historiographie savante. Mais ce n'est pas tout. Le succès de Foxe auprès du grand public, plus considérable que celui des Magdebourgeois, tient en grande partie à ce fait, qu'il n'était pas théologien.

Flacius avait écrit en Vieux-luthérien. La *doctrina* était tout pour lui. Il avait mis l'histoire du dogme au centre de son exposé et l'avait traitée jusque dans le détail. Foxe ne témoigna d'intérêt que pour les points principaux de la nouvelle doctrine et mit la narration au premier plan. Surtout quand il pouvait conter les souffrances et la mort héroïque des martyrs protestants et la soif de sang de leurs adversaires. Il mêla — cela plaît au peuple — à la narration vivante des morceaux du genre sermon. Il ne donna jamais de simples notices ou des résumés, comme les Centuriateurs. Il ajouta à tout ce qu'il racontait des réflexions populaires à lui propres. Il inséra beaucoup d'actes à l'état brut. Mais il accompagnait ses documents de remarques explicatives et épargnait au lecteur les rognures du savoir. Son livre appartient aux communautés protestantes, non aux théologiens. La parole, chez Foxe, est à la bourgeoisie presbytérienne, non au Consistoire veillant sur la pureté de la doctrine.

Le travail scientifique de Foxe. — Comme savant, comme critique, Foxe est bien inférieur aux Centuriateurs. Son ouvrage, quand il sort de l'histoire de l'Angleterre, n'est qu'une compilation sans scrupule. Plus que les Centuriateurs, il emploie comme sources des auteurs modernes. Sa critique n'est pas même au niveau de celle des Centuriateurs. En dépit de Polydore Virgile et de l'observation sceptique des Centuries (l. II chap. II), il retient obstinément les fables de Godefroy de Monmouth et cite sans hésiter une prétendue lettre du roi Lucius au pape Eleuthère.

La matière, chez lui, est moins systématiquement ordonnée. Il fournit des renseignements sur l'histoire politique anglaise — innovation qu'il doit aux Centuries — mais il les choisit bien moins habilement qu'elles. Moins qu'elles encore il s'intéresse à la vérité pour elle-même. Son histoire de la réformation anglaise a fait autorité longtemps chez les protestants : mais on l'a convaincue dans ces dernières années de beaucoup d'inexactitudes tendancieuses. C'était un mérite d'employer pour cette partie de son travail des pièces

d'archives (registres des évêques); mais un danger s'ensuivait, c'est que par là les assertions du *Livre des Martyrs* se dérobaient en grande partie au contrôle. Foxe a souvent abusé de cette position pour opérer des falsifications illicites. Ce qui concerne les « Préréformateurs » est particulièrement tendancieux et altéré. Il met au nombre des victimes de l'intolérance ecclésiastique vis-à-vis des évangéliques l'évêque Peacock, âpre adversaire littéraire des Lollards au xve siècle, qui fut contraint à l'abjuration publique de ses libres opinions rationalistes. Cela peut s'excuser par l'ignorance. Mais il n'est guère croyable que tout ce qu'il ait su de Savonarole, c'est qu'il a voulu réformer son ordre, et a montré dans le clergé et dans les moines « la source et les auteurs de toutes les calamités et de tous les vices ». Foxe est passé maître dans l'art de taire des faits qui le gênent.

Le *Livre des Martyrs* eut un immense succès. L'imprimeur-éditeur rompu aux affaires avait su rencontrer le goût du public presbytérien d'Angleterre. L'Eglise anglaise adopta officiellement son livre. La réaction anglicane du xviie siècle, cependant, se mit sur la défensive. Mais sous les Stuarts encore les *Acts and Monuments* restèrent pour le clergé puritain et dans les ménages puritains, à côté de la Bible, le seul livre d'édification, le seul aussi où les masses puisaient leurs connaissances en histoire ecclésiastique. Nulle part ailleurs les temps héroïques du Protestantisme n'avaient rencontré une peinture populaire aussi captivante.

Le livre de Foxe inspira ensuite l'œuvre principale de l'historiographie écossaise.

2. — *Knox.*

John Knox, le réformateur écossais bien connu (vers 1505 à 1572), composa *The History of the Reformation of Religion within the Realm of Scotland* (jusqu'à 1564). Commencé déjà 1559. Les livres II et III (1558 à 1561) furent écrits d'abord; c'est seulement après la publication des *Acts and Monuments* de Foxe (1563) que Knox ajouta le premier livre (1556) qui traite les préliminaires de la Réformation écossaise et les événements jusqu'à 1558. Par sa forme extérieure, l'ouvrage est un écrit de parti impersonnel; on y parle de Knox à la troisième personne. Dans l'édition de 1644 un cinquième livre (jusqu'à 1567) fut ajouté, qui n'est certainement pas de la main de Knox; il manque d'ailleurs dans tous les manuscrits. — Première édition

(incomplète) Londres 1586 ; avec le cinquième livre, Londres 1644 ; édition plus exacte 1732 ; d'après le manuscrit original, édité par D. Laing pour la *Wodrow Society* 1846 à 1848 comme tomes I et II des Works. — Cf. l'introduction à l'édition ; P. Hume Brown, *J. Knox*, 1895 ; A. Lang, *J. Knox and the Reformation* 1905.

Knox est encore selon toute vraisemblance l'auteur de la *Narrative* dans *Brieff Discours off the troubles begonne at Franckford in Germany A. D. 1554* (d'abord 1575), dans les *Works*, IV, 1855.

Rapports avec Foxe et avec les Centuriateurs. — L'histoire de la Réformation écossaise de Knox est avec le *Livre des Martyrs* dans un rapport analogue à celui de Foxe avec les Centuriateurs. Knox a conçu son travail indépendamment de l'auteur anglais ; mais c'est grâce à lui qu'il a fait d'un écrit de circonstance un ouvrage d'histoire.

Le calviniste écossais ne visait d'abord qu'à une apologie de la Réformation écossaise. C'est seulement après l'apparition des *Acts and Monuments* qu'il ajouta une introduction racontant les préliminaires de la Réformation en Ecosse et exposant historiquement les événements les plus récents (Foxe est utilisé et cité dans ce chapitre). Pour l'histoire de l'historiographie, l'ouvrage de Knox n'est donc pas de grande importance. Il était d'accord avec ses devanciers pour les jugements et il leur emprunta aussi sa méthode jusque dans le détail. Comme Crespin et comme Foxe, il consulta pour l'histoire des hérétiques persécutés les registres des évêques, et introduisit les textes des actes. Il s'écarta de Foxe en ce seul point, qu'il se borna à l'histoire de l'Eglise à l'exclusion de l'histoire politique.

Il adopta en plein le jugement théologique sur l'histoire. Ainsi que les Centuriateurs, il croyait pouvoir reconnaître dans l'histoire un plan de salut divin pour la propagation de l'Evangile ; il repoussait expressément les explications *naturelles* (Cf. la remarque I, 88 édit. Laing, sur la cause de la défaite des Ecossais à Solway Moss, 1542). Il croyait aux miracles et aux présages ; tandis que son compatriote et contemporain humaniste Buchanan (ci-dessus, p. 211 s.) rationalisait les sorcières de Macbeth, Knox ne doutait pas que des sorcières ne pussent prophétiser (Cf. II, 357). Pas plus que pour un autre réformateur il n'y avait pour lui de problème historique : qui possède la vérité entière, n'a plus à chercher. Sa théorie est logique dans ses conclusions et simpliste comme les systèmes de tous les

fanatiques du dogme. L'histoire est pour lui un combat entre la lumière et les ténèbres : quel parti possède la lumière, cela ne se demande pas.

Le noyau du livre est le récit des événements contemporains (l. II à IV). Comme écrit de parti, il ne se distingue pas au fond d'autres apologies officieuses ; son parti a toujours poussé les concessions à l'extrême, et n'accepte aucune responsabilité pour les excès commis (Cf. I, 322) ; il a toujours, d'ailleurs, offert aux adversaires l'occasion de s'expliquer librement (II, 141 s.). Seulement tout cela chez Knox prend une couleur théologique : les adversaires sont inspirés par le Diable : Satan les a enchaînés à l'aide des *désirs impurs, de l'ambition et d'une insatiable cupidité.*

Knox écrivain. — C'est par l'art de peindre qu'il dépasse ses devanciers. Les Centuriateurs étaient théologiens ; Foxe, laïque sans indépendance d'esprit, qui ne s'était montré que dans les affaires capable d'initiative : Knox était homme d'action. Spéculer, faire des recherches et des enquêtes, ce n'est pas son genre. Il n'aime pas la dispute : il est si ancré dans son opinion que seul un drôle ou un endurci peut douter de sa justesse. Comme historien, il rappelle surtout Loyola (ci-dessous, p. 349 s.). Il n'égale pas l'Espagnol comme psychologue. Mais ainsi que lui, il dédaigne les artifices du style, parce que c'est la chose même qui importe. Chaque mot est calculé pour l'effet pratique. Il évite le ton du récit populaire que Foxe aimait à prendre. Chez lui, pas de remplissage, pas de digressions oiseuses. Avec une sûreté merveilleuse, il sait choisir le détail frappant. Il donne peu de traits, mais avec cela il peut tout dire. Et puis quoique partial, il est plus honnête que Foxe. Pas plus que les anciens Jésuites il ne cherche son salut dans le silence. Il abandonne la misérable méthode d'estompage aux représentants timorés de la seconde génération. Il accorde paisiblement que bien des partisans se sont rattachés au groupe calviniste pour arriver (I, 100 s.); il ne passe pas sous silence la destruction des couvents de Perth (I, 322). De telles violences, quand elles ne visaient pas un butin personnel, lui semblaient parfaitement naturelles, tout aussi naturelles que pour les Jésuites la lutte contre l'hérésie : mais quand la régente y répond par des menaces sanglantes, cela s'appelle une

beastlie crueltie (I, 324). Il n'est pas d'ouvrage historique qui nous fasse pénétrer aussi clairement la mentalité des chefs protestants ; il n'en est pas qui renferme des tableaux d'un réalisme aussi puissant.

Plus partiale, plus fanatique encore est l'*histoire de l'église écossaise* composée avec subside ecclésiastique officiel par David CARDERWOOD (1575 à 1650, pasteur à Crailing). Il prit Knox pour modèle et dans les premières parties de son histoire le suivit parfois mot à mot. Mais il n'avait ni son intelligence ni son talent de peintre. Plus que chez son modèle le récit est noyé sous les textes des actes. L'histoire de la Réformation écossaise tourne chez lui au mélodrame : les adversaires de l'Evangile sont dans son exposé des créations impossibles, des scélérats tels qu'on en voit s'agiter dans les théâtres de marionnettes. Le style est impersonnel, la composition aussi lâche que celle d'une chronique médiévale.

Une édition complète de l'*History of the Kirk of Scotland* (jusqu'à la mort de Jacques VI) parut pour la première fois dans les années 1842 à 1849 (édit. par le Rév. Th. Thomson pour la *Wodrow Society*) On n'en avait imprimé auparavant (1678) qu'un extrait. La *General Assembly* assigna 1648 une pension à Calderwood pour son travail.

Un pendant à Calderwood dans le sens épiscopal fut composé par JOHN SPOTTISWOODE. Né 1565 probablement à Calder en Écosse, où son père était pasteur. Théologien, 1583 successeur de son père à Calder, prend le parti du roi, nommé par suite 1603 archevêque de Glasgow; 1615, archevêque de Saint-Andrews ; 1605, membre du Conseil privé d'Écosse ; 1638, destitué par le parti puritain, mort 1639 à Londres. — Son *History of the Church of Scotland* (jusqu'à 1624 ; première édition mutilée, Londres 1655, la meilleure 1851 par Russell et Napier pour la *Spottiswoode Society*) décrit les événements du point de vue d'un protestant loyaliste à tendance modérée. Écrivant son ouvrage sur mandat de Jacques Ier, il eut accès aux archives et put utiliser de nombreux documents d'État. Comme écrivain, il occupe parmi les anciens historiens anglais une des premières places ; bien peu l'égalent pour l'agrément du style, la clarté de la composition et la modération des jugements. Il écrivait en homme d'une culture accomplie, qui s'était assimilé du rationalisme humaniste tout ce que lui permettait sa profession ecclésiastique. Cf. Ranke, *Englische Geschichte*, II, 89.

e. — L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE EN SUISSE

Le besoin d'un exposé protestant de l'histoire ecclésiastique avait été satisfait pour longtemps en Allemagne par les Centuriateurs et leurs tributaires. Il est vrai que les Centuries n'étaient pas achevées ; l'histoire de la Réformation et de Luther n'y figuraient pas. Il y aurait eu là une belle tâche pour un Foxe allemand. Mais il ne surgit

aucun auteur qui eût raconté sur le ton populaire du *Livre des Martyrs* les destinées du protestantisme allemand. Le grand ouvrage de Sleidan paraissait défier toute concurrence et la légende de Luther avait été retracée par Mathesius sous une forme populaire si réussie qu'une nouvelle biographie aurait eu de la peine à la faire oublier.

Il en était autrement pour les Eglises réformées de Suisse et de France. Leur histoire n'avait pas encore été écrite. Les successeurs de Zwingli et de Calvin n'ont pas trouvé au-dessous de leur dignité la tâche de combler cette lacune.

Les 17 *Predigten von den Historien des Hern Doctoris Martin Luthers seligen* (1re édit. 1566; édit. Lœsche 1898) du prédicateur de Joachimsthal, Johann Mathesius (né 1504 à Rochlitz en Saxe, mort 1565 à Joachimsthal où il avait été en activité depuis 1532) sont peut-être la seule biographie allemande du xvie siècle qui doive être prise en sérieuse considération. Elle n'est originale que dans ses parties mémorialistes. Les chapitres proprement biographiques ne font que reproduire, sans critique la plupart du temps, les récits de Luther lui-même et s'appuient avec prédilection sur des anecdotes de très douteuse authenticité. Mais là où Mathesius rapporte ses propres souvenirs, il raconte d'une façon extrêmement vivante. Il sait faire de son héros un portrait individuel. C'est parce qu'il avait la nature d'un Eckermann. S'il a pu retracer si fidèlement le caractère propre de Luther, c'est que lui-même, comme penseur et comme théologien, n'avait aucune personnalité. — Cf. Plitt, *Die vier ersten Lutherbiographen*, 1876; K. Amelung, *J. Mathesius*, 1894 ; G. Lœsche, *J. Mathesius*, 1894-95.

Bullinger.

Heinrich Bullinger, né 1504 à Bremgarten, gagné comme étudiant déjà à la Réformation, 1523 professeur à l'école du couvent à Kappel, 1528 en même temps pasteur du village voisin de Hausen, 1529 pasteur à Bremgarten, qu'il doit quitter 1521 après la bataille de Kappel; choisi à Zurich comme pasteur de la cathédrale, c'est-à-dire comme successeur de Zwingli, il donne à l'église de Zurich en sa qualité d'*Antistes* son organisation définitive; mort 1575. Il écrivit dans les années 1567 et suivantes : *Historia oder Geschichten, so sich verlaufen in der Eidgnoschaft, insonders zu Zürich, mit Enderung der Religion und Anrichten christenlicher Reformation, von dem Jar Christi* 1519 *bis in das Jar* 1532. Plus tard (1572 à 1574) complété par le commencement. Bullinger ajouta encore quatorze livres *von den Tigurinern und der Stadt Zürich Sachen*, qui traitent l'histoire ancienne de la Suisse et de Zurich jusqu'à 1519. L'histoire de la Réformation seule a été publiée par Hottin-

ger et Vögeli 1838 à 1840. Cf. sur les sources de Bullinger : E. Gagliardi dans les *Zwingliana*, 1911.

Bullinger fit en outre de nombreux travaux sur l'histoire de la Suisse : cf. l'énumération dans Wyss, *Historiographie*, page 205. Il s'y est ajouté encore un *Chronikon von dem Ursprung und allen Geschichten der Stadt Zürich* composé en 1531 et provenant peut-être de Bullinger (cf. *Anzeiger für Schweizer Geschichte*, X, 69, 356, 422 ss.) et l'*Epitome* de l'ancienne guerre de Zurich, qui a passé en partie mot pour mot dans la Chronique de Stumpf (Luginbühl dans *Anzeiger f. Schw. Gesch.* X, [1906] 91 ss). Tous ces ouvrages sont inédits. — Le journal de Bullinger (*Annales vitæ*) pour les années 1504 à 1574 a été publié par Egli comme tome II des *Quellen zur schweizerischen Reformationsgeschichte*. — H. G. Wirz, *H. Bullingers erste Schweizerchronik* dans les *Nova Turicensia* (1911), 235 ss. et dans les *Zwingliana*, 1912.

Le fond et la forme. — C'est sans doute à l'exemple de Sleidan que l'*antistes* zurichois Bullinger écrivit l'histoire de la réformation dans la Suisse allemande.

Son ouvrage est à plus d'un égard supérieur à celui de l'humaniste strasbourgeois. Il fit dans la forme moins de concessions à l'humanisme. Sleidan s'était tenu absolument à l'ordre des annales ; Bullinger fut du petit nombre des auteurs d'avant l'époque du rationalisme, qui osèrent rompre avec cette ordonnance extérieure. Il prit, il est vrai, à l'école de Blondus la mauvaise habitude d'insérer dans le texte, tels quels, des actes entiers. Mais les parties narratives au moins sont tout à fait son œuvre propre et non une mosaïque incolore, comme trop souvent chez Sleidan. Les faits sont extraordinairement bien choisis. Les entrefilets aimés des chroniqueurs sur des phénomènes naturels et des sinistres sont éliminés, sauf quelques restes. A part un certain nombre de remarques portant le caractère de mémoires, l'histoire de la réformation en Suisse est le seul sujet traité ; l'histoire politique n'est touchée qu'autant qu'elle est en relation directe avec les plans de réforme de Zwingli. Bullinger ne se débarrasse pas d'une certaine lourdeur de style ; mais sa langue n'a pas subi au moins la déformation humaniste. Il réussit particulièrement dans les parties qui traitent des questions de théologie ou d'organisation ecclésiastique.

La tendance. — A en juger sur l'impression générale, Bullinger fait au lecteur l'effet d'un historien sinon tout à fait objectif, au moins

absolument honnête. Il évite les grandes sorties. Il est certes entièrement du parti des réformateurs. Ce qu'il rapporte sur la politique de la Curie, sur la situation religieuse et morale avant la Réformation, ne s'écarte en aucune manière des légendes traditionnelles de l'historiographie protestante. Comme son maître Zwingli, il désapprouve la politique dominante des Etats confédérés. Il ne parle pas plus intelligemment qu'Anshelm des conventions militaires avec des gouvernements étrangers. Il attaque le mercenariat aussi violemment que l'ancienne Eglise; il attribue une signification symbolique à cette circonstance que Zwingli a succombé sous les coups d'un *Pensiöner* (III, 136). Il combine les deux tendances d'une façon curieuse : c'est la papauté qui est cause des désordres apportés dans la Confédération par le service militaire à l'étranger (I, 50). Mais là même, même dans la polémique contre les vieux-croyants, Bullinger use d'une modération dans l'expression qu'on ne rencontre pas souvent chez les théologiens du XVIe siècle. On a cru — cela se conçoit — pouvoir en conclure que l'auteur s'efforce d'atteindre à un jugement impartial.

Cette conclusion fait complètement fausse route. L'histoire de la Réformation de Bullinger est tendancieuse d'outre en outre, c'est souvent un écrit de parti déloyal.

Son impartialité n'est qu'apparente. Il ne s'exprime avec tant de réserve que parce qu'il poursuit un but apologétique plutôt que polémique, et qu'il espère par des silences et des estompages obtenir plus que par des attaques ouvertes.

Bullinger historien n'oublie jamais qu'il est aussi *antistes* de l'Eglise de Zurich. Comme chez Knox, chaque mot est choisi avec intention; tout ce qu'il dit et ce qu'il ne dit pas, doit servir une certaine tendance. Mais il ne va pas aussi franchement de l'avant que l'Ecossais. Rencontre-t-il des faits d'où l'on peut conclure que les héros de la réformation suisse étaient aussi des hommes, avec leurs défauts ? il ne les supprime pas, mais par des additions arbitraires il cherche à en affaiblir la portée. Le contemporain de Zwingli Stumpf (ci-dessus, p. 255 ss.) dans son histoire (encore inédite) de la réformation suisse (Manuscrit de la bibliothèque municipale de Zurich, signature ancienne B 9) avait raconté que Zwingli adhérait en 1515 au parti papal parce qu'il avait reçu une pension du pape. Bullinger

prétend tout simplement (I,8) qu'il n'avait accepté la pension que pour se couvrir des frais d'acquisition de ses livres. C'est un trait caractéristique que la façon dont Bullinger parle des relations de Zwingli avec Luther, ou plutôt dont il n'en parle pas.

On conçoit que par des raisons patriotiques Bullinger ait tenu à montrer la réformation suisse indépendante de l'allemande. Il avait bien assez de culture théologique et politique pour déterminer exactement les points par lesquels l'œuvre réformatrice de Zwingli se distinguait en principe de celle de Luther : mais il esquiva cette tâche. Quelques ménagements qu'il ait pris, il ne pouvait éviter de détruire en partie la légende de l'origine autochtone de la dogmatique Zwinglienne. Il préféra soutenir en général que la théologie de Zwingli s'était développée indépendamment, et s'étendre aussi peu que possible sur les événements d'Allemagne. On pourra excuser sa manière d'agir par sa position officielle, mais il faut avouer qu'on ne pouvait arriver par cette voie à une appréciation historique de la réformation suisse.

Bullinger était un travailleur et un collectionneur assidu, un écrivain bien doué ; mais ses matériaux ne sont pas passés au crible d'une critique impartiale. Il accueillait des anecdotes et des sentences stupides, même quand elles avaient été manifestement inventées plus tard. Elles ne contrecarraient pas sa tendance protestante : c'était assez pour lui. Il croyait comme les autres réformateurs à la vérité des miracles et des présages.

Pour ce qui est de l'enchaînement historique, nous trouvons supérieure l'histoire de la Réformation suisse dont la charge fut confiée par les cantons catholiques à Johann Salat (né 1498 à Sursee, canton de Lucerne, greffier lucernois de 1531 à 1540, mort à Sursee vers 1552). Elle a les allures d'un pamphlet et motive le mouvement luthérien, tout comme les Protestants, par des raisons théologiques : c'est une épreuve et un châtiment divin. Mais Salat ne néglige jamais de rattacher les événements de Suisse à ceux d'Allemagne.

La *Chronica und Beschreibung von Anfang des neuen Unglaubens*, etc., commence par une introduction sur l'apparition de Luther, les Anabaptistes, l'histoire de la jeunesse de Zwingli, puis traite sous forme d'annales l'histoire suisse des années 1521 à 1534. Elle s'arrête à 1535. Première édition 1868 dans le premier volume des *Archiv für die schweiz. Reformationsgeschichte des schweiz. Piusvereins*. Cf. J. Bächtold, *H. S.* 1876.

Beaucoup moins important au point de vue littéraire que l'ouvrage

de Bullinger est celui de Théodore de Bèze. *Histoire ecclésiastique des Eglises réformées au royaume de France* (1re édit. Anvers [Genève], 1580 ; nouv. édit. par Baum, Cunitz et Reuss, 1883 à 1889). Ce n'est qu'un complément et une suite au *Livre des Martyrs* de Crespin (ci-dessus, p. 315) et comme son modèle elle s'appuie sur des sources de valeurs très diverses. L'éducation humaniste de Bèze se fait sentir en ce que la forme est plus soignée et en ce qu'il est tenu compte de l'histoire de l'humanisme.

Théodore de Bèze (né 1519 à Vézeley en Bourgogne, mort 1605 à Genève), composa son histoire avec les *Memoires* que, d'après le décret du synode de Lyon en 1563, les communautés réformées de France devaient envoyer à Genève. Son ouvrage fut publié sans nom d'auteur, et n'est peut-être dû qu'en partie à son travail; mais dès le XIVe siècle il était cité sous son nom. Cf. l'introduction de Reuss dans la nouvelle édition. H. M. Baird, *Th. Beza* 1899, p. 307, ss. n'a pas grande valeur.

Dans ses *Icones id est veræ imagines virorum doctrina simul et pietate illustrium*, etc. (Genève 1580), Bèze continua les *Elogia doctorum virorum* de Jove (ci-dessus, p. 61) au point de vue calviniste et humaniste. Il y rassemble d'abord tous les réformateurs, puis beaucoup de martyrs protestants, ainsi que les précurseurs de la réforme selon le choix qui est resté traditionnel dans l'historiographie protestante. Ensuite un certain nombre d'humanistes du XVIe siècle. Le ton est celui de la rhétorique et du panégyrique, il ne reste rien du spirituel style de feuilleton de Jove. — C'est encore un panégyrique insignifiant que l'*Histoire de la mort et de la vie de M. Jean Calvin* (conservée en trois rédactions, de 1564, 1565 et 1575, la dernière en latin. Toutes trois réimprimées dans les *Opera* de Calvin 21. Corpus Reformatorum 49).

2. — *L'opposition contre les Centuries.*

a. — Les opposants catholiques

Les Centuries de Magdebourg provoquèrent naturellement de promptes répliques de la part des Catholiques. Une seule a une importance historiographique, parce qu'à cet ouvrage de polémique protestante elle opposa une interprétation nouvelle de l'histoire ecclésiastique : ce sont les *Annales* de Baronius. Pour la première fois l'histoire de l'Eglise était traitée par un représentant de l'historiographie savante d'Italie.

L'année 1565 déjà produisit un écrit polémique du conseiller épiscopal et chanoine d'Augsbourg Conrad Brunus (Braun, mort 1563) : *Adversus novam historiam ecclesiasticam... admonitio catholica* (Dillingen 1565). En 1566 le chanoine de Spire Wilhelm Eysengrein, qui avait déjà répondu (1565) par un pendant catholique au *Catalogus testium* de Flacius, entreprit des Anticenturies (inachevées : *Centenarii XIV... adver-*

sus novam historiam ecclesiasticam. Ier siècle Ingolstadt 1566, IIe siècle en 1568). Les Jésuites Canisius et Francesco Torres (Turrianus) cherchèrent à défendre contre les Centuriateurs des points particuliers. Torres s'occupa des Canons apostoliques (Florence 1572), Canisius de la doctrine catholique sur Jean-Baptiste et sur la Vierge Marie (1571 et 1577 ; en un volume, Ingolstadt 1583). Cf. sur tout cela la littérature citée par Janssen-Pastor, *Gesch. des deutschen Volkes* VII, 299 et P. Tacchi Venturi, *Storia della Compagnia di Gesù in Italia* I, (1910), 104.

1. — *Baronius*.

César Baronius, né 1538 à Sora, royaume de Naples, théologien, à partir de 1557 à Rome, membre de la congrégation des Oratoriens, fait cardinal 1597, mort 1607, fut amené par Philippe Néri, le fondateur de son ordre, aux études d'histoire ecclésiastique. Lors de l'apparition des Centuries, il reçut mission, du cardinal Antonio Caraffa entre autres, de répondre par une histoire ecclésiastique catholique. Il trouva des ressources abondantes dans la Bibliothèque Vaticane, dont il fut nommé directeur. Les *Annales ecclesiastici* (jusqu'à 1198) parurent d'abord à Rome 1588 à 1607. Nouvelles éditions, entre autres, Lucques 1738 à 1759 par Mansi (avec la *Critica* chronologique de Pagi) et 1864 à 1883 par Theiner. — Cf. Baur, *Epochen*, 72 ss.; G. Calenzio (C. O). *La vita e gli scritti del cardinale C. B.*, 1907 Lämmer dans *Analecta Romana* (1861) 66 (sur les œuvres posthumes) ; du même, des lettres publiées dans *De C. Baronii literarum commercio diatriba* (1903). *Per Cesare Baronio :* Scritti vari nel III centenario della sua morte, raccolti da V. Simoncelli, 1912.

Les Annales de Baronius furent continuées par Odoricus Raynaldus (qui, dans une plus forte mesure que Baronius, introduisit des documents dans le texte), Jac. de Laderchio, Henri Spondé et Abraham Bzovius. En 1856-57 parut à Rome une continuation pour les années 1572 à 1582, de la main de Theiner.

Au point de vue de l'historiographie, les Annales de Baronius ne sont guère en progrès sur les Centuries. Elles se rapprochent plus que l'ouvrage allemand de la méthode critique de l'école de Blondus. Les sources médiévales sont plus soigneusement filtrées ; on ne voit plus des compilateurs modernes comme Sébastien Franck cités comme témoins pour le XIIIe siècle. Les documents inédits sont employés sur une plus grande échelle. Mais le point de vue général est le même en principe. Si les Centuriateurs avaient lu dans le Nouveau Testament les *loci* de la dogmatique luthérienne, Baronius trouve dans les récits évangéliques l'Eglise catholique avec toutes ses institutions. Le Christ lui-même a tracé le modèle invariable pour les conciles généraux (ad annum 33, § 17). Les solennités

à la mort d'Etienne sont une preuve que la célébration du trentain repose sur une tradition apostolique et témoignent indirectement que la croyance au purgatoire remonte au temps des apôtres. Le Christ a conféré à Pierre la primauté, pour qu'il y ait une autorité apte à trancher définitivement les disputes sur la foi. Il fait moins violence aux sources que les adversaires : mais cela tient à ce que les Pères de l'Eglise, qu'il cite sans critique aucune comme autorités pour les premiers siècles déjà, sont plus en harmonie avec la conception catholique qu'avec les idées protestantes. D'un développement du dogme il est moins question encore que chez les Centuriateurs ; sa tâche n'était-elle pas précisément de prouver que la doctrine catholique avait été toute faite dès le début et s'était conservée immuable?

Baronius, comparé à ses adversaires luthériens, rejette au second plan l'histoire des opinions dogmatiques. Pour lui l'Eglise passe avant la croyance. Et ce n'est pas à l'avantage de l'histoire. Les Magdebourgeois avaient essayé, sous une forme étriquée et faussée, d'écrire une page de l'histoire de l'esprit. Baronius en revient presque à un récit des faits et gestes. Il promet, il est vrai, dans sa préface, de traiter des lois, des cérémonies de l'Eglise, etc. (tout comme les Centuriateurs). Il n'a réalisé que bien imparfaitement cette promesse. La forme d'Annales qu'il employa de nouveau ne valait guère mieux que la grossière division par siècles des Centuriateurs : la matière se trouvait encore une fois déchiquetée indûment.

La critique de Baronius, comme celle des adversaires, l'abandonnait dès que la tendance confessionnelle était en jeu. Elle avait d'ailleurs le défaut de n'être pas même loyale. Les Centuriateurs avaient, fort arbitrairement, distingué entre vrais et faux miracles (ci-dessus p. 312). Mais leur polémique se terminait en général par un Oui ou par un Non. Baronius inaugura en grand la méthode moderne de sourdine. Partout où cela se pouvait, il cherchait à détourner l'attention de la question principale sur des objets secondaires. Il embrouillait les problèmes au lieu de les résoudre. Au besoin il se tirait d'affaire, comme ses successeurs ne l'ont que trop fait, par un hardi *Salto mortale*. Il ne pouvait plus guère défendre directement l'authenticité de la donation de Constantin (cf. p. 135 s.). Il abandonna le texte reçu *comme falsifié par les Grecs*. Mais qu'importe? La forme traditionnelle du document n'impliquait-elle

pas une offense à la dignité sacerdotale? Comment a-t-on pu admettre qu'un empereur ait donné au pape ce qui déjà lui appartenait (ad 324, § 118)!

Baronius n'a de critique que celle que les humanistes ont exercée avant lui. Les Décrétales du pseudo-Isidore, qui n'avaient pas été attaquées par un Valla, sont pour lui authentiques. Comme les Centuriateurs, il tient pour controuvée la correspondance entre Sénèque et saint Paul (ad 66, § 1); pour douteuse seulement la correspondance analogue avec Abgare (ad 66, § 60). Quant à l'authenticité des reliques, il garde volontiers le silence.

On a consteste à tort que les *Annales* de Baronius soient dans sa pensée une réponse aux Centuries. Sans doute il n'essaie pas de réfuter systématiquement toutes les assertions des Magdebourgeois et il est exact qu'il ne nomme jamais les Centuriateurs (ni d'ailleurs ses autres adversaires). Mais il se livre souvent à une polémique directe contre les Centuries. Dans l'*Apparatus* en tête des *Annales* (§. 96), il parle de *nostri sæculi novatores qui... quæcumque ignorant, blasphemant;* dans les Annales même, il les cite à l'occasion presque mot pour mot (cf. par exemple ad annum 33, § 21 avec Cent. I, lib. II, chap. VII). Les notes marginales de la vieille édition anversoise spécifient parfois le passage précis des Centuries que l'auteur a en vue. Baronius a imité plus d'un détail particulier des Centuries; comme elles il fait une coupure aux années 100 et 1000, insère des chapitres sur *vitæ doctorum*, etc.

2. — *Bossuet.*

L'opposition catholique contre les Centuries était représentée classiquement par Baronius et son école. Il n'y avait à côté des *Annales ecclésiastiques* pas de place pour un ouvrage de ce genre. Mais bien pour un exposé de l'histoire de la Réformation protestante d'après la méthode savante de Baronius et dans son esprit. Bossuet s'acquitta de cette tâche.

Jacques-Bénigne Bossuet, né 1627 à Dijon, théologien, 1652, prêtre et docteur en théologie, de 1652 à 1659 à Metz, à partir de 1659 à Paris, prédicateur fêté, nommé 1669 évêque de Condom, de 1670 à 1679, précepteur du Dauphin (il renonce pour cela à son évêché), 1681 évêque de Meaux, mort 1704 à Paris. Il écrivit dans les années 1680 à 1685 son *Histoire des variations des églises protestantes* (jusqu'au temps présent) 1re édit. Paris 1688. — Cf. A. Rébelliau, *Bossuet historien du Protestantisme*, 1891 (thèse).

Nous parlons plus loin du *Discours sur l'histoire universelle* (jusqu'à

Charlemagne : d'abord Paris 1681) écrit pour l'instruction du Dauphin. Bossuet traita encore avec le Dauphin l'histoire moderne (jusqu'à 1661). Ses notes sur cette partie furent publiées 1806 comme suite du Discours, édition Herhan. Une autre suite est l'*Histoire abrégée de France* imprimée 1747 sous le nom de Louis XIV.

Cf. sur l'activité d'historien de Bossuet en général A. Floquet, *Bossuet, précepteur du Dauphin* 1884 ;Lanson *B.* 1900 (*Gr. Ecr. fr.*). Sur le *Discours* M. Ritter dans *Histor. Zeitschrift* (1911) 276 ss et Georges Hardy ; *Le De civitate Dei, source principale du Discours de Bossuet*, 1913.

La tendance de Bossuet. — Le *Discours sur l'Histoire universelle*, dont nous nous occuperons dans une autre section (ci-dessous p. 359 s.) est un sermon à texte historique. Son *Histoire des variations* a plus de valeur historiographique.

C'est certainement un écrit tendancieux. Il veut ramener les Protestants à l'Église catholique en leur faisant voir où les mènera finalement leur séparation. Il veut démontrer qu'il n'y a plus de point d'arrêt pour les sectes qui se sont une fois soulevées contre l'autorité de l'Église. Mais Bossuet était ici sur un terrain qu'en sa qualité de théologien il connaissait à fond. Il avait à son service une érudition solide. Il savait que son exposé serait épluché par des adversaires qui ne laisseraient pas passer la moindre faute ; il était forcé d'apporter dans le choix des faits une critique prudente. Il s'appuya autant que possible sur les écrits des Protestants eux-mêmes. Il s'imposa une grande modération dans la polémique. Il n'eut jamais recours au dénigrement moral. Il attaqua la théologie des réformateurs, non leurs mœurs (cf. spécialement ses remarques dans le 5e livre). Il ne toucha une corde plus rude que quand le zèle théologique et patriotique voulait sauver même un courtisan arriviste comme l'archevêque anglais Cranmer. Contre les tentatives apologétiques de Burnet (ci-dessus p. 219), il ne s'interdit pas de soumettre à un examen sévère la vie *privée* d'un champion protestant. Quant aux réformateurs eux-mêmes, il ne les attaqua pour ainsi dire qu'à cause de leur protestantisme.

Sa manière nouvelle d'envisager la Réformation. — Malgré sa tendance, l'*Histoire* de Bossuet est le premier exposé de la Réformation qui cherche à s'élever au-dessus des mots d'ordre des partis. Elle évite les formules théologiques usuelles par lesquelles Protestants et Catholiques avaient jusqu'alors caractérisé le schisme. La Réforma-

tion, pour Bossuet, ne consiste pas seulement en une défection vis-à-vis de Rome, en une théologie nouvelle, en la correction de certains abus. Son influence s'étend, par delà le terrain ecclésiastique et moral, sur toute la vie de l'esprit. Il voit en elle un principe, l'idée de l'affranchissement de toute autorité, qui presque automatiquement se fraye toujours des voies nouvelles. En religion les principes protestants conduisent nécessairement à l'indifférence et à l'athéisme, en politique au renversement de tout ce qui existe, comme l'a montré la révolution anglaise. (Cf. aussi son Oraison funèbre d'Henriette de France, l'épouse de Charles I[er]). Ces idées ont été souvent exprimées depuis ; elles étaient neuves alors, comme cela ressort de la polémique qui se rattache à l'ouvrage de Bossuet.

Ce qui importe à l'historiographie, c'est que par là s'inaugurait une toute nouvelle manière de considérer l'histoire. Bossuet est le premier historien qui poursuive les contre-coups *universels* d'un mouvement religieux. Avec lui pour la première fois l'histoire sort de la narration des faits extérieurs et de la critique des personnages en scène pour rechercher les conséquences générales d'un événement, qui peut-être n'entraient pas du tout dans l'intention des acteurs. Que l'on se reporte à Sarpi : combien est nulle à cet égard son *Histoire du concile de Trente* (voir ci-dessous p. 337 ss.) !

On a dit des *Lettres provinciales* de Pascal qu'en dépit de la tendance très sévère de l'auteur elles avaient préparé le terrain au rationalisme en portant les problèmes théologiques devant le tribunal des laïques et en les traitant sur le ton des gens du monde. On pourrait faire le même reproche à Bossuet. Traiter avec une si merveilleuse clarté et dans la langue des laïques des questions théologiques fort embrouillées, c'était livrer les secrets des théologiens au jugement du grand public. Les rationalistes trouvèrent tout prêt chez lui leur arsenal pour la lutte contre la théologie de l'Église. D'autant plus que l'élément mystique et personnel de la religion s'efface complètement chez Bossuet. Sa sympathie pour des personnalités comme Érasme et Hugo Grotius est indéniable, et ses portraits les mieux réussis sont ceux de Mélanchthon et de Calvin. L'ouvrage de Bossuet a eu plus d'influence qu'on ne l'admet ordinairement sur l'éducation historique de la postérité. Le romantisme, dans ses jugements sur la Réformation, s'est rattaché à lui directement.

En même temps que Bossuet, le Jésuite Louis MAIMBOURG de Nancy (1610 à 1686) traitait l'histoire ecclésiastique sur le ton de l'histoire galante (ci-dessous p. 411 ss). Il sut encore mieux que Pallavicino (ci-dessous p. 340 ss) satisfaire le goût du grand monde. L'histoire ecclésiastique prit entre ses mains un cachet non seulement mondain, mais piquant. Il réussit avant tout à être bref et refoula complètement la polémique. Tandis qu'à l'Italien il avait fallu trois gros volumes in-quarto pour le seul concile de Trente, le Français réduisit l'*Histoire du luthéranisme* (Paris 1680) à deux élégants petits volumes in-12. Rien d'étonnant à ce qu'il ait eu beaucoup plus de succès que l'Italien. Comme savant, il ne soutient pas la comparaison.

Le chancelier de Saxe-Gotha, Veit Ludwig von SECKENDORF (1626 à 1692), n'en jugea pas moins nécessaire de répondre à l'histoire de Luther de Maimbourg par un in-folio informe, *Commentarius historicus et apologeticus de Lutheranismo* (jusqu'à 1546; 1re édit. Leipzig 1688 à 1692). Cette apologie suivait le modèle éprouvé de Sleidan; elle n'ouvrait pas de nouvelles voies. Dans la deuxième édition (1694) Seckendorf chercha à réfuter, outre Maimbourg, l'*Histoire des variations* de Bossuet parue dans l'intervalle (1688).

b. — L'OPPOSITION PROTESTANTE

1. — *Arnold.*

Gottfried ARNOLD né 1666 à Annaberg, théologien, gagné au piétisme par Spener, 1697 professeur d'histoire à Giessen, 1700 prédicateur de la Cour à Eisenach, 1705 prédicateur à Werben, plus tard à Perleberg, mort 1714. Outre quelques petits ouvrages historiques (*Historia et descriptio theologiae mysticæ* Francfort 1702), il écrivit *Unparteiische Kirchen- und Ketzerhistorie* (jusqu'à 1688). Première édition, Francfort 1699-1700. — La meilleure appréciation d'Arnold est dans la diss. de Giessen de F. Flöring *G. A. als Kirchenhistoriker* (1883). Cf. aussi Baur, *Die Epochen der kirchlichen Geschichtschreibung* (1852), 84 ss.; F. Dibelius, *G. A.* 1873.

On peut traiter brièvement le premier historien protestant qui éleva contre la manière de voir des Centuriateurs des objections de principe.

Gottfried Arnold resta tout comme Baronius enfermé dans le système historique de l'Église; il y apporta seulement les principes d'une autre tendance ecclésiastique. Il n'est novateur qu'en ce sens, que du point de vue du piétisme il critiqua le passé avec aussi peu de ménagements que les Centuriateurs du point de vue vieux-luthérien. Ceux-ci avaient glorifié les représentants de la pure doctrine et du régime des Églises d'État : Arnold regardait avec méfiance les pontifes orthodoxes et les princes laïques qui se mêlaient du

gouvernement de l'Église et ne voulait découvrir derrière leurs aspirations que des mobiles impurs. Ses sympathies allaient aux héros pacifiques, qui témoignaient de leur foi chrétienne par une vie calme et pieuse, qu'ils fussent par le dogme hérétiques ou non (de là le titre de son ouvrage).

Ces opinions ne sont pas soutenues dans une narration historique proprement dite. Arnold s'explique avec les Centuriateurs point par point. Les assertions polémiques seules lui appartiennent. Pour le reste, comme historien, il dépend absolument de son adversaire. Il observe l'ordonnance des Magdebourgeois. Il découpe comme eux la matière en rubriques extérieures. Il maintient même la division par siècles. Il lui manque plus encore qu'à ses devanciers une vue d'ensemble sur l'enchaînement de l'histoire.

Son ouvrage est à ranger dans l'histoire de la polémique ecclésiastique plutôt que dans l'historiographie ecclésiastique. Arnold a, il est vrai, allongé la matière des Centuries, puisqu'il expose l'histoire de l'Église *depuis* la Réformation, ce qu'il appelle sa *décadence* (cependant cf. ci-dessus p. 313 s). Mais la composition, dans cette partie finale, est encore plus négligée que dans les autres. Les répétitions sont fréquentes. Ces défauts de forme ne sont pas compensés par un style énergique et franc, qui a recours assez rarement à la trivialité dont on aimait alors à le parer.

La critique historique est encore moins développée chez Arnold que chez les Centuriateurs. Il aime à s'appuyer sur des anecdotes douteuses. Il exploite cependant moins souvent que les auteurs plus anciens le domaine de la superstition grossière, de la croyance aux démons, par exemple. L'épanouissement de la philosophie naturelle au XVIIe siècle n'avait pas passé inaperçu, même pour ce piétiste.

2. — *Mosheim.*

Johann Lorenz Mosheim, né 1693 à Lübeck, 1721 *Professor designatus* à Kiel, 1723 professeur titulaire de théologie à Helmstädt, 1747 chancelier de l'Université de Gœttingue, mort 1755. Il composa *Compendium historiae christianae antiquioris* (jusqu'à la fin du XVe siècle). Helmstädt 1737 (intitulé dans la première rédaction Francfort et Leipzig 1726 *Institutiones historiae ecclesiasticae Novi Testamenti*). Continué par *Institutiones historiae christianae recentioris* (XVIe et XVIIe siècle) Helmstädt 1741. Plus

ard refondu (1755) comme *Institutionum historiae ecclesiasticae antiquae et recentioris ll. IV*. Les *Institutiones historiae christianae majores : Saeculum primum* (1739) ne furent pas continuées. Les *De rebus Christianorum ante Constantinum Commentarii* (1753) forment un complément à l'histoire ancienne de l'Église. Mosheim écrivit encore de nombreux ouvrages spéciaux. De ce nombre sont les dissertations sur les Ophites et les Frères apostoliques et sur Servet, qui parurent à Helmstädt 1746 et 1748 sous le titre trompeur de *Versuch* (et *Anderweitiger Versuch*) *einer unparteiischen und gründlichen Ketzergeschichte*. — Mosheim dirigeait aussi ses regards sur des contrées hors de l'Europe, comme le montre, entre autres, sa *Erzählung der neuesten chinesischen Kirchengeschichte* (Rostock 1748).

Cf. C.-F. Baur, *Epochen*, 118 ss. ; N. Bonwetsch, *M. als Kirchenhistoriker* dans *Festschrift zur Feier der150 jährigen Bestehens der Kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen* 1901 ; K. Heussi *M.* 1906. (Comme préparation : une Dissert. sur *die Kirchengeschichtschreibung Mosheims*, et un article biographique dans *Ztsch. der Gesellsch. f. niedersächsische Kirchenchichte* X [1905] 96 ss.)

Les vues politico-ecclésiastiques de Mosheim. — Le premier parmi les Protestants, Mosheim ramena l'histoire ecclésiastique de la région des événements surnaturels dans le monde réel.

Il ne serait pas exact de mettre Mosheim au nombre des rationalistes. Sans doute, comme la plupart des gens cultivés de son temps, il avait subi l'influence des études de sciences naturelles du XVIIe siècle et du cartésianisme. Mais il appartenait encore à la période où l'on ne sentait guère le contraste entre la pensée théologique et la pensée scientifique.

Mosheim n'avait pas conscience d'une opposition de principe aux anciens dogmes. Le Diable, chez lui, est bien mis à l'arrière-plan, mais il n'a pas du tout disparu ; et on en peut dire autant des miracles. Sur les discussions intérieures du protestantisme, il a les opinions d'un latitudinaire ; mais il n'a, de propos délibéré, rien lâché de sa foi protestante et chrétienne.

Il lui était d'autant plus facile de garder cette position peu nette, que sa nature ne le portait pas aux spéculations théologiques. Son originalité consista surtout dans le changement du point de départ. Il aborda son sujet non en théologien, guère plus en philosophe, mais en homme du monde, en homme de la vie pratique. Il unit des conceptions qui avaient suivi jusqu'alors des voies séparées. Par lui — peut-être aussi grâce à ses relations avec la Cour de Wolfen-

büttel — les principes qui avaient dirigé la plupart des hommes d'État du XVIe et surtout du XVIIe siècle dans leur attitude envers l'Église trouvèrent accès dans la théologie de profession. Il manquait d'intérêt pour la métaphysique. Les devoirs de l'Église, chez lui, sont tout à fait subordonnés à ceux de l'État. Qu'elle s'efforce de maintenir un certain niveau de culture, qu'elle agisse sur la conduite morale du peuple, et qu'elle s'abstienne de tout acte de violence contre les dissidents : le souverain sera satisfait. Elle n'est, la Préface en fait la remarque, qu'un *coetus hominum* comme un autre.

Les querelles dogmatiques perdaient évidemment par là leur importance. L'histoire ecclésiastique même, dans le vieux sens du mot. Du moment que l'Église chrétienne n'était plus conçue comme une partie du royaume surnaturel de Dieu et qu'on ne voulait cependant pas traiter son histoire comme une contribution à l'histoire générale des religions, en tant que société comme une autre, elle ne méritait pas qu'on lui consacrât une histoire détaillée. Aussi Mosheim a-t-il pu réduire considérablement et le format et l'étendue de l'histoire ecclésiastique.

Mosheim et l'enseignement académique. — Cela dépendit aussi d'une autre circonstance. C'est comme professeur, avant tout, que Mosheim écrivit son histoire. Ses *Institutions* sont un guide pour l'enseignement universitaire

Il a été amené par sa profession à l'histoire de l'Église. On manquait d'un livre d'enseignement qui représentât les opinions modérées des temps nouveaux. Son *Compendium* a les qualités et les défauts d'un manuel académique. Ce n'est pas une Histoire. Il est disposé en rubriques : disposition qui pouvait être commode pour le maître et pour les étudiants qui répétaient son cours, mais qui empêchait d'approfondir la matière. (L'*Historia ecclesiae externa,* par exemple, est divisée en *Facta prospera ecclesiae* et *Facta ecclesiae adversa*.) Mosheim retint même, pour des raisons pratiques, la distribution traditionnelle par siècles. Il cite très complètement la littérature scientifique la plus récente, surtout les travaux de critiques anglais et de savants français (qui lui étaient certainement plus familiers, au début, que les sources même). Mais en bon professeur, il

garde autant que possible, ici encore, une attitude conciliante : dans les discussions, il donne raison jusqu'à un certain point à chaque parti et n'en adopte entièrement aucun. Partout il poursuit un compromis pacifique, soit entre la tradition et la critique, soit entre différentes théories savantes. Il s'efforce de conserver le plus possible des opinions traditionnelles.

Mosheim et le Rationalisme. — Cette attitude modérée le sépare absolument des historiens de l'*Aufklärung*. Ceux-ci voyaient dans l'histoire ecclésiastique une collection d'exemples effrayants des excès auxquels la superstition et le fanatisme pouvaient conduire l'homme : Mosheim est tout à fait exempt de ces intentions polémiques. De l'histoire de l'Église il ne tire aucune conclusion générale. On a vanté son pragmatisme. Non sans raison, si l'on pense à ses jugements sur des personnes et des événements particuliers ; ses remarques sobres mettent souvent les points sur les i ; ce qu'il dit des mystiques et des fondateurs de sectes se distingue avantageusement des sentences méprisantes des rationalistes. Mais quand il veut motiver de grandes péripéties, l'expression de sa pensée est extraordinairement pauvre, plate et partiale. Voyez comme il explique la propagation du christianisme, ou comme il peint la situation ecclésiastique avant la Réformation — l'habituelle caricature protestante. Le moyen âge, maintenant encore, comme on sait, la *partie honteuse* de l'historiographie protestante, est traité d'une manière insuffisante et avec des lacunes ; il ne fait pas même allusion à des problèmes essentiels de droit et de constitution ecclésiastiques qui dans les siècles du moyen âge dominaient le cours des événements et qui furent pour la Réformation d'une importance décisive. Les *Institutions* sont l'œuvre d'un homme intelligent qui a de la lecture, l'expérience du monde, un jugement éclairé, l'œuvre d'un bon professeur et d'un écrivain exercé, mais non d'un grand historien ni d'un grand penseur.

II. — L'historiographie ecclésiastico-politique

1. — *Sarpi*.

Paolo Sarpi, né 1552 à Venise, 1565 membre de l'ordre des Servites, 1570 appelé à Mantoue comme théologien de la Cour par le duc Guillaume Gonzague et nommé professeur de casuistique et de droit canon au séminaire épiscopal, depuis 1575 de nouveau à Venise au couvent des Servites, nommé plus tard procurateur provincial et général de son ordre, mort 1623. Il fut choisi 1606 par le gouvernement de Venise comme théologien et canoniste de la République. Sa tâche était de défendre contre Rome les prétentions juridiques de la République. Il écrivit au nom du gouvernement divers traités sur des sujets touchant à l'histoire du droit ecclésiastique. On peut y ranger jusqu'à un certain point son unique ouvrage d'histoire, *Istoria del Concilio Tridentino*, commencé en 1608. Il eut à sa disposition les rapports diplomatiques sur le concile conservés dans les archives de Venise. La première édition de l'Istoria fut procurée par l'archevêque passé au protestantisme Dominis de Spalato, Londres 1619 ; elle nommait comme auteur *Pietro Soave Polano* (anagramme de *Paolo Sarpi Veneto*). Deuxième édition, revue par l'auteur, Genève 1629. Les *Opere* (Venise 1675) ne contiennent pas l'ouvrage pseudonymique.

L'*Istoria* de Sarpi avait longtemps passé, selon la confession à laquelle appartenait le critique, tantôt pour une autorité, tantôt pour une œuvre de mensonge : Ranke le premier, dans ses *Analectèn zur Geschichte der Päpste*, deuxième section (1837) chercha à rendre à Sarpi une justice impartiale fondée sur l'ensemble de ses ouvrages. Le premier parmi les chercheurs indépendants, il signala des contradictions entre l'exposé de Sarpi et les documents authentiques. Ses recherches ont été continuées surtout du côté ultramontain ; cf. spécialement. St. Ehses, *Hat P. S. für seine Geschichte der Konzils von T. aus Quellen geschöpft die jetzt nicht mehr fliessen?* dans le *Hist. Jahrbuch der Goerresgesellschaft*. 26 (1905) 299 ss. (et puis *ibid.* 27 = 1906, 67 ss.). La confiance en la véracité de l'ouvrage de Sarpi a été dès lors définitivement ébranlée. — Pour la littérature générale sur Sarpi cf. A.-G. Campbell, *Vita di S.* 1875 ; Pascolato id. 1893 (discours d'occasion) ; A. Robertson, *Life of S.* 1894 ; *Lettere inedite* éd. Castellani 1892.

Tandis qu'en dehors du l'Italie l'historiographie se mettait partout au service de confessionnalisme, deux États italiens qu'avait à peine touchés la Réforme de Luther, produisirent des écrits sur l'histoire de l'Église qui rappellent les polémiques sur la politique ecclésiastique du xive et du xve siècle plutôt que les batailles autour de la justification par la foi.

Cela est vrai en tout cas du travail vénitien.

Point de départ de Sarpi dans la politique ecclésiastique. — Le luthéranisme n'était jamais arrivé à Venise à une importance politique. Le gouvernement n'avait jamais songé à réformer au nom de l'État les croyances de l'Église. Il avait tenu d'autant plus à garder sous sa juridiction les institutions ecclésiastiques de son territoire. Il n'était pas le seul. Mais dans d'autres États la délimitation entre les droits de l'État et ceux de l'Église, entre le pouvoir central de Rome et l'Église nationale dépendant du souverain territorial, était généralement compliquée de questions dogmatiques : à Venise, les conflits gardaient encore, comme au moyen âge, un caractère politico-ecclésiastique. De là ce curieux anachronisme : cent ans après la Réformation, un ecclésiastique, en Italie, écrivant l'histoire du concile de Trente exclusivement du point de vue de la doctrine anticuriale du moyen âge, redevenue alors (1606-1607) actuelle à Venise, et traitant un des événements les plus importants de la contre-réformation sans discuter les questions de dogmatique et de constitution ecclésiastique soulevées par le mouvement luthérien.

Aussi l'ouvrage de Sarpi resta-t-il complètement inintelligible aux Protestants d'autrefois. Ranke le premier a montré la voie d'une juste appréciation. Il a rapproché l'*Histoire du Concile de Trente* des autres traités et écrits polémiques composés par Sarpi pour le compte du gouvernement vénitien. Elle ne forme avec eux qu'une seule et même œuvre.

L'*Histoire* de Sarpi n'est pas seulement comme eux un écrit tendancieux ; c'est le mémoire d'un avocat, une apologie historique de la politique particulariste de Venise dans les affaires d'Église. Que Sarpi y ait exprimé ses propres convictions ou n'ait joué que le rôle d'un avocat, cela ne change rien à la chose. Natif de Venise, et à demi protestant, il a bien pu tenir pour vraie la théorie qu'il avait à soutenir au nom de son gouvernement. Mais que ses vues personnelles aient été d'accord ou non avec la politique gouvernementale, il reste établi que son histoire est un plaidoyer revêtu de la forme historique et affecté de tous les défauts d'un écrit de parti. Il suppose partout et toujours à la partie adverse (la Curie) des motifs impurs. Quant les documents semblent rendre un autre son, il les interprète méchamment, quand il ne les falsifie pas. Des fautes occasionnelles des adversaires sont exploitées pour des jugements qui généralisent le

cas. Là où les adversaires balancent et hésitent, Sarpi découvre des machinations raffinées.

L'ouvrage n'en est pas moins écrit avec un art supérieur, un emploi diligent de bons matériaux et une apparente objectivité. C'est un bon écrit de parti, précisément parce qu'il n'en a pas l'air. Sarpi émet rarement sa propre opinion, et c'est alors sous la forme de courts entrefilets. Il ne donne que par accès libre cours à sa haine contre la Cour papale. Mais sa polémique ne perd rien pour cela de son action. Le récit est si habilement arrangé, les témoignages documentaires sont si bien choisis, que l'auteur peut s'abstenir de formuler sa propre opinion. Les conséquences qu'il pourrait tirer, le lecteur les a déjà vues sortir des faits communiqués.

Ses idées sur le Concile. — Le parti pris de Sarpi a été particulièrement fâcheux en un point. Il l'a empêché d'apercevoir l'importance historique du Concile. Il ne voit dans l'assemblée de Trente qu'un instrument de la politique papale de centralisation. Il a exposé aussi les débats sur les questions dogmatiques et sur la discipline ecclésiastique ; il l'a fait dans le détail et en connaissance de cause. Mais nulle part il n'a cherché à éclaircir l'effet produit par le concile sur la vie intérieure de l'Église catholique. Il esquive le problème central de la contre-réformation. Il ne se demande pas si la centralisation de l'Église et la précision plus grande avec laquelle la doctrine fut formulée par le Concile n'ont pas été une réaction inévitable contre la Réformation luthérienne, si l'Église, après le schisme, n'avait pas besoin d'une organisation plus forte qu'auparavant. Il eût été dangereux, sans doute, de se laisser aller à de telles réflexions : il aurait en grande partie justifié lui-même la politique de la Curie, qu'il combattait si vivement. On peut alléguer pour son excuse que la situation de Venise ne le poussait pas à cet ordre d'idées. C'est vrai. Mais cela ne donnait pas à un historien le droit de ne tracer l'histoire d'un Concile œcuménique que du point de vue d'un État italien étranger aux luttes confessionnelles.

Le style et la fortune de l'ouvrage. — Sarpi est, à côté de Guichardin, le plus grand artiste en histoire du XVIe siècle. Comme le Florentin, il a intellectuellement travaillé à fond son sujet. Comme lui, il pos-

sède une profonde connaissance pratique du milieu et de la matière. Il l'égale par sa pénétration d'esprit et sa sagacité psychologique. Dans le style, il fait aussi peu de sacrifices à la rhétorique. Il ne lui est inférieur que dans l'objectivité relative du jugement historique. Mais aussi il a plus de sensibilité : nombre de lecteurs préfèrent la passion chaleureuse de Sarpi à la froide analyse de Guichardin.

Il y eut un point où le sort de l'ouvrage montra qu'à Venise même il y avait quelque chose de changé depuis le moyen âge. Laurent Valla, qui avait avec le roi Alphonse les mêmes relations que Sarpi avec le gouvernement de Venise, avait pu sans être inquiété publier dans son pays et sous son propre nom son écrit sur la donation de Constantin. Depuis, la contre-réformation avait supprimé la liberté de la presse de l'*ancien régime* de l'Église. Bien que soutenu pour son travail par les autorités et constamment protégé par elles contre Rome, Sarpi ne put ni avouer son livre ni le faire imprimer à Venise. Ce n'est, jusqu'au XVIII[e] siècle, que sur un sol protestant que l'*Histoire du Concile de Trente* put être publiée dans l'original.

Si Sarpi, comme beaucoup le prétendent, était Protestant en secret, cela ne change pas le jugement à porter sur son œuvre. *L'Histoire du Concile de Trente* ne défend pas la foi protestante; son opposition à Rome pouvait être partagée par un État catholique quelconque. Si dans son for intérieur il alla plus loin, c'est tout au plus une preuve encore que comme historien il occupait une position semi-officieuse (il dit quelque part qu'il doit porter un masque. *Lettere* éd. Polidori [1863] I, 237). — Cf. sur cette question : G.Rein, *P. S. und die Protestanten* 1904 (diss. de Helsingfors) ; Benrath dans *Hist. Ztsch.* 102, 567 ss. dans l'introduction à son édition des *Neue Briefe von P. S.* (1909) et dans Jubiläumsschrift (Heft 100) des Vereins für Reformationsgeschichte, p. 305 ss. (1910).

2. — *Pallavicino*.

Sforza Pallavicino né 1607 à Rome, d'abord fonctionnaire papal, 1637 Jésuite, 1639 professeur au *Collegium Romanum*, 1659 cardinal, mort 1667 à Rome. Après la mort (1651) du Jésuite Terenzic Alciati, préfet des études du *Collegium romanum*, qui n'avait pu rédiger la réfutation de Sarpi qu'il projetait, Pallavicino reçut du général de l'ordre la mission de composer un écrit contre Sarpi. Son *Istoria del Concilio di Trento* parut à Rome 1656-1657. — Il laissa en outre une histoire inachevée du Pape Alexandre VII (*Della vita di Alessandro VII ll. V*), imprimée seulement en 1839. — *Opere edite et inedite* 1845 à 1848.

Cf. Ranke, *Analekten zur Geschichte des römischen Päpste*, 2. Abschnitt (sur l'histoire du concile); n° 130 (sur l'histoire d'Alexandre).

L'ouvrage que le parti papal et les Jésuites opposèrent à Sarpi, peut être traité plus brièvement.

Non pas que l'*Histoire du concile de Trente* de Pallavicino n'ait pas très bien rempli sa tâche. Mais ce n'est plus guère un livre d'histoire. Sarpi du moins avait cherché à garder la forme de l'histoire et s'était librement rattaché à la méthode humaniste des Annales développée par les grands Florentins. Le travail de Pallavicino n'est plus, même extérieurement, celui d'un historien, mais un plaidoyer d'avocat, réfutant point par point les allégations de l'accusateur. Il sort presque entièrement par là du cadre de notre ouvrage ; nous ne pouvons nous engager dans des discussions de politique ecclésiastique.

Pallavicino n'a d'ailleurs pas mieux fait ressortir l'esprit du Concile. Il n'est pas à cet égard en progrès sur son adversaire. Celui-ci avait suivi dans son histoire une vue générale. Il avait retracé à grands traits la politique de la Curie vis-à-vis des Protestants et des gouvernements laïques amis du Concile. Pallavicino en resta aux événements particuliers. Il n'aborda pas les problèmes de la contre-réformation. Son but n'était pas d'exposer, mais de réfuter les reproches que Sarpi faisait à la Curie. Il eût moins fatigué le lecteur, dit-il quelque part, si comme Baronius il n'avait corrigé les fausses allégations de son adversaire qu'en les taisant et en établissant directement les faits. Mais il n'avait pu faire autrement, *scrivendo io per la vittoria, non per l'applauso* (l. III, chap. XIII).

Il n'est pas contestable qu'il a très habilement accompli sa tâche. Il a exploité plus complètement que Sarpi les matériaux manuscrits et imprimés que sa position lui fournissait. Il a vérifié sur les originaux les données d'autorités telles que Guichardin, en citant toujours clairement ses auteurs. Sa polémique entraîne le lecteur non prévenu par son apparente franchise. Il reconnaît jusqu'à un certain point la légitimité des reproches faits à tel ou tel pape par la partie adverse. On sent qu'il écrit pour le public éclairé des classes supérieures. Il évite le ton de la piété déclamatoire. Il aime mieux en appeler au sens commun et à la raison d'État. Fort habilement, il se retranche sur la nécessité politique pour défendre la Curie contre les exigences d'un idéalisme outré soulevées par les partisans des réformes. L'exposé, tout diffus et verbeux qu'il soit, ne manque

pas de vie ni de relief. D'ingénieuses comparaisons rendent la matière intelligible même aux personnes étrangères à la théologie.

La franchise de Pallavicino avait des limites. Il donne l'examen détaillé de choses peu importantes, enfle son volume jusqu'à lui donner une ampleur triple de celui de l'adversaire ; et pour les passages décisifs, sa minutieuse critique est muette. Ce qui ne pouvait se démontrer absolument par les actes, il le contestait tout net. D'après une méthode fort en faveur depuis, dès qu'il rencontrait une situation épineuse, il se cramponnait aux détails, et repoussait comme tendancieuse toute interprétation de l'ensemble qui risquait d'embarrasser la Curie. Ranke l'a montré, en bien des cas où Sarpi est durement repris par Pallavicino pour de légères inexactitudes d'expression, Sarpi est plus près de la vérité que l'avocat papal. Sarpi, tout comme Machiavel, avait souvent parlé d'intentions que l'on pouvait deviner, mais non prouver, comme de faits établis sur des documents : Pallavicino n'altérait peut-être pas autant ses sources, mais il pratiquait sur une grande échelle l'art de faire le silence sur des données gênantes.

3. — *Giannone.*

Pietro Giannone, avocat, né 1676 à Ischitella, obligé à l'occasion de son histoire de quitter Naples, se réfugie à Vienne, à Venise et à Genève; arrêté 1736 par le gouvernement sarde, mort 1748 en prison à Turin. *Istoria civile del regno di Napoli*, 1re édition Naples 1723. L'originalité de son œuvre a été en ces derniers temps vivement attaquée par G. Bonacci, *Saggio sull'Ist. civ. del G.* (1903). Les assertions exagérées de cet écrit sont combattues par F. Nicolini, *L'Ist. civ. di P. G. ei suoi critici recenti* 1907 (*Appunti presentati all'Accademia Pontoniana*, 1906, 9 déc.). L'autobiographie de Giannone fut publiée pour la première fois au complet par Nicolini dans *Arch. stor. per le provincie napol.*, XXIX (1904), fasc. 2 et 3. — F. Nicolini, *Gli scritti e la fortuna di P. G. Ricerche bibliografiche*, 1913.

L'*Histoire du Concile de Trente* ne pouvait faire école. Les circonstances particulières où elle s'était produite ne pouvaient guère se répéter en d'autres lieux et en d'autres temps. C'est un siècle plus tard seulement que Sarpi eut un successeur du même esprit que lui.

Les tendances de Giannone en politique ecclésiastique. — Pietro Giannone, comme Laurent Valla, écrivait à Naples, c'est-à-dire dans un pays où le conflit entre les ambitions dominatrices de la Curie et les aspirations de l'État à la souveraineté politique avait pris une forme particulièrement aiguë sans mettre en danger la foi orthodoxe de la population. Giannone demandait à l'histoire le moyen de mettre à néant les prétentions de l'Église.

L'avocat napolitain se servit dans sa polémique d'armes bien plus grossières encore que le théologien d'État vénitien. Les *intellectuels* de Naples avaient depuis longtemps vis-à-vis du clergé une autre attitude que celle qu'on observait d'ordinaire en Italie : les autres romanciers de l'école de Boccace raillaient les gens d'église avec une malice bon enfant; mais Masuccio avait fait de ses nouvelles d'amers plaidoyers contre la *prêtraille*. Giannone ne fit pas exception. Il montra un anticléricalisme aussi mordant que le conteur du xve siècle. Il se distingua de lui seulement en ce qu'il visa non la vie privée du clergé, mais les prétentions politiques de la Curie. Son *Histoire civile du royaume de Naples* est une protestation enflammée contre les usurpations du pouvoir ecclésiastique en général et contre la position privilégiée de l'Église dans le royaume de Naples. Après avoir cherché à renverser l'une après l'autre les prétentions de l'Église soi-disant fondées sur l'histoire, il compare sur un ton sarcastique la *honteuse* souplesse de Naples avec les mesures de défense prises par d'autres États (France, Allemagne, Espagne, etc.), contre l'esprit de domination du clergé. Son langage est beaucoup plus passionné que celui de Sarpi. Le Vénitien cache son parti pris sous l'apparence d'une narration objective et ne dresse qu'à l'occasion le bilan des faits racontés : la passion débridée du Napolitain se déverse en accès de fureur. Il ne faut pas chercher chez lui plus que chez Sarpi le sens historique ni l'équité.

Sa valeur pour l'histoire du droit. — Malgré cela, l'histoire de l'historiographie ne doit pas passer sous silence l'ouvrage de Giannone. Il a introduit dans l'histoire une nouvelle matière.

On peut appeler Giannone le créateur de l'histoire du droit et des institutions. Ce qui n'était jusqu'alors traité que dans la littérature juridique, devient avec lui partie de l'histoire nationale. Pour la pre-

mière fois un ouvrage d'histoire générale traite en détail et avec compétence l'histoire de l'administration, de la jurisprudence, de l'enseignement juridique, de la constitution. Pour la première fois l'histoire des institutions et de la législation tient plus de place que celle des faits extérieurs et des personnes (d'où le titre surprenant *Istoria civile*).

Cette innovation tient au caractère particulier de l'ouvrage. Pour démontrer au nom du droit ancien que les prétentions de l'Église étaient des usurpations, il fallait absolument faire l'histoire du droit. Mais cela ne diminue pas l'importance historiographique de l'*Histoire du royaume de Naples*. Dans quel ouvrage antérieur aurait-on vu traiter, comme ici, des problèmes généraux d'histoire du droit, par exemple la survivance de la constitution impériale romaine en Italie, ou les innovations des Goths dans la législation ? Sans doute les assertions de Giannone sur l'histoire du droit ne sont pas toutes originales. Il a beaucoup puisé dans les grands jurisconsultes français (Godefroy, Cujas, etc.) — non pas sans les citer d'ailleurs — et il n'aurait pas écrit, sans leur secours, ses observations critiques sur les falsifications cléricales du Code théodosien. Il alla plus loin encore, et, comme il l'avoue lui-même avec une franchise peu commune, copia littéralement des écrits tels que l'Histoire napolitaine de Costanzo (ci-dessus, p. 149). Mais son mérite ne repose pas sur l'indépendance de ses recherches scientifiques. Il consista à répandre dans le public les résultats acquis par les professionnels et à mettre l'érudition au service d'un grand but pratique. Les emprunts faits à autrui devaient appuyer sa thèse, qui est celle-ci : État et Église s'en trouveront bien s'ils ne se permettent aucun empiètement réciproque sur leur domaine, c'est-à-dire si l'Église renonce à sa position privilégiée dans le Napolitain. Si Giannone cherche à l'occasion, par de fausses citations, à induire le lecteur en erreur sur ses sources réelles, c'est une habitude qu'il partage avec presque tous les vieux historiens. Il a commis, comme d'autres, des plagiats. Mais peu d'auteurs ont aussi honnêtement avoué une *partie* au moins de leurs emprunts et ont su imprimer même à ce bien étranger la marque de leur esprit.

Style de l'ouvrage et sa destinée. — Comme Sarpi, Giannone parle

de choses qu'il comprend, que la pratique lui a rendues familières. Il connaît les tribunaux, les lois et les avocats. La rhétorique des dilettantes et les constructions abstraites de la science n'ont pas accès dans ses explications sur l'histoire constitutionnelle. Quand, ce qui arrive rarement, il touche à des questions dogmatiques, il est plus correct encore que Sarpi. La doctrine de l'Église lui est indifférente ; c'est à la politique ecclésiastique qu'il s'attache exclusivement ; il veut rétablir vis-à-vis de l'Église le bon vieux droit de l'État. Le rationalisme s'est mépris sur son compte aussi bien que le protestantisme sur celui de Sarpi.

Sarpi avait eu déjà moins de liberté que Valla ; depuis, la situation avait empiré pour les adversaires de la Curie. L'ouvrage de Giannone put encore être imprimé à Naples ; il portait même en tête une dédicace à l'empereur Charles VI, et l'auteur jouit quelque temps de la protection du gouvernement autrichien. Mais bientôt elle fut impuissante. Giannone dut se réfugier en terre protestante, et la trahison l'ayant fait tomber au pouvoir du roi de Sardaigne, une prison perpétuelle l'attendait à Turin. A Naples, les esprits indépendants, comme en leur temps les humanistes, dépendaient absolument des caprices du gouvernement.

III. — L'historiographie des jésuites

1. — *Remarques générales.*

L'historiographie des Jésuites doit être traitée comme un tout. Ses productions touchent, il est vrai, à tous les genres ; elles se relient par des fils multiples à l'historiographie humaniste, à l'histoire ecclésiastique, à la nouvelle tendance ethnographique. Mais les historiens jésuites ont fondu d'une façon si originale les apports du dehors et les ont si habilement pliés au service de l'Ordre, qu'ils forment presque une école à eux seuls.

Rapports des Jésuites avec l'historiographie humaniste. — Les ordres religieux, comme tels, s'étaient tenus jusqu'alors à l'écart de l'humanisme. Ils n'avaient ni pratiqué ni favorisé l'historiographie humaniste. Les Jésuites, qui voulaient lutter avec les armes de la

culture moderne, entrèrent dans une nouvelle voie. Ils firent servir à leurs desseins l'historiographie humaniste. Pour l'histoire politique, ils entrèrent directement en lice avec les humanistes. Et surtout, ils firent écrire en style humaniste l'histoire de leur Ordre et des saints de leur Ordre.

Les théologiens historiens du protestantisme faisaient aussi à l'humanisme des concessions de détail. Mais les Jésuites n'en restaient pas là. Ils voulaient des ouvrages déblayés de *toutes* les scories de la culture médiévale. Dans la forme, leurs exposés historiques ne devaient le céder en rien aux produits les plus vantés de l'humanisme italien. Ils cherchaient à conquérir non seulement la classe moyenne à demi cultivée, mais les lecteurs humanistes délicats des classes dirigeantes.

Et ils en étaient capables. Beaucoup de membres de l'Ordre pouvaient, pour le style latin, être mis sur le même rang que les meilleurs humanistes. Pour la pureté de la langue, l'élégance de la diction, l'harmonie du discours, beaucoup d'ouvrages d'histoire des Jésuites non seulement égalent les écrits de Bembo et de Jove, mais les dépassent, par la raison surtout que les Jésuites cultivaient moins que les humanistes les vains pastiches de l'antiquité.

Les Jésuites s'accommodèrent même jusqu'à un certain point à la méthode historique des humanistes. Ils firent de la critique. Ils lâchèrent, en général, les légendes intenables. Ils s'efforcèrent, dans les premiers temps au moins, d'écarter les histoires de miracles. Ils prirent garde que des récits de ce genre trouvés dans les chroniques du moyen âge n'avaient pas trouvé grâce auprès des historiens humanistes. Ils étaient assez instruits pour discerner des faux se présentant comme pièces antiques.

On peut en donner comme preuve la critique exercée sur Chytraeus (ci-dessus, p. 237 s.) par l'écrivain et professeur Jésuite bien connu, Antoine Possevin, à propos de la foi ajoutée par le premier au faux Bérose (dans sa *Bibliotheca selecta de Ratione studiorum,* Venise 1603, t. II, l. XVI, chap. VIII ; et aussi dans *Refutatio imposturarum Davidis Chytraei*). Chytraeus avait recommandé Bérose comme source pour l'histoire de la première grande monarchie (Cf. Klatt. *Ch.*, 71) : Possevin prétend avec raison qu'en invoquant de pareils faux on affaiblit, au lieu de la fortifier, l'autorité de la Bible. On sait en outre que, contrairement aux Protestants, les Jésuites s'en tenaient à la manière sobre dont les humanistes envisageaient les écrits bibliques. Leur concep-

tion de l'Apocalypse est plus près des recherches de la critique moderne que l'interprétation tendancieuse des théologiens protestants.

Tout cela sans doute n'était qu'un trompe-l'œil humaniste. On copiait exactement les formes de l'historiographie humaniste, l'esprit était autre. La nouvelle devise était : *ad majorem Dei gloriam*.

Le style humaniste, qui était primitivement autre chose qu'une forme de langage, qui était le moyen d'expression d'un esprit anticlérical, fut mis au service de l'Eglise. Cela fut surtout sensible dans la critique historique. Des miracles et des saints qui n'avaient pas de portée générale étaient, s'il le fallait, déclarés inauthentiques ; quand un examen impartial des témoignages aurait pu porter préjudice au culte d'un saint considérable, ou d'un héros national, l'historien Jésuite préférait se taire.

La psychologie religieuse des Jésuites. — Qu'on n'aille pas croire que cela suffise à caractériser la nature de l'historiographie jésuitique. Les Jésuites ne firent pas un travail purement négatif. En adoptant et en falsifiant en même temps les formes de l'historiographie humaniste, ils ne se contentèrent pas d'expulser l'esprit nouveau et de remettre en valeur à sa place les points de vue du moyen âge. Ce qu'ils avaient écarté, ils le remplacèrent par quelque chose de tout nouveau. Ils introduisirent dans l'histoire l'analyse psychologique de la religion.

Même quand ils écrivent l'histoire, on s'aperçoit que les Jésuites ont suivi les *Exercitia spiritualia*. Ce n'est pas en vain que leur maître les avait obligés à observer leur esprit et à l'entraîner. Ce n'est pas en vain qu'on avait confié à leur traitement spirituel les cas compliqués de spéculation religieuse qui avaient défié l'art des médecins de l'âme formés à l'école du moyen âge. Ils avaient appris à observer de près les mouvements du sentiment religieux et à les décrire exactement. Cette aptitude leur servit beaucoup en histoire. L'analyse réaliste et compétente de la vie religieuse intérieure commence avec les Jésuites, comme l'analyse utilitaire du calcul politique commence avec Machiavel et Guichardin.

Cela est surtout vrai des ouvrages où les Jésuites traitent la forme du sentiment religieux la mieux adaptée à leur génie, la reli-

giosité de la contre-réformation. La crédulité inquiète et consciente d'elle-même des hautes classes, particulièrement en Italie, qui contrastait si fortement avec la foi massive du moyen âge, la dévotion flottant entre le scepticisme mondain et l'affectation de piété de la société que la Renaissance avait touchée, tout cela est saisi avec une netteté extraordinaire, bien que jugé tendancieusement, dans les ouvrages historiques des Jésuites. Et de quelle puissante flamme brille dans leurs tableaux l'enthousiasme qui poussait les membres de l'Ordre à leurs héroïques missions à travers toute la terre !

L'universalité de l'historiographie jésuitique. — Les Jésuites n'ont pas tracé de canevas pour l'historiographie. Ici encore, ils sont partis de l'idée que chaque homme est du meilleur rendement quand il est occupé d'une manière conforme à sa nature et qu'il peut déployer complètement ses aptitudes. Aussi les histoires des Jésuites, bien qu'écrites par ordre des Supérieurs et sous leur contrôle, ne montrent-elles pas les symptômes désagréables d'une facture impersonnelle, qui apparaissent dans l'historiographie officieuse. Elles sont si variées dans la forme et dans le fond qu'il y en avait pour tous les goûts. L'amateur du classique y trouvait des narrations dont le style pouvait satisfaire le goût le plus raffiné. Aux amis des récits pragmatiques on offrait des travaux qui imitaient habilement la manière de Guichardin et prétendaient, à l'aide de pièces d'archives secrètes, éclaircir l'histoire diplomatique du passé le plus récent. Et si l'on voulait s'instruire de la vie et des mœurs des populations exotiques (surtout de l'Asie Orientale) où se serait-on mieux renseigné que dans les relations enthousiastes des Jésuites, qui, par leur élan et leur relief pittoresque, laissaient bien loin derrière elles les notions superficielles des disciples de Jove ? Comme elles savaient alterner entre une modestie calculée et un légitime orgueil, quand il était question des succès de l'Ordre ! Comme on évitait adroitement la monotonie des récits purement édifiants et comme on visait partout à satisfaire le besoin de distraction de la moyenne des lecteurs instruits !

Son honnêteté relative. — L'Ordre pouvait d'autant mieux laisser (relativement) les coudées franches à ses historiographes, que dans

les premiers temps il n'avait aucune raison de cacher ou d'excuser ses desseins. Le Jésuite qui écrivait l'histoire allait plus franchement au but que les historiographes des gouvernements laïques. Pourquoi se gêner d'avouer que la guerre à l'hérésie et son écrasement était le but principal de leurs efforts ? Et quand on poursuit un but noble et élevé, pourquoi garder un silence timide sur les moyens peut-être assez mesquins qu'on emploie ? Naturellement, les Jésuites, ainsi que tous les historiens officieux, ont supprimé des circonstances aggravantes qui auraient pu nuire à leur Ordre, ou n'ont communiqué qu'en les mutilant des faits qui auraient donné lieu à des conclusions fâcheuses. Mais en général leurs ouvrages sont plus honnêtes que d'autres, venus au jour dans des circonstances analogues. Dans le premier siècle de leur existence au moins, ils n'ont pas cherché à dissimuler le caractère agressif de leur compagnie. Ils n'ont pas, comme beaucoup de publicistes obligés de soutenir la cause de princes laïques, cherché à faire entendre qu'ils ne prenaient que des mesures défensives pour protéger l'innocence contre la perversité du voisin.

2. — *Naissance de l'historiographie jésuite; travaux biographiques.*

a. — *Loyola.*

Iñigo (Ignace) de Loyola (né vers 1492 à Loyola, mort 1556 à Rome) dicta dans ses dernieres années (à partir de 1553) à son disciple Louis Gonzalez ou Gonçalvez (latinisé en Consalvus) un récit de sa vie jusqu'à 1538. Gonzalez prenait des notes sur les récits du général, partie en espagnol, partie en italien.

Seuls les membres de l'ordre eurent d'abord accès à cette autobiographie. Elle fut imprimée pour la première fois dans la traduction latine de Codretto (du Coudray) sous le nom d'*Acta antiquissima* dans les *Acta sanctorum*, Juillet VII, p. 634 ss. (1731). L'original n'a été publié qu'en 1904 dans les *Monumenta Societatis Jesu*, sér. IV, t. I, Cf. Jos. Susta *J. v. Loyolas Selbstbiographie* dans les *Mitteil. des Instituts f. österr. Geschichtsforschung*, 26 (1905), 45 ss. — Cf. en outre pour ce paragraphe et les suivants : *Historia de la Compañia de Jesús en la Asistencia de Madrid*, 1902 ss.

C'est le premier général lui-même qui a donné à l'Ordre le modèle de son historiographie.

Son autobiographie écrite par un disciple sous sa dictée, est en effet un modèle de peinture d'âme réaliste, aux couleurs accusées.

Merveilleux récit, qui ne pouvait provenir que d'une observation prolongée de soi-même. Chaque nuance est saisie et rendue sans retouche. Nulle trace d'enthousiasme visionnaire ou de phraséologie édifiante. Loyola n'oublie jamais qu'il veut avoir pour successeurs des hommes qui ne doivent être impressionnés que par le naturel, l'énergie virile, la fermeté absolue de la foi. Il regarde les symptômes extérieurs de la sainteté, les visions par exemple, avec méfiance, presque avec scepticisme. Il n'attache aucune importance à ces manifestations de la vie contemplative. Il peut d'autant mieux garder son sang-froid qu'il n'a jamais douté de la possibilité de réelles apparitions surnaturelles. Le public qu'il se représente, ce sont les futurs combattants de la *Compagnie de Jésus*. Et qu'est-ce qui pouvait leur inspirer plus d'enthousiasme pour leur vocation que les sobres Commentaires de leur général, qui parle de soi comme d'un étranger parce que la personne, pour lui, s'efface devant la cause ?

L'autobiographie de Loyola fut bientôt connue par tout le monde. Pas, il est vrai, sous sa forme originale. Celle-ci avait de trop grands défauts littéraires pour pouvoir être imprimée, et peut-être la sincérité y était-elle poussée trop loin pour qu'on la livrât aux mains des adversaires. Mais l'autobiographie a été en grande partie insérée mot pour mot dans la première et la meilleure biographie du général, celle de Ribadeneira. Le disciple a embelli, orné ceci, supprimé cela. Mais en versant dans le moule de la biographie humaniste latine l'original mi-espagnol, mi-italien des notes de Loyola, Ribadeneira en a rendu l'essentiel accessible à tous les historiens.

b. — *Ribadeneira*.

Pierre Ribadeneira, né 1527 à Tolède, connaissant Loyola dès l'enfance, devenu son élève favori, 1540 membre de l'Ordre, mort 1611 à Madrid. Il composa dans les années 1567 et suivantes sur mandat du général Fr. Borja la *Vita Ignatii Loiolæ*, 1re édition Naples 1572. Traduite par l'auteur lui-même en espagnol (1re édit. Madrid 1583). Une 2e édition passablement remaniée de la rédaction latine parut 1586 à Madrid (et aussi dans *Acta sanctorum*, Juill., VII, p. 655 ss.). Plus fortement remaniée encore et enrichie de miracles est la 2e rédaction de la traduction espagnole imprimée pour la première fois à Madrid 1605. — Cf. outre l'article de Susta : Döllinger-Reusch *Bellarmin* 110, 285, 314 ; E. Gothein *I. v. L.* (1895), 3 ss.

Ribadeneira écrivit en outre des biographies des généraux Laynez et Borja, etc., ainsi qu'une histoire du schisme d'Angleterre. *La Cisma de Inglaterra*, 1re édition, 1588.

Ribadeneira se régla pour la forme de sa biographie sur les modèles humanistes ; il ne voulait pas que son œuvre parût une suite de l'hagiographie médiévale. Son latin a la pureté classique, l'élégance naturelle et l'harmonie des travaux humanistes. Il suivit pour l'ordonnance de la matière les principes de Suétone (ci-dessus, p. 111 s.) ; il les associa avec aisance à la distribution arbitraire en chapitres des Vies des saints traditionnelles. Mais il n'en resta pas là. Il eut comme psychologue une grande supériorité sur ses modèles.

L'humanisme n'a pas produit une seule biographie qu'on puisse mettre sur le même rang que l'œuvre de Ribadeneira. La forme classique n'a pas nui au fond. Le style n'avait pas pour l'auteur son but en lui-même ; le caractère de son héros était trop grand à ses yeux pour qu'il en sacrifiât rien à la phraséologie conventionnelle des éloges, pastiches de l'antiquité. Il a fortement peint la personnalité de Loyola et nettement saisi le rôle historique de ce fondateur d'Ordre. Sans doute, l'histoire universelle se réduit pour lui à une lutte entre l'orthodoxie et l'hérésie. Il n'a su ranger Loyola que dans le cadre arbitraire de l'Église. Mais il était encore par là en avance sur les humanistes, qui en général avaient absolument isolé leurs héros dans l'histoire.

Et comme tout l'édifice a un aspect moderne ! C'est un chef-d'œuvre de la part de Ribadenaira d'avoir, tout comme un humaniste, affranchi sa biographie des naïfs miracles de l'hagiographie médiévale. Il ne craignit même pas de déclarer dans son chapitre final que Loyola était un saint, quoiqu'il n'eût pas fait de miracles. C'était un chef-d'œuvre d'accommodation à la culture humaniste, que bientôt la nouvelle génération ne comprit plus. Ribadeneira lui-même a dû plus tard remanier sa narration et la pourvoir de l'abondance de miracles exigée.

c. — *Maffei.*

Giampietro Maffei, né 1533 à Bergame, humaniste, 1563 à 1564 professeur d'éloquence et secrétaire de la République à Gênes, entre 1565

à Rome dans l'Ordre des Jésuites, nommé professeur d'éloquence au *Collegium Romanum ;* après la publication (Rome 1570 ; Opera II) de sa traduction du *Commentarius Emmanuelis Acostae* (S. J.) *de rebus indicis ad annum usque* 1568, appelé à Lisbonne (1572) ; à partir de 1581, c'est-à-dire de l'occupation espagnole, de nouveau en Italie (à Rome) ; mort 1603. Chargé par le général de l'Ordre Eberhard Mercurian d'écrire *De vita et moribus divi Ignatii Lojolæ*, II, III, d'abord Rome 1585 ; dans les *Opera omnia latine scripta* (Bergame 1747), II. Le fruit de son séjour en Portugal fut *Historiarum Indicarum* (Indes Orientales), *ll. XVI*, 1re édition Rome 1588 ; dans les *Opera* I. Maffei écrivit en outre *Annali di Gregorio XIII* (Rome 1742) ; il fut chargé par Clément VIII de leur donner une suite dans l'ouvrage inachevé *Historiarum ab excessiu Gregorii XIII, II. III* (sur le pontificat de Sixte V) Bergame 1747.

La méthode de travail de Maffei a été bien caractérisée par son disciple Bentivoglio (ci-desus, p. 156) dans les *Memorie*, II, chap. IX. Cf. en outre Susta p. 282.

La biographie parallèle composée peu après par Giampetro Maffei est bien au-dessous de l'œuvre de Ribadeneira. Maffei était un puriste timoré de l'école de Bembo ; il fit des concessions non seulement à l'humanisme en général, mais à la mode classique de certaines académies italiennes. Les données concises et pragmatiques de Ribadeneira sont remplacées par des fioritures insignifiantes, des explications superficielles, un cliquetis de mots cicéronien. On s'aperçoit bien en le lisant qu'il n'a pas été lié personnellement avec le maître dès sa jeunesse. On s'aperçoit aussi qu'il avait une intelligence médiocre et que sa vie a été trop exclusivement consacrée à des travaux littéraires.

Maffei ne comprenait plus qu'il vaut mieux concéder certaines choses que de les masquer officiellement. Il atténua partout où il le pouvait la narration de Ribadeneira. Jusque dans de minces détails. Loyola boitait depuis la blessure qui avait atteint sa jambe à la guerre : d'après Maffei (l. III, chap. XV) *nemo fere nisi curiosus* ne le remarquait ; Ribadeneira était tout tranquillement convenu (l. IV, chap. XVIII) que Loyola boitait d'une jambe *honeste*, quoique *ambulandi moderatione tegeretur*. Maffei consacre aussi tout un chapitre (l. III, chap. XIV) aux miracles de Loyola ; toutefois il n'oublie pas qu'il est humaniste et ajoute volontiers un *dicitur*.

L'histoire des conquêtes portugaises aux Indes de Maffei est du même genre. Déjà son disciple Bentivoglio y regrettait l'absence de vues militaires et politiques.

3. — *L'histoire de l'Ordre*.

La biographie du fondateur ne faisait pas oublier aux Jésuites l'histoire de l'Ordre.

Les Jésuites cherchaient à mettre les formes de la littérature humaniste au service des tendances de la contre-réformation : rien de surprenant à ce qu'ils aient fait exposer l'histoire de leur compagnie en style moderne et qu'ils aient été, semble-t-il, le premier Ordre qui appliquât à son histoire les principes des annales humanistes. Mettre leur histoire sur le même pied que les histoires nationales, qui seules avaient employé jusqu'alors le style des annales humanistes, c'était affirmer la haute importance que l'ordre s'attribuait, aussi bien que l'effort pour appliquer le style humaniste à des sujets ecclésiastiques et pour le tremper de l'esprit ecclésiastique.

En Italie, la charge d'historiographe national avait été souvent réunie à celle de secrétaire d'Etat. Les Jésuites projetèrent d'abord une combinaison de ce genre. Ils choisirent pour historiographe le Juif espagnol baptisé Jean Polanco, qui fit fonction de secrétaire sous Loyola et sous les deux généraux suivants. Mais ce choix ne fut pas heureux. Polanco était un travailleur sûr et consciencieux, mais il manquait complètement d'initiative créatrice, et par son langage et son style il appartenait encore au moyen âge. Son histoire de l'Ordre (*Chronicon Societatis Jesu*, publiée de 1894 à 1898 dans les *Monumenta historica Societatis Jesu*) est une compilation informe et sans art, une enfilade d'extraits des rapports quadrimestriels et autres des membres de l'ordre. Les Jésuites tinrent donc le livre sous le boisseau. La tâche d'écrire l'histoire de l'ordre pour le grand public incomba à un littérateur plus artiste, au Florentin Niccolò Orlandini.

Orlandini.

Niccoló Orlandini de Florence, entré dans l'ordre des Jésuites à Rome 1572, puis principal du collège de Nole, plus tard des novices à Naples, mort 1606. Appelé à Rome 1599 par le général Acquaviva, et nommé historiographe de l'Ordre. Son *Historia societatis Jesu* (jusqu'à la mort de Loyola) parut d'abord à Rome 1615. — Cf. Ranke, *Analekten zur*

Geschichte der römischen Päpste. Addition après n° 93 : *Ueber einige Geschichtschreiber des Jesuiterordens.*

L'Ordre n'aurait pu trouver une personnalité qui convînt mieux à la tâche.

Orlandini était muni de toutes les ressources littéraires de son temps. Il maniait en virtuose l'élégant style latin de la dernière époque de l'humanisme. Et il était trop bon Jésuite pour ne traiter son sujet que du point de vue de l'art et de la rhétorique. Il reproduisit sans changement, autant que sa tendance le permettait, les données de fait de ses sources, en en faisant ressortir les détails réalistes, sans pour cela faire de son œuvre une simple compilation d'antiquaire. Ce n'était pas, comme Polanco, un savant collectionneur seulement. Il a su animer sa narration de l'enthousiasme brûlant qui remplissait l'âme des premières générations de Jésuites. D'un bout à l'autre y circule une ardente vie intérieure. L'historien est un avec son sujet.

Orlandini était un enthousiaste, et pourtant il ne retomba pas dans la naïve crédulité du moyen âge. Il s'accommoda au scepticisme du public éclairé (italien) de son époque. Les miracles jouent chez lui un faible rôle ; ils ne sont pas encore mis au goût du style rococo. Orlandini n'oublie jamais que le fondateur de l'Ordre les considérait avec bon sens et méfiance. Il n'insiste pas là-dessus, mais bien sur la guerre à l'hérésie, sur les missions intérieures et étrangères. Les gens cultivés n'étant plus sensibles aux légendes édifiantes ordinaires, il cherchait à les gagner par un récit enflammé des merveilleuses victoires remportées sur les hérétiques et les païens. Il est partial, cela va sans dire. Il est entendu que l'Ordre, dans toutes ses entreprises, avait le bon droit pour lui. Son ouvrage est officieux, comme toutes les histoires composées par ordre supérieur. Mais il est plus honnête et plus sûr que ne le sont d'ordinaire les historiographes officiels. Il ne dissimule pas du moins le caractère agressif de la politique de l'Ordre. Son histoire officielle d'État-major ne sert pas uniquement la vérité ; elle est présentée de manière à inspirer à d'autres générations de membres de l'Ordre le désir d'imiter leurs devanciers. Mais Orlandini ne nie pas qu'il s'agissait d'une lutte ouverte et ardente, et que les ruses de guerre habituelles y

pouvaient être employées. Il n'est pas timoré ; il accorde des fautes légères. Quelle importance pouvaient-elles avoir, à côté des grands triomphes remportés par l'Ordre ?

La position officielle d'Orlandini le gêna bien davantage à un autre égard.

Ce n'était pas un classique correct. A l'historiographie humaniste il emprunta sa langue, la composition artistique du récit dans le détail, et la distribution en annales. Celle-ci très pédantesquement observée : les règlements de Loyola sur les collèges, par exemple, sont intercalés au beau milieu du récit de la fondation du collège de Florence, au lieu que les institutions scolaires des Jésuites auraient pu être traitées dans leur ensemble (l. XI, § 11). Orlandini ne suivit pas les humanistes dans les recherches de style pour colorer les événements. Il n'insèra pas de discours, ne travestit pas en scènes théâtrales les relations de ses sources. Il mit dans sa narration plus de variété que les annalistes humanistes n'avaient coutume d'en avoir. Il ne s'occupa pas uniquement des grands actes de l'Ordre, des missions, des fondations d'Instituts, mais aussi de sa situation intérieure, de l'organisation et des règlements des écoles. Mais il n'avait pas le choix des matériaux. Il était tenu par son contrat d'enregistrer les mérites de chaque membre de l'Ordre, la fondation de chaque collège. Il devait livrer un rapport complet (pour autant que les faits se prêtaient à une communication au grand public). Le lecteur n'est pas suffisamment mis au courant des mouvements de l'ennemi. Qu'il s'agisse d'hérétiques ou de catholiques mal disposés, Orlandini se contente de transcrire ses sources exclusivement de provenance jésuite. Son panorama triomphal manque par conséquent du véritable relief historique.

L'histoire de l'Ordre d'Orlandini fut continuée pour les années 1556 à 1590 par Francesco Sacchini, du territoire de Pérouse, professeur de rhétorique au *Collegium Romanum*, mort 1625. Son *Historia Societatis Jesu* parut 1620 et suiv. (le dernier volume fut achevé par un autre). Il composa en outre *Commentarii* sur la vie du Canisius (Ingolstadt, 1616) et une *Vita B. Stanisla Kostkae S. J.* Son histoire de l'Ordre fut plus tard continuée par d'autres.

Les histoires des autres Ordres qui, sans doute à l'exemple d'Orlandini, parurent en grand nombre dans les premières dizaines d'années du XVIIe siècle, sont de peu d'importance historiographique, à part les *Annales de l'Ordre des Bénédictins* de Mabillon (ci-dessous, p. 387 ss.).

4. — *L'historiographie politique (Strada).*

L'historiographie politique des Jésuites peut être caractérisée ici par son œuvre la mieux réussie, par les Décades de Famiano Strada.

Famiano Strada, né 1572 à Rome, reçu 1591 dans l'Ordre des Jésuites, professeur d'éloquence au collège romain, mort 1649, écrivit sur le désir et avec l'appui du duc Alexandre de Farnèse de Parme une histoire du soulèvement des Pays-Bas de 1555 à 1590 sous le titre de *De bello belgico decades* II (1re décade Rome 1632 : 2e *ibid.* 1647). — Le jugement sur cet ouvrage a été influencé plus qu'il ne convenait par la critique haineuse qu'en fit dans ses Mémoires (l. I chap. IX) Bentivoglio, auteur de la *Guerre de Flandre* (ci-dessus, p. 156). parue la même année. Pour croire à l'impartialité de cette critique, il faut n'avoir jamais eu entre les mains le livre de Strada.

L'ouvrage de Strada peut passer pour un modèle de l'habile composition tendancieuse que les Jésuites pratiquèrent comme historiens politiques.

Strada a cherché avec une adresse extraordinaire à déguiser le caractère qu'a son histoire d'écrit de parti confessionnel. Il s'applique à une grande modération de langage. Dans ses explications polémiques il feint de laisser parler les actes seuls (par les Farnèse il avait eu à sa disposition beaucoup de pièces d'archives). Il sait viser à coup sûr les côtés faibles de l'adversaire. L'intention édifiante, chez lui comme en général chez les Jésuites, ne s'allie pas à un idéalisme qui ignorerait la nature humaine; un léger souffle de scepticisme plane sur le récit d'incidents pathétiques. Son point de vue confessionnel a du moins cet avantage, qu'il permet d'embrasser le sujet sous des angles plus vastes ; Strada n'a pas besoin, comme Bentivoglio, d'entrer en concurrence avec les notes de journaux des mémoralistes antérieurs.

Strada est d'ailleurs un fort habile écrivain. Son latin vivant, qui lui attira de vives attaques de la part des puristes du temps, évite très heureusement la monotonie des imitateurs de Tite-Live. De nombreux concetti s'offrent au goût rococo de l'époque. Des portraits détaillés (encore une pierre d'achoppement pour les classiques rigoureux) donnent du relief à la narration. La composition de l'ouvrage a malheureusement souffert beaucoup des relations de l'au-

teur avec les Farnèse. Strada était obligé de donner aux actes de Marguerite et d'Alexandre de Parme un développement disproportionné.

Divers historiens jésuites ont été traités dans d'autres sections. Cf. les chapitres sur Daniel (p. 176 s.), Mariana (p. 277 s.), Maimbourg (332), Pallavicino (p. 340 ss.), les Bollandistes (p. 403) et Papebroch (p. 409).

IV. — La réapparition de la théorie théologique de l'histoire

La réformation et la contre-réformation n'ont pas seulement suscité l'historiographie moderne, elles ont réintroduit dans l'histoire la méthode d'interprétation théologique.

L'historiographie humaniste italienne avait silencieusement écarté l'explication religieuse des événements historiques (ci-dessus, p. 13 ss.) Non seulement elle avait évité de rapporter des faits isolés à l'intervention de la divine Providence ; mais elle s'était abstenue de considérer l'histoire universelle (celle de l'Asie Mineure et de l'Europe) au point de vue d'un plan divin du salut. Sabellicus ne voulait rien savoir de la théorie des quatre monarchies (ci-dessus, p. 41).

Dès avant la réformation, l'histoire humaniste avait dû, en dehors de l'Italie, faire bien des concessions aux anciennes idées. En Allemagne et en Espagne surtout, l'humanisme et la vieille théorie chrétienne de l'histoire avaient d'habitude fait un compromis. Mais la réaction contre l'incrédulité du premier ne fut marquée qu'avec la réformation.

Ce n'était pas assez pour la nouvelle culture théologique d'avoir égard, dans le détail de l'histoire, au sentiment religieux. Elle se remit à interpréter l'histoire universelle d'après des principes théologiques. Elle s'appuya naturellement sur la vieille philosophie de l'histoire chrétienne. Elle rouvrit la porte à la doctrine des quatre monarchies, de l'histoire juive considérée comme préparation au christianisme, etc. L'histoire moderne fut interprétée d'après la même méthode. Dieu, disait-on par exemple, a donné l'Amérique aux Espagnols pour les récompenser de leur lutte contre les Maures ; il a

suscité Loyola contre Luther, comme jadis Athanase contre Arius.

Il n'existait guère, avant l'*Aufklärung*, de philosophie de l'histoire en dehors du cadre biblique et théologique. Il y a certainement des ouvrages historiques de cette époque qui en restent à la conception profane des humanistes italiens. Mais il s'agit presque uniquement de monographies sur des faits contemporains ; l'histoire ne conserva cette indépendance partielle qu'en sacrifiant son ensemble à la théologie.

Une autre conséquence des mouvements réformateur et contre-réformateur fut que l'Eglise commença à s'effrayer de la critique. Nous avons indiqué plus haut (p. 158) combien l'histoire du moyen âge eut à pâtir de ce revirement. Pour l'histoire universelle il en résulta que les données de la Bible touchant non seulement à l'histoire juive, mais à l'ethnographie et à l'histoire de la civilisation générale, redevinrent intangibles.

Les humanistes italiens n'avaient fait aucune différence entre l'histoire juive et l'histoire gréco-romaine. Ils avaient critiqué de la même façon les traditions de l'une et de l'autre, et dans les deux cas pris un moyen terme. Ils n'avaient pas plus rejeté en bloc les récits de l'Ancien Testament que les fables de la mythologie antique. Ou bien ils rationalisaient également les légendes juives et gréco-romaines, ou bien ils les reproduisaient comme traditions à demi douteuses. Ils étaient étrangers à cette idée incompatible avec le sens historique qu'il y aurait à l'intérieur de l'histoire universelle un district sacré, ayant ses lois particulières. Le *biblicisme* de la réformation luthérienne fit, tout d'abord en territoire protestant, reconnaître de nouveau pour canonique la tradition sacrée.

En général, on y joignait d'une façon curieuse la croyance humaniste à l'autorité de la tradition vulgaire des Anciens. Peut-être par répugnance contre la critique historique, peut-être parce qu'on avait déjà, aux premiers siècles chrétiens, harmonisé la tradition antique avec l'histoire biblique. Les théologiens et les philologues ne répugnaient pas moins à la critique d'Hérodote et de Tite-Live qu'à celle qui s'exerçait sur l'Ancien Testament. De même que la géologie avait été longtemps entravée dans son développement par la légende du déluge, l'histoire universelle avait à secouer l'autorité de l'histoire juive avant de pouvoir être traitée scientifiquement.

Bossuet.

Cette théorie n'était généralement exposée que dans des manuels scolaires et des compilations polyhistoriques. Nous avons cité déjà plusieurs *Compendia* protestants de ce genre (p. 228 ss.). Mais il y eut dans les temps modernes un exposé historique de grand style qui prit pour base la vieille philosophie chrétienne de l'histoire.

Le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet (ci-dessus, p. 329 ss.), a été, lui aussi, écrit dans un but pédagogique. C'est un livre d'enseignement comme les *Quatre Monarchies* de Sleidan. Mais il s'élève de la simple forme de tablettes à une narration d'ensemble : il doit donc nous occuper quelques instants.

L'ouvrage de Bossuet n'est ni remarquable ni original. Comme celui de Sabellicus il suit (dans la première partie) le principe des annales ; les faits sont rangés aussi gauchement et aussi confusément que dans les *Ennéades*. Pour la critique, Bossuet, est inférieur encore à l'humaniste vénitien ; de plus, il a des préventions théologiques. Il juge les sources de l'histoire profane en les mesurant à la tradition ecclésiastique, et donne la préférence à la version qui s'accommode le plus aisément avec la Bible. Il n'a pas la moindre notion du caractère particulier des auteurs anciens dont il se sert. Ce contemporain du *Télémaque* met le roman pédagogique de Xénophon, comme source, au-dessus d'Hérodote et de Ctésias, parce que (comme le Père de l'Eglise saint Jérôme l'avait déjà découvert, *In Daniel*. c. 5, *Opera* édit. Maur. IV [1704], 1901) la Cyropédie offre relativement le moins de contradictions avec le récit biblique.

Ainsi procéda également le pédagogue janséniste Charles Rollin (1661 à 1741 ; 1694 recteur de l'Université, destitué 1702 à cause de son attitude janséniste), qui, dans son *Histoire ancienne* (1730 à 1737 ; continuée par l'*Histoire romaine* 1738 ss.) introduit l'histoire de Cyrus par ses mots : « L'*Histoire de ce prince est racontée diversement par Hérodote et par Xénophon. Je m'attache au dernier comme infiniment plus digne de foi sur ce point que l'autre* ».

Il suffira d'une brève mention de ce pédagogue estimé et de cet honnête écrivain. Comme historien, il est sans valeur. Si ses œuvres historiques ont eu en France et hors de France jusqu'au XIX[e] siècle un grand succès dans les écoles et auprès de la jeunesse, cela tient à ce que personne n'a su plus habilement que lui accommoder l'histoire

ancienne à des vues pédagogiques et morales. C'est surtout grâce à des livres comme le sien qu'a régné jusque dans le XIXe siècle l'opinion singulière que l'histoire de l'antiquité se prèterait tout spécialement et serait même indispensable à une action éducatrice. Rollin a banni de l'histoire ancienne traditionnelle les derniers restes d'une conception historique qui pouvaient se trouver encore chez les rhéteurs anciens ; il a magistralement adapté aux besoins de l'éducation moderne, monarchique et chrétienne, la légende historique confectionnée pour la jeunesse par les maîtres d'école de l'antiquité. Ce à quoi les historiens protestants n'étaient pas entièrement parvenus, ce pédagogue janséniste l'a mené à bout. C'est lui qui a le premier vraiment christianisé l'histoire ancienne. — Cf. l'ouvrage apologétique de H. Ferté, *Rollin, sa vie, ses œuvres et l'Université de son temps*, 1902.

Il ne faut pas que les éloges de récents historiens français de la littérature nous entraînent à croire que Bossuet racheta ce manque de critique ou d'érudition par des aperçus remarquables ou des considérations sur la philosophie de l'histoire.

Bossuet n'est pas original non plus comme historien philosophe. Il n'a tiré aucun profit de l'horizon agrandi qu'ouvraient les découvertes et les conquètes faites en Amérique et dans l'Asie Orientale. Ce qu'il dit de la civilisation des temps primitifs repose sur les récits bibliques et ne peut pas même entrer en parallèle avec les maigres notices des humanistes. Ses peintures idéales des anciens Egyptiens, des Grecs et des Romains, ne sont qu'un travail de mosaïque. Elles sont (comme l'indiquent les notes et comme c'était l'usage général depuis le XVIe siècle) composées avec les lieux communs de la rhétorique et les fables de la philosophie populaire antique. Si, à côté de non-valeurs, il s'y est glissé quelques observations utiles (tirées de Polybe par exemple), Bossuet n'en a pas le mérite. Il manque totalement de jugement politique. Autrement, aurait-il pu attribuer aux anciens Grecs, par opposition aux Perses, *une politique ferme et prévoyante* !

Bossuet représente d'une manière classique la construction unilatérale et la fausse idéalisation de l'histoire ancienne qu'avaient développée la contre-réformation et la Renaissance. Son *Discours* n'est pas une œuvre d'histoire. C'est un sermon où le texte biblique est remplacé par le sujet historique soumis à une préparation ecclésiastique.

B. — L'HISTORIOGRAPHIE DES DÉCOUVERTES ET LES ÉTUDES ETHNOGRAPHIQUES

I. — Remarques générales

L'éveil donné à l'intérêt ethnographique par la découverte de l'Amérique. — Les découvertes et les conquêtes en Amérique posèrent à l'historiographie un problème tout nouveau. Elles lui offraient une matière à laquelle ne suffisaient pas les procédés de l'histoire classique antérieure. Les lecteurs eussent été peu satisfaits de voir traiter la découverte du Nouveau Monde d'après le cadre des annales. Ce qui les intéressait, c'était moins les détails de la conquête que les peuples et les pays merveilleux découverts par les Européens. Ils voulaient savoir comment vivaient ces hommes qui paraissaient pour la première fois à l'horizon de l'Europe, quelle était leur organisation politique, leur religion, comment ils se nourrissaient et s'habillaient. Ils souhaitaient, au lieu ou à côté du récit, des descriptions et des peintures.

Les historiens durent s'étendre sur des sujets auxquels l'histoire n'avait pas touché jusqu'alors. Ils avaient toujours écrit du point de vue des autorités ou des classes dirigeantes. Ils avaient mis la politique au premier plan et n'avaient estimé toutes les branches de l'activité humaine que d'après leurs rapports avec l'Etat. Ils ne décrivaient par exemple les mouvements intérieurs de l'Eglise qu'autant qu'ils avaient une répercussion politique ; les faits économiques ne les intéressaient qu'autant que la législation s'en occupait. En présence des populations américaines, l'historiographie moderne franchit ces limitations. La préoccupation de l'enseignement politique fit place à l'intérêt pour l'ethnographie et l'histoire de la civilisation. Le soubassement de l'histoire fut mis au jour. On obéissait à une curiosité

enfantine, à l'amour du merveilleux plutôt qu'à des besoins scientifiques. Mais l'histoire s'accommode souvent mieux d'une frivole curiosité que de tendances pédagogiques et moralisantes.

Les historiens, dans les premiers temps au moins, se trouvaient d'ailleurs favorisés par le sujet. Ils avaient affaire à un peuple dont les autorités antiques n'avaient rien dit. Ils n'avaient pas à déblayer d'abord des idées fausses. Ils n'avaient qu'à observer exactement. Sur le nations européennes et asiatiques, on traînait encore avec soi les jugements depuis longtemps inadéquats, souvent puérils et faux dès le principe, de la science populaire des Anciens : ici, le chercheur avait au moins vis-à-vis de son sujet l'indépendance *scientifique*.

Et combien les premiers Européens étaient forcés de bien observer ! Comme il fut heureux pour eux d'être en rapport avec les indigènes non comme voyageurs ou missionnaires, mais comme soldats et fonctionnaires ! Les historiens diffèrent naturellement selon qu'ils sont individuellement doués. Des doctrinaires comme Las Casas ne tirèrent aucune instruction des expériences les plus pénibles. Mais mettons-le à part, ainsi que les premiers rapports, vrais feuilletons, de Martyr et le roman écrit plus tard de Garcilasso de la Vega (les seuls ouvrages, du reste, qui s'appuyassent sur la philosophie populaire de l'antiquité) : il n'est pas un seul des travaux de la première génération qui ne se distingue par la perspicacité de l'observation et la justesse des descriptions ethnologiques.

Pénétrer plus avant, soulever les problèmes de l'histoire primitive, tirer de l'état des choses en Amérique des conclusions par analogie sur la préhistoire de l'humanité européenne, tout cela n'est pas l'affaire de ces historiographes. Les peuples américains demeurent pour eux des curiosités. On ne trouve que plus tard de timides essais de comparaisons chez l'intelligent Jésuite Joseph de Acosta (? 1539 à 1599) dans son *Historia natural y moral de las Indias* (Séville 1590). Les historiens du Nouveau Monde sont étrangers à tout intérêt spéculatif tel que celui qui animait l'historiographie politique des grands Florentins. Ce sont des collectionneurs distingués ; mais ils ne travaillent pas la matière en historiens.

Ils n'en ont pas moins exercé une grande influence sur l'historiographie générale. C'est après la découverte de l'Amérique seulement

et à la suite des relations sur le Nouveau Monde qu'on prend l'habitude d'ouvrir les histoires des peuples européens par une description détaillée du pays et de ses habitants. Même des classiques corrects se permettent de rompre ainsi avec la forme traditionnelle. Boethius (p. 209 s.) commence son histoire d'Ecosse par une digression sur le pays et ses habitants, et Bembo insère, assez déplacé dans son histoire de Venise, un chapitre sur les peuples du Nouveau Monde. Au lieu de récolter des lieux communs dans la littérature ancienne, les historiens, au moins ceux qui comptent, cherchent à se faire un jugement personnel. C'est ainsi que l'intérêt ethnographique éveillé par la découverte de l'Amérique réagit sur l'histoire de l'Europe.

Cette observation ne s'applique, bien entendu, qu'à l'historiographie *humaniste*. Avant 1492, elle ne renferme aucune description ethnographique. La littérature historique antérieure aurait pu y donner l'impulsion. Quelques historiens anciens, en dehors du canon humaniste, avaient inséré des digressions ethnographiques, et il s'en trouve dans des chroniques médiévales. Mais en fait, ces invites n'ont été suivies qu'après que la découverte de l'Amérique eut ouvert les yeux aux historiens. On peut citer comme phénomène parallèle que l'ethnographie fit à la même époque son entrée dans l'épopée du genre classique (avec l'*Araucana* [1569 et 1590] de l'espagnol Ercilla [1533 à 1594]). — Cf. Gilbert Chinard l'*Exotisme américain dans la littérature française au XVI*e *siècle*, 1911.

Effet produit par les conquêtes dans les Indes. — Elles agirent de la même façon. Les ouvrages historiques qui racontent la circumnavigation de l'Afrique et ses suites ont surtout de la valeur par leurs digressions ethnographiques ; des stylistes insignifiants comme le Jésuite Maffei (p. 351 s.) ont donné par là de l'importance à leurs histoires.

Cependant cette historiographie-là eut une influence bien moindre que celle de l'Amérique. Les événements n'étaient pas aussi merveilleux, le pays pas aussi neuf. L'imagination romantique des lecteurs y trouvait moins son compte. Sur l'Inde et, en partie aussi, sur l'Afrique, des relations plus anciennes leur avaient appris des choses vraies et pas mal de fausses. Les récits des expéditions victorieuses vers les Indes ne pouvaient rivaliser avec la peinture des peuplades américaines découvertes dans le même temps. Nous ne pouvons donc pas nous y arrêter ici.

Développement de l'historiographie « américaine ». — Voici comment il se fit. Il débuta par des relations particulières, parmi lesquelles celles de Pierre Martyr tiennent la première place comme bons feuilletons de l'humanisme. Suivirent des compositions libres d'ensemble, dues à la plume des acteurs eux-mêmes ou de leurs secrétaires, entre lesquelles les travaux d'Oviedo se distinguent par l'indépendance du jugement et la connaissance précise du sujet, ceux de Gómara par son talent d'écrivain. Ces auteurs écrivaient encore du point de vue de l'homme pratique, du *Conquistador ;* leur description des indigènes ne respire ni orgueil méprisant, ni sentimentalité. Ils accommodaient la forme de leur narration au sujet : Oviedo n'avait aucun contact avec l'humanisme ; Gómara ne fit à la forme classique que des concessions de détail.

La situation changea quand la génération qui avait pris part aux conquêtes eut disparu. L'histoire des découvertes tomba aux mains des théologiens et des littérateurs. Les historiens cherchèrent à se rapprocher de la forme classique. L'intérêt ethnographique s'effaça. Les auteurs, comme les humanistes italiens, ne considérèrent plus leur sujet qu'en stylistes, tout au plus en patriotes. Ils manquèrent de critique et d'application dans l'emploi de leurs sources. Au lieu de décrire les mœurs des peuples américains, ils étalèrent avec une pompe théâtrale de brillants tableaux des hauts faits espagnols. Leur horizon historique se rétrécit. Ils surent moins que leurs devanciers s'affranchir des préjugés de la culture théologique et classique de l'Espagne. Ce qui contredisait leurs opinions religieuses et politiques, ils l'écartaient comme des abominations. Les exposés moins partiaux, comme le travail de Sahagun, n'obtenaient plus le permis d'impression.

Littérature. — On n'a pas encore traité dans son ensemble l'historiographie de la découverte de l'Amérique. C'est W. Robertson (ci-dessous p. 456 ss.) *History of America*, qui a le mieux caractérisé chacun des auteurs connus jusqu'à lui. Les études ultérieures sont allées beaucoup plus loin que l'historien écossais ; mais on ne peut pas dire qu'elles aient mieux saisi le caractère particulier des sources. Les digressions critiques ajoutées par W. Prescott à ses trois ouvrages bien connus sur l'histoire de l'époque (l'histoire d'Espagne sous Ferdinand et Isabelle, la conquête du Mexique et la conquête du Pérou) sont loin d'atteindre avec la même précision le fond des choses. La dissertation intelligente et soignée de Menéndez y Pelayo. *Los Historiadores de*

Colón (dans les *Estudios de Crítica literaria*, 2e série 1895) ne s'occupe malheureusement que de la partie des sources qui regarde l'histoire de Colomb. Renseignements peu sûrs et jugements scolaires dans le livre de Friedrich Weber, *Beiträge zur Charakteristik der älteren Geschichtschreiber über Spanisch-Amerika*, 1911.

II. — Ouvrages particuliers

1. — *Ouvrages sur les découvertes en général.*

a. — *Colomb.*

A la tête de ce groupe historiographique, nous ne nommerons rien de moins que Colomb lui-même. Les écrits malheureusement fragmentaires qu'on a conservés de lui consistent en de simples rapports, pas même en relations proprement dites, et ne sauraient en aucune façon être appelés une histoire. (Colomb n'a pu exécuter son plan de faire une narration suivie de ses découvertes ; les *Annales* qu'il projetait à l'exemple de César ou bien n'ont jamais été écrites, ou bien ont péri de bonne heure.) Colomb n'était d'ailleurs ni un écrivain de profession, ni une tête politique. Il ne nous donne que des esquisses sans art.

Mais ce sont les exquisses d'un maître. Les considérations ethnographiques sur les Indes Occidentales sont d'une précision, d'une sobriété, d'une impartiabilité surprenantes. « Son espèce d'illuminisme prophétique, sa vanité, qui lui fait enfler le nombre des pays découverts, son estime génoise et superstitieuse de l'or » (Menéndez y Pelayo) le poussaient bien de temps en temps à des assertions tendancieuses : mais dans sa peinture des indigènes il s'abstient de toute exagération. Là seulement où il ne relate pas des choses vues, il est aisément dupe des histoires miraculeuses.

Les restes des écrits de Colomb sont publiés chez Fernández de Navarrete, *Colección de los viages y descubrimientos I* (1825). Cf. A. v. Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau Continent* (1836) et surtout Menéndez y Pelayo *Historiadores* 210 ss.

Un modèle plus précieux encore pour l'historiographie du Nouveau Monde est dû à l'auteur de la découverte de l'empire aztèque. Les relations très travaillées que Hernando Cortés envoyait du Mexique à son empereur et que l'impression rendit en grande partie accessible au public, sont des chefs-d'œuvre de comptes rendus lumineux. Malgré

leur objectivité apparente, elles sont aussi peu impartiales, aussi peu dégagées d'une tendance apologétique que les Commentaires de César, dont le style n'est peut-être pas resté sans influence sur le conquistador cultivé. Mais Cortés est moins dominé que l'auteur romain par des aspirations militaires et politiques. Il décrit le peuple vaincu, ses institutions, ses édifices, ses mœurs, etc., avec une complaisance et un amour qu'on ne trouve nulle part dans la *Guerre des Gaules*.

Les *Cartas de Relación* du célèbre conquistador (né 1485 à Medellin, mort 1547 à Castilleja de la Cuesta) furent imprimées en partie déjà dans les vingt premières années du XVIe siècle ; la première édition complète parut dans les *Historiadores primitivos de Indias I* (1852). Puis à part comme *Cartas y relaciones*, édition Pascual de Gayangos 1866.

b. — *Martyr*.

Colomb ne donnait que des fragments. Le véritable fondateur de l'école ethnographique fut donc Pierre Martyr (p. 285 ss.).

Le gouvernement espagnol n'aurait put confier la tâche d'informer le public étranger, dans un sens officieux, sur les découvertes américaines, à un auteur plus habile que le littérateur milanais. Martyr n'était pas un historien de grand style. Mais, comme humaniste de l'école d'Aeneas Sylvius et de Poggio, il s'intéressait à bien des choses, et savait raconter agréablement. Il était en mesure de traiter l'histoire des découvertes américaines dans l'esprit des lettrés éclairés d'Italie.

Le côté religieux de l'entreprise lui était indifférent. Il signale brièvement qu'avec la conquête militaire marchait de pair une activité missionnaire intense. Les populations nouvellement découvertes étaient avant tout pour lui un riche sujet de tableaux. Aucun humaniste, depuis longtemps, n'avait eu à sa disposition une si belle matière à feuilletons.

Et comme il sut bien l'exploiter ! Ses *Décades sur le nouveau monde*, à considérer l'ensemble, ne sont rien moins qu'une œuvre d'art. Elles trahissent leur provenance de relations isolées. Pas plus que dans l'*Opus epistolarum* l'auteur ne poursuit toujours avec bonheur la fiction qui présente l'ouvrage comme composé de lettres écrites au fur et à mesure. Mais quels que soient les défauts de la composition, — dans le détail Martyr fait preuve, ici encore, d'un remarquable talent d'écrivain. Il met en saillie les choses essentielles et condense la narration. Sa description des îles des Indes Occiden-

tales est claire, animée et complète. Il parle de la faune et de la flore, de l'état politique, des coutumes et des légendes religieuses, des mœurs et des industries des indigènes. Pour la première fois on voit exposée dans un ouvrage d'histoire la vie d'un peuple en dehors de son organisation politique. Martyr insiste plus qu'il ne faudrait, sans doute, sur des curiosités exotiques piquantes : il était homme de lettres d'abord, et historien, après. Mais il y avait dans ce goût pour les détails ethnographiques sensationnels moins d'inconvénients pour l'histoire que si elle avait été subordonnée à des tendances politiques ou religieuses. Tel qu'il est, l'ouvrage ne montre d'intention marquée que dans les observations sur l'administration coloniale des Espagnols. Ces chapitres ne sont qu'une apologie officieuse.

Pour un humaniste, Martyr travaillait avec beaucoup de soin. Il s'adressait à de bonnes sources et rassemblait judicieusement leurs données. Les récits merveilleux le trouvaient généralement sceptique. Il faisait exception — trait caractéristique — pour les données où apparaissait quelque analogie avec des fables antiques. Il n'osait pas, par exemple, rejeter absolument le prétendu fait d'une île exclusivement habitée par des femmes, car l'antiquité parlait d'amazones (Déc. I, l. II). Il n'est pas complètement affranchi des défauts de l'histoire classique. Il compose les récits des exploits de femmes indigènes sur le modèle des héroïnes de l'ancienne Rome dans Tite-Live. Colomb ressemble trop chez lui à un héros antique. A ses peintures généralement réalistes des Indiens, il mêle assez incongrûment de fausses réminiscences de l'âge d'or rêvé par les anciens. Tous ces défauts n'empêchent pas ses Décades de tenir, par leur heureuse combinaison du récit avec une ethnographie sans prévention, un rang éminent parmi les récits contemporains de la découverte de l'Amérique.

Toutefois, c'est encore un travail de publiciste. Oviedo le premier a composé une véritable histoire.

c. — *Oviedo*.

Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, d'une vieille famille des Asturies, né 1478 à Madrid, d'abord page du prince Don Juan à la Cour des souverains catholiques, après la mort de son maître (1496) au service

du roi de Naples, plus tard de nouveau en Castille, envoyé 1513 à Saint-Domingue comme inspecteur des fonderies d'or royales dans les colonies d'Amérique, prend part à plusieurs campagnes contre les indigènes, de 1535 à 1545 gouverneur de la forteresse d'Hispaniola, mort 1557 à Valladolid. Il fut, dans un âge avancé, nommé chroniqueur pour les Indes. Il composa en cette qualité son *Historia general y natural de las Indias*. La première partie renferme l'histoire naturelle des Iles des Indes Occidentales (remaniement augmenté du *Sumario de la Natural Historia de las Indias*, qui fut imprimé pour la première fois à Tolède 1526 ; reproduit dans les *Historiadores primitivos de Indias I*, 1852) et une histoire de la conquête des îles. Les deux autres parties traitent de la conquête du Mexique, du Pérou et d'autres contrées de l'Amérique. La première partie seule fut publiée en entier du vivant de l'auteur (Séville 1535) : l'ouvrage complet seulement de 1851 à 1855 par Amador de los Rios. D'après Gómara (*Anales*, p. 258), si la deuxième et la troisième partie n'ont pu être imprimée au XVIe siècle, il faudrait l'attribuer aux intrigues de Las Casas. Cf. l'introduction d'Amador pour son édition ; Prescott, *Conquest of Mexico* l. IV, ch. VIII ; Menéndez y Pelayo, *Historiadores*, 234 ss.

Oviedo écrivit en outre deux ouvrages volumineux sur l'histoire d'Espagne, les *Quincuagenas de la Nobleza de España* (terminé 1556), dont Vincente de la Fuente commença la publication au nom de l'Académie historique d'Espagne 1880, et les *Quincuagenas dialogales*, inachevés et inédits (divisés en *Batallas*, et pour les distinguer des autres *Quincuagenas* avec lesquels on les a souvent confondus, ordinairement appelés *Batallas*). Les deux ouvrages ont un caractère marqué de Mémoires et s'étendent surtout sur les familles (nobles) et les personnages qui ont joué un rôle en Espagne sous les souverains catholiques et sous Charles-Quint. Il s'y joint de nombreux tableaux d'histoire de la civilisation, des expectorations morales, etc.

Avec Oviedo, l'ethnographie fit un pas de plus. Elle ne se contenta plus de digressions détaillées ; elle se fit une place à part et prit même le haut du pavé. Oviedo était ethnographe et naturaliste, et devint ensuite historien. Mais il eut conscience de faire œuvre d'historien, et c'est ce qui lui vaut une place dans le présent ouvrage.

Oviedo a l'avantage d'avoir acquis par la pratique la connaissance de son sujet. Il était en même temps homme d'action et chercheur. C'est comme soldat et comme homme d'État qu'il avait appris à observer. Le classicisme ne l'avait pas touché : *il savait à peine*, prétendait son adversaire Las Casas, *ce que c'était que le latin*. Il ne suivait aucune théorie, ne représentait aucune tendance.

Il était, bien entendu, du côté des conquistadores. Mais on ne peut pas dire qu'il ait voulu faire de l'apologie. Il ne cherchait pas à

pallier les cruautés des conquérants, pas plus qu'à faire voir les indigènes sous un jour odieux, comme le lui reprocha le fanatique Las Casas. Il avait trop d'esprit pour embrasser les théories doctrinaires du dominicain. Il repoussa complètement son tableau idéal et fantaisiste. Mais quoiqu'étranger à toute sentimentalité, il ne montra pour les Indiens ni haine, ni mépris. Ils étaient avant tout pour lui un intéressant échantillon d'histoire naturelle.

Sans doute, ce n'est pas impunément qu'Oviedo ignora la culture littéraire de son temps. Ni les théories, ni les réminiscences classiques ne troublaient son observation ; quelques citations de Pline qu'il connaissait, ne pouvaient faire grand mal. Mais aussi son exposition manque de tout arrangement artistique, presque de tout plan. Il s'abandonnait souvent en écrivant à l'association d'idées du moment. Il ne craignait pas de mêler à sa rédaction des aventures personnelles. Il essayait bien d'ordonner ses matériaux sous des titres spéciaux, mais il ne les travaillait pas. Il ajouta chapitre sur chapitre, livre sur livre, jusqu'à ce qu'il en sortît un ouvrage que personne ne voulut imprimer.

Et puis il n'était pas critique à la façon des humanistes. Directement il était difficile de le tromper. Mais quand il rapportait les dires d'autrui, il était souvent victime d'inventions tout à fait puériles. C'est une preuve d'impartialité d'avoir accueilli des informations de différents côtés (à la différence de Martyr, il a fait sa place à la tradition hostile à Colomb); mais ce qui dénote son défaut de sens critique, c'est qu'il ne sut pas faire de choix entre ses divers renseignements. Son ouvrage est une mine d'utiles notices historiques, ce n'est pas une histoire.

d. — *Las Casas.*

Bartolomé de Las Casas, né 1470 à Séville, théologien, vient 1502 en Amérique, ordonné prêtre 1510 à Saint-Domingue, plus tard à Cuba, travaille dès lors activement à l'affranchissement des indigènes, s'élève à plusieurs reprises en Espagne contre les *Repartimientos*, revêtu pour cela par le gouvernement espagnol du titre de *Procurador de los Indios*, fonde 1520 sur le continent américain, à Cumaná, une colonie où, avec l'aide des Dominicains on devait faire des indigènes de paisibles cultivateurs et des chrétiens; puis, l'expérience n'ayant pas réussi, s'attache définitivement à l'ordre des Dominicains, nommé 1544 évêque de Chiapa au Mexique, de retour 1547 en Espagne, mort 1566 à Madrid. Il termina

dans les années 1552 à 1561 une *Historia de las Indias* (depuis Colomb jusqu'à 1520) que, d'après la préface, il avait commencée déjà en 1527. Elle ne fut imprimée qu'en 1875-76 comme t. LXII à LXVI de la *Colección de Documentos inéditos,* mais déjà exploitée en manuscrit par Herrera (ci-dessous p. 373 s.). Dans l'appendice à l'édition des *Doc. inéd.* on a imprimé aussi quelques chapitres de l'*Historia apologética de las Indias* que Las Casas avait conçue comme supplément à son « Histoire ». Elle a été publiée depuis par M. Serrano y Sanz comme 13e volume de la *Nueva Biblioteca de Autores Españoles*, 1909.

Un ouvrage sans valeur historique, mais d'une influence décisive sur le jugement que la conquête de l'Amérique rencontra dans l'opinion publique européenne, est la *Brevisima Relación de la Destruyción de las Indias* remise par Las Casas à l'empereur Charles V en 1542 (imprimée d'abord 1552 à Séville). Une dissertation *De las antiguas gentes del Perú* fut publiée 1892 par Marcos Jiménez de la Espada comme t. XXI de la *Colección de libros españoles raros ó curiosos.* Cf. Prescott, *Conquest of Mexico* l. II, ch. VIII ; Menéndez y Pelayo, *Historiadores* 244 ss. ; O. Waltz, *L. C.* 1905 : A. M. Fabié, *Vida y Escritos de B. de l. C.* dans les *Doc. inéd.* 70-71. Là également une rédaction divergente de la *Br. Rel.* Serrano y Sanz dans la *Revista de Archivos*, 1907.

Las Casas offre le contraste le plus marqué avec son contemporain Oviedo. C'est un théoricien fanatique, un parfait doctrinaire, incapable de tirer une leçon des expériences les plus dures. Tout son ouvrage est au service d'une thèse : il veut démontrer que les indigènes d'Amérique, pacifiques, débonnaires, doués par la nature de toutes les vertus, n'ont été corrompus que par les Espagnols. Il invente des renseignements fantastiques sur le nombre immense des Indiens à l'origine (fantaisies qui trouvent encore un écho dans les histoires populaires) pour pouvoir imputer à la brutalité espagnole un déchet monstrueux dans la population. On ne peut même pas prétendre que son livre ait rendu service comme corrrectif des autres exposés. Oviedo, par exemple, n'était rien moins qu'un apologète aveugle des conquistadores, et en tout cas des descriptions utopiques comme celles de Las Casas ne pouvaient qu'égarer sur une fausse voie les recherches ethnographiques.

Las Casas n'était même pas supérieur comme écrivain à Oviedo. Celui-ci était un autodidacte, avec tous ses défauts, Las Casas un savant imbu de l'esprit du moyen âge. Il n'était pas plus que le premier en possession de l'art de composer. Seulement, il cachait son ncapacité sous des fioritures pédantes. Il disposait d'une masse énorme d'érudition morte et ne manquait aucune occasion d'acca-

bler le lecteur d'échantillons de sa savante théologie scolastique. Il connaissait et citait des humanistes (Sabellicus par exemple) ; mais il resta tout à fait étranger à la culture humaniste.

e. — *Gómara.*

Francisco López de Gómara, né 1512 à Gómara près Soria (Vieille Castille), mort entre 1557 et 1572, chapelain dans la famille Hernando Cortés, publia 1552 à Saragosse son *Hispania victrix ; Historia general de las Indias.* La première partie raconte les conquêtes et les découvertes en Amérique jusqu'à 1552 ; la deuxième la conquête du Mexique. L'ouvrage fut interdit 1553 par le gouvernement espagnol ; les éditions postérieures sont incomplètes. Reproduit aussi dans les *Historiadores primitivos de Indias I* (1852). Cf. Prescott, *Conquest of Mexico*, l. V ch. vi. Gómara composa en outre une *Crónica de los Barbarrojas* (pub. dans le *Memorial histórico español* VI, 1853) et des esquisses pour une histoire de Charles-Quint (1500-1556) publiée avec une traduction anglaise pas toujours fidèle par R. B. Merriman sous le titre de : *Annals of the Emperor Charles V*, 1912.

Oviedo ne s'était pas rattaché à la forme humaniste parce que l'éducation classique lui manquait. Il en était autrement de Gómara. Il était abondamment pourvu de la culture littéraire de son temps. Il ne s'en éloigna pas moins de la manière d'écrire des historiens humanistes. Il ne fit pas comme eux des pastiches de l'antiquité, mais se créa une forme à lui toute nouvelle. Il s'entendit mieux que personne à satisfaire l'intérêt ethnographique en même temps que le besoin d'une composition artistique. Il se refusa à suivre l'ordre des annales. Il renonça également à l'habitude de n'insérer dans le récit des explications concernant l'ethnographie ou l'histoire de la civilisation que quand elles paraissaient absolument nécessaires. Il exposa à part et dans son ensemble la conquête de chaque pays, en ajoutant chaque fois une description ethnographique complète du peuple subjugué. Il sut très bien en même temps répondre aux exigences d'un public cultivé vis-à-vis de ses auteurs. Il ne dément nulle part son éducation supérieure. Il ne se perd pas dans les bavardages des chroniqueurs, et sait habilement relever l'essentiel. Il manie ses sources intelligemment, en y appliquant la critique, et ne se laisse pas souvent aller à des histoires d'animaux merveilleuses ou à des interprétations rationalistes. Ses portraits des naturels ne sont exagérés ni du bon, ni du mauvais côté. Il n'idéalise pas non plus

les conquérants espagnols. La langue et le style sont agréablement travaillés ; la syntaxe, d'une simplicité affectée, fatigue à la longue, mais l'impression est toujours précise et concrète. Quand il blâme, il emploie volontiers et avec bonheur l'ironie. La conception n'est pas profonde, mais les jugements sont ceux d'un homme sensé et averti.

Dans ces conditions, Gómara eût pu écrire l'ouvrage classique sur la découverte de l'Amérique, si sa position dépendante ne l'avait pas forcé de traiter son sujet avec une inégalité injustifiable. Il était au service de la famille Cortés : cela le contraignait de consacrer aux exploits de son maître, c'est-à-dire à la conquête du Mexique, autant de pages qu'à toutes les autres entreprises espagnoles en Amérique prises ensemble. Outre que par là mainte partie de la narration est mise en un faux jour (l'entreprise de Pizarre, inspirée pourtant par la conquête du Mexique, est mentionnée avant elle), Gómara, venant à parler de Cortés, devait s'exprimer en apologète officieux. Toute la lumière tombe sur la personne du conquérant. *Son* génie, *son* énergie ont seuls mené à bien la grande œuvre.

Même la forme de l'exposition dut s'accommoder à cette attitude nouvelle vis-à-vis du sujet. L'auteur dut appliquer à Cortés dans l'histoire la fiction de la poésie dramatique qui veut que le vrai héros ne doive ses succès qu'à ses propres forces : il ne pouvait éviter d'employer les moyens d'expression de l'historiographie antique. Dans sa seconde partie, par exemple, il inséra des discours : tel un capitaine de l'antiquité, Cortés devait, au début de sa navigation, inspirer du courage à ses soldats, et cela à l'aide d'un lieu commun de la philosophie populaire des Anciens. Heureusement l'histoire vraie offrait déjà un héros et un triomphe avec lesquels ne pouvaient rivaliser les inventions des romans de chevalerie. La tendance de l'auteur à glorifier n'a pas nui en ce cas autant qu'ailleurs : les historiens des condottieri italiens, pour louer dignement leurs seigneurs, étaient obligés, à l'aide des fictions de la rhétorique, de transformer la réalité trop pauvre en scènes théâtrales imaginaires ; pour Gómara, un monde de contes de fées s'était réalisé.

Cet ouvrage eut cependant la destinée singulière que sa peinture individuelle des héros ne fut pas acceptée sans protestation par la *masse* qui ne leur servait que de piédestal.

Le capitaine Bernal Díaz del Castillo, né 1492 à Medina del Campo, depuis 1514 en Amérique, combat dans le Darien, le Yucatan, la Floride, etc., mais surtout au Mexique sous Cortés, mort vers 1581. En se reposant dans une Encomienda au Guatemala des fatigues de la campagne du Mexique, il eut le sentiment que l'ouvrage de Gómara « *attribue louange et gloire au seul marquis Hernando Cortés, sans mentionner aucun de nos vaillants capitaines ni de nos braves soldats* » (ch. XVIII de l'ancienne édition) et il fut poussé à écrire en réplique une *véritable* histoire de l'expédition mexicaine qui devait tenir compte du point de vue de l'armée. *Verdadera historia de los sucesos de la conquista de la Nueva España.* Terminée en 1568; imprimée (avec beaucoup d'altérations) à Madrid 1632. Rééditée dans *Historiadores primitivos de Indias II* (1853). 1re édition d'après l'autographe 1904 par Genaro García. Cf. Prescott, *Conquest of Mexico* l. V, ch. VII; González Obregón, *B. D. d. C.* 1894.

Bernal Díaz del Castillo a écrit une des œuvres les plus vivantes de la littérature mémorialiste que nous connaissions. Nul récit ne nous fait mieux connaître l'équipage des conquistadores. C'est une source sans prix. Mais une histoire de l'historiographie ne peut que la mentionner brièvement. Díaz, pour un soldat, n'est pas un mauvais écrivain. Il narre trop longuement des faits de peu d'importance, il fait de fréquentes digressions, il ne manie pas correctement la langue, il se vante trop complaisamment de ses hauts faits ; mais sa narration et ses descriptions sont pleines de vie et de relief. Quant à apprécier historiquement les événements qu'il rapporte, il n'y songe naturellement pas. Son ouvrage n'appartient pas à l'histoire, mais au genre des Mémoires militaires, qui s'est particulièrement développé en Espagne. (Cf. ci-dessus, p. 292 ss.)

f. — *Herrera.*

Antonio de Herrera y Tordesillas, né 1549 à Cuellar, d'abord au service de Vespasiano Gonzaga, duc de Mantoue, qui fut plus tard nommé gouverneur de la Navarre, mort 1625 à Madrid. Il fut, après la mort de son premier protecteur, nommé par Philippe II historiographe des Indes. Il composa en cette qualité son ouvrage principal, les *Decades ó Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del Mar Oceano*, appelé ordinairement *Historia general de las Indias Occidentales;* c'est une histoire du Nouveau monde, depuis la découverte de Colomb jusqu'à l'année 1554. Première édition des quatre premières décades, Madrid, 1601, des quatre autres 1615. Cf. Prescott, *Conquest of Mexico*, l. III, ch. IX.

Herrera avait écrit auparavant une *Historia de Portugal y conquista de las islas de los Azores* (1582 s.), parue à Madrid 1591. Sur d'autres œuvres historiques cf. L. Wachler, *Gesch. der histor. Forschung*, I, 533.

L'histoire de Gómara, elle aussi, était trop indépendante, trop personnelle, pour pouvoir satisfaire les exigences du public lettré. On

manquait d'un ouvrage qui exposât l'histoire des découvertes dans le cadre de l'historiographie humaniste. Herrera combla cette lacune.

Cette qualité formelle fait toute son importance. C'est à côté d'historiens comme Sabellicus ou Mariana qu'on peut le mieux le ranger. Comme eux il peut prétendre au mérite d'avoir embrassé pour la première fois un grand sujet historique et de l'avoir travaillé d'après les règles du classicisme. A tout autre égard, il est inférieur à ses devanciers.

La disposition de son ouvrage est tout à fait malheureuse. Il appliqua l'ordonnance par annales même à l'histoire des découvertes, où elle convenait moins que partout ailleurs. Les annalistes humanistes des villes avaient affaire du moins à un sujet simple ; Guichardin avait du moins à raconter des événements qui réagissaient les uns sur les autres. Herrera relatait des expéditions qui, la plupart du temps, n'avaient rien de commun entre elles. Il n'en resta pas moins fidèle à la méthode des annales et entremêla les événements les plus disparates. Un fragment, par exemple, sur la fondation projetée par Las Casas à Cumaná sera suivi d'un autre sur le départ de Cortés ; il s'y rattachera une notice sur les préparatifs du voyage de Magellan (Déc. II, l. IV).

Herrera suit exactement dans tout son travail les préceptes humanistes. Il enjolive volontiers ; de paroles qui ne sont qu'indiquées dans les sources, il fait de longs discours. Pour des détails inesthétiques, il use de périphrases ; au lieu de désigner, comme ses sources, telle somme d'argent, il parlera d'une *cuantidad necesaria*. Nulle part il ne nomme ses auteurs.

Pour la critique, il resta comme les autres à mi-chemin et ne rejeta que les invraisemblances grossières. Les descriptions ethnographiques de ses auteurs sont, chez lui, contrairement à sa manière habituelle, considérablement abrégées. Il ne s'intéressait plus à la civilisation des indigènes. Il constatait seulement que les singularités des populations américaines s'écartaient des idées européennes et chrétiennes, les seules vraies. L'Italien sceptique Martyr avait rapporté au long les récits qui lui avaient été communiqués comme légende de la création chez les tribus des Indes Occidentales ; Herrera ne les mentionne qu'en ce peu de mots dédaigneux : « *Laissons*

ces assertions fausses (*ignorancias*) *et bien d'autres ; nous savons que nous descendons tous d'Adam et d'Ève, et il faut donc que les Indiens aussi descendent de nous* » (Déc. I, l. I, chap. VI). Herrera, chroniqueur officiel, est plus excusable de juger constamment les mesures politiques du point de vue du gouvernement espagnol.

Malgré ces défauts, l'ouvrage d'Herrera, parce qu'il était complet et commode, s'est maintenu longtemps comme une autorité. Il créa la Vulgate pour les traditions sur les découvertes. Aujourd'hui encore Colomb et les autres vivent dans l'imagination du grand public sous la figure que leur a donnée Herrera dans ses *Décades*.

Un ouvrage spécial écrit après Herrera, la *Conquête du Mexique* d'Antonio de Solís, adopta plus étroitement encore, si possible, la forme classique. L'auteur, qui était comme Herrera historiographe pour l'Inde, fut amené à son sujet par des considérations esthétiques. L'histoire de la conquête du Mexique lui apparut comme un *argumento de historias grandes*, riche en exploits triomphaux et en dispensations merveilleuses du sort. Cette riche matière n'avait pas été, selon lui, à cause de sa répartition en annales, mise en pleine valeur par Herrera.

Solís avait le droit de se sentir supérieur par le style à son devancier. Il est tout à fait maître de son art. Les chapitres sont élégamment arrondis, la langue est harmonieuse ; des sentences habilement troussées, de jolies comparaisons, des harangues coulantes interrompent le récit à intervalles calculés. Son histoire est disposée comme un drame; Cortés est un héros de roman sans peur et sans reproche. Le livre n'a pas de valeur historique. Il a tous les défauts de l'historiographie humaniste — la rhétorique, l'ornementation excessive, la suppression des détails techniques, le manque de critique dans l'emploi des sources, le faux idéalisme de la psychologie ; et de plus, Solís est en face d'un sujet qu'il comprend moins encore que les humanistes ne comprenaient le leur. C'est un orthodoxe et un absolutiste fanatique. Il n'entend rien à la civilisation mexicaine, ni à l'esprit d'indépendance des équipages des conquistadores. Pour tout ce qui s'éloigne des vues de la politique contemporaine de l'Espagne absolutiste et croyante, il n'a que des paroles d'amer mépris. Il travestit ainsi ses personnages plus fortement que les humanistes italiens qui représentaient un condottiere comme un Annibal. Il n'est pas étonnant qu'un tel livre ait été dès le début tenu pour classique en Espagne.

Antonio de Solís, né 1610 à Alcalá de Henares, littérateur, secrétaire du vice-roi comte d'Oropesa, ordonné prêtre 1666, mort 1686. Il fut nommé 1661 secrétaire de la reine-mère et historiographe pour l'Inde. Comme tel, il composa son *Historia de la conquista de Méjico, población y progresos de la América septentrional*, d'abord Madrid 1684, puis fréquemment, aussi dans les *Historiadores de sucesos particulares*, II (dans la *Bibliot. de Aut. Españ.*, 28). — Cf. Prescott, *Conquest of Mexico*, l. VI, chap. VIII.

2. — *Ouvrages sur des États et pays particuliers.*

A côté de ces exposés d'ensemble, nous avons de nombreuses relations et monographies sur des expéditions spéciales. Elles n'ont en général pas grande valeur pour l'historiographie. Elles ne lui appartiennent qu'en tant qu'elles traitent d'États où avant l'arrivée des Européens s'étaient développés déjà les germes d'une tradition historique, à savoir le Pérou et le Mexique. On s'attacha *surtout* à l'histoire du royaume des Incas.

Un ouvrage *surtout* eut une chance particulière. C'était déjà un curieux hasard, que le royaume des Incas fût pourvu, après coup, d'une histoire nationale humaniste embrassant ses légendes patriotiques. Mais l'auteur, Garcilasso de la Vega, qui rendit au vieux Pérou le même service que Boethius à l'Écosse, possédait en outre une puissance d'imagination qui rejeta dans l'ombre les pâles tableaux des humanistes Européens. Aucun ouvrage historique de ceux-ci n'a produit un aussi grand effet sur la poésie et les spéculations des nations européennes.

a. — *Pérou*.

1. — Petits ouvrages

Le premier qui traita en détail de l'ancien Pérou fut Pedro Cieza de León; né vers 1519 probablement à Llerena, depuis 1534 en Amérique, combat sous les conquistadores, mort vers 1560 à Séville, où il paraît être revenu vers 1550. Sa *Chronique du Pérou,* entreprise sur un grand pied, et dont on ne connut longtemps qu'une petite partie, contient dans sa première partie une bonne description du pays et des habitants, ainsi qu'une topographie et une ethnographie de l'ancien Pérou : *La primera parte de la Crónica del Perú*, commencée 1541, terminée à Lima 1550, imprimée d'abord à Séville 1553 et aussi dans les *Historiadores primitives de Indias*, II (1853). La seconde partie donne une bonne histoire et description du royaume des Incas d'après les récits des indigènes : pub. 1880 par M. Jiménez de la Espada comme *Segunda parte de la Crónica del Perú* dans la *Biblioteca Hispano-Ultramarina.* Des autres livres sur la conquête il n'y a d'imprimé que le troisième livre de la quatrième partie, qui a été publiée par Jiménez de la Espada sous le titre de *Tercero libro de la guerras civiles del Perú*, 1877, également dans la *Bibliot. Hisp. Ultr.* — Cf. Prescott, *Conquest of Peru*, à la fin de la première partie, où il est parlé de la deuxième partie de Cieza comme d'une œuvre du président Juan de Sarmiento, et l. IV, chap. IX; L. Contzen,

Die Historiographen der Conquista I: Cieza de León und Inca Garcilasso de la Vega, 1891.

La situation du Pérou avant Pizarre a été traitée plus brièvement, mais nullement plus mal par Augustin de Zárate, qui fut envoyé au Pérou 1543 avec le vice-roi Blasco Nuñez comme réviseur des comptes (*contador de mercedes*) de Castille. Il a moins de préventions théologiques que Cieza de León. Son *Historia del Descubrimiento y Conquista de la provincia del Perú* (Anvers 1555 ; aussi dans les *Historiadores primitivos de Indias*, II ; l'original subit avant l'impression la censure de Florián de Ocampo [p. 276] ; l'autographe de Zárate se trouve encore à Simancas: Prescott, Appendix 14) est d'ailleurs consacrée principalement à la conquête et aux guerres civiles qui la suivirent jusqu'à la pacification sous Gasca. — Cf. Prescott, *Conquest of Peru*, l. V, chap. IV.

L'histoire du royaume des Incas fut racontée à la façon des annales royales européennes par Pedro Sarmiento de Gamboa, né vers 1530 à Alcalá de Henares, soldat, combattant au Nouveau Monde à partir de 1555 environ, depuis 1557 environ au Pérou ; plus tard célèbre comme navigateur, mort après 1592.

Il poursuivait par son ouvrage une tendance déterminée. Son histoire du royaume des Incas, composée à l'instigation du vice-roi du Pérou D. Francisco de Tolédo, présentée 1572 à Philippe II, devait primitivement former la seconde partie d'une *Historia general llamada Indica* qui n'a pas été écrite. (Publ. pour la première fois par R. Pietschmann dans les *Abhandlungen der Gesellsch. der Wissensch. zu Göttingen, phil-hist. Klasse* N. F. Bd. 6, n° 4 [1906]. Elle avait pour but de prouver que les Espagnols s'étaient à bon droit emparés du Pérou, vu que les Incas étaient des intrus et des tyrans illégitimes, qui n'avaient acquis le pouvoir que par la violence. Cela n'a pas empêché Sarmiento, semble-t-il, de reproduire fidèlement la tradition des indigènes. Son exposé repose sur une enquête ordonnée par le vice-roi, et il fit officiellement confirmer ses données par des indigènes. L'authenticité de ses indications paraît mieux assurée encore par le fait qu'il laisse subsister d'évidentes contradictions. Sarmiento est du reste un assez pauvre écrivain et sa critique en reste à la surface. — Cf. Pietschmann dans les *Gött. Gelehrte Anzeigen*, 1909, p. 151 ss.

2. — Garcilasso de la Vega

Garcilasso de la Vega, fils d'un Espagnol et d'une mère indigène de la race royale péruvienne, surnommé pour cela *Inca*, né 1540 à Cuzco, depuis 1560 en Espagne, soldat, plus tard littérateur, mort 1616 à Cordoue, où il avait constamment résidé dans ses dernières années. Il a écrit *Comentarios reales que tratan del origen de los Incas*, etc. Deux parties : la première traite de l'histoire du pays sous les Incas, la deuxième de sa conquête par les Espagnols. La première partie parut à Lisbonne 1609, la deuxième à Cordoue 1617. Cf. Prescott, *Conquest of Peru*, l. II, chap. IV; Contzen (ci-dessus s. v. Cieza); Menéndez y Pelayo, *Origenes de la Novela* I (1905), 390 ss.

Garcilasso a écrit en outre *La Florida del Inca. Historia del Adelantado Hernando de Soto, gobernador y capitan general del reyno de Florida* (Lisbonne 1605).

Chez Herrera, la manière humaniste avait eu une influence fâcheuse sur la disposition de la matière et sur la mise en œuvre des sources. Voici un cas où cette influence fut plus marquée encore et plus dangereuse. Elle est cause que la peinture faite par l'*Inca* Garcilasso de la Vega de l'ancien royaume des Incas tourna presque au roman politique à intention didactique. Avec les thèmes de la philosophie populaire de l'antiquité, droit naturel, raison native, etc., Garcilasso construisit une Utopie qui, précisément par ses défauts, acquit aux XVIIe et XVIIIe siècles une grande popularité, mais qui au point de vue scientifique constitue un recul sur les narrations précédentes. Même les abondants et précieux matériaux qui se trouvent conservés dans son œuvre ont été, grâce à l'ornementation classique qui les encadre, presque soustraits aux études historiques.

Garcilasso consacre à l'ethnographie une plus grande place que la plupart des historiens précédents. Mais ce n'est plus un observateur étranger et indépendant qui décrit l'ancien royaume des Incas. Il parle en patriote. Il avait une double nature très curieuse. Il tenait autant, sinon plus, à la gloire de ses aïeux maternels qu'à l'honneur du nom espagnol et à l'expansion de la foi catholique.

Il avait, sur les écrivains espagnols qui avaient parlé avant lui de l'antique Pérou, l'avantage de connaître la langue du pays et maintes traditions de famille. C'était un travailleur diligent et consciencieux ; il consultait assidûment les sources orales et écrites, et il était incapable de les fausser avec intention. Mais il était encore au niveau du sauvage et de l'enfant, qui ne savent pas discerner entre la la vérité et le mensonge et ont peur des créations de leur propre imagination. Il écrivait avec une ardeur patriotique et sans critique. Il voulait faire du royaume des Incas un État idéal tel que le rêvait la philosophie des lettrés de l'époque. Il avait une foi entière aux légendes sur la splendeur du vieil empire qu'il avait entendu raconter dans sa jeunesse. Dans le long intervalle qui sépara ces récits et sa rédaction, son imagination, nourrie de bonne heure de conceptions de l'antiquité, transforma les souvenirs légendaires de son enfance en un tableau achevé. Une imagination si pleine de vie qu'aujourd'hui

encore le brave lecteur est tout prêt à croire au royaume du Soleil réglé par la raison. Les institutions et les événements qui chez Garcilasso lui-même contredisent cette image idéale, ne peuvent effacer cette impression, tant est forte la suggestion opérée par le narrateur croyant.

Vérité et fiction ont fait alliance chez lui sans qu'il en ait conscience : à côté de la description réaliste et concrète des choses qu'il a connues par lui-même, on trouve sans transition des fantaisies sur un État sacerdotal d'une sagesse imaginaire.

Et si la conception est un compromis entre le royaume des Incas réel et la République de Platon, la forme est aussi un moyen terme entre la méthode ethnographique d'Oviedo et de Gómara et la méthode des Annales selon l'école de Bruni.

Garcilasso était, comme styliste, entièrement sous l'influence de la culture antique. A l'exemple des humanistes, il dispose son ouvrage en annales. Il donne une histoire suivie des rois depuis le prétendu fondateur de la dynastie (Manco Capac), aussi remplie de récits de batailles en règle et aussi digne de créance que les parties analogues dans Tite-Live ou dans Buchanan. C'est seulement pour ne pas fatiguer le lecteur (cf. l. II, chap. IX) qu'il fait à l'ethnographie au moins cette concession, d'interrompre de temps en temps, sans autre raison, la narration correcte des périodes de règnes par de longues digressions sur l'histoire de la civilisation. Il mêle ainsi arbitrairement l'histoire et la description : c'est un essai malheureux de concilier l'ordre humaniste des annales avec la nature ethnographique du sujet.

La première partie des *Comentarios reales*, celle qui décrit le royaume des Incas, est d'ailleurs la seule importante. La seconde, qui traite des combats des Espagnols au Pérou et alentour, est une compilation de récits antérieurs, augmentée de quelques souvenirs de jeunesse et de traditions de corps de garde. Pour l'historiographie, elle n'a pas de valeur propre.

Deux descendants de grandes familles indigènes qui avaient vécu sous les Incas, écrivirent dans le même esprit apologétique, mais sans atteindre « à l'art de farder et de nier crûment » de Garcilasso. Leurs ouvrages se distinguent du sien d'abord parce que les auteurs ne possédaient pas son instruction, et en second lieu parce qu'ils jugeaient

du point de vue de leur province et non de celui du gouvernement central. L'un était Felipe Guaman Poma de Ayala, dont la *Nueva Crónica y Buen Gobierno* (de l'ancien et du nouveau Pérou), écrite en 1613 fut présentée à Philippe III en 1645. (Pietschmann dans les *Nachrichten der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, Phil.-hist. Klasse, 1908, 637 ss.) L'autre était Joan de Santacruz Pachacuti Yamqui, d'une famille de chefs de la Colla sur le plateau méridional du Pérou, qui composa 1613 ou 1620 une *Relación de Antigüedades deste reyno del Pirú* (pub. par M. Jiménez de la Espada dans les *Tres Relaciones de Antigüedades Peruanas*, 1875). Ces deux auteurs écrivent un espagnol maladroit, mêlé de bribes indiennes. La culture européenne leur est restée à peu près étrangère.

b. — *Mexique*.

Le vieil empire des Aztèques n'eut pas la même chance. Fernando de Alva Ixtlilxochitl (1568-1648) qui comme Garcilasso de la Vega descendait d'une famille souveraine indigène, était plus exact dans son travail que l'historien du Pérou, mais lui était bien inférieur pour le style, et ses *Relaciones* restèrent inédites jusqu'au XIXe siècle. Le même sort échut à l'*Historia general de las cosas de Nueva España* par le consciencieux missionnaire franciscain Bernardino de Sahagun, de la localité espagnole du même nom, depuis 1530 au Mexique, où il mourut 1590.

Sahagun écrivit d'abord son travail dans la langue mexicaine et en fit lui-même plus tard la traduction en espagnol. Prêt à l'impression, il ne fut publié qu'en 1829 à Mexico et 1830 dans le sixième volume de la collection de Lord Kingsborough (*Antiquities of Mexico*). Les onze premiers livres traitent de l'ancien empire des Aztèques, le douzième de la conquête espagnole. La plus grande place est faite aux affaires religieuses. Cf. Prescott, *Conquest of Mexico*, l. 1er, chap. III, V et VI et Fr. Weber, *Beiträge zur Charakteristik der älteren Geschichtschreiber über Spanisch-Amerika* (1911), 108 ss.

L'ouvrage de Sahagun fut de bonne heure exploité par Torquemada, provincial de l'ordre des Franciscains, qui vint 1550 au Mexique. De cet ouvrage et d'autres écrits il tira sa *Monarchia Indiana* (Séville 1615). Il suchargea son exposé d'un fatras d'érudition. Ne fait-il pas commencer sa description du Mexique à la création du monde ? — Cf. Prescott, *Mexico*, l. Ier, chap. II.

C. — LES ORIGINES DE L'HISTORIOGRAPHIE SAVANTE MODERNE

1. — Remarques générales

Réaction contre l'humanisme. — Vers la fin du XVIe siècle, la plupart des pays virent naître une réaction contre l'humanisme. Pour la première fois dans les temps modernes les chercheurs commencèrent à mettre en doute la validité des autorités traditionnelles.

Les humanistes étaient encore partis de l'idée populaire que la « vérité », pour l'essentiel, était contenue dans les écrits du passé, seulement qu'on ne l'avait pas cherchée au bon endroit ou qu'on l'avait mal comprise. La seule chose qui les distinguait de leurs adversaires, c'est qu'ils cherchaient à substituer aux Pères de l'Église et à l'Aristote de la scolastique la littérature ancienne, c'est-à-dire, en somme, la littérature romaine et grecque alexandrine. Comme historiens, ils avaient pris pour modèles les auteurs romains. Ils avaient conformé leur méthode à Tite-Live, à Suétone ou à César et n'avaient pas osé critiquer pour l'exactitude de leurs récits les historiens anciens.

Cette relation de dépendance subsista longtemps encore. Pour l'historiographie, l'*Aufklärung* seule y mit décidément fin. Mais auparavant déjà une grande école s'était inspirée de la philosophie moderne et des sciences naturelles telles que Descartes et Galilée les avaient inaugurées. L'étude de la nature avait mis l'expérience à la place des opinions traditionnelles et des observations d'autrui : plusieurs historiens sérieux se sentirent de leur côté disposés à examiner de plus près et plus systématiquement que jadis la crédibilité des faits rapportés par la tradition. On se mit à remonter plus consciencieusement aux sources les plus anciennes et pour ainsi dire à la nature elle-même, et à mettre de côté les vues postérieures, celles

des autorités de l'école. On se mit à faire des distinctions plus tranchées entre les témoignages historiques, à établir des degrés dans la confiance qu'on leur accordait. On se mit en même temps à déclarer la guerre à la doctrine esthétique de l'antiquité ; on renonça à appliquer aux ouvrages historiques une mesure bonne tout au plus pour les chefs-d'œuvre de la littérature.

La nouvelle tendance en France opposée à l'école de Blondus. — L'école de Blondus avait bien eu des aspirations analogues. Mais outre qu'elle avait été privée de sa liberté par la contre-réformation et qu'en dehors de l'Italie elle avait dû faire à la légende patriotique de larges concessions, ses travaux scientifiques avaient toujours gardé un air de dilettantisme et de caprice. Trop de ses disciples avaient bâti leurs recherches sur un fondement peu sûr, sur un texte défectueux ou sur une interprétation philologique insuffisante des sources. Leurs recherches manquaient aussi de continuité. Le travail scientifique n'était pas organisé. Les services rendus par quelques chercheurs distingués restèrent sans influence sur le développement des études. Les nouvelles voies ouvertes par Calchi n'ont pas laissé plus de traces dans l'historiographie italienne que les recherches de Béatus Rhénanus dans l'allemande. Non seulement il manquait des institutions pour propager la méthode ; mais la méthode elle-même n'était pas systématisée. Des chercheurs isolés, procédant empiriquement, rencontraient à l'occasion, presque inconsciemment, la vraie méthode : cela ne pouvait suppléer au défaut d'une véritable éducation scientifique.

Il est difficile de tracer une limite précise entre les créateurs de la nouvelle école et les traînards de l'école de Blondus. La nouvelle méthode est en principe trop peu différente de l'ancienne pour qu'on puisse toujours séparer les partisans de l'une et de l'autre. Hors de France, et surtout en Italie et en Angleterre, on trouve vers la fin du XVIe siècle les rudiments remarquables d'un examen plus approfondi de la tradition historique. Mais il n'est pas douteux en général que les études modernes d'histoire savante ont été fondées en France au XVIIe siècle et cultivées surtout par des Ordres religieux, parmi lesquels celui de Saint-Maur occupe la première place. Nulle part les principes des nouvelles recherches savantes n'ont été suivis

aussi méthodiquement en histoire que dans le pays et la génération des Mabillon et des Tillemont. Il était d'ailleurs normal que l'historiographie sérieuse fût cultivée avec le plus grand zèle dans le pays qui était alors à la tête de la civilisation européenne. Ce n'est pas par hasard que l'histoire humaniste avait pris naissance en Italie et à Florence.

La nouvelle tendance différait de ses devanciers d'abord par le soin systématiquement donné aux sciences auxiliaires. Chronologie, Diplomatique, Paléographie, Lexicographie, Epigraphie, tout cela a été sinon fondé par elle, du moins pour la première fois élaboré en grand et méthodiquement. Pour la première fois aussi on entreprit de recueillir *complètement* les sources sur des chapitres déterminés de l'histoire. Pour la première fois l'historien était mis à même d'embrasser du regard les matériaux pour certaines périodes, de discerner le vrai du faux d'après des principes méthodiques, d'interpréter les textes avec une exactitude philologique.

La seconde grande innovation fut la rupture complète et sans concessions avec l'historiographie humaniste ou esthétique.

Les historiens précédents avaient eu généralement une allure flottante. Ils avaient orné de discours leurs secs extraits des sources, comme le fit Blondus, ou bien, comme Sigonius, modifié les textes originaux d'après des considérations de style, ou, à la façon de Tschudi, fait un mélange troublant de légendes vieilles et nouvelles avec des faits documentaires. Presque tous avaient autant que possible dissimulé dans le texte leurs travaux préparatoires. Ils aimaient à parler en phrases de roman des vieilles chroniques, des vieux documents consultés par eux ; mais ils négligeaient d'en appuyer leurs assertions dans le détail et de citer exactement leurs sources. Même des savants consciencieux comme Zurita, qui n'avaient rien à redouter d'un contrôle, ne citaient nominativement que par exception les autorités sur lesquelles ils se fondaient. Les théologiens seuls suivaient en histoire une autre méthode : ils étaient habitués, dans leur polémique dogmatique, à citer exactement leurs références et ils pouvaient d'autant moins, dans l'histoire ecclésiastique, renoncer à cette habitude, que leurs ouvrages servaient à la polémique et qu'il leur fallait prouver ce qu'ils avançaient.

L'habitude des citations exactes devint la règle pour les historiens

érudits du XVII[e] siècle. Ce n'est pas en vain qu'ils avaient été précédés par les auteurs d'histoires ecclésiastiques confessionnelles. Les historiens étaient en majorité des ecclésiastiques et formés à l'école de Baronius et autres. Les savants laïques, d'autre part, étaient ordinairement en France, amenés à l'histoire par l'intérêt pour l'histoire du droit, et ils s'attachaient au type d'une argumentation juridique. Ni les uns ni les autres ne venaient de l'humanisme. Ils n'éprouvaient pas le besoin de donner à leurs matériaux, en l'honneur du classicisme, une ordonnance esthétique. Ils ne tenaient pas du tout à garder l'apparence d'une forme littéraire libre. Leurs exposés historiques voulaient bien être autre chose que des répertoires ; mais en réalité la disposition lexicographique était leur idéal. Rendre clairement et complètement la bonne tradition, leurs prétentions n'allaient pas au delà ; quant à imprimer à la matière historique un tour intellectuel ou artistique, cela n'entrait pas dans leurs intentions.

Valeur historiographique de cette tendance. — Elle n'est pas considérable. Les services rendus par les Bénédictins de Saint-Maur comme savants et comme lexicographes ont encore une grande valeur pour la science moderne. Mais comme historiens ils n'occupent pas un rang élevé. Leur critique se contentait, en règle générale, de séparer les documents authentiques des faux, de faire prévaloir la tradition la plus ancienne sur la plus récente, et se demandait bien rarement si tel acte juridique attesté par une pièce authentique avait été réellement passé, si les dires de sources contemporaines n'avaient pas été inventés dans un intérêt spécial. Ils vivaient dans la naïve croyance que la bonne tradition, c'est-à-dire les témoignages relativement les meilleurs, étaient absolument identiques avec la vérité historique. Ils manquaient en outre de vues historiques (sociologiques). Les faits de l'histoire ne se reliaient pour eux qu'extérieurement, par la chronologie, les généalogies. Ils ne donnaient que des répertoires historiques. Ils n'avaient pas le sens de ce qu'on a nommé plus tard le développement organique. La doctrine politique de l'époque voyait l'État composé uniquement d'atomes humains : c'est une conception aussi défavorable que possible à la spéculation historique.

La critique avait passé au crible les matériaux, les pierres de taille étaient prêtes. Mais il manqua le grand génie qui en eût construit un édifice. Le rationalisme n'a rempli qu'insuffisamment cette tâche. Les idées ne lui firent pas défaut, mais le loisir et la patience. Il a passé à côté des doctes travaux des Bénédictins avec un sentiment de respect gêné, sans en tirer profit. Peut-être faut-il attribuer à cette circonstance le fait qu'à l'exemple de Voltaire beaucoup d'historiens du XVIIIe siècle ont désigné leurs livres, avec une modeste méfiance, par le nom d'*Essais*. Ils sentaient bien que, surtout pour l'histoire du moyen âge et de l'ancienne Église, les moines de Saint-Maur et leurs successeurs avaient préparé des matériaux qu'un chercheur sérieux, animé de l'esprit moderne, n'avait pas le droit de négliger. L'estime exagérée dont jouirent longtemps Gibbon et aussi Jean de Muller en comparaison d'autres et de plus grands historiens de l'*Aufklärung*, ne reposait-elle pas en partie sur le fait que ces deux auteurs pouvaient, comme savants, être mis en parallèle avec les érudits profonds qu'étaient — on était obligé de le reconnaître — les Bénédictins ?

Les études de ceux-ci n'ont donc pas apporté à l'historiographie autant de profit qu'on devait en attendre. Elles n'ont été vraiment fécondées que par les recherches savantes du XIXe siècle. Qu'elles aient pu l'être, c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire des moines de Saint-Maur et de leurs congénères.

Tendances des historiens de Saint-Maur. — Ils n'étaient nullement sans préventions. Ils poursuivaient des intentions apologétiques aussi bien que les historiens ecclésiastiques anciens. Mais d'une façon originale. Ils partaient de l'idée que la vérité historique, bien constatée, devait toujours confirmer la doctrine de l'Église.

Cette opinion n'était pas, vu l'état des choses d'alors, aussi naïve qu'elle en a l'air. Les attaques historiques des Protestants et des Libres penseurs étaient scientifiquement assez mal fondées en général, et quand elles prenaient un caractère dangereux, elles ne semblaient menacer que des ouvrages extérieurs, qui auraient dû en tout état de cause être abandonnés par une critique rigoureuse. Les Jésuites avaient tenté de surenchérir par un hardi scepticisme historique la critique dirigée par les Protestants contre le Catholi-

cisme et la Papauté : c'est à l'aide d'un matériel amassé par un énorme labeur que les Bénédictins voulurent méthodiquement réfuter les assertions des adversaires. Sans polémique tapageuse, sans déloyaux artifices d'avocats : ils étaient convaincus que la vérité historique ne se défendait jamais mieux qu'en étant dévoilée sans prévention. Et il était indubitable pour eux qu'elle se prononcerait en leur faveur.

En traitant si loyalement la matière historique, ces pieux savants montraient qu'ils connaissaient mal le monde. Ils côtoyaient tranquillement des précipices dont les Jésuites avaient, eux, la précaution de barrer l'accès. Dans leur innocence, ils ne prévoyaient pas que les adversaires pourraient se servir un jour de leurs armes savantes et tirer des conclusions impies des matériaux réunis par eux pour la gloire de Dieu et de l'Église. Tillemont, par son histoire des empereurs, croyait faire une bonne œuvre, fournir une apologie du christianisme : l'auteur qui profita de ces recherches ne fut pas un théologien croyant, mais le voltairien Gibbon. Comparez aux *Histoires* de Tillemont ou de Mabillon les *Acta sanctorum* des Bollandistes. Vous estimerez moins peut-être le travail des Jésuites au point de vue moral; mais vous ne contesterez pas qu'ils se soient tirés bien plus habilement de leur tâche apologétique et aient moins donné prise à l'adversaire que les moines de Saint-Maur et les Jansénistes, plus consciencieux, mais moins politiques.

Importance de l'organisation de l'Ordre. — Les savants Bénédictins qui s'unirent en congrégation de Saint-Maur ont certainement mérité de donner leur nom à la nouvelle tendance des recherches historiques. Aucun autre groupe ne l'incarne aussi complètement et n'a rendu d'aussi grands services. Ce n'est pas que les Bénédictins ou en général les Ordres religieux français aient seuls au XVIIe siècle fait progresser la science. Les mérites des Valois, des Ducange et autres laïcs peuvent être mis au même rang. Et il serait absurde de motiver l'activité scientifique des Bénédictins exclusivement par leur profession ecclésiastique. Il n'est pas douteux cependant que, sans leur organisation claustrale, une grande partie de leurs œuvres eût eu un autre sort ou n'eût pas été écrite du tout. Où y avait-il alors, en dehors des grands Ordres une institution scientifique garan-

tissant une judicieuse distribution du travail et la continuité des études, et en même temps protégeant ses membres contre les caprices du gouvernement et du public ? Songez avec quelles difficultés eut à lutter un fonctionnaire considéré comme Leibniz, et combien, comme historien, il dut avoir égard aux prétentions dynastiques de sa Cour. Une académie fondée par un monarque n'aurait jamais pu, aux XVIIe et XVIIIe siècles, écrire l'histoire aussi librement que le firent les Ordres religieux. Les Bénédictins n'étaient rien moins que révolutionnaires. Mais d'une Compagnie royale on aurait exigé plus que du loyalisme. Il n'aurait pas suffi que ses travaux ne fissent pas scandale. Le gouvernement aurait fait connaître aux membres son désir que le choix de leurs thèmes historiques fût de nature à accroître le bien-être du pays et la gloire de la dynastie. Seules les congrégations assuraient à leurs chercheurs l'indépendance financière et politique.

Leibniz déjà rapproche les découvertes en histoire naturelle du XVIIe siècle de l'exactitude plus grande dans les recherches historiques ; *Entwürfe zu seinen Annalen von* 1691 *und* 1692, édition E. Bodemann(1885) p. 19 (et aussi dans *Zeitschr. des hist. Vereins für Niedersachsen* 1885).

Cf. sur les Bénédictins en général : G. Lanson, *L'érudition monastique aux XVIIe et XVIIIe siècles*, dans *Hommes et livres* (1895) 25 ss.

II. — Ouvrages particuliers

1. — *Les Annales.*

a. — ***Mabillon.***

Jean Mabillon, né 1632 à Saint-Pierremont en Champagne, 1653 moine Bénédictin, appelé 1664 au couvent de Saint-Germain-des-Prés à Paris pour seconder Luc d'Achery dans ses travaux sur l'histoire de l'Ordre, mort 1707 à Paris. Il composa : *Annales ordinis S. Benedicti* (jusqu'à 1157), Paris 1703 à 1739 (les deux derniers volumes terminés par Massuet et Martène). Cet ouvrage avait été précédé par les *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti* (1688 à 1701).

Mabillon est en outre l'auteur de la première Diplomatique scientifique : *De re diplomatica* 1681.

Ses nombreux autres écrits sont énumérés dans la Bibliographie, dressée par H. Stein (dans les *Mélanges et Documents publiés à l'occasion du deuxième centenaire de la mort de Mabillon*, 1908, qui renferment

aussi un article de Lecomte sur les *Annales*). Cf. en outre le travail presque uniquement biographique de E. de Broglie, *Mabillon et la société de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à la fin du XVIIe siècle*, 1888. L'intention apologétique a inspiré Jadart *D. J. M.* 1879; H. Bäumer *M.* 1892. — Rosenmund, *Die Fortschritte der Diplomatik seit M.* 1897.

Des lettres de Mabillon sont publiées entre autres dans les *Studien und Mitteilungen aus dem Benediktiner-und Cisterzienserorden* X et XI (1889 s.) de Goldmann et dans Gigas, *Lettres inédites de divers savants*, II (1892). — Valery, *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie*, 1846. U. Berlière dans la *Revue Bénédictine*, XXVIII (1911), 37 ss.

Mabillon a créé le chef-d'œuvre de la nouvelle historiographie érudite. Ses *Annales de l'Ordre des Benédictins* sont l'œuvre maîtresse du genre.

Il connaissait parfaitement ses matériaux et en était maître. Il était familiarisé avec les documents originaux aussi bien qu'avec les sources littéraires. Il avait acquis dans des voyages d'étude systématiquement entrepris la connaissance de la tradition tout entière.

Il a laissé paisiblement mûrir son œuvre. Un jugement réfléchi et une probité absolue caractérisent sa manière de travailler. Il n'émet pas une opinion qui ne soit méditée avec soin. Il distingue plus exactement qu'aucun autre entre les relations anciennes et les plus récentes. Pour la première fois des actes et des formulaires sont non seulement cités et extraits, mais rendus féconds pour l'histoire. Il traite avec une circonspection particulière les questions chronologiques. Et sans s'inquiéter de la tradition ecclésiastique ou de la réputation de son Ordre. Il ne se laisse par aucun moyen acheter son silence. Son jugement est modestement formulé, mais catégorique pour le fond; il n'évite pas la polémique, tout en gardant constamment le ton de l'urbanité. Il est peu de livres d'histoire qui éveillent autant d'attrait pour la personnalité de l'auteur que les *Annales* de Mabillon.

Sans doute, il ne faut pas lui demander davantage. Il est naturel qu'il ne renie pas sa foi, qu'il répète comme vraies, par exemple, des histoires de miracles pourvu qu'elles parviennent de bonnes sources, et qu'il parle avec une chaude sympathie des idéals de la vie claustrale. Mais même en deçà des limites très larges que lui permettait sa piété, on ne trouvera pas chez lui les rudiments d'une analyse histo-

rique. Il ne donne rien de plus qu'une collection, convenablement épurée au point de vue de l'authenticité, de tout ce que la tradition pouvait lui fournir sur l'histoire de l'Ordre. Il reproduit intrépidement ce qui vient d'une bonne source et qui n'est pas, pour des raisons chronologiques ou géographiques, complètement impossible. La matière n'est pas du tout rangée. Il est possible que, comme le dit la préface, l'ordre purement chronologique entraînât relativement le moins d'inconvénients. Mais cela ne veut pas dire qu'il fallût suivre la méthode des annales d'une façon aussi pédante que le fait Mabillon. La conséquence en est que nous sommes méticuleusement renseignés sur l'histoire extérieure de l'Ordre, mais que nous n'apprenons rien de son développement intérieur et des vicissitudes de sa position au sein de l'Église. Mabillon n'a pas tenté non plus de pénétrer dans la psychologie des héros de son Ordre.

C'est à tort qu'on a voulu égaler aux Annales de Mabillon les *Annales ecclesiastici Francorum* (417 à 845 ; Paris 1665 à 1683) de l'Oratorien Lecointe (1611 à 1681). Cet ouvrage informe leur est très inférieur tant pour la critique que pour l'étendue et la méthode de l'érudition.

b. — *Tillemont.*

Louis-Sébastien Le Nain de Tillemont, né 1637 à Paris, élevé à Port-Royal, plusieurs fois inquiété par le gouvernement à cause de ses opinions jansénistes, mort 1698 à Paris. Il avait l'intention d'écrire l'histoire des six premiers siècles de l'histoire ecclésiastique. Pendant son travail, il se convainquit que l'histoire de l'Église ne pouvait se comprendre sans celle de l'Empire, et telle fut l'origine des deux ouvrages qui se complètent l'un l'autre : *Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné durant les six premiers siècles de l'Église* (jusqu'à 518) Paris 1690 à 1738, et *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles* (jusqu'à 513) Paris 1693 à 1718. Tillemont écrivit en outre une *Vie de Saint-Louis*, première édition par J. de Gaulle pour la *Société de l'hist. de France* 1847 à 1851.

Cf. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, l. IV ch. v ; K.-J. Neumann, *Entwicklung und Aufgaben der Alten Geschichte* (1910), 86 ss.

Beaucoup plus impersonnelle est l'Histoire des empereurs de Tillemont, qui offre, avec les Annales de Mabillon, le type le plus pur de la nouvelle historiographie savante.

Le chercheur janséniste s'acquitta de sa tâche avec la conscience scrupuleuse qui caractérise les savants de sa société. Il est bien

moins historien encore que Mabillon. Il n'osait prendre sur lui de faire à ses sources la moindre retouche littéraire. Son idéal était de façonner avec les rapports des auteurs anciens une mosaïque impersonnelle. Une *Harmonie* des sources. Autant que possible, la tradition seule devait avoir la parole. Les parties narratives sont en conséquence composées mot pour mot de fragments des historiens anciens. Quand il craignait de n'avoir pas rendu l'original avec une parfaite exactitude dans sa traduction, il ajoutait en marge le texte latin ou grec. Quand il ne fait que résumer, il en avertit toujours; les additions de son crû sont soigneusement séparées par des crochets. Dans les chapitres sur l'histoire constitutionnelle, littéraire, etc., il en usait de même avec les assertions d'autorités modernes, telles que Vossius, Juste-Lipse, etc. Il ne s'écartait de son habitude de reproduire sans altération la tradition écrite de l'antiquité que dans les cas où les récits anciens choquaient la pruderie ascétique de son Ordre. Autrement il n'a jamais modifié les textes dans un intérêt étranger à la science.

Il est moins pédantesque que Mabillon pour l'ordre des annales. Il ne raconte sous cette forme que l'histoire politique; l'histoire de la civilisation est distribuée en chapitres spéciaux. A la fin de chaque règne, par exemple, il parle des écrivains qui fleurirent sous le monarque dont il vient de s'occuper; il s'étend sur la légende du retour de Néron à l'occasion du récit de sa mort. D'un autre côté, il est inférieur à Mabillon en ce qu'il s'attache exclusivement à la tradition littéraire. Il ne s'est servi ni des inscriptions ni des monnaies, et pour l'histoire de saint Louis il n'a fait usage à peu près d'aucun document.

Tillemont a ainsi produit un répertoire solide, consulté encore aujourd'hui. Il acheta cet avantage par une renonciation complète à son propre jugement et à une critique méthodique des sources. Modeste travailleur, il tenait autant que possible son opinion en réserve. Quand il lui fallait sortir de cette réserve, il enveloppait sa pensée de tels ambages que son imprécision lui ôtait toute valeur. Après avoir cité sur le poète Lucain divers jugements sévères, il en vient finalement à cette conclusion : « Ce qu'on peut dire, c'est que si l'âge eût pu mûrir l'esprit de Lucain... on aurait pu voir en lui un poète achevé. » Il est vrai qu'on ne peut pas dire que cette réserve

ait été une grande perte pour l'histoire. Les quelques remarques personnelles qui échappent à Tillemont, — des sentences naïves, moralisantes — seraient mieux à leur place dans un sermon que dans l'histoire. Chose plus fâcheuse : il ne fait pas de différence entre d'anciennes relations et de plus récentes, il ne scrute pas la tendance des sources ni la créance qu'elles méritent. Il suffit qu'un événement soit raconté par Suétone, Tacite ou Dion Cassius et ne soit pas en contradiction directe avec les rapports d'autres auteurs, pour que Tillemont l'accepte sans difficulté. Son art critique se borne à établir entre les sources une harmonie souvent très artificielle.

L'histoire de l'Église tout entière fut traitée à la façon de Tillemont et de Mabillon par l'abbé Claude Fleury, né 1640 à Paris, d'abord avocat, plus tard ecclésiastique, consacré 1677 et nommé précepteur des fils du prince de Conti, reçu 1696 à l'Académie française, mort 1723 à Paris. — *Histoire ecclésiastique*, Paris 1691 à 1737. Menée dans les anciennes éditions jusqu'à 1414, continuée par d'autres jusqu'à la fin du xvi[e] siècle. La continuation faite par Fleury lui-même (jusqu'à 1517), restée d'abord inédite, ne fut imprimée qu'en 1840. Cf. sur cette continuation. Hefele, *Beiträge zur Geschichte, Archäologie u. Liturgik* II (1864) 89 ss.

A Tillemont il emprunta sa méthode, de laisser autant que possible parler les sources ; de Mabillon il apprit à considérer l'âge et l'authenticité des témoignages historiques. Il suivit consciencieusement les préceptes de l'un et de l'autre, et son ouvrage peut être signalé comme le premier exposé scientifique de l'histoire ecclésiastique du moyen âge.

Cependant il ne dépasse pas Mabillon. Sa critique sait distinguer l'authentique du faux. Il rejettera par exemple comme interpolés tous les ouvrages attribués au pape Clément I[er], à l'exception d'une de ses épitres aux Corinthiens ; à côté de cela, il racontera les choses les plus invraisemblables, pourvu qu'elles soient bien attestées.

Il ne faut pas lui demander des vues historiques générales ; il n'a même pas osé abandonner la division par siècles. Il n'a pas d'ailleurs l'impartialité de ses devanciers. Son histoire trahit clairement le gallicanisme radical qu'il professait, et la Curie, à son point de vue, n'eut pas tort de mettre son livre à l'index.

Avant Mabillon mais déjà dans son esprit, le curé et théologien espagnol Juan de Ferreras (1652 à 1735), écrivit une *Historia de España* (jusqu'à 1598 ; Madrid 1700 à 1727). C'était un travailleur ; comme savant, il n'est pas au niveau de ses contemporains français. Il a le mérite toutefois d'avoir fait définitivement disparaître de l'histoire d'Espagne les faux de l'humanisme, qui avaient défiguré encore l'œuvre de Mariana. Il rejette le faux Bérose aussi bien que les *Cronicones*.

c. — *Leibniz et les Annales érudites en Allemagne.*

Gottfried-Wilhelm Leibniz, le célèbre philosophe et mathématicien, né 1646 à Leipzig, mort 1716 à Vienne, reçut de la maison réunie de Brunschwig-Lunebourg, au service de laquelle il était, la mission de faire des recherches sur la généalogie de l'ancienne race des Guelfes. Le fruit de ces recherches fut les *Annales imperii occidentis Brunsvicenses* (768 à 1005; inachevé; le point terminus devait être l'année 1025). Écrit dans les années 1703 à 1716. La première édition par G.-H. Pertz dans *Leibnizens Gesammelte Werke* I. Folge 1 à 3 (1843 à 1846). — Sur ses travaux préparatoires reposent également les *Origines Guelficae* (1750 à 1753). Nous ne pouvons citer ici les nombreux petits écrits sur l'histoire, les éditions, etc.

Le meilleur index de la littérature se trouve chez Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen*, dans l'Introduction § 3. L'activité historiographique de Leibniz a été depuis traitée dans un grand ouvrage : L. Davillé, *Leibniz historien, essai sur l'activité et la méthode historiques de Leibniz* (1909), auquel nous renvoyons pour tous les détails. Malheureusement Davillé ne connaît qu'imparfaitement les services rendus à l'histoire par ses propres compatriotes, et il n'apprécie pas toujours exactement la position prise par Leibniz dans l'historiographie de son temps. Davillé a fourni un supplément à son travail dans l'article *Le développement de la méthode historique de L.* qu'a publié la *Revue de Synthèse historique*, XXIII (1911) 257 ss.

Leibniz fut le premier qui tenta en Allemagne d'appliquer à l'histoire la nouvelle méthode savante.

Le philosophe inquiet, surchargé d'occupations, adopta les principes de la congrégation de Saint-Maur, mais non pas dans leur forme pure. Il ne partait pas de l'historiographie savante, mais des offices de publicité de l'empire (ci-dessus p. 245 ss). N'a-t-il pas voulu un jour succéder à Pufendorf comme historiographe du Brandebourg? Aussi la manière juridique de traiter l'histoire pour la faire servir à des buts pratiques a-t-elle laissé des traces dans toutes ses œuvres historiques, jusque dans ses *Annales impériales de Brunswick*. Il combinait d'une façon curieuse, et souvent bien contradictoire, différents intérêts historiographiques. Les tendances nationales, dynastiques, scientifiques, se croisaient chez lui de bien des manières. En cherchant à mettre à côté des grandes éditions historiques des Français des collections allemandes, il n'oubliait pas de disposer celles-ci de façon que le droit public et le droit des gens, les princes ses souverains, et sa confession religieuse pussent en

tirer profit; dans ses travaux historiques aussi il poursuivait le but d'établir plus soigneusement que par le passé les prétentions généalogiques de la dynastie nationale. S'il aimait à construire l'histoire sur des documents, le désir de procurer des preuves juridiques sûres n'y avait pas moins de part que le besoin éveillé par la philosophie moderne d'une critique plus approfondie de la tradition.

Leibniz aurait voulu pousser l'historiographie savante en Allemagne dans les voies qu'elle avait suivies en France et partiellement en Italie. Il se proposait de mettre à côté des Annales de Lecointe des Annales impériales allemandes, de compléter les *Scriptores* de Duchesne (1636 à 1649) par des Scriptores allemands, de remplacer l'organisation savante de Saint-Maur par un *Collegium historicum Germanicum*. Mais la situation de l'Allemagne était trop défavorable à la pleine exécution de ces plans. On ne trouvait pas les ressources nécessaires pour des travaux nationaux d'érudition. Le philosophe n'eut d'appui qu'en ses souverains. Et ceux-ci ne pensaient naturellement qu'à leur territoire, à leur dynastie, et pas à l'empire. Au lieu de Scriptores allemands, on eut les *Scriptores Brunsvicenses;* au lieu d'Annales impériales, les *Annales impériales de Brunswick:* l'Institut historique allemand ne fut pas créé. Et les Annales de l'empire, cette histoire de la dynastie de Brunswick élargie en histoire des Carolingiens et des empereurs saxons, ne furent même pas publiées; le travail ainsi enfoui fut perdu pour la science.

Leibniz suivait en général exactement les principes des moines de Saint-Maur. Il partageait leurs qualités et leurs défauts. Comme eux il veut avant tout donner la parole à la bonne tradition. Il tient à fixer au point de vue de la chronologie et de la généalogie les faits cités par les sources, plutôt qu'à en donner une explication historique. Il prend en main la critique interne des sources plus résolument que Tillemont ou les Bénédictins. Mais il se borne à d'intelligentes remarques occasionnelles. Il rationalise toutes les fois que c'est possible les histoires de miracles. En somme, la matière historique est recueillie chez lui, mais non travaillée. L'ordre est purement celui des annales; on trouve sans transition à la suite les unes des autres des notices sur les objets les plus divers; la narration et la polémique ne sont pas séparées. Nous n'avons presque exclusivement qu'une histoire des personnes (princières).

Ce serait une erreur d'admettre qu'en opposition avec les Bénédictins Leibniz eût conçu ou analysé philosophiquement l'histoire. Sa manière de la traiter n'a rien de commun avec l'historiographie de l'*Aufklärung*. S'il a soumis la tradition historique à un examen plus sévère qu'on n'en avait l'habitude en Allemagne, on peut y voir l'influence de son éducation mathématique et philosophique. Mais comme critique il différait très peu des savants français, en majorité formés par le cartésianisme. Il est resté tout à fait étranger aux problèmes sociologiques, économiques et politiques qui furent agités plus tard par le rationalisme.

Ce n'est guère longtemps après qu'écrivait le comte Henri de Bünau, né 1697 à Weissenfels, revêtu sous le roi Auguste II des plus hautes fonctions de l'État, envoyé à Eisleben sous Auguste III comme surintendant du comté de Mansfeld, après la mort de l'empereur Charles VI au service de l'électeur de Bavière, plus tard occupé dans son pays d'études historiques, mort 1762 à Ossmannstedt. — *Genaue und umständliche Teutsche Kaiser-und Reichshistorie* (jusqu'à 918 ; une continuation prête en partie pour l'impression resta en manuscrit). Leipzig 1728 à 1743. Il avait paru auparavant (Leipzig 1722) comme échantillon de l'ouvrage entier *Leben Kaiser Friedrichs I.*

Bünau aussi avait été à l'école des Français. Il écartait au moins des fables manifestes et des inventions récentes. Comme Tillemont il harmonisait assez adroitement, quoique très platement, les renseignements de ses auteurs en une narration courante.

Il s'étend avec une complaisance particulière sur les intrigues de cour. Bünau est le type de l'homme d'État du XVIII[e] siècle : il estime par-dessus tout les souverains qui se préoccupent de la paix intérieure et d'une administration rationnelle ; il est rationaliste avec mesure et n'entretient avec la *Klerisei* qu'une amitié assez froide. En présence des querelles grossies outre mesure par le zèle nationaliste ou religieux, son sens rassis cherche à les réduire à leur véritable valeur. Il ne faut pas lui en demander davantage. Penseur peu exigeant, il en avait trop vite fini avec les problèmes historiques pour avoir pu contribuer à approfondir la conception de l'histoire. — Cf. Justi, *Winckelmann* I (1866), 193 ss. Max Schurig, *Die Geschichtschreibung des Grafen H. v. B.* 1910 (diss. de Leipsig).

Son contemporain et son rival Johann-Jakob Mascov, né 1689 à Danzig, 1719 professeur à Leipzig, mort 1761, sut mieux que lui choisir les faits essentiels : *Abriss einer vollständigen Historie des deutschen Reichs*, Leipzig 1722 ; *Geschichte der Teutschen bis zu Anfang der fränkischen Monarchie*, Leipzig 1726, continuée (1737) jusqu'à la fin des Mérovingiens ; fragments de la continuation *Geschichte der Teutschen unter den Karolingen*, chez W. Görlitz, *Die historische Forschungsmethode J.-J. M.* 1901 (Leipziger Studien éd. Buchholz, Lamprecht, Marcks und Seeliger VII, 4) ; *Commen-*

tarii de rebus Imperii Romano-Germanici, de Konrad Ier à Henri III, Leipzig 1741, continué plus tard (1748 et 1753) jusqu'à Konrad III.

Mascov poursuivait, il est vrai, un autre but que Bünau. Celui-ci était homme d'État ; lui, professeur. Il écrivait pour ses étudiants, et ses ouvrages sont avant tout de bons livres d'enseignement. Il substitua aux narrations détaillées de son devancier des rapports concis ; au lieu de débiter des lieux communs sur les intrigues de Cour et de palais des Mérovingiens, il réunit les faits sous un aperçu général qui peut servir à reconstruire le cours extérieur de l'histoire politique. Son style répudie les oripeaux de la rhétorique. Il réussit mieux en latin qu'en allemand à prendre le ton du manuel ; il a peine à imiter dans sa langue maternelle la concision de l'idiome romain ; la syntaxe et le choix des termes, en allemand, sont souvent très gauches.

Au reste son jugement n'est pas plus profond que celui de Bünau, qui lui est supérieur pour la réunion complete des matériaux et la possession des sciences auxiliaires. Comme lui, il s'attache surtout à Tillemont. Les termes par lesquels Görlitz caractérise sa méthode de travail (cf. surtout p. 10) s'appliqueraient presque sans changement à l'historien français. — Cf. en outre sur Mascov G. Voigt dans la *Histor. Ztschr.* XV (1866), 327 ss.

d. — *Muratori*.

Lodovico-Antonio Muratori, né 1672 à Vignola près de Modène, nommé à 22 ans directeur de l'Ambrosiana à Milan, appelé 1700 par le duc Rinaldo d'Este comme bibliothécaire et archiviste à Modène, mort 1750. *Annali d'Italia del principio dell'era volgare sino all'anno 1749*. Venise 1744 à 1749 ; plus tard continué par d'autres (par Coppi, Ghiron jusqu'à 1870 ; P. Vigo, qui veut pousser jusqu'à 1900 ; le 1er vol. jusqu'à 1878, a paru en 1908). Muratori avait donné d'avance à ses Annales un complément pour l'histoire de la civilisation dans les *Antiquitates Italiae medii aevi*, Milan 1738 à 1742, qui réunissent des recherches sur les institutions, les opinions, les mœurs et usages en Italie du ve au XIIIe siècle.

Il faut citer à côté de ces deux grands ouvrages de nombreuses petites dissertations (voir la bibliographie dans les *Scritti inediti* [1872], 313 ss. et les *Opere minori* Arezzo 1767 et Venise 1790) et des éditions, dont la plus célèbre est celle des *Rerum italicarum Scriptores ab anno Chr. 500-1500* Milan 1723 à 1751.

Les *Studi intorno agli « Annali d'Italia »* de Troya (1869 à 1877) ne s'occupent que des quatre premiers siècles. Cf. de plus Reumont dans *Beiträge zur italienischen Geschichte* III ; C. Belviglieri dans les *Scritti storici* 1881 (discours de circonstance insignifiant ; publié d'abord à part 1872) ; G. Sforza, *Muratori e la repubblica di Lucca*, dans les *Memorie* de l'Académie de Turin 1907. Il y a des choses importantes dans la Correspondance de Muratori, dont on publie actuellement une édition complète (éd. M. Campori). On avait déjà imprimé beaucoup de lettres à part ; indiquons l'édition donnée par Campori de la *Corrispondenza tra Muratori e Leibniz*, 1892. — C. Cipolla. *Leibniz e Muratori*, 1893.

Un historien italien sut plus complètement et sur une plus grande échelle que ses contemporains allemands faire bénéficier l'histoire de son pays de la méthode de Saint-Maur.

Muratori prit expressément et consciemment Mabillon pour modèle. Ses *Annales d'Italie* sont calquées sur les *Annales de l'Ordre des Bénédictins*. Il a, sous plus d'un rapport, dépassé son modèle

Il avait d'abord sur lui cet avantage qu'il n'était pas moine, mais laïc assez émancipé : il rejette miracles et présages aussi résolument que les anciens humanistes. Par contre, il n'avait pas l'impartialité historique des moines de Saint-Maur. Quand il raconte les querelles entre les empereurs et les papes, il prend, autant que cela se peut, parti pour les souverains temporels. Il saisit toutes les occasions de chercher noise à Baronius, ce *saggio e zelante porporato;* il aime à lui opposer Sigonius. On s'aperçoit, même dans son ouvrage d'histoire, qu'il avait comme avocat officiel à défendre son maître contre les prétentions de la Curie. Toutefois il n'a pas recours comme tels savants d'autrefois à des moyens déloyaux. Il termine son ouvrage par une citation de Mabillon et déclare ne vouloir comme ce « vrai maître » chercher que la vérité : cette promesse était certainement sincère. Jamais il n'a sciemment tu ou altéré la vérité.

Muratori a dépassé encore Mabillon (et Tillemont) sous un autre rapport. Il n'en est pas resté à la critique des sources un peu rudimentaire du maître. Non seulement il distingue avec plus de précision que lui entre les relations anciennes et les plus récentes, mais il ne se fait pas scrupule de corriger la bonne tradition, quand des motifs tirés du dedans la lui rendent suspecte. Aucun des anciens historiens avant Voltaire n'a mieux vu que Muratori que de bons récits contemporains peuvent aussi avoir subi une falsification tendancieuse; aucun n'a, relativement, examiné avec autant de soin les sources sur ce point. Et comme érudit, il n'est nullement inférieur à Mabillon. Pour la chronologie et la diplomatique, il s'est complètement assimilé les principes du maître et son expérience pratique l'a conduit à des résultats qui n'ont été admis que longtemps après lui dans la diplomatique officielle. Il se refusait à prononcer l'inauthenticité d'un document à cause d'une indication fausse : *di simili sbagli commessi nelle Segretarie e Cancellerie de' Principi, ne abbiamo più di un' esempio* (ad 968 *in fine*).

Pour le style seulement il est indépendant de Mabillon. Celui-ci n'avait fait aucune concession à la rhétorique, mais sa dignité ecclésiastique et le style français de l'époque l'avaient retenu dans certaines bornes. Il ne franchissait pas les limites tracées sous Louis XIV à la langue de l'*honnête homme* et du prêtre. Muratori ne connaît aucun scrupule de ce genre. Il n'emploie pas la sourdine. Son langage vigoureux est abondamment semé d'expressions populaires et proverbiales. Même dans les derniers volumes, où pour des raisons que l'on comprend il tombe souvent dans le ton d'un journal de cour, il n'abandonne pas entièrement son style réaliste. Il n'y dément pas non plus son intelligence nette et pratique ni son sobre jugement politique.

Sans doute il ne faut pas demander aux *Annales d'Italie* une véritable histoire de l'Italie, une étude approfondie du sujet. Muratori a beau, dans le détail, se faire son chemin lui-même, il est en somme, comme historien, tout à fait de l'école de Tillemont et de Mabillon. La matière n'est pas du tout composée. L'histoire politique seule est racontée. Muratori n'utilise ses études sur l'histoire des institutions et de la civilisation que pour éclairer les événements politiques ; il n'essaie pas de donner lui-même une histoire de la civilisation et des institutions. Et puis il ne sépare pas l'exposition et les recherches. Ses *Annales*, surtout pour les temps anciens, méritent moins le titre d'histoire que celui d'études chronologiquement rangées sur l'histoire d'Italie. Non content de donner les *résultats* de ses recherches, il contraint le lecteur à passer avec lui par tous les chemins qui l'y ont amené. Comme l'histoire des empereurs de Tillemont, ses *Annales* ne sont, au fond, qu'un travail préparatoire.

e. — *Rapin Thoyras*.

Paul de Rapin, sieur de Thoyras, appelé *Rapin Thoyras*, né 1661 à Castres, quitte sa patrie à cause de sa foi huguenotte après la révocation de l'édit de Nantes et se rend avec Guillaume d'Orange en Angleterre, mort 1735. Il écrivit à Wesel, où il s'était retiré à un âge avancé, son *Histoire d'Angleterre* (jusqu'à 1689), publiée à La Haye 1723 ss. Plus tard traduite et continuée. — Cf. R. de Cazenove, *Rapin Thoyras, sa famille, sa vie et ses œuvres* 1866.

L'homme d'État huguenot Rapin Thoyras est un peu à l'écart de l'historiographie des Bénédictins, et lui est pourtant apparenté.

Il fut le premier qui appliqua à l'histoire d'Angleterre la nouvelle méthode savante. Une chose qui caractérise sa manière de travailler, c'est qu'il commença par faire un extrait complet des *Foedera* de Rymer, c'est-à-dire d'un recueil d'actes (ses extraits ont été plus tard imprimés à part). Il recueillait et utilisait tout ce qui lui était accessible en fait de documents, avec une activité inlassable, une grande conscience et une critique intelligente.

Il ne se borna pas à recueillir et à ranger. Il avait le sens de la continuité historique. Il chercha à transformer en vue historique les théories des juristes parlementaires anglais qui ne croyaient pas avoir fait une révolution, mais uniquement maintenu ou rétabli l'ancien droit du pays. Si la conception anglaise de l'histoire resta en général sa norme, il chercha du moins à la dépouiller de sa forme juridique. Il établit son exposé sur deux postulats : premièrement, le *gouvernement* anglais n'avait pas changé depuis l'installation de la monarchie et était resté presque le même que chez les Saxons en Germanie (c'est à lui sans doute que Montesquieu a emprunté l'idée que la liberté anglaise avait été trouvée dans les forêts de la Germanie); deuxièmement, l'historien ne doit pas séparer en Angleterre le prince et le peuple, car ils forment une unité, *un corps, qui a les mêmes intérêts et les mêmes vues*. Lui aussi regardait les luttes pour le pouvoir politique en Angleterre comme de pures contestations juridiques. Pour lui, les anciens Saxons, les fondateurs de la constitution anglaise, ont établi leur forme politique par des principes de raison bien réfléchis.

Donc, peu de progrès chez Rapin dans les considérations historiques générales. Mais il raisonne excellemment quand il a à se prononcer sur un événement *particulier*, sur une situation déterminée. Il avait observé exactement et de près la vie des partis en Angleterre, il avait lu attentivement leurs écrivains. Il avait appris à penser en politique, sans devenir homme de parti ; il restait spectateur désintéressé. S'élevant, comme étranger, au-dessus des mots d'ordre des partis, il a, ainsi qu'on lui en fait gloire à bon droit, écrit la première histoire *impartiale* de la révolution d'Angleterre. On croit bien reconnaître que ce huguenot se sentait plus attiré par les Presbytériens que par d'autres partis. Mais cette sympathie ne lui a jamais fait défigurer tendancieusement les faits. Il fut le premier

historien peut-être qui, en opposition consciente avec les sources anglaises, traita Cromwell en le comprenant, et même en l'admirant. Il n'appliquait pas aux faits une mesure doctrinaire et se gardait de généraliser dans ses jugements sur les partis et les personnes. Il s'étend presque autant sur les affaires de l'Église que sur les affaires politiques : progrès considérable, tant sur les historiens purement politiques tels que Clarendon que sur les Puritains, qui présentaient volontiers les conflits politiques comme des combats pour le royaume de Dieu (cf. par exemple la biographie du colonel Hutchinson). Quant aux problèmes économiques, il n'y touche pas non plus ; il n'apprécie l'acte de navigation, par exemple, que d'après son importance momentanée pour la politique de Cromwell.

L'*Histoire d'Angleterre* de Rapin, bien qu'elle partage le défaut des autres productions de l'école érudite, celui d'une trop grande abondance de détails, a eu beaucoup d'influence sur les idées politiques des nations continentales. L'historiographie de parti de l'Angleterre (ci-dessus, p. 212 ss.), n'a été connue que par lui hors de ce pays. Avec Clarendon (qui a été dans l'original moins connu sur le continent), Rapin a eu la part la plus considérable dans la formation des idées traditionnelles sur la révolution d'Angleterre. Longtemps encore les recherches ultérieures ont été sous la dépendance de son œuvre.

Pour l'influence des idées anglaises sur Montesquieu, cf. J. Dedieu, *Montesquieu et la tradition politique anglaise en France, Les sources anglaises de l'Esprit des lois* 1909.

f. — *L'histoire universelle en Angleterre.*

On peut signaler ici la grande histoire universelle anglaise, que son caractère d'apologie érudite permet de mettre en parallèle avec les travaux des Bénédictins.

Un examen superficiel disposerait à rattacher l'*Universal History from the earliest account optime to the present* (Londres 1736 à 1765) à l'historiographie de l'*Aufklärung*. Car ce travail collectif anglais est la premiere histoire universelle qui mérite un peu ce nom. La première, elle dépasse l'ancien horizon chrétien (comprenant le Judaïsme et l'Antiquité) pour embrasser, avec l'Europe et l'Afrique septentrionale, non seulement l'Asie Mineure, mais tout le continent asiatique. Depuis les *Ennéades* de Sabellicus, elle est la première qui abandonne le cadre de saint Jérôme.

Mais il ne serait pas moins tout à fait inexact d'en conclure une affinité intérieure avec l'historiographie rationaliste. D'abord, les auteurs ne sont pas sortis de la mentalité théologique, ils n'ont fait qu'agrandir extérieurement le domaine de l'histoire universelle. Ils n'ont pas pris leur point de départ en dehors de la vieille théorie historique chrétienne. Ils ont versé leur vin nouveau dans les vieilles outres. Ils ont essayé d'agencer tant bien que mal dans le système de saint Jérôme l'histoire des parties de la terre inconnues à l'antiquité. Ils s'efforcent, par exemple, de démontrer tout au long que Fô-hi, le *fondateur de l'empire chinois*, est identique à Noé (liv. XVI, chap. 1er). Ils croient encore à l'efficacité d'usages superstitieux : ils recueillent naïvement les données de la philosophie populaire de l'Antiquité sur la *science de la magie* chez les anciens Egyptiens (t. I, 3e section, § 565 *d.*) Leur ouvrage a bien pu, à cause de son origine anglaise, scandaliser *plusieurs personnes* en Allemagne, et Baumgarten a dû adjoindre à sa traduction des *Prüfungen und Widerlegungen* (cf. sa préface à la traduction allemande, Halle 1744, p. 52) : mais il n'y a pas trace d'un penchant quelconque pour le rationalisme. L'histoire universelle anglaise est l'œuvre d'une piété orthodoxe et le récit de l'histoire biblique a même une intention apologétique.

Les auteurs suivaient d'ailleurs absolument les chemins battus. L'histoire des pays européens consiste en une série de faits et gestes ; les tableaux d'ethnographie et d'histoire de la civilisation sont réservés aux nations non européennes. Parmi les savants qui collaborèrent, le plus important fut sans doute John Campbell (1708 à 1775), qui rédigea l'histoire de la haute antiquité et la plus grande partie de l'histoire moderne. Il eut à ses côtés le traducteur du Coran Georges Sale (vers 1697 à 1736) qui eut pour sa part l'histoire de l'Orient, le Rév. John Swinton (1703 à 1777), qui écrivit l'histoire des Carthaginois, des Turcs, des Mongols, des Chinois, des Indiens, etc., le Jésuite Archibald Bower (1686 à 1766) qui traita l'histoire romaine, le fameux charlatan du Midi de la France George Psalmanazar (1679 à 1763), qui exposa l'histoire juive, grecque, etc., et d'autres encore. On ne peut pas toujours réaliser avec certitude l'attribution à chaque auteur.

John Gray et William Guthrie, avec d'autres, confectionnèrent un abrégé de cette grande histoire universelle. Leur travail, qui porte le titre de *A General History of the World*, parut d'abord à Londres 1764 à 1767. — Cf. aussi K.-J. Neumann, *Entwicklung und Aufgaben der alten Geschichte* (1910), 28 ss.

2. — *L'Histoire de la littérature et de l'art.*

C'est aussi à des Bénédictins français qu'est due la première histoire critique de la littérature d'un peuple moderne. L'*Histoire littéraire de la France* (Paris, 1733 ss.), fondée par le moine de Saint-Maur ANTOINE RIVET DE LA GRANGE (1683 à 1749) et continuée par

divers membres de l'Ordre, rendit pour l'histoire de la littérature française (jusqu'au XIIe siècle) les mêmes services que Tillemont pour l'histoire des empereurs romains et Mabillon pour celle de l'Ordre des Bénédictins. Elle a les mêmes qualités, et aussi, comme histoire littéraire, les mêmes défauts que ces deux ouvrages.

L'*Histoire littéraire* prit pour modèle l'historien de la littérature italienne Girolamo Tiraboschi. Sa *Storia della letteratura italiana* (d'Auguste au commencement du XVIIIe siècle ; Modène, 1771) est peut-être une œuvre plus admirable, parce qu'elle n'a pas été composée par une Compagnie, mais par un seul homme. Ce n'est pourtant pas davantage une histoire. Ce n'est guère qu'un répertoire dressé avec un soin et une critique remarquables, un résumé de recherches personnelles et étrangères. Dans son enthousiasme pour la littérature nationale, Tiraboschi n'est pas d'ailleurs exempt d'un esprit tendancieux ; son impartialité n'égale pas celle des Bénédictins.

Les deux ouvrages traitent toute la production littéraire de leurs pays ; non seulement les belles-lettres, mais aussi la littérature spéciale, les auteurs qui ont écrit en latin aussi bien que ceux qui se sont servis de la langue nationale. Elles sont donc en opposition tranchée avec les histoires littéraires écrites après le romantisme, qui ne voulaient que du populaire et, par une bizarre confusion d'idées, ne regardaient comme nationales que les œuvres écrites en langue moderne. On ne saurait guère contester que cette séparation arbitraire des connaissances historiques n'ait souvent nui à l'histoire de la littérature du moyen âge et de la Renaissance.

Il faut remarquer que les Français s'écartent de la méthode enregistrante en ce qu'ils insèrent au commencement de chaque siècle (l'*Histoire littéraire* est, comme les Centuries, divisée par siècles) des chapitres indépendants où ils essaient de retracer en un tableau d'ensemble la culture d'une période déterminée. Ces aperçus, intitulés *État des lettres en France pendant le ..... siècle*, peuvent être regardés comme les premiers germes d'une histoire savante de la civilisation.

Les travaux de l'*Histoire littéraire* furent, comme d'autres entreprises scientifiques des moines de Saint-Maur, interrompus par la Révolution française. Ils furent repris plus tard par l'*Académie des Inscriptions.*

Le premier rédacteur de la nouvelle série fut encore un Bénédictin, Dom Brial.

Sur Tiraboschi, né 1731 à Bergame, professeur de rhétorique à la Bréra, nommé 1770 directeur de la bibliothèque de Modène, mort 1794, cf. Sandonnini, *Commemorazione di G. T.*, 1894. En outre diverses publications de lettres : *Corrispondenza fra G. T., L. S. Parenti e A. F. Ansaloni* 1894 (*R. Deputaz. di Stor. patria per le prov. moden.*) ; Guaitoli, *Carteggio fra l'abbate G. T., et l'avv. Eustachio Cabassi* 1894-95, (*Memorie storiche et Documenti sulla città e sull'antico principato di Carpi* VI) ; *G. T. lettere al padre Ireneo Affò*, édition Frati, 1895, etc.

Tiraboschi eut aussi peu de prédécesseurs que les Bénédictins de Saint-Maur. L'archiprètre Crescimbeni (né 1663 à Macerata, mort à Rome 1728), connu comme fondateur de l'Académie des Arcadiens, avait, il est vrai, publié dès 1698 une *Istoria della volgar poesia*. Mais outre qu'elle ne traitait qu'une petite partie de la littérature italienne, la matière y était entassée confusément et sans aucune critique. Bien que n'étant pas sans mérite pour un premier essai, l'Istoria de Crescimbeni appartient vraiment encore à l'érudition indigeste du XVIIe siècle.

C'est la même méthode que suivit Sainte-Palaye. Jean-Baptiste de la Curne de Sainte-Palaye, né 1697 à Auxerre, mort 1781 à Paris, membre de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie française. Le premier il traita pour lui-même un sujet d'histoire de la civilisation en puisant méthodiquement aux sources (belles-lettres, monuments de droit, chroniqueurs). Ses *Mémoires sur l'ancienne chevalerie* (Paris, 1759 à 1781) inaugurent l'histoire savante de la civilisation, comme l'*Histoire littéraire* avait inauguré celle de la littérature. Ses principes sont ceux des Bénédictins ; il est critique pour autant qu'il s'agit de remonter aux sources les plus anciennes, il rassemble un matériel aussi complet que possible, il s'applique à une interprétation philologique soignée (il travailla à un *Dictionnaire historique de l'ancien langage français*, qui ne fut édité que de 1875 à 1882), et il est impartial, en tant qu'il ne cède ni à l'enthousiasme romantique de beaucoup de ses contemporains pour l'époque plus idéale de la chevalerie, ni au dédain sommaire que le rationalisme nourrissait pour cette même époque. Savants et ignorants, en France et ailleurs, puisèrent longtemps leurs connaissances sur la chevalerie presque uniquement dans l'ouvrage de Sainte-Palaye.

3. — *La critique historique.*

Les auteurs dont nous avons parlé jusqu'ici attachaient pour la plupart une plus grande importance à réunir un matériel complet qu'à le passer au crible de la critique. Nous allons signaler quelques ouvrages qui regardent comme leur tâche principale de soumettre à la critique les sources et la tradition.

Saint-Maur a peu fourni à cet égard. L'honneur d'avoir fait la première grande entreprise de critique des sources revient aux Jésuites.

a. — *Les Acta Sanctorum.*

Si les Bollandistes n'avaient poursuivi d'autre but que de recueillir aussi complètement que possible les matériaux pour l'histoire des Saints, les *Acta Sanctorum* (commencés 1643 à Anvers par le Jésuite Bolland, interrompus en 1794 quand ils étaient arrivés au 14 octobre, repris en 1837 à Bruxelles) ne mériteraient pas plus que d'autres publications de sources d'être mentionnés ici. Mais ces *Acta* avaient un but plus élevé. Ils poursuivaient une tendance apologétique. Ils cherchaient à justifier le culte des Saints contre les attaques des Protestants et des Humanistes en sacrifiant le plus possible des légendes susceptibles de provoquer les railleries des adversaires.

Souvent ils pouvaient se contenter pour cela des ressources de la critique historique ordinaire. Les stupides fables de Saints qui avaient excité les risées des humanistes, proviennent pour la plupart d'une période plus récente de la formation des légendes, et pouvaient pour des raisons scientifiques être jugées moins dignes de foi que des relations plus anciennes et plus simples. Mais on peut dire quand même que les prolégomènes dont les Bollandistes font précéder la biographie de chaque saint sont les premiers exemples d'une critique méthodique des sources. Pour la première fois on y faisait sur un grand pied la tentative de ranger les témoins systématiquement d'après leur ancienneté et le degré de créance qu'on leur accordait. (Cf. Abbé Pitra, *Études sur la collection des Actes des Saints*, 1856 ; Renan, *Études d'histoire religieuse*, p. 301 ss.)

Les Bollandistes inaugurèrent la critique historique savante, mais ne la développèrent qu'autant qu'elle était compatible avec les principes de leur Ordre. Elle ne prit un plus vaste essor qu'une fois tombée aux mains de laïcs et d'ecclésiastiques mondains.

b. — *Bayle.*

C'est la coutume de voir en Pierre Bayle (né 1647 au Carla, mort en 1706), un précurseur du rationalisme. Cela peut être juste tant qu'il s'agit du rationalisme en général. Mais on ne peut guère comparer la critique érudite de ce publiciste libre penseur avec l'historiographie du rationalisme et son principal représentant, Voltaire. Même les idées que Voltaire historien a pu emprunter à Bayle sont chez lui tout autrement développées et fécondées pour l'histoire. Combien Voltaire, par exemple, a établi l'utilité et la nécessité politique de la tolérance autrement que l'auteur du *Dictionnaire historique et critique !*

Avant tout, le scepticisme historique de Bayle n'a rien de commun avec la critique objective de Voltaire et du rationalisme. Voltaire s'était fait, d'après ses propres expériences pratiques et celles d'autrui, des idées fermes sur ce qui était historiquement possible ou non, et il critiquait d'après cela la tradition ; Bayle était un érudit, qui doutait de l'exactitude des récits traditionnels parce que les autorités se contredisaient entre elles. L'un partait de la vie, l'autre de la littérature. Les recherches historiques doivent beaucoup à l'immense étendue des lectures de Bayle et à son talent infatigable ; quant à la connaissance de l'histoire, il l'a peu avancée.

D'autant plus que Bayle n'avait pas l'universalité d'intérêt qui distingua Voltaire et d'autres historiens de son bord. Il n'a nullement élargi le cercle de l'histoire. Les princes, l'Eglise, les savants, voilà pour lui les trois éléments qui composent l'histoire. Il ne s'intéresse pas du tout aux problèmes économiques ou sociologiques. A cet égard encore l'historiographe du rationalisme n'eut rien à apprendre de lui.

Pas davantage pour le style. La manière diffuse et informe de Bayle forme le plus fort contraste avec le style épigrammatique des rationalistes.

Quelque différence qu'il y ait entre son scepticisme religieux et la pieuse crédulité des moines de Saint-Maur, Bayle appartient tout à fait à l'école érudite dont Tillemont et Mabillon sont les représentants typiques. Les fouilles historiques faisaient sa joie ; elles avaient presque leur but en elles-mêmes. Sa critique historique non plus ne poursuit pas un but déterminé. Il ne diffère des Bénédictins qu'en ce que sa malignité ne s'arrête devant aucune autorité, même la plus sacrée, et que, soit dans ses attaques, soit dans ses apologies, il se laisse aller au paradoxe plus qu'il ne convient à une étude sérieuse. Ses œuvres dénotent bien que leur auteur dépendait du public et des libraires : il lui fallait frapper et attirer les lecteurs par des exagérations piquantes, et il prétend céder au désir de son éditeur quand il se livre aux fréquentes digressions de son Dictionnaire sur le terrain érotique.

Bayle a plus énergiquement et plus efficacement que les moines de Saint-Maur mené la campagne contre la polyhistoire sans idée et docile aux autorités, qui depuis le milieu du XVIe siècle avait retenu dans ses liens la plus grande partie des historiens. Il a provoqué par là mainte recherche utile. Mais il a rendu peu de services à l'histoire elle-même. Sa critique historique manquait d'idées et de méthode.

Le principal ouvrage de Bayle, le *Dictionnaire historique et critique* (Rotterdam, 1695 ss.) n'est pas un dictionnaire complet, il se propose seulement de rectifier et de compléter le dictionnaire de Moréri. Un livre important pour les vues historiques de Bayle est sa *Critique générale de l'histoire du Calvinisme du Pere Maimbourg* (Amsterdam 1682 ; cf. ci-dessus, p. 332). Cf. sur Bayle le livre de A. Cazes, *P. B.*, (1905) qui est un panégyrique et qui donne en partie la littérature ancienne.

Deux autres écrivains manièrent avec une indépendance bien plus radicale les armes de la critique savante contre la conception traditionnelle de l'histoire.

c. — *Beaufort*.

L'un, Louis de Beaufort, mort en 1795 à Maestricht, est l'auteur d'une ingénieuse *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine* (Utrecht, 1738 ; remaniée, La Haye, 1750), remarquable surtout en ce que la critique historique, avec lui, n'abdique plus devant l'histoire de l'antiquité.

Beaufort n'était rien moins que sceptique ou rationaliste. Il ne s'attaquait qu'avec précaution à l'autorité des Anciens. Son opposition, pas plus que celle de Bayle, ne partait de scrupules historiques. S'il rejetait les récits de Tite-Live, ce n'est pas parce qu'ils lui semblaient heurter la vraisemblance ou la possibilité ; ce qui l'inquiétait, c'était les contradictions des auteurs anciens eux-mêmes, c'était les indications de Tite-Live et de Polybe qui permettaient de conclure que sur les premiers siècles de l'histoire romaine il ne pouvait exister de témoignages authentiques. Au fond, il ne combattait qu'avec les armes critiques fournies par les historiens anciens. Mais il n'en fallait pas moins un très grand courage pour oser s'en servir loyalement.

Beaufort osa critiquer des historiens anciens avec autant d'indépendance qu'il aurait critiqué des modernes. Il put émettre l'hypothèse que maintes fables racontées par Tite-Live n'étaient que des faux patriotiques. La rupture avec l'humanisme que signalent, au fond, les efforts de l'école érudite, n'éclate nulle part aussi clairement que dans la *Dissertation* de Beaufort.

Pas plus qu'un autre contemporain, Beaufort n'a construit une critique positive. Il ne se contenta pas, il est vrai, de rejeter comme manquant de témoignages la tradition romaine, il chercha à en expliquer la genèse. Il indiqua comme sa source probable les légendes grecques sur des fondations, les discours funèbres, les vieux chants, les tentatives d'interprétation des surnoms, et surtout les traditions des familles. Mais quand il crut avoir prouvé qu'on ne pouvait se fier à l'ensemble des traditions sur les cinq premiers siècles, il tint son travail pour achevé. Il ne songea pas qu'il pouvait y avoir dans les fables qu'il rejetait un noyau historique. L'imagination constructive lui manquait, ainsi qu'à tous les disciples de l'école savante. Du moins on ne lui refusera pas l'éloge qu'il n'a pas prêté la main à un timide compromis.

Cf. Taine, *Essai sur Tite-Live*, chapitre III, § 1. — L'importance des *Cantica* pour l'origine de la tradition romaine, ainsi que l'incertitude des renseignements sur l'époque qui a précédé l'invasion gauloise, avaient été indiquées avant Beaufort, entre autres par Perizonius (*Animadversiones historicæ*, Amsterdam 1685, chap. V et VI). Mais dans ses *Remarques* surchargées d'inutiles détails archéologiques le philologue hollandais n'avait pas usé d'une critique aussi tranchante ni aussi systématique

que celle de Beaufort. Ce dernier seul a changé des notes occasionnelles en une attaque de principe et en a tiré les conséquences critiques.

d. — *Dubos.*

Presque en même temps parut en France la première histoire constitutionnelle critique qui mérite ce nom.

L'abbé Jean-Baptiste Dubos (1670 à 1742 ; d'abord diplomate, plus tard secrétaire perpétuel de l'Académie française), l'auteur de l'*Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules* (Amsterdam, 1735), est un des historiens les plus remarquablement doués du XVIIIe siècle. Il est le premier historien des institutions qui suive avec indépendance des principes historiques. L'ancienne école juridique des historiens français avait cherché dans l'histoire des Mérovingiens des précédents pour les questions constitutionnelles du présent ; les rationalistes plus tard se servirent de l'histoire pour lui emprunter des inspirations et des témoignages sur des réformes politiques. Dubos était fort éloigné de l'une et de l'autre tendance. Il voulait simplement apprendre ce qui s'était passé. Sa thèse — l'opinion que l'administration impériale romaine n'avait jamais été supprimée en Gaule, mais seulement transformée par les Mérovingiens — n'avait pas grand'chose à faire avec la situation politique du jour.

L'abbé Dubos était d'ailleurs plus qu'un collectionneur d'antiquités. C'était un savant et consciencieux travailleur, qui pouvait se mesurer avec les Bénédictins. Mais il n'en resta pas à leur critique extérieure. Intelligence claire et sobre, douée d'un coup d'œil juste sur les réalités de la vie politique, il abordait les sources avec un jugement indépendant et repoussait les explications trop simples des dilettantes aussi bien que les divagations romantiques. Il ne se faisait pas plus scrupule qu'après lui Voltaire de comparer des peuples exotiques aux européens. Il avait le sentiment que de grandes transformations dans la vie des peuples ne s'opèrent que peu à peu. Il s'en faisait une idée plus claire, comme aussi de la nature du développement historique, que n'importe quel rationaliste. On ne peut le comparer à cet égard qu'à Möser, qui, comme Dubos, avait eu des fonctions politiques. L'historien d'Osnabruck était aussi

isolé parmi ses contemporains allemands que Dubos au milieu des Français du xviiie siècle.

Dubos venait trop tôt, et il en a pâti. C'est à peine s'il a laissé des traces dans l'histoire de l'historiographie. L'ancien temps ne s'intéressait pas à des recherches sur les constitutions dont les résultats ne touchaient pas au droit actuel ; le romantisme seul a plus tard soutenu la thèse que l'histoire du droit national devait être le fondement de la *véritable conception historique* du droit. En outre Dubos ne se souciait pas du tout de faire des concessions au public ignorant. Son *Histoire critique* suppose la connaissance des faits extérieurs. On peut l'appeler un recueil de considérations et de recherches critiques sur l'histoire constitutionnelle plutôt qu'un exposé de l'ancienne histoire de la France. S'il n'a presque pas eu d'influence sur son temps, c'est précisément parce qu'il anticipe sur la méthode du xixe siècle : il est un des rares historiens anciens qui, non contents de combattre une opinion qui leur semble erronée, en poursuivent systématiquement l'origine. Le Rationalisme l'a négligé ; Montesquieu seul s'explique avec lui, d'une façon très peu satisfaisante, dans l'*Esprit des lois*. Les savants, d'autre part, ne s'occupèrent pas sérieusement de lui, parce que sa thèse poussée, sans égard pour les opinions traditionnelles, à ses dernières conséquences, prenait à leurs yeux une tournure paradoxale : il en est à peu près ainsi de Fustel de Coulanges, auquel il est en général apparenté.

Ces idées sur la méthode scientifique de Dubos ne sont pas en contradiction avec le fait que son ouvrage devait être autre chose qu'une simple étude, savoir une réplique dans le sens monarchique à l'ouvrage du comte de Boulainvilliers écrit au point de vue aristocratique : *Histoire de l'ancien gouvernement de la France* (1727 Amsterdam et La Haye). — Cf. sur cette querelle surtout Aug. Thierry dans ses *Considerations* en tête des *Récits des temps mérovingiens* (1840), 65 ss.

On trouve les germes d'une critique indépendante de la tradition sur l'histoire des Francs, longtemps avant Dubos, chez Adrien Valesius (Valois, 1607 à 1682, historiographe royal). Toutefois ses *Rerum Francicarum libri* (jusqu'à Pépin ; Paris 1646 à 1658) ne s'étendent pas sur des questions d'histoire constitutionnelle.

4. — *Les sciences auxiliaires.*

Notre histoire n'a pas à s'occuper de l'histoire des recherches et de la critique historique. Mais elle ne peut passer complètement sous

silence l'ouvrage par lequel MABILLON a constitué la science de la Diplomatique. Depuis que l'historiographie consultait de plus en plus les documents, il lui importait beaucoup que la critique n'en fût plus livrée à l'arbitraire et au dilettantisme.

Il est curieux de constater ici encore la différence entre Jésuites et Bénédictins.

On sait que Mabillon fut entraîné à ses recherches diplomatiques par le Jésuite Papebroch, dont la critique hardie, mais sans méthode, avait déclaré faux tous les diplômes antérieurs à Dagobert (1675). Mabillon opposa à ces assertions aventureuses son grand monument, fruit de plusieurs années de travail (*De re diplomatica* 1681). Il n'entama pas une polémique, mais il écrasa son adversaire par les travaux d'une infatigable activité.

A côté de lui se place son confrère en religion Bernard de MONTFAUCON (1655 à 1741), le fondateur de la paléographie grecque (*Palæographia græca*, Paris 1708) et l'auteur du premier livre complet et critique sur l'archéologie classique. (*L'antiquité expliquée et représentée en figures*, Paris 1719, avec un supplément 1724). C'est le Tillemont de l'histoire de l'art antique. La comparaison de son œuvre avec l'ouvrage principal de Winckelmann fait comprendre ce qui la distingue d'une histoire de l'art, et en général les moines de Saint-Maur de l'histoire.

Montfaucon publia aussi *Les monuments de la monarchie française* (Paris 1729 à 1733). Cf. sur sa vie, E. de Broglie, *B. de Montfaucon et les Bernardins*, 1891.

Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer tous les services qu'ont rendus à l'histoire les moines de Saint-Maur et leurs congénères par leurs éditions et leurs lexiques, souvent vrais modèles pour leur temps. Notons seulement que les effets de leur activité sont marqués jusque dans le XIXe siècle. Même l'historiographie savante issue en Allemagne du romantisme s'est rattachée plus étroitement qu'on ne le dit en général à l'exemple donné par les Bénédictins. Les *Monumenta Germaniæ*, par leur disposition, sont parents des *Scriptores* de Dom Bouquet et de Muratori ; les Annales de Tillemont et de Mabillon revivent dans les *Jahrbücher* de l'empire d'Allemagne. On n'a pas, sur le modèle de la *Gallia sacra* et de l'*Italia sacra*, composé une *Germania sacra* (comme on en eut l'intention dès le XVIIIe siècle ; cf. A. Brackmann dans la *Hist. Zschr.* 102 [1909], 325 ss.) : c'est un inconvénient, dont souffrent encore les études consacrées au moyen âge allemand.

5. — *Les faux.*

La critique des anciens humanistes, qui désiraient, en opposition à la tradition médiévale, remonter à des sources de l'antiquité et du commencement du moyen âge, avait provoqué l'invention de chroniques et d'historiens par Annius de Viterbe et son école (ci-dessus, p. 165). Ces faux avaient été assez maladroitement composés. Quand la nouvelle école savante se fut mise à scruter méthodiquement l'authenticité

des témoignages historiques, les faussaires furent obligés à plus de précautions. On avait travaillé scientifiquement la diplomatique et la paléographie, et un faux n'avait chance de faire son chemin que s'il satisfaisait aux critères de Mabillon et de ses disciples.

Les faussaires surent s'accommoder de ces nouvelles conditions Surtout en France, naturellement. L'ancienne école de faussaires était partie de l'Italie ; il était naturel que la nouvelle s'exerçât avec les plus grands raffinements dans le pays qui avait produit un Mabillon. Le premier et peut-être le plus remarquable représentant de cette tendance fut l'oratorien Jérôme Vignier (né 1606 à Blois, mort 1667 à Paris). Il a si habilement falsifié nombre d'actes et de lettres concernant l'histoire des temps mérovingiens que même le Bénédictin Luc d'Achery s'y est laissé tromper. Cf. J. Havet, *Questions Mérovingiennes* dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* XLVI (1885), 205 ss. Ces faux ont passé pour authentiques jusqu'aux temps modernes. Au xviiie siècle, ils ont été utilisés entre autres par l'abbé Alsacien Philippe Grandidier, archiviste de l'évêché de Strasbourg (mort 1787), qui en a ajouté de nouveaux dans son domaine, l'histoire alsatique. Ces derniers aussi, d'ailleurs, ont des égards si raffinés pour les exigences critiques de l'école érudite qu'on a cru longtemps à leur authenticité. Les *Annales Argentinenses breves* n'ont été démasquées que tout récemment comme falsification. Cf. H. Bloch, *Die elsässischen Annalen der Stauferzeit* dans les *Regesten der Bischöfe von Strassburg*, I, 1 (1908).

D. — L'HISTORIOGRAPHIE GALANTE OU ROMANESQUE

1. — Remarques générales

L'épuisement de l'historiographie humaniste. — Tandis qu'à côté d'elle se développaient ainsi de nouvelles tendances, l'historiographie humaniste perdait de plus en plus la sève de la vie. En théorie, l'imitation rhétoricienne de l'antiquité gardait encore son autorité canonique ; elle ne la perdit que quand le classicisme lui-même succomba. Mais vers le milieu du xvii[e] siècle l'historiographie humaniste cessa de produire.

Le nombre des livres d'histoire ne diminua pas. Le besoin d'information sur les événements du jour et sur le passé le plus récent était tout aussi vif, et avec l'accroissement du public lisant et le perfectionnement des procédés techniques, la fabrication dans le genre des gazettes de livres d'histoire contemporaine s'étendit toujours davantage. Mais l'histoire humaniste de grand style cessa presque entièrement. Ce qui avait été le but et l'orgueil des humanistes, l'exposition d'ensemble, en style soutenu, de l'histoire nationale ne fut presque plus cultivée.

La cause de ce changement ne saurait être uniquement qu'on désespérait de dépasser les créations de l'ancienne historiographie humaniste, que par exemple *après* Buchanan, une histoire d'Écosse en style humaniste eût été une *Ilias post Homerum*. Il y avait encore assez de lacunes à combler, assez de sujets qui n'avaient pas encore été traités à la manière classique. On ne saurait en rendre responsable non plus une censure plus sévère introduite dans la plupart des pays après la contre-réformation. Le Jésuite Mariana, dans l'Espagne au gouvernement absolu de Philippe II, a écrit une histoire de son

pays qui n'est nullement au-dessous de la moyenne des histoires humanistes. L'absolutisme n'était évidemment pas favorable à l'historiographie. Cependant il n'a pas plus tard empêché Voltaire de poser par ses ouvrages historiques le fondement de l'historiographie rationaliste.

Il faut qu'il y ait eu une raison plus profonde. L'épuisement de la production humaniste est sans doute en corrélation avec la réaction générale qui se manifesta à la fin du xvie siècle en Italie, au xviie siècle en Europe, contre les tendances artistiques de l'humanisme. Depuis que les cercles intellectuels dirigeants portaient leur attention sur les sciences naturelles et la philosophie, l'historiographie telle que l'entendait l'humanisme avait perdu l'estime des penseurs sérieux. Ils l'abandonnaient à des gens de lettres et à des compilateurs érudits. Parer des oripeaux de la rhétorique des détails historiques indifférents et incertains, souder les narrations d'auteurs anciens en une nouvelle, ce n'était pas leur affaire.

La nouvelle école savante dont nous avons décrit le développement dans le chapitre précédent essaya bien de répondre aux exigences d'une société instruite dans les sciences naturelles. Mais ses œuvres n'offrirent qu'un dédommagement partiel pour la perte de l'histoire humaniste. Elles pouvaient mieux que celle-ci satisfaire le besoin de renseignements sobres et exacts. Mais leurs auteurs avaient en général une si faible culture philosophique (sociologique) et renonçaient si complètement à l'art et à une composition littéraire, qu'en dehors des professionnels ces livres ne pouvaient passer que pour des répertoires. Le public cultivé qui avait trouvé de son goût les exposés des humanistes, se détourna des in-folio des Bénédictins.

Origines de l'historiographie galante. — En revanche il se fonda, pour le public qui ne cherchait dans l'histoire qu'un divertissement, un nouveau genre d'historiographie qu'on peut bien qualifier d'*historiographie galante*.

Fille bâtarde de l'historiographie humaniste, elle est à peu près dans le même rapport avec elle que la mythologie de salon des poètes rococo avec le robuste paganisme des grands poètes de la Renaissance. Elle chercha comme sa devancière à rivaliser avec les

belles-lettres. Mais celles-ci avaient pris pour modèles la rhétorique pathétique de la poésie de Virgile et les tragédies de Sénèque : son modèle, à elle, fut le roman d'intrigues et de galanteries.

La nouvelle école rétrécit la forme humaniste et la vida de son contenu. Des forces politiques pleines de vie avaient trouvé à s'exprimer dans l'historiographie de Bruni et de ses disciples. L'historiographie galante fut absolument nulle. Ni auteur ni public ne s'intéressaient à l'histoire. Elle était réduite à un recueil de nouvelles amusantes et émouvantes.

Ce genre d'histoire ne mourra jamais. Mais il n'a jamais autant fleuri ni joui d'un tel succès que dans le siècle qui s'écoule entre 1650 et 1750. Son autorité n'a été ébranlée que par l'historiographie rationaliste et son chef Voltaire.

Il est naturel que ce genre ait été surtout cultivé en France. C'était le temps où la culture française prédominait en Europe, et c'est à la littérature française qu'appartenaient la plus grande partie des modèles suivis par l'histoire.

J'ai choisi le terme de *galant* parce qu'il me paraît le mieux localiser dans le temps cette forme de l'historiographie. L'appeler *romanesque*, c'est relever une qualité qu'elle partage avec d'autres formes. Evidemment, j'emploie le mot en dehors du sens érotique qu'il a pris de nos jours. C'est ainsi que l'histoire de la musique distingue, précisément dans notre période, un *style galant*.

II. — Auteurs particuliers

Le plus remarquable et le plus fêté des auteurs de cette catégorie est l'abbé de Saint-Réal (de Chambéry, de 1650 à 1692). Il n'osait plus parfois prendre le nom d'historien. Il appelle *nouvelle historique* son *Histoire de Don Carlos* (Amsterdam 1672) qui, grâce à Schiller, a gardé son souvenir vivant en Allemagne. Mais il n'est pas toujours aussi honnête. D'autres œuvres, comme la *Conjuration des Espagnols contre la république de Venise en* 1618 (Paris 1674) sont tout aussi bien des romans, quoiqu'ils prennent l'air de la vérité. Ce ne sont pas de mauvais romans : pour la narration, la plume exercée de l'abbé mondain ne craignait pas la comparaison avec les littérateurs amusants les plus courus de son temps.

Ce n'est pas seulement de la belle littérature que s'inspirait Saint-Réal. Il prit aussi pour modèle dans les détails l'historiographie des grands Florentins. Comme eux il visait à l'instruction ; il voulait ensei-

gner sinon la politique, du moins la sagesse mondaine. Son introduction à la *Conjuration contre Venise* renferme des réminiscences manifestes du fameux chapitre sur les conspirations dans les *Discorsi* de Machiavel. Mais à cela se borne la ressemblance. Machiavel, Davila et d'autres avaient à l'occasion arrangé l'histoire pour la faire servir à un but pédagogique ; Saint-Réal n'avait d'autre but dans ses inventions que de divertir le lecteur. — Cf. sur son *Don Carlos*, Ranke dans les *Historisch-biographische Studien* (Werke 40-41), 467 s. ; sur la *Conjuration contre Venise*, le même *Zur venezianischen Geschichte* (Werke 42), p. 144 ss.

Le représentant le plus connu de la direction galante fut, avec Saint-Réal, son maître Antoine de Varillas (de Guéret, 1624 à 1696). Il furetait volontiers dans les actes secrets et il sut déterrer bien des choses. Mais il mêlait à ses trouvailles tant d'inventions de son crû, que ses œuvres ont perdu toute valeur scientifique. Daniel déjà (ci-dessus, p. 144 s.), dans son *Précis de l'Histoire de France*, nommait l'*Histoire de la minorité de Saint Louis* « un véritable roman ».

Le Milanais Gregorio Leti (né 1630, mort 1701 à Amsterdam, a été historiographe de Charles II d'Angleterre) n'arrangeait pas tout à fait autant l'histoire en roman. Mais, à tout prendre, ce polygraphe populaire appartient entièrement à l'école romanesque. Un titre comme le suivant en dit assez : *Istoria ovvero vita di Elisabetta, regina d'Inghilterra, detta per sopranome la Commediante Politica* (Amsterdam 1693). Son ouvrage le plus célèbre, la *Vita di Sisto V* (Lausanne 1669), a été analysé à fond par Ranke, *Analekten zur Geschichte der römischen Päpste*, 4ter Abschnitt.

LIVRE IV

L'HISTORIOGRAPHIE DU RATIONALISME

A. — OBSERVATIONS GÉNÉRALES

Rapports de l'historiographie rationaliste avec le rationalisme en général. — Il ne saurait entrer dans le dessein du présent ouvrage de décrire le mouvement qu'on désigne en allemand par le nom d'*Aufklärung*. Nous toucherions à un sujet qui ne peut être traité que dans une histoire générale de la vie intellectuelle en Europe. Nous devons supposer connue l'histoire du Rationalisme lui-même et nous borner à celle des origines et du développement de son historiographie.

D'autant plus que cette historiographie a suivi des voies indépendantes, qui ne peuvent être regardées comme tout à fait parallèles à celles du Rationalisme.

L'historiographie humaniste était un produit normal, pour ainsi dire nécessaire, du mouvement humaniste. La tentative pour renouveler la littérature romaine-alexandrine amenait naturellement à imiter aussi les annales rhétoriciennes des Romains ; car l'histoire était considérée comme un genre littéraire, aussi bien que l'épopée ou l'élégie des rhéteurs. Bien que modifiée par le génie de Bruni et la situation politique de l'Italie, l'historiographie humaniste portait les marques caractéristiques de la nouvelle culture ; son histoire concorde dans ses grands traits avec celle de l'humanisme.

Il en est autrement de l'historiographie du Rationalisme.

Le Rationalisme, au sens propre du mot, c'est-à-dire la tentative pour transformer d'après l'esprit des sciences naturelles les opinions théologiques reçues, ne poussait pas du tout à l'étude de l'histoire.

Les deux partis se servaient, il est vrai, d'arguments historiques ; des libres penseurs isolés ont bien écrit des traités polémiques sous forme de dissertation d'histoire ecclésiastique ou religieuse (comme par exemple le livre un peu improprement appelé *Histoire des oracles*, de Fontenelle, 1687). Mais le Rationalisme ne toucha pas d'abord à l'histoire générale, surtout pas à l'histoire politique.

Cela provient en grande partie du fait qu'il eut dans les premiers temps ses plus zélés partisans en Angleterre et y livra ses premières grandes batailles.

La situation en Angleterre n'offrait pas aux rationalistes l'occasion de s'occuper de problèmes politiques. Les résultats de la glorieuse révolution de 1688 satisfaisaient au fond tous les partis. On ne sentait pas le besoin d'une réforme politique et une tentative pour changer le système de gouvernement n'aurait eu aucune chance de succès. Les rationalistes n'avaient pas de griefs pour eux-mêmes. L'Église d'État en Angleterre et en Écosse avait conservé en grande partie ses privilèges. Mais le principe de la tolérance était si généralement reconnu, la presse jouissait d'une liberté si illimitée, et l'Église usait de ses pouvoirs avec tant de ménagements, que la propagande des rationalistes avait les mains libres. Ils ne devaient pas, comme ailleurs, commencer par réformer la législation avant de répandre efficacement leurs idées. Ils n'avaient pas à s'en prendre d'abord à un système ecclésiastique qui par son union avec l'État semblait assurer sa protection aux abus politiques, économiques et sociaux. Leur guerre était essentiellement spirituelle. Leur but était réellement d'*éclairer*, de mettre les idées religieuses du public d'accord avec les résultats des sciences naturelles. De là le caractère pacifique que le mouvement conserva en Angleterre, quelle que fût la vivacité du ton des controverses littéraires ; on ne mit jamais en discussion, en Angleterre, ni la répartition traditionnelle des pouvoirs politiques ni le règlement des intérêts économiques. Pas, en tout cas, dans les premières dizaines d'années ; ce n'est que dans le dernier quart de siècle avant la Révolution française que des auteurs anglais, sous l'influence du Rationalisme français, se mirent à formuler des projets radicaux de réformes politiques.

D'où seraient venues des velléités de modifier l'historiographie traditionnelle ? Il n'y avait pas de spéculation politique qui eût

alimenté l'histoire. Ce qu'on appelait de ce nom était des manifestes de partis, parsemés de sentences usées. Quand leurs auteurs se livraient à des observations sur des événements politiques, elles ne dépassaient pas des épigrammes légères d'hommes du monde ou des généralisations superficielles.

On sait combien, à cet égard, la situation était différente en France. La critique du régime, qui avait commencé dans les dernières années de Louis XIV, devint de plus en plus tranchante à mesure que les insuccès de la politique extérieure et financière, le mauvais état de la marine et de l'armée, mirent en saillie les défauts du gouvernement absolu. On vit s'éveiller la spéculation politique, l'empressement pour la réforme des institutions politiques. Conservateurs et révolutionnaires, croyants et incroyants l'éprouvèrent également. Il n'avait rien à faire avec le Rationalisme religieux. Mais il s'unit à lui chez quelques-uns d'une façon curieuse.

L'ancien régime avait conclu avec l'Église une étroite alliance. On ne pouvait l'ébranler sans mettre en péril en même temps les privilèges du clergé. Il était clair que des réformes politiques pouvaient aboutir d'autant plus facilement que les autorités y mettraient moins d'obstacles par respect pour l'Église.

Les rationalistes n'attaquèrent donc pas uniquement la législation politico-ecclésiastique par la raison que (contrairement à l'Angleterre) elle les gênait à chaque pas. Ils ne voulaient pas uniquement la liberté de penser, ils s'en prenaient à cette législation parce qu'ils y voyaient le plus gros obstacle à la réforme politique et administrative à laquelle ils aspiraient avec beaucoup de vieux croyants, la réforme qui devait permettre de regagner l'avance prise par le royaume britannique (tolérant et libre penseur).

Ainsi, deux courants tout différents se mêlèrent dans l'historiographie du Rationalisme français. D'un côté, des idées de politique spéculative analogues à celles qui avaient fécondé l'œuvre historique des grands Florentins : de l'autre, la lutte contre la superstition et la conception théologique de l'histoire. Plus les tendances du premier genre dominent, plus l'historiographie des rationalistes a de valeur originale. Là, ils se sont vraiment montrés créateurs ; ils ont donné une impulsion qui agit encore de nos jours. Quant à leur critique de la conception religieuse de l'histoire, elle a moins d'impor-

tance. Ils remettaient au jour des principes établis déjà par les historiens humanistes italiens et appliquaient à la tradition des critères employés, au moins pour l'histoire profane, dès le xviie siècle, dans le Rationalisme et en dehors de lui. Ils l'ont fait d'une manière plus conséquente que leurs devanciers ; les premiers ils ont osé de nouveau laïciser l'histoire — y compris l'histoire biblique et l'histoire ancienne.

La nouvelle orientation de l'histoire. — Plus important encore fut un autre caractère de l'Historiographie nouvelle qu'on peut regarder également comme une conséquence de l'état politique de la France.

D'autres historiens avaient rattaché au récit des raisonnements politiques et considéré l'histoire avant tout comme un recueil d'exemples pour l'instruction politique. Ce n'est pas autrement que l'avait conçue l'école des grands Florentins. Mais toutes ces tentatives, qui d'ailleurs depuis l'avènement de l'absolutisme n'avaient pas trouvé d'imitateurs, se distinguaient en principe de l'historiographie rationaliste. Jusqu'ici, les historiens qui se risquaient à critiquer des événements historiques et ne se bornaient pas, comme l'école de journalistes formée par Jove, a satisfaire le besoin d'information du public, s'étaient toujours mis pour leurs jugements au point de vue du gouvernement.

Leur position officielle, la plupart du temps, leur dictait cette attitude. Quand on était au service d'un potentat, on devait naturellement soutenir ses opinions. Mais même les grands Florentins et leurs disciples, comme Bacon, par exemple, tout en étant indépendants, ne pensaient pas autrement. Ils appartenaient aux classes dirigeantes, avaient le plus souvent eu part à l'administration, et destinaient leurs ouvrages à des hommes d'État. Il allait de soi que la politique fût pour eux la mesure de toutes choses et qu'ils n'estimassent que ce qui concourait directement à la puissance de l'État. Comme particuliers, ils pouvaient avoir un contact intime avec l'art et la science. Mais ces curiosités d'amateur n'avaient rien à faire avec les intérêts de l'État. Qu'avait gagné Florence à compter pour siens de grands artistes, de grands poètes, de grands écrivains ? On n'oubliait pas complètement le peuple. Mais comment eût-on mieux

travaillé au bien-être des citoyens qu'en s'occupant de la stabilité et du bon fonctionnement de l'administration ?

Les historiens rationalistes amenèrent un revirement complet. Les premiers, ils jugèrent l'histoire du point de vue des sujets (en France, du tiers-état aisé), qui jusqu'alors n'avait un peu compté que pour l'histoire ecclésiastique. Ils exprimèrent dans l'histoire politique les vues et les exigences des classes commerçantes, de la bourgeoisie qui n'avait point part au gouvernement. Il est évident que cela seul devait modifier sensiblement l'appréciation des événements politiques. Ceux qui n'avaient pas été jugés dignes d'une mention, apparurent plus importants que d'autres, que les annales officielles avaient racontés au long et au large. On attacha une valeur indépendante à l'histoire du commerce, de l'industrie, de la civilisation.

Les problèmes historiques nouveaux. — L'historiographie du Rationalisme fut créée en France par des hommes exclus de la politique active, qui n'avaient aucune responsabilité, et souvent aucune compétence politique. Aussi se plut-elle à juger précipitamment et inintelligemment souverains et ministres. En revanche elle fut plus indépendante et alla plus au fond des choses que des hommes pratiques qui se faisaient écrivains et presque toujours ne jugeaient les événements que sur leurs conséquences immédiates. Elle souleva des problèmes historiques. Elle s'étudia à rechercher les causes cachées de grandes transformations historiques, comme, parmi les modernes, Machiavel seul l'avait fait parfois. Elle travailla souvent avec des moyens grossiers. Mais, pour la première fois, se dégageant de la théorie théologique, elle adopta un point de vue philosophique et s'efforça de séparer de l'accidentel ce qui avait une valeur typique et universelle. Les grands Florentins n'avaient traité qu'une petite tranche de vie : elle soumit à sa critique et à son analyse à peu près tous les domaines de la société humaine. Elle fonda le genre nouveau d'histoire politique qui régna encore au XIXe siècle : l'histoire écrite non par des hommes d'État ou des militaires pour l'instruction de leurs confrères, ni par des savants, pour le divertissement des amateurs d'antiquités, mais par des bourgeois, dans l'intention d'éclaircir les grands problèmes politiques

du temps présent. En même temps, ils émancipaient l'histoire de la tutelle de l'État. Leur liberté de mouvement fut souvent bridée et soigneusement surveillée par les gouvernements. Mais ils n'attendaient pas d'eux leur direction. Ce qui avait été la règle, devint l'exception : désormais de grands ouvrages historiques sont rarement édités au service et sur commande des autorités. Les travaux remarquables qui ont ouvert de nouvelles voies à l'historiographie sortent tous de l'initiative de leurs auteurs.

Reproches faits au XIXe siècle à l'historiographie du Rationalisme. — On l'a trop souvent pesée à la mesure de l'historiographie du XIXe siècle. On ne l'a pas comparée aux tendances qui l'avaient précédée, mais à celles qui l'ont suivie et ont pu profiter de ses inspirations et de sa critique. On a rapproché ses œuvres de travaux qui n'appartiennent pas à l'histoire proprement dite. On a, par exemple, opposé les Mémoires de Saint-Simon au *Siècle de Louis XIV* de Voltaire et fait observer que celui-ci manque de la vie qui respire dans les notes du Duc. Comme si l'histoire sérieuse n'avait pas une autre tâche que des Mémoires ! On a reproché à l'historiographie du Rationalisme des défauts qui ne lui sont pas particuliers, et qui se rencontrent en plus grande quantité dans toutes les histoires anciennes que chez Voltaire et son école. Ceux qui jugeaient ainsi, ne connaissaient généralement pas l'historiographie de l'humanisme et du XVIIe siècle. Notons ici quelques-uns des points sur lesquels a le plus fréquemment porté le blâme.

On reproche *premièrement* à l'historiographie du Rationalisme un manque de jugement historique ; on ne trouve pas chez elle le don de se transporter en d'autres temps, en d'autres individus.

Ce reproche est fondé. Les historiens rationalistes jugeaient trop facilement les temps passés d'après le leur. Ils avaient vu des monarques absolus fonder à coups de décrets des villes et des industries. Ils avaient vu la religion exploitée comme un moyen par des princes laïques et ecclésiastiques. Ils n'avaient pu observer comment des créations politiques nouvelles et indépendantes se produisent de bas en haut. Les corporations, qui avaient conservé un reste de leur ancienne indépendance, ne s'appliquaient de leur temps qu'à maintenir leurs privilèges surannés aux dépends de la

prospérité publique. Ils supposaient qu'il en avait été de même à d'autres époques. Rencontraient-ils dans l'histoire une *sage* mesure constitutionnelle ? elle devait avoir été décrétée par un législateur ou un despote. Les religions ne pouvaient être que des inventions de prêtres astucieux en vue de leur profit personnel. Le peuple, les masses, ne leur paraissaient pas actives dans l'histoire ; elles ne faisaient que ce que les classes dirigeantes trouvaient bon de leur prescrire.

Est-ce que l'historiographie antérieure est à un niveau plus élevé ?

Pour le prétendre, il faut admettre que l'interprétation théologique de l'histoire révèle une vérité plus profonde, et que la vieille foi populaire qui fait départir aux États par un divin monarque la prospérité ou l'infortune d'après leur conduite religieuse ou morale, explique mieux l'essence du développement historique, que ne le fait le Rationalisme. Mais quand cela serait vrai, ce fait demeure, que la conception théologique, en face de la matière historique concrète, ne peut se démontrer qu'à l'aide de manipulations arbitraires et violentes et laisse bien des choses sans explication. Elle enferme les personnalités dirigeantes dans une sphère d'action plus étroite que le rationalisme, fasciné par les bienfaits du despotisme éclairé. Mais elle impose à l'histoire un cadre tout à fait étranger à la réalité et que le spectateur sans préventions verra se briser au premier coup d'œil.

De plus, ce cadre n'avait été employé que par des historiens à éducation théologique et en général pour l'histoire ecclésiastique. Les historiens laïques, quand ils abordaient ces questions et cherchaient à relier les effets aux causes, ne pensaient pas autrement que les rationalistes. Pour les grands Florentins, pour Machiavel et Guichardin, les constitutions et les religions avaient-elles une autre origine que d'habiles calculs ? Un cerveau non formé par la sociologie conçoit naïvement l'idée anthropologique que les organisations politiques, au lieu de provenir d'une lutte entre des pouvoirs et des besoins divers, sont fabriqués sur un plan par de *sages législateurs*.

Quand même les rationalistes se seraient contentés de poursuivre systématiquement dans l'histoire cette conception populaire, ils auraient bien mérité de la science historique. Les anciens historiens, à l'exception des Florentins et de leurs disciples, n'avaient guère

arrêté leur attention sur l'enchaînement des faits. Les annalistes humanistes avaient décomposé l'histoire en une série de récits brillants sans cohésion. Les antiquaires avaient appendu ensemble par un lien chronologique extérieur des notices savantes. Très rarement ils s'étaient demandé jusqu'à quel point les événements qu'ils racontaient pouvaient dériver d'événements plus anciens, et s'il n'y avait pas quelque relation interne entre des mesures en apparence tout à fait disparates (par exemple une innovation dans la législation financière et un revirement simultané dans la politique extérieure). Les rationalistes, en cherchant pour la première fois à établir dans l'histoire une corrélation systématique de causes et d'effets, ont dirigé l'attention sur tous ces problèmes. Ils ont conclu souvent avec trop de précipitation et formé un enchaînement causal très sommaire et grossier. Mais ils ont décidément mis fin aux compilations sans idée et ils ont cherché à expliquer la suite des faits historiques. Ils ont osé les premiers critiquer les imaginations simplistes des théoriciens de l'histoire. Il n'est pas exact de dire que l'explication individualiste ait atteint dans leur œuvres son point culminant. Cette théorie est au contraire écartée en partie chez les historiens notables du Rationalisme. Ils ont discuté les premiers la question de savoir si le cours de l'histoire n'est pas déterminé aussi par des forces inconscientes (« l'Esprit des temps, le caractère national », etc.). Leurs prédécesseurs avaient, à peu d'exceptions près, ignoré ce problème, ou l'avaient tourné par un recours à l'hypothèse d'un insondable gouvernement divin. Les rationalistes n'ont pas plus, mais au contraire moins manqué de sens historique que leurs devanciers les plus distingués, les historiens de la Renaissance : ils faisaient au moins effort pour reconnaître d'autres puissances à côté de celles qu'ils voyaient diriger de leur temps le gouvernement des États. Ils n'ont pas tiré de leur cercle restreint d'expérience des conclusions historiques aussi unilatérales que les Florentins du XVIe siècle.

Et l'époque suivante, qui critique si vivement le manque de sens historique du Rationalisme, a-t-elle donc été exempte de ce défaut ? Quelques-uns des plus grands historiens de la première moitié du XIXe siècle, qui voyaient leur époque remplie des luttes entre conservateurs et libéraux, n'ont-ils pas généralisé indûment cette

observation et converti toute l'histoire en une guerre entre principes opposés ?

Il en est de même du *second* reproche (qui se confond un peu avec le premier), savoir que les historiens rationalistes n'auraient fait aucune différence entre hommes et hommes et mis sur le même pied d'égalité des individus de temps et de pays très différents, comme s'ils étaient des grandeurs mathématiques.

Ce défaut ne leur est pas particulier non plus. Ils ont au contraire cherché les premiers à le combattre. Les premiers ils ont eu le sentiment que les peuples primitifs ne devaient pas être jugés d'après les mêmes principes que les nations civilisées. Leurs tentatives pour établir dans le détail des distinctions ethnographiques ne furent en général pas très heureuses, en partie parce que les matériaux étaient insuffisants, en partie parce qu'il s'y mêlait la préoccupation d'opposer à la thèse de l'influence morale du christianisme les vertus des peuples païens. Il n'en reste pas moins que le Rationalisme (français) a pour la première fois osé restreindre la proposition provenant de la philosophie populaire de l'antiquité, d'après laquelle tous les hommes seraient de même espèce.

D'un autre côté, pour autant qu'il l'admettait, il a été le premier à prendre cette thèse au sérieux. Les historiens anciens avaient des idées bien plus naïves que les rationalistes ; mais avec leur absence de réflexion, ils ne songeaient pas à en tirer toujours les conséquences. En essayant de reconstruire la psychologie des personnages historiques, ils s'étaient servis des mêmes moyens que les rationalistes et ils n'avaient pas hésité à imaginer le passé d'après leur temps et leur entourage. Mais souvent ils présentaient confusément les événements qu'ils racontaient. Ils rapportaient comme vraies des histoires étranges et des légendes exotiques qui furent, parfois à tort, rejetées par les rationalistes comme incroyables ou impossibles. Mais ils ne comprenaient pas mieux que ceux-ci ce qu'il racontaient. Seulement ils n'avaient pas le courage de rompre en visière à la tradition aussi hardiment que le firent les rationalistes, et surtout, ils voulaient amuser plutôt qu'instruire. Plus une relation était curieuse, mieux cela valait : c'était au lecteur de voir ce qu'il devait en penser. Les rationalistes ont éloigné sans ménagement tous les récits historiques où les hommes paraissaient agir par des motifs

inintelligibles pour eux. Ils ont ainsi, à côté de beaucoup de fatras, balayé avec trop de précipitation des renseignements intéressants. Mais c'était un déblaiement nécessaire. Il est très rare qu'une histoire attaquée par eux puisse passer pour vraie (littéralement, pas seulement quant au *noyau historique*). Or les légendes qu'ils rejetaient avaient été regardées comme véritables *au propre* et pas seulement comme symboles. Même alors qu'ils repoussaient un récit par la raison qu'ils ne le comprenaient pas, ils rendaient à la science historique un plus grand service que s'ils n'avaient rien pensé du tout. Que de recherches historiques fécondes ont eu pour stimulant leur assertion que telle histoire ne pouvait être vraie parce qu'elle choquait le sens commun ou l'expérience journalière !

Du même genre est le *troisième* reproche, concernant le PRAGMATISME des rationalistes.

Celui-là aussi est justifié. Le Rationalisme aimait à attribuer les événements historiques à l'action consciente des individus isolés ; il était naturellement porté à reconstruire les motifs qui les avaient déterminés ; et comme il se représentait les hommes d'État du passé sous l'image de la moyenne des souverains contemporains, rien d'étonnant à ce qu'il ait cherché de préférence ses explications dans des mobiles mesquins et platement utilitaires.

Mais ici encore il faut dire : le Rationalisme n'a pas inventé ce Pragmatisme, il en a fait une application plus honnête et plus franche que les historiens antérieurs. L'interprétation pragmatique de l'histoire est la règle, dès qu'on poursuit un but d'enseignement. Ne règne-t-elle pas dans les œuvres des grands Florentins ? — Sans doute elle était latente lorsque l'historien se bornait à des compilations et n'essayait pas de faire vivre ses personnages. Le Pragmatisme conséquent des rationalistes ne constituait-il pas un progrès ?

En tout cas il était par sa sobriété une réaction salutaire contre l'historiographie humaniste et galante.

Les historiens antérieurs, les grands Florentins exceptés, avaient appliqué aux relations des sources bien d'autres fioritures et d'autres interprétations arbitraires que les rationalistes. Les humanistes avaient fait de leurs figures historiques des héros de théâtre de l'ancienne Rome, les historiens galants en avaient fait des intrigants de comédie. Les rationalistes partaient au moins de la réalité. Leur

plate psychologie les servait mal quand il s'agissait d'expliquer des natures compliquées et des individualités chez qui le cœur prédominait sur l'intelligence. Mais ils faisaient moins violence aux sources et à l'histoire que les fictions de la rhétorique classique et les fantaisies romanesques des historiens galants. Et puis ils ont été les premiers à faire front contre l'emploi exclusif de la méthode pragmatique. Seuls parmi eux les petits esprits s'y sont livrés sans réserve ; les chefs y ont déjà échappé.

C'est à tort qu'on a reproché à Voltaire d'aimer à assigner de petites causes à de grands événements. On peut sans doute découvrir chez lui des passages qui semblent confirmer cette opinion. Mais il ne faut pas oublier que l'habitude d'expliquer de grandes transformations historiques par des incidents personnels fortuits et des intrigues d'escaliers dérobés, loin d'être particulière au rationalisme, est courante dans l'ancienne philosophie de l'histoire. Sceptiques et croyants avaient de tous temps cherché à montrer le néant de la grande politique et des efforts humains en attribuant à des causes futiles les vicissitudes de l'histoire universelle. Montaigne, après Bodin, avait rapporté la chute de Charles le Téméraire à une querelle pour quelques peaux de moutons (*Essais*, III, 10 ; cf. P. Villey, *Les livres d'histoire moderne utilisés par Montaigne* [1908], 68 s.). Pascal avait dit que la face de l'univers eût été changée si le nez de Cléopâtre avait été plus court (*Pensées*, 1re partie, Art. 9, § 46 ; cf. la remarque analogue sur Cromwell Art. 6, § 7). Cette théorie n'est donc pas une invention du Rationalisme *superficiel*. Au contraire, Voltaire a été le premier à s'élever (en opposition par exemple à Bolingbroke) contre cette conception et à faire dans le développement historique une grande part à l'influence inconsciente des conditions géographiques et des caractères nationaux.

Les reproches ont souvent porté, *quatrièmement*, sur la critique rationaliste des HISTOIRES DE MIRACLES.

Eh bien, il n'est pas exact qu'elle ait inventé ou pratiqué avec empressement la maladroite correction *rationnelle* des légendes. Elle se distingua précisément des anciennes écoles en ce qu'elle aima mieux rejeter complètement les récits merveilleux que d'en corriger quelques détails. L'opinion courante vient de ce qu'on a pris comme type de l'historiographie rationaliste en général l'histoire ecclésias-

tique (protestante) de l'*Aufklaerung* allemande. On n'y était nullement autorisé.

C'est un fait caractéristique que certains théologiens osèrent étendre à l'histoire ecclésiastique et même à l'histoire biblique la méthode d'interprétation rationaliste provenant de la philosophie populaire des anciens, qui était appliquée depuis longtemps dans l'histoire profane et constamment chez les humanistes italiens. Mais les chefs du mouvement rationaliste ne gardèrent pas cette position mitoyenne. Ils furent plus que de simples continuateurs des humanistes italiens. Non seulement ils donnèrent à leur polémique contre les récits merveilleux de l'Eglise une pointe anti-religieuse, mais ils les rejetèrent entièrement, sans faire la distinction si les légendes qu'ils attribuaient à la fourberie des prêtres étaient rapportées ou non par un écrivain canonique. Il ne faut pas juger la critique radicale du Rationalisme, telle qu'elle fut pratiquée en France surtout, sur les timides compromis des théologiens des universités allemandes.

Les rationalistes avaient, comme critiques, cet avantage sur les humanistes, que les modernes sciences de la nature avaient ébranlé la foi en l'autorité des Anciens. La critique rationaliste, dans le sens ordinaire du mot, avait précisément dans les historiens de l'antiquité son plus ferme appui. L'historien romain modèle n'avait-il pas, en face des histoires merveilleuses, recouru volontiers à des essais d'explication rationnelle ? Des auteurs anciens d'histoire universelle, tels que Diodore et autres, n'avaient-ils pas eu l'habitude de transformer les mythes en vulgaires faits et gestes dramatiques ? Les études polyhistoriques des XVIe et XVIIe siècles ont peu de défauts qui ne puissent être couverts par l'autorité des Anciens. Depuis que celle-ci, pour autant que les sciences naturelles étaient en jeu, se trouvait définitivement renversée, les historiens éclairés avaient moins de peine à écarter radicalement les histoires d'origines des peuples modernes, partiellement inventées par analogie avec les histoires antiques de fondations. L'humaniste Buchanan interprétait rationnellement les fables de l'histoire des rois d'Ecosse ; le rationaliste Robertson les écartait d'un seul geste hardi.

La théorie des catastrophes. — L'historiographie du Rationalisme paraît être en progrès sur le pragmatisme des anciennes tendances,

principalement parce qu'elle tourna son attention, à côté de l'histoire politique, sur l'histoire du commerce, de l'industrie, et sur le développement de la civilisation. Il est évidemment plus facile, en apparence, de rapporter aux sages mesures d'un souverain un essor politique, qu'une période de prospérité générale du commerce, de l'industrie, ou de *floraison des arts et des sciences*, surtout quand ces progrès de la civilisation se produisent en même temps dans plusieurs pays (dans les périodes pour lesquelles on a choisi le nom vague de *Siècle*, par exemple *Siècle de Léon X, Siècle de Louis XIV*, parce qu'on ne voulait pas faire d'un État le centre de l'exposé). Il n'y avait guère moyen de rapporter des phénomènes semblables aux caprices d'un despote. Quelque estime que l'on fît de l'influence d'hommes d'Etat à l'esprit mercantile et de Mécènes princiers, il était trop clair que des mouvements internationaux pouvaient bien être favorisés, mais non provoqués par les souverains d'un Etat particulier. Ici où le pragmatisme ne servait pas, on eut les essais d'explication qui peuvent être compris sous le nom de *théorie historique des catastrophes*.

C'est le pendant normal, en quelque sorte, du système de philosophie de l'histoire qui faisait sortir du néant, sur un seul acte de volonté, des religions et des constitutions. Comme lui, cette théorie ne connaît pas de croissance lente et progressive, pas de secrètes influences internes pouvant provenir de l'éducation, de la tradition, du genre de vie, de la philosophie, etc. Elle fait intervenir la Providence ou le hasard dans le cours de l'histoire d'une façon aussi abrupte que les despotes éclairés dans les institutions de leurs Etats. Il faut qu'un certain incident frappant ait donné le branle à des phénomènes nouveaux dans la civilisation. L'humanisme et la Renaissance (*la nouvelle floraison des arts et des sciences*) remontent à la conquête de Constantinople et à l'expulsion de savants grecs en Italie [1]; la féodalité et l'essor des villes italiennes vers la fin du moyen âge, aux croisades, — par lesquelles en outre les peuples européens étaient censés avoir fait connaissance avec la civilisation orientale. Ces théories ne pèchent pas seulement par une impossibilité chronologique ; elles ont surtout le défaut de n'admettre des influences

1. Cette théorie fut du reste combattue déjà par Voltaire (*Essai sur les mœurs*, ch. LXXXII).

de peuple à peuple, d'une civilisation sur une autre, que là où l'on peut signaler des chocs extérieurs violents. On imputait à une catastrophe isolée, par exemple une guerre dévastatrice, l'abaissement (réel ou prétendu) du chiffre de la population ; on ne réfléchissait pas que des calamités subites, quand elles frappent un pays sain d'ailleurs, sont généralement plus faciles à guérir que des malaises en apparence insignifiants, qui, lentement mais d'une manière continue, minent la prospérité d'un Etat.

Ici encore, on n'est pas juste envers l'historiographie rationaliste quand on ne voit dans cette théorie que ce côté fruste et superficiel. Il ne faut pas oublier que c'est elle qui s'est occupée la première de ces problèmes d'histoire de la civilisation, et qu'aucune science à ses débuts n'échappe à des théories mal digérées. La science de la nature du même temps n'a-t-elle pas essayé de résoudre ses problèmes par des moyens aussi simplistes et aussi insuffisants ? Si maintes théories du Rationalisme ont eu longtemps un cours immérité et survivent même encore dans des livres d'enseignement actuels et des ouvrages historiques populaires, ce n'est pas le Rationalisme qui en est responsable, mais la pauvreté de pensée de l'époque qui l'a suivi.

Régressions dont l'historiographie rationaliste est coupable. — Même la théorie catastrophique signalait un progrès dans la conception de l'histoire. Elle était insuffisante, mais elle valait mieux que ce qui l'avait précédé. Sur d'autres points l'historiographie du Rationalisme resta au contraire au-dessous de la précédente.

D'abord par sa position fausse vis-à-vis de l'érudition.

Cette position était difficile. Les historiens de l'école humaniste avaient souvent négligé les travaux préparatoires nécessaires et bâti leurs exposés sur des fondements incertains. Leurs œuvres, même appuyées sur des sources secondaires, n'en étaient pas moins scientifiquement supérieures aux complications dénuées d'esprit et de critique des auteurs du moyen âge qu'elles remplaçaient. Elles étaient plus solidement construites que les dissertations savantes, en moyenne, n'avaient coutume de l'être. Même les grands Florentins, qui avaient moins de penchant encore que les classiques pour les études archéologiques, travaillaient leurs tableaux de l'histoire

contemporaine avec autant de conscience que pouvait en demander la science d'alors.

Les prétentions étaient haussées depuis. La nouvelle école savante de Mabillon et de Tillemont avait posé le principe qu'il n'était permis d'écrire l'histoire que quand on était en possession d'un matériel complet et capable de le passer au crible de la critique. L'histoire était réservée aux gens du métier, qui pouvaient consacrer paisiblement une partie de leur vie à la culture d'un petit domaine. Recueillir et cataloguer consciencieusement les matériaux, semblait le but suprême.

Le Rationalisme ne put s'en contenter. Il aspirait à la synthèse, à des exposés historiques qui laissaient de côté le détail « inutile » et ne donnaient que le nécessaire, c'est-à-dire ce qui importait pour ses projets de réforme. Ce n'était pas un mauvais programme d'histoire. Mais pour l'exécuter, il aurait fallu un travail patient et assidu dont ne se souciaient pas la plupart des historiens rationalistes. Ils n'avaient pas tout à fait tort. Beaucoup s'étaient donné une si grande tâche qu'ils n'en seraient jamais venus à bout s'ils avaient voulu suivre la méthode des Bénédictins. Et ils tenaient plus cependant à agir sur le présent qu'à tailler des pierres à bâtir pour les chercheurs de l'avenir. Ils en restèrent donc en somme à la manière de travailler des humanistes et aimèrent mieux s'appuyer sur les narrations d'auteurs précédents que de recueillir eux-mêmes les faits dans les sources originelles. Ils critiquèrent les anciens historiens. Mais ils leur empruntèrent en général à eux-mêmes la matière de leur critique, et non à des documents laissés de côté par la tradition.

Cependant le temps était passé du travail insouciant et rapide. Les rationalistes ont toujours eu comme une sorte de mauvaise conscience vis-à-vis des travaux des Bénédictins. Ils avaient le sentiment que leurs recherches, surtout pour ce qui regarde le moyen âge, touchaient à des problèmes compliqués qu'on ne pouvait résoudre par des jugements hâtifs de dilettantes. Ce n'est pas sans raison qu'ils évitèrent volontiers l'histoire du moyen âge. Quand ils se risquèrent tout de même sur ce terrain, ils qualifièrent leurs travaux d'*Essais*, comme Voltaire, ou ils les cachèrent dans une introduction, comme Robertson, ou ils cherchèrent à dissimuler leur sentiment d'insécurité, comme Jean de Muller, par des sorties dédaigneuses contre

leurs savants devanciers. Ils travaillèrent de préférence sur le XVIe et le XVIIe siècle, où ils se trouvaient sur un terrain sûr et avaient à peine à redouter la concurrence de l'historiographie érudite. Comme chez les grands Florentins, les ouvrages qui ont les plus solides fondements sont ceux qui empruntaient leur sujet au passé le plus récent et pour lesquels par suite la tradition orale pouvait suppléer les savantes études préparatoires : ce n'est pas par hasard que le *Siècle de Louis XIV* de Voltaire, si l'on excepte Möser et Winckelmann, se trouve l'œuvre historique du Rationalisme la plus digne de confiance pour les détails.

Le manque de méthode des historiens du Rationalisme et leur choix arbitraire des matériaux se voyaient naturellement là surtout où ils étaient réduits à leurs propres forces.

Dans l'histoire de la civilisation, par conséquent, plus que dans l'histoire politique. Ils traitaient là des sujets tout nouveaux. Les historiens antérieurs ne consacraient à l'histoire du commerce, de l'industrie, de la culture spirituelle, que des notices détachées. Ils ne s'étaient jamais occupés, à vrai dire, de ces matières et n'en avaient fait mention que quand la narration des faits politiques les y amenait forcément. La première tâche à remplir eût donc été de puiser méthodiquement aux sources. Le Rationalisme a généralement esquivé ce travail. Il s'est contenté souvent de rassembler les renseignements sur la civilisation qu'il trouvait occasionnellement chez les historiens politiques ou ceux de l'Eglise, et d'en tirer des conclusions générales. Dans aucun autre domaine il n'a fourni autant d'impulsions et si peu de résultats acquis que dans l'histoire de la civilisation. Si, même au XIXe siècle, elle s'est longtemps arrêtée à des essais d'amateurs, la faute en est peut-être aux essais brillants, mais légers, du Rationalisme. Les fautes commises dans l'application de la théorie catastrophique proviennent en grande partie aussi d'une étude insuffisante des matériaux. Le Rationalisme n'a fait, ici encore, œuvre durable que dans la CRITIQUE : il a du moins renversé l'autorité d'une histoire de la civilisation fondée sur la Bible et l'Antiquité.

L'historiographie du Rationalisme marque aussi un recul sur un autre point : c'est qu'on l'a fait servir plus que d'autres à la propagande pour certaines TENDANCES.

Les historiens étaient libres vis-à-vis de l'Etat et de l'Eglise. Ils n'écrivaient pas par ordre et pour la glorification d'un prince ou d'un parti. Mais ils n'en étaient que plus dépendants de leur doctrine. Leurs ouvrages étaient des instruments de combat dans la guerre pour la vraie foi. Ils ne voulaient pas seulement démontrer une thèse (politique), comme Machiavel et Commines ; leurs travaux devaient servir à répandre les idées du Rationalisme. Montesquieu, qui pourtant appartenait lui-même aux rationalistes *politiques*, n'avait pas tout à fait tort de dire que Voltaire historien écrivait comme un moine pour son couvent. Les rationalistes n'estimaient pas les événements du passé d'après leur valeur historique, mais d'après la valeur qu'ils avaient pour la polémique. Et pas les Français ni les Allemands seuls. Les Anglais aussi donnaient volontiers à leurs ouvrages historiques une pointe, sinon contre l'ordre politique établi, du moins contre les idées traditionnelles de la religion et de l'histoire ecclésiastique. Ils employaient un langage plus mesuré que les autres, mais leur attitude n'était pas moins hostile. Ils n'attaquaient pas ouvertement l'interprétation théologique de l'histoire, ils la passaient sous silence et par là la combattaient tout aussi efficacement que les Français. Aussi les croyants ne s'y trompaient pas. Lisez les remarques que le chef des méthodistes Wesley fait dans son journal sur les œuvres historiques de Robertson, vous verrez dans quel sens les contemporains interprétaient les expressions prudentes de l'historien écossais.

Nous n'avons pas besoin de démontrer en détail le mal que devaient faire ces tendances transportées dans l'histoire. La plupart des défauts de l'historiographie rationaliste proviennent de l'abus qu'elle fit de l'histoire en l'employant à des besognes qu'il eût mieux valu laisser à la littérature des journaux. Précisément parce qu'elle appliquait pour la première fois des principes scientifiques, sociologiques, cette rechute dans les habitudes de l'historiographie théologique avait mauvais air. Que d'entrefilets déplacés, que de jugements précipités sont dus uniquement à des intentions polémiques !

Il ne faut pas oublier d'un autre côté que le caractère cosmopolite, c'est-à-dire de politique scientifique, de l'histoire rationaliste s'est trouvé assuré précisément par la prédominance des tendances

antireligieuses. L'historien pouvait-il rester dans les frontières de sa patrie quand il collaborait à la lutte internationale contre la superstition et la fourberie des prêtres ? N'était-ce pas la cause de l'humanité entière qu'il défendait ? — Des considérations patriotiques l'ont inspiré d'abord. Mais pour que son propre pays jouît des lumières nouvelles, il était nécessaire que la saine philosophie fît partout sa trouée. L'opposition typique entre le prêtre et le *philosophe* parut en histoire plus importante que la distinction entre compatriotes et étrangers. Sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, l'historiographie rationaliste apparaît comme une continuation de l'historiographie théologique de l'Eglise, qui avait mis également la confession au-dessus de la nationalité.

Littérature. — Sur l'origine de l'historiographie du rationalisme et ses rapports avec les anciennes écoles, le témoignage personnel qui restera toujours le plus important, ce sont les deux lettres de Voltaire exposant son programme pour le *Siècle de Louis XIV*, la lettre à l'abbé Dubos (ci-dessus, p. 407 s.) du 30 octobre 1738 et la lettre à lord Hervey de l'an 1740.

Il règne des idées très confuses au sujet de l'influence du Rationalisme anglais sur l'historiographie française. Les remarques sur la philosophie de l'histoire qu'on trouve dans les *Essays* de Hume et chez Bolingbroke, n'ont pas grand chose à voir avec les nouveaux principes de l'historiographie voltarienne. Et puis le principal ouvrage de Bolingbroke *Letters on the Study and Use of History* (1752) fut imprimé plus tard que le *Siècle de Louis XIV*, commencé dès 1735 et terminé en 1750, et seules les insignifiantes *Remarks on the History of England* avaient été publiées en 1733 (Cf. la bibliographie chez W. Sichel, *Bolingbroke and his Times. The Sequel* [1902], 456 s.). On pourrait naturellement songer à un échange oral de pensées entre les deux hommes ; mais à part le terrain commun du Rationalisme, les analogies entre eux sont si faibles qu'on ne saurait guère faire de Voltaire *historien* un disciple du libre penseur anglais. Que l'on estime aussi haut qu'on voudra l'influence générale du rationalisme anglais sur Voltaire et sur les Français, cela ne donne pas le droit d'établir une dépendance de l'historiographie française.

Ce qui a été dit de meilleur sur l'historiographie du Rationalisme en général est dans W. Dilthey, *Das 18. Jahrhundert und die geschichtliche Welt* (*Deutsche Rundschau*, 1901, III). Mais il n'en donne pas une histoire, et il n'a pas essayé de comparer les historiens avec leurs devanciers. En revanche, c'est à lui que nous renvoyons pour les auteurs que nous n'avons pu, dans ce qui suit, que mentionner brièvement ou pas du tout, parce qu'ils ne se sont pas essayés comme *écrivains* d'histoire. Notre travail ne pouvait entrer ici plus qu'ailleurs dans l'histoire de la *conception* historique. — L'ouvrage qui caractérise le mieux la spécula-

tion politique anglaise du XVIII[e] siècle est L. Stephen, *History of English Thought in the Eighteenth Century* (1876). — Cf. en outre R. Fester, *Die Säkularisation der Historie*, 1909, tiré de la 1[re] année de *Histor. Vierteljahrsschr.*) et P. Menzer, *Kants Lehre von der Entwicklung in Natur und Geschichte*, 1911.

B. — LA CRÉATION DE L'HISTORIOGRAPHIE
DU RATIONALISME ET L'ÉCOLE DE VOLTAIRE

I. — Voltaire

François Arouet, appelé *M. de Voltaire* (né 1694 à Paris, mort 1778), le célèbre publiciste et poète, compte dans l'histoire de l'historiographie principalement pour deux ouvrages : 1° *Siècle de Louis XIV*, commencé vers 1735, terminé dans sa première rédaction 1739. Repris et remanié à Berlin 1750, imprimé *ibid.*, 1751 (daté 1752). Edition avec Introduction de Bourgeois, 1890 ; 2° *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII*. Ce titre donne le contenu de l'Essai sous sa forme primitive, dont il parut déjà des fragments en 1745 et 1750 et qui fut imprimée complètement en 1754 à La Haye et à Berlin comme *Abrégé de l'histoire universelle*. L'histoire ancienne manquait dans la première rédaction, parce que Voltaire ne voulait d'abord donner qu'une continuation du *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet. Cette lacune n'a proprement jamais été comblée : Voltaire remplaça plus tard le *Discours* de Bossuet, bien peu congruant avec son *Essai*, par un certain nombre de considérations isolées sur des sujets d'histoire ancienne auxquelles il donna le titre de *Philosophie de l'histoire* (1756 et 1769). De plus le *Siècle de Louis XIV* et le *Siècle de Louis XV* furent rattachés à l'Essai, qui finalement, par son étendue extérieure, se trouva embrasser l'histoire universelle jusqu'au temps présent. Le titre d'*Essai sur les Mœurs* fut employé pour la première fois en 1756. Voltaire l'écrivit à l'instigation de son amie Mme du Châtelet, dans le château de laquelle, à Cirey, il résida de 1734 à 1749.

Les autres ouvrages (cf. la bibliographie dans Bengesco, *Voltaire, Bibliographie de ses œuvres*, 1882 à 1890), quoique plusieurs aient beaucoup de mérite, ne peuvent être tous énumérés ici. Nous nommerons seulement son œuvre de jeunesse. *Histoire de Charles XII*, qui marque la transition entre l'historiographie romanesque et celle du rationalisme (1re édit., 1731), et le travail d'histoire constitutionnelle *Histoire du Parlement de Paris* (1769). Ce sont des travaux commandés que les *Annales de l'Empire* (jusqu'à Charles VI) écrites pour la duchesse Louise-Dorothée de Saxe-Gotha (Colmar 1754), le *Précis du siècle de Louis XV*, que Voltaire composa en qualité d'historiographe royal (1755 ss. ; complet

1769) et l'*Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand*, écrite pour répondre à un vœu de l'impératrice Elisabeth (1759 à 1763).

Tous ces ouvrages n'apportent en principe rien de nouveau. C'est plutôt le cas pour les nombreux écrits d'apologie ou les programmes que lança Voltaire à côté de son activité historique proprement dite (*Le Pyrrhonisme historique*, 1769, *Fragments sur l'histoire*, 1773, etc.) Parmi les PETITS ouvrages narratifs, citons les *Fragments historiques sur l'Inde* (1773). Aux dissertations critiques imprimées dans les *Œuvres* (1re édition complète, Kehl, 1785 à 1789) il faut ajouter encore les *Remarques autographes de Voltaire en marge d'un livre anonyme du P. Daniel*. Elles concernent les observations de celui-ci sur Mézeray publiées chez Bavoux, *Voltaire à Ferney*, 1860. — Une esquisse antérieure des parties de l'Essai traitant de la poésie, des arts et des sciences a été publié par F. Cussy en 1913 dans la *Revue des Deux Mondes*, III, 103 ss.

LITTÉRATURE. — Voltaire historien n'a pas été encore scientifiquement étudié à fond. On n'a pas systématiquement examiné ses rapports avec ses devanciers, ni l'étendue que prit chez lui l'utilisation des sources. Ses vues sur l'histoire de la philosophie ont fait l'objet d'un bon travail d'ensemble : *Voltaire-Studien* de Richard Mayr, dans les procès-verbaux des séances de l'Académie de Vienne, 95 (1880) ; cf. en outre M. Ritter dans la *Histor. Zeitschrift* 112 (1913), 54 ss. On n'a jusqu'ici étudié à fond que l'*Histoire de Charles XII*, qui n'a pour notre sujet que peu d'importance (cf. la dissert. d'Helsingfors de J. R. Danielsen 1878 et Geoffroy *Le Charles XII de Voltaire et le Charles XII de l'histoire*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 84 [1869] 378 ss.). J.-G. Hagmann, *Uber Vs : Essai sur les mœurs*, 1883, est insuffisant.

Articles plus courts : H. Morf, *Bossuet und V. als Universalhistoriker* dans le recueil *Aus Dichtung und Sprache der Romanen* (1903) ; E. Fueter, *V. als Historicker* dans *Beilage zu Allg. Zeitung* des 12 et 13 sept. 1905 ; P. Sakmann, *Die Probleme der historischen Methodik und der Geschichtsphilosophie bei V.* (*Hist. Ztschr.* 97 [1906], 327 ss.), et autres travaux (énumérés dans Sakmann, *Voltaires Geistesart und Gedankenwelt* [1910]). En outre les chapitres spéciaux dans les ouvrages généraux sur Voltaire : cf. particulièrement G. Lanson (1906) [1].

L'historiographie du Rationalisme a été fondée par Voltaire. Le grand publiciste qui employa ses forces à une réforme de l'État français — une réforme venant d'en haut, et bornée à ce qui était accessible — fut aussi l'homme qui appela à la vie l'histoire conçue dans le nouveau style.

Le point de départ : tendances politiques et religieuses de Voltaire.

1. Un mémoire de *Roger* sur « Voltaire et Henri IV, étude d'un chapitre de l'*Essai sur les M.* » a été présenté en 1906 à la Faculté des Lettres de Paris. Il ne paraît pas avoir été publié.

— C'est avec Machiavel qu'on peut le mieux comparer Voltaire pour sa position dans l'histoire de l'historiographie. Comme le grand Florentin, il aborda l'histoire avec un programme de réformes (politiques) ; il demanda au passé et à l'étranger des matériaux et des arguments pour ses théories. Seulement ses plans étaient plus larges, son esprit plus mobile, ses connaissances plus étendues.

Voltaire n'avait pas comme Machiavel à s'inquiéter de ce problème : comment assurer pour le mieux l'existence d'un Etat. La France n'était pas comme Florence menacée dans son indépendance. Ce qui était le but rêvé par les *Statisti* florentins était pour Voltaire une réalité : une communauté indépendante et puissante. Il ne s'agissait que de fortifier intérieurement cette communauté, c'est-à-dire avant tout de l'affermir financièrement. Le gouvernement devait considérer comme son devoir de relever par une administration rationnelle la population et la prospérité du pays. L'Angleterre (qui était le modèle contemplé par Voltaire, ainsi que Ferdinand d'Aragon et Louis XI par Machiavel), comme organisation militaire, était à peine supérieure à la France. Mais elle l'était par son système d'administration moderne, tolérant, raisonnable, qui ne mettait pas d'entraves à l'esprit commercial de ses citoyens. Écarter tous les obstacles qui faisaient que la France était en arrière sur l'Angleterre, tel était le but de Voltaire ; ce fut aussi le programme de son historiographie.

Non pas exclusivement. Chez Voltaire deux tendances différentes s'unissaient d'une façon originale. Il était d'un côté le représentant typique de la bourgeoisie française, laborieuse et sensée, du tiers état commerçant qui allait dans la Révolution conquérir le pouvoir. Il lui arrivait de s'exprimer comme si l'élan donné à la prospérité matérielle était le seul devoir de l'homme d'État, comme si un roi du type du futur Louis-Philippe était l'idéal d'un souverain. Mais il était trop jouisseur intellectuel, trop Épicurien avide de plaisirs esthétiques pour avoir pu se plaire dans un État de gens du commun. Un gouvernement qui ne prenait pas soin *des arts et des siences* ne trouvait pas grâce à ses yeux. Le grossier matérialisme qui fait consister le bonheur uniquement dans le bien-être extérieur et dans un train de vie confortable ne lui suffisait pas. Surtout dans sa jeunesse. Son *Siècle de Louis XIV*, sous sa forme primitive, paraît

avoir eu surtout pour but d'opposer le Mécénat du Roi-Soleil à l'attitude peu aimable que le gouvernement de Louis XV adopta envers les poètes et les artistes de son temps. Dans sa vieillesse, les conditions changèrent. Il ne cultivait plus la poésie pour elle-même : il attachait aussi moins de prix à la satisfaction des besoins esthétiques qu'à celle des intérêts sociaux. Ses écrits-programmes des dernières années réclament avant tout des recherches d'histoire économique.

Les deux grands ouvrages d'histoire qui reçurent dans son âge mûr leur forme définitive, ont à cet égard une attitude flottante. Dans le *Siècle de Louis XIV*, les deux tendances divergentes tiennent à peu près la balance égale. Dans l'*Essai sur les mœurs* il y a des mots durs contre l'habitude de juger les hommes et les siècles sur l'éclat de leurs beaux-arts. Voltaire trouve que le titre de *Père des Muses* donné à Laurent de Médicis ne vaut pas l'autre, celui de *Père de la Patrie ;* il loue comme l'homme le plus méritant du moyen âge un prêtre, le pape Alexandre III ; car beaucoup de villes durent leur splendeur à ce représentant du système ecclésiastique (qui certainement n'a pas favorisé les arts), etc. Mais il n'abandonna pas complètement le point de vue de l'esthète ami du plaisir. Les périodes qu'il plaçait le plus haut sont celles où les besoins artistiques et matériels étaient également satisfaits, comme l'époque de la contre-réformation en Italie, où le calme et la paix régnaient à l'intérieur et où la religion fit ériger des *temples dignes de l'antiquité.*

On voit bien les vœux qu'il met au premier plan. Plutôt supporter la domination cléricale, si le bon fonctionnement de son administration est assuré et si elle ne met pas d'entraves à la culture esthétique, que la pleine liberté spirituelle, si elle devait être achetée par un état politique incertain et des mœurs barbares.

Voltaire voit dans le despotisme éclairé une panacée pour les malaises politiques. Il faut entendre ce mot dans le sens le plus large. Monarchie ou république, cela ne fait aucune différence ; Voltaire était trop pratique pour attacher comme quelques contemporains beaucoup de prix à la forme des constitutions. L'important est que le gouvernement ne tombe pas aux mains du vulgaire, qui restera toujours fanatique (c'est-à-dire intolérant en religion), mais qu'il appartienne aux classes éclairées. Des États aristocratiques,

comme la Hollande et l'Angleterre, peuvent réaliser cet idéal aussi bien que des États absolutistes. La tâche du gouvernement consiste avant tout à procurer le calme et la sécurité des finances bien ordonnées, une bonne justice, etc. Il doit aussi prendre soin des arts et des sciences; mais cela est moins important. Pour que l'ordre ne soit pas troublé à l'intérieur, il est nécessaire que le gouvernement pratique la tolérance religieuse et tienne en bride le clergé et les masses fanatiques.

Voltaire ne prêche pas la tolérance en vertu de principes, mais par des considérations politiques, pratiques. L'État doit réfréner les disputes religieuses, parce qu'elles produisent facilement des troubles intérieurs qui mènent à la guerre civile, à la dépopulation, au bouleversement de la prospérité matérielle. Aussi la protection publique ne s'étend-elle pas à des doctrines qui offrent un danger pour l'État : il ne faudrait pas souffrir la prédication de l'athéisme, parce que, sans la croyance en Dieu, il est impossible de gouverner les masses.

La théorie politique de Voltaire n'est donc pas étroitement liée à son rationalisme philosophique. La foi de l'Église, sans doute, est une absurdité. Mais l'homme d'État doit compter avec les circonstances. Il doit considérer que les masses sont attachées à cette foi et qu'on ne les convertira pas. Qu'il veille seulement à ce qu'elle ne puisse faire de mal. Et cela, quand même il serait croyant. L'intolérance est un fléau politique, quelque croyance que l'on ait. Et le remède doit venir d'en haut, non d'en bas. Comme Erasme, Voltaire s'adresse aux classes dirigeantes. Il ne veut pas émanciper intellectuellement le peuple et amener par là une révolution.

L'application de ces théories à l'histoire. Le « Siècle de Louis XIV ». — Ce qui donne pour nous de l'importance à cette théorie, c'est que Voltaire lui a fait produire tous ses fruits pour l'histoire.

Bien des contemporains pensaient peut-être comme Voltaire. Mais il fut le premier à en tirer les conséquences en historiographie. La matière historique et la forme de l'exposition furent foncièrement modifiées. Qu'importaient au lecteur les détails de campagnes et d'intrigues politiques qui avaient fait jusqu'alors presque tout le contenu des livres d'histoire ? Qu'est-ce que cet amas de notices décou-

sues pouvait apprendre à un ami des réformes ? Pourquoi les historiens lui refusaient-ils ce qu'il désirait le plus savoir, l'histoire de l'administration intérieure, des finances, des affaires ecclésiastiques, de la civilisation ? Pourquoi les historiens recouraient-ils à de vulgaires inventions sensationnelles plutôt que de raconter sobrement et véridiquement les choses, de façon que leurs récits puissent apprendre quelque chose à l'homme d'État ? Pourquoi même mettaient-ils la narration au premier plan et ne cherchaient-ils pas à analyser les faits et à en relever les traits essentiels ?

Voltaire a professé toute sa vie ces principes ; c'est dans son *Siècle de Louis XIV* qu'il les a suivis avec la plus grande continuité.

Il débuta dans l'histoire par un ouvrage qui appartient encore essentiellement à l'historiographie galante. Son *Histoire de Charles XII* est déjà plus solidement établie que les travaux d'un Saint-Réal et il avait jugé nécessaire déjà, avant de la rédiger, de s'enquérir exactement de la situation économique de la Suède. Pour le style et la composition aussi, son travail est supérieur à tous les précédents. Mais l'intérêt romanesque prédomine encore sur l'intérêt historique et politique. Cette œuvre de jeunesse n'eut au fond pour Voltaire que le mérite de lui faire reconnaître l'insuffisance de l'historiographie antérieure ; il avait vu par ses études préliminaires que même un historien considéré comme Pufendorf était nul pour un chercheur qui désirait être informé des ressources financières d'un pays.

Ce qui lui avait manqué chez d'autres, il le fournit lui-même dans son *Siècle de Louis XIV*.

C'est le premier livre d'histoire moderne, Voltaire rompit le premier résolument avec la forme classique des annales, qui était née presque accidentellement de l'histoire d'une guerre (par Thucydide et Xénophon) et par Tite-Live était devenue canonique pour les temps modernes, Son *Siècle* est le premier ouvrage qui abandonne l'ordonnance par annales et même tout à fait le cadre chronologique. Pour la première fois on essaye de ranger les événements historiques d'après leur enchaînement interne, et non d'après le moment où ils se sont passés. Pour la première fois la vie ENTIÈRE d'un État est décrite.

La NOUVELLE FORME employée par Voltaire a souvent été sévèrement blâmée. On l'a accablée du surnom de *système des tiroirs*. Les parties dont se composait la vie publique, disait-on (politique extérieure, finance, religion, art, etc.), sont bien proprement rangées en rayons, mais Voltaire a oublié d'en montrer les relations organiques, et, en négligeant l'ordre chronologique, il a traité des causes de maint événement plus tard que de cet événement même, de la politique commerciale de Colbert, par exemple, après les guerres auxquelles elle a donné lieu.

Ces reproches ne manquent pas de justesse, mais ils sont fort exagérés. Comme tous les rationalistes, Voltaire n'a suivi que les connexions immédiates, qui apparaissent au dehors et matériellement. Mais l'influence de la situation financière et du système commercial de Colbert sur la politique extérieure de Louis XIV est traitée assez clairement et si dans les premiers chapitres, consacrés aux guerres du Roi, Voltaire doit remettre à plus tard de donner les raisons qui les ont fait éclater, il n'y a guère là de sa faute. N'est-ce pas une nécessité de l'historiographie de ne pouvoir raconter que l'un après l'autre des événements qui se sont déroulés simultanément ? Il faut reconnaître d'ailleurs que Voltaire n'a jamais sondé les relations intimes qui existent entre l'état politique et la civilisation. Il ne s'est jamais demandé si l'architecture des jardins de Versailles ou celle des tragédies classiques et le régime gouvernemental du Roi-Soleil ne procédaient pas du même esprit. Et peut-être n'avait-il pas si tort : sa tête lucide ne s'est au moins pas perdue dans les constructions fantaisistes auxquelles le XIXe siècle ne s'est que trop livré depuis sur la civilisation.

Deux autres points sont plus importants. Premièrement il était de la plus haute importance que l'administration de l'ÉTAT fût conçue comme un tout et que la politique extérieure ne fût plus séparée de l'intérieur, des finances, du commerce et de l'industrie. Il faut remonter à Machiavel pour trouver pareille chose. Et encore l'*Histoire Florentine* ne donne que des indications occasionnelles. Deuxièmement, le développement ultérieur de l'historiographie a montré qu'il n'est pas si facile, malgré les défauts du cadre de Voltaire, de lui en substituer un autre. Une des plus grandes œuvres historiques du XIXe siècle, l'*Histoire romaine* de Mommsen,

n'a-t-elle pas entièrement adopté ce cadre créé par Voltaire ?

On peut blâmer plus sévèrement les concessions faites par l'auteur, dans l'ordonnance du sujet, aux TENDANCES RATIONALISTES.

L'ouvrage, sous sa première forme (1739), manifestait déjà par sa disposition son programme politique et historique. Après une introduction qui illustrait par l'exemple de la Fronde l'état d'anarchie féodale du royaume avant le régime absolu, il décrivait d'abord les guerres et le gouvernement intérieur de Louis XIV, l'histoire du commerce, des finances et des affaires ecclésiastiques. Il y rattachait comme suite naturelle, en quelque sorte, de ce régime absolu, un brillant tableau de l'état florissant dont jouissaient les lettres et les arts sous Louis XIV. Des chapitres étaient insérés qui traitaient de la vie privée du roi, des mœurs, des costumes, etc. La théorie de Voltaire était exposée dans un modèle exemplaire : le début montrait la réforme de l'État par le despote ; la fin, les heureux résultats.

Quand, douze ans plus tard il remania son ouvrage des tendances anti-religieuses s'y mêlèrent. Les chapitres sur les arts et les sciences furent abrégés, ceux des affaires ecclésiastiques augmentés. Les disputes religieuses furent placées à la fin. Elles devaient montrer que Louis XIV n'était pas le type du despote éclairé ; il était intolérant et croyant ; il n'agissait pas comme l'empereur de la Chine, *le meilleur des princes*, qui bannit les missionnaires chrétiens comme auteurs de rébellions, ainsi que le raconte l'étrange chapitre final. La structure organique de l'ouvrage fut détruite dans un intérêt de polémique : le *Siècle de Louis XIV* déjà devait rendre dans la lutte contre le fanatisme et la superstition les services qui constituèrent plus tard la tâche presque exclusive de l'*Essai sur les mœurs*.

Impartialité nationale et politique de Voltaire. — Peu d'ouvrages historiques, du reste, sont aussi exempts de préjugés nationaux et politiques que le *Siècle de Louis XIV*. Des contemporains étrangers, comme Chesterfield, lui ont reconnu ce mérite. Voltaire ne loue Louis XIV et ses ministres qu'autant qu'ils répondent par leurs actes à l'idéal du despotisme éclairé. Nulle part l'avantage de son pays ne se confond pour lui avec la cause de la justice ou de la civilisation.

A propos des prétentions juridiques dont Louis XIV appuyait ses enquêtes, le gallophobe le plus envenimé n'aurait pu s'exprimer plus sarcastiquement que Voltaire. Il reconnaissait le bien, c'est-à-dire ce qui était conforme à ses aspirations politiques, partout où il le trouvait. Son prince idéal est moins le Roi-Soleil que le duc de Lorraine Léopold, qui repeupla et enrichit son pays (chap. XVII). Et comme il loue en bourgeois bien rangé l'ordre des finances hollandaises ! Il se garde sciemment de généralisations haineuses, ce péché mignon des historiens. Il évite de rendre toute une nation responsable des excès d'une certaine classe de la population, qui d'ailleurs se sont produits dans un moment de surexcitation. La *populace* est partout la même : les désordres qu'elle peut commettre ne donnent pas le droit de taxer un peuple de barbarie.

Il n'est pas davantage courtisan. On se tromperait fort en prenant son livre d'après son titre, pour un panégyrique de Louis XIV. Il est vrai que, par opposition contre les nouvelles alarmantes et les noirceurs invraisemblables de pamphlétaires ignorants, il a employé dans sa peinture des touches plus légères que ne les comportait la vérité historique. Il se sentait trop obligé au gouvernement de Louis XIV à cause de la protection accordée aux arts et aux sciences, pour se servir du pinceau réaliste d'un Saint-Simon. Mais il n'a pas imité les scribes officieux qui écrasent les mérites des subordonnés sous ceux du monarque. Il savait garder, même vis-à-vis de Louis XIV, les droits d'une libre critique. Il fit fortement ressortir tout ce que la France ne devait qu'aux ministres et aux généraux du roi, à Colbert, à Vauban, à Louvois et à Turenne. Il ne rejeta pas aussi résolument que dans ses œuvres ultérieures la fiction qui exigeait que l'histoire ne fût racontée qu'en style soutenu et dans la langue d'une rhétorique pompeuse. Mais il s'abstint au moins de l'ornementation conventionnelle du classicisme. Il n'inséra pas de discours ni de lieux communs de morale. Il n'essaya pas de calquer son style sur celui de l'Antiquité.

Si Voltaire évita des généralisations haineuses d'incidents isolés, cela tient en grande partie à ce qu'il chercha le premier à dégager des circonstances accidentelles qui entouraient les événements his-

toriques ce que ceux-ci contenaient de TYPIQUE. Le siècle de Louis XIV n'est pas seulement le premier livre d'histoire qui entreprit de relever dans la masse de la tradition les traits importants pour l'histoire ; c'est aussi le premier où l'auteur cherche à démêler dans chaque renseignement si le fait qu'il rapporte est nouveau ou s'éloigne du cours ordinaire des choses. Si l'on met à part quelques historiens de la Renaissance, tels que Guichardin et Nerli, on peut dire que l'ouvrage de Voltaire est le premier qui ait complètement écarté la méthode de compilation.

L'« Essai sur les mœurs ». — Le *Siècle de Louis XIV* est l'œuvre historique classique de Voltaire. Le plan et l'exécution correspondent parfaitement. Il connaissait à fond son sujet et pouvait y puiser à pleines mains. Les matériaux sont également répartis, les sections bien proportionnées. Les vues universalistes du Rationalisme français sont soutenues jusqu'au bout.

Dans l'histoire universelle intitulée *Essai sur les mœurs*, il y a un abîme entre l'intention et l'œuvre accomplie. Voltaire, tout d'abord, n'avait qu'une connaissance insuffisante du sujet. Principalement de l'histoire de la civilisation, sur laquelle le titre de son ouvrage l'obligeait à porter avant tout son attention. Il n'en avait pas fait l'objet d'une étude personnelle ; il n'en savait que ce que lui apprenaient les renseignements donnés çà et là par l'historiographie traditionnelle. Il les a souvent critiqués avec une grande sagacité et utilisés avec esprit. Mais il ne les a pas complétés, et il s'ensuit que ses données sur l'histoire de la civilisation manquent de cohésion. Les chapitres sur *les arts et les sciences* ou sur *les mœurs et les usages* ne forment pas plus corps entre eux qu'avec l'histoire politique. Il manque des parties essentielles. La scolastique, par exemple, n'est pas du tout traitée ; sa méthode, sans que Voltaire en ait conscience, est mentionnée à propos de Pic de la Mirandole. L'origine et l'expansion des ordres monastiques ne sont racontées que lorsqu'on en est venu à parler du moine augustin Luther, c'est-à-dire lorsque l'histoire politique aussi était amenée à s'occuper des moines mendiants.

En second lieu, l'*Essai sur les mœurs* est appelé à servir la propagande rationaliste dans une beaucoup plus large mesure que le

Siècle de Louis XIV. Écrit pour une amie incrédule et versée dans les sciences naturelles (la marquise du Châtelet), conçue comme une contre-partie du *Discours* de Bossuet (ci-dessus, p. 359), il a moins pour but de donner une exposition nouvelle et scientifique de l'histoire que de montrer l'absurdité de la conception théologique, de l'idée qu'une Providence divine conduit vers le bien les destinées des hommes. L'*Essai sur les mœurs* devait être une arme pour la lutte contre le fanatisme, il ne devait pas précisément servir à une connaissance de l'histoire sans prévention.

Il serait quand même injuste de lui refuser toute valeur historique. Même si l'on voulait faire abstraction des immenses services que Voltaire a rendus par sa critique de la tradition.

L'*Essai sur les mœurs* est d'abord la première histoire universelle, le premier livre d'histoire qui ait pris au sérieux le point de vue universel dans l'histoire. Voltaire n'a pas seulement écarté l'interprétation théologique. Mais aussi la conception *européocentrique* qui lui servait de base. Sans doute l'histoire européenne prend encore la plus grande place. Mais c'est parce que le savoir de Voltaire était plus grand sur les peuples de l'Europe, ce n'est pas qu'il leur ait reconnu une prééminence, surtout sur les peuples de l'Asie Orientale. Il ne craignait pas de comparer les nations exotiques aux européennes, et pas toujours à l'avantage de celles-ci. Non pas comme le fit plus tard Rousseau. Il avait trop d'esprit pour croire aux images qu'on pouvait se faire d'innocents enfants de la nature. Il n'opposait pas le noble sauvage à l'enfant corrompu de la civilisation, mais il ne se faisait pas scrupule de blesser les Européens dans ce dont ils étaient le plus fiers, dans leur orgueil de civilisés. Il fut peut-être le premier à indiquer tout ce que doit aux Arabes la culture du moyen âge. Il n'hésite pas à comparer les exécutions nombreuses qui eurent lieu en Angleterre sous Henri VIII aux immolations dans les temples mexicains. Il ose dire que nous ressemblions au moyen âge aux Chinois, en ce que nous nous croyions le seul peuple raisonnable. L'Inde, selon lui, était gouvernée au XVIIe siècle comme l'Europe au temps des grands États féodaux. Un soulèvement contre le Grand Mogol a des analogies manifestes avec les luttes entre Louis le Débonnaire et ses fils. L'histoire du XVIIe siècle est divisée tout à fait géographiquement et le

regard de Voltaire s'étend de la France jusqu'à la Chine et au Japon.

Ensuite, l'histoire d'Europe elle-même lui doit beaucoup. Le premier il entreprit de résumer l'histoire du moyen âge, de la ramener à quelques grandes lignes. Il chercha ici encore à mettre l'histoire politique en relation avec l'histoire économique et financière. Il est vrai, d'une façon légère et bien peu satisfaisante. Mais il a émis une quantité d'idées dont se sont inspirés déjà les historiens du Rationalisme. Son ouvrage comme le titre l'indiquait, était un simple essai, souvent prématuré, plus souvent tout à fait insuffisant. Mais il mettait en œuvre pour la première fois des principes qui, soigneusement et prudemment appliqués, ont fait faire à l'histoire d'énormes progrès.

La critique historique de Voltaire. — Comme narrateur, Voltaire a été souvent dépassé par ses successeurs. Bien que son style n'ait son pareil chez aucun des historiens du Rationalisme, pour la composition et l'équilibre dans l'ordonnance du sujet, les œuvres des trois grands historiens anglais sont supérieures, par exemple, à l'*Essai sur les mœurs*. Mais comme critique il laisse tous les autres bien loin derrière lui.

Une qualité que Voltaire apportait à la critique, c'était un manque absolu, incroyable, de respect. Aucune autorité ne lui imposait. Il était homme moderne d'outre en outre. Le nimbe de l'antiquité et de l'érudition n'exerçait sur lui aucune suggestion ; il se faisait au contraire un plaisir de le dépouiller par ses sarcasmes de la patine des siècles qui l'embellissait. Avec cela il avait une connaissance pratique du monde plus étendue que presque aucun des historiens précédents. Il avait appris la diplomatie et la politique par son commerce intime avec des hommes d'État, et même en y prenant part personnellement ; il les connaissait aussi bien que les politiques de profession, et il avait sur eux cet avantage qu'il s'entendait à autre chose encore qu'aux affaires d'État. Il disposait d'un stock solide de connaissances en économie politique. Des choses de la littérature et en partie des choses de la science, il parlait en connaisseur. Surtout il avait des connaissances techniques très étendues (le Rationalisme français avait un goût particulier pour les

questions de ce genre). Il était par conséquent à même de critiquer d'une manière toute nouvelle les témoignages historiques.

Dans la CRITIQUE DES SOURCES proprement dite, il se montra plus radical que n'importe quel historien précédent. On savait bien en général que des historiographes officieux étaient peu sûrs, et quand il s'agissait d'un point litigieux actuel, on se plaignait de leur partialité. Mais les historiens n'en tiraient pas les conséquences. Ils biffaient bien les flatteries trop manifestes, mais ils n'attaquaient pas la manière de voir officieuse. Voltaire fit à cette habitude une opposition de principe. Il connaissait les écrits de parti des Whigs et des Tories et leurs altérations de l'histoire, et il ne voyait pas pourquoi on aurait, dans le passé, mieux respecté la vérité. Il montre dans une délicieuse parodie quel eût été le jugement des historiens si Henri V d'Angleterre, au lieu des Valois, eût gardé le pouvoir en France. Il savait aussi comment des journalistes et des pamphlétaires contemporains se procuraient des matériaux pour leurs ouvrages d'histoire, comment ils accueillaient de simples bruits, et le peu de crédit que méritent souvent les Mémoires. Il traita en conséquence les renseignements des écrivains. Il fut peut-être le premier à ne pas prendre pour bon argent les historiettes tendancieuses sur la vie privée des empereurs romains que nous ont conservées Tacite et Suétone. Toutes ces anecdotes, selon lui, n'étaient que des bruits. Il ne croyait pas, comme les classiques modernes, que, par on ne sait quel motif mystérieux, les données d'un historien ancien fussent plus sûres que celles d'un moderne. La *Cyropédie* de Xénophon, que l'historiographie savante avait aimé jusqu'alors à utiliser comme source historique, est appelée par lui *un roman moral* « *à peu près semblable à notre Télémaque* ».

Voltaire usait plus volontiers encore de la critique réaliste. Il est le premier historien depuis Giustiniani qui se pose partout et toujours la question : ces choses que rapporte la tradition sont-elles possibles ? Ici ses connaissances techniques le servaient bien. Il critiquait intelligemment les chiffres fantastiques de la population et des armées qu'on trouve chez les anciens historiens. Il se trompait parfois, parce que son savoir ethnographique était très limité et qu'il identifiait trop les dispositions *naturelles* des peuples qu'il connaissait avec la nature humaine en général. Mais

sa critique trop hasardeuse a fait encore plus de bien que de mal. Elle a mis fin aux compilations ineptes d'histoires *merveilleuses*, et elle eût été plus bienfaisante encore si l'école critique philologique, à son détriment, n'avait pas presque entièrement négligé ce domaine de la critique historique.

Sa conception réaliste de l'histoire. — La conception de l'histoire en général se trouva modifiée par là. On avait jusqu'alors tenu l'histoire ancienne et l'histoire biblique surtout, dans un clair-obscur vénérable ; on avait inconsciemment contemplé l'histoire gréco-romaine avec les yeux de la tradition rhétoricienne de l'Antiquité, et l'histoire biblique avec les yeux des écrivains ecclésiastiques. Sur l'histoire du moyen âge les humanistes officieux avaient projeté une fausse lueur de sentimentalité patriotique. La sobriété incolore de l'école érudite avait été une saine réaction. Mais elle avait enlevé toute vie à l'histoire. Voltaire, pour la première fois, traînait tout le passé à la pleine lumière du jour. Sa critique objective, qui montrait combien peu on pouvait se fier aux données techniques et statistiques des historiens de l'antiquité, mettait ceux-ci comme autorités au-dessous des écrivains modernes. Il n'y avait donc plus de raison pour taxer leurs jugements politiques à un autre taux que ceux des historiens contemporains. Voltaire jetait sans hésiter par-dessus bord les héros et les États de l'antiquité quand ils s'étaient écartés de l'idéal du despotisme éclairé. Naturellement il traita surtout durement les Grecs, qu'on s'était habitué d'après Plutarque à considérer comme de sages et vertueux hommes d'État. Des rapprochements hardis avec des situations modernes devaient servir à dépouiller l'histoire d'une fausse patine idéaliste. Voltaire a ouvert la voie qu'ont suivie plus tard Mommsen et Renan. « On (à Rome) les regardait (les Juifs) du même œil que nous voyons les nègres » (*Essai* ch. VIII). « Leurs assemblées secrètes (des chrétiens se gouvernaient comme celles des Primitifs ou Quakers d'aujourd'hui » (*ibid*). Il n'oublie jamais de faire remarquer combien étaient petits certains territoires, combien insignifiants tels événements que les histoires traditionnelles placent au centre de l'histoire universelle. Il aimait surtout à comparer l'étendue de la Palestine à celle des États modernes — conception assez grossière, mais supérieure à l'an-

cienne méthode, qui ne se représentait pas les événements dans leur cadre géographique.

Voltaire pouvait d'autant mieux faire valoir cette nouvelle conception réaliste que son style s'était aussi complètement dégagé du classicisme. Différent en cela des historiens florentins de la Renaissance, il rompit entièrement avec le style antique. Nous l'avons indiqué déjà à propos du *Siècle de Louis XIV*. Dans l'*Essai sur les mœurs* et dans les autres ouvrages il alla plus loin encore. Dans le *Siècle*, il avait encore tenu en bride sa merveilleuse nature de vif-argent. Plus tard son tempérament se donna libre carrière. L'*Essai* est plein de bouffonneries, et de gamineries qui conviendraient mieux à un feuilleton qu'à un ouvrage scientifique.

On peut en blâmer Voltaire. Mais on ne devrait pas oublier qu'il prenait quand même tout à fait au sérieux ses travaux historiques et qu'ils reposaient, sinon sur une érudition très étendue, au moins sur un respectable travail de réflexion. Il était à sa manière plus consciencieux que bien des savants qui ne faisaient que copier leurs sources ou donner à la tradition une forme littéraire. Il pesait soigneusement toutes choses. Il ne s'est pas contenté, par exemple, de répéter simplement le renseignement qu'à la bataille de Crécy on a pour la première fois employé des canons ; il s'est dit : si cette donnée est exacte, on doit pouvoir découvrir dans les batailles suivantes l'usage de cette invention. Comme ce n'est pas le cas, il y a sans doute erreur dans la tradition — raisonnement qui avait son importance comme pouvant acheminer à une idée plus exacte du peu d'influence de la poudre à canon sur l'art de la guerre en campagne vers la fin du moyen âge.

La philosophie de l'histoire de Voltaire. — Les chapitres les moins satisfaisants des œuvres historiques de Voltaire sont ceux qui contiennent les germes d'une philosophie de l'histoire.

Voltaire n'était pas un grand métaphysicien et sa spéculation historique est à l'avenant. Il a frappé lui-même l'expression de *philosophie de l'histoire*, et l'a placée en tête des esquisses sur l'histoire ancienne qui servent d'introduction à son *Essai sur les mœurs*. Mais il n'entendait pas par ce mot ce qu'en a fait plus tard la spéculation allemande ; il n'a guère d'autre sens que celui-ci : *Histoire au point*

de vue de la philosophie (rationaliste). Ses vues sur l'essence du développement historique sont remarquablement obscures et contradictoires. Il n'était conséquent que dans son rejet du système théologique, c'est-à-dire de l'idée qu'un plan de salut divin préside à l'histoire. Mais au reste, il n'a jamais été d'accord avec lui-même pour savoir à quelles puissances il devait assigner l'influence décisive sur le cours de l'histoire. Tantôt il faisait procéder les transformations les plus importantes de la volonté d'un seul despote et laissait supposer que les peuples ne formaient qu'une masse toute passive ; tantôt il parlait de l'*Esprit du temps qui dirige les grands événements;* tantôt il attribuait tous les progrès, comme plus tard Buckle, à l'extension des sciences naturelles. La théorie dont il se servait le plus souvent, le premier sans doute parmi les historiens, c'est celle qui au XIXe siècle a eu tant de partisans chez les auteurs d'études sur les races : il expliquait les événements historiques par le *génie* de chaque peuple.

Il y mit autant de naïveté que ses disciples. Il avait pris clairement conscience des différences caractéristiques entre les nations européennes modernes, particulièrement entre les Anglais et les Français, et il s'imaginait que ces particularités nationales pouvaient être regardées comme permanentes en histoire. Sa foi était si robuste à cet égard qu'elle l'entraîna même à des prophéties. D'ailleurs avec aussi peu de bonheur que d'autres : il rapportait le crac du système de Law à cette idée, que la différence établie *par la nature* entre les Français et les Anglais rendait impossible l'institution en France d'une banque d'État ; un quart de siècle après sa mort, il recevait un démenti. Mais il n'a pas proprement systématisé cette doctrine.

En général il s'en tenait plutôt à des explications plus accessibles. Il écrivait en homme pratique, pour des gens pratiques, et les déductions philosophiques sur les causes profondes des événements ne leur rendent pas grands services. Pour agir, il faut prendre la situation telle qu'elle est et s'en accommoder aussi bien que possible. Voilà qui est plus important que de savoir quelles forces mystérieuses ont peut-être concouru à produire cette situation. Or Voltaire voulait écrire pour des hommes d'État. Il ne faisait pas autant de cas de l'influence des actions individuelles que les courtisans et

les littérateurs à gages. Il prit résolument position contre le raisonnement politique trop subtil qui supposait après coup un plan secret à tout succès inattendu. L'homme ne peut créer quelque chose que dans les limites d'une certaine sphère. Mais si l'histoire veut réellement enseigner, elle ne doit pas laisser ses yeux s'égarer au delà du point où il peut être question de responsabilité personnelle. Au delà commence le hasard.

On voit sans peine qu'une historiographie de ce genre ne peut avoir qu'un faible penchant pour des recherches de philosophie historique. On peut dire que Voltaire n'a été amené à des problèmes historiques généraux que par son opposition contre la théorie ecclésiastique. Il chercha à réfuter la conception transcendante en indiquant les forces immanentes qui peuvent avoir déterminé le cours de l'histoire ; quant à bâtir avec ces idées critiques un système, ce n'était pas son intention ; peut-être cela dépassait-il ses forces.

Les tragédies de Voltaire, malgré leur insuffisance, ne trouvèrent pas en France, au XVIIIe siècle, de rivales sérieuses : il en fut de même de ses œuvres historiques. Aucun des historiens français du rationalisme ne mérite d'être nommé à côté de lui. Moins que tout autre l'abbé RAYNAL (Guillaume-Thomas Raynal, né 1713 à Saint-Geniez, quelque temps Jésuite, mort 1796 à Chaillot), dont l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (Amsterdam 1771, anonyme) jouit longtemps d'une gloire imméritée. Raynal était un habile journaliste, qui savait se plier aux courants du jour. Dans son ouvrage superficiel on trouve des notices sur l'histoire du commerce comme les aimait l'époque des théories économiques, mêlées sans être fondues avec des tirades sur le despotisme et l'état de nature dans le genre de Rousseau. Des sujets religieux il parle sur le ton d'un grossier mépris. Des emprunts sans gène au bien d'autrui sont encore le moindre défaut du livre. Raynal ne manquait pas de talent, mais il ne sortit pas d'une écrivaillerie frivole.

II. — L'École de Voltaire en Angleterre

1. — *Observations générales.*

C'est en Angleterre que le Rationalisme porta ses fruits les plus mûrs.

Cela provient surtout de ce que les Anglais ne poursuivaient dans leurs œuvres historiques aucun but politique pratique. Ils n'aspi-

raient pas à une réforme de la constitution de l'État ou de l'Église. Ce que les Français espéraient obtenir, ils le possédaient déjà. Aussi leurs œuvres n'ont-elles pas un caractère polémique. Un incrédule même comme Gibbon parle avec tiédeur, mais sans animosité, de la naissance du christianisme : pourquoi se serait-il échauffé sur une institution qui le laissait parfaitement en repos? Rarement la narration historique est interrompue par des épigrammes hors du sujet et des applications pratiques prématurées. Les adversaires du Rationalisme voltairien, tels que Herder, avaient raison, à leur point de vue, de préférer les historiens anglais aux français.

Nous sommes disposés aujourd'hui à juger différemment. L'élan vers une réforme générale qui animait Voltaire et Montesquieu, poussait les Français à rechercher les causes profondes des phénomènes historiques. Ils posaient des problèmes d'histoire scientifique. Tandis que le contentement d'eux-mêmes où se complaisaient les Anglais ne voyait habituellement dans les faits historiques que des choses toutes naturelles, les Français sympathisaient avec les opprimés. Ils fouillaient dans l'histoire des matériaux pour instruire et éclairer ; les Anglais se croyaient déjà en pleine possession de la vérité. Robertson seul, qui se rattacha directement et volontairement à Voltaire, a tiré profit des idées sur la philosophie de l'histoire qui inspiraient les Français ; ni Hume, ni Gibbon, ni surtout leurs élèves (Watson, Roscoe, etc.), n'ont montré autant d'intelligence des grands problèmes historiques ou de liberté d'esprit en politique que Voltaire. Les ouvrages des Anglais sont plus également, parfois (Gibbon) plus solidement travaillés que ceux des Français. Ils font moins de concessions aux tendances de l'époque. Mais leurs raisonnements sont plus superficiels. Ils emploient dans une plus grande mesure la méthode pragmatique. Ils se sont moins affranchis que les Français des préceptes des humanistes. La narration l'emporte sur l'analyse. Les définitions réalistes de Voltaire sont remplacées par des expressions d'une élégance incolore. On cultive de nouveau avec prédilection les anecdotes, bonnes ou mauvaises, parées des ornements de la rhétorique. On veut que l'exposition donne une satisfaction esthétique. On n'imite que partiellement l'extension du terrain de l'histoire ; les Anglais s'en tiennent en général à sa limitation antique (celle de Thucydide). Les partisans du clas-

sicisme les préférèrent naturellement aux Français. Parce qu'ils étaient moins modernes, ils trouvaient meilleur accueil auprès des lecteurs dont Tite-Live avait formé le goût historique.

Le Romantisme seul a mis dans l'ombre Hume et Robertson. En Angleterre même moins qu'ailleurs. L'historiographie purement empirique du libéralisme anglais n'a jamais renié ses origines en Hume et en Gibbon. Mais en France, les libéraux, quelque autorité qu'ait prise d'ailleurs sur eux la dogmatique politique anglo-saxonne, n'ont jamais renoncé complètement à la synthèse historique. Ils n'ont jamais oublié les inspirations qui leur venaient de Montesquieu et de Voltaire.

2. — *Hume.*

David Hume, le célèbre philosophe (né en 1711 à Edimbourg, mort *ibid.* 1776) composa *The History of England from the invasion of Julius Caesar to the revolution of* 1688. La dernière partie, l'histoire de l'Angleterre sous les Stuarts, parut d'abord 1754-57 à Edimbourg et à Londres sous le titre de *The History of Great-Britain*. Puis la partie du milieu, l'histoire d'Angleterre sous les Tudors (*History of England*, 1759). Et enfin le Moyen âge (1761). L'ouvrage entier fut publié pour la première fois en 1763. Continué souvent depuis (par T. Smollett jusqu'à 1760). Hume ne commença la rédaction qu'en 1752, c'est-à dire après l'apparition du *Siècle de Louis XIV*.

La littérature sur Hume philosophe contient peu de chose sur l'historien qui vaille d'être relevé. C'est spécialement de l'histoire d'Angleterre que s'occupent H. Göbel *Das philosophische in Hs Geschichte von England* 1897 (Diss. de Goettingue); J. Goldstein, *Die empiristische Geschichtsauffassung D. Humes* 1903; Daiches, *Das Verhältniss der Geschichtschreibung Humes zu seiner praktischen Philosophie* 1903 (Diss.).

Rapports de Hume avec Voltaire. — Il n'est pas facile de déterminer la position de Hume vis-à-vis de Voltaire.

Il n'est guère douteux que pour Hume l'incitation à écrire l'histoire ne soit venue du *Siècle de Louis XIV*. La chronologie porte à l'admettre. Mais à quel degré l'auteur français a-t-il agi sur l'anglais, cela est malaisé à établir. Hume n'était guère plus jeune que Voltaire, et quand le *Siècle* parut, son système sceptique s'était affirmé déjà. C'était d'ailleurs un penseur trop indépendant pour avoir pu se subordonner sans réserve à un rival. S'il se rencontre comme historien avec Voltaire, cela s'explique par leurs prémisses com-

munes. Mais on peut tenir pour vraisemblable qu'il doit à Voltaire l'initiative de son œuvre. L'analogie de celle-ci avec son modèle saute aux yeux quand on considère qu'elle ne traitait originairement que le XVIIe siècle et complétait ainsi, en quelque sorte, le *Siècle de Louis XIV* du côté anglais.

Hume resta comme historien un représentant typique de l'ancien Rationalisme anglais. (Cf. ci-dessus, p. 416). L'histoire, selon lui, n'offre pas un enseignement, mais un divertissement avant tout pour l'esprit tourné à la philosophie, qui veut se récréer au spectacle changeant de l'ambition et des passions humaines. L'histoire n'a pas d'importance politique ni sociologique. Hume n'a jamais songé à chercher, dans le passé comme Montesquieu, des matériaux pour la meilleure forme de constitution ou de législation. Pourquoi aurait-il sérieusement souhaité des changements essentiels dans le système du gouvernement anglais? Le pouvoir d'un despote éclairé lui était sympathique comme aux Français, plus sympathique en tout cas que le gouvernement de sectaires fanatiques. Mais dans les circonstances d'alors, un triomphe du puritanisme n'était plus à craindre, et la domination d'une aristocratie éclairée paraissait assurée.

Le choix du sujet est significatif. Voltaire a écrit une histoire universelle et sa pensée embrassait bien l'universalité de l'histoire. Hume s'occupa du sujet qui tient le plus à cœur au lecteur ordinaire, l'histoire (moderne) de son propre pays. Il n'avait pas, comme le Français, l'intention de fournir une contribution à l'histoire de l'humanité.

On ne trouve pas trace chez Hume de toutes les amorces de considérations historiques profondes qui se montrent chez Voltaire. Il ne connaît pas ces puissances muettes qui, à l'insu des personnages en vedette, peuvent déterminer la marche de l'histoire. Il ne s'informe pas de l'influence du commerce, de l'industrie, ou de la situation géographique. Il reste en arrière de Guichardin : non seulement il fait agir les individus d'après leurs intérêts bien calculés, mais il n'a pas égard aux changements dans les relations des puissances qui seuls peuvent faire comprendre la conduite des hommes d'État. Il ne s'intéresse guère à la culture artistique ; ce que les temps passés avaient fait pour les arts et les sciences lui était indifférent.

Sa manière de traiter l'histoire d'Angleterre. — Les trois parties dont se compose son *histoire d'Angleterre* sont de valeur très différente.

L'histoire du moyen âge est la section la plus faible. Abandonner en bloc le moyen âge comme une époque de désordre et d'illégalités, cela allait de soi, cela se justifiait au point de vue du despotisme éclairé. Mais Hume procéda plus sommairement et plus légèrement que son contemporain français. Voltaire ne démentait pas ici son caractère de penseur indépendant : il fait de chauds éloges d'hommes d'État ecclésiastiques du moyen âge dont les aspirations se rapprochaient de son idéal politique : Hume en reste à la caricature tracée par l'historiographie humaniste des Protestants. Il ne donne guère qu'une reproduction très superficielle de la tradition, pimentée de sorties monotones contre le clergé et la barbarie. Ses tirades contre le monachisme auraient aussi bien trouvé leur place dans les Centuries. Il n'a jamais pratiqué, comme Voltaire, la critique des sources.

Une sympathie naturelle l'attirait au contraire vers les Tudors. Cependant la section qui traite l'histoire du XVIe siècle n'est pas très originale. Il ne vole de ses propres ailes qu'en combattant la légende parlementaire des libertés séculaires du peuple anglais ; il tente de démontrer que ces libertés prétendues n'existaient pas sous les Tudors.

Nous ne trouvons Hume véritablement à son affaire que quand il traite l'histoire des Stuarts. Cette partie, lors de sa publication, souleva chez Whigs et Tories une tempête d'indignation. Aucun parti n'en était satisfait. C'est très concevable. Mais il serait faux d'en conclure que la narration de Hume soit dégagée de toute tendance. Ce qui la distingue des autres, c'est que l'auteur ne jugeait pas selon le programme d'un parti parlementaire, mais exclusivement à son point de vue personnel.

Il n'était ni absolutiste ni constitutionnaliste. Mais en sa qualité de libre penseur et de philosophe sceptique, il haïssait le fanatisme et l'intolérance, et il inclinait pour cette raison à prendre parti pour Charles Ier contre l'esprit sectaire et borné des Puritains. Naturellement pour autant que le roi répondait à son idéal ; quand il le voit faire cause commune avec le système épiscopal, il ne peut l'approu-

ver. Il prend son propre point de vue loin de la phraséologie officielle et des mots d'ordre de parti. Il avait déjà essayé, dans l'histoire du moyen âge, d'échapper à la manière formelle et juridique habituelle et de pénétrer l'essence de l'histoire constitutionnelle. Mais il était resté à mi-chemin et avait mêlé à ses propres considérations réalistes un vacarme de phrases vides de journaliste (*liberté et excès de la liberté*, *tyrannie et anarchie*, etc.). Il n'alla plus loin que dans son histoire du XVIIe siècle. Il fit presque complètement abstraction des litiges de forme autour desquels, selon les légistes, s'était déroulée la lutte entre la couronne et le parlement. En opposition avec Clarendon, qui était resté enfermé dans le système du droit constitutionnel, il chercha à démêler les raisons POLITIQUES qui pouvaient justifier la conduite de Charles Ier. Il se demanda si, en présence des circonstances changées, la prépondérance normale de la Couronne pouvait être maintenue autrement qu'en négligeant la législation ancienne, qui n'avait plus de sens. Il traita ainsi l'histoire de la Révolution d'Angleterre, pour la première fois, non pas impartialement (Rapin Thoyras avait été impartial, beaucoup plus que Hume) mais au moins historiquement ; le premier il essaya de passer par-dessus les déductions des publicistes de parti pour aller plus au fond des choses.

On le voit, l'historiographie de Hume, au contraire de celle de Voltaire, ne garde en somme qu'une importance insulaire. Voltaire pensait en cosmopolite ; Hume n'apporta d'innovation que dans les vues sur l'histoire d'Angleterre. Il évita entièrement de tirer des conséquences historiques générales. Ses sentences souvent très insignifiantes visent la plupart du temps le domaine de la conduite privée. Comme historien psychologue, il a sur Voltaire l'avantage que ses figures sont moins facilement converties en simples types ; ses portraits sont tracés avec plus d'amour que ceux du Français et dégénèrent moins facilement en antithèses malicieuses. Mais d'un autre côté, il était plus intellectualiste que Voltaire. Il comptait moins que lui avec les passions aveugles. Il tenait pour impossible que des hommes d'État se laissent diriger par des motifs religieux.

Pour la FORME, Hume maintient plus fortement que Voltaire le schéma humaniste. Il divise son histoire d'après la durée des règnes. L'histoire politique extérieure, l'histoire des princes et des ministres,

des guerres et des intrigues diplomatiques, se confondent de nouveau avec l'histoire en général. Un appendice seulement renferme des digressions sur la constitution, la législation et les mœurs aux différentes époques. On voit réapparaître des anecdotes fortement enluminées.

3. — *Robertson.*

William ROBERTSON, né 1721 à Borthwick en Écosse, 1743 pasteur à Gladsmuir, 1759 chapelain du château de Stirling, 1761 *Principal* de l'Université d'Edimbourg, 1763 historiographie d'Ecosse, prit comme chef du *parti modéré* une position influente dans la *General Assembly ;* mort 1793 à Edimbourg. Ses ouvrages sont :

1° *The History of Scotland* (jusqu'à 1603), Londres 1759.

2° *History of the Reign of the Emperor Charles V*, avec un aperçu de l'histoire d'Europe depuis la chute de l'empire romain jusqu'au commencement du XVIe siècle, Londres 1769.

3° *History of America.* La 1re édition (Londres 1777) ne traite que l'histoire des colonies espagnoles et portugaises ; c'est seulement dans l'édition de 1794 qu'est exposée aussi l'histoire de la Virginie (jusqu'à 1688) et de la Nouvelle Angleterre (jusqu'à 1652).

4° *Historical Disquisition concerning the Knowledge which the Ancients had of India*, 1791.

Cf. pour la biographie Lord Brougham dans *English Men of Letters.*

S'il est difficile d'être au clair sur les rapports de Hume avec Voltaire, pour Robertson la chose est toute simple. Robertson se reconnaissait franchement pour disciple du Français (dans la dernière note de l'Introduction à l'*Histoire de Charles-Quint*) et suivait ses traces aussi fidèlement que cela était possible à un professeur présbytérien de théologie au XVIIIe siècle.

Son chef-d'œuvre, et peut-être, pour l'exécution, l'œuvre la plus remarquable de l'analyse historique du Rationalisme, est l'Introduction à l'*Histoire de Charles-Quint*. L'ouvrage lui-même n'est qu'une reproduction coulante et superficielle des sources et pour la connaissance des hommes, le jugement politique et la critique de la tradition, est bien au-dessous de Voltaire, son modèle. En revanche, l'Introduction — aperçu de l'histoire d'Europe au moyen âge — dépasse absolument les essais de Voltaire en ce genre. Son critère historique et politique, la méthode qui mesure toutes les organisations politiques sur l'administration bien ordonnée et rationnelle du despotisme éclairé, est tout à fait emprunté à Voltaire. Mais Rober-

tson a le premier fondu à ce point de vue la matière de l'histoire médiévale et méthodiquement exposé le développement allant de l'anarchie féodale à l'ordre politique de la royauté territoriale moderne. Il a entrepris le premier de décrire dans leurs grands traits concordants l'histoire constitutionnelle des États européens au moyen âge, et il a su mieux que beaucoup de ses successeurs relever en même temps les transformations générales et les particularités du développement de chacun des grands États. Où Voltaire n'avait vu que *caprices*, *modes*, *arbitraire,* il fit voir une liaison, une action continue et consciente. Les chercheurs qui le suivirent n'ont pas toujours été heureux en s'éloignant de son exemple.

Robertson abandonna complètement le point de vue insulaire de Hume. Il avait, comme Voltaire, l'esprit cosmopolite. Dans son introduction, l'Angleterre s'efface complètement. Il choisit pour sujet l'histoire de Charls-Quint parce que *depuis son temps les puissances européennes forment un système politique* (Préface), c'est-à-dire à cause de son importance pour l'ensemble de l'Europe. Il a même, qui plus est, surmonté les préjugés de la conception protestante de l'histoire. Il avait appris de Voltaire à estimer l'Eglise du Moyen âge comme puissance civilisatrice ; il est peut-être le premier historien protestant qui se soit dégagé de l'esprit tendancieux des Centuriateurs. Chateaubriand (*Génie du Christianisme* p. IV, l. 6 chap. II) avait pleinement raison d'opposer aux tirades des disciples de Rousseau contre les prêtres instruments du despotisme le protestant écossais qui, dans son *Histoire d'Amérique* (L. VIII) avait relevé avec éloge les efforts philanthropiques du clergé espagnol en faveur des indigènes. — Robertson d'ailleurs n'a pas été touché par les idées de Rousseau. Il comblait Guichardin d'éloges et s'abstenait de faire de la morale pathétique. Dans les luttes de la noblesse du Moyen âge avec la Couronne il ne voyait pas un conflit entre la liberté et le despotisme.

Au reste, Robertson est plutôt un disciple bien doué qu'un penseur original. Ses ouvrages historiques n'ont souvent pas d'autre mérite que de transporter à un nouveau sujet la méthode de l'historiographie du Rationalisme. Dans la critique des sources, il n'atteint pas Voltaire, son modèle. Il ne manquait pas autant que lui de respect pour la tradition et n'était pas en état de faire comme lui de la cri-

tique objective. On ne peut lui compter comme un grand mérite d'avoir fait quelques concessions à l'école érudite et de citer en général exactement ses témoins.

Robertson est le représentant le plus important peut-être de la théorie catastrophique (ci-dessus p. 426). C'est à lui que paraît remonter l'habitude qui a si longtemps régné de surfaire les croisades. Déjà son *Introduction* à l'*Histoire de Charles-Quint* faisait entrer par elles seulement les Européens en contact avec la civilisation byzantine et arabe. En recherchant plus tard les relations commerciales qui existaient dans l'antiquité et au Moyen âge entre l'Europe et les Indes, il attribuait aussi aux croisades, dans une vue trop unilatérale, la prospérité des villes italiennes. Il réduisait par là en système quelques observations faites en passant par Voltaire.

4. — *Gibbon*.

Edward Gibbon, né 1737 à Putney en Surrey, mort 1794 à Londres, raconte qu'il conçut étant à Rome en 1764 le plan de son *History of the Decline and Fall of the Roman Empire* (jusqu'à 1453) première édition, Londres 1776-1788. — De ses autres écrits nous ne citerons que l'Autobiographie, parce que cet ouvrage extrêmement caractéristique n'était connu naguère que sous la forme mutilée que lui avait imposée la famille de l'éditeur, Lord Sheffield (dans *Miscellaneous Works* de Gibbon, 1796). Les sept esquisses originales ont été publiées seulement 1896 sous le titre de *The Autobiographies of E. G. Printed from hitherto unpublished Manuscripts, edited by John Murray*. Cf. en outre l'édition de la Biographie de Birkbeck Hill 1901 et l'article de Fr. Harrison dans son *Tennyson, Ruskin, Mill* etc. (1899) p. 199 ss. Sheffield avait du reste disposé aussi arbitrairement des lettres de Gibbon : cf. *Private Letters of E. G. edited by R. E. Prothero*, 1896. — Bon portrait dans le livre sur G. de J. C. Morison *English Men of Letters*, 1878 — *Proceedings of the Gibbon Commemoration*, 1792 till 1894 (*Royal Histor. Soc.*) 1895 ; M. Read. *Historic Studies in Vaud, Berne and Savoy*, 1897. M. Ritter dans la *Histor. Zeitschrift* CXII, (1914), 118 ss.

Robertson s'appropria complètement les principes inspirateurs de l'historiographie de Voltaire ; Gibbon n'emprunta au rationaliste français que ses tendances anti-ecclésiastiques et antichrétiennes. Il n'avait ni l intérêt éveillé de tous côtés de son contemporain écossais, ni son coup d'œil historique. S'il a eu plus de succès, il n'en faut pas conclure qu'il ait été le plus distingué des deux. C'est le cas contraire.

Gibbon se trouva bien d'avoir eu la main heureuse dans le choix du sujet. L'histoire de l'ancienne Rome avait été de tout temps un sujet favori de l'humanisme, et en décrivant *le déclin et la chûte de l'empire romain*, on éveillait par le son même de ces mots des associations d'idées puissantes. Le lecteur voyait s'élever devant lui l'image d'une grandeur majestueuse. Et puis la narration se mouvait dans les limites géographiques connues; on n'était pas, comme dans l'*Essai sur les mœurs*, entraîné jusqu'aux Indes et à la Chine. Le lecteur rencontrait toujours de temps à autre des noms connus. Chose plus importante encore : un des plus graves problèmes historiques du Rationalisme, la question des circonstances qui favorisèrent et accompagnèrent la naissance et la propagation du christianisme, fut traité par Gibbon pour la première fois non pas en courant et par épigrammes, mais en détail et *ex-officio*. Et l'on sait que ce sont ces chapitres-là qui ont fait la célébrité de Gibbon.

Sa manière de voir n'était pas profonde, et on ne saurait prétendre qu'il fût spécialement qualifié pour des problèmes de psychologie religieuse. Mais il importait à l'historiographie scientifique que la cognée fût mise à la racine et que l'histoire des origines du christianisme, laissée jusqu'alors dans l'ombre, fût éclaircie par une main sceptique plutôt qu'hostile, comme une question d'histoire profane. D'autant plus que les adversaires ne pouvaient reprocher à Gibbon comme à son maître la futilité des études ni une haine déclarée.

Gibbon sut, tout autrement que Voltaire, garder l'apparence de l'impartialité. Voltaire demandait des réformes pratiques et son tempérament le poussait à désirer que le *Ecrasez l'infâme* fût bientôt mis à exécution. Gibbon était un savant bien renté, vivant dans une agréable retraite et n'aspirant pas à un autre succès que la gloire littéraire. Cela lui rendait plus facile d'être juste, ou du moins de le paraître; c'était une nature froide et sans passion, et il ne se laissait guère aller à des jugements sommaires et dénigrants. Il sut aussi délimiter sagement son sujet. Il n'était pas assez vaste pour que, vu les exigences d'alors, il n'ait pu le maîtriser. Il pouvait lire une bonne partie des sources dans l'original. Il disposait de tout son temps; il apportait à son travail le loisir qui avait toujours manqué à Voltaire au milieu de ses occupations de publiciste. Son œuvre pouvait jusqu'à un certain point prétendre à être rap-

prochée comme travail d'érudition des écrits des Bénédictins.

Il ne faut pas conclure de tout cela que Gibbon ait été dans ses vues historiques au delà de Voltaire. Il a au contraire considérablement rétréci la méthode historique du rationaliste français. L'histoire économique et financière est tout à fait négligée chez lui. Sa connaissance du monde est beaucoup plus restreinte. Son sens critique est moins développé. Il peut bien critiquer avec un scepticisme d'homme du monde des légendes et des auteurs ecclésiastiques; mais vis-à-vis de l'histoire profane de l'antiquité, sa critique est presque aussi embarrassée que celle de Tillemont. Son style est plus uni, plus uniformément travaillé que celui de Voltaire, il est moins prompt aux sorties et aux bons mots déplacés. Mais ses expressions sont pâles, ses réflexions souvent banales, sa psychologie superficielle. Il ne s'est qu'à moitié affranchi de la manière du classicisme. Il tenta un compromis entre le style pathétique de la rhétorique ancienne et le style léger et épigrammatique de Voltaire. Il a parfaitement satisfait ainsi le goût du grand public : mais quiconque attache du prix à l'originalité de l'expression, trouvera peu de plaisir à ce style sans vigueur, d'une clarté excessive, qui n'est ni français ni anglais, ni antique ni moderne.

III. — L'École de Voltaire en Allemagne

1. — *Remarques générales.*

L'historiographie du Rationalisme allemand n'offre que peu d'ouvrages comparables à ceux des Français et des Anglais. Cela tient en grande partie à ce que les historiens allemands appartenaient presque tous à la caste académique.

Non seulement ils étaient professeurs, mais c'est comme professeurs, c'est-à-dire pour des étudiants et en vue de l'enseignement académique qu'ils écrivirent la plupart de leurs ouvrages. Ils s'adressèrent plus rarement au grand public cultivé que leurs collègues de France et d'Angleterre. Bien peu firent comme Robertson, qui sépara complètement son activité d'historien de ses occupations académiques. Les auteurs se sentaient par conséquent plutôt pédagogues qu'historiens. Ils se livraient à un éclectisme inepte. En

maîtres consciencieux, ils aimaient mieux faire connaître à leurs auditeurs la pensée des historiens anglais et français que de leur imposer leurs propres idées. Combien d'entre eux ne traitèrent pas tels sujets historiques parce qu'ils auraient eu à en proposer une conception nouvelle, mais uniquement parce qu'il était devenu nécessaire de mettre les vieux manuels d'accord avec l'opinion de l'époque !

Bien des forces ont été ainsi soustraites à la science ou à l'art historique libre. Ce n'est sans doute pas un hasard que Winckelmann et Möser, les deux plus grands et les plus originaux des historiens rationalistes d'Allemagne, restèrent étrangers à la carrière académique.

D'un autre côté cet état de choses eut pour suite que la rupture avec l'école savante ne fut pas aussi radicale en Allemagne qu'en France, par exemple. L'érudition de la plupart des historiens allemands n'était pas très profonde. Elle se bornait à un fatras de polyhistoire et à de bonnes lectures des historiens français et anglais. Mais ils ne dédaignaient au moins pas en principe les travaux d'érudition. Ils tenaient à être pris au sérieux, non seulement comme écrivains, mais comme chercheurs. Ils étaient généralement pour la connaissance des langues en avance sur les Français et les Anglais. La séparation entre l'histoire savante et l'histoire des gens cultivés n'était pas aussi tranchée qu'en France.

C'est grâce aux besoins de l'enseignement académique que le Rationalisme allemand cultiva l'histoire ecclésiastique à côté de l'histoire profane. Les universités allemandes avaient depuis le xvie siècle travaillé plus assidûment que les institutions d'autres pays l'histoire universelle et l'histoire de l'Église. Il en résulta que les professeurs rationalistes durent s'occuper de sujets dont ailleurs on se débarrassait d'ordinaire avec quelques sarcasmes. Ajoutez que les théologiens, au moins dans quelques universités d'Etat protestantes, jouissaient vis-à-vis du gouvernement ecclésiastique d'une liberté relativement très grande. Ils pouvaient, à moins d'être trop imprudents, faire passer bien des vues du Rationalisme dans la matière de leur enseignement, donc dans l'histoire ecclésiastique aussi.

C'est Schlözer et Schmidt qui en Allemagne se rattachèrent le plus étroitement à Voltaire. Schlözer fut le théoricien qui fit de la propa-

gande pour les idées historiques de Voltaire telles qu'il les comprenait, et chercha à réformer autant que possible l'enseignement académique d'après le programme de l'*Essai sur les mœurs*. Schmidt mit en action les inspirations de Voltaire et écrivit la première histoire d'Allemagne dans l'esprit du Rationalisme français.

2. — *Schlözer*.

August Ludwig Schlözer, né 1735 à Gaggstadt, principauté d'Hohenlohe, fit d'abord des études théologiques et orientalistes, précepteur 1755 à Stockholm, puis vie errante, 1761 à 1769 à Saint-Pétersbourg, 1769 à 1809 à Gœttingue comme professeur d'histoire. Nombreux écrits, la plupart de faible étendue. Pour notre but le plus important est *Vorstellung seiner Universalhistorie* (Gœttingue 1772; suivit 1773 une deuxième partie, qui n'est qu'une réponse à une récension de Herder dans les *Frankfurter Gelehrte Anzeigen* 1772, 60. Stück). Schlözer essaya plus tard d'exécuter le programme qu'il avait lancé dans cet écrit ; mais sa *Weltgeschichte nach ihren Hauptteilen im Auszuge und Zusammenhange* (1785 à 1789) s'interrompt à l'année 500 ap. J.-C.

Parmi ses autres ouvrages, ceux qui touchent à l'histoire de Russie méritent surtout d'être mentionnés. Schlözer avait reçu de Catherine II le mandat de travailler l'histoire (ancienne) de Russie. Les fruits de ce travail sont : *Neuverändertes Russland*, Leipzig 1766 à 1772; *Geschichte von Russland*, 1769; l'édition de *Nestor*, Gœttingue 1802 à 1809 etc. ; on peut y comprendre *Allgemeine nordische Geschichte* (Halle 1771). Schlözer publia encore *Summarische Geschichte von Nord-Afrika* (Gœttingue 1775) ; des contributions à l'histoire des Osmans et des Mongols sous le titre de *Kritisch-historische Nebenstunden* (Gœttingue 1797) etc. — Nous ne pouvons parler ici de l'activité de Schlözer comme publiciste, qui a surtout rendu son nom célèbre de son temps (*Staatsanzeigen* 1782 ss.).

Sur Schlözer historien il n'y a que le livre de H. Wesendonck, *Die Begründung der neueren deutschen Geschichtschreibung durch Gatterer und Schlözer* (1876), qui n'a guère de valeur que comme collection de matériaux. Aux travaux biographiques sur Schlözer (énumérés dans *Allgemeine deutsche Biographie*) est venu s'ajouter récemment F. Frensdorff, *Von und über Schl.*, dans les *Abhandlungen der Götting. Gesellschaft der Wissenschaften* Phil.-hist. Kl., N. F. XI (1909).

C'est Schlözer qui adopta le plus complètement en Allemagne les principes d'histoire universelle et de politique historique de Voltaire.

Ils sont, il est vrai, chez lui plus étroits et grossièrement appliqués. Schlözer était comme Voltaire partisan du despotisme éclairé. Comme lui il mettait l'ordre et la sécurité au-dessus de la liberté avec le

désordre. Comme lui il méprisait les Grecs à cause de leur incapacité politique. Il voyait comme lui dans la propriété matérielle et la densité de la population les principaux symptômes d'un bon gouvernement. Mais il entendait ces idées d'une façon plus extérieure que Voltaire et n'en admettait presque aucune autre à côté. La conviction de la supériorité d'un Etat despotique fort sur de remuantes petites républiques se matérialisait chez lui en admiration pour les sultanats asiatiques ou les empires Mongols. Voltaire, en adversaire de l'histoire *européocentrique* des théologiens, avait comparé dédaigneusement la faible étendue géographique de l'Etat Juif et même de l'Empire romain avec l'extension des grands Etats de l'Europe et de l'Asie orientale. Schlözer en fit une adoration des grandes surfaces pour elles-mêmes. Il n'attachait aucun prix à la culture artistique. N'ayant pas lui-même le sentiment de l'art ni de la poésie (cf. Wesendonck, p. 89), il ne reconnaissait à l'Etat que des devoirs politiques : l'éducation du peuple, incapable par lui seul de progrès, en vue de l'ordre imposé par un despotisme intelligent, tel est l'unique but auquel doit viser un souverain. Ceux qui n'obéissent pas à cette règle, comme par exemple les anciens Grecs ou les Etats-Unis d'Amérique, prennent rang derrière les Osmanlis ou les Mongols. On le voit, ce n'est pas sans fruit que Schlözer a passé en Russie, sous Catherine II, les années décisives de l'âge mûr.

Dans la critique, Schlözer est loin d'atteindre son modèle. Il a bien élargi le domaine de l'histoire universelle traditionnelle ; mais il prenait en général les faits de la tradition tels qu'il les trouvait. Pour l'histoire biblique et l'histoire ancienne surtout, sa critique est nulle. Pour pratiquer la critique objective si heureusement inaugurée par Voltaire, les connaissances, sinon le courage, lui manquaient. Voltaire avait démontré que les chiffres de population fantastiques des livres historiques de la Bible ne peuvent pas être exacts. Schlözer n'ose pas toucher aux données bibliques. Il le fallait d'ailleurs, s'il voulait conserver les anciens Hébreux dans son histoire universelle ; s'il n'eût pas cru que *ce puissant peuple à l'époque de sa grandeur ne le cédait pas à l'Etat prussien d'aujourd'hui pour le nombre des citoyens* (*Vorstellung seiner Universalhist.* 123), il n'aurait pu faire mention de l'histoire juive à côté des expéditions des Tartares, par exemple. Il conserve aussi imperturbable-

ment la notation des années depuis la création du monde. C'est seulement dans l'histoire du Nord qu'il déblaye comme les autres rationalistes les fables des derniers temps du Moyen âge.

En un seul point Schlözer est supérieur à Voltaire : dans sa connaissance des langues. Comme beaucoup de savants allemands, c'est quand il peut travailler en philologue qu'il réussit le mieux. Il ne se contente pas de rejeter comme Voltaire des étymologies arbitraires de noms de peuples, il pose déjà le principe que « les lettres *changent d'après des lois* » (cf. Wesendonck p. 257). Il émet la thèse que la parenté des peuples ne s'établit pas sur les renseignements des sources littéraires, mais d'après les familles de langues — règle dangereuse, mais qui vaut toujours mieux que l'ancienne méthode.

On ne peut pas dire que Schlözer ait été un grand penseur en histoire. Il ne donna aucune suite aux considérations de Voltaire sur la philosophie de l'histoire ; il se contentait d'enregistrer et de recenser les faits historiques. Ses analogies sont grossières et tout extérieures.

Il était peu doué pour écrire l'histoire. L'imagination historique lui faisait complètement défaut. Il ne prenait presque aucun soin de l'expression. Il croyait rendre l'histoire populaire en y introduisant un langage trivial.

Pour plusieurs de ses écrits, la négligence de la forme tient à leur nature. Un livre destiné à servir de guide pour des cours universitaires, ne peut élever en même temps des prétentions à l'art. Mais Schlözer, dans les œuvres destinées au grand public, n'avait pas plus d'égards pour les lecteurs cultivés. Il ne pensait qu'à ses étudiants. Il était satisfait quand il avait ordonné la matière en tablettes d'un usage commode et cherché à faciliter la mémoire par toutes sortes de petits moyens (par exemple, donner les dates en chiffres ronds). Des effusions d'une morale assez plate suppléent au raisonnement politique.

On a pris la mauvaise habitude de joindre constamment au nom de Schlözer celui de son collègue Gatterer. Ces deux hommes n'avaient à peu près rien de commun, sinon qu'ils enseignaient en même temps l'histoire à Gœttingue.

Johann Christoph Gatterer, né 1727 à Lichtenau, district de Nuremberg, appelé 1759 à Gœttingue, mort 1799, appartenait encore du fond de son être à l'école érudite : aussi commença-t-il comme les moines de

Saint-Maur sa carrière d'historien par des travaux de diplomatique, de généalogie et de chronologie. Il fit au Rationalisme quelques concessions. Il connaissait Voltaire et chercha à appliquer quelques-unes de ses idées dans l'enseignement académique. Comme lui il mit à côté de l'histoire (politique) *des peuples* une histoire (de la civilisation) *des hommes* (dans *Versuch einer allgemeinen Weltgeschichte bis zur Entdeckung Amerikas*, Gœttingue 1792). Mais l'esprit de l'historiographie rationaliste lui resta toujours étranger. C'était l'homme des compromis timides. Comme les auteurs de la grande *Histoire universelle* anglaise (ci-dessus p. 399 s.) il ne s'est pas défait de la vieille conception théologique, pas davantage du classicisme. Il renonce, il est vrai, au cadre des quatre monarchies ; mais son *Histoire universelle* commence encore par Adam et la première période de mil huit cents années comprend l'*époque d'Adam et de Noé*, ou *la Création et le Déluge*. Il rapporte sans sourciller les fables des rhéteurs grecs et romains ; quand une histoire lui paraît trop invraisemblable, il tente une explication d'un plat rationalisme. Il emprunte ses notices sur l'histoire de la civilisation et du commerce aux mythes de l'Ancien Testament ; c'est à l'aide du livre de Job qu'il décrit l'histoire du *Jardinage* depuis la création jusqu'à Moïse. Comme les Anglais, il osa dans une *Histoire universelle* parler de la Chine. Mais le centre de l'histoire resta quand même l'Europe et l'Asie Mineure. Il ne tenta pas, comme Voltaire et Schlözer, de penser réellement en historien du monde. Dans son *Handbuch der Universalhistorie* (Gœttingue 1761 ss.), il ne traite la Chine avant l'histoire moderne de l'Europe que parce que les troubles dans l'Asie orientale auraient, selon lui, amené la destruction de l'empire d'Orient et la forme actuelle des États européens (II, 5). Dans le livre plus récent, *Versuch einer allgemeinen Weltgeschichte*, il parle très brièvement de l'histoire de la Chine ; car *ce n'est qu'à partir de l'an 200 ap. J.-C. que la connaissance de l'État chinois prend de l'importance pour nous autres Européens* (p. 407).

Plus encore que Schlözer, Gatterer ne voulait être que pédagogue. Ses mérites trouveraient mieux leur place dans une histoire de la pédagogie. On ne peut rendre justice à ses manuels d'histoire universelle (il faut ajouter à ceux que nous avons nommés, l'ouvrage inachevé *Weltgeschichte in ihrem ganzen Umfange*, 1785-1787) qu'en réfléchissant qu'ils étaient destinés à remplacer les œuvres de Sleidan et de ses successeurs. Ils sont sans valeur pour l'histoire de l'Historiographie.

Comme les anciens Abrégés, ils sont disposés en tablettes ; il y en a, comme l'*Essai d'une hist. universelle*, qui ne renferment que des mots saillants. Entre les mains de Gatterer, l'histoire universelle reste le traditionnel recueil de notices dépourvues d'esprit et de cohésion ; la matière a été seulement un peu étendue. Schlözer, avec tous ses défauts, avait un réel talent pour l'histoire et était de taille à développer par lui-même les principes historiographiques de Voltaire ; tout ce qu'on peut dire à la louange de Gatterer, c'est qu'il a rendu quelques services à l'enseignement historique (fondation de l'*Historisches Institut* 1764-1766).

On n'est guère, en somme, autorisé à parler d'une *école historique de Gœttingue*. Ce qui est vrai, c'est que dans le dernier quart du XVIIIe siècle

se trouvèrent ensemble à Gœttingue de nombreux historiens de marque et que la grande majorité d'entre eux étaient sur le terrain du Rationalisme. Mais ils étaient très différents par leurs opinions et leur méthode, et ne formaient pas vis-à-vis des autres historiens du Rationalisme un groupe à part. Si des ouvrages historiques de valeur furent publiés à Gœttingue, la raison en est que d'abord l'Université récemment fondée et parfaitement administrée sut attirer des hommes distingues et puis surtout que les professeurs étaient exempts pour leurs livres de la censure. C'est grâce à cette indépendance que l'historiographie fleurit à Gœttingue.

3. — *Schmidt.*

Michael Ignaz Schmidt, né 1736 à Arnstein, évêché de Würzbourg, prêtre séculier, 1771 bibliothécaire de l'Université et professeur d'histoire du droit germanique à Würzbourg, depuis 1780 à Vienne, mort 1794 directeur des archives impériales privées. Il a composé une *Geschichte der Deutschen*. L'*Histoire ancienne* (Ulm 1778 ss.) va jusqu'à l'explosion de la guerre de Smalkalde (1544), l'*Histoire moderne* (1785 ss.) jusqu'à 1660. Elle a été continuée par d'autres.

Schlözer et Gatterer écrivaient pour la jeunesse académique; Michel Ignace Schmidt, auteur distingué de la *Geschichte der Deutschen* qui fut longtemps populaire est le premier historien allemand du Rationalisme qui se soit adressé au grand public. Il voulut faire pour l'Allemagne à peu près ce que Robertson avait fait pour l'Ecosse, et faire servir à l'histoire de sa patrie les inspirations des historiens très lus de la France et de l'Angleterre.

Il était bien qualifié pour cela. Non pas qu'il eût une grande originalité de pensée (dans ses vues historiques il est tout à fait sous la dépendance de Voltaire et de ses disciples, particulièrement de Robertson), mais c'était un homme intelligent, capable d'un jugement sobre et objectif. Ses considérations ne sont pas profondes; mais on ne peut pas dire qu'elles soient inférieures à celles de ses modèles. Il expose avec calme; les épigrammes sont relativement rares dans la narration; dans l'histoire du Moyen âge seulement ce Joséphin convaincu se laisse souvent entraîner à de malicieuses sorties anticléricales. Sa manière de traiter la Réformation, qui fut vivement attaquée par ses contemporains protestants, mérite particulièrement l'approbation du chercheur moderne; Schmidt est le premier qui ait tenté de juger la Réformation sans passion et

impartialement, autant que l'impartialité était possible à un auteur qui partageait complètement les principes du Rationalisme.

Schmidt était guidé par un instinct sûr vers les bonnes sources. Il recherchait aussi les témoignages non littéraires et il savait en faire un usage habile. Il écartait par le silence les anecdotes romanesques ; il ne cite pas même dans une intention polémique la légende de Tell (VII[e] livre. ch. III). Il était presque aussi exempt que Voltaire et Robertson de prévention nationale. Vis-à-vis de jugements défavorables de l'étranger, il aimait à plaider les circonstances atténuantes ; mais il était fort éloigné de vouloir glorifier sa patrie par l'histoire, et il ne saurait être question d'altérations volontaires des faits.

Dans la disposition de son ouvrage, il se rattache tout à fait à Voltaire. Sur le modèle de l'*Essai sur les mœurs,* il intercala de temps en temps dans la narration des événements extérieurs des chapitres sur les mœurs et la civilisation, la science et l'éducation, la constitution et la législation, etc. Comme le Français, il porta spécialement son attention sur l'état des finances publiques.

4. — *Spittler.*

Ludwig Timotheus Spittler, né 1752 à Stuttgart, d'abord répétiteur au *Stift* (séminaire), 1779 professeur à Goettingue (depuis 1782 d'*histoire civique*), 1797 conseiller intime dans l'administration würtembourgeoise, 1806 ministre et directeur des études, mort 1810 à Tubingue. A côté de beaucoup de petits écrits historiques (Cf. *Sämmtliche Werke* 1827 à 1837) il composa comme historien politique : *Geschichte Württembergs unter der Regierung der Grafen und Herzoge* (jusqu'à 1733) Goettingue, 1783 ; *Geschichte des Fürstentums Hannover seit den Zeiten der Reformation bis zu Ende des* 17. *Jahrhunderts* Goettingue 1786; et *Entwurf der Geschichte der europäischen Staaten,* Berlin 1793 s. Comme historien ecclésiastique : *Geschichte des kanonischen Rechts bis auf die Zeiten des falschen Isidor,* Halle 1778 et *Grundriss der Geschichte der christlichen Kirche,* Goettingue 1782, qui plus tard fut continué (environ depuis l'an 1785 du texte) par Planck (ci-dessous p. 471).

Cf. sur les ouvrages d'histoire ecclésiastique, Chr F. Baur *Die Epochen der kirchlichen Geschichtschreibung* (1852), 162 ss.

Rapports avec Voltaire. — Spittler a transporté les idées politiques et historiques de Voltaire dans l'histoire des moyens et petits États d'Allemagne. Lui aussi, quand ses ouvrages n'étaient pas de simples

manuels pour l'enseignement académique, poursuivait des buts pratiques ; lui aussi voulait faire de la propagande pour des réformes politiques. Mais ses tendances sont moins universalistes que celles de Voltaire.

Le Français avait écrit aussi en bourgeois, mais sans jamais oublier qu'il appartenait à un grand et puissant Etat. Il n'avait pas pris parti en faveur du tiers-état commerçant contre la noblesse militaire. Il éprouvait une forte répulsion contre des guerres de conquête inutiles ; mais il savait très bien apprécier la puissance que donnent les armées. Spittler, lui, témoigne dans ses œuvres historiques de l'antipathie que nourrissait contre les possesseurs de biens nobles le bourgeois travailleur des petites villes allemandes. Ses aspirations politiques étaient satisfaites quand le bourgeois laborieux pouvait vaquer en paix à son travail. Son idéal était le pacifique État moyen de l'Allemagne au XVIIIe siècle, dont le prince, autant que possible avec l'aide de la bourgeoisie cultivée, veille à une administration bien ordonnée, et dans lequel le bourgeois des villes est protégé contre les usurpations de la noblesse *Jene glückliche Mittelgrösse, bei welcher der Untertan ebenso gewinnt, als Ruhe und Freiheit des deutschen Staatensystems aufs neue dadurch gesichert wird*[1] (*Gesch. des Fürstentums Hannover* I, 147). Rien ne lui plaît davantage chez un prince que lorsqu'il a *am stillem einheimischen Regimente Wohlgefallen*[2] (*ibid.*, I, 261 ; cf. aussi 331). On voit qu'il ne pense pas comme Voltaire au monde européen tout entier, mais seulement aux circonstances où se trouvait l'Allemagne de son temps.

Comme narrateur, Spittler dépasse à peu près tous les autres disciples de Voltaire. Il se rattache de plus près au maître que les Anglais. Il ne s'efforçait pas comme ceux-ci de rivaliser avec l'élégance extérieure du classicisme. Il évitait tout faux pathos. Il prenait le ton dégagé de l'homme du monde. Son récit est simple et plein de goût. La matière est travaillée avec réflexion et indépendance : Spittler est du nombre des historiens qui ne jugent pas un événement important parce qu'il est signalé comme tel par les

1. Cette heureuse grandeur moyenne, qui est profitable au sujet, autant qu'elle assure à nouveau le calme et la liberté du corps des États allemands.

2. Plaisir à un paisible gouvernement indigène.

sources. Ses observations sont dictées par un jugement sain ; elles font voir que l'auteur a connu le fonctionnement d'un gouvernement.

C'était d'ailleurs un travailleur consciencieux. Il puisait presque toujours ses renseignements dans des actes. Il apportait dans l'utilisation et la critique de ses matériaux bien autrement de soin et de précaution que Voltaire. Il est vrai qu'il s'était taillé un plus petit domaine. En restreignant son horizon, il avait au moins l'avantage de pouvoir se spécialiser dans ses études.

Il ne se sent tout à fait dans son élément que quand il traite l'histoire du XVIIe et du XVIIIe siècle. Les chapitres sur le Moyen âge sont incontestablement en baisse sur Voltaire et Robertson, pour ne pas parler de Möser, auprès de qui non seulement Spittler, mais d'autres rationalistes paraissent superficiels. Aucun autre n'a construit son œuvre sur un fondement aussi peu historique ni une expérience aussi bornée. Il projetait dans le passé, en l'idéalisant, la vie idyllique d'un petit État allemand tel qu'il l'avait connue en Hanovre et en Würtemberg et il donnait à ce tableau de fantaisie le nom de Moyen âge. Voltaire et les Anglais n'avaient pas oublié que dans l'histoire du Moyen âge aussi il s'agissait de questions de puissance. Spittler n'a jamais compris cela. Il fit de l'histoire du Moyen âge allemand une fade comédie avec des bretteurs bons buveurs et des chanteurs d'amour, c'est-à-dire qu'il inventa la conception *gemütlich* du Moyen âge qui domina pour longtemps la poésie populaire en Allemagne. Au Moyen âge, ainsi qu'il le dit du temps d'Henri le Lion (*Hann. Gesch.* I, 123) il voyait *den ganzen gesellschaftlichen Zustand noch unschuldig teutsch und kunstlos natürlich*[1]. Il n'est pas nécessaire de bannir l'humour de l'histoire — surtout chez un auteur aussi maître de ses expressions que Spittler. Mais il ne s'agit pas seulement ici d'une question de style. Son Moyen âge d'opéra a nui aussi aux connaissances historiques.

Spittler historien de l'Église. — Il est ici moins original et de moindre importance. Il peut revendiquer le mérite d'avoir appliqué le premier les principes du Rationalisme à l'histoire entière de l'Eglise (à l'exception des premiers temps, c'est-à-dire la vie de

1. Tout l'état social encore dans l'innocence allemande et la simplicité de la nature.

Jésus et des apôtres). Il est aussi vraiment le premier historien protestant de l'Eglise qui ait en partie renié non seulement la tendance orthodoxe, mais, qui plus est, la tendance anti-catholique. Il a appris de Voltaire à modérer son jugement sur le clergé du Moyen âge et à voir dans la papauté et le monachisme autre chose que des obstacles à la pure doctrine. Mais il était dans une fausse position vis-à-vis de son sujet. Quand il jugeait des affaires politiques, son jugement était souvent unilatéral et étroit, mais ses critères étaient du moins empruntés à une doctrine politique. Quant aux héros et aux événements de l'histoire ecclésiastique, il les appréciait d'après des desiderata qui n'avaient rien à faire avec l'essence de la religion et de l'Eglise. Mosheim n'avait guère d'idées plus justes que Spittler sur les besoins religieux de l'homme ; mais il avait au moins vu dans l'Eglise une institution pour le progrès moral. Spittler se représente l'Eglise comme ayant pour tâche de favoriser le Rationalisme. Ceux qui ont travaillé dans ce sens obtiennent une bonne note ; ceux qui s'y sont opposés, comme Calvin — *warnendes Beispiel eines Temperamentstheologen*[1] —, sont blâmés, même s'ils ont rendu à l'Église d'éminents services. On le voit, Spittler prenait son point de vue tout à fait en dehors de l'Eglise, et n'en était pas mieux en état de traiter son sujet au point de vue de la psychologie religieuse ou de la science; il posait arbitrairement à l'Eglise un but qui est tout à fait étranger à son histoire.

Spittler se montre encore dans ses travaux d'histoire ecclésiastique écrivain plein de goût. Il égalait Voltaire dans l'art d'animer le récit par des épigrammes, autant du moins que cela était possible en allemand. Non content d'abandonner, comme Schröckh l'avait fait déjà, l'ordonnance par siècles, il introduisit dans l'histoire ecclésiastique une division nouvelle, d'après le caractère de chaque période.

La plupart de ces périodes sans doute ne sont désignées que par des individus ; avec Grégoire VII par exemple commence une nouvelle grande section. Spittler professait, comme la plupart des *Aufklärer*, la théorie catastrophique, et faisait presque exclusivement provoquer les grands changements historiques par l'appari-

1. Exemple instructif d'un théologien passionné.

tion accidentelle et subite de certains personnages. Les réformateurs, chez lui, interviennent dans le développement de l'*Aufklärung* avec le même pouvoir personnel que les monarques absolus dans la législation de leur pays.

5. — *Planck.*

Gottlieb Jakob PLANCK, né 1751 à Nürtingen en Würtemberg, 1784 professeur à Goettingue, où il meurt 1833, était un disciple de Spittler. Ce qui a fait son mérite, c'est d'avoir étendu à l'histoire du dogme la méthode d'explication pragmatique. Spittler avait surtout écrit des histoires de PERSONNALITÉS. Il avait bien attribué à des motifs mesquins la conduite de princes de l'Eglise et de réformateurs religieux; mais il n'avait pas proprement décrit la façon dont des circonstances extérieures avaient déterminé les transformations de la doctrine chrétienne. Planck combla cette lacune.

Planck a traité des sujets de l'*histoire des idées*, du genre que l'on a aimé plus tard dans l'école de Hegel (ci-dessous p. 537 ss). Il importe d'autant plus de se rendre bien compte des différences qui le séparent des théologiens de l'époque romantique. — D'abord il s'est proposé une tâche plus restreinte. Son premier grand ouvrage, *Geschichte der Entstehung, der Veränderungen und der Bildung unseres protestantischen Lehrbegriffs* (1re édit., anonyme, Leipzig 1781 à 1800; il parut en 1831 une suite renfermant l'histoire de la théologie protestante depuis la Formule de Concorde jusqu'au XVIIIe siècle), n'expose pas le développement du *Protestantisme* ou de l'*idée protestante*, mais, à la manière sèche du rationalisme, l'histoire de l'enseignement doctrinal (*Lehrbegriff*), c'est-à-dire du dogme protestant consigné dans des Confessions de foi bien déterminées. Il y a une autre différence, beaucoup plus importante. Baur et les autres disciples de Hegel regardaient les idées historiques comme des organismes qui se développaient d'eux-mêmes d'après leurs lois propres. Planck est tout l'opposé. Il insistait exclusivement sur les circonstances irrationnelles dépendant des personnes et du hasard; il ramenait le développement des dogmes à des combinaisons arbitraires, la plupart de nature politique. Ce n'est pas qu'il fût moins croyant que les savants venus après lui. Au contraire, par sa manière pragmatique de traiter l'histoire de la Réformation, il veut la présenter *recht sichtbar als Werk Gottes das er durch Menschen ausführte, die oft selbst nicht wussten, dass sie für ihn arbeiteten, wenigstens oft nicht wussten dass sie zu dem bestimmten Zwecke für ihn arbeiteten zu dem er ihre Entwürfe zu leiten wusste* [1], Cela veut dire que précisément parce que la Réformation, selon lui, fut le résultat d'une quantité de hasards, il l'attribuait sans hésitation aux décrets insondables de la Providence.

1. Très visiblement comme une œuvre de Dieu, accomplie par des hommes qui souvent ne savaient pas eux-mêmes qu'ils travaillaient pour lui, ou du moins, ne savaient pas qu'ils travaillaient pour lui au but déterminé vers lequel il savait diriger leurs desseins (Préface p. XIII).

La méthode pragmatique une fois admise, on ne peut nier que Planck ne l'ait fort habilement appliquée. Si l'on ne demande rien de plus qu'une narration intelligente des événements extérieurs qui ont influé sur la formation de la dogmatique luthérienne, on trouvera son exposé satisfaisant. Il s'entend à éclaircir les phases d'une négociation et il évite les raisonnements trop raffinés. Ses considérations psychologiques ne sont pas profondes et ne sont nullement impartiales (Planck tient tout à fait le parti des Protestants) ; mais il se donne de la peine pour ne pas condamner injustement les adversaires. Il est vrai que lui aussi jugeait les hommes du passé uniquement d'après ce critère : obéissaient-ils au sens commun, répandaient-ils l'*Aufklärung*, ou non? Mais il ne s'exprimait pas sur le compte de ceux qui s'écartaient de cette règle aussi durement que Spittler. Peut-être un peu parce que son intelligence moins fine distinguait moins nettement l'abîme qui séparait les rationalistes des réformateurs.

Planck était en général beaucoup plus timoré, beaucoup plus impressionné par les idées traditionnelles que Spittler. Celui-ci était un homme du monde éclairé, Planck était un théologien protestant éclairé. Ses sentiments conservateurs en matière de foi se font jour surtout dans son second grand ouvrage, *Geschichte der christlich-kirchlichen Gesellschaftsverfassung* (Hanovre 1803 ss.). Il ne dépasse guère là le niveau des Centuriateurs. Comme eux il voit dans l'organisation de l'Église catholique le produit d'une politique consciente et méthodique des Papes. Dès les premiers temps de l'Église, il veut qu'à chaque changement dans la constitution ait présidé une intention déterminée ; tout ce qui se passa alors n'avait pas d'autre but que de faciliter à Innocent III et à Boniface VIII leurs plans d'opération. Cf. Baur, *Epochen der kirchlichen Geschichtschreibung* (1852) 174 ss.

6. — *Frédéric le Grand.*

Frédéric II, le célèbre roi (né 1712, mort 1786, roi de Prusse depuis 1740) a écrit : 1° *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg* (1415 à 1740), Berlin 1751. — 2° *Histoire de mon temps* (1740 à 1745). d'abord comptée comme deuxième et troisième parties des *Mémoires* (1re p.). Deux rédactions : la première (pub. par M. Posner, 1879, dans les *Publikationen aus den preussischen Staatsarchiven* v. Cf. H. Droysen, *Beiträge zu einer Bibliographie der prosaischen Schriften Fr. des Gr.* 1905, Programm des Königstädter Gymnasiums) fut terminée en 1746, la seconde en 1775. Première édition dans les *Œuvres posthumes* 1788. Sont des suites de l'*Histoire de mon temps* : l'*Histoire de la guerre de Sept ans* (écrite 1763-64) et les *Mémoires depuis la paix de Hubertsbourg jusqu'à la fin du partage de la Pologne* (plus tard jusqu'à la paix de Teschen 1779), écrits 1775 et 1779 : tous les deux édités pour la première fois 1788. Nouvelle édition dans les *Œuvres de Frédéric le Grand* 1 à 7 (1846 ss.) Là aussi quelques petits écrits non cités par nous. Voir Max Lehmann dans *Hist. Zschr.* 60 (1888), 255 ss.

Cf. W. Wiegand, *Die Vorreden zur histoire de mon temps* 1875 (*Quellen und*

Forschungen V) ; Ranke dans *Abhandlungen und Versuche I* (1877), 115 ss. ; M. Posner, *Miscellaneen zur Geschichte Fr. d. Gr.* 1878 ; H. Disselnkötter, *Beiträge zur Kritik der hist. de mon temps* 1885 (dans les *Histor. Studien*) ; Meusel dans *Hist. Ztschr.* 96 (1906) 434, 98 (1907) 560 ss. (où l'on trouve le reste de la littérature) et dans *Histor. Vierteljahrschrift* XVIII, I. Arthur Ritter, *über die Züverlässigkeit der Ortsz, ahl-u. Zeitangaben in den Kriegsgeschichtlichen Werken Friedrichs des Grossen* (dissert. de Berlin 1911). Pour la *Dissertation sur les raisons d'établir ou d'abréger les lois* (1748-49), comp. E. v. Möller dans *Forschungen zur brandenburg. und preuss. Gesch.* XXI, 2.

Frédéric le Grand est tout à fait à part des autres disciples de Voltaire. Ses œuvres historiques ont bien été inspirées par Voltaire et on ne les imaginerait pas sans le *Siècle de Louis XIV* (qui était achevé dès 1739 dans la première rédaction, cf. ci-dessus p. 349). Mais Frédéric historien nourrissait des intentions si différentes de celles de son maître qu'en fin de compte il ne se rattache à lui que par les dehors. Ce qui fait la valeur de ses œuvres historiques s'est produit indépendamment de Voltaire.

Pour l'historiographie proprement dite, le roi de Prusse manquait de savoir et aussi d'intérêt primordial. Il n'avait pas de la matière une connaissance aussi complète que Voltaire dans toutes les parties. Comme écrivain militaire il était naturellement bien supérieur au publiciste français ; on trouvera à peine mentionnés chez Voltaire les problèmes techniques de tactique et de stratégie que Frédéric traite de préférence. Mais s'il est spécialiste sur un terrain, il est d'autant moins maître des autres. Quand il en vient à parler de grands enchainements, il n'est pas seulement moins soigné, il est plus superficiel que Voltaire ; il simplifie l'histoire beaucoup plus que lui ; ses sentences sont plus péremptoires, mais aussi plus unilatérales et moins réfléchies. Les chapitres qui touchent à la philosophie de l'histoire n'ont rien de remarquable ni d'original.

On peut le dire presque uniquement des parties qui ont le caractère de Mémoires, et qui d'ailleurs prennent la plus grande place. Frédéric s'y rattache à un genre d'historiographie français, celui des Mémorialistes (ci-dessus p. 181 ss.). Si l'on prend l'*Histoire de mon temps* et l'*Histoire de la guerre de Sept Ans* pour des représentants du genre semi-historique des Mémoires inauguré par Commines, on ne saurait leur refuser les plus grands éloges.

Ils ont les défauts naturels du genre : la matière est inégalement

traitée, le récit a une tournure apologétique, le jugement est troublé par des passions personnelles (Frédéric ne se faisait pas scrupule de changer le texte des lettres et des discours qu'il insérait, ni de retoucher à son avantage le compte de ses pertes). Mais ils ont à côté de cela des qualités dont peu d'ouvrages semblables peuvent se vanter. Les situations sont exposées de main de maître, les facteurs importants au point de vue militaire et politique sont excellemment mis en relief, les considérations morales sont absentes. Ce sont comme les mémoires de Commines des livres d'un homme d'État pour des hommes d'État. Les raisonnements de l'auteur n'ont de valeur que lorsqu'ils s'appliquent à un cas déterminé.

Si Frédéric ne s'est approprié qu'en partie les principes de l'historiographie rationaliste, cela tenait beaucoup à sa position. Un roi ne pouvait consentir à contempler l'histoire du point de vue du tiers-état. Il se trouve dans ses œuvres historiques des observations qui peuvent s'interpréter dans le sens de la nouvelle tendance. Mais ces fioritures empruntées à Voltaire sont restées sans influence sur son jugement historique. Comme les anciens historiographes, il parle au point de vue des gouvernants. Les gouvernements sont de nouveau chez lui presque les seuls acteurs du drame de l'histoire Aussi est-il beaucoup plus pragmatique que Voltaire. Les petites causes produisant de grands effets, c'est la devise qui caractérise son histoire. Et cela est bien naturel. L'homme d'action a en général affaire à des personnes concrètes et à des passions mesquines ; il n'est pas disposé à reconnaître une grande influence à des principes généraux, à des puissances inconscientes. Il a bonne vue de près : mais il n'est pas capable de découvrir les causes historiques profondes.

Dans la disposition de ses ouvrages, Frédéric suit en général l'ancienne école. Le style seul est bien à lui. On peut faire remonter à Voltaire l'abondance d'épigrammes dont il épice sa narration. Mais il est plus méchant que le Français. La gaie raillerie de Voltaire n'exclut pas une certaine sympathie humaine pour sa victime. Frédéric est froid et sans cœur. Il a renchéri sur le cynisme de Voltaire. Souvent il tombe à pic. Mais bien des jugements impitoyables ont été inspirés plus que de raison par des rancunes personnelles.

C. — L'ÉCOLE DE MONTESQUIEU

1. — *Remarques générales.*

Les écrits de Montesquieu ne peuvent prendre place dans une histoire de l'historiographie, pas plus que le *Discorsi* de Machiavel sur Tite-Live. Ils appartiennent à l'histoire des sciences politiques. On peut cependant désigner par son nom une tendance de l'historiographie. L'*Esprit des lois* (1748) surtout eut sur beaucoup d'historiens une telle influence qu'elle effaça presque celle des principes de Voltaire.

Il ne saurait être question ici même d'esquisser une caractéristique des théories politiques et historiques de Montesquieu. Il faut nous borner à relever les traits par lesquels sa doctrine se distingue le plus nettement de celle de Voltaire.

Théories politiques et historiques de Montesquieu. — C'est une originalité de Montesquieu que sa théorie du climat. Des changements qu'un peuple éprouve dans le cours de son histoire, Voltaire concluait que la nature du sol n'a qu'une faible influence sur le caractère des États et des nations : il donnait surtout comme exemple la Grèce et l'Italie. Montesquieu, ainsi que plusieurs théoriciens grecs déjà, établissait entre le climat et la constitution politique une étroite concordance. Une seconde différence gît dans la foi à l'efficacité des lois et des constitutions. Voltaire évitait, autant que possible, les clichés traditionnels des publicistes classiques. Il s'inquiétait peu de la forme extérieure de l'organisme politique; il tenait davantage à l'essence, à la répartition effective du pouvoir politique. Jurisconsulte, Montesquieu croyait à l'effet de dispositions législatives artificiellement calculées, de constitutions sagement fabriquées. Il tenait les catégories de la politique d'Aristote pour des

forces indépendantes. En théorie, il soutenait la thèse que les *lois* devaient être en harmonie avec le climat, les mœurs, la situation commerciale, etc. Mais il croyait tout de même qu'un législateur pouvait donner arbitrairement une autre direction au développement d'un pays. Il pensait que les forces naturelles des hommes, que des groupes fortement organisés pouvaient être tenus en bride par des lois habilement combinées.

On le voit, Montesquieu appartient beaucoup plus que Voltaire à l'ancienne école. Sa doctrine du climat est de source antique : son optimisme politique provient en grande partie de la philosophie populaire de l'antiquité qui, depuis l'avènement de l'humanisme, avait été mise à la base de l'enseignement supérieur. Les appels qu'il fait à l'antiquité sont tout à fait du style classique que Voltaire évitait. Et, chose plus grave encore, il en restait pour la critique au point de vue des Bénédictins.

Son manque de critique. — Montesquieu était dépourvu de sens critique. Il lisait ses auteurs comme les juristes leurs codes : il ne visait qu'à trouver un texte qui pût s'appliquer à la chose. Les livres d'histoire et les descriptions de voyages qu'il connaissait, formaient pour lui comme un code dont toutes les parties ont également force de loi. Il procédait comme le juge, qui n'a pas à critiquer les textes, mais à les invoquer à propos et à les interpréter exactement. Voltaire regardait en principe avec méfiance les renseignements venus d'époques obscures et de pays exotiques : Montesquieu acceptait les fables les plus extravagantes, dès qu'elles étaient imprimées quelque part. Ses *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains* (1734) reposent sur l'hypothèse que les récits de Tite-Live seraient vérité historique. Maints chapitres de l'*Esprit des lois* n'ont pas d'autre fondement qu'une frivole relation de voyage.

Ce manque de critique eut un effet d'autant plus fâcheux que Montesquieu utilisait ses matériaux fragmentaires pour en tirer des conséquences risquées et des généralisations hâtives. Il était capable de construire une théorie générale sur un fait qui, même en le supposant vrai, ne constituerait qu'un cas exceptionnel.

Son influence sur l'historiographie. — Aussi ne fut-il pas toujours avantageux aux historiens de se mettre à son école. L'idée que certains concepts moraux seraient inhérents aux différentes formes de gouvernement a particulièrement troublé l'historiographie. Ses idées fantaisistes sur l'effet du climat étaient d'une commodité dangereuse pour les esprits paresseux; l'ignorance de la météorologie accompagnait souvent celle de l'histoire.

Il serait injuste toutefois de n'apprécier l'influence de Montesquieu sur l'historiographie que d'après le mal qu'il a fait.

D'abord ce ne fut pas peu de chose que l'appui de son nom donné à bien des innovations rationalistes apportées par Voltaire dans l'histoire. Telle l'extension à la terre entière de l'horizon historique. Tel surtout l'abandon de la conception théologique sous toutes ses formes. Montesquieu et Voltaire se séparèrent sur bien des points; mais ils furent d'accord pour expliquer les événements exclusivement par des causes naturelles.

Ce n'est pas tout. Ce qui n'existait que faiblement chez Voltaire, Montesquieu en possédait une pleine mesure : l'aptitude aux spéculations de la pensée. Il était plus exposé à l'erreur que celui-là, parce qu'il visait à construire un système sociologique, tandis que l'autre se contentait de remarques isolées. Sa synthèse reposait souvent sur des informations inexactes ou des informations superficielles, ses déductions se contredisent entre elles, ses remarques sont d'un esprit brillant plutôt que juste; mais au moins il tenta une synthèse. Ses instigations étaient extrêmement dangereuses pour les têtes faibles, mais elles pouvaient amener des esprits solides à des résultats que la méthode correcte de Voltaire n'aurait pas permis d'atteindre. L'école de Voltaire, au fond n'a jamais dépassé le maître; les historiens qu'on peut désigner comme des disciples de Montesquieu ont fait de meilleure besogne que l'auteur de l'*Esprit des lois*. Une indication féconde pour l'historiographie, fut l'idée de l'importance du commerce pour la propriété des États. Le bourgeois qu'était Voltaire donna aussi une grande attention aux affaires commerciales. Mais Montesquieu entra bien davantage dans le détail; grâce sans doute à son éducation juridique, il exposa avec beaucoup d'ampleur la corrélation entre les rapports commerciaux et politiques, entre le commerce et la législation.

Ajoutons qu'à un certain égard Montesquieu avait moins de prévention que Voltaire. Il était aussi incrédule que lui, mais pas aussi hostile à l'Église. Il n'avait rien d'un révolutionnaire; si l'Église le laissait en repos, il ne s'opposait pas à son existence. La doctrine chrétienne était pour lui non avenue; il ne la combattait pas. Sous ce rapport encore il appartenait plus à l'humanisme qu'au rationalisme. C'est justement ce qui assure à ses récits leur autorité et leur vogue auprès du public sérieux et cultivé. Sa raillerie même conservait une dignité apprêtée; il ne heurtait pas de front les personnes respectables, savantes ou ignorantes, par une polémique anti-religieuse déplacée.

L'influence de Montesquieu sur l'historiographie se combina souvent, surtout en Allemagne, avec celle de Voltaire et plus tard celle de Rousseau, de manière qu'on ne peut regarder qu'un petit nombre d'historiens comme ses élèves. Le disciple le plus authentique fut le Genevois Jean Louis Delolme (vers 1740 à 1807) qui dans sa *Constitution de l'Angleterre* (Amsterdam 1771; édition anglaise augmentée Londres 1775) traita brièvement l'histoire de cette constitution modèle. Les disciples Anglais se contentèrent en général de recherches théoriques : Adam Ferguson (1723 à 1816), *Essay on the History of Civil Society* 1767 et *History of the Progress. and Termination of the Roman Republic* 1782; Joseph Priestley (1733 à 1804), *Essay on the first Principles of Government* 1768, etc. Seuls les professeurs allemands qui se rattachèrent à Montesquieu se lancèrent de préférence dans l'histoire ; ils évitaient ainsi de toucher directement à des problèmes politiques actuels. La plupart cultivèrent en même temps, à l'exemple de Voltaire, l'histoire de la civilisation dans le sens de l'*Aufklärung* et l'histoire des savants dans l'esprit de la polyhistoire très pratiquée en Allemagne au XVIIIe siècle. Le type de ces vulgarisateurs peu originaux est le polygraphe Christoph Meiners (1747 à 1810), professeur de philosophie à Gœttingue, qui composa entre autres une *Geschichte der Ungleichheit der Stände unter den vornehmsten europäischen Völkern* (Hanovre 1792) et une *Historische Vergleichung der Sitten und Verfassungen, der Gesetze und Gewerbe, des Handels und der Religion, der Wissenschaften und Lehranstalten des Mittelalters mit denen unseres Jahrhunderts in Rücksicht auf die Vortei le und Nachteile der Aufklärung* (Hanovre 1793 ss.)

Les historiens de l'école de Rousseau tels que Herder, que nous groupons ensemble plus loin, doivent aussi beaucoup à Montesquieu. Mais c'est Heeren qui a le mieux profité de ses inspirations.

2. — *Heeren.*

Arnold Hermann Ludwig Heeren, né 1760 à Arbergen près de Brême, inaugura 1784 son enseignement à l'Université de Gœttingue, 1794 pro-

fesseur de philosophie, 1801 d'histoire, mort à Gœttingue 1842. Ses ouvrages principaux sont :

1° *Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt* (c'est-à-dire Perses, Phéniciens, Babyloniens, Scythes, Indiens, Carthaginois, Ethiopiens, Egyptiens et Grecs) 1re édition. Gœttingue 1793 ss., plus tard fortement remanié.

2° *Geschichte der klassischen Literatur im Mittelalter* (jusqu'à la fin du xve siècle, c'est-à-dire comprenant les humanistes italiens) 1797 à 1801, commencement d'une histoire inachevée : *Geschichte des Studiums der klassischen Literatur*.

3° *Handbuch der Geschichte der Staaten des Altertums mit besonderer Rücksicht auf ihre Verfassungen, ihren Handel und ihre Kolonien* 1799.

4° *Handbuch der Geschichte des europäisch. Staatensystems und seiner Kolonien* (de 1492 à nos jours), Gœttingue 1809.

Rapports avec Adam Smith et Montesquieu. — Heeren est l'historien le plus remarquable de l'école de Montesquieu. Non seulement il égale son maître, mais il le dépasse en tout cas comme historien. Ses *Idées sur la politique, les relations et le commerce des peuples de l'ancien monde* laissent loin derrière elle, les esquisses d'histoire commerciale de l'*Esprit des lois*.

Heeren avait sur Montesquieu un avantage. Entre l'*Esprit des lois* et ses *Idées* avait paru le grand ouvrage d'Adam Smith (1776). L'économie politique avait été constituée comme science. On avait trouvé un système et un appareil de notions ; l'historien pouvait résumer en quelques formules plusieurs groupes de phénomènes économiques. Pour la première fois on avait démontré clairement l'enchaînement intime entre les différentes sphères de la vie économique.

Il y a une circonstance caractéristique qui montre la dépendance où Heeren se trouvait vis-à-vis d'Adam Smith. Celui-ci avait voulu, on le sait, et le titre de son ouvrage l'indique, rechercher surtout comment les *nations* s'enrichissent ; il avait voulu se rendre clairement compte de l'influence que les mesures de politique commerciale et la législation exercent sur la postérité d'un *peuple*. Quant à la meilleure répartition à faire entre les sujets de la richesse nationale acquise par le commerce et l'industrie, il avait à peine effleuré cette question ; il ne s'était jamais demandé par exemple si un accroissement de la population amené par l'essor du commerce ne pouvait pas rendre illusoire pour l'individu l'augmentation de la

fortune nationale. Il ne s'occupait ni du problème de la population ni de ce qu'on a nommé depuis la question sociale. Ce n'est pas par hasard que Heeren a restreint de façon identique ses recherches d'histoire économique. Lui aussi porta son attention exclusivement sur le commerce d'exportation, les rapports commerciaux de peuple à peuple. Son intérêt était beaucoup plus étroitement limité que celui de Voltaire. Il mit plus d'ordre et de soin à son travail; mais il négligea les observations du Français sur les chiffres et les problèmes de population. On s'aperçoit en lisant les *Idées,* qu'il manqua à Heeren un guide théorique. Le célèbre *Essay* de Malthus ne parut que cinq ans plus tard (1798); il n'a d'ailleurs pas été consulté par Heeren.

Mais l'important est que grâce à Adam Smith, Heeren se dégagea définitivement des idées peu nettes et des fausses analogies de Montesquieu.

Pour ce qui concerne l'histoire du commerce seulement. Comme penseur politique, il est moins original. Ses vues politiques sont dans la dépendance de l'*Esprit des lois,* et les clichés de *despotisme* et *état de nature* se rencontrent souvent encore dans son travail. Ses tableaux de l'histoire des Etats sont remarquables en ce qu'ils cherchent à mettre en lumière l'importance générale des relations commerciales et des possessions coloniales ; quant aux problèmes de pure politique, il y apporte un coup d'œil moins pénétrant.

L'histoire du commerce traitée par Heeren. — Heeren n'est dans son élément que quand il s'applique à utiliser (parfois en les reproduisant mot à mot) les développements de Montesquieu sur l'histoire des échanges internationaux de marchandises. Il surpasse le Français en ce qu'il s'attacha aux faits concrets et interpréta les sources avec une critique judicieuse. Il se garda des généralisations faites à la légère et des grandes constructions édifiées sur des matériaux de hasard. Il évita de semer des études historiques d'allusions à l'actualité et d'exploiter l'histoire en publiciste. Il croyait encore fermement que l'antiquité était l'école de la politique. Mais de ce vieux dogme humaniste il ne tira pas les mêmes conséquences que les historiens rhéteurs ou les déclamateurs de l'école de Rousseau. Il tenait à tirer au clair les conditions d'existence des peuples anciens

plutôt qu'à puiser des leçons de politique dans les inventions des maîtres d'école grecs ou romains. Grâce au *Wealth of Nations*, il fut mieux que les historiens antérieurs en état de résoudre ce problème.

Comme Adam Smith, Heeren partit exclusivement des besoins matériels de l'homme, au sens propre du mot. Il voulait établir la manière dont les peuples qu'il traitait pourvoyaient à leur nourriture, à leurs vêtements, à leurs logements. Il voulait savoir comment ils se procuraient leurs aliments, leurs étoffes d'habillement, leurs matières tinctoriales, leurs machines. Dans son principal ouvrage, qui malgré son titre d'*Ideen* contient plus que de simples esquisses, il chercha par exemple à reconstruire les voies commerciales de l'antiquité au moyen des routes modernes des caravanes et des données d'auteurs anciens. A l'aide des témoignages épars et souvent confus d'anciens narrateurs qu'il combinait avec des renseignements sur la situation commerciale de l'Orient contemporain, il entreprit, avec une sagacité extraordinaire, de mettre à nu les fondations matérielles des États antiques. Personne avant lui n'avait attiré l'attention sur l'importance pour l'histoire de l'échange des marchandises et montré que certains peuples ne doivent leur place dans l'histoire qu'au monopole qu'ils possédaient pour la production ou l'exportation de matières premières ou d'étoffes indispensables. Les historiens idéologues de l'école de Rousseau admettaient comme allant de soi que l'homme est capable de vivre, et s'inquiétaient seulement de savoir comment les hommes pouvaient défendre leur dignité et leur liberté civile : Heeren scruta cette hypothèse.

Méthode et style. — Les romantiques ont d'habitude vivement attaqué Heeren. Beaucoup de leurs reproches étaient au moins fort exagérés. Heeren ne tablait pas sur leurs idées fantastiques de l'unité et de l'indestructibilité des nationalités et s'attachait de préférence aux phénomènes concrets du commerce et de la politique : on lui en ferait plutôt un mérite aujourd'hui. Les romantiques avaient raison sur un point, c'est qu'Heeren ne savait pas voir les enchaînements organiques ; pas plus qu'un autre rationaliste — pas plus que Voltaire — il n'était capable d'établir une relation intime entre les différents domaines de la vie publique. L'histoire commerciale, l'his-

toire politique, l'histoire sociale même, marchent à côté l'une de l'autre plutôt qu'elles ne sont reliées l'une à l'autre. Et qui pis est, Heeren exagéra volontiers son principe et motiva des événements historiques uniquement par des changements dans le commerce et dans la technique. Pas plus qu'Adam Smith il ne niait en principe que la conduite des hommes ne fût déterminée par d'autres mobiles que les besoins matériels; mais il dirigeait souvent ses recherches de façon à donner raison à cette hypothèse. Avant tout il ne comprenait pas qu'à côté des besoins matériels l'esprit peut avoir aussi ses besoins indépendants. Il était étranger à l'universalité de Voltaire. Si l'on veut avoir une image chargée de ses opinions, on n'a qu'à lire son *Histoire de la littérature classique au moyen âge.* L'existence d'une culture intellectuelle dépend ici presque exclusivement du fait qu'il existe, où non, des bibliothèques et des établissements d'instruction ; des perfectionnements techniques dans la fabrication du papier ont pour conséquence un essor de la civilisation, etc. La sobriété du Rationalisme a souvent rendu de bons services comme remède contre des opinions exaltées; mais on voit ici une étrange confusion de la cause avec l'effet.

Heeren est parmi les historiens un des plus grands écrivains de l'*Aufklärung.* Précisément parce qu'il s'abstenait des ornements de la rhétorique et ne cherchait pas à imposer par des artifices de style poétique. Si ses écrits ont un attrait esthétique, ils le doivent à des qualités de fond. Il écrivait comme il pensait et travaillait : clairement, nettement. Une composition avenante, une langue transparente, un choix de termes intelligents, reflètent parfaitement ses tendances sérieusement scientifiques.

Il travaillait d'ailleurs plus que correctement, avec un très grand soin. La méthode critique et philologique (ci-dessous p. 574 ss.) lui était encore inconnue. Mais ses connaissances en économie politique et en technique dépassaient de beaucoup celles de la plupart des historiens du temps. Il relatait d'édition en édition les résultats des dernières recherches, même quand elles ne pouvaient servir son rationalisme (comme c'était le cas pour les récents rapports sur l'Inde). Edouard Meyer (*Geschichte des Altertums*, 2e édit. I [1907] p. 248) a signalé le *Manuel d'histoire des États de l'antiquité* comme le livre le plus remarquable du genre, auquel « *die Folgezeit nichts*

Gleichwertiges an die Seite zu setzen vermocht hat, auquel la postérité n'a pu opposer aucun travail d'égale valeur ». Et le *Manuel d'histoire des États modernes* a été appelé par Hintze une « *für seine Zeit relativ vollkommene Lösung der Aufgabe*, une solution du problème parfaite pour son temps. » Cf. *Forsch. zur brandenburgischen und preuss. Geschichte* 19 [1906], 286.

D. — TENDANCES INDÉPENDANTES EN ALLEMAGNE

(WINCKELMANN ET MÖSER)

L'historiographie allemande de l'*Aufklärung* dépend, comme l'anglaise, des inspirations qui venaient de France. Deux de ses représentants seulement ont une place à part. Winckelmann ainsi que Möser ont subi l'influence de Montesquieu. Mais le peu qu'ils en ont reçu disparaît à côté de ce qu'ils doivent à leurs propres forces. Ils n'appartiennent à l'*Aufklärung* pour ainsi dire que par son côté négatif : ils ont rompu comme les rationalistes avec les anciennes doctrines ; mais ce qu'ils mettent à la place sort complètement des voies habituelles de la pensée rationaliste.

Ils avaient l'avenir pour eux en une bien autre mesure que les rationalistes. Leurs idées furent peu comprises de leur temps : elles n'en eurent que plus d'action au XIXe siècle. C'est à Winckelmann que remonte l'histoire de l'art telle qu'elle fut comprise au XIXe siècle[1], et à Möser l'histoire du droit et des institutions.

1. — *Winckelmann*.

Johann Joachim WINCKELMANN, né 1717 à Stendal, d'abord co-recteur à Seehausen, 1748 au service du comte Bünau (ci-dessus p. 394) qu'il aida pour la préparation des parties non publiées de la *Reichsgeschichte*, se transporte au bout de sept ans à Dresde, obtient 1755 par l'entremise du nonce Archinto une mission qui le conduit à Rome, où il passe le reste de sa vie, assassiné 1768 à Trieste. Il a écrit *Geschichte der Kunst des Altertums* Dresde 1764 (*Anmerkungen* 1767). Se trouve aussi dans *Sämmtliche Werke* édition Fernow et aut. 1808 ss. et édition Eiselein 1825 ss. Qu'il nous suffise de citer ici sur Winckelmann le livre classique de C. Justi (1re édit. 1866 à 1872 ; 2e, 1898).

Son opposition au rationalisme et à l'histoire archéologique de l'art. — Peu d'historiens sont aussi isolés dans leur temps que

Winckelmann. Il connaissait bien les grands historiens français du Rationalisme. Mais ce qu'il leur emprunta n'a rien de commun avec le fond général de son œuvre. Il n'aurait peut-être pas écrit sans Montesquieu ses remarques au sujet de l'influence du climat sur l'art grec. Mais on se tromperait en voulant voir dans ces réflexions la valeur de la *Kunstgeschichte.* Winckelmann y a donné plus qu'une imitation de Montesquieu. Il a considérablement affiné la méthode du maître. Mais ces remarques initiales n'ont qu'une faible liaison avec l'histoire elle-même. Si son *Histoire de l'art dans l'antiquité* a provoqué dans une des branches de l'historiographie une véritable révolution, la cause en est ailleurs.

La différence entre la nouvelle tendance et l'ancienne ne peut être mieux marquée que par les propres termes de Winckelmann. Dans la Préface de son ouvrage il dit qu'il veut écrire une histoire de l'*art,* que jusqu'alors on n'avait donné que l'histoire des *artistes*[1].

C'était quelque chose de tout nouveau. Nous avons exposé plus haut (p. 111 ss.) que l'historiographie humaniste ne concevait l'histoire de l'art, des lettres et des sciences que sous la forme d'une série de biographies. Les périodes suivantes n'avaient pas abandonné ce point de vue. Même là où, par des raisons naturelles, on s'étendait sur les œuvres plus que sur la biographie de leurs auteurs, comme dans l'histoire de la dogmatique ou de la philosophie, on se bornait à appondre l'un à l'autre des extraits des différents systèmes. Winckelmann fut le premier qui fit d'un sujet abstrait le thème de l'histoire.

Les historiens antérieurs n'avaient considéré l'art, la littérature, etc., que dans leurs manifestations particulières et concrètes. Winckelmann écrivit une histoire de l'art même, d'un concept. Il fit suivre à une abstraction un développement régulier. Il montra l'art se modifiant lui-même sans que les artistes créateurs eussent conscience de ces transformations. On n'avait encore dit pareille chose que de l'État; on peut penser à Machiavel, qui avait parlé d'un circuit des formes politiques. Mais même alors les penseurs n'avaient en vue que des organisations concrètes, non pas de simples changements (de style) qu'il est réservé à la spéculation de découvrir.

1. L'expression de *Kunstgeschichte* a été forgée par Winckelmann. Cf. Geiger. *Das Wort Geschichte und seine Zusammensetzungen* (Diss. de Fribourg 1908) p. 57.

Des théories pareilles n'avaient jamais trouvé accès dans l'histoire; jamais l'idée que pour les choses de l'esprit aussi on pouvait parler d'un développement régulier, n'avait été réalisée par un historien à propos d'un matériel déterminé de faits. C'est ce que n'avait pas fait non plus la vieille et grossière conception anthropomorphique représentant la littérature et les langues comme devant traverser, ainsi que les hommes, l'âge de l'enfance, la floraison de la jeunesse et le déclin de la vieillesse. On avait employé cette formule dans des histoires de la littérature et de l'art (voir ci-dessus p. 116 s.) mais sans jamais les prendre au sérieux.

On comprend déjà combien les vues de Winckelmann s'écartaient non seulement de l'ancienne conception, mais du Rationalisme. A une époque qui rapportait volontiers des transformations historiques à des actes conscients de la volonté, il faisait voir un développement inconscient de l'art. A une époque qui jetait un regard fier sur le passé et dans son optimisme croyait à la possibilité d'un progrès indéfini, Winckelmann montrait que les arts plastiques, dans l'antiquité et dans les temps modernes, s'étaient développés dans une marche régulière, dont l'aboutissement n'était pas du tout la perfection, mais la décadence. A une époque où l'art en général passait pour un simple agrément de la vie, un homme en parlait avec la ferveur d'un croyant. Il n'est pas étonnant que son influence fût plus sensible au XIXe siècle que de son temps; ses inspirations n'ont été vraiment recueillies que par les esthètes de l'époque suivante, pour qui l'art était appelé à remplacer la religion.

Sa conception de l'histoire de l'art. — Winckelmann, comme historien, a commis de nombreuses erreurs. Les recherches modernes ont laissé peu de ses constructions debout. Mais quoi qu'on puisse lui reprocher, comparé à ses devanciers, il marque sous tous les rapports un progrès. D'abord en érudition et en critique. Il a non seulement égalé les Bénédictins (Montfaucon) pour le soin dans le travail — éloge qu'on pourrait faire de Gibbon — mais il les a surpassés. Il les battait avec leurs propres armes. Il remontait plus sévèrement aux documents et se montrait plus critique vis-à-vis des faux et des restaurations contraires à l'histoire. A la place d'un travail fait d'après des sources écrites et littéraires ou sur des repro-

ductions, il mit la contemplation directe, à la place de vagues jugements esthétiques, des descriptions exactes, à la place de données imprécises sur l'âge et l'époque, des explications précises sur les caractères du style.

Progrès ensuite dans la méthode générale. Nous nous trouvons actuellement en un temps de réaction contre les constructions historiques qui prétendent expliquer par une formule simple des transformations historiques compliquées. Nous sommes moins disposés que ci-devant à louer sans restriction l'entreprise faite par Winckelmann de dérouler le développement de l'art ancien et moderne sur un plan à peu près logiquement dressé. Trop de circonstances, notamment l'individualité, si importante en matière d'art, nous paraissent être entrées insuffisamment en ligne de compte. Mais nous ne devons pas oublier quel progrès marque quand même Winckelmann (pareillement à Hegel plus tard) vis-à-vis de l'ancienne manière. Il a, bien que d'une façon unilatérale, cherché le premier à établir une liaison génétique entre les siècles d'art et les écoles d'artistes. Les époques de l'art ne se suivent pas au hasard ; plus d'une constitue une réaction contre des tendances unilatérales antérieures ; la chaîne de la tradition peut être rompue et il y a un retour possible à l'ancien style (archaïsme) : voilà des idées qui, avec Winckelmann apparaissent pour la première fois dans l'histoire. Le Rationalisme avait sur l'essence de la continuité historique des notions assez frustes. Winckelmann les a complètement bannies, par exemple la théorie catastrophique.

Sa conception, poussée jusqu'au bout, avait cet avantage, d'exclure absolument des arrière-pensées didactiques. Voir dans l'histoire de l'art une marche réglée par des lois, c'était admettre l'impuissance de l'individu. On ne pouvait plus songer, comme Vasari, à donner des leçons à l'artiste isolé. Winckelmann s'est rendu coupable de cette inconséquence ; il a voulu guider l'art à son détriment dans de nouvelles voies : mais cela n'atteint pas son principe.

L'art d'écrire de Winckelmann. — Jusqu'à quel point l'art antique a-t-il répondu à l'idéal de noble simplicité et de grandeur paisible célébré par Winckelmann ? On peut discuter là-dessus. Mais une chose n'est pas douteuse, c'est qu'il a réalisé comme écrivain ce qu'il

vantait dans l'art antique. La *Geschichte der Kunst des Altertums* est le plus grand chef-d'œuvre historique du Rationalisme. C'est un ouvrage du style grec, tel que le prônait le classicisme. Rien ne rappelle plus la rhétorique fleurie de l'historiographie romaine. Winckelmann ne cherchait plus à atteindre la beauté du style par des ornements extérieurs et une forme polie, aux dépens du contenu. Il ne dit que ce qui est de son sujet. Mais il rendit si parfaitement ce qu'il sentait et pensait qu'il rejeta dans l'ombre les misérables artifices de style des humanistes. Il sut communiquer au lecteur son enthousiasme pour l'art, sans tomber dans des phrases creuses. Ses descriptions de statues sont composées avec une finesse et un relief admirables ; elles dépeignent en même temps l'œuvre et l'impression qu'elle a faite sur l'auteur. L'exposé est systématiquement ordonné et il agit pourtant comme une œuvre poétique librement conçue. C'est justement parce que Winckelmann ne veut pas rivaliser avec les moyens d'expression de la poésie. Il n'a pas besoin de ces béquilles. Le feu intérieur qui l'anime prête la vie même à des détails d'antiquaire. C'est un prêtre qui parle de son Dieu.

Winckelmann a influé de plusieurs façons sur l'historiographie générale ; mais il n'a eu qu'un petit nombre de vrais successeurs. Même l'histoire de la littérature n'a emprunté qu'en partie ses vues. Après lui encore elle a mieux aimé faire l'histoire des poètes et de leurs œuvres que celle des périodes littéraires et des caractères de leurs styles. Aujourd'hui encore l'histoire de l'art est plus rigoureusement que l'histoire rangée par écoles et par styles.

2. — *Möser*.

Justus Möser, né 1720 à Osnabrück, mort 1794, fonctionnaire, a occupé divers postes judiciaires dans son évêché natal. Son *Osnabrückische Geschichte* est inachevée. L'*Allgemeine Einleitung* parut à Osnabrück 1768 ; dans une *édition nouvelle et augmentée*, comme première et deuxième parties, Berlin 1780. La troisième partie (1193 à 1256) ne fut publiée qu'après la mort de l'auteur par C. Stuve 1824 ; mais bien des morceaux avaient paru de son vivant dans les *Westphälische Beiträge*. — Möser écrivit en outre de nombreux articles historiques, qui parurent en grande partie dans les *Patriotische Phantasien* (Berlin 1774 à 1778). Cf. *Sämmtliche Werke* (Berlin et Stettin, 1798 et 1842 s.).

Cf. J. Kreyssig *J. Möser* 1857 ; puis, Hatzig, *J. M. als Staatsmann und Publizist* 1909 (*Quellen und Darstellungen zur Geschichte Niedersachsens* Bd. 27).

M. Ritter dans la *Histor. Zeitschrift*, CXII (1914), 109 ff. Je ne puis naturellement à cette place, parler que de Möser historien, auteur de l'*Osnabrückische Geschichte*. Möser le publiciste suit souvent d'autres voies. L'importance de l'historiographie de Möser réside en grande partie dans le fait qu'elle a été fécondée mais non commandée par sa carrière de publiciste.

Opposition à l'historiographie de Voltaire. — Winckelmann se trouvait en dehors des courants intellectuels de son temps, Möser en opposition avec eux.

Il était d'accord avec Voltaire et d'autres rationalistes en ce qu'il cherchait par son histoire à promouvoir le bien de l'État et voulait enseigner les meilleurs moyens de l'atteindre. Mais c'est dans les moyens proposés qu'il se séparait d'eux complètement. Voltaire et son école voyaient le salut de l'État dans le despotisme éclairé. Le peuple était pour eux une multitude à jamais condamnée à l'ignorance et au fanatisme. Les droits particuliers étaient le refuge d'aspirations et d'opinions périmées; ils devaient tomber devant le niveau de l'absolutisme, pour faire la place nette à ses réformes. Möser embrassa le point de vue directement opposé. La prospérité de l'État ne repose pas selon lui sur l'existence d'un gouvernement fortement centralisé, mais sur la liberté et la sécurité des propriétaires ordinaires du sol (*Gemeine Landeigentümer*). Il ne se représente pas comme son élève le despote éclairé, mais l'homme du peuple aisé ; il veut, comme il le dit dans la préface de la seconde édition de la première partie de l'*Osnabrückische Geschichte*, « *insbesondere den Bürger und den Landmann lehren wie er in den mancherlei Regierungsformen und deren sich immer verändernden Spannungen Freiheit und Eigentum am sichersten erhalten könne*[1] ». Ce but est-il atteint, l'État sera prospère. Car le peuple reconnaît mieux que les bureaucrates ce qui lui est utile. Les innovations qui en valent la peine, il les accepte de lui-même; les inutiles seules lui sont imposées d'en haut. *Ich bemerke*, dit-il une fois (2. Abschnitt, § 4) *dass der Bauer nützliche Neuerungen geschwind genug fasse, und dass man mit Unrecht über ihn klage, wenn er langjährige Erfahrungen unsicheren Vorschlägen vorzieht. Die nützlichen Kar-*

1. Enseigner au bourgeois et au paysan comment il peut le plus sûrement conserver sa liberté et sa propriété sous les diverses formes de gouvernement et au milieu de leurs tensions toujours renouvelées.

toffeln haben sich geschwinder ausgebreitet als die Maulbeerbäume, und solange ihm das Flachsbauen gutes Brot gibt, wird er nicht wünschen, Seide zu bauen um Kastanien zu essen[1]. L'apparition de la souveraineté territoriale était sympathique aux rationalistes parce qu'ils y voyaient la garantie d'une administration rationnelle. Möser y voyait une décadence de la liberté ancienne, haïssait les villes et regrettait le temps où les gouvernements n'avaient pas encore levé d'impôts et vivaient uniquement du produit de leurs droits régaliens. (Cf. ses déclarations dans la vie de l'évêque Conrad Ier [1227 à 1238], *Osnabrückische Geschichte*.) Son idéal était la vieille administration autonome, fondée sur le principe de la communauté paysanne.

Ce n'est pas ici le lieu de critiquer ces théories. Notre histoire n'a qu'à se demander quel parti Möser a tiré de ses idées pour l'histoire. Si son *Osnabrückische Geschichte* n'avait eu d'autre but que de combattre la doctrine des bienfaits du despotisme éclairé, elle mériterait à peine d'être mentionnée ici.

L'originalité de Möser tient à ce que son ouvrage était plus qu'un traité polémique contre les tendances politiques de l'*Aufklärung*. Il a créé quelque chose de nouveau. Ses jugements étaient aussi unilatéraux dans son histoire que dans ses écrits de publiciste. Mais la doctrine n'avait pas troublé la clarté de son regard pour les réalités de la vie. Il décrivait des événements comme le développement de la souveraineté territoriale avec le même calme, la même objectivité que s'il lui avait été sympathique. On s'aperçoit bien qu'il ne s'était pas fait ses opinions par la voie de la spéculation, mais dans l'activité pratique et qu'il y avait appris à connaître la façon de penser des deux partis. Il jugeait les mesures administratives d'après le profit qu'elles apportaient au propriétaire rural; mais il avait été assez fonctionnaire lui-même pour pouvoir exposer en connaissance de cause les motifs des gouvernements. Il ne donnait ni caricatures ni constructions dans les nuages. C'était un conservateur, mais non un romantique, ni dans le sens général ni dans le sens spécial du mot. Il demandait qu'on conservât aux unions forestières (*Mark-*

1. Je remarque que le paysan saisit assez vite les inovations utiles et qu'on a tort de l'accuser quand il préfère des expériences consacrées par les années à des propositions incertaines. L'utile pomme de terre s'est répandue plus rapidement que le mûrier; et tant que la culture du lin lui donnera du pain, il n'aura pas envie de cultiver la soie pour manger des châtaignes.

genossenschaften) les restes de leur autonomie administrative, non pas en vertu du droit historique, mais parce qu'il croyait que les paysans entendaient mieux leurs affaires que les bureaucrates. Il était utilitaire comme les Rationalistes, seulement d'une autre manière. Il n'a pas glorifié le moyen âge comme la mode en est venue bientôt après ; le haut moyen âge représentait déjà à ses yeux une époque de décadence. Le côté religieux de l'histoire médiévale lui était totalement étranger. Il n'avait aucune vénération pour les formes pittoresques du vieux droit coutumier. Il ne songeait pas à s'enthousiasmer pour les temps *nobles et croyants* de la chevalerie. C'était un froid réaliste, qui n'éprouvait aucun respect pour les hommes du passé ; ses seigneurs ecclésiastiques et laïques du moyen âge sont des politiciens égoïstes et sans-gêne.

Möser et l'histoire sociale. — Möser a écrit la première histoire constitutionnelle et administrative qui mérite ce nom. Le premier il donna plus qu'un recueil de précédents juridiques et d'antiquités sur l'histoire du droit, le premier il établit un enchaînement fixe de causes et d'effets. Il fit plus ; il introduisit dans l'historiographie une partie toute nouvelle : l'histoire sociale. Même Voltaire, le plus universel des historiens antérieurs, avait bien traité les finances publiques, le commerce et l'industrie, mais n'avait pas abordé les divisions sociales de la population. Möser montra le premier dans l'histoire les rapports entre l'organisation économique et l'organisation politique d'un peuple. Et non pas entre elles seulement. Möser n'avait pas l'universalité des autres rationalistes, vu qu'il n'attribuait à la culture intellectuelle aucune valeur indépendante. L'histoire *des arts et des sciences* — en opposition voulue avec Voltaire — n'avait d'importance pour lui que par l'influence immédiate qu'elle pouvait avoir sur le développement de la constitution. Mais il n'en a pas moins, comme historien politique, un horizon aussi vaste que pas un, ni avant ni peut-être après lui. Les affaires économiques ne lui font pas perdre de vue les choses militaires. Il n'isole jamais son sujet, il n'oublie jamais qu'il n'a pas à écrire une histoire générale de l'empire, et pourtant il fait appel à l'histoire de l'empire quand elle est indispensable à l'intelligence de la sienne. Il connaît les besoins techniques de l'administration publique ;

mais il connaît aussi les besoins plus généraux de la population, qui se trouvent souvent en contradiction avec l'exigence d'une prompte expédition des affaires.

Möser a eu bien des successeurs au XIXe siècle. Mais, comparés à lui, ce sont tous des spécialistes. C'est Niebuhr qui a peut-être le plus appris de lui. Les autres ne lui ont emprunté que des vues particulières, qu'ils ont isolées arbitrairement et matérialisées. Comme on trouve resserré l'horizon politique et historique de Riehl, qui se prétendait pourtant disciple de Möser, quand on compare ses ouvrages à l'*Osnabrückische Geschichte* ! Möser est le Voltaire de l'histoire constitutionnelle et administrative ; on a dû renverser quelques-unes de ses thèses ; des choses qu'il n'a fait qu'effleurer ont été examinées et critiquées plus à fond par d'autres ; mais aucun n'a montré la même étendue d'esprit. Aucun n'a partagé aussi également son attention entre les problèmes politiques, militaires et sociaux.

Il faudra toujours admirer la manière dont Möser a su joindre l'histoire individuelle à l'histoire collective. Il ne fait pas naître et croître d'elles-mêmes, d'après une formule, les organisations politiques et militaires, comme Winckelmann l'avait fait pour l'art antique. Mais il fait tout aussi peu sortir du néant les institutions à l'appel de sages législateurs et de despotes éclairés. Il maintient le droit des individus ; mais ils n'agissent chez lui qu'en deçà des limites que leur impose la situation générale ; ils modifient le développement, ils ne le créent pas. Pour bien apprécier Möser, il faut se rappeler quelle solution peu satisfaisante les historiens antérieurs avaient donnée à ce problème. Combien Machiavel, dans son *Histoire florentine*, avait eu de peine à triompher de la conception individualiste, et dans quel langage obscur et contraditoire Voltaire avait répondu à la question de savoir si de petites causes personnelles peuvent sortir de grands effets ! Möser s'est tenu également éloigné des exagérations de la doctrine politique du classicisme et des spéculations sur la philosophie de l'histoire. Il n'était pas indifférent qu'il partît de la science sociale. Les institutions, le commerce, l'industrie, on pouvait se les représenter provoqués par un despote (qu'on songe à l'activité de Colbert, glorifié par Voltaire dans son *Siècle de Louis XIV*) : mais une fois qu'on a reconnu les relations de

l'économie avec la politique, on est peu enclin à rapporter les formes du gouvernement et de l'administration aux décrets arbitraires d'un monarque absolu. Car l'état économique et social qui a déterminé le développement politique a été manifestement constitué par des forces qu'un individu était impuissant à diriger.

Méthode de travail et exposition. — Comme Winckelmann, Möser était supérieur aux *Aufklärer* non seulement par ses principes historiques, mais aussi par sa méthode de travail.

Déjà les Bénédictins et les publicistes impériaux avaient largement usé de documents pour éclaircir et confirmer l'histoire. Mais personne n'avait comme Möser écrit l'histoire par les documents. Il fut le premier historien pour qui ils furent autre chose que des preuves à l'appui d'une recherche généalogique ou archéologique. Ils étaient pour lui un morceau d'histoire vivante. Il sut avec leur seul secours reconstruire des personnalités et des luttes sociales, précisément parce qu'il n'admettait pas aussi docilement leur témoignage que les Bénédictins avaient coutume de le faire. Ceux-ci s'étaient uniquement demandé : tel document est-il authentique ou faux ? Möser eut en outre recours à la critique interne, sans tomber dans la légèreté des Rationalistes. Ces derniers par exemple (comme les anciens historiens protestants) avaient pris pour bon argent un document parlant de la réforme morale qu'un prince ecclésiastique ou laïque du moyen âge voulait introduire dans son clergé. La corruption du clergé au moyen âge pouvait-elle être mieux démontrée que par de pareils témoignages officiels ? Möser était, par son expérience pratique déjà, cuirassé contre cette argumentation commode. Il raconte quelque part que l'évêque Gerhard réforma le couvent de Herssebrock (1208), que ce soit pour tel ou tel motif, ou aussi parce que *die Klosterzucht, wie es hiess und allemal heisst, wenn man reformieren will, wirklich zerfallen war* (§ 7 dans la vie de l'évêque [1193 à 1216]) [1].

Pour la forme de l'exposition, Möser est tout à fait original. Il ne pactisa pas plus que Winckelmann avec la conception esthétique de l'histoire. Il écrivait un ouvrage scientifique, et il ne cachait pas au

1. Parce que la discipline du couvent, comme on le disait, comme on le dit toujours quand on veut réformer, était réellement en baisse.

lecteur ses études préliminaires et ses pièces à l'appui. Il disposa sa narration exclusivement par des principes objectifs. Il évita autant qu'il put les raisonnements directs : l'histoire doit parler par elle-même. Il tenait plus à comprendre les événements qu'à les critiquer. Encore moins avait-il envie de faire de la morale. La proportion entre l'histoire extérieure et intérieure, contrairement à Voltaire, est retournée au profit de la dernière : le récit des faits politiques extérieurs n'est guère qu'une introduction à l'histoire des institutions et de l'administration. Il n'exposait que l'histoire d'un petit pays et ne cherchait pas à en faire un type. Mais sa narration, parce qu'elle mettait l'accent principal sur les grands traits du développement, devint par soi-même un type d'histoire du moyen âge. Son livre s'appuie sur une thèse. Mais il semble que pendant son travail, les tendances du publiciste politique aient cédé au pur intérêt historique. Il finit par travailler tout à fait en savant ; le sujet s'était emparé de lui ; il n'a envie que de savoir *comment cela s'est passé*.

Il est injuste de faire la guerre à Möser à cause de ses essais d'explication étymologique. Ses excursions dans la philologie sont certes aussi peu réussies que possible. Il se mêlait d'une matière où il n'entendait rien. Mais il partageait cette faiblesse avec plus d'un grand penseur, et son absence de critique *in philologicis* ne caractérise pas du tout sa méthode historique.

E. — L'HISTORIOGRAPHIE DU RATIONALISME EN ALLEMAGNE

SOUS L'INFLUENCE DE ROUSSEAU

1. — *Remarques générales.*

On connait la puissante influence qu'exerça Rousseau sur les belles-lettres classiques en Allemagne. Il n'en fut pas autrement pour l'historiographie. La jeune génération des historiens rationalistes passa dans le camp de Rousseau. Elle se sépara de l'ancienne tendance autant que les poètes du *Sturm und Drang* se séparèrent de Lessing et de Nicolai.

Rousseau. — L'école de Voltaire avait soutenu les principes du despotisme éclairé. Elle avait tenté de regarder le monde avec les yeux de l'homme d'État. Elle avait recommandé des réformes dans le sens du Rationalisme, parce qu'elle espérait relever de cette façon la prospérité, la population, la puissance militaire de l'État. Elle s'était mise au point de vue de la bourgeoisie aisée ; l'existence d'un tiers-état industriel lui paraissait la condition la plus importante pour le bien-être de l'État, et elle tenait la *populace* pour incapable de prendre part au gouvernement. On sait que Rousseau rompit complètement avec ces opinions. Il considéra l'État du point de vue du *peuple,* des sujets opprimés, il partit de l'idée que l'*homme est né libre et partout il est dans les fers.* Le despotisme lui parut mépriser les droits de l'homme, détruire la dignité humaine, qu'une bonne constitution devrait avant tout protéger.

Les dures nécessités de l'organisation politique semblent, il est vrai, contredire ce jugement. Elles SEMBLENT seulement. Rousseau s'en accommode, grâce à son optimisme. On n'a selon lui qu'à

laisser agir les hommes dans leur liberté naturelle pour qu'ils agissent bien : si cela n'a pas toujours lieu, c'est parce qu'ils sont corrompus par une éducation artificielle (*la Société*). L'éducation une fois réformée, les hommes reviendront au stade de l'homme naturel non corrompu.

Il est facile de voir en quoi ces propositions bien connues, dont nous ne pouvions donner ici que le squelette, se distinguent des doctrines de Voltaire et de Montesquieu. Elles partent d'un point de vue radicalement différent, Voltaire et son école voulaient écarter les abus qui s'opposaient à une administration rationnelle de l'État. Chez Rousseau, le mobile, c'est le sentiment de dignité froissée du sujet, c'est la colère exaspérée contre la domination de personnages dissolus, c'est la compassion pour les victimes de l'injustice. Rousseau ne se demande pas si les souffrances dont il se plaint sont inséparables de la nature de l'État. La nature est bonne, et pourquoi un peuple *naturellement* libre ne pourrait-il mener une vie paradisiaque ?

Rousseau exprimait des sentiments qui ne pouvaient trouver absolument aucune satisfaction sous l'ancien régime. Sentiments, à vrai dire, qui faisaient abstraction complète des conditions réelles des organisations humaines. Les partisans du despotisme éclairé comptaient souvent trop peu avec le temps, avec la résistance naturelle de la tradition. Leur allure était trop accélérée. Les disciples de Rousseau étaient des utopistes. Dans leurs œuvres la déclamation tient plus de place que le raisonnement.

C'est précisément à cela qu'ils durent une influence beaucoup plus grande. Ils faisaient appel à la passion et non à la réflexion calme. Ils trouvèrent des adhérents surtout dans les classes qui étaient tenues à l'écart du gouvernement et qui avaient à souffrir des caprices du despotisme. Non seulement Voltaire lui-même, mais quelques-uns de ses disciples allemands, comme Spittler, étaient en contact étroit avec les cercles gouvernementaux. Le bohème Rousseau se tenait à l'écart des despotes qu'il combattait. Il ne trouva guère parmi les souverains de son temps un seul partisan véritable. Il put amener de grandes dames à une pitié sentimentale pour les victimes de l'injustice sociale. Mais ces émotions n'eurent pas de conséquences sérieuses. Il ne gagna de vrais

disciples que dans la petite bourgeoisie et parmi les professions libérales, notamment les gens qui étaient à un niveau social assez bas (petits avocats, médecins de campagne, prolétaires instruits, etc.)

Rousseau et l'historiographie allemande. — Il n'est pas étonnant que l'influence de ses idées sociales se soit fait jour *littérairement* en Allemagne d'abord. La petite bourgeoisie française était alors, comme le montre l'exemple de Mme Roland, tout aussi acquise aux idées de Rousseau que la classe correspondante en Allemagne. Mais en France la littérature dépendait des salons aristocratiques ; en Allemagne, la production littéraire se trouvait presque exclusivement entre les mains de la petite bourgeoisie et des universitaires. Ajoutez que les côtés sombres du despotisme se firent particulièrement sentir dans les petits États allemands. Aux bons côtés du despotisme éclairé il manquait l'action en grand, qui pouvait réconcilier avec les duretés du système. La bourgeoisie avait plus aisément lieu de s'indigner contre les tyrans, elle avait moins d'occasions de se procurer des satisfactions en prenant part aux grandes tâches de l'État. Le bourgeois allemand ne possédait même pas, d'ailleurs, l'égalité sociale dont jouissaient ses pareils en Angleterre et en France. La différence entre *Werther* et la *Nouvelle Héloïse* est très caractéristique à cet égard. La bourgeoisie avide d'égalité, consciente de sa dignité, se heurtait en Allemagne à des barrières plus fortes, à des privilèges plus vieillots que dans les deux grands États. On sent l'absence d'une grande capitale avec son influence de nivellement. Ce n'est pas par hasard qu'à Berlin la bourgeoisie avait socialement de plus grandes libertés qu'ailleurs. Mais Berlin n'était que la capitale d'un des États, ce n'était pas le centre intellectuel de tout l'empire.

Voilà ce qui explique pourquoi Rousseau ne trouva pas parmi les historiens français un seul successeur marquant, tandis qu'il fit école parmi les Allemands. Il faut ajouter encore que le manque de buts politiques positifs poussa les partisans de Rousseau en Allemagne à se tourner vers l'histoire. L'histoire était pour eux le moyen d'agitation le plus commode. Quant à rédiger des programmes de réformes pratiques, on ne leur en donnait pas l'occasion.

Où auraient-ils pu mieux que dans l'histoire déverser leurs effusions sentimentales ? Ils choisirent donc des sujets qui par eux-mêmes étaient favorables à leurs tendances : l'histoire d'une lutte pour la liberté, ou bien l'histoire d'un régime corrompu de sultan, dont les vices faisaient rayonner d'un pur éclat les vertus de la bourgeoisie.

2. — *Schiller.*

Friedrich SCHILLER, le célèbre poète, né 1759 à Marbach, mort 1805 à Weimar, a composé :

1° *Geschichte des Abfalls der Vereinigten Niederlande von der spanischen Regierung, erster Teil* (jusqu'à 1567). Le commencement parut d'abord dans le *Deutscher Merkur* 1788, l'ouvrage entier la même année, à part, à Leipzig. La deuxième édition (1801) est sensiblement modifiée. Plus tard continuée par d'autres.

2° *Geschichte des Dreissigjährigen Krieges.* D'abord dans les années 1791 à 1793 du *Historischer Kalender für Damen*, puis à part Leipzig 1793. Cet ouvrage aussi fut remanié dans l'édition plus récente (1802).

3° *Was heisst man und zu welchem Ende studiert man Universalgeschichte?* Leçon d'ouverture faite 1789 à Iéna, imprimée dans le *Deutscher Merkur.*

4° Petits écrits historiques. Voir les éditions des *Werke.*

LITTÉRATURE. — Ce que nous avons de meilleur sur Schiller historien, se trouve dans les divers travaux de R. Fester; *Rousseau und die deutsche Geschichtsphilosophie* (1890), 87 ss.; Préface des écrits historiques dans l'édition du centenaire des œuvres de Schiller XIII (1905); *Euphorion* XII, 78 ss. et XV 456 ss.; *Deutsche Rundschau* XXXV (1909), 48 ss. Cf. en outre O. Lorenz chez K. Tomaschek, *Schiller in seinem Verhältnisse zur Wissenschaft* (1862), et *Zum Gedächtniss von Schillers historischem Lehramt* (1889); G. Schmoller. *Uber Schillers ethischen und kulturgeschichtlichen Standpunkt* (1863); édité dans le livre *Zur Literaturgeschichte der Staats- und Sozialwissenschaften* (1888); F. Überweg, *Sch. als Historiker und Philosoph* (1884); J. Janssen *Sch. als Historiker* (1883; cf. la Diss. de Rostock par J. Moll, qui porte le même titre, vers 1875); R. Boxberger dans *Archiv für Literaturgeschichte* II (1872), 159 ss.; Kükelhaus dans l'édition de Bellermann des Œuvres de Schiller VI, VII et XIV; P. Kluckhohn, *Zur Textgeschichte von Schillen historischen Schriften* dans *Euphorion* XVIII, 692 ss. et XIX (1912) 136 ss; E. F. Kossmann, *Schillers Geschichte der merkwürdigsten Rebellionen und Abfall der Niederlande*, dans *Euphorion* VI (1899), 511 ss.

Schiller et Rousseau. — Schiller fut parmi les historiens allemands le plus grand disciple de Rousseau et en même temps celui qui se dégagea le mieux de la sentimentalité exclusive du maître.

Les écrits historiques ne forment, comme on sait, dans l'œuvre de Schiller qu'un intermède qui n'était pas entièrement volontaire.

Ils ont une forme fragmentaire et ils ont été exécutés plus rapidement que ne le comporte un travail scientifique appronfondi. Ils permettent quand même de constater un développement se détachant de Rousseau, qui montre bien des analogies avec le développement de la dramaturgie de Schiller.

Schiller historien débuta en disciple absolu de Rousseau. A la fin, sa foi en la doctrine du citoyen de Genève était déjà ébranlée. Il resta toujours hypnotisé par les problèmes que Rousseau avait soulevés. Sa phraséologie rappela jusqu'à la fin le *Contrat social*. Mais plus ses opinions mûrissaient, moins il s'arrêta à la forme obscure et exaltée que le maître avait donnée aux nouvelles doctrines politiques. Il était trop profond penseur pour ne pas dépasser Rousseau. Il n'atteignait pas son originalité ni l'étendue universelle de son action ; mais comme penseur politique et comme artiste créateur, il lui était supérieur.

Schiller fut le premier qui appliqua les principes de Rousseau à l'historiographie au sens propre du mot. Il a transformé l'histoire, comme Rousseau le roman. On peut dire, en employant sa terminologie, que d'un genre *naïf* il a fait un genre *sentimental*. Les historiens politiques antérieurs, tant qu'ils ne rapportaient pas leurs propres aventures, avaient envisagé froidement leur sujet. Les humanistes avaient fait servir l'histoire à d'éloquentes tirades ; les grands Florentins et les Rationalistes de l'école de Voltaire et de Montesquieu l'avaient considérée comme un matériel de démonstration ; ils en avaient fait l'autopsie. Avec Schiller l'homme sensible prit la place de l'analyste, qui avait opéré avec les États et les peuples comme avec des masses inertes. Un sentiment chaleureux pour l'humanité et la dignité de l'homme se substitua au ricanement de Voltaire. Schiller accompagna chaque phrase de son récit d'un intérêt sympathique. Son exposé attache comme un roman ; la conclusion saisit comme le dénouement d'une tragédie.

Il est clair que cette méthode s'éloigne plus que la manière de Voltaire d'une conception scientifique de l'histoire. Elle induit aisément l'historien à négliger, au milieu de ses déclamations pathétiques et de ses effusions sentimentales, les réalités de la vie. Schiller, au début surtout, n'a pas été exempt de ce travers. Son introduction à l'*Histoire du soulèvement des Pays-Bas* est un mauvais morceau

de rhétorique révolutionnaire phraseuse, et quand ses ouvrages mettent au premier plan les destinées personnelles de certains héros, c'est l'indice que l'historien vise à l'émotion poétique plus qu'à l'instruction. Mais Schiller avait trop d'esprit pour rester fidèle à l'optimisme utopique de Rousseau. Il avait une vue plus profonde et plus nette de la réalité des forces en jeu que le bohême de Genève. Ses réflexions politiques, contrairement à Voltaire, mettent l'accent principal sur le bonheur du Peuple : un prince qui traite humainement ses sujets est plus haut dans son estime que celui qui se préoccupe de la prospérité de la bourgeoisie. Mais telle est son intelligence des nécessités politiques, telle est la clarté avec laquelle il saisit les circonstances particulières de situations politiques difficiles, que beaucoup de ses observations pourraient presque être écrites par Voltaire. Fester a remarqué, non sans raison, qu'on peut montrer chez Schiller des raisonnements *à la Machiavel* (*Werke* 1905, XV, 454).

Principes historiques et Méthode. — L'histoire était pour Schiller une fonction trop accessoire pour qu'il ait pu y déployer tout son talent d'historien. Le poète a souvent barré le chemin à l'historien. Combien est plein de promesses le commencement de son *Histoire de la guerre de Trente Ans*, son chef-d'œuvre ! Un exposé clair et impartial avec des aperçus sur la situation générale, auquel l'historiographie du Rationalisme n'a peut-être rien à comparer. Mais bientôt le sort et la psychologie des principaux héros, des individus, absorbe l'attention du dramaturge né. On n'a pas le droit de presser les mots par lesquels Schiller a cherché à excuser la brièveté disproportionnée de sa conclusion. Peut-être ne pensait-il réellement qu'au public en écrivant : *Gustav Adolph und Wallenstein, die Helden dieses kriegerischen Dramas, sind von der Bühne verschwunden, und mit ihnen verlässt uns die Einheit der Handlung, welche die Übersicht der Begebenheiten bisher erleichterte*. (Cf. *Werke*, édition du centenaire XV, 461). Il n'en est pas moins caractéristique que Schiller prenne ici le ton de l'auteur dramatique et motive la disproportion du dernier livre par une circonstance qui peut valoir pour l'artiste, mais ne signifie rien pour l'historien.

De plus, Schiller fut obligé de se hâter. Qu'il ait lu les auteurs en

courant et n'ait pas recueilli systématiquement les témoignages, on le lui pardonnerait, d'autant plus qu'il n'est pas sous ce rapport aussi inférieur qu'on l'a prétendu à la moyenne des historiens rationalistes. Un tort plus grave, c'est de n'avoir pas pris le temps de méditer et de travailler dans sa tête ses sujets historiques aussi consciencieusement qu'il le faisait pour ses projets dramatiques. Il apportait à sa tâche des qualités extrêmement précieuses : une intelligence pénétrante, et l'absence de toute prévention confessionnelle. Mais il n'a tiré qu'un assez faible parti de ces bonnes dispositions.

Schiller écrivain. — Schiller retournait en apparence, pour la forme de son exposition, un style humaniste. Comme les classiques, il mettait les individus au premier plan. Dans ses ouvrages narratifs, à la différence de Voltaire, il ne parlait que de guerre et de politique. Mais entre ses mains la forme pseudopoétique de l'historiographie humaniste s'éleva à un niveau supérieur. C'est un véritable artiste, et non plus un rhéteur qui abordait l'histoire. Et un artiste moderne ; quelques détails seulement rappellent directement la forme antique. Il inséra bien encore des discours ; mais il ne les inventait plus de toutes pièces et ne les amenait pas aussi méthodiquement que les classiques en avaient l'habitude. Plus d'arrangement par annales. Il employait les ressources du style humaniste ; mais ce qui pour d'autres était préceptes d'école, est pour lui expression naturelle et vivante. La narration est construite avec une sûreté admirable. La main experte du dramaturge y a introduit des gradations et a pourvu à la variété ; les fils principaux sont tenus ferme, sans qu'il soit en général fait violence à la matière. La langue est vive, vigoureuse et pleine d'un élan poétique, rarement elle tombe dans une rhétorique creuse. Ce à quoi visait l'ancienne tendance humaniste, ce que son contemporain Jean de Muller tenta en vain, Schiller l'a réalisé. Une histoire politique était racontée de manière à satisfaire également des besoins historiques et esthétiques.

Schiller était, il est vrai, plus indépendant vis-à-vis de son sujet que la plupart des historiens antérieurs. Il n'écrivait pas l'histoire, comme beaucoup d'humanistes, en publiciste à gages. Il était libre de la traiter en artiste, sans autre préoccupation.

3. — *Muller.*

Johannes Müller (anobli 1793), né 1752 à Schaffhouse où il fut professeur de grec de 1771 à 1773, vit ensuite chez des amis dans la Suisse française, à partir de 1780 en Allemagne (avec des interruptions), 1782 bibliothécaire à Cassel, 1786 à 1793 au service de l'électorat de Mayence, puis, après la prise de Mayence par les Français, dans le service de l'empereur à Vienne, 1804 dans celui de la Prusse (1806, Historiographie de la Maison de Brandebourg), passe 1807 au service de Napoléon, nommé par le roi Jérôme, conseiller d'Etat et directeur général des études du royaume de Westphalie, mort 1809 à Cassel. Il se mit de bonne heure à travailler à son ouvrage principal, *Geschichten der schweizerischen Eidgenossenschaft*. Un premier volume parut 1780 à Berne (*Boston*) sous le titre *Die Geschichten der Schweizer* (jusqu'à la bataille de Naefels, 1388). Mais cette première ébauche ne fut pas continuée; Muller remania plus tard la matière traitée sous une forme entièrement nouvelle et fort agrandie dans les premiers volumes de ses *Geschichten schweizerischer Eidgenossenschaft* (jusqu'à 1489) qui furent d'abord imprimés à Leipzig, 1786 à 1808.

La *Schweizergeschichte* fut accompagnée de nombreux petits écrits historiques : *Essais historiques* (1781), *Reisen der Päpste* (1782), *Darstellung des Fürstenbundes* (1787), etc. Cf. *Sämmtliche Werke* 1810 à 1819 et 1831 à 1835. Le second grand ouvrage de Muller, les *24 Bücher allgemeiner Geschichten, besonders der europäischen Menschheit*, qui eut pour origine des conférences données à Genève en 1779, ne fut publié qu'après sa mort 1811 par son frère J. G. Muller. La narration en est conduite jusqu'à 1783.

Comp. pour la littérature ancienne la bibliographie chez G. v. Wyss, *Historiographie in der Schweiz* (1895) et les observations critiques de E. Guglia dans *Euphorion* XVII (1910), 396 ss. Depuis, indépendamment de quelques lettres publiées à nouveau, a paru le premier volume d'une biographie : K. Henking, *J. v. M.*, 1909. Il y a peu de chose à tirer des *Studien über Joh. v. Müller* de Karl Schück 1912 (dissert. de Fribourg).

L'histoire de la Suisse fut continuée par U. R. Glutz-Blotzheim jusqu'à 1516 (1876), par J. J. Hottingen jusqu'à 1531 (1825 à 1829), par L. Vulliemin jusqu'à 1718 (1840 à 1842) et par Ch. Monnard jusqu'à 1815 (1844 à 1851). Ces deux derniers ont écrit en français.

Il y a chez peu d'historiens un aussi grand contraste que chez Muller entre l'autorité dont ils ont joui parmi leurs contemporains et leur valeur véritable. Longtemps il passa pour le plus grand historien allemand et il était aussi populaire que pas un de ses rivaux : la science actuelle peut à peine le prendre au sérieux comme historien.

Il n'est pas facile de tirer au clair sa valeur historiographique. Le lecteur de la *Schweizergeschichte* se croit en présence non seulement d'un grand savant, mais aussi d'un riche esprit, d'un grand penseur en histoire. Il lui faut quelque temps pour s'apercevoir que l'auteur n'est ni l'un ni l'autre.

Nature réceptive de Muller. — Il n'était que cela. Mais il avait une réceptivité et une mémoire sans pareille. Il n'existe guère d'auteur ni de document que Muller n'ait lu ni cité ; guère d'idées de l'historiographie rationaliste française et anglaise qui n'ait laissé de traces chez lui. Mais la matière qu'il recueillait de sources innombrables n'est pas passée au crible ni méthodiquement travaillée ; les pensées des genres les plus différents qu'il empruntait à des historiens antérieurs, ne sont pas mûries, pas même suivies jusqu'au bout ; elles sont reproduites avec le clinquant de la rhétorique, sans que les contradictions soient résolues.

Muller avait beaucoup entendu et trop lu (ses amis déjà lui reprochaient son *ardeur de tout engloutir*, Cf. Henking I, 218) ; il avait pris connaissance de tous les courants de l'*Aufklärung* ; mais il n'avait guère réfléchi sérieusement. Il ne se donnait jamais la peine de scruter les fondements de sa conception historique. Il avait parfois des idées spirituelles, mais il s'en tenait là. Comme toutes les natures réceptives, il était sous la dépendance de son entourage et des impressions du moment. Il était en général disciple de Rousseau, épris comme lui de liberté et d'égalité ; — il glorifie quelque part, en dépit de l'histoire, *die schweizerischen Grundsätze der Gleichheit* (*Gesch. schweiz. Eidg.* L. II, ch. 7.) ; son enthousiasme pour la constitution bernoise, que lui avaient suggéré ses amis aristocrates de Berne, s'accordait avec cela comme un poing sur l'œil. Il unissait sans difficultés le *common sense* de Schlözer (dont il avait suivi les cours comme étudiant) à l'enthousiasme déclamatoire de Rousseau pour la liberté. Sa vie offre de frappants contrastes entre la théorie et la pratique : il y a dans ses lettres des tirades révolutionnaires à côté d'effusions serviles. Ses écrits historiques ne sont pas moins riches en contradictions choquantes. L'unité intérieure leur manque, beaucoup plus encore qu'à ceux de Voltaire ; le style chatoyant seul sert de lien à la *Schweizergeschichte*.

Muller et Rousseau. — Muller dit quelque part (*Gesch. Schweiz. Eidg*, L. I, ch. 9 *in fine*) que pour l'historien la critique historique ne suffit pas, *so wenig als historische Kunst, es muss eine Seele in ihm sein* : il aurait mieux rendu sa conviction en disant que l'historien n'avait besoin *que d'une âme*. Il aurait ainsi exprimé la qualité qui distinguait ses œuvres historiques des précédentes et qui lui a surtout gagné des partisans en Allemagne et ailleurs parmi la jeune génération éprise de Rousseau.

Les lecteurs qui le fêtaient comme un grand historien ne pensaient pas à la valeur historique que pouvait avoir son histoire de la Suisse. Ils étaient entraînés par le ton *sentimental* sur lequel Muller, comme Schiller en même temps que lui, écrivait. Muller introduisit plus complètement que ce dernier, quoiqu'avec moins de talent artistique, le style du *Contrat Social* dans l'histoire. Si l'on ne perd pas cela de vue, on comprendra qu'avec un sujet assez ingrat en apparence, il ait trouvé des lecteurs bien au delà du public de sa patrie. L'historien avait-il une meilleure occasion de draper des figures historiques dans le style des champions de la liberté chez Rousseau, que lorsqu'il racontait les origines de la Confédération helvétique ? La légende patriotique lui avait depuis des siècles préparé la voie ; il n'avait qu'à modifier légèrement les termes, devenus inintelligibles aux modernes, des privilèges médiévaux, pour donner à l'histoire ancienne des Suisses l'apparence d'une lutte pour les *éternels droits de l'homme*.

Muller n'a pas manqué de le faire. Ses connaissances juridiques étaient maigres. Il imagina sans scrupule les anciens Suisses d'après l'idéal rousseauiste de l'homme de la nature non corrompu. *Unehrliche Unternehmungen* dit-il par exemple. (L. II, ch. 7 au commencement) *pflegen in das Dunkel des Staatsgeheimnisses verhüllet zu werden. Aber die Schweizer, zur Verwaltung der althergebrachten Gesetze und Erhaltung ihrer stillen gerechten Freiheit, brauchten wenig Geheimniss, die Summe ihrer Politik,* « *mit Ehren frei zu leben und zu sterben* » *konnte ganz Europa wissen*[1].

1. Les entreprises déshonnêtes sont enveloppées d'ordinaire des ténèbres du secret d'Etat. Mais les Suisses, pour l'application de leurs lois traditionnelles et le maintien de leur paisible et juste liberté, n'avaient guère besoin de secret : toute l'Europe pouvait connaître la somme de leur politique, « vivre et mourir libre avec honneur ».

Un souffle puissant d'amour pour la liberté parcourt toute la narration. Elle fait partout appel, comme celle de Schiller, à la sympathie du lecteur. Muller accompagne chaque phrase de réflexions pathétiques et sentimentales. Il n'est pas surprenant que pour son dernier drame l'auteur de *Guillaume Tell* ait puisé son inspiration chez l'historien animé du même esprit que lui.

Style et méthode. — Même le STYLE maniéré fit du bien à l'ouvrage, grâce au goût « Empire » qui régnait alors. Muller n'était pas né artiste, comme Schiller. Son style est un produit de sa volonté. Il voulait, comme les humanistes, imiter le pathos des historiens romains. Comme Bembo ou Mendoza, il s'efforça de hisser sa langue nationale à la hauteur du style de Tite Live. Schiller opposait aux périodes du latin son style allemand plein de souffle : Muller s'appliquait en écolier à reproduire le *color latinus*. Son allemand se lit souvent comme une mauvaise traduction de Salluste ou de Tacite. Il fallait tout l'engouement de l'époque pour la dignité *antique*, pour qu'on ait trouvé une beauté artistique au style de l'*Histoire Suisse*. C'est une caractéristique de Muller, de n'avoir jamais su raconter. Ce don de nature ne s'acquiert pas de force.

Si comme styliste Muller revenait à la manière des humanistes, il chercha comme *savant* à se rattacher aux Bénédictins de Saint-Maur. Il commençait par rassembler tous ses matériaux, et y comprenait des documents en abondance à côté des narrations d'auteurs. Mais il manquait de patience et de conscience. Il voulut être plus que les Muratori ou les Tiraboschi, c'est pourquoi il leur resta inférieur. Il rassemble les relations des sources, il n'en fait pas le triage critique. Récits anciens ou nouveaux, documents et tradition (par exemple de soi-disants chants populaires très anciens) sont pour lui d'une valeur égale.

Et il ne les emploie pas avec impartialité. Il ne rejette aucune des légendes patriotiques, même quand elles sont en contradiction directe avec la tradition avérée. C'est un indice peu favorable à son honnêteté qu'il ait, dans la première rédaction de son Histoire Suisse, omis la légende du chapeau de Gessler et de la pomme, et qu'il l'ait accueillie plus tard, évidemment pour contenter le public (Cf. Henking I, 245).

Les *Geschichten Schweizerischer Eidgenossenchaft* resteront malgré tout l'œuvre principale de Muller, à côté de laquelle les *24 Bücher allgemeiner Geschichten* n'occupent qu'une place modeste. On a dit quelquefois à leur louange qu'elles avaient réhabilité le moyen âge. Sous cette forme générale, l'assertion est certainement inexacte. Comme les humanistes italiens, Muller n'a choisi son sujet dans l'histoire du moyen âge que parce que l'histoire de sa sa patrie, qu'il voulait glorifier, appartient par hasard au moyen âge. Il n'a pas plus opposé le moyen âge à l'histoire moderne que Bruni ou Merula ne l'ont opposé à l'histoire ancienne. Ce qui est vrai, c'est qu'il a exposé l'histoire médiévale d'une toute nouvelle manière Il s'est écarté sinon de ses modèles antiques, du moins des humanistes, en faisant de l'archaïsme voulu, et de l'archaïsme suisse. Il croyait avoir découvert dans les chroniques suisses une langue naïve et sans apprêt, et en disciple de Rousseau il cherchait à faire parler aux vieux Confédérés ce prétendu langage sincère de la nature. Avant les romantiques, il visait à la couleur locale. Il était guidé en cela par des motifs tout autres que l'école de Chateaubriand et de Walter Scott. Mais son honnête moyen âge en estampes a gardé longtemps son influence à côté de la nouvelle école (et à côté de Spittler).

Pas précisément à l'avantage des connaissances historiques. Des expressions auxquelles le cours du temps a donné un air vénérable ou poétique, rendent plus difficile, quand on les emploie sans autre explication, l'intelligence de la réalité. Elles ne révèlent leur vrai sens qu'une fois traduites dans le langage irrespectueux du présent. Voltaire en avait donné des exemples éclatants, et en Allemagne aussi ses disciples l'avaient suivi. Muller opéra une réaction en faveur du faux pathos humaniste. Il aimait à envelopper l'histoire de sa patrie d'un nuage d'enthousiasme patriotique ; il trouva à sa disposition pour cela des expressions d'une solennité vieillotte qui ne répondaient à aucune idée précise. En lisant son histoire, on croit avoir devant soi des figures d'une taille que ne peut plus produire la race dégénérée d'aujourd'hui. Muller a donné à l'histoire ancienne de la Suisse le même faux lustre poétique que Tite-Live à l'histoire romaine.

La qualité la plus admirable de Muller est son inébranlable énergie.

Il n'éprouvait pas au fond un grand intérêt pour les problèmes historiques. Mais il était animé d'un ardent désir de gloire. Il voulait, comme les humanistes, par la seule force de sa volonté devenir un grand historien, créer une œuvre qui, comme celles des anciens, ferait encore vivre son nom au bout de deux mille ans. Ses efforts n'ont pas été vains. Il a dès sa jeunesse suggestionné son entourage. Pour la postérité aussi le nom de l'historien (pas celui de l'homme toutefois) a gardé quelque chose de l'auréole monumentale qui ne revêtait jadis que les écrivains de l'antiquité classique.

4. — *Herder*.

Johann Gottfried HERDER, le célèbre théologien et écrivain, né 1744 à Mohrungen dans la Prusse orientale, mort 1803 à Weimar, n'appartient guère à l'historiographie que par ses *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* (Riga 1784 à 1791 ; inachevé et amené seulement jusqu'au milieu du XIIIe siècle). Les réflexions qui suivent ne s'occuperont presque exclusivement que de cet ouvrage.

Ce n'est pas le lieu d'insister ici sur les variations dans les vues de Herder touchant la philosophie de l'histoire que marquent ses ouvrages antérieurs : *Versuch einer Geschichte der Dichtkunst* (écrit 1765 ; imprimé d'abord dans Herders Lebensbild (1846) ; *Von Entstehung und Fortpflanzung der ersten Religionsbegriffe* (1768) ; *Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit* (1774) ; *Die älteste Urkunde des Menschengeschlechts* (1774 à 1776) ; *Vom Geist der ebräischen Poesie* (1782 s.), etc. Cf. aussi *Adrastea und das 18. Jahrhundert* (1801). Comp. sur ce développement de la philosophie de l'histoire de Herder, avant tout R. Fester, *Rousseau und die deutsche Geschichtsphilosophie* (1890), 45 ss. ; H. Stephan, *H. in Bückeburg und seine Bedeutung für die Kirchengeschichte* (1905), 157 ss. ; Buchholz, *Ursprung und Wesen der modernen Geschichtsauffassung*, dans Quiddes Zeitschrift II (1889), 17 ss. ; J. Grundmann, *Die geographischen und völkerkundlichen Quellen und Anschauungen in Herders « Ideen »* 1900 (Diss. de Leipzig) : Th. Genthe, *Der Kulturbegriff bei H.* 1902 (Diss. d'Iéna) ; F. M. Bruntsch, *Die Idee der Entwicklung H.* 1904 (Diss. de Leipzig) ; G. E. Burckhandt, *Die Anfänge einer geschichtlichen Fundamentierung der Religionsphilosophie* (1908) ; A. Farinelli, *L'umanità di H. e il concetto della « razza » nella storia evolutiva del spirito*, 1908 (*Studi di filologia moderna*). Otto Braun in der *Histor. Zeitschrift*, CX (1913), 292 ff. ; M. Ritter, *ibid.*, CXII (1914), 90 ff. Et puis les ouvrages généraux sur Herder : R. Haym, *H. nach seinem Leben und seinen Werken dargestellt* 1877 à 1885 ; L. Kühnemann, *Herders Leben*, 1895 (2e éd. 1912) ; R. Bürkner, *H.* 1903, etc.

Rapports de Herder avec Rousseau ; l'idée d'humanité. — L'historiographie et la spéculation historique de Herder étaient sous l'in-

fluence de Rousseau et des problèmes soulevés par lui. Le théologien allemand emprunta au Genevois son enthousiasme pour l'état de nature et sa haine du despotisme. Comme lui, il aimait à opposer l'innocent sauvage à l'Européen corrompu. *Sehet jene wilden Stämme au, wie unwilde sie unter sich leben! Da neidet keiner den anderen, da erwirbt sich und geniesst jeder das Seine in Frieden. — Der Wilde ist ein wahreres Wesen als der gebildete Schatte — Nicht Krieg, sondern Friede ist der Naturzustand des unbedrängten menschlichen Geschlechts*[1]. (*Ideen* liv. VIII, ch. IV, § 2 s. et ch. V, § 3). Herder fit un pas sur Rousseau en ce que, à un présent dégénéré il ne prêcha pas un simple retour à la nature, mais une marche en avant sur le chemin de l'humanité. Il nourrit en outre la spéculation idéologique de Rousseau d'idées historiques positives qu'il puisait chez Montesquieu et chez Voltaire. Il développa la doctrine de l'*Esprit des lois* sur l'influence du climat, rendit attentif à la configuration du sol, et insista comme Voltaire sur l'invariabilité du caractère national.

Herder ne saurait être proprement rangé parmi les historiens. Son ouvrage principal, les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité,* ne donne pas de l'histoire, mais des considérations sur l'histoire. Cependant nous ne pouvons ici le passer complètement sous silence. On pouvait le faire pour les *Discours sur Tite-Live*, parce qu'ils n'ont pas eu grande influence sur l'historiographie. Herder a trop puissamment agi sur les spéculations historiques et l'historiographie du romantisme pour que nous ne soyons pas tenu d'apprécier son système en quelques mots.

Les prémisses sur lesquelles Herder bâtit ses théories sont souvent obscures et contradictoires. Le trait principal de sa spéculation est un optimisme rationaliste prononcé, qui détourne volontiers les regards des besoins réels de l'homme et se complait dans le rêve que le genre humain est destiné à être humain vraiment. Et pourtant on ne peut pas dire que comme historien il ait fait complètement abstraction des conditions géographiques et physiologiques

1. Voyez ces tribus sauvages, comme elles vivent peu sauvagement entre elles! Là, pas d'envie de l'un contre l'autre: chacun acquiert et goûte ses biens en paix. Le sauvage est un être plus vrai que le civilisé, cette ombre. Ce n'est pas la guerre, c'est la paix, qui est l'état de nature du genre humain laissé à lui-même.

de la vie des groupes humains. Il mêle des observations à la manière de Montesquieu et de Voltaire à des fantaisies dans le style de Rousseau.

Influence de son éducation théologique. — C'est à elle surtout que tient le caractère contradictoire des *Idées*. Herder était un ecclésiastique très avancé. Il allait jusqu'à prendre la défense de Gibbon contre la critique anglaise et à trouver que l'historien anglais avait traité le christianisme très doucement (*Ideen* liv. XVII, ch. III). Il était familier avec le rationalisme ennemi de l'Église et ne reculait pas devant le sacrifice des ouvrages extérieurs quand il s'agissait de sauver l'*essence* de la religion. Mais avec tout cela Herder ne s'est jamais affranchi de la théologie chrétienne. Il l'a dégagée des formules dogmatiques traditionnelles, il l'a modernisée, mais il n'en a pas libéré son esprit.

Le plan même des *Idées* remonte à des modèles théologiques et est une contradiction en soi. Herder voit dans l'histoire une éducation du genre humain, conduite par une Puissance supérieure. En d'autres termes il lui donne pour base un plan divin de salut. Cette conception se justifiait parfaitement à l'ancien point de vue théologique. Tant qu'on s'en tenait à la donnée d'une religion qui seule peut sauver et qu'on identifiait l'histoire universelle avec l'histoire des croyants, c'est-à-dire des peuples chrétiens en Asie Mineure et en Europe, on avait bien le droit d'orienter l'histoire universelle sur le christianisme. Mais à la fin du XVIIIe siècle, comment un historien qui traitait de la Chine et du Japon, qui avait pour devanciers Voltaire et Schlözer, pouvait-il encore partir de la fiction que le genre humain parcourait une évolution collective ? Herder est pris dans une alternative. Tantôt il veut reconnaître à chaque nation une valeur indépendante et parle de lois naturelles de l'histoire politique, donc d'enchaînements de causes qui interviennent toujours sous certaines conditions, tantôt (surtout dans les derniers livres) il ne pense qu'à l'Europe et abandonne l'idée de l'humanité. Sa réflexion historique est orientée théologiquement. Son homme idéal, en qui s'incarne l'humanité, est une création de la spéculation abstraite aussi bien que l'homme sans péché (avant la chute) des théologiens. Son apologie de la Providence et son habitude de s'en

référer à ses motifs insondables pour l'homme, c'est une nouvelle édition de l'apologie de Dieu par les théologiens. L'histoire biblique de la création (qu'il rationalise et modernise autant que possible), n'est plus défendue chez lui au nom du dogme de l'inspiration ; mais il veut que *die mosaische Urkunde* représente la plus ancienne tradition de l'humanité. Il s'étend sur la parenté physique des hommes avec les animaux, mais trace une séparation aussi arbitrairement marquée entre les singes et les hommes que le premier théologien venu. Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs*, le pendant historique de *Candide*, avait à chaque instant montré combien d'événements historiques sont dus au hasard, à une erreur ou à la sottise humaine et combien intenable est la croyance que l'histoire est dirigée par une Providence divine : Herder fournit une apologie en règle de la Providence, qui à l'occasion se rapproche du ton assez désagréable d'une polémique officieuse. Herder creuse bien des problèmes plus à fond que Voltaire. Il se contente moins facilement de plates explications. Mais son appel aux décrets insondables de la Providence est, au point de vue de la méthode, un recul.

La doctrine du caractère national invariable. — On reconnaît aisément les fils qui de la philosophie de l'histoire de Herder mènent à celle de Hegel. Herder a sous un autre rapport encore exercé sur le Romantisme une énorme influence. Par ses idées sur l'indestructibilité des caractères spirituels des races, il a, le premier, conçu la civilisation d'un peuple comme une unité organique. Il soutenait que les coutumes, les formes d'art, les règles du droit ne peuvent être tout simplement transplantées d'un peuple à un autre, mais qu'elles ne se développent que là où elles sont *genetisch* ou *organisch*, selon ses deux expressions favorites. Il faisait ressortir qu'à côté de productions remarquables dans un domaine devaient se montrer des dispositions inférieures dans un autre.

C'étaient là certainement des idées fécondes et inspiratrices. Herder dépassait de beaucoup Voltaire, qui avait, le premier, posé le principe des qualités nationales invariables. Mais il a formulé cette théorie aussi confusément et l'a soutenue avec aussi peu de suite que la plupart de ses autres idées. Il sait d'une part combien des circonstances extérieures telles que la situation insulaire, les

relations avec de puissants voisins, etc., peuvent agir sur la formation d'un caractère national, et d'autre part il parle comme si ce caractère national devait subsister éternellement pareil. Il a émis par exemple cette sentence imprudente, que *Sinesen immer Sinesen bleiben werden*[1]. Il ne sait ce que c'est que le développement du caractère d'un peuple. Il est tombé lui aussi dans ce cercle vicieux, consistant à tirer des particularités d'une littérature ou d'un système de droit (qui ne sont peut-être que des caractéristiques de certaines situations sociales ou de certains degrés de culture) la conséquence d'un caractère national particulier, et puis d'expliquer par celui-ci la littérature et le droit de la nation. Il a bien, à l'occasion, avec une sagacité extraordinaire, dérivé d'un caractère national supposé les mœurs et l'histoire d'un peuple. Mais il n'a jamais essayé de montrer en détail comment ce caractère national s'est formé et modifié. Il travaillait ici encore avec des idées préconçues et invariables, comme lorsqu'il attribuait à l'homme primitif des sentiments d'humanité.

Herder n'a d'ailleurs pas l'impartialité qu'on lui a souvent attribuée de reconnaître à chaque civilisation sa place légitime. Il élève bien quelquefois, comme Rousseau, le paisible sauvage au-dessus de l'Européen moderne, *das verschwemmte Herz des müssigen Kosmopoliten*[2] (*Ideen* VIII, 5 § 3). Il est exact encore qu'il n'accorde pas à la civilisation antique la même valeur canonique que beaucoup de ses contemporains allemands. Mais en général il prend pour étalon historique un idéal bien déterminé. Il juge les mœurs des peuples étrangers du point de vue humanitaire d'un petit bourgeois de Weimar (il hait les guerres de conquêtes et les gouvernements despotiques), et son idéal de beauté lui est en général donné par la littérature et l'art de l'ancienne Grèce. Il ne comprend rien à une civilisation comme celle de la Chine. Il s'est partout efforcé de franchir les bornes de l'historiographie rationaliste et il a eu diverses initiatives heureuses ; mais on ne saurait dire qu'il se soit affranchi de l'*Aufklärung* ni qu'il ait fait faire un progrès positif à l'histoire.

Eichhorn.

C'est dans un sens analogue, mais en s'appuyant d'une érudition

1. Que les Chinois resteront toujours des Chinois.
2. Du cœur avachi du cosmopolite oisif.

beaucoup plus profonde, que travailla un contemporain moins célèbre, le théologien et orientaliste Johann Gottfried Eichhorn, né 1752 à Dörrenzimmern, mort 1827 à Goettingue, 1775, professeur de langues orientales à Iéna, 1788 à Goettingue. Il poursuivait comme Herder un but apologétique et cherchait à couper court aux attaques du rationalisme français contre l'Ancien Testament en abandonnant le caractère surnaturel de la *mosaischen Urkunde* (du document mosaïque) et en sauvant le canon de l'Ancien Testament comme une *Sammlung echter Naturpoesien*, comme *reine Sagen aus dem Kindheitszustand der Menschheit* et *schätzbarste Urkunden für die Geschichte der menschlichen Entwicklung*[1]. On ne peut lui refuser le témoignage qu'il fut le premier théologien savant qui sécularisa l'Introduction à la Bible, renonça (pour l'Ancien Testament au moins) à son origine inspirée, et par des comparaisons avec l'histoire profane et païenne, fraya la voie à l'explication *naturelle* de l'histoire hébraïque. Il faut avouer d'un autre côté que dans le détail sa critique est très conservatrice. Il garde la série chronologique traditionnelle de la *Loi mosaïque*. Il concédait qu'il y a dans la Genèse deux récits différents appondus ensemble; mais il n'était pas disposé à abandonner ni la relation du Jéhoviste, ni celle de l'Elohiste dans leur *noyau historique*. Contre Michaelis, il tenait pour historique, en gros, le récit du livre d'Esther. Il aimait à opérer, comme Herder, avec de commodes hypothèses apologétiques (*erhitzte Phantasie der Morgenländer*, *Kindheitszustand der Menschheit*, etc., imagination échauffée des Orientaux, enfance de l'humanité). Ses rapports avec Herder mériteraient de faire l'objet d'une étude approfondie. Nous pouvons d'autant moins nous étendre ici sur Eichhorn qu'il ne peut être mis, même dans le sens restreint où s'y place Herder, au nombre des historiens. Son ouvrage principal, *Einleitung in das Alte Testament* (Leipzig, 1780 à 1783), rentre dans la catégorie des Manuels théologiques.

5. — *Schlosser.*

Friedrich Christoph Schlosser, né 1776 à Jever, Frise Orientale, 1812, professeur au lycée de Francfort-sur-le-Mein, puis bibliothécaire, 1817 appelé à une chaire d'histoire à l'Université de Heidelberg, où il mourut 1861. Il débuta par des travaux d'histoire ecclésiastique (*Abälard und Dulcin* 1807; *Theodor Beza und Peter Martir Vermigli* 1809; *Geschichte der bilderstürmenden Kaiser des oströmischen Reichs* 1812) et se tourna ensuite vers l'histoire profane : *Weltgeschichte in zusammenhängender Darstellung* 1816 à 1824. Cet ouvrage resta inachevé ; le premier volume reçut dans le remaniement le titre de *Universalhistorische Übersicht der Geschichte der alten Welt und ihrer Kultur* (1826 à 1834). La *Weltgeschichte für das deutsche Volk* (1844 à 1856), publiée en collaboration avec Kriegk a un caractère populaire. Son ouvrage principal fut *Geschichte des 18.*

1. Un recueil de vrais poèmes naturels, des légendes pures sur l'état d'enfance de l'humanité, les plus précieux documents pour l'histoire du développement humain.

Jahrhunderts in gedrängter Übersicht (1823), plus tard remaniée et continuée, sous le titre de *Geschichte des 18. Jahrhunderts und des 19. bis zum Sturz des französischen Kaiserreichs, mit besonderer Rücksicht auf geistige Bildung* (1836 à 1849).

Pour la biographie, le meilleur ouvrage est G. Weber, *Fr. Ch. Schl.*, 1876 (où est réimprimée l'autobiographie de Schlosser, d'abord publiée dans les *Zeitgenossen*, 1826). Le meilleur portrait a été donné par O. Lorenz dans *Die Geschichtswissenschaft* (1886; remaniement d'un article paru dans les *Sitzungsberichten* der philosophisch-historischen Klasse der Wiener Academie 1877). Cf. en outre B. Erdmansdörffer S. 1876 (discours de solennité) : E. Marcks dans les *Heidelberger Professoren* I, 1903, 287 ss.

Des critiques superficiels ont longtemps rangé Schlosser parmi les historiens de la tendance libérale. C'est le mérite de Lorenz d'avoir écarté cette opinion. Il montra que, chronologiquement, les écrits de Schlosser tombent bien à l'époque du libéralisme et du romantisme, mais sont par leur esprit d'authentiques produits de l'*Aufklärung* allemande subissant l'influence de Rousseau. Ses jugements de valeur ne sont pas issus de la dogmatique libérale, mais du système de morale de Kant, qui, comme on sait, s'est fortement inspiré de Rousseau.

Schlosser, à l'opposé des historiens libéraux, ne poursuivait pas des intentions de publicité. Il ne défendait pas un système politique, il voulait travailler au relèvement moral du genre humain. Il ne prêchait pas une morale politique, mais une morale individuelle. Il partait de l'assertion rousseauiste et optimiste de Kant, que la sévère règle philosophique du devoir doit être normative dans la vie publique comme dans la vie privée et peut être partout obéie. La vieille loi morale de la théologie était simplement mise sous une autre forme. L'historien n'a pas à rechercher si certaines situations politiques ne laissent pas à un homme d'État d'autre choix que de se mettre au-dessus des commandements de la morale privée. Car il n'y a qu'une seule et même loi morale, ce sont les règles de conduite *des wahren und rechtschaffenen Mannes* (de l'homme vrai et honnête), comme Schlosser, s'exprimait, c'est-à-dire de l'honorable habitant d'une petite ville allemande à la fin du XVIII[e] siècle. C'est un fait extrêmement caractéristique, que Schlosser voyait dans la *Divine Comédie* de Dante un éternel modèle pour l'histoire (Lorenz I, 49). L'historien, ainsi que le poète de culture théologique n'a pas

à donner son jugement d'après l'importance politique et historique d'une action, il n'a qu'à dire si c'est, ou non, un péché individuel. Il n'existe pas de problèmes historiques, c'est-à-dire sociologiques.

Schlosser, il faut lui laisser ce mérite, a rempli son programme comme rarement un historien l'a fait. S'il prisait surtout chez Dante l'impartialité, il avait le droit de se regarder comme son successeur. Il appliquait les principes de l'impératif catégorique aux grands et aux petits, aux amis et aux ennemis, sans plus de préoccupation que le grand poète florentin expliquant les principes éthiques de saint Thomas d'Aquin. Il n'était pas démocrate ; ses sentences morales frappaient les classes inférieures avec la même véhémence que les supérieures. On n'a pas eu tout à fait tort d'opposer Schlosser à Ranke : chez aucun historien les défauts de l'ancienne école, que l'auteur des *Römischen Päpste* cherchait dès son premier ouvrage à éviter, n'ont été plus marqués que chez l'auteur de l'*Histoire du* XVIII[e] *siècle*. Jugements précipités d'après des principes généraux, psychologie schématique, obéissance à des préjugés de classe : ces défauts communs à l'historiographie rationaliste allemande sont poussés chez Schlosser jusqu'à la caricature.

Sa conception de l'histoire dépend donc encore, en somme, de l'*Aufklärung* du XVIII[e] siècle. A un seul égard, la Révolution française a eu sur lui de l'influence.

Schlosser n'avait pas l'étendue de vues de Voltaire. A peine touche-t-il à l'histoire des finances publiques, du commerce et des sciences. Il ne donne en somme que l'histoire politique extérieure. Mais sur un point il surpasse Voltaire. Celui-ci n'avait apprécié l'histoire des belles-lettres que du point de vue esthétique. Schlosser voyait dans la littérature une puissance politique. Il croyait pouvoir tirer de l'histoire de la Révolution française cette leçon, que des bouleversements politiques pouvaient être provoqués par des œuvres littéraires. Il essaya donc d'examiner la littérature du passé d'après sa portée politique. Il ne creusa pas le sujet et s'en tint trop souvent à des lieux communs de morale bien intentionnés. Son jugement resta toujours aussi orienté du côté de l'esthétique. Mais au moins il établit entre deux domaines jusqu'alors traités séparément une liaison intérieure, à peu près comme Villemain (ci-dessous p. 535) le faisait en même temps en France.

Sans doute le sujet, chez l'Allemand comme chez le Français, était presque trop habilement choisi. Il n'est pas malaisé de montrer une relation entre la belle littérature du XVIII[e] siècle et le rationalisme contemporain ; pour d'autres périodes, la chose est beaucoup plus compliquée.

Malheureusement, Schlosser en resta pour sa méthode de travail tout à fait au point de vue de l'historiographie rationaliste. Il méprisait la méthode philologique de Niebuhr, et dédaignait d'écrire comme Ranke l'histoire politique d'après des correspondances diplomatiques.

La science moderne, de son vivant déjà, ne l'a plus pris pour bon argent. Auprès du grand public ce défaut ne lui a pas nui. Tant que les gens cultivés en Allemagne restèrent fidèles à l'esprit de la philosophie idéaliste, ils gardèrent leur estime au sévère kantien. Le réalisme seul l'a définitivement détrôné.

Sismondi.

L'école de Rousseau, qui a porté en Allemagne de si riches fruits, ne compte dans les pays de langue française qu'un seul historien de valeur, le Genevois Jean-Charles-Léonard Sismonde de SISMONDI, né 1773 à Genève, où il mourut 1842. Son ouvrage principal, l'*Histoire des républiques italiennes au moyen âge* (1807 à 1818) est encore composé entièrement avec la phraséologie du *Contrat social*. Seulement avec un vernis suisse. Sismondi, contre l'absolutisme centralisateur, prônait le système fédéral ; il ne rapportait pas l'anéantissement de la liberté italienne vers la fin du XV[e] siècle à l'absence d'un Etat unitaire — l'Espagne n'a-t-elle pas péri précisément par la centralisation ? — mais il était d'avis que l'Italie aurait trouvé son salut dans l'établissement d'une République fédérative (ch. XCI).

Il est curieux que de ses spéculations en économie politique, Sismondi n'ait tiré presque aucun profit pour l'histoire. Ce n'était pas un économiste insignifiant, et ses *Nouveaux principes d'économie politique* (1819) renferment maintes idées fécondes, auxquelles la prédominance de la doctrine classique à cette époque ne permit pas une action profonde. Mais l'historien n'a rien appris de l'économiste. Ses observations sur les affaires commerciales et économiques des républiques italiennes ont une précision technique peu commune. Mais il n'a jamais pensé à examiner les luttes politiques de ces cités dans leurs dessous économiques et sociaux. En outre l'histoire militaire, par son étendue déjà, est chez lui au premier plan.

Sismondi est un des meilleurs écrivains parmi les historiens du rationalisme. Il parle dans son livre avec la plus grande considération de

Gibbon; mais il n'a heureusement pas pris modèle sur son style pathétique. Sa narration est vive, claire, sobre et intelligente. Il n'a pas été atteint par le goût romantique pour la couleur locale. Aussi son dernier ouvrage, l'*Histoire des Français* (1821 à 1844; avec la continuation de Renée elle atteint 1789) fit presque, au moment où il parut, l'effet d'un anachronisme.

LIVRE V

L'HISTORIOGRAPHIE DU ROMANTISME ET DU LIBÉRALISME

A. — LA RÉACTION CONTRE LE RATIONALISME

SOUS L'INFLUENCE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET L'ÉCOLE ROMANTIQUE

I. — Remarques générales

1. — *Les vues nouvelles sur la valeur politique de l'histoire et leurs conséquences.*

Les vues nouvelles sur la valeur de l'histoire. — La Révolution française et ses suites immédiates amenèrent dans les vues sur la valeur et la tâche de l'histoire une transformation complète.

La Révolution française avait offert une expérience dans le style du despotisme éclairé. S'appuyant d'une théorie politique, elle avait essayé, par la voie d'une vaste et violente réforme, de mettre un édifice neuf tout fait à la place de la construction lentement érigée par les siècles. Cette expérience n'avait pas réussi.

Du moins elle en avait l'air. En France, en dépit de la Restauration, une grande partie du programme révolutionnaire avait été définitivement réalisée. Mais dans les pays voisins, il n'était à peu près rien resté des institutions politiques établies par les partisans de la Révolution. Les puissances historiques, les vieux pouvoirs que les théoriciens du Rationalisme avaient volontiers taxés de déraisonnables, s'étaient montrés, pour le moment au moins, plus forts que les créations politiques esquissées d'après les règles de la doctrine.

Cela mena, dans les pays qui avaient subi ces vicissitudes à une appréciation toute nouvelle de l'histoire.

La chute des fondations d'États révolutionnaires semblait fournir la preuve qu'il était impossible de créer des institutions politiques vivaces par des considérations théoriques et avec des intentions conscientes. On pensa pouvoir en tirer la leçon que seules étaient résistantes les organisations qui s'étaient formées *inconsciemment* dans le cours du développement historique. On crut que dans l'histoire résidait une sagesse cachée bien supérieure à toute la perspicacité humaine. On admit que l'individu n'avait pas le droit de porter une main audacieuse sur le cours des événements, comme l'avait recommandé le Rationalisme en s'inspirant de la pratique des despotes éclairés ; il n'avait au contraire qu'à se renfermer humblement dans la situation qu'avait faite l'histoire et qui, par conséquent, était bonne.

L'histoire eut ainsi un magistère d'une toute autre nature qu'auparavant.

Des historiens anciens avaient cru pouvoir puiser dans les faits historiques qui semblaient avoir quelque analogie avec les événements actuels des leçons pour la conduite d'hommes d'État vivants. L'historiographie romantique rompit complètement avec cette manière de voir. Selon elle, l'histoire de son pays ne doit enseigner à l'homme d'État que les bornes immuables de sa puissance d'action. Il doit apprendre d'elle jusqu'où il peut aller sans entrer en conflit avec l'ordre des choses historiques, voulu de Dieu, il doit y chercher des instructions pour savoir comment réparer les torts qu'on a pu avoir envers la tradition indigène.

La conséquence naturelle fut qu'en opposition directe avec l'historiographie du Rationalisme, l'histoire nationale fut presque seule jugée digne qu'on s'en occupât. Et dans celle-ci la période du moyen âge. Elle passait — étrange idée — pour avoir été particulièrement l'époque du développement national indépendant. L'horizon historique se trouva ainsi considérablement rétréci. Les rationalistes avaient eu l'esprit cosmopolite, ils avaient insisté sur l'unité de toutes les races humaines. Les créations politiques de la Révolution hors de la France avaient échoué, pensait-on, à cause de l'incompatibilité du naturel français avec le caractère national de l'Allemagne,

de l'Espagne, etc. : on en conclut qu'il ne convenait pas d'intervenir dans le développement organique de son propre peuple et d'y importer des éléments étrangers. On ne pouvait espérer créer chose qui dure qu'en restant fidèle à sa nationalité, et l'on ne pouvait connaître celle-ci que par l'histoire indigène. Comme l'historiographie libérale, mais pour d'autres raisons, l'historiographie romantique se spécialisa dans l'Europe. Même des historiens comme Ranke, qui rejetaient le dogme romantique, ne se hasardaient pas volontiers hors du territoire des peuples *germaniques et romans*, c'est-à-dire qu'il se renfermaient dans le groupe des peuples unis par la tradition *chrétienne et germanique* (simple élargissement de la nationale).

La protection officielle des études historiques. — Ces vues amenèrent l'État, surtout en Allemagne, à favoriser les études historiques avec une intensité inconnue jusqu'alors. Les hommes d'État ne les avaient favorisées autrefois que lorsque les historiens se faisaient publicistes et mettaient toutes leurs forces au service du gouvernement ou d'un parti. Cette exploitation de l'histoire dura naturellement encore au XIXe siècle : l'historiographie officieuse ne périra pas plus que la presse officieuse. Mais son importance diminue beaucoup en présence de la protection officielle de l'histoire dans l'intérêt du sentiment national et conservateur.

La doctrine romantique, d'abord, parut le meilleur moyen à opposer à la propagande révolutionnaire. L'histoire ne montrait-elle pas clairement que par la voie d'un bouleversement violent à l'imitation d'exemples étrangers il n'y avait rien à obtenir ? L'histoire semblait en outre pouvoir seule fournir les connaissances préliminaires indispensables à une activité bienfaisante dans les services de l'État. Une fois admis que le droit et la constitution ne pouvaient être convenablement développés qu'en se rattachant *organiquement* à la tradition nationale, il s'ensuivait que des hommes d'État, des législateurs qui ne connaissaient pas à fond l'histoire de leur pays, ne pouvaient remplir leur poste que d'une manière insuffisante. On sait que cette conséquence fut tirée en effet. Il parut aussi important, sinon plus, pour le juriste, d'être orienté dans l'histoire du droit (national) que de connaître la législation existante et les idées modernes sur le droit.

Qualités et défauts de la théorie historique du Romantisme. — On le voit, la conception de l'histoire du Romantisme s'appuyait aussi étroitement, sinon plus, que le Rationalisme, sur l'expérience restreinte du passé le plus récent et du temps présent. On peut douter qu'en somme elle marquât un progrès.

Précisément par son étroitesse, elle servit à écarter plus d'une idée d'un intellectualisme excessif que le Rationalisme avait reçu du classicisme. Depuis le romantisme on ne put plus soutenir la conception mécaniste qui considérait constitution, droit, religion, art et langue comme autant de machines artificiellement construites. On vit disparaître, ce qui était en général un legs de la spéculation antique, les sages législateurs qui créent une constitution, les prêtres astucieux qui inventent une religion. On comprit qu'il n'était pas possible d'attribuer des créations historiques à l'intention consciente d'un individu. Le Romantisme enseigna aussi, sans en avoir le sentiment bien net, qu'il fallait tenir compte de la tradition comme puissance historique. La spéculation rationaliste avait détaché l'homme de son entourage, et traité les membres de différentes races comme des grandeurs mathématiques égales. Le Romantisme, instruit par la résistance qu'avaient trouvée hors de France les institutions françaises, rejeta complètement cette théorie et développa la doctrine des diversités fondamentales des nations.

La critique romantique, quoique souvent exagérée, était donc en général très justifiée et salutaire. Ce qui fut nuisible, c'est ce que le Romantisme mit de nouveau à la place du Rationalisme. Sa théorie historique posée comme un dogme se fondait sur une série d'hypothèses non démontrées et de généralisations hâtives.

Si les romantiques s'étaient contentés de prétendre que l'homme d'État devait avoir égard à la tradition et ne pouvait abattre d'un coup des idées héréditaires, on n'aurait rien eu à lui objecter. Au lieu de cela, ils dogmatisèrent en prenant pour base un cas unique, insuffisamment observé et jugé avec précipitation. Ils n'avaient vu que la première phase, l'échec provisoire du mouvement révolutionnaire et croyaient pouvoir élever cette expérience partielle à la hauteur d'une loi historique. Combien de choses que les Romantiques considéraient comme chimériques, comme inconciliables avec la situation historique et le caractère national, ont été depuis réalisées avec

succès! Combien n'ont pas réussi d'abord parce qu'elles avaient été proposées trop tôt et sans préparation ! Et pourtant les romantiques prétendaient tirer de ce qu'ils avaient vu la conclusion que l'homme d'État devait s'abstenir de toute intervention violente dans l'état de choses existant. Parce qu'une expérience politique avait échoué à la première tentative, et qu'à des idées justes s'étaient mêlées des fantaisies utopiques, ils pensaient avoir trouvé dans un quiétisme politique la meilleure maxime de gouvernement.

Cette manière de voir a beaucoup nui à la science historique. Elle s'est montrée incapable d'apprécier l'histoire de l'absolutisme au XVIIe et au XVIIIe siècle (époque qu'elle a aussi mal compris que les rationalistes étaient censés mal comprendre le moyen âge) ; et puis elle a défiguré les périodes sur lesquelles portaient ses préférences.

Elle élimina les hommes qui agissent qui créent, et mit à leur place des puissances spirituelles opérant mystérieusement. Elle personnifia des concepts tels que nationalité, droit national, art national, foi religieuse et leur fit produire par eux-mêmes l'histoire. Non contente de repousser d'emblée toutes les créations historiques qui avaient manifestement pour origine une intention consciente, elle se refusait à reconnaître un plan délibéré là où la tradition n'en faisait pas mention. Les romantiques avaient évidemment le droit de rappeler que les transformations historiques s'accomplissent la plupart du temps sans que leurs auteurs directs aient conscience des suites lointaines de leurs actes. Ils étaient dans leur droit encore, quand ils regardaient non seulement les masses populaires, mais leurs chefs, non seulement les fidèles, mais les fondateurs de religions, comme poussés par des sentiments inconscients. Mais au lieu d'analyser de sang-froid ces sentiments et de les ramener à des besoins sociaux, physiologiques ou spirituels, ils en faisaient l'objet d'un culte naïf et se barraient ainsi la route de l'intelligence historique (sociologique). Au lieu de rechercher pourquoi certains besoins cherchaient là et non ailleurs leur satisfaction, ils voyaient dans la naissance et le développement d'une religion, par exemple, ou d'une constitution, un événement mystique, qui se passait loin des luttes réelles pour le pouvoir et des conflits entre les besoins contradictoires de l'humanité.

C'est un fait caractéristique, notamment, que l'embarras de la phi-

losophie de l'histoire romantique vis-à-vis de l'histoire d'Angleterre. Le premier grand théoricien de la théorie romantique de la prescription (Burke) était originaire de l'Angleterre, et jusqu'en ces derniers temps les partisans de la doctrine romantique ont représenté l'Angleterre comme un pays modèle (H. Taine). On pouvait croire que, cela étant, ils auraient fait de l'histoire d'Angleterre une étude approfondie et cherché à fortifier leur thèse de cet exemple. Il n'en a rien été. Ils n'ont jamais recherché sérieusement pourquoi l'Angleterre, à la différence des autres États européens du XVIIe et du XVIIIe siècle, n'est pas devenue un état à gouvernement absolu et à centralisation militaire. Ils n'ont considéré ni les suites de la conquête normande (l'anéantissement du particularisme territorial), ni celles de la situation insulaire (dont l'importance militaire apparaît surtout depuis la réunion de l'Angleterre et de l'Écosse). Ils aimaient mieux rêver d'un esprit populaire anglo-saxon, censé répugnant aux révolutions violentes et aux constructions spéculatives. Les Anglo-Saxons, qui depuis, en Australie, en Nouvelle-Zélande et aux États-Unis, ont risqué plus souvent que n'importe quelle race européenne des expériences politiques inspirées par des théories, sont devenus à leurs yeux les représentants du conservatisme politique, tandis que les Français, dont l'histoire est un vrai modèle de continuité politique, passaient pour des révolutionnaires nés.

La réaction contre l'histoire rationaliste ; le dogme de la nationalité. — La réaction contre l'*Aufklärung* conduisit à des négations qui dépassaient le but. Telle était l'aversion des romantiques contre le Rationalisme, qu'ils ne voulaient pas se rattacher à Voltaire, à Montesquieu et à leurs élèves là où déjà ceux-ci avaient rompu avec les explications individualistes. Leur répugnance contre la politique utilitaire et par trop sage du despotisme éclairé et leur vénération pour les forces mystérieuses agissant dans l'histoire allait si loin que toute interprétation d'événements historiques qui reconnaissait des puissances autres que *morales*, leur faisait horreur. Les théories matérialistes du Rationalisme français ne s'étaient-elles pas trouvées fausses ? Des puissances spirituelles que les rationalistes avaient mises dédaigneusement à l'écart comme des imaginations et des superstitions, ne s'étaient-elles pas montrées plus fortes que

les moyens matériels, que le despotisme éclairé avait pour but de mettre en œuvre ? Voltaire et ses élèves avaient cherché à mettre l'histoire politique en relation avec l'histoire du commerce et de l'économie ; ils ne furent pas suivis par les vrais romantiques. Ceux-ci dédaignèrent de suivre leur initiateur dans une explication réaliste de l'histoire. Ils n'aimaient pas les études économiques. Ils préféraient chercher le fondement des événements historiques dans la puissance mystique à laquelle ils donnaient le nom de *génie du peuple*.

Ils prenaient les communautés linguistiques modernes, qu'ils appelaient des nationalités, pour des grandeurs indépendantes qui avaient existé de tout temps et qui avaient influé sur le développement historique. Le *génie du peuple* avait, pensaient-ils, suscité constitution, droit, art et littérature, pour autant qu'il y avait là des forces vitales. Vouloir s'y opposer et créer quelque chose par ses propres forces, c'était se condamner à la stérilité. Il manquait à de pareilles créations le mouvement de la vie ; elles n'avaient pas plus de vérité intérieure que les États fondés par la Révolution française ou que la poésie artificielle du XVIIIe siècle.

Ce n'est pas ici le lieu de critiquer cette théorie. Nous ferons quelques remarques à propos des auteurs qui l'ont professée. L'histoire elle-même a depuis montré surabondamment sur quel fondement incertain repose le doctrine de l'invariabilité des qualités propres des races ; on a vu clairement que leur dérivation d'un hypothétique génie du peuple masque en bien des cas l'ignorance de l'histoire ou de la sociologie. D'un autre côté, la doctrine d'un génie national a eu du bon. Elle a forcé les historiens de porter leurs regards sur l'ensemble. Il ne fut plus possible de traiter de la religion, du droit, de l'art d'un peuple sans avoir égard aux circonstances générales au milieu desquelles ils s'étaient produits. On reconnut que des institutions qui d'après l'ancienne opinion n'avaient existé qu'extérieures l'une à l'autre, pouvaient être unies par un lien intérieur.

Ce que Voltaire déjà et surtout Herder n'avaient fait qu'indiquer, fut systématiquement déduit. Avec cette différence que ce qu'ils avaient présenté comme une simple observation, fut élevé au rang de précepte. Les historiens antérieurs avaient pu faire remarquer

que le génie d'un peuple excluait certaines institutions. Les romantiques prétendirent dogmatiquement que cela SEUL était profitable qui était né du génie national. Doctrine qui d'abord est formulée très peu clairement (à quoi peut-on reconnaître le génie d'un peuple ?) et qui, si l'on veut lui faire dire que les imitations de modèles étrangers sont en tout cas nuisibles, est en contradiction absolue avec l'histoire.

Cette conception eut des adhérents assez nombreux en France, mais elle fut surtout répandue en Allemagne. Ce n'est pas un hasard. En Allemagne, au temps de la Restauration, la langue et la civilisation étaient le seul lien commun. En harmonie avec elles, à côté de la philosophie, la philologie avait pris un grand développement. Il était tout indiqué d'étendre à l'histoire en général les nouvelles vues sur le développement indépendant des langues. La thèse que les langues ne se transforment que d'après leurs lois propres et intrinsèques n'était pas absolument juste ; mais elle était tellement supérieure à la grossière conception d'autrefois qu'on pouvait espérer avoir trouvé en elle la clef des énigmes de l'histoire.

Ce ne fut donc pas sans résultat que beaucoup d'historiens allemands se livrèrent alors à des études philologiques. Ils construisirent l'histoire du droit par analogie avec l'histoire des langues. Ils exagérèrent l'importance de la communauté de langue. Ils crurent que l'histoire des institutions et de la civilisation des différents peuples était susceptible d'une distinction aussi tranchée que l'histoire des langues. Le présent ne semblait-il pas donner raison à cette opinion ? N'existait-il pas en Allemagne un sentiment national commun qui s'appuyait avant tout sur la communauté de langue ? Les romantiques ne se demandaient pas si ce sentiment serait aussi vif sans le souvenir d'un lien politique dans le passé ; ils ne se donnaient pas non plus la peine de rechercher si, dans le passé et chez d'autres peuples, la communauté de langue avait toujours agi comme lien politique efficace.

La théorie romantique et l'historiographie. — La théorie romantique, comme toute philosophie dogmatique de l'histoire, s'accommode mal avec l'historiographie. Elle a été surtout développée par des hommes qui s'occupaient peu d'histoire. Son principal fonda-

teur, l'Anglais Edmond Burke, n'était pas un historien, mais un écrivain politique. Les auteurs qui, sur le continent, achevèrent de bâtir le système du *vieux Whig* et l'accrurent du principe de nationalité, étaient ou bien des hommes d'État qui comptaient en tirer un parti pratique, ou bien des philosophes spéculatifs. C'est bien longtemps après qu'un véritable historien a cherché à unir la théorie politique du Romantisme à la méthode empirique de la science (H. Taine). Les anciens historiens de l'école romantique n'ont au contraire appliqué, au moins dans les œuvres qui appartiennent à l'histoire, la doctrine nationaliste qu'avec des modifications, quand ils ne l'ont pas presque reniée. La conception de leurs ouvrages seule, ainsi que beaucoup de leurs jugements, reposait sur elle, et même quand ils la combattaient, ils suivaient des raisonnements dominés par les dogmes politiques du Romantisme.

Quelques chercheurs. — Le plus remarquable des chercheurs qui, sous l'influence des idées romantiques, créèrent l'histoire du droit (laquelle n'existait pas auparavant comme genre historique indépendant) est Karl Friedrich Eichhorn, le fils du théologien G. (ci-dessus, p. 511 s.). Né 1781 à Iéna, inaugure 1803 ses leçons à la Faculté de droit de Gœttingue, 1805 professeur à Francfort-sur-l'Oder, appelé 1811 à Berlin, 1817 à Gœttingue où il resta jusqu'en 1829, nommé 1838 conseiller d'Etat à Berlin, mort 1854 à Cologne. Sa *Deutsche Staats-und Rechtsgeschichte* (1808 à 1823) fonda vraiment la nouvelle discipline. Son maître Gustave Hugo (1764 à 1844) à qui l'on fait à tort cet honneur, était resté empêtré dans les idées de l'école empirique de Gœttingue : il avait rassemblé les dates et la littérature de l'histoire du droit (romain) mais il n'avait pas tenté de montrer la genèse et l'évolution du droit (national). Eichhorn le premier a considéré le droit (allemand) comme *ein einheitliches im Volke gewordenes Ganzes*[1], en a marqué le caractère national, et en a utilisé l'histoire pour reconnaître l'esprit du droit régnant, avec l'intention *die vernünftige Kontinuität der Rechtsentwicklung als einer volksmässigen zu fördern*[2] (Cf. J. F. v. Schulte, *K. F. E.* 1884, spéc. 102 ss.). Malheureusement Eichhorn était trop peu écrivain pour mériter ici plus qu'une brève mention.

C'est justement le contraire pour Friedrich Karl v. Savigny, né 1779 à Francfort-sur-le-Mein, 1803 professeur à Marbourg, 1808 à Landshut, 1810 à Berlin, 1842 ministre en Prusse, mort 1861, qui fut un des meilleurs écrivains de l'école romantique.

Comme historien, il occupe une place curieuse. On sait que comme

1. Un tout cohérent qui s'est formé dans le peuple.

2. De travailler à la continuité raisonnable du développement du droit qui se fait dans le peuple.

publiciste, dans son écrit *über den Beruf unserer Zeit zur Gesetzgebung und Rechtswissenschaft* (1814) il a émis plus dogmatiquement que tout autre les opinions romantiques sur l'origine du droit dans le génie national. Son activité en histoire ne se rattache pas absolument à ce programme. Son ouvrage principal, *Geschichte des römischen Rechts im Mittelalter* (1815 à 1831) prend bien aussi énergiquement position contre la théorie rationaliste de la puissance créatrice du despotisme éclairé. Il souligne que l'étude du droit à Bologne fut *nicht durch den Willen einer Regierung, sondern durch innere Notwendigkeit hervorgerufen* [1] et qu'on ne devait pas invoquer pour l'expliquer *die Gunst der schwäbischen Kaiser* [2] (III, 76 et 80). Mais il est caractéristique que comme historien il n'essaye pas de prouver par un exemple que l'origine du droit est bien le génie national. Savigny remplace seulement par la tradition la création *ex nihilo*. Il ne décrit pas un phénomène mystique, mais la survivance d'un droit tout à fait concret et codifié. Il n'est romantique qu'en ce que, par réaction contre le pragmatisme, il détachait trop l'histoire du droit de l'histoire politique : la situation juridique des temps modernes sort chez lui de l'état de l'empire romain d'Occident par une simple évolution (Cf. spéc. la Préface, p. v).

Savigny préserva son style du chatoiement romantique. C'était un esprit clair, un penseur sérieux, et il aimait à s'exprimer avec précision. Il n'avait aucune vénération pour les fables et les contes ; il louait Niebuhr comme son modèle. Il sera toujours regrettable que son histoire, qui aurait pu devenir un chef-d'œuvre littéraire de l'historiographie allemande ait dévié à partir du troisième volume d'une façon inorganique, en histoire de la littérature des Romanistes, de sorte que l'histoire du droit romain n'est traitée qu'à moitié. Cf. Edouard Müller, *F. K. v. S.*, 1906. Sur tous ces historiens du droit, les meilleurs renseignements sont donnés par E. Landsberg. *Gesch. der deutschen Rechtswissenschaft*, III, 2 (1910). Dans les *Notes* du deuxième demi-tome se trouve réunie la littérature de la philosophie du droit romantique. Ont paru depuis : Rexius, *Studien zür Staatslehre der historischen Schüle* dans la *Histor. Zeitschrift* CVII (1911) 496 ss. et H. U. Kantorowicz, *Volksgeist u. historische Rechtsschüle*, *ibid.* CVIII (1912) 295 ss.

L'ouverture des Archives. — La Révolution française n'a pas seulement agi sur la conception de l'histoire, elle a aussi grandement facilité l'ÉTUDE de l'histoire. Un fait qui est d'une haute importance, c'est que, par suite des bouleversements radicaux qu'elle amena, un grand nombre de documents historiques perdirent leur valeur juridique. Il n'y en avait guère auparavant qui n'eussent à côté de leur intérêt historique une importance pratique. Le droit public n'était d'ordinaire pas basé sur des principes juridiques ou constitutionnels généraux, mais sur de nombreux privilèges et contrats particuliers. Autant

1. Provoquée non par la volonté d'un gouvernement, mais par une nécessité intérieure.

2. La faveur des empereurs Souabes.

qu'en Angleterre aujourd'hui encore, des catégories entières de documents n'avaient cessé de rester en vigueur. L'historiographie s'en trouvait gênée à chaque pas : car cela pouvait entraîner des suites fâcheuses qu'une personne non autorisée pénétrât dans les secrets des archives, même si elle ne voulait que faire des recherches archéologiques sur un passé lointain.

Ce danger fut écarté en bien des cas par la Révolution française. De nombreux Etats, comme les grandes Républiques italiennes, disparurent complètement ; des classes entières perdirent d'un coup tous leurs privilèges, comme la Noblesse française au 4 août. Beaucoup de prétentions juridiques furent déboutées en principe. Une masse énorme de papiers d'Etat se trouva ainsi périmée et put être mise à la libre disposition de l'historiographie. Déjà pendant la Révolution les Archives en France furent ouvertes à tous. Il ne faut pas déprécier cet avantage extérieur par la raison qu'il ne semble pas servir à faire comprendre l'esprit de l'histoire. Qu'on s'imagine ce qu'aurait pu faire Ranke, si les archives vénitiennes ne lui avaient pas été accessibles.

C'est peu à peu seulement que l'exemple de la France agit sur les Etats qui ne s'étaient pas séparés aussi violemment de leur passé. Ceux-là aussi se mirent petit à petit à livrer leurs Archives aux recherches historiques, naturellement sauf les parties qui avaient une importance politique actuelle. Fait caractéristique, l'Angleterre, qui laissait à ses historiens une plus grande liberté que tout autre pays, résista à l'ouvertures de ses Archives plus longtemps que les Etats du continent transformés par la Révolution : c'est qu'en Angleterre on pouvait au XIXe siècle encore alléguer comme droits en vigueur des précédents tirés du moyen age, parce que la législation n'a jamais été codifiée.

Il en est à peu près de même de bien des points de droit dans l'Église catholique. Là aussi de nombreuses institutions possèdent des privilèges particuliers qui n'ont jamais été formellement abolis. Aussi la Curie n'a-t-elle que tout récemment ouvert ses Archives, maintenant que par suite des modifications modernes de la situation politique une grande partie de l'ancienne législation ecclésiastique est pratiquement périmée.

2. — *L'idéologie historique.*

Origines de l'idéologie historique. — Cette théorie formulée pour la première fois par Guillaume de Humboldt était aussi dans une étroite dépendance des expériences fournies par la Révolution française. Cependant sa valeur scientifique était supérieure à celle de la théorie proprement romantique. Elle aussi généralisait d'une façon inacceptable d'après un cas spécial. Mais elle sortait d'une observation plus profonde et plus exacte et s'abstenait de jugements de valeur dogmatiques trop commodes à porter. Elle ne prétendait

rien prescrire à l'histoire. Elle cherchait à la comprendre, à reconnaître les idées qui la dominaient, mais non à les censurer.

Il ne faut pas confondre l'idéologie historique, dont le plus grand adhérent a été, comme on sait, Ranke, avec l'idéologie téléologique de Hegel, avec laquelle elle n'a de commun que le nom. Elle ne repose pas comme celle-ci sur des hypothèses théologiques peu claires. Elle a son origine dans des relations réelles, dans une observation bien faite, quoique unilatérale.

L'historiographie politique s'était à peine doutée jusqu'alors que des puissances purement spirituelles pussent agir sur la constitution des États. Elle avait cru pouvoir se passer de la spéculation politique. Elle n'avait traité les systèmes politiques et religieux que quand ils avaient pris une forme concrète, quand s'étaient formés des partis bien délimités, des Églises dogmatiquement organisées. Des élucubrations spéculatives qui ne s'étaient pas matérialisées de la sorte, avaient été laissées de côté par elle comme sans portée politique. Cette méthode échouait manifestement dès que l'historien se trouvait en face des événements de la Révolution française et plus encore des luttes de l'époque de la Restauration dans les États non constitutionnels.

Aucune révolution, en apparence au moins, n'était aussi dépendante que la Révolution française des spéculations antérieures. Aucune n'avait aussi consciemment professé un système de philosophie politique. Aucune n'avait été soutenue comme elle par des idées douées d'une vie autonome et résistante, aucune n'avait été d'une portée aussi universelle et n'avait semé des principes qui, en dépit des échecs et des folies, semblaient partout, positivement ou négativement, dominer la vie politique.

Et tout cela sans que le mouvement nouveau (au temps de la Restauration du moins) fût fixé par une forte organisation extérieure, sans qu'il représentât une puissance achevée. Si l'on n'a pas eu tort d'appeler les *Principes de la Révolution* une religion, on aurait tort de ne pas ajouter qu'ils n'ont pas fondé d'Église. Leurs adhérents n'étaient unis, en général, que par le lien de l'*Idée,* la même, pensait-on, qui avait déterminé le cours de la Révolution.

L'idéologie historique consiste dans la généralisation de cette observation. On se mit à ramener des mouvements d'autrefois à des

idées, on se mit à découvrir le fond spirituel, les racines théoriques de grandes transformations historiques. On se complut surtout à dériver de certaines idées les changements dans l'essence de l'Église chrétienne. L'histoire de la Réforme luthérienne, il est vrai, offrait tant d'analogies avec la Révolution française, et le christianisme conçu comme religion dogmatique semblait offrir à une diffusion d'Idées un terrain si favorable, qu'il eût été surprenant qu'on n'eût pas porté son attention sur ce sujet. La langue fut enrichie de nombre d'expressions nouvelles. Le mot de *Protestantisme* eut cours dès ce moment ; les périodes antérieures avaient parlé de *Luthérianisme* ou de *Calvinisme*, c'est-à-dire des systèmes dogmatiques concrets des Églises luthérienne et calviniste. L'expression à peine existante alors en anglais et en français de *contre-réformation*, ne prit en Allemagne que sous l'influence du mot très usité de contre-révolution, la signification moderne qui s'y attache. Elle ramassait après coup en une doctrine, en une *Idée*, les efforts convergents de la réaction catholique.

L'idéologie historique et le romantisme. — On voit aisément que cette doctrine est plus scientifique que la théorie politique du Romantisme. Elle reconnaissait en principe la légitimité de toutes les *Idées*. L'historien n'avait pas à rechercher si leur action avait été selon lui bienfaisante ou non ; il devait se borner à les reconnaître comme des puissances historiques. Les Idées de la Révolution française n'étaient rien moins que sympathiques à la plupart des historiens de cette tendance, mais il ne leur venait pas à l'esprit de nier leur influence.

Il y a encore une chose à considérer.

Les partisans de l'idéologie historique approchaient plus que les vrais romantiques d'une méthode scientifique en ce qu'ils admettaient consciemment le point de vue de l'IMMANENCE. Ils ne reconnaissaient pas de puissances mystiques indémontrables, telles que le *génie national*, le *génie de l'espèce*, qui auraient dirigé du dehors les destinées des hommes et des États. Leurs idées n'étaient pas des créations supraterrestres, mais des instincts concrets de l'action desquels les hommes avaient conscience. *Die Idee kann nur in und an den Begebenheiten selbst erkannt werden.* (L'idée ne peut être

reconnue que dans et par les événements eux-mêmes) Cf. Haym, *W. v. Humboldt* 465 s.

Les partisans de l'idéologie historique avaient bien des choses en commun avec les Romantiques. Comme ceux-ci, ils faisaient peu de cas de l'influence des individus. Ils mesuraient les personnalités sur leur valeur typique dans l'histoire des idées. Ils mettaient au premier plan les figures qui semblaient incarner le plus purement les *tendances dominantes* d'une époque. Ils croyaient que les idées d'un temps pouvaient prendre une telle force que l'individu se trouve impuissant vis-à-vis d'elles. Mais ils cherchaient à considérer objectivement ces idées et n'étaient pas aussi dogmatiques dans leurs jugements que les romantiques. Ils ne condamnaient pas d'emblée l'individu qui s'opposait aux tendances régnantes — tandis que les romantiques signalaient comme un péché contre l'esprit de l'histoire une intervention violente dans le développement qui était censé s'accomplir de lui-même. Cela les mettait à même d'apprécier le despotisme éclairé. Ils ne prenaient pas parti contre lui quand, sans respect pour la sacro-sainte tradition, il mettait fin à des institutions vermoulues au nom de l'idée moderne de l'État.

L'idéologie historique prit naissance et acquit son plus grand développement en Prusse, c'est-à-dire dans le pays où jusque vers 1840 la lutte entre le principe *conservateur* et le principe *libéral* ou révolutionnaire ne fut engagée que dans le domaine spirituel. Elle arriva moins à prédominer dans les États constitutionnels de l'Europe Occidentale, où combattaient entre eux des partis organisés et non pas seulement des publicistes et des professeurs.

Défauts de l'idéologie historique. — Il y a surtout deux reproches à lui faire.

Premièrement, elle généralisait une connexion causale qui était loin d'être aussi sûre qu'on se l'imaginait alors. Le problème de la Révolution française n'est pas aussi simple à résoudre que le croyaient les historiens de cette école. Il y a sans nul doute un rapport entre les systèmes politiques du Rationalisme et les fondations d'États de la Révolution. Mais jusqu'à quel degré la *philosophie* rationaliste influa-t-elle sur le cours de la Révolution, c'est aujourd'hui encore une question controversée. Pour l'examiner, les histo-

riens du temps de la Restauration n'avaient pas les ressources suffisantes. Avant de parler de l'influence des idées dans l'histoire, ils auraient dû établir d'abord si peut-être les *Idées de la Révolution française*, n'étaient pas un produit des mêmes circonstances qui provoquèrent la révolution, si par conséquent elles n'étaient pas un symptôme plutôt qu'une cause. Il était aussi de leur devoir de rechercher ce qui, dans les idées constitutionnelles de leur temps, méritait le nom d'*Idée*, et ce qui au contraire, plus ou moins inconsciemment, ne servait qu'à déguiser des questions de pouvoir et d'intérêt.

Si les adhérents de l'idéologie historique ont négligé cette question préalable, cela se rattache étroitement au SECOND défaut qu'on peut leur reprocher.

Ils n'ont pas recherché comment pouvaient être nées les *Idées* qu'ils considéraient comme les forces motrices de l'histoire. Ils les faisaient entrer mystérieusement dans l'histoire par des causes insondables. Qu'ils aient employé pour cela des formules sentant la théologie, comme Ranke, ou celles d'un fatalisme incrédule, peu importe. L'historien, d'après eux, doit reconnaître les idées agissantes en histoire, suivre leur développement et leurs rapports mutuels ; il n'a pas à se demander comment et pourquoi elles sont nées, se sont modifiées et répandues. Il doit vénérer avec foi les dispensations de la puissance supérieure qui se manifeste dans l'histoire ; il n'a pas à s'informer de ses intentions.

Les historiens de l'école idéologique ne prenaient les idées en général que toutes faites, chez les écrivains et les hommes d'État. Ils ne descendaient pas volontiers dans les couches du peuple qui ne donnent pas à leurs tendances une expression littéraire, mais qui sont le plus souvent d'une bien plus grande importance pour le développement historique. Ils avaient d'ailleurs une instruction très insuffisante en économie politique. Ils n'étaient pas capables d'apercevoir les dessous économiques d'un mouvement politique, à peine les dessous militaires. Ils n'écartaient pas en principe les recherches d'histoire financière, mais ils ne savaient pas les rendre fécondes pour l'histoire des idées. Ils ne cherchèrent pas plus que les romantiques à utiliser les indications économiques que leur donnait l'historiographie rationaliste. Que n'avait pas tiré Heeren des leçons d'Adam Smith ! A lire les historiens idéologues,

on ne se douterait pas que, depuis, Malthus et Ricardo avaient écrit. Ranke, par exemple, traitait les données des sources sur les mouvements de la population avec moins de critique et plus de naïveté que Voltaire. Dans d'autres domaines, son attitude était pareille.

Malgré tout, il ne faut pas méconnaître l'immense progrès que l'idéologie a fait faire aux connaissances historiques. C'est la première école qui ait groupé en unités de grands mouvements spirituels. Elle a écarté sur son terrain les expressions obscures et trop commodes de *génie de l'époque* et même *génie du peuple*. Elle a souvent donné de ses Idées des définitions unilatérales et exagéré leur importance pratique. Mais elle n'a pas fait dériver le cours de l'histoire de constructions qui n'existaient que dans l'imagination de penseurs modernes. Ses *Idées* avaient réellement existé un jour et servi d'expression à des besoins réels. On est actuellement enclin à laisser les défauts de cette école obscurcir ses mérites. Il faut, pour l'estimer à son prix, la mettre en parallèle avec les romantiques.

L'article de Guillaume de Humboldt *über die Aufgabe des Geschichtschreibers* (1821) parut d'abord 1822 dans les Mémoires de l'Académie de Berlin et fréquemment depuis, dans l'édition académique des Œuvres I, 4 (1905), 35 ss. édition Leitzmann. Cf. là-dessus L. Erhardt dans *Hist. Ztsch.* 55 (1886) et E. Spranger *ibid.* 100 (1908) 541 ss. et la littérature qui y est citée (particulièrement R. Fester, *Humboldts und Rankes Ideenlehre* dans *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* VI). Cf. en outre O. Kittel, *W. v. Humboldts geschichtliche Weltanschauung* 1901 (Leipziger Studien aus dem Gebiete der Geschichte VII, 3); Meinecke *Weltbürgertum und Nationalstaat* (1908), 43 ss. L. Ehlen, *Die Entwicklung der Geschichtsphilosophie W. v. Humboldts* dans *Archiv für Geschichte der Philosophie XXIV*, 1. L'idéologie en général a été traitée amplement, mais pas d'une manière très satisfaisante, par J. Goldfriedrich : *Die historische Ideenlehre in Deutschland* 1902. E. Spranger *W. v. H., und die Humanitätsidee* 1909.

3. — *Les vues nouvelles sur l'importance nationale et politique des belles-lettres.*

Importance politique des belles-lettres. — Les idées nouvelles à ce sujet sont par leur origine apparentées à l'idéologie historique. Elles sont, comme celle-ci, tirées des expériences de la littérature française. Elles ne se distinguent d'elle qu'en ce qu'elles ont un fondement philosophique plus faible et en revanche accentuent plus fortement le dogme romantique de la nationalité.

Voltaire le premier avait fait dans un ouvrage d'histoire une place à la littérature. Mais il ne voyait en elle qu'un instrument de jouissance esthétique. Il n'y avait pas reconnu une puissance politique et nationale. Il ne l'avait pas mise en rapport avec la vie spirituelle, encore moins avec la vie politique.

Ici encore, l'expérience du XVIII[e] siècle apportait d'autres enseignements. La littérature française du temps était tellement dominée par les tendances du Rationalisme et avait si souvent sacrifié la poésie à la propagande philosophique, qu'il n'était guère possible de ne la juger qu'au point de vue de l'art seul.

Une fois admis que le Rationalisme avait produit la Révolution française, on était bien obligé de reconnaître à la littérature, qui avait aidé à la répandre, une importance politique.

Cela pouvait se soutenir, si l'on n'avait pas démesurément généralisé ce cas particulier, et de plus, mal observé. La conception de Voltaire était notoirement insuffisante. Chez lui, la littérature était détachée de ses liens naturels avec l'état social et politique ainsi qu'avec les idées religieuses. Mais si la nouvelle école réparait en grande partie ces négligences, elle inclinait trop à construire des enchaînements arbitraires et à exagérer beaucoup l'influence de la littérature sur la vie publique. En particulier l'influence morale. On voulait que la littérature *frivole* du XVIII[e] siècle eût eu non seulement une action politique dissolvante, mais qu'elle eût introduit dans le gouvernement et dans le peuple une *pourriture morale*. On ne s'arrêtait plus à scruter l'état moral des époques antérieures ; on se contentait de tirer de la littérature des conclusions pour celle-ci.

On n'avait, il est vrai, de la littérature ancienne des peuples européens qu'une connaissance très fragmentaire. Il arriva à des critiques romantiques allemands de juger le drame classique espagnol uniquement sur le poète de cour Calderon, sans connaître une seule pièce de Lope de Vega. On négligea aussi de comparer méthodiquement la littérature populaire du XVIII[e] siècle, qu'on connaissait, avec la littérature populaire d'autres époques, qu'on ne connaissait pas. On s'en tenait à quelques œuvres classiques. Et l'on tirait tranquillement des conclusions. De l'excellence de quelques œuvres anciennes on concluait à des vues morales élevées. On confondait des qualités artistiques avec des vertus morales.

Les Romantiques traitèrent l'histoire littéraire d'une manière plus attrayante et plus féconde pour la philosophie de l'histoire que les Rationalistes, qui même comme historiens jugeaient, d'après le canon de l'esthétique classique. Mais leur méthode était plus lâche ; ils travaillaient avec un matériel trop pauvre et des constructions philosophiques arbitraires. La plupart du temps, en face de valeurs purement artistiques, ils ne trouvaient rien à dire. Ils cherchaient par des moyens extérieurs et maladroits à résoudre le problème délicat des rapports entre la littérature et la société.

La littérature création nationale. — Beaucoup d'entre eux joignaient à ces idées sur l'importance universelle de la littérature, le dogme de la nationalité. Nous avons indiqué dans le premier chapitre comment, sous l'influence de l'opposition contre la Révolution française, commença la résistance au cosmopolitisme (français) du XVIIIe siècle et naquit le sentiment moderne de la nationalité. Nous avons montré comment se forma l'opinion singulière, en contradiction avec toute expérience historique, que l'intervention du dehors dans le développement national était toujours nuisible. Cette doctrine fut étendue à l'histoire de la littérature et de l'art. Depuis l'introduction de l'art de la Renaissance au moins, il ne pouvait plus être question d'une tradition nationale au sens propre du mot ; on n'en adopta pas moins le mot d'ordre (que seul pouvait faire de grandes choses l'artiste qui repoussait les inspirations de l'étranger et s'attachait uniquement à des modèles nationaux.) Autant que possible des modèles chrétiens, car on estimait que l'art de la Renaissance, en rompant avec la tradition chrétienne (du moyen âge) en faveur d'un idéal étranger (l'antique), s'était trompé de chemin. On accorda donc à la littérature et à l'art nationaux ou soi-disant tels du moyen âge une attention particulière. Quand au XVIIIe siècle des savants avaient publié des monuments de la littérature médiévale, ils l'avaient fait avec un naïf plaisir patriotique ; ils voulaient montrer que leur propre peuple, et pas seulement les Italiens, avait produit dans le passé des œuvres d'art. Les romantiques, au contraire, cultivèrent l'étude de l'ancienne littérature nationale avec l'idée que l'art moderne ne pouvait trouver son salut qu'en s'attachant étroitement à celle-ci.

Ce n'est pas le lieu d'appeler l'attention sur les bizarres malen-

tendus historiques dont furent victimes les auteurs romantiques qui firent la philosophie de l'art. C'est à l'histoire moderne de la littérature de montrer la fausseté des hypothèses de l'esthéthique nationaliste des Romantiques. Ceux qui, en Allemagne, par opposition contre la poésie d'imitation classique des xviie et xviiie siècles (qu'ils tenaient à tort pour un produit spécialement français), se tournaient vers la littérature et l'art *classiques* du moyen âge, mettaient au premier rang des créations qui étaient bien autrement encore sous la dépendance de l'art français que les œuvres contre lesquelles ils se mettaient sur la défensive. La littérature et l'art du moyen âge ne peuvent même en général que dans un sens restreint passer pour exclusivement chrétiens et européens. Nous n'avons dû mentionner ici les vues du Romantisme sur la littérature et l'art que parce que plus encore que les théories politiques elles ont laissé des traces profondes dans l'historiographie.

On ne peut non plus qu'indiquer ici combien toutes ces théories romantiques dépendent de Rousseau. L'optimisme de Rousseau, d'après lequel l'homme abandonné à ses instincts naturels fait spontanément le Bien, est tacitement supposé par la doctrine romantique que seul le développement naturel laissé à lui-même mène au Bien dans la vie de la politique et du droit. Seulement les romantiques ont limité à la nation les idées de Rousseau : rien n'est bien que ce qui vient de la nation et s'accorde avec sa nature.

Ouvrages particuliers. — Les vues romantiques sur les liens entre la nation, la religion et la littérature ont trouvé leur expression principale dans l'historiographie française.

C'est sans doute Chateaubriand (ci-dessous p. 553) qui a, pour la première fois, cherché a établir en détail l'influence des idées religieuses sur le caractère d'une littérature. Son *Génie du christianisme* (1802) n'est pas un livre d'histoire, c'est un ouvrage tendancieux. Mais les remarques qu'on y trouve sur la différence entre l'art ancien et l'art moderne ouvrent quand même une nouvelle époque de la critique historique et esthétique.

Chateaubriand rompit avec le dogmatisme de l'esthétique classique. Non seulement il mit la littérature moderne au-dessus de l'antique, mais il s'efforça de motiver historiquement les différences de principe qui les séparent. Selon lui, les modernes surpassent les anciens dans la peinture des caractères, parce que, contrairement au polythéisme, le christianisme est en même temps une religion et une morale, qu'il pénètre les secrets des passions et possède une *partie dogmatique*

morale inconnue à l'antiquité (p. II, l. II, ch. I). La mythologie antique rapetissait la nature et rendait impossibles de grands tableaux de cette nature (l. IV, ch. I, *ibid.*).

De cette opinion à la règle que le poète moderne ne doive plus traiter que des sujets chrétiens, il n'y avait qu'un pas.

Madame de Stael (1766 à 1817) chercha pour la première fois à démontrer par un exemple développé les rapports de la littérature avec la nationalité. Son livre célèbre *De l'Allemagne* (1813) était aussi au service d'une tendance, mais la façon dont il établissait les relations entre la littérature et l'état social en Allemagne était d'une portée historique générale. Madame de Staël avait d'ailleurs longtemps auparavant exposé son programme dans son écrit *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (an VIII, 1800).

C'est à elle que se rattache Abel-François Villemain (1790 à 1870), nommé 1815 professeur d'éloquence française, sous Louis-Philippe député et Pair de France, deux fois ministre de l'instruction publique, élu (1834) Secrétaire perpétuel de l'Académie française. Son principal ouvrage d'histoire littéraire, le *Tableau du XVIIIe siècle* (cours professé dans les années 1827 à 1829) s'est donné pour tâche surtout d'exposer l'influence du Rationalisme et de l'état politique sur la littérature du XVIIIe siècle en Angleterre, en France et en Italie. Son travail est estimé au-dessous de sa valeur parce que bien des choses qu'il disait alors pour la première fois sont devenues des liens communs, et il faut avouer qu'il ne creuse pas jusqu'aux racines profondes du Rationalisme. Mais on lui rendra justice si on le compare à ses devanciers. Il fit le premier essai d'une véritable histoire de la littérature au XVIIIe siècle. Les œuvres littéraires, chez lui, ne sont pas isolées ; elles sont autant que possible mises en rapport entre elles et avec la situation politique où elles ont vu le jour.

Malheureusement il a, comme Guizot, détruit le bon effet de ses pensées par des allusions politiques et des concessions déplacées à la rhétorique universitaire. Il était aussi trop près des célébrités du XVIIIe siècle pour pouvoir déjà leur appliquer une critique impartiale. Il apporta souvent aux jugements traditionnels des corrections décisives ; mais il n'osa pas les renverser tout à fait.

Villemain avait choisi presque trop habilement son sujet. On le vit bien lorsque plus tard (1830) il essaya de traiter d'après sa méthode la *Littérature du moyen âge*. En face de ce sujet-là, l'élégant orateur fut impuissant. Pour faire sa place dans l'histoire à la littérature médiévale, il faut une toute autre culture philosophique et historique que pour reconnaître les relations entre la littérature et la *philosophie* au XVIIIe siècle. Cf. Brunetière, *L'évolution de la critique* 1890. G. Vauthier, *Villemain. Essai sur sa vie, son rôle et ses ouvrages* 1913.

Le successeur le plus remarquable de Villemain fut Gervinus (v. ci-dessous).

Les trois écrivains nommés ne sont au reste pas donnés ici — remarquons-le expressément — comme les représentants du point de vue strictement romantique et national dans l'histoire de la littérature.

Nous les avons justement signalés parce que, moins que d'autres contemporains, ils sont partis d'idées dogmatiques préconçues et pour cette raison ont écrit des choses de plus grande valeur.

II. — L'interprétation spiritualiste de l'histoire sous l'influence de Hegel

1. — *La philosophie de l'histoire et l'idéologie de Hegel.*

La doctrine historico-politique du Romantisme sous sa forme pure ne pouvait guère rendre service à l'histoire. Une école qui proclamait son respect absolu pour le *droit historique,* prenait pour mot d'ordre la légitimité et essayait de mettre en œuvre une *restauration* des sciences politiques et des institutions politiques pouvait bien avoir à la bouche les mots de développement, de formation progressive, elle n'était pas capable de prendre ces notions au sérieux. Elle était essentiellement dogmatique. Elle ne pouvait naturellement pas nier qu'il n'y eût eu, qu'il ne se produisît encore des infractions à l'orthodoxie ; mais ces hérésies étaient pour elle des péchés. Elle travaillait avec des grandeurs invariables telles que le génie national et n'expliquait pas pourquoi l'ordre des choses voulu de Dieu avait dû se modifier dans le cours des âges. Toute l'histoire moderne se présentait comme une chûte.

Le magicien qui entreprit de concilier les théories romantiques du génie national et du développement organique inconscient avec les diversités de la vie historique, ce fut Hegel.

Hegel se servit d'une manière originale de la vieille théorie théologique de l'histoire. Il la rationalisa et la modernisa tant qu'elle redevint acceptable pour la science, et sous cette forme l'appliqua à tous les domaines de l'histoire.

Le Rationalisme allemand, à l'opposé du français et de l'anglais, avait toujours gardé une forte empreinte théologique. Il n'avait pas absolument écarté, mais transformé à sa façon la vieille doctrine chrétienne d'après laquelle l'*histoire universelle* se déroulait sur un plan divin de salut. Il avait rejeté les formules bibliques et dogmatiques, mais avait maintenu la fiction d'une *éducation du genre humain* et de l'unité organique de l'histoire universelle. C'est Her-

der qui avait le plus caressé cette théorie ; il avait seulement remplacé la notion du salut par celle de l'*humanité* (ci-dessus p. 507 ss.) Hegel se rattacha à lui. Il supposa comme ses devanciers que le développement historique montrait toujours un progrès vers le mieux. Il alla plus loin qu'eux en ce qu'il schématisa ce développement et voulut en même temps trouver une marche régulière non seulement dans l'histoire du monde, mais dans les différents domaines de l'histoire, notamment l'histoire de l'esprit humain.

Hegel donnait ainsi satisfaction aux deux partis : aux romantiques, en adoptant leur dogme du développement organique, aux adversaires du quiétisme étranger à l'histoire vraie en montrant qu'en deçà des limites tracées par le génie national, des transformations historiques non seulement pouvaient, mais DEVAIENT avoir lieu, d'après les dispositions prises par l'esprit du monde. C'était une prévenance pour les pieux romantiques, de restaurer, extérieurement au moins, dans sa *Geschichtsphilosophie*, une partie de la dogmatique chrétienne ; une prévenance pour les rationalistes, d'éviter les formules théologiques et de mettre à la place des formules d'allure moderne et scientifique. Il semblait avoir, dans l'histoire aussi, triomphé du désaccord entre *la foi et la science*, entre la croyance à des puissances morales dans l'histoire, à un développement de l'humanité dirigé par un esprit supérieur, et la constatation qu'il ne s'y montrait qu'une multitude de phénomènes contradictoires et de forces irrationnelles.

Hegel adopta toutes les hypothèses du Romantisme contraires à l'histoire et les poussa jusqu'à l'extrême. Il exagèra le dogme du développement organique, en excluant de violentes interventions irrationnelles dans le cours de l'histoire et l'influence du hasard non seulement en général, mais jusque dans les détails, jusque dans la formation d'enchaînements de pensées individuels (comme par exemple maints systèmes philosophiques). L'individu chez lui est bien plus impuissant encore que chez les romantiques. Pour ceux-ci, il peut au moins déployer quelque activité en deçà des limites tracées par la nationalité et les puissances historiques ; pour Hegel, il se fond tout entier dans l'esprit de l'univers.

Le présent, point d'arrivée de la philosophie de l'histoire. — Hegel fait pis, il commet un vrai péché contre toute spéculation historique,

en prenant partout le présent pour point final et pour but du développement. On peut dire que, malgré toute son intelligence, il est, pour les principes de philosophie de l'histoire, au-dessous de la théorie chrétienne, au-dessous même de Herder. La doctrine des anciens théoriciens reposait sur un fondement imaginaire, sur l'identification avec l'histoire universelle de la petite tranche qu'on en connaissait alors. Mais une fois qu'on tenait pour vraie la foi de l'Église chrétienne, cette thèse formait un système bien clos, d'un esprit universaliste. Son commencement et sa fin étaient donnés et gardaient toujours leur validité : le paradis et le jugement dernier limitaient dans tous les temps les destinées des hommes. Une philosophie de l'histoire qui s'appuyait sur ces hypothèses, était digne de ce nom. Les rationalistes n'avaient pas abandonné eux-mêmes cette pensée fondamentale, juste à sa manière. Quand Herder plaçait l'*humanité* à la tête du développement, quand Lessing et d'autres parlaient d'une éducation du genre humain, ils voulaient parler d'un terme dans l'avenir, dont le présent constituait bien un degré, mais dont il ne pouvait être encore conçu comme l'achèvement.

C'est Hegel qui a le premier introduit dans la philosophie de l'histoire l'idée antiphilosophique qui met le présent accidentel au terme de l'histoire. Il a eu le premier l'audace d'imaginer un système qui soumet bien tout le passé à la loi du développement, mais contrairement à toute expérience considère l'avenir comme une masse immobile. Il a, il est vrai, fait cette concession à la science historique moderne d'écarter complètement le paradis du début (conception qui survit encore chez Herder sous la forme du pacifique sauvage rempli de sentiments humanitaires). Mais il est en arrière de tous ses devanciers, en ce qu'il a cherché à expliquer non l'histoire, mais uniquement le présent.

Les nouvelles idées sur l'importance de la tradition. — L'immense mérite de Hegel, c'est d'avoir reconnu bien plus clairement et montré avec plus de perspicacité que les romantiques l'importance de la tradition (spirituelle).

Les romantiques avaient, en opposition avec les rationalistes, attiré l'attention sur la valeur de la tradition. Mais ils avaient divinisé certaines opinions traditionnelles et dans un esprit contraire à l'histoire.

postulé l'invariabilité des grandeurs traditionnelles. Hegel écarta ces assertions arbitraires et superficielles. Il fut plus impartial que les romantiques. Il ne repoussa pas l'époque de l'absolutisme en faveur du moyen âge (mal compris), ne releva pas les époques de foi religieuse aux dépens des périodes de rationalisme. Il opéra d'une façon beaucoup plus habile et plus moderne que les politiciens romantiques. Avant tout, il fut le premier penseur capable de mettre le doigt sur l'influence de la tradition, même quand les mots d'ordre et les formules avaient changé, même quand les tendances paraissaient s'opposer directement l'une à l'autre. Il vit la tradition non seulement où il y avait relation évidente de disciple à maître, où un système accepté en principe était perfectionné et continué, mais là encore où l'étroitesse d'une théorie donnait lieu à des étroitesses dans le sens opposé, à des « imitations dans le changement de front », et où deux systèmes hostiles se combinaient en un système nouveau *supérieur*. Vraiment l'homme qui savait amalgamer des ensembles d'idées anciens et nouveaux, la théologie et le rationalisme, en des synthèses éblouissantes, n'avait pas à chercher loin le modèle de sa théorie historique. Il transporta sa propre méthode dans l'histoire et fit travailler l'Esprit du monde d'après ses règles. Ce que Winckelmann avait pressenti et appliqué seulement à l'histoire des styles artistiques, Hegel l'élargit en un système général de philosophie de l'histoire.

Les constructions de Hegel. — Les vues de Hegel sur l'importance de la tradition spirituelle constituent à peu près tout le fruit que la science historique doit à ses inspirations. Il ne se contenta malheureusement pas de construire avec ses vues une formule de développement qui, dans des circonstances NORMALES, devait régler le cours de l'histoire; il voulut voir son plan idéal partout et toujours réalisé dans l'histoire. Le progrès de la pensée philosophique aboutissant par la thèse et l'antithèse à la synthèse, devait s'être accompli toujours aussi dans la réalité empirique.

Hegel tomba ainsi dans des constructions tout à fait en dehors de l'histoire. Son schéma lui-même n'est pas démontré, il est faux. Même dans le cas presque irréalisable par la pensée, qu'un développement spirituel s'accomplisse dans l'espace isolé, — sans chocs du

dehors, soit par suite de changements politiques et sociaux imprévus, soit par l'effet d'idées étrangères nées ailleurs, — d'après la loi de la persistance il y aurait dans des circonstances normales non pas développement, mais stagnation. Il peut y avoir des personnalités marquantes, qui poussent sur de nouvelles voies ; la grande masse, qui pourtant historiquement et surtout pour la philosophie de l'histoire, entre seule en ligne de compte, est inébranlablement attachée, quand des circonstances extérieures ne la forcent pas d'en changer, aux opinions traditionnelles. Mais cette hypothèse de Hegel fût-elle vraie, il ne saurait être admissible que le développement de concepts de l'esprit s'accomplisse toujours d'après son schéma dialectique. L'esprit du monde ne procède pas d'une façon aussi simple, aussi logique. Des brillantes constructions de Hegel on n'a qu'à porter rapidement son regard sur l'histoire empirique pour que sa théorie EN TANT QUE LOI s'effondre. Même si l'on voulait exclure le hasard dans le sens ordinaire du mot et l'influence imprévisible de certaines personnalités, le fait subsisterait que toutes les relations humaines (physiologiques, politiques, intellectuelles, économiques, etc.) sont trop interdépendantes, et se croisent beaucoup trop souvent dans leurs effets pour qu'on puisse admettre la validité normative d'une formule quelconque du développement, qui ne prend son point de départ que dans un seul besoin et ramasse en un mot d'ordre les efforts pour le satisfaire.

2. — *Hegel historien.*

D'autres penseurs spéculant sur l'histoire, tels que Bodin et Vico, ne s'étaient pas essayés dans l'historiographie et n'avaient pas exercé d'influence sur celle de leur temps. C'est pour cela que nous n'avons pas parlé d'eux dans le présent ouvrage. Il en est autrement de Hegel. Comme son système voulait réduire en une formule la réalité même, il s'essaya en des exposés historiques et laissa derrière lui une grande école historique.

L'histoire de la philosophie. — Hegel avait tiré de sa méthode philosophique son schéma dialectique de philosophie de l'histoire. Rien d'étonnant à ce que sur aucun terrain son système n'ait porté

des fruits aussi riches que sur celui de l'histoire de la philosophie. Ici ses qualités ressortent mieux, ses défauts paraissent moindres qu'ailleurs.

Concevoir comme unité l'histoire de la philosophie depuis Thalès jusqu'à nos jours (il n'est fait que dans l'introduction une brève mention de la philosophie des Indiens et des Chinois), ce n'était au moins pas une violence faite au sujet. L'auteur faisait abstraction de toutes les influences extérieures non philosophiques et imposait à l'histoire un cadre étranger à la réalité. Mais il traitait une partie où la tradition universelle avait souvent eu un poids extraordinaire aux dépens de l'individualité et où pouvait se présenter plus fréquemment qu'ailleurs le cas d'un développement par antithèse et synthèse. De nouveaux systèmes sont plus faciles à créer que de nouveaux états sociaux. Précisément parce que la philosophie répond à un besoin artistique aussi bien qu'à un besoin scientifique, l'amour du changement y est fortement prononcé. Et parce qu'elle ne vit que dans l'esprit du petit nombre d'hommes qui ont des dispositions à la spéculation et éprouvent une jouissance à penser, l'inclination naturelle à la fixité est moins forte chez eux que chez les hommes qui ailleurs font l'histoire.

Entre Winckelmann, qu'on pourrait appeler un précurseur, et Hegel, il y avait Kant et la critique de l'idée de temps. Winckelmann s'était représenté le développement de l'art comme une modification qui survenait nécessairement dans le cours du temps. Hegel chercha à se libérer de l'idée de temps donnée empiriquement. La philosophie n'a pas UN JOUR atteint un sommet, n'a pas été *vraie* UN JOUR, comme l'art, selon Winckelmann fut *beau* UN JOUR; mais ses degrés anciens et récents forment une unité. La philosophie n'est complète en aucun temps; son idée n'arrive à l'éclosion que dans son développement historique. *Das Studium der Geschichte der Philosophie ist Studium der Philosophie selbst* (*Gesch. du Philos.* 1. Aufl. I, 43.)

Car le contenu de l'*Idée* se déroule dans les différentes philosophies comme dans ses formes. *Die Mannigfaltigkeit der Bestimmungen, die hier erscheint, ist aber nicht unbestimmt, sondern notwendig*; *die Formen integrieren sich zur ganzen Form. Es sind die Bestimmungen der ursprünglichen Form; zusammen macht ihr Bild das Ganze*

aus[1] (ibid. I. 48). Ce n'est qu'en apparence qu'une philosophie est réfutée par une autre. *Diese Widerlegung kommt in allen Entwicklungen vor. Die Entwicklung des Baumes ist Widerlegung des Keimes, die Blüte die Widerlegung der Blätter, dass sie nicht die höchste, wahrhafte Existenz des Baumes sind. Die Blüte wird endlich widerlegt durch die Frucht; aber sie kann nicht zur Wirklichkeit kommen ohne das Vorhergehen aller früheren Stufen*[2] (I, 51). L'historien de la philosophie n'a pas à raisonner ni à juger, mais à comprendre et à justifier chaque système à sa place. Ici règne aussi la grande présomption que le monde a marché selon la raison (*Die grosse Präsumtion dass es in der Welt vernünftig zugegangen* I, 49.)

Cette raison s'exprime en ce que *Die Aufeinanderfolge der Systeme in der Geschichte dieselbe ist wie die Aufeinanderfolge in der logischen Ableitung der Begriffsbestimmungen der Idee*[3] (I, 43) et que *das Fortleitende die innere Dialektik der Gestaltungen ist* I, 50.)

On voit quelle violence Hegel impose aux faits, et l'histoire a depuis suffisamment démontré combien peu son système répond à la réalité. Mais il y a deux choses qu'il ne faut pas oublier.

Premièrement, Hegel, d'accord avec toute la conception romantique de l'histoire, a décidément mis fin, sur le terrain de l'histoire de l'esprit, aux explications individuelles et pragmatiques. La méthode consistant à dériver des systèmes philosophiques de mesquines intrigues personnelles, avait vécu.

Deuxièmement, la tentative était faite pour la première fois de composer une histoire de la philosophie où était établie une connexion intime entre les différents systèmes. Avant Hegel il n'existait que des histoires de philosophes, de même qu'avant Winckel-

1. La diversité des principes qui apparaît ici n'est pas indéterminée, mais nécessaire ; les formes s'intègrent dans la forme complète. Ce sont les déterminations de la forme primitive ; leur image constitue le tout.

2. Cette réfutation se présente dans tous les développements. Le développement de l'arbre est la réfutation du germe, la fleur réfute les feuilles, en montrant qu'elles ne sont pas l'existence suprême et véritable de l'arbre. La fleur est enfin réfutée par le fruit, mais il ne peut arriver à la réalisation sans les degrés qui l'ont précédé.

3. La succession des systèmes dans l'histoire est la même que la succession dans la dérivation logique des déterminations de l'idée.

4. Ce qui dirige le développement, c'est la dialectique interne des formations successives.

mann il n'y avait eu que des histoires d'artistes. Si Hegel a poussé à l'extrême ses vues sur les rapports de dépendance de systèmes philosophiques récents vis-à-vis de plus anciens, s'il les a comprimés dans son malheureux cadre dialectique, cela diminue son mérite, mais ne l'efface pas. Il fut le premier qui s'essaya à une histoire génétique de la philosophie.

Aucun autre de ses ouvrages historiques n'a produit dans l'historiographie des effets aussi marqués que cette œuvre qui était son cours favori. On peut bien dire que sans son *Histoire de la philosophie* toute l'histoire moderne de la philosophie et des dogmes aurait pris une autre figure.

Et cela malgré les défauts qu'avait l'ouvrage, abstraction faite de l'erreur spéculative initiale. Ce n'est pas un livre, c'est un cahier de cours, qui ne peut passer pour un travail fini. Les études préliminaires, comme on ne pouvait l'attendre autrement d'un écrivain encyclopédique, ne sont pas très profondes. La répugnance contre la nouvelle méthode de critique philologique a eu souvent des effets fâcheux. Mais tout cela, c'étaient des imperfections que des disciples spécialistes pouvaient aisément corriger et qui ont été bientôt corrigées. Elles ne touchaient pas le cœur de sa conception.

La « Philosophie de l'histoire ». — L'*Histoire de la philosophie* partait d'une hypothèse non démontrée. Elle remplaçait par des constructions dialectiques les contingences imprévisibles du cours de l'histoire. Elle spiritualisait outre mesure l'histoire de la philosophie, en détachant les systèmes des philosophes de toutes leurs racines non philosophiques, en les isolant même de leur entourage spirituel, par exemple des croyances positives des masses contemporaines. Mais elle traitait au moins un sujet qui avait une réelle continuité interne, et qui appartenait à l'histoire de l'esprit.

La *Philosophie de l'histoire* de Hegel, au contraire, représentait un essai sur un sujet mal approprié.

Déjà la supposition qu'il y avait une histoire universelle avec un développement d'ensemble n'était pas soutenable. La doctrine de saint Augustin et de Bossuet, qui groupait l'*histoire universelle* autour du christianisme, était étroite, mais formait un système serré et conséquent. L'idée de l'éducation du monde pour le christia-

nisme une fois traduite en langage laïque et métaphysique, il n'était plus possible, en tout cas, il était peu philosophique de garder le point de vue européocentrique, qui ne peut se soutenir qu'en présupposant une religion hors de laquelle il n'y a pas de salut. On pardonne à un philosophe de tenir son système pour l'aboutissant de tout le développement philosophique, et de faire converger vers ce but final la spéculation antérieure. Mais un penseur qui voit dans l'état politique du présent le but de l'histoire universelle descend au rang d'un publiciste. Et quand il identifie ce but avec la constitution accidentelle du pays et qu'il essaye de dresser celle-ci comme le résultat *raisonnable* de l'histoire en face de mouvements d'opposition réformatrice, sa philosophie prend l'aspect désagréable d'une apologie officieuse.

Ce fut le cas pour Hegel.

Pour lui, l'histoire universelle était *der (notwendige) Fortschrift im Bewusstsein der Freiheit*[1], développement qu'on ne pouvait construire qu'en plaçant « l'Orient » au commencement, en le faisant suivre par les Grecs et les Romains, et en terminant par les peuples *germano-chrétiens*. Or, cette série peut bien servir de base quand on veut donner une histoire de la civilisation européenne. Mais quand on met hardiment, comme Hegel, l'État au centre de l'histoire universelle, on n'a pas le droit de changer arbitrairement la scène géographique et d'imaginer un enchaînement entre des formes d'États qui avaient à peine entre elles un contact quelconque. Et où puisait-il la compétence nécessaire pour conclure de la tendance à une plus grande liberté politique qui s'était manifestée en Europe dans les derniers siècles à un plan d'histoire universelle de l'Esprit du monde? N'aurait-il pas pu aussi bien partir de l'Orient actuel, par exemple (puisqu'il ne reconnaissait pas l'histoire de peuples n'ayant pas formé d'États, tels que les Indiens) de l'État chinois? Il donnait comme but final au monde *Das Bewusstsein des Geistes von seiner Freiheit und ebendamit die Wirklichkeit seiner Freiheit*[2] : eh bien, ce monde, même quand on en retranchait tous les peuples non doués politi-

1. Le progrès (nécessaire) dans la conscience de la liberté.

2. La conscience qu'a l'esprit de sa liberté et par là même la réalisation de sa liberté.

quement et sans culture indépendante, ne coïncidait qu'avec une faible partie du monde réel.

La *Philosophie der Geschichte* renferme une foule d'intelligentes remarques. La polémique contre l'école pragmatique est très spirituellement menée. Mais l'histoire universelle est comprimée dans un schéma insoutenable, quoique brillant. La spéculation de Hegel est par trop dépendante de la théorie théologique et de la tradition littéraire en histoire. Si des parties entières de l'histoire ancienne, par exemple l'antique histoire de la Babylonie et de l'Égypte, étaient encore inconnues, ce n'est pas sa faute. Mais il n'a qu'une connaissance médiocre des nations hors de l'Europe. Il cherchait, il est vrai, par une rapide lecture, à combler les lacunes de son savoir. Mais il avait déjà posé les fondements de son système de philosophie de l'histoire inspiré par le constitutionalisme modéré du présent, quand il tourna après coup son regard au delà de l'Europe et de l'Asie Mineure. Il opposa encore une résistance énergique à la critique moderne qui menaçait d'ébranler ses constructions hypothétiques. Il aimait mieux spéculer d'après une connaissance insuffisante de la réalité que d'examiner celle-ci à la lumière de la critique empirique. Il repoussait la méthode de critique philologique en général, et en particulier l'histoire romaine de Niebuhr. Il prétendait (dans le chapitre sur le *Monde romain*) *Dass man sich noch am besten bei den Geschichtschreibern zurecht finde* (opposés aux *Philologue*s et aux *Juristes*) parce que ceux-ci *sich an die grossen Züge halten und die Geschichte als solche achten*, et par suite *entschiedene Begebenheiten gelten liessen*[1]. Singulière méthode. La question est justement de savoir si les *événements décisifs* racontés par Tite-Live reposaient sur la vérité.

G. W. F. Hegel, né 1770 à Stuttgart, mort 1831 à Berlin où il était depuis 1818 professeur de philosophie a fait pour la première fois en 1805-1806 son cours d'*Histoire de la philosophie* qui fut imprimé 1833 à 1836 comme t. XIII à XV des *Werke* (pub. par Michelet). Une nouvelle édition, par Bolland, parut entre autres 1908.

La *Philosophie de l'histoire* fut professée pour la première fois 1822 23; imprimée d'abord 1837 comme t. IX des *Werke* (pub. par E. Gans);

1. Qu'on s'arrangeait encore mieux des historiens parce qu'ils s'en tiennent aux grands traits et respectent l'histoire comme telle, par suite font leur place aux événements décisifs.

2e édition par le fils de Hegel Charles 1840, plusieurs fois réimprimée depuis.

Il est impossible de citer ici toute la littérature sur Hegel, qui s'est de nouveau considérablement accrue dans ces derniers temps et qui tient compte, la plupart du temps, de la philosophie de l'histoire. Nous nommerons seulement quelques ouvrages : F. Barth, *De Geschichtsphilosophie Hegels und der Hegelianer bis auf Marx und Hartmann* 1890 ; K. Mayer-Moreau, *Hegels Sozialphilosophie* 1910 ; H. Reese, *H. über das Auftreten des christlichen Religion in der Weltgeschichte* 1909. Cf. aussi W. Köhler. *Idee und Persönlichkeit in der Kirchengeschichte* 1910 et la littérature qui y est énumérée.

3. — *L'école de Hegel.*

Le système de philosophie de l'histoire de Hegel a eu sur l'historiographie une influence puissante. Mais il n'a été réellement fécond que dans l'histoire de l'esprit. Sa spiritualisation de l'histoire générale et de l'histoire politique, sa tentative pour présenter l'histoire du monde comme le progrès dialectique d'une idée qui serait identique à la réalité, se trouvait en contradiction trop frappante avec les faits réels pour que les historiens politiques aient pu lui rester fidèles. Mais elle domina l'histoire de la théologie dogmatique et de la philosophie, surtout quand les historiens venaient de la théologie et étaient par là prédisposés à admettre un plan de la Providence dirigeant la marche de l'histoire.

a. — *Baur.*

Ferdinand Christian Baur, né 1792 à Schwieden près Kannstadt, théologien, 1817 professeur à la Klosterschule de Blaubeuren, appelé 1826 à l'université de Tubingue, où il mourut 1860. De ses nombreux écrits sur l'histoire de l'Eglise et des dogmes, nous ne nommons que les principaux :

1° *Das manichäische Religionssystem*, 1831.

2° *Die christtiche Gnosis oder die christliche Religionsphilosophie in ihrer geschichtlichen Entwicklung*, 1835.

3° *Lehrbuch der christlichen Dogmengeschichte*, 1847.

4° *Paulus der Apostel Jesu Christi*, 1845.

5° *Kritische Untersuchungen über die kanonischen Evangelien*, 1847.

6° *Kirchengeschichte*, 1853 à 1863 ; les deux premiers volumes publiés encore par lui-même (le premier sous le titre *Das Christentum und die christliche Kirche der drei ersten Jahrhunderte*), le troisième préparé par lui, les deux derniers d'après les cahiers de cours qu'il a laissés.

7° *Die Epochen der kirchlichen Geschichtschreibung*, 1852.

Cf. O. Pfleiderer, *Die Entwicklung der protestantischen Theologie*, 1891 ; K. Weizsäcker, *F. Chr. B.*, 1892 (discours) ; G. Frädrich *F. Chr. B... als Theologe, Schriftsteller und Charakter* 1909 ; E. Schneider, *F. Ch. B. in seiner Bedeutung für die Theologie*, 1909.

Baur disciple de Hegel. — Le disciple le plus grand et le plus influent de l'historien Hegel fut le théologien wurtembergeois Baur.

Baur emprunta tout à fait à Hegel ses vues sur la philosophie de l'histoire. Ses travaux d'histoire ecclésiastique ne font qu'appliquer à l'histoire du christianisme ou plutôt du dogme chrétien la méthode de *l'histoire de la philosophie*. Si le maître avait vu dans l'histoire de la philosophie l'épanouissement de l'idée de la philosophie, Baur regardait l'histoire de l'Eglise comme l'épanouissement de l'idée chrétienne. Comme Hegel, il croyait que le procès dialectique à l'aide duquel le constructeur d'un système développe une idée était aussi la forme réelle du développement historique.

Il avait sur Hegel cet avantage de traiter un sujet dont la continuité interne était bien mieux établie que l'unité de la philosophie moderne et de l'ancienne. Il était en état d'infériorité en ce que la conception idéologique était beaucoup moins bien appropriée à l'histoire de l'Eglise et de la doctrine chrétiennes qu'à l'histoire de la philosophie.

Baur ne traite pour ainsi dire que la philosophie de la religion ou de la théologie. Il ne prend pour articles de foi que les idées qui avaient été formulées et propagées dans des cercles à éducation philosophique. Ses idées n'ont point de contact avec la réalité. Il négligeait l'élément personnel et irrationnel (ses grands hommes, comme ceux d'Hegel n'agissent, que parce qu'ils personnifient une forme de l'idée) ; il plaçait les transformations des dogmes en dehors des circonstances politiques, sociales et géographiques, même en dehors des changements essentiels dans l'organisation ecclésiastique ; mieux encore il les détachait de leurs rapports avec les idées réelles des masses. Il suivait bien çà et là l'action des systèmes philosophiques sur la doctrine chrétienne, mais il en restait là.

Les historiens politiques contemporains n'analysaient volontiers que les idées des personnalités dirigeantes et ne se représentaient comme pouvoirs actifs que les gouvernements et les parlements : de même, pour Baur, le peuple, les laïcs et les communautés, dispa-

raît derrière les théologiens créateurs du dogme. Tout ce qu'on qualifie aujourd'hui de superstition, toutes les imaginations populaires, qui sont d'une importance capitale pour l'histoire de la religion, tout cela n'existe pas pour lui. Il n'y a pas d'histoire des pratiques religieuses, pas d'histoire de la piété chrétienne. Qu'il ait omis l'histoire de l'administration ecclésiastique, celle du droit ecclésiastique, etc., on peut l'excuser en disant que son but unique était d'exposer l'histoire des dogmes. Mais cette dernière aussi, il l'a posée en l'air en laissant tout à fait dans l'ombre la foi réelle et agissante en faveur des formules par lesquelles les théologiens avaient cherché à réconcilier les idées chrétiennes avec les leçons de la philosophie antique.

Baur a grandement avancé l'intelligence de l'histoire ecclésiastique. Il a, à la suite de Hegel, infligé au pragmatisme une défaite définitive. Il a montré des rapports organiques là où l'on n'avait vu jusqu'alors qu'une juxtaposition arbitraire. Il a créé l'histoire des dogmes, aussi bien que Hegel l'histoire de la philosophie. Mais, indépendamment du schématisme de sa formule de développement, il a tourné, au lieu de le résoudre, le problème qu'avait soulevé le pragmatisme.

Les pragmatistes avaient dérivé les variations de la dogmatique exclusivement de contingences personnelles et de calculs politiques. Baur tomba dans l'autre extrême ; ses idées ont une existence indépendante, comme des êtres supraterrestres. Il ne cherche pas à vaincre les pragmatistes en suivant leur instigation et en les battant avec leurs propres armes. Il eût été en droit vis-à-vis d'eux d'insister sur la valeur INDÉPENDANTE de la tradition religieuse. Au lieu de cela, il la laissa telle qu'elle était, et négligea de rechercher l'action des éléments politiques, sociaux et économiques sur l'Eglise et la religion.

Baur et la critique philologique. — Sur un seul point Baur dépasse Hegel de beaucoup. Contrairement à son maître, il accepte en plein la méthode de critique philologique (ci-dessous, p. 574 ss.). On peut dire que sa position dans l'historiographie est caractérisée avant tout par l'union des idées spéculatives de Hegel avec la critique des sources de Ranke. Il ne fut pas le premier théologien qui chercha à ramener des livres à leurs sources (cf. par exemple, ci-dessus, p. 512), mais

il applique pour la première fois systématiquement les principes critiques de Ranke aux écrits du Nouveau Testament. Il voulut, à l'aide de recherches pleines de sagacité, établir en détail dans quelles circonstances les sources s'étaient produites et à quelles tendances elles avaient dû obéir. Il s'est trompé souvent sur ce terrain difficile Il s'est laissé égarer, surtout dans des questions chronologiques, par des idées préconçues, c'est-à-dire par sa foi en la formule de développement de Hegel. Mais l'importance de son innovation n'en est pas amoindrie. La science a eu depuis à le corriger souvent : elle n'a jamais plus mis en doute le principe que toute étude fructueuse de l'ancienne histoire ecclésiastique devait avoir pour base la critique philologique et historique des sources.

Malheureusement, Baur ne possédait pas le talent artistique de Ranke. Il ne met pas à part les études préliminaires, il les communique, comme Niebuhr, avec le texte. On ne trouve pas trace chez lui de ce plaisir à la vie réelle qui donne aux œuvres de jeunesse de Ranke un charme incomparable. L'histoire, chez lui, est moins racontée que philosophiquement déduite. Il écrit pour un public ésotérique, d'éducation philosophique et théologique. Même sans la concurrence d'un artiste-né tel que Renan, ses travaux auraient depuis longtemps cessé d'être comptés comme des œuvres d'histoire.

b. — *Zeller*.

Edouard ZELLER né 1814 à Kleinbottwar en Württemberg, 1840, *Privatdozent* en théologie à Tubingue, 1847 à 1849 professeur de théologie à Berne, 1849 à Marbourg ; passe là à la Faculté Philosophique, 1862 appelé à Heidelberg, 1872 à Berlin, retraité en 1895, mort 1908 à Stuttgart. Il prend rang dans notre histoire par sa *Geschichte der griechischen Philosophie* (1844 à 1852)et sa *Geschichte der Deutschen Philosophie seit Leibniz* 1872. Cf. Diels dans *Abhandlungen der Berliner Akademie* phil.-hist. Klasse 1908.

Édouard Zeller est, avec Baur, un des représentants les plus distingués de l'école de Hegel.

Il marque la réaction qui se produisit dans le sein même de l'école contre le schématisme du maître. Dans son principal ouvrage, l'*Histoire de la philosophie grecque dans son développement historique*, dédié à Baur, il voulait, comme il le dit dans sa préface *zwischen der gelehrten Forschung und der spekulativen Geschichtsbetrachtung*

vermitteln[1]. Il rejetait aussi résolument que Hegel la vieille méthode de pure compilation; mais il n'en concluait pas que l'histoire dût être construite logiquement. Il voyait plus clairement que d'autres élèves de Hegel que l'histoire ne présente jamais qu'un cas empirique isolé. Il employa donc la critique philologique avec plus d'indépendance encore que Baur. Il ne repoussa pas radicalement la philosophie de l'histoire de Hegel, mais il la modifia au profit de la réalité objective.

Ce n'est pas un hasard que l'école de Hegel ait en son plus grand succès dans l'histoire de la philosophie grecque. Aucun sujet ne supporte relativement aussi bien que celui-là des constructions à la manière de Hegel. La philosophie hellénique en effet s'est développée dans une très grande indépendance relative de l'Etat et de l'Eglise et n'a pas produit d'organismes fermés à la façon d'une Eglise. Hegel déjà avait donné dans l'exposé de la philosophie grecque sa meilleure contribution à l'histoire.

A. Hegel remonte également, comme on sait, la CONCEPTION MATÉRIALISTE DE L'HISTOIRE, dont nous ne pouvons nous occuper ici, parce qu'elle a bien été formulée en théorie dans notre période (pour la première fois peut-être dans la *Misère de la philosophie* de Karl Marx 1841), mais sans servir encore de fondement à des ouvrages historiques. Cf. I. Plenge, *Marx und Hegel* 1911. Sur les prédécesseurs v. w. Sulzbach, *Die Aufäuge der materialistischen Geschichtsauffassung* 1911.

III. — LA NARRATION ROMANTIQUÈ ET LA DOCTRINE DE LA COULEUR LOCALE

1. — *Observations générales.*

La couleur locale chez les écrivains d'autres écoles et chez les romantiques. — Par ses vues esthétiques et historiques, le Romantisme apporta aussi une révolution dans la forme de l'historiographie.

Les historiens du moyen âge ne s'étaient pas fait scrupule de représenter les événements du passé sous les costumes du temps présent. En coloriant les récits de leurs sources, ils étaient toujours

1. Tenir le milieu entre les recherches savantes et les considérations spéculatives sur l'histoire.

partis de la supposition que les conditions de la vie dans les anciens temps étaient identiques à celles des temps modernes.

L'humanisme avait écarté cette naïve manière d'écrire, mais pour y substituer quelque chose qui n'était pas moins étranger à la réalité historique. Il n'abolit le costume moyenageux que pour introduire les vêtements somptueux de la rhétorique romaine. Il exposa l'histoire du moyen âge et l'histoire moderne comme si elle avait eu pour théâtre la scène artificielle que supposent, par exemple, les tragédies de Senèque.

Le Rationalisme, pour la première fois, avait volontairement rompu avec ce faux déguisement. Son chef, Voltaire au moins avait, dans ses derniers ouvrages, détruit jusqu'aux derniers restes du style de la réthorique ancienne.

Mais ses historiens n'avaient pas encore songé à rechercher systématiquement la couleur de l'époque. Ils ne faisaient plus de leurs héros des vieux Romains. Mais ils en faisaient des types généraux de l'humanité. Demandant à l'histoire des preuves et des instigations pour leurs études historiques et sociologiques, ils mettaient la narration à l'arrière-plan et n'arrêtaient leur attention que sur l'essentiel, sur les traits principaux qui se prêtaient à des conclusions par analogie. Ils aimaient mieux analyser que décrire. L'historiographie humaniste avait montré ce qui se passait en avant des coulisses, le Rationalisme chercha à projeter la lumière sur la machinerie derrière la scène. Il lui paraissait indifférent de savoir de quel costume on affublait les marionnettes qui se démenaient devant le public. Il écarta la toge du Romain, et il mit à la place un costume non pas franchement moderne, mais sans époque déterminée. Il était cosmopolite jusque dans le style.

Ce qui manquait aux romantiques dans ce style, c'est d'abord le respect de l'histoire. Depuis qu'on avait reconnu à l'histoire comme telle une valeur jadis ignorée, on devait s'interdire de la résumer irrespectueusement à la façon des rationalistes. L'historiographie de ceux-ci manquait en outre, à leurs yeux, de vie. Ils partaient (comme l'école de Rousseau et l'humanisme) de la supposition curieuse que l'histoire n'avait pas à analyser froidement, mais, comme la poésie, à émouvoir, à entraîner. Comme l'histoire ne peut en général atteindre ce but qu'en racontant largement, les roman-

tiques mirent la narration au premier plan. Les exagérés prétendaient même que l'histoire *ressuscitât* le passé, c'est-à-dire exposât les événements de telle sorte que le lecteur crût les voir présents devant lui. L'histoire cependant devrait précisément rendre possible de discerner des enchaînements plus profonds que ce qui est visible à l'expérience restreinte d'une seule génération (celle des contemporains). Mais il voulaient tellement rapprocher le passé que la perspective historique disparaissait.

Il est caractéristique que le modèle des historiens romantiques fut un ROMANCIER, Walter Scott. Les romans historiques de cet enchanteur du Nord furent jusqu'au milieu du XIXe siècle l'idéal auquel auteurs et lecteurs mesuraient, consciemment ou non, les productions historiques. Non pas le roman historique en général, comme on l'a dit. Il existait depuis longtemps (on peut le faire commencer avec les *Guerras civiles de Granada,* de Hita, 1595). C'est depuis Walter Scott seulement qu'il influa sur l'historiographie. C'est à lui, c'est aux romans de l'auteur de *Waverley* que l'historiographie romantique doit son mot d'ordre, la couleur locale.

Influence de Chateaubriand et de Walter Scott. — Le style nouveau, d'ailleurs, n'avait pas été inventé par le poète écossais. Il a été appelé à la vie par le plus grand théoricien de l'esthétique romantique, par Chateaubriand.

Ce n'est pas par hasard que la couleur locale fut surtout demandée aux exposés de l'histoire du moyen âge. C'est dans cette matière qu'éclatait le mieux le contraste avec les pastiches de l'antiquité qu'on avait aimés jusqu'alors. L'exigence de la couleur locale faisait partie de la réaction romantique et chrétienne de la culture moderne contre le paganisme des humanistes, réaction qui caractérise toute l'œuvre de Chateaubriand.

L'esthétique du classicisme n'avait pas connu un art chrétien. Elle avait établi des règles dogmatiques généralement empruntées à l'antiquité et qui devaient être valables pour l'art de tous les peuples et de toutes les religions. Ses législateurs avaient ou bien (comme Boileau) banni de l'art sérieux les sujets chrétiens, ou ne les avait tolérés que revêtus de la forme antique. Ils avaient aussi demandé

que l'histoire médiévale et moderne fût exposée d'après le canon antique.

Chateaubriand survint. Il chercha dans son *Génie du christianisme* (1802) à démontrer que l'art chrétien, le culte chrétien, la foi chrétienne, etc., pouvaient tout aussi bien prétendre à la beauté que l'art et la mythologie antiques, et même qu'ils avaient des beautés que l'antiquité n'avait pas connues (Cf. ci-dessus, p. 535). L'art, selon lui, est étroitement allié à la religion, et l'artiste moderne, n'obtiendra des effets puissants que s'il fait appel à des idées vivantes, chrétiennes et modernes au lieu des idées mortes de l'antiquité. Tout naturellement les historiens en concluaient que l'histoire moderne, en particulier celle du *pieux moyen âge*, devait être exposée dans les formes de l'art chrétien, c'est-à-dire leurs propres formes.

On repoussait à présent les exposés du moyen âge dont le style rappelait Tite-Live ou même Virgile. La narration ne pouvait passer pour véridique que si elle ressuscitait le style des chroniqueurs médiévaux. Elle atteignait son but suprême quand le lecteur croyait lire non un auteur moderne, mais une vieille légende ou une romance.

Une fois qu'on en était là, il n'y avait plus qu'un pas à faire pour demander que *chaque* époque fût décrite d'après son caractère, c'est-à-dire dans le style de sa littérature.

On aperçoit les racines d'où est sortie la doctrine de la couleur locale. C'est d'un côté le sentiment nouveau de l'unité organique de l'art, de la religion et de la nationalité, de l'autre la nouvelle religiosité esthétique. Cette dernière surtout. Peuples et pays n'ont un attrait romanesque que contemplés à distance. On n'a de sens pour la belle patine des siècles que lorsqu'on est resté étranger aux forces vives du présent.

Chateaubriand n'a pas seulement formulé théoriquement la doctrine de la couleur locale, il a donné le premier et le plus brillant exemple de son application. Les *Martyrs* (1807) sont la première narration historique où le contraste des deux civilisations soit conçu non au point de vue moral, politique ou sociologique, mais au point de vue de l'art. La célèbre description d'une bataille entre les Romains et les Francs au sixième livre est le premier tableau d'une

action historique où la fidélité des costumes soit le point capital. On peut dire que les *Récits des temps mérovingiens* d'Augustin Thierry sont contenus en germe dans ces pages.

Cependant ce moyen d'expression ne devint populaire que par les romans de Walter Scott. Scott développa systématiquement les indications du romantique français. Il entra bien plus dans les détails. Il ne se contenta pas d'opposer de grandes époques l'une à l'autre, il se plongea avec amour dans les particularités nationales et locales. Les figures du passé qui avaient été enregistrées par les nationalistes en des formules incolores, semblèrent revivre d'une vie riche et brillante. Quel historien avait esquissé des Puritains anglais une image aussi vigoureuse, et su marquer d'une empreinte aussi pittoresque l'opposition politique et religieuse entre Cavaliers et Têtes-rondes, que Scott dans *Peveril of the Peak?* Comment n'aurait-il pas écrasé les raisonnements politiques de Clarendon et les froides épigrammes de Hume!

Le succès énorme des romans de l'auteur de *Waverley* entraîna presque tous les historiens. On sait ce que Ranke doit — positivement et négativement — à Walter Scott (voir ci-dessous, p. 559) et c'est mieux qu'une hypothèse d'affirmer que sans *Ivanhoe* (1820) la *Conquête de l'Angleterre par les Normands* d'Augustin Thierry (1825) ou n'aurait pas été écrite, ou aurait pris une tout autre forme.

La doctrine de la couleur locale fut élevée à la hauteur d'un dogme. Garder fidèlement les costumes, ce fut le premier devoir de l'historien. On ne fit pas de plus grave reproche à l'ancienne école que d'avoir négligé la couleur locale. C'est presque exclusivement à ce point de vue que Thierry, dans ses *Lettres sur l'histoire de France*, critique les historiens antérieurs. Contre l'introduction à l'*Histoire de Charles-Quint* de Robertson, le chef-d'œuvre peut-être de l'historiographie rationaliste, Villemain souleva l'objection qu'elle heurtait *la vérité locale et pittoresque*; car elle avait exclu de la narration les détails originaux et caractéristiques et les avait rejetés dans les notes. (*Tableau du XVIII*e *siècle,* 2e partie, 4e leçon.)

Défauts de la doctrine de la couleur locale. — Elle avait ses avan-

tages. Elle soulignait la dépendance où sont les hommes du lieu et du temps. Elle diminuait le penchant à faire des personnages historiques des types sans date. Mais elle avait des inconvénients graves.

L'attention fut détournée des grands problèmes historiques pour se porter sur des détails extérieurs. Les historiens négligèrent de rechercher les besoins réels des organismes politiques ; ils s'amusèrent à la mascarade du devant de la scène. Ils remirent à l'histoire ses vêtements d'enfant. La grande majorité des anciens chroniqueurs, par incapacité ou parti-pris, n'avaient décrit que les côtés extérieurs des événements : on procéda maintenant comme s'ils avaient seuls de l'importance.

En outre, les historiens entendaient souvent mal la couleur locale. Des détails de costume, des formes originales du droit, des expressions populaires, etc., peuvent être d'une grande valeur historique comme symptômes de certaines situations économiques, de certains états de civilisation. C'est le devoir de l'historien de découvrir quels besoins les ont fait naître et se répandre. Mais précisément les historiens romantiques esquivèrent ce devoir. Ils s'abandonnèrent naïvement aux associations de sentiments qu'éveille chez les hommes modernes l'observation des vieilles institutions. Trouvant *poétiques* des expressions archaïques et exotiques, ils s'imaginèrent qu'elles avaient dû produire le même effet sur les contemporains. Ils ne réfléchissaient pas que les institutions qui leur faisaient sentir le frisson de la vénération, ne paraissaient, au temps où elles naquirent, ni étranges ni solennelles.

A ce défaut s'en rattachait un autre qui eut des conséquences plus mauvaises encore. Les historiens romantiques renoncèrent au schéma fécond qu'avait tracé Voltaire dans son *Siècle de Louis XIV*. Ils dédaignèrent de suivre le Rationalisme dans la voie de l'analyse et redevinrent de purs narrateurs. Ils omirent presque complètement l'histoire de l'administration, du commerce et des finances. C'était justement écarter les parties de l'histoire qui auraient pu atténuer l'emploi exclusif de la couleur locale.

Ses partisans. — Cette doctrine s'associe à toutes les tendances de l'historiographie. Elle fut inventée, il est vrai, par deux roman-

tiques et cultivée particulièrement par les historiens romantiques; mais elle fut accueillie aussi par des historiens que leurs opinions politiques rangent au nombre des libéraux. C'est en France qu'elle fut le plus en vigueur, tant dans les belles-lettres que dans l'historiographie. En Allemagne le caractère spéculatif de l'historiographie fit obstacle à son développement ; en Angleterre ce fut son cachet de politique de parti. Sans doute, en France aussi, elle se mêle à des tendances politiques et spéculatives; mais celles-ci étaient moins saillantes que chez les successeurs de Walter Scott en d'autres contrées.

Les historiens dont nous allons nous occuper sont du nombre de ceux qui présentent le caractère romantique dans sa plus grande pureté. Nous renvoyons à un autre groupement ceux qui, comme Ranke, Macaulay, etc., se sont bien inspirés de la doctrine de la couleur locale, mais l'ont subordonnée à d'autres tendances.

2. — *L'école narrative.*

a. — ***Barante.***

Prosper Brugière, baron de Barante, né 1782 à Riom, mort 1866, diplomate, publiciste, conseiller d'Etat sous l'Empire et sous la Restauration ne compte dans l'historiographie que pour son ouvrage principal, l'*Histoire des ducs de Bourgogne* (1364 à 1483), 1re édition 1824 à 1826.

Le baron de Barante fut le vrai classique de la nouvelle école romantique inspirée par Walter Scott. Nul n'a représenté plus purement la doctrine de la couleur locale. Thierry unissait sans les relier la forme de Chateaubriand à des théories empruntées à Saint-Simon et à d'autres : Barante ne présenta qu'une narration. Ce n'est pas en vain qu'il donna pour devise à son histoire le mot de Quintilien : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum*. Il déclara son intention formelle de rendre à l'histoire le charme du roman historique (Préface, p. XL). Il ne poursuivit aucune tendance, pas même celle d'une réhabilitation du pieux et chevaleresque moyen âge. Il s'abstint de toute réflexion. Son récit devait agir à la façon d'une ancienne chronique, uniquement par sa *naïveté*.

Son succès fut dû en grande partie à ce qu'il sut trouver pour son but la matière la mieux appropriée. Aucune école historiographique n'a traité les côtés extérieurs et variés de la vie avec autant de complaisance et d'abondance que les chroniques de la Flandre française du XIVe et du XVe siècle. Le style de Rubens qu'employaient Froissart et ses confrères avait si bien taillé la besogne aux romantiques qu'il ne restait presque plus rien à faire pour le conteur moderne avide de couleur locale. Aussi, tant que la mode littéraire resta fidèle au goût romantique, il n'y eut guère d'ouvrage qui pût le disputer en popularité à l'*Histoire des ducs de Bourgogne* de Barante. Son pastiche habile, quoiqu'au fond très vide, eut la vogue comme un roman historique. Le déclin fut d'autant plus rapide. La science plus récente ne lui reprocha pas seulement le manque de critique des sources; elle fut choquée de ce que Barante n'abordait même pas les problèmes historiques.

b. — *Thierry.*

Augustin Thierry, né 1795 à Blois, 1814-1817 secrétaire de Saint-Simon, puis écrivain libre, nommé 1835 par le duc d'Orléans bibliothécaire du Palais-Royal, mort 1856 à Paris, depuis 1826 aveugle et paralysé. Ses titres historiques sont principalement l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (1825 ; fortement modifiée dans les éditions d'après 1830) et les *Récits des temps mérovingiens* (1840 ; auparavant 1033 ss. dans la *Revue des Deux-Mondes*). Il développa son programme historique dans les *Vingt-cinq Lettres sur l'histoire de France*, dont dix parurent d'abord 1820 dans le *Courrier français* (le tout sous forme de livre, 1827). Des articles programmes du même genre et des Essais critiques des années 1817 à 1827 sont rassemblés dans *Dix ans d'études historiques* (1834). Les deux livres ont été fortement modifiés dans les éditions suivantes. *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers-Etat* 1853.

Cf. à côté des histoires de la littérature française : C. Jullian, *Aug. Thierry et le mouvement historique sous la Restauration*, dans la *Revue de synthèse historique* 13 (1906) 129 ss. L. Aubineau, *M. A. Thierry et son système historique* 2e édition 1879 (critique faite au point de vue ultramontain).

Ne pas confondre avec Augustin Thierry son frère Amédée Thierry (1797-1873), également historien, auteur de l'*Histoire des Gaulois* (1828).

Thierry et Ranke : différence de leurs méthodes. — Augustin Thierry était une nature moins simple.

Son ouvrage principal, l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre*

par les Normands (1825) parut presque en même temps que *Germanische und romanische Völker*, de Ranke (1824). On peut dater des deux ouvrages une nouvelle ère dans l'historiographie de leurs pays. Tout les deux introduisirent la forme romantique dans l'histoire savante. Tous les deux recherchèrent la couleur locale, et en opposition avec l'analyse froide et incolore des disciples de Voltaire, voulurent mettre en relief les détails concrets et vivants. Tous les deux prétendaient faire parler et agir les personnages historiques comme il convenait aux costumes de leur temps et tâchaient d'atteindre à travers des expositions en style classique aux aspects variés de la réalité [1].

Malgré cela les deux ouvrages diffèrent profondément l'un de l'autre. Pas seulement par la personnalité de leurs auteurs, ce qui est tout naturel, mais par leur méthode. Cette différence mérite d'être considérée de plus près ; elle est caractéristique pour la direction suivie pendant plus d'un demi-siècle par l'historiographie française en opposition avec l'allemande.

Ranke accompagnait sa narration d'un volume de recherches où était examiné de très près le degré de confiance que méritaient les sources utilisées. Il y montrait que l'historien ne devait pas s'en tenir aux exposés de seconde main d'historiens modernes, mais remonter aux sources, aux relations de première main. Il s'informait du caractère particulier de chaque témoin et montrait par son exemple que l'historien ne devait aborder son travail qu'après avoir tiré au clair la validité de chacun.

1. Si l'on en croyait Ranke, il ne s'agirait pas en ce cas d'une simple coïncidence, mais d'une dépendance. Dans le discours qu'il prononça lors de la célébration de son 90e anniversaire, on lit : *Ich gestehe, dass Augustin Thierrys erste Bücher durch ihre Form meine Bewunderung erweckten. Ich sagte : So etwas können wir nicht zu Stande bringen.* [J'avoue que les premiers livres d'Aug. Thierry excitèrent par leur forme mon admiration. Je disais : Nous ne sommes pas capables d'en faire autant.] *Leop* (*v. R. an seinem 90 Geburtstag*, 1886, p. 26, et aussi dans le vol. des Œuvres, *Zur eigenen Lebensgeschichte*). D'après le contexte, on devrait admettre que Ranke avait eu connaissance de Thierry avant d'écrire son premier ouvrage. Mais cela n'est guère possible. Les dates se sont quelque peu embrouillées dans la mémoire du vieillard. Le premier LIVRE de Thierry ne parut qu'un an après les *Peuples Romains et Germaniques*. Auparavant (1817 ss.) Thierry n'avait publié que des articles de journaux et des fragments qui ne pouvaient passer pour des modèles au point de vue de la FORME. Les ressemblances entre les deux historiens s'expliquent plutôt par le fait que tous les deux dépendaient de Walter Scott (Cf. là-dessus Ranke, même endroit).

Rien de pareil chez Thierry. Il ne manquait pas absolument de critique; il rejetait les relations modernes (humanistes) avec autant de fermeté que son contemporain allemand. Mais il n'allait pas plus loin. Il prenait vis-à-vis des sources médiévales à peu près la même attitude que les humanistes vis-à-vis des sources antiques. Ceux-ci écartaient des fables du moyen âge; mais entre les auteurs anciens eux-mêmes ils ne faisaient aucune distinction : de même Thierry plaçait tous les témoignages du moyen âge dans la même perspective. Qu'une source soit contemporaine ou composée quelques siècles après, qu'elle soit officieuse ou indépendante, qu'elle consigne une fable de récente création ou qu'elle reproduise les bons renseignements d'un auteur plus ancien, cela lui est égal. Il n'avait pas, comme Ranke, étudié Niebuhr avant de se mettre à l'œuvre.

Aussi constitua-t-il sa couleur locale à l'aide des matériaux les plus variés. Bagatelles édifiantes d'une chronique de couvent, conversations imaginaires d'une légende de Saints, anecdotes de poèmes épiques populaires peut-être très récents, inventions tendancieuses d'annalistes de partis, il accueillait tout, quand cela pouvait servir à rendre la couleur locale. Il n'inventa pas de nouveaux discours, mais il reproduisit sans difficulté ceux qu'on avait inventés. Il traita les légendes avec le respect de la foi. C'était un progrès de ne plus chercher à les rationaliser; mais en revanche, il partait de la naïve supposition que des récits d'allure légendaire renfermaient toujours une tradition populaire et par suite un noyau historique.

Tendances politiques de Thierry. — Le manque de critique dans l'emploi des sources ne provenait pas uniquement de l'aspiration à un récit coloré. Il était commandé par la thèse politique que soutenait Thierry. Il se distinguait par là aussi de Ranke. L'historien allemand voulait simplement montrer *wie es eigentlich gewesen*. Thierry représentait les opinions d'un bourgeois libéral du temps de la Restauration. Par ses livres d'histoire il voulait se venger sur a noblesse de l'oppression séculaire de ses ancêtres. Il le fit en cherchant à démontrer que le pouvoir du premier Etat ne reposait que sur la violence illégitime et brutale. Comme styliste, il était romantique; comme politique, il n'avait pas le moindre enthousiasme pour

le moyen âge. Il dérivait tous les torts dont avait eu et avait encore à souffrir la *roture* du fait que les populations indigènes avaient été dépouillées de leur indépendance par des conquérants étrangers, la Noblesse de l'avenir.

C'est par cette théorie étonnamment simpliste et d'ailleurs pas originale, que Thierry prétendait expliquer l'origine de la féodalité et du conflit de son propre temps entre la Noblesse de l'ancien régime et la Bourgeoisie. Ce n'est pas au hasard qu'il consacre son travail à l'histoire de la conquête normande. L'histoire de Guillaume le Conquérant pouvait servir d'exemple classique pour montrer comment la domination d'une race étrangére s'établissait sur la population indigène. Thierry se mettait consciemment au point de vue des opprimés (Cf. l'*Introduction*, p. 14 : *Dès qu'un peuple est opprimé, sa cause deviendra la bonne cause* II *in fine*). Il n'éprouvait pas comme Ranke un plaisir artistique au déploiement de la puissance comme telle : non seulement il haïssait la violence militaire et le despotisme, mais (comme d'autres libéraux) il établissait une corrélation intime entre le gouvernement absolu et la faiblesse militaire.

Le style. — Thierry était en réaction voulue contre l'historiographie du Rationalisme. Il n'est pas étonnant qu'il l'ait critiquée trop âprement et qu'il ait été aveugle pour ses mérites. Il n'utilisa pas les grandes leçons de l'école Voltaire. La narration, et la narration à la manière de Rousseau, qui s'adresse surtout au sentiment, est de nouveau tout pour lui. Il ne parle ni des finances, ni de la législation ; il n'emploie presque pas de documents. Du *Domesday Boock* même, ce document unique, il n'a pas tiré parti. Comment aurait-il osé ennuyer de statistiques financières des lecteurs qui souhaitaient un roman pittoresque ! Comme il soutient mal la comparaison avec un historien tel que Robertson ! Comme il conçoit faussement la position des villes, dont il présente la lutte pour leurs privilèges dans le style des aspirations modernes à la liberté ! Quelles maigres notices dans les *Lettres sur l'histoire de France*, sur les anciens historiens français ! Il ne tente pas de les analyser au point de vue historiographique ; il se borne à établir longuement qu'ils ont négligé la couleur locale. Pour lui, il en était fou. Les noms depuis longtemps

acclimatés des rois mérovingiens, il ne les cite, autant que possible, que sous leur forme franque. Comme si, par de pareils détails, on rendait service aux connaissances historiques ! A moins qu'on ne soit d'avis comme lui que l'observation exacte du costume historique est ce qu'il y a de plus essentiel pour rendre *l'entière réalité* (voir la conclusion de l'Introduction à *l'Histoire de la conquête*).

D'ailleurs, comme écrivain, Thierry n'était pas un grand artiste. Malgré les nombreux remaniements de ses livres, il n'en a pas fait des chefs d'œuvre. La langue reste pâle et molle, le récit manque de charme. Les parties de la composition se détachent l'une de l'autre. Les personnages ne vivent pas. Thierry n'avait rien de la psychologie pénétrante de Ranke. Il savait décrire les armes et les vêtements de ses héros ; il ne savait pas pénétrer leur être intime. Le mélange de la barbarie et de la civilisation n'est pas mal rendu dans son ouvrage relativement le meilleur, les *Les récits des temps mérovingiens*; mais l'état social n'est pas reconstitué. On ne fait qu'assister à des scènes émouvantes et à des spectacles du goût romantique. Il a été longtemps populaire : mais il le devait moins à des mérites d'art qu'à l'engouement du public d'alors pour le style romantique et au manque de concurrents plus distingués.

c. — *Leo*.

Heinrich Leo, né 1799 à Rudolstadt, 1820 *privatdocent* en histoire à Erlangen, puis professeur à Berlin, de 1828 à 1878 à Halle, nous appartient surtout par sa *Geschichte der italienischen Staaten* (1829 s.), pour laquelle sa *Verfassung der freien lombardischen Städte im Mittelalter* (1820) et sa *Entwicklung der Verfassung der lombardischen Städte* (1824) sont comme des études préliminaires. Citons parmi ses autres ouvrages, qui appartiennent à l'école romantique non seulement par le style, mais par leurs tendances politiques et religieuses : *Vorlesungen über die Geschichte des jüdischen Staates* 1818, les *Zwölf Bücher niederländischer Geschichte* 1832-35 et *Lehrbuch der Universalgeschichte* 1835-1844.

Cf. ses propres souvenirs, allant jusqu'à 1822 (*Aus meiner Jugendzeit* 1880); P. Krägelin, *H. L.* I, 1908 (*Beiträge zur Kultur-und Universalgeschichte*, édition Lamprecht 7. Heft) G. v. Below dans le *Archiv. für Kulturgeschichte IX* (1911), 199 ss. et la littérature que donne Varrentrapp dans la *Hist. Ztschr.* 92 (1904), 73 (là, p. 72 ss. sont imprimées aussi quelques lettres de Leo).

Parmi les historiens allemands, c'est Leo qu'on peut le mieux ranger dans l'école narrative. Dans son meilleur ouvrage, il raconta, en suivant la doctrine de la couleur locale, l'histoire des Etats italiens du moyen âge dans le style des chroniques contemporaines. Il était bien qualifié pour cela. Il employa ses sources sans critique et puisa souvent dans des auteurs de seconde main; mais c'était un progrès d'apporter comme lui, au lieu du sérieux traditionnel et glacé du Nord, une chaude sympathie pour la nature indomptée du Midi. Et puis, il n'était pas mauvais écrivain; il savait raconter vivement, quoiqu'il tombât trop facilement dans un ton vulgaire. Malheureusement, cet homme spirituel et plein de fougue n'avait pas l'intelligence des problèmes proprement historiques. En véritable historien romantique, il ne présenta qu'une façade coloriée.

3. — *L'école du lyrisme subjectif ; l'histoire-résurrection et tableau sentimental.*

La tendance subjective et lyrique est apparentée à l'école narrative. Celle-ci s'appuyait sur le roman historique du romantisme, l'autre sur le lyrisme subjectif passionné qui avait surgi au temps du romantisme en opposition à la poésie artificielle, galante et didactique du XVIIIe siècle.

L'école lyrique n'avait guère plus que l'école narrative l'intelligence des problèmes spécifiquement historiques. Elle rapprochait encore davantage l'histoire de l'art. Elle voulait que l'émotion du lecteur ne découlât pas seulement de l'exposé objectif des événements, mais que le lecteur entrât en contact direct avec les sensations de l'auteur, qu'il éprouvât directement les impressions qui avaient saisi celui-ci dans la contemplation de l'histoire.

Elle croyait avoir produit son plus grand effet quand le lecteur s'imaginait revivre les événements racontés. C'est dire qu'elle renonçait à la perspective historique, qui seule pourtant peut donner sa valeur propre à l'histoire, à l'analyse des événements passés, en opposition avec la contemplation du présent.

a. — ***Michelet.***

Jules Michelet, né 1798 à Paris, 1877 répétiteur dans un pensionnat : 1822 professeur au collège Sainte-Barbe, 1827, maître de conférences à

l'Ecole normale, 1833 successeur de Guizot à la Sorbonne, 1838 professeur de morale et d'histoire au Collège de France, destitué 1850 à cause de sa propagande démocratique, mort 1874 à Hyères. Son principal ouvrage est l'*Histoire de France*, dont le *moyen âge* parut 1833 à 1843, la *Révolution* 1847 à 1853, *la Renaissance et les temps modernes* 1855 à 1862. Une *Histoire du XIXe siècle* resta inachevée (jusqu'à 1815; publ. 1872 à 1875). Parmi ses autres écrits, nous nommerons son *Précis de l'histoire moderne* (1828) et son *Histoire romaine, République* (1831). Œuvres complètes 1893 ss. et 1897 ss.

Cf. sur Michelet d'abord ses écrits autobiographiques : *Ma jeunesse* 1884; *Mon Journal* (1820 à 1823) 1888 ; *Un hiver en Italie* 1879 ; *Sur les chemins de l'Europe* 1893. Le plus zélé de ses biographes est G. Monod, qui, comme beaucoup de Français, le surfait : *J. M.* 1875; *Les Maîtres de l'histoire, Renan, Taine et M.* 1894 ; *J. M.* 1905 ; *M. de* 1843 à 1852 dans la *Revue de synthèse historique* 17 (1908), 261 ss. ; *Les débuts d'Alphonse Peyrat dans la critique hist.*, dans *Revue hist.* 96 (vol. de supplément), 1 ss. (1908) ; *La place de M. parmi les historiens du XIXe siècle* dans la *Bibliothèque universelle* LXII (1911), 449 ss. Cf. en outre : Mad. Quinet, *Cinquante ans d'amitié; M., Quinet* 1899; J. Simon, *Mignet, M., Henri Martin* 1899; J. Brunhes, *Etude sur Michelet* 1898; A. Ferey. *J. Michelet et Hippolyte Taine* 1910; G. Lanson sur le *Tableau de la France* de Michelet dans les *Mélanges de philologie romane et d'histoire littéraire offerts à MM. Willmotte* (1910), 267 ss.

La première condition préliminaire de l'historiographie lyrique, c'est que l'auteur ait une personnalité marquée, qu'il soit un poète primesautier. Michelet remplissait excellemment cette condition.

Il écrivit en opposition voulue à l'école doctrinaire. Il éprouvait presque une inimitié personnelle contre Guizot, à qui il reprochait *d'avoir toujours haï la vie*. Il trouvait que ses devanciers manquaient de cœur. Il ne se souciait pas d'analyser l'histoire. Où les autres voyaient des principes et des institutions en lutte, il apercevait la plénitude de la vie, l'intensité des passions humaines.

Une pareille manière d'écrire l'histoire, comme tout art lyrique, ne produit d'effet que si elle peut faire vibrer chez le lecteur des cordes analogues. Pour goûter Michelet, il faut renoncer à tout jugement critique et s'abandonner de bonne grâce au puissant courant de ses impressions. Il faut accepter une subjectivité effrénée, un tempérament qui ne se justifie que de son propre chef. On ne peut s'attendre à trouver une réflexion calme là où prononce seule la nature passionnée de l'auteur.

Cet auteur, comme les disciples de Rousseau, ne peut produire

de grandes choses que s'il traite un sujet où son cœur est intéressé. C'est seulement quand le cœur est de la partie qu'il peut déployer son talent.

Aussi Carlyle avait-il raison, à son point de vue, de réduire l'histoire à des tableaux sensationnels. Michelet, qui s'était posé un problème plus difficile, et voulait le résoudre en historien, n'osa pas aller aussi loin. La conséquence fut que son œuvre succomba à la contradiction entre la méthode et le sujet.

Aucun autre ouvrage d'histoire peut-être n'a des parties aussi inégales que son *Histoire de France*. Là où le sentiment de Michelet est engagé, il brosse des tableaux qui, dans leur genre, n'ont jamais été surpassés. Tout à côté se voient des bizarreries, des badinages, de vains épanchements lyriques. Michelet n'était pas ce qu'on appelle un travailleur frivole. Il recueillait des matériaux authentiques avec une application incroyable. Il fut le premier à consulter pour l'histoire de la Révolution des pièces d'archives en quantité. La soif de manifestations de vie originales le ramenait aux sources premières, comme le besoin d'une analyse psychologique fine et pénétrante détournait Ranke des expositions empruntées. Mais ce qu'il avait trouvé, il en faisait un usage tout à fait arbitraire. Il n'appréciait les documents historiques qu'autant qu'ils pouvaient enflammer son sentiment patriotique.

Son chef-d'œuvre, par suite, fut l'*Histoire de la Révolution française*. C'est moins un livre d'histoire qu'une épopée nationale. Elle est partiale, unilatérale, et s'abstient complètement d'élucider des problèmes politiques et sociaux. Les sources sont utilisées sans aucune critique. Mais l'esprit de l'époque de la Révolution est rendu avec une puissance qui n'a pas sa pareille en historiographie. Michelet, qui se proclamait toujours avec fierté enfant du peuple, a décrit avec une sympathie passionnée le grand mouvement qui représentait la cause de ce peuple. La pensée des honnêtes enthousiastes de la Révolution n'a trouvé une expression aussi parfaite dans aucun autre ouvrage historique.

L'*Histoire du moyen âge*, où l'on a pris l'habitude de voir la partie la plus remarquable de l'Histoire de France, est bien inférieure aux chapitres sur la Révolution. La matière était loin d'être aussi favorable au talent de Michelet. Les sentiments démocratiques et natio-

nalistes ne pouvaient s'échauffer qu'en considérant la vie religieuse du moyen âge français comme chose nationale par excellence et en célébrant les Saints du peuple comme des héros nationaux. C'est-à-dire que lui, qui était bien loin d'avoir la foi de l'Église, s'exaltait pour l'Église par suite d'une confusion romantique de sentiments. Aussi son enthousiasme n'était-il pas primesautier comme son admiration exaltée pour les héros de la Révolution. Et puis les insuffisances de sa méthode éclatent davantage ici. La pauvreté des sources engageait à des constructions arbitraires, tout autrement encore que les relations si abondantes sur la Révolution. Les personnages qui ne lui sont pas sympathiques, il en fait des caricatures. Il en est ainsi de la plupart des Anglais, qu'il haïssait déjà par opposition contre les doctrinaires.

Il était encore moins libre de préventions quand il se mit plus tard à combler la lacune laissée entre les deux ouvrages. Il avait dans l'intervalle pris part à la politique du jour et son jugement ne reposait plus sur des idées purement personnelles, mais sur un système politique. Il avait pu autrefois, bien qu'incroyant, glorifier Jeanne d'Arc comme représentant des idéals nationaux ; plus tard, il lui était devenu impossible de concevoir de même la royauté absolue comme l'expression des tendances nationales. Et puis ses manies, ses excentricités s'exagéraient. Il s'étendit outre mesure sur la vie privée des monarques et chercha en dilettante à rapporter leur politique à des particularités pathologiques vraies ou supposées. Il ne donna plus une narration suivie, mais des épisodes isolés qui l'intéressaient Dieu sait pour quels motifs. On trouvera ici encore, en cherchant bien, des aperçus spirituels, des observations qui donnent à penser. Mais l'ensemble est si capricieusement composé, les remarques utiles sont noyées dans un tel dédale de détails indifférents ou de généralisations fantaisistes, que le lecteur ordinaire n'en peut rien tirer.

Michelet, comme écrivain, se rattachait étroitement au Romantisme ; mais il n'adhérait pas à sa doctrine politique. Il était épris des choses populaires et pour lui l'originalité des races françaises groupées par provinces était une grandeur invariable. Mais ses sympathies n'étaient pas aussi rigoureusement circonscrites que celles des Romantiques. Il avait originairement l'esprit ouvert pour tout ce

qui était vigoureux et plein de vie, sous quelque forme que cela se présentât. Il aimait l'art populaire ; mais il faisait sa place à la poésie artificielle. Il glorifia la foi du moyen âge, tant qu'elle fut vraie et vivante ; mais il prit tout aussi chaudement fait et cause pour la Renaissance païenne. Il était de cœur avec les puissances en marche. Il n'était pas impartial ; dans le passé il se faisait toujours le champion d'un parti. Mais ce n'était pas un doctrinaire comme par exemple Augustin Thierry ; dans les deux sections de son histoire écrites les premières il tenait le parti avec lequel lui semblait vibrer l'âme du peuple français. Sa passion politique était sa seule doctrine.

b. — *Carlyle.*

Thomas Carlyle, né 1795 à Ecclefechan en Ecosse, d'abord destiné à l'état ecclésiastique, professeur libre — depuis 1818 à Edimbourg — puis homme de lettres ; vit jusqu'à 1834 surtout en Ecosse, ensuite à Chelsea près de Londres où il meurt 1881. Trois de ses ouvrages appartiennent à notre histoire : 1° *The French Revolution, a History* 1837 ; 2° *Oliver Cromwell's Letters and Speeches with elucidations* 1845 ; *History of Friedrich II called Frederik the Great* 1858 à 1865. Il faut ajouter de nombreux petits travaux : *Life of Schiller* 1825 ; *Life of Sterling* 1851 ; *On Heroes, Hero-Worship and the Heroic in History* 1841 et beaucoup d'Essaysl recueillis dans *Critical and Miscellaneous Essays.*

Cf. pour la biographie les *Reminiscences* (1881) édité par Froude et *Th. C.* de Froude, où les lettres, il est vrai, sont altérées arbitrairement (1882 à 1884). Sur l'historien, ce qu'il y a de meilleur est J. Nichol *Th. C.* 1892 (*Engl. Men of Letters*). Voir en outre : Fischer, *Th. C.* 1881 ; Oswald id. 1882 ; Masson *Th. C. personally and in his writings,* 1885 ; Schulze-Gävernitz, *Cs. welt-und Gesellschaftsanschanung* : 2. Aufl. 1897 ; Hensel, *Th. C.* 2. Aufl. 1907. Sur son Cromwell, le meilleur dans l'Introduction de C. H. Firth à la nouvelle édition publiée par S. C. Lomas des *Letters und Speeches* 1904. Cf. aussi F. W. Roe, *Th. C. as a Critic of Literature* 1910. (Diss. de l'Université de Columbia, New-York). Critique sévère mais juste de l'*Hist. de la Révolution* chez F. Harrison dans l'article *What the Revolution of* 1789 *did* (*The Meaning of History* [1894] 180 ss).

C'est d'une façon toute pareille qu'en même temps Carlyle, en Angleterre, écrivait l'histoire, sauf qu'il suivait bien plus encore que Michelet ses impressions personnelles et ne se préoccupait d'aucune opinion politique.

Le point de départ de Carlyle historien. — Carlyle n'a peut-être

pas enrichi l'historiographie d'une seule idée nouvelle. Il n'était pas indifférent pour la culture historique de l'Angleterre que l'historiographie rationaliste, qui y resta plus longtemps en vigueur que sur le continent, fût combattue encore après coup par un enfant du pays. Mais cela n'avait guère d'importance pour l'histoire de l'esprit européen. La lutte contre l'école pragmatique avait été menée en Allemagne, une génération plus tôt, avec beaucoup plus de finesse et de sagacité que ne pouvait le faire Carlyle; ses arguments étaient peut-être d'une force populaire plus frappante, mais avaient moins de valeur intrinsèque. S'il eut quand même une action sur le continent, cela vient de ce que, abstraction faite de son talent d'artiste, il fit d'un sujet d'explications politiques et historiques, une question de vie personnelle.

Le Romantisme allemand avait combattu l'*Aufklärung* parce que ses procédés *anti-historiques* lui paraissaient conduire à la dissolution et à la ruine de l'État, de l'Église et de la Société. Ce problème touchait peu l'Anglais Carlyle. Il avait avec le rationalisme une querelle toute personnelle.

Son mal était l'inquiétude intérieure, le scepticisme. Les anciens idéals étaient détruits (surtout, croyait-il, par la faute du Rationalisme) et il n'avait pas confiance aux nouveaux, à ceux de son époque. Il ne pouvait pas mieux s'assimiler la foi au pouvoir de salut exclusif de la liberté que la foi à l'effet bienfaisant des sciences de la nature. Il travaillait sans apercevoir le but de son travail.

A cette discorde intérieure, il chercha un remède dans l'histoire. L'enthousiasme pour de grands héros d'une foi ferme fut appelé à lui faire illusion sur l'inconsistance de la sienne. Il chercha pour son trouble intérieur un dédommagement dans les sarcasmes sanglants dont il accabla les sceptiques, qui avaient renversé à la légère les idéals anciens, et les braves gens qui prenaient comme remèdes des idéals nouveaux très superficiels.

On imagine quelle historiographie sortit de là. Elle fut plus subjective encore que celle de Michelet. Le nationalisme démocratique du Français était unilatéral, mais pouvait servir de point de départ à l'histoire. Les considérations historiques de Carlyle ne touchaient pas aux problèmes sociologiques et politiques. Elles n'avaient d'autre raison d'être qu'un conflit d'âme tout individuel

subi avec le tempérament sanguin d'un descendant de nombreux ancêtres puritains.

Les ouvrages sur Cromwell et sur la Révolution française. — La première conséquence fut qu'il ne traita presque l'histoire que par des biographies individuelles. Il est tout à fait caractéristique que l'*Essay* projeté sur les guerres civiles anglaises et la République se réduisit à un livre sur Cromwell (le reste conservé du travail primitif est imprimé comme *Historical Sketches of Notable Persons and Events in the Reigns of James I and Charles I*, 1898). Carlyle ne s'intéressait pas aux problèmes politiques ou sociaux de la Révolution d'Angleterre, mais uniquement à une puissante personnalité ; et encore à certaines qualités déterminées de ce personnage, avec lesquelles son âme prenait son élan.

Son livre sur Cromwell, en tant que biographie d'un homme d'État et d'un militaire, est aussi incomplet que possible. Il ne s'étudie qu'à dépeindre le caractère, non l'action historique de son héros. Il ne s'occupe pas des affaires sur lesquelles par hasard on n'a pas conservé l'expression de la pensée de Cromwell. Il n'essaie même pas de lui assigner sa place dans l'histoire politique de l'Angleterre.

Et comment en eût-il été autrement ? Carlyle ne disposait que de connaissances historiques tout à fait décousues. Firth a remarqué avec raison que si l'histoire d'Angleterre avant et après Cromwell était par lui plongée dans une ombre épaisse, c'est qu'il ne la connaissait pas. Il réduisait l'histoire compliquée de la révolution anglaise à une seule situation simple : la lutte d'un héros avec des comparses incapables. On peut y voir le reflet des rêves impérialistes des tories, tels que les nourrissaient vers 1840 les adversaires du constitutionnalisme ; on ne saurait y trouver une théorie historique de quelque valeur.

Carlyle fut au moins assez honnête pour ne pas présenter son ouvrage comme une biographie de Cromwell, mais comme une simple édition, avec des éclaircissements, de ses Lettres et de ses Discours. Comme tel, il était même tout à fait insuffisant : — le texte des lettres, plus encore celui des discours, est modifié arbitrairement ; des faux grossiers, comme les soi-disant Squire Papers par lesquels un mauvais plaisant le trompa, sont admis comme

authentiques; — cependant ces imperfections tenaient davantage au manque de méthode et de critique de Carlyle qu'à ses faiblesses historiographiques. Mais que dire quand son ouvrage antérieur, la *Révolution française*, qui n'est qu'un recueil de tableaux à sensation, est appelée par lui, comme par défi, une *History*.

Carlyle fit de nécessité vertu. Il n'était pas né pour être annaliste, mais pour être conteur. Et non pas conteur épique de grand style, comme Michelet. C'était un romancier dans le genre de Dickens, un peintre de scènes de genre, un interprète de ces sentiments familiaux que les Anglais désignent par le mot intraduisible de *homely*. Dans ses œuvres historiques, il donna libre cours à son inclination.

Il emprunta au Romantisme son enthousiasme pour la couleur locale. Mais il ne manqua pas d'épaissir la doctrine de Walter Scott. Il supprima tout ce qui ne comportait pas des descriptions colorées. En guise d'histoire de la Révolution il donna une série de tableaux détachés dont le lecteur doit chercher ailleurs le lien. Il peignit des scènes de romans avantageuses, sans s'inquiéter de savoir si elles avaient, ou non, quelque importance historique.

Il est naturel que ces défauts même lui aient fait un succès énorme auprès de toutes les personnes qui n'ont pas le tempérament politique et qui ne savaient trop que faire de l'historiographie antérieure. La diversité des jugements sur son *Cromwell* est bien caractéristique. Un philosophe doctrinaire tel que Taine le vanta comme un modèle de biographie; un historien blanchi au service de l'État, comme James Stephen, le père de Leslie Stephen, écrivit, peu de temps après l'apparition du livre (1846) : ... *that poor jargon*, *that conjuring with words*, *is a flimsy business*, *the instrument of all bitterness, scorn and self-worship in disguise and a mere veil to hide from Carlyle himself the essential poverty of his thoughts. Phrase-making is not thought-finding* (Maitland, *Life and Letters of Leslie Stephen,* 1906, p. 13).

Carlyle écrivain. — Il est vrai que Carlyle apportait des dispositions artistiques qui faisaient passer même des penseurs sérieux sur bien des défauts de l'historien.

Il avait un incomparable talent de description. Peu ont su comme lui travailler la matière historique de manière à parler au sentiment

du lecteur. L'excentricité voulue de son style repousse les gens d'un goût délicat, mais n'en fait que plus d'impression sur le gros public. Il se ressentait d'avoir débuté comme publiciste. Il savait que le public, en tout cas le public anglais de son temps, n'écoute que quand on frappe fort. Il savait que la grande majorité des lecteurs ne cherche pas à s'instruire, mais à s'amuser, et se complait particulièrement à des exagérations humoristiques quand il craint que l'auteur ne lui serve une narration solennelle et ennuyeuse. Sa merveilleuse puissance verbale lui permettait d'employer les cordes les plus diverses.

Sa valeur historiographique. — Ces qualités, ainsi que le fait qu'on sentait dans ses excentricités l'expression d'une personnalité puissante, purent cacher longtemps les défectuosités de ses écrits historiques. On ne se chagrina pas du naïf optimisme de sa théorie historique, qui identifiait la *Force* et le *Droit* et reposait sur le postulat que la vérité seule finissait par s'établir et que *Péché* et *Misère* coïncidaient toujours. On lui passa également de ne jamais arriver à un aboutissement logique de cette théorie et de l'appliquer en détail tout à fait capricieusement. Des tendances politiques s'y mêlèrent. Les adversaires du libéralisme saluèrent avec joie la haine, soulevée chez Carlyle par une détresse personnelle, contre le Rationalisme français du XVIIIe siècle et contre la spéculation pure et la science en général.

La Science historique doit juger autrement. Elle ne peut reconnaître en Carlyle un penseur avide de vérité, elle ne peut le considérer que comme un prédicateur qui cherchait dans l'histoire une consolation et prenait des sujets historiques pour textes de méditations édifiantes. Elle ne peut même le louer comme biographe. Carlyle n'a jamais tenté, comme par exemple Sainte-Beuve, de pénétrer avec amour l'âme d'une individualité étrangère. Il ne tenait pas à ce que ses portraits fussent vrais, mais à ce qu'ils fussent édifiants, à ce que leur ferme stature servît de modèle ou leur pitoyable délabrement d'épouvantail.

c. — *Froude.*

James Anthony FROUDE, né 1818 à Dartington dans le Devonshire, d'abord théologien, puis ayant perdu son *Fellowship* à Oxford, à cause

de ses opinions antichrétiennes, publiciste et littérateur, 1869 Lord Rector de l'Université de Saint-André ; 1892 professeur d'histoire moderne à Oxford, mort 1894 ; très lié avec Carlyle, dont il devint le biographe. Son ouvrage capital est *The History of England from the Fall of Wolsey to the Defeat of the Spanish Armada* 1856 à 1870. Complété par *The Divorce of Catherine of Aragon* 1891 et par les cours faits à Oxford, *Life and Letters of Erasmus* (1894), *Englich Seamen in the Sixteenth Century* 1895) et *The Council of Trent* (1896). Il faut citer encore : *The English in Ireland in the Eighteenth Century* (1872 à 1874) et les Essays recueillis en grande partie dans *Short Studies on Great Subjects* (1867 à 1883). Les récits de voyage *Oceana* (1886) et *The English in the West Indies* (1888) poursuivent des buts politiques.

La meilleure caractéristique de Froude se trouve chez F. Harrison, *Tennyson, Ruskin, Mill and other literary estimates* (1899), 235 ss. — H. Paul, *The Life of Fr.* 1905.

Froude tenta une synthèse des opinions de Carlyle avec l'art de conter de Macaulay.

Il se rattachait dans la conception de l'histoire à son maître et ami Carlyle. Il partageait avec le prophète écossais l'enthousiasme pour la force et les hommes forts — du moins quand ils combattaient pour *la bonne cause*. Il sacrifiait comme lui au pathos de la chaire. Mais il évitait de dérouter le lecteur par des antithèses forcées affectant la profondeur, par une composition capricieuse et des lambeaux mal compris de philosophie allemande. Il prit pour modèle la clarté de Macaulay. Il ne lui fut pas donné d'atteindre à la légèreté du ton narratif de son modèle. Mais il avait appris de Carlyle l'art de faire un appel efficace à la sensibilité (non pas seulement au sentiment patriotique) des lecteurs. Sans recourir aux excentricités sincères ou artificielles de Carlyle, il fit battre plus fort les cœurs des Anglais pour les grands hommes de leur histoire. Il ne se débarrassa pas de la prolixité anglaise, mais au moins il ne laissa pas flotter le fil de la narration.

Froude a dépassé Macaulay en pathétique vrai ; à tout autre égard il lui est inférieur. Macaulay écrivait en homme de parti, mais sa polémique était celle d'un gentleman. Froude traitait l'histoire en avocat. Non seulement il était partial, mais il cherchait à défendre sa position par de bons et par de mauvais moyens, indifféremment. Il altérait et faussait ses sources à plaisir, et même quand il prétendait transcrire mot à mot ses citations de sources inédites, il ne reculait pas devant des falsifications tendancieuses.

Cela venait pour une bonne part de ce que Froude s'était imposé une tâche impossible à réaliser.

Ce n'est pas un mauvais instinct qui le guidait quand sa vénération pour les hommes forts l'amena à justifier les représentants de la monarchie protestante des Tudors des accusations portées contre eux par des historiens sentimentaux et les néo-catholiques de l'*Oxford Movement*. Mais il était, comme Carlyle, trop imprégné de préjugés de morale puritaine pour pouvoir exécuter courageusement jusqu'au bout cet essai de réhabilitation. Il n'entreprit pas de défendre Henri VIII, encore moins ses ministres, en évoquant l'état politique, social et religieux du temps et du pays. Il dédaigna de les faire comprendre au point de vue du réalisme politique, comme Machiavel ou Guichardin l'aurait fait. Il avait d'ailleurs aussi peu que Carlyle une intelligence suffisante des nécessités politiques et économiques d'un État ; il ne connaissait même pas, à vrai dire, les besoins religieux de la masse.

Il ne lui suffisait pas de prouver qu'Henri VIII et ses hommes d'Etat avaient soutenu sagement et vigoureusement les intérêts de l'Angleterre. La morale anglo-saxonne exigeait davantage. Il fallait que les Tudors et leurs ministres eussent toujours agi correctement ; qu'ils se fussent conduits de manière à permettre à un clubman du XIXe siècle de les fréquenter sans scandale. Thèse absolument insoutenable. Ce n'est que par des ruses d'avocat misérables, mais capables d'éblouir le lecteur peu expert, que Froude peut prouver que les Tudors, dans leurs efforts pour séparer de Rome l'Eglise d'Angleterre ont constamment procédé selon les formes les plus strictes du droit et en observant toutes les convenances.

Les adversaires de ses héros s'en tirent d'autant plus mal. Comme Carlyle, Froude trace une ligne de séparation rigoureuse entre la lumière et les ténèbres. Il n'a jamais reconnu que des mouvements qui ne lui étaient pas sympathiques, pussent être historiquement justifiés. Il poursuit d'une haine aveugle la contre-réformation ; ses Jésuites sont des traîtres de mélodrame.

Il lui manquait l'éducation pratique de Macaulay. Il ne savait pas manier des documents politiques. L'historiographie du continent connaît bien des cas où des savants novices dans les affaires ont mal compris des pièces diplomatiques. Mais le plus mauvais cas est

celui de cet historien anglais déclarant que, pour être au clair sur les tendances des législateurs anglais du XVIe siècle, il n'y avait qu'à s'en tenir aux préambules de leurs décrets. Voilà qui est certain : un gentleman ne ment pas ; donc le gouvernement anglais, dans ses arrêtés, a toujours dû dire la vérité.

Froude a contesté en principe qu'on eût le droit de poser à l'historiographie des exigences scientifiques (sociologiques). Il était d'avis que le drame de Macbeth, s'il était vrai, serait une histoire parfaite (*Macbeth, were it literally true, would be perfect history*). Il mettait l'historien en concurrence avec le dramaturge. Conception dangereuse : elle conduit plus facilement à procéder par contrastes forcés que la théorie qui veut rapprocher l'histoire du roman. Pour la philosophie de l'histoire, elle mène à une commode glorification du succès.

IV. — L'union d'idées romantiques avec la méthode de critique philologique, et l'historiographie scientifique

1. — *La méthode de critique philologique.*

La nature de cette méthode et son application. — Depuis qu'était née avec Blondus l'historiographie par les antiquités, tout historien savant qui se respectait avait cherché à se donner l'air d'établir sa narration sur les sources. Dans la plupart des cas, ce n'avait été que pure hâblerie. Mais il y avait eu aussi, surtout parmi les Bénédictins de Saint-Maur et leurs élèves, nombre d'historiens dont les œuvres avaient réellement des sources pour fondement. Un chercheur comme Tillemont s'était appuyé presque exclusivement sur des relations antiques, relativement originaires.

Aucun d'entre eux n'avait songé à demander aux sources, comme telles, des preuves de la confiance qu'elles inspiraient. On avait bien, à l'occasion, remarqué que les données des Eloges ne pouvaient être prises d'emblée comme faits historiques certains, et l'on avait taxé quelques historiens de partialité. Mais on n'avait pas réduit ces observations en système. Pour des raisons politiques ou confessionnelles, on rectifiait arbitrairement certaines données des autorités qui semblaient extravagantes ou tendancieuses. Mais on

n'en tirait pas la conséquence, et l'on ne faisait pas de difficulté à d'autres données des mêmes sources.

Les anciens historiens avaient en outre l'habitude, qu'il s'agît d'une source ou d'un écrit de seconde main, de considérer tout écrit historique comme un bloc. Ils pensaient que celui qui était bien renseigné sur un sujet, devait l'être sur tous. Ils ne se donnaient pas la peine de rechercher d'où l'auteur avait pu tirer ses matériaux. Ils savaient bien en gros que des récits rapprochés du temps où les événements s'étaient passés, étaient plus sûrs que d'autres, plus récents. Mais il ne leur venait pas à l'esprit, dans les cas où l'on n'en avait que de récents, de se demander jusqu'à quel point ils pouvaient passer pour des reproductions d'anciens et *bons* rapports.

C'est ici qu'intervint la nouvelle méthode de critique philologique.

Elle se caractérise en ceci, que l'historien, avant de se mettre à rédiger sa narration, examine les sources comme telles et, éventuellement, les décompose.

Deux opérations sont surtout à considérer ici. L'une, le travail philologique proprement dit, consiste à décomposer la source en ses éléments utilisables et non utilisables, soit les anciens (contemporains) et les nouveaux, soit les récits de première et de seconde main. La seconde s'occupe de la critique interne. Elle cherche à découvrir la tendance qui a guidé l'auteur dans sa composition et à établir la conception qui dominait sa pensée. Elle veut expliquer la source par la situation de son auteur, et en même temps la critique. L'historien a-t-il reconnu le but que cet auteur avait devant les yeux? Il est sur la voie pour savoir sous quel rapport il a pu s'écarter le plus de la vérité.

Les deux opérations sont de la même importance, et les maîtres de la méthode, un Ranke, un Baur, les ont pratiquées toutes deux avec le même soin. Seulement, par suite du caractère différent de la tradition historique, selon le sujet traité par l'historien, l'un des deux procédés l'emportait sur l'autre.

Il est clair que le premier est absolument nécessaire pour les parties de l'histoire sur lesquelles nous n'avons que des sources peu abondantes et souvent de seconde main, pour presque toute l'histoire ancienne et pour la plus grande partie du moyen âge,

quand les sources (littéraires) sont perdues ou que leur date et leur dépendance réciproque ne sont pas établies, la méthode de dissertation philologique a la préséance. Pour l'histoire moderne et en général pour tous les domaines où les sources originales abondent, elle est moins importante.

Elle ne l'a pas toujours été. Quand Ranke en son ouvrage de début dans la critique, montra que Guichardin ne devait pas être considéré comme une vraie source, il procéda comme les philologues ; il décomposa l'*Istoria d'Italia*. Mais il avait l'avantage, au lieu d'être réduit à des hypothèses sur ses sources, de pouvoir les comparer directement avec la narration qui en dérivait. La conséquence fut que non seulement le triage philologique des matériaux fut rapide et simple à faire, mais que dans la plupart des cas il ne fut plus nécessaire. On avait vu que les connaissances historiques ne pouvaient s'acquérir que par les sources premières. Elles étaient en grande partie conservées. Il allait de soi, dans ces circonstances, que l'on mit tacitement de côté, comme sources, les narrations de seconde main.

D'un autre côté, l'historien qui emploie la méthode de critique ancienne pour des sources d'histoire moderne, se meut sur un terrain plus solide que le chercheur qui examine des auteurs anciens ou médiévaux. L'abondance des témoignages pour les temps modernes lui permet de préciser tout autrement la situation dans laquelle l'écrit a été rédigé. Il est moins réduit à des conclusions tirées de l'ouvrage même; il peut souvent établir les tendances de la source par des données indépendantes.

Tendance primitive de la méthode. — La méthode de critique philologique (qui était appelée par ses adhérents méthode de *critique historique*) n'est pas née de la réflexion scientifique. Elle a surtout ses racines, semble-t-il, dans l'opposition anglaise qui se manifesta au XVIII[e] siècle contre le classicisme (humaniste) des épigones de la poésie française. Chez Wolf encore, qui pour la position des problèmes se rattacha complètement aux Anglais, il est facile de reconnaître comment la méthode philologique devait montrer le chemin de la poésie artificielle à la poésie populaire. En distinguant dans l'*Iliade* des « chants populaires », on pensait démontrer que

les épopées homériques qui jusqu'alors avaient passé, comme les poèmes de Virgile et du Tasse, pour les créations artificielles et conscientes d'un seul homme, avaient pris naissance dans le *peuple*. Des motifs semblables agirent lorsque la méthode philologique fut transportée sur le terrain de la tradition historique. On sait que Niebuhr voulait découvrir dans Tite-Live les restes d'une grande épopée nationale, qu'il opposait à la rhétorique artificielle de l'époque classique.

La méthode philologique en soi n'a rien à voir avec ces tendances esthétiques et nationalistes. Chez Ranke déjà elle en est complètement dégagée. Elle sert, chez lui, à faire prévaloir la véritable et naturelle psychologie historique sur le pragmatisme artificiel du Rationalisme. Plus tard, en principe au moins, elle a effacé cette intention. Cependant elle a toujours gardé un reste de l'esprit d'opposition contre le dogme des puissances immuables. L'histoire des religions et de l'Eglise s'est volontiers servie d'elle pour présenter des sources qui, dans la croyance officielle, contenaient des prescriptions canoniques, comme des témoignages d'une piété libre originelle et pour les opposer aux formes ecclésiastiques figées. Mais la méthode philologique n'en est pas responsable. Elle est par elle-même essentiellement neutre. Elle peut se mettre au service de certaines tendances, elle n'y est pas forcée. Elle n'a qu'à préparer les matériaux, non à les critiquer.

La méthode de critique philologique et l'histoire de la civilisation. — Longtemps l'historiographie n'a usé que très inégalement de cette méthode. Elle ne fut d'abord employée que par l'histoire savante et il s'ensuivit qu'on l'appliqua principalement aux domaines sur lesquels jadis (en Allemagne) avaient travaillé les chercheurs érudits, savoir l'histoire politique, ecclésiastique et peut-être encore l'histoire du droit.

Ce ne fut pas à l'avantage de la science que s'élargit ainsi énormément l'écart entre ces domaines et ceux qu'on abandonnait aux dilettantes. Ce qu'on appelle l'histoire de la civilisation fut presque mis au ban de la science. Il se forma le singulier préjugé que l'historien de la civilisation pouvait échapper à la critique historique. L'historien politique, pensait-on, était bien obligé de rechercher si une

histoire s'était bien passée comme les sources le rapportent ; pour l'historien de la civilisation, le récit de la source conservait en tout cas sa valeur comme témoignage de la manière de penser de l'époque.

Nous n'avons pas besoin d'expliquer combien cette opinion est erronée. Quand on veut citer une anecdote ou une parole comme caractérisant l'état économique ou l'histoire de l'esprit, il faut s'informer de son origine aussi exactement que quand on lui fait place dans le récit d'événements politiques. En appliquant la méthode rigoureusement, on arrivera le plus souvent à cette conclusion, que de pareilles sources, par exemple les notices empruntées à des sermons, à des chroniques scandaleuses, à des romans ou à des satires, sont aussi peu utilisables pour la science que les descriptions de batailles des bulletins officiels. Mais cela ne prouve rien contre la méthode. Si la plupart des historiens de la civilisation au XIXe siècle en ont agi autrement, ils ont discrédité par là leur genre. C'était une trop forte naïveté, de traiter comme probants des renseignements intentionnellement controuvés, qui ne pouvaient passer pour vrais même relativement ou pour l'histoire de la civilisation. Janssen servait un parti, mais quant à la méthode, il ne travaillait pas beaucoup plus mal que beaucoup d'autres historiens de la civilisation de l'ancien temps.

Les suites en sont encore sensibles aujourd'hui. Quand des médecins et des ethnographes modernes considèrent des prescriptions du Lévitique ou de la soi-disant constitution de Lycurgue, qui n'ont jamais été suivies, comme des ordonnances qui auraient été en vigueur, le manque de critique des anciens historiens de la civilisation n'en est pas tout à fait innocent. Un code de lois non plus ne peut être interprété convenablement que quand le chercheur est au clair sur son caractère.

La diffusion de la méthode. — La méthode critique philologique est, par son origine, un produit purement allemand. Elle partage cette particularité avec la linguistique scientifique moderne, qui l'a beaucoup fécondée. Elle était à sa naissance quelque chose de tout nouveau pour l'Allemagne elle-même et elle y rencontra dans les premiers temps bien des résistances. Mais elle triompha dans son pays natal plus rapidement qu'ailleurs. Elle ne s'est répandue que

très lentement dans les autres pays. En Angleterre elle n'a été entièrement admise que dans ces tout derniers temps, et en France des savants tels que Taine et Fustel de Coulanges l'ont à peu près ignorée.

Cette avance chronologique fut de grande importance. C'est à cet accueil précoce fait à la critique historique que l'Allemagne doit la supériorité qu'on lui assigne faussement pour d'autres époques. En réalité, les recherches historiques savantes n'étaient chez elle dans les siècles précédents, pas au-dessus, mais au-dessous de la moyenne européenne. Leibniz et Mascov peuvent être mis à côté, mais non au-dessus, de savants comme Mabillon, Tillemont, Muratori et Tiraboschi. Actuellement cette méthode n'est plus le privilège d'un pays ; l'histoire sérieuse s'en sert partout également.

Objections contre la méthode. — Deux reproches principalement lui ont été adressés.

L'un touche, plutôt que la méthode elle-même, à la mauvaise application qu'on en fait. Il s'agit des nombreux historiens qui négligèrent les problèmes proprement historiques pour s'occuper exclusivement de la critique philologique des textes. Cela s'est rencontré souvent dès le début. Hegel déjà, dans sa *Philosophie de l'histoire,* signalait comme une particularité des historiens allemands modernes qu'ils ne sortaient pas des études préliminaires; on s'est plaint encore récemment, non sans raison, que l'histoire littéraire de l'Ancien Testament fût beaucoup plus activement traitée que l'histoire de l'ancienne religion d'Israël. Il est vrai aussi que, parmi les élèves de Ranke, plusieurs s'occupèrent d'histoire qui pouvaient être d'excellents philologues, mais n'avaient pas de dispositions pour l'histoire. Il est vrai encore qu'en intercalant des digressions sur la critique des sources, bien des historiens ont fait de leurs ouvrages un conglomérat peu attrayant d'exposition et de recherches.

Tous ces défauts d'exécution ne prouvent rien contre l'essence de la méthode.

Pour ce qui regarde le dernier reproche, Ranke lui-même et divers savants encore en vie ont montré que les recherches préliminaires et l'exposition se laissent très bien séparer. Il en est de même des autres objections. Le danger que l'intérêt du travailleur

se porte exclusivement sur des problèmes philologiques, subsiste, mais n'est pas insurmontable. La vérité est que la nouvelle méthode a rendu l'historiographie plus difficile. Elle suppose deux qualités tout à fait différentes qui ne se rencontrent pas souvent ensemble chez un même auteur : ses disciples doivent posséder en même temps l'aptitude à la synthèse historique et l'amour du menu et pédantesque travail philologique. Le temps n'est plus où un penseur pouvait espérer de grands succès comme historien grâce à son don de divination historique. Ces difficultés ne réfutent pas la méthode. Un édifice même conçu d'une façon géniale est condamné à la ruine s'il est construit avec des matériaux friables.

On a en second lieu reproché à la méthode critique un scepticisme exagéré. Ce reproche est encore moins justifié que le premier. Cette méthode n'est pas hypercritique, elle n'est pas assez critique.

La supposition, qu'on peut se fier à un rapport quand il provient de première main et ne porte pas des signes visibles d'une invention tendancieuse, est insoutenable — même abstraction faite de cette considération que la seconde condition n'est, à vrai dire, pas réalisable, car on ne saurait reconstruire sûrement les tendances conscientes et inconscientes qui doivent se manifester dans la rédaction de chaque rapport. Réussît-on même à prouver que le récit que nous prenons pour base de notre exposition a été rédigé sur l'heure par des témoins impartiaux et capables, il contiendrait nécessairement des fautes d'observation en masse. Toutes les données de détails sont suspectes, même si elles se trouvent dans de *bonnes sources*.

Et pourtant ce serait là le cas le plus favorable. Combien peu de relations historiques ont été consignées par écrit uniquement pour conserver à la postérité le souvenir fidèle des événements de son propre temps ! Combien de diplomates (les témoins favoris de l'école de Ranke) ont pensé à mettre en belle lumière leurs propres capacités plutôt qu'à informer consciencieusement leurs mandants ! Si la méthode de critique philologique peut enseigner un scepticisme inexorable, elle n'a vraiment pas rendu un mauvais service à l'histoire.

2. — *Niebuhr*.

Barthold, Georges Niebuhr, fils du célèbre voyageur Karsten Niebuhr né 1776 à Copenhague, 1796 secrétaire privé du ministre des finances danois Schimmelmann, 1800 assesseur dans le Collège commercial pour le bureau des Indes Orientales, 1804 directeur de la banque des Indes Orientales à Copenhague, 1806 attiré à Berlin par Stein et appelé dans le ministère des finances, 1810 congédié du service prussien et nommé historiographe royal, 1816 envoyé à Rome comme chargé d'affaires prussien auprès de la Curie, 1823 nommé professeur d'histoire ancienne à Bonn, où il meurt 1831. Son principal ouvrage est la *Römische Geschichte*. Les deux premiers volumes (jusqu'à la première guerre samnite) parurent 1811 s. (dans les éditions suivantes fortement modifiés ; nous citons d'après la 1re édit.) ; le troisième (jusqu'aux guerres puniques) ne fut publié qu'en 1832, après la mort de l'auteur. Elle fut complétée par la publication, d'après des cahiers de cours de Bonn, de : *Vorträge über römische Geschichte* (1846-1848), *Römische Altertümer* (1858) et *Alte Geschichte* (1847 à 1851). C'est aussi un cours académique que *Geschichte des Zeitalters der Revolution* (1885). Cf. en outre *Nachgelassene Schriften nicht philologischen Inhalts* (1842) et la Biographie de son père (1817).

La biographie intitulée *Lebensnachrichten* (1838-39) ne mérite pas grande confiance. Beaucoup de lettres imprimées là sont arbitrairement altérées et mutilées, quelques-unes ne sont pas de Niebuhr. Cf. E. Rosenstock dans la *Historische Zeitschrift* CX (1912), 566 ss. H. Dreyhaus, *ibid.*, 9 s. ff. Exposé et critique de ses travaux historiques chez J. Classen *N.* 1876 et surtout chez F. Eyssenhardt, *N., ein biographischer Versuch* 1886. Cf. en outre sur Niebuhr et ses élèves parmi les historiens de l'antiquité J. Kärst *Die Geschichte des Altertums im Zusammenhange der allgemeinen Entwicklung der modernen historischen Forschung*, dans *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum* IX (1912) 32 ss. et K. J. Neumann, *Entwicklung und Aufgaben der Alten Geschichte* 1910, 40 ss. Dilthey, *Anfänge der historischen Weltanschauung Niebuhrs in seiner Jugendzeit*, travail lu le 16 février 1911 à l'Académie de Berlin, touche à peine Niebuhr, historien.

Niebuhr critique destructeur. — Quoi qu'on puisse objecter contre ses recherches, Barthold Georges Niebuhr devra toujours être nommé comme le fondateur de la méthode de critique philologique en histoire. Il a le premier, en traitant les périodes « obscures », mis fin à la transcription rationaliste et à l'interprétation pragmatique des récits légendaires, et indiqué la voie par laquelle le chercheur, en se basant sur le matériel authentique conservé sans être compris par la tradition, pouvait mettre à la place du récit légendaire un exposé historique positif.

Il faut laisser ce mérite intact à Niebuhr, quelles que soient ses erreurs dans l'application.

Un curieux hasard amena Niebuhr à traiter le sujet sur lequel il ne restait presque plus rien à faire pour la critique négative. L'insuffisance historique de la tradition sur les premiers siècles de l'histoire romaine avait été classiquement démontrée dans les *Considérations* de Beaufort (ci-dessus p. 405 s.). On avait même découvert en grande partie les sources impures où avaient puisé Tite-Live et ses devanciers. Ceux qui n'estiment de la critique que son côté destructeur constateront dans l'*Histoire romaine* de Niebuhr non pas un progrès, mais un recul. La sobre intelligence du Huguenot hollandais a vu souvent plus juste que l'imagination de Niebuhr enveloppée de nuages romantiques. Il est incontestable que c'est par Niebuhr que l'autorité de Tite-Live a été définitivement renversée ; Beaufort avait encore prêché dans le désert. Mais ce n'était pas la faute de ses *Considérations*. Sa critique très nette n'était pas très profonde ; mais au moins elle ne cherchait pas, en suivant des hypothèses romantiques indémontrées, à restituer par les premiers livres de Tite-Live l'épopée populaire qui était censée en faire le fond.

Mais la critique dans le vieux sens du mot n'était qu'un côté, et le côté le plus faible peut-être, de Niebuhr. Il inaugura une nouvelle époque dans l'historiographie en ce qu'il ne se contenta pas, comme Beaufort, de rejeter en bloc la tradition légendaire, mais chercha à y substituer une conception positive. Une intuition historique primesautière s'unissait chez lui à des idées romantiques tendancieuses.

Niebuhr romantique. — Son point de départ était tout à fait romantique. Sous l'influence de Herder et plus encore de romantiques contemporains comme Frédéric Schlegel, il rêvait d'une vieille épopée romaine : « *die an Tiefe und Glanz der Phantasie alles weit zurücklässt, was das spätere Rom hervorbrachte* (I, 179 [1]). Son but était de rétablir cette épopée et de la dégager des interprétations et des altérations rationalistes de l'historiographie antique de l'*Aufklärung* (cf. par exemple I, 148). Peut-être le souvenir de chants populaires historiques qu'il avait entendus dans son enfance

1. Qui par la profondeur et l'éclat de l'imagination laisse loin derrière elle tout ce que Rome a produit dans la suite.

lui fit-il supposer pour l'ancienne époque romaine un trésor de grande poésie disparue.

L'hypothèse de chants populaires sur lesquels serait fondée la tradition romaine n'était pas nouvelle. Beaufort l'avait admise. Niebuhr différa de son devancier par la curieuse vénération que, en sa qualité de romantique, il vouait à cette prétendue poésie populaire. Il mettait ce produit fictif de l'esprit populaire de Rome au-dessus de l'histoire même : *Die dichterische Erzählung* (*ist*) *etwas anderes aber auch Besseres als reine Geschichte, auf deren Boden wir nur wiederfinden, was uns im Leben ermüdet und bekümmert.* (I, 173)[1]. Comme d'autres romantiques, par dégoût pour la plate poésie de salon du XVIIIe siècle, il avait tellement perdu le sens de la valeur d'une forme artistique, qu'il ne sentait de poésie originale que là où des sentiments n'étaient pas exprimés, mais pressentis. On n'aurait rien à y redire, si ces sentiments vagues n'étaient pas un très mauvais criterium historique. Herder avait pris la poésie artificielle dans le style mauresque qui était en vogue en Espagne au XVIe siècle pour un produit de l'esprit populaire des Arabes ; Niebuhr pensait que le récit de l'établissement des Troyens dans le Latium était une légende nationale indigène (I, 136). Il prit souvent pour de la poésie ce qui n'était que pure ornementation de rhétorique ou invention tendancieuse.

Niebuhr élève de Möser. — Ce n'est pas cet enthousiasme romantique pour la poésie populaire qui donne à l'*Histoire romaine* de Niebuhr sa valeur particulière. Avec cette disposition, qui l'éloignait d'une façon inquiétante de l'histoire véritable, s'unissait une intelligence éveillée pour certains côtés de la réalité historique. Niebuhr ne se rattachait pas uniquement à Herder et à Frédéric Schlegel, mais aussi à Möser. Il jugeait comme lui l'Etat et l'histoire du point de vue du paysan libre. Ce n'était pas un esprit aussi mobile et aussi ouvert que l'auteur de l'*Histoire d'Osnabrück*. Il mêlait, ce que celui-ci n'avait jamais fait, à des raisonnements politiques des réflexions morales. Eyssenhardt (§ 16, p. 54 s.) a fait observer avec raison que

1. Le récit poétique est autre, mais vaut mieux que l'histoire pure et simple, sur le terrain de laquelle nous retrouvons tout ce qui nous lasse et nous chagrine dans la vie.

Niebuhr était toujours resté sous l'impression des phrases vertueuses du stoïcisme antique, et avait vu dans la richesse et les raffinements un éloignement du but de la nature. Mais où Niebuhr se rencontrait avec Möser, c'est que par son pays natal il avait une connaissance pratique de la vie rurale et ne commençait pas, comme la plupart des citadins, par des constructions académiques.

Quand des historiens rhéteurs comme Tite-Live discouraient sur la vie rurale des anciens temps, ils se la figuraient comme une idylle philosophique, comme une scène de théâtre touchante à la Rousseau. Niebuhr rompit complètement avec cette illusion. *Livius*, dit-il, *glaubt an eine weit grössere Ureinfalt in jenen Zeiten als wir einräumen können*[1] (I, 298). Il ne présenta pas une pastorale, mais un Etat de paysans comme il en avait connu un dans sa jeunesse dans le Dithmarschen : des paysans libres, laborieux, obstinément attachés aux vieux usages, résidant sur leurs propriétés.

Plus encore que Möser il consacra ce type comme un dogme. Il n'idéalisa pas son Etat agricole, mais il ne souffrit rien à côté. « *Nur als Roms Bürger Bauern waren und ihren Acker selbst bestellten, verkörperte sich in ihrem Staate das Ideal, von dem er sich so weit entfernt hat*[2]. » Tout ce qui favorise l'existence de libres paysans lui paraît bon. Malgré ses sentiments conservateurs, il haïssait les Patriciens tout comme un libéral. Ils sont à ses yeux des propriétaires sans égards, qui frustrent les paysans du produit de leurs sueurs. Leur politique égoïste mettait l'Etat en danger : s'ils avaient pu faire entrer de force le peuple dans leur clientèle, l'infanterie de ligne, qui fut la force de Rome, n'aurait pu se former (cf. I, 253). Une chose tout à fait funeste fut *la soif des conquêtes*. L'extension de l'empire romain a entraîné sa décadence non seulement politique, mais morale.

Ce n'est pas un hasard, que Niebuhr n'ait pas poussé son histoire romaine au delà des plus anciens temps : c'est à eux seulement que son talent s'appropriait. Les problèmes politiques et sociaux des premiers siècles (la situation agraire, les rapports de la constitution

1. Tite-Live croit à une simplicité primitive de ces temps-là plus grande que nous ne pouvons l'accorder.

2. C'est seulement quand les citoyens de Rome étaient des paysans cultivant eux-mêmes leurs champs que s'incarna dans leur Etat l'idéal dont il s'est si fort éloigné.

avec la distribution de la propriété et avec le service militaire, etc.), n'avaient pas été élucidés depuis Möser avec autant de sagacité et de sens pratique. Il n'aurait pas été à même — ses cours le montrent — de juger sainement la politique d'expansion des périodes suivantes. C'était un caractère fermé, confiné de bonne heure dans la solitude intellectuelle ; il ne ressemblait que trop aux paysans de son pays. Il exigeait des autres comme de lui-même une stricte loyauté ; il ne pouvait comprendre une conception plus légère de la vie. Il n'a saisi ni la transformation qui a fait de Rome un grand Etat, ni la naissance de sa civilisation de grande ville. Il repoussait rudement ce qui ne s'accordait pas avec son idéal paysanesque. L'époque qui a suivi la guerre d'Hannibal lui paraît *eine gänzliche Ausartung*[1] (*Vorträge* II, 187). Il ne chercha pas, comme c'eût été son devoir, à découvrir les raisons historiques qui avaient amené ce développement (heureux ou malheureux). Et puis il sacrifiait trop à des vues dogmatiques et morales : *So gelangten vor mehreren Jahren die Dithmarschen schnell zu grossen Reichtümern, und sogleich entstand ein krasses Verzehren, bis sie sofort wieder herunterkamen*[2]. Des figures comme César ou Horace sont étrangement déformées. Ce qui caractérise César c'est *grosse Offenheit, grosse Befreundung*[3], c'était *ein sehr herzlicher Mensch*[4] (III, 30). Il fait cette remarque sur ce feuilletoniste blasé de grande ville qu'était Horace (III, 135 s.) : *Horaz wollte sein Herz nicht bluten lassen und setzt uns dadurch in eine Gemütsverfassung die uns um so weher tut... Er ist immer edel und liebenswürdig, er hat nur eine unglückliche Zeit falsch aufgefasst*[5].

Mais en dépit de ses préjugés de caste, Niebuhr n'a jamais complètement oublié les leçons de Möser. Il était conservateur en politique dans le sens du Romantisme ; mais comme historien il ne s'attachait pas aux dogmes de la science politique restaurée. Il ne

1. Une dégénérescence complète.

2. C'est ainsi qu'il y a bien des années les Dithmarses arrivèrent promptement à de grandes richesses et aussitôt se produisit une consommation brutale, bientôt suivie de la décadence.

3. Une grande franchise, une grande familiarité.

4. Un homme très cordial.

5. Horace ne voulait pas faire saigner son cœur et il nous plonge ainsi dans une disposition d'esprit d'autant plus douloureuse... Il est toujours noble et aimable, seulement il a mal pris une époque malheureuse.

comptait pour rien la nationalité. Il n'a pas essayé de dériver l'histoire romaine d'un caractère national déterminé ou de la concevoir comme une idée qui se développe d'elle-même. Comme Voltaire, il comparait sans scrupule les Romains à des peuples exotiques, par exemple les Mexicains. Il ne suivit pas davantage l'école pragmatique. Il ne mettait pas, comme Machiavel ou Montesquieu, une combinaison politique raisonnée à l'origine du développement de l'histoire romaine. Il ne ramenait pas plus que Möser des mouvements historiques exclusivement aux habiles calculs de quelques individus. Il considérait plutôt comme force motrice le conflit des intérêts économiques. Sa faiblesse est d'avoir envisagé ce conflit au point de vue éthique et d'avoir tenu pour funestes et immorales toutes les manifestations économiques qui supposent le commerce et la spéculation mercantile. C'est sa force d'être parti de la situation sociale et d'avoir décrit comme un cas typique l'évolution de Rome d'un Etat agraire à un Etat commercial, sans tirer, comme l'école de Rousseau, de principes généraux des constructions spéculatives.

La critique positive de Niebuhr. — Niebuhr se montrait encore dépendant de Möser en ce que pas plus que lui il ne comptait les idées religieuses comme des forces historiques. Mais il était tout à fait original dans sa méthode. Il chercha le premier à faire la lumière par la critique positive, c'est-à-dire l'analyse philologique des sources, sur une époque dont nous n'avons presque pas de témoignages. Il essaya de restituer toute une partie d'histoire au moyen des restes d'une bonne tradition qu'on peut trouver dans des formules incomprises, des maximes anciennes de droit, des données fragmentaires de grammairiens. Il a sondé la tradition quant à son âge et à son origine. Il a cherché à distinguer les faits qu'elle raconte selon qu'ils étaient de vieille ou récente acquisition, *rhetorischer Flimmer* [1] (I, 208) ou renseignements acceptables. Il a suivi l'histoire de la tradition et taxé certaines données de *geflissentliche Anordnung eines religiös an Zahlenheiligkeit hängenden Sinnes* [2] (I, 188).

1. Clinquant de rhétorique.

2. Arrangement voulu d'un esprit religieusement attaché au caractère sacré des nombres.

Bien qu'il se soit souvent trompé, — cette méthode constitua une ère nouvelle dans l'histoire des recherches historiques.

Niebuhr écrivain. — La *Römische Geschichte*, malgré tous ses défauts, eût pu devenir un ouvrage classique, si Niebuhr avait su mieux écrire. Mais il n'avait pas le moindre talent d'écrivain. Il ne savait ni composer ni s'exprimer agréablement. Ses périodes sont souvent si surchargées de participes, d'incidentes, d'intercalations maladroites, que le lecteur est réduit à en deviner le sens — à moins de les construire comme le texte d'un auteur ancien. Mais on accepterait encore ce style à la fois apprêté et gauche, si seulement la composition était un peu réglée. Niebuhr ne donne ni un récit, ni une recherche, ni un résumé, mais tout cela pêle-mêle. Il interrompt constamment la narration par des digressions archéologiques et range sans liaison ses recherches critiques entre des fragments de l'épopée historique qu'il prétend avoir restituée. Il a senti lui-même ce défaut : *Ich kann im Lauf der älteren Zeiten dieser Geschichte nicht vermeiden, Untersuchungen als Episoden einzuschieben* ; *ich glaube auch mit demselben Recht Anspruch auf ihre Duldung machen zu können*, *mit dem alte Geschichtschreiber episodische Erzählungen einwebten*... *Die Geschichte des ältesten Roms kann nur eine Verbindung von Erzählung und Untersuchung sein*[1] (I, 191 s.). Singulière excuse ! Le précédent antique qu'il fait valoir ne prouve rien en soi, et ne saurait en tout cas excuser Niebuhr. Les historiens romains intercalaient des épisodes pour satisfaire le besoin esthétique de variété : cela donne-t-il au savant moderne le droit de ne mettre dans son exposé ni ordre ni clarté ? Ranke a eu bien raison, dès son premier ouvrage, de se refuser à suivre Niebuhr dans cette voie et de séparer du texte ses digressions sur la critique des sources.

Wolf, Ottfried Müller et Nitzsch. — Niebuhr avait appris du philologue Friedrich August Wolf (1759 à 1824) l'art de décomposer en ses éléments primitifs un ouvrage remontant à des sources anciennes,

1. Au cours des temps anciens de cette histoire, je ne puis éviter d'insérer des recherches comme épisodes : je crois avoir, pour prétendre à les faire supporter, le même droit que les historiens anciens avaient à introduire des récits épisodiques dans le tissu de la narration. — L'histoire des plus anciens temps de Rome ne peut être qu'une combinaison de narration et de recherches.

aujourd'hui perdues. Son essai de reconstruction par les premiers livres de Tite-Live de l'épopée nationale romaine sur laquelle ils se fondent, s'appuie sur la théorie des chants que son devancier avait opposée à un Homère unique. Wolf était d'ailleurs un critique beaucoup plus sobre que Niebuhr. Ses *Prolegomena ad Homerum* (Halle 1795) sont pour la sagacité de la réflexion bien au-dessus de la *Römische Geschichte*. Ils sacrifient moins à un enthousiasme nébuleux pour la poésie naturelle et populaire. Cela n'empêche pas que les résultats auxquels aboutit la critique positive de Wolf ne soient tout aussi intenables que ceux de Niebuhr. — Cf. sur Wolf, outre les histoires de la philologie classique, S. Reiter dans *Neue Jahrbücher für das klasssische Altertum* XIII (1904) 89 ss.

La méthode de Niebuhr fu transportee à l'ancienne histoire de la Grèce par le philologue Karl Ottfried Muller, né 1797 à Brieg en Silésie, mort 1884 à Athènes. Comme son modèle, il voulut en finir avec la méthode pragmatique et reconstituer par des déductions tirées de reliques incomprises l'histoire des anciennes tribus grecques. Malheureusement ses ouvrages restés fragmentaires ne peuvent guère être traités dans notre histoire. Il était supérieur à son modèle comme écrivain — la composition est plus serrée, la langue d'une simplicité vigoureuse, — mais la narration et les recherches ne sont pas davantage séparées.

Dans ses vues historiques, Müller était absolument adhérent du Romantisme politique. Il poussa jusqu'à ses dernières conséquences l'idée du développement national organique. Il essaya de prouver que les Grecs sont restés affranchis de toute influence étrangère. Son peuple favori, ce sont les Doriens, chez lesquels peuple et Etat paraissent coïncider. Il mit à la place de Lycurgue les *Herkommen* (coutumes) spartiates, la véritable constitution dorienne, *die nie eines einzelnen Werk sein können* [1] (*Die Dorier* III, 15). Ce qui l'attire surtout chez les Spartiates, c'est l'Etat devenu organique comme une œuvre d'art, *ein Kunstwerk, welches die gesamte Nation in ihrer Einheit fortwährend schafft und darstellt* [2]. Dans l'Etat spartiate issu de la race, préservé de révolutions et de constitutions artificielles, il trouve cachée *die tiefste politische Weisheit*, la plus grande sagesse politique (III, 185 s.). — Ses œuvres : *Die Geschichten hellenischer Stämme I Orchomenos und die Minyer, II Die Dorier* 1820-1824 : *Geschichte der griechischen Literatur* (inachevée; parut d'abord dans une traduction anglaise) 1841. Cf. *Lebensbild in Briefen* von O. und G. Kern 1908 ; K. Dilthey, *O. M.* (Discours 1898) et la Littérature citée dans *Götting. gelehrte Anzeigen* 172 (1910) 356 ss. En outre la correspondance avec L. Schorn dans *N. Jahrb. f. das klassische Altertum* 26 (1910).

Parmi les historiens qui suivirent, celui qui fut le plus fidèle à la méthode et aux vues de Niebuhr fut Karl Wilhelm Nitzsch, né 1818 à Zerbst,

1. Qui ne peuvent jamais être l'œuvre d'un individu.

2. Une œuvre d'art, que crée et présente constamment la nation entière dans son unité (III, 19).

chargé de cours 1848, puis 1858 professeur en titre à Kiel, appelé 1862 à Königsberg, 1872 à Berlin, où il mourut 1880. Ainsi que son maître il conçut l'histoire de Rome comme l'histoire de la classe paysanne romaine, et demanda que tout exposé fût précédé d'une étude exacte et systématique des sources. Malheureusement, comme plusieurs autres disciples de l'école de Niebuhr, il ne sortit pas des études critiques et des monographies.

Les deux cours publiés après sa mort par des élèves, *Geschichte des deutschen Volkes bis zum Augsburger Religionsfrieden* édit. Matthäi 1883 à 1885 et *Geschichte der Römischen Republik*, édit. G. Thouret 1884-1885 montrent que Nitzsch aurait pu se distinguer comme narrateur. Contrairement à l'historiographie politique libérale, il ne perdit jamais de vue la pensée féconde de Möser et de Niebuhr, que le développement politique s'appuie sur des changements économiques. Il aspirait comme Niebuhr à une vue concrète des choses. On aura toujours à regretter qu'il n'ait pu mettre lui-même la dernière main à son *Histoire d'Allemagne*. Quelque habilement qu'aient été publiés ses cours, ils laissent trop voir, indépendamment de la justesse de certaines théories favorites, que Nitzsch n'était pas complètement maître de son sujet. Il en savait assez pour un professeur, trop peu pour un savant chercheur. On s'aperçoit surtout dans les dernières parties qu'il puise souvent à des sources de seconde main. C'était inévitable; mais il s'ensuit que les ingénieuses constructions de Nitzsch sont en grande partie bâties en l'air.

Cf. Jastrow dans *Allg. Deutsche Biographie* (1886) et G. von Below dans *Archiv. für Kulturgeschichte* VIII (1910), 305 ss. (Lettres de Nitzsch à Maurenbrecher). Autres lettres : *ibid. X*, 49 ss.; t. 41 de la *Zeitschrift für Geschichte von Schleswig-Holstein* et dans la *Konservative Monatsschrift*, 1913.

3. — *Ranke et son Ecole.*

a. — *Ranke.*

Léopold Ranke (anobli 1865), né 1795 à Wiehe en Thuringe, 1818 professeur au gymnase de Francfort-sur-l'Oder, appelé après son premier ouvrage à l'Université de Berlin (prof. titulaire 1836), 1827-1831 à Vienne et en Italie (Venise et Rome), occupé de recherches dans les archives, 1833 à 1836 rédacteur de la *Historische-politische Zeitschrift*, nommé 1841 historiographe prussien, mort 1886 à Berlin. Il débuta dans l'histoire (cf. H. F. Helmolt, *Ranke-Bibliographie* 1910) par *Geschichten der romanischen und germanischen Völker von 1494 bis 1535* (1824). Il n'en parut qu'un premier volume (jusqu'à 1514) : c'est pourquoi lors de la réimpression, fortement modifiée d'ailleurs dans les œuvres (1874), le titre fut changé. Ce qui fit surtout l'importance de ce travail, c'est l'appendice publié à part : *Anhang : Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber* 1824 (dans la 2e édit. 1874 très remanié). Suivirent les deux ouvrages principaux : *Die römischen Päpste, ihre Kirche und ihr Staat*

im XVI. und XVII. Jahrhundert 1834 à 1836 (dans *Sämtliche Werke*, Vol. 37 à 39 intitulé *Die römischen Päpste in den letzten vier Jahrhunderten* et enrichi d'une conclusion sur le Concile du Vatican 1878) et *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation* 1839 à 1847 (Werke 1 à 6). L'ouvrage sur les papes est complété par *Die Osmanen und die spanische Monarchie im* 16. *und* 17. *Jahrhundert* 1877) paru d'abord en partie dans *Fürsten und Völker von Südeuropa im* 16. *und* 17. *Jahrhundert*.

A l'histoire du XVIe et du XVIIe siècle appartiennent également pour l'essentiel : *Französische Geschichte vornehmlich im* 16. *und* 17. *Jahrhundert* (1852 à 1861), *Englische Geschichte vornehmlich im* 17. *Jahrhundert* (1859 à 1868), *Geschichte Wallensteins* (1869) et de nombreux petits écrits : *Don Carlos* (1829, puis comme deuxième partie de *Historisch-biographische Studien*, *Werke* 40-41) : des articles sur l'histoire de VENISE ; *Die Verschwörung gegen Venedig im Jahre* 1618 (1831) : *Venedig im* 16. *Jahrhundert und in der ersten Hälfte des* 17. ; *Die Venezianer in Morea* (1685 à 1715), *Werke* 42) ; sur l'histoire de FLORENCE : *Savonarola*, *Filippo Strozzi et Cosimo Medici* (dans *Historisch-biographische Studien*, qui contiennent aussi l'article sur Consalvi 1877) ; *Zur Geschichte der italienischen Poësie* 1837 (Werke 51 à 52) etc. Plusieurs de ces articles ont paru d'abord dans *Hist. polit. Zeitschrift*.

C'est de l'histoire du XVIIIe et du XIXe siècle que s'occupent en général les travaux de Ranke sur l'histoire de PRUSSE : *Neun Bücher preussischer Geschichte* 1847 s. ; remanié plus tard en *Zwölf Bücher preussischer Geschichte* 1874 (jusqu'à la guerre de sept ans) ; *Der Ursprung des Siebenjährigen Krieges* 1871 : *Die deutschen Mächte und der Fürstenbund* 1871 s. ; *Ursprung und Beginn der Revolutionskriege* 1875. Puis la publication des *Denkwürdigkeiten Hardenbergs* (1878 s.) et de *Aus dem Briefwechsel Friedrich Wilhelms IV mit Bunsen* (1873) ; (Frédéric-Guillaume a été traité aussi par Ranke dans *Allg. Deutsche Biographie*).

La *Serbische Revolution* 1829 est à part.

Ranke termina son activité historiographique par une *Weltgeschichte* demeurée inachevée (jusqu'à la mort d'Otton Ier) 1881 à 1885, les volumes VII à IX (jusqu'au milieu du XVe siècle) ont été composés plus tard sur des notes de Ranke (jusqu'à 1888). On lui donna comme complètement en quelque sorte les Conférences faites 1854 à Berchtesgaden devant le roi Maximilien II de Bavière sur *Epochen der neueren Geschichte* (*Weltgesch.* IX 2. Abteil. 1888).

Ranke prit une part considérable à la fondation des *Jahrbücher des deutschen Reiches* et de la *Historische Commission* de Munich (1858).

LITTÉRATURE. — Elle est très abondante sur Ranke ; mais l'on s'est relativement peu occupé de l'historien; on a plutôt parlé du THÉORICIEN de l'histoire. C'est une exception presque unique que la fine nécrologie de A. von Reumont dans le *Historisches Jahrbuch der Görresgesellschaft* VIII (1886), 608 ss.

Pour la biographie : Des articles de Ranke sur sa propre vie et une partie de ses lettres se trouvent, édités par A. Dove, dans les volumes 53 et 54 des *Sämmtliche Werke* (1890). E. Guglia, *Rs. Leben und Werke*

1893 ; A. Dove, *Rankes Leben im Umriss* (*Ausgewählte Schriften* 1898, p. 150 ss.). Renseignements partiels : Th. Töche, *L. v. R. an seinem* 90. *Geburtstage* 1806; C. Rethwisch, *R. als Oberlehrer in Frankfurt a, O.* 1908 ; Th. Wiedemann, 16 *Jahre in der Werkstätte L. v. R. s.* dans *Deutsche Revue* 1891; M. Ritter dans *Hist. Ztschr.* 103 (1909), 276 ss. (sur sa part dans la Commission historique de Munich) ; A. Dove, *R. und Sybel in ihrem Verhältniss zu König Max* (discours d'apparat) 1895; la biographie de son frère Ernst Konstantin R. par E. Hitzig (1906) et *Jugenderinnerungen* de Heinrich Ranke (2me édit. 1886) ; des publications de lettres dans différentes Revues (à Stenzel édit. Gothein dans *Beilage zur Allgem. Zeitung* 22-22 mars 1892; à Gentz éd. Salzer dans *Histor. Zeitschrift CVIII* (1912), 333 ss. ; lettres adressées à Ranke par d'autres historiens, édit. Varrentrapp *Hist. Zeitsch. CV* [1910] 105 ss. *CVII* (1911) 44 ss. etc.).

Portraits : M. Ritter, *L. v. R.* (discours rectoral 1896) : H. v. Sybel, (discours commémoratif, dans *Vorträge und Abhandlungen* 1897, p. 290 ss.) ; B. v. Simson, *R. und seine Schule* 1895; M. Lenz dans *Kleine histor. Schriften* (1910). Sur la philosophie de l'histoire de Ranke : R. Fester, *Humboldts und Rankes Ideenlehre*, dans *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* VI (1890), 235 ss ; O. Lorenz, *Die Geschichtswissenschaft in ihren Hauptrichtungen und Aufgaben* II (1891) ; W. Nalbandian, *R. s. Bildungsjahre und Geschichtsauffassung* 1902 (Leipziger Studien VIII, 2) ; B. Schmeidler, *Zur Entwicklung der Geschichtschreibung Rankes*, dans le *Jahrbuch* de Schmoller 27 (1903), 465 ss. F. J. Schmidt, *R. und König Maximilian von Bayern über den moralischen Fortschritt des Menschengeschlechts* dans *Festschriftft für Delbrück* 1908, p. 47 ss. ; H. v. Cämmerer, *Rankes grosse Mächte und die Geschitchtschreibung des* 18. *Jahrhunderts* dans *Studien und Versuche zur neueren Geschichte zum* 60. *Geburtstage von M. Lenz* 1910 ; W. Freytag, *Über Rankes Geschichtsauffassung* dans *Arch. für systematische Philosophie* N. F. VI, 129 ss. et 311 ; O. Diether, *Ranke als Politiker* 1911.

Sur des ouvrages particuliers : E. Michael, *Rankes Weltgeschichte* 1890 (catholique) ; C. Varrentrapp *Rankes Historisch-politische Ztsch.* dans *Hist. Ztschr.* 99 (1907), 35 ss.; Du Moulin-Eckart, *R. und die Serben*, dans *Deutsche Revue* 1909.

Sur les relations vénitiennes, la principale source de Ranke dans ses premiers écrits, cf. W. Andreas, *Die venez. Revolutionen und ihr Verhältniss zur Kultur der Renaissance* (1908).

L'idéologie de Ranke. — C'est au Romantisme que le plus grand maître de la méthode de critique philologique emprunta lui aussi les prémisses de son historiographie. Mais avec beaucoup plus de prudence et de sang-froid que Niebuhr. Ranke repoussa les spéculations dogmatiques du Romantisme et ne garda de ses leçons que ce qui s'accordait avec son observation empirique du présent.

Ranke ne chercha pas comme Hegel à maîtriser l'histoire, mais à la comprendre. Il se rattacha au système de philosophie de l'histoire

qui tenait le mieux compte de la situation politique de l'Europe contemporaine et évita le plus possible les jugements de valeur dogmatiques. Il prit comme d'autres contemporains (Neander) pour base de sa conception de l'histoire l'idéologie historique telle qu'elle avait été formulée théoriquement par Guillaume de Humboldt.

Il partait absolument de l'observation du présent. La dépendance où se trouvait l'idéologie historique du conflit contemporain entre le principe libéral et le principe conservateur est chez lui plus évidente encore que chez Humboldt. L'influence profonde de la Révolution française sur l'histoire générale de l'Europe était le prototype de sa théorie sur le rôle *des idées directrices*, *des tendances régnantes dans chaque siècle*. Son idée favorite de l'unité que formaient les peuples romains et germains, est aussi un fruit des expériences politiques de l'époque de la Restauration. Les batailles entre absolutistes et constitutionnalistes furent presque exclusivement livrées chez ces nations, et sur une base internationale. Ranke en tira ses conclusions pour l'histoire. Dans les grands ouvrages de son âge mûr au moins, il se renferma dans le cercle des nations civilisées qui, malgré leurs différences très marquées, pouvaient être regardées comme formant une unité politique, au sens élevé du mot, et d'un autre côté il traita de préférence la période où, comme de son temps, une seule et même tendance dominait l'histoire des peuples romains et germains. Avec la connaissance de ses forces qui ne l'abandonna jamais jusque dans sa vieillesse, il choisit pour sujet spécial d'études la période de la Réformation et de la Contre-réformation.

L'originalité de Ranke ne réside pas dans sa conception de l'importance des idées dans l'histoire. Il est le plus distingué des historiens qui firent ainsi profiter l'histoire des expériences de la Révolution française ; mais il n'est ni le premier ni le seul. Il a certainement exécuté avec plus de finesse et de ménagements que tout autre le programme de l'école. Il a plus que tout autre défendu l'opinion que les idées qui agissent dans l'histoire ne sont pas des puissances transcendantes, mais des créations immanentes, les exigences concrètes de certains hommes. Il s'est abstenu avec plus de rigueur que d'autres de la critique des *idées ;* il était persuadé que l'historien n'avait qu'à décrire, non à juger les tendances domi-

nantes, comme d'autres forces vives. Mais il ne se séparait pas en principe des adhérents de l'idéologie. Il partageait avec beaucoup de ses contemporains le penchant à spiritualiser des luttes matérielles d'intérêts à l'aide d'idées suposées. Il n'a guère plus qu'eux recherché l'origine de ces *idées ;* il croyait rencontrer là quelque chose d'inexplicable, des dispositions de la Providence ; *es ist auch hier Theologie*[1] (*Zur eigenen Lebensgeschichte*, 273).

Ranke adversaire des théories nationalistes de l'histoire. — Ce qui est tout particulier à Ranke, c'est la manière dont il combinait l'idéologie avec ses vues sur l'importance des rapports internationaux.

Ranke avait sur presque tous les historiens politiques de son temps l'avantage de ne pas partir d'une foi dogmatique au salut par la nationalité. Il ne niait pas l'importance de la nationalité, mais il la subordonnait au point de vue européen. Pour lui, le développement historique ne s'accomplit pas dans un seul peuple, pas même de préférence dans tel peuple, mais dans tout le groupement romano-germanique. Il ne désavouait pas le caractère international des luttes politiques contemporaines. Il n'aspirait pas comme les vrais romantiques à un isolement national artificiel. Il n'était pas d'humeur à repousser comme funeste un mouvement qui avait son point de départ à l'étranger.

On pourrait voir là un acheminement vers le libéralisme, s'il ne s'en était pas complètement séparé en ceci, qu'il considérait les manifestations de puissance extérieure dans la vie des Etats non seulement sans horreur, mais avec une sympathie marquée, bien qu'il ne l'avouât qu'à demi. Il ne songeait pas à appliquer ses vues sur l'importance de la force à l'histoire politique INTÉRIEURE. Il ne voyait pas que dans les luttes de classes et de partis il s'agit en général de distribution de la puissance. Ce n'était pas assez pour le lui faire reconnaître des expériences que lui offrait l'Etat bureaucratique de son pays. Mais, en quoi on peut apercevoir l'influence des conditions où se trouvait la Prusse, c'est qu'il s'est rendu compte plus clairement que tout autre historien contemporain, à l'exception

1. Ici encore il y a de la théologie.

de Droysen, de l'importance capitale de la puissance dans les relations entre les Etats. Principalement pour ce qui regarde le développement intérieur. Dans l'histoire des institutions et du droit, on considérait volontiers chaque Etat, chaque nation à part, en faisant l'impossible supposition d'un développement *organique* isolé : Ranke insista sur les modifications continuelles que des questions internationales de puissance font subir à la politique des Etats européens. Si, comme historien, il a soutenu une thèse, c'est bien celle-là. Il est remarquable qu'il ne se laissait pas arrêter par le démenti que l'apparence extérieure semblait donner à son opinion. On avait jusqu'alors et l'on a depuis fait découler la Révolution française de la situation de la France. Ranke l'attribue surtout au revirement qui s'était opéré depuis le XVII[e] siècle dans les rapports de la France avec les Puissances du Nord et de l'Est. (*Die grossen Mächte*, d'abord dans *Historische politische Zeitschrift,* 1833, puis *Sämtl Werke*. XXIV).

De toutes les leçons de Ranke, c'est celle-là qui a fait faire le plus de progrès aux connaissances historiques et opposé le plus heureusement l'empirisme historique aux théories échafaudées par le Romantisme. Toutes les formules mystiques de développement par lesquelles les romantiques, avant et après Hegel, essayaient d'expliquer l'histoire, disparurent dès qu'on eut constaté que l'histoire particulière des Etats ne suit pas des lois propres, mais est déterminée par la rencontre, au fond toujours fortuite, des intérêts de puissance des différents pays. Cette conception est exprimée déjà dans le premier ouvrage de Ranke. Dans ses *Geschichten der romanischen und germanischen Völker* (p. 244 de la 2[e] édit., cf. p. 315 s. de la 1[re]) il écarte l'opinion que *Nationen erhöht oder erniedriegt werden, weil die Entwicklung ihrer Natur, Wachsen und Vergehen, wie eines Menschenlebens sei* ou parce qu'il existerait *ein göttliches, von vornherein bestimmtes Verhängniss zum Verderben wie zum Glück*[1]. Il cherche à prouver par l'exemple de Venise comment une décadence pouvait provenir de ce que *es neben dem Emporkommenden noch andere lebendige Kräfte gebe, die sei-*

1. Que les nations seraient élevées ou abaissées parce que le développement de leur nature, sa croissance et son dépérissement seraient comparables à la vie d'un homme — ou parce qu'il y aurait un décret divin prédéterminant leur fortune ou leur perte.

ner Ausdehnung in ein Unermessliches begegnen[1]. Il a toujours gardé cette opinion. Comparé aux romantiques, il apparaît comme un pragmatique. Sans avoir reculé jusqu'à la manière superficielle de l'école de Spittler. Il avait une idée du hasard plus profonde, moins individualiste que les Rationalistes, et il avait appris des Romantiques que des conceptions et des institutions traditionnelles ont une valeur indépendante. Ce n'est pas sa faute si l'historiographie de ses successeurs, avec ses préventions nationalistes, n'a retiré que peu de fruit de cette doctrine, la plus importante peut-être des siennes.

La conception artistique de l'histoire. — Cette conception impartiale de la puissance ne tenait pas seulement à ce que Ranke appartenait à l'Etat prussien, elle reposait plus encore sur ses dispositions artistiques. Ranke n'était en aucune façon un cynique. Il n'a jamais vanté la force brutale, comme parfois Machiavel. Mais il avait trop de sens artistique pour ne pas apprécier toute force vive à sa vraie place.

Il regardait l'histoire en esthète. Il évitait de la subordonner à des desseins qui trouvaient leur réalisation dans le présent; il prenait plaisir *über jedes besondere Leben seiner Natur nach*[2]. La puissance d'un peuple lui paraît un bien en soi-même, si elle n'est pas au service de l'humanité, de la nationalité, etc. Il contestait que *die oft so zweifelhafte Förderung der Kultur der einzige Inhalt der Weltgeschichte sei*[3]. (Cf. *Die grossen Mächte* in fine). Un fort penchant intérieur l'attirait vers toutes les incarnations d'une vie originale. — On voit combien cette conception se rapproche de la théorie de la puissance que professa plus tard Droysen ; elle s'en distingue en ce que Ranke ne donnait pas à son opinion une formule dogmatique et que la force chez lui était plus spirituelle, plus CULTIVÉE, pourrait-on dire, que chez le fondateur de l'école prussienne.

La psychologie historique de Ranke. — La nature artistique de

1. A côté du mouvement ascendant il y a d'autres forces vivantes qui arrêtent son extension indéfinie.

2. A chaque vie particulière d'après sa nature.

3. Que l'avancement si souvent douteux de la civilisation soit l'unique matière de l'histoire universelle.

Ranke se déployait plus richement encore quand il portait son attention sur les individus. Comme historien il mérite la plus haute estime là où il touche à de vrais problèmes historiques, poursuit le développement des idées ou recherche l'influence de la situation mondiale sur la vie des Etats ; au fond c'est comme psychologue qu'il s'est le plus distingué.

Dans sa contemplation artistique du monde, Ranke se rencontrait avec le Romantisme. Le plaisir qu'il prend à la vie fraîche et colorée rappelle Walter Scott, qui, de son propre aveu, eut sur lui dans sa jeunesse une grande influence. Mais dans sa psychologie il s'écartait consciemment de lui et des romantiques en général. Ceux-ci affublaient de purs fantômes d'un costume historique : Ranke cherchait à pénétrer jusqu'au fond la personnalité. Son analyse psychologique se servait bien aussi de la couleur locale. Mais elle n'en restait pas là. Il mettait l'homme plus haut que le costume.

Personne jusqu'alors ne s'était adonné avec tant d'amour à la psychologie historique, surtout parmi les historiens. Ce que nous possédons de portraits vivants des temps anciens, nous le devons presque exclusivement à des mémorialistes. Les humanistes avaient travaillé avec la rhétorique du théâtre ; les rationalistes s'étaient contentés d'étiquettes commodes provenant de la philosophie du sens commun ou de la connaissance sceptique du monde qu'avaient des souverains éclairés, et ils n'étaient pas assez impartiaux pour apprécier l'adversaire comme personnalité humaine intéressante. Le fait leur paraissait plus important que l'individu. Des natures compliquées les dépassaient. Voici où Ranke intervint. Il rejeta les jugements banals de la morale bourgeoise aussi bien que les dehors poétiques de la psychologie romantique. Il n'eut pas de repos qu'il n'eût mis à nu jusque dans ses plus fines ramifications la vie psychique des personnages historiques. Il possédait à un degré surprenant l'aptitude à *penetrieren*, comme il disait, les pensées et les sentiments de personnes étrangères. Il est caractéristique qu'il se soit attaché à de simples projets autant qu'à des plans exécutés ; pour le psychologue, qui s'intéresse aux intentions, les uns sont aussi importants que les autres ; assez souvent même des projets peuvent éclairer sur le caractère des gens mieux que des actes, que la force des circonstances oblige ordinairement à modifier.

Sans doute, l'analyse psychologique de Ranke avait aussi ses bornes. Elle n'était pleinement satisfaisante que lorsqu'elle s'appliquait à des natures qui avaient avec la sienne une affinité intérieure. Fait caractéristique, il réussit surtout avec les représentants d'une religiosité cultivée. Les natures âpres, chez qui dominent des instincts élémentaires, les politiques cyniques et impies, il ne les rend qu'en les affaiblissant. Il était trop artiste, trop désireux d'objectivité, pour repousser simplement des personnalités qui ne lui étaient pas sympathiques. Il essayait de les comprendre, autant que possible. Mais il n'arrivait à exprimer qu'une partie de leur être ; son dessin n'est pas manqué, seulement il a besoin d'être complété par des traits plus vigoureux. Ce n'est pas par hasard que le livre sur les *Papes*, ce chef-d'œuvre de son historiographie psychologique, est principalement consacré à la Contre-réformation. Nulle part mieux que chez les papes et les cardinaux des XVI[e] et XVII[e] siècles, Ranke ne rencontrait des représentants de son propre genre de piété mi-dévote mi-rationaliste. Combien en revanche laisse à désirer la peinture des rudes forces populaires dans sa *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation !*

Ranke maître de la méthode philologico-critique. — C'est le besoin d'une analyse psychologique pénétrante qui fit de lui le plus grand maître de cette méthode. Aspirant à scruter le caractère original des individus dans toutes ses nuances et ses particularités, se sentant plus attiré par les problèmes psychologiques que par ceux de l'histoire, il ne pouvait se déclarer satisfait de renseignements puisés à des sources dérivées. Ceux des historiens qui étaient psychologues, des auteurs tels que Machiavel, Guichardin, Sarpi et Clarendon, ne livraient le matériel historique qu'arrangé d'après certaines tendances. La *vraie* nature des hommes ne se dévoile que quand l'historien remonte aux manifestations immédiates de première main. C'est d'après celles-ci seulement qu'il pourra juger les intentions des auteurs et substituer une psychologie vraie à la psychologie historique fictive d'un Walter Scott. Car il doit se garder de faire comme le poète écossais : *den alten Fürsten andere Gesinnungen zuzuschreiben als sie hatten* [1] (Cf. O. Lorenz II, 15).

1. Attribuer à des princes anciens d'autres sentiments que ceux qu'ils avaient.

Cette théorie eut pour conséquence un renversement total des opinions sur la valeur des historiens (modernes). On avait jusqu'alors naïvement pris les historiens les plus distingués pour les meilleures sources. L'homme le plus intelligent, pensait-on, on aurait presque dit le meilleur styliste, devait être le plus sûr informateur, pour des événements historiques. On avait bien mis le public en défiance parfois contre quelques auteurs, connus à tort ou à raison, pour des trompeurs ou des travailleurs peu sérieux. Mais on n'envisageait alors que des cas d'imposture grossière ou d'imagination fantaisiste. Ranke avait d'autres besoins, et il fut beaucoup plus sévère. Il chercha avant tout à reconstituer la psychologie de l'historien lui-même et ses intentions au moment de la rédaction. Il ne poursuivit pas seulement les déformations volontaires, mais les altérations inconscientes du souvenir, qui involontairement modèle les motifs d'actions passées sur les événements subséquents. Il mit fin par là à la critique stérile qui enlevait au contexte des passages isolés de différents auteurs pour les opposer l'un à l'autre. Il montra que pour apprécier le degré de foi que méritent telles données, il faut avoir fixé le caractère de l'ouvrage historique TOUT ENTIER.

Plus l'individualité d'un historien est fortement marquée, plus son livre sert à des fins de publiciste, moins, au sens de Ranke il est à utiliser comme source. Le mieux serait de ne pas tenir compte des histoires écrites et de s'en rapporter exclusivement à des témoignages directs. Ranke n'a pas tiré lui-même cette conclusion, mais il lui a frayé le chemin par sa méthode ; il a employé de plus en plus des rapports diplomatiques, de moins en moins des sources narratives, pour autant que le permettait le matériel conservé. Originairement il partit de la méthode de Niebuhr. Dans l'appendice critique de son premier ouvrage, qui n'est fondé que sur des sources imprimées et surtout des narrations, il cherchait, comme l'auteur de la *Römische Geschichte*, à distinguer les relations originales des dérivées, et à décomposer celles-ci en leurs éléments primitifs. Il jouissait de l'immense avantage de n'avoir pas à reconstruire par hypothèse les sources des autorités reconnues jusqu'alors. Aussi, s'il a commis dans son ouvrage critique de début bien des méprises (corrigées en grande partie dans la 2e édition), put-il asseoir son

travail de critique philologique sur un terrain bien autrement solide que celui de Niebuhr.

Bientôt Ranke abandonna cette position. Son attention avait été éveillée, probablement par Jean de Muller (*Werke* VIII [1810], 421 p.), sur l'importance historique des relations vénitiennes du XVIe siècle. Quel trésor d'informations authentiques tomba ainsi entre ses mains! Combien de fines observations psychologiques pouvaient être empruntées à ces rapports! Comme ces diplomates avisés introduisaient mieux en pleine réalité que les historiens phraseurs et pathétiques ou les pragmatistes auxquels on en était réduit pour l'histoire des XVIe et XVIIe siècles! Comme l'historien pouvait mieux pénétrer les intentions des gouvernements! — Cette découverte fut décisive pour la méthode historique de Ranke. Il est resté jusqu'à la fin fidèle aux principes alors adoptés par lui. Il n'emprunta plus le fond de sa narration à des histoires, même bien informées, mais à des relations et à des rapports diplomatiques. C'est assez rarement qu'il employa des actes proprement dits, c'est-à-dire des sources non narratives.

Sa manière défectueuse et unilatérale d'employer les sources. — On avait fait un énorme progrès. Mais la méthode de Ranke demande encore à être corrigée et complétée avant d'être satisfaisante pour la science.

D'abord Ranke traitait avec trop peu de critique ses rapports d'ambassadeurs. Il se laissait trop éblouir par l'apparence indéniable de vie vraie qu'ils réflètent, en opposition avec l'historiographie académique. Il oubliait que les auteurs pouvaient aussi bien que les historiens être amenés à donner à leurs rapports une allure tendancieuse. Un fonctionnaire qui a mission de faire des rapports réguliers succombe facilement à la tentation d'inventer ou d'embellir, quand il n'a rien ou presque rien appris. Il fera volontiers briller en pleine lumière sa propre habileté quand même il n'a pas eu de part personnelle aux événements. Il aura les égards convenables pour les caprices et les préjugés de ses mandants et leur servira à souhait des histoires scandaleuses, même en sachant que ce qu'il raconte n'est qu'un pur cancan. Si son gouvernement attache du prix à une élocution aisée, il donnera volontiers dans des morceaux

de virtuose des échantillons de son talent. Ranke lui-même était trop fin psychologue pour n'avoir pas, à l'occasion, regardé avec méfiance des rapports d'ambassadeurs. Mais ses élèves se sont souvent laissé égarer.

L'emploi exclusif fait par lui de certaines sources eut une autre conséquence plus fâcheuse. Il fut induit par ses matériaux à juger des événements historiques au point de vue des gouvernements. Il était trop intelligent pour se laisser complètement suggestionner par ses sources. Mais la nature de ses autorités l'amenait à ne prendre connaissance de grandes transformations historiques, de changements universels dans la vie économique, sociale et religieuse, qu'au moment, et pas au delà du moment, où ils commençaient à être sensibles aux puissances politiques. La transformation décisive dans les rapports économiques qui commence en Angleterre avec les Tudors, et sans laquelle la révolution même du XVII[e] siècle ne se comprend pas, n'est pas traitée dans l'*Englische Geschichte,* parce qu'elle se déroula en dehors de la politique officielle. Les sources diplomatiques ne rapportaient que ce qui se passait d'un jour à l'autre, tout au plus d'une année à l'autre ; elles n'avaient aucune raison de s'étendre sur un développement qui s'accomplissait petit à petit et dont les intéressés n'avaient pas conscience.

Ranke, qui en général n'aimait pas les théories, n'a jamais fait dépendre le développement historique, aussi exclusivement que quelques-uns de ses élèves, de l'État et des conducteurs des États. Les idées directrices dont il essayait d'écrire l'histoire, se réalisent partout, et pas uniquement dans les cercles auxquels appartient le gouvernement des organismes politiques. Elles ne prennent pas naissance dans la tête des hommes d'État et ce n'est pas à eux qu'elles doivent leur puissance. Mais dans ses exposés historiques, Ranke arrivait finalement à montrer comment gouvernants et diplomates s'arrangeaient des tendances dominantes de leur temps. Quant à l'origine de ces tendances, à leur action dans d'autres domaines que l'État et peut-être l'Église, il ne s'en occupait pas. Il retomba donc, au moins en apparence, dans la vieille histoire des Cours et de la diplomatie. L'histoire des personnages occupe de nouveau une grande place. Dans les derniers ouvrages surtout, à mesure que

Ranke se montrait lui-même accessible à des influences de Cour, le récit des faits qui se passent en dehors du mécanisme gouvernemental officiel est de plus en plus relégué dans de maigres chapitres de conclusion.

Ce n'est pas tout. Il est clair que la méthode de Ranke ne peut s'appliquer qu'à une section peu considérable de l'histoire. Elle dépend absolument de l'existence et de la conservation de rapports diplomatiques continus. Elle ne peut donc être utilisée que pour l'histoire européenne à partir du XVIe siècle. Elle ne donne rien quand elle est en présence d'autres sources que des narrations. Ranke, le plus avisé peut-être de tous les historiens, savait bien pourquoi dans son âge mûr il ne quitta pas la seule période où il pût employer sa méthode avec succès. Dans l'interprétation des sources historiques, il se montra toujours philologue. Dès qu'un écrit a un caractère littéraire quelconque, aucune nuance ne lui échappe. Mais il ne savait que faire des documents d'affaires matérielles. Ses dissertations sur la monarchie espagnole et les Vénitiens en Morée ne sont que de maigres récapitulations, sans critique, de relations anciennes; elles montrent que Ranke s'en tenait — à tort — à des narrations d'auteur, là même où il aurait dû remonter à des matériaux de première main (livres de comptes, registres des impôts, etc.) Il ne croyait pas qu'on pût, par des documents seuls, reconnaître le caractère d'un système de gouvernement ou celui d'un personnage. Il parlait avec mépris — un demi-siècle après l'*Osnabrückische Geschichte* de Möser — des recueils de documents de couvent, *die fast nur von dem Leblosen handeln* [1] (Cf. Guglia, p. 74). Quand Lorenz travaillait à son *Histoire d'Allemagne au XIIIe et au XIVe siècle,* Ranke lui écrivait : *Sie wollen Ihren König Ottokar so behandeln wie etwa Kaiser Karl V. ; aber es gibt keine Quellen für die Kenntniss dieses Menschen* [2] (Lorenz, *Geschichtswissensch.* II 123 note) Ses disciples, qui des maigres sources pour l'histoire des empereurs d'Allemagne au moyen âge voulurent, par l'interprétation philologique, tirer des renseignements sur la personnalité et les principes politiques des souverains, appliquèrent la méthode du maître à

1. Qui ne s'occupent presque que d'objets sans vie.

2. Vous voulez traiter votre roi Ottocar comme un Charles-Quint : mais il n'y a pas de sources pour la connaissance de cet homme.

un sujet qu'il avait toujours, en son bon temps, prudemment évité.

Sur aucun autre point l'historiographie moderne n'a dépassé Ranke avec plus de suite et de succès. Non seulement elle s'est dégagée de l'intérêt psychologique exclusif pour les individus. Elle a montré qu'on peut, mieux que par ses paroles peut-être, reconstruire une personnalité par ses actes. Un système de gouvernement demande à être connu par lui-même; les rapports d'étrangers même bien renseignés ne suffisent pas. Parmi les historiens, Droysen le premier l'a brillamment démontré dans sa *Geschichte der preussischen Politik*.

Ranke écrivain. — Toutes ces tendances trouvèrent une expression parfaite dans la forme que Ranke donna à ses ouvrages.

Son sens artistique ne se démentit pas dans son travail d'ÉCRIVAIN. Peu d'historiens allemands ont aussi consciencieusement limé leur style. Chaque nouvelle édition présentait de nouvelles améliorations. Il réussit à faire de la langue un instrument docile de sa pensée. Son expression est chargée de pensées et reste toujours claire. Tout en rendant les plus fines nuances elle fait ressortir les lignes principales. Elle est pleine de dignité, sans tomber jamais dans le pathos. Elle évite les allusions directes à des mots de partis actuels, et pourtant on y entrevoit partout les tendances politiques du jour. Elle est mieux appropriée aux portraits et aux considérations qu'au récit. Elle penche trop peut-être vers la réflexion. Dans les derniers ouvrages elle se fait souvent maniérée ; dans les premiers, on la sent parfaitement naturelle.

Comme STYLISTE, Ranke partait du romantisme. En opposition voulue avec le style incolore du Rationalisme, il recherchait la couleur locale et le relief. Mais il était trop psychologue, trop historien, pour suivre Augustin Thierry, qu'il admirait, dans les extravagances du costume. Dès son ouvrage de début, où la narration (d'un style apprêté et sentencieux visiblement imité de Muller) est surchargée d'une foule de détails bigarrés, Ranke n'emploie pas pour eux-mêmes les tableaux de genre à la Walter Scott, mais parce que dans le particulier il veut exprimer le général. Dans les chefs-d'œuvre des années suivantes, ce principe est appliqué plus sévèrement encore. Des peintures anecdotiques de la vie des personnages

historiques sont encore volontiers insérées dans la narration ; mais il ne le fait que lorsqu'elles lui paraissent caractériser les tendances de l'époque ou le personnage. On peut dire qu'au fond il revint à la méthode du Rationalisme ; seulement il ne donnait pas les types tels quels, mais les présentait à l'aide de la technique du Romantisme. Il tenta un compromis entre la méthode analytique du Rationalisme et l'exposition colorée et vivante du Romantisme. Les compromis sont rarement sans danger ; Ranke n'a guère pu que dans les *Papes* et dans l'*Histoire d'Allemagne* pratiquer sa méthode d'une façon complètement satisfaisante. Dans les autres ouvrages il n'y a plus fusion entre les réflexions sur l'histoire des idées et les détails concrets sur la vie journalière des héros.

Pareillement Ranke chercha dans la COMPOSITION de ses ouvrages à concilier le Rationalisme et le Romantisme. Il s'attacha fermement en principe à l'universalité de l'historiographie voltairienne. Il ne sacrifia pas tout, comme Thierry, au récit des faits extérieurs. Il s'occupa de l'histoire de l'Église et de la religion, du commerce et des finances. Mais il était trop convaincu de l'unité organique de tous les domaines de la vie publique, pour avoir pu admettre le système à tiroirs de Voltaire. Il ne pouvait se contenter de ranger les matières côte à côte, puisqu'il voulait précisément démontrer leur répercussion mutuelle, *die Entwicklung der Einheit und des Fortganges der Begebenheiten*[1] (Préface des *Romanisch-german. Völker*). La structure même du récit devait exprimer cette idée. Encore un principe dangereux. Le lecteur risque de perdre la vue d'ensemble. Point de fils conducteurs au centre de l'exposé, qui relierait entre eux les événements particuliers ; l'auteur ne traite pas non plus les différentes branches chacune à part pour examiner dans sa conclusion leur influence réciproque. Aussi Ranke n'a-t-il été complètement maître des difficultés de sa manière de composer que dans son chef-d'œuvre, *L'Histoire d'Allemagne à l'époque de la Réformation*. Les *Papes* tiennent encore trop d'une esquisse ; l'intelligence du développement général est gênée par la diversité des récits particuliers. On admirera toujours au contraire la manière dont Ranke, dans sa *Deutsche Geschichte,* traite la politique extérieure et intérieure, le

1. Le développement de l'unité et de la continuité des événements.

mouvement religieux, les efforts littéraires, la politique ecclésiastique et commerciale, comme autant de parties d'un tout, chacune à sa place, sans perdre jamais de vue leur interdépendance naturelle. Le *Siècle de Louis XIV* de Voltaire, le seul ouvrage qu'on puisse comparer à celui-là, fait, à côté, l'impression d'un simple amalgame. Ce qui fait le mérite de Ranke, ce n'est pas qu'il aurait pour la première fois réuni l'histoire ecclésiastique à l'histoire politique ; les historiens pragmatiques (Planck) l'avaient fait déjà. Mais il a le premier mis la Réformation en relation interne avec tous les domaines de la vie publique d'alors en Allemagne.

Dans ses ouvrages postérieurs, Ranke est de plus en plus unilatéral. L'histoire politique extérieure absorbe son intérêt. Çà et là seulement un timide chapitre sur la littérature de l'époque rappelle que l'histoire connaît d'autres forces spirituelles que les idées politiques agissant dans le cerveau des souverains et des hommes d'État. Ses hommes politiques, en outre, sont de plus en plus spiritualisés, ils deviennent de plus en plus des représentants impersonnels des tendances régnantes.

Ranke se montra également artiste en excluant complètement du texte, contrairement à Niebuhr, les dissertations CRITIQUES SUR LES SOURCES. Son exposé devait mettre en évidence la marche des événements et leur enchaînement ; non pas le chemin par lequel l'historien est arrivé à les connaître. Il citait exactement ses garants ; mais ses recherches sur leur compte étaient rejetées dans l'appendice, les *Analekten*.

L'opposition secrète de Ranke aux tendances du jour et ses conséquences. — En opposition voulue à l'école libérale ainsi qu'à l'école romantique, Ranke cherchait à se maintenir libre des tendances du jour et de l'historiographie des publicistes. Il ne voulait qu'apprendre *wie es eigentlich gewesen*. Mais il n'a pas plus qu'aucun autre historien pu se détacher de son temps. S'il n'aimait pas à intervenir activement dans la lutte des opinions, l'opposition muette où il se trouvait vis-à-vis de plusieurs tendances régnantes a pourtant agi fortement sur son activité historiographique. Elle explique une bonne part des défauts qu'on lui a reprochés.

Son analyse psychologique pleine de sympathie était en opposition

directe avec les jugements expéditifs et défavorables du Rationalisme et des libéraux. Il tomba souvent dans l'autre extrême. Il cherchait les circonstances atténuantes jusqu'à ne plus désigner finalement que par un euphémisme des actions viles. Dans son désir d'éviter la petitesse des motifs que les pragmatistes avaient coutume d'attribuer à des actes de volonté historiques, il spiritualisait l'histoire outre mesure. Il ne niait pas que la considération des avantages matériels ne jouât son rôle dans la lutte des principes ; mais autant que possible il reléguait au second plan ce côté de la vie publique. Il affaiblissait dans sa narration les symptômes de passions bestiales au point de leur enlever toute importance historique.

Son opposition contre les théories historiques du Romantisme eut des conséquences analogues. En repoussant la spéculation, il exagéra le caractère unique, exceptionnel de certains faits historiques. Pour ne pas se perdre dans le labyrinthe des théories métaphysiques, il s'abstint d'examiner de près bien des questions fondamentales de l'histoire. Dans la terminologie de sa philosophie de l'histoire il ne précise pas assez les idées. Des critiques modernes lui ont reproché, non sans raison, une attitude peu nette et contradictoire vis-à-vis des problèmes les plus importants de la politique et de la sociologie.

Soyons heureux de constater que Ranke a puisé ses réflexions théoriques dans la matière même et ne les a pas transportées dans l'histoire. C'est là sa force et sa faiblesse en même temps. Personne n'a été plus près que lui de l'idéal d'un historien. D'autres l'ont dépassé dans les méditations politiques, dans les recherches savantes, dans la philosophie de l'histoire ; aucun n'a été comme lui, même avec ses faiblesses, historien avant tout.

b. — *Tendances analogues chez des contemporains.*

L'universalité et l'originalité (relative) de Ranke ressortent surtout quand on le compare à des contemporains qui, avant lui ou à côté de lui, suivirent des tendances analogues. Nous n'en donnerons que deux exemples.

b. — ***Neander.***

Auguste Neander professa l'idéologie historique avant Ranke,

mais sans avoir son talent pour l'analyse psychologique ni pour la critique des sources.

David Mendel, nommé après sa conversion du Judaïsme au Christianisme (1806) August Neander, né 1789 à Gœttingue, théologien, débute dans l'enseignement 1811 à Heidelberg, où il devient professeur adjoint 1812, appelé à Berlin 1813 comme professeur titulaire de théologie, mort 1850. Il composa d'abord (Cf. le catalogue complet de ses œuvres chez Schaff *A. N.* 1886) une série de monographies d'histoire ecclésiastique : *Kaiser Julianus und sein Zeitalter, ein historisches Gemälde* 1812; *Der heilige Bernhard und sein Zeitalter* 1813 (nouv. édit. par S. M. Deutsch 1889 comme T. 22-23 de la *Bibliothek theologischer Klassiker*) ; *Der heilige Johannes Chrysostomus und die Kirche, besonders des Orients, in dessen Zeitalter* 1821 s. ; *Antignostikus*, *Geist des Tertullianus* 1825. Suivit l'essai d'une histoire complète de l'Eglise : *Allgemeine Geschichte der christlichen Religion und Kirche*, qui ne fut poursuivie que jusqu'à 1294 (1825 à 1845). Un volume final fragmentaire (1852) donna une continuation jusqu'au concile de Bâle. — La littérature ancienne chez A. Wiegand, *A. Neanders Leben* 1889. En outre : A. Harnack, *Rede auf N.* 1889; K. Th. Schneider. *A. N.* 1894.

Dans ses monographies déjà Neander cherche surtout à peindre la lutte des tendances au sein de l'Église chrétienne en la personne de leurs représentants. Pas plus que Ranke il ne voulut prendre parti pour un principe déterminé ; il pensait que la lutte de différentes tendances, qui empêche l'une ou l'autre de devenir exclusive, peut seule amener un développement favorable. Il faisait représenter ces tendances par les grands Pères de l'Église, comme Ranke plus tard incarnait principalement ses idées dans des princes et des hommes d'État. *Der von einer anderen als menschlicher Weisheit geleitete Entwicklungsgang der menschlichen Natur* hat sich *im Christentum in der Art geoffenbart, wie stets eine Richtung der anderen in der Kirche das Gegengewicht halten musste*[1]. (*Antignostikus* Vorrede V). L'historien doit donc considérer avec le même amour les représentants de toutes les tendances. Il est remarquable que Neander débuta par un ouvrage sur Julien : l'enthousiasme de l'apostat pour le vieux paganisme lui semblait provenir d'un sentiment religieux légitime aussi à sa manière.

Contrairement à Ranke, Neander manque absolument de critique

1. La marche du développement de la nature humaine, dirigée par une sagesse qui n'est pas celle de l'homme, s'est révélée dans le christianisme de façon à montrer qu'une tendance doit toujours dans l'Eglise faire équilibre à une autre.

vis-à-vis des sources. En face des recherches critiques sur le Nouveau Testament, son attitude apologétique est très faible ; mais même en des sujets moins épineux, il ne jugeait pas nécessaire de scruter le degré de confiance que méritaient les sources.

c. — *Sainte-Beuve*.

Prenez le goût artistique de Ranke pour la psychologie individuelle, sa méfiance critique des sources du genre des mémoires, retranchez son intérêt spéculatif pour les problèmes d'histoire et de politique : vous aurez à peu près les qualités qui distinguent l'activité historiographique de son contemporain français Sainte-Beuve.

Auguste SAINTE-BEUVE, né 1804 à Boulogne-sur-Mer, d'abord étudiant en médecine, puis homme de lettres, sous Napoléon III professeur au Collège de France, 1857 à 1861 à l'Ecole normale, 1865 sénateur, mort 1869 à Paris. Il n'appartient à l'historiographie proprement dite que par son *Histoire de Port-Royal* (1840 à 1861, produit d'un cours professé à Lausanne en 1837. Cf. F. Roz, *Sainte-Beuve à Lausanne* 1904). A côté se placent de nombreux travaux d'histoire littéraire : *Tableau de la poésie française au XVIe siècle* 1828 (remanié 1843) ; *Portraits littéraires* 1844 ; *Portraits contemporains* 1846 ; *Chateaubriand et son groupe littéraire* 1860 (d'après des leçons faites à Liège en 1848) ; puis les *Causeries du lundi* parues dans le *Constitutionnel*, dans le *Moniteur* et dans le *Temps* (sous forme de livres 1851 à 1862 ; *Premiers lundis* 1875 ss. ; *Nouveaux lundis* 1863 ss).

L. Séché *Sainte-Beuve*, 1904 ; A. Sorel, *Notes et portraits* (1909) 116 ss ; G. Michaut *Sainte-Beuve avant les Lundis*, 1903 (*Collectanea Friburgensia* 14) ; le Dr F. Voizard, *Sainte-Beuve, l'homme et l'œuvre, étude médico-psychologique*, 1911 ; F. Brunetière, *Évolution de la critique* 8e leçon.

Sainte-Beuve, comme Ranke, venait du Romantisme et finit en psychologue. Mais son point de départ était la poésie romantique, non l'historiographie ; il ne se fit critique et historien que parce qu'il n'avait pas eu de succès comme poète. Aussi resta-t-il étranger aux problèmes historiques ; les individus seuls l'intéressaient.

Comme psychologue, il avait un horizon plus vaste que son contemporain allemand. Ce ne sont pas de simples esquisses qu'il donne, mais des tableaux achevés. Il suit avec le même infatigable amour les personnages secondaires comme les principaux. Il réussit aussi bien que Ranke les représentants d'une haute moralité et d'une haute piété ; il sait rendre les mondains frivoles avec une légèreté et

une élégance que ne pouvait atteindre l'auteur allemand. Il emploie moins d'euphémismes que lui. De malicieux entre-filets laissaient entrevoir que des héros de l'esprit succombent à des impulsions physiologiques inesthétiques et grossières.

Sainte-Beuve était dans son élément quand il démontait une personnalité, surtout quand il pouvait méchamment mettre en lumière les faiblesses de l'homme qui se cache dans l'artiste. Il ne s'est essayé qu'une fois dans l'histoire proprement dite ; mais même dans son *Port-Royal* les portraits individuels sont ce qu'il y a de meilleur. L'histoire du Jansénisme l'intéresse peu. Il n'a pas tenté de le loger dans l'histoire. Il n'a mis en relation la communauté de Port-Royal ni avec l'histoire ecclésiastique ancienne, ni avec la Contre-réformation, ni avec l'histoire politique du XVIIe siècle. Que lui importaient l'Église et l'État ! Des nombreux petits traits recueillis par Sainte-Beuve, un historien aurait composé une caractéristique du Jansénisme français ; Sainte-Beuve préfère s'attarder avec chacun des Jansénistes. Il a mis un art infini à dessiner jusque dans leurs plus fines nuances ces figures compliquées, remarquables par leur mélange de piété ascétique, de culture mondaine, de morale sévère et de solide savoir.

c. — *Elèves de Ranke*.

Ranke a exercé sur l'historiographie une grande influence, qui dure encore, et qui s'étend bien au delà du cercle de ses élèves proprement dits. On ne trouvera dans ce qui suit que quelques historiens qu'on peut proprement appeler ses disciples. Ce ne sont pas, on le conçoit, les plus remarquables parmi ceux qu'il a inspirés. Les esprits indépendants ne s'arrêtèrent pas à l'enseignement du maître, mais fondèrent des écoles nouvelles. Un historien comme Sybel ne saurait plus être compté comme élève de Ranke, quoiqu'il soit indubitablement sorti de son école.

3. — *Waitz*.

Georg Waitz, né 1813 à Flensburg, étudia sous Ranke, puis collaborateur aux *Monumenta Germaniae*, 1842 professeur à Kiel, 1849 à Goettingue, 1848 membre de l'Assemblée nationale allemande, 1875 appelé à Berlin comme directeur des *Monumenta Germaniae*, y meurt 1886. Il

mérite surtout d'être mentionné ici à cause de sa *Deutsche Verfassungsgeschichte* (jusqu'au commencement du xııe siècle), publiée d'abord 1844 à 1878. On a de sa main, comme grands ouvrages d'exposition *Lübeck unter Jürgen Wullenweber und die europäische Politik* 1855 s. et *Schleswig-Holsteins Geschichte* (inachevé) 1851 s. Dans les *Jahrbücher des Deutschen Reichs* il traita l'histoire de Henri Ier (1837).

Sur ses nombreuses petites dissertations cf. Steindorff, *Bibliographische Übersicht über G. W.-s Werke* 1886. *Gesammelte Abhandlungen* 1896 ss. Waitz rédigea aussi les *Forschungen zur deutschen Geschichte* (1860 ss.) et remania les 3e à 5e éditions de Dahlmann, *Quellenkunde zur deutschen Geschichte*.

Courte biographie par son fils Eberhard W. *G. W. ein Lebens- u. Charakterbild*, 1913. Mélange biographique par M. Kramer dans *Neues Archiv XXXVIII* (1913), 701-707.

Cf. A. Kluckhohn, *Zur Erinnerung an G. W.* 1857; G. Monod, *G. W. et le séminaire historique de Goettingue*, dans *Portraits et souvenirs* 1897 ; Sybel, *Vortäge u. Abhandlungen*, (1897) 309 ss.

L'activité historique de Ranke dépendait étroitement de sa personne ; sa méthode était propre à former de bons philologues historiens, mais non pas précisément des historiens : c'est ce que montre bien l'ouvrage principal de son élève favori G. Waitz, la *Deutsche Verfassungsgeschichte*. D'une très grande valeur comme recueil de matériaux, extrêmement méritoire comme œuvre d'érudition, l'*Histoire constitutionnelle*, en tant qu'ouvrage d'histoire, laisse presque tout à désirer. Waitz s'arrête timidement devant le témoignage des sources. Il manque presque absolument d'imagination constructive et aussi de coup d'œil pour les réalités de la vie politique. Son travail n'est pas juridique, il lui manque les conceptions nettement formulées ; il n'est pas historique, il lui manque l'intelligence des nécessités et des besoins de la vie d'un État. On n'y saisit pas la connexion entre des institutions contemporaines ni entre d'anciennes et de plus récentes. Ce n'est pas ici le lieu de critiquer en elles-mêmes les constructions historiques de Waitz. Mais que sa théorie de la royauté germanique soit juste ou non — on ne saurait prétendre qu'il l'ait formulée avec une précision scientifique. Il a consciencieusement rassemblé les matériaux, il les a extérieurement passés au crible. Mais voilà tout. Vouloir concilier des contradictions réelles ou imaginaires des sources en en formant un tableau incohérent et vague, c'est négliger un des plus importants devoirs de l'histoire. Pour un sujet tel que celui que Waitz a choisi, il ne

suffisait pas de s'enfoncer dans l'étude philologique des textes. Ce n'est pas pour rien que Ranke a toujours échappé à l'histoire du droit.

La méthode de Waitz fut appliquée à peu près sans changement à l'histoire de la constitution anglaise par William STUBBS, né 1825 à Knaresborough, comté d'York, clergyman, d'abord vicaire à Navestock en Essex, 1866 professeur d'histoire moderne à Oxford, 1884 évêque de Chester, 1888 d'Oxford, mort 1901. L'excellente caractéristique que Ch. Bémont a donnée dans la *Revue historique* (76 [1901], 462 à 466) de la *Constitutional History of England* de Stubbs (jusqu'à 1485 ; parue d'abord 1874 à 1878) conviendrait presque mot pour mot à son modèle allemand. Comme Waitz, Stubbs était plutôt un savant chercheur qu'un historien. Il a rassemblé méthodiquement et soigneusement rangé les matériaux, mais n'en a pas fait une étude approfondie d'histoire ni de droit constitutionnel. Il évitait aussi constamment que l'historien allemand les définitions précises. Dans les derniers chapitres de son ouvrage, il se sentait plus à l'aise (comme Waitz, c'est la publication de chroniques qui l'avait conduit à l'histoire : il a édité une grande partie des sources pour l'histoire des premiers Plantagenets) ; d'ailleurs les témoignages étaient plus abondants : eh bien ! il ne parvient pas à y tracer un tableau concret de la situation constitutionnelle. Il ne part pas de principes fermes de science politique. Personnellement, c'était un tory de la haute Église ; mais ses jugements historiques s'en ressentent à peine ; ils reposent sur un libéralisme vague et optimiste. Il n'était pas pour tout autant complètement impartial. Son exposé montre des tendances nationalistes ou *teutonisantes* assez prononcées.

Cf. pour l'*Histoire constitutionnelle* Petit-Dutaillis, *Studies and Notes supplementary to Stubbs, « Const. Hist. » down to the great charter* (d'abord en français dans la traduction de la *C. H.* par G. Lefèbre [1907], puis édité en anglais par W. H. Rhodes dans *University of Manchester Publications* 38, 1908), deuxième édition, 1911. Il a paru en 1913 un second volume de la traduction française de la *Const. History*, avec des additions et des corrections. — Biographie par W. H. Hutton *Letters of W. St.* (1904 ; 2ᵉ édit. abrégée 1906, avec bibliographie). Pour la méthode de Stubbs, ce qu'il y a de plus instructif est la critique que fait de ses thèses de droit ecclésiastique F. W. Maitland dans son *Roman Canon Law in the Church of England* (1898). — Parmi d'autres travaux, nous nommerons les Introductions à ses éditions des Chroniques dans les *Rolls Series* (recueillies et publiées par A. Hassall 1902 sous le titre de *Historical introductions*) et différents cours de son temps d'Oxford : *Seventeen Lectures* 1886 ; *Lectures ou Modern History* 1904 ; *Lectures von Early English History* 1906 ; *Germany in the Early Middle Ages* 1908 ; *Lectures on Germany in the later middle ages* 1908.

4. — *Giesebrecht.*

Friedrich Wilhelm GIESEBRECHT, un des disciples les plus intimes de Ranke, né 1814 à Berlin, d'abord pendant vingt ans professeur au gymnase

de Joachimsthal à Berlin, 1857 professeur d'université à Königsberg, 1862 appelé à Munich, mort 1889. Il nous appartient comme auteur de la *Geschichte der deutschen Kaiserzeit* (jusqu'à 1190) 1855 à 1895 (le dernier vol. terminé et édité par B. v. Simson). Dans les *Jahrbücher des deutschen Reichs*, Giesebrecht traita l'histoire d'Othon II (1840). Nommons parmi ses travaux moins considérables la reconstitution des *Anales d'Altaich* (1841), l'écrit *De litterarum studiis apud Italos primis medii aevi secculis* (1845) et la conférence sur Arnold de Brescia (1873). Depuis 1874 Giesebrecht dirigeait la continuation de l'histoire de Heeren-Ukert. — S. Riezler, *Gedächtnissrede auf W. v. G.* 1891 ; Sybel. *Vortr. u. Abh.* (1897) 321 ss. Lord Acton, *Historical Essays and Studies* 1907.

Une puissante affinité existait entre Waitz et Giesebrecht, comme lui élève de Ranke. Tous deux avaient été poussés par le Romantisme politique à s'occuper du moyen âge allemand. Tous deux repoussaient le réalisme dans l'appréciation des affaires politiques auquel tendaient, à la suite de Sybel, les élèves les plus distingués de Ranke. Tous deux se préoccupaient de recueillir au complet les renseignements des sources plutôt que de discuter des problèmes d'histoire et de politique. Ce qui place Giesebrecht comme historien au-dessous de Waitz, c'est le caractère pédagogique accentué de ses ouvrages. Il écrivit son *Histoire de l'époque impériale allemande*, de son propre aveu, au point de vue de l'enseignement secondaire. En la composant, il pensait, comme il le dit dans la Préface, *unablässig an die Schule, an die besten und edelsten unserer Jünglinge*[1]. Il voulait enflammer le patriotisme de ses jeunes lecteurs, leur apprendre que *die christlich heroischen Tugenden unserer Vorfahren* les avaient rendus *frei, mächtig und gross*[2].

Son but était indiqué par là ; il donna une narration de l'époque impériale romantiquement embellie, qui s'appuie sans aucune critique sur des menteurs officiels comme Liutprand, et en général ne touche pas de vrais problèmes historiques. Les individus sont tout à fait au premier plan ; les situations ne sont pas décrites. Giesebrecht distribue ses bulletins de notes avec le calme d'un régent de la vieille école, qui mesure à la même aune les enfants sains et les anormaux. Louanges sans réserve à tous les souverains dont on

1. Incessamment à l'école, aux meilleurs et aux plus nobles de nos jeunes gens.

2. Que les vertus chrétiennes héroïques de nos aïeux les avaient rendus libres, puissants et grands.

peut vanter la conduite énergique (*kraftvolles Auftreten*) ; blâme sévère à tous ceux qui ont été coupables de faiblesse dans leurs actes. Ranke n'avait pas tort en caractérisant avec son euphémisme ordinaire la narration de Giesebrecht comme virile et en même temps enfantine (*zugleich männlich und doch kindlich*).

Il est un don que possédait Giesebrecht et que n'avaient pas la plupart de ses rivaux. Il n'avait pas en vain, pendant de longues années, professé l'histoire au collège. Il s'entendait excellemment à raconter. Comme écrivain, il n'était pas artiste. Sa composition est lâche, son exposition souvent trop prolixe, sa diction sent le style de convention des écoles ; mais il a trouvé mieux que tout autre historien allemand le ton paisible de la narration épique. Jamais il n'en perd le fil. Il ne se contente pas d'un extrait, comme le fait volontiers l'historien philosophe, ni de détails non élaborés, comme c'est le cas souvent dans les ouvrages d'érudition. Jamais le raisonnement ne déborde sur le récit. Ses considérations banales n'exigent pas du lecteur plus d'efforts de réflexion qu'un discours scolaire. En revanche, il peint de tout cœur le côté sentimental de l'histoire, comme le grand public aime à le voir. Il a des pensées émues pour les impressions personnelles de ses héros telles qu'il se les figure. Il ne présuppose pas plus de connaissances ni plus d'intérêt que n'en apportait le gros des lecteurs de son temps.

5. — *Freeman*.

Edward Augustus Freeman, né 1823 à Harborne, comté de Stafford, 1845 Fellow du Trinity Collège d'Oxford, vit depuis 1860 près de Wells, comté de Somerset, 1884 professeur royal d'histoire moderne à Oxford, mort 1892 à Alicante. Il rentre dans notre histoire principalement par son *History of the Norman Conquest of England* (1867 à 1879 ; *The Reign of William Rufus* 1882), dont il a donné lui-même une sorte d'extrait populaire dans la biographie de Guillaume le Conquérant (1888; dans *Twelve English Statesmen*). L'*History of Sicily* (1891 à 1894) resta inachevée. — C'est à la *politique* (dans le sens aristotélique du mot) plutôt qu'à l'histoire qu'appartiennent : *History of Federal Government* (*in Greece*) 1863 (originairement le premier volume d'une histoire générale des systèmes fédératifs de gouvernement ; la 2[e] édition [éd. Bury 1893] est un peu augmentée et porte en titre l'addition *and Italy*) ; *The Growth of the English Constitution from the Earliest Times* 1872; *Comparative Politics* 1873 ; *The Chief Periods of European History* 1886 etc. Un programme sans importance : *The Methods of Historical Study* 1886. — *Historical Geography of Europe* 1881 ; *Historical Essays* 1871 à 1892.

Pour la biographie, *Life and Letters of F.* éd. W. R. W. Stephens 1895. La meilleure critique de la méthode de Freeman chez F. Harrison, *Tennyson, Ruskin, Mill* etc. (1899). Cf. aussi J. Bryce dans *Studies in Contemporary Biography* 1903.

La critique historique pénétra plus tard encore en Angleterre qu'en France. Freeman est sans doute l'historien qui l'a le mieux préparée.

Freeman n'était pas un esprit critique de taille à rivaliser avec les chefs de l'école de Ranke en Allemagne. Il n'a pas scruté les tendances des récits originaux avec autant de finesse et de précision que le maître, il n'a pas non plus tiré parti comme Mommsen et son école des documents non littéraires. Mais il a fait l'utile travail préliminaire dont se sont acquittés en Allemagne les élèves de Ranke par la publication des *Jahrbücher des Deutschen Reiches*. Il s'attachait strictement aux relations de première main. Il les reproduisait, autant que possible, textuellement, et ne se permettait guère plus que ses modèles de faire un choix dans le matériel de faits accidentellement conservé de la tradition médiévale. Son ouvrage principal, l'*Histoire de la conquête normande*, ne se distingue des *Jahrbücher* au point de vue de la méthode qu'en ce qu'il voulait être non pas seulement un manuel érudit, mais un livre d'exposition historique.

Freeman en effet voulait être plus qu'un savant collectionneur. Il n'était pas un publiciste de parti, comme on peut le dire de la plupart des anciens historiens anglais. Mais, comme pour eux, politique et histoire étaient pour lui une seule et même chose. Seulement il cherchait à élever ses tendances politiques à la hauteur de la science. Sans être un politique pratiquant, il prenait un vif intérêt à la politique de son pays et de son temps. Son attention n'était pas captivée par les combinaisons politiques, la situation du moment, les problèmes politiques du jour, mais par les grandes questions, les décisions d'une grande portée. Il avait un intérêt spéculatif pour les problèmes politiques en eux-mêmes, pour la *Politique* dont avait traité Aristote. Son activité d'historien s'appliquait à l'étude comparative des institutions politiques. *History is past politics and politics are present history.*

Aussi Harrison n'a-t-il pas eu tort de le comparer à des historiens

tels que Machiavel et Commines (p. 272). Freeman se séparait complètement d'eux en ce qu'il abordait sa tâche avec des opinions préconçues et influencées par le sentiment. Il regardait comme sa vocation de soutenir partout la cause de la *liberté*, dans le sens anglo-saxon du mot, et de combattre le *despotisme*. Son regard était troublé par des préjugés de classicisme et de race. Non seulement il se restreignait à la mince portion du monde qu'embrassait la tradition historique européenne, mais il laissait en dehors une grande partie de l'Europe. Il ne croyait trouver des exemples louables de sagesse politique que dans l'antiquité classique et dans l'*Europe teutonne*. Il nourrissait un aveugle mépris pour les *races latines* en général et spécialement pour le Bonapartisme. Son *History of Federal Government* est dirigée contre l'absolutisme centralisateur de Napoléon; son *Histoire de la conquête normande* cherche à prouver que même sous les rois normands les institutions anglo-saxonnes subsistèrent de fait si ce n'est de nom, c'est-à-dire que tous les avantages qui distinguent la constitution anglaise sont d'origine saxonne.

Freeman avait de nature un sens politique sain. Mais il n'a jamais compris qu'on ne saurait porter un jugement utile qu'après avoir examiné dans leurs effets toutes les institutions politiques sans égard à ses sympathies personnelles. Que dirait-on d'un botaniste qui établirait une physiologie des plantes uniquement d'après les végétaux utiles ou les plantes d'ornement! Combien les jugements de Guichardin, de Machiavel et de Commines avaient été plus exempts de préventions nationales et politiques!

Sans doute, Freeman était plus scrupuleux que Froude par exemple. Il n'a jamais tendancieusement altéré les rapports des sources. Ses réflexions sont souvent partiales et superficielles; mais il laissait subsister intacts les témoignages historiques. Le caractère ambigu de ses œuvres d'histoire provient en grande partie de cette circonstance. Ce ne sont pas de purs pamphlets politiques; trop de détails inutiles y sont accumulés; ce ne sont pas des travaux de science historique : ils manquent d'impartialité politique. Il cherchait à tirer une leçon de chaque cas particulier, et il en résulte souvent que la narration est décousue. Des critiques anglais ont été jusqu'à nommer ses livres d'histoire une *série d'essais*.

De là vient que sous un certain rapport, Freeman appartenait tout à fait à la vieille école, à celle de Machiavel. Il ne donnait que l'histoire POLITIQUE. Il passait à côté de l'action des forces économiques ou religieuses. Il excluait par là de l'histoire précisément les puissances qui mettent le plus en lumière la continuité historique. La méthode comparative extérieure, c'est-à-dire l'analyse politique telle qu'elle avait régné avant Montesquieu, était à ses yeux la méthode scientifique tout court.

Les travaux de Freeman ont un trait pédagogique prononcé. Ils ont par suite une valeur surtout éducative. Ils sont cause que l'Angleterre vit s'accroître ses prétentions à l'historiographie savante.

V. — DROYSEN ET LA FONDATION DE L'ÉCOLE PRUSSIENNE

Johann Gustav DROYSEN, né 1808 à Treptow, Poméranie, 1829 professeur au gymnase zum Grauen Kloster à Berlin, 1835 professeur-adjoint à l'université de Berlin, 1840 professeur d'histoire à Kiel, 1861 appelé à Iéna, 1859 à Berlin ; envoyé 1848 en homme de confiance du gouvernement provisoire de Schleswig-Holstein à la diète de Francfort, élu plus tard à l'Assemblée nationale ; mort 1884 à Berlin. Il a écrit :

1. *Geschichte Alexanders des Grossen* 1833 : continué dans *Geschichte des Hellenismus* (= I *Geschichte der Nachfolger Alexanders* 1836 ; II. *Geschichte der Bildung des hellenistischen Staatensystems* (1843). Dans la 2e édition (1877-78) les trois ouvrages parurent sous le titre commun de *Geschichte des Hellenismus* ; le 2e volume était appelé *Geschichte der Diadochen*, le 3e *Geschichte der Epigonen*.

2. *Geschichte der preussischen Politik* (inachevé, mené seulement jusqu'à 1756) 1855 à 1886. Cf. aussi *Leben des Feldmarschalls Grafen von York von Wartenburg* 1851 s. et *Vorlesungen über die Freiheitskriege* 1846.

3. *Grundriss der Historik*, imprimé comme manuscrit 1858, dans le commerce 1868.

4. Petits écrits et traductions (*Aristophane* 1835 à 1838). Cf. les *Abhandlungen zur neueren Geschichte* 1876 et *Kleine Schriften zur alten Geschichte* 1893-94.

Pour la biographie, Vie commencée par G. Droysen le jeune et publiée par R. Hübner, dont le 1er volume a paru en 1910. Cf. en outre M. Duncker dans les *Preuss. Jahrbücher* 54, 141 ss. et séparément (1885) ; F. Meinecke *Weltbürgertum und Nationalstaat* (1908) 430 ss. Sur l'*Historik* : Ch. D. Pflaum, *Der Historik in ihrer Bedeutung für die moderne Geschichtswissenschaft* 1907 (*Geschichtliche Untersuchungen* éd. Lamprecht v, 2).

Ne pas confondre avec Droysen son fils, qui s'appelait également Gustave et fut aussi historien (*Herzog Bernhard von Weimar* 1885 ; *Geschichte der Gegenreformation* 1893).

Le fondateur de l'école prussienne était dans une plus étroite liaison que Ranke avec la doctrine historique spéculative du Romantisme. Il fut d'abord philosophe et partit de la politique de Hegel. Mais sa pensée politique suivit des voies beaucoup plus réalistes que celle de Ranke, et pour la méthode aussi, du moins dans son second grand ouvrage, il fraya la voie aux recherches ultérieures avec une pénétration et une perspicacité bien supérieures.

Ranke cherchait à corriger ce qu'avait d'exclusif la conception du libéralisme en s'élevant au-dessus des consignes des partis et en évitant de juger dogmatiquement aussi bien que de faire servir l'histoire à la politique de presse. Droysen au contraire partait tout comme les libéraux d'un problème de la politique contemporaine (allemande) et voulait comme eux agir sur la politique. Son histoire était remplie de l'idée de la nationalité, de l'unité nationale et de sa culture, tout comme celle des libéraux ses antipodes. Il se distinguait d'eux uniquement en ce qu'il concevait ce problème actuel d'une façon beaucoup plus ferme et plus réaliste et surtout reconnaissait bien plus nettement que les libéraux l'importance historique des forces militaires et de leur organisation. On peut dire qu'il prit vis-à-vis de l'historiographie libérale la même attitude que Voltaire vis-à-vis de l'ancienne histoire ecclésiastique. Il avait autant de préventions dogmatiques que ses adversaires ; ses jugements étaient aussi unilatéraux ; mais il entra dans la voie qui conduisait à une connaissance plus exacte.

Les libéraux canonisaient les institutions anglaises. Sans considérer la situation géographique et économique spéciale de la Grande-Bretagne, ils voyaient dans le constitutionnalisme anglais la panacée pour tous les maux politiques. Droysen généralisa l'exemple de la Prusse. Il doutait que des républiques mollement organisées fussent nées viables. Il ne croyait qu'à des organismes bien dressés pour la guerre, et à ressorts politiques fortement tendus. Non pas qu'il eût adoré la puissance en elle-même. Il ne vénérait pas la force politique comme Machiavel ou comme Ranke lui-même. Il l'estimait à cause des bons effets qui lui semblaient en résulter pour la vie entière du peuple. C'est ici qu'il se séparait radicalement des libéraux. Pour ceux-ci le despotisme militaire signifiait la perte de tous les biens intellectuels et moraux les plus nobles. L'esprit de

contradiction poussa Droysen à soutenir juste le contraire. Selon lui, non seulement la moralité et la culture ne souffrent pas sous un régime militaire, mais elles ne peuvent s'épanouir qu'au sein d'un Etat fort. Cela est encore plus vrai de la nationalité. Les libéraux pensaient que des nations pouvaient subsister et agir comme forces spirituelles sans une sévère organisation politique. Droysen opposait à cette conception *de l'Allemagne du Sud* l'idée que les nationalités qui ne s'appuyaient pas sur un grand État militairement fort (la Prusse) étaient destinées à périr.

C'est au développement de cette thèse que sont consacrées les deux principales œuvres historiques de Droysen. La première, l'histoire d'Alexandre et de l'Hellénisme, peut-être plus encore que la seconde, l'histoire de la politique prussienne. Droysen jugeait les politiques grecs non seulement au point de vue réaliste, — des tories anglais comme Mitfords l'avaient fait déjà — mais avec un esprit de parti dogmatique. Il demandait aux illustres défenseurs de la liberté grecque la preuve que le gouvernement des petits États républicains et la corruption morale allaient de pair. Au démembrement des communautés grecques, il opposait la monarchie macédonienne avec sa caste d'officiers pleins du sentiment de l'honneur (*Offizierstand voll Ehrgefühl*). Si elle n'avait pas réuni les petits États grecs, la nationalité hellénique eût été écrasée par l'Orient. Des politiques à courte vue ou intéressés pouvaient seuls contrecarrer ce développement bienfaisant Démosthène, outre qu'il avait des vues étroites, était corrompu par les Perses. L'histoire de l'hellénisme montre que la civilisation grecque ne pouvait se répandre en Orient qu'avec l'aide des généraux macédoniens. Il est intéressant de comparer Droysen avec un juge moins prévenu, comme Mommsen. L'auteur de l'*Histoire romaine* n'est pas plus doux pour les doctrinaires politiques que l'auteur de l'*Histoire d'Alexandre*. Mais il n'a jamais mis sur le même rang la culture helléniste officiellement et militairement dirigée, et l'éclosion spontanée de la civilisation de l'époque classique.

Dans le choix de la matière, Droysen était peut-être plus unilatéral encore que les libéraux. Il faisait une place très insuffisante aux affaires économiques. Il ne s'occupait pour ainsi dire par des conditions géographiques des événements historiques. La religion

n'existait pas pour lui. Il consacrait exclusivement son attention aux princes et aux hommes d'État qui avaient su, avec des matériaux rebelles, créer un empire fort. Il ne donne qu'une histoire politique et principalement une histoire de personnages. Son idéal n'est pas un développement inconscient, c'est la libre création.

Droysen n'était pas comme Ranke un adepte de la méthode de Niebuhr. Son *Alexandre le Grand*, comme œuvre critique, appartient encore à la période d'avant le Rationalisme. Il ne faisait pas de critique objective, comme l'école de Voltaire ; pas davantage d'analyse des sources. Il accueillait des anecdotes qui manifestement sont des inventions de rhéteurs récents. En principe il abandonnait les discours d'Arrien, mais il se plaisait à en orner son récit. Un savant moderne a nommé non sans raison son histoire des diadoques une *paraphrase des sources* (Beloch, *Griech. Geschichte* [1904] III, 2, p. 14). Heureusement il se trouvait pour son second ouvrage dans une position plus favorable vis-à-vis des sources. Les actes originaux étaient si abondants qu'il pouvait renoncer à des narrations toutes faites. Aussi dans son *Histoire de la politique prussienne* dépassa-t-il Ranke lui-même pour la méthode. Surtout en traitant des premiers temps. La méthode de Ranke échouait devant le moyen âge. Droysen, le premier depuis Möser, entreprit d'écrire l'histoire avec des documents que Ranke qualifiait dédaigneusement de « sans vie ». Il accomplit la tâche où l'école de Ranke n'avait pas réussi.

Son *Histoire de la politique prussienne* poursuit aussi des intentions politiques. Droysen veut démontrer que c'est en travaillant à étendre sa puissance que la Prusse servait le mieux la cause de l'unité allemande. On n'en tiendra pas moins les premiers volumes de la *Politique* non seulement pour la meilleure œuvre de Droysen, mais pour une des créations les plus remarquables de l'historiographie moderne. On n'avait plus depuis Möser exposé aussi scientifiquement l'histoire de la fondation d'un État territorial (allemand). Les grandes lignes sont maintenues et façonnées avec une sûreté admirable. Droysen ne fait aucune concession aux amateurs de récits romanesques et divertissants. Il ne donne pas d'insignifiantes anecdotes sur la vie privée de ses héros. Il a toujours les yeux sur son but. Il a peut-être marqué la continuité du développement plus

fortement que ne le permet l'histoire. Mais il n'a jamais oublié qu'il écrivait l'histoire d'un État, et non celle de quelques personnages.

Il est fâcheux que les derniers volumes soient plus faibles. A mesure qu'on approche du présent, l'exposé devient plus diffus, finalement même informe ; et puis il renonce de plus en plus à une impartialité scientifique. Une stérile apologétique de journaliste prend la place de considérations historiques. Droysen éprouve le besoin de démontrer que la politique prussienne a toujours eu de son côté non seulement le droit *interne*, mais aussi le droit extérieur et formel. Il traite l'histoire des XVIIe et XVIIIe siècles dans le style des jurisconsultes de la couronne de cette époque. C'est le point de vue le plus infécond pour l'histoire qu'on puisse imaginer : c'eût été justement le devoir de l'historien de négliger des vétilles juridiques pour pénétrer jusqu'au cœur des affaires.

L'élève le plus distingué de Droysen fut Treitschke, qui combina remarquablement ses vues avec celles de l'école libérale nationale.

VI. — La Tendance géographique et Charles Ritter.

1. — *Remarques générales.*

La doctrine de Charles Ritter sur l'influence historique des conditions géographiques était apparentée avec « la résistance de l'histoire maltraitée » (selon le mot de Lord Acton) contre les principes de la Révolution française, résistance qui trouva son expression dans la doctrine politique du Romantisme. Celui-ci avait pensé que de nouvelles créations dans la vie des peuples ne pouvaient se maintenir qu'en se rattachant à la tradition politique nationale : Ritter voulut démontrer que les diversités dans la configuration du sol opposaient aussi un obstacle aux efforts du Rationalisme vers l'égalité. La Révolution et l'Empire avaient transporté les cadres de leurs institutions de France en Italie, en Espagne, etc. A ces tendances vers l'unification Ritter oppose la thèse que le développement et la constitution des États dépendent de conditions géographiques (voulues de Dieu).

Mais Ritter se trouvait ici sur un terrain beaucoup plus solide que

les politiques du Romantisme, dont la *nationalité invariable* reposait sur des hypothèses et ne s'établissait en général que par des conclusions tirées d'une communauté de langue postérieure. Les facteurs géographiques dont il se servait possèdent réellement un caractère de stabilité. En outre il appliquait sa méthode avec plus de prudence que les Romantiques. Quelques erreurs qu'il ait commises dans les détails, les inspirations qu'il a léguées à l'histoire sont d'une valeur plus durable que les préceptes de l'école de Burke.

On ne se contredit pas en disant que Ritter doit au Romantisme ce qu'il a de meilleur. Il avait appris de lui à peser l'importance des forces inconscientes et lentes. Ce n'était pas une nouveauté, de relever l'influence du climat et de la situation géographique sur l'histoire. Des théoriciens de l'antiquité avaient déjà cherché à mettre en rapport, d'une façon tout extérieure, il est vrai, le caractère d'un peuple avec le climat, et l'on sait qu'au XVIII[e] siècle Montesquieu reprit avec succès ces idées. Mais l'action réciproque de la nature d'un pays et de son histoire n'avait pas été encore systématiquement exposée. Et puis les savants, dans le même ordre d'idées que la théorie catastrophique (ci-dessus p. 427 s.) n'avaient eu recours à une explication géographique que dans des cas où elle s'imposait avec évidence, par exemple quand le commerce d'un pays s'appuyait sur un grand fleuve navigable ou qu'une vie de bien-être et de mollesse s'était développée dans une contrée chaude. Ritter changea tout cela. Il mit fin aux théories grossières de la spéculation antérieure. Il chercha à approfondir les effets que produit sur l'histoire, sans que les hommes qui agissent en aient conscience, la configuration géographique d'un pays. Il enseigna aussi que les conditions géographiques elles-mêmes ne doivent pas être tenues pour immuables.

Il a formulé lui-même très clairement la différence de principe qui le séparait de ses devanciers. On lit dans l'introduction à la première édition de *Erdkunde im Verhältniss zur Natur und zur Geschichte des Menschen* (1817 p. 3) : *Der Einfluss der Natur auf die Völker ist anerkannt und von jeher ein wichtiger Gegenstand der Untersuchung für Völker-, Staats-, und Menschengeschichte gewesen; auch in unseren Tagen ist er laut zur Sprache gekommen. Es wirkt aber die Natur überall nur allmählich und mehr noch im Verbor-*

genen als am hellen Tage... Ihre Verhältnisse und Einwirkungen sind überall tiefer als sie erscheinen, einfacher als sie in der ersten Mannigfaltigkeit aussehen, und zum Erstaunen weit sich verbreitend und folgenreich. Ja die stille Gewalt, die sie ausübt bedarf einer gleich stillen Seele, in die ihre Erscheinungen eingehen, um in ihrer Gesetzmässigkeit ungestört bis zum Mittelpunkte zu dringen[1].

On le voit, Ritter partageait avec les Romantiques l'affectueux abandon aux choses données, aux choses établies. Mais il évitait de recourir comme eux à des forces mystiques, d'un usage commode. Lui et son disciple Ratzel, ont souvent mis au premier plan d'une façon trop exclusive les conditions géographiques, et ramené à tort à des causes géographiques des événements politiques qui leur étaient imparfaitement connus. Mais leurs opinions étaient fondées dans la réalité. L'historiographie ne s'est jamais bien trouvée d'avoir cru pouvoir se passer des enseignements de la géographie.

Karl Ritter (1779 à 1859) ne peut faire ici l'objet d'une étude détaillée, pas plus que Montesquieu ou Rousseau. Nous ne citons qu'à cause de son influence sur l'historiographie sa *Erdkunde* (1re édit. 1817-18, complètement remaniée dans la 2e édit. 1822 à 1859 ; toutes deux inachevées, la 2e ne traitant que de l'Afrique et de l'Asie). Les rapports de Ritter avec ses prédécesseurs sont étudiés dans le travail de l'élève de Ratzel A. Wünsche, *Die geschichtliche Bewegung und ihre geographische Bedingtheit bei C. R. und bei seinen hervorragendsten Vorgängern in der Anthropogeographie* 1889. (Diss. de Leipzig). Sur la spéculation antique Cf. R. Pöhlmann, *Hellenische Anschauungen über den Zusammenhang zwischen Natur und Geschichte* 1879.

2. — *Curtius*.

Ritter a trouvé parmi les historiens moins de successeurs qu'on n'eût pu l'attendre. Il a été négligé par les représentants de l'idéologie. Et les autres (comme Leo par exemple) ne lui ont payé leur

1. L'influence de la nature sur les peuples est reconnue ; elle a été depuis longtemps un sujet de recherches pour l'histoire des peuples, des Etats et des hommes ; de nos jours encore elle a été proclamée. Mais la nature n'agit partout que peu à peu, et plutôt secrètement qu'en plein jour... Ses conditions et ses actions sont partout plus profondes qu'elles n'apparaissent, plus simples qu'elles n'en ont l'air au premier aspect de leur variété ; elles étendent étonnamment loin leurs conséquences. Le silencieux pouvoir qu'elle exerce demande une âme également silencieuse où ses phénomènes aient accès, pour pénétrer dans leur régularité sans empêchement jusqu'au centre.

tribut que dans des introductions ou des remarques occasionnelles, mais sans se soumettre à son instigation. Un seul parmi les grands historiens peut être désigné comme son élève : c'est Ernest Curtius.

Ernst CURTIUS, né 1814 à Lübeck, philologue, fait comme étudiant déjà connaissance avec la Grèce par un assez long séjour, enseigne au gymnase français et au gymnase de Joachimsthal de Berlin, 1844, professeur à l'université de Berlin et précepteur du futur empereur Frédéric III, 1856 professeur de philologie classique et d'archéologie à Goettingue, 1868 appelé à Berlin comme professeur d'histoire ancienne, meurt dans cette ville 1896. Outre sa *Griechische Geschichte* (*bis zum Ende der Selbstständigkeit Griechenlands*) 1857 à 1867 (fortement remaniée dans les éditions suivantes) des sujets historiques sont souvent abordés dans les discours recueillis sous le titre de *Altertum und Gegenwart* (1875 à 1889). — Son principal ouvrage géographique est *Peleponnesos* 1851-52.
Biographie dans *Lebensbild in Briefen* publiée par son fils Friedrich Curtius 1903 (nouvelle édition remaniée 1913). En outre : Ch. Broicher, *Erinnerungen an E. C.* 1897 ; L. Gurlitt *id.* 1902 ; F. Hashagen. *E. C.* (se rattache au *Lebensbild*) 1904; H. Gelzer *Ausgewählte kleine Schriften* (1907) 239 ss. ; Nécrologe de A. Michaelis dans *Allgemeine Zeitung*, 1896 n[os] 182 à 184; Hodgkin *E. C.* 1905.

L'*Histoire Grecque* de Curtius parut en même temps que les chefs-d'œuvre de l'historiographie politique de l'école libérale nationale et que l'*Histoire de la Grèce* de Grote. C'est pour cela qu'on ne lui a souvent pas rendu justice. On voyait seulement en quoi elle retardait sur la nouvelle tendance, et qu'elle ne suivait pas le progrès dans la considération réaliste des idées et des conflits politiques. On ne faisait pas attention qu'en revanche elle situait pour la première fois l'histoire grecque dans son pays.

Les historiens contemporains prenaient consciemment une attitude d'opposition au Romantisme. Curtius en restait aux problèmes qu'avait soulevés la science allemande dans les premières années du XIX[e] siècle. Sans doute il évita les étroitesses du Romantisme politique. Malgré tout ce qu'il apprit d'Ottfried Muller, il n'accepta qu'avec des réserves son purisme nationaliste. Il adopta d'autant plus complètement la doctrine de Karl Ritter. Non seulement dans la géographie historique comme dans son *Péloponèse*, mais aussi comme historien, Curtius ne peut être rangé sur la même ligne que d'autres grands historiens que là où il traite des problèmes géographiques. Ses fines explications touchant l'influence qu'ont exercée sur

le développement de l'histoire grecque la configuration du sol et le climat du monde hellénique laissent loin derrière elle, les remarques sèches et tout extérieures des historiens politiques anglais. C'est ici qu'il excelle, parce que la réalité déjà satisfaisait son regard de poète. Sa description du pays est tracée avec le poinçon de l'artiste, sans manquer pour cela de précision scientifique.

Il n'était pas en état de traiter de la même façon les problèmes constitutionnels, administratifs, économiques. Peut-être lui manquait-il l'éducation politique, mais plus encore l'indispensable sans-gène vis-à-vis des sources et de la tradition. Comme géographe il lui arrivait d'élever de fortes objections contre la tradition antique; comme historien, il n'en était que trop esclave. Ce n'est pas qu'il fût en principe l'ennemi des recherches critiques. Mais la Grèce faisait tellement partie de sa vie sentimentale qu'il ne s'approchait de ses vestiges qu'avec un religieux respect. Jakob Burckhardt avait coutume de le nommer avec un grain d'ironie un *prêtre de la science*. Il était trop poète pour un historien. Il considérait volontiers les légendes grecques comme des créations poétiques et symboliques ; il n'était pas d'humeur à les prendre en masse ou en partie pour des inventions ouvertement tendancieuses. Il vénérait comme les Romantiques la tradition *authentique*.

L'historiographie de Curtius donne une expression admirable, vraiment classique, au rêve d'une Grèce idéale qui avait hanté une génération placée en même temps sous l'influence des classiques allemands et celle de la piété romantique. Dans l'art grec, Curtius n'appréciait que le caractère apollinien ; le dyonisiaque lui resta étranger. Et inconsciemment il transporta à l'histoire grecque les idées que lui suggérait l'art grec. Il procéda comme si les luttes politiques et économiques dans le sein de l'antique Cité avaient été inspirées par les mêmes sentiments de noble humanité et de *sophrosyne* que les créations classiques de l'art et de la poésie helléniques. Il n'avait pas assez de sang-froid pour distinguer la vie artistique des Grecs de leur vie politique. Il n'altérait pas directement les sources. Mais son style classique, emporté par un noble élan, jette autour de tous les événements un voile poétique. On n'y entend qu'assourdi ou pas du tout l'écho des dures nécessités de la vie

économique et politique. Ce n'est pas une histoire qu'il nous offre, mais une vision poétique.

Parmi les historiens romantiques de l'Allemagne, Curtius a été le plus grand artiste. L'harmonie de son exposition, où ses propres idées, la tradition et les hypothèses sont fondues en un seul jet, est acquise au prix d'obscurités dans le fond politique et sociologique sur lequel elle repose. Mais elle jaillissait d'un véritable sentiment artistique. Ce n'était pas la pose d'un humaniste enthousiaste de l'antiquité. C'est par affinité de nature que Curtius se sentait attiré vers l'art grec de l'époque classique.

B. — L'HISTORIOGRAPHIE DU LIBÉRALISME

ET LES CONTINUATEURS DE L'HISTORIOGRAPHIE DU RATIONALISME

I. — Remarques générales.

Le Libéralisme et le Rationalisme. — Au fond, la littérature historique du Romantisme n'eut d'action que sur un petit cercle. Ce sont presque exclusivement des vues romantiques qui dominèrent les recherches historiques et les travaux d'érudition ; mais les œuvres qui atteignirent le grand public, dans la première moitié du XIXe siècle, sont celles qui étaient écrites au point de vue libéral.

L'historiographie libérale est la continuation directe de l'historiographie du Rationalisme, modifiée par les expériences de la Révolution française et des luttes constitutionnelles de la Restauration. Elle représentait aussi bien que Voltaire et Montesquieu les aspirations de la bourgeoisie aisée et cultivée. Elle se distingua de l'école précédente surtout par les rapports plus étroits qu'elle entretint avec la politique du jour, ce qui restreignit beaucoup le nombre des problèmes politiques.

La spéculation française du XVIIIe siècle avait, en principe au moins, embrassé l'histoire universelle. Elle avait laissé errer son regard sur la terre entière. Elle avait jugé dignes d'attention les organisations politiques de tous les peuples. Elle avait effleuré, souvent à la légère, mais de manière à faire penser, les problèmes les plus divers. L'intérêt historique de l'école libérale était plus limité. Le Rationalisme était en somme victorieux, et les événements semblaient avoir fait aboutir ses recherches. Il ne restait qu'à écarter les derniers obstacles qui s'opposaient au règne de la bourgeoisie, à faire de la royauté de Charles X celle de Louis-Philippe. Le problème du constitutionnalisme s'imposait en première

ligne. Que fallait-il préférer, la royauté absolue avec des privilèges pour la Noblesse et le Militaire, ou un gouvernement parlementaire? Telle était la question qui occupait presque seule les historiens libéraux, surtout en Europe. Quant à l'histoire de la Chine, que le Rationalisme, non sans raison, s'était mis à étudier, quant à l'Orient musulman et aux peuples sauvages, il n'en fut plus question. Cette partie de l'histoire ne pouvait fournir des idées et des leçons aux luttes constitutionnelles du présent.

Les libéraux, dans leurs principes historiques et politiques, étaient plus enchaînés au dogme que les rationalistes. Ils employaient, il est vrai, un langage plus modéré que les écrivains du XVIIIe siècle, mais on aurait tort d'en conclure qu'ils étaient moins intransigeants, moins étroits dans leurs opinions. C'est le contraire. Ils s'exprimaient plus posément parce qu'à leurs yeux tout honnête homme cultivé devait partager leur manière de voir. Les rationalistes avaient formé au XVIIIe siècle une petite minorité souvent harcelée, qui devait péniblement se faire sa place à côté des anciennes puissances. Leurs œuvres sentent la poudre. Leur polémique mordante vise à jeter à terre leurs adversaires. Au moment où les libéraux mirent la main à leurs travaux historiques, les idées principales du Rationalisme avaient presque complètement triomphé dans la bourgeoisie. Si le Voltairianisme agressif, pour agir, suppose l'existence d'une foi religieuse, les libéraux, eux, pouvaient s'abstenir de railler cette foi; la bourgeoisie de leur temps était si profondément voltairienne qu'elle ne s'intéressait même plus à des attaques contre l'Église. Les rationalistes avaient dû se forger leurs opinions en luttant; les libéraux les trouvaient toutes faites. Voltaire avait dû démontrer à sa génération que la tolérance religieuse était profitable au bien de l'Etat. C'était devenu un dogme pour les libéraux. Ce n'est pas non plus un hasard que les revendications politiques du voltairianisme n'aient abouti en grande partie que dans la première moitié du XIXe siècle.

Influence du constitutionnalisme anglais. — Les principes non démontrés de l'historiographie libérale n'avaient pour s'appuyer qu'un seul exemple dans l'histoire, le bon fonctionnement de la constitution anglaise. Aussi le constitutionnalisme anglais, comme

on sait, fut-il présenté comme un modèle par les libéraux de tous les pays. Les historiens français de la Restauration traitèrent l'histoire MODERNE de l'Angleterre aussi fréquemment que celle de leur propre État, et dans d'autres pays les ouvrages historiques anglais trouvèrent autant, sinon plus de lecteurs que les nationaux. Ce fut une faute des libéraux, de recommander à l'imitation une constitution qui ne leur était qu'insuffisamment connue, et dont ils détachaient arbitrairement quelques détails comme s'ils étaient applicables partout. Chose plus nuisible encore à la science historique, ils ne prirent pas en considération les conditions géographiques et historiques uniques qui seules pouvaient expliquer l'existence d'une constitution comme celle de l'Angleterre depuis le XVIIIe siècle. Les suites funestes de cette négligence se montrèrent dans la politique du Libéralisme, aussi bien que dans son historiographie. L'exemple de l'Angleterre fit taxer infiniment trop bas la puissance militaire. Il fit croire que l'intervention résolue de la bourgeoisie suffisait partout pour accomplir, par des voies à demi légales, une révolution politique comme la *glorieuse Révolution* de 1688. On estima beaucoup trop haut la valeur de dispositions formelles de la constitution. Dans l'idée que les Anglais avaient dû à quelques lois et pétitions heureuses la conservation de leur liberté, on donna beaucoup trop d'importance à l'histoire des débats parlementaires et des combats législatifs. On fit sortir de grands changements historiques du mode de votation d'un parlement ou d'une formule de loi qu'un parti avait par hasard fait passer. On s'imagina que les discussions des Chambres décidaient en général des destinées d'un pays. Ce qui renforça cette illusion, c'est que, au moins sur le continent, avant 1848, les classes inférieures non représentées aux Parlements, avaient en face des événements politiques une attitude toute passive. On ne croyait pas non plus avoir à les reconnaître dans l'histoire comme une puissance.

La théorie historicopolitique du Libéralisme est proche parente de l'économie politique classique. Elle n'est pas individualiste, comme on l'a cru. Elle ne demande pas la liberté du citoyen pour elle-même, mais parce qu'elle est persuadée de l'avantage qu'a l'État à ce que les forces de toutes les conditions se mesurent en une libre concurrence. Des aristocrates, tels que Guillaume de Humboldt, pouvaient

vanter la liberté de l'État comme un moyen de développer l'individualité ; les libéraux partaient du bien de la communauté. Un État de citoyens libres, c'est-à-dire un État où il n'y a pas de castes privilégiées, où la bourgeoisie n'est pas dans une situation inférieure au Militaire ou à la Noblesse, a plus de valeur comme État qu'un despotisme militaire qui ne peut durer, comme l'a montré l'exemple de Napoléon. On ne voulait pas reconnaître une importance spéciale à une forte organisation militaire. On attribuait les victoires dans les guerres de la Révolution ou les guerres de l'indépendance allemande au caractère populaire qu'avaient eu leurs campagnes. Les biens qui donnent du prix à la vie de l'individu et de l'État, peuvent être détruits, pensait-on, mais non créés par le despotisme ; ils ne se développent que dans la liberté. C'était la conception historique dont celle de Droysen était justement la contre-partie.

Attitude de l'historiographie libérale vis-à-vis des chefs du Rationalisme. — On le voit, de la conception cynique du monde qu'avait Voltaire, il était bien peu resté chez les hommes qui se considéraient comme disciples du Rationalisme. D'autant plus influent fut l'optimisme de Rousseau. La foi en la bonté naturelle des hommes qui inspire les écrits du citoyen de Genève, dominait aussi la doctrine libérale. Seulement, instruit par les expériences de la Révolution française, on pensait trouver les bonnes qualités de la nature humaine moins dans le peuple que dans la bourgeoisie cultivée. Les libéraux étaient des Whigs, et non des Jacobins. A l'optimisme imaginaire de Rousseau ils joignaient l'importance exagérée attachée par les juristes, depuis Montesquieu, à des formes de lois et à des constitutions. L'éloge prodigué par l'*Esprit des lois* à la constitution anglaise n'avait-il pas été confirmé par l'histoire ? La réprobation du despotisme n'avait-elle pas touché juste ? L'idéal de Voltaire sentait trop l'absolutisme ; les théories de Rousseau semblaient mener à l'anarchie. Quoi de plus naturel pour les libéraux que de s'approprier les doctrines de Montesquieu en politique aussi bien qu'en histoire ?

Ni Montesquieu, ni Rousseau, sans doute, n'offraient de modèle pour l'historiographie. Parmi les chefs du Rationalisme, Voltaire seul avait écrit l'histoire. Mais sa froide analyse, son habitude de regarder l'histoire du point de vue du despote éclairé, étaient trop

en contradiction avec les opinions des libéraux, qui ne voulaient pas voir dans le peuple de simples sujets, pour que sa méthode pût trouver encore au XIX[e] siècle beaucoup d'imitateurs. Et puis les libéraux n'étaient pas moins éblouis que les romantiques par la chaleur de la narration de Walter Scott, à côté de laquelle Voltaire et ses disciples paraissaient manquer par trop de sentiment. On pouvait renier le conservatisme romantique du poète écossais. Mais pourquoi n'aurait-on pas pu tout aussi bien RACONTER au point de vue du libéralisme progressif ? Pourquoi la doctrine de la couleur locale ne se serait-elle pas accommodée d'une conception de l'histoire qui glorifiait les héros de la *liberté* aussi bien que de celle qui favorisait les puissances conservatrices ? Aussi Thierry a-t-il déjà réalisé l'alliance de la forme romantique avec les tendances libérales.

L'école des vieux-libéraux. — Cela étant, peu d'historiens libéraux prirent pour modèle la méthode historique de Voltaire. Ce furent presque exclusivement des fonctionnaires ou des hommes d'État. Naturellement, il ne s'agissait que de la partie POSITIVE de l'historiographie de Voltaire : on laissa tomber, pour divers motifs, la polémique contre la religion et l'Église. Mais ces historiens gardèrent la largeur d'horizon de l'historiographie de Voltaire. Ils considérèrent l'histoire d'en haut plutôt que d'en bas. Ils oublièrent moins que les constitutionnalistes que l'organisation de l'État doit être forte au dedans et au dehors. Ils attachèrent plus de prix à une administration rationnelle qu'à des institutions libres.

Nous parlerons dans ce qui suit de quelques représentants de cette tendance que l'on pourrait désigner, pour les différencier des libéraux proprement dits, par le nom de *Vieux-libéraux*.

II. — Les continuateurs libéraux de l'historiographie de Voltaire

1. — *Raumer*.

Friedrich von RAUMER, né 1781 à Wörlitz près de Dessau, entre 1801 dans l'administration prussienne, appelé 1810 comme conseiller au ministère des Finances, 1811 professeur à Breslau, 1819 à Berlin, 1848 membre de l'Assemblée nationale allemande, plus tard de la Chambre des seigneurs de Prusse, mort 1873. Nous appartient comme auteur de

Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit (1823 à 1825). A citer en outre : *Geschichte Europas seit dem Ende de 15. Jahrhunderts* (1832 à 1850) et *Recherches sur le développement historique des notions de droit d'État et de Politique* (1826). Ses nombreux petits travaux sont recueillis en partie dans *Vermischte Schriften* (1851 à 1854). Raumer est connu encore comme fondateur du *Historisches Taschenbuch* (1830).

Pour la biographie, *Lebenslauf und Briefwechsel* (1861) composé par lui-même. Nous devons à Ranke la meilleure caractéristique de Raumer historien : *Hist. Ztschr.* 31 (1874), 151 ss. Cf. de plus Giesebrecht *Sitzungsberichte der Münchener Akademie*, 1874, 17 ss.

On a pris l'habitude de compter l'*Histoire des Hohenstaufen* de Raumer au nombre des livres d'histoire romantiques. On n'a pas eu tout à fait tort. Le choix du sujet répondait certainement en partie au goût du temps pour le moyen âge et l'exposition n'est pas restée étrangère à la réaction romantique contre les idées de la Révolution française. Raumer aime à relever le fait que l'État et l'administration au moyen âge n'ont pas été réglés sur les principes de l'*égalité philosophique*. Il obéissait à l'occasion aux instigations de l'idéologie historique et il poursuivit par exemple, les effets de l'idée d'Empire. Maints passages ont une légère couleur apologétique ; d'autres trahissent clairement des sentiments de piété.

Mais ce sont là des détails. Rien chez Raumer ne porte la trace du pieux enthousiasme des romantiques pour le moyen âge. Il considérait bien plutôt le siècle des Hohenstaufen avec les yeux d'un bureaucrate vieux-libéral. L'air du XVIII[e] siècle souffle dans sa narration. Seulement, comme politique, Raumer n'appartenait pas à l'école de Rousseau, mais à celle de Voltaire. Il est pour l'État policier éclairé. Il faut à tout prix éviter les excès ; mais les autorités ont à montrer une intelligente tolérance pour les faiblesses humaines. Le devoir du fonctionnaire cultivé consiste à mettre impartialement à la raison les insensés qui se querellent. La théorie égalitaire est à rejeter. Mais non parce qu'elle heurte le développement organique ou national, tout simplement parce qu'elle n'est pas pratique. Est-ce un romantique qui oppose l'une à l'autre les *armées permanentes des moines et des soldats*, et qui justifie l'existence des couvents par le fait que *les moines se nourrissaient par leurs propres ressources à l'intérieur de leurs murs, sans être directement à charge aux autres habitants de la ville* (VI, 435) ?

Raumer s'était fait ses opinions politiques dans la Prusse de Frédéric II. Les vues nouvelles du Romantisme politique ne firent, en somme, aucune impression sur lui. Frédéric le Grand et Voltaire avaient déjà mené la même polémique que lui contre Rousseau. La forme de l'exposition est en harmonie avec le fond, elle appartient tout à fait encore au XVIIIe siècle. Raumer ne poursuit pas la couleur locale. Son récit est pragmatiquement ordonné, son style a un léger pathos ; il rappelle Robertson plus que Chateaubriand. La composition est manifestement imitée de celle du *Siècle de Louis XIV*. La deuxième partie, les *Altertümer*, traite selon le plan de Voltaire de l'État et l'Église, du commerce et de l'économie publique, des arts et des sciences, des mœurs et coutumes. Raumer s'était cru obligé de s'excuser auprès des classicistes de cet abandon du style ancien, soixante-quinze ans après Voltaire ! (Préface du 5e vol.). Mais sa pensée n'était pas aussi réaliste que celle de l'historien français. Il traitait le moyen âge avec le laisser aller qui était d'usage en Allemagne depuis Spittler. Il ne parvenait pas à bien saisir les conditions juridiques. Il ne se débarrassa pas de l'idée d'un État policier bien ordonné. Il jugeait des institutions nées de l'insécurité générale selon les figures qu'elles prendraient dans un état de fonctionnaires contemporain. On a vanté ses réflexions, fécondées disait-on et disait-il lui-même, par l'expérience de l'administration pratique. C'est très juste ; mais leur rapport avec la pratique eut pour conséquence que Raumer crut pouvoir se contenter de son expérience restreinte. Nulle part il ne pénètre jusqu'à l'essentiel. Les problèmes centraux ne sont point fouillés ; entre les différentes sections il y a moins de liaison encore que chez Voltaire.

Malheureusement la critique de Raumer appartenait encore absolument à l'époque d'avant Niebuhr et Ranke. Il en avait aussi peu que Thierry. Il ne distinguait pas les relations modernes des anciennes, ni les étrangères des indigènes. Il reproduisait d'ordinaire ses sources sans critique et répétait leurs chiffres d'armées fantastiques, comme s'il n'avait jamais entendu parler de la polémique de Voltaire. Il négligea d'examiner sérieusement l'influence de la civilisation arabe et de la civilisation byzantine.

Raumer était un aimable conteur, un bon peintre, mais non un penseur distingué. Il fournit une causerie mondaine plutôt qu'une

recherche de l'enchaînement profond des causes. Il n'en réussit que mieux à satisfaire le goût du grand public.

2. — *Guizot.*

François Pierre Guillaume Guizot, né à Nîmes 1787 de parents protestants et pour cette raison élevé à Genève, 1812 professeur d'histoire à la Sorbonne, sous la Restauration temporairement conseiller d'Etat, après la révolution de Juillet, ministre de l'Intérieur (1830), ministre de l'Instruction publique 1832 à 1843, 1835-36, 1836-37, ambassadeur 1840 en Angleterre, 1840 à 1848 ministre des Affaires étrangères, évincé de ses postes politiques par la Révolution de 1848, mort 1874 sur ses terres en Normandie. A considérer ici comme auteur de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre* (jusqu'à la mort de Charles Ier, 1826-27), continuée plus tard par *Histoire de la République d'Angleterre et d'Olivier Cromwell* (1854) et l'*Histoire du Protectorat de Richard Cromwell et du rétablissement des Stuarts* (1856), complétée par de petits écrits (*Monk*, 1851 ; *L'Amour dans le mariage*, 1855) et comme auteur du *Cours d'histoire moderne* (1829-1832) qui fut plus tard divisé en *Histoire générale de la civilisation en Europe* et *Histoire de la civilisation en France*. Cf. encore : *Washington ; la fondation de la République des Etats-Unis* (1840) ; *Sir Robert Peel* (1851), *Histoire des origines du gouvernement représentatif* (1881).

Guizot a raconté sa vie dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* (1858 à 1867). Sur l'homme politique et l'historien, Cf. J. Simon, *Thiers, G., Rémusat* 1885 ; A. Bardoux, *G.* 1894.

L'histoire de la Révolution d'Angleterre. — Le chef français des *Doctrinaires* se rattacha de plus près encore à la manière des rationalistes.

Son principal ouvrage, *la Révolution anglaise*, établit des types et des raisonnements tout à fait dans le goût du XVIIIe siècle. L'auteur veut tirer de l'histoire des leçons positives pour le présent ; il n'aspire pas à une reconstitution colorée du passé. Il ne se distingue des rationalistes que par le but auquel il vise : il ne prêche pas le despotisme éclairé, mais la monarchie constitutionnelle. Ses héros ne sont pas les Stuarts, mais les champions des droits parlementaires.

Comme historien d'un mouvement révolutionnaire, Guizot était incontestablement supérieur à Hume. Il pénétrait la nature des révolutions politiques mieux que l'historien anglais n'avait été capable de le faire. Il travaillait son sujet avec plus de soin et entrait avec plus de sympathie dans les détails. Mais il ne s'est pas

dégagé de bien des défauts de l'historiographie rationaliste. Il présentait souvent comme des types les événements de la Révolution anglaise pour en tirer des allusions au présent. Il subordonnait ses réflexions à une thèse, savoir que le pouvoir absolu est illégitime en soi. Il consulta un matériel plus riche que ses prédécesseurs et disposa pour la première fois des trésors des Archives françaises. Mais il ne s'appliqua pas à une critique méthodique de ses sources. Il tenait pour historiques, sans examen, les données de Clarendon ; il accordait à des mémoires et à des procès politiques une confiance peu justifiée. Il ne péchait pas par naïveté. Quand ses sources représentent des tendances qu'il connaît directement par les luttes politiques actuelles, il sait très bien les reconnaître; il a spécialement critiqué sévèrement et intelligemment ses devanciers. Mais il était loin de se plonger dévotement, comme Ranke, dans des querelles de partis depuis longtemps éteintes. Cela le rendait incapable de reconnaître jusqu'à quel point, même dans des récits en apparence impartiaux, l'intelligence historique avait été faussée par la situation politique du moment.

La *Révolution d'Angleterre* est un livre extraordinairement sage. Comparé aux autres ouvrages d'histoire libéraux, il est sans prévention. Il échappe au travers romantique, de tout sacrifier à la narration, aussi bien qu'au penchant libéral pour les déclamations déplacées. Mais le jugement de l'auteur est trop dépendant des luttes constitutionnelles de la Restauration pour pouvoir saisir l'originalité de la révolution anglaise. Guizot ne méconnut pas complètement le Puritanisme. Mais il n'en fit jamais voir l'importance. La France de Charles X offrait trop peu d'analogies avec le Presbytérianisme anglais. Il traita les Puritains comme ses contemporains pouvaient les comprendre, comme un parti politique.

Guizot historien de la civilisation. — On peut caractériser de la même façon l'ouvrage que Guizot a consacré à l'*Histoire de la civilisation en France* au moyen âge. Il ne fait de cette histoire ni une tendre idylle d'amour ni une mascarade de gala. Il la traite en philosophe (dans le sens qu'avait le mot en France au XVIIIᵉ siècle). Son modèle n'est pas Chateaubriand, c'est Robertson. On peut dire que son livre exécute ce qui, dans l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire, était

resté à l'état de projet. L'histoire des personnages n'est pas seulement dépouillée de sa prééminence, elle est éliminée en faveur de l'analyse raisonnée. On ne veut exposer que les grands changements dans l'État et dans la société.

Cependant Guizot était plus qu'un simple continuateur de l'historiographie de Voltaire. Ses réflexions historiques à lui aussi étaient influencées par la Révolution et ses suites. Comme ses contemporains allemands, il réduisait l'histoire à une lutte entre des principes opposés. Son attention était tournée avant tout sur l'action politique de principes généraux ; l'histoire de la philosophie, des sciences et des arts n'avait pas pour lui d'importance spéciale. La seule chose qui le séparait de l'école de Guillaume de Humboldt, c'est qu'il ne s'abstenait pas de jugements de valeur, et s'occupait de préférence des idées qui paraissaient avoir amené l'histoire à son terme, à la monarchie constitutionnelle du roi-bourgeois Louis-Philippe.

Il était plus réaliste que les partisans allemands de l'idéologie. Il ne considérait qu'occasionnellement, comme les rationalistes, la possibilité que des principes politiques eussent pour base des faits économiques. Mais il n'avait garde de laisser de côté les conditions politiques concrètes ; l'histoire est moins spiritualisée chez lui que chez les disciples orthodoxes de l'idéologie. Son *Histoire de la Civilisation* offre une curieuse synthèse d'anciennes et de nouvelles idées : une froide analyse, guidée par une expérience pratique, des changements politiques, à la manière de Voltaire ou de Robertson, et à côté, des explications reposant sur la théorie de la valeur indépendante des principes généraux.

Le calme et le recueillement manquèrent malheureusement à Guizot pour fondre ensemble ces éléments disparates. Il n'y a pas d'unité dans ses réflexions. Il savait très bien critiquer celles d'autrui ; mais il ne s'appliquait pas à les repousser résolument pour les remplacer par des vues meilleures et personnelles. Il accorde par exemple que la *libération de l'esprit humain* qu'il fait remonter à la Réformation, a été *un fait plutôt qu'un principe*, par conséquent n'a pas été VOULUE par la Réformation. Mais il n'en tire pas les conséquences ; il maintient la définition tendancieuse du protestantisme que le rationalisme protestant avait établie. Il indique que les plaintes formulées par les protestants contre le gouvernement papal

étaient en grande partie mal fondées; mais il ne cherche pas à motiver dans un esprit d'indépendance scientifique l'origine de la Réformation. Et puis Guizot connaissait trop peu la matière. Ses essais de généralisation reposent exclusivement sur des données empruntées à des sources secondaires, des manuels et des relations modernes. Il a des formules spirituelles, il signale intelligemment bien des faiblesses de l'histoire traditionnelle : mais tout cela ne compense pas la connaissance insuffisante du sujet. Il est capable d'appeler Dante un humaniste. Moins encore que des ouvrages d'histoire politique, on improvise des histoires de la civilisation.

Le style de Guizot aussi est un compromis. C'est un exposé purement objectif qui eût le mieux convenu à sa nature. Son farouche doctrinanisme ne s'accordait pas avec le pathos de la rhétorique. Il n'en poursuivait pas moins des effets oratoires — sans autre succès que de ne pouvoir satisfaire ni l'art ni la science. Il renonça à agir par l'attrait d'une exposition simple et transparente, et tomba dans une éloquence académique d'une pénible lourdeur. Il est vrai que pour ne produire d'effet que par ses pensées il eût fallu les laisser tout autrement mûrir. On trouve chez lui, à côté de clichés et de remplissage, des expressions neuves, heureusement et fortement frappées.

Les œuvres historiques de Guizot ont eu une grande influence sur l'historiographie. Elles ont, justement peut-être par ce qu'elles avaient d'incomplet, donné de fortes impulsions. Plus d'un exposé postérieur doit sa philosophie de l'histoire à l'opposition que l'empirique était amené à faire aux trop promptes généralisations de Guizot. Mais lui-même a partagé le sort de la plupart des historiens publicistes. Il n'est resté vivant que tant que ses idées ont trouvé de l'écho dans la politique active.

Un contemporain qui a des affinités spirituelles avec Guizot est l'Anglais Henri Hallam, du parti des Whigs, né 1777 à Windsor, mort 1859. Dans la préface de son principal ouvrage, *Constitutional History of England from the accession of Henry VII, to the death of George II* (1827), Hallam loue Guizot comme le plus grand historien de la Révolution d'Angleterre, mais il représente lui-même le libéralisme doctrinaire d'une façon plus typique encore que l'homme d'État français. Son dogmatisme politique ne connait pas de développement, il ne constate que des époques d'orthodoxie et des époques de décadence.

Par le style également il ressemble au Français; sa raideur académique et sentencieuse fait le plus grand contraste avec le ton léger, formé à l'école du Romantisme, de son confrère whig Macaulay (qui dans un Essay connu a loué l'*Histoire constitutionnelle*).

Cet ouvrage fut précédé par *View of the State of Europe during the Middle Ages* (1878), qui devait lui servir en quelque sorte d'introduction. L'ouvrage postérieur, *Introduction to the Literature of Europe in the 15 th, 16 th, and 17 th Centuries* (1837 à 1839) n'est remarquable que par l'intention. C'est un des rares travaux qui s'occupent de l'histoire littéraire EUROPÉENNE. Malheureusement, Hallam en reste à un essai; il ne donne guère qu'une compilation tout extérieure.

3. — *Thiers*.

Adolphe THIERS, né 1797 à Marseille, d'abord avocat, puis surtout journaliste, à partir de 1820-21 à Paris, 1832 et 34 ministre de l'Intérieur, 1836 et 1840 Président du conseil, ensuite dans l'opposition, après 1848 partisan de Napoléon jusqu'au coup d'Etat, prend part aux négociations qui terminèrent la guerre de 1870-71, élu Président de la République, se retire 1873, mort 1877 à Paris. Son *Histoire de la Révolution française* (1823 à 1827) fut continuée par un ouvrage de plus de valeur, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845 à 1862).

Cf. sur Thiers historien d'abord la dissertation-programme (*Avertissement de l'auteur*) en tête du tome XII (1855) de l'Histoire du Consulat. — J. Simon, *Thiers, Guizot, Rémusat*, 1885 ; P. de Rémusat, *Thiers*, 1889 ; nous ne pouvons guère citer que comme une curiosité les 3 volumes du Comte de Martel parus 1883 87 sous le titre *Les historiens fantaisistes, M. Thiers*. Plusieurs points de vue justes dans l'article de P. Lanfrey. *Etudes et Portraits politiques*, 3e édition, 1874.

Le contemporain et le rival de Guizot, Adolphe Thiers s'éloigna plus encore du litbéralisme vulgaire dans la conception de l'histoire. Il appartenait plus décidément que le premier à la tendance historiographique issue de Voltaire. Ce n'était pas un doctrinaire libéral. Il préconisait l'État fort rationnellement administré, tel qu'il avait existé selon lui dans les premières années du pouvoir personnel de Napoléon. Que cet ordre fût établi et maintenu par un despote ou par un gouvernement parlementaire, cela ne le préoccupait pas; les moyens lui étaient indifférents, pourvu que le but fût atteint. Il ne se récriait pas avec les libéraux dogmatisants contre l'absolutisme, aussi peu que plus tard il prêta la main aux tentatives sans espoir de rétablissement de la monarchie. Il avait toujours les yeux ouverts sur la situation concrète, sur les nécessités de l'existence politique.

C'était un opportuniste conscient et conséquent. Non par égoïsme, mais parce que — contrairement à Guizot — il mettait la patrie au-dessus de la doctrine.

Bien des hommes d'État qui écrivent l'histoire sont opportunistes. Thiers se distinguait de la plupart de ceux-là en ce qu'il ne s'intéressait pas aux problèmes politiques, mais accordait à des détails techniques une attention passionnée. Ses discours à la Chambre firent sensation dès le début en ce qu'ils n'en appelaient pas à des principes généraux, mais étalaient devant les auditeurs une foule de détails précis. On retrouve la même qualité dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire* (qu'il écrivit, ainsi que Commines et Guichardin, dans le temps où il était exclu par ses adversaires de la participation au pouvoir). Non seulement Thiers a étudié exactement le fonctionnement technique des organes politiques, militaires et financiers, mais il initie le lecteur à tous les détails. Il suivit les cours de l'école militaire de Saint-Cyr avant de décrire les batailles de l'époque napoléonienne. Même un professionnel comme Macaulay est dépassé par Thiers pour l'étendue des connaissances. L'Anglais n'était en somme parfaitement à l'aise que sur le terrain des débats parlementaires. Comparez ses explications sur l'origine de la dette publique anglaise avec la description tout à fait compétente que donne Thiers de la fondation de la Banque de France.

Sans doute cette vue si nette des objets rapprochés est, comme d'habitude, compensée par le manque d'étendue des vues lointaines. Thiers sait juger avec précision et clarté une situation donnée ; quant à lui assigner sa place dans l'enchaînement historique, ce n'est pas son affaire. Ses œuvres historiques ne sont pas en désaccord avec sa fameuse prophétie, que la construction des chemins de fer n'entraînerait pas grand changement. C'est un politique intelligent qui parle, non un homme d'État. L'enchaînement extérieur des événements ressort nettement ; la connexion profonde des causes n'est pas mise en évidence. Rarement des caractéristiques d'ensemble. On ne nous dit pas l'importance qu'a eue pour la France ou pour l'Europe la domination napoléonienne. Thiers nous raconte comment Napoléon mettait ses ressources en action ; il ne nous dit pas comment elles s'étaient constituées. Aussi la chute du système arrive-t-elle sans préparation aucune. Thiers se contente de la

motiver par une considération de psychologie individuelle; depuis l'expédition d'Espagne, l'empereur ne peut plus être regardé comme une personne normale. Il ne fait que reproduire intelligemment la narration du cours extérieur des événements. Dans le programme qu'il a mis en tête d'un de ses volumes, il fait de l'*Histoire d'Italie* de Guichardin un éloge chaleureux et judicieux. Ce n'est pas un mince mérite d'avoir reconnu, en opposition avec la doctrine moralisante du libéralisme, la sagacité politique du Florentin. Mais c'est un trait caractéristique qu'il n'ait pas senti les étroitesses et les lacunes de Guichardin.

Du reste, il était loin de pouvoir, comme psychologue, se mesurer avec Guichardin. Ses portraits ont recours à des épithètes bien banales. Comme écrivain, il n'était pas artiste, ce qu'on peut encore dire, au contraire, de Guichardin. Il s'entendait excellemment à raconter, et se faisait comprendre du premier coup. Mais il usait exclusivement d'une langue effacée de journal, sans vigueur, sans originalité, ni beauté. Il s'est expliqué un jour avec une remarquable franchise sur l'intention qui le guidait. Avouant les défauts qu'on lui reprochait, il prétendit que Bossuet, s'il avait à parler à des lecteurs du XIX[e] siècle, ne s'exprimerait pas autrement que lui. C'est-à-dire que, comme écrivain aussi il était opportuniste. Le succès montra d'ailleurs qu'il avait bien jugé. C'est beaucoup à son style qu'est due sa popularité. Il n'exige du lecteur aucun effort, pas même celui qui est nécessaire à la jouissance esthétique. Son livre fit son chemin plus complètement encore que l'*Histoire d'Angleterre* de Macaulay. C'est qu'il s'adressait mieux encore aux masses que le whig anglais.

Thiers, il est vrai, n'avait pas à s'accommoder. Pour sa culture artistique, il appartenait lui-même à la classe moyenne. Il ne donnait pas des considérations, mais un récit. Il ne montrait que le brillant devant de la scène, non les suites fâcheuses. Son sujet était aussi heureusement choisi que possible. Son histoire glorifiait les exploits du Petit caporal juste au moment où le culte de Napoléon renaissait parmi les masses. Et puis Thiers renonçait à garder l'apparence d'un correct travail scientifique. Il invoquait bien parfois ses sources d'archives, mais il n'accompagnait pas constamment son exposé de remarques, comme le faisait Macaulay lui-même. Il parlait de tout,

même de choses qu'on ne pouvait guère savoir, sur le ton d'une autorité absolue ; ses reconstitutions sans lacune de batailles ont été particulièrement signalées à cet égard. Il employait sans scrupules des travaux antérieurs. Il savait que le grand public demande des faits; peu lui importe la voie par laquelle ils sont parvenus à l'historien.

III. — Le libéralisme conséquent

1. — *Angleterre.*

a. — ***Remarques générales.***

Veut-on voir par un exemple contraire combien l'appréciation de l'histoire amenée par le Romantisme dépendait de la réaction contre les idées de la Révolution française ainsi que de la Restauration politique ? On n'a qu'à comparer l'historiographie anglaise de la première moitié du xixe siècle avec celle qui régnait sur le continent, particulièrement en Allemagne.

Les histori ns anglais du Rationalisme n'avaient pas travaillé moins sérieusement que les hommes de leur bord sur le continent. Mais lorsque, dans d'autres pays, à l'instigation du Romantisme s'éveilla une passion intense pour l'étude de l'histoire, la science anglaise se trouva bientôt à l'arrière-garde. L'État n'avait pas intérêt aux recherches historiques comme telles. La matière historique avait son importance, parce que l'on ne pouvait résoudre sans son aide bien des questions de droit politique ou de généalogie. Mais le gouvernement n'avait pas besoin d'historiens pour établir par eux une liaison artificielle entre le passé et le présent. La tradition n'était pas rompue ; il n'était pas nécessaire de la faire remplacer par un succédané au moyen de recherches historiques. Les puissances historiques n'avaient pas été détruites ; leur légitimité n'avait pas à être démontrée par l'étude. Aussi l'histoire ne fut-elle pas entre les mains de savants aux gages de l'État, mais de littérateurs et d'écrivains de parti. Le travail proprement scientifique en fut naturellement beaucoup négligé. La méthode de critique philologique de Niebuhr se fit jour lentement dans d'autres pays encore que l'Angleterre. Mais c'est aussi à des historiens comme Thierry ou Guizot que l'his-

toriographie anglaise n'eut rien à opposer dans les premières années du XIXe siècle. Fait bien caractéristique, encore en 1863, Stubbs fit imprimer une traduction anglaise des *Institutions* de Mosheim. Il y avait bien quelques savants initiés aux nouvelles recherches critiques, mais il n'y avait pas d'écoles, pas d'enseignement méthodique, pas de public.

On n'en cultivait qu'avec plus d'empressement l'HISTORIOGRAPHIE DE PARTI. Les principes des partis libéraux surtout, des Whigs et des Radicaux, furent représentés dans de brillants exposés historiques, peut-être parce que le public anglais, même au XIXe siècle, puisait ses connaissances historiques exclusivement encore chez les historiens conservateurs du Rationalisme, tels que Hume, Gibbon et Mitfort. En face de ces auteurs, le parti libéral dut tenter de se faire écouter. Les Tories, qui n'ont guère à redouter de Hume et de Gibbon, se sont moins appliqués à l'histoire.

L'opposition à l'historiographie du Rationalisme se montre d'abord en Angleterre chez le prêtre catholique John LINGARD (1771 à 1851), auteur de l'*History of England from the first invasion by the Romans* (1819 à 1830). Vis-à-vis de la conception parlementaire et protestante de l'histoire d'Angleterre, Lingard tient le point de vue de la minorité catholique. Sans raideur d'ailleurs : son but n'était pas de confirmer ses amis dans leurs convictions, mais de disposer favorablement les adversaires; d'où la grande modération de son langage.

Son ouvrage n'a du reste pas de valeur originale. Lingard ne manquait pas d'intelligence et il visait à un jugement indépendant. En regard de Hume, l'étendue des sources consultées est augmentée. Mais il n'ouvre aucune voie nouvelle. Il garde la distribution traditionnelle de la matière. Il donne presque exclusivement une histoire dynastique et parlementaire (Biographie par Haile, 1912).

b. — *Macaulay*

Thomas Babington MACAULAY, né en 1800 à Rothley Temple, Leicestershire, d'abord *fellow* à Cambridge, du premier coup populaire par son Essay sur Milton dans la *Revue d'Edimbourg* (1825), puis nommé à différents postes administratifs, appelé au Parlement (1830) comme représentant d'un *Pocket borough*, nommé 1833 membre du Conseil supérieur des Indes, 1834 à 1838 aux Indes où il collabore à la codification du droit criminel indien ; 1839 envoyé par Edimbourg au Parlement. 1839 à 1841 secrétaire de la Guerre dans le ministère Melbourne, 1846 *Paymaster-General*, 1847 non réélu, se retire de la politique active (renvoyé au Parlement en 1852), anobli 1857, mort en 1859 à Londres. Auteur

de *History of England from the accession of James II* (1849 à 1861). Inachevée, atteint avec les chapitres posthumes la mort de Guillaume III (1702). Plusieurs sujets historiques sont traités dans les *Essays* que Macaulay écrivit pour la Revue d'Edimbourg (en grande partie réunis par lui dans les *Critical and historical Essays* publiés pour la première fois en 1843) ainsi que dans les *Biographical Essays* composés originairement pour la *Encyclopaedia Britannica*. Les exposés proprement historiques sont les articles sur William Temple (1838), Clive (1840), Warren Hastings (1841) et le premier Pitt (1844). Une valeur de principe s'attache à l'article *History* (1828), qui manque dans la plupart des éditions des Essays. — G. A. Trevelyan a publié (1906) des *Marginal Notes* dans les livres qu'avait lus Macaulay.

Pour la biographie, *Life and Letters of M.*, publié par son neveu G. O. Trevelyan (1876). Sur Macaulay historien, cf. surtout J. C. Morison *Macaulay* (*English Men of letters*) 1882. Puis F. Harrison, *Studies in early Victorian Literature*, 64 ss. 1905, O. Krauske, *Macaulay und Carlyle* dans la *Histor. Zeitschrift* CII (1909) 31 ss.; Albert S. G. Canning, *Macaulay. Essayist and Historian* 1882, nouvelle édition 1913. Un ouvrage, entre autres, s'élève contre la confusion dont Macaulay s'est rendu coupable au sujet de la personnalité de William Penn, c'est l'écrit de John Paget *An Inquiry into the Evidence relating to the Charges brought by Lord M. against W. Penn* 1858.

Macaulay historien politique. — Un de ces écrivains de parti anglais, le whig Macaulay, devint, grâce à son merveilleux talent d'exposition, l'historien libéral le plus populaire de tous.

On ne peut pas dire que Macaulay ait dépassé les historiens libéraux par la profondeur de la conception ou par la pénétration des vues historiques. Il évitait sans doute les allures doctrinaires de Guizot ou de Gervinus. Il était whig, non parce qu'il croyait aux dogmes libéraux, mais parce qu'à ses yeux la politique du compromis, du *juste milieu*, était absolument d'accord avec le sens commun ; aussi était-il plus mobile, plus souple que les rigoristes du libéralisme continental. Mais il achetait cette mobilité au prix d'une abstention complète de spéculation historique et politique.

Ce qui fit en partie la grande popularité de Macaulay, comme celle de Thiers, c'est qu'il se sentait un avec son public. Ses jugements partaient naïvement du présent. Beaucoup de ses contemporains essayaient au moins d'apprécier les changements politiques en eux-mêmes. Macaulay n'éprouvait pas cet intérêt scientifique. Il voyait avant tout dans les événements politiques des preuves de la grandeur où étaient arrivés les Anglais de son temps. Son intérêt

historique était borné déjà en étendue. Il n'était pas ce qu'on appelle un chauvin. Mais tenant le compromis qu'avaient conclu les whigs par l'acte de réforme pour l'idéal de la sagesse politique, il n'avait pas de raisons pour s'occuper en détail des entreprises manquées d'hommes d'État étrangers. Ne comptaient pour lui que les événements qui avaient contribué au bonheur du temps actuel, c'est-à-dire surtout l'histoire d'Angleterre depuis la *glorieuse révolution*.

Macaulay, par le fait, ne s'est presque occupé que de cette période. Un petit nombre de ses Essays proportionnellement traitent des sujets de l'histoire antérieure de l'Angleterre ou de l'histoire étrangère. Son grand ouvrage historique est consacré uniquement à son époque favorite. Il est destiné à démontrer par un exemple typique les avantages du système whig. A faire voir la prospérité de l'Angleterre reposant sur le fait que contrairement aux efforts égalitaires des Puritains et au régime absolutiste de Jacques II qui était en opposition avec la volonté du peuple, la victoire resta à la politique intelligente et modérée des whigs et de Guillaume III. Ce n'est pas dans la révolution ou dans le despotisme, c'est dans un gouvernement parlementaire libéral que réside le salut de l'Angleterre.

Macaulay s'est tellement facilité la tâche de prouver sa thèse que son ouvrage ne peut avoir grande valeur scientifique (sociologique). Il appliqua un cas spécial à l'histoire universelle, sans essayer même de fixer exactement ses particularités. Il n'explique pas pourquoi l'absolutisme ne triompha pas en Angleterre ; il se contente de décrire sa chute.

C'est son genre en général. Il ne sait pas motiver historiquement l'origine des institutions ; il ne sait que les décrire. Le premier chapitre de son *Histoire d'Angleterre,* qui veut donner un aperçu analytique de l'ancienne histoire, est le plus insignifiant de tout l'ouvrage ; il y critique le moyen âge anglais absolument du point de vue du XIXe siècle. Du même genre est le troisième chapitre, à tort si vanté, le tableau de l'Angleterre en l'an 1685. Macaulay n'essaya pas de tirer de l'époque même la description de l'état social du XVIIe siècle, c'est-à-dire de montrer la dépendance réciproque des différentes conditions ; pas davantage de les faire rentrer dans le développement qui s'étend de l'époque des Tudors à celle de l'in-

dustrialisme. Il compare tout, jusqu'aux petits détails, au temps actuel. Il n'a pas même l'idée du caractère relatif des chiffres. Il dépeint, il ne fait pas une étude historique.

Macaulay écrivain. — Quant à la peinture et à la narration, il s'y entendait comme pas un historien avant ou après lui. Il se proposait, comme on sait, *de remplacer pour quelques jours par son histoire le dernier roman à la mode sur la table des jeunes dames*. Il avait le droit d'y viser, car il pouvait y arriver. C'est un maître sans rival dans l'art d'agencer clairement son récit, de soutenir habilement l'intérêt, de donner de la vie à chaque détail. Il tient en mains avec une sûreté absolue les fils de l'intrigue et n'oublie jamais de procurer au bon moment de la variété. Il faudrait comparer des dramaturges français comme Scribe ou Sardou, pour trouver quelque chose d'analogue. L'expression est d'une clarté, d'une transparence inimitable. Jamais il ne perd des yeux son public ; il explique sa pensée tout le temps voulu pour que le cerveau le plus paresseux l'ait saisie.

Macaulay combinait comme Thierry des idées libérales avec une forme romantique. Lui aussi était fortement influencé par Walter Scott. Mais il sut tirer de ses romans plus de profit que le Français. Il évita les exagérations de la couleur locale. Il s'aperçut que le style pathétique était passé de mode. Comme Scott, il fit mouvoir ses héros dans un sang-gêne familier. Comme lui il ignora les préjugés du style de classe, et traita les personnages du peuple avec autant de sympathie, quoiqu'il y ajoutât un peu d'humour, que les hommes d'État et les princes de l'Église. Il raillait *la dignité de l'histoire*, *expression favorite des mauvais historiens* (« the *vile phrase* of which bad historians are exceedingly fond »). Aussi son exposition est-elle plus variée que celle de Thierry. Il ne passe sous silence aucun événement, quelque vulgaire ou insignifiant qu'il soit, qui a occupé tant soit peu le public. Sans perdre toutefois comme Carlyle le sens de la proportion historique. Son sens commun ne l'abandonne jamais. On peut contester qu'une aussi complète reconstruction du passé jusque dans ses détails soit justifiée scientifiquement. Mais si l'on approuve cette exigence, on avouera aussi que personne n'y a mieux satisfait que Macaulay.

Son *Histoire d'Angleterre* est peut-être un roman plutôt qu'une histoire savante ; mais c'est un bon et honnête roman.

Macaulay avait un avantage sur beaucoup d'autres historiens libéraux : il pouvait parler par expérience de politique et d'affaires d'État. Il ne se montre nulle part aussi brillant historien que quand il rend compte des débats d'un Parlement ou d'un Conseil des ministres. Il décrit ce milieu en réaliste, et avec une impartiabilité relative. Il trouvait la politique des Tories tout à fait manquée. Mais il avait trop de raison et de connaissance du monde pour exalter en toute occasion les hommes du parti des Whigs aux dépens des Tories. Il avait ses antipathies ; mais on n'a pu que très rarement lui reprocher les déguisements de la vérité.

Macaulay n'a pas laissé de traces profondes dans l'histoire de l'historiographie. En Angleterre aussi les jours de l'historiographie de parti étaient comptés. C'est le troisième chapitre qui paraît avoir agi le plus. L'habitude de dépouiller des pamphlets, des drames et des relations pour y trouver des détails sur la vie journalière de l'ancien temps, la méthode anti-critique des *petits faits* employée par Taine, semble devoir sa naissance principalement à Macaulay. Quant à son talent d'exposition, il n'a guère été copié avec succès. Le charme de sa narration ne s'apprend pas. Son histoire, comme œuvre d'art, ne peut pas plus s'imiter qu'une poésie de Heine.

Finlay. — L'historien le plus remarquable de l'école libérale en Angleterre, à côté de Macaulay, fut George Finlay. Né 1799 à Faversham comté de Kent, il se rendit 1823 en Grèce pour prendre part à la guerre d'indépendance contre les Turcs, y passa ensuite sa vie presque entière, et mourut 1875 à Athènes. Ses vues historiques dépendaient tout à fait de la doctrine libérale ; il rapportait la chute de l'empire romain exclusivement à la domination despotique de la bureaucratie, et croyait que le pays aurait regagné prospérité et puissance si un gouvernement libéral avait concédé aux communes une plus grande autonomie et avait moins restreint le commerce. Mais il avait sur bien d'autres chercheurs l'avantage de connaître exactement le système d'administration turc et il en tirait des conclusions par analogie pour l'époque de l'empire d'Orient qui ont été depuis adoptées par la science. Il s'était aussi familiarisé d'une façon très louable avec la littérature savante de la France et de l'Allemagne de la première moitié du XIXe siècle.

Finlay ne voulait écrire primitivement qu'une histoire de la révolution grecque. Ses travaux préliminaires l'amenèrent finalement à une histoire complète de la Grèce depuis l'époque romaine ; *Greece under the*

Romans (1844) ; *History of the Byzantine and Greek Empires, from 716-1453* (1854) ; *History of Greece under Ottoman and Venetian Domination* (1856) ; plus tard réunies comme *History of Greece under Foreign Domination*. Ce n'est qu'en 1861 que parut la *Greek Revolution*. L'ouvrage entier prit le nom de *A History of Greece from its Conquest by the Romans to the Present Time* (1877).

c. — *Grote*.

George Grote né 1794 à Clay Hill près Beckenham, comté de Kent, d'abord occupé dans la banque de son père (jusqu'à 1843), mais s'applique dès le début à des études historiques et philosophiques ; en relations intimes avec J. Stuart Mill et les radicaux, élu au Parlement après l'acte de réforme (1832 à 1841), retiré plus tard de la vie politique, mort 1871 à Londres. Il composa une *History of Greece* (1846 à 1856) allant jusqu'à Alexandre le Grand. La conception de l'ouvrage remonte à l'année 1823 ; les principes de l'auteur sont déjà clairement exprimés dans la récension de l'*History of Greece* de Mitford parue 1826 dans la *Westminster Review*.

C'est comme un complément de l'*Histoire grecque* que forment les livres sur Platon (*Plato and the other Companions of Sokrates* 1865) et Aristote (inachevé, 1872). De ses nombreux petits écrits beaucoup sont réunis dans les *Minor Works* (1873) publiés par A. Bain.

Pour la biographie, *Personal Life of G. Grote* composé par son épouse (1873). La meilleure critique de Grote chez R. Pöhlmann dans *Quiddes Zeitschrift* III (1890) 1 ss. Reproduit dans son recueil d'articles *Aus Altertum u. Gegenwart* 2. Auflage (1910), 228 ss.

Macaulay écrivait l'histoire en Whig, Grote, en radical utilitaire. L'un soutenait la cause du gouvernement parlementaire, l'autre la démocratie. L'un choisit pour la traiter la période classique du régime parlementaire en Angleterre, l'autre l'époque brillante du gouvernement populaire à Athènes. Tous les deux étaient plus hommes de parti qu'historiens et guidés par des mots d'ordre politiques, non sociaux.

Grote était d'autant plus disposé à accentuer ses tendances démocratiques, que l'histoire de la Grèce en langue anglaise la plus populaire de son temps, — l'*History of Greece* de William Mitford (1744 à 1827), rédigée dans ses dernières parties sous l'impression toute fraîche de la Révolution française (1784 à 1810), avait traité l'histoire d'Athènes dans un sens aristocratique et conservateur très rigoureux. Et cet ouvrage n'était pas à sa manière une production sans valeur. Les chapitres sur les temps anciens n'en ont guère ; les

légendes y sont platement rationalisées. Mais l'exposé de l'histoire d'Athènes au v[e] siècle montre du jugement politique et un sens rassis. Mitford était partial, unilatéral, mais toujours réaliste. Il s'appuyait volontiers sur des analogies avec la vie politique anglaise. Il comparait Aristophane à Swift et les comédies attiques à des pamphlets politiques modernes : il prétendait que *les intérêts d'un parti* auraient été aussi bien servis par des pièces de ce genre que par des discours sur l'agora (cf. II, 221 de l'édition de 1808) — Conception assurément insuffisante. En Angleterre, les partis avaient à leur solde des publicistes et cette habitude est transportée sans façon à Athènes ; mais au moins on écartait le faux idéalisme qu'on avait prêté à l'antiquité. Il est aisé de comprendre que, pour combattre cet adversaire, Grote ait employé des armes tranchantes.

Dans sa caractéristique distinguée, Pöhlmann a montré en détail comment *l'histoire de l'Etat a fait oublier à Grote celle de la société.* Ce n'est pas ma tâche de donner des extraits de son travail. Je voudrais seulement ajouter un mot : presque tous les reproches que Pöhlmann fait valoir contre Grote, pourraient être adressés également aux autres historiens libéraux. Les autres aussi ont exagéré la puissance des formes politiques et du droit politique et ont analysé d'une manière insuffisante les éléments et les lois vitales de la société. Il ne faut pas isoler Grote. Pöhlmann a lui-même fait la remarque que ce défaut capital de l'ouvrage de Grote n'a pas été du tout signalé dans la critique de Freeman : le critique ne voyait pas plus loin que l'auteur.

Malgré cela, Pöhlmann n'avait pas tout à fait tort de diriger spécialement contre l'auteur de l'*Histoire grecque* sa critique de l'historiographie libérale au point de vue économique. Grote était à plus d'un égard l'historien le plus éminent de l'école libérale. C'était un solide travailleur et un critique perspicace. Il fit une étude approfondie et indépendante de la littérature historique allemande de l'école de Niebuhr (Ottfried Müller). Il avait un jugement plus calme : un de ses titres de gloire sera toujours sa réfutation de la légende tendancieuse de la répartition des terres dans l'ancienne Sparte (p. II, chap. VI). Sa critique profita aussi de sa situation de parti : la tradition fortement aristocratique et en partie de couleur lacédémonienne sur l'histoire athénienne du v[e] siècle ne pouvait être mieux

critiquée que par un auteur qui appartenait au bord politique opposé. Et puis il avait une expérience pratique en matière de finances, et avait vu de près les luttes des Chartistes. Sa culture philosophique était plus profonde que celle de la plupart des autres libéraux. Cela étant, c'est un témoignage bien remarquable de l'autorité de la dogmatique libérale, que le fait qu'il n'ait pu lui-même s'affranchir des étroitesses de l'école.

Grote n'était pas un artiste en style, comme Macaulay. Il s'en tenait fermement aux principes rigoureux de l'école de Bentham. Il ne voulait pas écrire un roman, mais de l'histoire. Ce serait un mérite, plutôt qu'un défaut, si avec la forme artistique Grote n'avait pas sacrifié la composition. Le récit traîne trop en longueur ; les choses peu importantes y prennent autant de place que les essentielles. La matière n'est pas sévèrement distribuée. Grote était si absorbé par des préoccupations de parti qu'il n'avait plus le sentiment de la forme. Il voulait glorifier la lutte de la domination athénienne contre la politique traîtresse et antihellénique de Sparte et contre le despotisme de la Macédoine; il ne se souciait pas des besoins esthétiques des lecteurs.

Un ouvrage contemporain était aristocratique aussi, bien qu'avec moins de raideur que Mitford : l'*History of Greece* (1835 à 1844), allant jusqu'à la conquête romaine, de l'ecclésiastique Connop Thirlwall (1797 à 1875). Thirlwall n'était pas assez indépendant pour s'affranchir de la tradition antidémocratique de l'antiquité. Il a d'ailleurs le mérite d'avoir fait en Angleterre, en même temps que Grote, de la propagande pour les recherches critiques allemandes. Il traduisit Niebuhr en anglais et utilisa consciencieusement dans son histoire les recherches d'Ottfried Müller.

2. — *Les Etats-Unis.*

a. — *Remarques générales.*

Les historiens américains sont en apparence plus impartiaux. Ils se tenaient généralement à l'écart des luttes politiques de leur pays ; ils n'écrivaient pas en hommes de parti comme les Anglais. Mais ils achetaient cet avantage par une naïveté plus grande.

Ils avaient une foi plus inébranlable encore que les Anglais en la justesse absolue et en l'application universelle des principes libéraux. Les postulats du Rationalisme étaient devenus pour eux des

axiomes. Cela se voit surtout dans la manière de juger l'Eglise d'Etat et l'intolérance religieuse. Sur les exigences de la démocratie politique, ils n'étaient pas irréductibles : les cercles éclairés des Etats de la Nouvelle-Angleterre (d'où provenaient la plupart des historiens) avaient les opinions des vieux libéraux bourgeois plutôt que des sentiments démocratiques, et répugnaient résolument à la domination de la populace. Mais ils étaient d'autant plus convaincus que la République américaine seule avait su régler d'une manière satisfaisante les rapports entre l'Etat et l'Eglise. Ils ne se demandaient pas si d'autres conditions n'avaient pas rendu nécessaire une autre attitude de l'Etat envers l'Eglise. Ils mesuraient sur leur dogme immuable les gouvernants de tous les temps et de toutes les nations.

On comprend à présent pourquoi l'histoire d'Espagne exerçait une attraction particulière sur les historiens américains (Prescott, Ticknor, Lea, Motley encore). L'Espagne n'était pas seulement le pays qui avait découvert le continent américain et l'avait en grande partie colonisé. Son histoire romantique n'offrait pas seulement une abondante nourriture au naïf besoin de sensations du public américain. C'était aussi le pays par lequel on pouvait démontrer irréfutablement (semblait-il) les fléaux que constituent les Eglises d'Etat et la fureur des persécutions religieuses. Ici l'essor de la libre Amérique ; là, la terre du despotisme et de l'inquisition condamnée à la décadence : le contraste était trop fécond pour n'être pas exploité.

Sous une forme absolument polie, sans doute. Pourquoi aurait-on pris un ton agressif ? Les historiens américains n'avaient pas à convertir leur public. Ils contemplaient d'un port sûr les violences des despotes et des prêtres, avec une compassion mêlée de curiosité, mais sans haine. Tout cela était si loin d'eux, qu'ils ne pouvaient s'en indigner. Naturellement, il ne fallait pas se montrer sans cœur, d'éloquentes tirades devaient de temps en temps manifester l'horreur de l'historien. Mais ces observations avaient un caractère tout à fait académique. Elles n'avaient en vue aucun but pratique.

b. — *Prescott*.

William Hickling Prescott, né en 1796 à Salem, Massachusetts, d'abord juriste, mais forcé par un accident arrivé pendant ses études au collège

de Harvard et qui eut pour suite une cécité presque complète, de renoncer à sa vocation, mort en 1859. Il publia :

1° *History of the Reign of Ferdinand and Isabella the Catholic* 1837 s. (nouvelle édition avec les dernières corrections de l'auteur par J.-F. Kirk 1873).

2° *History of the Conquest of Mexico* 1843 (édit. de Kirk 1874).

3° *History of the Conquest of Peru* 1847 (éd. Kirk 1874).

4° *History of the Reign of Philip II, King of Spain*, inachevée, 1855 à 1872 (édit. Kirk 1887).

Pour établir la jonction entre 1 et 4, Prescott republia le Charles-Quint de Robertson 1857.

Cf. en outre *Critical and Historical Essays* (intitulé aussi *Biographical und Critical Miscellanies*) 1845 (la plupart tirés de la *North American Review*). Les *Works* complets ont été publiés par Kirk 1895 et W.-H. Munro 1905-1906.

Pour la biographie, sa Vie par Ticknor 1864. Caractéristique par R. Ogden, *Prescott* (*American Men of Letters*) 1904. — Cf. en outre sur Prescott et les autres historiens américains les « four lectures » de J. F. Jameson, *History and Historical Writing in America*, 1891.

L'école historiographique américaine fut représentée de la manière la plus attrayante par Prescott, savant aimable et laborieux, qui continua l'historiographie rationaliste anglaise dans le style d'un fils cultivé de la Nouvelle-Angleterre. Son modèle fut surtout Robertson, dont il republia en 1857 l'*Histoire de Charles-Quint*.

Il n'était pas égal en tout à son maître. Le matériel est plus complètement réuni et plus soigneusement travaillé. Quant aux problèmes sociologiques et politiques, il leur accordait encore moins d'attention que le presbytérien écossais. Il ne sacrifiait pas tout à la narration des faits extérieurs ; il maintenait le cadre analytique de Voltaire. Mais ses considérations restent à la surface, son jugement est conventionnel. Son sujet présentait une série de problèmes difficiles et compliqués : l'histoire primitive des peuplades américaines, la question de savoir si la politique coloniale espagnole se justifie historiquement, la recherche des suites qu'eut pour l'Espagne l'expulsion des Juifs et des Maures, etc. Prescott n'a fait qu'effleurer ces problèmes, il ne les a pas traités scientifiquement. La doctrine libérale l'a empêché d'en apprécier l'importance. Il n'était pas en mesure de concevoir des nécessités politiques et militaires qui n'étaient pas prévues dans cette doctrine, ni de comprendre des opinions religieuses qui n'existaient pas pour un protestant libéral.

Quelques efforts qu'il fît pour être juste et bienveillant — il jugeait les Espagnols des XVe et XVIe siècles absolument du point de vue des Unitaires cultivés de Boston ses contemporains.

Prescott n'en était que plus libre de déployer son talent d'écrivain. Comme historien artiste, il tient le milieu entre le Rationalisme et le Romantisme. Ses accords pathétiques, son expression relativement concise rappellent le style de Robertson et de Gibbon. Son don de conter avec vivacité et relief a été visiblement formé par les romans de Walter Scott. Il arrange l'histoire moins romanesquement que des historiens postérieurs ; mais il fait de plus fréquents appels au sentiment que les rationalistes. Ses tableaux sont d'une clarté parfaite et s'embrassent d'un coup d'œil. Ses brillantes descriptions des expéditions conquérantes des Espagnols en Amérique furent extraordinairement populaires.

C'est dans le même esprit que Prescott qu'écrivit son ami et son biographe George TICKNOR, né 1791 à Boston (Mass.) ; d'abord juriste, puis homme de lettres, 1819 à 1835 professeur de littérature française et espagnole à l'Université de Harvard, mort 1871 à Boston. Son *History of Spanish Literature* (1849), complète en quelque sorte les ouvrages de Prescott sur l'histoire politique de l'Espagne.

Ticknor était un collectionneur diligent et instruit; mais il ne savait pas disposer les grandes lignes du développement littéraire. Il glissait volontiers avec des phrases d'un juste milieu peu clair sur des questions critiques vitales. Il prenait un intérêt sincère à son sujet ; mais cela ne pouvait pas suppléer à une intelligence défectueuse. Ses jugements littéraires sont proches parents des convictions politiques de Prescott. Celui-ci professait un libéralisme modéré ; Tickner un classicisme modéré. Son code est toujours encore la poétique du XVIIIe siècle qu'il a légèrement adoucie et assaisonnée de pruderie anglaise. (Cf. la *Life* écrite par G.-S. Hillard 1876.)

La manière de Prescott fut continuée dans la deuxième moitié du siècle par Henry C. LEA, né 1825 à Philadelphie, mort 1907. Il traita de préférence, comme son prédécesseur, des sujets de l'histoire ecclésiastique espagnole. Sa méthode, il est vrai, était plus moderne. Il décrivait plutôt qu'il ne racontait, et il expose l'organisation de l'Inquisition avec autant de détails que l'histoire de son extension. Il ne se faisait pas scrupule d'intercaler dans le texte des matériaux historiques à l'état brut. Mais il n'a guère plus approndi son sujet que Prescott ou Ticknor. L'Inquisition est pour lui comme pour les rationalistes un monstre absolu, né du fanatisme et de l'avidité cléricale, d'un effet radicalement désastreux. Il ne tira presque aucun profit de l'instigation de Buckle et de son école. Il ne met pas à nu le fondement que l'intolérance religieuse a dans la superstition. Les idées superstitieuses n'existant plus

pour lui, en sa qualité de protestant éclairé, il négligeait leur importance historique. — Ses ouvrages principaux sont : *History of the Inquisition in the Middle Ages* 1888 ; *A History of the Inquisition in Spain* 1906-1907 (à joindre : *The Inquisition in the Spanish Dependencies* 1908) ; *Chapters from the Religions History of Spain* 1890 ; *The Moriscos of Spain* 1901.

c. — *Bancroft*.

George Bancroft, né 1800 à Worcester (Mass.), fonde 1820 la Round Hill-School de Northampton, 1845 ministre de la marine, 1846 à 1849 ambassadeur des États-Unis a Londres, 1868 à 1874 à Berlin, mort 1891 à Washington. Auteur de *The History of the United States* 1834 à 1874. La narration devait originairement être poussée jusqu'au temps présent, mais n'atteignit finalement qu'à 1782. Elle fut continuée jusqu'en 1789 par *History of the Formation of the Constitution of the United States* 1882. — Il parut aussi de Bancroft une traduction des *Idées* de Heeren (1824). — *Life and Letters* édition M.-A. de Wolffe Howe 1908.

Bancroft était un caractère beaucoup plus passionné. Il représentait la conception que se fait de l'histoire la démocratie populaire. La cause des Etats-Unis se confondait pour lui avec celle de la liberté. Il raconta l'histoire des colonies anglaises en Amérique du ton inspiré et avec la rhétorique de Rousseau. Il aborda moins encore que Prescott des problèmes politiques et historiques profonds.

d. — *Motley*.

John Lothrop Motley né 1814 à Dorchester près Boston (Mass.), d'abord juriste, 1840-1842 secrétaire de l'ambassade américaine à Pétersbourg, 1862 ambassadeur américain à Vienne, 1869 à 1870 à Londres, mort 1877 en Angleterre. Il exposa l'histoire de la révolte des Pays-Bas dans les ouvrages suivants : *The Rise of the Dutch Republic* 1855 ; *The History of the United Netherlands from the Death of William the Silent to the Synod of Dort* 1860 à 1867 ; *The Life and Death of John of Barneveldt* 1874. — Holmes, *Memoir of J.-L. Motley* 1879 ; *Correspondance* édition G.-W. Curtis 1889 ; *J.-L. Motley and his Family, Further Letters and Records*, publié par la fille de Motley et H. St. John Mildmay 1910.

Avec Motley l'historiographie américaine entra dans la voie de Macaulay. Il décrivit la révolte des Pays-Bas dans le style de l'Histoire d'Angleterre, avec force détails colorés. Comme l'Anglais c'était surtout un brillant conteur. Par ses convictions politiques il appartenait au parti libéral ; moins homme de parti que Macaulay, il était d'autant plus pénétré de la valeur absolue de la liberté poli-

tique. C'était d'ailleurs un travailleur honnête, consciencieux et appliqué.

e. — *Parkman*.

Francis Parkman, né 1823 à Boston (Mass.) vécut quelques mois en vue de ses études historiques au milieu des tribus d'Indiens sauvages, 1871 professeur de l'art des jardins à l'Université de Harvard, mort 1893 à Jamaïque-Plain (Mass.). Il écrivit une histoire de la domination française au Canada, dont les volumes séparés portent différents titres : *The Conspirary of Pontiac* 1851 ; *Pioneers of France in the New World* 1865 ; *Montcalm and Wolfe* 1884 ; *A Half-Century of Conflict* (1700-1750) 1892, etc. La série entière fut enfin appelée : *France and England in North-America. — Complete Works* 1893. — R. de Kerallain dans la *Revue histor.* 58 (1895), 309 ss. ; E.-G. Bourne. *Essays in Historical Criticism* 1901, 275 ss. — Biographies de Ch.-H. Farnham (1900-1904, avec l'autobiographie de Parkman) et de H.-D. Sedgwick dans *American Men of Letters*.

Un seul historien américain fut en opposition avec la tendance unilatérale qui régnait dans la démocratie libérale.

Parkman avait à peine égard aux opinions politiques et mettait au premier plan l'élément de la puissance militaire. Il traita, remarquons-le, non pas la lutte d'un peuple pour sa liberté, mais la lutte de deux grandes puissances pour l'hégémonie militaire et commerciale. Il possédait de saines et réelles connaissances ethnographiques acquises par une expérience pratique. Ses sympathies vont à la lutte libre et joyeuse et à la vie à demi sauvage du trappeur ; il n'avait que des sarcasmes pour le *cant* des *sentimentalistes* (politiques). Il raconte par exemple dans la *Conspiration de Pontiac* avec un féroce contentement comment l'amour théorique des Quakers pour la paix échoua devant la rude réalité.

3. — *Allemagne*.

a. — *Observations générales*.

L'historiographie libérale en Allemagne répondit avec plus de naïveté et plus d'aigreur aux exigences de l'école. Les libéraux ne formaient pas en Allemagne un parti dominant comme en Angleterre ; encore moins vivaient-ils dans un Etat organisé déjà selon leurs vœux, comme les Américains. Ils avaient derrière eux presque toute la bourgeoisie cultivée ; mais ils ne répresentaient pas une puissance

dans la vie de l'Etat. Ils avaient, avec certaines restrictions, le droit de défendre leurs opinions dans la presse ou dans les parlements ; ils étaient en général exclus de la direction des affaires publiques. La conséquence naturelle fut que le côté idéologique de la doctrine libérale fut plus accentué que dans d'autres pays.

Il s'y ajouta une autre circonstance. Les libéraux ne trouvaient que dans quelques petits ou moyens Etats l'occasion de se mêler un peu à la politique. Leur condition interdisait à ces Etats des vues de puissance indépendante et les affranchissait de la nécessité de défendre leur existence contre de grands Etats étrangers : rien donc ne corrigeait chez eux le dédain des libéraux pour la puissance militaire. On croyait aisément que l'Etat n'avait à faire qu'un service de gendarme, c'est-à-dire à maintenir l'ordre à l'intérieur, et non à défendre au dehors son existence. Les libéraux anglais sont des citadins modernes au vaste horizon ; les libéraux allemands sont des petits bourgeois. Ils transportaient plus naïvement encore que les libéraux d'autres pays aux faits de la vie sociale les exigences de la morale privée, c'est-à-dire de l'honnêteté et de la loyauté bourgeoises. L'optimisme déclamatoire de Rousseau a partout trop séduit les libéraux ; mais nulle part il n'a exercé une influence plus forte qu'en Allemagne, où dès le début il avait reçu l'accueil le plus empressé.

L'historiographie libérale allemande est représentée surtout par deux noms, dont l'un appartient au libéralisme vulgaire de la bourgeoisie de petite ville, l'autre au libéralisme cultivé des professeurs aux sentiments nationaux d'avant 1848.

b. — *Rotteck*.

Karl v. Rotteck, né 1775 à Fribourg en Brisgau, juriste, 1798 professeur d'histoire universelle dans sa ville natale, 1898 professeur de droit rationnel et de sciences politiques *ibid.* ; politique influent ; 1819 élu membre de la première chambre badoise, 1831 de la seconde ; chef du parti libéral, ce qui lui vaut la perte de sa chaire en 1832 ; mort 1840. Il écrivit : *Allgemeine Geschichte von Anfang der historischen Kenntnis bis auf unsere Zeiten* (1815), 1812 à 1827 ; la *Neueste Geschichte* (1815 à 1840) fut publiée (1841 à 1843) d'après les travaux préparatoires de Rotteck par son fils Hermann. Une vraie popularité ne fut acquise qu'au résumé publié par Rotteck lui-même sous le titre de *Allgemeine Weltgeschichte für alle Stände von den frühesten Zeiten bis zum Jahr* 1831 (1831 à 1833). —

Weech, *Aus alter und neuer Zeit* 1878 ; R. Röpell, *K. W. v. R.* (discours de rectorat), Breslau 1883 ; E. Ganter, *K. v. R. als Geschichtschreiber* 1908 (Diss. de Fribourg).

Notre histoire n'a qu'à mentionner brièvement Rotteck. Ses ouvrages n'ont qu'une importance politique. L'histoire lui servit à populariser en Allemagne les idées du libéralisme ; il n'a jamais prétendu être un historien scientifique ou érudit.

Il se rattacha étroitement à l'historiographie du Rationalisme. Il amalgama le cadre de Voltaire avec l'idée d'humanité de Herder. Comme le prédicateur de la cour de Weimar, il en resta à l'effort pour rationaliser l'*histoire primitive* et commença son histoire universelle par Adam et le paradis. Il a constamment le même critère historique : il blâme ce qui paraît un oubli des droits du peuple (*Nichtachtung der Volksrechte*) ; il loue ce qui semble avoir diminué l'oppression du peuple (*Volksdruck*). Il n'admet pas même qu'exceptionnellement le salut d'un Etat ne puisse être assuré que par une centralisation militaire. Des armées permanentes ou des troupes mercenaires sont à ses yeux funestes en toutes circonstances. Comment un vrai citoyen pourrait-il trouver plaisir à des jeux militaires ! *Der Spartaner*, dit-il quelque part (*Weltgesch.* I, 166), *opferte seinem Staat Eigentum, Gemächlichkeit und wahren Lebensgenuss, er entsagte der bürgerlichen Emsigkeit wie der häuslichen Freude, verschmähte den Dienst der Musen wie die Pflege rein menschlichen Gefühls und nahm zum Ersatze für alles — soldatischen Stolz und patriotischen Schwindel*[1]. L'idéal politique utilitaire de Voltaire devint entre les mains de Rotteck une plate idylle de Philistins ; les grands intérêts spirituels manquaient à son idéal de civilisation ; il n'a de sens que pour la douce vie des petits bourgeois.

c. — *Gervinus.*

Georg Gottfried Gervinus, né 1805 à Darmstadt, d'abord négociant puis historien (élève de Schlosser), 1830 *privat docent* à Heidelberg, 1835 professeur à Gœttingue, 1837 destitué comme l'un des *Sept ;* plus tard pro-

1. Le Spartiate sacrifiait à son pays propriété, confort et vraie jouissance de la vie ; il renonçait à l'activité civile comme aux joies domestiques, dédaignait le culte des Muses aussi bien que la culture des sentiments purement humains et n'avait en compensation pour tout cela que ... la fierté du soldat et l'exaltation patriotique.

fesseur honoraire à Heidelberg, fonde 1847 la *Deutsche Zeitung*, élu 1848 à l'Assemblée nationale, mort 1871 à Heidelberg. Il nous appartient surtout par deux ouvrages :

1° *Geschichte der poetischen Nationalliteratur der Deutschen* 1840 à 1842 avec une continuation *Neuere Geschichte der poet. Nationallit. der Deutschen* 1840 à 1842 ; plus tard réunies (1852) sous le titre de *Geschichte der deutschen Dichtung*.

2° *Geschichte des neunzehnten Jahrunderts seit den Wiener Verträgen* (inachevé, s'interrompt avant 1830), 1855 à 1866. (L'Introduction à part, déjà 1853).

A citer en outre : *Historische Schriften* 1855 (= *Geschichte der florentinischen Historiographie* et *Versuch einer inneren Geschichte von Aragonien*) ; *Geschichte der Angelsachsen* 1830 ; *Shakespeare* 1849 à 1852, etc. ; *Grundzüge der Historik* 1837.

Pour la biographie, cf. l'autobiographie *G. G. G. Leben* (jusqu'à 1836) 1893. Sur l'historien : R. Gosche *Gervinus* 1871 ; E. Lehmann *id.* 1871 ; Ranke dans *Hist. Zeitschr.* 27 (1872) 134 ss. ; J. Dörfel *G. als historischer Denker* 1904 (*Geschichtliche Untersuchungen* édit. Lamprecht II, 2).

Gervinus se regarda toujours comme un élève de Schlosser. Il importe donc avant tout de se rendre compte de ce qui distingue son historiographie de celle du maître.

Schlosser aborda l'histoire avec la morale individualiste de Kant, Gervinus avec les axiomes de la dogmatique libérale. Tous les deux avaient l'habitude de prononcer des jugements moraux sur des personnages historiques. Mais comme Dante son modèle, Schlosser appuyait ses sentences sur les prescriptions d'une moralité abstraite ; Gervinus donnait à son blâme une couleur politique. Schlosser déclarait condamnables en soi l'oppression d'un peuple, la satisfaction d'un penchant vers la puissance et l'immoralité ; Gervinus les condamnait parce qu'elles ne pouvaient que perdre les États. L'État qui prospèrera le mieux, selon lui, est celui qui est gouverné d'après les principes de l'honnêteté bourgeoise, dans lequel fleurissent les vertus sans éclat mais véritables de la famille et de la cité (*die glanzlos echten Tugenden der Häuslichkeit und Bürgerlichkeit gedeihen*). Un État gouverné avec la liberté est supérieur dans tous les cas à un État despotiquement administré. Un personnage comme Napoléon n'est déjà moralement pas excusable. Mais, en outre, l'égoïsme exalté (*überhobene Selbstsucht*) du Corse conduisit à la ruine d'un système (Commencement de son *Histoire du XIX*^e^ *siècle*).

On le voit, les vues politiques de Gervinus ne sont pas précisé-

ment originales. Il représente le libéralisme typique. On ne peut pas dire que sa *Geschichte des 19. Jahrhunderts* contienne des jugements plus profonds que d'autres ouvrages d'histoire libéraux. Son importance pour l'historiographie vient presque uniquement de ce qu'avec elle un historien tentait de nouveau une entreprise hardie et cherchait à décrire un mouvement international. Du reste, Gervinus s'écarte bien peu de la manière de voir traditionnelle. Il ne s'est, par exemple, jamais demandé s'il n'y avait pas des besoins militaires, économiques ou politiques qui pouvaient conseiller la restauration ou la conservation des anciens pouvoirs politiques après 1815. La cause libérale est pour lui la bonne cause en soi ; tout État qui la combat est voué à la ruine.

C'est dans les chapitres d'histoire littéraire que Gervinus se distingue le plus. L'exemple de Schlosser sans doute l'engageait à traiter en détail les belles-lettres et la littérature scientifique de son époque. Mais il a bien dépassé son maître. Il a mené à bonne fin une chose que celui-ci n'avait jamais réussi à faire : il a su établir au moins en quelque mesure un lien intime entre la littérature et l'histoire politique.

Il était tout autrement préparé que son maître pour les recherches de ce genre. Il se trouvait sur son terrain quand il analysait historiquement des monuments littéraires. Son *Histoire de la poésie allemande* est le premier exemple d'une histoire de la littérature orientée vers l'histoire et non vers l'esthétique. Ce que M[me] de Staël et Villemain n'avaient fait que pour certaines périodes, était réalisé maintenant pour toute une littérature.

Gervinus n'était pas un esthéticien remarquable. Il ne s'entendait pas au côté technique de la production artistique ; il la traita aussi peu que dans ses livres d'histoire il n'entra dans les questions techniques de l'administration. Mais il sut d'autant mieux utiliser des monuments littéraires comme témoignages historiques. Il sut faire de l'histoire de la littérature allemande une histoire de la culture allemande, de la vie spirituelle de l'Allemagne.

Il y a beaucoup d'objections à faire aux explications de Gervinus. Mais une chose qu'on ne lui contestera guère, c'est qu'il a exploité ses sources avec plus de soin et de critique que presque tous les autres historiens de la littérature qui ont fait une tentative analogue.

Il a plus nettement que d'autres distingué la valeur historique de la valeur esthétique absolue; il a tenu ferme au principe que les œuvres les plus importantes en histoire littéraire ne sont pas celles qui plaisent le mieux au goût du présent, mais celles qui ont eu le plus de succès en leur temps (Cf. Dörfel, 61 ss.) Il n'avait pas sous les yeux en travaillant le fantôme d'autres historiens de la littérature, le *peuple* dans son unité, ou le public; il savait que les différentes classes, en général, prennent part de différentes façons à la production littéraire. Il donnait le prix à la poésie nationale, c'est-à-dire à la poésie qui exprimait la volonté du peuple entier — critère politique, comme on voit, et non esthétique.

Gervinus aurait eu une plus forte action encore s'il avait eu plus de talent de composition. Il savait bien disposer un chapitre, mais non tout un ouvrage. Et puis on se fatigue facilement de son style clair, vivant, mais agité et chatoyant.

d. — *Strauss.*

David Friedrich Strauss, né 1808 à Ludwigsburg, théologien, 1832 Répétiteur au Séminaire théologique de Tubingue, 1835 destitué à cause de sa *Vie de Jésus*, 1839 appelé à l'Université de Zurich, empêché par une révolution d'occuper sa chaire, vit dès lors en homme de lettres, mort 1874 à Ludwigsburg. Sa place est marquée ici avant tout par son œuvre narrative principale *Ulrich von Hutten* (1858 ; en 1860 un 3e vol. avec des traductions des Dialogues de Hutten). Ses autres écrits historiques sont plus encore que celui-là de pures biographies (*Chr. F.-D. Schubarts Leben in seinen Briefen* 1849 ; *Leben und Schriften des Nikodemus Frischlin* 1856 etc. Cf. *Gesammelte Schriften* édition Zeller 1876 à 1878. La biographie de Ch. Märklin (1851) a une valeur autobiographique.

Pour l'histoire ecclésiastique, la première édition de la *Vie de Jésus* (1835) marque une date importante; elle a moins d'importance pour l'historiographie. On a souvent rapproché l'œuvre de début de Strauss (qui du reste, en dépit du titre, n'est pas une histoire, mais une série de recherches critiques sur l'histoire de Jésus) des travaux historiques de Niebuhr, de Ranke ou de Baur. C'est à tort. Vis-à-vis de la méthode de critique philologique qui remontait à Wolf, Strauss représentait encore tout à fait la critique du Rationalisme, bien qu'il ait rompu résolument avec la méthode de l'*Aufklärung* THÉOLOGIQUE. Il ne cherchait pas à décomposer les sources en leurs éléments et à critiquer les tendances des auteurs ; il attaquait leurs témoignages comme tels. Il donne, selon l'expression de Baur, une critique de l'histoire évangélique sans faire la critique des évangiles eux-mêmes (*Kritische Untersuchungen* 1847, p. 41). En cela Strauss était fidèle à la méthode de Hegel (ci-dessus p. 545). Seu-

lement, contrairement au maître, il voulait faire une différence entre la vérité de l'idée et la réalité historique. Le *Mythe* peut être vrai par l'idée philosophique qu'il contient ; il ne s'ensuit pas (comme le prétendait l'école de Hegel) qu'il soit en même temps un fait historique. Strauss, comme il en a lui-même fait la remarque plus tard (*Die Halben und die Ganzen* 1865, p. 42) a écrit sa *Vie de Jésus* principalement pour réfuter cette thèse de la philosophie de l'histoire hégélienne. Son ouvrage n'a donc pas la même importance de principe que par exemple les premières recherches de Niebuhr ou de Ranke ; il attaquait un postulat de Hegel qui, en dehors de l'histoire ecclésiastique n'avait guère été pris au sérieux par les historiens. — La seconde Vie (populaire) de Jésus (*Leben Jesu, dem deutschen Volke erzählt* 1864) est sans importance pour l'histoire de l'historiographie.

La littérature spécialement consacrée à Strauss ne traite elle-même l'historien profane que brièvement et superficiellement. C'est Th. Ziegler qui a traité relativement avec le plus d'ampleur les Biographies historiques de Strauss (*D.-Fr. Strauss* 1908, II, 488 ss.), mais ses observations sont très insuffisantes. Depuis ont paru : A. Lévy, *D.-F. Strauss* 1910 (*Collection historique des grands philosophes*). — K. Fischer, *St. als Biograph.* (*Gesammelte Aufsätze* 1908). Heinrich Maier *An der Grenze der Philosophie*, 1909, p. 325 ss.

David-Frédéric Strauss n'était pas, comme on sait, au nombre des partisans du libéralisme politique. Son historiographie n'en a pas moins d'affinité avec la tendance libérale. Elle représente aussi décidément les principes du libéralisme religieux que Gervinus représente ceux du libéralisme politique. Elle s'oppose au despotisme ecclésiastique avec autant de vigueur que l'autre au despotisme politique.

Strauss, comme historien, se rapproche aussi des libéraux en ce que, ainsi qu'eux, il ne prend en considération comme auteurs des changements politiques, que les couches supérieures et cultivées de la population. Ses travaux manquent d'un fondement dans l'histoire des religions, comme ceux des libéraux d'un fondement dans l'histoire de la société. Il sut avec une malicieuse pénétration montrer les variations de la dogmatique ; il ne toucha pas au domaine de la religion populaire, aux idées massives et superstitieuses. Ses aperçus sur l'histoire des dogmes se trouvent par suite suspendus en l'air, comme les échafaudages des théoriciens des constitutions. Ils font abstraction des grossiers besoins religieux des masses (dont font souvent partie aussi les classes dirigeantes en politique).

Quand Strauss fut, malgré lui, expulsé de la théologie, et chercha une compensation dans l'histoire, il choisit ses héros de préférence parmi les laïcs cultivés qui avaient bataillé contre les autorités ecclésiastiques. D'après ses expériences, les théologiens LIBÉRAUX, quelque peine qu'ils se donnassent pour paraître libres, lui semblaient toujours entachés d'un dernier reste de déloyauté ; il ne se souciait pas de décrire leur activité. Dans l'histoire de la Réformation, il n'alla pas à Erasme ou à Mélanchthon, mais à Hutten.

On ne saurait dire que son choix ait été heureux. C'est un faible de presque tous les théologiens, même déclassés, de ne pas comprendre à quel point les masses, en dehors des cercles de culture ecclésiastique, sont indifférentes aux problèmes dogmatiques. Strauss en particulier, avec son sang épais, ne pouvait se faire aucune idée de cette indifférence. D'un journaliste de talent et sans scrupule, il fit un grand champion et un grand héros de l'esprit. — On peut en dire autant des autres ouvrages. Cet honnête et consciencieux maître répétiteur n'était pas capable de se mettre dans la peau d'un enfant du siècle d'une étourderie géniale, peut-être quelque peu hâbleuse. Il veut que ses héros combattent les autorités ecclésiastiques avec un zèle aussi pur et aussi sérieux pour la vérité que lui-même pouvait se vanter de l'avoir fait. Il les enveloppe des vêtements de braves candidats en théologie qui défendent leurs convictions contre l'oppression confessionnelle de consistoires orthodoxes.

Comme narrateur, Strauss possédait un talent de forme qu'ont eu peu d'historiens allemands. Tous ses ouvrages historiques se distinguent par un style clair, plein de goût, et une composition agréable. Il est maître accompli de la langue, sans sacrifier le fond à la forme. Il dédaigne tous les vains oripeaux des gens du monde ; jusque dans le style il garde les principes de la solidité bourgeoise. Mais l'habit noir est si proprement brossé et le vêtement sied si bien qu'on ne souhaiterait rien de mieux. Le caractère droit de l'auteur qui ne songeait pas plus à en imposer aux autres qu'à lui-même, s'exprime parfaitement dans son style. La transparence de l'exposition est parfois achetée aux dépens d'une analyse historique superficielle ; mais jamais Strauss n'essaie d'usurper par une prétendue profondeur les dehors d'une sagesse ésotérique.

Sur Dahlmann, le représentant allemand le plus connu du constitutionalisme libéral, cf. ci-dessous à une autre place, p. 674 s. Plusieurs historiens libéraux français, comme Thierry et Michelet, ont été traités plus haut déjà sous une autre rubrique. Sur Martin voir ci-dessous p. 686 s.

LIVRE VI

LA RÉACTION RÉALISTE CONTRE L'HISTORIOGRAPHIE ROMANTIQUE ET L'INFLUENCE DU MOUVEMENT SOCIAL

---

1. — Remarques générales.

Le bas peuple dans l'historiographie libérale et romantique. — L'historiographie, tant libérale que romantique, avait subi l'impression de la Révolution française et des luttes constitutionnelles qui en avaient découlé entre la bourgeoisie et les classes privilégiées. Les historiens avaient réduit l'histoire à une lutte de principes et de tendances. Ils ne pouvaient imaginer que la direction des mouvements historiques ne fût pas entre les mains des classes supérieures. Les libéraux pensaient assurément avoir en vue le bien du peuple entier quand ils réclamaient une constitution parlementaire. Mais ils ne pouvaient se figurer comme détenteurs du pouvoir que des membres des classes cultivées — des classes alors représentées dans les parlements. Les Romantiques cherchaient bien dans le peuple l'origine du droit et de la constitution ; mais l'*esprit du peuple*, comme les *idées* de l'école de Ranke, n'arrivait à la réalisation que si de grandes individualités, hommes d'Etat et fondateurs de religions, se mettaient à leur service. Des améliorations sociales, pensait-on, ne pouvaient non plus venir que d'en haut. Quand des philanthropes comme Owen s'occupaient avec désintéressement du bien de leurs ouvriers, on croyait que c'était là l'unique voie par laquelle on pût venir en aide au peuple encore mineur. Le gouvernement avait certes le devoir d'entourer de sa sollicitude les classes pauvres et pauvrement cultivées ; mais elles étaient considérées comme une masse passive. A peine leur permettait-on d'exprimer

leurs vœux. On ne songeait pas qu'elles pussent jamais arriver par leurs propres forces à influencer la direction de la politique. Le respect du vieux libéralisme pour la bureaucratie était commun aux libéraux et aux romantiques.

Un exemple classique montre que des politiques tout à fait libéraux regardaient la participation aux affaires des classes inférieures comme absolument impossible et menant tout droit à l'anarchie : c'est le discours prononcé par Macaulay le 3 mai 1842 dans la Chambre des communes contre l'admission des pétitionnaires pour la *People's Charter* (imprimé dans les *Speeches*). — Nous trouvons d'autant plus à propos de le mentionner ici qu'il provient d'un historien et engage plus ou moins tout le parti des Whigs.

L'effet produit par la Révolution de février. — Ces opinions ont été maintes fois critiquées avant 1848. Ce n'est pas la révolution de février qui a créé sur le continent le mouvement communiste et socialiste. Mais il n'a eu d'influence sur l'historiographie que lorsqu'il a tenté de s'emparer du pouvoir politique officiel.

On avait jusqu'alors cru pouvoir le négliger comme une rêverie de quelques théoriciens à moitié fous. La révolution de 1848 en France montra que le quatrième Etat pouvait aussi être une puissance politique indépendante. Les historiens qui ont été témoins de cet événement à un âge où ils pouvaient comprendre, n'ont jamais oublié l'impression produite par cette première révolution sociale. L'historiographie, qui avait cru pouvoir passer sous silence les théories socialistes, fut contrainte à une autre orientation lorsqu'à la spéculation succédèrent des actes politiques. Si l'on avait mieux connu l'histoire d'Angleterre avant et après le bill de réforme, on eût pu acquérir plutôt cette connaissance. Mais sur le continent, on ne s'intéressait qu'à l'histoire du Parlement, et l'historiographie anglaise d'alors était trop dominée par l'opposition des deux grands partis pour pouvoir accorder une attention sérieuse aux mouvements qui se produisaient en dehors d'eux. Et puis le caractère spécial de compromis qu'avait la politique anglaise du moment, c'est-à-dire l'acceptation par les Whigs d'une série de revendications *radicales*, nuisait à l'intelligence de la portée que prenait le mouvement des salariés.

L'écrit qui a peut-être le plus nettement saisi et rendu le caractère

social nouveau de la révolution de Février, ce sont les *Souvenirs*, rédigés en 1850, de Tocqueville (1893). Pour l'influence de la révolution sur l'historiographie, nous citerons entre autres, les observations de Sybel sur les lacunes des précédentes histoires de la révolution dans sa *Geschichte der Revolutionszeit*, livre II, chapitre IV. Sur Taine, cf. Giraud *Essai sur Taine*, 4e édition (1909), p. 24.

La révolution de Février a eu presque autant d'influence sur l'historiographie que la révolution française de 1789.

Elle eut d'abord pour conséquence d'étendre sur tout le peuple le regard de l'historien. On reconnut aux conditions économiques une valeur indépendante à côté des formes politiques. Les historiens cherchèrent à déterminer les forces sociales qui agissaient dans les changements politiques. Möser et Niebuhr avaient tenté quelque chose de pareil. Mais leurs enseignements avaient à peine attiré l'attention de l'historiographie politique et l'histoire moderne surtout n'en avait pas profité. Maintenant les historiens comprirent qu'il ne convenait pas de regarder une partie du peuple seulement comme capable d'action et de donner pour de l'histoire les luttes intérieures de cette partie ; ils comprirent que l'histoire ne se réduisait pas à des conflits entre la noblesse et la bourgeoisie, entre l'industrie des villes et la propriété agricole — pas plus que l'histoire ecclésiastique à des querelles entre des revues orthodoxes et libérales, entre des consistoires et des candidats de culture moderne. Ils avaient vu à l'œuvre, en dehors des classes possédantes et cultivées, des forces qui bouleversaient la conception traditionnelle de l'histoire. Il leur sembla qu'il rentrait dans leur tâche de montrer également l'action de ces forces dans le passé.

Une deuxième conséquence se rattache à celle-là. Les masses qui, en dépit de tous les calculs des constitutionnalistes, firent en 1848 invasion dans la politique, ne se trouvèrent pas satisfaites par des principes. Elles demandèrent la satisfaction de besoins réels. Les droits constitutionnels qu'elles revendiquaient n'étaient qu'un moyen pour arriver au but. Et le but pour elles était que l'Etat leur vienne matériellement en aide, leur procure travail et gain, fût-ce aux dépens de la bourgeoisie et du droit de propriété existant.

La spiritualisation idéaliste de l'histoire, qui négligeait les besoins concrets *inférieurs* des groupes humains, n'était plus soutenable. Il n'était plus possible de concevoir les idées-forces de l'histoire

comme des puissances purement intellectuelles. L'historiographie (en même temps que les belles-lettres) devint réaliste. On n'abandonna pas l'idée que le développement historique est souvent déterminé par des puissances irrationnelles, mais on ne fit plus de celles-ci l'objet d'un culte, comme l'avait fait le Romantisme. Au lieu de voir en elles de mystérieuses émanations de l'*esprit du monde*, on préféra s'efforcer avec sang-froid de les définir et de les ramener à des besoins pratiques.

Il se fit une transformation complète dans les opinions sur les devoirs de l'Etat. On avait constaté l'insuffisance des anciennes théories. Ni la conception idéaliste de l'Etat comme l'incarnation de la morale, ni la formule libérale qui ne demandait à l'armée et au gouvernement qu'un service de gendarme, ne pouvaient passer pour l'expression des revendications qu'après 1848 les classes possédantes adressèrent aux gouvernements. Le désir naquit d'un Etat fort et en même temps préoccupé du sort de toutes les classes.

En politique, juste l'inverse du gouvernement bourgeois dont les libéraux étaient épris. L'Etat devait être fort, pour protéger la bourgeoisie possédante contre l'assaut des classes inférieures; il devait faire aux gens qui ne possédaient rien des avances matérielles, pour les empêcher de revenir à des actes révolutionnaires. Le changement s'accomplit, comme il était naturel, en France d'abord où la bourgeoisie se jeta plus résolument qu'ailleurs dans les bras de l'absolutisme. Mais l'action de la révolution de Février ne resta pas à cet égard restreinte à son pays d'origine.

On avait reconnu que les classes inférieures du peuple, jusqu'ici exclues de la politique (ouvriers salariés et petits cultivateurs) pouvaient intervenir dans la vie de l'Etat; on était tout porté à élargir le sens du mot *national*. On l'étendit en quelque sorte pour la première fois au peuple entier. Le Romantisme, sans doute, avait assez parlé du peuple et d'esprit national. Mais le vrai peuple, pour l'historiographie politique au moins, n'avait à peu près pas existé. Il avait formé l'obscur terroir d'où sortaient les germes féconds; il n'avait pas pris directement part au développement historique. Pour avoir quelque efficacité, ses aspirations avait toujours dû être converties en faits par des membres des classes gouvernantes ou cultivées. Maintenant les historiens considéraient les classes inférieures comme

collaborant activement au développement national. Désormais peuple et Etat formaient une unité.

Il fallut beaucoup plus de temps à l'historiographie pour tirer profit de la nouvelle organisation démocratique des partis ultramontains et pour comprendre que l'*histoire ecclésiastique* n'a pas à s'occuper seulement des prélats et des théologiens, qu'elle consiste en autre chose encore qu'à élaborer de nouveaux systèmes dogmatiques, de nouvelles liturgies ou ordonnances ecclésiastiques. Les besoins religieux des masses (des laïcs) pour lesquelles les idées religieuses sont souvent étrangement mélangées de considérations pratiques, avaient été jusqu'alors aussi négligés par l'histoire de l'Eglise que les besoins politiques des masses par l'histoire politique. Peu à peu seulement le mouvement ultramontain d'un côté, de l'autre le mouvement chrétien social (anglais) ont changé la situation.

J. R. Green. — C'est sans doute l'historien anglais J. R. Green qui a le mieux rassemblé les différentes tendances historiographiques de la nouvelle génération. Personne n'a su comme lui promener artistement l'idée de l'unité du peuple entier à travers toutes les vicissitudes de l'histoire nationale. Personne, dans le récit des événements, n'a montré avec autant d'insistance derrière la Cour, l'administration et les partis, les grandes masses anonymes dont l'histoire constitue proprement l'histoire nationale. Personne n'a aussi bien su faire aux chefs des mouvements spirituels et religieux leur place dans l'histoire de la nation.

L'exemple de Green montre, il est vrai, que chez les historiens de la nouvelle école, l'intention valait mieux que l'exécution. Au point de vue du style, son ouvrage est un chef-d'œuvre. Les éléments disparates, dans son *Histoire du peuple anglais*, sont artistement fondus en un seul jet; la langue noble et passionnée donne au récit la chaleur de la vie. Mais il ne fait qu'indiquer l'enchaînement causal profond. Il supplée souvent à des constatations précises par des considérations un peu trop générales. Il veut être social par le cœur, mais il lui manque l'éducation économique qui lui aurait permis d'apprécier avec justesse l'importance des changements de ce genre. Ses connaissances en histoire des idées et en ethnographie ne sont pas non plus assez profondes pour saisir dans toute leur portée

des mouvements spirituels. Les problèmes d'un événement comme la Réformation sont plutôt pressentis que bien reconnus.

La conception historique est en outre par trop dépendante des circonstances actuelles. C'était en somme un avantage que Green fût amené par son activité de pasteur des pauvres et par ses aspirations de chrétien social à tourner son attention, dans l'histoire aussi, vers les conditions sociales. Mais il transporta un peu trop dans le passé les idées modernes sur le tout isolé que forme une nation. L'histoire du peuple anglais et de l'Eglise d'Angleterre (au moyen âge) n'est pas chez lui une partie de l'histoire européenne, elle est tout à fait à part. On pouvait passer sur cet isolement pour le sujet qu'il traitait plus que pour l'histoire d'autres peuples. Ce n'en est pas moins un défaut ; l'ouvrage est trop lié à un phénomène qui appartient à un temps donné, l'idée moderne de nationalité.

John Richard Green, né 1837 à Oxford, ecclésiastique, pasteur d'une des paroisses les plus misérables de l'Est de Londres (Saint-Philippe de Stepney), rompt peu à peu avec les idées de l'Eglise, 1869 nommé bibliothécaire de l'archevêque de Canterbury à Lambeth (sinécure qui lui permettait de se livrer tout entier à des travaux historiques), de bonne heure maladif, mort 1883 à Menton. Il est l'auteur de la *Short History of the English People* 1874, agrandie plus tard en *History of the English People* (jusqu'à 1815 ; pub. d'abord 1877 à 1880). Les deux ouvrages ont un caractère populaire. Green tenta un exposé scientifique de l'ancienne histoire d'Angleterre dans les ouvrages : *The Making of England* (jusqu'à 828) 1881 et *The Conquest of England* (inachevé; n'a paru qu'après sa mort 1883). *Historical studies*, 1904, etc. — Cf. ses *Letters* publié par L. Stephen 1901. Caractéristiques en tête de la traduction française de la *Short History* par G. Monod (aussi dans ses *Portraits et souvenirs* 1897), et de l'allemande, par A. Stern. Sans grande valeur l'article de F. R. Powell, imprimé dans *Life* d'O. Elton II (1906), 52 ss. J. Bryce *Studies in Contemporary Biography* 1903.

L'exécution du programme de la nouvelle école. — L'ouvrage de Green était destiné au grand public, et quoique reposant sur de très fortes études, il n'avait pas précisément de prétentions scientifiques. Mais une bonne part de ce qui a été dit de l'*Histoire du peuple anglais* s'applique à des productions savantes de la nouvelle école.

Cette nouvelle conception réaliste, appliquée avec conséquence, devait mettre fin à la manière littéraire de traiter l'histoire. Une analyse pénétrante des faits politiques au point de vue social ne s'accorde guère avec la satisfaction du besoin de divertissement.

De plus l'historiographie socialement orientée rencontrait une foule de problèmes difficiles qui n'avaient été que peu ou pas du tout traités. Si l'on voulait les approfondir, il ne fallait pas penser à d'amples expositions.

On ne tira pas cette conséquence.

La tradition et le besoin d'exercer une action éducatrice sur le public lettré s'opposèrent également à une telle innovation.

Quelques historiens français l'accomplirent de la façon relativement la plus radicale. Les historiens allemands étaient pour la plupart trop hypnotisés encore par les ouvrages de Ranke pour risquer le saut de l'histoire diplomatique à l'histoire sociale.

Ils se contentèrent de compromis : ils combinèrent l'histoire sociale avec le récit détaillé des complications politiques extérieures, combinaison dans laquelle l'histoire diplomatique eut ordinairement la part du lion. Ils ne se soumirent aux exigences plus sévères de la nouvelle tendance qu'en ceci, qu'ils se spécialisèrent beaucoup plus que la génération de Ranke. C'est assez tard relativement que leur représentant le plus distingué, Mommsen, passa de la narration détaillée à l'histoire descriptive.

L'apogée de cette nouvelle historiographie se place dans les années 1850 à 1870. C'était l'époque des hardies synthèses scientifiques, des espérances scientifiques illimitées. La nouvelle méthode empirique et réaliste avait donné des résultats si étonnants, qu'on croyait pouvoir avec elle résoudre toutes les énigmes. Une fois qu'on avait rejeté les constructions idéalistes trop légères de l'école romantique, il ne devait pas être difficile d'arriver par la voie de recherches exactes à des résultats sûrs. On oubliait que les principes tirés de l'observation de cas isolés, principes que l'on croyait pouvoir poser comme base solide d'une historiographie scientifique, n'étaient rien moins que démontrés, et qu'il eût mieux valu les examiner de près au lieu de les généraliser pour l'histoire universelle. C'était la période de Darwin. On est disposé aujourd'hui à remarquer ses faiblesses, plus que ses mérites. L'histoire de l'historiographie doit en tout cas faire observer que sans la foi optimiste à la validité des recherches historiques savantes, les grandes œuvres du temps, — l'*Histoire romaine* de Mommsen, l'*Histoire de l'époque révolutionnaire* de Sybel, les *Origines du Christianisme* de Renan,

l'*Histoire de la littérature anglaise* de Taine, n'auraient sans doute jamais été écrites.

II. — L'école nationale libérale en Allemagne (l'historiographie de la « petite Allemagne »)

C'est en Allemagne que la nouvelle conception de l'histoire se montra le plus féconde. Avant tout au sein de l'école qui unissait les pensées nationales du libéralisme aux exigences nouvelles d'un Etat fort. Sybel, son chef et son porte-parole la représente d'une façon si typique, qu'on ne peut mieux la caractériser qu'avec sa personne.

1. — *Sybel.*

Heinrich Sybel, né 1817 à Düsseldorf, élève de Ranke, 1840 *Privatdocent* à Bonn, professeur *ibid* 1844, appelé 1845 à Marburg, 1856 à Munich, 1861 à Bonn, nommé 1875 directeur des archives d'Etat prussiennes, 1876 membre de l'Académie de Berlin, mort 1895 à Marburg. — *Geschichte der Revolutionszeit*, dans la 1re édition (1853 à 1858) menée jusqu'à 1795 ; continuée plus tard (1872 à 1879) jusqu'à 1800. — Cf. en outre : *Entstehung des deutschen Königtums* (1844) et *Geschichte des ersten Kreuzzuges* (1841), la meilleure étude de critique historique qui soit sortie de l'école de Ranke, ainsi que *Begründung des deutschen Reiches durch Wilhelm I* (1889 à 1894). — Index chronologique de ses écrits dans C. Varrentrapp. *Vorträge und Abhandlungen von H. v. Sybel* 1897 (avec introduction biographique.)

Parmi ses petits écrits les plus remarquables sont : *Die deutsche Nation und das Kaiserreich* 1862 et le programme publié 1856 de la nouvelle historiographie : *Ueber den Stand der neueren deutschen Geschichtschreibung*, répété dans le premier volume des *Kleine historische Schriften* (1863 à 1880).

Remarquons à cette occasion que ce dernier travail n'a guère que la valeur d'un témoignage personnel. Il nous informe très clairement des intentions que poursuivaient Sybel et les hommes de son parti dans leur activité d'historiens (l'opposition à Ranke surtout est nettement formulée) ; mais on ne peut admettre avec confiance ce qu'il dit sur le développement de l'historiographie nouvelle (Sybel rapporte par exemple aux guerres de l'indépendance allemande, l'attention donnée à l'histoire de la civilisation, une des plus grandes conquêtes du Rationalisme). C'est donc à tort qu'on a pris l'introduction à cet ouvrage pour une autorité dans l'histoire de l'historiographie.

Sybel a en outre bien mérité de l'historiographie par la fondation de la *Historische Zeitschrift* (1859) et pour sa collaboration à diverses publi-

cations historiques (*Publikationen aus den preussischen Staatsarchiven, Politische Korrespondenz Friedrichs des Gr., Deutsche Reichstagsakten*, etc.).

Cf. sur Sybel, outre Varrentrapp, avant tout F. Meinecke dans *Hist. Zeitsch.* 75 (1895), 390 ss. ; puis G. Wolf dans *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum* IX (1902), 279 ss., et A. Guilland, *L'Allemagne nouvelle et ses historiens* 1899 (qui parle aussi de Niebuhr, de Ranke, de Mommsen et de Treitschke). Sur l'origine de la *Begründung des Deutschen Reiches*, intéressants renseignements chez J. v. Eckardt *Lebenserinnerungen* II (1910), 124 s. A. Lübbe, *Friedrich Gentz und H. v. S.* (1913) cherche à prouver que dans sa conception de l'origine des guerres de la Révolution Sybel dépend de Gentz.

Rapports de Sybel avec Ranke, tendances de publiciste de Sybel. — Sybel a parcouru lui-même encore les étapes de l'historiographie jusqu'alors dominante en Allemagne, avant de se rattacher à la nouvelle historiographie politique. Il débuta en élève correct de Ranke dans son *Histoire de la première croisade*. Il se tourna ensuite dans l'esprit des anciens disciples du maître vers l'histoire constitutionnelle d'Allemagne. Ce n'est qu'après 1848 qu'il se détacha radicalement de Ranke.

Ranke avait consciemment renoncé à des jugements de valeur en histoire et en politique. L'historien, d'après lui, doit rendre compte des idées qui ont agi sur l'histoire, il n'a pas à les critiquer; il n'a pas le droit de mesurer les événements historiques sur les exigences du temps présent. Lui-même avait bien tiré de l'histoire contemporaine sa conception de l'histoire; mais il ne l'avait pas orientée vers le présent. Ses œuvres manifestaient un admirable effort d'observation objective.

Le défaut de sa théorie, c'est qu'elle était achetée par une certaine obscurité dans les prémisses. Certes l'historien ne doit pas apprécier les tendances du passé du point de vue restreint de la politique journalière de son pays. Mais n'y a-t-il pas aussi des idées et des tendances incompatibles avec les conditions naturelles des organisations politiques? N'y a-t-il pas des conditions politiques préliminaires qui doivent être remplies pour que l'existence d'un Etat soit assurée? L'historien (politique) a-t-il le droit d'admettre que les idées qui ont agi sur l'histoire soient d'égale valeur?

A ces questions, Ranke ne répondait rien. C'est ici que Sybel intervint.

Sous l'impression du mouvement socialiste de 1848, il se forma

des opinions fermes sur la tâche de l'Etat. Un gouvernement, selon lui, a pour premier devoir de protéger les classes cultivées contre l'assaut des basses classes et contre le désordre qui s'ensuit dans les affaires financières et militaires. Il doit se montrer fort vis-à-vis des gens d'en bas, et traiter libéralement les couches cultivées. Ces exigences, pense-t-il, sont fondées sur l'essence même de l'Etat, et ne doivent pas être considérées comme des tendances passagères. Elles constituent la norme d'après laquelle l'historien doit apprécier les événements historiques.

Dans ces maximes qui, en opposition avec Ranke, accentuaient le caractère de puissance de l'État à l'intérieur aussi bien qu'au dehors, on peut bien reconnaître un progrès. Malheureusement Sybel retombait en même temps dans les voies délaissées par Ranke, dans l'historiographie tendancieuse de la presse politique. Comme les rationalistes, il ne voulait pas se contenter de voir comment les choses se sont passées. Il voulait faire l'éducation politique de son public, le convertir à ses opinions.

Il recula au delà du Rationalisme en ce que pour formuler son programme historico-politique il eut égard exclusivement à la situation du moment dans son propre pays. Il ne juge pas le premier Etat venu susceptible de réaliser l'idéal politique de la nouvelle tendance. Seul un Etat constitué en NATION peut s'acquitter de ses devoirs. C'est-à-dire que la Prusse, et non l'Autriche, doit prendre la direction en Allemagne. *Die Politik des liberaten Gesamtwohles und die nationale Monarchie*[1] (*Gesch. der Revol.* 4e édit. I, 198) ne peut passer dans les faits que si le programme du parti de la Petite Allemagne triomphe.

On le voit, les jugements de valeur de Sybel ne remontent qu'en partie à des considérations purement scientifiques (sociologiques). Ils sont beaucoup au service de tendances politiques actuelles. L'historien lui-même n'avait pas conscience de ce mélange d'éléments hétérogènes. Il tenait toutes ses opinions pour résultante de recherches purement scientifiques. Il ne croyait pas que des préjugés l'eussent hanté dans l'élaboration de ses matériaux. Sans doute, il ne reculait pas devant l'expression de son jugement. Il se refusait à traiter

1. La politique du bien-être libéral commun et la monarchie nationale.

en fataliste (*Revol.*, I, 325) l'histoire comme une lutte de principes d'égale valeur, et à considérer les princes et les hommes d'Etat uniquement comme représentant des idées; il voulait critiquer leurs actes. Cette critique, croyait-il, ne procédait pas d'une tendance subjective, mais de l'histoire elle-même. *Hier* (chez les Girondins) *das Mass der Verantwortung schmälern, heisst entweder die genaue Forschung oder die sittliche Pflicht der Geschichtschreibung verleugnen*[1] (I, 325).

Sa méthode: l'histoire de l'époque révolutionnaire. — Cette conviction de la justesse scientifique de ses jugements préserva Sybel de la façon légère de travailler d'autres historiens tendancieux. Il n'était pas de ceux qui ne cherchent que des preuves à l'appui d'opinions préconçues et les pêchent arbitrairement dans les données de la tradition. Il n'était pas non plus de ceux qui, de peur de flotter dans leurs opinions, n'utilisent qu'une partie déterminée de leur matériel. Son *Histoire de l'époque révolutionnaire* repose sur des études critiques aussi soigneuses que n'importe quel ouvrage savant. La narration est en grande partie construite avec des matériaux d'archives; des témoignages de récits tout faits ne sont jamais accueillis sans examen critique. Conformément aux instructions de Ranke, Sybel ne s'est nulle part contenté de données de seconde main ; il est, autant que possible, remonté aux rapports les plus anciens et les meilleurs.

Sa *Geschichte der Revolutionszeit* est la plus grande production historiographique de l'école nationale libérale. Le sujet était très habilement choisi. Peut-être trop habilement. Aucun autre sujet ne permettait mieux de convaincre d'insuffisance la conception purement politique jusqu'alors régnante, que celui-là, qui précisément avant 1848 n'avait été traité que par des historiens à tendances politiques. On avait jusqu'alors presque uniquement considéré le premier plan, les luttes constitutionnelles, en les envisageant comme un conflit de principes politiques. Même un socialiste comme Louis Blanc n'avait pas osé rompre avec la manière de voir traditionnelle. Sybel est le premier qui non seulement mette au premier plan les

1. Atténuer ici la responsabilité, c'est renier soit l'exactitude dans les recherches, soit le devoir moral de l'histoire.

conséquences sociales de la Révolution, mais qui écrive une histoire nationale de la Révolution. Il ne se borne pas à raconter ce qui se passait à Paris et dans la Convention. Il ne perd jamais de vue que la véritable histoire de la Révolution ne consiste pas dans les débats et les projets de constitution du Parlement, mais dans les transformations de la propriété. L'exposition des théories politiques tient chez lui moins de place que chez ses devanciers. Il pouvait à bon droit se faire un mérite, en opposition avec les récits antérieurs, d'avoir parlé des soulèvements des ouvriers et des luttes des paysans : *Seit einigen Jahren hat sich der Blick für diese Dinge geschärft*[1] (I, 211).

La valeur de ce progrès fut à peine diminuée par le fait que Sybel chercha, d'une façon trop commode, à exploiter pour sa théorie politique l'histoire de la Révolution.

Sybel rompit complètement avec les anciennes idées sur la Révolution française. Il ne défendit ni le principe conservateur ni le principe révolutionnaire. Il ne fit servir la Révolution qu'à prouver la nécessité d'un gouvernement libéral et fort quand même. Tant que la Révolution se borna à renverser le vieil Etat féodal déraisonnablement organisé, elle fut absolument en son bon droit. Quand elle se mit à affaiblir la puissance de l'Etat au point que les masses populaires purent intervenir et que toutes les portes furent ouvertes à l'anarchie économique, elle se mit en contradiction avec les sains principes de la politique. C'est-à-dire que le jugement de l'histoire partait des sentiments de la bourgeoisie libérale, qui, sous l'impression des émeutes d'ouvriers de 1848 s'était jetée dans les bras de l'absolutisme. Insensiblement la critique scientifique et la tendance politique s'entremêlaient.

Il est moins important, en principe, que Sybel ait pour la première fois inséré méthodiquement l'histoire de la Révolution dans l'histoire de la politique européenne. Cette innovation (déjà indiquée par le titre) n'était pas insignifiante. Mais Sybel ne fit en cela qu'appliquer à l'histoire de la Révolution française, la méthode employée par Ranke pour celle de la Réformation allemande. On ne saurait voir là un trait caractéristique de la nouvelle tendance. On

1. Depuis quelques années le regard est devenu plus pénétrant pour ces choses-là.

ne niera pas non plus que Sybel n'ait pas su aussi habilement que son maître rattacher ensemble les événements intérieurs et extérieurs. Il n'observe pas aussi artistement les proportions. Il est d'ailleurs moins objectif. Comme *Kleindeutscher* il voulait faire de la propagande pour la Prusse, et l'on ne contestera pas qu'il concède à la politique prussienne des circonstances atténuantes plus libéralement qu'à la politique autrichienne ou à la russe. Ces parties de son histoire étaient aussi au service de ses idées nationales.

Sybel était un écrivain distingué. Son exposition n'est pas d'une couleur aussi personnelle que celle d'autres historiens allemands. Il ne prend pas volontiers, comme Ranke, le ton philosophique. L'esprit étincelant et les pointes de Mommsen lui sont aussi étrangers que le relief et le pathos de Treitschke. Mais son style a toutes les bonnes qualités du style scientifique. Il s'entendait à raconter d'une façon vivante, claire et vigoureuse et à exposer nettement sa pensée. Ses ouvrages sont soignés et d'une composition bien ordonnée. Si l'on a déclaré son style trop lisse, avec une intention de blâme, cela ne porte que sur l'ouvrage de sa vieillesse. On ne saurait faire à l'*Histoire du temps de la Révolution* le reproche d'un euphémisme antiscientifique.

La discussion avec Ficker L'opposition entre la nouvelle tendance politique et l'ancienne historiographie fut surtout mise en évidence dans la polémique que soutint Sybel avec Jules Ficker (1826 à 1982) sur l'importance nationale et politique de l'Empire d'Allemagne au moyen age.

Sybel, dans un discours d'apparat, *Über die neueren Darstellungen der deutschen Kaiserzeit* (1859), s'était prononcé vivement contre la narration sentimentale de Giesebrecht, tout à fait dépourvue d'aperçus politiques. Ficker éleva là contre une protestation dans son écrit *Das deutsche Kaiserreich in seinen universalen und nationalen Beziehungen* (1861). Suivirent une réplique et une duplique : Sybel, *Die deutsche Nation und das Kaiserreich* (1862) ; Ficker, *Deutsches Königtum und Kaisertum* (1862). Voir les détails, donnés au point de vue de Ficker dans J. Jung, *J. Ficker* (1907), 315 à 354. — La force aussi bien que la faiblesse de la tendance réaliste furent mises au jour. C'était un mérite de Sybel, d'appliquer à tous les phénomènes de l'histoire un critère politique ferme qu'il s'était formé en considérant avec pénétration et sang-froid les conditions de la vie d'un Etat, et de ne pas reculer même devant l'histoire des empereurs allemands, revêtus traditionnellement d'un nimbe romantique Ficker partait de principes beaucoup moins clairs. Il était dans son jugement moins dogmatique que Sybel. Il courait moins le danger d'admettre comme partout identiques les besoins politiques auxquels l'Etat devait

pourvoir. Il reconnaissait une valeur égale à différentes tendances; selon lui, les *Richtungen und Bedürfnisse* (tendances et besoins) des Carolingiens étaient orientés vers un empire chrétien universel. Bien qu'il écrivît sous l'influence du parti de la Grande Allemagne, il n'empruntait pas son jugement, comme Sybel, sans restriction aux luttes politiques du présent. Mais lui et les autres adversaires de Sybel payaient leur indépendance plus grande par le fait qu'ils ne saisissaient pas nettement les problèmes politiques et militaires qui se rattachent au régime impérial allemand. Il y avait plus d'utilité et de progrès pour l'histoire dans la tentative faite par Sybel de critiquer la politique des empereurs allemands non seulement d'après leurs tendances, mais d'après les conditions pour ainsi dire objectives de la politique et de la géographie.

Le point de vue de l'école de Ranke était représenté alors d'une manière classique par George Waitz, qui dans les *Gelehrte Anzeigen* de Goettingue (1862 p. 123) s'exprimait ainsi : il s'agit d'un développement historique *die ihre grosse eigentümliche Bedeutung, auch in politischer Beziehung, hat, die kurzweg zu verdammen am wenigsten dem Geschichtschreiber ziemt, die er vielmehr in ihrem Wesen zu erfassen und zu erklären, aber freilich nicht als etwas für alle Zeiten Passendes zu proklamieren hat*[1].

Dahlmann.

C'est à tort qu'on a mis souvent à la tête de la nouvelle historiographie politique en Allemagne le nom de Friedrich Christoph Dahlmann, né 1785 à Wismar, 1813 professeur d'histoire à Kiel, 1829 à Goettingue, 1837 expulsé comme l'un des Sept, 1842 professeur à Bonn, 1848 membre de l'Assemblée nationale allemande, 1850 du Landtag prussien, mort 1860 à Bonn. Dahlmann est au contraire un représentant typique de l'école constitutionnaliste libérale. C'est un whig aussi bien que Macaulay ; son idéal est la constitution parlementaire anglaise, qui tient le milieu entre les républiques de l'antiquité et la monarchie absolue (*monarchische Unumschränkheit*). Ses vues politiques ne sont pas moins doctrinaires que celles des historiens libéraux anglais ou français ; tout au contraire. Il mesure les personnages et les événements historiques exclusivement à la mesure de la loyauté constitutionnelle (*konstitutioneller Rechtschaffenheit*). Cf O. Lorenz, *Die Geschichtswissenschaft I* (1886) 91 ss. Ses deux histoires de révolutions, *Geschichte der Englischen Revolution* (1844), *Geschichte der Französischen Revolution* (1845) durent uniquement leur popularité à leur esprit résolument libéral et à leur forme agréable ; il savait raconter clairement et brièvement. Ces deux livres n'ont pas de valeur scientifique.

Dahlmann en général n'était pas un chercheur original. Sa *Geschichte*

1. Qui a sa grande importance propre, au point de vue politique aussi, que l'historien a moins que tout autre le droit de condamner, dont il doit plutôt saisir et expliquer la nature, mais qu'il n'a pas à proclamer comme convenant à tous les temps.

von Dänemarck (1840 à 1843) qui ne va que jusqu'à la Réformation, est un bon exemple d'examen critique et philologique des sources ; à côté de Niebuhr et de Ranke, elle n'apporte au fond rien de nouveau. On a surfait l'influence de Dahlmann sur l'historiographie allemande postérieure. Les fondateurs de l'école nationale libérale ont puisé moins d'inspirations (positives et négatives) chez Dahlmann que chez les représentants populaires, anglais et français (Macaulay, Thiers), de l'historiographie libérale. Pour Häusser par exemple cela ne fait pas de doute.

Cf. sur Dahlmann la biographie de A. Springer (1870 à 1872) ; les écrits de G. Waitz et L. Weyland (1885 ; discours d'apparat) et K. Th. Heigel dans ses *Biographische und kulturgeschichtleiche Essays* (1906). Les *Kleine Schriften und Reden* ont été publiés par Varrentrapp. 1886. La *Quellenkunde der deutschen Geschichte* fut imprimée pour la première fois en 1830.

2. — *Häusser.*

Ludwig Häusser né 1818 à Cléebourg dans la Basse-Alsace, 1840 *Privatdocent* d'histoire à Heidelberg, 1845 professeur-adjoint, 1850 titulaire *ibid.*, 1848 élu à la deuxième chambre badoise, mort 1867 à Heidelberg. Il a composé :

1° *Geschichte der rheinischen Pfalz nach ihren politischen, literarische n und kirchlichen Verhältnissen* (jusqu'à 1803) 1845.

2° *Deutsche Geschichte vom Tode Friedrichs d. Gr. his zur Gründung des deutschen Bundes* 1854 à 1857.

Cf. en outre les petits travaux réunis dans les *Gesammelte Schriften* (1869-1870) ainsi que les Cours publiés après sa mort par Oncken sur : *Geschichte der Französischen Revolution* et *Geschichte des Zeitalters der Reformation* (1867-1868).

La meilleure publication sur Häusser chez E. Marcks, *Heidelberger Professoren aus dem* 19. *Jahrhundert I* (1903). Cf. en outre la conférence de W. Wattenbach (1867) et Weech, *Aus alter und neuer Zeit* (1878).

Ludwig Häusser est le pendant de Sybel dans l'Allemagne du Sud. Il fut moins influencé que Sybel ou Mommsen par le nouveau mouvement social. Il était, en somme, exclusivement historien politique. Pas plus que Dahlmann, qu'il vénérait comme son maître, il ne prenait en considération l'influence des forces économiques sur la politique. Mais il se rencontrait avec Sybel et les autres historiens de la nouvelle école sur le terrain des sentiments patriotiques et libéraux qu'il exprimait et cherchait à communiquer à son public.

Häusser s'adressait plus directement que Sybel au sentiment. Il procédait plus naïvement que lui. L'historien du Nord de l'Allemagne

avait condensé ses idées en un système, il croyait parler au nom de la science quand il condamnait des événements historiques en vertu de ses opinions sur « la petite Allemagne. » Häusser n'appuyait son histoire sur aucune théorie. Il ne se souciait pas de savoir si ses vues politiques avaient une portée universelle. Ses jugements étaient inspirés uniquement par son sentiment patriotique. Il voulait consciemment sentir en Allemand, comme Palacky en Bohème (cf. Marcks, p. 300). Le chagrin de ne pas voir son pays occuper au dehors la même situation que les grands États voisins de l'Occident, voilà ce qui guidait sa plume. Il ne visait pas à comprendre et à faire comprendre les événements; il n'était pas dans sa nature de regarder son sujet sans intérêt. Il déplorait les faits qui avaient mis quelque obstacle à la réalisation de ses aspirations nationales, savoir l'unité allemande ; il se réjouissait de ceux qui l'avaient fait avancer. On ne se l'imagine pas traitant un sujet qui n'aurait pas appartenu à l'histoire de sa patrie.

Il n'espérait que de la Prusse l'accomplissement de son vœu d'unité. Il n'est pas difficile d'après cela de deviner ses sympathies historiques. Il était aussi étranger à la nature spéciale des *Prussiens* que tout autre historien de l'Allemagne du Sud : la Prusse n'était pour lui qu'un moyen. Il ne jugeait pas les adversaires de l'unité restreinte (*kleindeutsch*) avec l'âpreté blessante de son élève Treitschke. Mais il ne traite guère mieux l'Autriche et surtout les petits États allemands que son illustre continuateur. Ses observations sur la France respirent la convention et les préventions.

Sur un point Häusser était à même de soutenir la lutte avec les maîtres vivement combattus par lui de l'historiographie étrangère. Il n'égalait ni Macaulay ni Thiers pour la connaissance des affaires et de la technique administrative. Mais comme eux il savait excellemment raconter. Son exposition est chaude et vive, elle ne renferme pas plus de réflexions que n'en supporte le commun des lecteurs instruits, elle témoigne du plaisir pris aux objets sans devenir une collection de matériaux. Ses raisonnements ne sont pas bien profonds : mais ils montrent toujours de l'intelligence. Le bourgeois nationaliste allemand retrouvait ses opinions chez son historien. Il n'est pas étonnant que de son temps Häusser ait compté en Allemagne parmi les historiens vraiment populaires.

Ce qui l'y aida, c'est que, contrairement à son disciple, il se gardait d'irriter inutilement ses adversaires. C'était un caractère pacifique, et il ne cherchait pas à convertir de force son public. Sa narration est enflammée d'un ardent patriotisme, mais n'a rien d'agressif.

3. — *Treitschke*

Heinrich von Treitschke, né 1834 à Dresde, fils d'un général de division saxon, 1858 *Privatdozent* en histoire à Leipzig, 1863 appelé à Fribourg en Brisgau à une chaire qu'il abandonne 1866, allant à Berlin ; la même année appelé à Kiel, 1867 à Heidelberg, 1874 à Berlin ; 1871 à 1888 membre du Reichstag allemand, nommé après la mort de Ranke historiographe de Prusse, mort 1896 à Berlin. — Auteur de *Deutsche Geschichte im 19. Jahrhundert* (1879 à 1894) : commencée 1871 et inachevée, n'allant que jusqu'à 1848. — Beaucoup de travaux historiques sont réunis dans les *Historische und politische Aufätze* (1865 à 1897). Son activité dans la presse politique est marquée par les articles recueillis sous les titres de *Zehn Jahre deutscher Kämpfe* (1874 et 1879), et *Deutsche Kämpfe ; Neue Folge* (1897). Cf. en outre les cours sur la *Politik* (1897) publiés après sa mort par Cornicelius.

La littérature sur Treitschke est indiquée très complètement à la fin de l'article peu satisfaisant d'ailleurs de H. v. Petersdorff dans l'*Allg. Deutsche Biographie* 55 (1910), 263 ss. Cf. surtout Th. Schiemann, *H. v. T-s Lehr- und Wanderjahre* (1834 à 1867) 1896 ; G. Bailleu, *H. v. T.* dans la *Deutsche Rundschau* 1896, octobre-novembre ; *G. Freytag und H. v. T. Briefwechsel* édition Dove 1900. E. L. Schurig, *Die Entwicklung der politischen Anschauungen H. v. T-s* 1909 (diss. de Heidelberg) ; M. Lenz, *H. v. T.* dans les *Kleine historische Schriften* 1910.

Des *Lettres* de Treitschke publiées par Max Cornicelius, il a paru jusqu'ici (1912-1913) deux volumes, qui vont jusqu'à 1866.

Opposition avec les autres représentants de la tendance « Petite Allemagne ». — Häusser ne s'est jamais déclaré sur la manière dont il se représentait la réalisation de son idéal d'État sous la domination prussienne. Il partait de la supposition qu'un régime libéral et un État fortement concentré s'uniraient aisément. Pour le cas où un conflit éclaterait entre les deux éléments, sa théorie politique n'offrait aucune solution. Probablement il aurait essayé d'un compromis impossible. Telle est du moins la voie que suivirent plus tard des gens de son parti. Ce qui caractérise la position particulière de Treitschke, c'est que lui seul sentit nettement cette contradiction interne, et renonça consciemment en faveur de l'unité nationale aux idéals du libéralisme.

On peut dire qu'en face de Sybel et de Ranke, Treitschke reprit la conception de Droysen. Comme lui il rejeta l'opinion libérale qu'une haute culture intellectuelle et morale ne pouvait se développer qu'en s'alliant à des institutions libérales. Une nation militairement dressée, pleine du sentiment de l'honneur, une bureaucratie indépendante des partis politiques, sont non seulement les conditions préalables de la puissance extérieure, mais aussi la base d'une saine situation politique à l'intérieur et d'une vigoureuse vie de l'esprit dans la nation. Le constitutionnalisme vanté par les libéraux a pour suite le règne d'une débile médiocrité.

Ces vues étaient toutes naturelles chez Droysen, qui partait de la doctrine politique de Hegel et qui avait grandi dans un milieu tout à fait prussien. Il s'appropria sa théorie sans combat. Il en était autrement de Treitschke. Il se trouva comme publiciste et comme historien en contradiction avec sa famille, avec beaucoup de ses amis intimes, avec plus d'une de ses opinions antérieures. Il ne faut pas s'étonner qu'il ait un peu forcé le ton. Il se sentait toujours en opposition, soit avec d'autres, soit avec lui-même. Il ne fut souvent agressif que pour faire taire des objections qui ne lui semblaient pas sans fondement. Il fut consciemment étroit parce qu'il ne croyait pouvoir corriger les étroitesses de la tendance libérale qu'en poussant son opinion à l'extrême.

On ne jugera bien Treitschke qu'en mesurant son historiographie sur les buts qu'elle poursuivait. Il ne voulait pas être seulement un éducateur politique, comme les autres historiens de la « Petite Allemagne ». Il se sentait un peu apôtre et prédicateur. L'histoire lui servait de chaire. Ardent patriote allemand, il voyait avec envie les États consolidés de l'occident, et avec confusion le culte que des politiques libéraux allemands professaient pour le régime parlementaire d'Angleterre et de France, considéré comme un modèle. Il était particulièrement jaloux de la confiance en soi et de la cohésion nationale de la civilisation britannique. Ses efforts tendaient à créer en Allemagne quelque chose d'analogue. L'Anglais ordinaire était enclin à mettre en avant dans le monde les mérites de son peuple : eh bien! l'Allemand aussi, renonçant à ses rêveries cosmopolites, devait tenir pour bon uniquement, ou tout au moins par dessus tout, ce qui s'était passé dans son pays. Et principalement

ce qui s'était passé en Prusse ; car le seul État qui, par sa tradition et sa puissance pouvait se mettre au même rang que les grands États étrangers, c'était la Prusse.

Treitschke n'a oublié qu'une chose, c'est qu'une culture nationale et une historiographie telle qu'il l'exigeait ne se crée pas de force. Dans la préface du quatrième volume de son *Histoire d'Allemagne* il a, comme on sait, établi la thèse que les Allemands ont aussi bien que d'autres nations le droit de posséder une historiographie nationale. N'était-ce pas donner comme but d'efforts conscients ce qui ne peut être que le résultat d'un développement historique commun (relativement) et du sentiment national qui en déroule ? Macaulay, à qui Treitschke pensait surtout dans ce passage, s'est-il volontairement mis pour écrire au point de vue exclusivement anglais ? A-t-il voulu par son histoire implanter dans son peuple un sentiment national ? Ne se sentait-il pas d'avance un avec la grande majorité de ses compatriotes ? A-t-il jamais songé qu'un Anglais pouvait considérer l'histoire nationale à un autre point de vue que le point de vue anglais ? Toutes ces conditions préliminaires, Treitschke avait à les créer artificiellement pour lui-même et pour son public. Il lui fallait d'abord convertir ses lecteurs à sa conception nationale.

La plupart des défauts de son œuvre historique proviennent de cette étroitesse d'horizon voulue. C'est justement ce qu'il trouvait de moins satisfaisant chez les historiens étrangers, qu'il cherchait à transporter dans l'historiographie allemande. Il restreignait souvent à dessein son horizon. Il n'utilisait en général que les archives prussiennes, pour ne pas gâter son jugement favorable sur la politique prussienne. Il s'efforça de rendre à intérêts composés les étroitesses tendancieuses de l'historiographie libérale. Il ne négligea aucune occasion d'élever des reproches hargneux contre les hommes d'État anglais que les libéraux vénéraient comme des modèles. Il mit dans l'ombre les actes populaires des monarques du Sud de l'Allemagne qui, à l'époque de la restauration, étaient favorables à une constitution, en prodiguant des éloges immodérés aux services de la bureaucratie prussienne du temps. On peut défendre au nom de la science historique plusieurs de ces renversements d'opinions. Les gens qui n'ont pas d'intérêt politique dans l'affaire regretteront d'autant plus que, par son ton irrité et ses

exagérations de journaliste, Treitschke ait par trop donné à son histoire l'apparence d'un pamphlet.

Le style et la langue. — Il est vrai que Treitschke était fait comme pas un pour écrire l'histoire en journaliste. Il possédait une puissance verbale qui n'appartenait à aucun de ses rivaux. Il maîtrisait brillamment la rhétorique sensationnelle des journaux. Une merveilleuse abondance d'expressions, un pathos soutenu, qu'on n'a pas eu tort de comparer à la diction de Schiller, un flux perpétuel de style relevé, qui lasse aisément le lecteur d'un goût raffiné ainsi que le savant s'intéressant à l'histoire même, mais qui touche d'autant plus sûrement le cœur du grand public : telles sont les qualités de son élocution.

Ce style était la propriété personnelle de Treitschke. Il n'était pas le produit d'une lutte laborieuse ou d'un défi ; il n'était pas une imitation de modèles étrangers. Il n'est pas non plus un rejeton de l'œuvre de journaliste de l'historien. Il rappelle, il est vrai, par son trait principal, les élans des Premiers Paris à l'ancienne mode. Peut-être le journalisme l'a-t-il rendu plus souple. Mais il est à un niveau d'art bien supérieur et dispose d'accents bien autrement pathétiques que le style ordinaire des journaux.

Treitschke historien de la civilisation. — Cet art de l'exposition ressort surtout dans les parties descriptives.

On ne peut pas dire que Treitschke se distingue surtout dans la narration de grands actes politiques. Quand il parle de négociations politiques internationales, il est enclin à simplifier plus qu'il ne convient des situations compliquées et à caractériser par une boutade facile la politique extérieure des nations étrangères. Là il fait un travail de journaliste dans le mauvais sens du mot. Ses chapitres beaucoup plus originaux et plus méritants sur la politique intérieure des États allemands (à laquelle, comme les autres historiens grandis sous l'impression de la révolution de Février, il accorde une attention particulière) souffrent eux-mêmes des instincts de publiciste de l'auteur. Il se sentait trop l'apologiste de l'ancien régime prussien ; il renchérissait sur Droysen, quand il confondait les habitudes tatillonnes et sans façon de la bureaucratie avec l'intérêt pour la cause

nationale. Mais il donnait quelque chose d'achevé comme historien artiste quand il s'inspirait de Riehl et de Freytag.

Comme historien politique, on ne saurait l'égaler à Droysen ; il n'a pas compris avec la sagacité de son devancier, les problèmes politiques et militaires; des postulats politiques tournent trop facilement entre ses mains à l'éthique. Mais il laisse loin derrière lui les productions d'une histoire de la civilisation allemande dépourvue d'État (voir ci-dessous 708 ss.), comme styliste et comme penseur politique. Dans la peinture de genre historique, la description de la vie paisible des moyens et des petits États de l'Allemagne, Treitschke est un maître. Il a fait à d'autres historiens le bizarre reproche qu'ils manquaient d'humour. Personne ne lui fera ce reproche-là. Il possédait comme pas un le don de voir le côté comique de la vie des petits États allemands. Avec quel art sont dépeints les traits typiques de la vie à la Cour de Saxe au temps de la Restauration, ou le pathos comique d'une assemblée démocratique en Allemagne! Ce sont des tableaux de genre inoubliables, auxquels l'honnête histoire de la civilisation d'auparavant n'a rien à comparer. Treitschke dans ces chapitres même, n'est pas exempt d'un esprit tendancieux. Il est disposé, quand des faits ou des personnages n'agréent pas à sa politique, à en faire une caricature qui n'a rien d'historique. Mais il se fait pardonner par le trait bienveillant que garde sa satire en ces endroits-là : à côté de l'enthousiasme avec lequel il préconise la splendeur du grand État militaire, l'indigène de la Saxe ne peut se défendre d'une légère sympathie pour la vie pacifique des petits bourgeois du bon vieux temps.

Treitschke n'a pas seulement donné plus de relief à l'histoire de la civilisation que les professionnels de cette histoire; il a su tout autrement qu'eux fondre l'histoire de la civilisation et l'histoire politique en une histoire nationale commune. Sa tendance politique était ici un avantage pour lui. Il se refusait déjà par principe à séparer l'histoire de la vie spirituelle de celle de l'État. Il s'ensuivit que l'histoire non politique du peuple allemand au XIXe siècle se trouva insérée dans l'histoire générale. D'une façon unilatérale sans doute, vu qu'il n'appliquait que des critères nationaux aux phénomènes de la vie spirituelle. Et l'on y sent encore une certaine dépendance des

courants de la politique du jour. Peut-on expliquer autrement que par des égards pour les opinions officielles de la Prusse, qu'un libre penseur comme lui parle d'un vrai ton de zélote de la théologie critique et de David Frédéric Strauss? Mais le mérite ne lui restera pas moins d'avoir l'un des premiers, dans une histoire générale, suivi le développement de la civilisation entière d'une nation dans une période déterminée, d'avoir donné, au lieu de notices détachées, une histoire d'ensemble. Les parties les moins réussies sont celles de l'histoire économique, pour laquelle Treitschke n'avait pas une préparation suffisante.

Comme penseur en histoire et en politique, Treitschke n'était pas aussi original que Ranke, Droysen ou Mommsen. Il empruntait à d'autres, en général, les éléments scientifiques de son historiographie, et l'on ne saurait dire qu'entre ses mains ils aient gagné en précision des idées. Mais il était exceptionnellement doué pour s'assimiler avec indépendance des impulsions étrangères, pour faire profiter l'histoire des vues les plus disparates et les fondre en un tout (comme Jean de Muller) au moins par la magie du style. Aussi est-il plus facile que pour Sybel, par exemple, de le convaincre de contradiction dans les principes. Ce qui le distingue essentiellement des autres historiens allemands, c'est sa *théorie des races*, poussée à un dangereux extrême, et qui lui a été inspirée surtout par Freytag et Riehl. Volontiers il réduisait le caractère des nations étrangères à une formule simple, souvent peu aimable; mais même quand il s'agissait des affaires allemandes, il attribuait à des particularités provinciales un rôle beaucoup trop prédominant à l'encontre des dispositions individuelles, des influences d'opinions de classes, des conditions économiques, etc. Il est regrettable qu'ici encore Treitschke ait trop tendu son système. Il avait l'œil très ouvert sur la puissance de la tradition et la secrète répercussion des conditions avec lesquelles les hommes ont été familiarisés dans leur jeunesse et dans leur pays natal. Lui-même, qui était né en Saxe et qui avait mis une incroyable énergie à se faire Prussien, n'était-il pas un excellent exemple de la force que peuvent exercer les opinions reçues dans son enfance après qu'elles semblaient depuis longtemps abandonnées? Mais avait-il le droit de généraliser sans critique cette expérience personnelle? Peut-on vraiment présenter la manière de

voir de Ranke sur l'histoire de Prusse sous le jour d'un contre-coup des opinions de la Saxe électorale et de l'Autriche, comme Treitschke l'a fait dans son essai sur Duncker ?

L'influence de Treitschke. — Son influence sur l'historiographie allemande n'a pas été aussi considérable qu'on l'a cru d'abord. Elle a été très forte sur le journalisme nationaliste. Mais plus l'histoire se tourne vers les problèmes sociologiques et économiques, moins elle a de profit à tirer d'une activité orientée du côté du dogmatisme national. Il partage le sort de presque tous les publicistes. Ses idées étaient ajustées pour un moment déterminé ; elles ne pouvaient déployer leur pleine action que chez les contemporains. Le changement des circonstances amena de lui-même parmi la jeune génération cultivée d'Allemagne l'effet que cherchait à produire sur l'ancienne la prédication impétueuse de Treitschke : un sentiment national relativement un. Il fut dès lors possible de regarder le passé avec plus de calme. La nouvelle école prusienne est par suite, en opposition à Treitschke, plutôt retournée à Ranke.

Baumgarten. — La rupture de Treitschke avec la tendance nationale libérale trouva extérieurement son expression dans le fait que l'un des historiens les plus marquants du parti de la « Petite Allemagne » se sépara publiquement de lui après le second volume de la Deutsche Geschichte (*Treitschkes Deutsche Geschichte* 1883). C'était Hermann BAUMGARTEN, né 1825 à Lesse près Wolfenbüttel, 1848 à 1852 rédacteur de la *Deutsche Reichszeitung* à Brunswick, puis collaborateur de l'*Histoire du* XIXe *siècle* de Gervinus, 1861 à 1872 professeur à Karlsruhe, 1872 à 1890 à Strasbourg, où il meurt 1893. — Baumgarten était apparenté d'esprit avec Sybel, mais sans posséder son sens critique, ni sa puissance de concentration. Il resta plus asservi aux idées doctrinaires du libéralisme. Ses principaux ouvrages : *Geschichte Spaniens vom Ausbruche der Französischen Revolution bis auf unsere Tage* 1865 à 1871 ; *Geschichte Karls V* (inachevée) 1885 à 1892. Cf. l'introduction de E. Marcks aux *Historische und politische Aufsätze und Reden Baumgartens* qu'il a publiés 1894 et le Nécrologue de R. Haym (imprimé dans ses *Gesammelte Aufsätze* 1903).

4. — *Erdmannsdörffer.*

Bernhard ERDMANNSDÖRFFER né 1833 à Altenburg, 1858 *privatdozent* en histoire à Iéna, 1862 à Berlin où il s'était transporté 1861, 1864 professeur d'histoire à la Kriegsakademie, 1869 professeur adjoint à l'Université, 1871 professeur titulaire à Greifswald, 1873 appelé à Breslau, 1874 à

Heidelberg où il meurt 1901. Auteur de *Deutsche Geschichte vom Westfälischen Frieden bis zum Regierungsantritte Friedrichs des Grossen* 1892-93. — Cf. là-dessus avant tout la critique dans la *Hist. Zeitschrift* 73 (1894), 329 ss. ainsi que le discours de D. Schaefer *ibid.* 87 (1901), 56 ss., reproduit dans le second volume de ses *Aufsätze, Vorträge und Reden*, 1913.

Cette évolution vers la considération impartialement scientifique de l'histoire nationale se prononce déjà chez le successeur de Treitschke dans sa chaire d'Heidelberg, Bernhard Erdmannsdörffer

Erdmannsdörffer appartenait encore, en général, à l'école de Sybel. C'était un historien POLITIQUE : l'État et son développement, les actes des hommes qui sont intervenus d'une manière marquante dans l'histoire politique, forment le contenu de son exposé ; il n'assigne qu'une place secondaire à l'histoire de la pensée et de la civilisation ; l'histoire économique est tout à fait reléguée. Mais pour sa tendance Erdmannsdörffer n'avait rien à faire avec les autres élèves de Sybel. Il n'écrivait plus, comme Treitschke, dans les dispositions batailleuses des années 60. Ses jugements avaient l'impartialité du chercheur qui peut contempler d'un observatoire sûr l'histoire nationale. Il s'abstenait consciemment d'emprunter au présent le critère de son jugement historique, c'est-à-dire de critiquer le passé exclusivement d'après les services rendus par lui à l'idéal politique du présent. Il cherchait à comprendre les personnages de l'histoire par leur époque et leurs intérêts. Il se refusait à regarder, ainsi que Droysen, les Hohenzollern comme ayant été dès l'origine les champions de l'unité allemande ; il se refusait à faire payer ainsi que Sybel aux hommes d'État autrichiens de l'ancien temps l'aversion du politique de la « Petite Allemagne ».

Erdmannsdörffer marque la fin de l'historiographie de la « Petite Allemagne ». Son livre ne tend plus à l'éducation. Il ne veut plus, en passant par l'histoire, proclamer indirectement un évangile politique. Mais dans la disposition et la limitation de son sujet, il maintient les principes qu'avait suivis Sybel et Häusser. Son *Histoire d'Allemagne* fut la dernière production de l'école de Sybel et peut-être la plus accomplie pour ce qui est du poli de la narration et de l'objectivité du jugement. Mais elle ne renfermait pas de germes d'avenir; elle était le terme d'un développement qui avait fait son temps.

Duncker.

L'œuvre de Duncker est sans grande importance pour l'histoire de l'historiographie. Maximilien Wolfgang Duncker, né 1811 à Berlin, 1839 *Privatdozent* à Halle, 1842 professeur adjoint, 1857 appelé à Tubingue, 1848 membre de l'Assemblée nationale allemande, 1849 à 1852 membre de la Chambre des députés prussienne, 1859 appelé au ministère prussien comme Conseiller intime du gouvernement, 1867 à 1874 directeur des archives d'Etat prussiennes, mort 1886 à Ansbach. Sa bonne *Geschichte des Altertums* (d'abord 1852 à 57, nouvelle suite 1884 à 86 : les éditions subséquentes fortement modifiées ; l'histoire de la Grèce n'est poussée que jusqu'à la mort de Périclès) eut pour son temps une haute valeur, surtout en ce que d'édition en édition il remaniait les matériaux nouveaux et la littérature nouvelle. Elle ne suffit pas à de plus grandes exigences. Duncker n'a pas su découvrir les attaches politiques entre les Etats de l'antiquité, et il n'a pas employé avec critique les sources antiques. Il ne convient naturellement pas de lui reprocher de s'être appuyé plus que des chercheurs postérieurs sur les rapports des historiens grecs au sujet de l'Orient et de la préhistoire de la Grèce. Il était bien obligé de se contenter des matériaux accessibles de son temps. Mais il n'était pas obligé d'utiliser avec aussi peu de critique qu'il l'a fait la tradition littéraire de l'antiquité. Il aimait les compromis ; trait caractéristique, au lieu de rejeter complètement la légende du partage des terres de Lycurgue attaquée par Grote, il préféra y apporter des restrictions et la rationaliser. Cf. Eduard Meyer, *Gesch. des Altertums* 2e édition, I, 1 (1907) § 146 et 147.

Les petits écrits de Duncker sont réunis dans *Abhandlungen aus der griechischen Geschichte* et dans *Abhandlungen aus der neueren Geschichte* (les deux livres, 1887). Biographie par R. Haym, *Das Leben M. D- s.* 1891.

Lorenz.

Les principes de la nouvelle historiographie politique réaliste furent suivis avec autant de conséquence que par Sybel et Häusser par l'Autrichien Ottokar Lorenz, né 1832 à Iglau, 1860 professeur-adjoint, 1862 titulaire d'histoire à l'Université de Vienne, 1885 appelé à Iéna où il mourut 1904. Seulement il écrivait l'histoire non du point de vue prussien, mais du point de vue autrichien. Le choix de son sujet déjà est caractéristique. Pour son ouvrage principal, *Deutsche Geschichte im 13. und 14. Jahrhundert* (inachevé : 1863 à 1867) il alla le chercher à la fin du moyen âge, dans une période que l'historiographie nationale de la « Petite Allemagne » évitait, autant qu'elle devait attirer un Autrichien. Il n'est d'ailleurs pas moins libéral que les historiens *klein-deutsch* et il est à remarquer que l'anticléricalisme de cet Autrichien est beaucoup plus prononcé que chez les Prussiens. A Sybel avant 1848 avait paru également l'ultramontanisme plus dangereux que le communisme : *Hist.*

Zeitsch. 75 (1895), 392; en Autriche, pays moins industrialisé, le mouvement social, plus tard encore, fut moins sensible). — Mais il fit une opposition résolue au dogme de l'Etat national. Selon lui, nous avons coutume de juger l'efficacité en histoire des oppositions nationales *mehr nach dem Gefühl als auf Grund wissenschaftlich gesicherter Methoden. In dem Staatswesen, das sich in der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts in Oesterreich bildete und das dann in vergrössertem Masstabe in bewunderungswürdiger Stärke dauernd sich erhob, liegt etwas Gemeinsames, was die Schwierigkeiten nationaler Art mit Kraft überwand. Man kann wohl sagen, dass die Geschichte aller Zeiten gezeigt hat, dass staatliche Organisationen sich kräftiger erwiesen haben als nationale Gegensätze* (*Deutsche Gesch.* I, 54)[1]. Lorenz possédait d'ailleurs un sens politique sain et un jugement critique indépendant : son *Histoire d'Allemagne* est une des meilleures productions de l'historiographie allemande au XIXe siècle.

Ses autres ouvrages, à l'exception du dernier, *Kaiser Wilhelm und die Begründung des Reiches* (1902) n'appartiennent plus à l'historiographie proprement dite. Ce sont pour la plupart de simples recueils d'Essais ; nous en avons ailleurs cité plusieurs, qui s'occupent d'historiens du XIXe siècle : *Drei Bücher Geschichte und Politik*, 1876 ; *Die Geschichtswissenschaft in Hauptrichtungen und Aufgaben*, 1886 à 1891 ; *Staatsmänner und Geschichtschreiber des 19. Jahrhunderts,* 1896. L'ouvrage *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter seit der Mitte der 13. Jahrhunderts,* continuation de celui de W. Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter bis zur Mitte des 13. Jahrhunderts* (1re édit. 1858) parut pour la première fois en 1870. La *Deutsche Geschichte* fut accompagnée de *Geschichte König Ottokars II von Böhmen und seiner Zeit,* 1866.

H. Martin.

Le pendant, en France, de l'historiographie nationale libérale d'Allemagne, c'est l'ouvrage d'Henri MARTIN (né 1810 à Saint-Quentin, mort 1883 à Paris) : *Histoire de France* (jusqu'à 1789 ; 1re édit. réelle 1833 à 1836, fortement remaniée dans la deuxième ; l'*Histoire de France populaire illustrée,* écrite plus tard, est continuée jusqu'au temps présent). Martin, comme Sybel et son école, combinait les tendances nationales et libérales et, au besoin, donnait la prééminence aux nationales. Son critère est *le développement progressif de l'unité nationale* (Cf. G. Hanotaux, *Henri Martin,* 1885, p. 291), La narration est également rehaussée du pathos national : à propos de la Pucelle de Voltaire, par exemple, il dira (4e édit. XV, 388 s) : *Voltaire joue avec quelque chose de bien plus sacré encore* (que l'idéal de la chevalerie dont Arioste et Cervantes s'étaient

1. Plutôt d'après nos sentiments qu'en nous appuyant sur des méthodes scientifiques sûres. Dans l'Etat qui se forma en Autriche dans la seconde moitié du XIIIe siècle et s'éleva ensuite sur un plus grand pied avec une énergie admirable et persistante, il y a quelque chose de commun qui surmonta avec force les difficultés de nature nationale. On peut le dire, l'histoire de toutes les époques a prouvé que les organisations étatiques se sont montrées plus vigoureuses que les oppositions nationales.

moqués), *avec l'idéal vivant de la nationalité*. Les savants, de l'autre côté du Rhin, aimaient à parler avec respect de la persistance des conceptions germaniques dans l'histoire de l'Empire d'Allemagne : de même le *druide* Martin croyait pouvoir montrer, à travers toutes les phases de l'histoire de France, l'influence de l'*âme gauloise*, de la tradition celtique. Il inventa une religion mythique des druides.

Pour les recherches savantes, Martin était sensiblement inférieur aux historiens allemands. Ce n'était pas un travailleur frivole. On trouvera résumées consciencieusement et intelligemment chez lui les modernes études françaises. Mais il ne s'occupe guère de la critique des sources. La plupart du temps il n'en emploie que de seconde main. Il admet en général telles qu'elles sont les relations causales que donne la tradition ; mais il les juge autrement, du point de vue national. Le style correspond à ce manque de conception indépendante : Martin écrit toujours clairement ; mais son expression est impersonnelle ; il ne donne un relief plastique ni aux hommes ni aux événements. Auprès des classes moyennes instruites il s'acquit en France la même popularité que Giesebrecht en Allemagne.

III. — La combinaison de l'histoire politique réaliste avec la méthode épigraphique (Mommsen)

Théodore Mommsen, né 1827 à Garding, Sleswig, juriste, d'abord professeur de jeunes filles à Hambourg, fait 1844, à l'aide d'une bourse danoise, un voyage d'études de deux ans en Italie, 1848 rédacteur à la *Schleswig-Holsteinische Zeitung*, appelé la même année comme professeur de droit romain à l'Université de Leipzig, 1850 destitué pour raisons politiques, appelé 1853 à Zurich, 1854 à Breslau, 1858 à Berlin comme professeur d'histoire ancienne, mort *ibid.* 1903. Il commença en 1849 sa *Römische Geschichte*. Les trois premiers volumes, qui vont jusqu'à la mort de César, parurent pour la première fois de 1854 à 1856 ; à partir de la deuxième édition (1856 s.) ils ne furent pas essentiellement modifiés. De l'*Histoire de l'Empire*, Mommsen n'écrivit que la seconde partie, qui parut 1885, comme cinquième volume, sous le titre : *Die Provinzen von Cäsar bis Diokletian*. L'histoire des empereurs eux-mêmes et du gouvernement central ne fut pas écrite. Des suppléments érudits à l'Histoire sont offerts dans les *Römische Forschungen* (1864 à 1879).

Les autres ouvrages de Mommsen n'appartiennent plus à l'historiographie. Les plus importants sont *Römisches Staatsrecht* (jusqu'à Dioclétien) 1871 à 1888 (*Abriss des römischen Staatsrechts* 1893) et *Römisches Strafrecht* (jusqu'à Justinien) 1899. Comme grands travaux dans les sciences auxiliaires, il faut citer : *Geschichte des römischen Münzwesens* (1860 ; dans la 1re édit. de 1850, intitulée *Ueber das römische Münzwesen*) ; *Römische Chronologie bis auf Cäsar* (1858), *Oskische Studien* (1845), *Unteritalienische Dialekte* (1850). Les nombreux articles de Mommsen sont rassemblés maintenant dans les *Gesammelte Schriften* (1905 ss.), qui jusqu'ici sont

répartis en trois sections, juridique, historique et philologique. Les articles qui ne se rattachent pas à une spécialité scientifique ont été recueillis par O. Hirschfeld dans *Reden und Aufsätze* (1905).

Cf la Bibliographie de K. Zangemeister, continuée par E. Jacobs, *Th. Mommsen als Schriftsteller*, 2e édition 1905.

On connaît les services rendus par Mommsen comme éditeur et organisateur dans le domaine de l'épigraphie latine et des recherches historiques. Le *Corpus Inscriptionum Latinarum*, qui a commencé à paraître en 1863, est surtout son œuvre ; il avait donné des échantillons de sa méthode dans les *Inscriptiones regni Neapolitani latinae* (1852) et les *Inscriptiones Confoederationis helveticae latinae* (1854). Mommsen a donné en outre de nombreuses éditions critiques des textes antiques (célèbre édition des *Digestes*, en collaboration avec P. Krüger 1866 à 1870). Pour l'histoire, il faut considérer surtout la direction de la publication des *Auctores Antiquissimi* dans les *Monumenta Germaniae.*

Littérature. — Biographie par L. M. Hartmann 1908 (extrait augmenté du *Deutscher Nekrolog* de Bettelheim IX [1906], 441 ss.). Là et chez K. J. Neumann, *Entwicklung und Aufgaben der alten Geschichte* (1910) p. 63 ss., abondantes indications littéraires. — C. Bardt, *Th. Mommsen*, 1903 (paru d'abord 1875 dans le *Daheim*) ; F. Jonas dans la *Deutsche Rundschau*, 93 (1897), 399 ss. ; O. Hirschfeld dans les *Abhandlungen der Berliner Akademie* 1904. Les meilleurs travaux sur la *Römische Geschichte* dans les Nécrologies des revues spéciales, surtout J. Kärst dans *Hist. Vierteljahrschrift*(1904), 313 s. et K. J. Neumann dans la *Hist. Ztschr.*, 92 (1904) 193 ss., puis O. Seeck dans la *Deutsche Rundschau*, 118 (1904), 175 ss. et Schwarz dans les *Gött. Nachricht. Geschäftl. Mitteil*, 1904, 1 ss. La nécrologie de Eduard Meyer (de la *Gartenlaube*) est réimprimée dans ses *Kleine Schriften* (1910), 539 ss. Th. Gomperz,*Essays und Erinnerungen* (1905) 133 ss., (de la *Nation*, 1887) ; E. Landsberg, *Geschichte der Deutschen Rechtswissenschaft*, III, 2 (1910): 865 ss. La meilleure caractéristique du 5e volume de la *Römische Geschichte* chez Pöhlmann *Aus Altertum u. Gegenwart*, 2e édition (1910).

Vues politiques ; rapports avec l'école de la « Petite Allemagne ». — L'œuvre historique de Théodore Mommsen reposait sur les mêmes bases à peu près que l'historiographie de la « Petite Allemagne ».

Il se rencontrait avec l'école de Sybel dans son opposition réaliste à la conception politique du Romantisme. Comme presque tous ses contemporains sans doute, il travaillait avec des notions empruntées à la théorie historique du Romantisme. Il inclinait à construire un développement national commun et parlait volontiers des particularités organiques de certaines tribus. Mais il ne voyait pas à l'œuvre là-dedans des puissances mystiques que l'historien

dût contempler avec respect. Il les mesurait comme l'école de Sybel, d'après un idéal politique concret qu'il s'était formé sous l'impression des luttes de classes contemporaines.

Son programme politique ne diffère pas essentiellement de celui de la « Petite Allemagne ». D'après lui aussi, un gouvernement national fort, qui se tient au-dessus des classes et laisse la liberté à la vie spirituelle, est le mieux propre à remplir les devoirs qui incombent à l'État. Son idéal politique a une couleur plus démocratique que celui de Sybel. Mommsen rejetait résolument le point de vue professoral des *Kleindeutschen*, le libéralisme aristocratique de la bourgeoise instruite, né de la peur de la brutalité des masses. Mais cela ne concernait, en somme, qu'un point secondaire de la doctrine ; pour l'essentiel, Mommsen était d'accord avec l'école de Sybel.

Il s'en écartait beaucoup plus par la manière dont il fécondait pour l'histoire ses idées politiques.

Il mit en beaucoup plus grande mesure son historiographie au service de la science. Lui aussi, il voulait être plus qu'un simple chercheur. Lui aussi, voulait faire l'éducation politique de son public. Mais il s'intéressait plus à ce que ses lecteurs apprissent à penser politiquement qu'à les voir prendre telle ou telle position dans les luttes du jour. Il n'était pas uniquement, comme les *Kleindeutschen*, hypnotisé par les aspirations à l'unité allemande, par le conflit entre la Prusse et l'Autriche. Il connaissait d'autres problèmes encore que ceux qui se trouvaient accidentellement au premier plan dans la politique allemande contemporaine. C'est un fait caractéristique, qu'il écrivit une *Histoire* et ne choisit pas, comme Häusser, Treitschke, Lorenz, etc., une certaine période, qui pouvait commodément fournir des preuves à l'appui d'une thèse de politique actuelle.

Son jugement en devint plus libre ; il lui fut plus facile d'apprécier à côté l'une de l'autre différentes formes politiques d'après leur place relative dans l'histoire. Il s'est plaint à bon droit qu'on ait vu dans sa *Römische Geschichte* une glorification du césarisme. Il ne défendait pas comme historien l'impérialisme démocratique, mais la thèse que toutes les formes politiques qui se sont survécu et ne peuvent plus remplir leur mission, doivent être, sans égard à des sympathies doctrinaires, remplacées par des formes nouvelles

appropriées au temps présent. Ce n'est pas parce que la monarchie militaire serait en soi supérieure à l'aristocratie, que César était dans son droit, c'est que l'ancienne constitution sénatoriale s'était montrée incapable d'administrer l'empire étendu de Rome. La rupture avec le libéralisme doctrinaire n'éclata nulle part au grand jour autant que dans les chapitres où Mommsen se déclara pour César contre les derniers et vertueux républicains. Mais des juges inintelligents ont seuls pu en tirer la conclusion que Mommsen avait voulu glorifier l'absolutisme en général.

Sa méthode. — Mommsen se distingue aussi de l'école de Sybel par sa méthode.

Mommsen, comme on sait, vint à l'histoire par la jurisprudence, la numismatique et l'épigraphie. Il ne venait pas, comme Niebuhr et l'école de Ranke, de la critique philologique des sources narratives, bien qu'il ait eu du mérite comme linguiste. Il s'occupa des objets et des témoignages de monuments, de lois, de médailles, d'inscriptions, avant de se mettre à travailler les narrations écrites. Evidemment cela le mettait en mesure de saisir le fond social de l'histoire politique avec une bien autre indépendance que les historiens de culture purement philologique. Ceux-ci cherchaient à interpréter socialement les rapports des sources ; Mommsen entreprit, avec les reliquats de la vie sociale, de reconstruire directement l'histoire intérieure. La critique historique et philologique des textes passait par là à l'arrière-plan (comme Nitzsch surtout avait coutume de le lui reprocher). Non pas qu'il ait accordé plus de foi que l'école de Niebuhr aux sources narratives. Il les critiquait au contraire plus cyniquement et s'affranchissait plus que le romantique Niebuhr des jugements de valeur. Mais aux yeux d'un historien qui s'en rapportait aux monuments matériels, les annales romaines n'avaient qu'une valeur secondaire. L'intelligence de la véritable nature de l'État romain lui semblait peu avancée par des recherches systématiques sur les fables d'historiens-rhéteurs.

Mommsen n'était pas le premier à examiner les éléments concrets d'un État de l'antiquité. Avant lui, l'attention de divers chercheurs s'était portée sur l'administration financière et sur les monnaies de l'antiquité. Avant tout, Auguste Böckh (1785 à 1867), l'auteur de

la *Staatshaushaltung der Athener* (1817) avait fourni à cet égard un éclatant modèle. Il avait déjà fait consciemment la guerre à la méthode exclusivement philologique, avait rendu attentif à l'importance des inscriptions (son *Corpus inscriptionum graecarum* commenca à paraître en 1828) et s'était mis à travailler l'histoire des monnaies grecques et de la marine grecque. Mais Böckh n'écrivit que des manuels, et non une histoire. Mommsen, le premier, a rendu fécondes pour l'histoire les recherches épigraphiques et numismatiques. Le premier il les a subordonnées constamment à des points de vue politiques et insérées dans l'histoire générale. Ses devanciers étaient des spécialistes ; ils produisirent des travaux de valeur, mais laissèrent à d'autres le soin de les utiliser pour l'histoire. Mommsen était à la fois un antiquaire spécialiste et un historien. C'est par lui seulement que l'histoire de l'administration publique a été définitivement arrachée à son isolement dans les antiquités.

L'Histoire romaine. — Dans les trois premiers volumes de la *Römische Geschichte,* les conséquences de ce changement de vues ne sont tirées qu'à demi. On peut la mettre à cet égard au même rang que l'*Histoire du peuple anglais* de Green.

Mommsen garde encore le cadre de Voltaire. Le récit des événements extérieurs prend encore de beaucoup la plus grande place. Religion, commerce, littérature et art sont traités après coup, comme en appendice. On cherche bien à expliquer les faits particuliers de l'histoire extérieure, autant que cela est possible, par des motifs généraux (les conditions économiques, l'état du droit constitutionnel, les particularités nationales, etc.); mais on ne nous parle que brièvement des transformations de la situation générale. Un historien moderne suivrait peut-être un procédé inverse. Il traiterait d'abord, et avec la plus grande étendue, le développement des conditions économiques, politiques et militaires ; il récapitulerait dans ses points essentiels seulement la tradition, toujours si incertaine dans les détails, sur l'histoire extérieure, et il ferait dépendre celle-ci beaucoup plus fortement des conditions générales. L'*Histoire romaine* de Mommsen est une œuvre de transition.

Un fait montre à quel point elle l'est : son auteur eut en très peu de temps dépassé le point de vue qu'il avait adopté dans la disposition de son *Histoire*. Son ouvrage resta un torse, avant tout, parce que ses vues historiques avaient rapidement changé. S'il était resté le même, il n'y avait pas de raison pour qu'il ne traitât pas l'histoire des Empereurs exactement comme celle de la République. Mais il avait tellement changé, qu'il ne lui était plus possible d'apporter à l'histoire des personnages le même intérêt qu'auparavant. Malheureusement il n'osa pas, dans la continuation de son ouvrage, pousser résolument jusqu'au bout les nouvelles tendances et rompre ouvertement avec la méthode des premiers volumes. Il aima mieux laisser une lacune que de continuer son exposition dans un autre esprit. Et voilà comment il se fait que nous avons dû, parce qu'il ne se souciait pas de raconter l'histoire extérieure des empereurs d'après Suétone et Tacite, renoncer à voir l'histoire du gouvernement central de l'empire décrite par sa main. L'admirable cinquième volume sur les Provinces de César à Dioclétien, qui commence par un tableau de la situation et y rattache l'histoire extérieure, est malheureusement resté un fragment ; nous ne voyons que les parties, non l'ensemble. Un fragment, il est vrai, qui plus que les autres volumes porte des semences d'avenir. La nouvelle méthode épigraphique a enfin complètement refoulé ici le pragmatisme.

Au point de vue du grand public, la *Römische Geschichte* prend précisément par son caractère de transition une valeur toute particulière. Elle unit la vivacité et l'intérêt captivant de la narration qu'aime le lecteur ordinaire à une conception moderne. Aujourd'hui un génie d'écrivain comme Mommsen ne réussirait pas à composer une *Römische Geschichte* susceptible de répondre aux exigences des hommes du métier aussi bien qu'à celles du grand public. Déjà le 5e volume a reçu un accueil tout différent au dedans et au dehors des cercles compétents.

Mommsen écrivain. — Mommsen est un des plus grands artistes en histoire.

Son style réaliste excita, à l'apparition de l'*Histoire romaine*, un assez grand scandale dans le clan. Une corporation savante traita son allemand de très mauvais style de journal (*ganz schlechter*

Zeitungsstil). Ce reproche que lui firent d'autres personnes d'un goût vieillot, n'était pas tout à fait mal fondé. Mommsen écrivait à dessein en opposition avec la manière habituelle de raconter l'histoire ancienne, et, comme il arrive d'ordinaire, il fut conduit par sa contradiction un peu plus loin qu'il n'avait l'intention d'aller. Depuis l'humanisme, on s'était habitué à raconter l'histoire ancienne sur le ton solennel de l'épopée artificielle. Mommsen eut parfaitement raison d'écarter ce faux pathos et de remplacer un véritable clair-obscur par la pleine lumière du jour. Mais c'est d'une main quelque peu rude qu'il gratte çà et là la patine du classicisme.

Un autre point a plus d'importance. Parmi les représentants de l'école de critique philologique, ses devanciers immédiats — les historiens qui s'occupaient d'histoire romaine, — avaient surtout commis la faute de ne pas séparer la narration de la critique des sources. Niebuhr avait rendu par là son ouvrage illisible. Mommsen voulut éviter ce défaut, mais il tomba dans un autre extrême. Il n'alourdit pas son récit de recherches critiques ; mais il sacrifia toutes les preuves. Il ne fit pas connaître ce qui, dans les renseignements donnés par lui, était pure combinaison et ce qui provenait d'une *bonne* tradition. Ce procédé radical était peut-être le seul moyen de faire lire une histoire romaine ; mais évidemment, du point de vue scientifique on peut soulever bien des objections.

Cependant que signifient tous ces reproches à côté du progrès que représente l'*Histoire romaine* dans la forme seulement ! Comme cette exposition pétille de vie ! Quelles descriptions plastiques ! Comme des détails d'antiquaire qui semblaient morts prennent une vie saisissante ! — Mommsen est le seul historien qui ait su comme historien rivaliser avec les auteurs de romans sans tomber dans les défauts de l'historiographie romanesque. Sa narration est justement lumineuse et impressive parce qu'elle se maintient dans les limites de l'histoire et dédaigne les effets sentimentaux. Elle n'emploie pas des termes techniques modernes et des allusions hardies en guise d'amorces, mais dans l'intérêt de l'instruction scientifique. Le style spirituel, plein de pointes, qui nomme sans gêne les choses par leur nom, n'a pas son but en lui-même. Il est destiné à contraindre le lecteur de regarder les choses comme elles étaient, libre de toute fausse piété historique, dans la lumière crue du jour.

Le langage à prétentions philosophiques de l'ancienne école avait, avec ses euphémismes, laissé facilement le lecteur dans le vague sur la vraie nature des puissances historiques. Mommsen ne connaît aucun ménagement de ce genre. Il démasque la grandeur usurpée en la regardant de près. Les critiques qui lui reprochaient un mauvais style de journal oubliaient que si sa langue aime à se servir de mots de la presse quotidienne, elle reste exempte des fautes de l'allemand des journaux. Son style ne verse ni dans l'emphase, ni dans la phraséologie nuageuse, ni dans le clinquant vide du feuilleton. Indubitablement, Mommsen doit beaucoup à son activité de journaliste. Son expression est plus mobile, son style plus souple qu'il n'est d'usage chez les savants. Son cynisme peut bien aussi avoir été nourri par le journalisme : pour juger Cicéron avec tant de compétence, il fallait peut-être avoir vu dans les coulisses comment les politiques cherchent à créer par les journaux un état de l'opinion. Mais sa langue est plus dégagée des défauts des Premiers-Paris pathétiques que celle de la plupart des historiens contemporains.

La façon d'écrire l'histoire de Mommsen est l'expression parfaite de ses convictions historiques et politiques. Il parle des personnages historiques dans le style des politiques contemporains, parce qu'il veut appliquer un critère politique à tous les phénomènes de l'histoire. L'historien ne demande qu'une chose : quels services politiques a rendus un homme d'État ? Il ne s'inquiète pas de savoir si dans la tradition ce personnage, pour ses mérites artistiques ou moraux, occupe un rang élevé comme écrivain ou comme homme.

L'intrépide application de ce principe a fait à Mommsen beaucoup d'ennemis parmi les philologues ; son jugement rigoureux sur Cicéron, en particulier, ne lui a jamais été pardonné. C'est à tort. On peut débattre la question si l'historien doit porter des jugements politiques (c'était l'opinion de l'école *Kleindeutsch*) ou s'il ne ferait pas mieux de se contenter de décrire la suite des événements et de l'expliquer tant bien que mal. Mais voici qui n'est pas douteux : une fois que l'historien critique des actes politiques au point de vue de leur opportunité, il doit appliquer ses critiques à tous les personnages également, surtout quand il sait, comme Mommsen, distinguer la valeur artistique d'un travail de sa portée politique ou nationale.

Mommsen, il est vrai, comme critique littéraire, n'était pas sans

préventions. Il professait les principes de l'esthétique romantique, et mettait sans hésitation l'art éclos naturellement et organiquement au-dessus de la poésie artificielle. Mais il n'a jamais confondu les questions d'art avec des questions politiques ; jamais il n'a, comme Droysen, soutenu le dogme qu'une haute culture nationale ne pouvait se maintenir que sur le fondement d'un État fort.

Mommsen juriste. — Mommsen n'est nulle part plus génial que quand il parle de droit public et d'économie politique. Nulle part l'union de la jurisprudence et de l'histoire n'a porté d'aussi beaux fruits. Ce qui est ordinairement séparé se trouvait ici réuni.

Les simples historiens ne s'étaient occupés le plus souvent de questions de droit que malgré eux et en courant, ils n'avaient apprécié que la portée politique des discussions juridiques. Les juristes avaient mis au premier plan l'interprétation formelle. Mommsen évita l'une et l'autre étroitesse. Il saisit le problème juridique dans toute sa rigueur, sans perdre de vue pour cela la portée politique du cas. Mommsen a dit de lui-même qu'il avait contribué à renverser les sottes barrières qu'impose à la science la division réglementaire des Facultés dans les Universités (*die widersinnigen, hauptsächlich aus den Fakultätsordnungen der Universitäten hervorgegangenen Schranken der Wissenschaft*) et à mettre en rapport les recherches historiques et la science du droit : ce n'est pas seulement aux recherches savantes qu'il a rendu ce service par son *Histoire romaine*, mais à l'historiographie en général.

Cf. sur Böckh M. Hoffmann, *A. B., Lebensbeschreibung und Auswahl aus seinem wissenschaftlichen Briefwechsel*, 1901, ainsi que les correspondances scientifiques citées dans K. J. Neumann, *Entwicklung und Aufgaben der Alten Geschichte* (1910), 45 s.

C'est à tort qu'on a voulu trouver un précédent au jugement défavorable de Mommsen sur Cicéron dans Wilhelm Drumann (1786 à 1861) *Geschichte Roms in seinem Uebergange von der republikanischen zur monarchischen Verfassung* (1834-1844). Les observations de Drumann sont au contraire un témoignage classique de la révolution complète apportée dans les jugements de valeur par l'historiographie politique réaliste après 1848.

Drumann critiquait Cicéron uniquement au point de vue de la morale privée. L'avocat romain a chez lui une mauvaise note parce qu'on peut constater entre sa vie et ses écrits des contradictions qui feraient conclure à un caractère louche. Qu'il n'ait pas été comme homme d'État à

la hauteur de la situation, Drumann n'en tient pas compte. L'analogie avec Mommsen se borne à ceci, que le blâme scolaire de Drumann ne recule même pas devant Cicéron, l'idole des classicistes. Mais du jugement politique de Mommsen on ne découvre pas chez lui la moindre trace. Son doctrinarisme politique est signalé déjà par le titre de son manuel généalogique (donné à tort pour une histoire). Drumann ne voit dans la fondation du Principat qu'un simple *changement de constitution*, comme une nouvelle *charte*, Louis-Philippe à la place de Charles X. (Une nouvelle édition de son *Histoire*, qui à plus d'un égard est indispensable comme livre à consulter, a commencé à paraître en 1899 sous la direction de Gröbe.)

IV. — La transformation de l'histoire constitutionnelle en France sous l'influence du mouvement social

1. — *Remarques générales.*

La manière analytique de l'histoire politique et constitutionnelle en France, qui remontait à Voltaire et à Montesquieu et qui avait eu pour son meilleur représentant Guizot, dans la période du libéralisme, avait été essentiellement élargie sous l'influence de l'année 1848 et du mouvement social qui commençait alors. Les problèmes de politique formelle (démocratie ou aristocratie, absolutisme ou constitutionnalisme) perdirent en importance. Le fonctionnement sûr de l'administration parut plus nécessaire que la satisfaction de vœux concernant le droit constitutionnel. On s'inquiétait plus de l'essence intime d'un régime que de sa forme extérieure. L'histoire mit au premier plan les modifications dans les conditions économiques du peuple et en rechercha de préférence les rapports avec les institutions politiques. L'importance historique des idées et des principes ne fut plus cotée aussi haut qu'auparavant.

La nouvelle école constitutionnelle française réalisa sa conception historique et sociale plus purement que l'école de Sybel. Les chercheurs étaient plus spécialistes que leurs contemporains allemands et par suite rendirent de plus grands services dans leur partie. Ils étaient plus indépendants dans leur travail scientifique et moins asservis à des tendances politiques. Mais ces avantages étaient compensés par le fait qu'ils ne considéraient que certains facteurs politiques. Ils considéraient l'histoire intérieure d'un peuple

comme un sujet qui pouvait être traité à part. Comme tous les libéraux, comme presque tous les auteurs français et anglais qui ont écrit avant 1870, ils n'appréciaient pas à sa juste valeur l'influence des conditions de puissance internationale et de l'organisation militaire. Les historiens allemands de l'école nationale libérale n'étaient pas exempts non plus de ce défaut. On en a fait, non sans raison, le reproche à Mommsen. Mais en général l'historiographie des *Kleindeutschen* n'oublia pas les leçons qui se dégageaient des œuvres de Ranke et de Droysen. Ils n'ont guère isolé jamais l'histoire intérieure d'un État aussi artificiellement que les Français ou que Green. Ils n'ont jamais autant négligé de considérer que l'organisation politique a pour but tout aussi bien, sinon plus, la défense au dehors que l'administration intérieure.

La transition de l'ancienne à la nouvelle conception est marquée de la façon la plus nette par les œuvres de Tocqueville.

2. — *Tocqueville*.

Alexis de Tocqueville, né 1806 à Verneuil, 1827 nommé « juge auditeur » au tribunal de Versailles, fait 1831 et 1832 un voyage aux États-Unis avec la mission d'y étudier le régime des prisons, se démet 1832 de ses fonctions, 1839 élu à la Chambre, 1849 pendant quelques mois ministre des Affaires étrangères, se retire 1851 de la vie publique, 1841 membre de l'Académie française, mort 1859 à Cannes. Il figure surtout ici comme auteur de *L'Ancien régime et la Révolution*, ouvrage resté inachevé, le premier volume seulement ayant paru en 1856. Il y a aussi beaucoup d'histoire dans les *Souvenirs* (1893), qui peuvent être considérés comme une histoire de la révolution de Février, et dans le livre célèbre *La démocratie en Amérique*, 1835 à 1840. En outre différents Essais dans les *Œuvres*, 1860 à 1866 (qui ne contiennent pas encore les *Souvenirs*).

Littérature : Jaques, *A. de Tocqueville*, 1876 ; d'Eichthal, *A. de Tocqueville et la démocratie libérale*, 1897 ; P. Marcel, *Essai politique sur A. de Tocqueville* 1910 (thèse de Paris). Cf. en outre la correspondance entre Tocqueville et Gobineau éditée par L. Schemann, 1908 (le reste de la correspondance est publié dans les *Œuvres*.)

Tocqueville était de naissance un juriste de l'école de Montesquieu. Les recherches de son premier grand ouvrage partent, à la manière du doctrinarisme antique, de la forme extérieure du gouvernement. Dans son livre sur la *Démocratie en Amérique*, il traita son sujet avec plus de soin et de pénétration que n'en avait déployé Montesquieu.

Mais en principe il ne s'écartait pas des voies de son devancier. La révolution de Février, comme il le montre avec un relief extraordinaire dans ses *Souvenirs*, lui donna pour la première fois conscience de l'importance du mouvement social.

Ses écrits historiques allèrent plus au fond. Ce qui n'avait été qu'un travail accessoire devint le principal. Il avait recherché jusqu'à quel point la démocratie américaine reposait sur des principes particuliers : il sonda maintenant ces principes eux-mêmes. Au delà du problème constitutionnel formel, il embrassa du regard la structure de tout le corps gouvernemental, et même du peuple entier. L'avant-dernier chapitre de son livre est intitulé : *Comment une grande révolution administrative avait précédé la révolution politique.*

L'ouvrage de Tocqueville sur la Révolution française en est malheureusement resté au volume d'introduction. L'historiographie connaît peu d'autres cas où il convienne de parler comme ici d'une perte irréparable. Fustel de Coulanges seul aurait peut-être été capable de continuer dans le même esprit l'histoire de l'*Ancien régime* de Tocqueville. Mais il n'a même pas pu poursuivre ses Institutions au delà de l'époque franque, à plus forte raison ne serait-il pas arrivé à traiter l'histoire de la Révolution.

L'*Ancien régime* de Tocqueville a une importance qui dépasse son sujet spécial. Personne avant lui n'en avait pénétré aussi profondément l'essence, n'avait reconnu aussi nettement sous les formes extérieures changeantes le noyau permanent, la continuité historique. Romantiques et libéraux avaient presque sans exception considéré la Révolution française comme une rupture complète avec le passé. Et voilà que par cet exemple modèle lui-même on démontrait l'impossibilité de soutenir la théorie catastrophique. Tocqueville montrait que la Révolution ne faisait à bien des égards qu'achever ou continuer un développement qui avait commencé plus tôt, que sanctionner un état de choses qui, sous un autre nom, s'était formé déjà avant 89. Il donnait le premier livre vraiment philosophique sur l'histoire politique, il enseignait à discerner sous les phénomènes extérieurs l'essence interne des choses, à voir un enchaînement là où l'œil voilé du pragmatiste ou du doctrinaire politique croyait trouver des oppositions inconciliables. Et cela sans

tomber, comme Hegel, dans des échafaudages dialectiques.

Tocqueville se créa pour ses besoins une forme nouvelle et originale. Il se rattacha pour quelques détails à Montesquieu et à Guizot. Mais au lieu de considérations sur l'histoire, qu'avaient faites ses devanciers, il donna un véritable exposé historique. Non sans doute sous la forme d'un récit, mais sous celle de l'analyse. Il n'aurait pu d'une autre manière exprimer aussi clairement sa conception. Quand on met au premier plan le récit des événements extérieurs, on est enclin à donner plus d'importance aux périodes extérieurement agitées qu'à celles qui ont joui d'un calme apparent. Tocqueville avait rompu avec l'idée superficielle qu'en opposition aux époques révolutionnaires il y aurait des temps de stagnation absolue : il ne pouvait donc, pour être conséquent, disposer son histoire ni en narration ni en tableau de la situation. La plupart des autres historiens ont, en pareil cas, tenté un compromis : ils ont raconté d'abord et dépeint ensuite. Tocqueville n'en resta pas là, il tira la conséquence de ses prémisses. Son exposé génial a égard aux forces profondes et lentes aussi bien qu'aux mouvements plus violents, quoique moins durables, qui en modifient le développement. Ce qui le sépare le plus des anciens historiens de la civilisation, c'est qu'il distingue toujours le temps et le lieu. Il ne voyait pas dans l'Ancien régime un état longtemps immuable, mais montrait que dans le XVIII[e] siècle aussi le gouvernement français se modifiait continuellement, avait une véritable histoire.

Les déductions abstraites de l'ancienne historiographie sont partout remplacées par des idées concrètes et précises. Tocqueville ne parle plus du peuple, de la noblesse, de la royauté ; il distingue les classes et les rangs. Il s'occupait plutôt de la position sociale des classes que de leurs droits politiques formels. Une intelligence politique aiguisée et de fortes études spéculatives se rencontraient chez lui avec une connaissance exacte des affaires et du monde. Avec quelle admirable netteté et quelle mesure il reconnaît ce qu'on a plus tard appelé l'*esprit classique*, ainsi que son importance politique ! Avec quel soin il évite des généralisations excessives !

Dans son *style*, Tocqueville a renoncé à tous les ornements extérieurs. Il n'adopte ni le ton de prophète des romantiques, ni la pétulance de journalistes des libéraux. Les qualités qui distinguent

son élocution ne sont pas le fruit d'intentions artistiques. L'expression est vigoureuse et vivante, parce que l'auteur parle d'un sujet dont il est entièrement maître et qu'il a parfaitement médité. Il se passe de toute rhétorique. Il ne veut ni captiver les indifférents, ni persuader des adversaires politiques. Il n'est poussé que par l'ardeur de connaître. Il n'est peut-être pas un autre historien qui ait envisagé son sujet, non seulement au dehors mais au dedans de lui-même, d'une façon aussi objective. Ranke aussi s'abstenait d'allusions directes aux luttes politiques du présent. Mais il n'avait pourtant pas renoncé complètement à exercer par l'histoire une action sur elles et à convertir ses contemporains égarés par des mots d'ordre politiques à la plus juste appréciation des affaires publiques que devaient leur inspirer des vues historiques plus profondes. Tocqueville se sentait si isolé dans son temps et dans son pays qu'il ne pensait pas à la possibilité d'une influence exercée par ses idées. Quand il écrivit son histoire, il s'était pour toujours retiré des affaires. Les connaissances historiques avaient pour lui leur but en elles-mêmes. Un calme philosophique plane sur son ouvrage. Le ton de la tribune en est banni. La langue est à la vieille mode, et pourtant tout est plein de vie. On sent que l'homme qui parle a embrassé la réalité d'un regard ferme, et que ses pensées sont de première main. C'est un homme distingué avec qui nous entrons en contact immédiat.

Tocqueville était fermement convaincu qu'une Providence divine dirigeait les destins des hommes. Mais il dépouillait cette idée de tous les traits grossièrement anthropomorphiques. Pour lui la Divinité n'intervenait pas directement, mais par l'intermédiaire de causes *naturelles*. Sa foi n'a pas mis de barrières à ses investigations scientifiques. Elle lui a au contraire donné le moyen de regarder les événements d'un observatoire plus élevé. La Révolution et ses suites ne lui paraissaient pas moins l'œuvre de Dieu que la monarchie féodale.

3. — *Fustel de Coulanges*.

Numa Denys Fustel de Coulanges, né 1830 à Paris, historien et philologue, 1853 en Grèce comme élève de l'Ecole d'Athènes, 1855 professeur de lycée à Amiens, 1860 appelé à la Faculté des lettres de Strasbourg

comme professeur d'histoire, 1870 à l'École normale de Paris, suppléé 1875 Geoffroy à la Sorbonne dans la chaire d'histoire ancienne, 1878 professeur d'histoire du moyen âge à la Sorbonne, 1880 à 1882 directeur de l'École normale, mort 1889 à Massy. Il nous appartient par ses deux ouvrages principaux : *La Cité antique* (1864) et l'*Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France*. La première partie de ce dernier (*L'Empire romain, les Germains, la Royauté mérovingienne*) parut 1874 ; elle fut dans la 3e édition développée en trois volumes, *La Gaule romaine, L'invasion germanique et la fin de l'Empire*, et *La monarchie franque* (1888 à 1891). Le second remaniement fut ensuite continué par les volumes : *L'Alleu et le domaine rural pendant l'époque mérovingienne* (1889), *Les origines du système féodal* (1890) et *Les transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne* (1892 ; les deux derniers volumes publiés après la mort de Fustel par C. Jullian). Les dissertations par lesquelles Fustel défendit les opinions soutenues dans les *Institutions* sont réunies dans les *Recherches sur quelques problèmes d'histoire* (1885) et les *Nouvelles recherches* (1891) ; des travaux de jeunesse et des articles variés, dans les *Questions historiques* (1893). Cf. en outre les *Fragments* publiés par Berr dans la *Revue de synthèse historique* II (1901), 241 ss. ; III, 98 ss. ; VI (1903), 116 ss. — Bibliographie à la fin de sa biographie par P. Guiraud (1896). — La meilleure critique et caractéristique a été donnée par Ch. Seignobos dans l'*Histoire de la langue et de la littérature françaises* rédigée par Petit de Julleville VIII (1899), 279 ss. Cf. de plus F. Kehr dans *Hist. Ztsch.* 71 (1893), 144 ss. ; G. Monod, *Portraits et souvenirs*, 1897. — D'Arbois de Jubainville, *Deux manières d'écrire l'histoire, critique de Bossuet, Thierry et Fustel de Coulanges*, 1896. E. Champion, *Les idées politiques et religieuses de Fustel de Coulanges*, 1903 (brochure). A. Sorel, *Notes et portraits* (1909). 3 ss.

Des savants allemands ont laissé entendre que la thèse fondamentale de Fustel serait en relation avec l'*idée de revanche*. Nous leur opposerons avant tout le témoignage de Monod (148 s.). Il a parcouru les cahiers des cours faits par Fustel de 1861 à 1868 à Strasbourg, et découvert que Fustel, avant 1870, formulait absolument comme plus tard sa théorie sur le caractère romain du système de gouvernement mérovingien.

Fustel historien social. — Fustel de Coulanges a souvent invoqué Tocqueville et Guizot comme ses maîtres. Il les a surpassés tous les deux de beaucoup. Non seulement il leur était supérieur comme savant, mais il était bien plus indépendant même que Tocqueville des théories idéologiques et des luttes politiques du temps de la Restauration. Tocqueville avait écarté en grande partie les abstractions doctrinaires du libéralisme, mais il ne s'en était pas entièrement débarrassé. Plusieurs points chez lui rappellent le dogmatisme de la vieille école. Il marque la transition à la nouvelle tendance, il ne lui appartient pas encore complètement. Il n'était possible qu'à une

génération plus jeune d'aller plus loin; Fustel le premier a brisé avec les anciennes conceptions.

Comme Mommsen, Fustel mit l'histoire intérieure de l'État au centre de son exposition. Mais il comprit sa tâche autrement que son contemporain allemand. Il n'avait pas été formé par la jurisprudence et était moins disposé à prendre des fictions juridiques pour des personnes agissantes, à regarder la constitution et l'administration de l'État comme des organismes indépendants. Il préférait reconstruire par le bas l'État et la constitution, les dériver de la croyance populaire ou des conditions sociales. L'organisation étatique n'est pas pour lui la force motrice; elle n'est que le produit des conditions et des idées sociales.

Il s'ensuivit naturellement qu'il renonça à la critique politique dans le sens de Mommsen. Quand on regarde comme le premier agent de l'histoire les grands changements dans la croyance du peuple ou dans les conditions sociales, on ne saurait prendre au sérieux les politiques, dont les faits et gestes ne touchent que la surface de la vie politique. A quoi bon alors les censurer? Et les forces qui agissent dans les profondeurs, ne se trouvent-elles pas soustraites à tous les procédés d'éducation? Qu'on aperçoive ou non leur action, l'individu en tout cas est impuissant vis-à-vis d'elles. Fustel a, plus rigoureusement encore que Tocqueville, analysé les transformations d'une constitution comme s'il avait eu à suivre un processus de transformation dans la nature inanimée. Il ne juge pas; il cherche seulement à expliquer, à mettre à nu les ressorts cachés du mouvement, et à en dériver les faits historiques. On peut évidemment contester en détail ses essais d'interprétation. On peut douter que le culte des morts ait eu pour l'histoire des municipes antiques l'importance unique que lui attribue Fustel. Mais cela n'enlève rien à la valeur de sa *Cité antique*. Qu'on la compare aux anciens exposés de l'histoire d'Athènes. Conservateurs et libéraux, tories et radicaux avaient choisi ce sujet comme champ clos pour leurs combats. Leurs jugements reposaient sur une commune idée préconçue, savoir que le cours pris par le développement que rapporte l'histoire était dû à certains hommes d'État ou à tels groupes de partis. Fustel chercha à prouver que la démocratisation de la constitution ne devait pas se ramener au caprice de quelques démagogues, mais

à une nécessité historique. L'abandon des articles de foi sur lesquels reposait l'ancien État entraînait de soi un changement dans la constitution politique. De même dans son autre ouvrage. Ce n'est pas la législation fiscale défectueuse des empereurs romains qui amena la chute de l'empire (comme l'avaient prétendu les libéraux); ce ne sont pas des mesures de l'administration impériale qui acheminèrent au système féodal; ce n'est pas une simple intrigue de palais qui donna la royauté aux Carolingiens. Les transformations des conditions sociales engendrèrent d'elles-mêmes de nouvelles institutions politiques. La puissance territoriale de la maison carolingienne étant devenue supérieure à celle des Mérovingiens, la suprématie politique devait normalement lui échoir : elle lui appartenait avant qu'elle n'eût acquis le titre de roi.

Son opposition aux théories du Romantisme. — On peut dire que le Romantisme avait déjà fait une tentative analogue. Il avait soutenu, lui aussi, que des institutions politiques ne pouvaient être créées intentionnellement par des individus. Cela est vrai. Il y a une apparente analogie entre Fustel et les romantiques. Mais apparente seulement. Fustel, d'abord, est complètement dégagé des tendances conservatrices et réactionnaires du Romantisme. Et puis il n'a pas tenté, là où l'interprétation individualiste échouait, de recourir à des puissances mystérieuses et indémontrables. Toute son historiographie est au contraire dominée par l'opposition qu'il croyait devoir faire, pour des raisons scientifiques, à l'habitude anti-historique d'hypostasier et de généraliser des concepts modernes. Avant tout le concept de nationalité, que les romantiques transportaient légèrement des luttes nationales contemporaines à l'histoire du passé. Fustel fut par là poussé à cet extrême, de n'admettre comme agissantes en histoire que les forces qu'on pouvait montrer directement par les témoignages du passé, par les *textes*. Il éliminait radicalement les axiomes historiques. Les modernes aussi bien que les romantiques. Il évitait d'établir des parallèles ethnographiques, et par exemple de soutenir la théorie que tous les peuples doivent parcourir certains stades de civilisation ou de droit. *Il y a*, disait-il, *une philosophie et il y a une histoire*, *mais il n'y a pas de philosophie de l'histoire*.

Les puissances que Fustel met à la place des forces mystiques du Romantisme sont-elles capables d'expliquer aussi complètement qu'il le croyait le cours de l'histoire? On peut en douter. C'était son défaut de tendre trop à simplifier. Il subordonnait trop aisément des rapports compliqués à une thèse unique. Il voyait une ligne simple là ou plusieurs courbes se rencontraient. Mais une chose n'est pas douteuse : il n'a pas demandé des explications à des constructions imaginaires, mais à des puissances *réelles*, et si ses thèses ont laissé bien des points de côté, elles ont en tout cas mis au jour une *partie* des conditions où il faut chercher la cause profonde des vicissitudes historiques.

Fustel représentait comme Mommsen l'opposition réaliste au doctrinarisme idéologique du Romantisme et du Libéralisme. On avait auparavant beaucoup parlé de l'influence historique d'idées philosophiques et religieuses. Fustel accorda moins d'importance aux produits de la spéculation théologique qu'aux imaginations concrètes et superstitieuses qui régnaient dans les masses. Dans la formation de l'État franc on s'était plu à voir à l'œuvre des idées germaniques. Fustel fit consciemment abstraction des principes et fit émaner le développement historique uniquement de la réalité des conditions sociales. Parallèlement se déroulait une interprétation réaliste des sources qu'on n'avait peut-être pas vue jusqu'alors. Fustel ne se laissait jamais éblouir par le prestige romantique de l'ancienneté. Il partait de la supposition que chaque expression des sources avait un sens précis et désignait quelque chose de réel. S'il paraissait subsister des contradictions, cela devait tenir à ce que nous n'avions pas compris le sens des phrases.

D'autres naturellement ont pratiqué cette méthode. Mais personne ne l'a aussi ingénieusement appliquée. Les admirables digressions de Fustel sur le sens exact d'expressions en apparence toutes simples, par exemple chez Grégoire de Tours, sont de vrais modèles d'interprétation historique. Il serait à désirer qu'on en fît quelque jour un Index.

Sa critique défectueuse des sources. — Dans ses travaux historiques Fustel n'avait aucune arrière-pensée de publiciste. La vérité historique, à laquelle il aspirait avec une ferveur vraiment reli-

gieuse, était trop haut dans son estime pour qu'il pût mettre son culte au service d'un parti du moment. Il cherchait à garder l'histoire pure de toutes les imaginations modernes. Cela eut pour sa critique des textes des suites dangereuses. Avec l'arbitraire des constructions tendancieuses modernes il écarta la critique philologique et diplomatique des sources. Les *textes*, c'est-à-dire les chroniques et les documents contemporains qu'il avait sous les yeux, imprimés, lui paraissaient les seuls témoignages historiques sûrs. Les déductions auxquelles manquaient ces témoins-là, qui ne s'appuyaient que sur des hypothèses critiques, lui semblaient faire violence à la vérité et mettre des fantaisies subjectives à la place de la seule autorité certaine. Il lisait et méditait ses sources infatigablement ; on a dit avec raison que comme *liseur de textes* aucun chercheur ne pouvait lui être comparé. Mais en attendant il négligeait de mettre à profit les résultats de la méthode philologique et critique. Il n'avait pas l'idée d'examiner systématiquement l'authenticité des documents qu'il citait. Il négligeait ordinairement de tirer au clair par des recherches personnelles la provenance et la crédibilité de ses sources narratives. *La cité antique* surtout, renferme des exemples étonnants d'un usage naïf des sources. Les embellissements que la rhétorique fournissait à Denys d'Halicarnasse avaient pour Fustel la valeur de témoignages historiques. Il commit des erreurs pareilles, quoique moins graves, dans les *Institutions*. Il attachait autant de foi aux légendes de Frédégaire qu'aux parties de Grégoire de Tours qui ont le caractère de Mémoires. Ainsi que Taine, il regardait les dépositions des sources historiques comme des *faits* et ne réfléchissait pas que ce ne sont (les documents même), que des relations plus ou moins honnêtes d'incidents réels ou prétendus. Sa répugnance saine et très justifiée contre les systèmes tendancieux jeta Fustel dans un autre extrême. L'historien, selon lui, n'a qu'à interpréter, non pas à critiquer ses documents. Il peut bien généraliser des faits qui ressortent des sources ; il ne doit pas introduire dans l'histoire des conceptions dont il n'est pas directement question dans les sources. C'était la dernière fois qu'un grand historien faisait une pareille opposition de principe à la méthode de Niebuhr.

Ajoutons que Fustel se bornait en général à la tradition consignée par l'écriture. Il ne considérait pas les témoignages des monuments.

Il n'essaya que rarement de tirer des conclusions des monnaies, des cadastres, des noms de lieux, etc.

La forme et le style. — Fustel, pour la forme de ses ouvrages, se rattache à Tocqueville. La narration s'efface presque entièrement derrière l'analyse. On pourrait dire que cette forme était donnée par le sujet, qu'on ne pouvait écrire autrement une histoire des institutions. Mais en parlant ainsi, on oublierait que Fustel donne plus qu'une histoire de l'organisation politique. Il traite l'histoire de l'État tout entier, des conditions sociales et politiques en général. L'histoire intérieure n'est plus considérée uniquement du point de vue de l'administration de l'État.

Le style aussi rappelle Tocqueville. Mais des deux, Fustel est le plus grand écrivain d'histoire. Il est exempt de la distinction un peu pincée de son modèle. Il renonce à tous les effets de rhétorique. Son style, admirablement énergique et viril, ne dit que ce qu'il a à dire.

Il ne visait pas au relief extérieur et ne faisait aucune concession à la conception romanesque de l'histoire. En revanche, il savait reproduire comme bien peu d'historiens la vie intérieure du corps social dans sa réalité. Un membre s'ajuste à l'autre ; jamais l'auteur ne tombe dans le ton du savant collectionneur. Son exposition est belle comme un chef-d'œuvre de technique, dont la construction n'a été dirigée que par des raisons d'appropriation au but. Comme la simple objectivité de ce style a un autre air que la diction pathétique de l'histoire tendancieuse ! Justement parce que Fustel a évité de parer son style d'oripeaux philosophiques déplacés, il se dégage de ses livres une action qu'on ne peut comparer qu'à celle de grands ouvrages philosophiques. Des apparences nous sommes conduits aux réalités. La main du penseur soulève une partie du voile qui nous dérobe la vraie nature du réel. On peut prendre tout cela pour une vision subjective : mais en est-il autrement des grands systèmes philosophiques ? Chacun ne se donne-t-il pas pour une partie de la vérité ? N'accordons-nous pas notre estime la plus haute à ceux qui, sur un point au moins, nous ont ouvert une perspective plus profonde que celle que permettent des yeux ordinaires ?

Maitland.

Un historien anglais du droit, intimement apparenté à Fustel fut William Maitland, né 1856 à Londres, juriste, 1884 professeur de droit anglais à Cambridge, 1888 choisi pour y occuper la chaire de *Downing* pour le droit anglais, mort 1906 à Las Palmas aux Iles Canaries. Son champ de travail était moins vaste que celui de l'historien français, vu qu'il se bornait à l'histoire du droit anglais. Mais comme historien de la constitution, il ne prenait guère une autre attitude vis-à-vis des théories en vogue (de Stubbs surtout) que Fustel vis-à-vis de celles de Waitz, par exemple. Il répugnait autant que le Français à des constructions idéologiques abstraites, à des conclusions tirées de séries de développements mal établies, à l'introduction dans l'histoire de conceptions et de tendances modernes. Comme Fustel, il était en état de substituer à des théories à l'air profond mais étrangères à la réalité un enchaînement causal sobre et positif. Des systèmes politiques n'avaient pas de valeur pour lui : il aimait mieux s'en tenir aux conditions de fait. Il montrait avec une joie maligne et un humour exquis comment des besoins pratiques avaient triomphé de la logique juridique et des fictions du droit. Il déclarait avec insistance que l'importance effective d'une institution ne correspondait pas à la formule juridique qui l'exprimait en théorie.

Maitland était comme Fustel un *religious historian*, un chercheur qui ne mettait rien au-dessus de la vérité historique. Il était entièrement exempt des préjugés nationalistes des Teutonisants (Stubbs, Freeman). Stubbs avait jugé l'Église d'Angleterre au moyen âge du point de vue du *Church Establishment* d'après la Réformation ; Maitland, qui n'appartenait personnellement à aucun parti ecclésiastique, écrivit contre cet essai tendancieux d'*antidater l'anglicanisme* son *Roman Canon Law in the Church of England* (1898) qui battait péremptoirement en brèche la conception officielle de l'Église. Il s'appliquait plutôt à reconnaître tel développement dans toute son originalité qu'à déduire d'une théorie des conséquences générales. L'interprétation sagace et précise formait pour lui comme pour Fustel le point de départ de ses recherches. Fait caractéristique, il ne dédaigna pas de prendre la peine de composer une grammaire de la langue juridique normande.

Ses principaux ouvrages d'exposition (à côté de beaucoup d'éditions se rapportant à l'histoire du droit) : *History of English Law up to the time of Edward I* (en collaboration avec F. Pollock) 1895 ; *Domesday Book and Beyond* (trois Essays) 1897 ; *Roman Canon Law* (voir ci-dessus). Après sa mort parurent les cours suivants : *The constitutional History of England*, édition Fisher 1908 ; *Lectures on Equity*, édition E. J. Whittaker. 1909. Maitland écrivit en outre la biographie de L. Stephen (1906) et les chapitres sur l'histoire ecclésiastique d'Angleterre et d'Écosse dans la deuxième moitié du XVIe siècle, dans la *Cambridge Modern History*. Petits articles recueillis sous le titre de *The Collected Papers of F. W. Maitland*, éd. H. A. L. Fischer, 1911. Il fut le fon-

dateur de la *Selden Society* (1887). Liste de ses écrits chez A.-L. Smith, *F. W. Maitland. Two Lectures*, 1908. Comme caractéristique, cf. surtout la nécrologie de P. Vinogradoff dans *Engl. Hist. Rev.* XXII (1907), 280 ss. Littérature plus étendue cataloguée à la fin de la biographie composée par H. A. L. Fisher, *F. W. Maitland*, 1910.

Depuis, le Rev. Arthur Ogle dans *The Canon Law in Medieval England*, 1912, s'est élevé contre l'argumentation de Maitland dans son *Roman Canon Law*.

V. — L'Histoire non politique de la civilisation en Allemagne

1. — *Remarques générales.*

Nous avons montré dans les chapitres précédents comment l'historiographie fut influencée par le mouvement social des années 40 qui trouva son expression la plus nette dans la Révolution de Février et ses suites. Celle-ci, on l'a vu, fit d'un côté reconnaître la nécessité d'un État fort et donna par là à l'historiographie libérale un trait conservateur et impérialiste ; d'un autre côté elle fit apprécier comme facteurs de puissance politique les classes inférieures jusqu'alors exclues d'une participation directe à la politique. Des tendances sociales conservatrices prirent la place des idées constitutionnelles ou absolutistes.

En général, ce mouvement, comme il était naturel, n'aboutit qu'à élargir et à transformer l'ancienne historiographie politique. En Allemagne aussi. Mais à côté de cela ce pays vit naître une remarquable innovation, une école qui ne se contentait pas de rechercher l'action des conditions sociales et des basses classes sur le développement politique, mais qui prit exclusivement pour objet de l'histoire la vie sociale et spirituelle des peuples, c'est-à-dire des classes qui n'avaient point une part directe au gouvernement. Il se produisit une nouvelle sorte d'histoire de la civilisation, qui n'avait guère de commun avec l'ancienne que le nom.

Des historiens antérieurs de la civilisation avaient bien cherché à se dégager de considérations exclusivement politiques et affirmé que des forces et des idées morales avaient autant d'importance pour le développement de l'humanité que l'action des hommes d'État et des généraux. Mais ils ne visaient qu'à compléter et approfondir la conception antérieure de l'histoire, non à écarter complètement

les événements politiques jusqu'alors compris dans l'histoire. Ni Herder ni Guizot n'excluaient l'histoire de l'État ou de l'Église de leurs exposés d'histoire de la civilisation. Ils cherchaient à la motiver autrement qu'on en avait l'habitude, à la ramener à des causes non politiques qu'on n'avait pas remarquées ; mais il n'y eut pas de changement essentiel dans l'objet de l'historiographie. Le Romantisme s'y était parfois essayé. Surtout en Allemagne, où pour des raisons faciles à comprendre, la nationalité était plus haut cotée que l'État, quelques chercheurs avaient procédé comme si dans l'étude d'un peuple on pouvait faire abstraction de son organisation politique et ecclésiastique. L'engouement né en Angleterre au XVIIIe siècle pour ce qui est populaire n'avait nulle part rencontré autant d'adhérents qu'en Allemagne : quel savant a poursuivi tout ce qui est du terroir, tout ce qui est antique, tout ce qui a un cachet de naïveté populaire avec autant de respect, de partialité et de persévérance, que Jacob Grimm ? Mais l'historiographie avait d'abord tiré peu de profit de ces efforts. Les études spéciales des folkloristes étaient si éloignées de l'histoire des États qui avait jusqu'alors constitué le champ de travail de l'histoire, qu'elles purent bien rénover l'histoire de l'art et de la littérature, mais non celle de la civilisation.

L'initiative de romantiques isolés n'eut son accomplissement qu'après 1848. L'histoire de la civilisation se détacha de l'État. Elle n'emprunta désormais sa matière qu'à la vie non politique des classes exclues du gouvernement dans l'État et dans l'Église. Elle peignit de préférence des Intérieurs historiques (*Historische Stillleben*, titre d'un chapitre de Riehl dans *Kulturstudien aus drei Jahrhunderten*, 1859). Elle glorifia le peuple satisfait, fidèlement attaché à ses bonnes habitudes, après l'expérience qu'on avait faite du danger d'éclairer et de remuer les classes inférieures par des mesures libérales.

La nouvelle tendance emprunta ses principes fondamentaux presque exclusivement à la spéculation romantique. Elle chercha à la concevoir plus sobrement et d'une façon plus réaliste que cela n'avait été le cas ; mais elle n'apporta pas de changements essentiels aux dogmes du Romantisme. Surtout pas à la foi en l'immutabilité du caractère national. Elle compta avec les particularités

nationales comme avec des grandeurs historiques positives. Elle n'eut pas l'idée de rechercher si elles ne pouvaient pas être seulement des symptômes de certains degrés de développement ou de certaines conditions de vie. Ce n'est pas dans ses prémisses de philosophie de l'histoire qu'il faut chercher l'importance de la nouvelle histoire de la civilisation, c'est uniquement dans son programme politique.

Le meilleur aperçu sur l'ancienne histoire de la civilisation se trouve encore chez F. Jodl dans son ouvrage : *Die Kulturgeschichtschreibung, ihre Entwicklung und ihr Problem* 1878.

2. — *Riehl.*

Wilhelm Heinrich Riehl, né 1823 à Biebrich sur le Rhin, d'abord journaliste, 1854 professeur de *Staats-und Kameralwissenschaft* à Munich, 1859 d'histoire de la littérature, 1885 Directeur du Musée national Bavarois, mort 1897. Nous le considérons ici comme auteur d'ouvrages de politique sociale : *Die bürgerliche Gesellschaft* 1851 ; *Land und Leute* 1853 ; *Die Familie* 1855 ; *Kulturstudien aus drei Jahrhunderten* 1859 (beaucoup augmentés dans les éditions postérieures). Cf. H. Simonsfeld, *W. H. Riehl als Kulturhistoriker* (discours d'apparat) 1898. Gothein dans les *Preussische Jahrbücher*, 1898, avril.

Riehl parle lui-même des impressions de l'année 1848 dans la conclusion autobiographique de ses *Religiöse Studien eines Weltkindes* (2e édition 1894, p. 468); *Entscheidendward mir hier das Jahr 1848... ich lernte das politische und soziale Leben in täglicher Anschaunng kennen... Allezeit eine konservativ angelegte Natur, bin ich doch durch das Jahr 48 erst bewusst konservativ geworden* [1].

Un représentant typique de cette école est son fondateur Wilhelm Heinrich Riehl.

Les tableaux tracés par Riehl de l'*Histoire naturelle du peuple* n'appartiennent pas proprement à l'historiographie. Mais le programme de la nouvelle tendance dans l'histoire de la civilisation y est si nettement tracé qu'on ne peut guère le passer sous silence.

Riehl a le premier détaché complètement de l'État l'histoire de la civilisation comme histoire complète des mœurs et coutumes des peuples. Il partait de la connaissance du peuple qui devait avoir

1. L'année 1848 fut décisive pour moi. Les spectacles de chaque jour m'initièrent à la vie politique et sociale... De tout temps j'avais été conservateur : mais c'est 48 qui a fait de moi un conservateur conscient.

son centre dans l'idée de nation. La nation était pour lui le fond primordial qui survit longtemps aux variations de la vie politique des peuples (*der Urgrund, der das wandelbare Staatsleben der Völher weit überdauert*). Non seulement il voulait pénétrer plus avant dans la vie du peuple que ne l'avait fait le libéralisme; non seulement il voulait montrer qu'à côté des classes intéressées à la lutte entre l'absolutisme et le parlementarisme il y avait des couches de la population dont les besoins n'avaient été pris en considération ni théoriquement par la doctrine politique ni pratiquement par la bureaucratie qui ne connaît que ses cadres. Il allait plus loin. Contrairement aux historiens libéraux, il regardait comme secondaire l'histoire politique proprement dite, l'apparition et les transformations de l'organisation administrative et militaire. Comme historien de la civilisation, il n'estimait que les humbles, les petits paysans et les petits bourgeois du bon vieux temps, vaquant avec satisfaction à leur travail. Il ne considérait pas l'histoire politique autrement que l'histoire de la musique. Il n'y relevait, comme dans celle-ci, que la musique bourgeoise (*Hausmusik*, de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe).

Aussi ne comprenait-il réellement qu'une seule période, l'idylle patriarchale telle qu'il se l'imaginait dans l'Allemagne du XVIIIe siècle. Il était insuffisant pour le moyen âge et en général pour toutes les époques où les biens de la vie n'étaient assurés que par une lutte hardie et une grande force de résistance. Son idéal social suppose un État capable de défendre son existence au dehors et au dedans, sans exploiter les forces militaires et économiques du peuple. Riehl n'avait pas tort quand il voyait ces conditions remplies dans plusieurs petits Etats allemands du XVIIIe siècle. Mais il se trompait complètement quand il voulait expliquer cette situation exceptionnelle non par les conditions politiques particulières de l'ancien Empire, mais par le caractère national des Allemands. C'était esquiver le véritable problème historique. Tout habile qu'il était à saisir finement les mouvements de l'âme du peuple, à caractériser exactement les provinces allemandes telles qu'elles existaient de son temps, il était impuissant à remplir sa tâche réelle, à expliquer historiquement l'origine et les variations des particularités de chaque groupe de population. Il lui manquait, à lui et à son école, l'intelli-

gence des conditions réelles de la vie politique et économique. En rejetant les étroitesses de la méthode statistique et naturaliste, il rejeta cette méthode elle-même et avec elle l'analyse scientifique. Par les procédés de Riehl, on peut décrire peut-être l'organisation d'une communauté rurale dans l'Etat patriarcal de l'ancien temps ; il faut renoncer à décrire de véritables Etats. Riehl — cela est caractéristique — louait Möser et Ritter, mais il ne suivit pas leur exemple dans leur association géniale de l'histoire sociale et de la description géographique avec le développement politique. Le sol a bien chez lui une influence sur le caractère du peuple, mais non sur l'histoire politique. Il ne laisse à la vie agricole que son aspect *bon enfant*. Il n'avait pas eu tort de s'appeler un peintre de genre pour l'histoire de la civilisation (Cf. *Kulturgeschichtliche Charakterköpfe*, 1891, p. 108).

L'influence de Riehl fut extrêmement bienfaisante dès que les historiens politiques ou économistes mirent à profit ses enseignements pour compléter leur manière de voir trop généralement politique ou économique. Riehl avait, malgré son dilettantisme, l'avantage de parler en connaissance de cause ; il connaissait par le menu la vie populaire dans une grande partie de l'Allemagne centrale et méridionale. Mais à la copier, un historien s'exposerait à tomber dans un exclusivisme pire que les partisans de l'historiographie purement politique.

3. — *Freytag*

Gustave Freytag, né 1816 à Kreuzburg en Silésie, mort 1895 à Wiesbaden, écrivit d'abord pour les *Grenzboten* ses *Bilder aus der deutschen Vergangenheit*, qui parurent sous forme de livre 1859-1862. Les volumes sur les temps postérieurs à la Réformation furent écrits les premiers ; le volume sur le moyen âge fut ajouté après (1867).

Cf. l'autobiographie *Erinnerungen aus meinem Leben* 1887. G. Steinhausen, *Freytags Bedeutung für die Geschichtswissenschaft* dans la *Zeitschr. f. Kulturgesch.* III (1896), 1 ss. et *Fr., Burckhardt, Riehl und ihre Auffassung der Kulturgeschichte*, dans les *Neue Jahrbücher für das klass. Altertum*, I (1898), 448 ss. ; H. Lindau, *G. Freytag* 1907 ; G. Schridde, *G. F's Kultur und Geschichtspsychologie* 1910. — J. v. Eckardt, *Lebenserinnerungen* I (1910), 63 ss.

Cf. en outre la biographie de Karl Mathy (1870) ; les *Vermischte Aufsätze aus den Jahren 1848 bis 1894* publié par E. Elster 1901 ss., la Correspondance avec Treitschke (édit. Dove 1900) et celle avec le duc Ernest de Cobourg 1853 à 1893 (édit. Tempeltey 1904).

Les tendances politiques et nationales de Freytag. — Riehl fut très sensible aux événements sociaux de son temps ; mais pour le rôle d'homme du peuple il était seul dans sa génération. Il s'inquiétait peu des idéals de la bourgeoisie contemporaine. Il était réservé à un autre historien de la civilisation de représenter les tendances nationales libérales de l'historiographie *kleindeutsch*.

On a, non sans raison, mis Freytag en parallèle avec Sybel et Häusser comme *éducateur du sentiment national*. Il poursuivait, lui aussi, l'utopie d'un État allemand à la fois national et libéral. Mais les conditions libérales qu'il posait à l'Etat national étaient de nature sociale plus que politique et militaire. Il soutenait exclusivement les aspirations de la bourgeoisie (non politique) commerçante et aisée. Son moyen de propagande pour la politique NATIONALE, était de considérer d'une façon curieuse l'habileté et la solidité en affaires comme une qualité spécifiquement allemande. Il n'oublia jamais les impressions de sa jeunesse, qu'il avait passée sur la frontière entre les populations slave et germanique. Il généralisa le contraste qu'il avait alors observé de près entre la culture de la petite bourgeoisie allemande et le désordre polonais. Pour lui, deux puissances sont en présence : d'un côté le germanisme et la bourgeoisie, de l'autre le slavisme et la noblesse. Toute la lumière est d'un seul côté. La tâche de l'Etat est de procurer la prospérité de la bourgeoisie ; la Prusse est louée avant tout d'avoir, par sa colonisation de l'Est, ouvert au germanisme actif et industrieux de nouveaux territoires. La bourgeoisie ne prétend pas seulement à des droits politiques, mais aussi à l'égalité sociale. Aux yeux de Freytag, c'est à peine si le petit peuple existe. Il ne témoigne aux cultivateurs qu'une estime théorique. La noblesse et le militarisme, les *Junker*, sont pour lui des membres assez inutiles de l'Etat.

Sa dépendance du Romantisme. — Freytag était nationaliste, parce qu'il pensait qu'un Etat national allemand ne pouvait s'élever que sur le fondement du *peuple*, c'est-à-dire de la bourgeoisie commerçante. Comment cette construction partant d'en bas, de l'âme du peuple allemand (*aus der deutschen Volksseele heraus*) pouvait-elle s'accomplir dans la réalité ? il négligea de s'en rendre compte. Au fond, il resta toujours plongé dans les idées anti-politiques du

Romantisme. Ce n'est pas en vain qu'il arrivait par la philologie germanique à l'histoire de la civilisation. Il transporta, comme ses modèles, à l'histoire du peuple allemand l'idée d'un développement national indépendant telle que l'histoire de la langue l'avait burinée. Il admettait qu'à la communauté de langue, qu'il appelait le peuple allemand, étaient dès l'origine inhérentes certaines idées (louables) qui avaient bien pu être modifiées par des influences étrangères, mais non essentiellement altérées.

Il usait aussi peu de critique que les Romantiques. La première condition pour une histoire scientifique de la civilisation nationale eût été une connaissance exacte tout au moins de la civilisation des peuples voisins : impossible autrement de fixer les qualités propres et l'originalité historique relative de sa propre nation. Freytag n'a rempli que très imparfaitement cette condition. Il n'avait de vive représentation que d'un petit coin de slavisme ; il connaissait très peu les nations latines et anglo-saxonnes. Il a par suite étourdiment revendiqué certaines bonnes qualités comme la propriété exclusive de son peuple et isolé d'une façon inadmissible l'histoire de l'âme populaire allemande dans l'histoire de la civilisation européenne et universelle. Il n'a pas pris la peine de rechercher si les vertus vantées par lui comme spécifiquement allemandes n'étaient pas le produit de certaines conditions économiques ou de certaines formes d'organisation politique.

Il restera toujours à Freytag le mérite d'avoir mis à exécution ce qui était resté chez les Romantiques à l'état de projets. Il fallait que l'histoire de la nationalité allemande fût écrite avant qu'on pût examiner scientifiquement les prémisses qui conduisaient au postulat du génie du peuple (allemand). Mais on ne saurait prétendre qu'il ait fait un grand pas de plus que ses devanciers.

La forme et le style. — La forme que Freytag donna à ses compositions sur l'histoire de la civilisation n'était pas non plus absolument neuve. En laissant parler le passé dans sa langue propre, il suivait le précepte romantique de la couleur locale. Peut-être les *Récits des temps mérovingiens* de Thierry, cette œuvre de l'école de Walter Scott, lui servirent-ils de modèle. Seulement, il resta plus sobre que les Romantiques. Il distingua plus sévèrement le roman

de l'histoire. Il sépara le récit des preuves à l'appui. Il n'essaya pas de donner à son style une couleur archaïque et poétique. Il se soumit au goût prosaïque de la bourgeoisie cultivée. Il n'introduisit dans ses descriptions qu'autant de fleurs de rhétorique et de pathos national qu'elle pouvait en supporter alors. Son style fut volontairement incolore, parce que les tirades romantiques étaient passées de mode.

Il innova en insérant sans changement dans son texte un choix de sources écrites. On ne contestera pas qu'il n'ait eu dans ce choix la main très heureuse. Il a rendu accessibles au public allemand bien des choses qui n'étaient connues auparavant que des gens du métier. Mais on ne niera pas davantage le danger extrême de cette méthode. Elle donne à penser que des sources d'histoire de la civilisation pourraient être utilisées en raison de leur valeur *typique* sans avoir subi au préalable sur leur origine et leur tendance un examen philologique et critique. Freytag a été lui-même plus d'une fois victime d'auteurs douteux ; comment s'attendre à ce que le public lût avec la critique nécessaire les sources qu'il lui communiquait ? C'est une erreur de croire que les documents d'histoire de la civilisation soient particulièrement faciles à interpréter. Freytag était un bon vulgarisateur. Mais ses *Bilder* n'échappèrent pas aux dangers qui sont propres à tous les essais de vulgarisation.

4. — *Janssen.*

Johhnnes Janssen, né 1829 à Xanten, d'abord théologien catholique, puis historien, 1854 *privatdozent* d'histoire à l'Académie de Munster, nommé la même année professeur d'histoire pour les élèves catholiques au gymnase de Francfort-sur-le-Mein, 1860 ordonné prêtre, mort 1891 à Francfort. Il ne nous appartient que comme auteur de la *Geschichte des deutschen Volkes* (depuis le xve siècle) 1876 à 1888. Inachevé, poussé seulement jusqu'au commencement de la guerre de trente ans, continué plus tard par L. Pastor.

Biographie par L. Pastor 1892. Parmi les critiques des revues spéciales que provoqua surtout le second volume de l'*Histoire*, plusieurs ont été réimprimées dans des recueils d'Essais historiques, celle de H. Delbrück sous le titre de *Die historische Methode des Ultramontanismus* dans ses *Historische und politische Aufsätze* 1887, p. 5 ss. ; celle de M. Lenz dans ses *Kleine historische Schriften* 1910. C'est aussi une étude critique que l'écrit indépendant de M. Schwann *J. Janssen und die Geschichte der deutschen Reformation* 1893. Janssen a lui-même répondu à ses adversaires

par les écrits *An meine Kritiker* 1882 et *Ein zweites Wort an meine Kritiker* 1883. — Parmi les autres travaux de Janssen nous nommerons seulement sa biographie de Joh. Friedrich Böhmer 1868; puis encore *Schiller als Historiker* 1863.

L'originalité historiographique de Janssen. — La conception romantique et nationaliste et la méthode anti-critique de l'histoire de la civilisation en Allemagne furent mises d'une façon originale par Janssen au service de tendances confessionnelles.

Janssen était dans ses prémisses moins original encore que Freytag. Son enthousiasme pour le moyen âge, fortement marqué de sentiment national allemand, son aversion pour le droit *étranger* (romain) et l'art *étranger* (la Renaissance), sa croyance bizarre que le moyen âge avait été l'époque de la pleine floraison du génie allemand — toutes ces choses-là appartenaient depuis longtemps aux axiomes du Romantisme allemand et avaient sans doute été transmises à Janssen par Böhmer. L'emploi de ces vues au service de la polémique catholique n'était même pas nouveau non plus. Déjà Ignace de Döllinger, dans son ouvrage sur *Die Reformation, ihre innere Entwicklung und ihre Wirkungen* (1846) avait cherché à établir la thèse que la Réformation avait eu pour conséquence une décadence des mœurs et de la culture en Allemagne. Si comme lui Janssen n'avait fait que répéter (en les épaississant) les arguments de Bossuet, il ne mériterait guère d'être mentionné ici; il n'aurait sa place que dans une histoire de la théologie catholique.

Janssen ne peut prétendre à une place dans l'histoire de l'historiographie que parce qu'il a muni la thèse de la polémique catholique revêtue de politique nationale d'un soubassement historique auquel on ne trouve rien de pareil chez ses devanciers. Döllinger encore s'en était tenu à la couche dirigeante, aux humanistes et aux réformateurs. Janssen, qui se sentait toujours avec fierté petit bourgeois, introduisit pour la première fois le *peuple*, les petites gens, dans l'histoire de la Réformation allemande. La grande impression que fit son *Histoire du peuple allemand* (titre significatif) bien au delà des cercles théologiques intéressés, provient presque exclusivement de cette innovation.

Les ouvrages qui donnaient le ton sur la Réformation allemande étaient tous écrits au point de vue protestant. Ils aimaient à couvrir

d'euphémismes indulgents les faiblesses humaines des réformateurs. De plus, comme tous les ouvrages d'histoire écrits avant 1848, ils ne s'occupaient de la vie du bas peuple que lorsqu'ils y étaient contraints par une révolution comme la guerre des paysans. Dans l'exposition classique de Ranke, les masses ne figurent pas ; il y manque surtout la vie non politique des masses. L'historien se place au point de vue des gouvernements et des personnages dirigeants. Il reconnait bien des idées impersonnelles puissantes, mais il ne les montre réalisées que chez un petit nombre d'individus. Depuis que le mouvement social avait pris de l'importance et que Riehl avait écrit ses ouvrages de politique sociale, on n'admettait plus tout naturellement cette restriction de la matière.

Tendance et méthode de Janssen. — Janssen chercha à combler cette lacune. Malheureusement dans des circonstances qui condamnaient d'avance son œuvre à un échec.

Deux circonstances surtout ôtèrent à son travail toute valeur scientifique : son caractère tendancieux et l'emploi sans critique de la méthode de compilation appliquée à l'histoire de la civilisation.

La TENDANCE était fixée par la thèse catholique et romantique à laquelle tout l'exposé était subordonné. — L'époque d'avant le schisme fut peinte des couleurs les plus brillantes, celle qui suivit fut plongée dans un gris de plus en plus sombre. Janssen raconta de préférence des faits qui jetaient une lumière défavorable sur le caractère des réformateurs et de leurs adhérents. Son exposé n'est pas une étude, c'est un plaidoyer. Il ne chercha pas à COMPRENDRE la décadence économique de l'Allemagne au XVIe et au XVIIe siècle ; il s'efforça, à l'aide de citations habilement choisies, parfois aussi tendancieusement arrangées, de prouver que la Réformation et la politique des princes dirigée contre les paysans et la petite bourgeoisie, l'introduction du droit romain surtout, étaient la seule cause des malheurs qui avaient alors frappé l'Allemagne. Il passa sous silence tout ce qui pourrait encore être allégué pour les expliquer ; il N'EXPLIQUA ni la Réformation ni la formation de la souveraineté territoriale. Il ne se donna pas la peine de rechercher si les changements dans la situation politique et économique de l'Europe, tels que la découverte de nouvelles voies commerciales et

la consolidation d'États nationaux étrangers, n'avaient pas pu tout naturellement créer des conditions défavorables pour l'Allemagne.

Si Janssen croyait en cela procéder loyalement et scientifiquement, c'est que des historiens considérés n'apportaient guère plus de critique que lui dans l'application de la MÉTHODE D'HISTOIRE DE LA CIVILISATION. On s'était depuis longtemps habitué à invoquer comme pièces historiques les premiers témoignages venus de contemporains, quelque suspectes que fussent leur origine et leur tendance. Taine par exemple, dans son *Histoire de la littérature anglaise*, ne recueillait et n'employait pas ses citations avec plus de critique que Janssen. Comme lui il empruntait à des sermons, à des satires, à des récits de scandales, des faits soi-disant caractéristiques pour l'histoire de la civilisation. Il ne s'inquiétait pas plus que lui de l'origine, du caractère, de la tendance des sources où il puisait ses renseignements. Compiler sans critique des notices des genres les plus différents, croire qu'on peut bâtir une histoire de la civilisation sur une simple énumération de traits particuliers (qu'on ne peut précisément alléguer en grand nombre qu'à cause de la partialité des sources), c'est l'habitude propre à l'ancienne histoire de la civilisation. De même, comme on l'a montré plus haut, cette fiction romantique, que le développement de la civilisation au sein des diverses nations européennes suivrait un cours indépendant et ne pourrait être modifié que tout extérieurement par l'étranger ou par des changements politiques ou économiques. Isoler l'histoire de la civilisation nationale, éviter les comparaisons avec des mouvements analogues à l'étranger, c'est une habitude commune à Janssen et à Freytag, par exemple. S'il avait inséré dans l'histoire de la civilisation européenne le tableau qu'il trace de la décadence morale de l'Allemagne au XVIe et au XVIIe siècle. — Janssen lui-même eût peut-être été obligé d'atténuer sa thèse.

Janssen appartenait à l'école réaliste qui surgit au milieu du XIXe siècle dans l'art et dans la science et chercha à remplacer par une sobre objectivité la manière subjective et poétisante de la génération précédente, sans rompre avec les vues fondamentales du Romantisme. Son livre doit son succès uniquement à ses détails réalistes et à l'effort apparent pour expulser par une analyse objective le pathos lyrique des précédentes histoires de la Réformation.

Mais Janssen n'était pas à la hauteur de sa tâche. Il était d'outre en outre écrivain de parti. Il n'essaya pas de vaincre par un exposé scientifique la partialité de la conception théologique des Protestants ; il mit à sa place la partialité de la théologie catholique. Il traita copieusement des problèmes qui n'ont pas la moindre importance historique, tels que la vie privée de nombreux personnages favorables à la Réforme — thème qui ne mérite, en somme, considération qu'au point de vue de la morale théologique. Il groupa ses citations d'après des opinions préconçues. Il accumula ses preuves à l'appui au point de rendre la composition diffuse et peu nette. Il lui manquait la culture approfondie en histoire économique, politique, intellectuelle, sans laquelle le plus zélé collectionneur ne produit rien qui vaille. Il a bien rassemblé et rangé les matériaux, il ne les a pas triés avec une critique scientifique. Il n'a pas su dominer les événements. Il écrivait comme un vieux-croyant de petite ville qui aurait assisté à la Réformation. Il n'était pas capable d'observer avec le calme de la science et comme un processus naturel, l'histoire de la Réformation allemande.

VI. — L'historiographie sous l'influence de théories des sciences naturelles et de systèmes sociologiques.

1. — *Remarques générales.*

Opposition au Romantisme. — Les Rationalistes rejetaient en masse les vues religieuses et philosophiques qui tenaient à des hypothèses erronées en histoire naturelle : les Romantiques avaient au contraire tendu à la tolérance. Ils avaient cherché, en théorie au moins, à reconnaître le principe que ce qui est, est raisonnable. Ils s'étaient proposé comme but la neutralité. Quand ils poursuivaient dans l'histoire la lutte entre les tendances, ils partaient de la supposition que toute idée avait été légitime à sa place, si même ils ne prétendaient pas que la vérité sortait du développement dialectique de l'idée. Ils pratiquaient une observation quiétiste.

Ils pouvaient d'autant mieux se le permettre que la lutte contre les idées religieuses combattues par le Rationalisme avait été couronnée de succès. Dans le peuple, beaucoup des anciennes « supers-

titions » survivaient ; mais pour les cercles dirigeants, au temps du Romantisme, les principes du Rationalisme étaient devenus des vérités incontestées. Maint homme d'État pouvait bien apporter à la piété ancienne des hommages respectueux : aucun n'en revenait à la foi massive des périodes antérieures, à la foi qui se manifeste dans la vie.

Dans le « siècle des lumières » on avait encore brûlé des sorcières et les rationalistes avaient dû démontrer en toutes formes l'inanité de la sorcellerie. Les gouvernements *croyants* de la Restauration n'ont plus admis sérieusement qu'un homme pût conclure avec le diable un pacte de haute trahison. Pourquoi les historiens n'auraient-ils pas jugé avec indulgence des conceptions religieuses qui avaient perdu toute espèce d'importance ?

Cette commode impartialité n'était pas le fait de tous les historiens philosophes de l'époque.

Faisaient exception d'abord tous ceux qui venaient des sciences de la nature. C'était une autre affaire que dans la théologie ou la philosophie, qui avaient été la première école des théoriciens romantiques de l'histoire. En physique, en astronomie, par exemple, il n'était pas possible de considérer comme d'égale valeur des vues divergentes. On avait en main des critères qui permettaient de distinguer l'erreur de la vérité et ne laissaient pas douter que du passé au présent il ne se fût accompli un progrès dans la connaissance de la nature. Mais ce progrès n'avait-il de valeur que pour l'étude des sciences naturelles ? De nombreuses institutions politiques et sociales ne reposaient-elles pas sur des idées cosmologiques surannées ? Pouvait-on attendre d'un esprit formé par les sciences de la nature qu'il leur donnât quand même son adhésion — uniquement parce que, comme le prétendaient les romantiques, ces institutions avaient pour elles le *droit historique ?* N'avait-on pas le droit de critiquer sans ménagement l'histoire et les institutions devenues historiques, au point de vue scientifique du présent ? Pourrait-on, par exemple, si l'on voulait être conséquent, exposer l'histoire du Rationalisme en le présentant comme une thèse relativement justifiable, et en lui opposant une antithèse tout aussi autorisée ? — Certes le Rationalisme n'avait nulle part dit le dernier mot. Mais pour sa lutte contre la superstition religieuse, n'avait-il pas été dans son droit ? La

liberté spirituelle et politique dont jouissait le présent contrairement aux temps antérieurs, n'avait-elle pas été conquise surtout avec l'aide du Rationalisme ?

Défauts de l'historiographie naturaliste. — Cette critique de la théorie historique du Romantisme n'était guère réfutable. Si les historiens de la tendance naturaliste s'en était contentés et s'étaient bornés à mettre dans son vrai jour l'importance historique de la conception rationaliste du monde, il n'y aurait rien eu de choquant dans leur méthode. Malheureusement, leurs chefs au moins ne furent pas si modestes. Ils firent d'un cas particulier une loi de la philosophie de l'histoire. Ils firent du développement de l'intelligence le facteur le plus important du développement humain en général. Ils établirent des degrés de développement communs dans lesquels ils généralisèrent sans restriction l'expérience des derniers siècles en Europe.

Ils firent pis encore, en essayant de transporter extérieurement dans l'histoire la méthode des sciences naturelles. Ils ne réfléchissaient pas qu'en histoire ou en sociologie, un enchaînement causal ne saurait être démontré comme nécessaire tant qu'on ne peut en fournir la contre-épreuve par une expérience faite dans les mêmes conditions. Ils ne réfléchissaient pas que les événements historiques sont produits par la rencontre de composants innombrables, et qu'il est possible de dégager les plus importants de ces composants, peut-être d'en expliquer l'origine, mais que jamais leur rencontre ne peut être calculée d'avance. Même alors qu'on professe un matérialisme ou un déterminisme historique. La météorologie par exemple n'a pas non plus affaire à des puissances spirituelles douées de *libre arbitre*. Et pourtant ses prédictions, jusqu'à présent au moins, n'ont jamais dépassé une grande vraisemblance ; car elle peut bien connaître toutes les forces isolément ; mais les combinaisons possibles sont trop nombreuses pour lui permettre de statuer un enchaînement régulier. Les fondateurs de l'école naturaliste n'en croyaient pas moins que si des lois historiques n'avaient pas encore été découvertes, c'était faute de travailleurs suffisant à la tâche.

L'histoire pourra-t-elle un jour fixer avec plus de précision des *dispositions historiques*, c'est-à-dire les conditions qui NORMALEMENT

ont pour suite certains événements historiques ? C'est possible. Mais que ces événements DOIVENT nécessairement se produire, c'est ce qu'elle ne pourra jamais démontrer. Il n'est pas de groupe humain qui ait une existence isolée. On peut décrire approximativement ses tendances *naturelles;* on ne peut jamais prédire comment elles se développeront lors d'un contact FORTUIT et inévitable avec d'autres groupes.

Ajoutons que les fondateurs de l'école naturaliste non seulement affirmèrent la possibilité de lois historiques, mais, contre toute méthode scientifique, crurent en avoir découvert avant d'avoir achevé d'étudier la matière donnée. Des expériences sociologiques, jusqu'ici du moins, n'ont pu être instituées sur une base scientifique : mais on pouvait s'attendre à voir les historiens naturalistes rassembler des cas aussi nombreux que possible et examiner soigneusement les éléments typiques de chacun de ces cas. Ils ne l'ont pas fait. Souvent ils voulaient qu'un ou deux cas, insuffisamment connus, servissent à établir une *loi historique.* Ils s'étendaient rarement, et avec assez peu de bonheur, au delà de l'Europe et de la tranche d'histoire qui leur était arbitrairement transmise.

Conséquences heureuses de la tendance. — Malgré cela l'histoire doit à cette tendance plus d'une instigation bienfaisante. C'est surtout à Comte et à son école que remonte l'idée que l'histoire, partie de la sociologie, n'a pas affaire à des individus comme tels, mais à des puissances collectives, à des groupes organisés. Insister sur l'importance historique des croyances réelles du peuple, c'est-à-dire des opinions dominantes dans la société, c'était corriger utilement la conception traditionnelle, qui aimait à considérer les personnages de la plus haute valeur spirituelle comme représentatifs en histoire, même quand ils se trouvaient en dehors de la vie historique, c'est-à-dire de celle du groupe. Le déterminisme historique de l'école obligeait à regarder de plus près le *milieu* où se mouvaient les personnages historiques et où se passaient les événements. Les vues sur l'essence et l'importance de l'État furent éclaircies par le fait qu'on le mit sur le même pied que d'autres puissances impersonnelles et collectives.

L'influence de Comte. — Le chef spirituel de l'école fut Auguste Comte. Buckle, le fondateur de l'historiographie naturaliste, procédait directement du système sociologique du positiviste français, et les représentants postérieurs de l'école furent aussi des positivistes ou des *agnostiques*. Il n'y en eut d'ailleurs guère qu'en France et en Angleterre ; les historiens allemands, qui venaient de la philosophie idéaliste, ou bien passèrent cette école sous silence ou bien l'écartèrent rudement.

Comte lui-même ne peut naturellement être étudié ici. Il appartient comme sociologue à l'histoire de la philosophie de l'histoire, non à celle de l'historiographie. Celle-ci ne commença qu'avec Buckle à tirer parti du système sociologique. Et alors même elle en resta à l'intention. De l'*Histoire de la civilisation anglaise* de Buckle, il n'y eut d'achevé que l'introduction, qui revêt surtout le caractère d'un programme ; l'exposé historique proprement dit ne fut pas écrit. Aussi ne pouvons-nous donner ici sur cet ouvrage que de brèves indications.

2. — *Buckle.*

Henry Thomas Buckle, né 1821 à Lee, comté de Kent, fils d'un riche armateur, vécut en homme de lettres, mort 1862 à Damas. Il entreprit une *History of Civilisation in England* en quatorze volumes, dont il ne parut que les deux premiers (l'introduction) 1857 et 1861.

Biographie par Huth, *Life and Writings of Buckle* 1880. La polémique que suscita l'*History* est étudiée chez J.-M. Robertson, *Buckle and his Critics, a Study in Sociology* 1895 et chez P. Barth, *Die Philosophie der Geschichte als Soziologie* I (1897), 278 ss. (dans ce même livre une analyse détaillée du système d'Auguste Comte). Parmi les travaux plus courts citons l'article de R. Usinger dans la *Hist. Ztschr.* XIX (1868) : P. Villari dans *Arte, Storia e Filosofia* 1884 ; F. Fränkel, *Buckle und seine Geschichtsphilosophie*, 1906 (Diss. de Berne).

L'importance historique de Buckle consiste surtout en ce qu'il força les historiens à s'occuper des doctrines de Comte. Il ne se contenta pas d'assigner à l'histoire une place dans un système sociologique, il passa à une critique ouverte de l'historiographie antérieure. Il en réclama la complète transformation dans le sens des idées de Comte. Il se fit le champion des *outsiders* de culture moderne qui voulaient faire de l'histoire autre chose qu'un objet de discussions politiques ou de recherches savantes. Il écrivait à une

époque où la réaction contre la philosophie naturelle battait son plein et où l'on proclamait le principe des recherches exactes faites de sang-froid. Pourquoi ne réformerait-on pas l'histoire aussi bien que les sciences naturelles ? La statistique ne montrait-elle pas que certains incidents de la vie morale des peuples se répétaient aussi régulièrement que beaucoup de phénomènes de la nature inanimée ? Pourquoi ne pourrait-on pas en dériver des lois ?

Nous ne savons pas comment Buckle s'y serait pris pour appliquer sa théorie à une matière historique donnée. Ce que nous avons n'est que l'introduction à un exposé historique, une répétition fortement exagérée dans une intention polémique de quelques pensées de Comte et un essai d'expliquer par elles divers événements arbitrairement choisis de l'histoire européenne.

Ce que nous avons objecté en général dans le chapitre précédent à la méthode de l'histoire naturelle, atteint Buckle. Il est beaucoup moins critique encore que Comte. Il avait, comme penseur en éthique et en politique, plus de préventions que lui.

Nous ne relèverons que quelques points.

Buckle, avec la même naïveté que les romantiques dans leur philosophie de l'histoire, plaçait l'Europe civilisée moderne au centre de l'histoire. C'est-à-dire qu'il procédait comme les anciens astronomes, qui voyaient dans la terre le centre de l'univers, ou comme les anciens zoologistes qui considéraient du point de vue de l'homme les facultés des animaux. La Chine, par exemple, n'est jamais nommée chez lui. Le scepticisme historique lui était complètement étranger. Les doctrines de l'économie politique classique avaient pour lui la même valeur universelle que la forme syllogistique de la logique d'Aristote. Avec Comte il prétendait que le progrès de la civilisation ne reposait que sur le développement intellectuel. Il tirait cette conclusion de l'idée que les principes et les sentiments moraux seraient immuables de toute éternité — l'axiome historique le plus monstrueux qui ait jamais été posé. C'était oublier — comme l'a remarqué avec raison Frédéric Lange (*Geschichte des Materialismus*, II, 576), que le progrès des connaissances lui-même, avant tout le principe de la recherche scientifique désintéressée, pouvait être ramené à des causes morales. C'était de plus admettre d'emblée que les idées morales que pouvait avoir un gentleman anglais vers

1850 étaient, pareilles aux dogmes de l'église catholique, reconnues partout et toujours. Vraiment, Buckle ne démentait pas son origine. Il avait beau se croire libre, il ne pouvait regimber contre l'aiguillon du système de morale borné des Anglo-Saxons. Pour remplir la tâche que Buckle assignait à l'histoire, il faut non seulement procéder avec plus de critique et de soin que lui dans les détails, et disposer de connaissances ethnographiques plus étendues ; il faut surtout avoir une tout autre liberté d'esprit. Buckle était infidèle à la foi de son Église ; mais il avait d'autant plus foi en la culture libérale de l'Europe moderne.

L'historiographie aurait tort quand même d'être ingrate envers lui. Il eut le courage de mettre en doute une série de lieux communs historiques consacrés par l'âge. Il s'égara souvent, et ce qu'il voulait mettre à la place des choses anciennes était souvent plus bizarre que solide. Mais il laissa des indications de valeur, et força les adversaires eux-mêmes d'appuyer leurs thèses mieux qu'ils ne l'avaient fait.

C'est d'un point de vue analogue que presqu'en même temps le physiologue américain John William Draper (né 1811 à Saint-Helen's, Lancashire, émigre en Virginie, professeur à l'Université de New-York, où il meurt 1882) écrivit l'*History of the Intellectual Development of Europe* (1863). Draper avait une connaissance plus exacte et plus égale du sujet que Buckle. Il fit pareillement abstraction complète de l'Extrême-Orient (la Chine) ; mais du moins il traita à fond l'histoire intellectuelle de l'Antiquité et tint compte de l'influence de la civilisation arabe. En revanche, pour ce qui est de l'originalité de la pensée, il ne saurait en aucune façon supporter la comparaison avec Buckle. Son *Histoire* n'est guère qu'une collection de faits recueillis sans critique de détail et connus par l'histoire traditionnelle de la civilisation : la seule nouveauté, c'est que ces faits sont critiqués du point de vue ferme des sciences naturelles modernes et du libéralisme politique. Son ouvrage, qui se donne l'air d'avoir été conçu indépendamment de Buckle, a surtout le mérite de montrer combien des laïcs instruits dans les sciences de la nature étaient enclins à mesurer des grandeurs historiques uniquement sur le progrès qu'elles avaient fait faire à la connaissance de la nature. A ce même ordre d'idées appartient aussi la célèbre conférence de Du Bois Reymond 1877 (*Deutsche Rundschau* IV, 2 ; recueillie dans *Reden, erste Folge*), dans laquelle le problème n'est pas plus approfondi que dans les dissertations anglaises. (Draper s'est plus tard produit dans l'histoire proprement dite : nous possédons de lui une *History of the American Civil War* 1867 à 1870 et une *History of the Conflict between Science and Religion* 1874.)

3. — *Lecky.*

William Edward Hartpole Lecky, né 1838 à Dublin, homme de lettres, 1895 élu à la Chambre des communes par l'Université de Dublin, mort 1903 à Londres, nous appartient par ses deux premières œuvres principales, *History of the Rise and Influence of the Spirit of Rationalism in Europe* 1865 et *History of European Morals from Augustus to Charlemagne* 1869. Moins original est le troisième ouvrage, écrit dans un esprit libéral modéré, *History of England in the Eighteenth Century* 1878 à 1890 (les chapitres sur l'Irlande parurent aussi à part sous le titre : *Ireland in the Eighteenth Century*) intelligent ouvrage d'histoire pragmatique dans l'ancien style. — Cf. la biographie composée par sa femme : *A Memoir of the Right Hon. W. E. H. Lecky*, 1909. Lecky a développé ses principes historiographiques dans plusieurs articles : v. *Historical and Political Essays* 1908.

Buckle trouva en Lecky son disciple le plus fidèle.

Dans son premier ouvrage, Lecky se borna à décrire le cas qui avait servi de point de départ à Buckle (et à Comte) pour leur doctrine des lumières intellectuelles comme seul instrument du progrès. Buckle en restait à des assertions générales, Lecky chercha à démontrer en détail que le progrès de la culture européenne dans les siècles était dû au recul de la conception théologique du monde. Le second ouvrage, l'*histoire des idées morales en Europe d'Auguste à Charlemagne*, est un peu plus indépendant. Mais la position du problème est encore celle de Buckle. C'est à l'instigation d'un des axiomes les plus connus de l'*Introduction à l'histoire de la civilisation anglaise* que fut posée la question de savoir si des principes moraux pouvaient se modifier dans le cours du développement. Lecky se montra seulement plus indépendant que dans son premier ouvrage en ce que, contrairement à son maître, il ne contesta pas péremptoirement la possibilité d'une telle modification, et entreprit même d'écrire l'*histoire* d'une idée morale, la doctrine chrétienne de l'ascétisme. Son exposé sert du reste des intentions analogues à celles de Buckle : quand Lecky insistait sur le côté de la morale chrétienne que la doctrine protestante moderne avait à peu près laissé tomber, il avait l'arrière-pensée de formuler d'une façon saisissante la différence entre le renoncement chrétien et l'éthique du siècle des lumières qui poussait à la joie d'agir. Dans ce livre encore il est agnostique.

Lecky écrivait avec plus de réserve que Buckle. Il ne se forgeait pas d'avance des axiomes historiques. Il évitait de froisser les adversaires par d'inutiles extravagances. Il se gardait de généralisations trop hâtives. Ses livres sont fondés sur des études méthodiques préalables. Ils sont composés avec plus de soin, quoiqu'il n'échappe pas à la diffusion anglaise. Il fut l'historien venant après le théoricien systématique. Mais on ne saurait dire que les vues de Buckle aient été développées par lui.

4. — *Stephen.*

Leslie Stephen, né 1832 à Londres, d'abord ecclésiastique et *Fellow* à Cambridge, puis conquis par l'influence de Mill et de Darwin aux idées agnostiques, se consacre à partir de 1865 à une activité littéraire indépendante, mort 1904. Auteur de *History of English Thought in the Eighteenth Century* 1876. A citer en outre le livre sur les Utilitaires anglais (1900) et de nombreux Essays, dont quelques-uns traitent d'historiens (réunis entre autres dans *Hours in a Library* 1874 à 1879). Stephen a bien mérité de l'histoire comme directeur du *Dictionary of National Biography* (1885 ss.) et par la publication des lettres de Green (1901). — Biographie (avec liste de ses ouvrages) par F.-W. Maitland, *The Life and Letters of L. Stephen* 1906.

Leslie Stephen fut le plus délicat des historiens anglais qu'on peut ranger dans le parti de Buckle.

Son activité historique repose aussi sur l'opposition entre la conception théologique et la culture scientifique. Lui aussi traita dans son ouvrage principal un épisode de cette lutte, la bataille entre le déisme et l'orthodoxie en Angleterre. Mais, c'était un esprit beaucoup plus libre que Buckle et même Lecky. C'était un agnostique conséquent ; il n'abandonnait pas la foi de l'Église pour s'asservir à un autre dogmatisme. Il n'était pas impartial ; cependant il n'écrivit pas son *Histoire de la vie intellectuelle anglaise au XVIIIe siècle* en homme de parti, mais par intérêt pour le sujet. Il ne s'identifiait pas absolument avec une tendance.

Il était plus mobile et plus sceptique que Buckle. Il avait le sentiment des nuances, qui manquait complètement au maître. Sa culture intellectuelle était beaucoup plus profonde. Il était tout à fait dégagé des étroitesses du libéralisme anglais.

La vie intellectuelle complète d'une époque n'a peut-être jamais

été décrite avec autant d'unité et de vie que dans l'ouvrage de Stephen. Jamais peut-être on n'a aussi bien gardé les proportions. L'auteur fait droit également aux individus et aux situations. Il évite des généralisations sans critique. Ce qui est caractéristique pour un court espace de temps n'est pas affirmé de toute une période. La vie intellectuelle de l'Angleterre au XVIIIe siècle avait des particularités qui la distinguent nettement des temps qui ont précédé ou suivi ; elle a quand même chez Stephen une histoire.

Aucun historien anglais ne fut aussi parfaitement que Stephen exempt des défauts qu'on a coutume, sur le continent, de reprocher aux écrivains de la Grande-Bretagne. Il savait résumer avec concision, et ne se perdait pas en répétitions sans fin. Il ne tombait jamais dans le pathos des journaux. Ce qui ne l'empêchait pas de posséder à ravir le don spécifique des Anglais, l'humour. Comme la plupart des humoristes, il lâchait peut-être trop la bride à son penchant pour la caricature. Bien des portraits sont plus chargés qu'il ne conviendrait à l'exacte vérité historique. Mais aussi son exposé n'est jamais sans vie ; l'intelligence concrète de la réalité n'est nulle part sacrifiée à un faux idéalisme historique.

5. — *Taine.*

Hippolyte Taine, né 1828 à Vouziers (Ardennes), philosophe, 1851 professeur de philosophie au collège de Nevers, 1852 professeur de rhétorique à Poitiers ; chicané par le gouvernement à cause de ses opinions philosophiques, il donne sa démission la même année et se transporte à Paris ; 1864 professeur d'histoire de l'art à l'École des Beaux-Arts, 1878 membre de l'Académie française, mort 1893 à Paris. Il a écrit :

1. *Histoire de la Littérature anglaise* 1863 s. Les *Notes sur l'Angleterre* 1872 en forment en quelque sorte le complément.

2. *Les Origines de la France contemporaine*. Pas tout à fait achevé ; des trois parties, l'*Ancien régime*, la *Révolution* et le *Régime moderne*, la dernière n'est pas poussée jusqu'au bout. Paru 1876 à 1894.

3. Nombreux petits travaux et essais : *Essai sur Tite-Live* 1836 ; *Essai sur La Fontaine et ses fables* (thèse) 1853, très modifié à partir de la 3e édition (1861) ; *Essais de critique et d'histoire*, 1858, 1865 et 1894. On trouve beaucoup d'observations sur l'histoire dans ses descriptions de voyages. (*Voyage aux eaux des Pyrénées* 1855, en *Italie* 1866) ainsi que dans *Philosophie de l'art* (cours à l'École des Beaux-Arts, parus successivement 1865 ss. ; réunis en 2 vol. 1882). Beaucoup de critiques historiques parues dans les journaux sont réimprimées dans l'appendice à l'*Essai sur Taine* de V. Giraud (4e édit. 1909). De la plupart de ses ouvrages il a paru des frag-

ments dans des revues, parfois longtemps avant la publication du livre; des chapitres isolés de la *Littér. angl.* par exemple dès 1856. Cf. V. Giraud, *Bibliographie critique de Taine*, 2e édit.

Littérature : Pour la biographie, le livre extrêmement soigné, composé dans la forme anglaise *H. Taine sa vie et sa correspondance* 1902 à 1907. D'une manière générale : G. Monod, *Renan, Taine, Michelet* 1894; A. de Margerie, *H. Taine* 1894 ; A. Sorel dans les *Nouveaux essais d'histoire et de critique*, 1898 ; V. Giraud, *Essai sur Taine* 1900, fortement remanié plus tard (4e édit. 1909) ; Laborde-Milaa, *H. Taine, essai d'une biographie intellectuelle* 1909 et de nombreux articles (E. Boutmy. *Taine, Scherer, Laboulaye* 1901 ; Lefèvre *H. Taine* 1904 ; F. Bourget dans *Études et portraits* III (1906) ; Ch. Picard *H. Taine* 1909 etc.)

Sur l'historien de la littérature : Brunetière, *L'évolution de la critique*; P. Lacombe. *La Psychologie des individus et des sociétés selon Taine, historien des littératures* 1906. Sur l'historien (outre Monod et Sorel) Lacombe, *Taine historien et sociologue* 1909; contre la critique faite par Taine de la Révolution française se sont élevés A. Aulard dans l'ouvrage *Taine historien de la Révolution française* 1907 et (plus grossièrement encore), L. Lacour dans *La Révolution française et ses détracteurs d'aujourd'hui* 1909. D'autres attaques contre les *Origines*, par A. Mathiez dans la *Revue d'histoire moderne* VIII, 3. Le livre de Barzellotti, *I. Taine* 1895 (en français *La philosophie de Taine* 1900), s'occupe principalement de la philosophie de Taine. C'est contre Aulard que se tourne A. Cochin, *La crise de l'histoire révolutionnaire* 1909.

Rapports avec Comte et le Romantisme. — Comte eut beaucoup moins d'influence en France qu'en Angleterre. Tandis que de l'autre côté de la Manche il pouvait compter comme ses élèves quelques-uns des historiens et des philosophes les plus distingués, un seul grand historien se rattache à lui dans sa patrie. Encore donna-t-il à ses vues sociologiques un tour si original et les mêla à tant d'éléments étrangers qu'on ne peut qu'avec des réserves le ranger dans l'école de Comte.

Taine fit relativement tard la connaissance de Comte. Quand il commença à l'étudier sérieusement, ses opinions philosophiques et historiques étaient déjà formées en grande partie. Son vrai point de départ ne fut pas le système sociologique du fondateur du positivisme, mais la doctrine du Romantisme sur la nationalité et dans celle-ci particulièrement la théorie proclamée par Mme de Staël de la différence fondamentale entre l'esprit latin et l'esprit germanique.

Seulement, Taine, à la manière de sa génération, chercha à concevoir ces vues d'une façon plus réaliste, plus scientifique que ne l'avait fait le Romantisme. Ce que celui-ci ne sentait que par intuition,

il voulut le démontrer à l'aide de la méthode des sciences naturelles. Il écarta le vêtement spéculatif que les philosophes romantiques avaient donné à leurs idées. Même Hegel, qui, étant le plus grand rationaliste parmi les romantiques, exerça sur lui la plus forte influence, ne put le satisfaire. Déjà parce qu'il était trop optimiste pour lui. Les événements de 1848 et des années suivantes, ainsi que ses études médicales lui firent voir la vraie nature, la nature *bestiale* de l'homme sous un autre jour que le philosophe étatiste de Berlin. Assurément, l'historien, comme le naturaliste, ne doit ni louer ni blâmer les forces dont il examine l'action ; il doit les prendre pour ce qu'elles sont. Mais il ne s'ensuit pas qu'il doive, comme le Romantisme, glorifier tout ce qui s'est passé dans l'histoire. Il manquait aux spéculations des romantiques un fondement positif, l'observation exacte et le contact avec l'étude des sciences naturelles.

Taine voulut éviter ce défaut. Il voulut se jeter à corps perdu dans les *sciences positives*. Il fallait en finir avec les constructions idéalistes de l'histoire de l'esprit. L'historien devrait procéder de l'observation du particulier à la considération de l'ensemble et regarder les vertus et les vices nationaux comme des produits naturels aussi bien que le sucre ou le vitriol. Il crut avoir trouvé en Comte le penseur qui pouvait lui servir de guide dans ce travail. « Pour la première fois, dit-il, un homme a examiné ce que c'est que la *science*, non pas en général, d'après une idée spéculative, et, pour ainsi dire, en l'air, comme ont fait les autres philosophes, mais d'après des sciences existantes et effectives » (cité par Giraud, 4e édit., p. 62). Comme le maître il pouvait déclarer que *la naissance et le développement des sciences positives depuis trois siècles avait été l'événement capital de l'histoire.*

Si l'on s'en rapporte aux expressions de ses écrits, on est tenté de voir en Taine un fidèle disciple de Comte. Son programme a un air tout à fait scientifique. Son style est absolument réaliste et a volontiers recours à des comparaisons physiologiques. Les termes abstraits de la philosophie de l'histoire romantique sont remplacés par les notions concrètes des sciences naturelles ; au lieu de *nationalité* on nous parle de *race*. Des théories favorites de Comte, telles que sa conception du *milieu*, s'annoncent comme *leitmotiv* de l'exposition. Les matériaux des synthèses philosophiques sont

en apparence empruntés consciencieusement à la réalité; elles semblent être la simple somme d'exactes observations de détail.

La méthode de Taine. — Mais tout cela n'est qu'une apparence. Les idées avec lesquelles Taine opérait étaient, au fond, trouvées par la voie de la pure spéculation aussi bien que celles des historiens philosophes du Romantisme. Elles reposaient également sur des généralisations hâtives, sur des abstractions de quelques phénomènes insuffisamment observés du temps actuel. Taine ne laissait pas impartialement et lentement agir sur lui la masse des phénomènes historiques; il les abordait avec des idées préconçues et ne voyait que ce qui s'accordait avec sa théorie. Il était parfaitement honnête. Il ne faussait pas l'histoire pour l'amour de quelque arrière-pensée de publiciste. Mais il était à ce point dominé par sa puissante faculté de systématisation et d'abstraction qu'il procédait à la synthèse avant d'avoir seulement commencé ses recherches. Il savait d'avance quel résultat son expérience lui donnerait.

Et ce n'est pas tout. Reprocher à Taine, comme l'ont fait ses critiques, de cueillir arbitrairement les faits qu'il citait comme preuves et de n'en garder que ce qui semblait confirmer sa théorie, ce n'est pas dire assez de mal de sa manière. Beaucoup de *preuves* de Taine ne sauraient être admises comme des *faits*. Il croyait que *de tout petits faits significatifs* constituaient la matière de toute « science ». (Préface de l'*Intelligence*) : mais en appliquant ce principe à l'histoire, il ne réfléchissait pas que si son analogie avec d'autres sciences devait avoir quelque valeur, il fallait examiner au moins aussi minutieusement que dans les sciences naturelles la vérité et la valeur probante des faits sur lesquels on s'appuyait. Non seulement il exploitait ses *faits* sans critique, mais ce qu'il prenait pour des faits ne méritait souvent pas ce nom. D'abord il ne s'inquiétait pas de l'origine ni de la crédibilité des renseignements qu'il employait comme des faits caractéristiques. Des anecdotes doivent être utilisées avec précaution, même quand elles se trouvent dans de bonnes sources : Taine accueillait les choses de ce genre quand elles ne s'appuyaient que sur des autorités très suspectes (Mémoires douteux, pamphlets, sermons tendancieux, etc.). Il ne s'est jamais douté que l'historien de la civilisation, lui non plus, ne pouvait se

soustraire à la méthode philologique et critique. En second lieu, il n'a pas considéré que ces faits, fussent-ils aussi certains que les résultats de l'observation scientifique de la nature, n'ont de valeur historique que quand, à l'aide de la méthode statistique ou autrement, on a démontré leur apparition fréquente, régulière. L'histoire d'un peuple ayant affaire à une communauté et non à des individus, tous les *faits* caractérisant un personnage isolé ou un cercle restreint, sont sans importance historique. Taine aurait assurément accordé cela en théorie : son système historique n'allait-il pas à présenter les grands hommes eux-mêmes comme dépendant de la race et du milieu? Mais il a négligé de fournir la preuve que les faits qu'il avance soient caractéristiques pour le peuple entier. A cet égard, il est en recul sur Buckle, qui avait reconnu beaucoup plus clairement l'utilité des précisions statistiques.

Taine et l'histoire de l'art ; l'histoire de la littérature anglaise. — C'est d'autant plus curieux que Taine appliqua sa théorie à un domaine auquel elle était fort peu appropriée. Ce n'est pas ici le lieu de discuter le problème qu'on a coutume de désigner par ce mot d'ordre : *les Individus ou les Masses*. Mais sans autre explication il semble qu'on pourrait admettre ceci : même si dans la vie sociale et politique l'influence d'une personnalité s'effaçait derrière celle des circonstances, il ne s'ensuit pas que cette thèse soit valable pour l'histoire de l'art. En tout cas pas pour l'histoire des grands artistes. Certes l'art dépend pour une grande part de l'état social : les conditions économiques, religieuses, culturelles, la composition du public des consommateurs, la position sociale des artistes — tout cela et bien d'autres choses peuvent avoir sur le développement de l'art une influence déterminante. Certes les grands artistes non plus ne sont pas entièrement libres, et leur production dépend en grande partie des conditions générales de l'art. Mais ce qui fait la valeur de leurs œuvres, ce ne sont pas les qualités qu'ils ont en commun avec leur temps, mais leur individualité artistique, et celle-ci sans doute est déterminée aussi, mais par des causes fortuites qui ne se présentent qu'une fois et qui en tout cas se sont jusqu'ici dérobées à l'analyse scientifique.

L'écrivain qui veut expliquer l'histoire d'une littérature doit

renoncer dès l'abord à expliquer complètement les grands artistes. Il pourra montrer peut-être qu'il existait une disposition favorable à certains genres littéraires, que certaines conditions sociales, religieuses, géographiques, politiques, etc., tendaient à imprimer à une littérature tel ou tel caractère. Mais il ne pourra pas expliquer pourquoi dans tel cas une disposition favorable rencontra le génie qui en profita, dans tel autre cas point. Il n'a pas le droit de tabler sur l'hypothèse indémontrée que les plus grands artistes ont le plus excellemment représenté l'art et le caractère de leur peuple. Il fera mieux d'appliquer modestement ici la méthode statistique. Ce qui est caractéristique pour tout un peuple, ce ne sont pas les œuvres d'art que la postérité place le plus haut, mais celles qui ont eu le plus de vogue et qui s'éloignent le moins de la moyenne de la production contemporaine.

Dans son premier grand ouvrage, l'*Histoire de la littérature anglaise*, Taine a pris le chemin à rebours. Il s'est attaché de préférence aux grandes individualités et s'est efforcé de les déduire, elles, précisément de ces trois facteurs, *la race, le milieu, le moment*. Il a par là effacé leur originalité personnelle. Il a fait pis : il a étendu indûment à tout le peuple anglais les qualités et les opinions de ses héros et de leurs groupes. Un historien de la civilisation a certes le droit d'englober Shakespeare avec les autres poètes dramatiques de l'époque d'Elisabeth et de fixer les traits communs de la tendance entière. Mais cet art protégé à grand'peine par la culture humaniste de la Cour contre la bourgeoisie puritaine est-il l'expression du peuple entier ou n'est-il pas plutôt celle d'une classe ? La *Renaissance païenne*, comme la concevait Taine, n'était-elle pas, en Italie même, répandue dans une couche supérieure très mince de la population ? Le meilleur moyen de déterminer les qualités nationales d'une littérature n'est-il pas de comparer la production littéraire dans laquelle s'exprime la manière de penser d'une certaine classe avec les œuvres étrangères où cette même classe a la parole ? — C'est certainement une circonstance historique caractéristique, que dans la littérature de certaines nations telles classes donnent le ton. Mais s'il en est ainsi, l'historien doit avant tout chercher l'explication DE CE FAIT LA, au lieu de dériver directement les particularités d'une littérature donnée de

causes générales telles que la race. Gervinus avait été à cet égard beaucoup plus réservé que Taine.

La psychologie de Taine. — Par sa foi au caractère national de l'art et à l'immutabilité de l'esprit national, Taine dépendait du Romantisme. Si en apparence il se servait de la méthode des sciences naturelles, les théories qu'il empruntait au Romantisme n'en étaient pas, au fond, modifiées. Sur un seul point il battait tous ses devanciers, savoir l'art de la peinture psychologique. Il imaginait trop souvent des types. Il attribuait à tout le peuple ce qui ne convenait qu'à de petits groupes, ou même à des individus. Dans sa soif d'abstractions et ses efforts pour tout expliquer par quelques formules simples, il lui arrivait, contrairement à Renan, d'effacer les nuances. Mais personne ne savait comme lui donner à ses types la vie et le relief. Avec lui la psychologie des masses fut pour la première fois traitée par un vrai psychologue, par un historien qui non seulement avait l'intelligence de l'originalité d'une nation étrangère, mais s'efforçait avec une curiosité scientifique passionnée de saisir, même quand il devait la condamner, cette nature étrangère. Comme psychologue, Taine avait réellement la manière de penser objective des sciences naturelles. Il avait ses sympathies ; on a remarqué, non sans raison, que dans son hymne à la Renaissance païenne son cœur bat plus fort que dans la caractéristique du Puritanisme. Mais on n'a jamais pu douter de son ferme désir d'impartialité. Jamais il n'a, pour l'amour d'un parti, caricaturé une tendance qui ne lui était pas sympathique. On peut critiquer ses portraits au point de vue de l'exactitude, on peut contester leur valeur universelle. Mais on ne mettra pas en doute que certains états d'esprit y soient décrits avec une précision, un relief et une compétence que n'ont atteints aucun historien avant lui et fort peu après lui. Où trouvera-t-on un tableau du Puritanisme considéré comme état d'âme qui soit comparable à celui de Taine ? Les autres historiens ou bien n'avaient consacré à l'esprit puritain, comme Hume, que des gloses dédaigneuses et impertinentes, ou avaient tourné en tableaux de genre son extérieur pittoresque, comme l'école de Walter Scott, ou l'avaient critiqué intelligemment, comme Macaulay, du point de vue libéral moderne, ou enfin,

comme Carlyle, en avaient fait l'objet de creuses déclamations. Aucun ne l'avait dominé de si haut que Taine, tout en s'insinuant dans son essence intime. Il se comporta vis-à-vis de lui comme un médecin vis-à-vis d'un malade qui présente un cas intéressant.

Les origines de la France contemporaine. — Toutes ces qualités se retrouvent intactes, dans le second grand ouvrage historique de Taine, les *Origines de la France contemporaine.* La seule chose nouvelle qu'on y trouve, c'est le dogmatisme politique provenant des théories romantiques.

Ce livre n'est pas, comme l'*Histoire de la Littérature anglaise*, un produit presque organique de la pensée de Taine. Il doit, comme on sait, sa naissance à un hasard. Taine s'était tenu à peu près à l'écart de la politique théorique et pratique, et il songeait à faire sur l'Allemagne un ouvrage d'histoire de la civilisation semblable à celui qu'il avait fait sur l'Angleterre, quand la catastrophe de la France en 1870 et la Commune vinrent l'arracher brusquement à ses études philosophiques. Il crut de son devoir de patriote de consacrer ses connaissances scientifiques au salut de son pays. Interrompant ses études d'histoire littéraire, il se mit à travailler sur l'origine du système politique moderne de la France. Il voulut établir à quelles circonstances était due la constitution qui venait de s'effondrer sous le choc de l'étranger et avait eu pour suite le soulèvement de la Commune. Une fois mises au jour les raisons qui avaient jeté dans ses fautes le régime précédent, il serait possible de trouver le chemin qui conduirait à un état meilleur.

On le voit, Taine poursuivait dans son second ouvrage un but politique plutôt que scientifique. En principe, sans doute, il maintenait toujours qu'un résultat utile ne pouvait être obtenu que par la voie des investigations empiriques de la science. Mais outre qu'il n'était pas plus capable qu'auparavant de se livrer à de patientes inductions, il était d'avance lié dans ses jugements de valeur. Il suivit la méthode qui plus que toute autre chose peut contribuer à discréditer l'histoire comme science ; il appréciait de grands changements historiques exclusivement d'après les conséquences peut-être fortuites qu'ils avaient eues dans le passé le plus récent. Comme le profane, il plaçait inconsciemment sa propre génération

au centre de l'histoire universelle. Si les *Origines*, dans leur ensemble, doivent être mises au-dessous de l'*Histoire de la littérature anglaise*, c'est surtout pour cette raison.

Il y en a bien une autre. Quand il parlait de faits politiques, Taine se trouvait sur un terrain moins solide que lorsqu'il décrivait des mouvements littéraires. Il savait critiquer avec sagacité des théories politiques, mais il ne savait pas entrer dans une situation politique déterminée. Il partageait la naïve persuasion de bien des savants, que la qualité scientifique d'une doctrine politique importe plus que son opportunité et qu'une mesure défendue par des arguments absurdes vaut moins que telle autre, appuyée sur de solides connaissances scientifiques. Il ne faisait pas assez de cas de l'instinct de conservation dans la politique pratique. Il prenait au sérieux les formules politiques comme telles — comme s'il s'agissait des théorèmes d'un système sociologique — et ne considérait pas que des phrases abstruses peuvent aussi servir d'expression à des besoins réels.

On s'imagine facilement où cette méthode devait conduire un auteur qui traitait de la Révolution française. La grande majorité des hommes d'État de la Révolution montrèrent les défauts naturels de la plupart des politiques élevés loin des affaires, dans un pays sans vie publique. Ils furent victimes des déclamations utopiques de littérateurs sans éducation politique tels que Rousseau. Ils proclamèrent d'une seule haleine des revendications politiques raisonnables et des aspirations fantastiques, et même quand ils étaient dans le vrai, ils enveloppèrent leurs réclamations dans la phraséologie optimiste et nuageuse du *Contrat social*. Taine n'admettait pas pour eux de circonstances atténuantes. Il ne chercha pas à comprendre leur situation. Il les jugea à la façon d'un homme de science qui *éreinte* le travail frivole d'un dilettante. Il tira de leur conduite cette conclusion que tous les malheurs qui ont suivi et en particulier la catastrophe de 1870 doivent être rapportés à la méthode anti-scientifique des politiques et des littérateurs français du XVIIIe siècle, à l'*esprit classique*.

Une révolution était inévitable, Taine lui-même ne le contestait pas. Il abandonnait absolument l'*ancien régime*. Mais au lieu d'une reconstruction sur la base de principes abstraits, il eût fallu une

réforme et un développement organique sur le modèle de l'Angleterre.

Taine en revenait ainsi à la théorie du Romantisme, surtout de Burke. Comme ses devanciers, il ne s'efforçait pas de comprendre, il censurait. Il ne se demandait pas si pour un État militaire continental tel que la France il eût été possible de conserver un gouvernement aristocratique à la manière anglaise sans y risquer son indépendance. Il ne considérait pas que même sa chère Angleterre, en conservant les anciens noms, passait de plus en plus à l'administration bureaucratique et centralisée à l'instar de Napoléon, c'est-à-dire entrait dans les mêmes voies que les fondateurs de la centralisation française au XVIIe siècle. Il systématisait les conditions où se trouvait l'Angleterre entre 1800 et 1830 environ et croyait qu'on aurait pu établir en France quelque chose d'analogue. Il se facilitait la tâche de démontrer sa théorie en isolant artificiellement l'histoire des nations, comme le faisaient presque tous les romantiques spéculant sur l'histoire. Dans ses *Origines*, il faisait complètement abstraction de la politique extérieure et des relations internationales. Il resta insensible aux instigations de Ranke et de l'école prussienne. Il partait inconsciemment de l'idée que chaque État était libre d'arranger ses affaires intérieures comme il lui plaisait.

Le chef-d'œuvre de Taine, ici encore, fut dans ses portraits psychologiques, dans sa peinture de types sociaux. Ce n'est pas sans raison qu'est devenu célèbre le chapitre où il dépeint l'esprit des Jacobins. Ses assertions sont souvent partiales et chargées ; elles s'appuient beaucoup trop sur des témoignages douteux ou tendancieusement choisis. Mais elles décrivent un type humain donné avec un relief inimitable. D'autres chapitres ne sont pas inférieurs à celui-là. Il réussit particulièrement dans ceux qui traitent de mouvements intellectuels. Ses portraits d'hommes tels que Napoléon s'occupent trop de l'homme et trop peu de l'homme d'État à l'œuvre et du militaire. En revanche il est dans son élément quand il s'agit de phénomènes appartenant en somme à l'histoire de l'esprit. Ses observations sur les chefs du Rationalisme français ou sur la sentimentalité idyllique des vues politiques en France avant 1789 comptent parmi les productions les plus remarquables de la pein-

ture historique. Elles décrivent plus qu'elles n'expliquent historiquement : Taine trace, par exemple, une image très frappante de l'*esprit classique*, c'est-à-dire de la philosophie rationaliste populaire de l'antiquité éveillée par l'humanisme à une nouvelle vie ; mais il n'explique pas pourquoi cette doctrine politique superficielle a précisément en France influencé la politique; Tocqueville avait jugé les choses avec plus de justesse et de sang-froid. Mais les descriptions de Taine sont sans égales.

Taine écrivain. — Son style y contribua certainement pour une grande part.

Taine n'écrivait pas comme on pouvait l'attendre d'après ses habitudes de déduction. Il évitait de faire usage de notions abstraites. Il voulait montrer par son style déjà qu'il ne partait pas de théories idéalistes, mais de la réalité empirique scientifiquement observée. Ses opinions fondamentales avaient été formées par la voie de la pure spéculation. Mais l'exposition était arrangée comme pour cacher autant que possible ce défaut initial. Des historiens comme Tocqueville, qui laissaient paisiblement les faits agir sur eux, communiquaient simplement le résultat de leurs recherches : Taine, qui n'avait fait que recueillir des preuves à l'appui d'une thèse établie d'avance, s'efforçait de mettre le lecteur au courant du fondement empirique de son édifice. Il étalait devant lui ses *petits faits* en une masse accablante. Dans ses explications il préférait l'expression réaliste, concrète, rappelant autant que possible les processus physiologiques, aux formules de philosophie de l'histoire employées par l'école idéaliste. Ses dispositions artistiques, sans doute, l'inclinaient déjà vers la peinture réaliste de cabinet; il était trop épris des tableaux de genre de beaucoup d'historiens anglais pour n'avoir pas voulu tenter de les imiter. Il disposait ses détails descriptifs d'après des axiomes abstraits; il mettait le détail pittoresque au service de la pensée.

Le résultat fut l'union tout à fait remarquable de deux phénomènes qui semblent s'exclure : il décrivit les créations de sa spéculation philosophique avec les procédés dont ne se servent habituellement que les romanciers ou les peintres de genre en histoire. Il entoura ses propositions abstraites de l'éclat d'une vie florissante:

Par de petits traits bien choisis de la vie de tous les jours il sut éveiller l'impression du joyeux épanouissement de la réalité. Des comparaisons hardies, souvent d'une invention tout à fait géniale, donnaient même aux chapitres de théorie un caractère réaliste. Le lecteur ordinaire croit avoir devant lui un auteur établi de plain-pied dans la vie et n'ayant aucun goût pour des spéculations étrangères au monde. Il s'aperçoit peu à peu seulement que les tableaux de Taine ne reposent pas sur une observation directe, mais sont le produit d'une construction philosophique. Tous les exemples que l'auteur va chercher dans la réalité ne servent qu'à donner plus d'efficacité à la démonstration d'un théorème fixé d'avance.

Brunetière.

La méthode de Taine en histoire littéraire n'a pas rencontré de critique plus sévère que Ferdinand Brunetière, né 1849 à Toulon, 1875 attaché à la rédaction de la *Revue des Deux Mondes*, 1886 maître de conférences à l'École Normale, mort 1906 à Paris. Brunetière appréciait la valeur de la méthode constructive ; mais il ne tomba pas dans ces étroitesses. Comme historien de la littérature, il possédait plus de connaissances que Taine et voyait plus clairement les choses. Il chercha plus que son devancier ne l'avait fait à expliquer l'histoire de la littérature par elle-même. Il évita de recourir à de vagues concepts généraux tels que la *race* et le *milieu*.

Brunetière aussi se servait d'expressions rappelant les sciences naturelles. Sa phraséologie fait penser à Darwin : il concevait la littérature comme un ensemble de différents *genres* qui se développent l'un à côté de l'autre, se combattent, se remplacent ou se repoussent. Il ne faudrait pas donner à cette métaphore plus de valeur qu'elle n'en a (des genres naturels, qui se multiplient directement, ne peuvent être comparés, cela va sans dire, à de stériles abstractions sans vie organique) : mais on ne contestera pas que ce ne soit une formule heureusement choisie. Le milieu LITTÉRAIRE, dont Taine ne niait pas l'importance en principe (il le comprenait dans la notion du *Moment*), mais dont il faisait pratiquement peu d'usage, peut être, grâce à cette vue-là, défini avec plus de précision qu'auparavant. Elle met aussi en relief le fait que des documents littéraires ne sont pas uniquement des témoignages historiques ou psychologiques, mais sont soumis à des lois propres, à des lois artistiques. Enfin elle empêche l'historien de chercher à réduire en une formule le développement de la littérature : si l'évolution s'accomplit de telle manière que différents genres se croisent et se remplacent, on exclut d'avance l'hypothèse qu'au milieu des nombreuses combinaisons possibles une seule soit jugée nécessaire.

Avant tout Brunetière est par là mis à même de départir à la person-

nalité de l'artiste son droit historique. Taine n'avait presque pas étudié le rapport entre l'individualité et la tradition artistique. Brunetière en fit justement le point de départ de ses études. Il chercha à déterminer en détail l'influence des ouvrages antérieurement écrits sur les suivants et à préciser jusqu'à quel point l'intervention *fortuite* de grands artistes entraînait des changements. Il n'oublia jamais que l'historien de la littérature n'a pas affaire à l'œuvre isolée comme telle, mais à l'histoire de la littérature. Les œuvres qu'il faut traiter le plus amplement ne sont pas celles qui, pour des raisons subjectives, tiennent le plus à cœur au critique, mais celles dont on peut prouver qu'elles ont le plus fortement influencé la production ultérieure des œuvres sans lesquelles *il y aurait une vraie lacune dans la suite de la littérature*. L'historien de la littérature a pour tâche principale de rechercher la *filiation* et la *généalogie* des créations artistiques. On doit reconnaître que cette tâche n'a été nulle part mieux remplie jusqu'ici que dans les livres consacrés par Brunetière à l'histoire de la littérature française : *L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature française ; Évol. de la critique* 1890. *Les époques du théâtre français* 1892 ; l'*Évol. de la poésie lyrique française* 1894. Il laissa inachevée l'*Histoire de la littérature française classique*, dont seul le premier volume — jusqu'au XVIe siècle — a paru de son vivant. Elle est continuée d'après les notes de cours de Brunetière ; le troisième volume, qui traite du XVIIIe siècle, a paru en 1913. Cf. en outre le *Manuel d'histoire de la littérature française* 1897. Nécrologie de Ch. Rébelliau dans la *Revue hist*. 93 (1907), 311 ss. Giraud dans *Les Maîtres de l'Heure*, 1911.

Sorel.

Brunetière était formé par les travaux d'histoire littéraire de Taine. Il compléta et corrigea en même temps la méthode étroite de l'*Histoire de la littérature anglaise*. C'est dans un rapport analogue avec Taine historien politique que se trouva l'aîné de Brunetière, Albert SOREL, né 1842 à Honfleur, 1866 occupé au ministère des Affaires étrangères, 1872 professeur d'histoire à Paris, 1898 à l'École militaire de Saint-Cyr, 1894 membre de l'Académie française, mort 1906 à Paris. Il écrivit en quelque sorte la partie de l'histoire de la Révolution que Taine avait laissée de côté, l'histoire de la politique extérieure de la France pendant la Révolution, et par là déjà il montra que bien des reproches élevés par Taine contre la Révolution n'étaient pas fondés ou étaient tout au moins fort exagérés. La politique d'expansion de la Révolution n'est pas à ses yeux un avorton du dilettantisme doctrinaire, mais la continuation naturelle d'efforts antérieurs. — Son principal ouvrage est *L'Europe et la Révolution française* 1895 à 1904, dont un Index a été publié par Émile-Albert Sorel, 1911. Mentionnons en outre : *Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande* 1875. — *La question d'Orient au XVIIIe siècle* 1878. — *Montesquieu* 1887. Cf. les articles biographiques de son fils Émile-Albert S. dans la *Revue de Paris* 1912,

février et mars ; dans la *Revue des Deux-Mondes* 1913, mars ; Boutmy, *Etudes politiques* 19097.

VII. — L'histoire sujet de jouissance artistique

1. — *Remarques générales.*

La tendance esthétique. — On connaît la remarquable renaissance religieuse qui débuta avec le Romantisme et eut pour porte-parole Chateaubriand. C'était une école qui ne défendait pas l'ancienne foi pour des raisons religieuses ni théologiques, mais faisait appel en sa faveur à des émotions artistiques et romantiques. Elle prouvait le christianisme en le déclarant beau et fécond pour les arts. Elle ne s'informait pas de sa vérité ou de son utilité, mais de sa valeur esthétique.

L'historiographie avait reçu de cette nouvelle doctrine des instigations multiples. Mais le principe esthétique ne devint vraiment fécond que dans la seconde moitié du XIXe siècle, époque qui vit exécuter la plupart des projets historiographiques du Romantisme.

Les historiens qui firent passer dans les faits la doctrine de l'impression artistique comme critère historique procédèrent, ainsi que toute la nouvelle génération, d'une façon plus réaliste que les romantiques. Eux aussi considéraient les mouvements intellectuels, les phénomènes de la civilisation dans le passé avant tout comme des sujets de jouissance esthétique. Mais ils ne tirèrent plus la conclusion que parce qu'elle était *belle*, une croyance devait être vraie aussi. Ils avaient des dispositions plus pessimistes. Ils savaient que la beauté est achetée souvent aux dépens de la force et de l'utilité. Leur amour allait au beau, mais en reconnaissant pleinement son peu d'importance historique et politique.

Les chefs de cette école pouvaient tout aussi peu se rattacher à l'école politique réaliste née après 1848. Ils ne lui firent pas opposition par des raisons scientifiques ; ils lui reconnurent sa place. Mais ils en sentaient l'étroitesse ; les biens spirituels qui constituaient la substance de leur vie étaient à leur sens trop négligés par les historiens politiques et sociologues. L'historiographie de Sybel était d'ailleurs pour eux trop orientée vers l'action publique. Ils portaient

eux-mêmes un vif intérêt aux événements politiques, comme à tout ce qui est humain. Mais ils n'éprouvaient aucun désir d'intervenir par leurs œuvres historiques dans l'histoire des États.

Les historiens de l'école esthétique abordèrent à bien des égards l'histoire avec plus d'indépendance que les représentants d'autres écoles. Ils ne défendaient pas une tendance, pas même une théorie scientifique. Ils ne cherchaient pas dans l'histoire des renseignements sur les problèmes angoissants du présent et ils ne restreignaient pas arbitrairement le domaine de leurs recherches. Ils se livraient à leurs études historiques parce qu'ils y trouvaient du plaisir, en *dilettantes*, dans le vieux et bon sens du mot. — Ils n'avaient pas une très haute idée de la valeur scientifique de l'histoire. Mais ils appréciaient d'autant plus le goût des connaissances historiques, la curiosité historique. Les phénomènes compliqués, uniques dans leur genre, que les amateurs de systèmes avaient négligés ou mal interprétés, étaient ce qui les attirait le plus. L'extraordinaire n'est-il pas du meilleur rendement pour l'art ?

Étroitesse de leur jugement. — Les représentants de cette tendance avaient beau éviter de leur mieux d'enfermer leur jugement historique dans d'étroites formules politiques ou morales : ils n'en est pas moins certain qu'eux aussi mesuraient les phénomènes historiques à une mesure déterminée. La seule chose qui les distinguait des autres historiens, c'est que la prospérité des États et des institutions leur était indifférente en elle-même et qu'ils partaient du sentiment de bonheur de l'individu. Disons mieux, de leur propre et personnel sentiment de bonheur. Ils professaient un épicurisme intellectuel. Pourraient-ils vivre dans une atmosphère saturée d'esprit et d'art, et suivre librement leurs pensées ? la forme de l'organisme politique leur était alors assez indifférente. Il est caractéristique que ni Renan ni Burckhardt n'aient fait opposition à la démocratie par des raisons politiques et militaires, mais par la crainte que les institutions démocratiques n'amenassent une vulgarité universelle et ne missent fin à la culture intellectuelle pratiquée pour elle-même. Plutôt une sécurité défectueuse dans l'État, et dans l'Église le règne d'opinions abstruses, qu'une solidité sans esprit. Renan faisait par exemple aux aspirations des Unitaires américains

l'objection que dans le monde de Channing on mourrait d'ennui ; que dans leur État moral idéal le génie serait inutile et le grand art impossible. Qu'est-ce que « *l'Écosse puritaine au XVIIe siècle qui nous représente à peu près le rêve des unitaires* » avait à offrir à l'humanité, en comparaison de l'Italie de la Renaissance, qui « *est certainement le pays où l'idéal de Channing a été le moins réalisé* » (*Études d'histoire religieuse* 7e édit. [1864], 393).

On le voit, la valeur artistique d'une civilisation est décisive pour la juger. On ne considère pas seulement les créations artistiques qu'elle produit directement ou qu'elle inspire. Il faut que l'époque ait tout entière un cachet artistique et puisse éveiller chez l'observateur des impressions poétiques ; qu'elle laisse une place à de nobles jouissances spirituelles et à des vertus héroïques qui sont en dehors de la prosaïque morale de la bourgeoisie. A cet égard les historiens esthètes se séparaient absolument des rationalistes. Ils avaient en commun avec eux (spécialement avec l'épicurien Voltaire) la préférence pour les grands siècles de l'art (par exemple celui des Médicis). Mais ils ne partageaient pas leur sympathie pour l'État rationnellement et bureaucratiquement organisé, et surtout ils avaient appris du Romantisme qu'il peut y avoir d'autres *belles* choses que les créations de l'art. Une morale élevée, quoique déraisonnable, une mythologie poétique, bien que tout à fait fausse, peuvent (au moins pour celui qui n'y croit pas) être l'objet d'une jouissance artistique tout aussi bien qu'une œuvre de poésie. Jouissance plus grande peut-être : l'esthétique du XIXe siècle prisant plus les créations spontanées, primesautières, que celles d'un calcul réfléchi, la religion et la morale sont d'autant plus susceptibles de beauté qu'elles n'y aspirent pas consciemment.

On comprend que les esthètes aient eu un goût particulier pour les personnalités créatrices. Ils étaient trop sceptiques vis-à-vis des théories de la philosophie de l'histoire pour prêcher le culte des héros. Ils connaissaient trop bien le monde pour croire à l'influence prédominante d'un petit nombre d'individus. Mais ils éprouvaient une satisfaction artistique plus grande à contempler des personnages isolés dans leur libre activité qu'à suivre dans leur menu et pénible travail des scribes anonymes. Les tyrans italiens du XVe siècle, qui créaient leurs États éphémères *comme des œuvres d'art*, les

attiraient plus que les bureaucrates français du moyen âge, qui par un âpre et séculaire travail érigèrent la solide charpente de la monarchie française. Ce n'est pas par hasard que les historiens esthètes ont traité de préférence, non toutefois exclusivement, des périodes sur lesquelles tombe l'ORIGINE d'un mouvement.

LEUR ATTITUDE VIS-A-VIS DE LA MORALE. — On s'est souvent mépris dans ces derniers temps sur la considération esthétique de la morale qui est propre à l'école dont nous nous occupons ; on lui a reproché une préférence pour des personnages qui se tenaient *au delà du bien et du mal*. On l'a particulièrement affirmé de Burckhardt, qu'on ne peut plus regarder, semble-t-il, qu'avec les yeux de Nietzsche. C'est une idée tout à fait fausse. Il est certain que Renan et Burckhardt ont rejeté la règle philistine de la *respectability* bourgeoise et traité avec indulgence les fautes morales des natures d'artistes. Mais ils n'avaient aucune sympathie pour la force brutale : un *grand criminel* comme César Borgia ne soulevait chez Burckhardt que de l'horreur ; il parlait du *comble de sa perversité* (*Kultur der Renaissance* 2e édit. 92) et faisait cette remarque : « La manière dont César isole son père nous fait vraiment frissonner d'horreur ». (*Vollends grauenhaft ist die Art und Weise, wie Cesare den Vater isoliert, ibid.*, 90). Ce n'est pas le surhomme violent qu'ils placent le plus haut, c'est la vertu héroïque qui se renonce elle-même. De là aussi leur sympathie pour le vieux, l'authentique christianisme, le monachisme par exemple. Ils ne se distinguaient des libéraux qu'en ce qu'ils rejetaient leurs critères platement utilitaires. En 1842 déjà Burckhardt écrivait : « *Die Geschichte ist mir immer noch grossenteils Poesie* » [1], et un peu plus tard. « *Jesus geht mir läuternd durch die Seele weil er die schönste Erscheinung der Weltgeschichte ist* » [2] (Lettres à Beyschlag des années 1842 et 1844, publiées dans *Willibald Beyschlag, ein Gedenkblatt. Von K. H. Pahnke*, 1905, p. 45 ss).

C'est un exemple du pouvoir de suggestion de certains jugements, comme celui de Nietzsche, qu'après l'apparition des *Weltgeschichtliche Betrachtungen* des connaisseurs même s'étonnaient du penchant de Burckhardt à moraliser, et qu'un historien familier avec Burckhardt tel que H. Gelzer pouvait parler de son admiration théorique des hommes violents (*Ausgewählte kleine Schriften* [1907], 348 s.). Et ce même Gelzer, quelques pages plus haut (324 ss.) avait relevé lui-même *le puissant élément éthique de Burckhardt !*

2. — *Renan*.

ERNEST RENAN, né 1823 à Tréguier en Bretagne, destiné d'abord à l'état ecclésiastique, sort 1845 du séminaire Saint-Sulpice à Paris, se voue à

1. L'histoire est encore pour moi en grande partie de la poésie.

2. Jésus fait sur mon âme une impression purifiante, parce qu'il est la plus *belle* personnalité de l'histoire universelle.

des études scientifiques, orientales spécialement, voyage comme membre d'expéditions scientifiques 1849 en Italie, 1860 en Syrie (Cf. *Mission de Phénicie*, 1874), 1856 membre de l'Académie des Inscriptions, 1861 professeur au Collège de France pour les langues hébraïque, chaldaïque, et syriaque, 1863 destitué après sa *Vie de Jésus*, recouvre sa chaire 1871, élu 1878 à l'Académie française, mort 1892 à Paris. Deux ouvrages surtout le font rentrer dans notre cadre : *Les Origines du christianisme* 1863 à 1883, et *Histoire du peuple d'Israël*, 1888 à 1894. Ses nombreux petits écrits ne contiennent rien de particulièrement neuf (*Averroès* et *l'Averroïsme, 1852 ;* divers recueils d'Essais : *Études d'histoire religieuse* 1857, etc.).

Il faut consulter avant tout sur Renan l'autobiographie *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, 1883 (très imparfaitement continuée dans les *Feuilles détachées*, 1892). Puis les *Cahiers de jeunesse* (1854-1856) 1906 et Ernest et Henriette Renan *Lettres intimes*, 1896.

R. Ledrain, *Renan, sa vie et son œuvre*, 1892 ; Desportes et Bournand *E. Renan*, 1892 ; G. Monod, *Renan, Taine, Michelet*, 1894 ; G. Séailles, *E. Renan, essai de biographie psychologique*, 1895 ; l'abbé d'Hulst. *E. Renan*, 1894 (4e édit.) ; Mme James Darmesteter, *La vie de E. Renan*, 1898 ; W. Barry, *E. Renan*, 1905 ; G. Sorel, *Le système historique de Renan*, 1906 ; G. Strauss, *La politique de Renan* (1909 avec bibliographie, thèse de la Faculté de droit de l'Université de Paris) ; H. Parigot, *Renan, l'égoïsme intellectuel*, 1910.

Le plus grand et le plus génial représentant de l'école esthétique fut Ernest Renan. Nul autre n'a traité l'histoire avec autant de finesse, de talent d'assimilation, d'universalité de pensée, nul autre n'y a trouvé autant de jouissance esthétique. Nul autre, pour apprécier les époques et les contrées du passé, n'a aussi peu soulevé la question de vérité ou d'utilité : il laissait libre carrière à toute croyance, pourvu qu'elle parût sincère et découlât immédiatement du cœur et de l'imagination.

Renan ne repoussait que ce qui lui paraissait intérieurement mensonger, comme le catholicisme romantique et artificiel de Chateaubriand. C'est au contraire avec une chaude sympathie qu'il observait une religiosité originelle. Il prisait hautement la morale idéaliste du christianisme ; il lui semblait beau qu'il mît d'autres biens au-dessus de la vie et du bien-être extérieur, et demandât aux hommes des sacrifices pour des buts spirituels. Mais il affirmait tout aussi résolument que ses prémisses dogmatiques et historiques étaient insoutenables.

La position qu'il avait ainsi prise était également incompréhensible pour le croyant et pour le libre-penseur de l'ancienne école.

La religion n'est pour lui ni un objet de culte ni un sujet de risée, mais une matière qui fournit au savant l'occasion d'intéressantes recherches psychologiques. L'historien peut d'autant mieux la considérer avec bienveillance qu'il n'a pas à s'engager, ni pour ni contre. La vérité a-t-elle donc tant d'importance ? Y a-t-il en définitive une vérité en pareille matière, comme le croient les gens pieux, les libéraux et les voltairiens ? Cette vérité n'est-elle pas si multiforme qu'il faille faire bon accueil à toute tendance — quelqu'étrange but qu'elle poursuive — parce qu'elle soulèvera peut-être un coin du voile qui n'a jamais pu être levé jusqu'ici ? N'est-il possible de l'aborder qu'à l'aide de la méthode scientifique ? — Renan n'aurait que dans sa jeunesse répondu à cette question catégorique par un Oui. Plus tard il abandonna sa foi dogmatique en l'avenir de la science. Par la religion et l'art la « vérité » peut être saisie intuitivement. Et quand même ce qu'a créé la religion n'aurait été qu'un rêve, l'humanité aurait fait un beau rêve !

Des dogmes du Romantisme en philosophie de l'histoire, Renan n'en retint qu'un seul, la thèse des qualités invariables de la race. Peut-être en conséquence de ses études philologiques. Quand on s'occupe de familles de langues et de documents littéraires nationaux, on est enclin à tracer aussi entre des familles de peuples des frontières précises. Au reste, il évitait très volontiers les jugements péremptoires. Son expression est ce que les Français désignent par ce mot intraduisible, *ondoyante*. Un éternel sourire, mi-bienveillant, mi-sceptique. Toute opinion n'est que relativement vraie. La vérité et l'erreur ne se distinguent que par des nuances. Comment l'historien se permettrait-il de distribuer de vertes censures, de séparer les brebis d'avec les boucs, les opinions utiles et vraies des fausses !

Ce *dilettantisme* permit à Renan de reconstruire le passé aussi intégralement et avec autant de vie que pas un autre historien. La plupart des historiens ont à dompter de fortes antipathies contre certains phénomènes historiques et ne se sentent bien à l'aise que sur un *seul* terrain. Niebuhr échoua, quand il eut à décrire l'évolution de l'État rural de Rome en empire du monde ; Ranke marchait à pas incertains quand il quittait les cercles des diplomates et des prélats et se trouvait dans le peuple. Renan se sentait aussi sûr dans la civi-

lisation de grande ville de la Rome d'un Néron que dans l'entourage du disciple des rabbins Saint-Paul. Il peignait le *monde* avec autant de compétence et autant d'amour que les luttes intérieures des missionnaires chrétiens. Avec quelle finesse, quel sens impeccable de la nuance est placé chaque coup de pinceau ! Comme le détail ne fait jamais oublier l'ensemble ! Avec quel amour, un peu trop indulgent toutefois pour des opinions fantasques, Renan cherchait à poursuivre l'importance historique des événements ! Combien sont heureuses en général les analogies empruntées à la vie moderne, dont on lui a si souvent fait un reproche à cause de leur familiarité irrespectueuse, qui rappelait Voltaire (il s'en est défendu lui-même dans la Préface au 3e volume de l'*Histoire du peuple d'Israël*) ! Quelles vives couleurs ont ses tableaux de nature !

Renan touchait à un point faible de ses devanciers, les historiens de l'École de Tubingue, qu'il vénérait comme savants et comme critiques, quand il leur reprochait de juger les premiers chrétiens un peu trop du point de vue d'un professeur de petite ville allemande. Il était en droit de formuler cette critique ; car aucun historien ne s'est plus rarement rendu coupable de constructions savantes étrangères au monde réel. Il a vraiment le premier transformé l'histoire ecclésiastique ; d'une histoire des idées dogmatiques ou théologiques qu'elle était, il a fait une histoire de la vie religieuse.

Renan doit à ses études de philologue et d'orientaliste d'avoir, à la différence de la plupart des chercheurs français de sa génération, connu à fond la méthode philologique et critique. Il ne l'a pas appliquée partout avec bonheur ; quand il s'écarte des thèses de Tubingue, il tient rarement le bon côté ; sa tentative pour réhabiliter l'évangile de Jean comme source historique ne saurait guère être considérée que comme une régression. Mais les fautes qu'il a commises dans l'emploi de la méthode ne doivent pas nous faire oublier qu'il l'acceptait en principe dans toute sa portée. Enfin, il faut le reconnaître, pour des événements sur lesquels nous possédons une tradition aussi fragmentaire que sur l'histoire d'Israël ou les origines du christianisme, tout historien désireux d'arrondir son exposition est bien obligé de recourir à des hypothèses risquées. Renan ne travaillait pas plus négligemment ou avec moins de critique que d'autres chercheurs. Mais comme d'autres narrateurs, qui n'ont en

somme à leur disposition que de mauvais matériaux, il s'efforçait trop souvent de faire fond sur des renseignements qu'il aurait dû renoncer à utiliser. L'artiste, chez lui, l'emportait trop pour qu'il ait pu se résoudre, quand il l'eût fallu, à une résignation scientifique.

Pour le style, Renan est sans rival. Jamais vulgaire, rarement pathétique, son expression s'accommode à tout état d'âme. La fine ironie est à son commandement aussi bien que le ton chaud d'une enthousiaste sympathie. La simple narration lui réussit aussi bien que les raisonnements subtils de la philosophie de l'histoire. Jamais il ne sacrifie la chose au mot. Son style merveilleusement souple et mélodieux est toujours au service de sa pensée. Sa langue n'est d'un art aussi parfait que parce qu'elle obéit parfaitement à cette pensée. Chaque idée est exprimée jusque dans ses dernières nuances.

3. — *Burckhardt*.

Jakob Burckhardt, né 1818 à Bâle, théologien d'abord pendant peu de temps, puis voué à des études historiques et surtout d'histoire de l'art à l'exception d'un court professorat au Polytechnikum fédéral de Zurich (1855-1858), professeur de 1845 à 1893 à l'Université de Bâle pour l'histoire et l'histoire de l'art (cette dernière chaire seulement depuis 1886), mort 1897 à Bâle. Il nous appartient surtout par ses deux ouvrages : *Die Zeit Constantins des Grossen*, 1853 et *Die Cultur der Renaissance in Italien*, 1860 (les deux premières éditions seules peuvent être regardées comme authentiques : depuis la 3e, le livre est remanié par L. Geiger). Après sa mort J. Oeri a publié, en grande partie d'après des cahiers de cours, *Griechische Kulturgeschichte* (1898 à 1902) et *Weltgeschichtliche Betrachtungen* (1905; le titre provient de l'éditeur; Burckhardt avait appelé ce cours *Über Studium der Geschichte*). — Parmi ses travaux sur l'histoire de l'art, nous nommerons *Geschichte der Renaissance in Italien* 1868 (qui fait partie de la publication entreprise avec W. Lübke de la *Geschichte der neueren Baukunst*) et *Beiträge zur Kunstgeschichte von Italien*, 1898.

Les meilleurs renseignements biographiques dans les articles de H. Trog, *Basler Jahrbuch*, 1898 et dans *Deutscher Nekrolog* de Bettelheim, II, 1898. Sur l'historien, E. Gothein dans *Preussische Jahrbücher* 90 (1897), R. Neumann dans la *Deutsche Rundschau*, 1898 mars, 1907 octobre-novembre, et dans la *Hist. Ztschr.* 85 (1900), 385 ss. ; F. Meinecke dans *Hist. Ztschr.* 97 (1906), 557 ss. ; Andler dans la *Revue de Synthèse historique*, XV et XVIII ; W. Göts dans la *Histor. Zeitschrift*, XCVIII (1907), 40 ss. H. Gelzer, *Ausgewählte kleine Schriften* (1907) 295 ss. ; K. Joël, *J. Burckhardt als Geschichtsphilosoph* dans *Festschrift zur Feier der 450-jährigen Bestehens der Universität Basel* (1910). Adolf Philippi, *Begriff der Renaissance* (1912), 54 ss. Des lettres de Burckhardt ont été publiées en différents endroits ; V. sur-

tout le *Basler Jahrbuch*, 1910 et 1914. Ses *Briefe an einen Architekten* (Alioth) et le *Briefwechsel mit H. von Geymüller*, ed. E. Neumann, 1913 roulent principalement sur des sujets d'histoire de l'art et n'apportent guère rien de nouveau pour la connaissance de l'historien Burckhart.

Burckhardt était plus *dilettante* encore que Renan. Il se résignait moins facilement que le Français à des recherches scientifiques qui n'auraient eu rien d'esthétique. Il étudiait moins systématiquement. Il usait moins impartialement des sources. Qu'il ait négligé de peser ses témoignages à l'aide de la méthode philologique et critique, cela n'avait pas grande importance ; car il était trop sceptique pour lire les auteurs avec la naïveté de Janssen ou de Freytag. Mais, comme Ranke, il écartait les sources *sans vie*. Il *lisait* et relisait ses auteurs, et sa sensibilité géniale pour les curiosités historiques lui faisait y découvrir des choses qui étaient restées cachées à tous les historiens à la recherche des faits. Mais il ne les ÉTUDIAIT guère ; il n'essayait pas de les critiquer au moyen des vestiges directement à sa portée de la vie publique du passé, et par des actes, des monnaies, des formulaires, des inscriptions, etc., de créer un tableau indépendant des témoignages des contemporains. Il n'employait cette méthode rigoureusement scientifique que dans son domaine propre, dans ses travaux sur l'histoire de l'art en Italie ; comme historien de la civilisation, il s'appuyait presque exclusivement sur la tradition littéraire.

Aussi Burckhardt réussit-il le mieux non pas quand il écrit l'histoire de ce qui s'est passé, mais quand il décrit la façon dont l'État et l'histoire étaient envisagés par les gens d'une certaine époque et d'un certain pays. Les hommes avec qui il se plaisait le plus étaient ceux qui étaient disposés comme lui à contempler en spectateurs désintéressés la vie publique et privée de leur temps et à railler dans des gloses spirituelles les sottises du forum. Voilà pourquoi il se trouvait si bien avec les Grecs et les Italiens de l'époque classique. Il ne cherchait pas à les idéaliser. Mais il aspirait au commerce avec une société sans préjugés intellectuels, ayant du goût pour la malice et sachant faire de leur vie une œuvre d'art. Et comme il croyait cet idéal atteint dans la Renaissance italienne, il s'accommodait de son *immoralité* (qu'il sentait très vivement). Il ne faisait pas, semblait-il, de plus grand reproche à la Cité grecque que celui d'avoir par

sa domination tyrannique restreint la libre sociabilité des individus. Il ne condamnait pas l'État grec par des raisons politiques et militaires, mais parce que des épicuriens intellectuels de son espèce s'y seraient trouvés malheureux.

Burckhardt n'était pas d'un naturel spéculatif. Il prenait bien intérêt à des études philosophiques et théologiques ; mais il se tenait volontiers dans le vestibule ; il aimait à recevoir des instigations spirituelles, mais ne recherchait pas une solution dogmatique. D'autant plus grande était son aptitude aux jouissances artistiques. A celles des arts plastiques, de la poésie, de la musique, de l'observation morale (dans le sens français, telle que la pratiquait Montaigne), d'une fine conversation. De là son goût prononcé pour la culture française, de là son tableau enthousiaste de la sociabilité de la Renaissance italienne, qui a *découvert le monde et l'homme,* qui a *développé la personnalité.* Quand on nomme son livre, on pense tout de suite à ce chapitre de la *Kultur der Renaissance* si rempli d'un regret mélancolique de la *courte splendeur* de cette époque. Les chapitres sur l'histoire politique et celle des opinions philosophiques restent à l'arrière-plan. Le chapitre final, sur *les mœurs et la religion*, manque de clarté dans les principes : le chapitre d'introduction, sur *l'Etat comme œuvre d'art,* saisit insuffisamment les problèmes politiques de l'Italie d'alors.

Les idées centrales du livre, les thèses de Burckhardt sur l'importance fondamentale de la Renaissance italienne pour le développement intellectuel du monde moderne, possédaient la force de suggestion propre à des pensées profondément senties en opposition avec des principes qui ne sont acceptés que par l'intelligence. Ses thèses firent autorité, en Allemagne surtout, dans *le monde cultivé.* On peut dire qu'il a créé à la religion moderne, à l'esthéticisme, son paradis. Qu'il ait pu le faire, cela le caractérise tout à fait comme historien. S'il s'était contenté d'analyser scientifiquement la période que traite son livre, — jamais il n'eût produit un pareil effet. Mais il écrivait en inspiré. Non pas avec un enthousiasme aveugle ; il est loin d'être responsable des exagérations de journalistes de ses imitateurs ignorants. Cependant le lecteur sentait que le rêve magnifique qu'il décrivait, était un morceau de sa vie. Et l'esquisse composée avec un goût

distingué paraissait le vase le mieux fait pour contenir ce rêve d'artiste.

Un état paradisiaque n'a pas d'histoire ; aussi n'apprenons-nous pas comment naquit la civilisation de la Renaissance, ni comment elle se développa. Burckhardt ne donne pas une idée juste de l'expansion très lente de l'humanisme et de la Renaissance. Quand il parle de l'historiographie humaniste, il met sur le même rang fondateurs et continuateurs, créateurs et épigones. Il ne touche pas à la base matérielle de la culture italienne. Il n'observe que très arbitrairement la frontière du côté du moyen âge : il cite comme spécifiquement italiens des traits typiques de la civilisation (française) du moyen âge. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les thèses de Burckhardt. Mais les recherches qu'il a inspirées permettent d'établir avec certitude qu'en Italie aussi la limite entre le moyen âge et la culture moderne n'est pas aussi facile à tracer qu'il le croyait.

On rapproche aisément de la tendance esthétique de Renan et de Burckhardt l'activité historique de Ferdinand Gregorovius (né 1821 à Neidenburg, mort 1891 à Munich). Seulement Gregorovius était plus lourd, avait moins de mobilité d'esprit que ces deux auteurs. Il était aussi moins original. Il n'a pas précisément appliqué à l'histoire des considérations esthétiques, mais plutôt il observait de préférence les événements historiques qui, plongés dans l'éclat d'une civilisation artistique, éveillent chez l'observateur moderne des idées poétiques d'à côté.

C'était un représentant typique du voyageur en Italie de l'ancienne école, qui était fou de l'art antique, des ruines, de la vie pittoresque du peuple, et qui aimait mieux remplir son imagination de tableaux impressionnants que d'examiner de sang-froid la réalité des événements historiques. Où il réussit le mieux, c'est là où le sujet le servait, où des matériaux abondants s'offraient à des descriptions détaillées, et où l'art prenait une grande place dans la vie. Il échouait, ou se contentait de reproduire sans critique des peintures dénuées de valeur, quand les bonnes sources pour l'histoire de la civilisation étaient rares et qu'il eût fallu avoir recours à des combinaisons de droit constitutionnel ou d'histoire économique. Instituer des recherches approfondies de ce genre, ce n'était pas son affaire. Il s'entendait à merveille à écrire en homme du monde, c'est-à-dire à ne faire qu'effleurer chaque sujet et à n'en épuiser aucun. C'était un bon peintre, un bon narrateur, non pas un grand historien. Son principal ouvrage est : *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*, 1859 à 1871. Il le fit suivre plus tard de la *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter*, 1889. Mentionnons encore *Lucrezia Borgia*, 1874 et *Athenais, Geschichte einer byzantinischen Kaiserin*, 1882. Cf. Krumbacher dans ses *Populäre Aufsätze*, 1909.

VIII. — Remarques finales

Le développement de l'historiographie depuis 1870, les conséquences de la guerre franco-allemande et des luttes économiques. — Nous n'allons pas tenter de décrire, même par ses contours, le développement de l'historiographie contemporaine. Le présent ouvrage s'est proposé pour but de traiter uniquement des tendances bien délimitées ; il doit se refuser d'aborder l'œuvre des historiens vivants. Nous relèverons seulement quelques points qui distinguent de la précédente l'historiographie d'après 1870. Et nous devrons laisser de côté des choses importantes ; nous ne pouvons saisir que quelques traits auxquels on n'a pas partout pris garde autant qu'il convenait.

Deux phénomènes consécutifs de la guerre de 1870 et du développement politique qui s'est fait depuis sont de toute évidence. L'un est la déroute complète du vieux libéralisme. La victoire de l'Allemagne prussienne sur la France, de l'*État militaire et réactionnaire* sur son voisin organisé pour la démocratie moderne, a porté chez les jeunes générations un coup mortel, d'abord sur le continent européen, puis peu à peu dans les pays anglo-saxons, à la foi en la supériorité politique des peuples libéralement gouvernés. L'importance de la puissance et de la discipline militaires, en général d'une organisation forte, sur laquelle, avant 1870, au XIXe siècle, Droysen seul avait attiré l'attention, devint pour les historiens de tous les pays une vérité de lieu commun. Même pour les Américains. C'est un fait caractéristique, qu'un de ceux-ci (qui jadis avaient cru plus fermement que d'autres à la dogmatique libérale) réduisit le premier en système la doctrine de l'importance historique mondiale de la puissance navale. Cette tendance fut fortifiée par les idées darwiniennes sur la lutte pour l'existence, qui ne commencèrent qu'après 1870 à influencer plus fortement l'historiographie.

L'autre conséquence manifeste du développement que prit l'histoire après 1870, est l'intensité plus grande avec laquelle on étudia l'histoire économique, et l'inclination que l'on eut à expliquer par des causes économiques non seulement des changements politiques,

mais des mouvements religieux et de nature spéculative. Cette direction n'apporte rien de plus nouveau que l'école qui continue l'historiographie prussienne de Droysen et de Sybel. Mais elle a généralisé des tendances qui n'avaient existé que sporadiquement, et des vues qui avaient cherché à se faire jour A CÔTÉ de la conception traditionnelle, ont été renforcées unilatéralement et déclarées seules valables. Les causes qui ont amené ce changement, — la grande place que prennent actuellement les luttes économiques dans la vie intérieure et extérieure des Etats, la transformation des partis politiques en groupements d'intérêts économiques, l'apparition du commerce mondial sous sa nouvelle forme et la concurrence économique entre des nations rendue par là plus âpre — sont trop connues pour que nous ayons à y insister ici.

L'influence de la politique mondiale. — Il n'en est pas tout à fait de même d'une autre transformation des conditions générales qui se produisit seulement quelque temps après 1870 et ne commença que dans ces deux derniers décenniums à influencer l'historiographie. Il s'agit de la politique mondiale, de la transformation opérée par le fait que des puissances extra-européennes commencèrent à se présenter aux nations européennes non plus seulement comme des clients et des preneurs mais comme des contractants sur pied d'égalité. Le premier pas se fit quand les Etats-Unis se mirent à intervenir activement dans la politique internationale. Le second pas fut plus riche de conséquences encore : d'un côté les Etats d'extrême Orient, — d'abord le Japon, puis avec plus de suite et des ressources plus abondantes la Chine — se mirent à transformer leur organisation politique et militaire, accommodée jusqu'alors aux conditions de puissance des Etats voisins, de manière à pouvoir soutenir la lutte avec les nations européennes ; d'un autre côté, en Afrique et en Asie, l'Islam opposa à la propagande chrétienne une résistance de plus en plus énergique.

L'histoire, dans ces conditions, ne pouvait maintenir plus longtemps son point de vue européocentrique. Ce que l'astronomie avait accompli depuis longtemps, en repoussant la terre du centre du système solaire, ce que la zoologie réalisa quand elle cessa de juger le règne animal d'après l'homme comme l'être absolument le plus

parfait — l'historiographie doit le faire à présent d'une façon analogue. Il faut qu'elle reprenne la conception de l'histoire mondiale du Rationalisme., sans tomber dans ses fautes. Les services rendus par Voltaire et ses disciples comme historiens universels ont, un peu par leur propre faute, succombé aux attaques du Romantisme. Les rationalistes obéissaient trop à des tendances polémiques et travaillaient souvent avec un matériel par trop insuffisant. Ils étaient trop enclins à ne reconnaître de vertus à des peuplades exotiques que dans l'espoir d'ébranler par là les prétentions des apologistes chrétiens. Ils généralisaient fréquemment des observations isolées, parce qu'ils manquaient de recherches exactes. L'historiographie moderne est dans une meilleure position. Elle n'a plus de Bossuet à combattre. Elle dispose d'un matériel plus riche. Non seulement pour le présent et pour l'histoire moderne, mais pour un lointain passé. Depuis que des fouilles en Asie et en Afrique (Babylonie et Egypte) ont rendu possible à l'historien de remonter à des temps dont on avait à peine auparavant une connaissance mythique, la théorie (soutenue encore dans toute sa rigueur par Hegel) qui voulait monopoliser pour l'Europe et la *civilisation de l'Europe* le *progrès dans l'histoire*, a perdu sa valeur non seulement pour l'avenir, mais aussi pour une partie toujours plus considérable du passé. Qui aujourd'hui voudrait voir encore dans l'histoire de la Babylonie et de l'Egypte une simple *préparation* ou un *premier échelon* de l'histoire européenne ?

Influence des recherches ethnographiques modernes. — L'influence de la nouvelle politique mondiale ne se borne pas à l'historiographie politique. Il était important sans doute que celle-ci arrivât à insérer l'histoire des nations européennes dans l'histoire universelle et non dans celle d'une seule partie du monde ; plus important encore que l'histoire de la civilisation se vît forcée de ne plus emprunter ses notions exclusivement au développement de l'Europe chrétienne moderne. Les historiens de la civilisation d'autrefois avaient rarement apporté dans l'observation des populations exotiques plus qu'un intérêt de curiosité, et n'avaient comparé, sans critique, que les couches cultivées de quelques Etats de l'Europe occidentale avec les hommes appartenant à d'autres sphères de culture. L'ethnogra-

phie moderne, qui, jadis simple compilation, est devenue une science critique, semble appelée à changer tout cela. D'abord par des recherches impartiales sur les nations extra-européennes ; en second lieu par des études exactes sur le folklore européen. Elle seule fournira à l'historien les critères dont il a besoin s'il veut, à l'aide d'autres moyens que les imaginations d'un subjectivisme ignorant, qualifier les mœurs et coutumes de *normales* ou *anormales*, de symptômes de *corruption intime* ou de *santé juvénile*. L'histoire traditionnelle de la civilisation a sur la conscience beaucoup de jugements naïfs. Elle a souvent attribué à la nature spéciale d'un peuple des coutumes qui n'étaient que l'expression de certaines conditions économiques ; elle s'est grossièrement méprise sur des sources dont elle ne comprenait pas bien le caractère. Mais la plus grave faute qu'elle ait commise, c'est d'avoir, par suite d'une connaissance insuffisante de la vie populaire en Europe et de son ignorance en ethnographie, pris arbitrairement pour des signes de dégénérescence des phénomènes qui peuvent se constater chez des *peuplades naturelles* plus souvent encore que chez des *nations cutivées*. Qui répéterait aujourd'hui les déclamations de l'ancienne école sur la *corruption des mœurs* de la Rome impériale et y verrait la caractéristique d'un peuple en décadence, depuis qu'on a montré les perversités décrites par Martial infiniment plus répandues encore chez des peuples primitifs dans la force de la jeunesse ?

Le Rationalisme avait mis souvent trop de précipitation à établir des types sociologiques. Il avait généralisé outre mesure des cas particuliers insuffisamment observés. Ses idées sur l'égalité foncière de tous les hommes étaient, dans la forme simpliste qu'il leur donnait, insoutenables. Malgré cela, la réaction des Romantiques a fait ici plus de mal que de bien. Leur proclamation de particularités nationales invariables dépassait de beaucoup le but. Ici encore des études ethnographiques approfondies préviendront des égarements. Combien de choses que le Romantisme prenait pour qualités d'une race ont été en réalité provoquées par certaines conditions sociales ou économiques et ne sont que l'indice d'un certain niveau de civilisation ! Plus se multiplient les exemples et les analogies que l'histoire orientée vers la sociologie peut emprunter à l'histoire des

nations extra-européennes, plus l'explication par le *génie d'un peuple* devient douteuse.

Méthode et forme de l'historiographie actuelle. — La méthode historique n'a pas radicalement changé de notre temps. Elle s'est seulement précisée, en harmonie avec l'essor pris par l'étude de l'histoire économique. La science s'est efforcée de tirer toujours plus sévèrement les conséquences de la critique *épigraphique* de la tradition qui remonte surtout à Mommsen. Les sources littéraires sont de plus en plus écartées et remplacées par les inscriptions, les actes, les documents, les livres de raison, etc.; on a déjà exprimé l'espoir qu'il serait un jour possible, pour certains chapitres de l'histoire moderne, de négliger tout à fait les sources narratives, même les *bonnes*. Une grande partie des découvertes faites par l'histoire dans les derniers décenniums reposent presque exclusivement sur l'application hardie de cette méthode. Rappelons-nous les recherches qui se rattachent à l'ouverture des archives du Vatican, recherches qui à plus d'un égard ont eu pour suite une révolution complète dans l'histoire ecclésiastique du moyen âge. C'est alors seulement que fut fécondée pour l'histoire la méthode statistique indispensable à l'homme d'Etat moderne, qui s'efforce de remplacer par des calculs exacts les évaluations la plupart du temps tendancieuses d'autrefois.

Tout cela devait naturellement avoir une répercussion sur la forme de l'exposition. Plus l'histoire se développait dans le sens social et cherchait à mettre des critères scientifiques (sociologiques) à la place de jugements de valeur subjectifs, moins elle pouvait songer à lutter avec le roman. Seignobos a fait remarquer avec raison qu'il s'accomplissait actuellement dans l'histoire la même transformation qu'il y a cent ans dans l'histoire naturelle. Au XVIIIe siècle, la zoologie fait encore partie des belles-lettres; Buffon relève pour une égale part de l'histoire littéraire et de l'histoire naturelle. Depuis, il s'est fait une séparation nette. Non au détriment du fond. Pas même de la forme. Un ouvrage scientifique qui renonce à attirer le grand public par des procédés de style anti-scientifiques, c'est-à-dire visant à l'âme, n'est pas seulement de plus haute valeur, mais il peut mieux répondre à des besoins artistiques que s'il appartenait

à ce genre bâtard qui prétend réunir le divertissement et l'instruction. L'auteur n'est qu'alors en état de satisfaire aux exigences essentielles auxquelles on soumet la forme d'un ouvrage *scientifique*, — la clarté de la disposition et de l'expression. Son livre peut donner alors une satisfaction esthétique, comme tout objet adapté sans ornement à son but, comme une machine bien construite. On ne voit pas pourquoi l'histoire n'atteindrait pas ce but aussi bien que les sciences de la nature. Il n'y a pas de raison pour qu'il ne se produise pas un exposé historique qu'on pût mettre sur la même ligne que la *Descendance de l'homme* de Darwin ou la *Lehre von den Tonempfindungen* de Helmholtz. D'autant plus que déjà l'historiographie peut faire montre d'œuvres qui se rapprochent beaucoup de ce but.

* * *

On nous permettra, en concluant, d'indiquer qu'il n'est peut-être pas impossible de tirer de l'histoire déjà faite de l'historiographie moderne quelques APPLICATIONS PRATIQUES POUR L'AVENIR. Deux observations se sont si fréquemment répétées qu'on peut presque parler d'une règle.

L'une touche les rapports de l'histoire avec la vie. On a reconnu de plus en plus que les historiens n'ont fait de grandes créations qu'autant qu'ils partaient d'une fraction, si petite fût-elle, de la réalité exactement observée. L'autre consiste en ceci, qu'une bonne partie des erreurs historiques a été provoquée par une généralisation illicite d'observations isolées. Sous l'impression d'une expérience unilatérale ou (plus souvent encore) d'un événement du passé le plus récent qui absorbait l'attention générale, les historiens ont souvent cru trouver dans une *seule* formule l'explication de tous les faits historiques. M'est avis que l'examen de l'historiographie moderne devrait avoir prouvé que toutes les formules simples, pour l'histoire de l'humanité comme pour l'histoire de l'évolution dans les sciences naturelles, sont inutilisables. On aurait dû s'apercevoir que les besoins très divers et souvent contradictoires entre eux des collectivités humaines ne se laissent pas arbitrairement réduire à un seul. Certes les efforts faits pour la satisfaction de ces besoins réa-

gissent en général les uns sur les autres ; on ne saurait se figurer, par exemple, une modification des conditions économiques qui ne produirait pas une modification dans la situation religieuse. Mais il ne s'ensuit pas que des mouvements religieux puissent s'expliquer absolument par des transformations économiques. Il en est de même partout. On peut tout aussi peu dériver des mouvements politiques intérieurs de forces spirituelles (des *idées*), que ramener les tendances politiques d'un peuple uniquement à des situations politiques ou économiques. Il y a entre les différents besoins action réciproque, mais non gradation organique. Leur force relative peut osciller ; plusieurs peuvent momentanément s'effacer presque complètement. Mais il ne faudrait pas se laisser aller à croire qu'on puisse, de ceux qui sont les plus forts à tel moment, dériver simplement les autres.

Pour une étude fructueuse de l'histoire, la condition première sera toujours que l'Etat, l'Eglise, le régime économique, lui accordent une pleine liberté. Dès que l'histoire se met au service de tendances de la politique courante, elle perd sa valeur scientifique. Son disciple ne doit pas, en commençant ses recherches, croire avoir déjà trouvé la vérité. Il faut qu'il puisse suivre n'importe quel chemin, même s'il semble le conduire à des résultats d'où l'on pourrait tirer des conséquences dangereuses pour la pratique. Et cela non seulement dans l'intérêt de la science, mais dans celui de la pratique même. L'histoire comme partie de la sociologie ne peut se promettre de progrès que par les travaux entrepris pour elle-même. La science de l'homme en tant qu'être social, sous peine de dépérir, doit avoir la liberté de poursuivre ses problèmes sans égard à des opportunismes politiques.

INDEX

C

I

N

O

Q

R

U

V

W

X

Z

TABLE DES MATIÈRES*

B. — L'HISTORIOGRAPHIE HUMANISTE EN ITALIE A L'ÉPOQUE DE LA CONTRE-RÉFORME

C. — LES FAUX DES HUMANISTES

LIVRE II

L'EXPANSION DE L'HISTORIOGRAPHIE HUMANISTE A TRAVERS L'EUROPE ET L'HISTOIRE POLITIQUE NATIONALE

A. — OBSERVATIONS GÉNÉRALES

B. — FRANCE

C. — ANGLETERRE ET ÉCOSSE

D. — ALLEMAGNE

E. — SUISSE

F. — ESPAGNE

G. — AUTRES PAYS

LIVRE III

L'HISTORIOGRAPHIE INDÉPENDANTE DE L'HUMANISME JUSQU'AU « SIÈCLE DES LUMIÈRES »

A. — L'HISTORIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

B. — L'HISTORIOGRAPHIE DES DÉCOUVERTES ET LES ÉTUDES ETHNOGRAPHIQUES

C. — FONDATION DE L'HISTOIRE ÉRUDITE MODERNE

D. — L'HISTORIOGRAPHIE GALANTE OU ROMANESQUE

LIVRE IV

L'HISTORIOGRAPHIE DU RATIONALISME

A. — OBSERVATIONS GÉNÉRALES

B. — LA CRÉATION DE L'HISTORIOGRAPHIE RATIONALISTE L'ÉCOLE DE VOLTAIRE

C. — L'ÉCOLE DE MONTESQUIEU

D. — TENDANCES INDÉPENDANTES EN ALLEMAGNE (WINCKELMANN ET MÖSER)

E. — L'HISTORIOGRAPHIE DU RATIONALISME EN ALLEMAGNE SOUS L'INFLUENCE DE ROUSSEAU

LIVRE V

L'HISTORIOGRAPHIE DU ROMANTISME ET DU LIBÉRALISME

A. — LA RÉACTION CONTRE LE RATIONALISME SOUS L'INFLUENCE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET L'ÉCOLE ROMANTIQUE

B. — L'HISTORIOGRAPHIE DU LIBÉRALISME ET LES CONTINUATEURS DE CELLE DU RATIONALISME

LIVRE VI

LA RÉACTION RÉALISTE CONTRE L'HISTORIOGRAPHIE ROMANTIQUE ET L'INFLUENCE DU MOUVEMENT SOCIAL

EVREUX, IMPRIMERIE CHARLES HÉRISSEY.

